ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1898, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public*.
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.
Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2010/DL2864764_1898_f.pdf

L'ART MODERNE

1898

2 JANVIER 1898 Dix-huitième année NUMÉRO UN

COMITÉ DE RÉDACTION :
Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

Sommaire

Dix-huit ans d'Art Moderne. — Disparition de la « Jeune Belgique ». — Daudet devant son temps. — Le Batard rouge. — Exposition Leempoels a la Salle Clarembaux. — Les Bronzes du Jardin botanique de Bruxelles. — Les Sculptures de Sainte-Waudru a Mons. — Des Livres nouveaux. *Les Menottes*, de Maurice Beaubourg. *Cantiques du Cantique*, par Jacques Servat et Marie Caussé. — Publications d'étrennes de la librairie Hachette. — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts. *Le Portrait de lady Eden.* — Petite chronique.

Dix-huit ans d'Art Moderne.

Dix-huitième année! Oui, elle commence pour ce journal en lequel, dès le premier jour, sans aucune interruption (pour deux de nous au moins), chaque semaine des esprits belges, étrangers au monde officiel du journalisme, déposèrent un fragment des palpitations de leur âme, subissant les réactions, ici de cette ambiance qui s'est déroulée inflexible et tourmentée sur le sol natal, là de cette vie intérieure invisible et pourtant de si poignante réalité émanant tenace de nos individualités s'abandonnant, souffrantes et heureuses, aux poussées de l'instinct personnel; avec l'horreur de toute imitation, de toute discipline routinière, dans la pleine indépendance et le besoin farouche de l'Originalité!

Et si dans nos sentiments et nos pensées, dans tout ce qu'il fallut faire ou dire pour conserver à cet *Art Moderne* sa bonne santé et sa robuste humeur de combattant toujours debout, toujours intervenant, inlassable, notre règle de salut et de force fut de nous manifester, avec intransigeance, en nos allures propres, énergiquement libérées de la subalternisation aux équivoques accoutumances, aux goûts douteux des opinions courantes, — dans la forme aussi nous eûmes cette audace de savoir nous libérer des habituelles doctrines et de leur affadissement, et nous cherchâmes comment on peut parler et écrire en se dégrevant des hideuses faiblesses du pastichage.

Tel fut en ses principes suprêmes, invariablement suivis, le programme de cette œuvre patiente et persistante au service de laquelle nous nous retrouvons, alertes autant qu'aux premiers numéros, après ces annuelles étapes dix-huit fois reprises; et, sans exception, nous croyons pouvoir l'attester, bien employées au service des progrès de l'Art en Belgique, de l'Art sous toutes ses formes, dans toute l'ampleur de sa protéique et merveilleuse abondance, de l'Art à qui nous nous sommes voués comme un croyant à son Dieu. Éveiller chez nous, dans une contrée trop longtemps somnolente, trop longtemps hésitante, trop longtemps sans confiance en ses somptueuses et souterraines ressources psychiques, le sentiment vif et sûr de son originalité et de sa fécondité, lui persuader la beauté du devoir de s'extérioriser esthétiquement elle-même, la détourner de la funeste habitude de se complaire aux ombres chinoises dessinées et mises en mouvement par d'autres, la rappeler à la recherche et à l'expansion contemporaine des normales de son évolution, nous refuser à toute autre tendance, combattre avec fermeté, souvent avec acharnement, parfois avec fureur, quiconque contestait ce plan de simplicité rustique, fut notre consigne invariable et impitoyable.

Non pas, il est vrai, que nous fussions pris dans le tissu étroit des préjugés nationaux et d'un provincial chauvinisme. Dès le début de nos efforts et de nos luttes, nous comprenions et aimions la grandiose conception contemporaine de l'unité d'origine et d'évolution de la belle race aryenne, la seule « indéfiniment éducable, essentiellement progressive, inlassablement inventive ». Ceux qui nous ont lus ne sauraient douter de notre fraternelle et chaude sympathie pour l'art de ces peuples, si heureusement variés, sinon dans les éléments profonds qu'on découvre identiques lorsqu'on descend jusqu'aux bases de leur vie sociale et historique, du moins dans les détails de leur activité prodigieusement remuante et changeante. Mais nous nous sentions soumis à cette conviction impérieuse que dans le parterre immense de ces nationalités diverses, chacune avait sa nature propre, son rôle et sa destinée; que chacune s'était développée en des climats et des sols spéciaux, immergée en des événements d'un particularisme rare, et ainsi avait acquis une spécialité de nature et d'atavisme pouvant et devant s'émaner en des actes et des œuvres ayant leur propre saveur et leur propre beauté, tout en restant sororales.

Notre Belgique nous semblait, en sa vie historique, de passé et d'avenir, soumise à cette loi salutaire et puissante. D'innombrables événements l'attestent, ayant tous abouti à ce phénomène, à première vue inexplicable après tant de catastrophes et de submersions, de la persistance de son existence et de sa nationalité. A elle s'applique axec une incroyable énergie d'équation, la devise de la Zélande : Luctor et emergo! Elle apparait indestructiblement renaissante en son âme climatérique et territoriale, en son Ame belge, et dès lors la règle pour ses enfants est de manifester incessamment cette âme en œuvres qui attestent sa vitalité.

Que nous eûmes raison, l'actuelle efflorescence chez nous des choses d'art ne le démontre-t-elle pas? Car vraiment si la joie de la vie maturante ou déclinante est de voir réalisé, ou en train de se réaliser, tout ce qu'on aimait, tout ce qu'on espérait dans l'adolescence et la jeunesse, nous pouvons, en notre petit groupe, nous sentir heureux! Où est-elle l'œuvre, où est-il l'article, où est-elle la doctrine, où est-il l'effort de ce journal, bizarre certes par la rectitude des prévisions dictées par

ses instincts, qui n'ait pas finalement triomphé ou dont ne se prépare le triomphe?

Le secret d'un tel succès fut simple : Nous avons constamment recherché et suivi le courant indiqué par nos traditions artistiques, nous avons eu l'horreur des stagnations, nous nous sommes invariablement maintenus à l'avant-garde, non pas pour clamer au hasard de fantaisistes directions, mais pour indiquer celles qui n'étaient que l'historique évolution de l'esprit humain combiné avec les spécialités de notre nationale essence.

Combien en est-il qui sont disparus, combien en est-il qui, sans se résoudre à l'avouer, sont convertis, parmi ceux qui nous combattirent, parmi ceux qui nous taxèrent d'extravagance parce que nous dérangions leurs banales habitudes, ou, ce qui est plus grave, leurs certitudes et leurs préjugés? Ils sont faciles à compter les morts ou les blessés, les éreintés ou les découragés. Si les victoires se mesurent au nombre des vaincus, des défectionnaires et des ralliés, assurément, non pas la nôtre, mais celle des idées ailées dont nous fûmes les ardents partisans et les humbles serviteurs, peut satisfaire les plus avides.

Nous fûmes soutenus! L'*Art moderne* a marché et lutté avec l'aide d'une petite phalange au noyau indestructible, formé des amis de la première aube et des recrues attirées par son drapeau. Et le miracle est curieux! C'est si peu de monde, lorsqu'on songe à ce qu'il faut de lecteurs pour donner quelque influence ou quelque autorité à un journal suivant la formule. Pourtant, chez nous comme à l'étranger, ce modeste hebdomadaire s'est fait une place, a conquis la notoriété et parle avec la certitude, sinon d'être toujours approuvé, du moins d'être toujours écouté. Mille faits en pourraient témoigner!

Ici encore, le secret d'un tel sort fut simple : partout les idées sont guidées par une élite, quelques centaines d'esprits élevant haut leur vol, les Fabiens comme on dirait en Angleterre, criant les mots, les conseils, les vues, les ordres qui deviennent les directions pour autrui. Cette élite, nous l'eûmes avec nous! Même quand nous séparaient des désaccords, elle a toujours voulu nous connaître, elle nous a toujours traités en personnalités qu'il est juste et bon d'entendre, et elle nous reste fidèle.

Certes, quand depuis des ans si nombreux on a fait campagne sous le harnois malaisé de l'écrivain, on serait excusable de ressentir une lassitude, et le désir naît de passer à d'autres la plume, l'épée et la torche. Avoir tant écrit fait remonter en la mémoire cette plainte pathétique du père de Mirabeau : « Si ma main eut été de bronze, elle serait usée. » Oui, nous avons souhaité parfois qu'une équipe renouvelée vînt nous relever de ce dur service et continuât une œuvre artistique et sociale aux voies si claires et si bien ouvertes. A des amis nous avons confié ce sentiment. Ne fut-ce que pour le rajeunissement et le rafraîchissement de l'organisme qu'est ce journal, cette tendance n'était-elle pas légitime? Pourtant, énergiques et doux, ils nous ont conseillé de rester sur le bastion.

Et, vraiment, quand nous considérons les devoirs qui s'élargissent en raison même de l'épanouissement des préoccupations esthétiques dans notre pays, nous sentons que la tâche, au lieu de s'épuiser, s'alourdit et proscrit la désertion. A une pareille œuvre peut s'appliquer le *Proémium* célèbre du XXXI^e^ livre de Tite-Live où l'opiniâtre écrivain exprime par une si belle image les inquiétudes qui le troublaient : « Alors, écrivait-il, que j'ai osé tenter d'écrire l'histoire romaine tout entière, *etsi profiteri ausum prescripturum res omnes romanas*, je me sens pareil à celui qui, partant du rivage, descendrait dans les profondeurs de la mer et verrait sans cesse les abîmes s'élargir; de telle sorte que chaque pas en avant, loin de diminuer le trajet, semblerait, au contraire, le prolonger et reculer le terme du voyage : *Jam provideo animo, velut qui, proximis littori vadis inducti, mare pedibus ingrediuntur; quidquid progrediar, in vastiorem me altitudinem, ac velut profundum, invehi, et crescere pœne opus quod, prima quœque perficiendo, minui videbatur!* »

La vie s'écoule, comme le sang d'une blessure ouverte! L'âge vient avec ses mélancolies rongeant les forces diminuantes. L'Art reste, lui, aussi rayonnant qu'au premier jour. Divinité immortelle et exigeante, il veut la persistance de son culte; et peu importe, à la splendeur de son règne, les soldats qui tombent et ceux qui les remplacent. L'essentiel est que son armée soit toujours en complet effectif et qu'aux batailles tous les postes soient occupés. Nous restons au nôtre, petite redoute dans la ligne immense des opérations!

DISPARITION DE LA « JEUNE BELGIQUE »

Le numéro du 25 décembre de la JEUNE BELGIQUE annonce qu'elle cesse de paraître. Un article fort terne, *Au Public*, en expose les raisons — ternes aussi. Sa rédaction allègue des aphorismes de cette force : « Qu'en 1893 s'est ouverte en Belgique une campagne pour la littérature utilitaire, l'art social et la poésie servante, — qu'à cette époque des professeurs de folie, furieuse et douce, dévoyèrent les écrivains, — qu'on prêcha le petit nègre, le flamand rose et le macaque flamboyant, — qu'il importait, en cette occurrence, que la *Jeune Belgique* proclamât, à l'encontre, ses principes d'esthétique, — qu'elle a, en conséquence, dit pendant quatre ans ce qui devait être dit, — qu'elle est au bout de son rouleau (est-ce au propre, est-ce au figuré?), — et qu'elle quitte la partie *collective* pour que ses collaborateurs puissent se livrer à leur œuvre *personnelle*. »

Il n'est pas possible d'être plus modeste! ni plus spirituel! ni plus en accord avec les circonstances!

Néanmoins, on regrettera ce départ. Quelques lecteurs s'intéressaient encore à la manière de polémiquer dont cette revue s'était fait une spécialité. Nous en étions! et nous admirions le persistant courage avec lequel elle continuait son bruyant tir à poudre et le décochement de ses flèchettes. Malheureusement le public, en général, n'y prêtait plus attention; et la fermeture de ce petit théâtre rageur et essoufflé était prévue.

Il y avait beau temps que LA VRAIE JEUNE BELGIQUE avait cessé de paraître! celle des origines, celle qui surgit en 1880 pour prendre sa part dans la lutte par le journal, trois ans auparavant inaugurée par l'*Artiste* qui s'était continué par l'*Art moderne*. Il s'agissait alors uniquement, pour tous les groupes de combattants, de détruire la stagnante veulerie de l'art académique et de l'imitation française, auxquels De Coster, Pirmez, Lemonnier, depuis des ans, livraient bataille, de créer un mouvement littéraire propre à notre pays, de nous dégager des servitudes et des pastichages.

Ce mouvement fut, au début, admirable d'entrain, de bonne entente, de tolérance pour toutes les formes de l'art, pour toutes les hardiesses qui, immanquablement, devaient marquer cette émancipation vraiment révolutionnaire. Le banquet Lemonnier en fut l'apogée. Il suffit de relire les discours alors prononcés et acclamés pour avoir le sens exact de cette crise nécessaire et salutaire.

Mais promptement la vanité et l'exclusivisme vinrent gâter ce bel ensemble. Trop vantés par leurs aînés, quelques jeunes se posèrent en chefs et en législateurs. Ils ne trouvaient bon que leur art, ce qui était licite, mais excommunièrent quiconque ne le pratiquait pas, ce qui fut ridicule. Rarement on vit secte aussi mesquinement intolérante en sa fatuité. C'était l'époque où l'incomparable Laforgue créait le vers libre et rétablissait dans le français appauvri le néologisme de mots et de syntaxe. Sous son inspiration s'inaugurait la vivante période, en plein élan aujourd'hui, durant laquelle furent brisées les routines de la prosodie, du dictionnaire de l'Académie et de la cuistrerie grammaticale. Il s'agissait d'équipoller la langue, ses formes, ses vocables, ses tournures, ses images, sa musicalité, ses allures à la psychologie moderne et à ses multiples nuances pour l'expression desquelles elle apparaissait insuffisante. Les grandes agitations sociales contemporaines sollicitaient aussi l'artiste. Des œuvres s'attachaient à en rendre l'esthétique. Jamais plus merveilleux et plus libre essor n'avait animé la littérature. La Belgique y participait ardemment.

Malgré leur grand talent, les Directeurs de la *Jeune Belgique* ne comprirent rien à ces émouvants et séducteurs événements. Encore aujourd'hui ils n'y comprennent rien, mais là, absolument rien. Aujourd'hui comme alors ils nomment « leurs ennemis » et « des barbares » ceux qui obéissant au puissant courant qui transforme l'Art, prêchent les formes nouvelles et le devoir de répandre partout, fût-ce dans le peuple (le plus compréhensif des auditeurs), la divine influence de cette force sociale suprême. Ils se cantonnèrent dans ce qu'il était encore permis alors de nommer « tour d'ivoire », ce qui plus exactement peut être étiqueté « boite à pédants ». Ils prêchèrent, avec une mauvaise humeur, hélas! venimeuse, la discipline aux vieilles règles, les charmes et la noblesse de l'immobilité, la beauté de la contrefaçon littéraire, l'impassibilité parnassienne, et l'impossibilité d'une littérature nationale! Ils apparurent en petits vieux!

Il arriva ce qui devait arriver dans un milieu où la Vie et l'Action étaient devenus le mot d'ordre, dans un milieu étonnamment remuant, original, sentant fermenter en lui les poussées de traditions artistiques et d'existence patriale plus que millénaires. On laissa ces apôtres de la correction stérile grincher dans leur triste coin, on les isola eux et les quelques fidèles à qui plaisaient leur étroite doctrine et leur polémique perfide et colère. Ils restèrent au bord de la grand'route où défilait l'armée chantante et embannièrée.

C'est là, perdus et discrédités, loin derrière les bataillons en marche, qu'ils viennent de faire leur petit pronunciamento mortuaire, auquel les jugements sur cette entreprise, si belle et si ardente d'abord, dégénérée promptement en un polémiculage stérile et misérable, conservent seuls quelque notoriété.

Nous qui fûmes de toutes les batailles et de toutes les fêtes des premiers jours; nous qui y fûmes investis, lors du banquet Lemonnier, du droit de parler au nom de tous pour exprimer ce que devaient être la lutte et l'avenir, et qui le fîmes aux acclamations de tous; nous qui contribuâmes libéralement à cette gloire hélas! si passagère; nous qui fûmes acteurs et témoins; nous qui refusâmes de laisser avorter l'épanouissement de notre art national dans les clos resserrés où des grammairiens et des prosodistes, guindés et bouclés, voulaient parquer les jeunes âmes éprises d'indépendance et de renouveau; nous qui survivons à cette chute, ou plutôt à l'extinction de ce feu qui fumait et agonisait depuis longtemps, il ne nous a pas déplu de faire ce résumé et cette justice, comme hommage à la vérité et comme utile leçon.

DAUDET DEVANT SON TEMPS

A l'article paru dans notre dernier numéro, nous ajoutons le suivant où l'on reconnaîtra aisément la plume d'un de nos plus notoires écrivains. Pour de tels jugements son avis est de trop précieuse valeur pour n'être point hautement prisé.

Alphonse Daudet!

Le souvenir de tant de délicieuses lectures, de fraîches et instantes émotions de la vingtième année où nous repassent en pensée d'aimables et mélancoliques et plaisants visages, les héros de cette imagination féconde nourrie de réalité et de vie!

Des contes, des romans, d'ingénieuses fables déroulées par un écrivain à la vision étroite et juste, aux clairs yeux sensibles et qui n'a eu ni la dépravation de l'optique d'un Zola tourmenté d'un besoin de grossir les aspects de la vie, voyant toujours la foule à travers l'homme, ni la manie tatillonne d'un Goncourt perdu au menu détaillage de l'individu étudié à la loupe, comme un horloger, près de sa carafe d'eau, avec ses pinces remue les pièces d'un mécanisme! Un esprit merveilleusement réceptif et qui au travail savait se défendre de l'emballement de son émotion, dosant ses effets avec mesure, décantant la trouble substance humaine selon de sûres méthodes, transposant dans l'écriture les nuances subtiles des âmes fiévreuses et blessées! Un artiste, certes, le plus adroit et le plus accompli, le plus

dénué aussi de nouveauté dans l'invention et qui s'est placé, pour regarder les hommes, non sur le tertre solitaire des grands découvreurs d'humanité, des suprêmes esprits créateurs envisageant, au fond de la brève minute du passage de la créature, le cours général des destinées, mais au point convergent où se rencontre la moyenne des consciences et des esprits d'une époque! Un artiste étonnamment doué pour ressentir et pour exprimer la vie nerveuse et passionnelle, lui-même passionné de tous les mouvements de la vie, avec des fibres longues et frémissantes tendues vers la souffrance, éréthisées par le besoin de s'en tourmenter lui-même jusqu'à l'âcre volupté! Un artiste ainsi fait que les idées et la philosophie de son temps ont passé à travers son cerveau sans y rien laisser, comme s'il se fût désintéressé du spectacle d'un des âges les plus émouvants qu'ait connus l'humanité, mais, par contre, ainsi approprié que toute l'émotivité sensorielle et psychique retentit en lui par un profond et incessant magnétisme, le vouant par là à être l'un des plus pénétrants notateurs de la vie sentimentale de ce siècle, un peu au-dessous de Constant et de Flaubert!

Ah! je sais, Daudet n'a pas exprimé la grande douleur par excellence, cette douleur des races frappées aux sources de la vie, et par laquelle un génie d'amour et de pitié comme Dostoïewski se met en communication avec toute l'âme souffrante du monde à travers les âges. Encore une fois, le sens philosophique de la vie lui échappe : il regarde autour de lui et il n'est touché que par les maux qu'il sent au fond de lui-même. Il est le produit immédiat d'une société à son déclin, aristocratique et bourgeoise, égoïste, sans expansion du côté de l'humanité générale. Mais cette société-là, il la possède tout entière en lui; il ne raisonne pas les causes qui la font si brillante et si vaine; il sait qu'elle est malade; il est malade lui-même de tous les ferments qu'elle porte en elle et qui la mènent à la consomption. Il l'exprime dans le désaccord de ses étranges faiblesses avec le moment merveilleux où l'humanité se renouvelle et se transforme, dans ses luttes suprêmes pour se rattacher à ses vieilles idoles, dans sa négation de tout ce qui n'est pas la vie jouisseuse et futile, ignorante des puissances admirables qui résident au fond de la conscience de l'homme. La souffrance, dans un tel état social, ne se sépare pas d'un mal voluptueux qui s'irrite en raison de l'affaiblissement des caractères et de la prédominance d'un sentiment trouble du bonheur. Il semble que pour des âmes de joie, toute la notion de la vie se circonscrive autour de la recherche du plaisir.

Avec le don de refléter plutôt les formes moyennes du sentiment que ses formes d'exception, Daudet ne s'est pas départi du sens le plus habituel de l'amour. Quand il touche à ses perversités, il le fait discrètement, avec cette mesure qui est une des marques de son talent. De tous ses livres, *Sapho* est indubitablement son chef-d'œuvre : il a la beauté des livres soufferts; tout autre y eût donné carrière à la brutalité de la notation; et malgré tout, le livre demeure réservé, avec des pages où ce n'est pas la force ni la sincérité qui lui ont manqué, mais où il s'est soumis aux bienséances de ce monde qui ne voulut voir en lui qu'un amuseur délicat.

C'est ici la peinture d'un amour libre, et il la dédie à ses fils. Eh bien! on le sent avec la société contre cette Sapho si admirable de passion, si riche d'ardentes sensibilités. On le sent du côté du mariage, des institutions établies, de tout l'ordre social, contre cette émancipée qu'un meilleur amant eût rendue aussi belle que les plus constantes épouses.

L'histoire qu'avec une âme moins soumise il eût tournée contre le mensonge des unions légales, et qui en eût pris une étrange et souffrante grandeur, n'est plus qu'une anecdote, le récit d'un collage proposé comme un objet d'horreur. C'est le côté fragile de ce talent qui voulait plaire et qui eut constamment les dons les plus naturels de la séduction. Tout le livre abonde en portraits d'une vie courte et illusionnante. Cependant tous s'effacent devant la beauté sacrifiée de cette Sapho, plus captivante que toutes les morales. C'est que Daudet n'est pas un moraliste au sens concret du mot; et la morale pour laquelle il tient s'est retournée ici contre lui-même. Il sait mieux que personne les mœurs de son temps; il n'en est pas dupe; l'ironie se mêle à sa sensibilité pour l'en défendre. Néanmoins il les accepte; et avec ce tort de ne point leur être supérieur, il n'en apparaît pas moins un des plus subtils analystes des mœurs contemporaines, non point un contempteur, mais un accepteur, résigné et souriant.

Ses romans sont la filtration infinie des petites turpitudes de la vie. Il travaille d'après de patients documents. Rien n'apparaît moins passionné que le labeur de ce passionnel, et il ne domine pas l'événement, il s'y conforme. Ses personnages et les complications d'existence parmi lesquelles ils se débattent sont sans rapport avec les lois générales du monde. L'art de Daudet ainsi s'atteste plus intéressant que sa pensée même; il est une des plus parfaites consciences d'artiste de son temps, et il n'est pas une conscience selon la loi supérieure des esprits.

Ah! cet art de Daudet fait d'émotion et d'ironie, de rêve et de réalité, de comique et de tragique! Cet art parfois d'un si irrésistible comique, où c'est bien le rire français qui éclate, non pas la terrible faconde blagueuse du Demailly des Goncourt, ni la caricature caustique d'un Daumier, mais le trait élégant et fin et tout de même incisif d'une croquade à la Gavarni! Cet art de ne dire que ce qui est nécessaire, avec sobriété, sans trop appuyer, en ménageant les dessous! Cet art qui se défend d'être photographique et qui, cependant,

a la mouvante et rapide vibratilité des plaques du cinématographe ! Cet art de mettre sur pied le personnage, plus entier avec ses tics, ses aspects de surface, le claquement de son geste, avec les multiples et intimes mouvements de la vie profonde, en une illusion d'humanité qui n'a ni la chaleur sensible et facile d'un Dickens auquel si souvent le Daudet des premiers livres fait penser, ni la force concentrée, l'observation méprisante et cruelle d'un Flaubert bouclé dans son apparente indifférence et au fond si vraiment sensible!

Et puis cette écriture souple, concentrée sans minutie, abondante sans prolixité, simple avec richesse, cette écriture qui a le jeu des nerfs plus que des muscles, laborieuse et qui paraît spontanée, toute en façade et en grâces, avec des sous-entendus sournois, cette écriture d'eau-forte maquillée ! Ah ! oui, cette écriture d'un probe écrivain en qui avait survécu un peu de la tradition du grand Flaubert se gueulant à lui-même le rythme et la sonorité de ses vocables ! Ne lui demandez ni la couleur pompeuse ni le flexible rythme musical. Il est juste-milieu dans le style autant que dans l'observation et dans le sentiment. Il se défie de l'entraînement lyrique qui pourrait déranger la symétrie correcte de ses personnages. Il n'en aurait que faire pour fixer la vie qui passe sous ses yeux et qui n'a rien d'épique, Cependant il se renouvelle avec grâce; il n'a pas de formule; il recherche l'adéquation de la phrase avec le sentiment qu'il veut exprimer. Ce n'est pas l'émiettement menu, le fin grésil d'émail du style des Goncourt; ce n'est pas le retour égal de la massive phrase de Zola, comme le roulement lourd et régulier des omnibus sur les pavés de Paris. Il est plus près de la sensation, plus mobile, plus ondoyant et plus superficiel.

Daudet, le dernier des conteurs d'aimables contes, le dernier avec Zola des romanciers de l'ancienne formule, celui du moins sur lequel se ferme la grande école des maîtres du roman français au XIX^e^ siècle, dans la forme virtuellement accomplie que créèrent Benjamin Constant, Balzac, Stendhal et Flaubert.

LE BATARD ROUGE

Le Théâtre de l'Alhambra est revenu au drame de cape et d'épée, au roman d'aventures où des hommes masqués bâillonnent et enlèvent d'amoureuses princesses, où l'on ourdit contre la vie de personnages illustres les complots les plus ténébreux, où d'héroïques gentilshommes culbutent à coups d'estoc et de taille une demi-douzaine de tire-laines postés pour les occire dans l'ombre. L'affaire se passe naturellement sous Louis XIII, époque favorable au déploiement d'une mise en scène somptueuse, et l'assassinat du duc de Belyeuse, les amours de l'Eminence Grise, la conspiration des Fils de Dieu, relèvent d'une pointe d'histoire le ragoût d'une intrigue de cœur habilement cuisinée pour émouvoir les âmes sensibles et faire éclater, quand triomphe enfin la vertu, les applaudissements enthousiastes.

La pièce de MM. Bringer et Rennes est faite selon les meilleures formules du genre, et Alexandre Dumas n'eût pas renié ces derniers héritiers de sa gloire. Le traître, incarné dans le seigneur Lopez de Silva, est prodigieusement noir, et le héros qui dénoue les intrigues, déjoue les maléfices, abat les malandrins, le sympathique cadet de Gascogne Capestoc, est idéalement lumineux. C'est par les contrastes violents, et non par les demi-teintes qu'on empoigne les foules.

Le côté curieux de cette résurrection du mélodrame à panache, c'est que le *Bâtard rouge*, qu'on croirait avoir été écrit vers 1842, date d'hier. Il fut joué, tout récemment, au Théâtre de la République, et l'un des auteurs — un jeune auteur s'il vous plaît — assistait à la première de son œuvre à l'Alhambra.

Il n'a pas dû être mécontent, au surplus, de l'accueil fait à ses tirades enflammées et à ses coups de théâtre. Le mélodrame garde et gardera toujours ses fervents, tout comme la tragédie. « Il faut ça pour le peuple », comme dit le Général.

Ce qu'il lui faut aussi, c'est un artiste qui *incarne* la bravoure, le désintéressement, l'honneur. Il l'a trouvé en M. Monca, qui hérite d'emblée de la faveur populaire dont a bénéficié M. Henry Krauss dans le personnage de Chicot de la *Dame de Monsoreau*, point de départ de sa fortune artistique. Grand succès aussi pour M. Normand, le Coupeau d'hier, le Bâtard rouge d'aujourd'hui, et pour M. Robert, sur qui s'accumulent toutes les félonies mises en œuvre dans l'Ambigu du boulevard de la Senne. M^mes^ Villars, Delporte et Vauthier complètent l'interprétation de cette pièce anachronique, montée avec beaucoup de soin et qui paraît appelée à un succès durable.

Exposition Leempoels à la Salle Clarembaux.

L'Amitié, par Leempoels, avait obtenu un sérieux succès d'attention et d'éloges dans la presse française lors des derniers salons annuels. Deux hommes du peuple, assis côte à côte, vieux, se tenant par la main, affirmant une longue et touchante solidarité de vie et de travail. Cette œuvre caractérise bien le faire du peintre. Elle domine (avec le portrait de sa mère) dans l'exposition de la Salle Clarembaux au milieu des trente et une toiles qui résument presque complètement le labeur artistique de son existence commençante. Une très remarquable aptitude à saisir les types populaires de cette ville de Bruxelles où il est né, où il a constamment vécu : fillettes, ouvriers, petits bourgeois (il y a pourtant aussi le portrait d'un bourgmestre et celui d'un ministre). Une sincérité minutieuse, un souci extrême du détail, donnant aux figures une rigidité gothique, faisant penser que les peintres du XIV^e^ siècle exprimeraient ainsi nos contemporains s'ils ressuscitaient parmi nous. Un coloris parfois heureux, souvent très habile, mais, en général, plutôt sec. Un art entêté, tenace, opiniâtre, où le pinceau fait penser au burin du graveur mordant sur la plaque les moindres traits, les plus précis délinéaments.

Quand on étudie chronologiquement ces tableaux, on trouve au début un art plus large et semble-t-il plus vécu. *Les Éplorés* et le symbole en cinq fragments du *Jubilé familial* en donnent vivement l'impression. Les productions suivantes sont plus figées et les deux dernières, les têtes de Jésus et de saint Jean-Baptiste, ont moins de fermeté et de vrai sentiment humain, absorbés que sont ces qualités par une élégance un peu mièvre et peut-être excessive.

Telles nos impressions personnelles, grevées de toutes les infirmités de notre personnalité, en ce qui concerne cet inventaire très intéressant d'un artiste vaillant et chercheur aux efforts duquel l'avenir réserve de longs jours pour grandir et pleinement s'extérioriser.

Les Bronzes du Jardin botanique à Bruxelles.

Pas tous fameux les bronzes qui réalisent la large conception de Jules de Burlet, qui fut si belle d'espérances. Plusieurs très médiocres : le temps et les météores les amélioreront peut-être de leur patine harmonisatrice. Nos grands et bons artistes Charles Vander Stappen et Constantin Meunier qui, si nous ne nous trompons, avaient la haute main sur cette esthétique affaire, la plus importante en sculpture depuis que la Belgique est redevenue elle-même, n'auraient-ils pu surveiller d'un peu plus près les réalisations partielles de cette œuvre d'ensemble et faire écarter ou remanier la pacotille?

Les Sculptures de Sainte-Waudru à Mons.

Bonne nouvelle. A la suite des observations de l'*Art Idéaliste*, auxquelles nous joignimes les nôtres, les sculptures de notre artiste national, Jean de Brœuck, le maître de l'illustre Jean de Bretagne, seront sauvegardées. Nous en tenons l'assurance de haut lieu. D'énergiques efforts sont faits, au surplus, pour la restauration et l'aménagement de l'admirable monument religieux, gloire de la ville hennuyère, si douloureusement pieuse en son architecture imposante et sévère.

DES LIVRES NOUVEAUX

Les Menottes, pièce en trois actes de MAURICE BEAUBOURG. Paris, Ollendorf.

Quelques esprits, bénévoles sans doute, mais étroits, se plurent, lors de la première de cette admirable pièce, à en louer la haute portée idéaliste. M. Beaubourg n'a jamais été spiritualiste : si dans son art nettement sensuel des intentions secrètes parfois s'abritèrent, jamais il ne départit sa littérature d'un profond sens humain. Il importe de ne pas confondre la synthèse et la thèse; et d'une erreur s'autoriser pour associer le noble, le généreux effort d'un artiste aux tentatives de quelques écrivains surannés. Pas plus en les *Menottes* qu'en la *Vie muette* ou les *Nouvelles passionnées* on ne trouve trace des tendances qu'inconsiedérément on attribue à leur auteur. C'est la parabole, sous un forme épisodique, des mille obstacles qui nous empêchent d'aller vers une existence plus large et libre, vers la plénitude de vie qu'il est de notre devoir d'assumer. Une telle œuvre est importante non seulement parce qu'elle est belle, pure et bien écrite, mais surtout parce qu'elle est *bonne*.

Cantiques du Cantique, par JACQUES SERVAT et MARIE CAUSSÉ. Bibliothèque de l'*Effort*.

Vers ! Très simple et douce petite histoire de deux jeunes poètes amoureux. Ces « cantiques » qui se répondent valent surtout parce qu'ils furent de la vie chantée au moment où on la vivait, et que les auteurs les écrivirent pour eux-mêmes.

Plus attachantes que les collaborations de deux frères ou de deux esprits semblables sont ces pages où nous suivons un instant cette vie double, complète et une à la fois, que tant d'études et de romans tentent de disséquer, d'analyser, d'exalter. Elle est ici tout entière, se donnant elle-même par un phénomène rare, et nous donnant en même temps le sentiment d'une chose vivante, réelle, d'un bel accord pourvu de toutes ses notes essentielles.

Combien de fois, lisant les lettres de tel homme célèbre, avons-nous souhaité le complément de quelques réponses, insignifiantes peut-être et peu nombreuses, mais apportant l'équilibre nécessaire à la contemplation trop continue d'un seul esprit, à la trajectoire énigmatique d'une seule vie. Nous sentions, sans nous l'expliquer, le côté fragmentaire de ces êtres, si grands qu'ils soient, quand on les isole trop systématiquement de leur entourage.

Ces deux enfants, — tels, en leur sincère exubérance, ils m'apparaissent, — sans recherche de nouveauté, sans grand souci d'intellectualité inédite, ont réalisé ce vœu d'harmonie; ils nous ont fait entendre un chant à deux parties dont nous pouvons apprécier les rapports, les nuances, qui n'ont point été filtrées par un cerveau de psychologue pour nous être contées, mais dont nous découvrons nous-mêmes les tons chatoyants. D'autres feront comme eux, — souhaitons-le, — entraînés par cette naturelle spontanéité des deux amants-écrivains, et par cette joie qu'ils révèlent, celle des choses très simplement complètes, et de l'« unité humaine » s'épanouissant en art à travers deux êtres différents.

Il y a plus d'oubli du public et d'abandon chez « Elle », plus de souci d'intellectualité chez « Lui ». Émotion et sincérité chez tous les deux. Sincérité qui peut devenir un jour de la personnalité; (mais faut-il leur en souhaiter? leur beauté involontaire et impersonnelle est si attirante;) émotion que n'étouffent pas les formes parfois un peu usées sous lesquelles elle se manifeste.

Publications d'Étrennes de la Librairie Hachette.

Chaque année la librairie Hachette publie un grand livre d'étrennes. Et voici la *Danse* de M. G. Vuillier, un livre aimable et savant, avec son décor des âges comme dans une féerie.

Les grâces et les ris mènent les théories aux rythmes infinis. On est chez les dieux; de lentes et belles figures sacrées ondulent parmi les rites religieux. Ce sont les fêtes de la Terre aux temps ingénus du monde. Chacune est un symbole des semailles, des moissons et des vendanges, et toutes harmonieusement s'accompagnent de musiques et de beaux gestes.

Nymphes et satyres, héros et bergères ensuite s'obscurcissent au crépuscule de la divine bacchanale antique. Et nous sommes chez les hommes du moyen âge, métaphysiques et visionnés de paradis. *Quid itaque beatius esse poterit quam in terra trepidium angelorum imitari*? C'est saint Basile qui exhorte à faire, comme les anges, des danses sacrées sur la terre. Avant les anges de l'empyrée catholique, déjà Virgile faisait danser les esprits aux Champs élyséens. L'officiant, dans la parodie de l'Ane, dansa devant le tabernacle. Même de nos jours, les diacres, en traçant sur les degrés de l'autel des orbes parmi le nuage des encensoirs, perpétuent, sur un mode simplifié, la danse de David devant l'arche.

La danse, qui fut le symbole de la vie ardente et joyeuse, n'évoque plus que lointainement, à travers ces images effacées, les belles et harmonieuses liturgies antiques. Pendant l'âge médiéval les anges dansent et les hommes et la Mort. Celle-ci règle toutes les chorégraphies, et aux estampes, mimant les saltations d'un funèbre carnaval, on la voit baller avec des pas maniérés et ridicules, en raclant d'un macabre archet sur un tibia.

Et puis la pauvre conscience malade s'apaise : la danse va s'accorder avec les grâces amoureuses. Elle qui accompagna la grâce des mythes, elle empruntera les formes pompeuses des ballets et ne se doutera pas qu'ainsi encore, magnifiant la beauté et l'amour, elle aura le sens secret d'une sorte de mythe profane.

M. Vuillier, qui surtout évoque les fastes de la danse française, nous dit la Volte, la Gaillarde, les Branles, la Pavane, la Chaconne. C'est le grand siècle, c'est la danse sous Louis XV, les fêtes galantes, l'aimable et tendre attitude des menuets en attendant le Directoire, l'Empire et les coryphées en tutus de nos ballets scéniques. On a ainsi à grands traits la synthèse d'un art charmant qui, dans l'orchestique des anciens, n'était ni le premier ni le dernier des autres arts, mais sur un même plan se confondait avec les autres.

Les plus belles images ici ne sont pas dans le texte : elles sont dans la décoration de ce livre pour lequel furent consultés tous les musées et les cabinets d'estampes. La guirlande animée des vases grecs aussi bien que le caprice des kakemonos, la noble statuaire aussi bien que les tableaux de tous les maîtres de la peinture en ont fourni la riche parure. L'œuvre, à travers ces grâces du génie, prend une vie ondoyante et touffue, comme l'objet même auquel elle est consacrée.

Avec un *Parisien à Madagascar*, impressions de voyage illustrées d'abondantes gravures, on ne quitte pas sensiblement le domaine des livres de voyage et d'exploration qui sont l'une des gloires de la maison Hachette. Il y a toutefois cette surprise qu'ici c'est un des écrivains les plus goûtés de la légère et brillante chronique parisienne qui prend contact avec le monde. M. Grosclaude, en pérégrinant parmi les populations sakalaves du Mohajilo et du Manambulo, ne perd ni l'entrain ni la bonne humeur. Et c'est encore une manière de chronique, émaillée d'aperçus plaisants, que son carnet de route, rédigé au hasard de la marche et de l'aventure, dans un pays où l'aventure ne va pas sans périls.

Les récits pathétiques et pittoresques ne manqueront pas non plus, cette année, aux lecteurs du *Tour du monde*. Voici les voyages du comte de Goetzen à travers l'Afrique; du Dr Hocquard à Madagascar; de M. E. Deschamps à l'île de Chypre; de M. Ch. Roux aux sources d'Irrouaddi; de M. Rabot en Norwège et en Suède; de M. Muntz en Allemagne; de M. Fournereau aux villes mortes de Siam. Quels délicieux croquis le crayon de Vierge a prodigués au long des pages que M. Jacacci consacra au pays de Don Quichotte! Et voici la vive et poétique vision de l'Écosse par Mlle A. de Bovet et voici les Bouriates de l'Amour par M. Chimkiévitch. Ce sont là de saisissantes échappées sur l'inconnu de la terre et des races.

Accusés de réception

Par la liste qui suit, nos lecteurs et les auteurs peuvent juger de l'impossibilité où nous sommes de faire des comptes rendus de toutes les œuvres qu'on veut bien envoyer à l'*Art moderne*, et surtout de les faire promptement. Nous nous y appliquons, notre journal en témoigne, mais dans les limites des forces humaines.

La Nuit, par Iwan Gilkin, avec un avis au public de Georges Barral. In-8° de 262 pages. Paris, librairie Fischbacher. — *La Cithare*, par Valère Gille, avec un avis au public de Georges Barral. In-8° de 212 pages. Paris, librairie Fischbacher. — *Le Petit Paroissien*, où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour, par Richard Ledent. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Lettres de Malaisie*, roman, par Paul Adam. Paris, Édition de la *Revue blanche*. — *Souvenirs d'escale* (*de Marseille à Tokio*), par Eugène De Groote. Extrait de la *Revue générale*. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Les Mascouillat* (*mœurs de province*), par Albert Lantoine. Paris, Bibliothèque de la *Plume*. — *L'Anticlichage artistique et littéraire*, par A. Levèque. Bruxelles, imp. Ve Brismée. — *El Nangue*, par Levèque, poème wallon avec préface de Théo Hannon et frontispice de V. Rousseau. Nivelles, imp. Jaquet. — *Marie*, par Peter Nansen, roman traduit du danois par Gaudard de Vinci; dessins de Pierre Bonnard. Paris, Ed. de la *Revue blanche*. — *Exposition internationale de Bruxelles. Rapport sur les opérations du Jury pour les Instruments de musique et l'Art musical*, par Gaston Serpette, secrétaire-rapporteur du Jury. Bruxelles, J.-B. Katto; Paris, A. Durand et fils. — *L'Habit d'arlequin*, par Paul André. Préface de Paul Adam. Bruxelles, G. Balat. — *Le Livre d'Images*, par Gustave Kahn. Paris, Société du *Mercure de France*. — *L'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa Maîtrise*, d'après les documents capitulaires (1326-1790), avec un appendice musical, par F.-L. Chartier, du clergé de Paris. Paris, Librairie académique Perrin et Cie. — *Au Canada*, par Georges Kaïser, ouvrage orné de photogravures hors texte et d'une carte. Bruxelles. A. Lesigne. — *Wagner à Munich, Francfort, Nice*, par le comte de Chambrun. Paris, Calman-Lévy. — Congrès international des éditeurs (Deuxième session. Bruxelles, 23-26 juin 1897). Documents, rapports, procès-verbaux. Bruxelles, *Cercle belge de la librairie*. — *Sources vers le fleuve*, par Robert de Souza. Paris, édition du *Mercure de France*. — *La Lyre héroïque et dolente*, par Pierre Quillard. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales du Parti socialiste belge*, par Jules Destrée. Paris, librairie de la *Revue socialiste*. — *Le Départ à l'aventure*, par Achille Segard. In-8° de 100 pages. Paris, Société *La Plume*. — *Revue de l'architecture en Belgique*, par Charles Buls (extrait du *Journal of the Royal Institute of British Architects*, vol. IV, n° 19, 1897). — *Sémiramis*, par le Sar Peladan. Cinquième tragédie de la Rose † Croix. Beauvais, Imprimerie professionnelle. — *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, par Paterne Berrichon. Paris, *Mercure de France*. — *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, par Henry Bataille. Paris, *Mercure de France*. — *L'Étoile rouge*, par Paul Leclercq. Paris, *Mercure de France*. — *Pages de vie*, par Félix Trivau. Charleroi, L. Surin. — *Baisers d'avril, baisers de sang*, par Roland de Marès. Bruxelles, imp. C. Dumont. — *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, E. Leroux. — *Vers les Lointains*, par Auguste Vierset, couverture de H. Meunier. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

Chronique judiciaire des Arts

Le Portrait de lady Eden.

Nous avons rapporté les démêlés du peintre Whistler avec le baronnet Eden (1) : M. Whistler, ayant fait le portrait de lady Eden, avait refusé de livrer sa toile parce qu'il ne se trouvait pas suffisamment rémunéré par les 25,000 francs que lui avait donnés sir Eden ; il avait même gratté et repeint la tête, offrant d'ailleurs de restituer les 25,000 francs.

La première chambre du tribunal avait condamné M. Whistler à livrer le portrait, à rembourser les 25,000 francs qu'il avait encaissés et même à payer 1,000 francs de dommages-intérêts.

La Cour a réduit cette dure condamnation en autorisant M. Whistler à conserver le portrait, sous condition de le rendre méconnaissable, et à verser, en tout et pour tout, au baronnet Eden, 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Petite chronique

Maison d'Art. — La 3e matinée de M. Joseph Wieniawski est fixée à dimanche prochain, 9 janvier, à 10 heures.

Le troisième concert de la Société symphonique des Concerts Ysaye est fixé à dimanche prochain, à 2 heures, à l'Alhambra. Il aura lieu sous la direction de M. Villiers-Stanford, directeur du célèbre « Bach-Choir » de Londres et sera entièrement consacré à l'École anglaise, qui n'a jamais figuré sur aucun programme de concert bruxellois.

Prêteront leur concours à cette intéressante matinée : Mme Bréma, M. Plunkett Green et M. Léonard Borwick, dernier élève de Clara Schumann.

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Le deuxième concert d'abonnement des Concerts populaires aura lieu dimanche 16 janvier, à 1 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Feruccio-B. Busoni, pianiste, et du Choral mixte dirigé par M. L. Soubre.

Le programme comprend entre autres *Psyché*, poème symphonique pour chœurs et orchestre de César Franck. M. Busoni exécutera le concerto en *mi bémol* de Beethoven.

C'est à la fin de la saison musicale, dans les premiers jours de mai, que les amis et admirateurs de Joseph Dupont fêteront le vingt-cinquième anniversaire de sa direction. Le comité avait projeté, comme nous l'avons dit, de faire coïncider cette manifestation avec le concert du 16 janvier. Mais ce jubilé artistique a rencontré partout un accueil si enthousiaste qu'il a paru préférable de le consacrer par un concert extraordinaire donné après la série des concerts d'abonnement. Plusieurs artistes dont la carrière, commencée aux Concerts populaires, se poursuit glorieusement à l'étranger, tiennent à honneur de figurer au programme et ont prié le Comité de fixer la date de la fête à une époque où leurs engagements puissent leur permettre d'y prendre part.

M. P. Gilson vient d'achever une œuvre symphonique importante écrite dans la forme d'une suite d'orchestre en trois parties. M. Joseph Dupont s'en est réservé la primeur pour l'une des prochaines matinées des *Concerts populaires*.

Le prochain concert du Conservatoire, fixé au 23 janvier, sera consacré aux œuvres de J. Brahms : 3e Symphonie, Concerto pour violon et orchestre (M. César Thomson), compositions pour piano (M. A. De Greef), *Chants graves* (M. Systermans).

(1) Voir l'*Art moderne* du 3 mars 1895, p. 69.

Les Expositions :

Des toiles de M. Henri Evenepoel sont exposées au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles jusqu'au 7 janvier.

Le 8 janvier s'ouvrira dans l'atelier de M. Merckaert, 255, rue des Coteaux, une exposition de tableaux et études de MM. Jules Merckaert et Jules Potvin. Cette exposition sera close le 16 janvier.

L'exposition annuelle du Cercle *Pour l'Art* s'ouvrira au Musée le 12 courant.

A Anvers, l'exposition des *XIII*, qui obtient en ce moment beaucoup de succès, sera close le 9 courant.

Les théâtres :

Le succès persistant des *Maîtres-Chanteurs* et de *Hänsel et Gretel*, dont les recettes atteignent le maximum à chaque représentation, immobilise en ce moment l'affiche de la Monnaie. On prépare néanmoins une reprise de *La Basoche*, dont les rôles principaux sont confiés à M. Soulacroix et à Mme Gianoli. Les études de *Messidor* et celles de *Fervaal* sont poursuivies simultanément. Ces deux ouvrages passeront en février.

C'est en février également qu'auront lieu les représentations de Mme Mottl, qui se fera entendre dans les *Maîtres-Chanteurs*, *Lohengrin* et *Faust*.

Au théâtre du Parc, la première des *Trois Filles de M. Dupont*, la comédie nouvelle de M. Brieux, est annoncée pour mercredi prochain.

Le Cercle liégeois *Piano et Archets* (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers) consacrera ses quatre concerts d'abonnement à César Franck. Il fera entendre ses quatre trios, sa Sonate pour piano et violon, son Quatuor à cordes, son Quintette, le *Prélude, fugue et variation* pour piano et harmonium et des fragments de ses œuvres vocales les plus belles.

Une nouvelle revue littéraire, artistique, mondaine, financière, sportive, vient de paraître à Bruxelles : Titre : *La Revue mauve*. Ce nouveau périodique, illustré, paraît le 5 et le 20 de chaque mois. Bureaux : 25, rue des Grands-Carmes. Abonnements : Belgique, 20 francs ; étranger, 25 francs. Le numéro : 1 franc.

The Artist prend décidément rang parmi les plus belles publications illustrées de l'époque. Sa livraison de janvier, qui comprend soixante-cinq pages, d'innombrables illustrations, quatre suppléments, etc., rivalise, par la valeur du texte et le mérite des gravures, avec les meilleures livraisons du *Studio*. A signaler particulièrement un article sur les œuvres de Lucien Monod, une notice sur les compositions décoratives de Patten Wilson, une importante et très intéressante étude sur le mouvement préraphaélite, avec des reproductions de Rossetti, J.-E. Millais, etc. Le prix de la livraison est d'un shilling.

Bureaux à Londres, 2, Whitehall Gardens, et à Paris, 1, boulevard des Capucines.

Un de nos lecteurs nous écrit, dit *Le Rire :* « Je ne puis faire un pas dans la rue sans rencontrer sur les bancs des squares, les waterclosets, les boutiques, cette inscription : « Prenez garde à la peinture », alors que jamais je n'ai aperçu un « Prenez garde à la sculpture », « Prenez garde à la musique ». — La peinture serait-elle un art plus dangereux que les autres ? » — Nousallons faire procéder à une enquête. »

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

SALLE D'ARMES ET DE GYMNASTIQUE
RAYMOND DELHAISE
(ARTE ET MARTE)
Rue du Bois-Sauvage, 16 (ancienne Salle Marugg, Bruxelles.

Cours le matin, de 8 à 9 h. et de 11 à 12 h. Le soir, de 4 à 7 h., ainsi que de 8 à 10 h. les mardis, jeudis et samedis. Abonnement : 125 francs par an, 80 francs par semestre, 45 francs par trimestre, 25 francs par mois. Leçons particulières.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 JANVIER 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

REMY DE GOURMONT. — LES MASQUES. — LES VANDALES ET LA FORÊT DE SOIGNES. — EXPOSITION EVENEPOEL. — THÉATRE DU PARC. *Les Trois Filles de M. Dupont.* — THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. *V'là la Revue.* — LIEDER-SOIRÉE DE Mme KUTSCHERRA A LA GRANDE-HARMONIE. — PETITE CHRONIQUE.

REMY DE GOURMONT

Dans son nouveau livre : D'UN PAYS LOINTAIN, édité au *Mercure de France*, M. Remy de Gourmont, après un Prologue, d'un symbolisme amer, nous donne des *Miracles*, des *Visages de femmes* et des *Anecdotes*. Celles-ci exhalent ce fumet diabolique dont jadis l'auteur imprégna ses *Histoires magiques*. Elles servent un fielleux régal d'ironies et de désillusions ; elles sont hautaines et sataniques, et infiniment douloureuses. Ecoutez ce morceau :

« Elle reprit avec un rire hystérique en se penchant vers Lionel Pappe :

« — Voilà le fil de pourpre, voilà la corde rouge du violon des sirènes.

« — Enfant, dit Lionel Pappe, pourquoi chercher « des excuses au désir ? Laisse chanter ta chair comme le « violon des sirènes ; ne réfléchis jamais sur toi-même, « ni sur les vieilles images, ni sur la vie, ni sur la « mort, et ne reviens jamais ici, car tu aurais honte, « sirène innocente, de la victime de ta chanson d'amour.

« Mais la sirène pleura, et Lionel Pappe connut que « les larmes sont salées comme la mer, amères comme « la mer où nagent les sirènes. »

Ah ! C'est le cœur crispé qu'on lit ces pages, et aussi le *Château brûlé*, cruel comme du Poë, et l'*Amateur*, cinglant comme du Villiers, et ce troublant cauchemar : *Dialogue entre Harvède et une ombre* :

« — Enfant, dit l'ombre, regarde ! Je n'ai qu'à ouvrir « mon suaire, comme une robe d'amour, pour que tu « demandes à baiser ma peau de sel gemme. Est-ce « que je ne brille pas comme un diamant, avec toutes « les nuances de la vie et de l'amour ? On dirait que je « sors de l'eau : je suis fraîche et ardente ; je saigne « quand on me pique ; je brûle quand on me touche, — « je brûle et je fonds. Vraiment, tu ne me désires pas ? »

Les *Visages de femmes* sont étranges, et l'on passe du sadisme morbide de l'*Aventure d'une vierge* à l'esthétique, d'une pureté marmoréenne, de cette *Vierge aux plâtres*, « candide par nature et par état, comme les lys, comme la neige, comme le sel ». Surgissent *Floriberte*, qui a donné son cœur aux cygnes et ses sens aux hommes, *Irmine*, la médiocre, dont œil céleste est comme « un beau vitrail qui, la fenêtre

ouverte, laisse voir une cour de ferme », l'*Intacte*, la *Dame pensive*, la *Dame en noir*, *Mélibée*...

Mais arrivons aux *Miracles*, qui forment l'âme du livre et constituent sa force et sa beauté.

Les *Miracles*? Ce sont de grandes vérités, tantôt tristes, tantôt amères, tantôt mélancoliques, cachées sous le style d'or de beaux contes, ainsi que du parfum en des flacons précieusement ciselés, ainsi que de pures épées glissées dans des fourreaux splendides. Chaque conte fixe symboliquement une pensée profonde et ce avec un clou de diamant. Car le style de M. de Gourmont est vraiment magnifique. M. de Gourmont est le plus latin des écrivains d'aujourd'hui, si M. de Régnier en est le plus français — et ces deux jeunes poètes sont, à mon avis, les maîtres les plus récents du beau verbe et du pur langage. Ce que M. de Régnier emporte en élégance et en prestesse sur M. de Gourmont, celui-ci le reprend abondamment en philosophie et en esprit critique. Et il me paraît être un peu la conscience d'un groupe de littérateurs, auxquels les distributeurs de la gloire devraient accorder plus que la parcimonieuse mise en lumière qui leur est généralement accordée, car ils forment le refuge de la littérature française, en ces temps trop anémiés par on ne sait quelles décadences et quelles compromissions. Ce n'est pas des symbolistes seuls que je parle (sous ce dernier nom on a d'ailleurs confondu tous ceux qui ont combattu les théories naturalistes), mais de tous ces jeunes, qu'ils s'appellent Maurice Barrès ou Pierre Louys, André Gide ou Marcel Schwob, Hugues Rebell, Camille Mauclair ou Paul Fort, Gustave Kahn, Pierre Quillard, Vielé-Griffin, Adolphe Retté — et d'autres! — groupe d'intellectuels qui, sous une république de financiers triomphants, de politiciens suspects et de juifs sans vergogne, sous le joug d'une presse odieusement commerciale, ont maintenu, malgré leurs différentes esthétiques, — léguées par leurs prédécesseurs, plus nombreux, eux, et conduits par les Barbey, les Villiers, les Flaubert, les Nerval! — la verdeur et la santé de l'Idée et la hautaine indépendance des Lettres. Parmi eux, Remy de Gourmont s'est montré un des plus combattifs. Avec son nom chevaleresque, il a conduit une croisade pour l'Idéalisme, et il est monté le premier à l'assaut, faisant à la fois luire la lame aiguë de son ironie et briller l'éclat de son écriture ardente. C'est un polémiste implacable et ses *Épilogues* mensuels sur des actualités, dans la revue *Le Mercure de France*, le font voir toujours vengeant l'Idée bafouée, l'Honnêteté salie, la Beauté méprisée, à coups de plumes qui fendraient des pierres.

Nous voilà loin du livre dont nous parlions. En une causerie, des digressions sont permises. Mais revenons aux *Miracles*.

Est-ce bien d'un *pays lointain* qu'il s'agit? *Phocas*, le chrétien livré aux bêtes à cause de ses idées nouvelles, le révolutionnaire que les magistrats et les légionnaires croient être un bandit féroce et qu'ils découvrent en un humble jardinier qui leur fait partager ses légumes, son pain, ses convictions, son martyre et la grandeur de son âme, Phocas n'existe-t-il plus parmi nous?

N'est-ce pas le Penseur-Errant, qui traverse l'humanité, toujours conspué, toujours maudit, toujours souffrant, parce qu'il a dit, le premier, sans respect pour les idoles acceptées ou les pouvoirs vénérés, une parole de bonté ou de lumière? Suit le candide symbolisme de la *Métamorphose de Diane!* Après le passage des barbares, la belle statue d'Artémis, « Marbre pur, Marbre « de grâce, Genoux fiers, Hanches où nulle main n'écri- « vit jamais son désir, Crèche où nul enfant n'a dormi, « Source où l'oiseau n'est pas venu boire, Ventre inacces- « sible, Neiges éternelles, Bras qui n'ont daigné accoler « que le tronc sacré des chênes, Mains qui n'ont caressé « que les flancs des chiens blancs, Seins qui n'ont palpité « que de l'agonie des biches, Bouche d'orgueil, Marbre « pur, Marbre de grâce! » — la belle statue d'Artémis, son temple dévasté, se transforma en « une femme vêtue d'une blanche robe traînante, toute semée d'étoiles bleues; autour de sa tête, il y avait une lueur de soleil, et, de ses mains étendues, des rayons très doux tombaient vers la terre ». C'était la Vierge qui rentrait dans le Temple, sous le dais de soie et de perles. Les fidèles chantaient :

Ave, semper virgo,
Ave, scala cœli.

Le prêtre Héliodore, le vieux serviteur de Diane, « mêla sa voix à celle du chœur, et il aperçut aussitôt, « dressée devant lui, une échelle nouvelle faite avec les « plus précieux bois fauchés dans la forêt de l'infini. « D'un élan il monta aux plus hauts échelons; il monta « si haut qu'il en eut le vertige, si haut qu'il comprit « les mystères éternels et la loi qui veut que tout ce « qui change ne change qu'en forme et non pas en « essence ». Ce conte est d'une poésie infinie et tendre, grande et humaine prière — et rien n'est plus chaste que la « sororité » de cette Diane, vêtue de clair de lune, et de cette Vierge, dressée au milieu de fresques représentant des nimbes et des agneaux, et se succédant l'une à l'autre pour répondre à la même exaltation de l'âme humaine. L'*Accident royal*, en des pages aux soyeuses fraîcheurs de pastel, dit la futilité de caractère et le besoin d'esclavage des foules. Le galant conte italien *Hamadrias* déplore que la beauté ne soit pas éternelle et que l'oubli de l'amour tombe sur les cœurs. « Songez, écrit la marquise Fioravanti, que « Cristoforo de Naples, qui n'avait pas vingt-trois ans « et dont le génie troublait Michel-Ange, s'est tué pour « moi, et que je l'adorais, et que je vis, et que je l'ai « pleuré et que je l'ai oublié, — si bien que je ne sau- « rais plus dire la couleur de ses yeux, les yeux de

« Cristoforo, jadis ma joie, mon ciel, mon lac de Nemi, « mon golfe de Naples ! » Lumineux et superbe, d'un style aquilin, la *Ville des Sphinx* proclame la nécessité de l'Illusion, et les sphinx sont là, à la porte de la ville mystérieuse et unique, pour écraser sous leurs griffes compatissantes les imprudents et les envieux, attirés par les clartés lointainement entrevues et qui reviennent, sachant que l'univers est ceint d'un cercle noir fait de ténèbres. La *Révolte de la Plèbe* recèle, en sa splendeur chaude de vieux tableau vénitien, une étude aiguë de l'âme populaire. Dans une cité fabuleuse, tous les ans, à Pâques, on sacrifiait à un Dieu étrange plusieurs belles filles, dont on jettait à la mer les têtes aux cheveux d'or. Le peuple assistait à ces orgies de sang comme à une grande fête. Le prince Sansovino, qui n'aimait pas le sang, supprima la célébration du tranche-têtes et son bourreau jovial et roux. Alors le peuple se révolta et les vierges elles-mêmes viennent supplier le prince qu'il permît leur immolation. Sansovino dut rétablir la criminelle tradition. Le bourreau ayant été supprimé, le Peuple fut son propre Bourreau. Ne songe-t-on pas, en lisant cette histoire, aux populations parisiennes ou espagnoles se ruant aux fêtes de la guillotine ou du garrot? Et ne voit on pas les plèbes toujours lasses de paix, toujours inquiètes et comme avides de souffrances, et se créant des maux à elles-mêmes quand leurs maîtres cessent de les torturer?

Mais je ne puis m'attarder à tous les contes de ce beau livre. Cependant, pour en bien attester la modernité, qu'il me soit permis d'extraire et de reproduire ces lignes mordantes de l'*Ineffable Volonté* : « Il achetait « des grains à bas prix, dans les années abondantes, « et, dans les années de disette, il les revendait fort « cher au peuple imprévoyant. En ces temps naïfs « (c'était vers l'an 1240, un tel commerce était réprouvé « et l'on méprisait celui qui, spéculant sur la confiance « des faibles et des humbles, s'enrichissait avec le « pain des pauvres. » Ces spéculateurs, M. de Gourmont les juge en ces mots, que je voudrais voir inscrits au fronton des Bourses de commerce, des Palais de Justice et des Palais Législatifs : « A vrai « dire, pas plus que leurs frères d'aujourd'hui, ils ne « connaissaient leur coquinerie ; leur méchanceté était « tout instinctive et ils n'avaient jamais raisonné leur « scélératesse. Si les hommes raisonnaient leur scélé- » ratesse, ils ne voudraient plus être scélérats. »

EUGÈNE DEMOLDER

LES MASQUES

« Faisons-nous de beaux masques », dit dans la *Revue Mauve* M. Maurice Barrès, répondant à une dame qui ne voulait voir que le côté public des poètes et des artistes, et ignorer leur côté humain, parfois défectueux.

Si donc, comme tout le monde nous avons des défauts, il est entendu que la paresse orientale s'est si bien mêlée à notre sang que plutôt que de nous en défaire, ce qui demanderait de la force, nous nous contenterons de la ruse — d'un masque ou d'un fard — et que nous nous habituerons à l'incomfort de cette coquille postiche.

De quelle trempe et de quelle race, dites-moi, sont les gens qui se contentent, pour eux-mêmes et pour les autres, de ce mode d'existence? Ont-ils, peuvent-ils avoir le sens des réalités, de n'importe quelle réalité, douce, puissante, fine ou lumineuse?

Ah! non, la foi ne s'en va pas! Je sens qu'il n'y eut jamais, jamais sur la terre autant de désir de s'appuyer sur des choses réelles, de se confier à des directions hautes. Et si, comme les capitaux qui ne circulent pas faute de confiance, les enthousiasmes aussi s'enferment dans des coffres-forts à triple serrure, c'est parce que des hommes comme V. Hugo, Lamartine et d'autres ont mis des masques. La foule, pas plus que nous, n'aime d'embrasser un être maquillé. Et c'est un baiser, cette admiration de la foule pour un grand homme, c'est un baiser féminin, attirant, prometteur de gestations fécondes, un désir d'assimilation, une reconnaissance anticipée des fruits qu'un grand artiste lui fera produire.

Un masque! Mais aussi sensible, aussi subtile qu'une femme, la foule l'a tôt deviné. Et alors, pour longtemps, c'est la méfiance, le scepticisme, l'horreur de ce qu'on lui révèle de la beauté. Toutes ces beautés peuvent être plaisantes, suggestives, suggestives de vérités très hautes même, mais elles ne sont qu'un symbole, un semblant, une indication de la beauté possible, une idole dressée par des prêtres incroyants, des mots dont la vérité ne vaut pas d'être vécue.

Avant d'avoir le sens artiste, la foule a le sens humain. Pour elle l'artiste est un admirable sauvage aux sens plus raffinés que les mortels ordinaires. Peut-être s'en fait-elle, comme les habitants des Prairies, une image définie qui ressemble à celle d'un homme dont la tête est garnie d'une touffe de plumes poussées naturellement, sortes d'antennes ou de prolongement de sa sensibilité.

Mettez que cette couronne de plumes ne soit que des cheveux ou des poils que la moindre brise fait remuer. Ils indiquent les courants dont la foule ne peut pas se rendre compte. Mais lorsqu'elle s'aperçoit qu'au lieu d'indiquer les fluctuations des grands courants inconnus, ces antennes s'agitent au vol d'un papillon, mettent en branle le système tout entier de celui qui les porte parce que la plus inoffensive des mouches a passé avec l'aplomb d'une ignorante audace ; ou que d'autre part les courants mystérieux dont il pressent les moindres indications n'émeuvent que sa coiffure empennée ; si l'impériale touffe mouvante qui le surmonte est une girouette excessivement mobile, au lieu d'être ce que les sauvages appellent un paquet d'antennes ultra-sensibles, transmetteur d'impulsions, de directions, ou avertisseur des froissements, des humiliations, des inharmonies collectives, des souffrances d'autrui, si le poète n'est pas un beau vainqueur dans le combat vital que nous livrons tous pour équilibrer nos impulsions personnelles et notre sens de la vie générale, la foule l'aimera comme un jouet. Et le fait seul alors de se dire poète, artiste, avertisseur du beau lui semblera constituer un masque, une fausseté. Des dons rares de l'aigrette prismatique, de ses brillantes finesses, de ses aspirations, de ses envolées enthousiastes elle ne fera qu'une bouchée, qu'un tas de miettes. Qu'on me

montre l'homme qui, au bout de deux ou trois générations seulement, — le plus souvent moins, — a eu sur ses semblables une influence *autre* que celle de ce qu'il fut en réalité, de la science ou de la sensibilité qu'il *vécut !*

M. Maurice Barrès pense puissamment. Est-ce le côté septentrional de nos natures qui nous fait trouver en lui quelque chose de faux, une psychologie très différente de la nôtre?

Ici encore son individualisme — de l'excès duquel il cherche, certes, à se défaire — est remonté à la surface.

Respecter autrui dans les apparences. Eh bien, si ces apparences satisfont ses instincts altruistes, c'est qu'il en a trop peu. Ce que « les autres » veulent, en fin de compte, ce n'est pas qu'on les trompe adroitement, ce n'est pas non plus qu'on les serve humblement. C'est qu'on paie comptant quand ils échangent quelque chose avec vous. Ils donnent leur admiration entière, confiante; donnez-leur, c'est bien le moins, et fussiez-vous bossu, eunuque, bancal ou cacochyme, la sincérité de votre attitude. Ce sont les masques qui troublent l'harmonie spontanée du monde et nous perdons tous, à les arracher à nos semblables, le temps qui serait nécessaire au labeur de notre orientation entre ce qui nous plaît et ce qui nous déplaît. Peut-on en vouloir à la foule qui aime les vivants, les audaces de la franchise, et qui jamais ne confondit l'intimité avec le mensonge, si cette grossière commère verse parfois sur les morceaux de papier mâché qui la trompent cet autre masque qu'elle appelle le vitriol du pauvre?

Les Vandales et la forêt de Soignes.

Il y a longtemps que les barbares sont à la curée. Ils ont si bien réussi, la proie est si riche, qu'on comprend leur avidité.

Sans remonter bien loin, rappelons que la conquête française trouva en 1794 la forêt de Soignes en fort bel état : 12,000 hectares de futaies magnifiques, desservis par des drèves majestueuses, coupés par un système complet de fossés, ruisseaux et étangs savamment aménagés.

Les temps étaient favorables aux « petites affaires ». Dans la correspondance d'un avocat en vue du barreau de Paris, Me Godin, j'ai trouvé différentes lettres par lesquelles cet homme de loi et d'esprit sollicitait son ami et ancien confrère Merlin, de Douai, alors membre du Directoire, à l'effet d'obtenir la cession par le gouvernement de la forêt de Soignes.

Après avoir fourni ses plus beaux chênes à la marine française, la forêt est cédée par les Hollandais à la Société générale, sorte de « bande noire » de l'époque, qui a vite fait de vendre ou déroder 8,000 hectares.

Le 4 novembre 1842, le gouvernement belge rachète les débris de la forêt aux exploiteurs qui en avaient jurée la ruine (1).

Pourquoi sauvait-on ces 4,000 hectares?

Pour assurer l'hygiène de la capitale, en conservant un vaste réservoir d'air pur, une masse verdoyante absorbant les miasmes de la grande ville, et des pentes boisées donnant naissance aux rivières qui assainissent au sud et à l'est tout le voisinage de Bruxelles : pour maintenir le cachet pittoresque de ses environs, et protéger ainsi le capital *argent* représenté par les promenades, les aspects variés, les solitudes que seuls procurent les grands bois.

(1) Loi du 3 février 1843.

Telle était, et telle est encore l'obligation assumée par l'État en rachetant la forêt : la conserver pour les générations futures en l'entourant des soins jaloux qui ont permis à des villes comme La Haye et Harlem de garder à leurs portes les bois magnifiques qui en égaient le séjour et excitent l'admiration enthousiaste des voyageurs.

Comment a-t-on compris et rempli ce devoir?

Une lamentable énumération répond à cette question.

Pour fournir à la ville de Bruxelles une eau reconnue depuis insuffisante, le gouvernement autorise en 1875 la ville de Bruxelles à établir dans la forêt une canalisation gigantesque, qui pompe l'eau du sous-sol, tarit les sources, met à sec les puits des villages voisins, sème dans la forêt ses chantiers et ses tranchées, et prépare le desséchement général de la superficie (1). Innombrables sont les réclamations qu'on suscite de la part de tous les alentours. Elles sont si vives et si fondées que, reconnaissant trop tard ses torts, le Gouvernement a enfin arrêté les dévastateurs vers 1891, en leur interdisant de pousser leurs travaux vers l'arrondissement de Nivelles, dont les habitants ont mieux réussi à se défendre que les malheureux arbres et les sites forestiers.

La liste civile ayant enrichi par des travaux remarquables le domaine de l'État à Laeken, elle dut être indemnisée. Au lieu de lui céder des immeubles dont la conservation n'était pas exigée par l'intérêt général, on lui céda 69 hectares de la plus belle futaie de la forêt de Soignes, le triage de Ravenstein, en pratiquant ainsi une véritable emprise dans le territoire de la vieille forêt (2). Sans doute, la liste civile est dirigée avec sagesse et talent. Mais j'avoue que, en ce qui concerne la conservation des bois, les successeurs des administrateurs actuels m'offrent moins de garantie que le domaine inaliénable de l'État.

Il fallait un champ de courses, disaient les sportsmen, parieurs et bookmakers. Vite, on cède à ces messieurs toute la partie de la forêt située à Boitsfort, le long de la chaussée de La Hulpe. On soustrait au public un espace considérable, on détruit les drèves qui s'y déroulaient, on rase la futaie, on massacre en partie la magnifique ligne de hêtres centenaires qui bordait la chaussée (3). Pour faire courir des chevaux en rond, ne suffisait-il pas de quelques hectares de prairies aux environs de la ville?

Et comme de regrettables concessions en amènent souvent d'autres, le champ de courses a ensuite exigé (?) une énorme percée (où l'herbe pousse à plaisir) sous prétexte de chemin d'accès pour le relier à la drève de Lorraine.

Ce n'était pas assez d'un sacrifice de ce genre. Pour faire sauter des chevaux et favoriser encore les parieurs, il a fallu recommencer les mêmes actes de vandalisme à Groenendael (1888). On a abattu la forêt sur une étendue désolante. On a créé une plaine aride, on a percé de nombreux accès, on a jeté brutalement au travers de la futaie une large voie ferrée, soi-disant pour relier à la gare le champ de courses qui n'en est distant que de quelques minutes.

Le plateau joignant l'ancienne ferme de l'abbaye devait être reboisé. Au lieu de cela, on l'a loué à une société d'élevage de chevaux (4).

Il faut amener aux faubourgs de Bruxelles les eaux du Bocq. Au lieu de placer le collecteur sous la chaussée de Waterloo,

(1) Loi du 8 juin 1875.
(2) Loi du 12 mai 1880.
(3) Loi du 31 juillet 1875.
(4) Lois du 29 juillet 1889 et du 27 juin 1896.

qu'il suit, et d'édifier le réservoir d'un hectare le long de la chaussée, c'est de nouveau à la forêt qu'on s'adresse (1). On la livre impitoyablement aux entrepreneurs. Et depuis deux ans toute la partie qui longe la drève de Lorraine se voit transformée en chantier. C'est au milieu des massifs qu'on creuse les tranchées, on multiplie les canaux, on installe les maisons des surveillants, on abat plus d'un hectare de futaie pour édifier l'immense réservoir maçonné d'où partiront vers la ville les conduites distributrices. Et pour relier le réservoir à la chaussée de La Hulpe, on a soin de percer une chaussée de 10 à 15 mètres de largeur, de façon à gâter tout le triage.

L'avenue de Bruxelles à Tervueren est décrétée (1896). On pouvait la mener droit d'un point à l'autre, en laissant la forêt de côté. On a soin de détourner le tracé, après le passage de la vallée de la Woluwe, pour aller ouvrir dans la pauvre forêt un large sillon et créer, parallèlement à la vieille et pittoresque chaussée de Tervueren, quatre ou cinq passages juxtaposés; la plupart inutiles. Naturellement aussi, en ayant la satisfaction profonde de faire circuler des trams au milieu de la futaie, et d'éclairer la forêt à la lumière électrique, on s'est donné le plaisir d'égaliser, uniformiser, créer des talus qui bientôt s'écrouleront et renverseront de nombreux arbres, couper à tort et à travers, ajouter même des avenues accessoires totalement inutiles, de façon à arriver de ce côté à l'idéal d'un bon fonctionnaire : un square bien ordonné, bien balayé, où les chemins sont bordés de pierres bleues, et où subsistent seulement quelques arbres, respectueux des ordres administratifs.

On continue encore.

La chaussée de Mont-Saint-Jean à Malines, œuvre peu artistique de la Société Générale, mais devenue supportable grâce au vêtement que la nature et le temps ont fini par lui donner, a eu le malheur de rencontrer la nouvelle avenue de Tervueren. Il lui en a cui. On a enlevé à la chaussée son manteau de verdure qui sur ses bords cachait un peu la raideur des lignes, on a culbuté les vieux arbres, et remplacé tout cela par la monotone plantation d'arbustes et l'insignifiante ligne de bordures en pierre bleue qui dénotent l'intervention de l'*Officiel*. On n'a pas oublié non plus de couper la chaussée par l'éternel rond point, qui s'y étale sans aucune raison plausible.

Mon nécrologe n'est pas fini, hélas! Je devrais rappeler qu'à Tervueren même, en créant des installations que je ne songe pas à critiquer, on s'est permis de jeter bas toute une partie de la futaie d'Albert et d'Isabelle, alors qu'on pouvait si aisément la contourner et la respecter. Je devrais signaler aussi cette vicieuse pratique qui autorise souvent un particulier à acquérir un coin boisé de la forêt, sous forme d'échange avec un terrain non boisé. Sans doute le particulier paie la valeur de la futaie qu'il acquiert. Mais l'État ne réussit guère à reboiser les lopins qui lui sont cédés et que dévastent des populations s'accroissant sans cesse (2).

Et la bande barbare va son train. On parle de tramways à établir à travers la forêt, de villas à construire à Groenendael, de buvettes à installer dans cette terre promise. On annonce un chemin de fer de Schaerbeek à Hal qui passera en tunnel sous la forêt ou le bois de la Cambre, c'est-à-dire bouleversera au moins pendant longtemps toute une région. On dit que, pour dédommager le tramway de Tervueren de la clôture de l'exposition, on va créer dans la forêt un vaste Trianon, où des bergères habillées à la mode Louis XVI attireront le public. Voilà la forêt de Soignes chargée de fournir des dividendes à des actionnaires! Pourquoi pas faire cadeau à chacun d'eux de quelques hectares de bois?

On parlera bientôt de concessions analogues pour d'autres sociétés d'agrément. Elles ne manqueront pas d'invoquer un prétendu intérêt public, aussi justifié lorsqu'il s'agira de tir à l'arc ou à la cible, chasse à courre, foot-ball, lawn-tennis, cricket ou salon de jeux, que lorsqu'il s'est agi de courses ou de tramways.

Quand, forcé par les quémandeurs et les spéculateurs mis en appétit, le gouvernement aura peu à peu substitué à la forêt ancienne la monotone promenade moderne, que l'on voit partout, aux pelouses dénudées, aux massifs sans caractère, aux arbres étiolés, aux allées régulières, plantées de réverbères et semées de guinguettes, il se trouvera un jour une administration des eaux et forêts qui se souviendra enfin qu'elle n'a pas pour unique mission d'aider à abattre les beaux arbres, à rectifier les drèves, combler les vallées, tarir les ruisseaux. Elle constatera que ses prédécesseurs ont fait fausse route en chassant le pittoresque, en nuisant à l'hygiène, en uniformisant les environs de la capitale. Elle proposera gravement d'introduire dans le budget des crédits *pour restaurer la forêt de Soignes*.

Mais il sera trop tard. On peut restaurer une construction, réédifier un monument ou relever une ruine. On ne refait pas l'œuvre des siècles.

P. V.

(1) Loi du 27 juin 1896.

(2) Voir les lois du 17 juillet 1877 et du 28 août 1881.

Exposition Evenepoel.

M. Henri Evenepoel, un jeune peintre dont l'*Art moderne* a signalé l'heureux début, expose au *Cercle artistique* une partie de son œuvre : tableaux, études, portraits à l'huile et au pastel, une soixantaine de morceaux, dans lesquels s'affirment des qualités foncières de terroir. La filiation de l'artiste est facile à établir. Il descend en ligne directe des coloristes belges à la pâte solide, au coloris sobre, harmonieux et sonore. Ses « noirs », veloutés et profonds, évoquent parfois le souvenir de Joseph Stevens. Dans telles de ses toiles, dans son portrait, dans celui du peintre Ad. Crespin, sa palette s'affine, s'apparente à celle d'Agneessens. Sa caractéristique : une âpreté voulue, une observation aiguë, synthétique, orientée non vers les joliesses et les grâces de la nature mais vers le côté grave et douloureux des choses.

Sa grande composition : *Ouvriers revenant du travail au crépuscule*, la scène tragique du *Noyé* furent remarquées au Salon du Champ-de-Mars. Elles révélaient un tempérament spécial, une nature impressionnée par le drame de la vie et l'exprimant avec force par des moyens très simples, sans déclamation superflue, dans sa réalité poignante. Le *Café d'Harcourt*, le *Moulin rouge*, les *Folies-Bergère*, le *Caveau du Soleil d'or* expriment un souci analogue. L'artiste pénètre, sous la joie factice des music-halls et des cafés bruyants, la souffrance latente du vice. Il met à nu le cynisme des physionomies, la dégradation des filles de joie, les allures équivoques de créatures au sexe ambigu, au sourire énigmatique. Il dissèque avec amour, et son scalpel est impitoyable. C'est le moraliste, ici, qui apparait, inconsciemment, sous le peintre.

Peut-être la main est-elle un peu lourde. Elle appuie trop; elle

exagère les déformations physiques et morales d'une humanité avilie. Certaines toiles de M. Evenepoel côtoient la caricature. Mais la vision est d'une subtilité rare, dans la gamme sombre affectionnée par le peintre et qui s'accorde avec l'amertume de ses constatations.

L'Exposition n'est pas banale. A travers les incertitudes et les gaucheries qu'il est aisé d'y relever, on discerne un peintre et un artiste. Flamand de race et de palette, M. Evenepoel a peut-être tort de vivre hors du sol natal. Il semble que dans l'atmosphère patriale son art s'épanouirait plus librement, sans subir des influences qui paraissent contrarier son éclosion. Mais c'est là un problème dont il serait téméraire d'assumer la responsabilité.

THÉATRE DU PARC

Les Trois Filles de M. Dupont. Comédie en quatre actes de M. Brieux.

M. Brieux, dont le début au Théâtre-Libre révéla un observateur perspicace, classé d'emblée avec Georges Ancey, Jean Jullien, François de Curel et quelques autres parmi les leaders de l'évolution dramatique nouvelle, vient de confirmer dans les *Trois Filles de M. Dupont* les promesses que faisait concevoir *Blanchette*. Après une pièce qui nous laissa perplexe, *L'Évasion*, voici une comédie solide, amère, d'une dureté voulue, cinglante et vive, qui empoigne à pleins poings, et secoue, et bouscule la veulerie du mariage moderne, l'hypocrisie du jeune « arriviste » à l'affût d'une dot, la rouerie des deux couples de parents qui cherchent réciproquement à se « rouler », la coquinerie des ménages bourgeois unis sans amour, l'avilissement imposé par nos mœurs à la victime des monstrueuses unions dictées par l'intérêt et la sensualité de l'époux, encouragées par la lâcheté paternelle, tolérées par la faiblesse des mères.

Il n'y va pas de main morte, M. Brieux! A l'exemple d'Henri Becque dans les *Corbeaux*, il noircit à plaisir tous ses personnages au point d'en faire un échantillonnage complet des bassesses, des cupidités et des saletés que peut offrir — souhaitons qu'elles soient plus exceptionnelles que dans les ménages Mairaut et Dupont — notre aimable société contemporaine. C'est, dans toute sa fleur, ce qu'on a baptisé la « comédie rosse ».

Julie Dupont a épousé sans amour Antonin Mairaut. On lui a dit que c'était « un bon parti », elle l'a cru, et la voici, au bout de six mois de mariage, effeuillant une à une ses illusions, pénétrant chaque jour davantage l'égoïsme de son mari, donnant enfin libre cours à son indignation quand il lui déclare qu'il ne faut pas d'enfants dans un ménage parce que « quand on les a tout de suite, ça encombre; quand ils naissent plus tard, c'est ridicule ». Scènes de rage dans lesquelles elle crache à son mari le mépris qu'il lui inspire. L'affaire tourne au divorce. Mais voici l'antithèse. Julie a deux sœurs, l'une, restée fille, confite en dévotion; l'autre, entrée résolûment, à la suite d'une idylle amoureuse, dans la vie irrégulière. Un prétexte les remet en présence. La vie sans amour de Caroline, l'existence trop amoureuse d'Angèle sont toutes deux si lamentables que Julie, désabusée, avale ses rancœurs, refoule ses larmes, piétine ses rêves de jeune fille et revient avec une résignation stoïque à son mari. A l'horizon pointe, comme un rayon de lumière dans le caveau sombre où elle mure volontairement sa vie, la silhouette d'un amant éventuel.

L'art avec lequel s'enchaînent les épisodes, la sûreté du trait satirique, la vie qui anime les personnages donnent à cette œuvre un sérieux intérêt. Un peu plus de discrétion dans le dessin nous plairait mieux encore. L'outrance n'est pas nécessaire dans le théâtre « vivant », — la vie, dont il entend être l'exacte transposition, étant infiniment nuancée, fondue, influencée par les facteurs multiples de l'éducation et des contacts quotidiens.

Le rôle de Julie, la victime révoltée dont le mariage fait écrouler les aspirations généreuses, est psychologiquement développé avec beaucoup de tact. Le troisième acte — l'explication décisive entre les époux — morceau capital de l'œuvre, forme le nœud vers lequel convergent une exposition nettement tracée et les scènes ingénieuses qui en découlent. Il affirme un réel tempérament dramatique et suffirait à donner une haute valeur à cette comédie nouvelle.

Les deux volets placés aux ailes de ce panneau central, les deux sœurs qui complètent le triptyque, ont trop visiblement pour mission d'amener la conclusion. Il y a, semble-t-il, quelque chose de trop absolu dans la rigueur bornée et dévotieuse de l'une, de trop appuyé dans le contraste fourni par l'autre. Ce sont là personnages symboliques, hors du cadre d'une comédie d'action dont les caractères de Julie Mairaut, de son ambitieux mari, du rapace et roublard imprimeur Dupont, de la revêche et astucieuse Mme Mairaut sont les protagnoistes taillés en plein humanité, malgré le grossissement voulu de leur canaillerie.

Les *Trois Filles de M. Dupont* ont reçu au Parc une interprétation excellente en ce qui concerne le rôle difficile de Julie, joué avec un talent remarquable par Mlle Suger; très honorable de la part des autres artistes de la maison, MM. Paulet, Bras, Garay, Perron, Loberty, Albert, Mmes Rolland, Rogé, Wilhem, Very et Viarny.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

V'là la Revue!

L'Exposition devait nécessairement, dans une Revue destinée à commémorer les hauts et menus faits de la vie bruxelloise en 1897, former la trame sur laquelle la fantaisie des auteurs broderait ses capricieuses arabesques. C'est ce qu'ont compris MM. Clairville et Malpertuis, dont la revue de fin d'année, jouée avant-hier aux Nouveautés, a remporté un franc succès. On ne demande aux œuvrettes de ce genre que de la bonne humeur, des allusions facilement saisissables, des tableaux rapides effleurant la satire sans tomber dans la caricature méchante. C'est ce dont *V'là la Revue* est abondamment fourni. Bien que ses parrains n'aient fait aucune prodigalité d'esprit ni d'invention, elle est suffisamment enjouée, leste et amusante pour plaire à un public qui se délecte aux couplets légers, aux bouffonneries du dialogue et des situations.

Des tableaux agréables à l'œil, dans lesquels l'art du décorateur Dubosq fraternise avec l'élégance que met le peintre Crespin dans le déshabillage des costumes, terminent chacun des trois actes de la pièce. Et l'on a applaudi le ballet de *Bruxelles-Kermesse*, auquel prennent part les trois pucelles descendues, pudiquement vêtues d'une feuille de vigne, de leur fontaine, le ballet de l'Hôtel-de-Ville, dansé dans les costumes délicieux qui ont servi au raout mémorable offert pendant l'Exposition, le cortège des « attractions », etc. Une parodie de *Hœnsel et*

Gretel, qui met en scène, sous les traits des petits héros de Humperdinck, les directeurs de la Monnaie eux-mêmes, malmenés par l'Ogresse-Candidature, termine par des éclats de rire cette revue sans prétention, joyeusement menée par Mlle Saulier et M. Médony, dont l'animation se communique à toute la troupe.

Lieder-soirée de Mme Kutscherra à la Grande-Harmonie.

Trois ou quatre morceaux de violon très courts de M. Thomson, encadrés par un grand nombre de lieder, très nuancés, de Mme Kutscherra : M. Thomson, jouant avec l'ampleur, la pureté et la puissance de son et la méthode qu'on lui connaît les choses graves et lentes, et avec une froideur brillante les passages de virtuosité ; Mme Kutscherra, plaisant surtout dans ces morceaux d'expression forte, où la nature un peu autoritaire de sa voix peut se développer. Elle nuance laborieusement, sans abandon, la musique plus légère. La consciencieuse et aimable artiste a été très fêtée par le public, qui a de même chaleureusement applaudi son célèbre partenaire.

Petite chronique

Une exposition d'œuvres anciennes et nouvelles de M. Emile Claus est ouverte depuis hier à la Maison d'Art.

Aux « pleurards rassotés » qui ne cessent de dénoncer la Belgique en général et Bruxelles en particulier comme des repaires de Béotiens fermés à la compréhension du Beau, aux transfuges qui dénigrent la bonne patrie belge pour se faire mieux accueillir dans le « beau monde » des journaux parisiens, il nous plaît d'opposer les lignes suivantes extraites d'un ouvrage étranger, dont la récente publication a fait sensation :

« La renaissance littéraire belge a abouti à une production très considérable pour une petite nation. C'est dans la seconde moitié du siècle que Bruxelles a perdu le caractère d'une ville de province *pour devenir une des capitales intellectuelles de l'Europe.* »

Ainsi s'exprime dans son *Histoire politique de l'Europe contemporaine* M. Ch. Seignobos, maître de conférences à l'Université de Paris.

Il nous a paru opportun de signaler cette opinion d'un Français, et d'un Français autorisé, sur l'état intellectuel du public belge. Il est bon que ce public prenne conscience de lui-même et ne se laisse point émouvoir par quelques défections plus intéressées qu'intéressantes.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, à l'Alhambra, troisième concert de la *Société Symphonique* sous la direction de M. Ch. Villiers Stanford et avec le concours de MM. Plunket Greene, baryton, et Léonard Borwick, pianiste.

Pour rappel également, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire d'abonnement, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Ferrucio-B. Busoni, pianiste, et du *Choral mixte* (directeur M. L. Soubre).

Répétition générale la veille du concert, samedi 15 janvier, à 2 h. 1/2, à la Grande Harmonie.

Les troisième et quatrième Concerts populaires d'abonnement sont dès à présent fixés aux dimanches 13 et 27 mars.

Le Quatuor A. Dubois donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, sa deuxième séance de musique de chambre avec le concours du pianiste Bosquet.

Au programme : le quatuor en *mi bémol* pour instruments à cordes de Dvorak qu'on entendra pour la première fois à Bruxelles et deux œuvres de Brahms, la sonate en *fa mineur* pour violoncelle et piano, et le quatuor en *ut mineur* pour piano et cordes.

La deuxième séance de musique de chambre donnée à la Maison d'Art par Mme Feltesse-Ocsombre, MM. Bosquet et Laoureux aura lieu le mercredi 19 janvier, à 8 heures, avec le concours de M. Godenne, violoncelliste. Au programme : Trio en *mi majeur* de Mozart, trio en *si bémol* (op. 97) de Beethoven, trio en *ut mineur* (op. 101) de Brahms. Mme Feltesse interprétera diverses compositions vocales des mêmes maîtres.

Les théâtres :

Une indisposition de Mlle Maubourg a obligé la direction de la Monnaie à interrompre momentanément les représentations de *Hänsel et Gretel*. Souhaitons à l'aimable interprète de Humperdinck un prompt rétablissement. Mme Landouzy se trouvant, par le fait, libre, chantera demain, dans la *Basoche*, le rôle qu'elle a créé à Paris. Les représentations de Mme Mottl sont reportées à la seconde quinzaine de février et au commencement de mars. *Messidor*, dont on achève les dernières études, passera à la fin de janvier. Les études de *Fervaal* sont également poursuivies et l'œuvre sera en scène le mois prochain.

Le Nouveau Théatre annonce pour ce soir la dernière représentation du *Chemineau*. Mardi, deux premières : le *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian, et *Dix ans après*, comédie nouvelle de P. Weber et L. Muhlfeld.

Au Parc, après les *Trois Filles de M. Dupont*, M. Alhaiza fera représenter *Niobé* de M. Alex. Bisson, et *Jalouse* de MM. Bisson et Leclercq.

Le Théatre Molière a repris hier la *Marchande de sourires*, dont le succès est loin d'être épuisé.

La Société de la Table ronde de Louvain ouvrira aujourd'hui dimanche, à 12 h. 1/2, une exposition de Beaux-arts (peinture, sculpture, applications de l'art à l'industrie). Elle offrira à cette occasion aux ministres de l'agriculture et des travaux publics, de l'intérieur et de l'instruction publique, de l'industrie et du travail, aux artistes exposants et à la Presse, un lunch dans la salle historique de l'hôtel de ville. Le Salon de Louvain restera ouvert jusqu'au 30 courant, de 10 à 4 heures. D'après les adhésions envoyées au président, M. Léon Boels, qui s'est donné infiniment de peine pour en assurer le succès, cette exposition promet d'offrir un réel intérêt.

Des conférences et des auditions musicales seront organisées au cours du Salon, suivant l'usage instauré naguère par les *XX* et qui tend à se généraliser. La première conférence sera faite jeudi prochain par M. Octave Maus qui a pris pour sujet : *Vive la Belgique, Monsieur !*

L'École de musique de Louvain donnera dimanche prochain, à 7 h. 1/2, au théâtre de la ville, son concert annuel sous la direction de M. Emile Mathieu.

Le programme se compose de l'oratorio d'Emm. Hiel et Peter Benoit *De Schelde*, pour soli, chœurs et orchestre (trois cents exécutants). Solistes : Mlle Célina Duyse, MM. De Bom, H. Fontaine, S. Van der Heyden, H. Nyssen, E. Van Cattendyck et H. Bourgeaux.

Le jury constitué pour le concours du monument Vieuxtemps, à Verviers, est ainsi composé : délégué du gouvernement, M. Leclercq, inspecteur des Beaux-Arts ; de la province, M. Remouchamps, architecte provincial ; de la ville de Verviers, M. Mallar, échevin de l'Instruction publique ; des concurrents, MM. J. Dillens et Ch. Vander Stappen ; du Comité, MM. Tasté, président, et J. Rulot, statuaire. Les opérations ont commencé vendredi.

Dans la livraison de janvier des *Maîtres de l'Affiche :* une composition de Jules Chéret pour la *Fête des fleurs de Bagnères-de-Luchon ;* l'affiche d'Ibels pour la *Librairie Pierrefort ;* l'affiche de Grün : *Où la mènent-ils ?* et celle de notre compatriote Privat-Livemont pour l'*Absinthe Robette*.

Mme **FANNY VOGRI**, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 3. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Janvier 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

Sommaire

Emile Claus a la Maison d'Art. — Les Déracinés. — La Direction du Théatre du Parc. — Cardon, Robie, Wauters. — Nouveau-Théatre. *Mévisto.* — La Basoche. — Notes de musique. *Le troisième concert Ysaye. La deuxième du quatuor Dubois. Troisième matinée Wieniawski.* — Le Salon de Louvain. — Petite Chronique.

Emile Claus à la Maison d'Art.

Émile Claus expose soixante-sept œuvres à la Maison d'Art. Jamais il ne présenta au public un tel ensemble, un tel butin de ses expéditions aventureuses et rêveuses aux pays de la Peinture et du Pastel. Car il y a dans ce total trente pastels, charmants, dessinés, estompés aux heures de calme et de relatif repos, quand l'artiste, dévêtu de la cuirasse et du casque dont il s'arme pour les grands combats, travaille en sourdine à des œuvrettes doucement caressées.

Cette exposition, baignée dans la lumière admirablement harmonieuse du local, est une des plus authentiques attestations des beautés de l'Art belge renaissant, de cet art qui désormais se dégage si résolûment de toute imitation étrangère, prend une nette confiance en ses instincts, se dépouille des hésitations et des timidités qui le gênaient encore lorsque, comparant ses inspirations originales à ce que lui recommandaient les routines académiques et les engouements pour les formules exotiques, il se croyait naïvement dans le faux parce qu'il sentait, pensait, vibrait ou exécutait autrement selon son propre Evangile, enfin écouté.

Émile Claus, dans ses œuvres actuelles, est un exemple saisissant de cette bonne santé esthétique d'une âme qui joyeusement ne connaît plus d'autre règle que l'abandon allègre et exalté aux poussées naturelles qu'elle sent remuer en soi ; qui a l'horreur de toute comparaison avec autrui et se garde, à l'égal d'une peste, du faire recommandé par les pédagogues de l'Esthétisme. Comme à la plupart, il lui a fallu de l'effort et de la chance pour se dégager des Conformités banales. Dans la longue série de toiles qu'il livre à l'examen en témoignage de sa vie, en bilan de sa carrière de bon ouvrier, on trouve, au début, des choses, belles certes, car toujours un talent natif et puissant fut au service de ses pinceaux, mais froides encore de la correction imposée par les disciplines en faveur. Le grand tableau central, ce paysage d'eaux transparentes sur lesquelles flotte endormi, parmi les herbes marécageuses, un bac où végète un pêcheur solitaire, révèle, malgré sa séduction, la rigidité métallique des œuvres trop raisonnées et trop méthodiquement tracées. L'ar-

tiste qui lentement l'a délinéée et ornée d'un coloris savant, se contenait encore dans les attitudes conventionnelles et réglementaires.

Mais, peu d'années après, quelle liberté, quel enivrement d'indépendance au milieu de l'allégresse des entités vivantes animant de leur chaleur ardente et sereine, et amolissant de leur fusion, les fibres les plus résonnantes dans le cœur de ce Flamand désormais en possession de lui-même et se livrant aux entraînements de sa race! Quelle exubérance tout à coup dans la rutilance des couleurs, dans la fougue des coups de brosse, quel foisonnement de trouvailles subtiles et heureuses, quel lâché de tous les bouillonnements intimes, quel écroulement de pierreries! Allez vous planter devant le *Retour du marché*, devant *Midi*, devant *Pommes du verger*, devant *Matinée d'octobre*, ces étonnantes symphonies de soleil et d'ombre ayant pour complices de leurs vivantes merveilles les verts feuillages des Flandres, si paternellement paisibles en leurs jeux de luminosité. Laissez-vous saisir par la forte grâce rustique de ces interprétations d'une Nature si richement aménagée par l'industrie humaine, ajoutant aux actions spontanées et mystérieuses de la végétation la marque pathétique de l'effort du paysan. Attendez que ces joailleries vous prennent au cerveau, attendez, suivant la maxime : *Les œuvres d'art sont comme les personnes royales : il faut attendre qu'elles vous parlent!*

Et quand le miracle commencera à se produire en vous, laissez grandir les émotions complexes des souvenirs champêtres, des harmonies colorieuses, des bruissements obscurs, des aspirations vers les fertiles campagnes, vers les frondaisons aux arabesques découpures, vers la molle chaleur des heures méridiennes ou les longues lames de lumière puissante qui ornent majestueusement les aubes et les calmes déclins du jour.

Mais allez aussi devant la *Sapinière!* Allez, et restez devant ce chef-d'œuvre de tonalités, tendres à l'égal des perles et des opales, *L'Inondation!* Que votre âme, brusquement devenue colombe, vole entre ces arbres pâles et frêles, vivant leur vie double, tranquille et magique, dans les airs et dans les eaux, aussi immatériels au milieu de l'atmosphère qu'au fond des factices abîmes qui répercutent leurs aériennes images en des délinéages de polypiers sous-marins. Demandez-vous si ces doux et solennellement fragiles paysages ont jamais été exprimés par de plus subtiles et plus féeriques visions. Jouissez, jouissez du bonheur de partir pour ces régions bénies, duvetées, rosâtres et blanches, et surtout de l'aptitude à jamais intégrée en vos yeux (là est peut-être le principal bénéfice et l'énorme service rendu) de ne plus vous trouver en présence de charmeresses réalités analogues dans la Nature sans en percevoir l'idéale Beauté et la divine Bonté.

Et pour finir, allez devant la *Briqueterie abandonnée*. Achevez votre pèlerinage par ce suprême régal pour les regards et pour la mentalité. Savourez longuement ce ragoût de tons et d'impressions, délicat et superbe, qui n'attend que la patine des ans, l'action salutaire et ténébreuse des chimies entre les couleurs juxtaposées sur le panneau, travaillant l'une sur l'autre par des corrélations insaisissables auxiliatrices des désirs visionnaires du peintre, pour être un des plus beaux tableaux de ce temps. Méditez et Espérez! Méditez sur le prodigieux résultat que ne saurait obtenir aucun précepte d'école, aucune formule des grammaires ou des prosodies artistiques, mais seulement l'activité presque somnambulique d'un Instinct suivi en aveugle, cherchant et trouvant dans les profondeurs de l'atavisme artistique, dans le concours myriadaire des facteurs concentrés en une individualité exceptionnelle, les élans et les inspirations nécessaires et triomphantes. Espérez aussi, oui, espérez qu'enfin nous allons être maîtres chez nous, maîtres de nous-mêmes, maîtres de nos ancestrales aptitudes se façonnant magnifiquement aux influences contemporaines, et que nous sommes proches du complet épanouissement de cet Art national si longtemps voilé par les fausses doctrines du pédantisme et le pastichage, tantôt des passés morts, tantôt des voisinages sans équation avec notre personnel génie.

LES DÉRACINÉS

Le mot est beau! Le mot est de grande image! Il restera. On dira : un déraciné, — c'est un déraciné. — Qu'exprime-t-il en son énergie mélancolique à murmure de désastre?

Il désigne ceux qu'on a arrachés ou qui se sont arrachés au sol fécond et sauveur des forces et des influences natives, qu'on a fait sauter ou qui ont sauté de l'alvéole en laquelle avait pointé et grandi leur être, ceux qui flottent à la dérive espérant quelque roc nouveau où s'accrocher et heurtant les écueils de la Vie sans réussir à s'y fixer. Ils sont « déracinés »! non encore « transplantés », en supposant que jamais transplantation puisse nourrir les racines et les branches comme l'eussent fait le sol natal, l'air natal, l'ambiance natale aux myriades d'actions salutaires, obscures, indémêlables, dont l'atavisme profond et le milieu intense enveloppent l'individu en un lacis invisible plus adéquat et plus serré que la peau, plus souple et plus adhérent que l'eau en laquelle est immergé un corps.

Décrire ce phénomène en la prodigieuse abondance de ses détails et de ses vibrations tantôt minimes, tantôt immenses. Analyser comment il agit sur sept jeunes hommes, d'origines, d'âmes, de relations, de situations, d'allures diverses, tous Lorrains, de Nancy ou des environs, déracinés de ce provincial paysage, enlevés aux monts, aux vaux, aux plaines, aux champs, aux bois, aux ciels de ce terroir spécial dont le nom historique, chargé de souvenirs, sonne encore le lointain d'espace et de temps. Sept jeunes lycéens de là-bas, à demi dégrossis,

en leurs classes d'humanités classiques, par un pédagogue à psychologie guizotine, déclamatoire et inconsciemment hypocrite, voilant le travail secret et misérable d'un futur ambitieux politique opportuniste, admirateur pédant de Gambetta, ce grand corrupteur des consciences françaises contemporaines qu'il accoutuma, par sa détestable école des contingences permises, à toutes les compromissions, à toutes les flexions, à toutes les restrictions mentales qui ne sont justifiables que lorsqu'on ne considère que le passager des choses : *ad augusta per angusta.* Sept jeunes gens de cette réserve, désirée avec angoisse par ceux qui n'espèrent plus la Renaissance française que des nouveaux venus sortant du mystère des générations non écloses, portés à Paris, tronc couché, racines en l'air, rameaux traînants, tels que des arbres déchaussés des bois aux fertilisants terreaux, aux brises purificatrices, pour être redressés artificiellement et plantés dans les trous des trottoirs au long des monotones et inphysionomiques boulevards.

Barrès suit ce groupe d'exilés volontaires, épris de leur exil, en exode vers la grande ville. Il le suit le carnet du penseur à la main, le carnet de l'observateur pénétrant et impitoyable, palpant les hommes et les circonstances, comme un infaillible diagnostiqueur, pour découvrir et expliquer les causes secrètes, les altérations, les processus morbides, et prophétiser les issues de ce ténébreux travail; dirigeant, au travers des tissus et des muscles, la sonde d'une intellectuelle optique plus vrillante et plus éclairante que les rayons du Rœntgénisme.

Le phénomène des aventures des Sept Déracinés se déroule en une affabulation qui, à la rigueur, suffit pour dire que le livre est un roman. Mais sa portée est infiniment plus haute que celle des habituelles manifestations de ce genre éreinté. Le livre est intensément social et philosophique. Les éléments anecdotiques dont il abonde ne sont, dans le travail fermentant de Barrès, que des gouttes qui, tombant sur la matière brûlante de son admirable cerveau, fusent en soudaines et bruyantes vapeurs, épandant, sur l'environ, la lumière et la fulguration d'éblouissants coloris. Là est le mérite supérieur et la séduction virile de cette œuvre fière, dont le bloc massif de cinq cents pages s'accorderait mal, n'étaient ses magies et ses troublants pensers, avec le présent universel besoin d'accélérer tout, soit la matérielle mécanique, soit plus exactement l'intellectuelle, désormais dominatrice et directrice du monde.

Il cherche, avec une curiosité anxieuse, ce qui, dans la France d'aujourd'hui, « décérébrée et dissociée », suivant ses fortes, neuves et originales expressions, pourrait bien valoir d'être le but d'une vie, un but à proposer, à montrer à de jeunes héros, ou se croyant tels aux premières heures d'illusion et d'espoir, à ceux de son Septemvirat, par exemple.

Vagues, vagues, vagues sont ses vues à cet égard. Une brume pèse, malgré l'étendue du livre, sur ce que son esprit tourmenté conçoit comme remède et comme foi. Il semble, à ne considérer que la manière dont la vie tourne pour ses Déracinés, déçus en leurs inutiles efforts vers le vrai high-life cérébral, qu'au fond de l'alambic il ne saurait rester, selon Barrès, que de mesquins produits résiduaires. RŒMENSPACHER, celui des sept dont la tenue mentale paraît la plus ferme, s'épanouit en savant, dissertateur et rhéteur, épris des prétendues vertus de la logique formelle, ce très sûr moyen de se tromper. SURET-LEFORT va à l'avocasserie arriviste et à la politique corrompue du parlementarisme bavard et glorieux. STUREL se laisse énerver et amoindrir en des complications féminines et sentimentales fort bourgeoises. SAINT-PHLIN, flétri de quelque contamination parisienne, retourne à la campagnarde gentilhomière lorraine. RENAUDIN échoue dans les cloaques du reportage dernière manière où frétillent les filous. RACADOT et MOUCHEFRIN, après avoir essayé d'un grand journal, tôt versé dans le chantage, assassinent pour voler (assassinent une jolie femme, ce qui est impardonnable)! Comme on le voit, un vrai bilan de Déracinés.

Ah! la triste vision d'avenir pour la sainte Gaule, si vraiment c'est là tout ce à quoi l'un de ses plus ingénieux, de ses plus vaillants écrivains et des plus largement investis des dons devinatoires de l'artiste, aboutit après s'être laissé entraîner, durant une étape aussi prolongée, par les instinctives forces qui dirigent une plume! car vraiment c'est une puérile erreur que de croire qu'en un tel voyage la volonté libre est le pilote!

Un but pour la Vie! Un but net et visible! Un feu firmamentaire sur lequel constamment pourra être pointé le cap de l'Action? Non pas un but individuel et égoïste, mais hautement humain et social, s'accordant avec les conceptions contemporaines du monde, donnant l'impression saine et invigorante qu'on agit en harmonie avec les forces universelles! Avoir le vrai sens de la Vie. Avoir une norme pour l'Action! Croire qu'on sait d'où l'on vient et qu'on sait où l'on va. Ne point douter des ætiologies, ni des téléologies! Barrès sur tout cela est hésitant. Certes, dans les superbes pages qu'ont excitées en son âme la Mort et les funérailles de Victor Hugo, où se concentrent en un jet suprême les beautés de forme et de style parsemées ailleurs sur son écriture en fleurs brodées magnifiques, il signale la puissance exaltante qu'a pour un peuple le sentiment de son unité nationale, ataviquement évolutive, telle que parfois la symbolise un grand homme. « Il faudra surveiller, dit-il, les enfants conçus cette nuit-là! » Mais au-dessous de ces envolées, malingre, vivote son lot des Sept Déracinés en lesquels il synthétise, on peut le croire, ce que vaut l'actuelle jeunesse française pour reprendre l'œuvre séculaire grandiose et vaillante des ancêtres.

Ailleurs, des peuples savent ce qu'ils veulent. Ils ont en eux le mot d'ordre impérieux de l'Instinct et de la Destinée. Il retentit, plus ou moins clair et sonore, ce mot, dans la conscience des individus. Il est ubiquitaire, multiforme, polyphone. Il est sonore et grave. Il soutient, il console, il encourage, il exalte. Il fait bannière! Elle le connaît l'Angleterre, elle le connaît l'Allemagne, elle le connaît la Russie. Nous aussi, en Belgique, nous le connaissons : lentement il est réapparu aux âmes que les catastrophes historiques avaient dévoyées. Nous comprenons que le devoir est dans la pratique de ce diptyque moral : Etre homme individuel et être homme social; notre Action et notre Vie nous voulons les épanouir et les extérioriser au service de cette mission, suivant notre propre nature, en une originalité intransigeante. Là est notre arrivisme et non pas dans l'argent ou l'ambition. Nous savons cela et nous le faisons!

Et notre jeunesse, dans ses éléments les plus sains,

dans ceux qui se multiplient étrangement et à qui va échoir la direction de notre avenir, montre qu'elle veut ces règles suprêmes et sûres. En elle bouillonne, sans qu'aucun individu estropie son essence sous les disciplines idiotes de l'imitation et de la conformité, le viril désir d'agir pour l'ensemble et de le grandir en justice et en beauté par la pratique d'une vie loyale, allègre et laborieuse. On trouverait aisément chez nous des septemvirats qui déjà réalisent ce programme de santé, de gaieté, de force et de fraternité. Plus d'un, parmi les nôtres, lisant les *Déracinés*, se demandera comment il est possible que, dans un esprit aussi robuste que Barrès, dans un pays aussi noble que la France, ces idées si simples et si humainement vraies semblent inconnues ou irréalisables; comment le beau départ des sept lycéens de Nancy, enfiévrés par les maximes de leur maître d'études Bouteiller, s'achève en la méprisable arrivée de sept odieux jockeys aux casaques de cuistres, de goujats et de scélérats.

En ce que nous venons d'écrire le côté Art de ce Livre fut presque négligé au profit du côté social. Ceci correspond bien au caractère de cette œuvre touffue en laquelle l'humaine existence apparaît dans l'enchevêtrement de ses épisodes, telle que l'a narrée Tolstoï, telle que la pressentit Stendhal comme règle du récit. Mais si ce programme qui apparemment met en fureur les derniers harangueurs de l'Art pour l'Art, domine dans les *Déracinés* et s'empare du lecteur, à chaque instant des images imprévues, des tournures telles qu'en moule ou en chiffonne notre âme moderne, des mots dédaigneux des disciplines, réalisent un style nerveux et séducteur. Ce n'est pas la forme qui dicte le fond comme dans les œuvres de LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS. C'est le fond qui impose la forme. Car Barrès, lui aussi, travaille à l'affranchissement, au renouvellement et à l'enrichissement d'une langue, dont la pauvreté, maintenue par la police académique, ne suffit plus à exprimer ce que les cerveaux de ce temps ont à dire, qui ne suffit plus aux multitudinaires nuances de nos perplexités et de nos raffinements intellectuels.

LA DIRECTION DU THÉATRE DU PARC (1)

Un groupe d'écrivains belges et français, parmi lesquels nous relevons les noms de François Coppée, Catulle Mendès, Emile Desbeaux, le directeur honoraire de l'Odéon, Giraud, Gilkin, Lemonnier, Maeterlinck, Maus, Picard, Rodenbach, Van Lerberghe, Verhaeren, émus de la déchéance à laquelle est réduite actuellement l'une des principales scènes bruxelloises, a énoncé, dans une sorte de programme adressé au conseil communal de la ville, les conditions d'exploitation qui lui ont paru devoir s'accorder avec les aspirations nouvelles d'un public longtemps gavé de basses nourritures dramatiques.

Il était affligeant, en effet, que le mouvement admirable qui, dans tous les domaines de la pensée, révéla l'avènement d'une Belgique travaillée d'ardentes soifs idéales, frémissante d'un désir d'expansions plénières, échouât, par la faute des directions, aux seuils de nos théâtres arbitrairement régis par des coutumes séniles sans rapport avec le renouvellement de l'esprit public et la renaissance émouvante de nos lettres. Transfuges parisiens pour la plupart, venus ici comme en tournée de provinces avec la petite valise de l'impresario nomade et que la complaisance un peu endormie du public finissait par invétérer dans une sorte de dictature autoritaire et méprisante, ces entrepreneurs de spectacles semblaient se conformer à la pensée que Bruxelles était un chef-lieu départemental, pour lequel les reliefs de l'office étaient après tout une pâture assez ragoûtante.

Bruxelles entend être traité aujourd'hui en grande capitale d'intellectuels qu'il est devenu. Bruxelles déclare nettement qu'il en a assez de cet éternel rata condimenté d'épices éventées, rechauffé de curries à la longue sans salacité, de ces lourdes vinasses et de ces vins coupés qui longtemps empoisonnèrent notre saine et large conscience nationale. Bruxelles émet le vœu d'avoir un théâtre qui soit un vrai théâtre par lequel on le mette en contact avec l'art des maîtres de toutes les patries, avec les nuances subtiles de la pensée libre et, d'autre part, avec la tradition dans ses plus glorieux représentants classiques, un théâtre où ne seront plus seulement joués les auteurs du boulevard, mais tous les écrivains originaux et, pour tout dire, un théâtre d'initiatives neuves et fécondes.

Les signataires du programme n'ont fait que donner une forme à d'instantes et générales revendications. Voici les principaux desiderata sur lesquels ils ont attiré l'attention du Conseil :

« Art. 34, § 1er. — Le concessionnaire sera tenu chaque année au moins :

« 1° De monter et de jouer quatre pièces inédites d'auteurs belges, formant un total minimum de huit actes;

« 2° De donner six matinées populaires, le dimanche, avec une réduction de 50 p. c. sur le tarif ordinaire des places.

« Chacune de ces matinées sera composée d'un spectacle différent et deux au moins seront consacrées à la représentation de chefs-d'œuvre du répertoire classique;

« 3° De monter et de jouer quatre chefs-d'œuvre du répertoire classique (y compris ceux des matinées populaires du dimanche);

« 4° De monter et de jouer une adaptation de littérature étrangère.

« Art. 34bis. — Le concessionnaire sera tenu de donner, de quinzaine en quinzaine, à partir du mois d'octobre, douze matinées populaires du lundi (de 4 h. 1/2 à 6 heures de relevée); ces séances seront consacrées à la récitation d'auteurs anciens et modernes (poètes et prosateurs); chaque morceau sera précédé de la lecture d'une très brève notice sur l'auteur et son œuvre; elles pourront être précédées ou suivies de conférences d'initiation, sans que la durée de celles-ci excède jamais le tiers du laps total de la séance.

« Le programme détaillé des lundis littéraires sera annoncé au moins huit jours à l'avance, par voie d'affiches et de presse.

« Les prix d'entrée en sont fixés comme suit :

« Les fauteuils, loges de baignoires et d'avant-scène, loges de premières : 1 franc;

« Les stalles de baignoires et de parquet, les loges de deuxièmes et les deuxièmes galeries : 50 centimes;

« Les troisièmes loges, les troisièmes galeries et les quatrièmes : 25 centimes.

« Il est en outre institué des abonnements à réduction d'un cinquième, pour l'ensemble des douze lundis littéraires.

« Pour le choix des quatre pièces inédites d'auteurs belges (art. 34, § 1er, 1°) et des numéros des lundis littéraires, le con-

(1) Cf. notre article publié dans le n° du 26 décembre 1897.

cessionnaire prendra l'avis préalable d'un Comité composé de cinq membres qu'il désignera lui-même au début de sa gestion et pour toute la durée de celle-ci. Il sera tenu, toutefois, de les choisir parmi les écrivains belges dont la réputation littéraire est la plus indiscutablement établie. En cas de vacance par décès, démission ou tout autre cause, ils pourvoiront eux-mêmes au remplacement de leurs anciens collègues.

« Cette élection sera notifiée au Collège en même temps qu'au concessionnaire.

« Dans un rapport détaillé qu'il adressera au mois de juin de chaque année, ce Comité fera part au Collège de l'action littéraire qu'il lui aura été donné d'exercer. »

S'il fallait une preuve du changement survenu dans l'esprit public, ce serait le crédit que dès sa présentation cette requête a rencontrée parmi les membres du Conseil. Il est honorable pour le pays entier que les aspirations formulées par les signataires aient trouvé parmi les édiles de la capitale de libres et généreux esprits disposés à les appuyer. Et l'entente survenue sans nul débat préalable entre des écrivains de tendance et de pays différents, se considérant comme investis d'un mandat par la confiance du public et le désir de leurs confrères, attesterait à elle seule l'importance qui s'attache à cette reprise d'une scène mieux faite qu'aucune autre pour devenir le théâtre modèle, toujours attendu jusqu'à ce jour.

De nombreuses candidatures ont été émises; nous croyons savoir qu'assez rétives au début, elles ont fini par consentir toutes aux réformes réclamées. Nous n'avons pas d'ailleurs à nous engager dans le mouvement des compétitions. Mais à mérite égal la meilleure candidature sera toujours pour nous une candidature belge, franchement résolue à utiliser, pour la réalisation de ce beau programme d'art, les admirables éléments, les jeunes et originales énergies que lui fournira le pays même.

Cardon, — Robie, — Wauters.

Une manifestation se prépare en l'honneur, combien mérité! des trois réorganisateurs du placement des œuvres dans nos Musées nationaux, MM. Cardon, Robie, Wauters.

On sait à quel degré la Renaissance qu'ils accomplirent est surprenante. Plusieurs fois nous en exprimâmes dans l'*Art moderne* le caractère, l'adresse, l'ingéniosité et la beauté (1).

Dans le lointain quelques bonzes bougonnent. Pensez donc! on a dérangé leurs habitudes. Leur colère est égale à celle des vieux pinteurs dont on démolit le cabaret.

A cette occasion, une remarque. Dans un article, fort bien conçu au fond, la *Réforme* a récemment exposé cette salutaire transformation, mais en la présentant de façon quelque peu choquante en ce qui concerne les trois protagonistes. Par une malheureuse disproportion, M. A.-J. Wauters apparaît comme le généralissime du groupe, alors qu'en bonne justice et de notoriété, ses collègues méritent part égale et que tout recommandait de ne pas tirer la couverture trop fort d'un seul côté. Ce détail a fait quelque tapage dans le monde esthétique et atteste qu'on sait y rendre à chacun son dû et qu'on n'aime pas les accaparements de gloriole. Il serait à souhaiter que chez nous des mœurs ennemies de réclame, de rivalité et de concurrence s'acclimatassent (daignez excuser l'affreux subjonctif commandé par la grammaire imbécile). Les observations qui ont surgi au sujet de cet incident témoignent qu'on y veille et tout s'en trouvera mieux, comme égalité et comme dignité.

(1) V. notamment l'*Art moderne* 1897, p. 211.

NOUVEAU-THÉATRE

Mévisto.

Deux choses, à l'heure présente, à Bruxelles, dans le domaine théâtral, sont d'exceptionnelle valeur. Cette pièce, imprévue au milieu des habituelles fariboles qu'on nous joue : *Les Trois Filles de M. Dupont*, par Brieux (1) âpre, violente en sa vérité, comique et si terrible, d'une vie qui poigne et angoisse, qui fait rire, mais d'un rire sérieux et triste, tenant du sarcasme et de la joie amère de voir ainsi peinte, formidablement, la contemporaine organisation sociale bourgeoise ; et un acteur là-dedans, supérieur en son interprétation, PAULET. — Et, d'autre part, au Nouveau-Théâtre, MÉVISTO!

Mévisto, dans le *Juif Polonais*, ce vieux drame, bien bâti, mais vieux! De l'Erckmann-Chatrian, dans de l'Alsace naturellement, mais d'il y a une bonne trentaine d'années, avec les modes scéniques d'alors, les usages, les mots, les allures d'alors. OEuvre intéressante, certes, pour ce que nous avons d'enfantillage en nous, de besoin d'ouïr ou voir des contes, à la Perrault, pour grandes personnes. Mais combien superficielle, eu égard à nos psychologies douées tout à coup d'un si compliqué mécanisme, et voulant des pénétrations si vrillantes, un fin fond des auscultations et des sondages cérébraux possibles.

Mévisto, dans le rôle de Mathis, l'assassin ignoré du Juif vendeur de semences, à toque en poil de loup, en houppelande vert de mousse, apparaît là admirable, mêlant la tranquillité goguenarde de son inconscience criminelle, de la relative sécurité, inquiète à fleur de peau, de celui qui a échappé durant quinze ans aux griffes du dragon judiciaire, à la terreur brusque, folle, bousculante d'une âme, soudain faisant bascule dans l'effroi, à la rencontre, à la sensation de pressentiments terribles et d'événements infernalement prophétiques ou fantastiques.

Mévisto rend ce rôle avec une maîtrise égale à celle des plus grands tragédiens, ascensionnant encore dans l'expression de son rare talent que déjà, ici, en d'autres occasions, nous louâmes avec l'intensité qui lui est due. D'un bout à l'autre de la pièce il nous semble être exactement l'artiste de la situation, avec une souplesse de physionomie, de voix, d'intonations, de gestes, de costume, d'allure qui nous a mis en émoi. C'est du « Bel Art » dans la plus nette ampleur du terme.

Vraiment notre public, attentif désormais à découvrir ce qui vaut l'admiration sincère et encourageante, et qui semble avoir vaguement l'intuition de la valeur d'un tel tragédien (le mot lui revient sans marchandage), devrait davantage lui témoigner qu'il le comprend en son superbe effort pour vivre la vie, si multiple en quelques heures, de ce Maire alsacien, sournois et paisible, entrant à l'improviste dans le domaine des Furies et des inévitables vengeances préparées et ménagées par les Destins impitoyables. Un art aussi haut, aussi profond, aussi éloigné des vulgaires moyens de se faire applaudir, ne voulant que la vérité et l'exté-

(1) Voir le compte rendu que nous en avons publié dans notre dernier numéro.

iorisation des humaines crises surgissant des catastrophes, est parfois difficile à saisir en ses volontés puissantes et voulues, en ses inspirations inusitées. Il faut volonté, patience, opiniâtreté pour se sentir saisi par ses étreintes. Mais il suffit souvent d'attirer l'attention sur le phénomène pour que bientôt universellement on le discerne.

C'est ce que nous faisons. Mévisto n'a pas seulement droit aux ordinaires louanges. La ration d'admiration qu'il mérite n'est pas suffisante telle que la lui donnent quelques bravos parcimonieux ou quelques articles des quotidiens chroniqueurs pourvoyeurs des gazettes. C'est un grand artiste! un très grand artiste! Et il faut que nous, les Esthètes et le public de ce mou- vant Bruxelles, nous l'enveloppions de toute la gloire qui doit nimber sa superbe nature et les passionnés efforts qu'il fait pour nous.

NOTA. — Je ne connais pas Mévisto, ailleurs qu'à la scène. Je ne lui ai jamais parlé. Pur enthousiasme donc! C'était bon à dire, par ces temps d'éloges camaradesques.

LA BASOCHE

La Basoche fut jouée à Paris en juin 1890, à Bruxelles en décembre de la même année. Deux des artistes de la création, Mme Landouzy et M. Soulacroix, faisant actuellement partie de la troupe de la Monnaie, la direction a eu l'idée de reprendre cet ouvrage d'allures légères et gaies, dont le succès, à sa première apparition, fut très vif. « Il s'agit, écrivions nous alors, d'un retour au type le plus pur du vieil opéra comique français, au patron classique des œuvrettes dont le librettiste fournit au compositeur une vingtaine de prétextes à airs, à duos, à trios, à chœurs, à chansons à boire, à préludes et interludes, voire à quelques pas dansés Et c'est tout. Mais ce vieux moule, André Messager l'a très ingénieusement rafraîchi par l'écriture pimpante de sa partition, par son inspiration aisée, par le soin particulier avec lequel il a fouillé, buriné, ciselé l'instrumentation. C'est, pour une oreille d'artiste, un amusement de toute la soirée que cet orchestre spirituel, ironique parfois, distingué toujours, soulignant les quiproquos, les situations comiques, l'imbroglio ou l'intrigue. »

La Basoche a retrouvé l'accueil sympathique qu'on lui avait réservé il y a sept ans. Mme Landouzy et M. Soulacroix, excellents dans les rôles de la Reine de France et de Clément Marot, ont vivement mené l'action. Mlle Gianoli a personnifié une Colette de jeu animée et de voix agréable. M. Gilibert a paru forcer les effets comiques du duc de Longueville, dont le rôle valut à M. Fugère, à l'Opéra-Comique, un succès considérable. Les chœurs et l'orchestre, imparfaitement mis au point, furent loin de donner à la *Basoche* la légèreté et la finesse qu'elle exige.

NOTES DE MUSIQUE

Le troisième Concert Ysaye.

Concert anglais, très anglais, — trop anglais. La direction des Concerts Ysaye a tenu à nous montrer, en cette année d'exposition, ce qu'était, en Angleterre, l'art musical. Idée louable, surtout au point de vue des comparaisons qu'elle provoque. Une artiste nous écrivait, après cette séance d'un intérêt un peu..... spécial : « Le bon Groves, dans un volumineux dictionnaire, d'ailleurs très bien renseigné, prédisait que l'Angleterre devien-drait la nation la plus musicale du monde parce qu'elle était abondamment fournie d'écoles et de conservatoires. Le mal réside précisément dans ces écoles où les Anglais apprennent le langage musical de races qui ont plus de sensibilité qu'eux, et qui n'enseignent ce langage que comme un véhicule de leurs sensations. Ce sont les vieux chants du temps de la Réforme, les *minstrel songs* et quelques-unes des vieilles ballades du pays de Galles, d'Irlande ou d'Ecosse qui expriment l'âme britannique, le degré exact de sa musicalité fruste et sans grâce, quoique robuste d'élan. En voulant s'assimiler la musique des nations plus affinées, les Anglais arrivent à une stupéfiante confusion de styles. Que d'emprunts à nos auteurs, à notre musique de cirque, aux airs d'opéra, à tout ce qui existe dans le domaine des sons pour composer des ensembles qui n'ont de patrie dans aucune nation! Les Anglais se « déracinent » en abordant un art qui ne les traduit pas. »

Paroles sévères, mais appréciation juste, au fond. Aucune des trois œuvres symphoniques présentées dimanche (ouverture de Mackenzie, *Variations symphoniques* d'Hubert Purry, *Symphonie irlandaise* de Villiers-Stanford) n'a d'originalité foncière. Les influences les plus diverses s'y coudoient, noyées dans une tonalité incolore sans relief et sans accent. Cela rappelle un peu la musique belge d'il y a trente ans, du temps d'Hanssens. Dans la *Symphonie*, un scherzo de bonne facture, un andante ossianique d'aspect poétique pourraient seuls trouver grâce. Le reste est creux et d'une rare banalité.

Deux solistes ont fait apprécier, l'un, M. Borwick, pianiste, un jeu délicat, d'une grande correction, un sens subtil des nuances et du phrasé; l'autre, M Plunket Greene, baryton, une voix sonore, un peu rude, et l'énergie de sa diction, particulièrement en situation dans *The March of the Maguire*, un vieil air irlandais orchestré par M. Villiers Stanford, le « conductor » de cette audition britannique à laquelle, malheureusement, Mme Brema, indisposée, n'a pu prendre part.

La deuxième séance du Quatuor Dubois.

Quatuor de Dvorak (*mi bémol*), sonate pour violoncelle et piano de Brahms, quatuor (piano et cordes, *ut mineur*) de Brahms. L'interprétation de cette musique si difficile à profiler, à maintenir large au milieu de sa profusion de détails, a été tout à fait remarquable. Les jeunes artistes, plus sûrs de leur « métier », peuvent se donner le luxe de moins songer à eux-mêmes pour penser davantage à l'ensemble, et le nombreux public qui les écoutait leur a prouvé qu'il comprenait cette abnégation.

Dvorak, chaud, nuancé. Vivant aussi et bien découpé le Brahms que les Allemands jouent avec plus de gravité, mais qui ne perd pas à être interprété d'une façon juvénile.

Troisième matinée Wieniawski.

M. Joseph Wieniawski a donné dimanche à la Maison d'Art sa troisième matinée. Au programme, d'excellente musique exécutée par des artistes de réelle valeur : MM. Wieniawski, Arthur Van Dooren, Leenders, directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, Jean Strauwen et Mlle Elisa Morand.

M. Wieniawski a clos la séance par une *Ballade* et une *Valse-Caprice* de sa composition.

Le Salon de Louvain.

Fière du succès qui accueillit, en 1894, une première tentative de décentralisation artistique, la Ville de Louvain vient d'ouvrir son deuxième Salon d'Art.

C'est à la *Table ronde*, dans la grande salle des fêtes de la vieille et célèbre société louvaniste, dans une généreuse pensée de bienfaisance, que l'exposition est installée. Et malgré la disposition peu favorable de la salle, le Salon, qui comprend plus de trois cents œuvres d'artistes belges, se présente bien, dans sa variété et son éclectisme.

Il ne peut s'agir, bien entendu, d'une exposition à tendances, d'un groupement théorique de peintres et de sculpteurs. Les amateurs y coudoient les artistes, et tels essais quelque peu barbares s'y trouvent cimaisés à côté d'œuvres de valeur. Mais l'ensemble est intéressant et donne, en raccourci, une idée de l'école belge d'aujourd'hui. On y remarque notamment des paysages d'A.-J. Heymans, d'Emile Claus, de Th. Baron, de Verheyden, de Courtens, de Gilsoul, de Mme Marie Collart, de Coosemans, de G. de Burlet, de Goemans, de Mme Lacroix, de Marcette, de F. Nys, de Rosseels, d'Emile Van Doren, de Frans et Corneille Van Leemputten; des portraits et compositions de J. Leempoels; des tableaux et dessins de Frédéric, Mellery, Laermans, Degouve de Nuncques, Eug. Smits, Jan Stobbaerts, Jakob Smits, G. Vanaise, C. Wolles, Delville, Charles Mertens, Franz Hens; des aquarelles de Stacquet, Uytterschaut, Hagemans, Titz, Elle, Thémon, Cassiers; des dessins rehaussés d'Alfred Delaunois; des eaux-fortes de J. Ensor; des sculptures de Jef Lambeaux, Ch. Van der Stappen, E. Rombaux, V. Rousseau, G. Minne; des gravures d'A. Danse, de Mlle Danse, etc.

L'esprit d'initiative de la Commission, présidée par M. Léon Boels, s'ingénie à compléter cette manifestation d'arts plastiques par des conférences, par des auditions musicales. Un concert symphonique y fut donné, le jour de l'ouverture, par l'orchestre de la *Table ronde* Notre collaborateur Octave Maus y parla, jeudi dernier, du développement intellectuel de la Belgique, si remarquable en ces dernières années. D'autres séances sont annoncées, en vue de répandre dans le public louvaniste le goût des choses de l'esprit. M. Pol de Mont y étudiera aujourd'hui *le Paysage* ancien et moderne; M. Paul Errera évoquera la vie et l'œuvre de *Léonard de Vinci*. On ne peut qu'applaudir à d'aussi louables tentatives, à d'aussi généreux efforts.

Petite chronique

Le Salon de la Libre Esthétique s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février dans les galeries du Musée moderne de peinture. Une place importante y sera faite à l'œuvre de M. Théo Van Rysselberghe, qui s'est abstenu d'exposer depuis quatre ans et qui réunira à cette occasion l'ensemble de ses dernières productions. L'exposition comprendra, en outre, bon nombre de toiles des artistes d'avant-garde de Belgique, de France, de Hollande, d'Angleterre, et plus spécialement de la jeune Allemagne dont l'effort artistique, inconnu chez nous, mérite de fixer l'attention.

Dans la section des arts d'industrie, on signale les céramiques des manufactures du Danemark et les nouvelles créations du maitre verrier Tiffany, de New-York, comme devant exciter un intérêt particulier. Nous publierons prochainement la liste des artistes belges et étrangers invités à prendre part au cinquième Salon de la *Libre Esthétique*.

L'exposition du Cercle *Pour l'Art* s'est ouverte hier au Musée de peinture.

Une exposition d'œuvres de MM. René Janssens, Victor Mignot, Paul Verdussen et Désiré Weygers est ouverte depuis hier au *Cercle artistique et littéraire*. Elle sera clôturée le 25 courant.

Le Diable-au-Corps a installé ses pénates dans la Maison de l'Étoile, rue Charles Buls, tout contre l'hôtel de ville, proche de la Maison du Roi d'où s'envolent les sonneries joyeuses du carillon. Dans ce milieu essentiellement bruxellois, en une salle dont l'intimité s'égaie de claires décorations, la verve des aimables artistes de la maison s'aiguise en fines saillies, en monologues spirituels. Des poètes, des musiciens nouveaux renforcent l'ancien personnel de la déjà célèbre compagnie, et l'intarissable humour d'Amédée Lynen, élevé à la dignité de directeur du Diable, anime le programme d'un perpétuel renouveau comique.

Le spectacle d'ouverture, offert à un public trié d'invités, artistes, notabilités politiques et autres, se composait de trois œuvres nouvelles : le *Sabbat*, poème de Rhamsès II, dessins de H.-F. Hendrick; *Noël flamand*, poème de Fritz Lutens, musique d'Ed. Michel, dessins de Léon Dardenne; le *Cortège alimentaire*, poème de Fritz Lutens, musique de V.-A. Piano, ombres d'Amédée Lynen.

On a fait fête aux trois pièces. La dernière surtout, dans laquelle la fantaisie du peintre évoque, en une série de chars et de personnages dessinés avec une grâce charmante, les nourritures terrestres, comme dirait André Gide, et les boissons divines, a été acclamée comme l'une des plus jolies réalisations du petit théâtre dont le chef-d'œuvre fut, jusqu'ici, l'*Horloger d'Yperdamme*.

Voilà le Diable-au-Corps reparti pour la gloire. Les représentations se succéderont régulièrement les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, à 9 heures. Le vendredi, soirée gala, l'entrée sera de 3 francs. Le bureau de location est ouvert de 2 à 4 h. 1/2, à la Maison du Cygne, Grand'Place, n° 9.

Changement d'affiche au Théatre Molière : à la *Marchande de sourires* a succédé, depuis hier, le *Filleul de Pompignac*, comédie en quatre actes d'Alexandre Dumas fils. A l'étude : *Henri III et sa Cour*, pièce historique en cinq actes d'Alexandre Dumas père.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert d'abonnement des Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste, et du *Choral mixte* (directeur M. L. Soubre).

La cinquième séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Conférence d'Henri Vande Velde sur William Morris, avec projections lumineuses.

La prochaine séance, consacrée aux œuvres de Moussorgski, aura lieu le 1er février à la Grande-Harmonie.

Pour rappel, mercredi prochain, à 8 heures, à la Maison d'Art, deuxième séance de musique de chambre donnée par Mme Feltesse-Ocsombre, MM. Laoureux, Godenne et Bosquet.

Nous avons reçu au sujet de nos observations sur les *sculptures du Jardin botanique* une intéressante communication dont l'abondance des matières nous oblige à différer la publication, de même que celle de bon nombre de comptes rendus de livres nouveaux, etc.

M. Fr. Thomé, pianiste-compositeur, Mlles Céleste Painparé et Lalla Wiborg donneront samedi prochain, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, un concert consacré en partie aux œuvres de M. Thomé. Billets chez MM. Schott frères.

L'Harmonie de la Maison du Peuple, avec le concours des cercles choraux l'Écho du Peuple et la Jeunesse, donnera le 6 février, à la Grande-Harmonie, un concert exclusivement consacré aux œuvres de Richard Wagner.

On y entendra entre autres le Chant des Pèlerins et la Marche des Nobles de *Tannhäuser*, ainsi que le Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme*.

C'est le 28 janvier qu'aura lieu, à Anvers, la première représentation de *Numance*, le nouveau drame lyrique de M. Van den Eeden.

SALLE D'ARMES ET DE GYMNASTIQUE

RAYMOND DELHAISE

(ARTE ET MARTE)

Rue du Bois-Sauvage, 16 (ancienne Salle Marugg), Bruxelles.

Cours le matin, de 8 à 9 h. et de 11 à 12 h. Le soir, de 4 à 7 h., ainsi que de 8 à 10 h. les mardis, jeudis et samedis. Abonnement : 125 francs par an, 80 francs par semestre, 45 francs par trimestre, 25 francs par mois. Leçons particulières.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS. REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 4. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 23 Janvier 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Fritjof Nansen. *Vers le Pôle.* — Deux Réfractaires. *L'abbé Paul Allain et Galafieu.* — Exposition du Cercle « Pour l'Art ». — Publications d'art. *Klassischer Skulpturen Schatz.* — Notes de musique. *Le deuxième Concert populaire. Maison d'Art. A Verviers.* — Les Sculptures du Jardin botanique. — Petite Chronique.

FRITJOF NANSEN

« Vers le Pôle ».

Ce récit *n'est pas une œuvre d'art*, a-t-on dit. Il ne fera pas même partie de notre littérature contemporaine comme Xénophon et sa retraite des dix mille firent partie de la littérature grecque, bien qu'il conte une histoire tout aussi merveilleuse. L'âme de Nansen appartient à une époque moins avancée que celle de la retraite des dix mille, et il est, de beaucoup, plus jeune que Xénophon. Il a l'âge des rapsodes, des druides et des mages, l'âge aussi de tous ceux qui écrivirent les vieilles légendes où l'humanité va se regarder comme on se mire dans un puits à l'eau désormais tranquillisée.

Il écrit naïvement; les émotions les plus fortes, les plus rares — uniques en réalité puisque nul ne les avait éprouvées avant lui, — sont rendues par des mots souvent banals.

Il est plein de répétitions, comme les vieilles sagas. On a tué un ours, on a entendu le fracas des énormes glaces mouvantes décuplant le bruit du tonnerre, on s'est réjoui et on a festoyé aux jours de grande fête, et toujours, comme dans Homère, dans les chansons du moyen-âge, dans les Nibelungen, dans les Kalevala, comme aussi dans les chants bouddhiques, les mêmes notes reviennent, serrant de près la vie : ils ont bien ou mal mangé, dormi, ils ont essuyé des défaites ou vaincu l'ennemi, représenté par l'espace qu'il faut parcourir chaque jour.

Ce livre, *qui manque d'art*, coûte trois fois autant qu'une quantité d'œuvres admirablement écrites, et l'avare public l'achète, les éditions s'empilent les unes sur les autres et se répandent, dans tous les pays, traduites dans toutes les langues. Et ce public indifférent et veule, dont nos artistes se plaignent, s'anime tout à coup.

Comment s'empêcher de croire que le public et les artistes qui sont censés exprimer ce qu'il sent, appartiennent à des époques, à des âges différents? Il y a divorce entre eux. Les artistes sont le produit de plusieurs générations d'êtres raffinés qui après s'être habitués à ne pas séparer le beau humain d'une enveloppe, d'une extériorisation tout à fait appropriée à la beauté intérieure, en sont venus à considérer surtout l'importance de l'extériorisation et de l'enveloppe.

La foule, elle, en est encore à l'âge où l'on aime les belles histoires pour leur beauté propre tout autant, sinon beaucoup plus, que pour la manière dont elles sont contées. Il s'agit de lui montrer de belles choses, en tout premier lieu. Il y a de la beauté partout, on n'a qu'à la ramasser. Au lieu de cela, de paresseux « chers maîtres » se bornent à collectionner les caillous de leur jardin et à les décorer (1). Devant ces coquilles reluisantes, la foule, en bon animal, s'arrête, renifle, sent que la coquille ou le caillou est froid, qu'aucune goutte de sang ou de sueur ou de vie humaine ne l'a transformé, que ce n'est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, qu'une pierre taillée, et comme elle a d'abord besoin de pain pour son cerveau, son cœur, son âme ou son imagination, elle rejette le bijou et finit même par ne plus se donner la peine d'en regarder de nouveaux.

Avec un flair qui lui fait honneur et que partage, ma foi, en cette occurrence, cette tant crapuleuse bourgeoisie, la voilà qui s'aperçoit, et cela immédiatement, qu'une beauté humaine s'est aujourd'hui dressée à l'horizon.

Elle suit les robustes, les forts qui ne font pas onduler la plume de leur casque comme les héros des romans de chevalerie et de tant de romans modernes où l'auteur s'admire à travers un type humain de taille exagérée, embellie ou enlaidie, — ces confiants n'ayant aucune des allures de bravoure auxquelles la foule se laisse prendre d'ordinaire. Elle les suit dans ces étonnantes régions où les morses, les ours, les oiseaux, les renards les regardent curieusement, sans crainte d'abord; elle voit que si l'une d'elles est tuée ou blessée, ces bêtes se lamentent, elles ne comprennent pas, elles ne savent pas encore ce qu'est l'homme ni comment sa présence opère sur elles. Mais elles l'apprennent rapidement. Il ne faut que quelques semaines pour que tout une faune soit imprégnée d'angoisse, imprégnée aussi d'une nouvelle qualité de ruse et de prudence, — pour qu'elle devienne agressive, menaçante, et que sa léthargie polaire soit troublée par le rêve d'une race dominatrice.

La foule évoque encore ces scènes d'aurores brillantes et sanglantes reflétées par des milliards de cristaux et de miroirs vivants, mouvants, de toute dimension, ces plaines de neige et de glace où d'immenses dunes de vagues figées sont éclairées par la lumière de la lune ou restent de longues semaines dans une obscurité que leur éclat seul adoucit un peu.

Mais ce que tous aiment surtout en cette histoire c'est l'aventure de deux hommes isolés, Robinsons heureux, perdus dans cet hiver éternel et dans une contrée dont l'horreur n'est égalée par aucun pays connu. Chose surprenante, ce froid qu'ils mesurent avec une exactitude scientifique, cette nuit qui les force à s'enfermer dans une hutte où la graisse de morse les éclaire et les chauffe, où la chair d'ours les nourrit, cet hivernage qu'ils prennent le parti de passer en marmottes, dormant vingt heures sur vingt-quatre quand ils peuvent, le voisinage curieux des ours qui viennent respirer le parfum de chair humaine par l'ouverture de leur cheminée, rien de tout cela ne leur semble ni terrible, ni effrayant, ni surtout laid. Le temps leur paraît un peu long parfois et c'est tout. Les aventures et les dangers ne manquent pas, mais on dirait qu'ils les considèrent comme de simples maladresses de la nature ou d'eux-mêmes. Souvent, pendant qu'ils sont là, perdus dans les glaciers, à des centaines de lieues de toute humanité, ils pensent à ce que font ceux qu'ils aiment. Puis, pour ne plus penser, ils mangent et ils dorment. Parfois, traversant cette saine endurance qui s'ignore, qui ne se grise nullement de sa propre essence, — comme cela se passerait chez des êtres faibles, — un éclair d'admiration jaillit, et ils se voient - dans un monde mort à travers lequel l'esprit de l'espace flambe en fusées d'aurore boréale ». Un peu plus loin ils s'écrient comme malgré eux : « La marche à l'étoile est longue et difficile. »

De la poésie neuve ou vieille comme le temps, mais douée d'une saveur toute particulière, surgit de ces pages comme des pépites de métal surgissent du limon aurifère. Et alors éclate la vraie chanson, le vrai lyrisme, celui qui émane de l'être vivant, en marche, en action, peinant, jouissant et laissant sortir de lui les cris que la vie lui inspire. Ces cris sont souvent beaux, souvent informes et mal sonores aussi. Qu'importe à la Foule! On lui a fait si souvent entendre les chants très harmonisés d'un tas de faiblards époumonnés qu'elle se délecte à la voix de ces mâles, dussent-ils crier un peu rudement ou laisser échapper des fausses notes.

Pourquoi faut-il qu'en lisant tout cela — les tristesses résolues du départ, les émotions intraduisibles du retour encadrant des années d'efforts opiniâtres, inouïs, — pourquoi faut-il que je pense avec regret à l'art de quelques-uns de mes contemporains? Pourquoi faut-il que, comme la foule, je me sente bien moins attiré par leur art que par cette rapsodie aux allures gigantesques de légende et, comme les ours, par ce parfum d'humanité audacieuse et puissante?

Suis-je donc insensible à l'art et la foule aussi est-elle incapable de le sentir?

Ah! pourquoi les artistes se sont-ils séparés de nous, les vivants! Pourquoi ont-ils été choyer leur petite délicatesse de toucher, leur finesse d'ouïe, leur subtilité de vue pour les mieux conserver, pensaient-ils?

Mais elles ne valaient rien ces délicatesses, ces

(1) Impossible de ne pas citer ce mot récent de Björnstjerne Björnson, rude lui aussi et profond : « J'ai toujours pensé pour ma part qu'il en est de l'œuvre d'un romancier ou d'un poète par rapport à sa personne comme des billets de banque par rapport à la banque elle-même : elle doit avoir en caisse les valeurs qui répondent à ses émissions. »

finesses, ces subtilités, s'il fallait tant les protéger contre la vie. Ce n'étaient que des accidents, non de vrais dons, Ils ne sont donc plus capables de chanter s'ils restent savetiers, de penser s'ils agissent et il faut qu'ils mettent tout ce qu'ils ont de vitalité dans une seule occupation, en niant, en écartant toutes les autres! Ils sont comme ces amoureux qui jouissent non pas de l'amour, qui ne les émeut pas tout entier, mais du plaisir de se voir aimer, de s'admirer aimants, comme si vraiment ils ne s'étaient jamais sentis capables de cette puissance naturelle et qu'il leur était doux de s'émerveiller d'eux-mêmes. Ils font pressentir la petitesse de l'être humain à travers la reluisance des belles formes. Et rien, rien sur la terre n'est aussi beau qu'un beau corps, qu'un cœur riche de sang et d'amour, qu'un cerveau clair, qu'une âme large, que la beauté de toute la vie humaine enfin!

C'est cela que je veux voir briller, c'est cela qu'il faut mettre en lumière, c'est cela qui m'émeut.

Je ne les vois pas toujours, ces beautés, voilées qu'elles sont par des formes rudes, boiteuses. L'artiste devrait seulement les dépouiller de cette gangue et me les montrer en leur essence purifiée. Chez Nansen, la beauté s'est manifestée *en dépit* de toutes les formes, et le monde entier a été à lui, témoignant bien de cet actif besoin d'admiration pour ce qui vit, pour ce qui est de haute et herculéenne humanité. En lui, l'œuvre d'art, ce n'est pas son livre, écho sincère et maladroit de ces années d'héroïsme, c'est bien son œuvre tout entière dont le récit nous bouleverse. Il a taillé une statue humaine et c'est bien cette splendeur-là qui est l'archétype de toutes les œuvres d'art, splendeur sans laquelle elles ne sont que puérilités, vanités, misères.

Il en a donné une image imparfaite qu'un grand nombre diront n'être pas de l'art.

Pour moi cette image est du grand art primitif, l'art des simples et des inconscients convaincus, s'abandonnant tout entiers à leur adoration ou à leur élan, sans retour sur eux-mêmes ni sur la façon dont ils rendent leur émotion. Ce n'est pas l'art de notre temps, synthétique, conscient, à facettes multiples, à sensibilités exacerbées. C'est l'art des âges où les hommes-enfants n'avaient que des sensations simples, peu nombreuses, point embrouillées d'aucune complexité. Le fait qu'un livre nous donne l'impression d'une époque aussi lointaine devrait nous le rendre aussi cher que les poèmes de nos légendes antiques, et suffit — ainsi je sens — pour que nous le sacrions œuvre d'art. La foule, en son admiration spontanée, a compris que quelqu'un, sans le savoir, par la seule force d'une belle nature, la sortait de tous les tâtonnements esthétiques de notre siècle, tourmenté d'émotions trop diverses; elle a acclamé celui qui ayant rêvé, ayant réalisé de la beauté, la montre en sa plus grande simplicité.

DEUX RÉFRACTAIRES

L'abbé Paul Allain et Galafieu (1).

L'abbé Paul Allain, tel que nous le montre M. Guinaudeau, était resté un homme sous sa soutane de prêtre. Après quelques années d'angoisses, il s'est aperçu que ce que l'Église exigeait de lui c'était précisément de ne plus être un homme. Et l'abbé Paul Allain, être de raison et de chair, aimant la nature, comprenant la vie, n'a pu s'y résigner. Il est parti. Il a quitté la noire soutane qui n'était plus seulement le deuil d'un Dieu, mais le deuil de toute l'humanité. Abandonnant les quiétudes et le confort moral, la sécurité matérielle que donne la « grande dorloteuse » (ainsi que M. Guinaudeau appelle si joliment l'Église), il est retourné à la vie pour la vivre librement.

Dix ans à peine séparent le début du livre, le repliement plein de confiance et de bon vouloir dans la douillette protection de l'Église, et sa fin : l'évasion, l'ardent besoin d'être sincère, de ne pas donner l'hypocrite comédie d'une foi extérieure. Cette passion de sincérité est la noblesse de ce caractère de prêtre et d'homme. Durant ces dix années, ce drame d'âme s'accomplit sans fracas.

Les péripéties de cette lutte entre la raison et la foi, entre l'active bonté humaine et l'indifférente onction sacerdotale, la révolte de l'homme contre les géhennes de l'Église, sont émouvantes par la vérité de souffrance et d'effort qu'elles révèlent. Sans monotonie, sans détails trop minutieux, M. Guinaudeau nous en a marqué les phases avec une psychologie très sûre. Dans ces angoisses, ni trémolo ni cabotinage.

Sachons gré à l'auteur de nous avoir épargné le dramatique si facile des doutes inopinés, le déchirement théâtral de la foi qui sombre en une nuit d'exaltation et de fièvre. On se rappelle que la fameuse insomnie de Jouffroy a fait école et qu'il y a, par le monde, des légions de jouvenceaux qui prétendent nous intéresser à la fuite nocturne de leur foi, à leurs halètements d'angoisses : Pitres qui regardent dans une glace quelle grimace fait le visage d'un homme dont la religion part en villégiature.

M. B. Guinaudeau est trop sincère pour condenser théâtralement dans une chambre à coucher et quelques heures de nuit la tourmente de toute une existence. Il nous fait voir les lenteurs progressives de son évolution, en des rêveries douloureuses ou exaltées devant le marais vendéen, dont il aime la désolation grandiose, en des causeries où, peu à peu, la logique saine bouscule les puérilités de la révélation. Et c'est intéressant par la seule emprise du drame humain qui se joue. C'est intéressant même pour les incrédules qui, comme nous, ne peuvent palpiter bien fort à ce duel entre la raison et une foi qui les a depuis longtemps désertés. Mais la psychologie de cette lutte est par elle-même émouvante. Cette ascension vers les sommets de raison et de liberté, ce retour à la vraie condition humaine à travers tous les obstacles, n'est pas sans grandeur. Pour renoncer aux étais moraux de l'Église, à sa protection sociale, pour se jeter ainsi dans les aventures de la vie, il faut un robuste courage, un besoin éperdu de raison. C'est toujours beau de voir un homme se reconquérir. C'est une compensation au trop fréquent exemple de tant d'hommes qu'on voit tomber par apathie ou calcul. Le héros du livre de M. Guinaudeau, en s'évadant de l'église, revient à tout ce

(1) *L'abbé Paul Allain*, 1 vol., chez Fasquelle. — *Galafieu*, 1 vol., chez Stock, Paris.

qu'il aimait : le charme de la terre et des saisons, les féeries du ciel, les êtres, le don entier de soi-même pour le bien. Rude critique de l'ergastule religieux qui ne s'accommode point de ces joies saines. Si bien que, aux premières pages, quand on voit le jeune séminariste Paul Allain s'émouvoir à un soleil couchant, à un chant de source, à un frisson de feuillage, à un passage d'être gracieux, vibrer dans sa chair, témoigner une sympathie humaine à ses semblables, on devine qu'il n'est pas fait pour être « d'église » et qu'il se débattra dans les rets de la « grande dorloteuse ».

Voilà donc Paul Allain dans la vie. Il y trouvera peut-être Galafieu, un autre réfractaire, dont M. Henry Fèvre a dressé la plaisante silhouette. La rencontre se fera probablement sur un pont ou le long d'un quai, d'où ils regardent tous les deux les reflets du couchant sur le fleuve. Tout d'abord Paul Allain, accoutumé, par sa vie antérieure, à l'ordre, à la correction de vêture, se méfiera un peu du bohème hirsute et dépenaillé. Mais l'isolement de sa vie nouvelle, l'hostilité soupçonneuse qu'il sent autour de lui lui feront trouver un peu de réconfort dans le regard placide et bon enfant de Galafieu. Ils sympathiseront, n'en doutons pas, parce qu'ils sont tous deux des irréguliers, tous deux en marge des arrangements sociaux.

— Pour moi, lui dira Galafieu, il y a longtemps que Dieu a f.... le camp de mon âme. Et tant d'autres croyances ont filé à la suite! Vous êtes encore plein de respect pour des tas de choses qui ne m'imposent plus : le monde, la société, la philanthropie, l'ordre, etc. Un abîme nous sépare. Vous arrivez au point exact d'où je suis parti. Mais c'est déjà très bien d'en être là. Seulement, il ne faut pas vous monter la tête. La vie, c'est charmant. Vous y voilà. Au moins faudrait-il pouvoir la vivre. Je vous assure qu'on y a quelque mal. Même en vaut-elle la peine?

M. Paul Allain sera décontenancé et abattu. C'est que son voisin de coucher de soleil, l'ami Galafieu, lui précise, en exagérant certaines réflexions qu'il a déjà eu le temps de faire depuis que, résolûment, il s'est jeté dans la vie. Il a tout de suite compris que la raison, la liberté humaine, la solidarité, etc., si séduisantes dans les livres de philosophie ou au cours des rêveries dans le jardinet de son presbytère, devenaient de bien vagues formules dans la pratique de l'ordinaire existence. Les loques de Galafieu en sont d'ailleurs le lamentable témoignage. Mais il se rassure en pensant que, dans cette détresse, il y a peut-être bien la faute de Galafieu, vraiment trop musard et flâneur. C'est un être si bizarre, ce Galafieu, et si amusant!

Oh! Il ne récrimine pas, ignore les mots à majuscule, le panache des phrases ronflantes, le jargon anarcho-philosophique. Il dédaigne les réunions ou n'y va que s'il fait trop froid dehors et si elles sont gratuites et chauffées. Il a horreur des cris, des gestes véhéments, du tapage furibond. Cet inutile vacarme troublerait sa sérénité. Galafieu se promène, regarde, écoute, flaire, ne connaît d'autre ennui que celui de ses ravitaillements trop incertains. A tous les tracas de l'existence il oppose une bonasserie inerte, une gravité peu loquace de brave homme. Adolescent, il était apprécié déjà pour son air sérieux, pour la tranquillité précise et correcte avec laquelle il s'exprimait. Homme, il a gardé ces précieux dons qui lui valent encore de temps en temps une assiette à quelque table de famille, un matelas jeté par terre dans une chambre d'ami.

Galafieu a commencé par être naïf et tendre. Naturellement, on l'a dupé et dévalisé. Délesté de l'héritage familial, il devrait travailler pour vivre. Mais il a l'horreur native, absolue de l'effort en cage, de la mécanique sociale qui emprisonne. Aux astreignantes fonctions qui tristement nourrissent leur prisonnier, il préfère la libre flânerie avec le dénuement qu'elle comporte. Un jour que, sur le point de conquérir un pupitre de pion dans un collège, il a obtenu de l'orgueil humilié d'un parent le prix d'un costume neuf nécessaire à sa dignité nouvelle, il ne peut résister au plaisir de convertir en bonnes joies immédiates les piécettes destinées à l'embellissement de sa personne. Un copieux dîner dans la panse, un cigare au bec, une femme au bras, il dédaigne sa place de pion, la redingote, le chapeau luisant qui devaient à jamais le classer. Et le lendemain de cette orgie qui l'a définitivement brouillé avec la vie régulière, il a la pituite peut-être, mais il est sans regret. Ah! cher et divertissant Galafieu!

Le voilà derechef rôdant par la grande ville, rusant pour se sustenter. Il a des alternatives de jeûnes et de ripailles. Il se croit tout d'un coup fixé dans l'abondance et il redégringole dans le froid et la dèche. Il tolère des avanies pour rester autour des jupes de la maîtresse d'un ami qui l'héberge, et à peine est-il détenteur de quelques francs qu'il l'enlève. Il met son amour autour de l'agonie d'une poitrinaire. Il accroche sa bohème à celles de bourgeois plus bohèmes que lui. A bout d'expédients, il va en province recourir à des amitiés anciennes, mais sa loque humilie, épouvante. Vite on le ragaillardit d'une soupe, d'un coup de vin et on le verrouille dans le premier train en partance. A tant de péripéties, Galafieu oppose sa placidité, sa patience, son inertie. Silencieux, pas encombrant, quel excellent chien fidèle il ferait, pourvu qu'il ait la pâtée et la niche bien au chaud. Comment quelque ami, souffrant de la solitude, ne le laisse-t-il pas s'allonger et ronfler à demeure devant son feu? Sa respiration tiendrait compagnie et c'est à peine s'il donnerait des puces! Mais personne ne comprend Galafieu. A la fin le placide Galafieu s'aigrit. Il voit qu'il est décidément difficile de manger sans rien faire. Pris d'une rage un peu imprévue, il cabosse d'un pavé la trogne d'un agent. Il connaîtra la soupe et les tiédeurs du bagne!

Paul Allain, qui a gardé un peu de sa foi (tout ce qui est la belle philosophie chrétienne), priera pour Galafieu, et pensera que, sans doute, la vie est morne et douloureuse, qu'elle est moins belle que dans les livres, mais que, pour avoir le droit de s'en plaindre, il faut avoir voulu aussi remplir, avec les autres fonctions d'homme, celle du travail et de l'effort.

Mais Galafieu, attelé à une besogne, eût été moins complet. Et le héros du livre de M. Henry Fèvre, parmi toutes les figures de réfractaires que notre souvenir évoque, apparaît la plus étrange et la plus comique dans son imperturbable et sereine ironie. C'est un type inoubliable qui doit prendre place dans la galerie des réfractaires fameux.

GEORGES LECOMTE

Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

La sixième exposition des artistes réunis sous la bannière *Pour l'Art* répète, sans y ajouter d'intérêt spécial, les salonnets précédents. Vingt peintres, trois sculpteurs y prennent part. Leurs tendances sont modérées, leur art honorable. Si quelques-uns d'entre eux s'élèvent à la personnalité, à la puissance du coloris, à l'élégance de la forme, — ces trois qualités incarnées respectivement en MM. Laermans, Verhaeren et Rousseau, — les autres

ne dépassent guère l'étiage d'un talent fait d'application, d'observation, de consciencieux labeur. Plusieurs des exposants ont des visées décoratives. Mais les principes qu'ils mettent en œuvre paraissent jurer avec l'essence même de la peinture murale. C'est ainsi que les panneaux de M. Omer Dierickx, *L'Age d'or*, *la Famille*, — ce dernier inspiré des compositions de Puvis de Chavannes, — constituent non des toiles décoratives au sens strict du mot, mais de médiocres morceaux de peinture documentaire. A cet égard, M. Fabry n'est guère plus heureux dans son dessein d'évoquer, en un vaste panneau, la *Poésie lyrique*. Et l'*Automne* de M. Fichefet est une déplorable rétrocession vers les pires peintures de la fâcheuse école anversoise d'autrefois. Il y a, semble-t-il, plus de sentiment dans les grisailles où se complaît M. Ciamberlani en son *Tantale et Sisyphe*, mais vainement cherche-t-on, dans toutes ces toiles aux dimensions ambitieuses, un accent, un parti-pris, un caractère net qui précisent leur signification et déterminent leur but ornemental.

Sous de trop évidentes faiblesses de dessin et une couleur fuligineuse, on discerne en M. Colmant un artiste observateur, sincère, s'efforçant de synthétiser ses impressions. M. Hannotiau résume en des toiles et des dessins d'une rigoureuse précision le recueillement qui plane, comme un encens mystique, dans les ruelles silencieuses de Bruges. Et c'est Bruges aussi, avec ses quais solitaires, ses vétustes ponts, son béguinage empli de mystère qui a tenté, cette année, le pinceau de M. Coppens. Mais la palette de ce dernier se charge de colorations dures, de tons d'acier et de fer qui glacent ses impressions pittoresques. Ses *Nuits*, entrevues en quelque port de pêche, sont polaires.

Un début heureux : celui de M. Firmin Baes, dont le *Village* et les dessins, bien que manifestement tracés sous l'influence de Léon Frédéric, révèlent un peintre d'avenir. Puis encore : une toile calme, d'une tonalité assourdie, d'un sentiment intime, par Henri Duhem; une *Entrée d'église* et deux portraits intéressants de René Janssens; de mélancoliques paysages de nuit par Henri Ottevaere; une curieuse aquarelle, *Le Parc vers 1830*, de Léon Dardenne.

Quatre tableaux et une esquisse, d'un coloris éclatant, d'un dessin robuste bien que poussé à quelque exagération caricaturale, marquent en M. Laermans l'artiste original, puissant, concentré, dont nous avons maintes fois analysé avec la plus vive sympathie les œuvres. Et deux natures-mortes d'Alfred Verhaeren donnent, en cet ensemble un peu terne, la note « peintre » du Salon.

M. Rousseau expose une dizaine d'œuvres nouvelles, parmi lesquelles une grande figure, *Vers la Sérénité*, d'un modelé délicat. L'art du jeune sculpteur s'affine de plus en plus, et peut-être s'apparente-t-il trop étroitement aux artistes de la Renaissance italienne. Le morceau le plus parfait : les deux figures de bronze qui surmontent sa *Coupe des Voluptés*. Il est fâcheux que la coupe elle-même soit du dessin le plus banal et contraste avec l'élégance exquise des figures.

MM. Braecke et Springael complètent le contingent sculptural de l'Exposition. Ce dernier mérite de fixer l'attention par sa grande composition : *Accablement*, qui décèle un réel tempérament.

Citons, pour clore cette rapide énumération, le vitrail de M. Hector Thys, *Prométhée*, d'une disposition heureuse, encore qu'ici, comme dans les toiles citées plus haut, l'élément décoratif soit combattu par les traditions, décidément difficiles à déraciner, du tableau d'atelier.

PUBLICATIONS D'ART

Klassischer Skulpturen Schatz.

(Trésor de Sculptures classiques).

L'éditeur F. Bruckmann, de Munich, auquel nous devons cette belle revue nouvelle : *Dekorative Kunst*, qui nous renseigne, mois par mois, sur l'émancipation artistique de l'Allemagne, complétant par des illustrations de choix des articles intéressants et variés, publie depuis un peu plus d'un an un superbe recueil que nous signalons très particulièrement aux artistes et aux esthètes. Sous la forme d'une revue mensuelle, le *Trésor de Sculptures classiques* fait passer sous les yeux les plus beaux monuments de la statuaire hellénique, médiévale et moderne. Des planches phototypiques, admirablement exécutées, donnent avec une saisissante vérité la reproduction des chefs-d'œuvre épars dans les musées de l'Europe, dans les cathédrales, dans les édifices publics.

Deux fois par mois, la revue nous apporte, avec une courte notice rédigée par MM. F. von Reber et A. Bayersdorfer, auxquels est confiée la direction de cette artistique publication, la joie et le réconfort moral de six œuvres magistrales choisies parmi les plus hautes et les plus nobles de toutes les époques. Et c'est tantôt l'élégance des bronzes de Donatello reproduits d'après les originaux de Florence ou de Padoue, tantôt la puissance des marbres antiques de la Glyptothèque, du Vatican, des Offices ou du British Museum, tantôt la beauté grave et recueillie des artistes inconnus qui ont édifié les cathédrales d'Amiens, de Bourges, de Poitiers, de Reims, de Strasbourg, ou la grâce incomparable du maître de Dijon, Claus Sluter.

Une double table des matières, l'une par ordre alphabétique, l'autre par ordre chronologique, rend les recherches aisées. Les dimensions des œuvres, la matière dans laquelle elles sont exécutées sont indiquées avec précision. Et des détails biographiques sur leurs auteurs donnent au recueil un caractère d'enseignement et de vulgarisation qui en augmente l'intérêt.

L'ouvrage est mis en vente à un prix d'une extrême modicité : 12 marks (15 francs) pour une année, composée de vingt-quatre livraisons, c'est-à-dire cent quarante-quatre planches. Chaque livraison isolément : 75 pfennigs. Le premier volume comprend les livraisons de septembre 1896 à septembre 1897. Le deuxième volume, commencé en octobre dernier, est en cours de publication.

Le *Trésor de Sculptures classiques* de MM. von Reber et Bayersdorfer devrait être mis entre les mains de tous les artistes et prendre place dans les bibliothèques de toutes les académies et écoles d'art.

NOTES DE MUSIQUE

Le deuxième Concert populaire

L'extraordinaire virtuose du clavier F. Busoni est revenu, pour la troisième fois, éblouir le public bruxellois du prestige de son mécanisme prodigieux. Il n'est guère de pianiste qui ait, plus que lui, approfondi la technique de son instrument. Puissance de son, vertigineuse agilité des doigts, sûreté d'attaque, délicatesse du toucher, M. Busoni réunit toutes les qualités qui font les grands virtuoses. Mais le pianiste l'emporte de plus en plus chez lui sur

l'artiste, et si son jeu étonne, l'interprétation qu'il donne du Concerto en *mi bémol* de Beethoven — interprétation faite de contrastes, d'oppositions heurtées, de recherches d'effets pianistiques — n'est guère faite pour plaire aux musiciens. Et que dire de l'incohérente fantaisie sur les *Puritains* par laquelle il a clôturé son programme! Quelques pianistes facétieux se sont amusés, vers 1840, à improviser sur le banal thème de marche de Bellini les casse-cous les plus périlleux. Les « variations » étaient dans le goût de l'époque, et l'acrobatie musicale passait pour la marque du génie. Nous sommes loin, heureusement, de cette fâcheuse tendance, et en essayant de nous y ramener, M. Busoni à dû s'apercevoir que les auditeurs des Concerts populaires se refusaient énergiquement à le suivre.

L'audition avait debuté par l'exquise *Psyché* de César Franck, bien exécutée par l'orchestre et par le *Choral mixte* de M. Soubre. On eût souhaité, dans les passages de force surtout, une masse vocale plus nombreuse. Les sonorités éclatantes de la symphonie dominaient trop le chant et déséquilibraient cette partition charmante. Deux pièces purement symphoniques complétaient cet attrayant programme : les *Murmures de la Forêt* et la *Kaisermarsch*, qui ont valu à M. Joseph Dupont un succès personnel unanime et significatif.

Maison d'Art.

Séance de musique de chambre : Mme Feltesse-Oscombre, cantatrice; MM. Laoureux, violoniste, Godenne, violoncelliste, et Bosquet, pianiste.

Morceaux classiques chantés par Mme Feltesse-Oscombre. Belle voix claire, un peu froide, excellente méthode. Plus d'émotion dans les traits, intéressants, que dans la voix, très haute et pure.

Trios connus de Mozart, de Beethoven et de Brahms interprétés par les jeunes musiciens qui semblaient s'être peu concertés ce jour-là sur l'ensemble de leur exécution. M. Bosquet, dont le talent est si souple et si expressif d'ordinaire, était, cette fois, tout en sécheresse. Et il assassinait les deux autres instruments du son d'un piano à queue tout au large ouvert. De sorte que j'ai peu joui du talent bien connu de ses partenaires. Mais le temps était à la bourrasque, ce qui explique tout.

A Verviers.

On nous écrit de Verviers : « La musique n'a pas chômé depuis un mois. Nous relevons au nombre des auditions les plus remarquées le premier des Nouveaux Concerts de l'Ecole de musique et le premier des grands concerts annuels de la Société d'harmonie. M. L. Kefer dirige ici et là la bande symphonique. Celle-ci a interprété la *Symphonie de Jupiter* de Mozart, l'*Écossaise* de Mendelssohn, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, le *Carnaval* de Dvorak, etc. Au prochain concert de l'Ecole nous attendons M. et Mme Félix Mottl. Excusez du peu! Au nombre des solistes entendus aux deux séances que nous signalons, mentionnons Mmes Kutsherra et Jeanne Raunay, MM. Lœvensohn et Gustave Kefer, celui-ci très goûté et très applaudi dans une série de pièces pour clavecin. »

LES SCULPTURES DU JARDIN BOTANIQUE

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Oh! non, « ils ne sont pas tous fameux, les bronzes qui réalisent la large conception de Jules De Burlet, qui fut si belle d'espérances ». Et je pense que cela tient non seulement à un manque possible de surveillance, mais surtout à l'organisation, au plan même de cette entreprise esthétique.

En effet, presque tous les sculpteurs représentés au Jardin botanique ont forcé leur talent; seize artistes ont jusqu'ici concouru à cet ensemble; toutes leurs œuvres eussent dû être décoratives, et il était certain que ce but ne serait pas atteint. Nous n'avons pas seize bons décorateurs, loin de là! Pour comble de malheur, on a exigé des artistes qu'ils modelassent des animaux; seconde spécialité. Tout avait donc été « prévu » pour que la plupart créassent une œuvre inférieure à la moyenne de leurs productions.

On m'objectera que les maquettes de C. Meunier et de Vander Stappen suppléaient à la disette d'idées ou au défaut de sens décoratif de leurs collaborateurs.

Mais si les artistes les avaient trop suivies, que serait devenue l'idée première de ce grand travail : la création d'un « musée » de l'école de sculpture belge?

Le musée idéal serait, je pense, celui où les facultés de chaque artiste se trouveraient représentées dans leur plénitude, dans leur plus haute expression.

Si les artistes s'étaient plus inspirés des maquettes de Meunier, leur originalité, déjà si peu subsistante, eût disparu tout entière. A part Meunier, très à l'aise dans des sujets tels que le *Moissonneur* et le *Semeur* qu'il s'était réservés et qu'il a grandiosement traités; à part Dillens, que l'aspect décoratif préoccupe toujours, et Gaspar, qui est surtout animalier, peut-on dire que chaque sculpteur a résumé dans son œuvre les qualités qui le renomment? Non, car ainsi que je l'écrivais plus haut, la plupart ont forcé leur talent.

Que reste-t-il du raffinement de sentiment qui caractérise l'*Inquiétude* ou la *Sortie d'église* de Charlier, dans le *Bûcheron*, qu'il n'aurait peut-être jamais exécuté si on ne l'y avait sollicité? Je m'en tiens à cet exemple, auquel je pourrais en ajouter bien d'autres.

Sans doute il faut louer grandement M. Jules De Burlet de la large conception qu'il a « osé » vouloir; il faut le louer, sans réserve, d'avoir fait plus que les ladres et dérisoires commandes habituelles; l'exécution de son projet a été confiée, autant que possible, aux artistes qui étaient le plus à même de le réaliser, mais j'estime que le résultat obtenu et déploré était inévitable.

Si l'on voulait créer un musée de la sculpture belge, il y avait un moyen bien simple d'y réussir : il suffisait de dresser une liste des artistes dignes d'y figurer. MM. Vander Stappen et Meunier auraient rempli cet office avec la largeur de vues et l'impartialité que nul esprit sincère ne leur dénie.

Les artistes choisis, on leur aurait abandonné les deux squares de la place de l'Industrie et celui de la place de la Société civile. Les décorateurs y eussent choisi quelque endroit que leurs aptitudes pussent rehausser; les autres, sans forcer leur talent, eussent obéi à leur inspiration coutumière, et MM. Meunier et Vander Stappen auraient été chargés de disposer ces œuvres dans les jardins.

Il est incontestable que, de cette façon, la valeur de l'école belge aurait été représentée exactement, ce qui n'est certes pas au Jardin botanique.

Car rien ne vaut l'initiative personnelle de l'artiste. Qu'on s'attache donc à l'épouser, à la servir! Dillens a ébauché un original projet de décoration pour l'étang d'Ixelles; il a entrevu une décoration du Palais de justice de Bruxelles. Pourquoi ne les lui commande-t-on pas? Il est si facile d'être un bon ministre des beaux-arts. Je ne puis comprendre qu'il y en ait parfois de mauvais, et Dieu sait s'il y en a!

Meunier a manifesté l'intention d'ériger un MONUMENT AU TRAVAIL, qui serait composé du *Creuset brisé* et des bas-reliefs *La Moisson*, *le Port* et *les Houilleurs*, déjà ébauchés. Qu'on l'y pousse donc! Qu'on l'encourage! Qu'on le soutienne! Qui voudrait porter devant l'avenir la responsabilité d'avoir pu provoquer la création d'un monument sublime et de ne pas l'avoir voulu?

Excusez, Monsieur le rédacteur en chef, ces quelques réflexions et agréez l'expression de mes sentiments très distingués.

J. LECOMTE

PETITE CHRONIQUE

Le SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE groupera, pour la première fois, les artistes allemands d'avant-garde : MM. Liebermann, W. Leistikow, Curt Hermann, O. Eekmann et Mlle Dora Hitz, de Berlin ; MM. F. Rentsch et Max Stremel, de Dresde ; MM. P. Kayser, A. Illies, J. von Ehren et Mlle Brinckmann, de Hambourg ; le sculpteur K. Gross, de Munich. L'Angleterre sera représentée par MM. Ch.-W. Bartlett, Brangwijn, A.-V.-C. Hazledine et R. O'Conor. Les Pays-Bas, par MM. Deijsselhof, Nico Jungman, F. Melchers, Thorn Prikker, J. Toorop, Van Hoytema, Mlles L. Van Mattemburgh et J. Koster. La France, par MM. Maurice Denis, Le Sidaner, Lucien Simon, A. Charpentier, J. Desbois, M. Cazin, A. Maillol, Ch. Plumet, P. Ranson, T. Selmersheim. Les pays scandinaves, par MM. Thaulow, Vallgren, Willumsen, Mme Thaulow, les artistes de la manufacture royale de porcelaines du Danemark, MM. Bing et Gröndhal, la Société danoise du Livre. Les États-Unis d'Amérique, par MM. J. Alexander, P.-W. Bartlett, Ch. Fromuth, Childe-Hassam et Tiffany.

Pour la Belgique, outre M. Théo Van Rysselberghe qui exposera l'ensemble de ses œuvres récentes, prendront part au Salon : M. A. Baertsoen, Mlle A. Boch, MM. E. Claus, G. Combaz, Evaldre, J. De Praetere, L. Frédéric, A.-J. Heymans, Mlle Huez, MM. Ch. Mertens, C. Meunier, G. Minne, G. Morren, R. Picard, A. Verhaeren, Ch. Vander Stappen, etc. Au total, une soixantaine d'exposants donnant en raccourci un aperçu des tendances modernistes dans le domaine de la peinture, de la sculpture et des arts d'industrie et d'ornementation.

Le peintre Nicolas Van den Eeden et le statuaire H. Le Roy ouvriront le mercredi 2 février, à 2 heures, à la MAISON D'ART, une exposition de leurs œuvres.

Dimanche 30 janvier, à 4 heures, fermeture de l'Exposition des œuvres d'Emile Claus.

Le paysagiste VICTOR GILSOUL, invité à exposer un ensemble de ses œuvres récentes à Francfort, à Dresde, à Munich, etc., a réuni pendant quelques jours dans son atelier, la semaine dernière, les quinze ou vingt toiles qu'il destine à ce voyage circulaire. Elles forment la dernière moisson artistique du peintre, moisson abondante et variée. On peut dire que pour M. Gilsoul l'année a été belle. L'artiste se dégage peu à peu des bitumes et terres d'ombre qui obscurcissaient sa palette. Il s'oriente vers les colorations claires, vers la lumière, vers les joies d'une nature radieuse. Telles de ses études exécutées à Overyssche marquent, à cet égard, une évolution significative. Des coins de Flandre, — Nieuport, Dixmude, — des sites brabançons affirment la sincérité d'un artiste épris de vérité, marchant droit dans le chemin tracé par les maîtres du paysage et dont l'art s'affirme et grandit.

Les théâtres :

Le succès du *Juif polonais* au NOUVEAU-THÉATRE s'est affirmé davantage à chaque représentation. Nous avons dit avec quelle maîtrise Mévisto joue le rôle de Mathis, dont il a fait une création saisissante de grandeur et d'émotion. Aujourd'hui dimanche, dernière représentation du drame d'Erckmann-Chatrian. Demain, reprise de la *Vie de Bohème*.

Le THÉATRE DU PARC annonce pour demain une représentation extraordinaire avec le concours de Coquelin cadet et de Mlle Fériel. Au programme : *L'École des femmes* et une scène de *Démocrite* ; Vendredi prochain, première représentation de *Niobé*, comédie nouvelle de M. Maurice Ordonneau, et reprise du *Baiser*, de Th. de Banville, en attendant *Jalouse*, de MM. Bisson et Leclercq.

AU THÉATRE DE L'ALHAMBRA la reprise du *Courrier de Lyon* a fait salle comble et l'erreur judiciaire dont fut victime le malheureux Lesurques a, comme toujours, impressionné les spectateurs.

Le *Courrier de Lyon* cédera l'affiche à la *Closerie des Genêts*.

Les représentations de *Hänsel et Gretel*, interrompues par une indisposition de Mlle Maubourg, ont été reprises jeudi au THÉATRE DE LA MONNAIE. L'artiste, qui incarne avec tant de naturel et de talent le personnage de Hänsel, a été l'objet d'une ovation sympathique et unanime.

Le THÉATRE DES GALERIES a corsé de quelques scènes nouvelles, ingénieusement intercalées, la somptueuse revue de M. Garnir. On a applaudi les « embellissements de Bruxelles », l'apparition de M. Lorand en Turc authentique, « Bruxelles en l'air », allusion au fameux pont qui soulève en ce moment tant de polémiques, etc., et surtout une série de tableaux vivants congolais et antiesclavagistes, très bien réglés, auxquels prennent part deux cents figurants.

Une séance musicale sera donnée mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la MAISON D'ART, par Mlle Henriette Eggermont, pianiste, et M. Arthur Moins, violoniste. — Billets chez MM. Schott frères.

La Société des concerts Ysaye vient de s'assurer le concours du fameux ténor de Bayreuth, M. Aloïs Burgstaller, pour l'audition d'œuvres de Wagner qu'elle donnera le 30 janvier.

Ce concert, dirigé par M. Félix Mottl, sera consacré à des fragments du *Crépuscule des Dieux* encore inédits à Bruxelles. C'est tout d'abord le grandiose prologue de l'œuvre, comprenant la scène des Trois Nornes ou Parques germaniques (Mmes Henriette Mottl, Marie Tomschick et Christine Friedlein, du théâtre de Carlsruhe), puis la scène d'adieux de Brunnhilde et Siegfried (Mme Mottl et M. Burgstaller), enfin la conclusion instrumentale du prologue connue sous le nom de *Voyage au Rhin*.

Du troisième acte on entendra pour la première fois la scène de la mort de Siegfried, suivie de la *Marche funèbre*. C'est M. Burgstaller qui chantera la partie de Siegfried.

Le prélude de *Parsifal*, la *Chevauchée des Walkyries*, les prélude et finale de *Tristan et Yseult*, chantés par Mme Mottl, compléteront ce beau programme.

Le progamme du Concert populaire qui sera donné aujourd'hui à Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, se compose de la symphonie de Dvorak, composée en 1894 sur des thèmes américains, de l'ouverture de *Manfred* et du concerto pour violoncelle et orchestre de Schumann, du *Lied* pour violoncelle de Vincent d'Indy et de la *Trompeter-Ouverture* de Mendelssohn. Soliste : M. Horace Britt.

M. Guidé a donné sa démission de hautbois solo à l'orchestre du théâtre de la Monnaie. L'éminent artiste y sera bien difficilement remplacé.

Le Concert Francis Thomé qui devait avoir lieu hier soir à la Grande-Harmonie a été remis à une date ultérieure par suite d'une indisposition de Mlle L. Viborg.

Parmi les plus beaux calendriers artistiques que le nouvel an a fait éclore, signalons celui composé par M. EMILE BERCHMANS, le peintre liégeois, pour *The fine art and general insurance company*. La lithographie en couleurs qui orne ce calendrier a une réelle valeur d'art.

Le journal *La Famille*, que dirige depuis sa fondation, avec un tact et une convenance parfaits, notre confrère Joseph Kloth, vient de célébrer son jubilé de vingt-cinq ans. Il est peu de périodiques qui conservent pendant une aussi longue durée la confiance et la sympathie de leurs lecteurs. Nos félicitations à la *Famille* et nos vœux de prospérité pour l'avenir.

L'*Union de la Presse périodique belge* invitera le mois prochain ses membres à assister à une conférence que fera M. GEORGES KAÏSER, président de la *Société de Géographie*, sur l'Expédition de Gerlache. Cette conférence sera accompagnée de projections lumineuses et suivie d'une audition musicale à laquelle prendra part le *Cercle choral de Dames*. La fête aura lieu dans la salle d'armes Raymond Delhaise (ancienne salle Marugg).

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN
Rue de la Montagne, 86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES — OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES — Téléphone 1419.

J. Schavye, relieur, 45, rue Scailquin. Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO **25** CENTIMES. DIMANCHE 30 JANVIER 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

HENRY MAUBEL DIRECTEUR. — PIERRE LOUYS. *Les Chansons de Bilitis*. — LES POÈTES SCANDINAVES. *Zacharias Nielsen*. — L'ART EN LISIÈRES. — ARCHITECTURE. *La nouvelle Morgue*. — NOS AMIS LES ARBRES. — LA SOCIÉTÉ ÉLISABÉTHAINE DE LONDRES. — PETITE CHRONIQUE.

HENRY MAUBEL DIRECTEUR

Directeur du théâtre du Parc, un littérateur, un pur littérateur! Avec Garraud, un professionnel. C'est du neuf, cela, en Belgique, presque de l'étrange! à preuve que M. Karel Buls, bourgmestre intelligent pourtant, aurait dit en conseil communal, pour expliquer son vote antagoniste : M. Maubel n'est qu'un littérateur!

Nous étions réunis, plusieurs du régiment des artistes, chez un ami, chez une amie, combien hospitaliers et tièdement fraternels, quand, au soir prenant, la nouvelle arriva, télégraphiée, prompte comme l'annonce d'un bonheur... et d'un malheur. Ce fut un cri de joie et d'étonnement! de bon augure aussi, car il y a de l'espace entre une hardiesse rêvée et une hardiesse réalisée, et, si les jours précédents on avait conçu, émis, chauffé, poussé cette juvénile et esthétique candidature, plusieurs avaient pris la chose en aventure, en premier essai d'une réussite plutôt d'avenir qu'instantanée. Et le jeune héros lui-même croyait peu au triomphe, oubliant peut-être trop que là où, discrète, dans l'environ, rôde la fée porte-bonheur, celle de la douceur exquise et de l'amour, de caressants miracles facilement éclosent.

Bref, ça y était! et quand, quelques instants après, dans la mollement vibrante atmosphère d'un amical réfectoire, autour d'une table savamment ornée d'un outillage de faïences, de cristaux, de cuivres et de roses, nous nous trouvâmes dans le coude à coude et le compagnonnage de gais dîneurs et d'aimables dîneuses, en circulaire guirlande agrafée aux points médiaux par l'hôte rieur et par l'hôtesse imposante, contents et diserts au milieu de convives diserts et contents, la chaude et barytonnante voix de Camille Lemonnier, un peu rude et bousculante, de Camille Lemonnier, cet orateur-né mué en écrivain, dit, faisant impérieusement écouter ses paroles sonores et dictatoriales :

— C'est bien, c'est bien, hein! cette nomination de Maubel. Directeur! En plein dans le tohu-bohu. Celui d'un théâtre. Les acteurs, les actrices, les auteurs, les œuvres, le public, les journalistes. Lui qui se souhaitait, comme norme de vie, la retraite, l'isolement, la paix, peu nourricière d'énergie, des coins où l'on se tient avec quelques-uns, bien aimés. Lui qui parlait de travaux concentrés, silencieux, lentement réchauffés dans l'ouate

des méditations, en une existence couveuse. Lui qui allait si aisément au dédain de la foule et cultivait l'horreur du bruit. Il lui va falloir agir, à toute heure, vivre! Il lui va falloir compter les quotidiens soucis des choses qui se font et se défont sans cesse en un kaléidoskope d'actes inépuisablement changeant, résonnant, cliquetant. Les affaires! Les hommes! Les femmes! Les fâcheux! Les mufles! Leurs allées et venues, leurs chamaillages puérils ou tragiques. Il ne va plus avoir le temps d'être conscient. Dans la hâte de tout il va s'accoutumer aux belles inconsciences des instinctifs. Il va danser, sauter, rebondir sur le filet tendu élastique de la vitalité en émoi. Plus une heure de solitude sereine, si ce n'est quand on se résout à une fuite passagère, à une évasion vers quelque lointain, brusquement, coupant les lanières.

Martyrisant, croyez-vous? Eh! non, salutaire, réconfortant, vibrant, vivant! Je le lui ai dit quand il hésitait devant la députation de quelques camarades qui avaient imaginé le coup. Il faut se remuer, marcher, criai-je à plein gueuloir. Il faut entrer dans l'action. Nous devons tous entrer dans l'action. Ceux qui n'entrent pas dans l'action, je les conspue. Elle est passée la période où l'on pouvait (mettons où l'on devait) se garder de descendre des nombreuses tours d'ivoire, ou de celluloïse, ce similiivoire, en lesquelles tous nous perchions. Nous avons suffisamment travaillé, embelli, frotté, nettoyé, poli, astiqué, fait triompher en ses nécessaires beautés la Forme. C'est acquis, ça. Nul ne conteste plus là-dessus en de raseuses dissertations. La victoire est complète. Nous avons balayé toutes les récalcitrances, et si nous en restons les dépositaires suprêmes, il en a reflué suffisamment au dehors pour que, chez nous, même ceux qui ne savent que saboter la Litterature, en aient un maniement très convenable. Le niveau a monté, prodigieusement. Il n'y a plus qu'à laisser faire. Les directions sont bonnes, les voies sont ouvertes; tout est en marche et en bel ordre. Laissons cette besogne à ceux qui préfèrent en mourir à force de s'y cantonner, contemplant leur ombilic. De la Vie, de l'Action, voilà l'actuelle consigne. Se mêler à l'ambiance, y prendre sa part, sa large part, de tracas, de devoirs. S'agiter avec ceux qui s'agitent, à l'américaine, dans le méli-mélo universel, au hasard des circonstances, des occurrences. Aider au fourmillement social, joindre les frères, les adversaires dans les luttes, les batailles, les mêlées. Être un homme, un agissant dans ces temps tumultueux, au lieu d'un cénobite de la pensée et de l'art; faire servir l'Art au triomphe des intellectuels désirs en l'appliquant comme le fer et le feu, tout de suite, sur les plaies et les difformités gangréneuses. Ne pas regarder de loin, ne pas se tenir en spectateur sur la rive; se jeter à l'eau bravement, faire tout jaillir, nager, tirer sa coupe, barboter, patauger au besoin, mais agir, agir, agir! vivre, vivre, vivre! Ce que je trouve notable en cette imprévue nomination de notre ami, c'est moins peut-être les pièces belges qu'il va monter, les acteurs belges qu'il va dénicher et pousser, l'élan vers une dramaturge novatrice, tout le trimberlin des avant-gardes, que sa décision de descendre ainsi sur la place et de tâter dans la foule. Et c'est pourquoi vive Maubel, directeur, vive et revive Maubel, directeur du théâtre du Parc, Maubel l'artiste littéraire, Maubel associé à Garraud le professionnel!

Nous avions écouté ce bouillonnement, ce flux de paroles bruyantes, et vivantes elles aussi, agissantes elles aussi, nous le sentions, en nos âmes qu'elles barattaient et faisaient agir et vivre de la vue plus claire et passionnée du grand Devoir humain dégagé, encoloré puissamment, modelé, sculpté par ce très brillant orateur au masque tribunitien léonin, aux lèvres frissonnantes et charnues de ceux dont la destinée est de parler et de convaincre, en de multiples apostolats. Les hein! hein! habituels à cette poitrine, pareils aux han! han! du bûcheron se piétant pour les grands coups de cognée, avaient ponctué ce galopant discours comme des coups de sabot sur un terrain sonore. Ce fut une explosion, les cuillères à potage subitement déposées, les coupes de champagne saisies et portées haut, brandies comme des épées, entrechoquées comme des boucliers. Vive Maubel directeur! Vive l'Action! Vive la Vie! Les visages rayonnaient et l'hôtesse saisissant le cou du MALE en un beau geste ingénu de Junon, mit sur ses joues le sceau bruyant de deux gros baisers que tous nous appuyâmes d'une nouvelle salve où les bravos et les vivats s'entrechoquèrent comme les balles d'une mitraillade de shrapnells.

Quelques instants après, dans l'accalmie, quand l'un de nous, fissurant le silence, dit : Tiens, les *Walkyries* qui passent, — ma voisine me demanda à l'oreille : Est-ce qu'il a parlé sérieusement?

Ah! oui, sérieusement! Je l'espère pour Lui et pour tous.

PIERRE LOUIJS

Les Chansons de Bilitis.

Gustave Flaubert avait décrit, en des fresques larges et sonores, d'un style somptueux, une antiquité guerrière, vibrante du vacarme des cohortes, des camps, des sièges et des massacres, autour de la figure hiératique de Salammbô. Épopée grandiose, roulant, dans le fleuve de ses épisodes, des armées en déroute, des victoires, des orgies formidables, des holocaustes et des héros barbares. Voici qu'à son école, M. Pierre Louijs, en un style moins superbe, mais plus parfumé, nous a apporté aussi une vision de l'antique, nouvelle et également originale. Le parfum de ce style a sans doute été trouvé, dans la tombe de Bilitis, en une de ces fioles qui pendaient aux chevilles de terre et dont

l'une d'elles, après si longtemps, était encore embaumée. C'est pourquoi l'antiquité de M. Louijs, au lieu d'être belliqueuse et publique, comme celle de Flaubert, est intime et érotique. Après les filles de rois et les chastes prêtresses, il fait revivre la courtisane habile aux danses impudiques ou la gardeuse de chèvres invoquant Pan à l'ombre tournante des oliviers. Après le mouvement tragique, c'est le geste amoureux. Les jeunes débauchés et les pâtres succèdent aux sénateurs puniques et aux soldats bardés de cuir et d'airain. Après le palais aux terrasses souveraines et la cité aux grands aqueducs, c'est le gynécée, le lupanar et les chambres lascives où les femmes jouent avec leurs seins comme avec des colombes. Après Carthage et le désert, c'est Alexandrie, Chypre, Lesbos ou Mytilène. Ah ! Revenez danser au clair de lune, filles de Pamphylie, car un poète délicieux est né pour rythmer vos grâces et chanter vos amours !

Si je parle aujourd'hui de M. Pierre Louijs, l'auteur si rapidement célèbre d'*Aphrodite*, c'est que le *Mercure de France*, en une édition de luxe, avec un très curieux frontispice polychromé de M. P.-Albert Laurens, vient de rééditer les *Chansons de Bilitis*.

Songez aux statuettes de Tanagra et imaginez-vous qu'un poète les colorie des nuances les plus subtiles de la vie, réchauffe leurs cœurs et allume leurs sens, et leur prête, en de fins paysages antiques qu'il évoque, une voix chantante. Ce magicien, c'est l'écrivain qui nous donne les *Chansons de Bilitis*.

Ce poème célèbre la vie d'une femme, née au commencement du VIe siècle avant notre ère, dans un village de montagnes situé sur les bords du Mélas, vers l'orient de la Pamphylie. Dans la première partie du livre elle est bergère, vivant parmi ses jeunes compagnes, adonnée au culte des nymphes et laissant sa virginité à un gardeur de troupeaux. Les bucoliques qui chantent cette enfance idyllique et sauvage et cette jeunesse inquiète de l'amour exhalent un panthéisme à la fois ardent et tendre; des sons de flûte s'y mêlent aux cris de passion des vierges impatientes et des nymphes saillies par les satyres, et une chaude sensualité païenne s'en émane. Bilitis aime les fleurs, les lézards, la lune, les arbres, les scarabées et les chèvres. Et voilà que ses sens s'éveillent. Ses amies et elles comparent leurs seins et leurs « pubertés rondes comme des cailles et blotties sous la plume naissante ». La belle poésie antique ignore, dans l'homme, des parties honteuses; l'amour n'y est pas une tare; elle adore Priape; la nudité apparaît triomphante et la vie victorieuse. Pour donner une idée des chansons de Bilitis, je m'autorise à copier celle-ci, avec l'aveu que sur aucun vase grec je n'ai vu danse plus rythmique et plus gracieux mouvement :

Sur l'herbe molle, dans la nuit, les jeunes filles aux cheveux de violettes ont dansé toutes ensemble, et l'une de deux faisait les réponses de l'amant.

Les vierges ont dit : « Nous ne sommes pas pour vous. » Et comme si elles étaient honteuses, elles cachaient leur virginité. Un ægipan jouait de la flûte dans les arbres.

Les autres ont dit : « Vous nous viendrez chercher. » Elles avaient serré leurs robes en tunique d'homme, et elles luttaient sans énergie en mêlant leurs jambes dansantes.

Puis chacune se disant vaincue, a pris son amie par les oreilles comme une coupe, et, la tête penchée, a bu le baiser.

La seconde partie du livre exalte les amours des tribades à Mytilène. Bilitis se trouve au milieu des Lesbiennes et brûle des feux sapphiques dont la vorace Astarté a versé l'ardeur en ses veines. Ce sont des nuits passionnées, des jeux lubriques, des coquetteries perverses, des enfantillages lascifs, au milieu des bijoux, des pots de fard, des fleurs, des miroirs, sous les couvertures de laine transparente, sur les lits bouleversés par le délire des amantes et les fêtes mouvementées de leurs ébats. L'atticisme de ces chansons, leur sentiment exquis ravissent. Elles sont élégamment salées, et le vice antique des tribades y est dépeint en scènes qui seraient comme des miniatures laissées par quelque Appelles. La vie y frémit et, des gorges pâmées, bondit, avec des cris, des sanglots ou des rires, la tyrannique passion. Voici une de ces chansons qui, si elle n'est pas des plus pimentées, est des plus délicates :

Je laisserai le lit comme elle l'a laissé, défait et rompu, les draps mêlés, afin que la forme de son corps reste empreinte à côté du mien.

Jusqu'à demain je n'irai pas au bain, je ne porterai pas de vêtements et je ne peignerai pas mes cheveux, de peur d'effacer les caresses.

Ce matin, je ne mangerai pas, ni ce soir, et sur mes lèvres je ne mettrai ni rouge ni poudre, afin que son baiser demeure.

Je laisserai les volets clos et je n'ouvrirai pas la porte, de peur que le souvenir resté ne s'en aille avec le vent.

Enfin, la troisième partie consiste en épigrammes dans l'île de Chypre, où Bilitis est devenue courtisane. La tribade trop infidèle a été laissée à Lesbos, et ici les Ménades, à travers les forêts, brandissent le phallos, qui est de bois de sycomore, barbouillé de vermillon. L'hétaïre antique des poètes est autre que la catin moderne. Elle est officiante au culte d'Astarté et participe, dans ses orgies et ses mystères, au rôle des prêtresses. Aphrodite domine le monde et les belles filles se prostituent pour honorer la déesse, qui est la Mère du monde et la Fontaine de la vie des dieux! O les poèmes subtils et ironiques, où l'on voit des joueuses de flûte trop expertes, et les filles qui, aux hôtelleries, s'assurent si les lits sont de bon érable et si les planches en sont muettes ! Et c'est ainsi que Bilitis chante sa vie et sa chair, en ces chansons où l'on trouve, en germe, le beau roman d'*Aphrodite*, et où je cueille encore, parmi les épigrammes, ce poème amoureux :

Le premier me donna un collier, un collier de perles qui vaut une ville, avec les palais et les temples, et les trésors et les esclaves.

Le second fit pour moi des vers. Il disait que mes cheveux sont noirs comme ceux de la nuit sur la mer et mes yeux bleus comme ceux du matin.

Le troisième était si beau que sa mère ne l'embrassait pas sans rougir. Il mit ses mains sur mes genoux et ses lèvres sur mon pied nu.

Toi, tu ne m'as rien dit. Tu ne m'as rien donné, car tu es pauvre. Et tu n'es pas beau, mais c'est toi que j'aime.

EUGÈNE DEMOLDER

LES POÈTES SCANDINAVES

Zacharias Nielsen.

Dans l'œuvre tout entière de Nielsen, aussi bien dans ses romans que dans ses poésies, on entend les battements d'un cœur généreux et loyal.

Nielsen est un brave homme et un honnête écrivain dans toute

l'acception du mot. Il ne se drape point dans la cape romantique, c'est un paysan qui ne connaît d'autres joies et d'autres douleurs que celles de son âme simple.

Les *Humbles* ont trouvé en lui leur poète, leur chantre doux et inspiré.

Sa vie elle-même est un haut exemple de probité, de droiture et d'humilité.

Zacharias Nielsen naquit le 5 juin 1844 dans un petit village de Seeland; c'est le fils d'un forgeron; sa mère lui enseigna tout enfant la poésie populaire, elle le berça avec les vieux chants danois, l'endormit en lui contant les légendes merveilleuses de la Scandinavie.

Le poète parle ainsi de sa prime jeunesse :

Et le soir je venais souvent me reposer sur le petit banc placé devant la maison.

Alors quand le vent se plaignait doucement
Et que la lune argentait tout, autour de moi.
Il me semblait qu'un esprit me rendait visite
Et que la nature elle-même répétait pour moi seul
Son grand et divin poème.

Oui, c'est bien la nature elle-même qui l'inspira; elle fut sa seule éducatrice et forma ce poète exquis.

Comme beaucoup d'enfants pauvres, Nielsen entra au séminaire; il en sortit avec le prix d'honneur. Successivement ensuite précepteur dans de grandes familles, instituteur à la campagne, journaliste, il élut définitivement domicile à Copenhague et se voua à la littérature.

Il a publié depuis lors beaucoup de nouvelles, de romans et de poèmes. Plusieurs de ses romans comptent de nombreuses éditions et sont traduits en plusieurs langues : *Une Rencontre*, la *Mouette* et surtout les *Charbonniers* sont célèbres dans toute l'Europe du Nord. Il a eu aussi de brillants succès dramatiques et au répertoire du théâtre royal de Copenhague sont inscrites plusieurs de ses pièces.

Ce peintre fidèle des existences modestes est un écrivain des plus consciencieux; il a remis sur le chantier cinq ou six fois chacun des volumes qu'il a publiés et le critique le plus exigeant ne trouverait pas une faute de style dans l'œuvre entière de l'artiste.

Enfin, à notre époque où le pessimisme vrai ou feint est de mode, Nielsen, bien qu'ayant beaucoup souffert, a su garder une âme d'enfant pleine de foi en tout ce qui est noble et grand.

Il est un des rares poètes chrétiens de la Scandinavie et quand nous lui demandions quelques renseignements sur son œuvre que nous voulions faire connaître, il nous répondait : « Dites avant tout que je suis un chrétien qui eut toujours beaucoup de joie dans le cœur. »

N'est-il pas consolant, au déclin de notre siècle qui a tout inventé : la poupée Edison, les demi-vierges et le pessimisme allemand, de trouver un artiste de grand talent qui dit simplement :

J'ai su garder mon cœur intact!

SOUVENIRS D'ENFANCE

Dans la vallée, là-bas, où les maisons du village
Se penchent, comme des têtes d'oiseaux au bord du nid,
Là-bas, où la simple et pauvre maison de paysan
Se cache humblement derrière les peupliers,
C'est là, oui c'est là que s'écoulèrent les jours bénis de mon enfance.

Et mille pensers arrivent joyeusement
Te tresser en mon cœur la couronne du souvenir, village où je suis né!
Hameau qui fut la capitale de mon royaume d'enfant
Et qui me semblait alors d'une beauté si incomparable,
Que souvent encore ma pensée se plaît à aller s'y reposer.

Oh! mon palais ne fut qu'une chaumière bien basse,
Aux murs blancs de chaux, au toit de paille,
Mais sur ces murs le soleil de Dieu venait luire,
L'alouette chantait au-dessus de mon toit
Et mille fleurs entouraient, en l'embaumant, ma maisonnette.

Oh! petite, mais si paisible chambrette
Où l'amour maternel me caressait tendrement!
Combien tu étais pauvre, comparée aux appartements luxueux des riches.
Cependant nulle part je n'eus plus de joie,
Nulle part je ne me sentis plus à l'aise qu'en toi.

Je vois encore chaque parcelle du champ,
Chaque arbre de la vallée ou du jardin, chaque coude de la route,
Car c'est là que je goûtai l'ivresse pure de l'enfance;
Là aussi que je versai mes premières larmes
Et que la vie commença à se montrer pour moi sévère.

Je connus là les douceurs de la liberté,
Jouant bruyamment avec des camarades.
J'étais tantôt étendu parmi les fleurs des champs,

Tantôt grimpé sur le dos de notre petit cheval bai
A galoper gaiement à travers les prairies,
Et le soir souvent je venais me reposer
Sur le banc placé devant la maison
Pour écouter le chant monotone de la huppe
Ou le cri aigu de la bécassine,
Ce pendant que le crépuscule enveloppait le marais de son voile.

Alors, quand le vent se plaignait doucement
Et que la lune argentait tout autour de moi,
Il me semblait qu'un esprit me rendait visite
Et que la nature elle-même répétait pour moi seul
Son grand et divin poème.

Et mon cœur se sentait plein d'ivresse,
Et d'elles-mêmes mes mains se croisaient pour la prière.
De toute mon âme j'implorais Dieu
Et je le priais pour tous, pour tous,
Me mettant, moi et les miens, sous sa sainte garde.

Chaque fois que j'évoque ces souvenirs
Pleins d'une joie ensoleillée innocente et claire,
J'ai l'âme si joyeusement émue
Qu'il me semble encore posséder dans ma poitrine
Un peu de mon âme d'enfant.

Cette charmante poésie de Nielsen, dont il est impossible de rendre en français toute la musique et toute la douceur, est connue de tous en Scandinavie, où le chantre aimé des simples est béni pour avoir fait respirer un peu d'air pur et rendu à quelques-uns l'espoir du lendemain.

Vte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN

L'ART EN LISIÈRES

L'OEuvre de l'Art à la rue, démonétisée par les concours, manifestations et exhibitions que l'on sait, méditait depuis quelque temps une transformation et des agrandissements, sous une enseigne rafraîchie.

La chose est consommée; et elle va ménager une existence

bien agréable aux artistes de l'avenir et même à ceux du présent pour que Dieu leur prête vie pendant quelques années encore!

Donc, ayant invité et rassemblé quantité de ministres d'Etat et autres, magistrats provinciaux et communaux, hauts fonctionnaires et pareilles compétences — M. Woeste, par exemple — pouvant avoir quelque influence sur la répartition des budgets, gens trop aimables pour se dérober à l'honneur — toujours flatteur — de patronner une entreprise d'art à laquelle le concours de leur goût, de leur savoir, de leur... tout ce que vous voudrez, est déclaré indispensable; quelques artistes aussi, charmés de se trouver en si haute et si fructueuse compagnie, on a organisé la grrrande conférence nationale de l'Art public.

C'était fort imposant. On a présenté à la dite conférence un mirifique projet de réorganisation de l'OEuvre, qu'elle a voté avec la naïveté qui distingue ce genre de réunions.

Il y avait là, du reste, un système qui devait plaire à un public essentiellement officiel et administratif : à savoir, d'incorporer l'organisation et la direction de l'art à l'organisation administrative du pays.

Nous aurons donc des Comités d'arrondissement, des Comités provinciaux, un Comité central national; une hiérarchie solide de délégués s'élevant des uns aux autres; des fonds, naturellement, mis à la disposition des Comités par les pouvoirs bénévoles; une répartition des dits fonds par les Comités supérieurs aux inférieurs; des échanges actifs de rapports et d'avis entre les Comités des trois degrés — la paperasserie indispensable; une espèce d'institution de Comités d'office dans les chefs-lieux d'arrondissement où les particuliers n'en auraient pas compris la nécessité et la douceur.

Voyez la savante habileté avec laquelle l'œuvre de prétendue initiative privée s'accroche à l'organisation administrative pour sucer, du haut au bas, les fonds des caisses publiques, grandes et petites! N'est-ce pas admirable? Voyez-vous les bras, les tentacules, les ventouses?

La bête sera amphibie, curieusement : officielle pour tirer l'argent; particulière et libre pour en disposer; elle soulagera peu à peu les administrations publiques du souci de régler les questions d'art sans encourir d'ailleurs, de ce chef, de responsabilités particulières. Et pour peu qu'on la laisse s'accrocher, les subsides ne lui manqueront pas. Tant d'influents personnages, déjà conquis par la cajolerie adroite du concours humblement demandé, portés du reste par habitude professionnelle à admettre la possibilité d'une organisation méthodique de la production artistique, ne pourront lui refuser la pitance espérée.

Mais vous voyez aussi le résultat : l'institution, sous un réseau de coteries étroites, d'un art officiel, conforme, dont les formules seront imposées à quiconque.

Une tyrannie de l'imagination artiste qu'on n'a jamais rêvée, même en Chine.

Car vous sentez que ces engrenages de Comités ne sont pas faits pour les chiens : qu'il n'y aura plus ni concours, ni commandes, ni achats, ayant quelque caractère public, qui échapperont à leur influence; qu'ils vont porter la manie de la réglementation à un point où rien n'y échappera; qu'il faudra se cacher chez soi pour faire et goûter un peu d'art qui ne soit point approuvé par un Comité ou sous-comité local.

Etant donnés, d'ailleurs, les étranges produits qu'a engendrés, antérieurement, l'action de l'OEuvre primitive, vous en verrez les effets!

Est-ce cela, cette servitude, que veulent les artistes belges en ce moment? Ont-ils besoin de cette tutelle? Est-ce à cela que doivent aboutir leurs recherches fécondes, leur production énorme, toute la rénovation, si spontanée, si puissante de l'art national à laquelle nous assistons?

Qu'ils laissent faire, qu'ils courbent l'échine et se laissent régenter par la pieuvre. Mais alors, on pourra bien dire que, pour longtemps, l'art public sera, chez nous, irrémédiablement fichu!

(*La Gazette.*)

ARCHITECTURE

La nouvelle Morgue.

Au quai aux Barques, non loin de l'antique maison du Cheval marin, la nouvelle morgue vient ajouter au vieux quartier des bassins une note architecturale nouvelle; ses lignes sévères, ses pittoresques pignons, ses matériaux aux colorations harmonieusement mélangées composent un ensemble intéressant et savoureux.

L'auteur, M. Acker, un des membres les plus distingués de la Commission royale des monuments, s'est tiré avec bonheur des complexités d'un programme difficile à exprimer en façades, et il en a traité les divers éléments avec un goût, une sûreté de main, une distinction assez rares chez nos modernes architectes pour que nous tenions à les signaler aux esthètes.

L'administration demandait à l'architecte de grouper dans un même monument un commissariat de police, une morgue et un dépôt mortuaire. Que de fois n'avons-nous pas vu résoudre un problème similaire en logeant derrière une façade correctement monotone des services compliqués et variés qui avaient des fenêtres trop grandes ou trop petites et des étages trop hauts ou trop bas! Mais qu'importait tout cela, si la façade était régulière, avec ses axes et ses symétries sans intérêt?

Ce n'est pas le cas, cette fois, car M. Acker a réussi à exprimer en façade le commissariat, la morgue et le dépôt mortuaire, tout en reliant habilement ces éléments constitutifs de son ensemble : le commissariat, avec ses larges baies, sa bretèche curieusement accrochée sur son encorbellement d'angle, son pignon originalement déployé sur deux faces et encadrant une niche au saint Michel doré (celui-ci trop grand d'échelle), réalise un aimable bâtiment administratif; à côté la morgue, aux petites portes d'entrée et de sortie, aux fenêtres hautes déversant la lumière sur les lugubres dalles de marbre, puis le dépôt mortuaire dont les petites ouvertures aux claustras de pierre correspondent à chaque mort qui y viendra chercher un asile momentané, donnent une impression de funèbre mélancolie, d'expression contenue, sobre, point tapageuse. M. Acker a encore souligné cette note par une coloration bien trouvée : au commissariat la brique rose, douce à l'œil, joyeuse; plus loin, la pierre noirâtre et la Gobertange font de ce coin une maison endeuillée... Les pierres parlent et, à les contempler, leur émotion, certes, vous gagne!...

Ne quittons pas ce petit monument, une des choses les plus réussies du Bruxelles moderne, sans signaler l'heureuse silhouette des pignons que couronnent des souches de cheminées et des gaines d'aérage d'un effet des mieux venus. Tout cela, sans lignes ondu-

lantes ni formes lippues, montre pleinement qu'au moyen de simples lignes rectilignes on peut composer une œuvre d'art moderne en tous points, pas classique du tout et absolument réussie.

NOS AMIS LES ARBRES

Un fait de destruction s'accomplit dans la province du Limbourg, dans la vallée de la Meuse :

La route de Lanaeken à Maeseyck, ornée de deux belles rangées d'arbres, d'ormes, frênes et de rares peupliers, était la plus belle œuvre naturelle de la Belgique. Cette route incomparable est devenue un vrai désert et nous ne pouvons la parcourir sans avoir les larmes aux yeux, des larmes de regret, mais aussi de colère et d'indignation contre les destructeurs de la plus belle œuvre d'art de la vallée de la Meuse.

En moins de six ans — depuis l'an 1890 jusqu'en 1897 — on a abattu *mille quarante-trois arbres* entre Neerhaeren et Eelen!

Mais comme si on avait eu conscience du crime commis, on n'a pas osé immoler quelques victimes, les arbres placés dans le voisinage de Maeseyck et de Lanaeken, dans la crainte sans doute que les habitants de ces importantes localités n'eussent trop violemment protesté contre les actes de vandalisme ou peut-être aussi pour les habituer doucement à l'idée du sacrifice qu'ils auront à subir.

Quoi qu'il en soit, on s'apprête à continuer l'œuvre de destruction. Le ministre de l'agriculture mettra-t-il un terme au vandalisme qui s'accomplit dans notre chère vallée de la Meuse?

Nous ne parlons pas des deux cents soixante peupliers abattus le long du canal entre Lanaeken et Neeroeteren.

***

A Paris aussi on crie contre les destructeurs de nos amis les Arbres. Un extrait de l'*Aurore*, le nouveau journal quotidien :

« Ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai appris hier matin que les arbres séculaires qui poussent leurs rameaux vigoureux sur le rivage de la Seine, à côté du pont Royal, étaient peut-être menacés par l'établissement d'un nouveau ponton pour le service des bateaux-mouches. J'espère encore qu'il n'en est rien; ce coin est l'un des plus pittoresques des bords parisiens de l'Illustre Fleuve.... Je veux croire encore que l'aspect du lieu ne sera pas modifié, qu'on ne portera pas des haches sacrilèges sur ces troncs vénérables.... Mais il est bon de protester sur l'heure, de signaler le danger. Car, plus tard, il serait trop tard. Et il ne faut pas oublier que la haine de l'arbre est une des caractéristiques du muflisme contemporain! »

***

D'autre part, on a pu lire dans le *Journal de Bruxelles :*

« Une circulaire du Touring-Club de Belgique remet à l'ordre du jour la question des arbres de nos grandes routes. Elle rappelle parmi d'autres actes de vandalisme la destruction à jamais regrettable des arbres du canal de Bruges à Damme. Il s'agissait, comme on se le rappelle, de trembles merveilleux encadrant comme d'une double rangée de *flabelli* le long miroir d'un de ces canaux qui sont le charme de Bruges et du pays flamand. Rendons encore une fois hommage aux notoires et artistes interventions qui s'efforcèrent à empêcher ce sacrilège contre la beauté sainte des choses, Du reste, celui-ci fut si déplorable que l'on en doit espérer de bons résultats. Ne pourrait-il rendre désormais impossible le retour d'actes semblables? Précisément le long du canal d'Ostende à Bruges se trouvent encore des trembles vraiment admirables. Inclinés sous le vent d'ouest, leurs branches gardent des souvenirs de tempêtes; ils se montrent bien ce que sont les trembles, le motif typique, l'âme du paysage de nos côtes. Certes, le pin parasol exprime moins bien la terre d'Italie et n'a pas cette vie frémissante et lumineuse. Mais voilà! Le pin d'Italie est classique (1). Corinne l'a chanté, et nous ne savons nous éprendre comme il faudrait de ce qui nous appartient. La parole évangélique est vraie même pour les arbres : Nul n'est prophète... Cependant un mouvement très net s'est dessiné, et il est possible que nos vieux trembles demeurent aux artistes et à tous ceux qui savent voir. »

La Société Elisabéthaine de Londres.

Il existe à Londres une Société qui a pour but de restaurer les véritables traditions shakespeariennes : c'est la Société Elisabéthaine. Elle vient de tenir sa quatorzième session sous la présidence de M. Sidney Lee, qui a prononcé un beau discours où il a donné quelques détails sur l'expansion de l'œuvre de Shakespeare à l'étranger. C'est dans les pays slaves et allemands que les pièces du grand dramaturge sont le plus en faveur. En Allemagne, on a donné, l'an dernier, neuf cent dix représentations de ses chefs-d'œuvre. A Berlin, ce sont *Roméo* et le *Marchand de Venise* qui obtienennt le plus grand succès. A Vienne, on préfère *Coriolan*, *Antoine et Cléopâtre* et le *Songe d'une Nuit d'été.*

Dans toute l'Europe orientale, Bohême, Hongrie, Pologne et Russie, le succès des drames de Shakespeare va croissant chaque année et M. Sidney Lee prévoit le moment où ils pénétreront jusqu'en Asie, puisque des traductions viennent d'être faites en hindou et en japonais.

Les pays latins montrent moins d'enthousiasme pour le grand tragédien. Bien que le fameux acteur Ermete Novelli continue à jouer *Othello* et le *Marchand de Venise* dans les théâtres de Madrid, de Barcelone et des principales villes de l'Italie, les productions shakespeariennes sont un peu délaissées dans les péninsules ibérique et italienne depuis la mort de Rossi et la retraite d'Adelaïda Ristori. En France et en Belgique, on ne joue plus ces chefs-d'œuvre que travestis en opéras. Et alors ce n'est pas Shakespeare, c'est Verdi, c'est Ambroise Thomas que l'on va applaudir.

M. Sidney Lee a fait, en terminant, une remarque assez curieuse; c'est que le succès de Shakespeare sur le continent correspond à une période de décadence en Angleterre. Il est vrai qu'on le joue plus souvent et mieux à Drury-Lane et au Lyceum que dans les théâtres de Vienne ou de Berlin; mais si l'on prend l'ensemble des représentations de toute l'année en Angleterre et en Allemagne, c'est ce dernier pays qui l'emporte. Ce fait est d'autant plus remarquable que les Allemands ont leur Gœthe et leur Schiller, tandis que les Anglais, qui ne jouent point les classiques étrangers, n'ont, en fait de classique, que leur Shakespeare. M. Lee attribue ce résultat à l'archaïsme du texte original, qui le rend difficilement intelligible aux Anglais peu lettrés, tandis que cette difficulté philologique n'existe point pour les étrangers à qui l'on donne le plus souvent des traductions assez bien faites.

Cet argument est faible. On peut répondre à M. Lee qu'en revanche à l'étranger on ne peut apprécier la poésie, l'énergie, les beautés de l'original.

N'empêche que la conférence du président de la Société Élisabéthaine a été des plus intéressantes au point de vue littéraire.

(1) Ce pin est tout bonnement le pin sylvestre de notre Campine qu'on laisse pousser à volonté! (N. D. L. R.)

Petite chronique

MM. Frantz Charlet et Lucien Frank *ouvriront* demain une exposition de leurs œuvres à la galerie du Congrès, 5, rue du Congrès.

M. Charles Samuel vient de l'emporter sur ses concurrents, MM. J. Dillens et Th. Vinçotte, dans le concours institué pour élever un monument à M. Frère-Orban. Le projet qui a été choisi par le jury est ainsi décrit par un de nos confrères : « Frère-Orban est représenté debout, adossé à la tribune parlementaire, la tête relevée et un peu de côté, les bras croisés sur la poitrine, la redingote entr'ouverte. L'architecture du socle est due à M. Acker et porte sur sa face antérieure l'inscription : Frère-Orban, 1812-1895. « Je combattrai jusqu'à mon dernier jour pour la liberté. »

Sur les faces latérales du socle deux figures allégoriques de style classique. L'une laisse tomber des chaînes brisées et représente l'*Abolition des octrois* ; l'autre tient des tablettes et représente l'*Histoire*. La statue sera exécutée en marbre blanc, le socle en granit gris de Suède ou d'Ecosse. »

On sait que ce monument sera élevé place Surlet de Chokier.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, à l'Alhambra, premier concert extraordinaire de la *Société symphonique des Concerts Ysaye*, exclusivement consacré à Richard Wagner. La répétition générale d'hier a été un triomphe pour Félix Mottl, pour les solistes : Mme Mottl, M. Burgstaller, de Bayreuth, Mmes Tomschick et Friedlein, de Carlsruhe, et pour l'excellent orchestre de la Société, mis au point par M. Guidé avec un talent que l'illustre chef d'orchestre s'est plu à proclamer.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer aura lieu demain lundi, à 8 h. 1/2 du soir, salle Ravenstein, avec le concours du pianiste Storck. Au programme : Quatuor en *ré* majeur (op. 64), Haydn; Sonate pour piano et violon, Fauré; Quintette à deux altos, Mozart.

Le quatuor se fera entendre à Liége, au Conservatoire, le mercredi 2 février, à 8 heures du soir.

La Section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple consacrera sa prochaine séance aux œuvres de Moussorgski : Conférence par M. P. d'Alheim, interprétation musicale par Mme Marie Olénine, MM. Ch. Henusse, pianiste, Verboom, ténor, et Schoepen, baryton.

Cette séance, d'un intérêt exceptionnel, aura lieu à la Grande-Harmonie mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir. Prix d'entrée : 2 francs (gratuite pour les membres de la Section d'art et du Parti ouvrier).

M. Joseph Wieniawski se rendant au mois de février en Allemagne, sa prochaine matinée musicale aura lieu dimanche 6 mars, à 10 heures.

Le bal annuel des élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles aura lieu au théâtre Lyrique, le 5 février, à 9 heures.

Les théâtres :

M. Bruneau surveille à la Monnaie les répétitions de *Messidor*, qui passera le 10 février. Les répétitions d'orchestre de *Fervaal* commenceront cette semaine.

L'œuvre est en scène et la direction compte donner cette importante reprise vers le 20 février.

Au Nouveau Théâtre, demain lundi, première représentation de *Brignol et son fils*, d'A. Capus, et de *Les Fourberies de Nérine*, par Th. de Banville.

Au Parc, vendredi, première représentation de *Jalouse*, de MM. Leclercq et Bisson.

A l'Alhambra, la *Closerie des Genêts*.

Au Théâtre Molière, *Henri III et sa cour*.

Le Diable-au-Corps de la rue aux Choux a rouvert ses portes et, dans une soirée d'inauguration qui avait réuni un public nombreux, a débuté avec succès par une série de saynettes et de fantaisies de Courteline, Maurice Donnay et Fragerolle.

C'est mardi prochain, 1er février, qu'aura lieu à Anvers la première représentation de *Numance*, le nouveau drame lyrique de M. J. Van den Eeden.

Le comité de la manifestation projetée en l'honneur de M. Charles Buls vient de se réunir en assemblée générale. Les souscriptions étant extrêmement nombreuses, il a décidé de clore à bref délai les listes et de prier les retardataires de se hâter.

Une décision sera prise dans une prochaine réunion quant à la destination des fonds recueillis. L'avis unanime est, jusqu'ici, d'attribuer ceux-ci à l'érection, dans une des rues de la capitale, peut-être dans celle qui vient de recevoir la qualification de *rue Charles Buls*, d'un souvenir (sculptural et architectural) destiné à perpétuer la mémoire des services rendus aux arts par le bourgmestre-esthète au cours de sa belle carrière administrative.

Le secrétaire, M. Omer Coppens, 10, rue des Coteaux, et le trésorier, M. Paul Hankar, 63, rue Defacqz, transmettront au comité les projets que les souscripteurs désireraient soumettre à ce sujet.

M. Charles Morice, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*, ce livre sensationnel d'il y a quelques années qui inspira à M. Anatole France trois articles consécutifs dans le *Temps*, a donné une conférence au palais du gouvernement, à Gand, dimanche dernier. On ne peut que louer M. le gouverneur de l'initiative qu'il a prise en invitant ses relations à ouïr la parole autorisée de l'artiste français, mais on pourrait prier les dites relations, si fermées soient-elles à toute jouissance intellectuelle — et celle-ci fut complète cependant, tant par la hauteur des aperçus que par la langue employée, merveille d'élégance et de pureté ! — de tâcher au moins d'écouter, sinon de comprendre. Des demoiselles, de petits jeunes gens menant leur flirt en un perpétuel chuchotement, de grosses vieilles dévotes scandalisées des trente-deux bâtards attribués par le conférencier à un évêque du moyen-âge et échangeant alors en un constant murmure leur mutuel *shoking !* ont distrait et ennuyé fort impoliment les personnes qui étaient venues pour l'entendre. Quoi qu'il en soit, les délicats, les attentifs ont trouvé le régal grand et en remercient vivement M. Charles Morice ainsi que M. le gouverneur de Gand.

Le célèbre acteur Taillade, que nous applaudîmes naguère à l'Alhambra dans le rôle de Louis XI qui lui valut ses plus retentissants succès, vient de mourir subitement à Bruxelles, où il allait faire ses adieux dans la *Closerie des Genêts*. Il était né à Paris en 1826. Ses débuts datent de 1847, à la Comédie française. Ses funérailles seront célébrées à Paris mardi prochain.

On annonce également la mort du plus fécond des feuilletonistes, Emile Richebourg.

Une vente importante d'œuvres de Rops aura lieu à Paris, à l'hôtel Drouot, le 7 février, à 2 heures. Elle comprend 22 aquarelles, 49 dessins réhaussés, une gravure et trois peintures à l'huile, le tout constituant la collection de M. H. W... Le catalogue est précédé d'une intéressante préface de M. E. Ramiro, ropsographe attitré.

La *Critique* ouvre une enquête sur *M. Emile Zola et l'opinion*, à propos de sa lettre du 13 janvier publiée par l'*Aurore*.

Paris — HENRY LEMOINE & Cie — Bruxelles.

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Selon l'Évangile de saint Matthieu

PAR

J.-S. BACH

Version française de G. ANTHEUNIS

Adaptation du texte biblique et réduction au piano

PAR

F.-A. GEVAERT

Prix net : 12 francs.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Dix-huitième année. — N° 6. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 6 Février 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

Les Fabians de l'Art. — Des Livres nouveaux. *Les Valets*, par Georges Lecomte. *Cœur en détresse*, par Arthur Daxhelet. *Ghislaine*, par Alex Meunier. *Lucanie*, par Ch. Bernard. — Le Concert Wagner. — Expositions courantes. *MM. Charlet et L. Frank, M. H. Leroy, M. N. Van den Eeden.* — Section d'Art de la Maison du Peuple. *Moussorgski à la Grande-Harmonie.* — Quatuor Zimmer. — La Légende humaine. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

LES FABIANS DE L'ART

Ils sont sept à huit cents, pas plus, en Angleterre, sept à huit cents sporadiquement disséminés parmi quarante millions d'êtres vibrant et ronronnant la vie multiple de la nation à laquelle le Destin historique attribue présentement la charge de représenter cette grande force sociale, le Commerce et son intercourse, comme jadis il départit à Rome celle de symboliser le Droit, à la Grèce d'incarner l'Art, à la Judée de synthétiser la Religion. Ils se sont étiquetés Fabians, je ne sais pourquoi et n'ai pas le temps d'entr'ouvrir ni mon Larousse pour percer ce mystère, ni certain livre de M. Albert Métin en lequel un chapitre leur est consacré.

A quoi ils servent? Ce qu'ils font? Ce qu'ils sont? Des « Intellectuels » (voilà un mot qui est en train de se friper comme il est arrivé au beau nom de Botticelli, depuis que mille pécores l'ont déconsidéré par leurs bandeaux vraiment trop pullulants en leur imitation prétentieuse et servile). Des Intellectuels, la plupart notables aux trois royaumes d'Angleterre la rouge, d'Irlande la verte, d'Écosse la bleue, qui se sont donné pour mission, dans le milieu bourgeois auquel ils ressortent, d'aller en avant-garde, en pointe prussienne, à la recherche des idées normales, de belle santé économique, de robuste tempérament politique, et d'y accoutumer leurs récalcitrants congénères. Des « habitueurs » pourrait-on dire; des « essayeurs », aussi, tentant les hardiesses pour les autres, et, par leur désinvolte à les produire et à les réussir, disant aux timides, aux effrayés, aux conservateurs rongés du mal d'épouvante : « Tenez, regardez, ce n'est que ça! voyez, c'est aisé, commode, séant et ne produit aucune renversante conséquence. »

Ce bataillon de petit effectif a, paraît-il, une influence constante et considérable. Il n'est que le quarante-millième de la multitude nationale en laquelle il baigne et agit, dose assurément homéopathiquement diluée. Il n'en parfume pas moins la masse entière et la colore nettement.

Pareil résultat, pareil phénomène porte assurément à la méditation et a de l'aptitude à devenir exemplaire. Quelques-uns, parmi nous, savaient qu'il ne faut pas être légion pour agir sur son temps. En Belgique, comme ailleurs, certaines « individualités sans mandat »

fonctionnent avec une efficacité qui doit désespérer jusqu'à l'enragement ceux qui, acharnés, font l'assaut des fonctions, des honneurs, des relations, des bénéfices, des positions et autres matières convoitées en lesquelles ils croient que se concentrent toute l'autorité et toute la jouissance qui peuvent être obtenues sur cette terre. Notre journalisme aussi donne cet amusant et mémorable spectacle que l'opinion publique est alimentée, maniée et dirigée non point par les gazettes à gros tirage banal, mais par des publications d'un chiffre d'abonnés dérisoire qui s'opposent aux feuilles tartinifiantes comme la petite armée de Marathon à l'innumérable cohue des soldats de Xerxès.

Mais il est utile de vulgariser cette vérité de la puissance du petit nombre, de la puissance du Fabianisme, afin d'invigorer le courage des lutteurs isolés et de relever leurs hésitations, par la conscience de leur véritable rôle. Cela est opportun spécialement dans le domaine de l'Esthétisme où presque toujours l'Artiste agit et vit dans une retraite qui peut le faire douter de son efficacité et l'entraîner à croire qu'il est une chose tenue pour bien superflue.

En réalité ce sont ces individualités semées en archipel dans l'universel grouillement qui mènent la foule et qui l'inspirent. Non pas qu'elles soient créatrices dans le sens absolu du mot. Nous croyons peu à une élite infusant à l'Humanité les sentiments et les idées qui insensiblement pénètrent celle-ci et la font vibrer. Au contraire, tout, à notre avis, sort du Peuple : il est la grande matrice productrice et régénératrice. Mais il n'a guère le don de démêler par lui-même et de préciser les vérités obscures qui travaillent en lui. Il a besoin d'accoucheurs et d'interprètes, spécialement quand il s'agit des évolutions de l'Art. Il possède la conscience profonde de l'avenir en gestation, mais il ne sait pas « s'opérer lui-même ». C'est à l'artiste qu'incombe ce rôle d'extériorisation.

Le bataillon de ces aides officieux se compose des Fabians. On les compte aisément. Ils apparaissent en initiateurs, en proclamateurs, incessamment occupés de produire, de parler, d'écrire, d'agir pour les idées nouvelles. Eux-mêmes, mal informés, ont le plus souvent l'orgueil de croire qu'ils créent, alors qu'ils ne font que découvrir ce qui est, non pas en eux, mais dans l'immense réservoir commun des forces cosmiques en évolution constante et fermentante.

Mais qu'importe cette illusion de mesquine vanité ! Ce n'est qu'une erreur de dénomination. Au fond, leur rôle est clairement discernable. Ils sont des cheminées d'évacuation pour l'Idée souterrainement comprimée.

La vue nette de ce caractère de leur activité et de leur mission sociale est faite pour leur donner plus intensément confiance et pour expliquer le mystère de leur prépondérance à échéance inévitable. Il ne se comprendrait pas qu'ils pussent persuader le vulgaire et, en fin de compte, toujours triompher en l'amenant à leurs idées, s'ils étaient en foncier désaccord avec lui. Ils anticipent, voilà tout. Ils disent par avance ce qui déjà sourdement murmure dans l'âme universelle. Ils marquent non pas un paradoxe, mais un accord prophétique en marche dont ils perçoivent et formulent l'avancée plus tôt que la multitude. Ils flairent l'avenir approchant par une intuition barométrique et annoncent le temps qu'il va faire dans les climats de la pensée. Ce sont les Précurseurs. Ils voient clair avant l'aurore.

Quel réconfort ces vues simples et saisissantes doivent donner aux aventuriers de l'Art, à ceux qui se croient et qu'on nomme téméraires et qui parfois marchandent avec leurs impulsions instinctives par l'apparent discord de celles-ci avec l'actuelle ambiance, avec les habitudes ayant cours. Cela paraît si confortable d'être conforme et de ne pas se faire crier après. Le bon repos que celui des inoffensifs et des disciplinés ! Mais combien le sort fade et tout de stagnance de ces inertes, de ces « mainteneurs », comme on disait d'une fonction aux Jeux Floraux, est moins savoureux que celui des dérangeurs qui, attirés par la lueur des événements qui arrivent faisant entendre les bruits, indistincts mais augmentant, des trains approchant, bousculent leur voisinage pour courir au-devant des merveilles montant de l'Inconnu. C'est parmi ces remuants, ces impatients, ces voyants que se recrutent des Fabians. Jamais nombreux, jamais adulés, jamais empapillotés dans les louanges, jamais portés par le flot des mufles. Mais seuls véritables agents des temps nouveaux, seuls apôtres, seuls rouages directeurs de leurs contemporains et de leur époque.

DES LIVRES NOUVEAUX

Les Valets, par Georges Lecomte.

L'écrivain magnifique qui jadis exaltait ici les beautés de l'Impressionnisme en des phrases tressées comme des guirlandes bien faites pour parer l'autel de l'Art, Georges Lecomte, a depuis lors déserté les sommets de l'Esthétique pour descendre dans la vie.

Les premières « observations » de l'auteur qui signait l'*Art impressionniste* furent ces pièces de théâtre, *La Meule* et *Mirages*, que représenta Antoine, drames de la vie intime, deux élégies dramatiques où se dissolvaient peu à peu, sous la goutte empoisonnée du Mensonge et de l'Hypocrisie sociales, des volontés timides et des âmes découragées.

Aujourd'hui, c'est un roman : *Les Valets*, que nous donne Georges Lecomte. Les valets sont ces individus creux et falots, ces chevaux de retour de toutes les carrières, médecins, notaires, journalistes, avocats, universitaires, qui se découvrent, après fortune défaite ou manquée, une vocation irrésistible pour la représentation nationale. On sait que ces personnages constituent la

majorité du Parlement français. Leur situation de « monsieur » dans les cantons où ils trônent et bedonnent, parmi des ruraux dont ils pressent les mains calleuses et qu'ils éblouissent d'une faconde faite de lieux communs ramassés dans les papiers, les conduit à la députation.

Mais... « les nuages sont plus forts que moi, eux qui me cachent », dit le Soleil, et dans l'existence du député, astre de province, pareillement les nuages montent et s'accumulent.

A peine installé au Palais-Bourbon, le valet Denisot devient, en attendant qu'il vote les impôts, l'« imposé » de tous ses électeurs. On lui impose un secrétaire particulier, on lui impose des cadeaux d'honneur, dont, entre parenthèses, on lui présente la facture; on lui impose des démarches à faire, ou même des courses au Louvre et au Bon-Marché, on lui impose l'hospitalisation de compatriotes dont il doit se faire le cicérone dans Paris; on lui impose le silence à prix d'or, ce qui n'empêche sa ruine, car, tandis que ses vignerons le paient en monnaie de propagande, le restant de ses électeurs ne se décide à chanter sa gloire qu'au prix de coûteuses libéralités.

Définitivement ruiné quand approche la fin de son mandat, le malheureux pousse-cailloux parlementaire est vilipendé dans les réunions publiques, combattu dans les feuilles locales qu'il ne peut plus subventionner, et c'est grâce à la protection d'un haut personnage politique qu'il trouve, ironie suprême, l'abri consolateur dans une direction d'asile.

Cette étude de la décadence d'un homme, qui commence son œuvre dès le jour où cet homme est porté au pinacle, est profondément vraie. Concrète, directe et conduite avec un sens ardent de la vie, l'œuvre de Georges Lecomte n'est point sèche et nue, telle qu'une analyse succincte le donnerait à croire. Autour de Denisot apparaissent des visages de souffrance et de résignation douloureuse et des faces de coquins. Un de ceux-ci, l'arriviste Carette, est peint de pied en cap avec une ampleur balzacienne. A ce personnage l'auteur oppose une créature de douceur et de confiance, une âme toute d'irradiation intérieure, Jeanne, la fille de Denisot. Séduite par Carette et quittée aussitôt, telle qu'une marchande d'amour, la jeune fille désabusée finit par rencontrer dans la personne d'une dame âgée une sympathie vraie, un cœur d'élite et de bonté active. Ces pages de psychologie féminine sont infiniment délicates et touchantes.

Enfin çà et là éclatent dans ce livre, en dépit des lois édictées par Flaubert sur l'art du romancier, des « sorties » de l'auteur sur l'arrivisme de la jeunesse politico-officielle ou sur le militarisme contemporain, pages vibrantes et généreuses où les idées se rangent, se serrent, se superposent grain contre grain, tel le plomb dans sa gaine; ce sont, je crois, les meilleures pages des *Valets* et de celles qu'on ne saurait trop relire... en attendant les autres, car le succès des *Valets* est mieux qu'une promesse et qu'une espérance.

Cœur en détresse, par Arthur Daxhelet. Paris, Havard, édit.

Ce cœur en détresse est celui d'un être faible et sceptique, qui ne sut pas croire à l'amour des autres, parce qu'il n'était pas capable d'aimer lui-même. Ce qui m'intéresse, en ce livre, c'est le suicide de ce dégénéré. Fatigué de son égoïsme et de son inutilité, — car il avait des perceptions élevées, — il se tue en dorant d'une illusion de bonté et de sacrifice son dégoût du monde et de lui-même. Mais on ne s'improvise pas héros, fût-ce au prix de son sang. « Sa mort fut théâtrale et inefficace », dit l'auteur, « et manqua totalement de simplicité; ce fut une prouesse de raison. »

Toute l'étude soigneusement fouillée de cette vie d'impuissant est magistralement complétée par la peinture de ce dernier et suprême effort d'inutile vanité intime. Certaines pages sont imprégnées du souvenir d'un livre récent, mais cette fin est bien à M. Daxhelet, et elle me paraît sagacement devinée. Je ne ferai pas à l'auteur l'injure de lui dire que « son livre est bien écrit ». Il est tout simplement écrit par un vivant qui sait les quelques angles à éviter pour ne pas être laid, et il a la forme que lui donne sa pensée; je crois que c'est la meilleure, et elle donne bien le goût rafraîchissant des gestes sincères.

Ghislaine, drame en 3 actes, par Alex. Meunier. Paris, Vanier.

Ce petit drame est d'une aventure très simple. Nous sommes au temps des guerres de Jeanne d'Arc contre les Anglais; le premier acte se passe au château de Noirmont en Auvergne; les deux derniers devant Troyes. Il s'agit d'une jeune fille, Ghislaine, vaguement amoureuse de son père, parti pour rejoindre l'armée de Jeanne d'Arc, et d'une prédiction qui veut que le père tuera sa fille et à raison de laquelle précisément le père s'est éloigné du château. Ghislaine, déguisée en homme, rejoint l'armée, erre autour de la tente paternelle, est prise pour un espion et tuée.

Il y avait matière pour un tempérament shakespearien à de noires et démentes fureurs. Mais cela se borne à un papotage aimable qui s'ingénie à dissimuler une innocente perversité. Marionnettisme inoffensif, en somme, mais qui, en raison de ce caractère joli et indifférent, mérite des critiques. Les auteurs de choses pomponnées ne sont plus que des faiseurs. Ce sont des sentiments profonds à l'âme : Joie, Douleur, Haine, Rire, Démence, qui doivent s'agiter dorénavant sur notre théâtre, comme ils s'agitent sur notre société.

Lucanie, petit drame en vers, par Charles Bernard. Anvers, Buschmann.

Ce tout petit livre vaut mieux. Au pied d'un manoir, au soir tombant, rêve Lucanie, personnage symbolique de l'idéale féminité des choses, de leur nocturne mystère et de leur sentimentalité. A ses côtés une femme qui n'est avide que des festins du manoir et de la chair brune des hommes. Lucanie reste seule à rêver. Une ondine et une sylphide passent apportant

l'espoir
en blanc au château noir.

Rêves de jeune fille, idéalités insuffisantes! Mais voici l'Amant. Leurs deux soifs d'amour, dégoûtées des satisfactions d'une sensualité déterminée, s'unissent et tant est frêle cette âme aimante et idéale, cela suffit pour qu'elle meure avant le jour. Lui reste seul et rentre dans la vie du manoir en disant cette phrase finale :

Paix du manoir, qu'en toi se perpétue
Mon rêve blanc tissé de lune blanche et d'ombres.

Tout ce symbolisme est d'un rébus aisé. Mais ne trouvez-vous pas que ce fantochisme est lui aussi bien imparfait? Ces vers sont du reste monotones et sans nervosité. C'est de la pensée lymphatique. Or, nous n'en voulons plus des pâles chercheurs de petites combinaisons intellectuelles entre les choses. Le théâtre doit

suinter le Sang, l'Amour, la Haine, toutes les formidables passions qui gonflent jusqu'à l'héroïsme nos quelques instants d'existence furtive, ou bien ce n'est qu'une assez aimable frivolité.

LE CONCERT WAGNER

Après les puissantes émotions ressenties au contact des œuvres titanesques dont Félix Mottl nous a donné dimanche dernier une exécution pathétique, il faudrait se recueillir et se taire. Pas plus que les bruyants applaudissements dont une coutume barbare persiste à maintenir, à chaque conclusion symphonique, le rite absurde, les observations critiques, les comparaisons, les « néanmoins », les « si l'on tient compte de », les « malheureusement » et toute la phraséologie que traînent après elles, dans les conversations et dans les gazettes, les auditions musicales à sensation, ne sont ici de mise. La vérité, c'est que cette remarquable interprétation du plus extraordinaire génie musical qui soit nous a secoués, bouleversés, enthousiasmés; que jamais menu d'art à la fois plus somptueux et plus raffiné ne fut ordonné à Bruxelles; que tous ceux qui ont eu le bonheur de goûter au savoureux régal offert par la jeune Société symphonique se souviendront avec reconnaissance de cette journée mémorable, point culminant de la saison artistique, et peut-être de toutes les saisons bruxelloises.

C'est avec joie que nous assistons à ce glorieux épanouissement. Ceux qui, ainsi que le font MM. Ysaye, Kufferath et Guidé, se dévouent au service d'une idée avec un désintéressement et un esprit d'initiative qu'on ne saurait assez louer, complétant et développant la généreuse campagne de propagande poursuivie depuis vingt-cinq ans par MM. Joseph Dupont et Léon D'Aoust, méritent les plus chaudes sympathies. De plus en plus la Belgique apparaît comme l'un des principaux centres de l'art musical. Son admirable école de violon, qui fournit à ses orchestres des archets incomparables, les instrumentistes de premier ordre qui occupent les pupitres de l'harmonie, la sensibilité du public et sa compréhension affinée sont les principaux facteurs d'un mouvement qui s'accentue d'année en année davantage. Il serait difficile, sinon impossible, de réaliser ailleurs, avec cette pureté de style, cette gradation dans les vibrations, cette finesse exquise de nuances, ces sonorités voluptueuses, l'exécution à laquelle nous avons assisté.

Mais aussi, quel chef d'orchestre que Félix Mottl! Parmi les grands capellmeisters contemporains, il représente plus particulièrement la douceur, l'assouplissement de la forme musicale. Sous sa direction, l'orchestre n'a aucune brusquerie, les éclats qu'il amène graduellement ne sont jamais crus ni rudes. Le son atteint sa plus large ampleur presque sans qu'on s'en aperçoive, et l'on se trouve emporté dans un tourbillon d'intenses vibrations avant d'avoir été réveillé des impressions rêveuses, attendrissantes que l'habile artiste suscite avec tant d'art.

L'une des pages symphoniques qui mit le mieux son talent en haut relief est peut-être l'ouverture d'*Euryanthe* qu'il dirigea récemment à Bruxelles. Son art, fait d'un soin tendre et religieusement minutieux, rendait poignante la phrase émue du doux Weber. C'était toute l'âme de celui qui sentit surtout le drame intérieur des sentiments humains et les exprima de si touchante façon. Les chefs d'orchestre français font de cette ouverture une chose brillante et décorative. Mottl lui restitua sa véritable signification, bien germanique et romantique; il la traita comme une prière, comme un chant d'amour plein de ferveur et de joie intime, et l'auditoire en pénétra grâce à lui le mysticisme.

L'art de Mottl évoque l'idée de ces admirables tapisseries anciennes, aux tons fondus, où ne reste aucune rudesse de dessin ni de couleur, si adoucies qu'elles paraissent synthétiques, dépouillées des incidences et des contingences de la vie réelle, comme les vieilles légendes.

Aussi se gravèrent en nous, comme des fresques, sous sa direction magistrale, ces tableaux que d'autres chefs d'orchestre déroulèrent précédemment sous nos yeux en les éclairant différemment : la Chevauchée des Walkyries, cet ouragan de sonorités véhémentes, le Voyage au Rhin, la tragique Mort de Siegfried, le divin prélude de *Parsifal* et les adieux passionnés d'Isolde. Dire l'ampleur, la noblesse, la douleur de cette prodigieuse *Marche funèbre* ainsi interprétée!.... Tout le drame héroïque résumé par un coup de génie en ces quelques pages sans équivalent dans la littérature musicale contemporaine apparut énorme, solennel, poignant dans sa fatalité inexorable.

Mais l'attrait capital du concert résidait dans la première audition du prologue du *Crépuscule des Dieux*, avec l'admirable scène des Nornes filant dans la nuit, le lever du soleil sur le couple idéal de la vierge conquise et du héros indomptable, les adieux de Siegfried et son joyeux pèlerinage au pays des Gibichungen où la lâcheté de Gunther et la félonie de Hagen auront raison de sa surhumaine bravoure. Ces scènes émouvantes s'élèvent parmi les plus hautes inspirations de Wagner. Jouées pour la première fois à Bruxelles, elles excitèrent, faut-il le dire? un tumultueux enthousiasme.

Brunnhilde, et plus tard Isolde, ce fut Mme Mottl, qu'on n'eût pas cru de taille, elle l'exquise chanteuse de *lieder*, l'interprète délicieuse de Mozart et de Schubert, à incarner la belliqueuse amazone et l'amante éperdue. Elle dessina avec un art parfait la physionomie de l'une et de l'autre, trouvant, dans ces rôles aux proportions démesurées, la chaleur communicative, l'accent juste, la sonorité qui pénètre, qui se vrille dans le cœur.

Siegfried, ce fut M. Burgstaller, le ténor à la voix franche, claire, payant comptant, que les représentations de Bayreuth de 1896 et de 1897 classèrent parmi les meilleurs chanteurs de l'Allemagne. Et si les Nornes, personnifiées par Mlles Tomschick et Friedlein, apparurent quelque peu engoncées de voix, d'expression et d'attitudes (ah! l'émission gutturale des cantatrices d'outre-Rhin!) l'ensemble de l'interprétation n'en fut pas moins superbe de style, de nuances et d'expression.

Le succès dépassa d'ailleurs les plus chaleureuses manifestations que provoquèrent jamais les matinées symphoniques de l'une ou l'autre des associations qui se partagent actuellement les dimanches bruxellois.

EXPOSITIONS COURANTES

MM. F. Charlet et L. Frank.

Soixante-cinq toiles : tableaux, études, pochades, dans lesquelles dominent, parmi les portraits et les paysages, les souvenirs d'un séjour à Volendam, le plus pittoresque des villages de pêcheurs accrochés sur pilotis au bord du Zuiderzée, et des

variations sur le Jockey, qui inspira si heureusement Degas. A travailler ensemble, en bons compagnons de villégiature et de labeur, MM. Charlet et Frank se sont quelque peu « interpénétrés ». Les papillotages de couleurs vives dont de longs séjours en Algérie et au Maroc ont illuminé la palette du premier passent dans les paysages du second. S'ils ont gagné, sous cette influence, en délicatesse, si le *Grand canal de Volendam* offre aux regards un aimable chatoiement de colorations tendres, ils apparaissent, à l'exemple des scènes de turf de M. Charlet, comme trop superficiels, d'une observation incomplète, plus jolis que sincèrement étudiés. De son côté, M. Charlet s'est assimilé, en telles de ses études hollandaises, la vision et les procédés de son ami au point qu'il devient difficile de distinguer où finit l'exposition de l'un, où commence celle de l'autre.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à M. Charlet, c'est son peu de souci des valeurs. Les plans sont souvent mal établis, empiètent les uns sur les autres. Le coloris est harmonieux, mais manque de solidité. Et c'est, en maintes toiles, par le même défaut que pêche M. Frank. Dans telles petites études de Furnes et de Nieuport, rapidement enlevées du bout de pinceau, l'artiste affirme, mieux que dans ses grandes toiles, des dons de coloriste et d'observateur. L'ensemble de cette exposition collective, actuellement ouverte à la Galerie du Congrès, laisse une impression de flou, d'indécision. On souhaiterait moins de grâce et plus d'accent.

SECTION D'ART DE LA MAISON DU PEUPLE

Moussorgski à la Grande-Harmonie.

Conférence de M. P. d'Alheim sur le musicien russe, audition de ses œuvres chantées par Mme Olénine, par MM. Verboom et Schoepen; une courte phrase a été dite par la section chorale de la Maison du Peuple.

Cette audition nous a confirmés tous dans notre première impression — à savoir, que M. Moussorgski est avant tout un poète et un musicien populaire.

Ce n'est pas les chants du peuple qu'il traduit et qu'il note ; il devient lui-même un chantre simple, fruste, naïf comme le peuple dont il avait l'âme peu compliquée et toute primitive. Aussi, chose remarquable, cette musique a-t-elle été mieux comprise en notre pays par le peuple que par les bourgeois et les raffinés. De la Russie à la Belgique les goûts et l'âme des classes semblables se sont retrouvés sans effort.

Cette admirable chanson *Après la bataille* et cette autre, *Le Cygne blanc* (chœur de jeunes filles, tiré de la partition des *Kovanski*, à recommander à tous ceux qui cherchent du neuf, simple et expressif, pour utiliser les voix collectives de ces insatiables jeunes filles), des parties du rôle de Marthe dans l'opéra des *Kovanski*, la *Berceuse de la Mort*, le dernier chant si émouvant de Moussorgski, *Sans Soleil*, composé à l'hôpital où il mourut, tout cela — et bien d'autres œuvres encore — a été applaudi, compris, senti par cet admirable public, qui, avec un tact d'une sûreté étonnante, démêle spontanément et souligne les beautés les plus frappantes de cet art tout nouveau.

La voix et la méthode toutes spéciales de Mme Olénine donnent à ces échos de l'âme russe un relief particulier. Quand elle s'adoucit et s'atténue jusqu'à n'être plus qu'un souffle, cette voix conserve une étrange puissance de vibration et une pénétrante expression. L'artiste a la souplesse et la force de ce peuple adolescent que nous connaissons trop peu et que des soirées comme celle de la Grande-Harmonie révèlent mieux que vingt romans ou poèmes nationaux. Les romanciers russes que nous connaissons sont baignés de civilisation occidentale.

Moussorgski et Mme Olénine ont quelque chose de cet Orient aryen qu'aucun de nous ne peut rendre ni traduire, — sauvage, doux, aux sentiments moins figés par les traditions un peu ankylosées de notre longue ancestralité consciente.

Et de même que je ne trouve moyen de comparer Moussorgski à aucun compositeur connu, aucune voix non plus ne me rappelle cette voix d'une fraîcheur et d'une souplesse extraordinaires, vibrant sans le moindre « vibrato », remplissant tout l'espace, soit que, très pure et forte, elle grandisse et s'élargisse, soit que, très émotionnante, elle devienne un murmure passionné.

QUATUOR ZIMMER

MM. Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy.
Pianiste : **Peje Storck.**

Une vraie fête allemande dans ce que l'Allemagne peut donner de plus caractéristique et de meilleur. C'est sa douceur, son abondance de « sentiment » sans mélange ici de ce qu'on trouve si souvent aux bords du Rhin, la sentimentalité. Les quartettistes nous ont fait entendre du Haydn, du Mozart et du Fauré dont la douceur convient admirablement à leur tempérament. Ce n'est pas à dire que ces jeunes artistes manquent d'éclat. Ils arrivent, par une très savante gradation de son, à des effets d'intensité très suffisants. Mais on voit que ce n'est pas ce qui les préoccupe le plus. Leur principal souci est l'harmonie des instruments entre eux, des parties, de l'ensemble et des oppositions d'une œuvre dont ils étudient la charpente avec un soin scrupuleux, de façon à mettre en relief ses grandes lignes autant que ses détails. Tout, en ces soirées qu'on sent intimes quoique suivies par un public nombreux, est combiné dans ce même esprit d'adaptation, d'harmonisation. Les artistes d'abord jouent les choses qu'ils aiment. Ensuite ils adaptent leur virtuosité à ces œuvres qu'ils jouent, ils les admirent et les servent beaucoup plus qu'ils ne s'écoutent eux-mêmes. Ils donnaient cette fois-ci l'impression d'une femme qui a trouvé la couleur qui lui sied et qui aurait l'air de la porter parce qu'elle l'aime, non parce que cette couleur lui va. La salle elle-même, cette petite salle de l'hôtel Ravenstein, encadre si bien la sonorité qui convient à ces œuvres faites de charme et de finesse.

Le son moelleux et souple, plus « bois » que « métal » des exécutions germaniques, la caresse constante de l'expression appuyée et juste, tout cela mettait Haydn, Mozart et Fauré dans leur jour le plus favorable.

Sur le programme déchiré que je retrouve, j'ai griffonné ces mots, écrits pendant un andante : « Zimmer a une âme. » Je suis trop myope pour voir l'âme d'une foule de gens. Mais celle-là me sautait aux yeux ou aux oreilles.

La retrouverai-je quand ces mêmes artistes joueront d'autres œuvres?

Je me réjouis de le savoir et de vous le dire.

M. H. Leroy. — M. N. Vanden Eeden.

A la *Maison d'Art*, deux artistes se partagent également la grande salle, MM. Leroy et Van den Eeden, tous deux Gantois, l'un

sculpteur, l'autre peintre, ce qui donne à leur exposition, à défaut d'intérêt primordial, du moins quelque variété.

Ici encore, l'ensemble est médiocre. M. Leroy a du métier, mais son art ne s'élève pas au-dessus d'un idéal bourgeois. Bustes quelconques, médaillons, figurines en cire et en bronze, tout est d'une banalité courante. Des réussites, parfois, en tel fragment de sa *Course juvénile* ou de la *Conscience arrêtant le bras du criminel* (!). De la grâce dans le modelé d'une danseuse ou de la *Cigale*. Mais la flamme, la divine lueur qui fait rayonner le métal ou le marbre, la pensée qui transforme la matière, la vie qui la fait palpiter!...

Des paysages bariolés, aux tons violents, aux sabrures impétueuses, mal équilibrés et peints à la va-te-faire-fiche complètent, sans y ajouter d'intérêt, l'envoi du statuaire. Souvenirs des marais Pontins, sites de Flandre ou d'Italie, cela peut constituer pour l'artiste d'agréables notes de voyage ou de séjour. Les exposer?...

Le contingent de M. Van den Eeden, qui limite son champ d'action à la toile peinte, se compose de plus de quarante tableaux et études embrassant tous les genres. *Pictor sum et nihil picturæ a me alienum puto.* C'est dans le portrait, et plus spécialement dans le portrait d'enfants, que l'artiste manifeste les dons les plus heureux. Il y a là, sur chevalets, quatre petites têtes d'une jolie expression et de tons harmonieux. Elles paraissent traitées d'une main plus souple et plus attentive que telle grande toile, *Le Sonneur* ou *la Prière à l'absente*, dont la sécheresse de dessin et l'inconsistance de coloris écartent toute émotion. La peinture de M. Van den Eeden est fluette et sa conception ne dépasse guère l'illustration agrandie. Il se classera comme portraitiste habile, apte à saisir et à exprimer avec fidélité une physionomie.

LA LÉGENDE HUMAINE

Le 11 de ce mois sera exécutée au *Cercle artistique*, avec une interprétation vocale et instrumentale confiée à des artistes de choix, la *Légende humaine*, cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'Auguste Dupont, avec, pour le poème, la collaboration de Charles Dumercy, ombres de C. Michel et V. Crabbe.

En voici l'argument :

LA LÉGENDE HUMAINE

Introduction.

Tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tout ce qui est
tombe du chaos au feu dans le temps et l'espace ·
tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tout ce qui est
retourne à l'immensité du chaos embrasé :
Telle est la loi.
Sur une étincelle échappée du brasier
naquit une humanité soumise aux destins.

I

Le Dragon.

Aux premiers ans de la Légende,
l'homme lutte, en combats héroïques,
contre la marâtre nature.
Le dragon, en symbole, le frappe
Et la femme pleure sur les souffrances humaines.

II

Le Mont Aventin.

A la nature, les dieux succèdent :
Sur le mont Aventin, la plèbe
soulevée livre bataille.
Et le fort triomphe du faible.
Et la femme pleure sur les souffrances humaines,
appelant de ses vœux les enfantements rêvés.

III

La Jacquerie.

Les Jacques sont sortis des campagnes;
les seigneurs ont tremblé.
Fuyant le fer, le feu, la mort,
aux clartés des chaumières en flammes,
les pauvres vont par les sentiers de neige.
Et la femme pleure sur les souffrances humaines,
appelant de ses vœux les enfantements rêvés
et les joies des âges entrevus.

IV

La Terreur.

Des siècles de peine ont dressé la guillotine vengeresse;
à coups saccadés, battent le sol les carmagnoles sanglantes.
Est-ce le règne attendu? Est-ce le rêve
de la paix et de la justice?
C'est l'iniquité toujours triomphante,
le rêve jamais réalisé;
Car la femme pleure sur les souffrances humaines.

V

Le Feu.

Ainsi passent les siècles après les siècles;
ainsi s'accomplit la Légende.
Lassée enfin d'existence et de luttes,
lassée de recherches vaines,
l'humanité sourit à son dernier jour.
Bientôt, des profondeurs, montera
l'ouragan calme et sublime,
triomphateur du monde,
qui traine la matière
au creuset gigantesque
du feu purifiant,
où naissent les mondes nouveaux
et les humanités meilleures.

Ainsi finit la terre et l'homme,
ainsi finit la Légende humaine.

Memento des Expositions

BARCELONE. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais 15-31 mars. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique*, par invitations. Ouverture : fin février. Clôture : 1er avril. Dépôt à Paris chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy; à Londres, chez MM. Bradley et Cie, 81, Charlotte Street, Fitzroy sq.; à Berlin, chez

MM. Bartz et Cie, Kaiserstrasse, 39 et 41 (N. O). Renseignements : *M. Octave Maus, 27, rue du Berger, Bruxelles.*

PARIS. — *Union des Femmes peintres et sculpteurs* (Galerie G. Petit). 8 mars-30 mars. Délais : Notices, 25 février; œuvres, 1er mars. Agent à Paris : M. Ferret, 13, rue du Dragon. Dimensions maximales des œuvres : 2 mètres. Droit d'inscription : 5 francs. Commission sur les ventes : 10 %.

TOULOUSE. — *Union artistique.* 15 mars. Envoi du 25 février au 3 mars chez M. Ferret, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport (trois ouvrages) pour les artistes invités. Dimensions maximales : 2 mètres. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délais : notices, 25 février; œuvres, 31 mars. Dépôt à Paris, avant le 15 mars, chez M. Petit, 6, rue Lamartine. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des salles réservées aux expositions des Cercles, la Commission des Musées a exceptionnellement accordé à la *Libre Esthétique,* pour le Salon qu'elle ouvrira à la fin de ce mois, le hall d'entrée, ce qui permettra à cette association artistique de donner un assez grand développement à sa section d'objets d'art et d'art décoratif. Les vitraux de M. Evaldre, les tapisseries de MM. Ranson, Eekman, Rentsch, de Mlles Brinkmann et Van Mattenburg, les étains de MM. Desbois et Gross, les bronzes de M. P.W. Bartlett, les tapis de M. Brangwijn, les porcelaines d'art de MM. Bing et Gröndhal et de la manufacture royale de Danemark, les cuirs de Mme Thaulow, les grès céramiques de MM. Maillol et Willumsen, les « favrile glasses » de Tiffany, les « batiks » de M. Thorn Prikker, les meubles de MM. Plumet et Selmersheim, les reliures de MM. Anker Kyster, J.-L. Flyge, etc. formeront un ensemble des plus variés et des plus intéressants.

Parmi les souvenirs artistiques de l'Exposition défunte, signalons l'album de Mars, *Bruxelles-Album*, qui retrace, avec la verve habituelle du caricaturiste, les types populaires de la ville et de l'exposition. *Bruxelles-Album* renferme trente-deux planches tirées en noir et en couleurs et est édité par M. Ed. Lyon-Claesen (Bruxelles et Paris).

Le même éditeur vient de faire paraître, en un élégant petit volume de 190 pages copieusement illustrées, le catalogue complet des ouvrages d'art de son fonds. Ces ouvrages, parmi lesquels bon nombre de livres de grand luxe, embrassent les divers domaines de l'art : architecture, sculpture, archéologie, arts décoratifs, etc., et forment dès à présent une collection qui fait honneur à l'initiative et au goût de celui qui en a conçu le plan et réuni les éléments.

M. BULS, au Conseil communal, lors de l'élection des directeurs du théâtre du Parc, n'a pas dit : *M. Maubel n'est qu'un littérateur.* Où donc les colporteurs de nouvelles prennent-ils leur renseignements, car le bruit de cette phrase a couru comme la plus certaine des choses. Nous nous étonnions d'un tel propos de la part d'un esprit aussi clairement esthétique que celui de notre bourgmestre. Leçon pour se défier chaque fois que l'on vous raconte d'un homme quelque chose en désaccord avec son habituelle psychologie.

Mme Anna De Weert, MM. Edg. Farasyn et Fr. Maréchal ont ouvert une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique de Bruxelles (Waux-Hall). L'exposition durera jusqu'au 11 février.

En quittant Bruxelles pour retourner à Carlsruhe, Félix Mottl a écrit à M. Guidé une longue et affectueuse lettre pour le prier de remercier en son nom l'orchestre des Concerts Ysaye de l'artistique collaboration qu'il lui avait prêtée. « Le zèle et le dévoûment pleins d'abnégation que cet orchestre m'a témoignés, dit-il, l'enthousiasme avec lequel chacun de ses membres a donné, sous ma direction, ce qu'il avait de meilleur, sont la réalisation du plus bel idéal que puisse rêver un chef d'orchestre. »

Et s'adressant à M. Guidé, il ajoute : « Et vous aussi, cher ami, je vous remercie et tout particulièrement. Non seulement vous m'avez entraîné et vraiment touché par votre incomparable interprétation de tant de beaux passages de hautbois dans les œuvres de Wagner (Wagner a dit un jour que le hautbois était la voix féminine de l'orchestre!) — vous avez aussi pris la peine de préparer dans les répétitions partielles l'exécution matérielle d'un programme très difficile de telle façon qu'il ne m'est resté que bien peu de chose à faire. Ce travail préparatoire est le plus délicat et c'est lui qu'on ne voit pas, lorsque le programme bien achevé est présenté à l'auditoire. Je vous dois donc beaucoup et je tiens à vous en exprimer ici ma vive reconnaissance. »

Une bonne nouvelle : il est probable que Félix Mottl viendra encore, avant la fin de la saison, diriger l'un des concerts Ysaye. La prochaine matinée aura lieu le dimanche 13 courant. Elle sera consacrée à l'école italienne contemporaine.

Une séance musicale sera donnée le mardi 15 février, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison d'Art, par Mlle Henriette Eggermont, pianiste, M. Arthur Moins, violoniste, et M. Gaillard, violoncelliste. Billets chez Schott.

Jeudi 17 février, à 8 h. 1/2, deuxième séance du Quatuor Schörg, à l'hôtel Ravenstein. Au programme : Quatuor de Haydn (op. 64, n° 5), Quatuor de Schumann (*la min.*), trois novelettes de Glazounow (op. 15), première audition.

Le pianiste viennois AUGUSTE STRADAL, l'un des anciens disciples de Liszt, donnera à la Salle Ravenstein, mardi et vendredi prochains, à 8 heures du soir, deux concerts dont le programme, composé en grande partie d'œuvres inconnues à Bruxelles, offre un sérieux intérêt artistique. On y relève les noms de W.-F. Bach, Beethoven, Schubert, Liszt, Chopin, R. Strauss, le prince L.-F. de Bavière, R. Franz, Max Schillings et la comtesse L. Erdödy. Mme Hildegard Stradal, cantatrice, se fera entendre à la seconde de ces deux auditions.

La revue italienne *Emporium* a consacré, dans l'une de ses dernières livraisons, une importante étude, sous la signature de M. VITTORIO PICA, l'un des principaux critiques transalpins, à nos compatriotes Donnay, Berchmans, Rassenfosse et Maréchal. Cinquante gravures illustrent cet article. Il est intéressant de constater, une fois de plus, combien les artistes belges sont appréciés à l'étranger alors que bon nombre d'entre eux sont ignorés dans notre pays.

Le compositeur Van den Eeden vient de faire représenter à Anvers son nouveau drame lyrique, *Numance,* écrit sur un texte de MM. Michel Carré et Narrey et dont nous avons publié l'analyse lors de l'audition qu'il donna de son œuvre dans l'atelier de M. Ch. Van der Stappen (1). *Numance,* dont l'exécution est, nous dit-on, remarquable, a obtenu un très grand succès. La première représentation n'ayant pas eu lieu au jour fixé, notre correspondant musical a malheureusement été empêché d'y assister.

Nous ajournons, l'espace faisant défaut, le compte rendu des autres « premières » de la semaine, *Jalouse* de MM. Bisson et Leclercq au théâtre du Parc, *Brignol et sa fille* d'Alfred Capus au Nouveau-Théâtre.

Les quelques séances publiques et privées que M. Pickman a données au courant de janvier à Bruxelles n'ont pas épuisé l'intérêt que suscitent ses expériences.

Le medium-liseur de pensées donnera mercredi 16, jeudi 17 et samedi 19 courant trois séances nouvelles à la Maison d'Art, dans le cadre familier de laquelle elles gagneront en résultats et en intérêt.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1897, p. 27.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 FÉVRIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

MESSIDOR, par E. Zola et A. Bruneau. — CAMILLE LEMONNIER. *La Vie secrète.* — EXPOSITIONS COURANTES. *Mme Anna De Weert, MM. Farasyn et Henry Maréchal.* — EDMOND GLESENER. — LE CONCERT WAGNER DE LA MAISON DU PEUPLE — QUELQUES LIVRES. *Leuconoé*, par A. du Bois *Rythmes oubliés*, par Barbey d'Aurevilly. *Les Renaissances de l'Ame*, par L. d'Hervien. *El Nangue*, par Levêque. *Paul Verlaine Correspondances et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande »*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

MESSIDOR

par ÉMILE ZOLA et ALFRED BRUNEAU.

Messidor est la double erreur d'un écrivain de génie et d'un musicien de talent. L'un et l'autre paraissent être sortis de leur nature, le premier en imaginant une puérile affabulation où le symbolisme et la réalité font entre eux un ménage de gendre à belle-mère, le second en orientant vers la puissance et la force des facultés dont la sensibilité, la tendresse et la grâce semblent les caractéristiques.

Opposer à l'influence néfaste de l'or la force féconde du travail, établir une antithèse entre la richesse mal acquise et la probité du labeur manuel pouvait donner lieu à d'attachants développements. Et le titre, sonore et clair, planait comme un drapeau de bataille sur le drame. Hélas! Pour réaliser cette idée, Zola n'a mis en scène que des héros d'opéra comique, des personnages falots et veules. La plus banale intrigue amoureuse sert de pivot à l'action et l'invraisemblance des situations n'a d'égale, en cet assemblage hétéroclite de rêve et d'anecdotes, que l'inexistence des caractères. Qu'on mette en musique le *Maître de Forges !* Il recèle tout autant de ressorts dramatiques et d'intérêt que la féerie-opéra de Zola.

En trois mots, voici l'histoire. Un village orpailleur de l'Ariège est ruiné par l'établissement d'une usine qui, en captant la rivière, a enlevé le travail aux riverains. Ceux-ci tentent vainement de remplacer leur petite industrie par l'agriculture : le sol revêche, brûlé par les ardeurs du soleil, est stérile. C'est la faim, la misère, la mort prochaine. Dans ce village, le jeune laboureur Guillaume aime en secret la fille de l'usinier, cause du désastre. Mais un soupçon terrible plane sur ce dernier. Le père de Guillaume a été assassiné lorsqu'il revenait de la grève, les mains pleines d'or, et l'usinier Gaspard est accusé d'avoir fait le coup. Jamais Hélène ne sera la femme de Guillaume.

Cependant le dénuement augmente au pays de Bethmale. Mathias, un ouvrier des villes revenu au village avec des idées libertaires, prêche le chambardement, réunit les hommes et propose d'abattre à coups de bâtons l'usine maudite. Il y a un autre moyen de venger

le village, et c'est Véronique, la mère de Guillaume, qui le révèle. Dans la montagne, au plus profond des rochers et des forêts, se dresse une cathédrale magnifique, un temple d'or dont nul être humain n'a jamais franchi le seuil. C'est là que l'enfant Jésus fait couler entre ses petits doigts, en paillettes scintillantes, l'or que roulent les flots de l'Ariège. Le jour où quelqu'un découvrira les défilés qui mènent à l'édifice, ce Montsalvat aurifère s'écroulera avec fracas et la source de l'or sera éternellement tarie. Véronique va tenter l'aventure. Elle partira pour la montagne, elle trouvera les avenues mystérieuses du temple, elle détruira à jamais le maléfice.

Et l'événement s'accomplit. Gaspard a repoussé dédaigneusement la bande armée qui, sous la conduite de Guillaume et de Mathias, est venue assaillir son usine. De Guillaume et de Mathias? Parfaitement. Guillaume s'est mis à la tête de l'émeute. L'usine démolie, Gaspard appauvri, la distance qui le sépare d'Hélène ne sera-t-elle pas franchie? Il oublie le meurtre de son père, ce bon Guillaume!

Quand éclate la bagarre, voici que le ciel s'obscurcit. La neige tombe. L'avalanche se précipite. Et le rocher qui surplombait l'usine s'écroule, détourne la cascade qui faisait mouvoir la grande roue, orgueil de Gaspard. Les prédictions sont réalisées. L'usine est perdue. La rivière arrose la plaine, fertilise les champs. Et plein d'espoir, avec « le geste auguste du semeur », Guillaume lance à la volée le blé qui va régénérer le pays.

La moisson se lève, ondule jusqu'aux limites de l'horizon. Il ne reste plus à Guillaume, pour être tout à fait heureux, qu'à épouser Hélène. Un épisode imprévu lui procure cette joie. Mathias, qui est décidément une canaille, a volé le collier d'or dont Véronique a, de ses mains, ciselé les chaînons. Et ce collier a une vertu magique : il oblige celui qui le porte à confesser la vérité. O surprise! Mathias avoue qu'il est l'auteur du crime demeuré impénétrable. C'est lui qui a assassiné le père de Guillaume, qui l'a précipité dans le gouffre où son cadavre a été découvert. Et lui-même s'y jette à son tour, aux yeux des paysans ébahis.

Gaspard innocent et réduit à la mendicité, rien ne s'oppose plus à l'union des jeunes gens. Et tandis que se déroule à travers les blés la procession des Rogations, Véronique sourit au bonheur de son fils et de la pâle fiancée.

N'insistons pas sur la puérilité d'un pareil sujet, sur le défaut d'intérêt qu'offre cette succession d'épisodes empruntés aux lieux communs de l'opéra comique. Quelques idées pittoresques : la division de l'œuvre en quatre tableaux correspondant chacun à une des saisons de l'année, l'introduction d'un personnage épisodique, le Berger, chargé de symboliser la philosophie sereine et la raison, apportent seules, dans ce fatras de niaiseries sentimentales et de coups de théâtre mélodramatiques, un parfum d'art.

C'est cet élément pittoresque que, dans sa partition, M. Bruneau a le plus heureusement exprimé. Le rôle du Berger, les fragments symphoniques descriptifs sont les mieux venus. Ils réalisent à peu près seuls la « musicalité » qu'on cherche vainement dans les parties dramatiques de l'œuvre, où l'auteur s'essouffle et accumule les excès de sonorité sans arriver à l'éloquence persuasive.

On conçoit, au surplus, la difficulté de trouver l'équation mélodique de la prose terre-à-terre de *Messidor*. Mettre en musique des phrases telles que celles-ci, textuellement notées au passage : « Voici la demoiselle de l'usine qui se rend chez la pauvre femme. — Est-il donc défendu d'avoir plus d'intelligence et d'activité que les autres? — Elle a beau être pauvre; l'abominable accusation nous sépare encore » nous paraît dépasser l'effort possible. Autant utiliser, comme texte d'une œuvre lyrique, les articles du Code civil : « L'exercice des droits civils est indépendant de la qualité de citoyen, laquelle ne s'acquiert et ne se conserve que conformément à la loi constitutionnelle... » et ainsi de suite.

Certes, et nous nous sommes expliqué maintes fois sur ce point, il nous paraît parfaitement inutile de se servir, pour un poème lyrique, de la forme versifiée. Le vers a en lui-même sa musicalité, indépendante du moule mélodique dans lequel le compositeur entend le couler. La prose donne au musicien plus de liberté. *Fervaal*, pour n'en citer qu'un exemple, est écrit en prose, et dès 1887 M. Vincent d'Indy préludait à cette innovation par des essais dont le chœur pour voix de femmes *Sur la Mer* offre un spécimen caractéristique. Mais encore faut-il que la prose soit rythmée, qu'elle ait son accent, sa ligne, son lyrisme. Le tour de force accompli par M. Bruneau nous rappelle la mise en musique, joyeusement improvisée le soir inaugural de *Bruxelles-Kermesse*, d'un article de notre excellent confrère Jean d'Ardenne pour célébrer l'édification du vieux quartier...

Rien d'étonnant à ce que M. Bruneau n'ait pas réalisé dans *Messidor*, pour des raisons étrangères au talent qu'il possède, l'espoir que le *Rêve* avait fait entrevoir. Et l'on peut attendre encore de lui, le jour où il rencontrera un poème mieux d'accord avec la nature fine et souple de son tempérament, une partition d'une réelle valeur musicale.

Cette valeur musicale manque à *Messidor*, c'est indiscutable. Des phrases courtes, hachées, des motifs conducteurs d'une physionomie indécise répétés sous la même forme, sans développements, un écrasement de sonorités dans les passages de violence, une trame orchestrale alourdie et pâteuse en font une œuvre confuse, de médiocre intérêt et d'audition laborieuse.

Le deuxième et le troisième acte, exception faite pour la scène du Berger, la meilleure de la partition, sont particulièrement vides. Le premier acte a de la couleur et le quatrième, encore qu'on y retrouve certaines réminiscences, est plus habilement conduit.

L'auteur a écrit pour *Messidor* un ballet destiné, dans sa pensée, à relier aux réalités du conte les éléments légendaires que Zola a cru devoir mettre en œuvre. Ce ballet joue de malheur. Après avoir été renvoyé à Paris du premier au troisième acte, voici qu'on le supprime sans façon à Bruxelles. Il n'avait donc pas d'utilité pour fixer le sens du drame?

Peut-être l'interprétation vocale et instrumentale, assez terne dans son ensemble, a-t-elle contribué à l'impression de monotonie que dégage cette languissante partition. Ni M. Cossira (Guillaume), malgré le charme de sa voix, ni Mlle Ganne (Hélène), ni M. Dufranne (Gaspard), ni même M. Seguin (Mathias), à peine rétabli, il est vrai, d'un enrouement, n'ont réussi à donner à leurs personnages une physionomie caractéristique. Et le provincialisme de gestes et d'attitudes de Mlle Bossy n'est pas fait pour sauver l'incohérence du rôle de Véronique, le plus ingrat de tous. Seul, M. De Cléry a mis en relief la figure épisodique du pâtre, et le public lui a fait un succès personnel très mérité.

Les décors nous ont offert, avec d'ingénieux raccords, un échantillonnage des forêts, rochers et panoramas qui forment le fond des magasins du théâtre. Une sage et prudente économie a présidé à la mise en scène. Il y aurait mauvaise grâce à en faire un grief à la direction, que l'insuccès de *Messidor* à Paris doit avoir mis en garde contre tout emballement de prodigalité.

Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas choisi, pour l'unique nouveauté de la saison (exception faite de *Hänsel et Gretel*), une œuvre dont la valeur poétique et musicale fût moins contestable.

CAMILLE LEMONNIER

LA VIE SECRÈTE

« Ces choses ne seront comprises que des âmes inquiètes de tout l'inexplicable qui nous entoure: elles ne pourront émouvoir les autres qui ne s'en rapportent qu'aux évidences tangibles. Pour celles-là seulement, la réalité n'est qu'une des formes décevantes de l'Ineognoscible et complique, au lieu de l'élucider, le dessein mystérieux qui nous voile le sens caché des apparences. »

Ce sont ces choses, désignées de mille noms, et que, cependant, nul ne sait nommer au moment où il en veut parler, ces choses impressionnantes par leur rareté même, ou plutôt par les rares instants de lucidité où la pensée parvient à les concevoir, ces choses qu'on ne retient non plus tangiblement qu'une larme entre les doigts, un lambeau de nuage, un parfum de fleur, et qui pourtant laissent leur trace légère de réalité, lourde de souvenir sur l'âme, autant que la moiteur des pleurs sur la chair, la rosée des nues sur les prés, et l'excitation délicieuse de l'arôme sur les nerfs, ce sont ces choses que Camille Lemonnier a voulu capter sous les réseaux noués de perles et de pierreries de sa prose magnifique.

La Vie secrète! elle est la vie déformée par le cerveau humain sous l'empire du rêve ambitieux de ressentir l'inéprouvé, ou contracté par quelque émotion violente, ou artificiellement sollicité vers les songes morbides par un poison, alcool ou opium dont croient devoir s'intoxiquer de pâles imaginations désireuses de produire à tout prix une œuvre quelconque, folle ou prétentieuse, et des malheureux incapables de résister au choc de la détresse. Elle est aussi la vie entr'aperçue, l'éclair qui illumine une âme de savant ou d'artiste clairvoyant à l'heure géniale où il arrache un morceau à la masse d'Inconnu qui, depuis des siècles, pèse sur l'humanité, comme la montagne sur la poitrine du Titan.

C'est l'ensemble si puissamment séducteur et troublant des hasards, des coïncidences, des pressentiments, vraiment advenus, qu'un autre écrivain, attiré par ces mystères, appela *le Fantastique réel*, en opposition au fantastique d'imagination qui demeure tout entier dans la dépendance du romancier, libre d'enchaîner et de croiser à son gré les conjonctures.

Le Fantastique réel présente à l'expression cette résistance énorme qui justement tente les robustes esprits. Car, en le révélant, il faut en imposer la foi. Si le récit semble une invention, s'il n'apparaît pas que la Destinée seule, et non le caprice de l'homme, poussa les événements et amena les faits à la minute fatidique où ils devaient arriver, ce n'est qu'une fantaisie plus ou moins ingénieuse, et troublante selon le talent de l'auteur. Seul, celui qui a le don d'évoquer la vie, avec la vérité de l'indéniable, nous fera croire à ses paroles, autant en peignant l'ombre des choses que leurs couleurs virtuelles, et c'est justement pourquoi Camille Lemonnier, le chantre constant de la double Nature, l'ayant célébrée en ses œuvres et inondée de la plus franche et de la plus vivante clarté, est bien l'intense évocateur de ses obscurités.

Parmi cette guirlande de nouvelles dont sournoisement chacune tend sa corolle de sensitive, soudain reclose lorsqu'une curiosité trop fixe darde vers son calice insondable, il y a celles qui sont des impressions de voyage au pays de phantasmes où évoluait Hamlet, sans savoir si la création était ce qu'il la voyait ou une transposition du monde opérée par son âme fluctuant au milieu des meurtres, contrée qui depuis fut peuplée des visions angéliques ou démoniaques d'Edgard Poe, de Balzac, de Baudelaire, contrée littéraire, enfin, et les autres, courts chapitres, surextraits de vie où jamais, peut-être, ne fut plus puissamment et véridiquement concentrée la dualité des choses dans les simples occurrences.

Les premières réveillent l'idée de ces lais du moyen-âge qui contaient une aventure rapide et tragique; lais modernes, où la simplicité romanesque des anciennes ballades est remplacée par la notation de l'étrange, des moindres frissons de notre sang « aux mille parfums, aux mille poisons », mais où demeure la dramatique précipitation des faits

Voici le lai des deux amis qui s'aiment et se sont fidèles, encore davantage, a travers leur immatériel amour pour la même femme; le lai de l'homme qui aima une invisible amante sans jamais la connaître autrement que par les confidences qu'elle lui transmet en les jouant sur le clavecin, et qui mourut à l'heure où, sans qu'il le sût, s'éteignait l'âme élue; le lai du jardin ensorcelé, où

des poissons monstrueux, prisonniers dans un bassin de marbre, ont des yeux effrayants, « le triste regard surnaturel » de celle qui leur fut jetée en pâture, pour le châtiment d'une faute ignorée; les lais des âmes qui ne se révèlent qu'à l'heure de la mort, le lai de l'épouse qui se sacrifie, non pas à la vie de l'époux, comme dans la fable adorable d'Alceste, mais à sa gloire, en précipitant les flots de sa force intellectuelle dans le courant de l'œuvre d'art que l'homme aimé veut créer.

Et celui-ci, dans son symbolisme désolé, est parmi les pages où l'émotion palpite en tendresse et en grâce. N'est-ce pas dire, à la fois, que l'art, incapable de jaillir normalement, librement d'un cerveau fécondé par la beauté, est stérile et même mortel, et que l'amour dans son plus effréné désir d'harmonie, est impuissant à créer ce que la Fatalité n'a point permis puisqu'elle s'immole en vain Vesta, cette douce et volontaire victime, sœur spirituelle des Morella, des Bérénice, des Rowena et de l'inoubliable Ligeia qui, comme elle, s'illusionne sur le pouvoir humain et comme elle murmure, au moment de choir dans le sépulcre : L'homme ne cède aux anges et ne se rend *entièrement* à la mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté.

Le fastueux écrivain nous offre d'autres contes où sa fantaisie personnelle disparait absolument devant la pureté et la profondeur du sentiment qui inspirait les peintres gothiques. C'est en ces paraboles fortes et suaves comme l'odeur même de la terre qui s'ouvre sous le soc, que la Vie secrète nous paraît tressaillir et s'agiter au point que nous redouterions d'affirmer avoir *lu* et non pas *vu* ce que nous dit le poète. *L'Ame des foules :* ne fûmes-nous pas en partie de cette multitude carnassière déchaînée contre un infirme, puis cet infirme au cœur de lumière? Et les *Rois* dont le début est un Jordaens et le dénouement un Albert Dürer, et le *Bienfait pardonné*, étincelant de sérénité et de bonté; et surtout, surtout le *Saint Lapidé* où il n'y a rien de plus que des pauvres paysans qui s'en vont loin, loin par champs et par bois, vers un pèlerinage, vouer à un grand saint de bois leur enfant « toute nouée, issue de leur maturité misérable », et qui, dans leur foi sauvage, lapident l'image vénérable d'une grêle de pierres, criant « qu'ils ne le laisseraient pas se rendormir aux délices du Paradis avant qu'il ne les eût exaucés ».

De ces clameurs de douleur ou de joie, la vie secrète s'élève, plus réelle qu'en aucun récit de fantastique arbitraire, mais absolue ainsi qu'elle suinte d'un beau monument admiré la nuit, en sa draperie d'ombre, ou d'un ciel de couchant jonché de formes changeantes, ou de la mystérieuse fournaise d'une moisson de juillet, car, à l'égal du clair-obscur et, d'ailleurs, de tout ce qui existe, le grand jour a ses sortilèges.

Une impression poignante émane de ce livre nouveau, s'ajoutant à l'œuvre de Camille Lemonnier, dont ce dernier morceau suscite le souvenir de l'imposant total. Elle semble annoncer l'on ne sait quoi de formidable et d'inconnu jusqu'ici, tranchant sur la diversité déjà infinie de la masse entière. L'écrivain atteint à cet âge que Dostoïewski dit être la période à laquelle l'homme commence vraiment sa vie Ceux qui l'approchent ou le lisent fidèlement sentent l'effervescence constante de sa cérébralité tourmentée par un éternel mascaret. Son style a pris la richesse et la subtilité presque inquiétantes des choses trop parfaites, des fleurs trop belles, des palais trop ajourés. C'est une arme d'une force et d'une précision effrayantes qui ne faillira jamais à sa main.

Il est donc là dans l'émouvante attitude d'un grand chevalier, qui a derrière lui un passé déjà tumultueux de hauts faits, et qui, la lance en arrêt, rêve, pendant la veillée des armes, aux prochains exploits où va le précipiter son Destin.

JUDITH CLADEL.

EXPOSITIONS COURANTES

Mme Anna De Weert, MM. Farasyn et Henry Maréchal.

Mme Anna De Weert paraît être une élève appliquée d'Emile Claus. Elle s'est assimilé avec la facilité et la candeur dont les femmes possèdent le secret les procédés du maître au point que la plupart de ses toiles pourraient passer pour des études du paysagiste d'Astene. Il y a, certes, beaucoup de lumière et de fraîcheur dans ses impressions, qui s'apparentent à celles d'une autre femme-peintre de talent, Mlle M.-A. Marcotte. La vision est nette, le coloris harmonieux. Lorsque Mme De Weert, dont le nom figure. croyons-nous, pour la première fois dans un catalogue d'exposition, aura dégagé sa personnalité, elle comptera parmi les artistes de valeur de la jeune école.

M. Farasyn, lui, est un vétéran, et l'on connait de longue date ses tableaux consciencieux, d'une pâte un peu lourde, construits suivant les modes conventionnels de jadis. Ses paysages, ses marines, ses figures n'apportent aucun élément neuf dans le salonnet du Cercle.

Il n'en est pas de même de M. Henry Maréchal, un artiste liégeois, dont les dessins et eaux-fortes reproduisent avec bonheur, d'un trait incisif et sûr, des scènes de la vie ouvrière. C'est, de ce brelan d'artistes, le plus attachant et le plus personnel. Telles de ses compositions, *Nubilité* par exemple, et des vues d'usines, révèlent un dessinateur de sérieux talent.

EDMOND GLESENER

Le *Mercure de France* — cette vaillante société de littérateurs, qui publie actuellement tout ce qu'il y a de plus neuf et de plus vivace dans les lettres françaises — vient de nous donner l'*Histoire de M. Aristide Truffaut, Artiste-Découpeur*, de M. Edmond Glesener. Ce livre est daté de Liége. L'auteur est Belge. C'est son premier livre. Encore un nom de notre pays à épingler parmi les derniers apparus, ceux qui ont surgi après Elskamp et Louis Delattre, c'est-à-dire les Sander Pierron, les Georges Marlow, les Paul André, les Georges Ramaekers, les Léon Souguenet, les Thomas Braun, qui forment, avec quelques autres, la génération nouvelle — encore en quête d'une allure originale bien marquée, très tâtonnante, mais prometteuse de talents. M. Edmond Glesener, lui, s'affirme extraordinairement. Ce livre de début est fait d'une patte maîtresse, sans hésitation, solidement. Il est d'un observateur déjà maître de son œil, habile à percevoir les lignes et les mouvements caractéristiques et les sachant rendre en traits parfois mous, mais la plupart du temps nettement décidés et vigoureux. Cette étude de mœurs fourmille d'eaux-fortes crânement enlevées et de larges fusains, aux figures lumineusement enveloppées.

Le roman se développe en Wallonie. N'y cherchez cependant pas trop l'âme wallonne. Cette histoire pourrait, au fond, se passer tout aussi bien en une ville de la Beauce, de la Franche-Comté ou de l'Oise. La joie rustique et la tendresse villageoise qui

parfument les œuvres de Louis Delattre, la fleur mélancolique et sentimentale ouverte au cœur des livres de Georges Garnir, l'âpreté ardennaise d'Hubert Krains — toutes ces choses de poésie et de race wallonnes — sont absentes d'ici. Il s'agit, avant tout, d'une étude de bourgeois.

M. Glesener procède de l'école naturaliste. C'est un documentaire, un peintre de vie exacte, un scrutateur implacable d'âmes médiocres, un notateur fidèle d'intérieurs moyens. Son livre fait beaucoup songer à l'*A vau l'eau* de Joris-Karel Huysmans. Il en laisse l'impression de morne mélancolie, et sous des phrases strictement descriptives, sous de sportraits méticuleux, sous des croquis serrés, on *sent passer un sourire* amer de désabusé. En somme, il n'était guère utile à l'art et nécessaire à la littérature d'écrire les aventures bourgeoises et niaises de M. Aristide Truffaut, sous-chef au bureau de bienfaisance, et d'annoter sa manie de découper du bois et du cuivre pour en faire des pendules, des cages, des cache-pots et des caves à liqueur. Point n'était besoin de nous faire assister au dîner offert par son ami M. Tranquilin Mazurel, comptable aux messageries Lambert, et de nous conduire à la ducasse de Saint-Siméon et au grotesque triomphe de Truffaut, sacré artiste par un village de paysans en ribote! Paul De Kock, en ses romans démodés, eût certes trouvé, en ces éléments de vie routinière, des épisodes destinés à faire rire nos pères, et il eût mêlé sa désopilante fantaisie à la réalité. Mais les naturalistes, avec beaucoup plus d'art, amusent, quand ils décrivent les bourgeois, d'une façon triste. Paul De Kock parlait des épiciers, des commis, des concierges, des bureaucrates d'une façon bouffonne, et c'était, dans ses publications, comme d'une pantomime de clowns burlesques et polissons. M. Glesener analyse à fond M. Truffaut, d'une plume froide et aiguë comme le scalpel; il ne vit pas de la manie de son plat héros, il la montre ainsi qu'un médecin, découpant un cadavre, expliquerait à ses élèves un mal découvert. Ses personnages sont, au fond, lugubrement ridicules, comme ils le sont dans la vie. Ils sont les acteurs authentiquement vrais d'une nouvelle étude de l'âme bourgeoise — de cette âme éternellement bête, à jamais prud'hommesque et mesquine — au fond navrante à faire pleurer devant tant d'existences stupides, tant de banalités quotidiennes, tant de sots préjugés régnant, tant de vies mornes! — M. Aristide Truffaut a son fauteuil, désormais, et son bonnet grec, à côté de ceux de M. Falantin, de M. Homais et de MM. Bouvard et Pécuchet, dont il procède — et dont il forme la digne et honnête descendance.

EUGÈNE DEMOLDER

Le Concert Wagner de la Maison du Peuple.

Il faut surtout envisager au point de vue de l'éducation populaire la tentative faite par les groupes d'art de la Maison du Peuple en organisant un concert exclusivement consacré à Richard Wagner. L'idée de donner à la classe ouvrière des auditions d'œuvres de grands maîtres, comme l'a faite l'*Harmonie de la Maison du Peuple*, est heureuse, malgré l'insuffisance des moyens d'exécution. Il est clair que l'harmonie ne peut remplacer l'instrumentation symphonique et que, dans le prélude de *Lohengrin*, par exemple, et dans la fantaisie sur *Tannhäuser*, qui furent interprétés dimanche, la sonorité des bois remplaçant les cordes produisait une impression à laquelle notre sens auditif ne s'accoutume pas immédiatement.

Les chœurs ne sont pas arrivés à la hauteur sereine de l'expression d'art. L'*Echo du Peuple* a chanté le chœur des Pèlerins de *Tannhäuser* d'une façon beaucoup trop hachée. L'impression a été meilleure pour le chœur des fileuses du *Vaisseau Fantôme*, exécuté par les jeunes filles. Nous ne dirons rien de la cantatrice ni du chanteur, qui n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. M. Somers, violoniste, a interprété, en revanche, avec beaucoup de sentiment, *Träume* et *Albumblatt*.

Ce qu'il faut voir dans cette fête, qui malgré ses imperfections a bien réussi, c'est la direction nouvelle dans laquelle on semble entrer en offrant au public populaire des œuvres musicales d'une toute autre envergure que celle à laquelle, depuis trop longtemps, on l'a habitué. Applaudissons donc à cette artistique initiative.

QUELQUES LIVRES

Leuconoé, par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, A. Lemerre, éditeur.

Des êtres pitoyables arrachent à la mort un enfant chétif, boiteux. L'enfant devient un grand poète, mais la belle femme qu'il aima ne se donne à lui qu'avec une indifférente condescendance, et le poète meurt pour ne plus souffrir de cet affront. « Ne laissez pas vivre », dit-il avant de se précipiter dans le gouffre ouvert devant lui, « ne laissez pas vivre ceux qui ne pourraient point connaître l'amour ».

C'est à Sparte que l'auteur place ses héros, et son histoire est celle de Tyrtée, trop laid pour être aimé par des femmes que la beauté extérieure avait toujours enthousiasmées par-dessus tout. Et M. du Bois exalte la religion de cette Sparte qui, selon lui, agissait selon les plus belles lois de la vie.

Je ne sais comment il se fait que son livre, au lieu de grandir les Spartiates, les diminue encore en accentuant leur insensibilité naturelle, renforcée par l'éducation. Et je ne puis m'empêcher de crier à cet émule de Pierre Louijs : Certes, et vous le verrez avant de vieillir, l'animal humain, quoi que vous en disiez, « a conquis quelque chose depuis vingt-trois siècles ». Si vous voulez retourner en Grèce pour trouver la seule beauté qui soit selon la nature, vous serez obligé de faire encore une fois le chemin pour venir constater que notre sens de la beauté — comme notre sens de la vie — est devenu plus subtil, plus transcendant; et que l'instinct sexuel lui-même est devenu conscient de *réalités* aussi réelles que celles dont témoignaient les seules apparences extérieures. Si les beautés de l'intelligence, du cœur, de l'âme, de l'art, n'attiraient point de baisers, la belle Marguerite eût-elle embrassé Alain Chartier, aurions-nous aimé et compris le « Gringoire » de Banville, et souvent, souvent, au théâtre, au concert, devant une chaire de conférencier ou de prédicateur, toute une assemblée de femmes n'affirment-elles pas que ceux qu'elles aiment sont beaux, quels que soient les traits qui défigurent, parce que leur instinct est assez puissamment remué pour que la beauté intangible rayonne jusqu'à elles et leur fasse oublier la première apparence?

Les enfants qui naissent de cet amour-là sont aussi beaux, plus beaux que d'autres. Les bonnes dames de Sparte avaient simplement l'instinct assez grossier, et peu clairvoyant; il est vrai qu'on le leur épaississait encore. Et je ne vois pas que ce soit chez elles que nous puissions retrouver le culte réel du beau, dont les

temps modernes ont une religion bien plus complète, plus spontanée et plus profondément naturelle.

Rythmes oubliés, par Barbey d'Aurévilly. Paris, A. Lemerre, édit.

A lire, à relire, à emporter avec soi dans la solitude, ces rythmes oubliés, ces quelques pages exaltantes par la beauté simple de leur forme, par l'exaspération intense de leur tendresse, de leur colère aussi, comme en cet inoubliable récit des *Bottines bleues* où Barbey d'Aurévilly venge superbement Flaubert des mépris de sa médiocre et froide Muse, Mme Louise Collet. Les noms ne sont pas cités mais nous n'avons aucune raison de taire nos suppositions et de nommer celle que la discrétion du grand écrivain épargna. — Si belles et si poignantes aussi les pages sur Laocoon, disant toute la tristesse et l'angoisse du poète, du penseur se débattant contre les monstres qui souillent ses idées, ses rêves, ces fils de son cerveau « devenus avant lui les victimes des destinées ».

Les Renaissances de l'Ame, par L. d'Hervien. Paris, Chamuel, éditeur.

De l'occultisme encore, mais fortement mélangé d'observations personnelles, souvent scientifiques, parfois une fantaisie outrancièrement suggestive, mais toujours originales, amusantes, pour qui suit le développement de ces instinctifs et révélateurs empirismes se muant lentement en sciences. Mlle d'Hervien qui parlera cet hiver à la Maison d'Art de ses recherches et de ses impressions, a voyagé sous toutes les latitudes, a été émue et intéressée dans les deux mondes par des phénomènes naturels dont elle déduit des synthèses excessivement ingénieuses.

Une imagination féminine seule, je crois, pouvait à la fois s'attacher d'aussi près aux détails de la réalité et en tirer d'aussi bouleversantes conclusions. Elle ne recule pas devant la supposition d'un troisième ou même d'un quatrième sexe venant orner l'avenir de l'humanité. C'est vous dire que son livre n'a pas la sécheresse de maint ouvrage savant, et que sa philosophie n'est pas trop rébarbative malgré l'élévation de ses aperçus.

El Nangue, poème wallon, par Lévêque. Nivelles, typ. Jaquet.

M. Lévêque a voulu prouver que le wallon pouvait se prêter non seulement à la poésie et au théâtre comiques, mais encore et surtout au drame, aux scènes émouvantes et terribles.

Ce que Defrécheux fit pour la chanson, il essaie de le faire pour le théâtre. Il y réussit. La brutalité, la crudité, le côté pittoresque de la fantaisie populaire donnent aux situations dramatiques un relief, une réalité, une allure familière qui les rendent plus saisissantes, plus près de la vie que si ces mêmes choses étaient dites en français.

Le wallon par certains côtés ressemble à l'anglais qu'employait Skakespeare; il a d'effrayantes rudesses qui lui donnent une sonorité forte, des images d'une fraîcheur enfantine.

Le très simple drame de *El Nangue* — jalousie mortelle des natures primitives, trompées dans la belle santé de leur confiance en la vie — prouve une fois de plus ce qu'une langue pourrait gagner en se rapprochant de cette source perpétuellement féconde : l'imagination colorée de ceux qui vivent la vie avec passion, avec entièreté, et qui en conservent les mille spontanéités ingénieuses, toute la vraie et inconventionnelle souplesse.

Paul Verlaine. *Correspondance et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande »*. — Plaquette de 80 pages. Block, éd., La Haye.

Philippe Zilcken publie les lettres que lui adressa Verlaine à propos de ces *Quinze jours en Hollande* dont le manuscrit, qui termine la brochure, ne fut jamais achevé, la mort ayant mis fin aux maux dont le pauvre Lélian parle avec une si gouailleuse amertume.

Si clairement, à travers ces mots joyeux, ces demandes d'argent à l'éditeur, ces promesses de travail et ces joies de dire toute la malice ensoleillée qu'il saisissait au vol dans la bonne nature, on lit dans cette âme dont la grandeur fut de rester enfant, n'ayant pas reçu du Destin le pouvoir d'être virilement heureuse.

Une fois de plus rayonne pour nous cet adorable don d'enfance qu'il exprima comme nul peut-être n'osa le faire, et chacune de ses pages nous en apporte le bienfaisant sourire.

Parlant de Bruxelles :

« Heureusement Bruxelles est là, à deux pas. Ridicule? Non! — Plaisante? Non! — Un petit Paris? Non! Quoi donc alors?

Bruxelles, n'allons pas plus loin, pas plus vite, restons. Restons mentalement, restons : Et quelle chose trop bien, quelle gaîté sans nombre et soi-disant « parisienne ». Une femme parlait ainsi.

Bruxelles fut l'opposition sous l'Empire. Paris était le foyer de cet incendie. Mais Bruxelles était là, quand même! Dans notre tête!

Et Bruxelles nous fut doux, avec Sainte-Gudule balourde. Maintenant, il y a le Palais de Justice, pire.

Néanmoins Bruxelles est une ville presque moderne avec le dôme de son Palais de Justice pour tour Eiffel : à chacun sa gloire. —

Bruxelles! parbleu, j'y ai vécu! Tiens! Parbleu! Pourquoi pas? ou pourquoi plus, puisqu'on me le reproche?

Et le train siffle.
Je n'y vis plus... »

L'élégante plaquette, ornée d'un portrait de Verlaine écrivant, d'après la pointe sèche de Ph. Zilcken sur un croquis de Toorop, est en vente au profit du monument de Verlaine.

Accusés de réception

Rires et Noises, par Eugène Roussel; préface d'Armand Silvestre. Paris, librairie Léon Vanier. — *L'Affiche belge*, par A. Demeure de Beaumont (deux volumes) Chez l'auteur, 22, rue Raymond IV, Toulouse. — *Delcros*, roman, par Henri Rainaldy. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres. — *L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps*, par Octave Uzanne. Couverture en couleurs de Louis Rhead. Nombreuses illustrations. Paris, L.-H. May. — *Aubes et Crépuscules*, par Prosper Roidot. Titre et frontispice d'Élie Roidot. Collection de la *Lutte*. Bruxelles, Société belge de librairie; Office de publicité. — *Voyage aux volcans de Java*, 1895, par Jules Leclercq. (Extrait du *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*, 1897.) In-8°, 71 pages. — *Réception de deux Belges à la cour de l'empereur de Java*, par Jules Leclercq. (Extrait de la *Revue générale*, janvier 1898.) In 8°, 20 pages. — *Les Derniers Sectateurs de Brahma à Java*, par Jules Leclercq. (Extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t XXXIV, n° 12, pp. 1044-1054, 1897) — *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*.

Essai de critique littéraire, esthétique et musicale, par MAURICE KUFFERATH. Paris, Fischbacher; Bruxelles, Schott frères. — *La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie*; notes de route et de séjour, par J.-G. FRÉSON Extrait de la *Revue générale*). [Bruxelles, Société belge de Librairie.] — *Hurles de Haine et d'Amour*, par MANUEL DEVALDÈS. Paris, F. Clerget.

Musique.

Francesca da Rimini, texte de J. GUILLIAUME, musique de P. GILSON. Partition d'orchestre (paroles françaises et allemandes). Réduction pour piano par G. Frémolle. Sans nom d'éditeur. (L'œuvre est publiée par un groupe d'amis de l'auteur.)

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE organisera, au cours de son prochain Salon, une série de conférences littéraires et artistiques. Cette série sera inaugurée le jeudi 3 mars par M. Camille Mauclair, l'auteur d'*Eleusis* et de l'*Orient vierge*, qui a choisi pour sujet « L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir ».

MM. H. Bellis, E. Carpentier, A. de Wever et J. Merkaert ont ouvert hier une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique. L'exposition sera close le 18 courant.

C'est vendredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, que M. GEORGES KAÏSER, président de la *Société de Géographie*, fera, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une conférence sur « l'Expédition de Gerlache ». Cette conférence, accompagnée de projections lumineuses et suivie d'un concert donné avec le concours de la *Société chorale de dames d'Ixelles*, de Mlle F. Collet, cantatrice, et de M. G. Schwartz, pianiste, aura lieu dans la salle d'armes Raymond Delhaise (ancienne salle Marugg.)

Un curieux souvenir historique à Bruxelles : La salle où eut lieu le *Bal de Waterloo*, chez la duchesse de Richmond, le 15 juin 1815. C'est là qu'arriva brusquement la nouvelle de l'entrée en campagne de Napoléon. C'est de là que partirent en souliers de bal les officiers anglais, dont plusieurs furent tués le lendemain aux Quatre-Bras par les soldats de Ney, notamment le duc de Brunswick. Cette salle est dans les dépendances de la maison nº 40, rue de la Blanchisserie. Une brochure de Sir WILLIAM FRASER en explique les détails de façon très intéressante. Elle est visitée par les étrangers, mais peu de Bruxellois, croyons-nous, la connaissent. Elle constitue un des détails de Bruxelles-Pittoresque. Elle sert actuellement de dépôt de voitures à un carrossier. Elle est vaste, basse, sombre, mais émouvante par le puissant souvenir historique qui s'y rattache. Peut-être la Ville pourrait-elle la racheter un jour ou l'autre et la rétablir dans ses conditions primitives. En raison du culte persistant que les Anglais conservent pour les terribles événements de cette époque, les recettes couvriraient vraisemblablement les dépenses en peu d'années.

Les journaux allemands nous apprennent que Charles Vander Stappen est invité par l'Académie des Arts de Berlin à réunir une vingtaine de ses dernières œuvres en un salon spécial qui fera partie de l'Exposition d'art national allemand s'ouvrant à Berlin le 1er mai de cette année.

L'Allemagne affirme de plus en plus ses préférences pour l'art impressionniste français. Les Musées ont fait l'acquisition d'œuvres de Degas, de Claude Monet, de Camille Pissarro. Et voici que le comte H. de Kessler, un des esthètes les plus connus de Berlin, a ouvert sa galerie à la grande toile de Seurat, *Les Poseuses*, jadis exposée au Salon des *XX*, tandis que M. Mayer-Graefe, directeur de la revue *Dekorative Kunst*, de Munich, se rendait acquéreur d'une autre composition du même artiste, *Le Chahut*, qui souleva, on s'en souvient, en ce même Salon des *XX*, d'ardentes polémiques.

Les théâtres :

Le NOUVEAU-THÉATRE, dont les représentations de l'*Évasion* et de *Brignol et sa fille* sont tout à fait remarquables, montera très prochainement la *Mer*, de Jean Jullien. Cette œuvre sera jouée par Mlle Marie Denys, qui débuta l'an passé à la Maison d'Art dans les *Yeux qui ont vu* de Camille Lemonnier.

AU THÉATRE DU PARC, deux représentations extraordinaires données par Mlle Adeline Dudlay et sa troupe. Lundi 14, *Hamlet*; mardi 15, *Phèdre*. La direction prépare la *Couvée*, comédie inédite en trois actes de M. F. Lutens, et *Mélor*, le récent succès théâtre du Vaudeville.

AU THÉATRE MOLIÈRE, *Thérèse Raquin*, d'Emile Zola, succèdera samedi prochain à *Henri III et sa cour*. A l'étude: *Catherine*, d'Henri Lavedan. Vendredi prochain, soirée de gala : *la Marchande de sourires*.

La *Lutte* organise un congrès littéraire qui se tiendra samedi et dimanche prochains au Palais des Académies, sous la présidence d'honneur de M. le baron de Haulleville.

A ce congrès seront exposées les quatre tendances littéraires actuelles : l'Art pour l'Art, l'Art social, le Naturisme, l'Art pour Dieu, par MM. Valère Gille, Edmond Picard, Saint-Georges de Bouhélier et Georges Ramaekers.

Les débats contradictoires, auxquels participeront en outre MM. J. de Piessac, Edouard Beaufils et Jules Rimet, rédacteurs de la *Revue*, et la plupart des jeunes écrivains de Belgique, s'ouvriront samedi à 4 h. 1/2 très précises et se continueront dimanche, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures.

Pour clôturer le congrès, à 5 h. 1/2 sera faite en l'église paroissiale des Saints-Michel-et-Gudule une conférence sur l'Art pour Dieu, par Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain.

A 6 h. 1/2, un banquet réunira les congressistes à l'Hôtel Ravenstein.

La revue *Durendal* (1) a fait peau neuve. La cinquième année débute par une fort belle livraison de 142 pages à laquelle ont collaboré MM. l'abbé Moeller, J.-K. Huysmans, F. Séverin, O.-G. Destrée, H. Carton de Wiart, A. Goffin, F. Hello, l'abbé Thiéry, etc. Diverses illustrations ornent cette livraison, enfermée dans une artistique couverture composée par M. Gisbert Combaz et tirée en deux couleurs.

(1) Lyon-Claesen, éditeur.

Étude du notaire **VAN HALTEREN**, rue du Parchemin, 9, à Bruxelles.

Le notaire VAN HALTEREN vendra publiquement, le mercredi 16 février 1898 et jours suivants, à 2 heures, en la Galerie Saint-Luc, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les collections de feu M. Charles Iweins, consistant en :

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Faïences et Porcelaines anciennes

ARGENTERIES, IVOIRES, BRONZES, PORCELAINES ET MEUBLES D'ART

A voir les lundi 14 et mardi 15 février 1898, de 11 à 4 heures.

Mme **FANNY VOGRI**, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

EN SOUSCRIPTION

Pour paraître en avril prochain chez GUSTAVE PELLET, éditeur, 9, quai Voltaire, Paris.

LE LIVRE D'HEURES

DE LOUIS LEGRAND

Un volume petit in-4º contenant 13 *eaux-fortes originales* et 200 dessins dans le texte.

Tirage unique à 160 exemplaires numérotés. Prix : 250 francs.

Il sera tiré, en outre, 60 suites des eaux fortes, rehaussées de couleur. Prix : 200 francs.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN
Rue de la Montagne, 86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES — OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c.
BRUXELLES — Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 — N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES — **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32. rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 8. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 20 Février 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Trois Poètes belges classiques. — Victor Charbonnel. *La Volonté de vivre.* — Accusés de réception. — L'Année morte. — Nouveau-Théâtre. — Nos Arbres. — Les Harnachements joyeux. — Question de Congruité publique. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

TROIS POÈTES BELGES CLASSIQUES

Quand récemment s'évapora la *Jeune Belgique*, cette œuvre d'un si large et si bouillonnant courant au début, diminuée peu à peu en un mince filet d'eau, se perdant finalement dans les sablons spongieux d'une doctrine sectaire, cette résorption fut accompagnée, adoucie et brillamment ornée de trois œuvres, déployées en étendards posthumes, comme, en un naufrage, les dernières oriflammes d'un navire qui coule à fond. Iwan Gilkin brandit la *Nuit;* Valère Gille, la *Cithare* (1); Albert Giraud y ajouta *Hors du Siècle*, publié précédemment, mais que l'on sortit du passé pour prendre place sur la dernière couverture du dernier numéro de la Revue mourante, au même rang que ses deux cadettes.

Certes, cette triple clameur d'adieu (mais aussi d'espérance puisque de tels beaux livres sont destinés à vivre de la plus puissante des vies, la vie intellectuelle) nous émut au profond des souvenirs; — oui, nous émut malgré tant de sottes et stériles querelles, tant d'odieux verbiages qui avaient sailli en boutons éruptifs et purulents sur des dissentiments de pensée, légitimes certes, nobles aussi et salutaires, si l'âme mesquine des humains lamentables que nous sommes avait su les maintenir dans les Aliscans du bon vouloir et de la fraternité littéraire; — nous émut parce que ce trio d'efforts vers la Beauté et la Poésie attestait une fois de plus ce que sont de tels cerveaux, de grands « Intellectuels » dirions-nous, si le mot n'était pas à jamais déchu de son aristocratie par les récents galvaudages en lesquels on l'a traînaillé.

Il importerait que l'opinion fît à ces œuvres le sort heureux et bienveillant qu'elles méritent. Elles représentent de façon magnifique et variée, pour notre Belgique, la poésie classique et prosodique, vieillie en ses formes assurément, représentée déjà par tant d'expressions antérieures qu'on ne saurait trouver exigeant et inopportun le mouvement qui pousse l'Humanité de langue française à rechercher d'autres modes de charmer le tympan et l'esprit que les

(1) La *Nuit* et la *Cithare* ont été publiées dans la *Collection des Poètes français de l'étranger*, sous la direction de M. Georges Barral. Paris, Fischbacher, 1897.

ressources de la Rime et des pieds soigneusement numérés. Et ce n'est point parce que les néo-poètes n'ont encore, en général, qu'une notion fort incertaine de la musicalité du langage qu'il est permis de croire ou de craindre que les tendances contemporaines, hardies et novatrices, avorteront. Mais nos oreilles, celles des hommes datant du milieu du siècle, quand Baudelaire, tout en s'irritant de n'avoir pour servir et sertir sa pensée que le verbe suranné des prosodistes, se résignait pourtant à l'utiliser, n'en imaginant pas encore un autre; les oreilles aussi des plus jeunes, élevés par les pédants de collège dans le respect nasillard du protocole versificatoire, — ont trop longtemps entendu le ronron des assonances et des cadences et des rythmes usuels, pour qu'une affection, plus d'habitude que de raison et d'évolution littéraire normale et progressive, ne les rattache encore étroitement à ce passé destiné à se compléter par des formules imprévues mieux en accord avec les besoins des âmes modernes.

Aussi est-ce avec des joies de remembrance, avec l'attendrissement des choses lointaines mais non oubliées, comme celles de la jeunesse ou de l'enfance, qu'on lit les vers heureux et harmonieux dont les guirlandes tantôt d'admirable noblesse comme dans Giraud, tantôt d'élégance et de grâce comme dans Valère Gille, tantôt d'âpreté et de sarcasme comme dans Gilkin, se déroulent en théories abondantes et superbes. A eux trois ils apportent ainsi au trésor de notre littérature partiale des orfèvreries inestimables; et si vraiment un peuple, dont l'originalité s'est faite par les événements et s'est constamment maintenue et intensifiée à travers les aventures de l'Histoire, a besoin, dans ses archives littéraires, de livres attestant sous tous les aspects ce qu'il est et ce qu'il vaut, la *Nuit*, la *Cithare*, *Hors du Siècle* doivent être mis au rang des parchemins esthétiques les plus authentiques et les plus précieux. Pareil don de départ, vraiment royal, fait penser aux richesses que les voyageurs opulents laissent aux lieux dont ils trouvèrent l'hospitalité bénigne et savoureuse.

Les trois Œuvres se diversifient en une sororale unité d'Art et de Beauté, et cette multiplicité de facettes et de résonances ajoute curieusement à leur charme.

Albert Giraud est le poète mélancolique et grave, fort pourtant toujours en ses lamentations héroïques, en ses regrets d'une ambiance mieux en accord avec ses rêves que celle où il croit qu'un Destin avare l'a emprisonné. Il semble ne pas avoir le sens de la vie pittoresque, si curieuse en ses tourments et ses intellectuelles batailles, au milieu de laquelle les contemporains ont « la Joie de Vivre », et, les vaillants, les vrais êtres de leur temps, « la Volonté (intime ou rageuse) de Vivre ». Il se sépare invinciblement des événements qui nous enserrent, croyant à la noblesse d'une telle attitude et d'un si puéril isolement. Attitude dont l'excuse et le correctif sont précisément dans les chants séduisants qu'elles lui ont inspirés.

Iwan Gilkin raconte en strophes, violentes presque toujours, une vie spéciale, factice peut-être, d'imagination, semble-t-il, bien plus que de réalité, qui n'est qu'une mise en relief et une condensation de l'inévitable perversité des choses, cette bizarre existence du mal (au sens restreint des hommes perdus dans le mystère de la mécanique supérieure de l'Univers), qui fait équilibre à l'ennui probable d'une trop constante perfection. Et cette perversité « normale », cette apparente perfidie de la Nature travaillant à son harmonie totale prodigieuse, dont elle seule connaît les nécessités, il la recherche, la dégage dans la Femme, mise au rang (n'est-ce pas un peu estudiantin?) des plus sataniques créatures.

Valère Gille, lui, sort du présent pour voler vers la Grèce antique et y planer dans la sérénité de contemplations arcadiennes et salaminiennes. Il s'exile, lui aussi, mais dans ce passé auquel le reculement des âges et l'effacement des contingences quotidiennes et domestiques d'un peuple qui, s'il fut si merveilleux dans l'Art, fut, pour le reste, d'un si abominable Doctrinarisme, donne les perspectives d'une époque enchantée à jamais regrettable. Si les vers de Giraud ont le parfum des cours abolies, ceux de Gilkin le relan des lupanars, ceux de Gille fleurent les montagnes et la mer.

Ces Livres sont des provisions de cerveau (comme on dit des provisions de bouche) fortifiantes et de haute saveur. Certes (et comment y auraient-ils échappé en se soumettant si pieusement aux règles, aux rites et aux cérémonies du culte prosodique en cours de démode) on se surprend, en lisant ou déclamant les vers qu'ils contiennent, à se souvenir de leurs prédécesseurs: André Chénier pour celui-ci, Baudelaire (l'inévitable) pour celui-là, Banville pour plus d'un d'entre eux. Mais le relatif amoindrissement qu'impose la réminiscence enlève peu à la valeur et à la beauté générales. Ils restent tous trois des Poètes et de beaux poètes. Grâce leur soit rendue et admiration!

VICTOR CHARBONNEL

La Volonté de vivre. Paris, Colin et Cie, éditeur.

Je n'avais vu que le titre et le nom de l'auteur; j'étais enthousiasmé. Voilà cette âme arrachée à son milieu, cette plante déracinée, quittant le vieux terrain où elle s'était épanouie et « le nid bien chaud des croyances toutes faites » pour entrer dans une vie de luttes, de doutes, de recherches, d'angoisses; elle conserve peut-être encore un peu de cette colère inséparable de l'arrachement, et aussi de la douleur, me disais-je, et je vais sentir trembler, bondir et s'émouvoir un esprit, je vais voir un homme, un artiste, en proie à l'une des plus poignantes angoisses que le siècle nous ait donné d'éprouver. — Charbonnel est un mystique, un de ceux

qui avec le plus de ferveur et de tendresse confessèrent cet immense désir humain si conforme à notre nature de s'agenouiller et d'ouvrir les bras, ce désir dont Schopenhauer — ce vrai poète dont on ne comprit pas la poésie parce qu'elle était dépourvue de sentimentalité — disait que c'était « le sentiment de notre identité avec l'ensemble des choses et le principe de l'univers ».

Et ce désir il l'appelait l'essence du mysticisme. C'était bien cela que je voyais en Charbonnel et je vivais, avant d'avoir rien lu, tout le drame de cette âme séparée brusquement peut-être ou à petits coups répétés, plus cruels encore, de sa foi, de son adoration, de sa plus grande espérance et consolation. — Je la voyais éperdue, agitée, se tournant par un effort héroïque du côté de la vie nouvelle, s'accrochant en désespérée à la pensée d'aujourd'hui et y retrouvant par sa « volonté de vivre » le même bonheur, la même extase, le même agenouillement.

Le beau geste humain! la belle force et le bel acte de vie! pensais-je. Ces choses rendues par un artiste qui sait la beauté de la forme, doivent constituer la vraie œuvre d'art. Nous allons sortir de cet art qui s'amuse à polir et à pomponner le premier objet venu, pour rentrer dans l'art véritable : une belle émotion humaine exprimée en beauté.

J'ouvris le livre. — On ne devrait jamais se réjouir — L'abbé Charbonnel était bien un artiste, c'est vrai, mais pas celui que j'avais pensé. Tout le fardeau que deux mille ans d'obéissance nous avaient mis sur les épaules, toute cette chose que nous avons dans le sang et que nous pouvons à grand'peine éloigner un peu de nous, il ne la rejetait pas, il n'en avait pas senti la meurtrissure. La forme seule de cette grande chose et quelques soumissions tout extérieures l'importunaient. Il est l'homme qui secoue le joug d'une Académie parce que la belle ordonnance qu'elle patronne et qu'elle prêche, le gêne. Voilà tout. C'est l'artiste qui ne veut pas d'autorité et qui protège son individualisme; ce n'est pas, mais pas du tout l'homme, le penseur, le voyant qui se redresse et, soulevant tout le poids de la pensée des siècles, la nie et proclame une lumière plus pure et plus saine.

Le geste est plus petit. L'œuvre d'art aussi; c'est ainsi que je le sens, du moins.

C'est en poète, s'appuyant sur Maeterlinck, sur Tolstoï, sur des penseurs qu'il cite et qu'il admire, que Charbonnel s'abandonne à un mysticisme, à une adoration absolument semblable à celle qu'il éprouva jadis. Rien n'est changé au fond de lui-même : Dieu personnel, immortalité de l'âme, libre arbitre, et jusqu'à l'amour de la mort, tout ce qui constitue la vie intérieure de l'époque écoulée, tout cela subsiste pour lui. D'un petit coup d'épaule seulement il a secoué l'autorité, qui embarrassait ses mouvements. En sculpture, dites-moi, l'attitude ne serait-elle pas beaucoup moins intéressante et pourrait-elle autant passionner celui qui voudrait la rendre?

Je ne vois pas pourquoi, parce que le livre est bien écrit et que l'art littéraire n'est pas offensé mais plutôt très bien servi, nous serions obligés de trouver que ceci est une grande œuvre d'art? C'est une action ordinaire, sans pensée personnelle neuve, très bien enchâssée en des lignes de forme charmante.

Ce qu'il dit? Mais il parle du recueillement, du silence, de la vie intérieure et du réveil de l'âme comme l'a fait Maeterlinck et en le citant souvent. Il parle de l'idéal religieux comme Tolstoï dont il évoque le sentiment dans presque tous ses chapitres; il parle du caractère et du libre arbitre en nommant Emerson qui jamais n'eut des visions aussi théologiques sur ces choses. Puis il exprime en une très belle prière sa volonté de vivre et d'aimer.

Encore une fois ce livre est une œuvre d'art; il met en clarté un peu de la pensée d'autrui, la décantant et la transportant un peu moins haut qu'elle n'était, pour la mettre à la portée de ceux qui n'ont pas les ailes assez robustes pour aller l'admirer où elle naquit : — Ce n'est pas une forte œuvre de vie. — Esthètes, soyez contents, c'est une jolie, très jolie chose, et vous pouvez la laisser sur une table de salon, elle fera honneur aux gens de goût. N'allez pas la mettre sur le socle d'une statue de Michel-Ange, cela serait un manque d'harmonie.

Je suis injuste peut-être. J'en veux faussement, sottement, iniquement à cet homme, comme tout être en veut à ceux qui, sans pouvoir les donner, lui firent espérer des joies profondes.

Je ne veux pas rester en ce fâcheux état d'âme. Rien en ce livre ne m'empêche de me raffermir en cet espoir souvent déçu, mais si obstinément vivace : que ceux-là mêmes, ceux-là surtout pour qui s'ouvrit tout grand le trésor historique des splendeurs morales d'un monde mort, auront une sensibilité assez affinée pour retrouver autour de nous, dans la vie d'aujourd'hui, dans l'actuel bouillonnement de notre sang, dans le labeur de nos cervelles vivantes et de nos cœurs forcément héroïsés, l'écho extérieur, chatoyant, multiple des transcendantales beautés de l'heure présente.

Accusés de réception

Les Sonnets de Pimodan; illustrations de E.-D.-Henry Baudot; gravures de Ch. Decaux. Paris, L. Vanier. — *Essai sur la comédie*, de Georges Meredith; introduction d'Arthur Symons; traduit par Henry-D. Davray. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Pierres qui pleurent*, roman, par Henry Bourgerel. Paris, Société du *Mercure de France*. — Almanach des Poètes 1898, publié sous la direction de M. Robert de Souza; illustrations d'Auguste Donnay. Paris, *Mercure de France*.

L'ANNÉE MORTE

L'automne; l'automne fauve et triste pleure, gémit et tombe couvrant les campagnes de deuil et de tombes où s'endorment flétries tant de splendeurs si proches encore; l'automne morne, l'automne gris, pleure, sourit et succombe dans l'oubli. La terre patiemment absorbe et se nourrit des blondes féeries printanières épanouies dans l'été où fastueusement elles s'étalent. Adieu les longues méditations devant le soir qui les mène jusqu'en ses nocturnes domaines; adieu les matutinales flâneries parmi les buissons de roses cachant en leur paisible descente vers le fleuve, l'intime chaumière, abri de nos repos. Des hauts tilleuls de la drève isolée, se détachent les feuilles parmi les voiles des buées; sur les prairies humides palpitent des plaies d'or et de rouille sous le glissement doux des ultimes rayons et sur les monts frissonne la forêt amie des lentes promenades. Les vents hurleurs arrivent de l'inconnu, détruisant le charme finissant qui s'abat résigné, branche par branche, rêve par rêve, regagnant son vaste cimetière en tourbillonnant dans les cieux, où lourdement appareillent pour leurs hivernales croisières les nuages songeurs. Les villages, dans le crépuscule dolent, s'illu-

minent, les volets se closent sur le silence des logis, le bétail, pour de longs jours exilé des désertes bruyères mauves, rumine dans la tiédeur de l'étable, et des vétustes cheminées, encapuchonnées de mousse, les fumées s'élèvent, comme des effluves de paix, dans l'ombre qui s'abaisse.

Adieu les folles courses sur les pelouses vallonnées, les fraîches haltes sous les charmilles serpentantes, avec le regard dirigé vers le faste des champs. Adieux les attentes indécises au bord des étangs dans la profondeur desquels aux confins de la nuit scintillent les étoiles entre les cimes assoupies et renversées des vieux arbres. Nuits enchanteresses, où la quiétude infinie se traîne sur le monde, exaltant les cœurs de tendresse d'amour et de beauté : Oh les émouvantes paroles que l'on confie à la grave et pure confidente ! Quels célestes secrets sous ses pâles clairs de lune on murmure ! Que de belles pensées en ses nébuleux paysages sans doute elle inspire.

Adieu les aubes chamarrées d'allégresses, séjour des oiseaux chanteurs en baignades dans les vasques des torrents, des chevreuils bondissant par les clairières vermeilles, de toute la faune en éveil et des hommes en espérance. Les sources plus abondantes se couvrent d'une toison brune ; en elles tombent les clairs mois, leurs fleurs et leurs joies, dont les rivières lentement charrient les débris à travers la mélancolique nature vers les fleuves. Et solennel et amer entre les rives d'abandon, les campagnes engourdies, avance le funèbre cortège du printemps tué dans son estivale maturité, tandis qu'à sa rencontre là-bas l'océan roule ses puissantes houles. Les trois-mâts gémissent sous le rude souffle du large ; vers les côtes écumantes dérivent les épaves, déjà des plaintes dans les rafales, au milieu des vagues furent étouffées et les fantastiques hôtes sous-marins nagent à leurs refuges insoupçonnés. — Insensiblement sur les visages s'éteint la gaieté ; les couples frileux, l'âme chancelante, en silence achèvent leur dernière sortie au recommencement, pour certains à jamais défendu. Les yeux suivent le jour déclinant au long des horizons. Les hommes se taisent devant la grandiose agonie ; les cœurs se détachent des cœurs, dominés d'émois ignorés ; l'étrangeté, la raison, le but indécouvrables de toutes choses envahit l'esprit ; la fragilité des réalisations, des désirs s'impose en face l'éternel invisible qui restera toujours, toujours impénétrable. On se sent un lamentable lambeau abandonné parmi les insondables espaces du passé et de l'avenir ; l'illusion affaiblie insensiblement délaisse et seul on reste entouré de ces visions écrasantes, seul immensément seul, sans vouloir, sans croyances, sans espoir.

Si à nos côtés alors, dans l'ombre désolante, ne se dressait point une silhouette aimée dont la main tremblante sur notre épaule se pose ; si une voix chérie dans les râles sanglants du soir ne s'élevait, glissant ensuite vers la navrance sépulcrale des médianes étendues ; si des lèvres inquiètes ne touchaient pas nos lèvres ; si des yeux meurtris n'imploraient pas nos yeux ; où sombrerait, où sombrerait notre âme !

Amis, frères, amies, divins bergers qui ramenez vers la vie, vers la vraie vie spirituelle et radieuse, ceux que brise l'effrayante majesté du Destin.

La terre avec l'automne finissant et ses chants attristants, rappelle vers son mystère la splendeur sortie de ses entrailles. Le délai fatal est révolu, le temps des joies est expiré, le grand tombeau s'entr'ouvre et les réclame. — Tombez, tombez, pauvres feuilles flétries, tout est pour vous, ici achevé ; tombez sous les pluies grises et monotones, tombez hésitantes, inconsolées, dans le vent qui vous chasse vers des lieux dévastés où vous mourrez exilées des forêts recueillies de votre naissance, si loin des petites sœurs, naguère au sommet du grand arbre qu'avril berça avec vous bruissantes au soleil. Tombez, tombez, pauvres feuilles, tombez pour l'éternité.

Tout ce qui nait doit disparaître : la nature dans l'automne, le sourire dans la douleur, l'humanité dans la mort, les mondes dans le néant, obéissant aux lois de l'irrémédiable usure, de l'irrémédiable agonie, nourriture des renouveaux. Pourtant, pourquoi tout doit-il finir ? Pourquoi cette interdiction à deux affections enlacées de parcourir indéfiniment parmi les paysages calmes et exaltants du rêve, le courant spectral du temps ? Pour quelle causes ne perdurent-elles pas les languides ou ferventes extases amoureuses, les religieuses avancées et les chevauchées affolantes à travers les magies artistiques ? les enivrantes courses dans les vierges empires des sensations ? Et pourquoi la fuite des chers espoirs au long desquels glisse notre intimité comme une nuit d'été dans les rais lunaires ? L'homme s'adapterait aussitôt à un destin différent du sien, car il se conforme aux fluctuations de l'existence présente comme le navigateur, debout sur le pont, règle son équilibre sur le tangage et le roulis du voilier qui l'emporte. Quelle raison, par conséquent, à ce délai restreint de conscience fixé par le sort ? Le bonheur et la souffrance, qui graduellement se développèrent selon les exigences demandées par notre adaptation à l'existence, nous furent donnés pour nous contraindre à la subir ; les sensations morales et physiques sont donc analogues à des tentacules adhérant à la vie et nous y attachant : chaque nécessité éclose ou disparue décide la disparition ou l'éclosion d'une aspiration, quoique des habitudes invétérées ou l'aveuglement souvent nous empêchent de détacher les pulpes sentimentales qui n'adhèrent plus qu'à des fantomes et sans utilité ne provoquent que vibrations douloureuses en notre sensibilité.

Toute beauté retourne à la mort et ces feuilles jaunies, ces branches brisées, cette flore fanée qui, dominées du ciel de novembre, s'abattent éperdument après qu'elles furent traquées, émiettées, détruites, pénétreront la terre que l'hiver bientôt inhumera dans sa morne neige. L'hiver en sa pâleur cruelle, l'hiver aux lents flocons qui peu à peu recouvrent les champs, les vallées, les montagnes du lourd suaire descendu des voûtes sidérales et sous lequel l'immense hécatombe et ses innombrables morts dormiront au milieu du silence et de la paix.

Saison muette. Tout se tait au dehors, l'accalmie est profonde ; les villages perdus en cette gravité troublante, reposent ; les hommes devant l'âtre, immobiles et comme dans l'attente d'événements grandioses, rêvent, taudis que les malchanceux, payant le tribut de l'humanité au macabre faucheur, dans le froid crèvent Les villes elles-mêmes endeuillent leur gaité : dans les cités aussi plane une fugitive incertitude... C'est que sous la neige impassible, sous la neige hiératique se consomment des phénomènes étranges.

Sous la neige infinie durant ces heures austères se prépare, dirigé par les déités indiscernables que nous imaginons parfois, régnant peut-être là-haut, au delà des nébuleuses métamorphoses, ailleurs ou dans l'ignoré ou nulle part ; sous la neige infinie, durant ces heures austères, se prépare le mystère futur. En ce funèbre empire fermente la nature, se forment les ravissements souhaités, les fraîches floraisons dont mai recueillera la puberté délicieuse. De ce séjour obscur jailliront les impitoyables forces qui com

mandent le devenir des humains, et aussi la jeunesse universelle, pauvre matière encore, mais bientôt de vitalité ennoblie et appelée à pleurer, chanter, agoniser à son tour. En ce froid berceau gisent inconscients ceux dont la destinée sera unie dans le monde et qui marcheront, confiants et joyeux, puis doux et résignés, la main dans la main, vers la vieillesse en regardant parmi les prés que les ruisseaux taillent en archipels et où les fleurs semblent semées par les rayons de soleil sous un ciel virginal, les petits êtres créés par leur amour et échevelés d'enivrantes gambades ; en les regardant et en songeant aux épreuves nombreuses, à l'incertitude angoissante de leur avenir. Là se dissimule le germe des privilégiés de la gloire, de la puissance, du génie, mais aussi la semence des humbles dont les années sans but s'égréneront dans la misère et l'oubli. Et ceux-là aussi, après quelques lumineux et sombres jours retourneront à l'inconnu pour y servir de nouvelles contingences. Et ainsi toujours continuera ce fatal voyage en des mers éternellement changeantes vers des ports sommeillant peut-être... là-bas.

Sous la neige et son immuable silence se déroulent ces étranges phénomènes. Aucun repos donc; la mort élabore la vie, la vie alimente la mort dont s'ignore le temps des arcanes dévoilés.

Parmi ces derniers beaux jours d'automne où la nature répand un suprême regard de mélancolique enchantement, délaissons la demeure qui abaissera bientôt sur nous, durant tant d'heures hivernales, sa familiale sévérité et cheminons au hasard sous l'astre épuisé, qui traîne sa lumière languissante sur les mares limpides, reflétant les collines dévêtues derrière lesquelles s'éloignent les fugitifs vols de cygnes et égarons-nous dans les désertes vallées. Cheminons en cette saison propice aux méditations, imprégnés du charme pénétrant d'une époque qui se meurt, inspirant au cerveau les plus graves problèmes en lui conservant la lucidité et la paix.

Au milieu de ce décor se présentent à l'esprit les souvenances anciennes, cruelles et heureuses sensations jadis si intenses et que le présent voit subsister uniformes et lointaines, ces sensations qui nous semblaient destinées à influencer notre existence entière, à s'emparer de toutes nos forces et maintenant nous font sourire d'un bienveillant sourire comme celui que l'on accorde à l'enfance. Sur cette mélancolie indéfinie se détacheront les philosophies profondes contemplées chaque fois que l'on s'évade des banalités où nous sommes confinés, mais d'elle se dégagera aussi la vanité des affirmations : nous y verrons tristement qu'aucune certitude n'existe et que la vérité n'est que l'apaisement d'aspirations qui nous torturent.

Rien n'est absolu, ni la beauté, ni la bonté, ni la laideur, ni le mystère; seulement nous croyons ces expressions certaines parce qu'elles satisfont nos croyances. Cela suffit d'ailleurs; pour nous où résiderait une autre utilité? Cherchons donc, cherchons sans trêve et avançons résolument dans les légendaires pays d'aventures des sensations génératrices inépuisables.

L'automne expirant et sa douloureuse séduction sont de somptueux trésors d'émotions lorsqu'on parcourt la solitude, élevant en soi une invisible compagne avec laquelle on cause en ce cher et silencieux langage de la pensée. Ennoblissante amie aux conseils écoutés, qui apparaît aux frontières de l'isolement et se confie entièrement dans le recueillement des campagnes. Elle devient si amicale, surtout les soirs désespérés, quand après un jour entier de songe parmi la nature, on rentre le long des prairiales rivières où s'affaissent les dernières feuilles, sillonnant les buées qui enlacent l'asile familier, cloître désormais, jusqu'au renouveau, des bienfaisantes lectures et des longues rêveries.

Qu'elle est bienvenue alors en ses repos à nos côtés sur une roche abandonnée, tandis que l'orgue lointain de l'église champêtre répand ses chants idéaux et navrants qui nous guident doucement vers les beautés suprêmes, la candeur, les amours surhumaines, les divins mirages où règne la bonté en des paysages de grâce, de blondeur et de volupté. Qu'elle est bienvenue alors quand ses tranquilles regards à l'unisson des nôtres observent, avec le soleil mourant, les branches blessées portées par les eaux assombries venues de l'inconnu et roulant vers l'ignoré, offrant ainsi l'émouvante image de notre vie.

R. P.

NOUVEAU-THÉATRE

La Mer, pièce en trois actes en prose de M. JEAN JULLIEN.

La bonne volonté de la direction du Nouveau-Théâtre et la variété de son répertoire méritent louange. Avec des ressources relativement restreintes, l'effort esthétique est persistant. Mais combien il est difficile, dès qu'une entreprise d'art doit vivre sur ses propres bénéfices, sans une préoccupation constante de désintéressement et sans vouloir ou pouvoir se contenter de ce qui fut nommé « les Dividendes Intellectuels » de ne pas suivre le goût du public au lieu de le diriger. Et pourtant à quoi servirait un Nouveau-Théâtre, un théâtre d'art, un théâtre d'essais, un théâtre libre, un théâtre d'œuvre, un théâtre de toutes les qualifications par lesquelles on a tenté de préciser l'effort au delà de la routine, s'il n'avait pas pour but essentiel de quitter les habituels trottoirs, à la circulation desquels suffisent amplement les établissements spectaculaires connus et classés.

LA MER! est un grand titre évoquant de grandes choses. Il est quelque peu scandaleusement trompeur, attaché à la pièce de M. Jean Jullien, en laquelle l'auteur a eu pour objectif de décrire non « le murmurant et changeant Océan », πολυφλοισβοιο θαλασσης, mais la population d'un village blotti entre les roc du rivage, quelque part en Bretagne. On ne la voit pas la Mer, ni matériellement, ni, ce qui importe davantage, intellectuellement, si ce n'est par de très banals rappels des opérations de pêche et des passages de bonshommes en costume de matelot portant des filets, des bérets, et traînant leurs grosses bottes. Il paraît qu'à la représentation d'hier soir l'effet aura été intensifié par un trophée maritime agencé aux murs d'entrée de la salle et par une équipe de braves gens d'Heyst munis de leurs engins et fleurant le vrai goudron ainsi que la vraie marée.

Le descriptif labeur de M. Jean Jullien est d'une affabulation plutôt inintéressante. Il eût, avec plus de raison, pu étiqueter sa pièce : « Querelles de ménage à Kébhian ou les Ivrognes de la côte. » Il y a là-dedans une consciencieuse série des épisodes et des accessoires inévitables quand on fait remuer en marionnettes des pêcheurs bretons. C'est un procès-verbal monotone de tout ce qui arrive selon le programme vital de ces populations à mœurs sans variété : un viol dans la lande après un Pardon, une bataille entre rivaux où l'on se cogne dans la dune, un départ pour l'Islande avec du Loti vague, des questions d'intérêt au sujet d'une gabare et d'une cahutte, des prières à un calvaire qui domine les flots, des cancans de laveuses autour d'une mare, des scènes de cabaret, des scènes d'amour, des

cloches qui tintent, des chants mélancolieux, des querelles entre femmes, un homme qu'on jette par-dessus bord, des remords, des mousses, des promises, des vareuses, du poisson, des termes de marins, babord, tribord, sabord, etc.

Mais de la vraie émotion, nada! Une histoire à allure fait divers, et longue, longue, longue, se déroulant avec des effets, mécaniquement fort rudimentaires et peu illusionnants, de soleil couchant et de soleil levant. Vraiment c'est du mélo, du bon vieux mélo sentimental, et j'ajouterais honnête s'il n'y avait pas ce sacré viol du premier acte, et un viol « de la plus pire espèce » puisqu'il est le fait d'un homme marié, pensez donc, sur une fillette « qui est la promise à son beau-frère ». Cela crée une situation assez détraquée pour que le coupable ne trouve moyen de dénouer les inconvénients multiples qui en résultent « qu'en flanquant son beau-frère à l'eau »!

Certains rôles sont remarquablement rendus, celui de Karik, surtout, le double criminel qui submerge son beau-frère après avoir « chaviré » sa belle-sœur; naturel extraordinaire, costume illusionnant, c'est M. HERBERT.— Puis Mme HERDIES en cabaretière, la Men guy, nichant, parmi les rochers, dans une hutte confectionnée avec des débris de naufrage. — Aussi Mlle MARIE DENYS, simple, touchante, contenue : Jeanne-Marie, la victime, devenue malgré elle sa propre belle-sœur puisqu'elle fut mariée, du moins devant la Nature, à son beau-frère dont elle a un enfant, « un mousse », qui est par conséquent aussi son neveu! Ces enchevêtrements bizarres de parenté sont bien dans l'esprit puéril et compliqué de cette *pièce* faite de *morceaux* qui ne vaut vraiment pas le vent de réclame dont on a accompagné sont arrivée.

NOS ARBRES

M. Buls, M. Buls, au secours! A peine a-t-on replanté sur les boulevards de Bruxelles de jeunes ormes vigoureux et de belle chevelure, vraiment bien dressés, d'un âge heureux et promettant une saine poussée, que le stupide élagage s'attaque à eux et les mutile. Porte de Namur, plusieurs ont subi déjà un ébranchement que rien ne justifie, si ce n'est, apparemment, la présence au budget d'une somme pour les bûcherons. Des jardiniers imbéciles, coupant pour couper, car aucune règle rationnelle ne préside à cette opération de vandales, font sauter des rameaux sans qu'on sache pourquoi. Ils ont surtout la manie de couper les bouts des belles branches de manière à les forcer à grandir de côté en des contournements ridicules et difformes. Faites cesser cela, M. Buls, faites-le cesser! Ordonnez une fois pour toutes que, sous n'importe quel prétexte, on n'ébranchera plus. Vous l'avez obtenu pour les grands arbres des boulevards, pourquoi le tolérer pour les nouveaux venus?

L'exemple que vous donnerez est important. On vous imite. Ce que vous faites sert de règle. A Mons un bourgmestre intelligent, M. Sainctelette, laisse pousser à leur guise les plantations établies sur l'emplacement des remparts démolis, et la promenade devient superbe.

Mais à Namur, par contre, la rue de l'Allée-Verte a été livrée à des bandits: il n'y a pas là un arbre qui ne soit épouvantable et qui ne crie miséricorde.

Et dire que lorsqu'on les laisse aller suivant leur nature propre, les végétaux ont tant de beauté! Et que ça ne coûte rien!

Les Harnachements joyeux.

Un éloge, un franc éloge à M. ALLARD-DUPRÉ, « voiturier, 35, rue Haute, et négociant en bois-charbon », suivant la plaque clouée à un puissant tombereau vu mardi matin rue de la Régence, attelé de deux chevaux, avec un admirable, luisant et sonnaillant harnachement, aux cuivres abondants, multipliant sur les membres lourds des animaux, les reflets et les paillettes. Quelle jolie et égayante chose qu'un beau harnais! quelle opulente parure! quelle joie sur la voie publique! et, quand il pare une lourde voiture de labeur, qu'on aime l'air de cortège et de cérémonie populaire qu'il donne aux chemins! Ne faudrait-il pas constituer pour le développement de cette ornementation du travail des concours et des prix comme pour les balcons fleuris? Voici qu'il vaut déjà une réclame, sincère et méritée, à l'honnête homme qui s'est laissé aller instinctivement à son fonds héréditaire et inconscient de coloriste flamand dispensateur de lumière et d'or pour les yeux du prochain. En avant les imitateurs et que les journaux à vignettes les honorent de la publication de leurs profils de bons Belges!

QUESTION DE CONGRUITÉ PUBLIQUE

J'admirais ces jours-ci et faisais admirer à un ami allemand, de passage à Bruxelles, cette cathédrale de Sainte-Gudule, à laquelle sa situation à mi-côte donne une si prodigieuse majesté, un élancement si noble et si serein vers les cieux. Nous tournâmes autour du gigantesque et arborescent édifice, savourant lentement sa gothique splendeur, ses ogives rappelant si pieusement, ainsi que l'observait récemment ici-même Jules Destrée, les mains jointes levées pour la prière, son chevet, ses vitraux aux beautés grillagées, ternes au dehors, royalement éblouissants au dedans! Mais nous tombâmes sur l'ignoble boite en pitch-pin, accolée à l'abside, recélant les W.-C., attachée au monument comme une ordure, ramenant violemment l'esprit aux tristes saletés de notre humaine nature. Et mon Allemand s'étant rendu compte, comparant l'incomparable église à ce laboratoire à déjections, se débonda en un flot d'interjections, d'exclamations, de vociférations et de blasphèmes qui eussent fait crouler l'affreuse cabine si les sons avaient encore aujourd'hui les vertus qu'ils manifestaient aux temps légendaires en faisant crouler les murs de Jéricho.

C'est qu'en Allemagne à nul ne viendrait la pensée d'un pareil stupide sacrilège administratif. On n'y donne point de visibilité aux nécessités défécatoires des intussusceptions des mortels misérables. On aménage quelque rez-de-chaussée, et c'est à l'intérieur, sans rompre l'alignement par des édicules significatifs, qu'on installe les appareils indispensables aux exigences intestinales ou vésiculaires. Un signe extérieur suffisant avertit les nécessiteux, et on ne salit pas la beauté des villes en affirmant trop ouvertement l'existence de ces lieux confidentiels et nauséabonds.

Memento des Expositions

BARCELONE. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais 15-31 mars. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique.* (Musée royal de peinture.) 24 février-1er avril. Par invitations. Délais expirés. Renseignements : *M. Octave Maus, 27, rue du Berger, Bruxelles.*

PARIS. — *Union des Femmes peintres et sculpteurs* (Galerie G. Petit). 8 mars-30 mars. Délais : Notices, 25 février; œuvres, 1er mars. Agent à Paris : M. Ferret, 13, rue du Dragon. Dimensions maximales des œuvres : 2 mètres. Droit d'inscription : 5 francs. Commission sur les ventes : 10 %.

PARIS. — *Société des artistes français.* Salon de Paris. (Galerie des machines, avenue de la Bourdonnais.) 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture,* 18-21 mars; *dessins, aquarelles, pastels,* etc., 18 et 19 mars; *art décoratif,* 30 et 31 mars; *sculpture, gravure, architecture,* 1er-5 avril; *médaillons, bustes, statuettes,* etc., 1er et 2 avril; *sculpture décorative,* 9 et 10 avril. Renseignements : *M. J.-P. Laurens, membre de l'Institut, président.*

PÉRIGUEUX. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi : notices, 1er mai ; œuvres, 5 mai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

TOULOUSE. — *Union artistique.* 15 mars. Envoi du 25 février au 3 mars chez M. Ferret, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport (trois ouvrages) pour les artistes invités. Dimensions maximales : 2 mètres. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délais : notices, 25 février; œuvres, 31 mars. Dépôt à Paris, avant le 15 mars, chez M. Petit, 6, rue Lamartine. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

PETITE CHRONIQUE

Une jolie affiche de G. Combaz, tirée en six couleurs, annonce pour jeudi prochain, 24 courant, l'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique.* Comme de coutume, le jour d'ouverture sera exclusivement réservé aux membres de la société et aux artistes invités. Le public aura accès dans les locaux de l'exposition à partir du lendemain, vendredi, de 10 à 5 heures.

Le Salon paraît devoir offrir un vif intérêt. On cite, hors de pair, l'important envoi de M. Van Rysselberghe, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, a réuni l'ensemble de ses œuvres les plus récentes : portraits, paysages, dessins, pastels, eaux-fortes, groupés autour d'une toile décorative de très grandes dimensions.

MM. Claus, Heymans, Frédéric, Meunier, Minne, Baertsoen, Morren, Ch. Mertens, R. Picard seront représentés par un contingent remarquable. Parmi les étrangers, on appréciera surtout MM. Alexander, Humphreys-Johnston, Childe Hassam, Thaulow, Ch.-W. Bartlett, Nico Jungmann, Mlle Dora Hitz, les sculpteurs P.-W. Bartlett et Vallgren, etc.

La Section des objets d'art sera également très fournie et d'une variété amusante : tapisseries, étains, reliures, céramique, verrerie formeront un papillotage chatoyant et animé.

Plusieurs artistes et hommes de lettres étrangers se rendront à Bruxelles pour assister au vernissage. Citons entre autres MM. A. Charpentier, Camille Mauclair, P.-W. Bartlett, Meier-Graefe, Vincent d'Indy, Charles Morice, P.-E. Ranson, Tiffany, etc.

La Ville de Bruxelles vient de commander au statuaire Paul Du Bois le monument commémoratif de Frédéric de Mérode destiné à être érigé sur la place des Martyrs. M. le bourgmestre Buls s'est rendu ces jours-ci dans l'atelier de M. Du Bois et s'est déclaré très satisfait de la maquette que lui a soumise l'artiste. Celle-ci a été définitivement adoptée.

M. Fernand Khnopff vient d'être invité à exposer au Salon des Beaux-Arts de Vienne, qui s'ouvrira le 25 mars, un ensemble de ses œuvres. Une salle spéciale lui sera réservée. On voit que le renom des artistes belges s'étend de plus en plus à l'étranger, et spécialement en Allemagne où nous avons eu récemment à enregistrer les succès de MM. Meunier, Van der Stappen et H. Van de Velde.

L'Ecole de musique d'Ixelles offrira aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans le préau de l'Ecole, à un public d'invités, une audition dans laquelle se feront entendre les élèves du cours de chant Mlle Wirix), de diction et de déclamation (Mme Nyst).

Le quatuor Thomson, Laoureux, Vanhout et Jacobs inaugurera jeudi prochain ses séances à la Grande-Harmonie. Au programme : le quatuor n° 15 de Beethoven, le quintette à deux altos de Dvorak et le *divertimento* pour violon, alto et violoncelle de Mozart.

Mme Delvaux-Voué, pianiste, MM. Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, donneront avec le concours de Mme Miry-Merck, cantatrice, deux séances de musique de chambre, à la Salle Ravenstein. La première aura lieu samedi prochain, à 8 heures.

M. Stanley Moses, violoniste, organise avec le concours de M. Bosquet, pianiste, un concert à la Maison d'Art, le mardi 1er mars, à 8 heures.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera dimanche prochain, à 10 heures du matin, à l'occasion de la fête de saint Boniface, la messe à huit voix d'Ed. Kretschmer, un *Andante* de Mendelssohn, le *Lento* de César Franck et le Prélude et Fugue en *la mineur* de J.-S. Bach.

Une des plus importantes collections d'objets d'art de l'Allemagne, celle de M. Georges Hirsch, directeur des revues *Jugend, Formenschatz, Stil*, etc., de Munich, sera dispersée, en mai prochain, aux enchères publiques. Elle se compose, en majeure partie, de gravures françaises et anglaises du XVIIIe siècle, de porcelaines de Nymphenbourg, Frankenthal, Höchst (Melchior), Ludwigsburg, Nieder-Weiller, Vienne, Meissen, de sculptures de l'école allemande, etc.

Paraîtra incessamment : *La Gerbe*, revue mensuelle d'art décoratif et de littérature, sous la direction de M. P. Roidot. Parmi les principaux collaborateurs, nous relevons les noms de MM. G. Ramaekers, G. Combaz, P. Hankar, P. Mussche, L. Goovaerts, E. Herdies, etc. Bureaux : Chaussée de Waterloo, 201, Saint-Gilles. Abonnement : 8 francs par an. Après l'apparition du premier numéro, ce prix sera porté à 10 francs.

Signalons aussi, parmi les nouvelles revues d'art, la revue néerlandaise illustrée *Kunst* publiée à Bruges sous la direction de M. P. Victoor avec la collaboration de MM. H. Van Hulle, H. De Marez, Ed. Bouchout, Ed. Schelstraete, W. Gijssels, etc. Le prix d'abonnement est de 3 francs par an.

Un nouveau périodique allemand : *Das Narrenschiff* (la Barque des fous), publié à Berlin, Wallstrasse, 66*a*, au prix de M. 3-50 (étranger M. 4-50) par trimestre. *Das Narrenschiff*, illustré de gravures originales en noir et en couleurs, de caricatures, etc., présente, comme format et comme dispositions extérieures, une grande analogie avec la revue munichoise *Jugend.*

Pour paraître le 1er mars : *Revue internationale de musique*, sous la direction du comte de Chalot. Secrétaire de la rédaction : M. Henry Gauthier-Villars. La revue paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois. Chaque livraison contiendra 64 pages de texte, musique, dessins, autographes, etc., sur papier fort, format des partitions ordinaires. Dans le comité de rédaction, nous relevons les noms de MM. L. de Fourcaud, A. Ernst, A. Jullien, P. de Bréville, V. de Joncières, Ch. Malherbe, H. Imbert, J. Tiersot, A. Soubies, etc. Prix d'abonnement annuel : 20 francs pour la France, 25 francs pour l'étranger S'adresser pour les souscriptions à M. le comte de Chalot, 45, rue de Chazelles, Paris.

Pour paraître prochainement chez Edm. Deman, éditeur à Bruxelles : *Les Aubes*, drame lyrique en quatre actes et huit scènes, par ÉMILE VERHAEREN. Un volume in-8° carré, sur vélin teinté, avec couverture ornementée par Théo Van Rysselberghe. Prix : 5 francs. Exemplaire sur japon, 20 francs ; sur hollande, 10 francs.

Le Mendiant ingrat, par LÉON BLOY. Un volume petit in-8° de 300 pages, imprimé sur beau papier vergé teinté. Prix : fr. 3-50. Exemplaire sur japon, 20 francs ; sur hollande, 10 francs.

Une commission vient d'être formée à Spa pour recueillir, en un Musée, les spécimens anciens de tous les produits de l'industrie locale connue sous le nom de « boîtes de Spa ». Cette commission fait appel aux détenteurs de ces bibelots anciens pour qu'ils consentent à s'en dessaisir au profit du Musée. Les objets porteront la mention des donateurs. S'adresser à M. Albin Body, à Spa.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurs de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi. 31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 9. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 27 Février 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 - **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

Le Salon de la Libre Esthétique (Premier article). — Charles Van Lerberghe *Entrevisions*. — Le Congrès littéraire. — M. Laroumet au Cercle artistique. — L'Union de la Presse périodique belge. — La Lumière au Musée ancien de Bruxelles. — Des Barons ! — Le Quatuor Thomson. — Théatre Molière. *Thérèse Raquin*. — Théatre des Galeries. *Les Fêtards*. — Petite Chronique.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Premier article.

Le voici de nouveau ouvert, pour la quinzième fois (car aux années de l'institution nouvelle il faut ajouter celles des Vingt dont elle n'est que le prolongement télescopique), ce Salon d'initiative privée, salutaire et vaillante, qui eut sur l'Art contemporain en Belgique, et sur l'opinion esthétique, avec de vivaces prolongements tentaculaires à l'étranger, une si nerveuse influence. Et une fois de plus, il apparaît, en sa jeunesse, son allégresse et sa résonance; moins vibrantes, soit! qu'aux premiers temps, avec quelque alanguissement causé par les inévitables fléchissements et blasements de la durée, — mais, malgré tout, nimbé de force, de grâce et de hardiesse, marquant une fois de plus (chez nous, et peut-être n'importe où) le plus haut étiage annuel de l'ascension vers le neuf et l'originalité dans le Beau artistique.

L'exposition est polyptique, multiface comme les précédentes, par cette heureuse innovation, aujourd'hui bien pénétrée dans les mœurs salonnières, de produire l'Art sous ses formes variées et de le manifester en ses « applications » aux courantes utilités de la vie. C'est même de cette spéciale expression que le visiteur est enveloppé d'abord quand il pénètre dans les locaux actuels : le couloir banal et morose qui sert d'entrée ordinaire au Musée moderne avec son étalage officiel fort piteux de rognures d'ateliers, lithographies, gravures, aquarelles, médiocres pour la plupart, est charmeusement transformé en un hall d'une chaude variété, richement pourvu et adorné des ingénieux et opulents motifs d'ornementation de Gisbert Combaz, le Belge, des remarquables et riches broderies de Fritz Rentsch, l'Allemand, des céramiques aux tons pâlis et gracieusement anémiés de la Manufacture royale de Copenhague, des verreries irisées, aux reflets de pierreries, de Tiffany, l'Américain.

Mais la Peinture conserve, pour les esprits, sa prédominance d'attention et d'analyse et c'est à elle que nous voulons aller d'abord dans ce court exposé de nos impressions personnelles. Impressions, disons-nous, car (félicitons-nous-en) le public en a assez désormais de la cri-

tique entendue au sens de pédantesques conseils aux artistes et de jugements prétentieux émis par les attitrés du journalisme sur les œuvres qui sont parfois autant au-dessus d'eux que la colonne du Congrès au-dessus des roquets qui lèvent la patte contre sa base. L'Esthète ne veut plus de ces magisters qui longtemps crurent que c'était à eux de « guider l'opinion » ! Il demande simplement à écouter les avis divers, se réservant de s'éclairer librement aux rumeurs contradictoires de l'habituel Babel des sentences proférées. Et l'Artiste lui aussi, dédaigneux des puériles recommandations que lui dispensent les prétendus connaisseurs, les soi-disant arbitres du goût, écoute à titre de curiosité sans se soumettre à des arrêts si souvent imbéciles. Peu à peu la Presse est refoulée dans sa destination véritable, celle de la pure Information, destituée de son ancien rêve d'être la directrice des mentalités humaines.

Au Salon de la Libre Esthétique, deux tendances, habituelles, établissent la classification des œuvres picturales, basée sur des extériorités très palpables et très visibles venant du coloris; on peut les qualifier par ces mots très simples, formules aproximatives de leur caractéristique : les claires, les « pâles », les blondes, d'une part, aux tons charmants et délicats de la lymphe; d'autre part, les brunes, les riches, les fortes, les sanguines. Ici ce sont les traditions opulentes de l'école flamande. Là les inclinations élégantes, opalines et souples de l'école française.

N'établissons pas un tournoi de dialectique et de controverse pour chercher à établir la supériorité de l'une de ces esthétiques sur l'autre. Chacune d'elles a sa destinée très visible, son aptitude, sa technique, son mode heureux d'éveiller dans les âmes les allégresses de l'Art. Quelle joie de penser qu'ici elles sont deux, sans compter leurs ramifications sans nombre, sans compter ailleurs les admirables ressources et trouvailles de l'inépuisable génie de la Beauté, toujours présent à l'appel de nos besoins, de nos désirs, de nos fièvres de renouvellement! Efforçons-nous de les goûter cumulativement. Ne tombons pas dans l'odieux travers des cervelles étroites qui mettent toute leur application à diminuer leurs sensations et ne semblent satisfaites que lorsque, par leur mesquine intransigeance, elles sont parvenues à se priver d'une de leurs oreilles ou d'un de leurs yeux.

N'est-ce pas comique la manie rageuse et bourgeoisement intolérante des petites dames Botticelliennes et des rapins Léonardins qui s'obstinent, en des dissertations cuisantes comme des vésicatoires, à se déclarer absolument réfractaires à toute autre manifestation d'Art que celle qu'ils trouvent conforme à leurs infirmités, et qui, de plus, prétendent imposer cette déchéance à autrui? Très fiers d'être borgnes ils rêvent d'éborgner tout le monde.

Ce classement en deux groupes, celui de la gamme haute et ténorisante du clavier des couleurs, celui de la gamme basse et barytonnante, a été, en généralité, adopté par les « placeurs » du Salon. A l'extrémité de la longue galerie pareille à une avenue, apparaît en point de lumière, vivement ensoleillée, la belle plage provençale de Théo Van Rysselberghe, symbole typique et séducteur de l'école du clair. A droite, à gauche, dans la dernière travée, sont réunies les autres œuvres du brillant continuateur de Seurat l'émule habile de Signac, les pointillistes; puis des Heymans, s'efforçant, mais sans y réussir aussi puissamment, aussi féeriquement pourrait-on dire, d'atteindre à la même éblouissance d'atmosphère par les procédés anciens; quatre admirables Claus aussi, mais dont la vraie place eût, semble-t-il, été ailleurs, car s'il est un Flamand éloigné des matités et des colorations d'herbier chères aux « Pâlistes », c'est bien celui-là.

Claus fût apparu voisinant plus fraternellement, dans les deux travées précédentes (si certaine fantaisie dans la distribution n'avait pas sa saveur), parmi la famille des peintres entraînés vers les colorations grasses, robustes, montées, les Verhaeren, les Thaulow, les Frédéric, les Ensor, les Baertsoen, les Robert Picard, côté des violoncelles, par opposition au côté des mandolines et des harpes.

Il importe de faire plus que cet exposé d'ensemble. Nous voulons analyser de plus près, du moins dans les œuvres dominantes, les 497 numéros réunis par un choix si intéressant, émanés de 64 exposants (dont 16 Belges seulement!), si vivement suscitateur d'observations et d'émotions artistiques. Nous reprendrons donc le Salon entier par le détail, en commençant cette analyse par le bout extrême, c'est-à-dire par le riche apport en lequel Théo Van Rysselberghe révèle ses travaux des cinq dernières années, et, parvenu à la belle maturité de son âge, montre jusqu'où il a pu mener et agrandir la tentative, jugée jadis si téméraire, du Pointillisme, que les superficiels avaient cru à jamais défunte depuis la mort prématurée de Seurat, l'initiateur abattu à demi-route.

CHARLES VAN LERBERGHE

Entrevisions. Paul Lacomblez, édit., Bruxelles.

Le livre doux et beau que le poète Van Lerberghe, sous ce titre timide : *Entrevisions*, vient de faire paraître, et auquel l'éditeur Paul Lacomblez a donné une parure exquise, impose désormais le nom de son auteur à l'attention et à l'admiration du grand public. Les quelques personnes de bonne volonté qui,

ici et à l'étranger, lisent les revues d'avant-garde goûtèrent — à de trop longs intervalles — le charme des poèmes que cet écrivain y publia. Depuis les *Flaireurs* — et ce drame parut il y a déjà quelques années — aucun volume n'avait rappelé l'existence de Charles Van Lerberghe. Voici que tout est réparé et que ses *Entrevisions* charmantes ont projeté devant elles la lumière paisible de leur beauté.

Il y a dans ce livre des tares : quel livre n'en a pas? Et, certes, il faudrait reprocher au poète ses défaillances de rythme, ses obscurités d'expression, les chutes que fait parfois son lyrisme dans la déclamation. Ces erreurs sont facilement explicables et plus facilement encore pardonnées. Deux soucis ont présidé à l'ordonnance et à la composition de tous ces poèmes : celui de la nouveauté et celui de la concision. L'auteur n'a pas voulu se servir des moyens faciles et convenus qu'une étude sommaire met à la portée de tout le monde; pour exprimer des sentiments et des sensations qu'il jugeait dignes d'être notés, il a repoussé les formules antérieures dont tant d'autres se contentent et il a cherché des formes et des mots nouveaux qui portassent, aussi bien que ses images et que ses pensées, la marque indéniable de son originalité. Maître de son sujet, maître de ses moyens, il a compris aussi qu'il devait se renfermer dans une concision parfaite et sacrifier impitoyablement tout ce qui eût pu nuire à la vie organique de son œuvre. Il faut dire tout de suite, et avant de passer à de plus amples développements, qu'en tout cela il a réussi, d'ordinaire. Rares sont les fautes de goût dont il s'est rendu coupable. Elles portent, plutôt que sur le choix des mots, des tournures, qui est parfait ou à peu près, sur la forme même du vers. Pour obéir à sa légitime préoccupation de versifier d'après la pensée et non pas de penser d'après des rimes ou des mesures, il a voulu que son vers suivît l'évolution même de l'inspiration et qu'il cessât d'être régulier et classique dès que celle-ci se donnait carrière et franchissait les limites premières, ou se tassait et se faisait fluette, acceptant plus de douceur, parlant moins, attendant plus longtemps avant de reprendre le chant interrompu. Ce vers, ainsi libéré des entraves inutiles, conserve toutes les qualités de la versification traditionnelle : les rimes, le rythme syllabique, l'appui de l'alexandrin ou du vers de huit syllabes. Il a de plus une chose merveilleuse et qu'il faut signaler particulièrement : c'est la musique. Peut-être pourrait on affirmer que, dans ce livre, se trouvent les premiers vers libres vraiment musicaux. Des mélodies d'une grâce et d'une légèreté inappréciables s'en échappent. Il semble que des harpes vibrent et que des flûtes douces babillent, tandis qu'une harmonie agréable et juste marie les notes clairs et vives de celles-ci aux sons pleins et plus graves de celles-là. Dans cette joie balancée et rêveuse, parfois montent des cris discordants ; la trame musicale se brise puis se renoue : déja on a oublié le vers faible ou boiteux qui vint créer ce désagrément. Véritablement, les tares de ce livre ne sont remarquables que, étant si peu nombreuses, parce qu'elles apparaissent plus vivement sur le fond presque uniformément gracieux et limpide de cette belle poésie tranquille. Le temps fera jouer, là comme partout, ses vents légers et dispersera dans l'oubli le peu d'ivraie qui s'est mêlée au bon grain.

S'il lui faut exposer ce qu'il y a dans ces doux poèmes, voici la critique bien embarrassée! Comment, en effet, résumer ou analyser, sans en détruire le charme, des descriptions? Car cette poésie n'est que description. Description : il faut s'entendre! Le bon abbé Delille, que l'on vanta, vivant, comme un Homère, et qu'on a le tort, mort, de complètement négliger, était un poète descriptif. Ses *Jardins* aujourd'hui encore peuvent retenir un instant l'attention. Est-ce une poésie semblable à celle-là que l'on rencontre chez Charles Van Lerberghe? La réponse est inutile. Il s'agit ici non pas de la description des spectacles de la nature, même arrangés et composés, même haussés dans une lumière éclatante et célébrés par un lyrisme ébloui; mais d'une description singulièrement nette et précise, par des lignes, par des sons, par des indications de sentiments, par des rappels de sensations, des différents tableaux qui hantèrent l'imagination du poète. Sa poésie n'est que cela : la description extériorisée de ses visions intérieures. Et cette phrase, qui semble s'appliquer à tous les artistes, doit se prendre au pied de la lettre pour celui-ci. Le titre de son livre en témoigne : Dans son cerveau prismatique et lucide des formes se meuvent, voilées mais lumineuses, qui font des gestes d'ange ou qui demeurent admirablement immobiles. La vision est nette, claire, brillante. Une émotion active et vivace enchante le poète. En quelques vers paisibles et beaux il note à jamais cette image d'un moment. Tout son art se résume en tableaux, se fragmente en tableaux, se proclame en tableaux. Et, peut-être, la fréquentation spirituelle des peintres et des poètes anglais est-elle la cause de cette coutume mentale.

Ces tableaux sont divers et variés, mais s'élaborent au sein d'une atmosphère unique. Les grandes flammes lyrique et épique ne brûlent pas ici. Mais il y a les candides étoiles de l'idylle; il y a les aubes calmes et les couchants sereins qui luisent sur des jardins élus et sur des mers contemplatives. Toute tiède et vaporeuse, toute de chant, toute de gazes bleues, toute de parfum, toute de musique, cette atmosphère nous charme comme celle qui commande les gestes amples et la langueur de la promenade des âmes, dans *Orphée*, aux bienheureux Champs-Elysées.

Une chose qu'il faut retenir c'est que ces différents tableaux, bien que composés par un Flamand, — Charles Van Lerberghe, comme Maeterlinck, est né à Gand, — nous sont rendus visibles par des lignes et non par des couleurs. La pureté des lignes ; tel est le souci qui absorbe ce poète quand il passe au travail de l'exécution. Les grandes fresques de Puvis de Chavannes pourraient donner une idée de ces poèmes, comparables à ces fresques, où des personnages sveltes : jeunes filles drapées, amoureuses nues, jeunes amours joueurs, enfants, éphèbes, font des cortèges ou font des groupes, érigés purement dans la lumière, sur un fond clair et tout uni duquel les ombres sont absentes.

S'il faut enfin caractériser ce livre au point de vue de l'impression générale qu'il laisse, le mot très admiratif d'Émile Verhaeren trouve ici sa place : Il remarquait dans *Entrevisions* depuis la première jusqu'à la dernière page, une *ardeur discrète*. Cela est bien dit. Cela est vrai aussi. Une discrétion étonnante, qui peut-être est le charme principal de cette poésie, préside à tout : à la composition, à l'élaboration des poèmes, à l'expression des sentiments, au tracé des lignes qui vont former les images. Jamais le lecteur n'éprouve de peine à reconstituer les schémas mentaux du poète. Il semble — tant tout est simple, discret, logique — que nous attendions telle idée après telle autre, telle image après telle autre, tel sentiment après tel autre. Rien ne nous surprend et nous ne cessons pas d'être ravis. L'Amour apparaît à toutes les pages. Son nom revient dans presque tous les poèmes. Il parle ou plutôt il chante. Jamais il n'est sentimental et il porte bien sa couronne éternelle. A l'orient, le soleil grandit et une barque d'or revient, qui nous ramène la lumière. Tout est calme. Sur la

grève, des jeunes filles nues moulent leurs corps dans les sables blonds. Autour des beaux bassins, des petites rieuses font des rondes. Tout est heureux; rien ne se plaint Et de charmantes petites chansons, où l'on parle de roses, de chevelures et de seins parfumés, montent dans l'air tranquille qui règne en ces jardins enchantés.

Toute cette poésie fine, délicate, hantée par des apparitions magnifiques que l'on ne fait qu'entrevoir et qui déjà disparaissent, n'est pas une poésie de paradis, splendide, satisfaite, chantant les délices que donne la vue des dieux. On pourrait dire que c'est une poésie de limbes. Les dieux sont loin. La clarté de leur présence n'arrive ici qu'atténuée. Le poète est assis, les yeux levés, et contemple les reflets de l'existence bienheureuse. Parfois, il aperçoit la pompe lointaine d'un cortège céleste. Il entrevoit des visages béatifiés, des robes blanches, des palmes et des lis. Il ne connaît pas le bonheur d'être dans le repos parfait. Il a peur même de ce bonheur. Et il attend, devant la porte du ciel, que l'Amour, le rejoignant, le reconnaisse et l'emporte, dans le tourbillon de ses grandes ailes d'or, vers les demeures immortelles.

Et voilà ce livre pur et beau, un des plus purs, un des plus beaux qui aient, depuis longtemps, illustré la jeune poésie française. Le nom de son auteur se joint à ceux de Verhaeren, de Vielé-Griffin, d'Elskamp, d'Henri de Régnier et épouse la même gloire. Tous, ils sont très hauts, parce qu'ils ont mis au service de leur art une âme loyale et un cœur vierge. Combien, maintenant qu'ils sont arrivés au port, ont-ils dû abandonner derrière eux de poètes partis avec eux et auxquels le souffle a manqué, ou la vaillance? Combien de prosateurs, aussi, ont-ils connus, qui promettaient une vie de probe labeur et qui ne purent se signaler que par de basses besognes de jalousie et de vengeance? Impuissants et haineux, enviant le talent de leurs aînés qu'ils flattent honteusement, conspuant le talent, qu'ils jugent supérieur au leur, des poètes et des prosateurs qui vinrent après eux et qui eurent le tort de ne pas s'incliner devant leurs solennels chapeaux de soie — remplaçant les flûtes sinistres et ridicules qui couvrent le chef des médecins de Molière — leurs timides melons ou leurs feutres mous, ceux-là sont marqués pour les labeurs stériles et pour les silences profonds. Mais Charles Van Lerberghe a une âme noble et vraie. Son talent est grand. Sa sensibilité charmante. Il a dépassé de toutes ses qualités sérieuses et originales les plumitifs rageurs et fielleux qui laissent couler les pages comme le limaçon sa bave. C'est avec joie que l'Art moderne félicite Charles Van Lerberghe du livre admirable qu'il vient d'écrire.

GEORGES RENCY.

LE CONGRÈS LITTÉRAIRE

Pour la première fois à Bruxelles, un congrès où il n'a été question que de littérature vient de tenir ses assises. L'événement est notable et nous tenons, avant de l'apprécier, à féliciter chaudement la *Lutte* de l'initiative qu'elle a prise. C'est par de telles tentatives, répétées ou mieux assurées, qu'on parviendra à mettre le public en contact avec les choses de l'esthétique et à dissiper le malentendu qui semble, en ce pays, le séparer de l'art.

Dans la pompeuse et glaciale salle du palais des Académies, on a entendu M. Valère Gille exposer la théorie de l'Art pour l'art que maints manifestes de la *Jeune Belgique* nous firent jadis connaître, M. Eugène Montfort développer le Naturisme, l'un des nôtres expliquer l'Art social dont une fallacieuse malveillance s'acharne à dénaturer le principe de liberté et d'universalité, et M. Georges Ramaekers enfin, avec une candeur charmante, tenter d'ériger par-dessus tout le triomphe de l'Art pour Dieu. Des polémiques entretemps s'ouvraient. De jeunes poètes apostoliques s'essayaient à repriser les hétérodoxies et sous le verbe disert d'un Charles Bernard ou la parole éloquente d'un Mécislas Golberg, l'art païen, affranchi de toute servitude d'école, de destination ou de croyance, exprimait ses généreuses aspirations. De tels débats sont utiles. Sans doute, quelque courtoise, fervente et chaleureuse qu'ait été la lutte oratoire, pas un artiste n'en sera sorti converti — mais ce n'est pas pour les artistes que le conciliabule se tenait : un artiste croit en lui; quelques-uns aiment l'étiquette; au fond, à toute classification, il n'attache pas grande importance; l'artiste fait son œuvre, il obéit à une sorte d'instinct sacré; les plus subtiles rhétoriques ne lui prouveront pas qu'il ait tort. Mais de même qu'en montrant aux populations de belles défenses d'un ivoire massif et précieux, un rohart fruste et puant encore l'animal, des fruits étranges et suaves, des nègres, des perles et des armes cruelles, on finit par leur donner l'amour et le désir d'un pays lointain et colonial — ainsi une discussion où roulent pêle-mêle philosophie, théologie, morale et esthétique ne peut manquer de piquer la curiosité des profanes : sur des livres s'appuyent les écoles; on lira ces livres, ce sera un grand point : les profanes réfléchiront, et quant à s'informer si l'œuvre est naturiste, catholique ou païenne, nous croyons que quiconque prise l'Art ne s'y attardera pas un instant.

M. Laroumet au Cercle artistique.

M. Laroumet est cet officiel, bien peigné et correct, à la voix blanche et bien équilibrée, dans la moyenne banale, qui fut tellement chéri des mondaines en son cours de la Sorbonne que les étudiants firent une émeute pour désencombrer de celles-ci la salle des conférences.

En faut-il davantage pour juger « un savant »? Au Cercle artistique de Bruxelles, les chapeaux à plumes, fleurs et volatiles (un perroquet dessus, une perruche dessous, quand ce n'est pas une dinde, disait un malotru) foisonnaient, et les journaux du Bel-Air ont ditque l'orateur avait été « disert ». Ah! le terrible mot poli impoli, pour signifier qu'un monsieur fut médiocre en ses discours, quand on ne veut pas le dire ouvertement parce qu'il est en bonne posture et qu'il ne faut jamais dire du mal des gens en bonne posture qui viennent au Cercle artistique et littéraire essayer de distraire le bourgeois.

M. Laroumet a raconté un voyage qu'il fit à Delphes, Olympie, Athènes, Délos. Son récit a coulé régulièrement comme un filet d'eau tiède à travers les couloirs d'un robinet bien alésé. Des projections photographiques, très connues, servaient de thème à chacune de ses périodes. Du reste, pas un aperçu nouveau, pas une vue historique nouvelle, pas une idée nouvelle, pas un mot nouveau, rien de nouveau ! Une correction anémique et académique irréprochable qui dans les petites âmes qui l'écoutaient n'a pas dérangé plus de plis que l'atmosphère sèche du local dans les coiffures empanachées. On est sorti de là avec l'imperturbabilité

décente que laissent d'ordinaire dans la psychologie les calmes dissertations de ces messieurs « venus de Paris » dont la spécialité est de ne rien remuer dans l'ordre tranquille des banalités courantes.

L'Union de la Presse périodique belge.

M. GEORGES KAÏSER, l'écrivain érudit qui nous donna, tout dernièrement, le récit, littéraire et documenté, d'un voyage au Canada, a fait la semaine passée, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une intéressante conférence sur l'expédition du commandant de Gerlache au pôle Sud. Passant en revue les expéditions célèbres qu'organisèrent après le voyage de Cook au siècle dernier et l'exploration du baleinier Weddel, la France et l'Angleterre, celles notamment de Dumont d'Urville en 1838, du lieutenant Wilkes et de James Ross en 1839, il montra les conquêtes successives faites par ces marins intrépides dans les régions antarctiques : la découverte de la Terre-Victoria à 153 degrés de latitude Est, celle des terres de Graham et de Wilkes, qui permettent de croire à l'existence d'un vaste continent inconnu. Il démontra l'intérêt scientifique et commercial des explorations vers ces terres mystérieuses et rencontra une à une les objections qui avaient failli compromettre le départ de l'expédition de Gerlache. La persévérance du commandant eut raison, on le sait, de tous les obstacles, et voici la *Belgica* poursuivant le but qu'elle s'est assigné et que tous les cœurs belges souhaitent ardemment lui voir atteindre.

Cette conférence, applaudie par un auditoire extrêmement nombreux, fut suivie d'un concert auquel prirent part deux solistes de mérite, Mlle Fanny Collet, soprano, et M. Georges Schwartz, pianiste, et la Société chorale de dames d'Ixelles, dirigée par M. Smets.

Mlle Collet, qui s'est fait entendre à diverses reprises au Conservatoire, a une voix charmante et chante avec beaucoup de sentiment et de grâce. Elle a, notamment, donné au solo de *Sainte Marie-Magdeleine*, de Vincent d'Indy, qui terminait l'audition, la justesse d'accent et l'expression requises. M. Schwartz est un pianiste d'avenir, au mécanisme déjà très développé, à la sonorité ample. La sûreté et la correction de son toucher ont été très appréciées. La Chorale de dames, de fondation récente, a interprété, outre la cantate de Vincent d'Indy, diverses compositions de Lefèbvre, de Massenet et de Joncières. L'ensemble vocal est homogène et pur. Cette fête, à laquelle assistait M. le ministre De Bruyn, beaucoup d'artistes, d'hommes de lettres, etc., avait pour cadre la jolie salle Raymond Delhaise, fort bien aménagée pour des soirées de ce genre.

LA LUMIÈRE AU MUSÉE ANCIEN DE BRUXELLES

Qui fut le mystificateur premier énonciateur de ce faux aphorisme : « Dans les musées la Lumière doit être tamisée. » Des milliers de benêts qui sifflent comme les imbéciles chantent l'ont répété. Et de là résulte que dans tous les musées du monde règne un faux jour agaçant, trompeur, morose. Et un autre aphorisme, non moins faux, affirme : « Que c'est quand il fait mauvais au dehors qu'il faut entrer dans les musées. » Et, en effet, par les beaux jours ils sont vides, on préfère la promenade.

La vérité est que les tableaux ne sont beaux (sauf les ignominies) que par une abondante et pleine lumière. Alors seulement éclatent les joies du coloris et ses harmonies somptueuses. Les Flamands et les Hollandais surtout se manifestent par les beaux jours. C'est leur gloire de supporter les clartés les plus brillantes et d'en être magnifiés.

Pourquoi, dès lors, MM. Cardon et Wauters n'ont-ils pas complété l'arrangement du Musée ancien qui leur valut tant de renommée, en diminuant l'opacité des lanterneaux d'éclairage? Il faut un long temps au visiteur pour mettre son œil au point de l'atmosphère grise et triste en laquelle baignent les œuvres. Et encore ne parvient-on jamais à les contempler qu'à travers une gaze amoindrissante. C'est un jour d'aquarium, lamentable et ennuyeux qui ternit les plus belles choses. C'est, encore, la vue sous le verre mat des prisons, ou à l'aube d'un jour de pluie dans une auberge de village.

Il y avait là un préjugé à secouer. On n'y a point pensé suffisamment. Heureusement que pour ce dépolissage il n'y a pas de prescription. Nous attirons sur cette réforme l'attention des deux hommes de hardiesse et de haute intelligence qui ont libéré notre Musée, malgré les efforts contraires de la routine, des arrangements provinciaux qui le déshonoraient.

DES BARONS!

Un journal (s'est-il moqué?) a annoncé qu'il était question d'embaronner deux peintres et un sculpteur! C'est à M. De Bruyn qu'on a prêté ce ridicule.

Est-ce qu'il est encore des artistes, à véritable âme d'artiste, qui convoitent ces hochets grotesques et qui s'en laisseraient affubler? Vraiment ce serait, pour eux, recevoir un brevet de sottise et non un brevet de noblesse. Quelles vanités de femmes infectées de snobisme se cachent derrière le goût de tels oripeaux? Sans compter que le titre de BARON est déplorablement discrédité depuis qu'il a la spécialité de blasonner les aigrefins et les bandits de la Finance.

Il y avait longtemps qu'on ne pensait plus à amoindrir l'Art par ces vieilleries. Nous espérons que M. De Bruyn ne se laissera pas aller à pareil provincialisme. Il a l'esprit ouvert. Il a le don du bon sens qui donne la bonne humeur. Cela suffira, sans doute, pour éteindre le feu que les officieux et les intrigants commencent à faire flamber en l'honneur du trio des futurs gentilshommes de la brosse et de l'ébauchoir.

LE QUATUOR THOMSON

De la légère désillusion que nous causa la séance organisée, jeudi soir, à la Grande-Harmonie, par le quatuor Thomson, Laoureux, Van Hout, Jacobs, les espérances trop vives que pareil ensemble autorisait à concevoir, peut-être, sont elles responsables. Le mérite bien connu de chacun des exécutants faisait attendre de remarquables résultats; on eut le tort d'arguer des qualités individuelles pour conclure à la parfaite harmonie de l'ensemble. Le talent de M. Thomson est éclatant; nul n'ignore la grâce, la pureté ou la fougue de ses partenaires; mais ce qui fait leur valeur est précisément ce qui a nui à leur tentative. Des individualités aussi nettes et aussi diverses ne peuvent aisément

se plier aux exigences du quatuor; habituées à des allures plus libres, elles se résignent avec peine à un travail anonyme; elles concertent, sans doute, mais chacune demeure isolée et ne sait à l'effet général se subordonner : tel genre de musique demande le concours des instruments et non leur concurrence. Qu'il faille, pour cette raison, désespérer ou douter même du succès de leur œuvre, voilà ce qu'il serait excessif de supposer. Le *Divertimento* de Mozart, qui, avec le *XV^e Quatuor* de Beethoven et un quintette de Dvorak composait le programme, a été, par parties, merveilleusement rendu, développé et éclairé. Cette soirée, au surplus, n'a été qu'une prise de contact; l'épreuve était nécessaire aux artistes pour prendre conscience d'eux-mêmes et nous ne doutons nullement qu'avec de tels éléments le quatuor arrive bientôt à une perfection que ses éminentes qualités et sa sonorité laissent déjà deviner.

THÉATRE MOLIÈRE

Thérèse Raquin, de Zola

Mme Marie Laurent joue *Thérèse Raquin* au théâtre Molière. Elle le joue avec une autorité, une vérité, une grandeur tragique vraiment saisissantes. C'est avec raison qu'Emile Zola a pu écrire d'elle qu'elle a « créé » le rôle de Mme Raquin, en donnant à ce terme sa signification exacte : le mot création devant s'entendre dans le sens d'une collaboration directe avec l'auteur et non comme synonyme d'interprétation.

Rien ne peut donner une idée de la manière dont elle mime le quatrième acte, alors que, frappée de paralysie à la suite de la révélation qu'elle a reçue de l'assassinat de son fils, elle assiste aux scènes effroyables dont le ménage des meurtriers — sa belle-fille, Thérèse, et le mari de celle-ci, Laurent — est le théâtre. Elle ne vit plus que par les yeux. Mais ces yeux, démesurément ouverts sur l'horreur du crime, reflètent toutes les sensations d'une âme torturée par la douleur, inflexible dans son besoin de vengeance, désespérée d'être sans armes contre les coupables. Et quand, par un effort suprême, elle se dresse, que les paroles de condamnation tombent de ses lèvres en pluie de feu sur les criminels abattus à ses pieds, c'est la statue implacable de la Justice qui apparaît, terrible dans sa colère et sa malédiction.

Mme Marie Laurent est une grande, une très grande artiste. Et ce rôle de Mme Raquin, point culminant de sa carrière, demeurera la plus complète incarnation de son beau talent, tragique et sobre, dans lequel la vérité du geste et de l'attitude s'unit à la diction la plus claire et la plus nuancée qui soit.

Mme Laurent a trouvé en MM. Ramy (Laurent), Joumard (Michaud), Francisque (Grivet), Six (Camille), en Mmes Praxine (Thérèse) et P. d'Ytte (Suzanne) — il faut les citer tous, car tous sont excellents — des partenaires dignes d'elle. *Thérèse Raquin*, dont la mise en scène minutieusement étudiée encadre pittoresquement l'action, est un spectacle d'art de haute saveur, digne par son interprétation comme par l'intérêt de l'œuvre (reportons-nous, pour l'apprécier comme il convient, au temps déjà reculé où elle fut conçue) des plus belles soirées du Théâtre-Libre.

THÉATRE DES GALERIES

Les Fêtards, par A. Mars, M. Hennequin et V. Roger

Les Fêtards : méli-mélo hétérogène, mais amusant, de vaudeville, d'opérette, de féerie, de revue, de pantomime, une de ces pièces confectionnées tout exprès pour le théâtre des Variétés dont la direction aime, comme M. Maugé, les menus copieux, assaisonnés abondamment d'épices et de sel gaulois. A Paris, le héros avait une belle barbe blanche et l'héroïne, une étoile de la danse ou de l'opérette, était coiffée de bandeaux plats. Il n'en fallut pas davantage pour y voir une allusion transparente à l'aventure royale, sans doute imaginaire, qui défraya quelque temps la chronique et illustra d'images comiques les journaux à caricatures. La pièce de MM. Antony Mars et Maurice Hennequin trouva dans ce malicieux rapprochement les éléments d'un succès. Dépouillée de cet artifice, le roi d'Illyrie déchu de sa couronne et s'annonçant plus modestement « Mon Altesse le prince d'Illyrie », l'affabulation perd, à Bruxelles, son prestige satirique et l'invention en paraît plutôt laborieuse.

Des situations enchevêtrées, des mots souvent drôles et imprévus, les splendeurs d'un ballet élégamment déshabillé ont néanmoins conquis la faveur d'un auditoire venu pour s'amuser et dont les éclats de rire ont généreusement récompensé les efforts des interprètes. Ceux-ci ont mené avec entrain la ronde joyeuse de cette folie-vaudeville à spectacle, agrémentée d'une partition musicale de M. Victor Roger qui, à défaut de nouveauté, a le mérite d'être écrite avec goût et instrumentée avec finesse. Parmi les artistes les plus applaudis, citons Mmes Roland, Berthy, Auffray, MM. Vauthier, Lagairie, Lebrey.

PETITE CHRONIQUE

Le « vernissage » de la *Libre Esthétique*, jeudi passé, a été, malgré l'inclémence du temps, très suivi et très animé. M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, a fait, pendant près de deux heures, une revue consciencieuse des diverses sections et, très intéressé par ce qu'il avait vu, a annoncé une seconde et prochaine visite. Plusieurs des artistes étrangers présents lui ont été présentés. Ceux-ci étaient particulièrement nombreux cette année. Citons entre autres les peintres parisiens Le Sidaner, P. Ranson, P. Bonnard, Grenier, L. Welden-Hawkins, les sculpteurs Desbois, A. Charpentier et P.-W. Bartlett, le graveur Michel Cazin, l'architecte Plumet, MM. Gabriel Mourey, V. Charbonnel, Meier-Graefe, directeur de la revue *Dekorative Kunst*, de Munich, F. Durrio de Madron, Mlle Koster, de La Haye, etc. Parmi les nôtres MM. C. et J.-B. Meunier, E. Smits, Guffens, E. Claus, Baertsoen, G. Buysse, G. Morren, I. Verheyden, R. Wytsman, G. Van Strydonck, A. Marcette, P. Du Bois, H. Van de Velde, Frédéric, Gilsoul, Stacquet, Binjé, Cassiers, F. Khnopff, Stevens, Combaz, Coppens, Ottevaere, Romberg, Ensor, Evaldre, P. Gilson, Guidé, Mmes A. Boch, A. De Weerdt, A. Huez, etc.

On ne peut qu'approuver la mesure, rigoureusement suivie par la *Libre Esthétique*, de réserver le *private view* à ses membres et aux seuls artistes, au lieu de s'encombrer de la cohue mondaine, bourdonnante et effarée des ouvertures officielles.

La première conférence de la *Libre Esthétique* sera faite jeudi prochain, à 2 h. 1/2, par M. Camille Mauclair qui a pris pour sujet « L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir ».

Au cours de l'inauguration, une douloureuse nouvelle a circulé dans les groupes : M. Alfred Verhaeren, qui expose une des pièces

capitales du Salon, un *Intérieur d'église* de grande allure, venait d'être frappé dans ses plus chères affections par la mort inopinée de sa femme.

Mme Marie Bréma, qui a retrouvé dans *Orphée*, la semaine dernière, ses succès précédents, bien qu'on puisse lui reprocher quelque tendance à l'affèterie, des attitudes trop visiblement préparées et un fâcheux ralentissement des mouvements rythmiques, nous reviendra le mois prochain. L'éminente cantatrice se fera entendre cette fois dans *Samson et Dalila*, qu'elle interprétera deux fois.

A propos des representations d'*Orphée*, signalons le début, dans le rôle d'Eurydice, de Mlle Goulancourt, en notable progrès et dont s'assagissent les gestes, et de Mlle Maubourg, qui a chanté avec goût la scène de l'Ombre heureuse.

La reprise de *Fervaal* au théâtre de la Monnaie aura lieu dans le courant de la semaine prochaine, jeudi vraisemblablement. A part le rôle de Guilhen et celui de Kaïto, dans lesquels Mlles Mastio et Domenech remplaceront Mmes Raunay et Armand, la distribution est la même que celle de l'année passée. Le décor du troisième acte a été modifié pour rendre plus saisissante l'ascension de Fervaal vers la lumière, qui forme l'épilogue du drame lyrique de Vincent d'Indy.

Fervaal est entré en répétitions à l'Opéra-Comique. M. Albert Carré s'est rendu la semaine dernière à Bruxelles pour demander aux directeurs de la Monnaie d'autoriser M. Imbart de la Tour à créer l'œuvre à Paris, ce qui lui a été gracieusement accordé. C'est Mme Raunay qui chantera le rôle de Guilhen qu'elle a créé à Bruxelles. Le personnage d'Arfagard aura pour interprète M. Beyle, le créateur du rôle de Hans Sachs à Lyon. Mme Wyns chantera Kaïto. L'orchestre sera dirigé par M. André Messager, les études de chant par M. Vizentini. Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique, dont *Fervaal* sera la première bataille, se proposent de donner un grand développement à la mise en scène. Les décors ont été commandés à M. Carpezat, les costumes à M. Bianchini. Les chœurs, notablement renforcés, comprendront 112 chanteurs : 68 hommes, 44 femmes. La première aura lieu du 15 au 25 avril.

Le Théatre Molière annonce pour samedi prochain la comédie nouvelle d'Henri Lavedan, *Catherine*, que vient de jouer avec grand succès le Théâtre-Français. M. Munié a engagé pour cet ouvrage Mlle Dauphin, des théâtres du Vaudeville et du Gymnase, et M. Deneubourg, premier rôle du théâtre de la Renaissance.

Le Salon d'Art Idéaliste s'ouvrira le 12 mars, à la Maison d'Art.

Sont exposés en ce moment à la Maison d'Art d'intéressants panneaux décoratifs de M. Wytsman et de M. Ch. De Witte.

La quatrième matinée des Concerts Ysaye aura lieu aujourd'hui dimanche, au théâtre de l'Alhambra. Le concert, qui commencera exceptionnellement à 1 h. 1/2, sera dirigé par M. G. Martucci, directeur du Liceo Musicale de Bologne, et consacré exclusivement à l'Ecole italienne. Au programme : la symphonie en *ré mineur* et le Concerto pour piano et orchestre de Martucci, un prélude de Mancinelli, deux compositions symphoniques de Sgambati et le poème de Bazzini *Francesca da Rimini*.

Pour rappel : le concert de MM. Stanley Moses, violoniste, et Bosquet, pianiste, aura lieu mardi prochain, à 8 heures, à la Maison d'Art.

Par suite d'une grave indisposition d'un des membres du Quatuor Dubois, la séance qui devait avoir lieu le jeudi 3 mars à la Maison d'Art est remise à la fin du mois.

La troisième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Peje Stork, pianiste, aura lieu jeudi prochain, en la salle Ravenstein.

Au programme : Quatuor à cordes en *la bémol* (première exécution) (François Rasse); trio en *la* mineur (Edouard Lalo); quatuor en *mi* mineur, *op.* 59 (L. Van Beethoven).

Dimanche prochain, M. Gevaert donnera au Conservatoire une nouvelle audition de l'*Or du Rhin*.

Le troisième concert populaire aura lieu au Théâtre de la Monnaie le dimanche 13 mars, avec le concours de M. Eugène d'Albert, pianiste, qui exécutera le Concerto en *sol* de Beethoven une paraphrase de Liszt sur le *Dies Iræ*.

L'orchestre interprétera la *Forêt enchantée* de Vincent d'Indy, les *Rondes ardennaises* d'Aug. Dupont et la *Huldigungs-Marsch* de Wagner.

M. Elisée Reclus, professeur à l'Université nouvelle, fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur les *Sémites et les Juifs*.

La Société anversoise *L'Art dans la Vie publique* ouvre un concours entre artistes belges pour divers objets destinés à orner les rues d'Anvers : une borne indicatrice à ériger place Verte, un poteau d'affichage destiné aux théâtres communaux, un luminaire pour la façade du théâtre Royal, des drapeaux emblématiques pour décorer les maisons les jours de fêtes publiques, des affiches, etc. Des prix en espèces seront offerts aux lauréats par la Société et par divers particuliers. Le programme complet de ces concours peut être consulté dans nos bureaux. Les projets doivent être remis au président de la Société, M. Frans Van Kuyck, rue de Vénus, avant le 15 mars. Une exposition d'art industriel, comprenant entre autres les projets soumis au jury, sera ouverte à Anvers dans le courant de mars.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France vient d'instituer, sous le nom de *Prix Victor Hugo*, un concours de poésie pour lequel pourront être envoyés tous poèmes de quatorze vers au moins, de cent vers au plus, sur n'importe quel sujet, en n'importe quelle forme. Le lauréat recevra 500 francs. Il sera désigné, après élimination préparatoire faite par un jury composé des poètes dont les œuvres ont été lues aux samedis populaires de l'Odéon, par un vote général des abonnés. Ceux-ci assisteront, le 26 mars, à la lecture des poèmes, et le texte leur en sera distribué.

Les envois doivent être adressés avant le 12 mars au théâtre de l'Odéon, à M. le secrétaire des Samedis populaires.

Sont seuls admis à concourir les poètes de France ou des pays de langue française.

Une exposition de peintres néo-impressionnistes s'ouvrira en septembre prochain à Berlin sous les auspices du comte de Kessler. Elle comprendra des toiles de Seurat, Cross, Luce, Signac, Van Rysselberghe et des dessins d'Angrand.

M. Van Rysselberghe est invité en outre à réunir un ensemble de ses œuvres au Salon du Künstlerhaus de Vienne qui sera inauguré au commencement de l'hiver.

Etude du notaire Albert RICHIR, avenue de la Toison d'Or, 59.

Le notaire Richir vendra publiquement en la Maison d'Art, avenue de la Toison d'Or, 56, à Bruxelles, les lundi 7 et mardi 8 mars 1898, à 14 heures très précises, les

TABLEAUX & ŒUVRES D'ART

dépendant de la succession de M. Auguste MANOIENS

principalement œuvres de : Otto Venius, Alfred Stevens, Mlle Euphrosine Beernaert, Hubert Bellis, J. Carabin, J. Coosemans, Albert De Vriendt, Léon Herbo, Charles Van den Eycken, Is. Verheyden, etc.

Exposition particulière: 5 mars; publique: 6 mars de 10 à 16 heures.

Catalogues en l'étude.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS. REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32. rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 10. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 6 Mars 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

Le Salon de la Libre Esthétique (Deuxième article). — Conférence de C Mauclair a la Libre Esthétique. — Expositions courantes. *Mme Käthi Gilsoul M. Léon Rotthier.* — Les Poètes scandinaves. *Bjornstjerne Björnson.* — Le Concert italien. — Musique de chambre. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Deuxième article (1)

L'envoi principal à la Libre Esthétique est celui de notre compatriote Théo Van Rysselberghe. Son importance a même fait naître dans certains esprits la pensée que l'exposition était plus ou moins faite pour lui, supposition facilitée par la mise en relief de son nom unique dans les circulaires d'invitation. Il y a là un inconvénient à éviter pour l'avenir. Déjà précédemment, en présence d'œuvres en trop considérable nombre de certains artistes et de présentations un peu bruyantes de personnalités isolées, des observations analogues ont surgi Il importe, pour le bien de la Libre Esthétique, qui, après tant de signalés services rendus à l'Art, a encore tant à faire pour assouplir les routines et donner vaillance aux novateurs, qu'une plus égale mesure soit maintenue.

L'exposition de Théo Van Rysselberghe, si elle n'occupe pas à elle seule toute la dernière travée, donne l'impression qu'elle y est seule, et il faut de l'attention pour s'attacher aux œuvres voisines plus ou moins sacrifiées. Une dame, traduisant inconsciemment ce sentiment, nous disait jeudi à la conférence de Mauclair : Il n'y a vraiment rien ici en dehors de Théo!

Le danger est donc réel. Aux organisateurs à y veiller. Notre insistance est dictée par le désir de sauvegarder une institution charmante dont vraiment on ne saurait pas se passer.

Ceci dit, revenons à l'ensemble vraiment fort beau par lequel Van Rysselberghe fait sa rentrée après cinq années de recueillement Il s'affirme artiste admirable dans le genre spécial qu'il maintient avec une si belle opiniâtreté et une hardiesse si téméraire. Car, certes, pour persister après la mort de Seurat, alors que les attaques se multipliaient en volées de flèches empoisonnées, alors que les injures, truffées de sarcasmes, pleuvaient ininterrompues sur les novateurs, il a fallu, le chef abattu, avoir une foi surhumaine pour ne point quitter la partie, une de ces fois qui attestent une incompressible destinée.

Le résultat est là, triomphant, dans ce tableau

(1) Voir notre dernier numéro.

superbe : *L'Heure embrasée!* Il réalise, croyons-nous, la plus haute expression jusqu'ici atteinte du pointillisme, avec cette grâce et cette supériorité spéciales que le procédé, autrefois trop visible, s'atténue et se fond en une harmonie qui ne fatigue plus l'œil comme jadis, sans rien amoindrir du but de cette école, si élevé et si curieux : exprimer la luminosité aérienne, la clarté atmosphérique, la fulgurance solaire, avec une intensité que ne réussissait guère directement jusqu'ici l'ancienne peinture. Qui, arrivant dans la grande galerie de la Libre Esthétique, n'a pas l'impression vive et merveilleuse d'une large fenêtre ouverte tout au fond sur le plein air, sur un plein air de joie et de chaleur? C'est l'*Heure embrasée* qui donne cette sensation. Et à qui dès lors peut encore venir la pensée d'exclure de l'Art cette forme nouvelle, heureuse, intense, imprévue qui l'a enrichi d'une magie de plus et a reposé nos regards de formules trop invariables? Ce serait aussi sot que de vouloir limiter désormais la Peinture à cette technique si moderne, comme il arrive aux fanatiques toujours enclins aux étroits exclusivismes, qui ressentent le besoin molochiste d'immoler tout le passé sur les autels de leurs nouveaux dieux.

On peut prédire que des œuvres comme l'*Heure embrasée* demeureront en témoignages éclatants de la féconde variabilité de l'Art inépuisable. Elle devrait être prise et conservée en jalon de l'évolution esthétique qu'elle exprime avec au moins autant de puissance que les plus belles œuvres de Seurat et de Signac. Elle a valeur d'étalon. C'est une signifiance mémorable. Elle classe Van Rysselberghe parmi les maîtres.

Aux deux côtés de cette toile capitale, il étale en prolongements des portraits, des paysages, des études, tout le labeur d'un acharné et d'un convaincu. Parmi ses études, celles de nu sont de la plus artistique allure, fortes, nettes, décisives. Parmi ses portraits, celui de Signac en barreur, sur son yacht, a lui aussi toutes les beautés d'un puissant plein air, humide, venteux et frais. Les trois figures de femme en des intérieurs satisfont moins; les tons clairs et pâles ne semblent pas en accord avec la lumière étouffée des appartements; la matité, l'uniformité aquarellisante de ces grandes figures donnent une impression de superficialité, de vie conventionnelle, de creux et d'affiche. C'est néanmoins « flatteur », comme disait une spectatrice. C'est, au reste, établi et traité avec la sûreté d'un très bel artiste.

Les autres Pâlistes du Salon ne pointillent pas. Ils essaient de réaliser leurs visions à l'aide des procédés anciens et certes l'entreprise semble difficultueuse. HEYMANS a cinq paysages dont seul l'*Effet de givre* peut lutter avec les redoutables œuvres voisines. Dans les quatre autres la luminosité cherchée prend un air d'insuffisance, de tristesse et de lourdeur, qui disparaîtrait apparemment si le placement était mieux en accord avec l'infirmité de nos yeux si peu aptes à supporter sans souffrance ou sans injustice certains contrastes. Le Français MAURICE DENIS expose entre autres des *Figures dans un paysage de printemps* d'un charme idéaliste et fantomal très pénétrant : de la grâce dans de la pâleur et de la douceur. L'Américain CHILDE HASSAM, la Hollandaise J. KOSTER, qui achèvent l'ameublement de la travée où rayonnent les Van Rysselberghe, ne retiennent que légèrement l'attention. Mais EMILE CLAUS y sonne glorieusement la fanfare de ses effets de soleil à la flamande, opulents, dorés, bruyants, joyeux, enchanteurs, d'une maîtrise absolue en son originalité et sa robuste harmonie. Mais celui-ci n'est pas un pâle. C'est un sanguin dans toute l'abondance d'une sève vermeille chargée des globules les plus sains d'un mâle ému et séducteur.

CONFÉRENCE DE C. MAUCLAIR

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Camille Mauclair voulait nous parler de « l'homme moderne, moral et social devant l'avenir ». — Mais le véritable texte de sa conférence était plutôt, me parut-il : « De l'influence du procès Dreyfus sur l'éclosion des « Intellectuels » à la Vie. »

Avec une bonne foi et une modestie que j'estime dix fois autant que sa cérébralité, le jeune poète a confessé le fétichisme du siècle pour l'intellectualité. Fétichisme qui semble s'être attardé quelque peu chez nos amis de France, puisqu'il leur a fallu le gonflement artificiel d'une circonstance banale pour s'apercevoir que l'homme littéraire lui-même, en tant qu'homme littéraire, en tant que poète, artiste ou penseur, valait par ses *sentiments* et ses sensations humaines tout autant que par son intellectualité. Il y a longtemps que tous ceux qui ont un peu de sang dans les veines savent que ce fameux moi, cette obscure personnalité dont on tire des œuvres d'art, de la pensée et de la forme, pouvait grandir au point de nous identifier avec tout un peuple, toute une race, avec le cœur et les entrailles de la plus stupide des humanités, avec un monde tout entier.

Ah! bienheureux procès Dreyfus! viens un peu, comme les romans de cape et d'épée enseignèrent la pitié aux portières, viens un peu marteler dans la compréhension des intellectuels la lourde sensation de la nécessité et des lois de l'existence. Viens un peu apprendre à ces enfants gâtés qui n'ont jamais eu l'occasion de vivre, qu'on ne peut impunément s'en aller collectionner des ailes de papillons morts, se faire des risettes à soi-même dans les ruisseaux, et sauter pour cela à pieds joints sur le bonheur de quelques autres individus soi-disant étrangers, qu'on oublie. C'est parce que cet unique fait, toujours latent et terrible, d'une injustice possible des tribunaux ou de l'opinion est devenu trop notoire et trop répandu, que les « Intellectuels » de France se sont émus. C'est l'amour-propre encore une fois qui les a tenaillés. Devant le mépris de tant de pays étrangers, trop heureux de trouver une occasion de rabaisser une grande nation, les Français ont retrouvé leur esprit de corps. Qu'on ait assassiné, exilé, torturé chez eux de pauvres diables dont personne ne leur repro-

chait la misère, cela ne les touchait pas et leur « humanité » en restait engourdie. Ils n'en étaient pas moins des « déracinés » que ces choses n'atteignaient pas.

Eh bien! que les intellectuels de France commencent à se solidariser avec les non-intellectuels de chez eux, parce que le monde entier les traite tous en bloc de pas grand'choses et de dégénérés, c'est tant mieux pour eux. Mais qu'ils ne viennent pas annoncer à l'univers qu'ils ont découvert cette nécessité de fusion à ceux qui s'étonnaient, qui s'attristaient de les en voir si ignorants.

A côté de cette impression personnelle il serait injuste de ne pas donner à ceux qui aiment la prose fine et généreuse de Mauclair l'occasion de la juger en quelques-unes des meilleures pages de cette conférence curieuse à tant de titres :

« On a dit que l'homme moderne était énervé, que la jeunesse, vite séduite par les sensations rares, les délicatesses d'esprit, se confinait dans les livres et s'effrayait de l'action. On vous a dépeint cette génération à laquelle j'appartiens comme une génération de raffinés égoïstes, de sensuels, d'êtres fermés à toute intrépidité, à toute témérité même ; et il est bien vrai que la crise française a été profonde, et que l'âme actuelle est tumultueuse. Il est bien vrai que nous n'avons plus les secrets de la force calme. Rappelez-vous l'œuvre des primitifs de Flandre, si décourageante de perfection, et comprenez quel principe soutenait ces êtres surprenants ; c'était la *résignation patiente*. Une foi, très peu de besoins matériels, l'obligation de se taire sous la tyrannie seigneuriale, une seule voix pour s'exprimer par allégories, pour faire comprendre ce qu'on ne pouvait dire tout haut : l'art. Voilà le grand dérivatif de l'âme primitive : Une figure au portail d'une cathédrale, une expression dans un tableau. C'était là que se révélait, intense, silencieuse, toute l'agitation secrète de l'âme. Aujourd'hui, sur quel principe vivons-nous, après les libertés sociales conquises, après les cris révolutionnaires? Nous vivons par la *révolte impatiente*, justement l'opposé de ce qui constituait la vie intérieure de nos grands ancêtres ; en sorte que nous recherchons l'expression dans le mouvement et non dans la concentration, et que, tandis qu'ils voyaient dans l'*action* le dérangement de leur pensée, nous y voyons un moyen suprême d'atteindre ce que nous désirons. Leur idéal était au dedans de l'âme, et tout au fond de l'âme il y avait Dieu. Notre idéal est au dehors, l'idée de solidarité sociale nous a saisis, et le Dieu que nous rêvons, ayant écarté les religions, c'est l'Homme surélevé, l'Homme futur vers lequel nous tendons tous. De là des œuvres toutes dissemblables, de là nos fièvres, nos lyrismes, nos passions.

Leur idéal était tout fait, nous avons le nôtre à faire, puisque nous ne voulons plus du leur ; et nous cherchons, et nous souffrons, et nous nous trompons. L'art moderne, qui porte la trace de tant de recherches de procédés, est peut-être plus composite qu'à aucune époque ; cela tient, non pas à ce que le talent est plus hésitant, mais à ce que le cœur des hommes exige plus et veut dire davantage. Depuis que la grande crise de liberté a soufflé sur le monde, nous nous sommes tous regardés mieux, nous cherchons à nous dire plus de choses, nous souffrons de ne pas pouvoir tout dire dans ce que nous faisons. Et c'est cela qui trouble la sévérité extérieure des œuvres contemporaines. Jamais nous ne nous croyons assez armés, assez doués, assez prêts. Voyez, par exemple, combien les peintres hésitent à faire un *tableau*, que de fois ils se contentent d'appeler ce qu'ils exposent des *études*. Et c'est si vrai, que nous ne pouvons qu'étudier toute notre vie! Les jeunes écrivains ont lu extrêmement; ils savent tout. Il y a très longtemps qu'on n'a vu une génération si lettrée, si curieuse d'érudition Les livres emplissent son existence morale, elle en étouffe ; à l'âge où l'on ne devait rien savoir, les trois quarts des jeunes hommes ont déjà approfondi la vanité du savoir humain. De là cet air triste et inquiet de leurs visages, ces réticences de l'âme, cette timidité de l'action. Ce n'est pas défaut de courage, c'est le sentiment que tout, dans la vie, est très grave et doit être pesé. C'est un sentiment de la quarantième année intervenant à la vingtième. On dirait que toute la jeunesse se recueille pour un très grand effort qu'on exigera bientôt d'elle dans tout l'ancien monde, et où il ne faudra pas défaillir. Cet effort futur, je le ferai prévoir à la fin de cette causerie. Pour l'instant, ce que je voudrais vous faire sentir, c'est la raison véritable de cette sorte de *retraite* de la jeunesse. Les livres qui la nourrissent la fatiguent aussi ; elle vit intensément par le cerveau, et elle a peu de temps pour vivre par le cœur. Voilà le secret de son apparente sécheresse, de son égotisme. J'ai connu une âme admirable, un vieux savant qui avait brûlé son sang durant quarante années au feu de ses creusets, et qui me disait doucement : « Oui, oui, voyez-vous, c'est très beau la science et l'intelligence, mais je me demande toujours si la vie du sentiment n'est pas la plus difficile des sciences. Le *cœur, c'est la grande affaire!* » Eh oui! Mesdames et Messieurs, c'est la grande affaire — et il semble que les modernes la négligent un peu. C'est que notre période n'est pas heureuse; elle prépare du bonheur pour ceux qui viendront demain. Il y a aussi des générations qui sèment et d'autres qui recueillent. L'esprit de Taine et de Claude Bernard a semé — on cueillera bientôt. Nous sommes au moment où la France intellectuelle épie les premières germinations de la grande moisson future.

La caractéristique de l'homme moderne, c'est l'inquiétude. Il attend quelque chose. Regardez si rien nous semble stable autour de nous, dans la société. Est-il un principe social que notre âme accepte sans contrôle, est-il une institution sur laquelle elle se repose? Non ; notre esprit ne peut se retenir de douter, de mettre tout en question. Il y a eu dans le milieu de ce siècle une terrible éclosion de l'esprit d'analyse ; il a fait le roman psychologique, il a fait la philosophie du criticisme, il a fait le fond des théories socialistes. Et en même temps qu'il ébranlait les fois, les certitudes, toutes les définitions de la vie qu'on se transmettait jadis avec docilité et selon qui l'on continuait à vivre sans examen, l'esprit d'analyse nous a donné l'inquiétude. Il a ouvert la porte à toutes les révoltes, il a donné à chacun le désir de se rendre compte en même temps qu'il lui en donnait le droit. C'est pourquoi l'homme moderne passe sa vie à étudier, à examiner, à douter. A l'heure actuelle, il n'est pas une notion publique que chacun de nous ne désavoue en lui-même si elle contrarie sa nature ; il semble que nous n'acceptions les conventions sociales que si elles n'entravent pas notre initiative. Nous sentons très bien que nous vivons dans un ordre de choses que nous ont légué les morts, et que nous ne pouvons pas, malgré tout, respecter leur volonté, parce que nous sommes tournés vers autre chose, parce que nous devons nous régler nous-mêmes. L'esprit de tradition est mort depuis que l'esprit d'analyse s'est réveillé ; la tradition ne nous est plus sacrée, nous allons sur des chemins nouveaux. Pour tout dire, dans tout homme moderne, même dans le plus docile et le plus timide, il y a un levain d'anarchisme, je veux dire le senti-

ment secret que tout est en marche vers quelque chose, et qu'à l'occasion, si les lois et les formes sociales gênaient cette marche, il faudrait les supprimer, parce qu'elles ne sont pas l'œuvre de la nature impérissable, mais l'œuvre d'hommes dont l'idéal n'était pas le nôtre et dont les volontés ne doivent pas nous interdire des pensées différentes.

. . . . . .

L'inquietude! Voilà une faiblesse de l'esprit, aux yeux des hommes qui vivent dans les périodes calmes; et cette faiblesse est devenue notre force principale, le grand ressort de l'homme moderne. Il attend, mais non avec résignation ; il cherche, il s'agite, il appelle. Les primitifs ne cherchaient pas, ils avaient trouvé Dieu et ils s'y tenaient; c'était lui qu'ils attendaient tranquillement en créant des œuvres pour figurer sa gloire. Nous, nous cherchons à nous découvrir nous-mêmes ; l'homme actuel analyse sans cesse, et agit peu parce qu'il s'interroge beaucoup et est plein de scrupules. L'inquiétude morale engendre l'inquiétude sociale et l'un des plus étranges effets de la liberté accordée par les révolutions a été de faire rentrer en lui-même l'homme qui pouvait maintenant tout oser, de le mettre en face de sa conscience et de lui faire envisager avec effroi l'immensité du devoir nouveau qui lui incombait. Avoir le droit de penser par soi-même, c'est admirable ; mais user de ce droit, c'est une terrible close. On serait lâche en y renonçant, mais on ne le mériterait pas si l'on ne sentait de quel fardeau écrasant et merveilleux on vient de se charger la conscience en l'acceptant.

La jeunesse actuelle sent tout ce poids. C'est pourquoi elle est grave, et ne croit jamais avoir assez fait avant d'agir. Ses aînés lui ont légué des méthodes de rayonnement, elle les met en avant, elle se défie des mouvements de l'instinct, et c'est ainsi qu'elle vit très peu par le cœur. Ne croyez pas qu'elle en manque, mais elle le cache. La timidité du cœur est très grande aujourd'hui. Dans l'adhésion presque générale de la jeunesse, il y a six ans, aux théories égoïstes de M. Barrès, qui était alors son chef écouté et qui, depuis, lui est devenu irrespirable, il n'y avait pas de sécheresse; il y avait un grand besoin de lucidité, d'examen de soi-même, non pour un dilettantisme, mais pour pouvoir un jour se jeter dans la lutte avec des armes sérieuses.

. . . . . .

Non, l'égotisme n'est plus le fond des âmes récentes; non, elles ne se désintéressent plus de la vie publique. La face du passant moderne n'en a plus pour longtemps à être soucieuse et inquiète; elle se simplifie, elle s'éclaire. Les meilleurs d'entre nous comprennent maintenant que la période d'analyse et de retenue est close, que la période passionnée est ouverte Il y a ici une élite de tout jeunes hommes qui le disent, il y en a en France, il y en a dans tous les pays. C'est la passion, l'expansion libre de la sensibilité qui fera la gloire de l'homme de demain. Les nations ne vivent jamais longtemps dans l'étude et la froideur critique; il leur faut, après ces silences, de vastes éclairs. On dirait que de la pourriture même de l'opinion s'élancent en sursaut des flammes, comme les feux follets qui surgissent du sol des nécropoles. Et nous verrons bientôt sans doute de grands poètes lyriques annoncer au monde qu'une beauté douloureuse et admirable est nee une fois de plus de nos sociétés. Il y a une sorte de poesie supérieure qui inspire les grandes politiques et le prosaïsme de nos gouvernements ne peut pas se maintenir bien longtemps sans leur présager une faillite misérable. Attendons avec confiance l'heure où s'élèvera la tranquille lumière des Etats-Unis d'Europe : et disons-nous surtout que ni l'énergie ni le cœur ne sont absents de la jeunesse.

L'homme moderne moral vit de sensibilité inquiète ; l'homme moderne social vit d'esprit critique et de négation de l'autorité. L'homme de l'avenir mêlera ces choses et se suffira à lui-même. Si je parle pour ceux de la vieille Europe, j'ajoute que l'internationalisme est leur forme inévitable, leur question de vie ou de mort. C'est par une criminelle hypocrisie que l'on a jeté au peuple crédule l'idée qu'internationalisme et « sans patrie » c'est la même chose. C'est tout le contraire. C'est l'élargissement de la patrie, c'est l'oubli des frontières entre Aryens, entre hommes de race germano-latine. Et la patrie essentielle de l'homme de l'avenir, elle n'est ni ici ni là, au gré des fleuves et des montagnes, elle est en lui. C'est le pays saint et admirable de la responsabilité, de la sensibilité purifiée par la douleur, et du sentiment du droit. Voilà la patrie qui ne change pas, et que nous portons en nous-mêmes. »

EXPOSITIONS COURANTES

Mme Käthi Gilsoul. M. Léon Rotthier.

Mme Gilsoul a fait au Cercle artistique un joli début. Les aquarelles qu'elle expose : chrysanthèmes, clématites, géraniums, bégonias éclatants, tournesols, capucines, roses trémières forment un radieux bouquet de colorations franches, harmonieusement groupées. Si la vision est saine, la main est sûre et la facture exempte de mièvrerie. Quelques paysages, ruelles de Nieuport et de Furnes, canaux de Flandre, quais de Dordrecht complètent l'envoi. Ici se manifeste, spécialement dans les figures qui étoffent ces sites pittoresques, quelque inexpérience du dessin. Des études s'imposent. Avec les dons réels de coloriste que possède la jeune artiste, nul doute qu'elle marque un jour parmi les aquarellistes en renom.

La moitié de la salle du Cercle artistique est dévolue à M. Léon Rotthier, qui a tenté un effort vers la peinture d'histoire dans ses *Fusillés de Malines*, épisode de la guerre des paysans. Toile importante par ses dimensions, par le nombre de figures qui la peuplent. Labeur consciencieux, louable désir d'échapper, dans la composition, aux canons académiques. Le coloris de M. Rotthier est malheureusement fuligineux et maussade, la facture lourde. Il taille en bois ses figures, qu'il s'agisse des malheureux malinois gisant, après la fusillade qui clôtura leur généreuse campagne, parmi les tombes du cimetière de Saint-Rombaut, ou des portraits (parmi lesquels celui du graveur Desvachez) qui constituent le fond de son exposition.

LES POÈTES SCANDINAVES (1)

Bjornstjerne Björnson.

En France et en Belgique on ne connaît de Björnson que trois ou quatre drames et quelques nouvelles

Une faillite est actuellement représentée au théâtre Antoine avec grand succès et l'on se rappelle assurément l'impression profonde que produisit l'an dernier, sur la scène de l'OEuvre, *Au delà des forces humaines*.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1897, n° 51, et 1898, n° 5.

Dans ses poésies Björnson a surtout chanté la Norvège, ses montagnes, ses fiords, ses paysans et ses héros. Dans une lettre célèbre, datée de 1880, il dit : *Je veux demeurer en Norvège, c'est en Norvège que je veux encore donner et recevoir des coups, je veux mourir et chanter en Norvège* Et certes, il est bien plus Norvégien que son grand rival Henrik Ibsen, bien plus en communion de pensée avec ce peuple austère et démocrate.

Ibsen parle toujours en son nom propre, Björnson est l'interprète des sentiments de son pays, il parle au nom de sa patrie. Ibsen, a dit Georges Brandes, est un juge sévère, comme les anciens juges d'Israël, Björnson est un prophète, le prophète qui annonce les temps meilleurs.

Bjornstjerne Björnson est né le 8 décembre 1832, dans une triste et pauvre vallée de la Norvège où son père était pasteur. Mais l'enfant avait à peine six ans quand son père fut envoyé a Romsdalen, un des sites les plus pittoresques et une des localités les plus belles du pays A l'âge de dix-sept ans, il entra à l'Université de Christiania, où il s'adonna à l'étude de la littérature, et dès 1852 il composa et publia des poésies populaires qui furent bientôt célèbres.

Le théâtre l'attira ensuite; de 1857 à 1859 il dirigea le théâtre de Bergen, puis celui de Christiania de 1865 à 1867. Deux de ses premières pièces, *Marie Stuart* (1861) et les *Nouveaux Mariés*, eurent un tel succès que la scène l'occupa alors presque exclusivement : *Une faillite*, *le Rédacteur*, *le Roi Magnild*, *le Capitaine Mansona*, *le Nouveau Système*, *Léonarda*, *Un gant*, *Au delà des forces*, *Amour et Géographie* se succédèrent rapidement et firent de Björnson le rival d'Ibsen.

Et cependant ce sont surtout ses nouvelles, ses scènes de la vie des paysans, ses poésies que personne ne connaît ici, qui ont rendu Björnson vraiment célèbre, vraiment populaire et qui l'ont fait sacrer par toute la Scandinavie comme le grand poète national, le chantre de la Norvège

De ces poèsies, en voici quelques-unes traduites d'après l'édition originale. La première, intitulée *Pour moi, c'est l'avril que je préfère*, atteste l'énergie, le courage et la foi de Björnson dans le progrès; elle est si populaire en Scandinavie que pas un étudiant, pas un prêtre, un ouvrier ou un soldat l'ignore et qu'elle est traduite dans toutes les langues du Nord.

POUR MOI C'EST L'AVRIL QUE JE PRÉFÈRE

Pour moi c'est l'avril que je préfère!
Dans ce mois succombe tout ce qui est vieux
Et s'affirme tout ce qui est jeune et nouveau
Cette révolution occasionne sans doute quelque trouble,
Mais la paisible tranquillité n'est point l'idéal :
L'idéal c'est de vouloir, de bien vouloir quelque chose.

Oui, c'est bien l'avril que je préfère!
Parce que sa jeunesse orageuse balaye le vieux monde,
Parce qu'au sourire de ce mois fond la glace,
Parce qu'il apporte les forces nouvelles,
Parce que vigoureux, il renverse le passé,
Parce que dans son sein germe l'été.

Nous retrouvons la même foi joyeuse, la même robustesse dans la belle poésie suivante.

LORSQUE L'HEURE EST DIFFICILE

Sois joyeux lorsque le danger fait jouer
Toute la force qui est en toi.
Plus le but est difficile à atteindre
Plus il te faut d'énergie,
Mais aussi plus noble est la victoire.
Si tes béquilles se brisent,
Si tes amis t'abandonnent,
Ah! c'est tout simplement
Que tu peux marcher sans aide
Et c'est de l'être solitaire
Que Dieu s'approche le plus près!

Voici maintenant une poésie toute faite de charme et de grâce.

L'ARBRE

Au milieu des feuilles de l'arbre venaient de naître les boutons.
« Puis-je les cueillir », demanda le vent glacial.
— Non cher, laisse-les-moi jusqu'à ce que les fleurs soient épanouies,
Implora l'arbre en tremblant des racin s à la cime.

Les oiseaux chantaient, car les fleurs s'étaient ouvertes.
« Puis-je les cueillir », interrogea le zéphir joyeux.
Non cher, laisse-moi ces fleurs, elles vont devenir fruits,
Implora l'arbre, légèrement agité.

Enfin, sous le chaud regard du soleil, l'arbre s'était couvert de fruits.
« Puis-je les cueillir? » fit la jeune fille aux fraîches couleurs.
— Oui ma chère, tu peux les prendre, répondit l'arbre
En offrant ses lourdes branches chargées de fruits.

La place qui nous est ici mesurée ne nous permet pas de nous étendre plus longuement sur l'œuvre poétique de Björnson non plus que de fournir d'autres traductions. Nous dirons seulement pour conclure que toutes les poésies du maître norvégien se peuvent ramener comme genre à celles que nous donnons plus haut. Généralement symboliques, ces poèmes sont tour à tour d'une puissante énergie et d'une douceur exquise.

Vte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN

LE CONCERT ITALIEN

Poursuivant sa campagne d'initiation, son exposition internationale de musique qui eût, logiquement, trouvé sa place au Palais des fêtes du Cinquantenaire durant les mois d'oriflammes et de fontaines lumineuses, la Société symphonique des concerts Ysaye a consacré son quatrième programme à l'École italienne contemporaine ou du moins à ce qui en tient lieu : car si les auteurs choisis sont authentiquement péninsulaires, leurs compositions s'orientent invariablement vers l'Allemagne et ne sont point marquées d'un signe caractéristique de race.

Les œuvres diverses que nous a fait entendre M. Martucci, directeur du Lycée de Bologne, pianiste excellent et chef d'orchestre méticuleux, sont cosmopolites et révèlent en Italie une période de transition. Visiblement, les successeurs de Verdi et de Rossini entendent échapper aux procédés banals de composition naguère en honneur. Ils cherchent la forme expressive, ils s'efforcent de développer symphoniquement leurs idées; la polyphonie les séduit et l'instrumentation moderne, avec ses colorations neuves, ne les laisse pas indifférents. Mais ils paraissent n'avoir saisi jusqu'ici que l'extériorité des formules nouvelles, et leur tempérament s'accorde mal avec ce vêtement d'emprunt. Ils font songer à nos braves Congolais habillés en militaires et paradant au bord du lac de Tervueren. Un jour viendra sans doute où, maîtres des procédés qu'ils s'assimilent peu à peu, ils les ajusteront à leur nature expansive et trouveront l'équation entre l'inspiration et la forme qui seule donne à l'œuvre son caractère définitif.

Le prélude de Mancinelli, le poème symphonique *Francesca da Rimini* de Bazzini, le concerto pour piano et orchestre et la symphonie de Martucci se ressentent particulièrement de cet état

transitoire, de cette inquiétude d'artistes soucieux de se familiariser avec un art qu'ils devinent plus élevé que le leur mais dont le sens intime leur échappe encore. Ces œuvres demeurent superficielles, impersonnelles et, malgré la correction de l'écriture, d'intérêt languissant. L'*allegretto* de la symphonie est le morceau le mieux venu de l'œuvre de M. Martucci. Dans le premier mouvement, il y a des détails heureux, encore que l'inspiration en paraisse délayée et le plan d'ensemble difficile à saisir.

Les deux fragments de Sgambati, un *Andante* religieux pour archets avec accompagnement d'orgue et un *Presto*, sont plus franchement dans la donnée traditionnelle des œuvres écloses au pays du soleil. Ils sont écrits d'une coulée, sans retouches apparentes, et ont été bien accueillis du public.

On a fait fête aussi au pianiste, qui a interprété son œuvre, M. Guidé conduisant l'orchestre, avec une agilité, une sûreté et une ampleur de son remarquables.

MUSIQUE DE CHAMBRE

Cette bonne chose qu'on aimerait d'écouter chez soi avec quelques amis silencieux en une intimité facile et douce, il faut aller la chercher dans des salles remplies d'inconnus qui trouveraient sangrenu, inconvenant que vous leur adressiez la parole, fussiez-vous ému au plus haut point ; allez donc essayer de dire à un voisin ou à une voisine, en écoutant Mlle Eggermont, M. Moins, que ces deux jeunes gens sont suffisamment intéressants et que vous vous réjouirez de les réentendre dans un an ou deux quand les œuvres qu'ils interprètent les pénétreront davantage. Je crois que votre bourgeois de voisin ne comprendrait rien à votre désir d'expansion et qu'il vous trouverait plutôt sauvage.

Heureusement la civilisation secoue ces civilisés là. Déjà à l'audition du violoniste Moses et du pianiste Bosquet, les sentiments des auditeurs étant un peu plus vifs, se communiquèrent plus facilement. Mais il restait dans l'air encore une trop notable part de réserve pour que les rapports entre voisins devinssent bien cordiaux. On ne peut pas fraterniser à brûle-pourpoint quand on critique encore un peu au fond de soi. Un peu de fermeté et de sûreté ajoutées au talent expressif de M. Moses en feront un bel artiste. MM. Bosquet et Gaillard intéressent toujours. On pense cela, on ne le dit pas.

Au quatuor Zimmer, par exemple, les bourgeois les plus raides deviennent abordables. On est presque, presque comme chez soi. On oublie ceux qui jouent, surtout quand ils interprètent les maîtres comme ils ont interprété un trio de Lalo, avec passion, avec brio et grâce. Ce n'est pas seulement Mozart et Haydn qu'ils comprennent, ces excellents artistes, c'est aussi l'art plus complexe, plus mouvementé des modernes.

Ils nous ont fait entendre le beau quatuor de M. Rasse que nous avons analysé lors de l'audition qu'en donna chez lui M. Eugène Ysaye. Et pour finir, le quatuor en *mi bémol*, op. 53, de Beethoven. Interprétation expressive, grave, religieuse, attachante et personnelle, un peu trop « genre Mozart », peut-être, à mon goût, Beethoven m'inspirant d'ordinaire des sensations plus puissantes, plus pesantes, si je puis employer ce mot. Mais ceci est impression personnelle ; le point acquis, c'est que le quatuor Zimmer rend communicatif. C'est ce que je puis en dire d'humain et « ça n'est pas étranger à l'art qu'on y goûte », je le pense du moins.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Un pèlerinage d'art (*Bayreuth*), par F.-G. Freson. (Extrait de la *Revue générale.*) — *Starkadd*, drama in vijf bedrijven, par Alfred Hegenscheidt. Anvers, Librairie néerlandaise. — *Haine d'aimer*, conte dramatique, par Paul André. Verviers, Maurice Xhoffer. — *Modernités*, par Pol de Mont. Anthologie des meilleurs poètes contemporains belges d'expression française, avec un frontispice et quatre portraits (1880-1898). Almelo, W. Hilarus Wzn. — *Terre promise*, roman, par Eugène Morel. Paris, édition de la *Revue blanche.*

PETITE CHRONIQUE

Au Conservatoire, aujourd'hui, à 2 heures, reprise de l'*Or du Rhin*.

Les trois prochaines conférences de la *Libre Esthétique* fixées aux jeudis 10, 17 et 24 mars, à 2 h. 1/2, seront consacrées à l'étude de D. G. Rossetti, des frères Van Eyck et de Benozzo Gozzoli.

Il a paru intéressant de rapprocher, dans une même série d'entretiens, le chef de l'école préraphaélite des maîtres primitifs de Flandre et d'Italie qui exercèrent sur l'évolution de la peinture moderne en Angleterre une influence si marquée.

M. Gabriel Mourey, dont la compétence spéciale s'est affirmée dans plusieurs écrits, parlera jeudi prochain de D. G. Rossetti.

M. Charles Morice, qui prépare un ouvrage important sur les origines de la peinture flamande, a choisi comme sujet, pour le jeudi suivant, « *Au temps des Van Eyck* ».

M. Jules Destrée, auteur des *Notes* sur les primitifs italiens si remarquées dans l'*Art moderne*, analysera le jeudi 24 mars l'œuvre de Benozzo Gozzoli.

Pour chacune de ces conférences, le prix d'entrée est de 2 fr. Les cartes permanentes du Salon y donnent gratuitement accès.

La commission du Musée des arts décoratifs et industriels, composée de MM. Ch. Buls, président, baron de Haulleville, Evenepoel, J. de Borchgrave, X. Mellery et Helleputte, s'est réunie vendredi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* où elle a choisi, pour en soumettre l'acquisition à l'approbation du ministre des Beaux-Arts, quelques-uns des plus beaux objets d'art qui y sont exposés : deux spécimens caractéristiques en *favrile glass* de l'art du verrier américain L.-C. Tiffany ; un vase, deux objets d'art et trois plats de la Manufacture royale de porcelaines de Copenhague ; trois bas-reliefs en bronze d'A. Charpentier et une tapisserie de Mlles Brinckmann, de Hambourg.

Diverses œuvres ont été acquises, en outre, par des particuliers. Citons, entre autres, deux vases de Tiffany, une série d'objets d'art de la Manufacture royale de Copenhague, un vase de Bing et Gröndahl, une applique de Selmersheim, un écran de Ch. Plumet, des cuirs gaufrés de Mme Thaulow, des médailles d'A. Charpentier, etc.

M. Henry Cassiers a ouvert hier, au Cercle artistique, une exposition de ses aquarelles.

M. Jean Vanden Eekhoudt, un jeune peintre dont on a vu, à la *Libre Esthétique* et au *Sillon*, des toiles qui marquent un réel tempérament de coloriste, ouvrira samedi prochain, à la galerie du Congrès, une exposition réunissant l'ensemble de ses œuvres récentes : peintures, pastels, études. L'exposition sera close le 22 courant.

Le peintre Romberg, qui paraît avoir pris goût aux éditions d'art depuis la réussite de l'album qu'il publia, à la Noël, avec la collaboration de M. Victor Mignot, inaugure une série de reproductions, par un procédé nouveau dont il est l'auteur,

d'aquarelles représentant les uniformes de l'armée belge. Il y aura vingt planches, dix pour l'infanterie, dix pour la cavalerie, exécutées à l'aquarelle et si fidèlement rendues qu'il est difficile, à en juger par l'exemplaire que nous avons eu sous les yeux, de distinguer la reproduction de l'original.

On sait que M. Romberg excelle dans les croquis de militaires, d'escrimeurs, de sportmen, dont il illustra maintes gazettes. Ses *Types de l'armée belge* sont évidemment appelés à un vif succès.

C'est samedi prochain qu'aura lieu, à la *Maison d'Art*, l'ouverture du troisième Salon d'Art idéaliste. Les œuvres sont sélectionnées selon les principes de l'esthétique idéaliste.

Les artistes exposants sont : MM. Herman Boulenger, Albert Ciamberlani, Maurice Chebas, Arthur Craco, Louise Danse, Julien Dillens, Eudore De Vroye, Isidore De Rudder, Félix De Nayer, Jean Delville, Mlle Eckermans, Fortuny (fils), Maurice Goossens, Marcel Lenoir, Marcius-Simons, Jacques Marin, Constant Montald, Xavier Mellery, Mengeant, Armand Point, Lucien Rion, Victor Rousseau, Gustave-Max Stevens, Alexandre Séon, Vanhaesendonck, Edmond Van Offel.

Comme les années précédentes, des conférences et des auditions musicales compléteront l'intérêt spécial du Salon. Les conférenciers sont : MM. José Hennebicq (*la Vie intérieure chez les poètes*), Michaël (*les Bases divines de la Beauté*), Emile Ergo (*Conférence démonstrative sur la réforme des doctrines de l'harmonie et du contrepoint*), Charles Morice, etc. Les deux auditions musicales seront organisées par M. François Rasse.

Une indisposition de M. Imbart de la Tour a forcé la direction de la Monnaie d'ajourner à demain, lundi, la reprise de *Fervaal*, annoncée pour jeudi dernier. Cette remise imprévue a causé quelque désarroi à Paris et à Bruxelles, où la reprise de l'œuvre de Vincent d'Indy est attendue avec impatience. Il a fallu, au dernier moment, avertir par dépêche bon nombre de personnalités parisiennes qui avaient annoncé leur arrivée pour jeudi, parmi lesquelles M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, et son secrétaire M. Bernheim, MM. Albert Carré et André Messager, directeurs de l'Opéra-Comique, M. Vizentini, etc. Les éditeurs de *Fervaal*, MM. Durand, étaient arrivés mercredi soir et, apprenant la fâcheuse nouvelle, sont repartis le lendemain matin pour Paris avec M. Vincent d'Indy. Celui-ci avait assisté aux dernières répétitions, ainsi qu'à la lecture de son poème symphonique *La Forêt enchantée* que jouera dimanche prochain, en première audition, M Joseph Dupont aux Concerts populaires.

Comme nous l'avons dit, M. d'Indy a fait engager, pour créer à Paris les rôles de Fervaal et de Guilhen, M. Imbart de la Tour et Mme J. Raunay. Il eût voulu voir à côté de ces artistes M. Seguin qui interpréta avec une si grande autorité le rôle d'Arfagard. Malheureusement l'engagement de M. Seguin au théâtre de la Monnaie l'oblige à rester à Bruxelles jusqu'au commencement de mai, et *Fervaal* doit passer à l'Opéra-Comique, par traité, du 15 au 25 avril. Il se pourrait toutefois, si la première représentation était retardée, que M. Seguin fît partie de la distribution. En attendant l'arrivée de M. Imbart de la Tour, qui nous reste jusqu'au 1er avril, M. Engel répète à Paris le rôle de Fervaal.

Deux bonnes nouvelles à enregistrer :

Mme Bréma donnera à la Monnaie, les 21, 23 et 25 mars, trois représentations. Le spectacle sera composé, le premier soir, d'*Orphée;* les deux autres, de *Samson et Dalila.*

La direction a engagé, en outre, M. Ernest Van Dyck qui se fera entendre, en avril, dans *Lohengrin*, *Tannhäuser*, *Werther* et *Manon.*

Le Cénacle, un groupe d'artistes qui se révéla, il y a trois ans, par une série de spectacles originaux, se décide à sortir des salons où il semblait s'être confiné. Très prochainement le *Cénacle* reprendra ses représentations publiques au petit théâtre, 20, passage du Nord, dans les locaux adjacents au Nouveau Théâtre.

Le troisième concert populaire d'abonnement aura lieu, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. Eug. d'Albert, pianiste.

Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

L'un des concerts de musique de chambre les plus intéressants de la saison aura lieu le mercredi 23 mars, à 8 heures, à la Grande-Harmonie. Il est organisé par M. Emile Bosquet, pianiste, qui s'est assuré la précieuse collaboration de MM. A. De Greef, D. Demest et J. Jacob, professeurs aux Conservatoires de Bruxelles et de Gand, trois de nos solistes les plus éminents. MM. Schott frères sont chargés du service des places réservées pour cette séance exceptionnellement attrayante.

La distribution des prix aux élèves de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeck aura lieu le jeudi 27 mars, à 7 h. 1/2 du soir, dans la salle des fêtes du Marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert dont le programme comprendra des airs interprétés par les lauréats des derniers concours, et les œuvres suivantes exécutées, sous la direction de M. Huberti, par les élèves du cours de chant d'ensemble : *La Vache égarée*, l'*Abondonnée* et *Ronde villageoise*, chœurs pour voix mixtes sans accompagnement ; le double chœur de *Colinette à la Cour*, de Grétry, et la 3e *Béatitude* de César Franck pour soli, chœurs et orchestre.

Mme Marguerite Lallemand donnera un concert à la Grande-Harmonie le mardi 29 courant, à 8 heures du soir.

Une vente de dessins, aquarelles et croquis de Félicien Rops a eu lieu le mois dernier à Paris, par les soins de l'expert Bernheim jeune. Soixante-douze numéros ont produit un total d'environ 25,000 francs. Voici quelques-unes des principales enchères : *Les Amies*, aquarelle (0m,31 × 0m,21), 2,000 francs. — *La Croix*, étude à l'aquarelle pour la *Tentation de saint Antoine*, (0m,30 × 0m,20), 1,880 francs. — *Femme au peintre*, dessin au crayon noir, 1,400 francs. — *Femme au lorgnon*, id., 930 francs. — *L'Amante du Christ*, croquis au crayon, 900 francs. — *La Ménagère du diable*, aquarelle (0m,12 × 0m,20), 505 francs. — *A l'Atelier*, esquisse (aquarelle), 500 francs. — *Miroir de coquetterie*, id., 460 francs. — Croquis pour les *Épaves*, 420 francs.

Le *Journal des Artistes* vient d'ouvrir à la Bodinière, à Paris, une Exposition des aquarelles et tableaux rapportés d'Espagne par le peintre André Sureda.

Une exposition internationale et coloniale (commerce, industrie, marine et beaux-arts) s'ouvrira en juin prochain à Rochefort-sur-Mer. Les travaux en sont poussés activement et sous peu de jours les bâtiments qui entourent le dôme central seront édifiés; ce dôme n'aura pas moins de 25 mètres de hauteur.

Les demandes doivent être adressées à l'administration de l'Exposition, mairie de Rochefort-sur-Mer.

MM. Kleinmann, éditeurs à Harlem, feront paraître prochainement, en deux livraisons de dix planches chacune, l'œuvre de Hans Memling à l'hôpital Saint-Jean de Bruges.

Les abonnés aux *Maîtres de l'Affiche* auront la bonne fortune de trouver dans le numéro de mars, qui vient de paraître, une prime de Steinlen. La livraison contient, en outre, la première affiche de Chéret pour le *Quinquina Dubonnet*, et celles de Lautrec pour le Moulin-Rouge (*Jane Avril*), de Réalier-Dumas pour le *Champagne Mumm*, et du dessinateur américain Woodbury pour une *Exposition d'aquarellistes.*

Les trois dernières livraisons de l'*Art flamand* sont consacrées aux lithographes, aux miniaturistes et aux dessinateurs de l'Ecole de 1830, à MM. Robert, Slingeneyer et Stallaert, enfin aux paysagistes Huberti, De Schampheleer, de Knyff et Lamorinière.

Mme **FANNY VOGRI**, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE ·
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 MARS 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Troisième article). — DANTE-GABRIEL ROSSETTI. *Conférence de M. Gabriel Mourey à la Libre Esthétique.* — THÉO VAN RYSSELBERGHE. — EXPOSITIONS COURANTES. *Mlle De Bièvre, MM. H. Cassiers, A. Sohie, P. Stobbaerts.* — CATHERINE, *comédie en quatre actes d'Henri Lavedan.* — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Reprise de « Fervaal ».* — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Troisième article (1)

Vrai, c'est une joie par un temps clair, ensoleillé, de revoir ce Salon où tant d'œuvres curieuses et choisies rayonnent. Combien mieux alors on en comprend la sélection attentive, d'un sûr et enjôleur esthétisme.

Analysons la deuxième travée en revenant du fond de la galerie.

Voici le Londonien CHARLES-W. BARTLETT avec huit tableaux et quatre aquarelles, presque toutes prises en la séductrice Hollande, calme et sereine, d'une vérité aisée et simple, d'un coloris charmeur, d'un faire caressant et mouillé, souriantes sans tapage comme la douce contrée qui les inspira, aux allures discrètement japonaises.

Et de l'autre côté du bas-relief de CONSTANTIN MEUNIER, *Les Travailleurs de la mer*, quelque peu tourmenté mais aux belles lignes héroïques, voici l'Anversois GEORGES MORREN avec cinq pastels et cinq dessins, fleurs insuffisamment nuancées et femmes nues de chair molle, jalonnant d'un intéressant ensemble l'avancée du jeune artiste vers un art plus solide.

En face c'est CHARLES FROMUTH et son apport remarquable de six vues de port, prises à Concarneau dans le Finistère, d'une couleur hardie et bruyante, exprimant l'emmêlement des coques et des agrès, le fouillis, le désordre des accostages, les relents poissonniers, avec une étonnante sûreté de teintes et de lignes, morceaux d'une extrême saveur, d'un ragoût épicé et brutal, franchement original.

NICO W. JUNGMANN est encore un Anglais qu'ont séduit les Néerlandes. Des figures à teintes plates, en silhouettes, jolies, charmeresses, surtout la jeune paysanne ou servante en descente sur une rampe. Quelle exactitude à susciter les sensations de ces pays humides, déprimés, coloriés et clairs.

Deux grands vases, pompeux, de la SOCIÉTÉ LA MAJOLIQUE D'EMPTINNE ornent l'entrecolonnement qui délimite la troisième travée, grands ramages d'oiseaux et de fleurs, aux tons violents, d'une beauté un peu villageoise mais de bel et riche aspect.

Alors encore un Anglais, A.-V.-C. HAZLEDINE, attire par son cycle *Ponts de Bruges*, neuf, typant ces monu-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

ments curieux de la curieuse ville, en un coloris trop riant et une facture cotonneuse. Envoi plutôt documentaire, où il semble que sonnent, dans la touche, des réminiscences de notre Heymans quand il duvète ses toiles. Puis CHARLES MARTENS d'Anvers, s'affirmant en deux forts beaux paysages avec figures, d'un très rare sentiment, ténébreux et mélancolique.

Au milieu de la galerie, une vitrine révèle un multiple envoi de PAUL WEYLAND BARTLETT, bronzes à la cire perdue, vases, figures, animaux, et parmi ces derniers des poissons admirables, jouant, d'une virtuosité d'allure rarement atteinte jusqu'ici et qui longtemps retiennent l'œil par leur vie glissante, bondissante, fraîche, souple, crêtée.

Après quelques œuvrettes sans grande signification de RODERIC O'CONNOR (combien j'aime ce mélange de nations et de noms affirmant la haute ubiquité de l'Art!) voici les quatre portraits d'un jeune oseur, en constante transformation, mais attestant la richesse de son tempérament pictural, sans doute à pleine éclosion prochaine après tant de pointes dans toutes les hardiesses, ROBERT PICARD, nom redoutable s'il devait compter pour réussir sur la bienveillance, ou même la simple justice de messieurs les journalistes qui l'ont en horreur, ce nom. La jeune femme, dans un paysage mystérieux de parc, est, à n'en pas douter, une très belle œuvre. Les deux enfants sont d'un coloris souple et sonore. Le portrait de M. Jules Le Jeune (atténué par le malencontreux voisinage d'un paysage bleu qu'on eût pu lui épargner), aux beaux tons flamands et italiens, pêche par manque de ressemblance morale, et a le défaut des peintures trop fraîches non encore harmonisées par la fusion chimique des couleurs.

Plus loin un superbe *Intérieur d'église* d'ALFRED VERHAEREN, d'une somptuosité de coloris royal, à coulée grasse des plus chaudes nuances, d'une séduction irrésistible.

Et au milieu du panneau, un pentiptyque adorable de LÉON FRÉDÉRIC, *La Nature*, confus à première vue, aux tons et aux sabrures de légumes hachés ; mais, à l'analyse, d'un charme magique, tant la grâce ingénue des figures enfantines, leurs visages préoccupés d'une douce inquiétude, leurs membres puérils s'agitant en des poses délicates, les attributs disséminés en pluie autour d'eux, fleurs, fruits, feuilles, flocons de neige, symbolisant les saisons, les enveloppent de douceur et de mélancolie. Comme l'*Heure embrasée* de Théo Van Rysselberghe, une telle œuvre devrait être acquise par l'Etat. Les deux artistes semblent à l'apogée de leur Art, pour chacun d'eux, si personnel et si marqueur de l'époque. Ce sont des échantillons significatifs de leur talent. Qu'on ne les laisse pas échapper.

DANTE-GABRIEL ROSSETTI

Conférence de M. Gabriel Mourey à la Libre Esthétique.

M. Gabriel Mourey, l'auteur de ce livre charmant : *Passé le Détroit*, plein d'aperçus si justes et si personnels sur les hommes et les choses d'Angleterre, le traducteur de Swinburne et d'Edgar Poe, le collaborateur de Paul Adam pour ce drame de belle et généreuse allure, *L'Automne*, que nous souhaitons voir jouer l'an prochain sur la scène du théâtre du Parc, — voilà une présentation faite, une fois pour toutes, — a parlé jeudi dernier, à la *Libre Esthétique*, de Dante-Gabriel Rossetti. Il l'a fait en poète épris de beauté, en analyste subtil, en admirateur fervent de l'École des frères préraphaélites dont Rossetti fut le fondateur et demeura, jusqu'à sa mort, l'âme et la pensée agissante. S'attachant plutôt à la psychologie du peintre de *Maison de Vie* qu'à l'étude critique de son œuvre, M. Mourey a fait revivre, dans une étude documentée et pittoresque, cette figure mystérieuse, voilée de tristesse, qui n'entra dans la gloire que lorsque la mort l'eut résorbée. En historien fidèle et perspicace, il montra les causes extérieures et les sentiments intimes qui exercèrent sur sa destinée leur influence déterminante et insista surtout sur le noble attachement du peintre-poète pour Elisabeth Siddal, source de ses plus belles inspirations.

« C'est par l'un des frères préraphaélites, Walter Deverell, que Rossetti connut celle qui allait devenir le seul amour de sa vie et l'inspiratrice de son œuvre : Miss Elizabeth Eleanor Siddal.

Dans le fond d'une boutique de modiste, elle apparut pour la première fois à Deverell. Il fut frappé par la beauté, la régularité harmonieuse de ses traits, par son abondante chevelure d'or rouge, par l'étrange pâleur de son teint.

Le jeune artiste lui demanda si elle voudrait bien consentir à lui servir de modèle. Elle accepta.

Rossetti la vit alors. L'impression fut profonde ; d'abord sympathie d'artiste pour le modèle de son rêve, bientôt passion irrésistible et l'un de ces fatidiques amours qui embrasent toute une existence.

Elle possédait d'extraordinaires aptitudes artistiques. Il lui donna des leçons de dessin et tous deux travaillaient côte à côte en vue du même idéal.

Mais bientôt un attachement plus profond naquit entre l'élève et le maître. Son esprit exquis, ses gracieuses manières fascinèrent aussi intensément la nature sensitive et passionnée de Rossetti que sa beauté avait fasciné son sens esthétique.

« Son amour pour elle, dit Esther Wood, était comme une gerbe de toutes les forces éparses de son être dans un culte, dans une adoration toute religieuse. »

Elle était grande et frêle, extrêmement paisible ; et parlait fort peu. Très simple d'allures, nullement mondaine, avec cette pureté d'aspect dont Rossetti a si bien rendu le charme dans les croquis qu'il a faits d'elle.

Mieux cependant que dans la *Beata Beatrix* qui se trouve à la *National Gallery* et dont vous avez pu voir des reproductions, il a fixé dans ces brèves études la ressemblance de l'adorable créature.

Un crayon de lui, au musée de South-Kensington, nous la montre, debout devant une fenêtre, la fenêtre sans doute de l'atelier de Blackfriars, d'où l'œil embrassait la vue de la Tamise et du pont perpétuellement grouillant d'activité humaine.

Dans les plis de sa robe droite, sans parure de dentelles ni de bijoux, austère de mise et de maintien, elle ressemble à une sœur de charité de l'Idéal. Belle, oui certes, et plus encore, fatale! On dirait une fleur condamnée.

Un halo de fièvre spirituelle donne à son regard une douceur douloureuse. L'ovale pur de son visage s'amincit au menton; le globe de l'œil, très saillant, donne à ses yeux un étrange charme. Avec lassitude, avec résignation, mais avec fierté aussi, elle porte en arrière sa belle tête qu'accable le poids de ses trop longs cheveux. Mais pourquoi ces stigmates de souffrance sur ce visage de jeunesse? Portait-elle déjà en elle les germes du mal qui devait la tuer et dont le pressentiment inspirait à Rossetti cette plainte si touchante? :

O mon amour, si je ne devais plus te voir,
Ni toi, ni ton ombre sur Terre,
Ni le reflet de tes yeux en aucune source,

Alors rententirait sur la côte obscure de la Vie
Le tournoiement des feuilles mortes de l'Espérance,
Le vent de l'aile éternelle de la Mort. »

C'est près du pont de Blackfriars qu'habitait à cette époque Rossetti. C'est là qu'il épousa, en 1860, Miss Siddal, et c'est là aussi qu'il eut la douleur, deux ans après, de la voir mourir.

« Vainement, dit M. Mourey, dans l'inextricable réseau des rues de Blackfriars, j'ai cherché la place de cette maison. « Il y a une vertu dans le regard d'un grand homme », dit Chateaubriand. Il me semble qu'il doit y avoir, de même, une vertu dans les murailles qui abritèrent un grand homme, une bénédiction dans ces pierres qui défendirent son rêve contre le monde extérieur et parmi lesquelles il respira.

Le désespoir de Rossetti fut immense, désespoir d'amant qui perd son amour, désespoir de poète et d'artiste qui perd son inspiration : il faillit en devenir fou.

Vous savez l'acte héroïque et puérilement sublime que l'excès de sa souffrance lui inspira alors. Vous savez qu'il résolut d'ensevelir dans le cercueil, entre la joue et les cheveux de sa bien-aimée, le manuscrit des poèmes qu'il avait écrits depuis dix ans.

« Je n'ai composé ces vers que pour toi, s'écria-t-il au moment de la mise en bière, et ils ne peuvent demeurer là où tu n'es plus, où tu ne seras, hélas! plus jamais! »

Quelle touchante preuve d'amour que ce sacrifice, si généreusement et si sincèrement accompli!

Mais la vie, l'inexorable vie, conseillère de compromission et d'oubli, la vie qui tue les plus profondes douleurs aussi bien que les plus ardentes joies, la vie devait, sept ans plus tard, prendre sa revanche d'un tel héroïsme! Sept ans après, sur l'insistance de ses amis, Rossetti permit que le cercueil fût rouvert. Vanité d'homme de lettres plus forte que l'amour et que la mort!

On arracha au cadavre d'Elizabeth la plus chère et la plus précieuse de ses parures funèbres, et les Poèmes furent publiés.

Ah! combien doivent-ils nous demeurer doux, ces chants d'amour qui dormèrent durant tant d'heures auprès de ce corps adoré. Comme un baume magique ils le protégèrent, le défendirent, si bien que, le cercueil ouvert, le visage de la jeune femme apparut, miraculeusement conservé, à peu près indemne des injures de la mort. »

Morte, Elizabeth Siddal devait demeurer, comme auparavant, l'inspiratrice de Rossetti. Et de même que c'est elle, *Lucrèce Borgia*, la *Reine des Cœurs*, *Monna Pomona* et l'Iseult de *Tristan et Iseult buvant le philtre*, toutes les toiles que composa le peintre dans l'isolement qui suivit la cruelle séparation reproduisent les traits de sa compagne bien-aimée.

« Quels que soient les modèles qui aient posé devant le peintre, elle est demeurée la même. C'est Elizabeth toujours et vous la reconnaîtrez. Seulement, elle ne vous apparaîtra plus dans l'appareil lumineux de sa beauté si douce et si souple. Elle a pris, là-bas, dans le monde inconnu qu'elle habite désormais, la gravité austère et terrible, ce regard de suprême connaissance de tout ce que les hôtes de la mort portent flamboyant derrière leurs paupières.

Elle a mis sur son visage le masque ténébreux de *Proserpine;* pour avoir mordu au fruit fatal, la voici à jamais l'esclave des destinées inférieures; ses lourds cheveux se déploient et retombent autour de sa tête comme un drapeau d'ennui. Elle est belle, certes, mais de douleur, et le regret des joies mortes pare ses yeux d'un charme amer.

N'est-ce pas elle aussi, *Pandore*, dans la misère de son désespoir? Comme Proserpine la grenade infernale, elle tient en ses mains déçues le coffret de mystère, d'où s'envolent, en battements d'ailes enflammées, « les esprits puissants des heures passionnées », comme Rossetti les appelle.

M. Mourey n'omit pas, pour clôturer cette attrayante causerie, de décrire, après le peintre, le poète, et de parler de l'influence qu'exerça Rossetti sur l'art anglais contemporain, aidé dans la renaissance des arts décoratifs et d'industrie, dont il fut l'un des promoteurs, par Madox-Brown, Burne-Jones, Philippe Webb, A. Hughes, William Morris, P.-P. Marshall et Ch.-J. Faulkner. Il termina par la lecture du poème que lui dédia, après sa mort, en acte de contrition pour les attaques dont il l'avait injustement affligé pendant sa vie, Robert Buchanan, et que voici :

A Dante-Gabriel Rossetti.

Calmement, revêtu de ta royale robe mortuaire, tu dors.

Les frères pleureurs qui se tiennent à tes côtés, avant que l'ange de Dieu te couronne, ont mis le lys de mon repentir dans ta main!

Je ne t'ai jamais vu, vivant, ô mon frère!

Mais puisque mon lys d'amour repose maintenant sur ton cœur, c'est à ce signe que nous pourrons nous reconnaître l'un l'autre, quand la voix de Dieu criera : Levez-vous!

Théo Van Rysselberghe.

Quand survint, en coup de foudre, la mort de Georges Seurat, ceux qui s'étaient affirmés ses attentifs et ses fervents s'inquiétèrent. Il disparaissait à trente-trois ans, la main et le cerveau remplis de promesses et de secrets. On étouffa dans sa tombe des germes certains d'avenir.

Certes, ses multiples tentatives avaient été remarquées, discutées et quelques-unes acceptées comme heureuses. Même parmi les peintres notoires, même parmi les maîtres, quelques-uns profitaient de ses découvertes. En France, Camille Pissarro; en Belgique, Joseph Heymans. De plus, certains jeunes artistes d'ici, non encore définitivement orientés, subissaient en partie et à des degrés différents la chaleur de sa lumière : Claus, Wytsman, Coppens, d'autres encore. On vit même, là-bas, en plein *Salon des Champs-Elysées,* l'officiel Henri Martin traiter ses quelconques

compositions à petites touches et ne pas redouter les plaisanteries habituelles sur la facture virgulaire. Une salutaire fermentation remua les vieux sols de l'art propriétaire et bourgeois et les académiciens ressentirent, eût-on dit, comme piqûres d'épingles, ce tas de petits points hostiles, à travers la basane antique de leurs sièges fondamentaux.

Curieux symptôme! présage significatif! Mais l'inquiétude subsistait. Qu'allaient produire les compagnons d'art et les amis du mort, ceux qui acceptaient sa théorie totale, ceux qui s'étaient nourris de ses idées, ceux qui le proclamaient, si pas leur maître, du moins leur éclaireur?

La question était d'autant plus angoissante que les néo-impressionnistes continuaient la vivante tradition picturale de ce siècle : celle qui vient de Delacroix et aboutit à Manet, Renoir et Pissarro, en passant par Corot et Jongkind.

Car des écoles nombreuses et diverses se levaient. Toutes négligeaient la grande route tracée par les modernes vers la clarté, route qu'à cette heure encore Monet, dans le paysage, et Puvis de Chavannes, dans la composition, illustrent. En Angleterre, des groupements se massaient autour de telles œuvres du passé et des hommes de la valeur de Milais et de Rossetti restauraient la façade solennelle du XV^me^ siècle italien; en Belgique, ce génial artiste qu'est Henry Leys, tout en se confessant en des œuvres profondes, ressuscitait non seulement le décor, mais la manière de peindre des gothiques; en Allemagne, on se tournait vers ces colosses : Dürer, Holbein, Grunewald. Tout cela était admirable, mais dangereux. Tout cela compromettait l'originalité foncière de la peinture de notre siècle. L'unité de tendance se rompait. La peinture pasticheuse, secondaire, archéologique allait naître. On connut le décalque du décalque, la copie de la copie. On ne vit plus la nature, on ne se vit plus soi-même qu'à travers le maître qu'on s'était choisi pour modèle. La force de l'admiration aveugle étouffait la force de création lucide.

Les néo-impressionnistes eussent été certainement submergés sous ces courants contraires s'ils n'avaient été tenaces et probes et dévoués à leurs idées comme à une foi. Mais un autre danger les guettait. Il était d'absolue nécessité pour eux de se développer eux-mêmes, de ne point piétiner sur place, d'accentuer, d'élargir, de laisser vivre en un mot à travers leurs œuvres le programme qu'ils arboraient. Choisir Seurat pour leur chef, c'était parfait; mais l'élire comme unique inspirateur, le suivre docilement sans oser franchir les limites de sa peinture, accepter les termes de ses théories sans en déranger une lettre, non pas. Il fallait travailler à côté de lui, mais non sur son terrain. Il n'était qu'un chaînon d'or dans l'évolution, il ne fermait point la chaîne. Le recommencer, c'était périr.

Aussi, comparez son art à celui que pratiquent aujourd'hui les Signac, les Luce et les Cross. Quelles différences nettes! La facture est plus large, le ton plus hardi, l'harmonie plus en contraste, la vision toute autre. Seules demeurent debout les fondamentales données.

Seurat théorisait beaucoup. Ses toiles apparaissaient parfois comme des démonstrations. Il était exclusif au point d'être sectaire. Il était calme, têtu et doux. Sans doute, plus tard se serait-il affranchi des trop serrantes lisières. Son génie de producteur aurait fait sauter la camisole de force des préceptes et des règles. Il se serait modifié dans le sens de la liberté complète, conquise par la connaissance de plus en plus étendue des ressources de son métier personnel.

Théo Van Rysselberghe s'indique à cette heure le néo-impressionniste le plus complet. L'universalité de ses dons se marque par la variété de ses toiles exposées : portraits, sites, compositions. La santé de son œil, l'habileté de sa main non d'un virtuose mais d'un manieur de courbes gracieuses, s'y lisent. Il n'est point un sujet, une notation de clarté, une difficulté de mouvement devant lesquels il reculerait. Ses études le prouvent.

Depuis quatre ans il travaille, loin de tout bruit, de toute expotion, de toute réclame et de tout interview. Tenacement, grâce à son assimilation aisée, à sa patience devant l'œuvre sans cesse renouvelée pour aboutir au résultat voulu, il s'est rendu maître de sa technique difficile et pour plusieurs ingrate : il la possède, il en écarte les surprises. Il est armé pour le chef-d'œuvre.

Parmi ses paysages le *Canal en Flandre* et la *Pointe de Saint-Pierre* sont typiques. Dans le premier, les nuances des gris et des verts monotonisent à l'infini les impressions tristes d'un ciel lourd et d'un temps de pluie. Aucune violence, aucune forte opposition. Toutes les nuances des deux couleurs fondamentales se succèdent. Elles s'allongent en gammes quasi identiques. Et les lignes toujours fuyantes, toujours s'enfonçant vers l'horizon, lignes de la berge, lignes de l'eau, lignes des arbres, ajoutent à l'idée morne et froide, à la sensation de spleen mouillé et longitudinal de cette page. Pas une erreur dans la valeur des tons; pas un accroc dans la signification des parallèles. Une unité totale.

Dans le second, les contrastes s'animent. C'est le soir, au soleil descendant. Les ombres se colorent, vives, à côté des clartés. Un jeu puissant et varié de complémentaires mouvemente toute la toile. Une impression de joie, une chanson de couleurs s'entend. Chaque note tranche sur la note voisine, avec éclat. On songe à un bouquet de fleurs hardies, à une musique violente où les cuivres ne seraient point épargnés. Ici, l'unité résulte de l'équilibre maintenu entre des heurts nombreux. Ici, la lumière ardente fixant le ton fondamental et déterminant par son intensité la réaction des tons voisins, parle, s'épanouit, se prodigue, mais avec l'ordonnance nécessaire et la justesse voulue. L'impression est de joie et de fête, comme elle était tout à l'heure de mélancolie et d'ennui.

Les autres paysages exposés ne profèrent qu'en sourdine les qualités énumérées en ces deux-ci. Même le *Moulin*, page déjà ancienne, n'attire absolument pas.

Le portrait de M^lle^ Sèthe, la violoniste, est tout charme. Personnage bien debout; couleur légère et rare; main belle; élégants plis d'étoffe; arrangement follet et joliet de certaines boucles de cheveux. L'œuvre plaît, mais, à notre sens, manque de caractère. On ne sent nullement la virtuose; l'allure n'est vivante ni active. Ce n'est point une artiste à laquelle l'art, sans cesse pratiqué, sans cesse étudié, a donné une attitude et une allure. C'est tout simplement une jolie femme qui tient un violon en main. En outre, la facture paraît petite, étroite, méticuleuse. Elle contraste avec le faire large et puissant du portrait de M. Signac. Oh celui-ci, une toute belle œuvre! Mise en page inédite. Place restreinte donnée aux accessoires. Le modèle s'impose seul à l'attention. Sa figure observe, s'éclaire, agit. L'attention aiguë des yeux, le plissement de la peau près des paupières, la tension du bras, l'attitude en avant du corps, le serrement de la main autour de la barre, tout concentre, tout ramasse et tout projette de la vie. La simplicité la plus nue a présidé à la conception de cette toile. Elle fut faite sans hésitations, sans doutes. On y sent la force d'une poussée unique. Elle proclame une maîtrise.

L'envoi de M. Théo Van Rysselberghe est illuminé par son panneau décoratif : *L'Heure embrasée* (*Provence*). Ce sera hélas ! le seul champ de bataille du Salon.

On reproche aux néo-impressionnistes d'échouer, chaque fois qu'ils sortent du paysage. La figure leur est interdite. On la réserve pour les tenants de la vieille peinture, on n'admet point que des théories d'exactitude lumineuse aient à s'immiscer dans ce que l'on baptise : le grand art. Or, il se fait que le système de la division du ton convient à merveille aux larges ensembles décoratifs vus à distance et illustrant les galeries et les frises. D'où les nombreuses tentatives de composition de MM. Seurat et Signac. Théo Van Rysselberghe s'y essaie à son tour et si, d'emblée, il ne profère pas une œuvre parfaite, au moins est-il difficile de ne point admettre que son panneau s'affirme tellement supérieur aux pancartes médaillées et recommandées par les écoles courantes qu'il en acquiert une sorte de solennité. Serait-il vrai qu'enfin nous tenions un fresquiste et un décorateur dans le haut sens du mot?

La composition tout entière relève du contraste des tons embrasés du soleil couchant et des ombres assourdies et, néanmoins, ci et là puissantes. Ce n'est plus l'harmonie orangée et bleue à laquelle l'impressionnisme nous avait habitué ; c'est une harmonie inédite de rose, de rouge, de vert, de jaune et de mauve allant jusqu'au violet. Seule la mer conserve ses tons azurés. Le mouvement résulte de ses conflits et de ses apaisements de tons, autant que de la dynamique savante des courbes. La ligne droite ne plante nulle part sa froideur ni son immobilité. Tout est flexible et sonore, si bien qu'abstraction faite du sujet lui-même, la vie est déjà réalisée par ces deux seuls éléments : le dessin et la couleur.

Si maintenant on étudie les groupements des baigneuses, la morsure des rocs et des eaux par la clarté, le naturel des poses, la variété et la simplicité des attitudes, cette vie déjà ardente du dessin et de la couleur par eux-mêmes s'aggrave de toute une réalité fortement observée et heureusement rendue. Le site est un large et radieux morceau d'espace. De l'air, de la chaleur et de la tranquillité s'y déploient. Aucun détail trop complaisamment montré n'y détonne comme un hors-d'œuvre. Ce n'est pas une peinture de belles parties agencées, c'est un ensemble dont rien ne doit être distrait pour provoquer une admiration exclusive. Nous sommes loin des peintres du beau morceau de nu !

Cet art plonge non point dans le rêve ou l'extase, comme l'art si frêle, si transparent, si pur, si angéliquement tendre de M. Denis, mais dans une sorte de vie choisie, montrée sous ses aspects de santé et de beauté. Du bonheur frais y circule sans qu'on songe aux idylles des anciens poètes, ni aux paradis classiques. La donnée n'est en rien littéraire. Ce ne sont simplement que de belles chairs heureuses de se déployer nues et claires parmi les caresses mêlées de l'eau et du soleil. Une existence pleine d'aise et d'abandon, une existence souple et naturelle nous est montrée et nous est offerte comme un beau fruit mûr. Et c'est là l'unité d'impression qui se lève de cette œuvre, à laquelle concourent logiquement tous les moyens plastiques employés.

Après l'*Heure embrasée* on peut attendre de M. Théo Van Rysselberghe les pages fortes, conscientes et parfaites qui rangent leur signataire parmi les plus beaux peintres. Aujourd'hui il suffit de constater que grâce à lui et à ses amis Signac et Cross le néo-impressionnisme, loin de déchoir comme on l'a craint à la mort de Seurat, passe en beau galop de conquête vers l'avenir. Il peut donc exiger en vainqueur sa place parmi les mouvements d'art qu'enregistre l'histoire contemporaine, qu'elle approuve et qu'elle offre en exemple à ceux qui viennent avec la volonté de sans cesse varier les aspects de la beauté immortelle.

EXPOSITIONS COURANTES

Mlle De Bièvre, MM. H. Cassiers, A Sohie, P. Stobbaerts.

M. Henry Cassiers a rapporté d'un voyage à Venise et à Inspruck une série de notes claires, prestement enlevées à l'aquarelle et à la gouache, qui constituent, avec quelques sites de Hollande, — territoire béni des artistes, inépuisable mine d'impressions picturales, — une aimable et attrayante exposition. M. Cassiers a pris rang, on le sait, parmi les aquarellistes les plus habiles. C'est un virtuose de la martre, et nul mieux que lui n'excelle à illustrer, en quelques rapides coups de pinceau, une page d'album, à évoquer sur la blancheur du whatman ou de la toile préparée, — car les aquarellistes peignent sur toile aujourd'hui, comme leurs confrères les peintres à l'huile, — des coins de vieilles villes, des ruelles pittoresques, des quais animés, des plages peuplées de barques de pêche. Sa manière est pimpante, un peu superficielle. Mais parfois le peintre va au delà de l'extériorité du décor et trouve des accents expressifs. Témoin les tours à signaux qu'il dresse, tragiques d'abandon, non loin de la mer, dans des paysages mornes.

Mlle De Bièvre poursuit l'étude des fleurs, qui a fait sa réputation. Elle a de jolies qualités de coloriste, de la finesse, une féminité agréable, du goût dans la disposition de ses bouquets et de leurs accessoires. La facture est ferme, le métier sûr, la vision délicate, ainsi que l'attestent les symphonies en rouge, en rose et en lilas que paraît affectionner l'artiste et dont elle exprime avec bonheur les nuances.

De MM. Sohie et Stobbaerts, dont les envois voisinent avec ceux de M. Cassiers et de Mlle De Bièvre, — bien que, suivant un usage singulier qu'on fera bien d'abandonner, chaque exposant annonce séparément l'exposition de ses œuvres sans faire la moindre mention de celles de ses confrères, — il n'y a que peu de choses à dire. Le premier s'apparente à Evariste Carpentier dont l'influence pèse trop visiblement sur ses paysages métalliques et durs, encore qu'ils témoignent d'un louable désir de sincérité. Le second n'a de commun avec le beau peintre Jan Stobbaerts que le nom. Ses paysages, ses intérieurs, sont lourdement peints, en des colorations inharmoniques. L'effort est stérile, le métier inexistant.

CATHERINE

Comédie en quatre actes d'Henri Lavedan, au théâtre Molière.

Ceci est une pièce qui, indubitablement, va faire la joie de tous les cœurs ! de tous les cœurs niais s'entend, nourissant cette sentimentalité godichonne aimée des modistes, qui est l'extériorisation des naïvetés enfantines, se complaisant à rêver la vie sous forme de conte de fée ingénu et bébête, où toutes les dures nécessités des choses, grandioses en leurs cruautés et leur fatalité, sont remplacées par de puériles combinaisons grâce auxquelles, finalement, « tout s'arrange » en un ordre dérisoirement conventionnel.

Jugez ! Voici l'affabulation imaginée par l'honnête M. Lavedan, à laquelle la *Comédie française*, devenue vraiment un lieu d'asile pour tout ce qui est médiocre et contraire à la vraie vie, a donné une hospitalité somptueuse que le théâtre Molière d'Ixelles s'efforce de renouveler.

Un couple de gens ducaux a deux cent mille livres de rente et deux enfants (le partage sera facile). Deux enfants, fille et garçon, mais passons sur la fille, elle n'est que remplissage. Le gar-

çon est « imbu des idées modernes ». Il rêve la réconciliation des classes! la noblesse et le tiers état (le demi-tiers, vous allez voir). Sa manière de solutionner la terrible énigme est simple : il épouse la maîtresse de piano de sa sœur, à qui la pièce prête d'insignes vertus, aidées, il est vrai, par une insigne beauté (difficile pour l'actrice, ce rôle). Cette héroïne nourrit son vieux père (un organiste de Saint-Sulpice ou de Saint-Gervais, infaillîblement) et deux petits frères, écoliers à calepins, dont de plus elle fait les pensums et à qui elle donne des répétitions de syntaxe et autres fournissements scolaires d'une indiscutable utilité. Ah! combien elle est touchante! elle fait tictacquer sa machine à coudre en pleine scène, tandis que « le vénérable auteur de ses jours » (superbes cheveux blancs) laisse errer sur un harmonium ses doigts religieux et prudhommesques. Elle s'humilie aussi, la douce et humble vierge, devant un butor qui fournit de l'ouvrage à une jeune sœur anémique, aux jambes cotonneuses, qui s'écrie périodiquement comme Faust : Ah! pourquoi suis-je née? Cet ouvrage consiste à coller du papier doré sur des abat-jour de lampes verts, à raison de quarante sous le cent. Il y a encore (ah! le tableau est vraiment poignant!) des notes de médicaments, excessives pour ne pas contrarier la réputation des apothicaires, et un propriétaire impitoyable qui augmente le loyer de « l'humble chambre », ce qui fait que tout le monde se tord les mains (et les pieds peut-être) s'écriant : Grand Dieu ! comment échapperons-nous à ces injustes et affreuses calamités !

O Ohnet ! O Coppée ! O ombre chère et toujours regrettée de l'abbé Constantin ! Vers vous se portaient mes souvenirs, augustes phraseurs et émotionnantes ganaches !

La « sublime enfant » épouse donc le jeune duc, ce qui semble une compensation suffisante à tant de poignantes douleurs. Et on peut croire que la question sociale est résolue.

Mais elle ne l'est pas du tout ! Le ménage va mal. La jeune épouse ne s'entend pas suffisamment au rôle de duchesse et vexe son époux à tout propos par son éducation mauvaise, puisque toute préoccupation de sport en est absente. Ce mari au grand cœur trouve, entre autres, qu'elle joue trop du piano (c'est un premier prix du Conservatoire; et bien ! alors ?). Ça rappelle, dit-il, qu'elle donnait jadis des leçons, et dans un duché, ma foi ! c'est agaçant, de telles réminiscences subalternes. De plus, le vénérable père et les deux galopins de frères sont vraiment par trop inharmoniques : le vieux, bavard et raseur, fait le jardinier armé d'un énorme sécateur et apprend à monter à cheval « pour accompagner son gendre au bois de Boulogne » (*sic*); les deux gamins sont devenus de petites crapules égales en snobisme et en ordure aux polissons aristocratiques les mieux élevés.

Le duc déçu et embêté a besoin de distractions et penche vers autre chose. Il se prend à flirter avec une cousine « de son monde », très chic, très allante, très piaffante, et a le malheur, par une trop chaude matinée, de l'embrasser goulûment entre deux portes juste au moment où, par les soins attentifs de M. Lavedan, sa femme se trouve à bonne portée pour tout voir. Cette accolade passionnée (pas d'adultère, notez-le bien, au plus un rendez-vous) parait à l'ancienne coureuse de cachets, devenue subitement la plus intransigeante des jalouses à grandes querelles, une raison suffisante pour bouleverser tout son ménage, quitter son mari, planter là les rentes, décamper du château, rentrer dans la misère avec ses collatéraux variés qui la trouvent mauvaise, et son ascendant l'organiste. Heureusement elle a télégraphié à un ami (un beau caractère aussi, celui-là; il devait épouser la jeune pécore, mais en apprenant qu'un duc la demandait en justes nopces, il a prudemment payé forfait). Cet ami sûr arrive, fait quelques fort beaux discours rédigés par M. Lavedan, est aidé en ceci par un baron, amateur d'aérostation, qui circule dans la pièce comme de la mie de pain dans l'estomac, pour étoffer les creux, et (admirable effet de l'éloquence et du style !) raccommode tout en quatre ou cinq tirades, à la grande joie des gens vertueux qui encombrent la salle et qui sont venus à cette petite fête de tous les coins du haut et du bas Ixelles !

Et le penseur pensif s'en va en se demandant avec mélancolie si, dans la huitaine, le ducal-social-démocrate ne va pas de nouveau avoir les plus clairs motifs de trouver sa femme une pimbêche et une cruche, puisque l'ami sauveteur ne lui a assurément pas changé son éducation et son caractère non plus qu'au jeune aristocrate.

Attachez sur cette trame une charretée de lieux communs, de sentimentalités niaises, de mensonges bourgeois, de fadaises, de blagues râpées sur la charité, les devoirs des riches, les joies persistantes des bons ménages, la bonté de Dieu, les misères des petits employés, le sacrifice dans la vie, le dévouement, la piété filiale, l'amour fraternel, la fidélité à la parole donnée, tout le violoncelle des banalités hypocrites, impuissantes à corriger l'affreuse iniquité des sociétés contemporaines, et vous aurez un aperçu de cette œuvre que nos bons critiques littéraires de la presse portent à l'empyrée; ce qui vraiment induit à se demander si les officines journalistiques ne sont point des établissements appendiculaires des maisons d'aliénés.

Ça valait bien la peine d'avoir entendu quelquefois de l'Ibsen pour retomber dans la boueuse pommade de toutes ces nigauderies et reprendre un petit trot imbécile derrière les amateurs de jocrisseries.

Toutefois, c'est bien joué. Quelques péchés contre le naturel, mais un ensemble exact, et de-ci de-là une belle flambée de passion. Les acteurs font bien les bourgeois (petits et grands, titrés ou non), — les bourgeois dont notre temps sceptique et sarcastique pouvait se croire débarrassé, au moins au théâtre, si ce n'est pour les ridiculiser, — qui se montent le coup en prenant au sérieux les sottises de leur stupide existence et en donnant à des futilités une importance dramatique dérisoire. Ils se mentent réciproquement, du commencement à la fin, avec une conviction et un entrain crispants et drolatiques à la fois, dans cette vie fausse, faite de platitudes gonflées en événements et risiblement superficielle.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Fervaal ».

Voici Fervaal revenu, dans l'éclat de sa fière beauté. L'amour lui a enseigné la vie, et son ascension vers l'éternelle Lumière marque la voie que suivra l'humanité.

Le drame de Vincent d'Indy est apparu plus clair, plus radieux, plus héroïque encore que l'an passé. Tous ceux qui ont assisté à la reprise de cette œuvre considérable, « la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* », ainsi que l'a jugée avec sa compétence reconnue M. Maurice Kufferath, ont été frappés des qualités exceptionnelles qui la parent : unité de conception, pureté de style, distinction des idées, beauté des symboles mis en œuvre ; au point de vue musical, justesse d'accent et d'expression lyriques, caractère mélodique des thèmes conducteurs, intérêt constant des développements symphoniques, sûreté d'écriture, variété et richesse admirable d'instrumentation.

La partition et le poème ont, l'un et l'autre, gagné à cette audition nouvelle, bien que des mutilations trop nombreuses (on a renchéri encore sur les coupures de l'an dernier) altèrent fréquemment le sens du poème au point d'en détruire la logique. L'épreuve a néanmoins été décisive. Elle classe *Fervaal* parmi les grandes œuvres du répertoire lyrique, parmi celles qui remuent dans les âmes les instincts héroïques et qui s'imposent, dominatrices, par la noblesse des sentiments qu'elles expriment et l'ardeur des aspirations qu'elles font naître. Déjà, on le sait, M. Albert Carré en a pris possession à Paris. Bientôt elle fera le tour de toutes les premières scènes lyriques de l'Europe, où elle portera très haut l'honneur de l'art français.

L'interprétation a été malheureusement, dans son ensemble, inférieure à celle de l'année dernière. Malgré sa belle vaillance, son intelligence compréhensive et d'incontestables mérites de musicienne, Mlle Mastio n'a pu composer le personnage de Guilhen, dans les scènes tragiques, avec l'autorité requise. Le rôle est visiblement au-dessus de ses moyens. L'artiste a généreusement donné, il faut le reconnaître, tout ce qu'on pouvait espérer d'elle. Elle s'est même surpassée et sa création lui a valu, à défaut d'une victoire, un succès de sympathie et de reconnaissance. Mlle Domenech, qui remplace Mlle Armand, chevrotte d'une façon déplorable et n'a pas réussi à mettre en relief la scène de l'apparition de Kaïto, l'une des plus belles du drame.

L'interprétation de MM. Imbart de la Tour et Seguin, demeurée ce qu'elle était l'an passé, a heureusement compensé la faiblesse de celle de leurs partenaires. Au troisième acte, M. Imbart a même trouvé des accents, des attitudes et des jeux de scène plus émouvants que lors des premières représentations de *Fervaal*. Et M. Seguin a reconquis le succès unanime que lui avaient valu, dès le début, sa probité d'artiste, la noblesse de son jeu, le timbre grave de sa voix et l'expression tragique de son art.

Si l'orchestre a, sous la direction de M. Flon, interprété avec un bel ensemble la partition qui lui est devenue plus familière, les jeux de scène, les effets de lumière, les bruits de coulisses, qui ont dans *Fervaal* une importance capitale, sont mal réglés et témoignent d'une mise au point incomplète. Il en est de même de la figuration, qui est loin de donner cette année l'impression pittoresque, mouvementée et vivante qu'elle offrait l'an passé. Tout cela décèle un fâcheux relâchement dans les études préparatoires, et la négligence est d'autant plus sensible que l'œuvre de Vincent d'Indy est composée, comme les drames de Wagner, en vue d'une parfaite concordance entre le poème, la musique et la régie de la scène.

Accusés de réception

Bon nombre de journaux et de revues nous font l'honneur de reproduire les informations de l'*Art moderne*. Rappelons à ceux qui paraissent avoir oublié les règles d'usage, et spécialement à l'*Éveil*, de Charleroi, et au *Moniteur des Arts*, de Paris, que les convenances s'accordent avec le droit pour imposer aux journaux qui utilisent les renseignements d'un confrère, l'obligation, facile à remplir, de citer la source de leurs emprunts.

Nous constatons avec plaisir que la presse étrangère accorde d'année en année une importance plus grande au Salon de la *Libre Esthétique*, qui a pris rang désormais parmi les manifestations artistiques internationales les plus en vue. Cette fois les trois grandes revues illustrées, le *Studio* de Londres, *Art et Décoration* de Paris, *Dekorative Kunst* de Munich se sont fait représenter à Bruxelles par leurs directeurs ou leurs délégués pour étudier le Salon en détail et en faire photographier les principales œuvres. C'est, naturellement, le photographe-artiste Alexandre qui a été choisi pour ces reproductions. On sait que nul n'est plus expert en ce travail.

D'autre part, le *Figaro* publie en première page le significatif article que voici :

« L'exposition annuelle de la *Libre Esthétique* qui succède au *Salon des XX* vient de s'ouvrir à Bruxelles dans les locaux du Musée de peinture moderne.

Tous les artistes décorateurs, peintres, statuaires, architectes, céramistes, verriers, ciseleurs, forgerons, ébénistes, relieurs de la nouvelle école d'évolution sont attirés chaque année vers la Belgique par cette exhibition d'initiative privée salutaire et vaillante, qui pour eux prend des proportions d'un véritable événement, car elle montre l'art de la dernière heure sous ses formes les plus variées et dans ses applications aux courantes utilités de la vie moderne.

Ce ne sont plus des théories de tableaux de genre, d'aquarelles déjà vues, de bustes bourgeois, d'eaux-fortes banales, de lithographies médiocres qui y sont assemblées ; on y voit, au contraire de nos expositions, d'ingénieux et opulents motifs d'ornementation mobilière, des œuvres de peinture d'expression originale, des broderies inspirées de la nature, des verreries irisées aux reflets de pierreries, des grès flammés aux coulées de gemmes, des meubles dont les courbes savantes épousent les formes humaines, des ferronneries d'un style exquis, tout ce qui se ramifie, se vivifie, fleurit et s'épanouit sur le vieil arbre des anciennes corporations d'art.

La *Libre Esthétique* laisse voir toutes les tendances d'expression de la forme et de la couleur des nouveaux venus, toutes les trouvailles de l'inépuisable génie de la Beauté. Ce ne sont pas seulement les artistes flamands ou wallons qui y sont conviés, mais tous les chercheurs de formules nouvelles des deux mondes, les jeunes maîtres révélés dans les écoles anglaises de Londres, de Liverpool ou de Glascow, les Américains, les Hollandais, les Suédois et Finlandais, ainsi que nos récents coloristes, nos maîtres décorateurs qui savent orienter leur talent vers l'industrie de luxe et qui ne dédaignent aucune noble matière pour la fonte ou la gravure de leurs fantaisies ornementales.

Souhaitons que Paris ne soit pas trop retardataire ; il a droit sans doute, mieux que Bruxelles, à son Salon de libre esthétique. Qui nous le donnera ? — Isis. »

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* sera faite jeudi prochain, 17 mars, à 2 h. 1/2, par M. Charles Morice, qui a choisi pour sujet : « Au temps des Van Eyck. » Le prix d'entrée est de 2 francs.

M. Ramaeckers, directeur de l'Institut Dupuich, a eu l'excellente idée de compléter l'enseignement qu'il donne à ses élèves par des conférences faites le soir, de quinzaine en quinzaine, sur divers sujets. M. Edmond Picard y a parlé de l'Escrime, M. R. Guillery du Barreau, M. Charles Morice de l'Idéal, M. Ch. Van den Borren de la Musique. Une audition consacrée à Bach, Beethoven et Gluck, les trois maîtres dont l'orateur avait entretenu ses jeunes auditeurs, a suivi cette dernière causerie. Et l'on a applaudi la voix sympathique de Mme Michot et de M. Maurice Sabbe, professeur à l'Institut, le jeu correct de M. Houben. Mme Flon accompagnait, avec son talent habituel, les œuvres vocales.

Les expositions :

Au Musée : Salon de la Libre Esthétique.

A la Maison d'Art : Salon d'Art idéaliste.

Au Cercle artistique : MM. V. Moerenhout, peintre, et Auguste Danse, graveur.

A la Galerie du Congrès : M. Jean Van den Eeckhoudt, peintre.

Mlle M.-A. Marcotte ouvrira aujourd'hui, à la Société des Beaux Arts de Verviers, une exposition de ses œuvres.

A l'exemple de ce qui vient d'être tenté à Gand, où une audition populaire d'œuvres de Wagner au Conservatoire vient d'obtenir un très grand succès, le *Soir* demande que des exécutions analogues soient organisées à Bruxelles. Une audition de l'*Or du Rhin* et de la *Passion* accessible aux ouvriers (à Gand, le prix d'entrée avait été fixé à 30 centimes) serait d'un réel intérêt. On se souvient que nous avons déjà, l'an dernier, préconisé cette innovation. Grâce aux démarches de M. Émile Vandervelde auprès du directeur du Conservatoire, la chose paraissait décidée. Ne serait-ce pas le moment de réaliser ce séduisant projet?

Pour rappel : aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, troisième Concert populaire d'abonnement, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. Eugène d'Albert, pianiste.

Le prochain concert Ysaye, fixé à dimanche prochain, sera dirigé par M. Félix Weingartner, le célèbre chef d'orchestre de l'Opéra impérial de Berlin, qui fera entendre entre autres la *Septième symphonie* de Beethoven, un poème symphonique de sa composition, *Die Gefilde der Seligen* (les Champs-Elysées), et l'ouverture de *Freyschütz*. — Répétition générale, samedi, à 2 h. 1/2.

C'est aujourd'hui dimanche que la Société de Musique de Tournai donne, à 5 heures, son concert annuel. Le programme est consacré à la *Vierge*, de Massenet.

Demain, lundi, Mlle Claire Friché, MM. François Rasse et Emile Bosquet prêteront leur concours à la première soirée musicale organisée par les *Salons d'Art d'idéaliste* à la *Maison d'Art*.

MM. A. Van Dooren, pianiste, et Bromley Booth, violoniste, donneront jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mlle Rachel Neyt, cantatrice, et de Mlle W. Anderson, pianiste, un concert à la Grande-Harmonie. Le programme se compose d'œuvres de J.-S. Bach, Mozart, X. Scharwenka, Chopin, Hans Huber, P. Lacome, G. Pierné, L. De la Fosse, A. Van Dooren, etc.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 45, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, d'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 22. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 MARS 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

GESTE 3e DES SALONS D'ART IDÉALISTE A LA MAISON D'ART. — « AU TEMPS DES VAN EYCK. » *Conférence de M. Ch. Morice à la Libre Esthétique* — EXPOSITIONS COURANTES. *MM. A Danse et V. Moerenhout. M. Jean Van den Eeckhoudt.* — NOTES DE MUSIQUE. *Le troisième concert populaire. Au Salon d'Art idéaliste. Concert Van Dooren.* — LE MUSÉE KUMS — THÉO HANNON, POÈTE. — PETITE CHRONIQUE.

Geste 3e des Salons d'Art idéaliste

A LA MAISON D'ART

« Les artistes idéalistes, c'est-à-dire les artistes qui savent que toute forme doit être la résultante d'une idée et que toute idée doit avoir sa forme, ceux qui savent que la Beauté est la lumineuse conception de l'équilibre dans les formes, les artistes idéalistes, disons-nous, pourront-ils espérer cette fois, de la part de la critique, un peu moins de systématique rigueur, un peu plus de bienveillance? Auront-ils encore autant à souffrir des rivalités secrètes que leur vouent des confrères attardés dans un art décérébré, discordant, déformateur et anarchique, où l'élémentaire matérialité prédomine et où la dignité essentielle de l'Art se trouve barbarement abolie? Seront-ils toujours mis à l'*index* par les insensés, les jaloux et les rancuniers, parce qu'ils eurent la volontaire grandeur d'âme de se sélecter en mépris de la platitude et du snobisme ambiants? Et voudra-t-on reconnaître qu'entre la conventionnelle banalité académique et les dissolvantes esthétiques dites « libres », ouvertes à toutes les erreurs et à toutes les folies de l'individualisme instinctif, les *Salons d'Art idéaliste* viennent imposer leur équilibrante et salutaire *raison d'être* en rattachant la chaîne d'or de la Tradition à l'Evolution normale de l'Art? Et puisque notre foi raisonnée en le culte d'un art purifié — l'Art de demain! — résiste quand même, envers et contre tous, aux multiples vindications des uns et des autres, n'aurons-nous pas à craindre une forme plus odieuse de la malveillance : la *conspiration du silence?* »

Ainsi parle JEAN DELVILLE, l'égrégore de cette Ecole, dans la préface nerveuse du Catalogue qui donne l'énumération des vingt-six Artistes et des quatre-vingt-dix-neuf œuvres présentement exposées à la Maison d'Art.

« La Conspiration du Silence » n'a pas sévi. On peut même dire que l'Art idéaliste a bénéficié cette fois d'une « bonne presse », qui lui avait précédemment manqué pour des raisons diverses, notamment pour des raisons secondaires, telles que la violence inouïe des rispostes par lesquelles, au début, Delville répondait aux critiques qu'on osait se permettre. Nous-mêmes, quand à l'occasion de son acceptation imprévue du prix de Rome, nous crûmes avoir le droit de nous étonner,

fûmes contraints de lui « quitter la partie » au retentissement d'outrages sans mesure, stupéfiants de la part d'un « Idéaliste ». La discussion fut clôturée par ce dispositif : Assez! Nous ne nous occuperons plus de vous que lorsque vous aurez fait une belle œuvre,

La préface susrappelée annonce un apaisement de cette âme effervescente :

« La critique reconnaîtra-t-elle, comme nous le faisons ici, ses torts et nerepoussera -t-elle pas systématiquement des mains tendues vers elle non en quémandeuses de panégyriques, mais en sincères conciliatrices. Qu'elle le sache, en lui proposant la paix, nous ne faisons aucune concession en ce qui concerne nos principes, que nous maintenons dans leur intégralité et dont le prétendu « exclusivisme » est un puissant moyen de purification esthétique. »

Voilà qui est bien! Mais la Critique n'en demande pas tant : De belles œuvres! de belles! voilà son cri. Et après ça, continuez les violences de plume ou de verbe, si elles sont dans votre tempérament bouillonnant. Et elles y sont, car plus loin on lit dans la Préface « conciliatrice » :

« Nous avons contre nous la plus grande partie de la *presse* : certains journaux d'ordinaire si accueillants aux expositions les plus insignifiantes vont même jusqu'à nous refuser l'insertion de nos moindres petits communiqués; nous avons contre nous la *critique*, qui ne prétend pas reconnaître le mouvement d'art idéaliste et qui s'obstine à ne point vouloir comprendre son évidente nécessité; nous avons contre nous la *gent académique* et les *esthètes libristes*, exploiteurs de tous les erements d'art, apologistes des plus tâtonnantes puérilités et des plus scandaleuses roublardises; nous avons contre nous la grosse majorité des artistes officiels, la tourbe vénale des paysagistes, qui discréditent notre tendance et nous combattent au moyen de procédés hypocrites; nous avons contre nous la plupart des amateurs mercantiles, qui nous reprochent de n'être pas de la matière vendable; nous avons contre nous la masse compacte du public, les dilettantes bourgeois, les badauds de l'art, dont l'éducation esthétique a été faussée ou est insuffisante. »

On le voit, sur le terrain d'une attitude « conciliante », il sera difficile de s'entendre.

D'autre part, l'Idéalisme se réclame des plus pures lois de la « Logique ». Il porte même des défis de controversiste et prétend « démontrer » sa prééminence par le raisonnement et tout le fourniment des rhétoriques :

« Nous mettons au défi quiconque essayerait de réfuter ou de nier la valeur des trois termes qui constituent à nos yeux l'unité conceptive de l'œuvre d'art, de démontrer une théorie d'art assez forte, assez complète, pour contenir, comme la nôtre, toutes les théories, une tendance assez puissante, assez parfaite pour résumer, comme la nôtre, tout ce que les autres ont de meilleur. »

Le tort de cette intéressante et talentueuse Ecole nous paraît être de croire que l'expression artistique spéciale dont elle se réclame est « tout l'Art ». Elle apparaît essentiellement sectaire et intolérante. De là son langage incompressiblement virulent et excommunicatoire. Elle parle comme l'Inquisition et brûle métaphoriquement tous ceux qui (pas même adversaires) n'adoptent pas, avec la plus humble soumission, sa tabulature.

A ces cartels despotiques l'opinion se refuse. Jamais on ne lui persuadera que l'Art n'a qu'une facette légitime, et qu'il faut crever toutes les autres. L'Humanité veut que l'Art exprime tout, qu'il accompagne incessamment sa Vie pour l'interpréter et l'embellir, dans ses misères comme dans ses grandeurs, dans ses réalités comme dans ses chimères, dans ses petitesses comme dans ses idéaux. Elle ne veut pas d'un Art qui n'est que pour messieurs « les nobles esprits » ou se croyant tels, pour mesdames « les grandes âmes » ou se croyant telles. Elle n'a pas une notion de l'existence en laquelle on ne voisine qu'avec l'Absolu; et au besoin, pour le prouver, elle prie les Idéalistes de se considérer un instant eux-mêmes et de juger les insuffisances de leur condition de simples mortels.

Cet exclusivisme aristocratique est bien marqué dans l'éloquente objurgation du Sar Peladan, l'archevêque parisien de la même Secte, cité par Delville :

« Honnête visiteur, Toi qui entres, avec cette question à l'esprit : « En quoi ce Salon diffère-t-il des autres ? » promène ton regard et constate d'abord l'absence de vulgarité. Ce Salon ne continue pas la rue, ni la campagne, et tu ne connais pas ces ciels et tu ignores ces visages. Les hommes que tu vois sont des héros, des hiérophantes, des demi-dieux; les femmes, des fées, des princesses, des saintes. Ils ne font rien de servile ni de commun; ils pensent, ils souffrent noblement; leurs yeux regardent ce que les tiens ne voyent pas, leur cœur palpite d'un battement mystérieux et, sous le vêtement somptueux ou solennel, leur corps précieux a des mouvements fatidiques. Ils ne ressemblent à aucune sorte de fonctionnaires et tu n'as jamais coudoyé leurs semblables : ils sont beaux d'une souffrance consentie et préoccupés de plus qu'eux-mêmes : l'action où tu les vois s'emprunte à un des thèmes illustres de la pensée universelle. Seuls, tes souvenirs de musée te servent pour comprendre ici où la vie s'arrête et où l'art paraît. Tu découvriras bientôt que ces œuvres ont un air de parenté avec les plus grandes choses. Eh bien, honnête visiteur, tu as compris *toute l'esthétique* : l'Art est l'aristocratie des formes exprimant la tradition des pensées. Et toute forme qui n'est pas artistique est un blasphème et toute pensée qui n'est pas traditionnelle est une erreur. »

Mais assez de Philosophie! D'autant plus que Jean Delville veille et que probablement (imprudent écrivain que nous sommes) ça va nous valoir de nouvelles dégelées réminisçant les invectives d'autrefois. Assez de Philosophie, et venons aux faits, c'est-à-dire aux œuvres.

Jean Delville a relevé le conseil par lequel nous clôturâmes le tournoi verbal en lequel, au lieu des armes des preux chevaliers ses modèles, il en était venu, en moins de rien, aux plus roturiers blasphèmes de vilain. Il a fait une Œuvre! une œuvre superbe : *L'Ecole de Platon,* qu'il qualifie : *Essai de Fresque.* — Allez voir! C'est d'une calme, d'une sereine, d'une grandiose et délicieuse Beauté. Idéale, oui, idéale, oui, vraiment. Le système y donne sa mesure et cette mesure est magnifique. Pourquoi dirions-nous que les corps nus ont quelque mollesse, pourquoi dirions-nous ceci, et puis ça encore..., entraînés à une minutie de critique mesquine, puisque c'est beau, beau, beau!

Trois fois en ce moment l'Art belge, par trois de ses jeunes maîtres, arrivés au bel âge de la force, quand la maturité invigore déjà la jeunesse, quand la jeunesse embellit encore la maturité, quand il n'y a pas encore résorption de l'une par l'autre mais harmonie de ces fluides puissants, trois fois l'École belge affirme, en des productions originales, sa vitalité et son heureuse diversité : l'*Heure embrasée*, de Théo Van Rysselberghe; la *Nature*, de Léon Frédéric; l'*École de Platon*, de Jean Delville! Et, certes, l'État devrait s'emparer de ces trois œuvres, documents admirables de cette année féconde. On peut affirmer que toutes trois, spécialement quand le temps, paternel artiste, y aura ajouté la fusion et le glacis de la durée, divine patine adoucissant les crudités, assouplissant les raideurs de lignes et de tons, elles prendront place dans les musées de l'avenir, parmi les trésors révélateurs des époques disparues.

Nous n'ignorons pas que Van Rysselberghe (et ses amis), que Frédéric (et ses amis), que Delville (et ses amis) vont bondir à l'énonciation d'une hardiesse aussi formidable : la mise sur le même rang de leurs trois personnalités. Ils vont bondir et hurler, les amis surtout. Mais voilà! c'est notre avis, notre petit avis d'Esthète esthétisant depuis quarante années, et très confirmé par les faits subséquents durant ces quarante années d'Esthétisme. Un peu de patience : le Temps remet tout en place.

Il y a d'autres belles choses au Salon de la 3e Geste, notamment dans le surabondant envoi d'Armand Point (membre de la Commission du Louvre, s'il vous plaît), le fondateur de cette ingénieuse entreprise Haute-Claire, ainsi expliquée au catalogue :

« Haute-Claire » est une nouvelle association d'artistes et d'artisans désireux de créer une tradition d'Art industriel sous la direction d'Armand Point. Orfévreries, émaux, sculptures, reliures, meubles, faïences, tout sera entrepris à « Haute-Claire » avec l'étude respectueuse des Maîtres du Passé et la recherche des lois de beauté, de rythme, d'harmonie que contient la nature. Chaque objet créé par « Haute-Claire » est complètement exécuté par ces artistes au siège de l'Association, à Marlotte (Seine-et-Marne), et portera la marque de « Haute-Claire » : une épée entre deux fleurs d'iris. »

Point envahit le catalogue des nos 37 à 64, et parmi eux des choses charmantes : le no 40, le *Livre des légendes;* le no 44, *Princesse d'Automne*; le no 47, *Princesse des Lacs*; le no 50, la *Sirène.* Ces peintures sont à l'œuf, ou suivant le procédé des Primitifs. Il y a, au surplus, dans toutes ces œuvres un fort relent d'Italianisme et, de ce chef, une diminution s'opère dans la vibration esthétique du spectateur amoureux d'originalité et n'aimant pas les recommencements.

Lucien Rion, de chez nous, a un adorable portrait sous l'étiquette : *La Lecture enchantée.* C'est presque enivrant de douceur mélancolique et mystique. Voilà un jeune peintre « à surveiller », comme Maurice Barrès (récemment et plaisamment proclamé « irrespirable » par « un intellectuel » parce qu'il s'est refusé à endosser l'uniforme des dreyfusards) dit en parlant des enfants conçus durant la nuit exaltante des funérailles de Victor Hugo.

Et quelques autres œuvres arrêtent et charment. Toutes pourtant grevées du bizarre exclusivisme cliché en cette phrase du Sar :

« L'estampille du terroir est une sorte d'atroce péché originel dans l'œuvre d'art et l'artiste doit être le sans-patrie. »

« AU TEMPS DES VAN EYCK »

Conférence de M. Ch. Morice à la Libre Esthétique.

Après l'attachante étude de Gabriel Mourey sur le Préraphaélitisme anglais, voici, en une analyse de large envolée, éclairant de poétiques aperçus et d'idées personnelles une période historique que l'orateur paraît avoir fouillée et pénétrée à fond, l'évocation des origines de la peinture flamande, ou plutôt, pour respecter les vues de M. Charles Morice, du passage de l'art divin ou mystique à l'âge humain, réalisé et non pas improvisé par les frères Van Eyck. D'après l'orateur, il est inexact de qualifier ceux-ci de primitifs. Car quel nom donner, alors, à la pléiade de peintres qui, dès les XIIIe et XIVe siècles, illuminèrent adorablement les missels et décorèrent les cathédrales? Jean Van Eyck a trouvé ou retrouvé le secret de la peinture à l'huile et, par là, exerça sur l'évolution de l'art une décisive influence. Mais sa vision personnelle, l'individualisme qu'il instaura avec une autorité sans égale, révolutionna l'art plus profondément que sa découverte d'un procédé utile.

M. Charles Morice n'hésite pas à classer la conception et l'exécution du retable de l'*Agneau*, aujourd'hui démembré et dont le

Musée de Bruxelles a la gloire de posséder deux volets, parmi les quatre événements les plus considérables de ce moyen-âge qu'il qualifie : un poème tragique écrit avec du sang sur de la nuit. On jugera de l'importance qu'il accorde à l'œuvre des Van Eyck quand on saura que les trois faits qu'il lui assimile sont la découverte de l'imprimerie, l'héroïsme de Jeanne d'Arc et la publication de ce livre dont il vante en termes émus la beauté, abstraction faite de tout culte ou de toute culture intellectuelle, *L'Imitation de Jésus-Christ*.

Pour permettre à nos lecteurs d'apprécier l'intérêt de cette conférence et la forme littéraire dans laquelle elle fut dite, détachons de l'ensemble ce fragment :

« Pour caractériser l'*instant esthétique* au temps des Van Eyck, les renseignements que l'histoire fournit sur leurs propres personnes nous seraient d'une faible ressource. Vous le savez, nous ignorons d'eux jusqu'à leur véritable nom, auquel ils substituèrent celui d'Eyck-sur-Meuse, leur ville originaire. Tous trois, Hubert, Jean et Marguerite, et peut-être un quatrième, Lambert, de qui même l'existence est problématique, vécurent à Liége, la grande ville épiscopale, alors si riche en œuvres d'art. Tous trois ou tous quatre étaient peintres. Qui fut leur maître? Inconnu. On a fait sur ce point des suppositions plus ou moins solidement fondées. En réalité, nous n'en savons rien.

Les seuls documents biographiques que ces grands artistes nous aient laissés, ce sont leurs œuvres. Or, sorte de défi jeté à la curiosité moderne, la principale de ces œuvres ne nous permet même pas de distinguer entre eux les deux frères immortels. Il est dit expressément que le polyptyque de Gand, le retable de l'*Agnus Dei* dont nous aurons tout à l'heure à parler longuement, fut commencé par Hubert, achevé par Jean. Quelle est leur part respective dans l'exécution? On discute. M. Michiels en attribue les principaux mérites à Hubert; M. Wauters, à Jean. Le plus court et le plus sûr est de convenir que, là encore, nous ne savons rien.

Ainsi cette page merveilleuse, la première des plus grandes pages de l'art flamand, participe dans une certaine mesure de ce caractère de l'anonymat dont il semble que l'humanité, mystérieusement, marque les œuvres qui dépassent les proportions de l'individualité. Mystérieusement elle créa l'oubli sur une genèse à laquelle pourtant les contemporains durent être attentifs. Au nom des droits supérieurs à ceux-mêmes du génie, elle dépossède le créateur, efface sa signature ou l'environne d'équivoques. De qui sont les poèmes réunis sous le nom d'Homère? De qui les *Nibelungen* et les grands poèmes hindous? On n'est pas bien certain que l'*Imitation* soit d'A Kempis. Et elle n'a pas manqué à la gloire de Shakespeare, cette posthume expropriation d'une œuvre trop grande pour être celle d'un seul.

Et il est bien vrai : quand le chef-d'œuvre, si j'ose ainsi dire, s'outrepasse lui-même, au point de devenir une pure lumière d'où longtemps rayonnera l'avenir, il acquiert, au delà de son auteur nominal, une vie, une personnalité propres, il existe en soi comme une idée première — et l'humanité a raison de le reprendre à l'individu : le réel auteur, en effet, c'est bien elle, car elle avait de toutes ses forces abouti et s'était concentrée tout entière dans l'âme de celui qui fut désigné pour produire au jour la merveille. Produite, la merveille, il est juste que le prête-nom s'évanouisse dans l'éblouissement où chacun sent la présence réelle de la divine humanité.

Cette histoire est celle du retable de l'*Agneau*. Production indivise de deux frères qui pour nom avaient celui d'une ville, cette œuvre clôt et elle inaugure deux époques. On devine, à son apparition, que depuis longtemps tout convergeait vers elle; on ne doute point que tout datera d'elle désormais. Jusqu'en 1432, l'art flamand tâtonnait, hésitait entre la tradition byzantine et sa voie naturelle; maintenant il a pris conscience de soi.

En d'autres tableaux des Van Eyck, le *Christ* de Berlin, par exemple, les traditions byzantines s'accusent par la grandeur hiératique, la roideur, l'immobile dignité des personnages. A peine, ici, pourrait-on noter dans ce sens l'attitude sculpturale de quelques figures, la symétrie — encore n'est-elle pas rigoureuse — de la composition elle-même. Mais le réalisme des types, la vigueur des carnations, le sentiment constant d'une observation précise qui approfondit l'expression de l'idéal, mais la VIE, en un mot, voilà ce qui signale en cette œuvre la première affirmation du génie moderne.

Il est d'usage de classer les Van Eyck parmi les primitifs. Après eux Rogier van der Weyden, Thierry Bouts, Memling, Quentin Metsys et tant d'autres sont aussi des primitifs. Je ne puis me résoudre à cette désignation, qui trahit l'histoire et faussé notre conception de l'art flamand. Si, en effet, Van Eyck et même Quentin et Memling sont des primitifs, que seront Melchior Broederlain, peintre ordinaire de Philippe le Hardi dès 1385, les sculpteurs Jacques de la Baerze et Claes Sluter, les peintres Jean de Malouel et Jean de Hasselt? Et Laurent d'Anvers, enlumineur du baron Arnold dès 1366, et Gérard van Middelen, enlumineur et calligraphe du duc de Gueldre Renard II en 1342, et Michel van der Borch qui enlumina en 1332, de si curieuse façon, la bible rimée en vieux flamand par Jacques Van Maerlant en 1270, que seront-ils? Préhistoriques, sans doute? Et ces décorateurs plus anciens dont nous retrouvons les fresques à Gand (réfectoire de l'abbaye de Saint-Bavon et chapelle de l'hôpital de la Biloque), que seront-ils encore? Fossiles, peut-être? — Non, ceux-là sont les vrais primitifs, s'il faut absolument que ce vocable soit employé dans l'histoire des arts, et ces primitifs sont les frères cadets et, je crois bien, décadents des admirables anonymes qui sculptaient les basiliques ou qui les ornaient de statuettes en bois, peintes ou vêtues, desquelles plusieurs sont des miracles de beauté expressive. — Entre ces primitifs et Van Eyck s'inscrit l'arabesque immense de toute une évolution de l'esprit humain. — Mais il s'en faut qu'entre Van Eyck et ses successeurs nous mesurions une semblable distance. Bien au contraire, Van Eyck est le sommet d'où va découler tout l'art moderne, par des pentes infiniment diverses, mais étroitement reliées toutes entre elles par ce double trait commun : le frisson de la vie vraie, qu'il eut le premier, l'idéal de la perfection individuelle, qu'il réalisa le premier. Le danger pratique de l'erreur qui consiste à le reléguer, lui et les autres prétendus primitifs, dans un passé qu'on supposerait incommunicable et fermé, est de suggérer aux modernes le sentiment (faux) d'une rupture dans la grande chaîne de l'essentielle tradition (fausse) qu'ils n'aient pas à consulter, soucieux seulement d'avenir, la révélation de l'*Agnus Dei*. Aux fresques de la Biloque nous ne devons guère que des renseignements historiques. Mais le retable de Saint-Bavon est d'un inépuisable enseignement. A beaucoup d'artistes de nos jours, qui tombent dans le grave défaut des complications inutiles, Van Eyck, le maître auguste de la majestueuse simplicité, donnerait de précieux conseils.

Eh non! la grande chaîne traditionnelle n'est pas rompue au

temps des Van Eyck, bien que de ces extraordinaires créateurs procédât une révolution profonde dans les destinées de l'art. Le trait qui caractérise le plus nettement cette révolution, c'est la naissance de l'individualité artistique : mais ce grand événement était depuis longtemps préparé par le lent travail des ans, au cours desquels s'était peu à peu brisé, entre les mains égoïstes, avares et cruelles des prêtres oublieux de leur mission et des princes dédaigneux des intérêts de leurs peuples, le faisceau social de l'humanité. Depuis un long siècle déjà, cette sublime synthèse de tous les arts que fut la Basilique chrétienne, non pas encore, sans doute, désertée par le génie, avait du moins cessé d'être son exclusif domaine. Des routines et déjà de vains scrupules commençaient à le révolter ou à le stériliser. Le peintre se repliait déjà sur lui-même, regardait autour de lui, apprenait à cultiver ses propres différences et à concevoir les beautés de la simple vie, intime et réelle, aussi les jouissances plastiques et spécifiques de son art, en deçà ou au delà du sujet, — mysticisme ou nature, — le plaisir des yeux, la joie d'un écart et d'une relation entre deux lignes, entre deux tons. — Nous observerions des signes analogues de désaffection, de désagrégation dans les lettres d'alors, dans la sculpture, dans la musique, et c'est-à-dire que tous les arts, absorbés jusque-là par le triomphe — auquel ils avaient tous coopéré — de la religion, ressentaient les premières atteintes des grands changements qui allaient se produire, et, comme ils ne peuvent périr, cherchaient en eux-mêmes des éléments de vie. »

EXPOSITIONS COURANTES

MM. A. Danse et V. Moerenhout.

Ce qui frappe le plus dans l'importante exposition de gravures et de dessins que vient d'ouvrir au Cercle artistique M. Auguste Danse, c'est, en même temps que la fécondité de l'artiste, travailleur acharné dont l'âge n'altère ni l'ardeur ni la santé morale, la souplesse d'un talent qui se prête aux interprétations les plus diverses. Comparez la facture énergique, robuste et ferme du magistral dessin exécuté d'après les *Nègres* de Rubens aux délicatesses caressantes avec lesquelles est traitée, par exemple, la *Chemise enlevée* de Fragonard : la probité artistique de M. Danse est tout entière dans ce contraste. Ce qui n'empêche pas l'excellent graveur de marquer la plupart de ses œuvres d'un accent personnel. Dans les eaux-fortes qu'il a burinées d'après quelques peintres modernes : Bastien-Lepage, Bourlard, Raeymaekers, Baron, Goémans, sa personnalité s'accuse presque aussi éloquemment que dans ses dessins originaux. Ceux-ci constituent une partie fort intéressante de son œuvre. Ses portraits sont d'une fidélité remarquable et tel crayon noir, celui notamment qu'il intitule *A l'étude*, atteste un art concentré et réfléchi, fait d'observation attentive et de vérité.

La planche la plus considérable de son envoi est celle qu'il a gravée d'après la *Scène de l'Inquisition* de Goya (musée de Bruxelles), dont il a exprimé avec justesse le caractère tragique. Cette gravure prend rang, dans son œuvre, à côté de la *Kermesse* de Rubens qui fut le succès de sa dernière exposition. Citons encore le *Portrait de vieille*, d'après Rembrandt, un *Enfant*, d'après Van Dyck, une *Tête de Vieillard*, d'après Jordaens, une *Tête d'homme*, d'après David, et, parmi les originaux, les portraits de MM. Blauwaert et Fétis, de Mlle Danse, etc.

Le Salonnet du Cercle est complété par quelques peintures à l'huile, aquarelles et fusains rehaussés de M. Victor Moerenhout : portraits, études de fleurs, d'accessoires et de paysage aux colorations violentes, aux harmonies banales faites d'oppositions outrancières dans lesquelles les noirs et les bitumes jouent un rôle prépondérant. La brutalité de pareille peinture n'est pas faite pour plaire, malgré le talent que révèlent certaines pages habilement brossées, d'une pâte solide et d'une main experte.

M. Jean Van den Eeckhoudt.

Sans chercher midi à quartorze heures, le jeune peintre Van den Eeckhoudt, un débutant d'hier au *Sillon* et à la *Libre Esthétique*, s'abandonne ingénument aux impressions que provoque en lui la luxuriante nature des Flandres. Il chante les étés de soleil et de joie illuminant les fermes d'Oudenburg, les grasses prairies où s'ébattent les petits cochons roses célébrés par Chabrier, les polders qu'anime le défilé des grandes voiles blanches tendues par la brise. L'œil est sain, la peinture solide, la main ferme. Débarrassé de l'influence d'Isidore Verheyden qui s'accuse encore dans la facture martelée de l'artiste, M. Van den Eeckhoudt marquera parmi les paysagistes en vue. Ses défauts à combattre : la matérialité du ton, trop poussé à « la couleur », l'opacité des ombres que n'atténuent pas suffisamment les reflets ambiants, l'établissement superficiel des plans dont la gradation appelle une étude plus approfondie.

M. Van den Eeckhoudt paraît quelque peu ébloui quand il travaille en plein air. Ses intérieurs, traités au pastel d'une touche délicate, ses portraits de jeunes femmes révèlent plus de concentration et d'observation que les pages éclatantes dans lesquelles il note ses sensations en face de la nature inondée de clarté.

Ce qu'il faut louer, c'est la loyauté du jeune peintre qui se montre tel qu'il est, sans nulle réticence, en ses études, ses esquisses, ses essais, à côté desquels s'alignent les tableaux qu'il a tirés de ces préparations. C'est, transporté à la galerie Clarembaux, son atelier qu'il ouvre au public. L'épreuve pouvait paraître téméraire. Elle a été favorable à l'artiste, vers qui s'orientent les sympathies et de sérieuses espérances.

NOTES DE MUSIQUE

Le troisième Concert populaire.

Après l'impétueux Busoni, voici le vertigineux d'Albert, l'un et l'autre princes du clavier, docteurs ès musique, grands maréchaux et maîtres des commandements de S. M. Piano Ier. Gardons-nous d'établir entre eux des comparaisons. Bornons-nous à constater que M. d'Albert est, comme son rival, un pianiste au mécanisme foudroyant, au toucher merveilleux, qui unit la force à la douceur, la puissance du son à la délicatesse des nuances. Busoni ayant joué le 5e Concerto de Beethoven, d'Albert nous a offert le 4e. Busoni s'étant lancé ensuite parmi les précipices, casse-cous et fondrières ouverts à la témérité des artistes par un syndicat de virtuoses sans pitié, D'Albert a découvert dans le *Dies iræ* de Liszt une chevauchée plus périlleuse encore que celle de la marche des *Puritani*. En vain des âmes charitables, plus soucieuses d'art que d'acrobatie, ont-elles cherché à le détourner de cette folle entreprise. Il a tenu bon, il a enfourché son Steinway, et au galop à travers l'effroyable lande peuplée de fantômes, il a

battu le record. Un nocturne de Chopin, murmuré, au retour, d'une voix caressante, a prouvé qu'il était sorti sain et sauf de l'aventure. C'a été, pour l'auditoire, un soulagement et une joie.

La partie musicale du programme se composait d'un poème symphonique de Vincent d'Indy, *La Forêt enchantée*, des *Rondes ardennaises* d'Auguste Dupont et de la *Huldigungs-Marsch* de Wagner.

La *Forêt enchantée* est l'une des premières œuvres de l'auteur de *Fervaal*. Elle fut jouée vers 1870 par l'orchestre Pasdeloup. Bien qu'écrite sous l'influence de Berlioz, elle décèle déjà, par la logique de son plan, la qualité poétique des idées et la sûreté de l'instrumentation, l'art qui devait éclore plus tard dans *Wallenstein*, dans *Saugefleurie* et dans la *Symphonie cévenole*. La description pittoresque des elfes attirant Harald dans la clairière est particulièrement jolie. Le morceau s'achève par une gamme descendante des flûtes dans le grave qui forme une conclusion mystérieuse d'un effet neuf et imprévu.

On connaît, pour les avoir entendues naguère aux Concerts des *XX*, les *Rondes ardennaises* bâties par Auguste Dupont sur des motifs du terroir. Musique de franche allure, pleine de santé et de bonne humeur. Il nous semble que la forme nouvelle sous laquelle ces *Rondes*, écrites originairement pour piano à quatre mains, sont présentées, n'ajoute rien à leur mérite. La puissance de l'orchestre alourdit le dessin mélodique de ces œuvrettes pimpantes et en solennise le caractère. L'hommage posthume rendu, par cette audition, à un compositeur regretté, n'en a pas moins été très apprécié et l'on a applaudi aux soins que fraternellement M. Joseph Dupont a apportés à l'instrumentation et à l'exécution des *Rondes ardennaises*.

Comme péroraison, la *Huldigungs-Marsch* et ses vibrantes sonorités.

Au Salon d'Art idéaliste.

L'idéalisme musical du Salon Delville n'est pas en désaccord avec l'esthétique courante. On y a entendu, à la première soirée, du Beethoven, du Mozart, du Brahms, du Wagner, du Franck et trois mélodies inédites de F. Rasse. Choix judicieux, et interprétation excellente par Mlle Claire Friché dont la jolie voix fraîche, au timbre sympathique, a été très applaudie, par MM. Bosquet, en progrès constants, et F. Rasse, ce dernier cumulant l'emploi de régisseur général avec les fonctions de violoniste et d'accompagnateur.

On a écouté avec un plaisir particulier le *Feuerzauber* de Brassin, qui n'avait plus été joué à Bruxelles, croyons-nous, depuis la mort de l'initiateur de l'œuvre wagnérien en Belgique. M. Bosquet, malgré une tendance à briser le rythme de la phrase héroïque chantée par Wotan, en a bien rendu la couleur, trouvant, pour faire ressortir les thèmes, d'habiles oppositions de sonorités.

Des trois mélodies de M. Rasse, la meilleure nous paraît être la dernière, écrite avec plus de liberté et d'une main plus sûre que les précédentes. On y devine (est-ce une illusion ?) l'influence des chants d'enfants de Moussorgski que nous fit connaître naguère Mme Marie Olénine. Cette œuvrette clôtura agréablement une soirée dont l'intérêt artistique eût mérité un auditoire moins clairsemé.

Concert Van Dooren.

MM. Van Dooren et B. Booth ont donné, jeudi dernier, une jolie séance de musique de chambre à la Grande-Harmonie. On connaît le jeu énergique et brillant du premier. M. Booth, qui se faisait entendre, croyons-nous, pour la première fois à Bruxelles, est un violoniste de talent, au coup d'archet aisé, au son agréable et de bonne qualité. Les deux artistes ont exécuté, en première audition, une Suite écrite dans le style archaïque par Hans Huber puis, isolément, l'un des œuvres diverses de Chopin, Henselt et Liszt; l'autre, du Bach, du Chopin et du Wieniawski.

Mlle Rachel Neyt prêtait à ce concert le concours de son art de fine diseuse et de musicienne impeccable. Les poèmes de Jean Lorrain mis en musique par G. Pierné (le premier sous l'influence trop directe de Gabriel Fauré) lui ont valu beaucoup de succès. Et les débuts de Mlle W. Anderson, qui a joué avec M. Van Dooren la *Sonate à deux pianos* de Mozart et le vertigineux *Scherzo* de Scharvenka ont été accueillis, de même, avec faveur.

LE MUSÉE KUMS

Si peu de personnes connaissent l'admirable collection qu'en son hôtel du marché aux Chevaux, à Anvers, la famille Kums a rassemblée, qu'il n'est pas étonnant que l'annonce de la vente des tableaux qui la composent ait passé presque inaperçue. Il serait cependant à souhaiter qu'au moment où va être dispersé un trésor national, les amateurs et la Commission des Musées s'entendissent et qu'on ne vit pas se représenter les faits déplorables qui se sont produits à la vente Leys. En effet, il y a là, en un aménagement somptueux qui rappelle celui du Poldi-Pezzoli de Milan, des toiles tout à fait belles et nombre d'autres qui, pour n'être pas éminentes, ajoutées à ce que les Musées d'Anvers et de Bruxelles possèdent déjà, compléteraient heureusement l'œuvre d'un maître. Citons seulement, au courant de la plume, parmi les anciens, un fin Gérard Dow, *La Cuisinière hollandaise*, la *Petite Garde-malade* de Pieter de Hooch, un Jordaens clair et puissant, *Le Repos de Diane*, un Metzu, un Rembrandt, une magnifique toile du XVme siècle, attribuée par les uns à Memling, par les autres à Van der Weyden, et un Velasquez intéressant; parmi les modernes, un Bonington, peintre rude et charmant mort à vingt-sept ans et dont l'œuvre déjà révélait un maître, un Corot, un Delacroix fougueux, rouge et tout à fait supérieur, *Le Passage d'un gué au Maroc*, des Diaz délicats, un Fromentin, des Millet, des Rousseau et enfin un *Portrait de femme* par Goya, qui est d'un peintre véritable et puissant.

THÉO HANNON poète.

Ces observations très exactes dans l'ÉVEIL (qui les a prises à la *Réforme* du 1er mars, sans en indiquer la source!) Ah! si chaque fois qu'une injustice s'accomplit pour l'un de nos artistes, on pouvait lire de telles rectifications! Mais la plupart du temps on ne se borne pas à oublier : on injurie et on déchire.

« Sous ce titre *Modernités*, M. Pol de Mont, le délicat poète flamand, a réuni, en une élégante anthologie, des fragments choisis avec beaucoup de goût critique et de sens artiste, de dix-huit des « meilleurs poètes contemporains belges d'expression française ». Ces poètes ainsi définis par M. de Mont sont : MM. Eekhoud, Van Arenbergh, Verhaeren, Gilkin, Rodenbach, Giraud, Waller, Elskamp, Maeterlinck, Van Lerberghe, Le Roy, Gille, Fontainas, Mockel, Gérardy, Séverin, Marlowe.

Malgré le soin et la conscience qui ont présidé à la confection de ce joli recueil, illustré d'un frontispice et de quatre portraits, plusieurs poètes, et incontestablement des meilleurs, des plus originaux, n'y figurent pas.

Ainsi, une omission presque incompréhensible est celle du poète Théodore Hannon.

Pol de Mont, ce lettré, ce curieux, au courant comme pas un,

ne connaît-il donc pas ce merveilleux livre de vers qui s'appelle les *Rimes de joie* et dont la structure impeccable, la langue nerveuse et ferme, fouillée et ciselée, les recherches et les subtilités pittoresques, le lyrisme bellement et cruellement érotique donnent en poésie l'équivalent des eaux-fortes de Félicien Rops; — un livre personnel s'il en fut qui vint en un temps où, à part quelques pages de Van Hasselt, il n'avait pas été publié en Belgique une *seule* poésie vraiment parfaite.

Hannon doit être considéré comme le précurseur de l'admirable pléiade de poètes dont nous nous enorgueillissons à présent. Il fut même un précurseur que ses successeurs ne dépassèrent pas, en ce sens que son œuvre est complète, achevée. Il a dit en un langage définitif tout ce qu'il avait à dire. Après lui on a fait autre chose, on a été différent, on n'a pas fait mieux. De plus, Hannon est resté unique dans son genre. Et dans toute la littérature française je ne connais pas de livre comparable au sien ou même qui s'en rapproche.

De tels titres devaient assurer à Théo Hannon une place d'honneur dons une anthologie destinée à faire connaître la poésie d'ici à l'étranger et surtout aux Belges eux-mêmes. »

Petite chronique

Pour clôturer la série des conférences de la *Libre Esthétique*, M. Jules Destrée, membre de la Chambre des représentants, parlera jeudi prochain, 24 mars, à 2 h. 1/2, de Benozzo Gozzoli. On sait que M. Destrée poursuit depuis plusieurs années des études approfondies sur les Maîtres primitifs italiens. L'*Art moderne* a publié de lui, sur ce sujet, des pages de haute valeur. Nul doute que sa conférence sur Benozzo Gozzoli offre un sérieux intérêt.

Les expositions :

Au Musée : Salon de la Libre Esthétique.

A la Maison d'Art : Salon d'Art idéaliste.

Au Cercle Artistique : MM. Omer Coppens, Alex. Hannotiau et L. Van Strydonck (du 19 au 26 mars).

A la Galerie du Congrès : M. Jean Van den Eeckhoudt (du 12 au 22 mars).

Au *Journal des Ventes* (23, rue de la Putterie) : œuvres de Félicien Rops.

MM. Léon Dardenne et Ed. Vanden Peereboom dans leur atelier, 81, rue Keyenveld (du 19 mars au 4 avril).

Vexé d'avoir été pris la main dans le sac, l'*Éveil* essaie de faire croire que ses pillages dans l'*Art moderne* se limitent à la reproduction de nos « accusés de réception ». Cette rubrique n'a trait, on le sait, qu'à la nomenclature des livres qui nous sont expédiés. La défaite de l'*Éveil* est trop piteuse pour que nous insistions davantage. Et nos lecteurs ont déjà jugé, par la note qui accompagne l'article sur Théo Hannon que nous reproduisons ci-dessus, des procédés confraternels de la petite feuille de Charleroi.

On voyait avec stupeur, il y a quelques mois, au square du Petit-Sablon, une colossale charpente en fer dominer le palais d'Aremberg, et détruire, en les assommant d'un coup, les joliesses raffinées de l'œuvre de Beyaert, les bailles de la cour ressuscitées, dont aucun pays ne nous montre l'équivalent. Cette ossature métallique constituait le prélude du couronnement d'un pavillon de la future caserne des grenadiers, et il ne fallait pas être grand clerc pour prédire l'aspect désastreux qu'une fois achevée cette gigantesque bâtisse aurait eu dans notre paysage urbain.

Qu'est-il arrivé depuis? Un auguste promeneur est-il passé par là? Rendons-lui-en grâce, car la charpente a disparu et une plate-forme salvatrice, dissimulée derrière le palais d'Aremberg, laissera à ce coin de Bruxelles son charme pittoresque.

A l'unanimité de ses membres, la Société centrale d'architecture de Belgique vient d'élire M. Ch. Buls président d'honneur. Cet hommage est significatif. C'est la consécration des services que M. Buls a rendus à l'art architectural en présidant à la restauration de la Grand'Place, à la reconstitution de la maison du Roi, à la décoration des salles de l'hôtel de ville, en sauvant de la pioche de rares témoins archéologiques comme la Tour noire, en donnant corps à ses idées sur l'*Esthétique des villes* par la création des rues Lebeau et Caudenberg, enfin en modernisant l'enseignement des Beaux-Arts et des arts décoratifs.

La Société centrale d'architecture s'est souvenue aussi de la part prise par M. Buls aux discussions du Congrès des architectes de 1897, et elle était encore sous le charme de cette substantielle conférence sur l'Égypte dont le succès a engagé les cercles artistiques de Gand et de Bruxelles à en demander de nouvelles auditions.

Dans une lettre de remerciements, M. Buls considère cette nomination comme la plus haute récompense à laquelle ses efforts pouvaient prétendre.

Cette manifestation constitue un prélude heureux à celle que préparent les esthètes pour consacrer en un souvenir lapidaire l'influence heureuse que M. Buls a exercée en faveur des arts et des artistes.

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, cinquième Concert Ysaye, sous la direction du célèbre chef d'orchestre berlinois Félix Weingartner.

Mme Delvaux-Voué, pianiste, MM. Deru, violoniste, Bouserez, violoncelliste, donneront mardi prochain, à 8 h. 1/2, un concert à la Salle Ravenstein.

Le quatrième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. A. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth. Au programme, la Symphonie en *si b* de Schumann, la romance de l'Étoile (*Tannhäuser*), des mélodies de Schubert, de Brahms, de Schumann et les *Adieux de Wotan* de Wagner, chantés par M. Van Rooy, l'ouverture *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven et des mélodies populaires écossaises harmonisées par Paul Gilson. Répétition générale samedi prochain, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Le concert que donnera Mme Marguerite Lallemand à la Grande-Harmonie le mardi 29 mars sera consacré exclusivement à la musique ancienne. Collaboreront à ce concert le violoniste Edouard Deru et l'Octuor vocal, sous la direction de M. Léon Soubre, professeur au Conservatoire.

On nous communique le programme encore inédit du Festival rhénan qui aura lieu à Cologne les 29, 30 et 31 mai :

Premier jour (dimanche) : Chœur de J.-S. Bach. — VIIe Symphonie (*la min.*) de Beethoven. — *Deborah*, oratorio de Haendel. — Concerto (*fa min.*) de Chopin joué par Paderewski.

Deuxième jour (lundi) : 98e Psaume de Mendelssohn. — IIe symphonie (*ut maj.*) de Schumann. — La *Damnation de Faust*, de Berlioz.

Troisième jour (mardi) : Ouverture des *Maîtres-Chanteurs*. — Le *Chant du Destin*, de Brahms. — Chants de Spohr, par M. Willy Hess. — *Don Juan* ou *Til Eulenspiegel*, de R. Strauss. — Ouverture d'*Obéron*. — Soli.

C'est dans les premiers jours de mai qu'aura lieu le concert jubilaire (25me année de direction des Concerts populaires) de M. Joseph Dupont. M. Ernest Van Dyck et Mme Caron, qui ont tous deux fait aux Concerts populaires, et le même jour, leurs débuts, ont promis leur concours à cette fête musicale.

La troupe complète du théâtre royal d'Anvers (artistes, orchestre, choristes, ballerines) donnera le 23 de ce mois, au théâtre de Mons, une représentation du drame lyrique *Numance*, de M. Van den Eeden, avec les costumes et décors de la création.

Le conseil communal a voté un subside de 1,500 francs en vue de cette soirée exceptionnelle.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE ·
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 13. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 MARS 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. (Quatrième et dernier article) — BENOZZO GOZZOLI. *Conférence de M. J. Destrée à la Libre Esthétique.* — EXPOSITIONS COURANTES. *MM. Omer Coppens, A. Hannotiau et L. Van Strydonck.* — LA SÉPULTURE D'HIPPOLYTE BOULENGER. — PAYSAGES URBAINS. *Les Transformations de Bruxelles. Le Nouveau Boulevard.* — PUBLICATIONS D'ART *L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps, en France et à l'étranger*, par Octave Uzanne. *En Normandie*, par Joseph Casier. — NOTES DE MUSIQUE. *Le Cinquième concert Ysaye.* — NOTES THÉATRALES. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon de la Libre Esthétique.

Quatrième et dernier article (1).

C'est dans la travée dont nous venons d'analyser un panneau et dans la salle voisine que sont réunis les envois des peintres allemands d'avant-garde destinés à nous initier à la renaissance artistique d'une nation dont le caporalisme a trop longtemps retardé l'éclosion intellectuelle. Les œuvres qu'alignent MM. CURT HERMANN, ARTHUR ILLIES, WALTHER LEISTIKOW, JULIUS VON EHREN, PAUL KAYSER, MAX LIEBERMANN et Mlle DORA HITZ attestent, sinon une originalité nette (diverses influences s'y manifestent), un louable souci de vérité et de sincérité. Nous voici heureusement débarrassés des abominables et niaisement sentimentales vignettes coloriées dont chacune de nos expositions officielles, naguère, ramenait le lamentable défilé. Vous souvient-il des « scènes de la Forêt-Noire » (à nous, les coucous !) d'Emile Vautier, qui excitaient jusqu'à la frénésie la badauderie salonnière, des portraits au savon à la rose de l'illustre Richter, des sirupeux paysages du Harz, des forêts de Thuringe à la mélasse?

Bien qu'ils reflètent la manière d'Eugène Carrière, dont la jeune artiste berlinoise fut l'élève, les portraits de Mlle DORA HITZ sont intéressants, de belle tenue et marquent parmi les œuvres attachantes du Salon. Ils pénètrent au delà de la ressemblance superficielle : on y sent palpiter la vie.

Les paysages alpestres d'ARTHUR ILLIES : pics illuminés par les premiers rayons du soleil, lac émeraude sommeillant au pied des cimes neigeuses, vallée farouche traversée par l'éclat d'un arc-en-ciel, s'apparentent aux vibrantes impressions de Claude Monet. En leur franchise un peu brutale et leur intransigeance ils décèlent un coloriste habile à synthétiser les aspects de la nature, à en noter en traits décisifs les contrastes. Déconcertants au premier abord, ils séduisent peu à peu par la loyauté de la vision et la sûreté de l'interprétation.

Le *Port*, ensemble de tons métalliques mais non

(1) Suite. Voir nos numéros des 27 février, 6 et 13 mars derniers.

sans éclat de WALTHER LEISTIKOW; des *Iris* de PAUL KAYSER; un *Paysage des bords de l'Elbe* de JULIUS VAN EHREN témoignent d'efforts honorables vers une exacte réalisation de la nature. Et voici, à l'extrémité de la galerie, d'éclatantes symphonies en rouge, harmonieuses et distinguées malgré l'exaspération de la couleur, par CURT HERMANN.

Le contingent fourni par MAX LIEBERMANN comprend une trentaine de dessins, de lithographies et de gravures à l'eau-forte et à la pointe sèche de valeur inégale mais parmi lesquels il est plusieurs morceaux de choix. L'artiste excelle à résumer en quelques sabrures de crayon, en quelques contours tracés d'une pointe agile, la vie rustique. Ses gardeuses de vaches, ses chevrières, ses pâtres, ses faucheurs sont typés avec une vérité d'attitudes et de gestes que rend particulièrement attrayante la simplicité des moyens mis en œuvre. C'est d'un art sain et d'une extrême probité de métier.

Tout autre, à ce point de vue, apparaît la récente évolution de FRITZ THAULOW dont trois œuvres imprévues, l'une évoquant un quai d'Amiens baigné de clartés lunaires, les deux autres des canaux de Venise, occupent le centre de la salle. Quelle cuisine compliquée, quel triturage de matières diverses : gouache, térébenthine, peinture à l'huile et à l'eau, quel mélange d'empâtements et de frottis! Mais la recette est d'un maître-queue prodigieusement habile. Et qu'importe d'ailleurs le procédé si le « tour de main » amène le résultat souhaité? Les deux nocturnes et le limpide *Cavallo* de l'artiste norwégien — ce dernier surtout — sont d'une saisissante vérité d'impression. Le coloris en est savoureux, la perspective d'une justesse absolue. Et ce qu'il faut louer encore, en ces morceaux de virtuosité, c'est l'art avec lequel le peintre a su exprimer l'opposition entre la fluidité de l'eau miroitante et la solidité des murailles, qui défient tout choc.

Les œuvres de Thaulow voisinent avec une des plus belles toiles du Salon, un portrait de jeune fille, sobrement et largement peint en tons mats par J.-W. ALEXANDER, un artiste américain haut coté au Champ-de-Mars, dont cet envoi constitue le début à la *Libre Esthétique*. La simplicité et l'aisance de la pose, la sobriété de l'harmonie réduite au vert et au noir, la grâce de l'expression et de l'attitude rendent cette œuvre, dont nous offrons à nos lecteurs une reproduction hors texte, tout à fait séduisante.

En pendant, deux toiles d'un autre peintre américain, J. HUMPHREYS-JOHNSTON, nouveau venu également parmi nous : une étude de nu d'un dessin incertain mais d'une délicate coloration en ses tonalités assourdies, et un fin profil de Bretonne.

M. BAERTSOEN évoque, en une toile d'assez grandes dimensions, — trop grandes, peut-être, pour le sujet traité, — un nostalgique carrefour d'une bourgade des Flandres, Furnes ou Nieuport, peint avec aisance, en des tons clairs et harmonieux. Proches, deux *Courses de taureaux*, l'une diurne, l'autre nocturne, brossées avec brio, en impétueuses esquisses, par M. PABLO DE URANGA.

Voici, enfin, deux portraits expressifs, peints d'une main à la fois virile et délicate par LUCIEN SIMON, et trois toiles toutes de sentiment, au coloris estompé et doux, aux contours effacés, art de rêve et d'intellectualité, par LE SIDANER, dont un vivant portrait au crayon de Camille Mauclair complète l'envoi.

Dans la salle qui fait suite à la galerie principale, et qu'occupe presque entièrement l'œuvre de Liebermann, signalons encore l'énigmatique cathédrale de JAMES ENSOR, un portrait au pastel de GEORGES MORREN et trois bonnes gravures de MICHEL CAZIN.

Il nous reste à mentionner les quelques œuvres sculpturales, de quantité restreinte mais de qualité supérieure, qui forment l'appoint plastique du Salon. Les graciles et charmantes figurines en bronze de V. VALLGREN côtoient, par leurs formes conventionnelles, l'art décoratif. Mais il s'y mêle une intellectualité qui en élargit la portée et les range parmi les œuvres de pensée. M. GEORGES MINNE, qui depuis longtemps s'était abstenu d'exposer, reparaît, bien armé pour la lutte, avec quelques figures et groupes qui gardent, sous une forme plus précise, l'ingénuité exquise qui caractérisa ses débuts. Ses *Trois saintes femmes*, dans leur archaïsme délicieux, la figure d'homme agenouillé, l'*Homme à l'outre*, la figurine de pierre sont tous quatre des œuvres caractéristiques dont le souvenir obsède et qui classent M. Minne parmi les artistes d'émotion et de sentiment.

Nous avons cité déjà les bronzes de P.-W. BARTLETT et le puissant bas-relief de C. MEUNIER. Ce dernier expose en outre un buste de femme intitulé *Mélancolie*, auquel nous préférons une vivante et énergique figure de *Bûcheron*, apparentée à l'éloquente série des verriers, des forgerons, des mineurs par laquelle le grand artiste a magistralement synthétisé le Travail.

La Section des objets d'art et des arts d'ornementation, abondamment fournie, offre aux regards une fourmillante variété de vitraux, de verreries, de céramiques, d'étains, de cuirs gaufrés, de fers forgés, de cuivres ciselés, de reliures d'art et de cartonnages d'éditeurs, de tapisseries et de broderies, de tissus et de dentelles, de projets de cretonne et de papier peint, d'estampes décoratives, d'illustrations à l'aquarelle, à la pointe sèche et au crayon lithographique. L'art décoratif occupe une place trop considérable dans l'évolution contemporaine pour n'être pas largement représenté dans ce microcosme de l'effort individualiste. Et cette fois, plus encore que les années précédentes, le choix des artisans d'art, invités au nombre d'une vingtaine à

prendre part au Salon, a été particulièrement heureux.

Les tapisseries et cartons de P.-E. RANSON, en tons sobres; les tentures aux colorations veloutées et puissantes d'OTTO ECKMANN, de Berlin; les retentissantes fanfares de F. RENTSCH, un jeune artiste de Dresde qui combine avec dextérité les applications de soie, la peinture à la gouache et la broderie; les « batiks » aux nuances délicates, aux dessins d'une enfantine et charmante simplicité du Hollandais THORN-PRIKKER; les tapisseries et broderies par lesquelles Mlles BRINCKMANN, de Hambourg, interprètent la grâce des fleurs rustiques : capucines, giroflées, digitales; les broderies et projets divers de Mlle ANGÈLE HUEZ, une compatriote, celle-ci, forment un joli ensemble versicolore, châtoyant, savoureux à l'œil.

Et voici les céramistes : LA MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DU DANEMARK dont les vases, plats, drageoirs, bonbonnières, porte-bouquets, objets de collection, d'une pâte fine délicatement revêtue de décors limités à la gamme des bleus et des gris, rivalisent avec les produits de Sèvres; MM. J.-F. WILLUMSEN, BING et GRÖNDAHL, de Copenhague également, affirmant un réel esprit d'initiative et de progrès; M. F. DURRIO DE MADRON, un artiste espagnol dont les jardinières en grès émaillé, d'un art primitif et exotique, font songer aux curieuses poteries de Gauguin; la Société LA MAJOLIQUE d'Emptinne, dont nous avons cité précédemment les grands vases et dont l'exposition est complétée par un ensemble de plats aux décors variés.

M. EVALDRE, le maître verrier qui, depuis quelques années, a conquis à Bruxelles l'une des premières places, a composé pour les baies qui éclairent la salle des Arts décoratifs deux grandes verrières dont l'une, figurant de grands papillons, est d'un dessin ornemental particulièrement réussi. Il gagnerait encore si la hauteur insolite des châssis n'avait obligé l'artiste à allonger démesurément les ailes de ses lépidoptères.

Les prestigieuses verreries de L.-C. TIFFANY, qu'une exposition restreinte n'avait permis d'apprécier qu'imparfaitement il y a deux ans, ont été, cette fois, le « clou » de la Section des objets d'art. Les flacons, calices, vases, plats, coupes en *favrile glass* envoyés de New-York par le célèbre verrier ont, par leurs lustres irisés, leurs reflets de pierreries, leur harmonieux décor, délicieusement charmé les visiteurs et enthousiasmé les artistes.

Les arts graphiques sont fort bien représentés par MM. GISBERT COMBAZ, l'auteur de la jolie affiche de la *Libre Esthétique*, et dont les progrès sont constants (citons particulièrement sa frise *Les Salamandres*, très décorative, son *Argo* pour la Maison d'Art et ses projets de carreaux céramiques); TH. VAN HOYTEMA, l'aquarelliste hollandais; DEYSSELHOF, E. GRASSET, etc.

MM. J. DESBOIS, A. CHARPENTIER, T. SELMERSHEIM, O. ECKMANN, K. GROSS forment le groupe des artisans du métal. Des étains finement modelés et ciselés, du premier; des médailles et plaquettes en bronze, du second; les objets en cuivre de M. Selmersheim : lampe, applique d'éclairage, etc., présentent, dans cette catégorie, le plus d'intérêt et de nouveauté. Notons encore l'élégante étagère aux lignes courbes de M. CH. PLUMET; la table de toilette, assez disgracieuse de forme, mais ornée d'étains modelés avec adresse par K. GROSS, de Munich; les belles reliures de la *Société danoise du Livre*, exécutées par MM. ANKER KYSTER et J.-L. FLYGE; les cuirs gaufrés et coloriés de Mme F. THAULOW, et voici terminé notre rapide examen du cinquième Salon de la *Libre Esthétique* qui a, durant un mois, concentré la sympathique attention des artistes et dont la clôture imminente va éparpiller aux quatre points cardinaux les éléments.

BENOZZO GOZZOLI

Conférence de M. Jules Destrée à la Libre Esthétique.

Quatrième et dernier conférencier : M. Jules Destrée, qui nous parla de Benozzo Gozzoli, le disciple et le continuateur de Fra Angelico, l'admirable décorateur du Campo Santo de Pise, du palais Riccardi et de San-Gimignano. Causerie substantielle, documentée, en grande partie improvisée. La Belgique serait-elle décidément, mieux que la France, le pays des orateurs?

A défaut de l'absolue correction de la phrase, ce mode de procéder a du moins le précieux avantage de donner au discours la chaleur et la vie.

M. Destrée a parlé d'abondance, en esthète passionnément épris des maîtres du XVe siècle — nous ne dirons plus des « primitifs », car l'orateur, comme M. Charles Morice, répudie cette qualification témérairement donnée aux peintres qui réalisèrent un art raffiné et complet. Il a suivi pas à pas l'auteur du cortège des *Rois Mages* dans les diverses étapes de sa vie : à Montefalco, où il peignit des portraits de Dante et de Giotto; à Florence, où, dans la chapelle érigée par Pierre de Médicis, il exécuta son chef-d'œuvre, la somptueuse cavalcade des Rois se dirigeant à travers le riant paysage de l'Ombrie vers l'étable de Bethléem; à San-Gimignano, dont il décora de vastes fresques allégoriques l'église de Saint-Augustin et la Collégiale; à Pise, enfin, où il commença vers 1470 l'entreprise colossale qui devait absorber son activité dernière : *Les Histoires de l'Ancien Testament*, merveilleuse parure du cloître qui entoure le champ des morts, une œuvre aux proportions démesurées, « à épouvanter toute une légion de peintres ».

Quelques pages descriptives, de forme littéraire châtiée, complétèrent la partie documentaire de cette conférence, dont voici la péroraison :

« 1420-1498! L'immense époque pour l'art, l'époque bénie! Gozzoli eut cet enviable destin de venir en une heure exceptionnelle dans l'histoire esthétique du monde. Sans abdiquer une incontestable originalité, il reflète ainsi, en un expressif raccourci, les divers aspects de ce temps si laborieux et si chan-

geant. Depuis ses petites Vierges menues et douces à la manière de Fra Angelico, aux couleurs conventionnelles où se continue la tradition pieuse des miniaturistes du moyen-âge enlumineurs de missels, jusqu'à ces immenses compositions décoratives, si étonnamment modernes, consacrées à glorifier et à exalter la beauté de la vie, de toute la vie, quelle extraordinaire évolution !

Et ce qui est surtout intéressant, c'est que cette transformation d'apparence fondamentale n'est en réalité que le développement logique et gradué du point de départ. C'est par l'élargissement successif de son art que Benozzo en atteint le terme. Il s'est assimilé peu à peu tout ce que les recherches fécondes des contemporains apportaient de ressources à l'expression des émotions esthétiques ; les études de perspective, d'anatomie, de couleur poursuivies par ces vaillants trop dédaignés : Paolo Ucello, Castagno, Veneziano, le naturalisme noble de P. della Francesca, de Masaccio, de Filippo Lippi, rien de toutes ces préoccupations ne lui demeura étranger ; et tandis qu'il perfectionnait sa technique, son talent s'épanouissait comme une fleur.

Au fond, l'évolution de sa vie, c'est l'évolution même du merveilleux XV^e^ siècle. Au début, l'art paraît un accessoire de la religion ; son effort semble devoir se borner à rehausser la splendeur du culte ; insensiblement, il s'émancipe de ce rôle subalterne, il prétend vivre de sa vie propre, il élargit son office : il célèbre la beauté universellement épandue. Il n'est plus seulement l'adjuvant d'une prière ; il devient une des formes de la prière même, si l'on veut bien admettre ce mot non dans le sens d'une folle requête à la Sagesse parfaite pour lui demander de modifier ce qu'Elle a décidé, mais dans le sens vrai d'un élan vers l'absolu, d'une élévation de l'âme ! Parler, à ce propos, de paganisme et de matérialisme, c'est vraiment misérable ! Jamais la sensibilité n'a été plus fine et plus délicate, jamais l'exaltation de l'être humain n'a été plus intense et plus générale. Car, à côté de Benozzo Gozzoli, ils sont vingt ou trente de rang égal et tous dissemblables. Dans les cinq dernières années du siècle, ils disparaissent les uns après les autres et quand en 1499, un an après la mort de Benozzo, Léonard de Vinci achève sa *Cène*, il marque l'apogée des temps héroïques. Au XVI^e^ siècle, c'est le déclin ; au XVII^e^, la dégringolade ; au XVIII^e^, la nuit ! »

EXPOSITIONS COURANTES

MM. Omer Coppens, A. Hannotiau et L. Van Strydonck.

Rompant avec la tradition égoïste que nous avons maintes fois blâmée, les artistes qui occupent la galerie du Cercle artistique daignèrent mentionner, dans les invitations adressées au public et dans les catalogues, le nom des trois exposants qui se partagent fraternellement les locaux. Un salonnet collectif fut ainsi substitué aux exhibitions mercantiles donton toléra trop longtemps l'usage.

L'impression de groupement, d'affinités électives est, au surplus, fortifiée par ce fait que les deux peintres dont l'œuvre s'offre simultanément à l'examen des visiteurs ont choisi, l'un et l'autre, Bruges pour sujet d'études. Ils en décrivent en artistes épris de vérité et de pittoresque le silence et le mystère, ils en évoquent avec une tendresse affectueuse les béguinages solitaires, les canaux sommeillants, les antiques demeures seigneuriales écussonnées d'emblèmes héraldiques, les tours et les beffrois que, depuis des siècles, laissent indifférents dans leur solennité orgueilleuse les vicissitudes de la cité.

Préoccupé surtout du décor extérieur, de la féerie du jour illuminant les toitures, éclaboussant les façades ou baignant de pâles clartés nocturnes la mélancolie des carrefours désertés, M. Omer Coppens interprète avec sincérité les aspects de Bruges qui éveillent ses instincts de coloriste. Il les reproduit avec une exactitude un peu minutieuse, en analyste scrupuleux dont le raisonnement affaiblit l'émotion. Son coloris est souvent métallique, son dessin empreint de sécheresse. Telles impressions de nuit, *Les Bassins d'Ostende*, par exemple, l'œuvre la plus récente, croyons-nous, du peintre, donnent la sensation d'une vision plus synthétique, en même temps qu'elles décèlent une facture plus large et plus libre. L'ensemble atteste, dans tous les cas, la probité d'un effort persévérant.

M. Hannotiau, compagnon d'armes de M. Coppens aux Salons du Cercle *Pour l'Art*, pénètre davantage, tout au moins en ses pastels et dessins rehaussés, l'intimité de la ville du rêve et du silence. Son art a une intellectualité qui rehausse ses descriptions graphiques. Moins rigoureux que son ami dans l'expression des sites choisis, il saisit en quelques traits sûrs le caractère des monuments dont la silhouette l'impressionne. Il les fait vivre, en quelque sorte, il dégage les éléments émotionnels qu'ils recèlent, à la façon dont Mellery exprime avec tant de puissance la « Vie des choses ».

Mais M. Hannotiau a deux manières. Dans ses peintures à l'huile il est moins personnel. L'influence de Leys semble marquer telles de ses compositions. Et l'on sent parfois, dans ses intérieurs aux colorations éclatantes, un reflet des chaudes et sonores harmonies d'Alfred Verhaeren. Il excelle à décrire la mélancolie des vétustes maisons emplies de souvenirs et de légendes, des salles abandonnées au rêve du passé, des cours que solennise le silence. Le *Local des Archers de Saint-Sébastien*, que dépare une figure ajoutée après coup, le *Logis de messire Bladelin, chambellan de Charles le Téméraire*, la *Vieille demeure de la rue des Chartreux* sont caractéristiques de cet art évocateur, fait de sensibilité et d'observation.

M. L. Van Strydonck compose et ciselle ingénieusement des bijoux artistiques : broches, épingles, bonbonnières, pommeaux de canne, dont quelques-uns furent exposés, l'an dernier, au Salon de la *Libre Esthétique* et qui révèlent, en même temps qu'un louable souci d'échapper aux banalités courantes, un travail délicat. Les iris et lys dont M. Van Strydonck a composé des candélabres, sous l'inspiration trop directe de M. Paul Du Bois, sont de forme plus tourmentée. Ils manquent les uns et les autres d'unité et de simplicité.

L'exposition, qui devait être clôturée hier, sera prolongée jusqu'au 1^er^ avril.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger.

Un artiste nous écrit :

« J'ai été hier au cimetière de Schaerbeek où je n'ai plus retrouvé trace de la tombe de notre beau paysagiste Hippolyte Boulanger.

Cette tombe occupait un petit coin bien modeste, contre le mur, près la porte d'entrée. Je ne crois pas que l'on a déjà inhumé à la même place.

Ne croyez-vous pas qu'on ferait bien d'agir au plus vite pour

Salon de la *Libre Esthétique*

GREEN GIRL, par J.-W. ALEXANDER

qu'on laisse cette place intacte, qu'on y replace l'humble pierre qui la recouvrait ou qu'on y indique le nom du mort enlevé si jeune à l'art? »

Nous sommes tout à fait de l'avis de notre correspondant. Lorsque dans les inévitables remaniements qu'on effectue périodiquement dans les cimetières (ô l'ironie des concessions A PERPÉTUITÉ!) on se trouve en présence de la tombe d'un artiste, d'un penseur, d'un homme dont l'intellectualité a rayonné sur son époque, il est juste de respecter son souvenir. Avec l'auteur de la lettre ci-dessus nous demandons que la sépulture d'Hippolyte Boulanger soit préservée de la pioche et qu'une pierre, tout au moins, rappelle le lieu où fut inhumé l'un des plus grands paysagistes dont s'honore la Belgique.

PAYSAGES URBAINS

Les Transformations de Bruxelles. — Le Boulevard des Palais.

Il s'impose à l'attention ce nouveau boulevard qui, partant du Palais de Justice, passant entre l'église des Minimes et celle de la Chapelle, pointe sur l'hôtel de ville et aboutit à la Bourse. De toutes les conceptions qui ont bouleversé le vieux Bruxelles, nulle, à première vue, ne parut plus heureuse, pratiquement et esthétiquement, coïncidence rare.

Mais déjà l'opposition se dresse; une brochure bleue contre la brochure rouge; elle réclame avec véhémence, faisant valoir cette raison bien locale en son mercantilisme :

« Dès que ce projet lui a été connu, le Comité, qui tant de fois s'est fait l'écho de vos justes revendications, a cru qu'il était de son devoir de vous mettre en garde contre l'exécution d'un travail dont la première conséquence serait de bouleverser de fond en comble un des quartiers les plus populeux de la ville et de semer la ruine dans une foule de rues, parallèles à la voie projetée, qui, presque toutes, sont de création récente et forment un des quartiers les plus intéressants de la ville. En effet, *détourner le mouvement de ces rues, n'est-ce pas déprécier vos propriétés et ruiner vos commerces!* »

C'est signé Slachmulder, Lagaune, Sneyers, Bernard, et adressé aux habitants des rues du Lombard, de l'Etuve, du Marché-au-Charbon, des Pierres, des Brasseurs, du Marché-au-Fromage, de l'Homme-Chrétien, Duquesnoy, de l'Hôpital, Lebeau, des Minimes, Watteeu et Van Moer!

Ces Comitaires et ces Habitants préfèrent, paraît-il, un autre projet « qui prolonge la rue du Lombard jusqu'à la place Saint-Jean ». On voit que c'est grandiose!

La lutte va donc s'engager.

Wij, wij zijn van Meulebeek,
Van de Marollen niet vervee'd!

Il est vrai qu'il y a derrière ces combattants de première ligne des corps de troupes qui, pour être moins visibles, n'en sont pas moins intéressés à la bataille. Des exploitations de Tramways! Autant dire des exploitations de Poules-aux-œufs-d'or!

Pour l'*Art moderne*, c'est naturellement la question esthétique qui apparaît dominante, et, sous ce rapport, la comparaison entre « le boulevard du Palais » et « le prolongement de la rue du Lombard » ne supporte pas un long examen. Le premier sera un embellissement admirable, le second une simple percée vulgaire.

M. Buls ne s'y est point trompé, lui, de tous les cerveaux le plus attentif peut-être, et le plus compréhensif, quand il s'agit de conserver à Bruxelles sa beauté, ou de l'augmenter. Le nouveau boulevard aurait, assure-t-on, ses sympathies. Pour peu qu'il obtienne aussi celles du Roi, le projet se réalisera vite; du Roi, à qui certes on doit d'avoir évité à la Capitale la continuation des horreurs que les bons administrateurs et les bons architectes issus des écoles d'Art de la Restauration et du règne inoubliable de Louis-Philippe, ont réalisé au Quartier-Léopold et dans ceux de nos faubourgs qui tristement s'étalent en réseaux lugubres de cimetières. Ah! ce que notre riante cité serait devenue si elle n'avait pas eu la ténacité et la haute intelligence de ces deux personnalités pour empêcher les abominations rêvées par messieurs les négociants pensant à la clientèle, messieurs les propriétaires rêvant d'expropriations avantageuses et surtout messieurs les commissaires voyers en furie d'alignement, de nivellement, d'élargissement, de rectification, de ligne droite, de symétrie, de couleur blanche et de propreté administrative! Ah! ce qu'il y eut de tout temps de Slachmulder, de Lagaune, de Sneyers et de Bernard!

Vraiment, à ces situations s'applique bien le symbole qui fait girouette dorée au haut de la tour de notre hôtel de ville : Saint Michel terrassant le Diable! Hardi, beau Saint, sabre-nous ces noirs démons!

PUBLICATIONS D'ART

L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps, en France et à l'étranger, par OCTAVE UZANNE. Paris, Société française d'éditions d'art L.-Henry May.

« Si les bibliographes n'ont rien négligé touchant l'histoire et la technique du Livre, si les bibliognostes n'ont rien omis en ce qui concerne sa matérialité, composition, impression, reliure, si les uns et les autres ont donné mille recettes de bibliâtrique pour les nécessités de son entretien, par contre il faut reconnaître qu'on négligea trop longtemps sa décoration considérée en tant qu'art de revêtement et qu'on ne tint point suffisamment compte des lois ornementales et des principes qui les régissent. »

C'est en ces termes que, dans sa préface, M. Octave Uzanne justifie le but et l'utilité du beau livre qu'il vient de consacrer aux divers modes d'habillage du livre moderne, à ce qu'il appelle spirituellement « l'Esthétique de ses apparences ». Ce n'est pas la reliure seule qu'étudie M. Uzanne, bien que celle-ci ait, tant dans ses hautes manifestations que dans ses applications industrielles : cartonnages d'éditeurs, couvertures en toile polychromée ou en papier gaufré, etc., une place importante dans sa pittoresque monographie. L'esprit d'investigation qui le pousse vers tous les domaines où s'exerce l'activité artistique contemporaine devait diriger ses recherches vers cette province spéciale du pays du Livre où il exerce, on le sait, une suzeraineté. Et c'est la moisson engrangée peu à peu durant des années qu'il révèle aujourd'hui au public.

Les innombrables documents qu'il a rassemblés dans ses courses vagabondes à travers l'Europe et l'Amérique, méthodiquement classés et judicieusement commentés, forment la matière d'un gros volume de 275 pages in-4°, copieusement illustré de planches monochromes ou tirées en couleurs, et d'une irrépro-

chable typographie. Une couverture de Louis Rhead en six tons revêt le volume d'une parure de prix.

Et l'on comprend, en feuilletant ce Livre-Album à la fois luxueux et divulgateur de notions qu'il importe de répandre, la passion avec laquelle M. Uzanne l'a conçu, composé, mûri et publié. « Voilà tantôt vingt ans qu'un esprit nouveau éclaire, enveloppe, pénètre, domine le monde de la librairie et celui des bibliophiles, dit-il. Si fort épris de routine que puissent se montrer encore nos éditeurs, aucun d'eux n'oserait, à l'heure actuelle, s'attarder aux errements anciens; de son côté, le bénévole amoureux des livres, le brave bibliophilistin, rendu plus difficile après avoir été si souvent trompé, est devenu plus sensitif, plus subtil dans sa vision d'art, n'accepterait certainement pas sans protester tels ou tels volumes banalement imagés dont se contentaient ses aînés. Pour toutes ces raisons et pour nombre d'autres encore, les artistes ont été amenés graduellement à appliquer avec émulation leurs dons et leur savoir à l'illustration des couvertures, et, du coup, ils ont conféré à la décoration extérieure de nos amis les livres, à l'art somptueux de leur habillage un caractère, un esprit de facture et un style qu'ils n'eurent peut-être jamais à un plus haut degré. » Ces considérations ont déterminé l'auteur à consacrer une importante étude à cet art délicat et charmant dont la France, la Belgique et surtout l'Angleterre et l'Amérique nous offrent les plus beaux spécimens.

En Normandie! par Joseph Casier. Édition de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc, à Gand. Typ. A. Siffer.

En août 1895, la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc fit un voyage d'études en Normandie, dont elle inspecta les trésors archéologiques. Rouen, Saint-Georges de Boscherville, l'abbaye de Fumièges, Caudebec, Fontenelle, Evreux, Lisieux, Caen, Ardaine, Falaise, Bayeux, Coutances, Dol et la merveille la plus pure de cette région si riche en souvenirs d'art, le Mont-Saint-Michel, reçurent tour à tour la visite des excursionnistes.

C'est ce voyage qu'évoque en une série de phototypies exécutées d'après les clichés pris en cours de route par M. Joseph Casier, membre du Comité directeur de la Gilde et président de l'Association belge de photographie, le joli recueil qui vient d'être publié. Les quarante-quatre planches qu'il renferme, élégamment tirées et reproduites, font passer sous les yeux les plus beaux spécimens de l'architecture, de la sculpture et de la décoration murale des vieilles cités normandes.

NOTES DE MUSIQUE

Le cinquième Concert Ysaye.

Pour la première fois, M. Félix Weingartner, le jeune chef d'orchestre berlinois qu'un triomphal succès à Paris vient de classer parmi les premiers « capellmeister » contemporains, a révélé à Bruxelles ses facultés exceptionnelles de dirigeant. Sans nulle mièvrerie, bien qu'il exige de son armée instrumentale une exécution de détails minutieusement étudiée, sans brusquerie dans les nuances, encore qu'il déchaîne par instants des tempêtes de sonorités qu'il apaise d'un geste impératif et bref, M. Weingartner donne aux œuvres qu'il interprète un rythme et une justesse d'accents rarement atteints jusqu'ici. Sous sa magistrale direction, l'orchestre a des colorations d'une variété inépuisable. C'est, sans contredit, un maître musicien. Il prend place au tout premier rang des chefs illustres, à côté des Richter, des Mottl, des Lévy, qu'il paraît surpasser encore en volonté autoritaire, en énergie concentrée, en sûreté de main et de coup d'œil. A l'exemple de Richter, M. Weingartner dirige des yeux, sans que la préoccupation de suivre les portées d'une partition rompe le fil magnétique qui relie sa pensée ardente aux instrumentistes qu'il aimante du geste et du regard. Avec la virtuosité qu'ont acquise de nos jours les orchestres, on pressent ce qu'une direction comme celle-là peut produire.

L'exécution d'un programme symphonique bien choisi, dans lequel les grâces mignardes et l'éternelle jeunesse de Mozart alternaient avec la noblesse et la profondeur de Beethoven (jamais, peut-être, la VII^e^ symphonie, en ses deux derniers mouvements surtout, ne reçut à Bruxelles interprétation plus émouvante), a enthousiasmé l'auditoire et fait de cette séance l'une des plus belles de la saison.

M. Weingartner, qui avait, dès le début du concert, par une admirable exécution de l'ouverture de *Tannhäuser*, conquis toutes les sympathies, s'y est produit commme compositeur. *Das gefihl der Seeligen* (les Champs-Elysées), inspiré par un tableau de Böcklin, est un poème symphonique de large envergure qu'il serait téméraire de juger sur cette unique audition. On en peut tout au moins vanter, en même temps que le profond sentiment poétique et la distinction, l'écriture déliée et l'instrumentation délicate, soutenue, de timbres raffinés et charmeurs.

Le succès du compositeur n'a pas été moins vif que celui du chef d'orchestre, que nous souhaitons revoir souvent parmi nous.

NOTES THÉATRALES

Une reprise de *Tannhäuser* qui a été particulièrement favorable à MM. Imbart de la Tour et Seguin et qui a mis en lumière le mérite, peu apprécié jusqu'ici, de M^lle^ Bossy, une Élisabeth à la voix sympathique et conduite avec art; puis trois soirées dans lesquelles M^me^ Bréma, la grande et tragique artiste, a repris possession des rôles d'Orphée et de Dalila, qui lui ont valu le rappel de ses succès précédents et l'admiration unanime d'un auditoire nombreux et très élégant, — tel a été, avec une reprise de *Pierrot Macabre*, l'aimable ballet d'Hannon et Lanciani, le bilan de la semaine. Dans un horizon proche, Van Dyck, pour lequel on a repris successivement *Werther* et *Tannhäuser* et qui se fera entendre, de plus, dans *Lohengrin* et dans *Manon*, s'il plaît à Dieu et au célèbre ténor.

***

Au théâtre du Parc, brillante première représentation de la *Couvée*, dont nous ajournons, faute de place, le compte rendu à huitaine. Succès, applaudissements, rappels. Mise en scène élégante; toute la troupe marchant au feu, en bel ordre de bataille, avec conviction et avec ardeur. Un progrès, décidément. Où est le temps où l'on distribuait parcimonieusement les pièces « d'auteurs belges » (avec quel dédain on laissait négligemment tomber ces mots!) aux doublures, où l'on marchandait à l'auteur la location d'un mobilier décent, la plantation d'un décor propre, où l'affaire se passait, comme un huis-clos, devant les banquettes vides? M. Fritz Lutens a bénéficié jeudi des mœurs théâtrales nouvelles. Et nous l'en félicitons de grand cœur.

***

Le théâtre des Galeries s'est emballé à fond sur la *Fille du Tambour-Major*, qui est pour les scènes d'opérette ce que sont les *Deux Orphelines* pour les théâtres de drame. Quand arrive la fin de la saison et qu'on ne sait quoi reprendre, on sort des cartons la partition de la joyeuse pièce d'Offenbach, et le public bon enfant applaudit avec un plaisir neuf aux aventures de M^lle^ de Monthabor, *ra, fla, fla, fla!* Mais cette fois M. Maugé, qui ne conçoit pas le plus mince vaudeville sans cortèges militaires, ballets et cavalcades, a choisi la « version de la Gaîté », c'est-à-dire celle qui lui permettait de déployer toute une armée, de faire danser une troupe de ballerines et de lancer sur la scène un détachement de cavalerie. Peut-être l'ancienne version était-elle, dans sa simplicité, supérieure à celle-ci. Mais enfin, puisqu'il n'y pas de Conservatoire pour les œuvres d'Offenbach (nous avons vainement demandé qu'on établit cette institution), force nous est

d'admettre les modifications, revisions et bouleversements que la folle prodigalité des directeurs à spectacles leur fait subir. La version nouvelle n'empêchera pas le public de se divertir aux épisodes vaguement historiques imaginés par MM. Chivot et Duru, — au contraire!

***

A l'Alhambra, la *Bouquetière des Innocents*, reprise la semaine dernière, attire et retient la foule.

Petite chronique

Le Roi a consacré hier une visite de plus d'une heure au Salon de la *Libre Esthétique*. Il était accompagné du major comte Émeric du Chastel de la Howarderie et a été reçu par MM. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, Octave Maus, Paul Du Bois, Victor Bernier, L. De Lantsheere et G. Combaz. Le Roi a examiné en détail les diverses salles de peinture et d'objets d'art et s'est entretenu avec la plupart des exposants présents, parmi lesquels MM. C. Meunier, Ensor, L. Frédéric, Ch. Mertens, Peltzer, président du Conseil d'administration de la Société *La Majolique*, Mlle Angèle Huez, etc.

La clôture du Salon est fixée au 1er avril.

M. Charles Van der Stappen vient d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts. C'est là un choix excellent. On sait l'intérêt que l'éminent statuaire ne cesse de porter aux jeunes artistes, et il y a beaucoup à espérer de l'enseignement auquel il va présider et que sans aucun doute il orientera vers les idées d'émancipation et d'individualisme.

Les prochaines conférences du Salon d'Art idéaliste sont fixées comme suit : Jeudi 31 mars, à 3 heures, *Les Fondements divins de la Beauté* par M. Michaël. — Mardi 12 avril, à la même heure, *Le Principe social de la Beauté*, par M. Charles Morice.

On sait que les frères Rosny, les auteurs admirables de l'*Autre Femme*, l'*Indomptée* et le *Double Amour*, sont des compatriotes. L'indiscrète histoire a fait le tour de la presse française et belge lors de leur promotion à la Légion d'honneur. Mais ce que l'on ignore sans doute, c'est que Molenbeek, désireux d'enrichir sa bibliothèque communale des meilleurs ouvrages contemporains, vient d'acquérir leurs livres. Voilà un acte que l'on ne saurait assez louer. Molenbeek, d'ailleurs, semble se piquer de mécénisme. N'est-ce pas elle aussi qui, il y a un an, accordait un subside, pour une œuvre littéraire, à un jeune écrivain de son terroir?

Quand donc les artistes seront-ils guéris de l'amour immodéré de la réclame qui possède quelques-uns d'entre eux? On pouvait croire, aux allures réservées et modestes de la plupart des peintres de nos jours, qu'une heureuse transformation s'opérait, que le souci de composer de belles œuvres l'emportait enfin sur le désir de faire parler de soi. Voici que les plus mesquines vanités surgissent parmi ceux qu'on était en droit de croire, d'après leurs affirmations et l'intransigeance de leur esthétique, étrangers à pareilles misères. Dans un journal destiné à défendre les principes d'un art d'aristocratique idéalité et dont un numéro nous tombe sous les yeux, nous voyons avec surprise d'amères récriminations prendre la place des hautes pensées qui, semble-t-il, devraient inspirer la rédaction. Ici, on invective l'auteur d'une étude parue l'an passé dans une revue française pour avoir oublié de signaler, parmi les faits essentiels de l'évolution artistique depuis 1830 jusqu'à nos jours, les « gestes » que venaient d'ébaucher quelques adolescents. Omission préméditée, odieuse, stupide, inqualifiable! Là, on se lamente avec aigreur sur ce que le correspondant d'une revue anglaise illustrée n'a pas accordé aux toiles des dits adolescents la publicité de la revue. Nouvelle bordée : calcul égoïste et misérable, complicité évidente des deux rédacteurs en vue d'étouffer dans son germe une « manifestation » artistique!

Cette façon expéditive de juger les hommes, qui reflète trop fidèlement les sentiments personnels de ceux qui l'expriment, n'est pas digne d'artistes préoccupés de beauté idéale. Il est désolant de voir pénétrer dans des âmes qu'on souhaiterait nobles et belles le poison des dégradantes spéculations de la vanité et de l'intérêt.

Mlle Clémence Van den Broeck a ouvert hier, à la galerie Clarembaux, une exposition de quelques-unes de ses œuvres. Cette exposition sera close mercredi prochain.

La *Gerbe*, revue d'art décoratif et de littérature, paraît, depuis le 15 février, par livraisons mensuelles. Le premier numéro indique une tendance nette de rénovation dans les arts de l'ornementation et de l'ameublement.

Diverses reproductions, notamment celles des maisons construites par MM. P. Hankar et L. Govaerts, illustrent cette livraison, qu'on peut se procurer au prix de 1 franc au bureau de la revue, 212, chaussée de Waterloo.

Bruxelles ayant eu la primeur de nombre de compositions musicales de la jeune école française, celle-ci, par réciprocité, vient de faire connaître à Paris, en première audition, le concerto inédit pour violon et orchestre de notre compatriote F. Rasse. L'audition a eu lieu samedi dernier, à la *Société nationale*. Jouée par M. Moses, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, sous la direction de l'auteur, l'œuvre a été chaleureusement applaudie.

M. Moses s'est fait entendre également avec succès à la salle Pleyel. Il avait pour partenaire M. Emile Bosquet, le jeune pianiste bruxellois dont nous avons signalé plusieurs fois le sérieux mérite.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire sous la direction de M. J. Dupont, et avec le concours de M. Ant. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth.

Mme Eugénie Dietz donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle de concert du Nouveau-Théâtre (passage du Nord), une séance de piano consacrée à Bach, Beethoven, Chopin, Schumann, Borodine, Fabre, etc.

Rappelons aussi l'audition de musique ancienne qui sera donnée le même jour, à la Grande-Harmonie, par Mme Lallemand avec le concours de M. Ed. Deru, violoniste, et de l'*Octuor vocal* dirigé par M. Soubre.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Léon Van Hout, altiste, aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, en la Salle Ravenstein.

Au programme : trio à cordes (op. 9) en *sol* majeur de Beethoven; concerto pour deux altos, trois violoncelles et contrebasse de J.-S. Bach; quatuor (op. 130) de Beethoven.

Le concert spirituel de la Société symphonique des Concerts Ysaye aura lieu le vendredi 8 avril, à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alhambra.

Au programme : les *Béatitudes* de César Franck, pour soli, chœurs et orchestre (première exécution intégrale à Bruxelles), avec le concours de l'orchestre de la Société, de Mmes Duthil, Jeanne Flament, de MM. Demest, Debusscher, Dequesne, Henrotte, Mercier et des chœurs de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, sous la direction de M. Gustave Huberti.

Le sculpteur A. Charpentier travaille en ce moment au médaillon d'Emile Zola qui lui sera offert prochainement par un groupe d'amis et d'admirateurs.

Le théâtre de Bayreuth se rouvrira en 1899 pour une série de représentations de la Tétralogie, des *Maîtres-Chanteurs* et de *Parsifal*.

Sous presse, chez Math. Thone, à Liége : *Rimimbrances*, rimais wallons so les gins, les bièsses et les hervais vèyous d'jônesse, par Lucien Colson, membre de l'Association des auteurs wallons. — Edition originale, papier de luxe, impression rouge et noir. Ornementation de M. Auguste Donnay.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES — OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, Etc
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurs de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE ·
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32 rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 14. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Avril 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

La Couvée, de Fritz Lutens. — L'Idéal féminin chez les poètes contemporains. — Eugène Copman. — La Sépulture d'Hippolyte Boulenger. — L'Affiche belge jugée a l'étranger. — Conférence de M. Ch. Morice au Cercle des études féministes. — Notes de musique. *Aux Concerts populaires.* — La Musique a Liége. — Nouveau local de la Société des Beaux-Arts de Verviers. *Exposition de Mlle Marcotte.* — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LA COUVÉE

Comédie en trois actes de Fritz Lutens, au théâtre du Parc.

Elle fut très chaleureusement accueillie à la première représentation, cette comédie nouvelle d'un de nos compatriotes résolument engagé dans l'intéressant élan qui peu à peu amènera l'épanouissement d'un théâtre de pensée et de sentiment belges, puisque, enfin, on s'aperçoit que nous sommes doués d'une originalité ayant droit à la vie, droit à s'extérioriser à sa manière, sans plus patauger, tristement, dans les imitations et les pastichages qui faisaient de nos écrivains « des clairs de lune du derrière » de quelques grands français ! La *Jeune Belgique* qui, malgré ses mérites, était la prophétesse de l'école dont la spécialité était de nier que nous eussions une Ame à nous, a signifié par sa mort que les temps sont passés où régnait une atmosphère dans laquelle une telle doctrine trouvait la matière respirable, et on peut croire que dorénavant l'Art des nôtres, quelles que soient ses formes, ne trouvera bon accueil que si nos artistes n'ont plus d'autre mobile que leur instinct personnel, à si particulière saveur.

Le théâtre lutte, lui aussi, pour se conquérir sous des formes et avec des allures qui soient du terroir. Il est en retard sur la Poésie et la Prose, mais tâche de rattraper la colonne en marche de notre littérature. D'actifs encouragements lui furent et lui seront encore donnés par le groupe tenace de ceux que nous avons nommés les Fabians de notre Art, ces esprits clairvoyants et directoires qui ont la vue totale et préventive des transformations nécessaires. Et certes les vaillants ouvriers ne manquent pas à l'œuvre, malgré ses difficultés et ses déceptions. Fritz Lutens en est un témoignage.

Le Public ne suit pas vivement. Il est hésitant, comme toujours, dans cette bourgeoisie qui est habituée à ne point penser par elle-même et attend, avec une prudence bête, que les criticaillons qui représentent

chez nous la monnaille du Grand Sarcey, le magot de la Montagne sacrée de la critique, aient formulé une appréciation. Il faudra rectifier les ankyloses intellectuelles formées par quarante ans du régime dramatique d'importation parisienne que nos bons directeurs nous ont infligé avec une persévérance dont ils commencent à porter la peine. M. Alhaiza en sait quelque chose, lui qui perd son théâtre pour ne pas avoir plus tôt dispensé aux pièces belges la distribution sérieuse et la mise en scène très jolie et très soignée accordées à la *Couvée*. Il surveille l'étable après que les vaches sont échappées ! Combien il doit regretter d'avoir si cavalièrement traité jadis nos auteurs dont il annonçait dédaigneusement les œuvres sur des affiches où, sans attendre la lassitude du public, on la provoquait en faisant figurer en même temps le titre d'une de ces mystifications françaises ayant invariablement pour trame l'*Inévitable Adultère !*

La *Couvée* de Fritz Lutens a eu neuf représentations, soit le triple du chiffre habituel. C'est peu et beaucoup et présage une avancée vers des jours plus équitables. Les auditeurs des dernières ne manifestaient rien. Ils avaient le visible embarras et les visibles hésitations de gens qui craignent de paraître provinciaux en applaudissant l'un des leurs, un voisin, un compatriote, qui, par cela même qu'il est du même clocher, a droit à toutes les rigueurs et toutes les défiances qu'on épargne à n'importe quel dramaturgicule venu de l'étranger.

Cela changera ! Patience. N'est-ce pas le même troupeau qui sifflait Ibsen, dans le même théâtre, quand pour les premières fois des téméraires le leur faisaient déguster ? Quelles grimaces alors, *bone Deus !* et quelles mines dégoûtées ! Alors que maintenant !

La *Couvée* est une bonne pièce courante, égale certes en valeur à la série des pièces « grand succès du Vaudeville de Paris », « immense succès du Gymnase de Paris » que nous avons vues défiler durant des hivers sans nombre. Elle eût mérité un engouement égal. Elle est bien bâtie, bien menée, vive, pittoresque, intéressante ; peu pénétrante, nous en convenons, toute en surface, écorçant la vie bourgeoise en ses superficialités non en ses profondeurs, mais, en somme, réunissant les qualités suffisantes pour tenir en haleine l'attention d'auditeurs qui cherchent une distraction et n'exigent pas le pathétique vrai et émouvant. Le dessin et le coloris sont bons, si l'émotion y est rare.

Beaucoup de personnages y circulent, dix-huit, presque tous au même plan, rendus avec un naturel quelque peu vulgaire par des artistes de bonne volonté qui se sont appliqués à donner à la pièce le concours de soins très attentifs. Le personnel de M. Alhaiza est un peu disparate ; la petite scène du Parc voudrait plus d'harmonie dans les costumes, les allures et même « les dimensions » ; mais il serait injuste de dire que l'ensemble n'était pas satisfaisant. Du reste, la *Couvée* met en scène « une cuillerée » prise dans la marmite où mijotent « le monde » et le snobisme qui, assurément, ne présentent guère des conglomérats proportionnés en leurs éléments.

Point de figure principale. Mais c'est voulu apparemment, l'auteur semblant s'être préoccupé surtout de prendre le groupe, la Couvée, d'une mère enrichie dans l'industrie qui a mis au monde, et dans la société, quatre dégénérés, mi-partie mâles et mi-partie femelles : Un fils qui s'est fait militaire pour avoir dans ses noces perpétuelles les avantages d'un brillant uniforme. Un autre fils qui se prépare à la Diplomatie, avec les qualités de gâtisme et tous les ridicules usités dans ces hautes fonctions. Une première fille qui a épousé un chocolatier et n'a d'autre préoccupation que de sortir de cette profession par trop ménagère. Une seconde fille qui rêve d'épouser un marquis et qui, pour forcer le consentement maternel, se fait enlever par un décavé affublé de ce titre rare. La maman plane au-dessus de ce quadrille, essaye constamment de le ramener sous ses ailes de grosse poule effarée, et n'y réussit pas. Elle accuse le Sort, et se demande comment c'est possible, tout ce galimatias, alors qu'elle a « si bien élevé » sa progéniture et que la Providence lui devait du Bonheur pour la vie laborieuse qu'elle et son défunt mari ont consacrée à s'enrichir à millions en exploitant consciencieusement pendant un tiers de siècle quelques milliers d'ouvriers dans des usines peu saines et bien disciplinées.

Un brave homme nommé Fribourg (vous allez croire, à ce nom, que c'est un juif ; mais non, ce n'est qu'un tuteur qui se teint la moustache) lui explique avec beaucoup de sens que c'est la faute à ses millions ; que ses polissons de fils et ses écervelées de filles seraient tout autres si ce bel argent ne les avait point pourris, et que notamment le marquis de Hautpré n'aurait jamais songé à épouser M^lle^ Micheline Brunier, si la dot de cette jeune détraquée n'avait pas été de vingt fois cent mille francs.

Suivant l'usage désormais consacré qui veut que « ce maudit Socialisme » se glisse partout, il y a de-ci, de-là des tirades sur « le Patronage moral » et on parle beaucoup d'un personnage titré, laissé dans la coulisse, qui prétend résoudre la question sociale en se faisant « le Père de ses ouvriers ».

La trame n'est donc pas d'une nouveauté excitante. Le *Patrimoine* de Vanzype l'avait déjà utilisée. Mais, il y a effort et vraiment bon résultat qu'il ne faut pas, croyons-nous, juger de façon absolue, mais dans l'ensemble des tentatives de notre théâtre, ainsi qu'un maillon dans la chaîne totale. Les détails sont bien observés, il y a des mots bien frappés, les discours sont sobres, le dramatique est adroitement mêlé au comique, les personnages vont et viennent avec aisance, rien n'est forcé. Bref, Fritz Lutens a assuré-

ment l'entente de la scène et, s'il persiste, comme on doit l'espérer, arrivera à la très bonne pièce. Nos félicitations et nos encouragements vont à lui de tout cœur!

Il est dur, pourtant, de penser à la ténacité qu'il faut pour se faire accepter, et à l'indifférence cruelle avec laquelle le public, au lieu de donner à ces vaillants le viatique d'une bienveillance qui serait si féconde pour l'épanouissement de notre littérature, fait la petite bouche et marchande ses bravos.

L'IDÉAL FÉMININ

chez les poètes contemporains.

La prévention à la mode contre les études classiques et la faveur des études strictement scientifiques, prévention qui au point de vue de la culture générale de l'esprit a produit de déplorables résultats, dès maintenant trop visibles; cette prévention, dis-je, a été à l'avantage des femmes; car si depuis un quart de siècle les études spécialement littéraires sont délaissées par les jeunes gens, elles sont au contraire très cultivées par les jeunes filles; si bien que l'équilibre se fait au profit de la femme. Il est clair que si ces études sont inférieures quant aux notions précises qu'elles procurent, elles sont autrement efficaces à former le cœur, l'esprit, l'être dans sa fleur d'humanité.

Donc, négligée par les jeunes gens, cette éducation se répand de plus en plus chez les jeunes filles. Si, d'un côté, cet abandon est déplorable à constater, cette expansion du goût littéraire chez le sexe féminin est de bon augure et ne peut avoir qu'une influence salutaire pour la société, car l'éducation esthétique chez la femme, bien loin de susciter en elle l'emploi de facultés peu développées ou imaginaires et donner naissance à ce déluge d'œuvres d'amateurs, qui dans toutes les parties de l'art étouffent sous leur poids toujours accru l'œuvre vraie de l'artiste créateur, lui donnerait au contraire l'exacte notion d'elle-même, de sa puissance, de son réel champ d'action. Quoi qu'on fasse, le pouvoir créateur sera toujours chez elle une exception. Le rôle naturel de la femme, c'est d'éveiller le cerveau de l'homme, c'est-à-dire d'être la féconde instigatrice de ses pensées et de ses œuvres. Faire agir, bien plus qu'agir elle-même, faire penser bien plus que penser elle-même. Plus près de la nature que l'homme et plus inconsciemment soumise à son influence que lui, elle est dans le monde spirituel une cause en perpétuelle action qui subit les contrecoups de tout ce qu'elle inspire dans le bien et dans le mal. S'il se formait une génération où elles seraient nombreuses, les femmes d'un goût éclairé, où la Beauté immortelle verrait sur son autel la flamme incessamment entretenue par de longues théories de vestales, l'époque qui verrait cela serait le champ d'une magnifique et superbe éclosion d'art. Il serait vraiment étrange et curieux de voir dans la barbarie envahissante et passagère, car il ne faut jamais désespérer de l'avenir, de voir, dis-je, les femmes remplir, pour les belles lettres, le rôle des moines au moyen-âge.

Pour moi, si je voulais me représenter pour le plaisir de mon esprit le modèle idéal de la femme de l'avenir, je me la représenterais, la femme, non pas mathématicienne transcendantale capable de bâtir la tour Eiffel, non pas géomètre, non pas avocat, non pas député, martelant la barre de la tribune de son poing délicat, bien que je sois d'avis, que libre carrière soit ouverte aux aptitudes même anormales de la femme, de même qu'on ne peut empêcher un homme de tricoter ou de broder, je me la représenterais d'abord ornée de toutes les qualités qui font la douceur du foyer; et puis, de sens si délicat, d'intelligence si subtile, de compréhension si fine, de connaissances esthétiques si étendues qu'elle serait dans le milieu social une cause permanente de création artistique et d'embellissement de la vie. La laideur ambiante des choses disparaîtrait sous la radiance de son sourire. Et comme la fonction d'un être est de se prolonger au delà de lui-même et de rayonner autour de lui, la femme mettrait dans la vie non plus la chatoyante frivolité de cette banale convention appelée la mode, mais le vivant reflet de sa beauté propre. Comme Diotime, elle pourrait écouter Platon. Elle saurait surtout qui elle devrait ne pas écouter. Elle aurait le sens de la vraie grandeur. Elle éclairerait de la douce lumière de son regard, le chemin où se lèvent dans la poussière les pas de l'homme... Mais ne rêvons pas.

La race civilisatrice qui nous a frayé toutes les voies dans les sciences comme dans les arts, a eu pour éducateur les poètes, et les chants d'Homère ont bercé son âme. Je sais bien que pour la marche en avant, on ne doit point s'inspirer que du passé, mais il est des traditions qui s'imposent à l'humanité tout entière, et les Grecs, si improprement nommés anciens et qui étaient, au contraire, la jeunesse portant les promesses de l'avenir, obéissaient à un instinct sûr. Notre race, plus vieillie que civilisée, oublie trop que les poètes sont les vrais éducateurs et que ce sont ceux qui montrent l'idéal, qui apprennent le mieux à marcher sur les routes d'ici-bas. Les études désintéressées deviennent de plus en plus rares.

Faire de l'argent, *to make money*, comme disent les Anglais, est l'idéal proposé. Le monde est en train de devenir seulement un monde d'affaires. La barbarie, c'est-à-dire un état social où le développement matériel et, par conséquent, le luxe sont excessifs au détriment du progrès moral et intellectuel, a l'air de nous menacer. Et puisque les hommes, harassés par les nécessités de plus en plus accablantes de l'existence, je ne parle pas des pauvres qui doivent et qui ne peuvent qu'y songer, semblent ne plus tenir au trésor antique des traditions littéraires; il importe, avant tout, que ce trésor soit sauvé. Il sera peut-être de plus en plus difficile au véritable talent de ne pas être étouffé, mais s'il est vrai que l'esprit souffle où il veut et qu'il n'est point d'époques qui ne contiennent virtuellement des hommes de génie, il est vrai aussi que la semence céleste a besoin d'un sol préparé. Que les femmes réparent cet abandon funeste, qu'elles deviennent lettrées, pénétrées de culture esthétique, prêtresses de beauté et qu'elles nous sauvent de la barbarie!

De ce que nous venons de dire, les idées générales qui se dégagent sont celles-ci : que les poètes sont les perpétuels créateurs de l'idéal féminin, qu'au point de vue civilisateur, le réel champ d'action de la femme est l'esthétique, que de son goût, de son esprit peut provenir la fécondation de l'esprit masculin créateur de l'œuvre d'art, et que dans un état social où l'individu se spécialise, c'est-à-dire s'agrandissant comme instrument d'utilité matérielle s'amoindrit en tant que personnalité humaine, il est nécessaire que la culture esthétique s'intensifie d'un côté en proportion même que les tendances utilitaires l'emportent de l'autre, et enfin que si les hommes veulent absolu-

ment se soustraire à ce devoir, il est bon, il est heureux que les femmes l'acceptent et l'accomplissent.

Dans notre société bourgeoise, le poète est appelé « rêveur » avec un certain dédain. La légende d'Orphée cependant reste toujours vraie. Les accords de sa lyre changeaient les rugissements des fauves en murmures. Quand les passions rugiront dans les cœurs et feront de l'homme le grand fauve des cités, la société regrettera Orphée, qu'elle a trop souvent livré aux bacchantes.

Les espèces sous lesquelles on communie sont bien sonnantes, sont trop sonnantes. Mais les sociétés vivent plus de ce qu'elles espèrent que de ce qu'elles réalisent. Elles réalisent du moins en raison de ce qu'elles espèrent. Elles ont comme lumière un groupe peu nombreux de grands esprits.

Le cœur des grands poètes est le centre de la vie; c'est là que s'accumulent le passé, le présent et l'avenir des générations; c'est là que tressaille le fond éternel de la nature humaine. L'émotion poétique possède à la fois la puissance de l'espoir et la puissance du souvenir, et ce serait pour une civilisation le signe de la décrépitude absolue que de n'être plus capable de la ressentir. Aussi, voyez ici, outre les idées que je viens de tracer, un hommage à cette force éternellement vive de l'âme qui éveille et suscite dans l'esprit non seulement les formes de l'idéal féminin, mais l'idéal tout entier.

ÉMILE SIGOGNE

EUGÈNE COPMAN

Il y a quelques années, l'*Art moderne* attirait l'attention de ses lecteurs sur l'exposition que le dessinateur brugeois Eugène Copman avait organisée dans la Salle Marugg. Il est juste de signaler deux productions nouvelles de cet artiste modeste, consciencieux et épris, à la façon des primitifs, de réalité et de simplicité. La première est un portrait de l'évêque de Bruges, la seconde un portrait de Mgr le cardinal Goossens, archevêque de Malines; toutes deux s'imposent à l'attention.

Le portrait du cardinal est d'une conception remarquable : la mise en page dans un cadre restreint, où il a fallu ménager l'attitude d'action et l'aspect d'ampleur qui conviennent au personnage, constituait une difficulté que l'artiste a habilement surmontée; l'exécution — celle des mains notamment — révèle la sûreté d'un artiste maître de son métier.

Le progrès de M. Copman sur ses œuvres antérieures est considérable; la manière distinguée et picturale dont il manie le crayon ou l'estompe accentue, de plus en plus, sa personnalité.

Comme le graveur Gaillard l'a fait pour plusieurs de ses œuvres, l'artiste a placé son portrait dans un encadrement allégorique qui rappelle les belles gravures des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles; mais, ici encore, il a mis dans son travail une note personnelle aussi bien pour ce qui regarde la composition architecturale de cet encadrement que pour ce qui concerne le réalisme de l'exécution.

En somme, il ne semble pas qu'on ait jamais traité en dessin des œuvres aussi complètes. On met, en ce moment, en vente à Bruxelles une assez bonne reproduction en photogravure de ce portrait (1). Qu'on la compare à tous ceux qui ont été publiés depuis longtemps dans notre pays et l'on pourra se rendre compte de la distance qui sépare ces productions presque toujours banales de l'œuvre de M. Copman.

(1) Société belge de librairie. Photogravure Hanfstaengel, à Munich.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger.

A la suite de notre article, la *Chronique* a fait un appel aux artistes, aux amis du peintre pour qu'ils accomplissent le pieux désir dont nous nous sommes fait l'écho. « Une pierre décente et quelques mètres de terrain, voilà tout ce que réclame un artiste glorieux dont le pays se montre volontiers fier. Nul doute que la municipalité de Schaerbeek ne s'empresse d'offrir le terrain. Quant à la pierre, quelques centaines de francs suffiront à l'acquérir.

Il n'y a pas un artiste qui ne tiendra à honneur d'apporter son obole à la modeste souscription que nous nous faisons un devoir d'ouvrir aujourd'hui. »

Voilà qui est bien. Les souscriptions peuvent être envoyées à la *Chronique*, galerie du Roi, à Bruxelles, soit directement, soit par notre intermédiaire.

L'Affiche belge jugée à l'étranger.

M. Demeure de Beaumont vient de publier un ouvrage en deux volumes (1), illustré de nombreuses reproductions et de portraits d'artistes, dans lequel il étudie de très près les origines, l'éclosion et l'épanouissement de l'art de l'affiche en Belgique. Cette curieuse monographie est sérieusement documentée et, par l'importance du texte et la variété des œuvres reproduites, étonnera plus d'un de nos compatriotes à qui l'étude de l'écrivain toulousain révélera une face de l'Art belge qui n'avait guère été, jusqu'ici, mise en lumière.

Le groupe des « affichistes » de notre pays s'aligne, dans le traité de M. Demeure de Beaumont, en bel ordre de bataille. Ici encore, l'initiative individuelle de nos artistes apparaît, multiple et persévérante. La *Revue encyclopédique*, dans un intéressant article sur l'*Affiche belge*, souligne ce succès dans un domaine où il paraissait difficile de trouver à glaner après l'abondante moisson des Chéret, des Grasset, des Lautrec, des Steinlen, des Ibels. L'éloge qu'il décerne à nos compatriotes est trop flatteur pour que nous en privions nos lecteurs :

« L'auteur de cette publication, auquel on doit des chromolithographies murales remarquées, traite le sujet avec la double autorité du critique et du professionnel; il en dégage la philosophie; il rapproche des enseignes du moyen-âge l'affiche illustrée et indique pour quelles raisons le public la goûte si vivement. « La foi est morte, le mercantilisme règne et l'affiche flamboie, sûre de son succès, à une époque où tout est vendre. » Il observe justement qu'au lieu « de tenter d'épurer l'affiche pour moraliser la rue, mieux vaudrait épurer la rue pour moraliser l'affiche ». Retenons au passage cette déclaration de principes qui dévoile la règle critique suivie par M. Demeure de Beaumont : « Qu'on attaque les gens arrivés, qui ont, pour les défendre, un glorieux acquis, passe encore; mais les jeunes, non. Tout au plus doit-on se contenter de leur donner des conseils d'homme à homme. » La bienveillance de l'auteur ne paralyse cependant en aucune façon sa lucidité. On le voit bien lorsque M. Demeure de Beaumont vient à définir les caractères distinctifs de l'affiche belge :

(1) *L'Affiche belge*, essai critique et biographie des artistes, par A. Demeure de Beaumont. Chez l'auteur, 22, rue Raymond IV, à Toulouse. Des presses d'Aug. Bénard, à Liége. Prix : 8 francs.

« C'est, dit-il, la tendance très marquée à s'affranchir de plus en plus de l'influence japonaise et à se rapprocher de la vieille conception occidentale de l'art... C'est encore l'abandon de l'allégorie et du symbole pour la représentation de la vie courante, de la vie familière et une figuration de la femme peu nerveuse, très flamande. » Chaque centre de production est ensuite étudié : Francis Nys travaille à Anvers, Constant Montald à Gand, Marius Renard à Mons. A Bruxelles et à Liége surtout, l'affiche illustrée se trouve en pleine efflorescence; dans la capitale, grâce à Duyck et Crespin, Hankar, Privat-Livemont, Van Rysselberghe, Mignot, Dardenne, Lynen, Hannotiau, Ottevaere, Fabry, Combaz, Gaillard, Evenepoel, H. Meunier, puis c'est à Liége le triumvirat triomphal de Berchmans, Donnay, Rassenfosse, si bien secondé par l'imprimeur artiste Bénard... Des reproductions, multipliées à foison dans le texte, viennent corroborer l'opinion émise, prouver à tout instant le bien-fondé de l'éloge. Il serait à souhaiter que l'affiche illustrée rencontrât pour chaque nation un historien aussi bien informé et aussi impartial. Nos voisins ont droit de tirer quelque vanité d'un pareil hommage rendu par un Français de Toulouse à l'art de la Flandre moderne. »

CONFÉRENCE DE M. CHARLES MORICE

Au Cercle des études féministes.

M. Charles Morice a eu la curiosité de rechercher l'histoire de cette Mary Wollstonecraft dont on avait vendu le livre, *The Rights of Woman*, pendant la Révolution. Ce livre avait à peine paru à Londres qu'il était traduit en français et qu'on annonçait ces « Droits de la femme » partout à Paris, en même temps qu la brochure « Des droits de l'homme ».

Le côté intéressant de la dramatique aventure de cette femme, c'est que sa vocation littéraire fut pour ainsi dire le reflet nécessaire de sa vie passionnée. Elle était intelligente mais point du tout intellectuelle au vilain sens moderne du mot. Elle aima, fut abandonnée, elle et son enfant, se maria, et mourut à trente-huit ans. Ses œuvres — un livre et des articles de revue et de journaux— ne sont que la traduction de ses indignations et de ses souffrances. Mais les questions des droits féminins étaient si oubliées depuis Lysistrata et Aristophane que ces idées, inspirées par une vie tragique, n'étaient embrouillées d'aucune complication et surgirent très nettes dans le cerveau de cette femme malheureuse. Elle parla de la « coéducation des deux sexes », du « droit de la femme *au savoir* » — bien avant que ces choses eussent pénétré dans les cerveaux par les procédés assez lents de la réflexion. — Ses œuvres furent des cris de passion ; c'est ce qui en fit la valeur humaine et la clarté. Charles Morice a mis en lumière d'une façon très élégante et attachante l'influence curieuse de cet épisode peu connu des révoltes et des désespoirs féminins.

NOTES DE MUSIQUE

Aux Concerts populaires.

M. Joseph Dupont avait fait appel, pour son quatrième concert, au jeune baryton hollandais qui s'est révélé l'an dernier à Bayreuth, M. Antoine Van Rooy, un artiste de belle prestance et de voix généreuse, à la fois étendue et souple, de timbre sonore, créée tout exprès, semble-t-il, pour interpréter avec l'ampleur requise les grands rôles de Wagner : Wotan, Hans Sachs, Gurmenanz. C'est dans deux fragments du maître, les « Adieux de Wotan » et la romance de l'Étoile de *Tannhäuser*, que M. Van Rooy s'est manifesté avec le plus d'autorité et d'éclat. Il a prouvé, en interprétant avec goût divers lieder de Schubert, de Schumann et de Brahms, qu'il possédait, en outre, la finesse de diction, la flexibilité des nuances et l'intimité voulues pour exprimer avec art des compositions de moindre envergure. Son succès a été très grand.

La partie symphonique n'était qu'un cadre brillant donné au soliste : Symphonie en *si bémol* de Schumann, ouverture *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven, toutes deux connues et appréciées de longue date. Comme nouveauté, des mélodies écossaises d'intérêt musical contestable, instrumentées par P. Gilson avec la « patte » que l'on sait.

***

Signalons, en outre, deux bonnes séances de musique données, l'une, au Nouveau-Théâtre, par Mme Eugénie Dietz qui a charmé un auditoire de choix par l'exécution de quelques œuvres de Bach, de Beethoven, de Byrd, de Chopin, de Schumann, de Borodine et de G. Fabre, interprétées avec un sentiment artistique très pur; l'autre, à la Grande-Harmonie, par Mme Marguerite Lallemand, pianiste également, dont la délicatesse de toucher, le charme et la grâce ont été unanimement appréciés. Outre quelques chœurs de musique ancienne exécutés par l'Octuor vocal de M. Soubre, on a applaudi l'*Adagio et fugue* de J.-S. Bach, joué par M. Ed. Deru avec style, bien que la fugue ait été menée dans un mouvement trop précipité. Rappelé, M. Deru a ajouté au programme la *Gavotte* de Bach, qui a affirmé davantage encore son succès.

LA MUSIQUE A LIÉGE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

O la grise, l'émolliente atmosphère de province ! Jamais ne fut-elle pour cette ville aussi épaisse qu'en le fade hiver qui s'écoule. Nul réveil d'art, nulle manifestation qui permette la diffusion de salutaires enthousiasmes. L'élan musical des années dernières s'est arrêté. Non point que manquent les concerts et fêtes musicales, mais parce qu'ils furent sans relief. Ce n'est pas le troisième des Nouveaux Concerts, donné avec le concours d'un violoniste intéressant d'une nervosité vibrante mais inquiétante, M. Cerrigo Serato, et de Mlle Gérardy, une aimable pianiste aux qualités de virtuose un peu prétentieuses, qui alluma les esprits.

Ce n'est pas davantage le deuxième Concert du Conservatoire, encore que figurât au programme la merveilleuse symphonie en *mi bémol* du « divin » Mozart, et bien que M. Ovide Musin, le nouveau professeur de violon du Conservatoire, fît preuve d'un habile mécanisme et d'une grande sonorité.

Peut-être faut-il noter les Quatuors Charlier et Maris-Jaspar, dont il faut louer les progrès.

Toute joie artistique qui nous fut octroyée vint du Quatuor Zimmer, de Bruxelles, et de deux soirées à la Société d'Émulation où nous entendîmes le Quatuor des dames viennoises de Mlle Soldat, ensuite M. Busoni.

Le Quatuor Zimmer a remporté un éclatant succès aux concerts

Dumont-Lamarche. On sait que Mme Dumont-Lamarche fit à la ville de Liége une donation destinée à organiser annuellement plusieurs séances populaires et gratuites de musique de chambre. Il importait que ces Liégeois, qui ne purent qu'au dehors compléter leur instruction et se créer une place marquante, y fussent appelés.

Avec une parfaite cohésion, un scrupuleux respect des œuvres, avec une souriante animation et d'exquises délicatesses, MM. Zimmer, Jamar, Lejeune et Brahy ont exécuté trois quatuors de Haydn, Mozart et Beethoven. La régularité des ensembles n'étouffe point les personnalités; de jeunes et vives sensibilités chantent avec les instruments.

A la Société d'Émulation, dans un récital d'œuvres choisies, M. Ferrucio Busoni a été longuement et frénétiquement ovationné. C'est un virtuose d'un art consommé. Il semble impossible de le surpasser en éclat. Quel ravissement d'ouïr sous les doigts prestigieux l'envolement des notes claires, rapides, perlées, et combien l'on s'émerveille des moelleuses douceurs du toucher, de la féconde richesse et de l'ampleur des sonorités ! Pour charmer à ce point l'oreille et l'esprit, il ne suffit pas d'une virtuosité, si prodigieuse soit-elle, il faut encore la souveraine puissance d'un tempérament d'artiste. C'est le privilège de M. Busoni, tous doivent le lui reconnaître, ceux-là mêmes qui lui voudraient moins d'éclat et plus de classicisme dans Bach et dans Beethoven.

***

Voici, en outre, à quelques jours d'intervalle, deux exécutions de réel intérêt.

Pour faire du neuf et tirer parti des éléments d'élite qu'il a su assembler et former, M. Dupuis choisit la seconde symphonie de Gustave Mahler qui requiert la coopération d'un orchestre très complet, de chœurs mixtes et de solistes. Ce choix le sollicitait d'autant plus que jusqu'ici aucune exécution n'en fut donnée en dehors de l'Allemagne.

La composition est imposante par la hardiesse et l'étendue de la conception. La profusion des moyens habilement utilisés, la manifestation d'une science instrumentale très approfondie, le généreux déploiement de toutes les ressources orchestrales et vocales en font une œuvre de valeur. Si la pensée initiale est d'un poète, les idées mélodiques, appelées à l'exprimer et à donner à l'ensemble la vie et l'ampleur, sont malheusement pauvres et souvent banales. Des trois premières parties, exclusivement symphoniques, la première paraît de beaucoup la meilleure. C'est, dans un mouvement d'*allegro maestoso*, un exposé qui a de la clarté et de la vigueur. La quatrième partie, d'un travail pénible trop apparent, contient un solo pour alto empreint d'un sentiment élevé. Le finale, où s'enlèvent dans un bel ensemble les voix des chœurs, de l'orchestre et de l'orgue, clame avec pompe et non sans grandeur une éclatante espérance de résurrection.

L'exécution, avec le concours des Dames amateurs et de la Légia, fut une des plus parfaites que Sylvain Dupuis nous ait données.

Quelques jours après M. Dupuis, avec les mêmes masses chorales et le même orchestre, interprétait la *Légende de Sainte-Elisabeth*, oratorio de Liszt.

La *Légende de sainte Elisabeth* marque dans l'œuvre du maître, sans qu'elle égale toutefois la *Faust-Symphonie*, précédemment applaudie à Liége. Certaines parties sont demesurément longues, se perdent en une vaine phraséologie; mais en d'autres, telles le *Prélude*, le *Miracle des Roses*, la *Prière*, le *Rêve*, le *Départ*, que de pure beauté, que de tendresse, de douce et pénétrante poésie, quelle angoissante détresse !

L'exquise figure de la sainte attendrit le Maître; chaque fois qu'elle absorbe sa pensée, il rencontre des accents d'une grâce, d'une chasteté, d'une séraphique douceur qui enveloppent l'âme d'une atmosphère de naïve et idéale bonté. Lorsqu'elle s'efface, que le décor ou d'autres personnages du drame surgissent, la symphonie, brillante encore par l'instrumentation, traîne en des développements excessifs et souvent lourds !

Les interprètes, chœurs et orchestre, ont eu la souplesse, la netteté et l'animation désirables. Les solistes, Mme Raick, M. A. Sistermans, dont plusieurs fois déjà nous avons admiré la voix ample et la diction solide, MM. Salden et Orban méritent des éloges. Mme Jeanne Raunay réalisait une Elisabeth touchante, à laquelle elle a prêté sa voix claire, sa simple et pure diction, sa grâce captivante.

X. N.

NOUVEAU LOCAL DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE VERVIERS

Exposition de Mlle Marcotte.

Verviers a maintenant sa « Maison des Artistes » comme elle a sa Maison du Peuple. La Société des Beaux-Arts a construit récemment une salle assez grande, pouvant servir de local d'exposition, de conférences et de concerts.

Plusieurs fois déjà, cet hiver, les Verviétois y ont entendu de la musique et des orateurs — ou des *liseurs*, car les orateurs sont plus rares. Dernièrement, une jeune société de musique de chambre y interpréta notamment une œuvre inédite de Lekeu, l'accompagnement pour cordes et piano du « Nocturne » édité jusqu'ici pour chant et piano seulement. Plus beau, plus large et plus émouvant parut encore ce Nocturne ainsi complété et une nombreuse assistance l'applaudit d'enthousiasme.

Très populaire et très visité, le nouveau local. Les œuvres de Mlle M.-A. Marcotte y attirent pour le moment tout un public d'amateurs. Parmi les quelques œuvres très intéressantes non encore exposées ailleurs, on remarque surtout un dessin impressionnant : le buste d'une *Enfant d'alcoolique*. Grands et beaux yeux un peu dilatés, front énorme, corps mince : toute la beauté et l'intelligence séduisantes des êtres déséquilibrés, prédestinés au malheur d'autrui ou d'eux-mêmes, soit que l'art, la science ou la vie exaspèrent en eux leurs fantaisies les plus exacerbées. Très réelle et de profonde observation aussi, l'étude d'*Idiote* et la veille flamande en prière : *Devant l'autel;* d'autres toiles encore, indiquant d'une façon toujours plus marquée les dons spéciaux de la jeune artiste pour ce que j'appellerai une émouvante documentation psychologique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Voix Passantes, poésies par Edouard Qued. Paris, L. Vanier. — *Le Naturalisme littéraire*, cours donné pour l'extension de l'Université libre à Anvers, Bruxelles et Courtrai, par Edmond Cattier. Bruxelles, P. Weissenbruch. — *La Louange de la Vie*, par Max Elskamp. Paris, *Mercure de France*. — *Entre trois feux*, comédie en un acte, en vers, par Ernest Hallo. Bruxelles

Ed. Lyon-Claesen. — *Poèmes confiants*, par HENRI VANDE PUTTE. Bruxelles, Georges Balat, éditeur. — *Essai de critique catholique*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. Gand, A. Siffer. — *Dans l'ombre du harem*, roman (sans nom d'auteur). Paris, Edition de la *Revue blanche*. — *Verlaine intime*, par CH. DONOS, d'après les documents recueillis par L. Vanier, illustré de gravures et d'autographes d'après des dessins et manuscrits de P. Verlaine. Paris, L. Vanier. — *Le Mariagicide*, comédie humaine en cinq actes et six tableaux, par le BARON CH. VAN BENEDEN. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Notre Langue*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Enluminures* (paysages, heures, vies, chansons, grotesques), par MAX ELSKAMP; avec des bois gravés par l'auteur. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Les Mains gantées et les Pieds nus*, par ANDRÉ RUYTERS. Bruxelles, Paul Lacomblez *La Crise virile*, par ALBERT JUBELLÉ. Paris, *Mercure de France*. — *Montagne* (forêt, plaine, mer), par PAUL FORT; deuxième série des *Ballades françaises*. Paris, *Mercure de France*.

PETITE CHRONIQUE

C'est tout un événement artistique que l'exécution intégrale des *Béatitudes* de César Franck que prépare pour vendredi prochain la Société des Concerts Ysaye.

En France, la première exécution intégrale eut lieu à Dijon, en 1891, pour les fêtes commémoratives de saint Bernard; à Paris, le 19 mars 1893, par les soins de M. Ed. Colonne, et l'on se rappelle la prodigieuse sensation produite et qui se traduisit par trois auditions successives. Des fragments en avaient été exécutés antérieurement, en 1878, au Trocadéro et à la Société nationale, puis en 1880 et en 1887, au concert donné en l'honneur de Franck au Châtelet.

Les *Béatitudes* ont été commencées en 1870 et furent publiées en 1880, chez Brandus. L'œuvre est composée sur le texte même des huit béatitudes énumérées par l'Evangile; la partition se compose d'une série de morceaux détachés, dont l'unité est établie par un *Leitmotiv*, une large phrase que chante la voix du Christ et qui symbolise la promesse de rédemption. Les différentes béatitudes sont mises en musique, tantôt sous la forme de récits exposés par le chœur ou par les solistes, tantôt sous la forme dramatique. L'ensemble forme une composition grandiose, « où la sévérité des formes de l'oratorio est tempérée par l'inspiration la plus tendre, où le mysticisme chrétien s'exprime avec une suavité merveilleuse, où la profondeur du sentiment n'a d'égale que la science du contrepoint la plus consommée, la pureté du style, l'élégance et la hardiesse de l'harmonie, où l'emploi des formes scolastiques et la complexité polyphonique se fondent en un flot d'exquises mélodies ».

Un deuil de famille oblige M. J. Wieniawski à clore la première série de ses matinées dominicales. Un avis ultérieur fera connaître la reprise de ces séances en la saison 1898-99.

Aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de relevée, reprise au Conservatoire de la *Passion selon saint Mathieu*, de J.-S. Bach.

La seconde séance du Quatuor Thomson aura lieu le mardi 19 avril.

Sous le titre *Nos Artistes à l'etranger; Josse de Corte, sculpteur yprois*, 1627-1679, M. MAURICE BEKAERT vient de publier chez l'éditeur Lyon-Claesen une notice documentée avec soin et illustrée dans laquelle, après avoir rappelé l'influence qu'exercèrent dès le XVe siècle les artistes des Flandres sur les maîtres d'Italie, il retrace la vie et l'œuvre de J de Corte, statuaire presque inconnu en Belgique bien qu'il soit né à Ypres, et dont l'œuvre importante justifie cette étude. Les archives d'Ypres et du Palais des Doges, à Venise, où résida l'artiste, ont été consultés par l'auteur, qui a pu, grâce à ces sources sûres, reconstituer la biographie du sculpteur flamand.

MM. Oscar Halle et Francis Nys ont ouvert hier, au Cercle artistique, une exposition qui restera ouverte jusqu'au 9 courant.

Les théâtres :

La direction de la MONNAIE annonce les premières représentations de M. Ernest Van Dyck pour mercredi et samedi prochains. L'artiste chantera *Tannhœuser*. Puis viendront, la semaine suivante, des représentations de *Manon*, de *Werther* et de *Lohengrin*.

Au THÉATRE DU PARC, changement d'affiche. Depuis hier, *Médor*, de M. H. MALIN, a remplacé la *Couvée*.

Le THÉATRE MOLIÈRE annonce pour samedi la première représentation de *Napoléon*, pièce inédite de MM. Meynet et Didier.

Au NOUVEAU-THÉATRE, samedi également, première de *Severo Torelli*.

Au THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, mercredi prochain, première représentation du *Papa de Francine*.

Une douloureuse nouvelle nous parvient : La mort inopinée d'un jeune artiste belge auquel paraissait s'ouvrir un bel avenir, le peintre Paul Kustohs, emporté en quelques jours par la fièvre scarlatine.

M. Kustohs est décédé à Paris, où il venait de s'installer. Élève du paysagiste Courtens, il débuta fort jeune, à l'âge de dix-sept ans, et depuis une dizaine d'années il prit part régulièrement aux expositions de Bruxelles et de Paris, où il se fit remarquer par la véhémence de son coloris et la fougue de son coup de brosse. A la dernière exposition de Venise, le roi d'Italie fit l'acquisition d'une de ses toiles. L'an dernier, il fit dans son atelier, à Bruxelles, une exposition assez importante de paysages et de marines qui lui attira, en même temps que des éloges, quelques critiques au sujet des procédés qu'il employait pour attirer sur lui l'attention. Mais devant la mort ces griefs s'évanouissent. Et l'on ne peut que regretter sincèrement la disparition d'un peintre dont la personnalité devait tôt ou tard s'affirmer.

L'Angleterre vient de perdre l'un de ses artistes les plus originaux : M. Aubrey Beardsley, le dessinateur et l'illustrateur que n'ignore aucun de ceux qui touchent au mouvement esthétique moderne. Bien qu'il meurt à vingt-quatre ans, Aubrey Beardsley laisse une œuvre considérable.

Citons, notamment, parmi ses plus belles compositions, celles dont il commenta la *Salomé* d'Oscar Wilde et le *Morte d'Arthur*, de Sir Thomas Malory. Les originaux de ces deux séries furent exposés, il y a trois ans, au Salon de la *Libre Esthétique* où ils charmèrent les artistes autant par la finesse et la sûreté du trait que par la fantaisie du style, amalgame singulier des formes de l'Extrême-Orient appliquées au modernisme le plus « up to date ». En s'appropriant et en combinant les éléments graphiques les plus disparates, Beardsley s'était créé une personnalité qui influa profondément sur ses contemporains. Les récentes compositions de Will H. Bradley et de ses continuateurs sont directement inspirées par les illustrations, à la fois décoratives et satiriques, du jeune artiste qui vient de mourir. C'est à Menton que Beardsley s'est éteint, phtisique.

La livraison de mars de *The Artist* contient une importante étude, ornée de dix phototypies, sur le peintre belge Edmond Van Hove, que l'auteur baptise : Un Memling moderne Parmi les nombreuses illustrations de cette artistique revue, citons encore des reproductions d'œuvres d'A. Baertsoen et de V. Rousseau.

D'autre part, le *Magazine of Art* consacre à M. Charles Van der Stappen, par la plume d'Émile Verhaeren, une étude des plus élogieuses illustree de sept reproductions. Dans l'*Artiste*, quelques-uns de nos affichistes belges : MM. Émile Berchmans, Victor Mignot, P. Van Loo sont l'objet d'une notice, également illustrée.

L'art belge, on le voit, est de plus en plus apprécié à l'étranger.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS. REDON. MALLARMÉ.
VERHAEREN. CONST. MEUNIER. &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 15. LE NUMÉRO 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 AVRIL 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

ANDRÉ RUIJTERS. *Les Mains gantées et les Pieds nus.* — EXPOSITIONS COURANTES. *Galerie Clarembaux. Au Cercle artistique. L'Aréopage du XX^e siècle.* — LA SÉPULTURE D'HIPPOLYTE BOULENGER. — NOTES DE MUSIQUE. *Les « Béatitudes » de César Franck. Dernière séance du Quatuor Zimmer.* — LES MATINÉES MUSICALES DE JOSEPH WIENIAWSKI A LA MAISON D'ART. — LES ARBRES ! TOUJOURS LES ARBRES ! VIVENT LES ARBRES ! — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Frédégonde.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

ANDRÉ RUIJTERS

Les Mains gantées et les Pieds nus (1).

Un livre charmant, d'un très jeune auteur belge. Un groupe d'œuvrettes d'art délicat : La *Dame nue dans du cristal*, — la *Maison dans les bois*, — la *Bergère et son mouton*, — l'*Insaisissable Amante*, — l'*Ermitage galant*.

ANDRÉ RUIJTERS a déjà sa place dans notre milieu littéraire. Il est connu au pays des Revues et des Revuettes. Il a publié : *Les Oiseaux dans la Cage*, — *la Musique et la Vie*. Récemment il fondait, lui quatrième avec Vandeputte, Toisoul et Rency, celle étiquetée : *Comme il nous plaira !* ayant en fronstispice une profession de foi de fierté non sans impertinence, ainsi qu'il sied aux nouveaux venus, redisant, comme nouveautés, mais en style rajeuni lamé d'insolence jolie, des choses que leurs aînés dirent jadis avec la même confiance et la même naïve outrecuidance, trouvant, moins qu'au temps présent, pour les signaler à la publique attention et leur dispenser les éloges mérités, de bons frères comme nous qui, ayant passé par tous les stades de la vie de Littérature, en ayant connu les joies et surtout les misères, savent de grand cœur, et aiment, crier aux vaillants qui arrivent les justes acclamations.

Nous les lisons, nous, ces jeunes. A savoir s'ils nous lisent ? C'est douteux. Les écrits des prédécesseurs font un si vaste fumier ! Et les prédécesseurs eux-mêmes durent si longtemps, si longtemps, trop longtemps, recommençant si indéfiniment les mêmes antiennes. Puis, les lire, ces devanciers, c'est vivre leur vie et qui ne veut maintenant vivre sa vie propre ? Or, vivre sa vie propre, en art, c'est donner son art, préférer son art, ne comprendre que son art, et trouver embêtant l'art des autres. C'est affaire au public de procéder à la besogne de lecture. Quant à l'artiste (au sens dernière bicyclette), qu'il s'exprime, qu'il s'extériorise en œuvres, qu'il se vide et c'est assez ! Confiance en soi, dédain des autres, voilà la consigne !

(1) Petit in-8°, 195 p. et tab. — Bruxelles, Lacomblez, 1898.

Ceci cathédrisé pour résumer la situation et la dégager de tout malentendu, je répète que le livre d'André Ruijters est « charmant et d'art délicat ». Il conte, il conte des chimères avec une grâce exquise. Des chimères amoureuses, séduisantes, menant l'amour en des méandres dont quelques-uns diverticulent dans le plus excitant érotisme sans jamais manquer à la plus élégante tenue esthétique. C'est d'un dandy, sentimental et sceptique, notant avec une adresse raffinée les plus subtils nuançages de la Nature et de la Passion, mais d'une passion à tendresse railleuse, se plaisant à l'émotion spirituelle, rieuse et caressante, pathétique et sarcastique, en un savoureux mélange, tout enguirlandé, truffé et embaumé de trouvailles délicieuses, d'imprévus, d'inédites images, foisonnant en mots de bonheur, et illuminé de rayonnement lunaire.

Certes, en dégustant ces fantaisies, reviennent des réminiscences du XVIIIme siècle, les bergeries soyeuses et élégantes de Watteau, les alcôves voluptueusement ravagées de Fragonard; c'est aussi l'œuvre adorable de Jules Laforgue, *Les Moralités légendaires ;* aussi les idylles trop oubliées de Georges Khnopff. *Mains gantées et Pieds nus* sont un maillon nouveau, d'or, de saphirs et d'émeraudes, s'ajoutant à la chaîne de ces œuvres gracieuses et parfumées. C'est la même tradition de galanterie exprimant tout ce qu'il y a d'idéal à la fois cuisant et égrillard dans l'amour noblement sensuel, masquant le déficit grotesque des gesticulations inévitables et faisant ressentir l'étrange beauté du « perdre la tête », quand la bonne entremetteuse Nature gratifie les mortels lamentables de quelque aventure de frissonnant bonheur.

Le style mis en travail par André Ruijters est d'une recherche extrême mais sans aucune déplaisance. On a promptement le sentiment qu'il s'approprie admirablement à ses affabulations de vie vraie s'irradiant en féeries. C'est bien celui qui s'adapte à ses personnages de libre et allègre imagination, mi-sylvains, mi-mondains, mi-hommes, mi-dieux ou déesses, mi-paysannes et mi-nymphes. Banville en a construits ainsi, de Régnier également, avec plus de gravité.

Ah! combien cette variété dans les expressions de l'âme humaine, chez nous, a de saveur. Quand on pense à l'œuvre récente d'Emile Verhaeren, *Les Aubes*, toute en violence, en tons rougeoyants, en statures puissantes, en épisodes de catastrophes, et qu'à côté, en même temps, on voit florir celle d'André Ruijters, avec ses draperies légères, ses fards, ses cosmétiques, ses paysages teintés de couleurs apâlies, ses personnages souples, frêles et gambadant, quelle joie esthétique émane du contraste, et quels espoirs dans la productivité de ceux qui, parmi nous, subissent l'influence divine du grand et puissant fluide artistique traversant notre Belgique et se concentrant en quelques dépôts, riches et féconds, chez ces privilégiés. Ah! s'ils pouvaient comprendre, laissant de côté tout pauvre orgueil, que rien de tout cela n'est créé par eux, mais par le milieu où ils ont surgi, par l'accumulation des ataviques efforts, et que sans cette communauté immense qui les a faits et les alimente encore, ils ne seraient rien! Comme alors leur art, libre de toute glorioleuse préoccupation, plus librement encore monterait vers les cieux!

EXPOSITIONS COURANTES

Galerie Clarembaux. — Au Cercle artistique. L'Aréopage du XXe siècle.

Jamais Bruxelles n'aura vu autant de peinture qu'en la présente saison. Au Musée, au Cercle artistique, à la Maison d'Art, à la Galerie Clarembaux les tableaux défilent, interminablement, développant des kilomètres de toile enduite de couleurs variées. A peine une exposition est-elle fermée qu'une autre lui succède, avant que le public et la critique et le personnel de la manutention et les huissiers de salle aient eu le temps de faire « ouf! » Un statisticien de nos amis a calculé que si l'on alignait sur les boulevards, cadre contre cadre, tous les tableaux soumis à l'appréciation des amateurs depuis l'ouverture du *Sillon*, en novembre dernier, on borderait exactement de paysages, d'intérieurs, de figures et de natures-mortes le parcours du tram électrique depuis la gare du Midi jusqu'à la gare du Nord. Le panorama serait attrayant, et agréable à contempler en bicyclette.

Il y a peut-être dans ce mode d'exposition et d'examen un progrès à réaliser. Il aurait l'avantage de faire gagner du temps à la critique. En attendant, les cartes d'invitation, illustrées d'alléchants dessins ou sévèrement calligraphiées sur bristol, continuent à pleuvoir dans les bureaux de rédaction. Les artistes pressés, trouvant les locaux habituels occupés, exposent chez eux, dans leur atelier. Ils récidivent dans les galeries publiques. Certains tableaux passent et repassent, comme les chevaux légendaires de *la Juive*. On les a vus dans un Cercle. On les retrouve dans un autre, en quête d'un acquéreur. Les peintres, à l'affût guettent le visiteur dès l'ouverture des portes, le happent, l'absorbent, ne le restituent à ses impressions personnelles que quand ils lui ont arraché quelques compliments dictés par la plus élémentaire bienveillance. D'autres font expédier aux journaux des comptes rendus tirés à la machine à écrire : « Hier s'est ouverte une exposition où la qualité compense la quantité..... M. X. expose un portrait d'une carnation aimablement suggestive..... L'*Intérieur* de M. Y. n'est pas sans mérite; il faut en vanter l'exécution sobre à la fois et sereine..... Le meilleur des envois est assurément celui de M. Z., un débutant qui nous donnera peut-être un jour des œuvres de réelle valeur. Déjà les aquarelles qu'il expose ne manquent pas de talent; s'il est facile d'y découvrir l'influence de certains aînés, on y trouve aussi l'indice d'une personnalité naissante. Un paysage est pour lui un état d'âme qu'il nous révèle parfois par des moyens suffisamment simples sans trop s'écarter de la réalité. »

Les âmes naïves s'imagineront que nous inventons ces jolies

phrases pour l'amusement de nos lecteurs. Elles sont extraites TEXTUELLEMENT d'une des nombreuses communications qui nous parviennent journellement et révèlent des mœurs nouvelles qu'il serait décent de ne pas laisser s'implanter. Déjà les éditeurs ont pris l'habitude de glisser dans les volumes qu'ils adressent aux journaux des comptes rendus tout faits. Les directeurs de spectacles, avec leurs billets de service, ont soin d'envoyer une note détaillant les mérites de la pièce jouée, les splendeurs de la mise en scène et l'incomparable talent des acteurs. Cela s'appelle, dans leur terminologie particulière, un « communiqué ». Et bénévolement les quotidiens insèrent ce fatras d'informations intéressées. Il est vrai que c'est en troisième page, petit texte, rubrique spéciale, et que le public renseigné discerne aisément le fil blanc dont ces malices sont cousues. Mais si les peintres s'en mêlent, il faudra leur ouvrir une colonne distincte. Que dis-je, une colonne? Un journal tout entier! Il est vrai qu'il y a, pour se défendre, la ressource du panier, de l'inestimable panier où s'amoncellent dans un désordre pittoresque les manuscrits baroques, les sollicitations égoïstes et les « communiqués » cités ci-dessus.

Ceci dit, récapitulons rapidement les expositions écloses aux premières caresses du printemps.

Mlle Clémence Van den Broeck montrait, à la Galerie Clarembaux, la semaine dernière, une série de tableaux et d'études ayant principalement pour dessein de nous initier aux sites et aux mœurs du Canada. Comme point de comparaison, l'artiste intercalait dans ces toiles exotiques quelques paysages des environs de Bruxelles. Des portraits de caïds exécutés en Algérie, des plages anglaises complétaient la démonstration. Le malheur est que l'auberge *Au pinceau de Rubens*, qui dresse à Eppeghem sa façade lézardée, ne diffère pas sensiblement, dans l'interprétation que lui donne l'artiste, de la *Maison de Moskoka* ou du *Coin de jardin à Glemcoe* qu'elle offre à la curiosité des touristes au long cours. Cette extension imprévue de la banlieue bruxelloise au delà de l'Atlantique déconcerte. Il est vrai que le *Lac Erié* pourrait tout aussi bien, si le catalogue ne renseignait le visiteur intrigué, passer pour la pièce d'eau du square Marie-Louise et le *Parc du Niagara* (*côté canadien*) pour la forêt de Soignes à la Petite-Espinette. Passons.

Au Cercle, chambardement des œuvres d'un groupe d'artistes qui avaient demandé collectivement la disposition des salles. Un jury sévère, mais juste, a renvoyé la plupart d'entre elles aux ateliers dont elles n'auraient pas dû sortir. Pour boucher les trous, on a fait une sélection dans l'exposition précédente, et voici deux demi-salonnets, juxtaposés, vaille que vaille, hurlant le disparate.

Dans la moitié la plus récente, un triptyque de Mlle Calais, dont un volet, *Vers la Lumière*, avait été exposé précédemment à la Maison d'Art. La *Fontaine d'amour* et *Ames solitaires* répètent, sans y ajouter d'intérêt, la première page de la jeune artiste. Peinture de sentiment et d'inexpérience. Puis encore quelques aquarelles de M. Jacquet, un aquarelliste déjà roublard quoique débutant, qui chausse délibérément les bottes de M. Stacquet. Une toile de M. Laureys, une autre de M. Guilleaume, l'une et l'autre sans intérêt, et c'est tout.

A ce médiocre assemblage a succédé une exposition de MM. Oscar Halle et François Nys, le premier Allemand, le second Anversois. Ici, du moins, on sent, de part et d'autre, une sincérité d'œil et d'expression. Le dessin de M. Halle est encore gauche, mais le coloris est harmonieux dans sa gamme discrète. Séduit par les clartés blondes du littoral, l'artiste a planté son chevalet à La Panne et en a rapporté de consciencieuses études de paysages et de figures.

C'est, principalement, la Zélande qui séduit M. Nys. Sa vision précise se complaît aux canaux rectilignes, aux jardinets géométriques, aux silhouettes nettement découpées sur l'éblouissante clarté du ciel. Sa palette a des crudités parfois excessives et tels rouges, tels orangés, tels bleus d'outremer détonnent comme des coups de cimbale dans le concert de ses notes de couleurs violentes. On souhaiterait voir ses tons plus rompus, mieux harmonisés. La matérialité du procédé apparaît trop visiblement. Les meilleures de ces toiles rutilantes? La *Maison des pêcheurs* et le *Jardin hollandais*, tous deux d'une vigueur et d'un éclat remarquables.

Au Musée, l'*Aréopage du XXe siècle*, un cercle qui ne s'était jusqu'ici manifesté que par des fêtes carnavalesques et philanthropiques, a ouvert une exposition de peinture et de sculpture où se coudoient les tendances les plus opposées, les œuvres les plus contradictoires, et dont le but reste énigmatique. On a invité, pêle-mêle, des artistes de talent reconnu et apprécié et les plus solides piliers du doctrinarisme artistique. Quelques jeunes artistes du *Sillon* et de *Pour l'Art* s'y manifestent à côté des barbes grises de l'*Observatoire* défunt. Des toiles ont, paraît-il, été refusées. On se demande, à voir celles qu'on y tolère, dans quels précipices avaient pu tomber les malheureux qui les ont peintes. Le Salon triennal lui-même n'offre pas un méli-mélo plus hétérogène. Celui de l'*Aréopage* n'a sur ce dernier qu'une supériorité : c'est d'être plus restreint.

Quelques œuvres méritent toutefois un examen : La *Mer*, une caractéristique figurine récemment modelée par Ch. Van der Stappen, l'*Heure de la rentrée* d'Émile Claus, les *Granges à Knocke* de F. Binjé, la *Danse nègre à Blidah* d'H. Evenepoel, les *Élégances* de M. G.-M. Stevens, deux portraits dramatiques de J. Gouweloos, les paysages de M. Blieck, P. Verdussen, F. Delgouffre, J. François; une marine d'A. Marcette; les dessins et estampes d'H. Meunier; des aquarelles, déjà vues pour la plupart, de Cassiers, Uytterschaut, Stacquet; la *Flandria*, en bronze, et un buste en marbre de J. Dillens, etc.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger [1].

La *Chronique*, qui avait, ainsi que nous l'avons dit, ouvert une souscription pour ériger un modeste monument à la mémoire du paysagiste Boulenger, a reçu de M. Ernest Doncker, receveur honoraire de la ville de Bruxelles, cousin et exécuteur testamentaire de la veuve de l'artiste, une lettre dont voici les passages essentiels :

Versailles, 2 avril.

La *Chronique* du 31 mars contient un article « Pour la tombe d'H. Boulenger », inspiré par un sentiment dont la famille et les amis du grand paysagiste seront très touchés, mais qui renferme une erreur initiale rendant la souscription inutile. H. Boulenger est mort à Bruxelles en août 1874; il fut inhumé provisoirement au grand cimetière, disparu depuis lors, du quartier de l'Est.

Au printemps 1875, Mme veuve Boulenger acheta au cimetière de Schaerbeek une concession à perpétuité et fit construire pour elle, pour son père, le général P.-S. du Pré, et pour son mari un caveau où fut déposé le cercueil de Boulenger.

Le général est mort en 1876 et Mme Boulenger en 1881. Les

(1) Voir nos deux derniers numéros.

trois défunts sont réunis dans la même tombe, laquelle est recouverte d'une dalle portant leurs noms.

Il y a trois ans, je reçus de l'administration communale de Schaerbeek avis que des travaux nécessitaient le déplacement de la concession ; la commune fournit un nouveau terrain et fit replacer la pierre tombale.

Je retiens de tout ceci le témoignage sympathique de votre journal et de vos souscripteurs que vous voudrez bien remercier vivement de la part de la famille et des amis les plus proches du pauvre Boulenger en leur faisant connaître les circonstances qui rendent inutiles leurs bonnes intentions.

Notre confrère fait suivre la publication de cette lettre des observations suivantes :

« C'est le déplacement de la tombe qui nous a induits en erreur, nous et le correspondant de l'*Art moderne*, qui le premier avait signalé le fait à l'attention des artistes. Guidés par les indications de notre correspondant, nous avons découvert hier cette tombe au cimetière de Schaerbeek, et sur une petite plaque de marbre nous avons, en effet, lu le nom du grand peintre.

Dans ces conditions, nous arrêtons la souscription, et nous tenons l'argent reçu à la disposition des souscripteurs, que nous remercions vivement d'avoir répondu à notre appel.

S'adresser à l'administration, de 10 h. à midi et de 3 à 6 heures. »

NOTES DE MUSIQUE

Les « Béatitudes » de César Franck.

Les Béatitudes, c'est le testament musical et spirituel du père Franck. Aucune de ses œuvres ne révèle avec plus d'intensité la ferveur candide de son âme en même temps que la maîtrise et la personnalité de son écriture. C'est, dans toute sa plénitude, l'expression du génie particulier d'un maître à la fois raffiné et simple, — raffiné dans le chatoyant tissu harmonique dont il revêt sa pensée, simple jusqu'à l'ingénuité dans les idées mélodiques qu'il met en œuvre.

Rien de plus séraphique et de plus pur que ces *Béatitudes*, dont la ligne harmonieuse se déploie à travers les épisodes tour à tour dramatiques, tendres, passionnés du récit, avec une noblesse et une unité de style admirables. Sur de médiocres vers, commentaire poétique banal du chapitre V de l'Évangile selon saint Mathieu, César Franck a construit l'un des plus beaux monuments religieux de la littérature musicale moderne ; c'est avec raison qu'on a nommé cette œuvre, à la fois mystique et d'émouvante humanité, « une cathédrale de sons ». Il faut remonter à J.-S. Bach pour en trouver l'équivalent. Par la hauteur de l'inspiration et la grâce mélodique, elle peut supporter la comparaison avec les grandes pages du maître d'Eisenach.

Des chœurs célestes ou terrestres, des chanteurs soutenus par la polyphonie d'un orchestre à la fois puissant et délicat, exposent les huit tableaux du vaste polyptyque. Dans chacun d'eux, vers la fin, le Christ apparaît, annoncé par un motif d'une noblesse admirable qui relie les divers panneaux l'un à l'autre. Et c'est lui qui proclame, avec une douceur ineffable d'accent, la maxime consolatrice :

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Royaume des cieux est à eux !

Dans son hiératisme et sa pureté, l'œuvre évoque une fresque de quelque maître italien du XV^e^ siècle. Et l'on est à la fois surpris et charmé en songeant qu'il s'agit non d'un pastiche ou d'une reconstitution, mais d'une composition originale et vivante, conçue à notre époque sceptique par un artiste sincère à qui une technique sûre a permis de réaliser sa pensée dans toute son harmonieuse splendeur.

Félicitons sincèrement la Société Ysaye de nous l'avoir fait connaître. C'est l'un des plus beaux titres de gloire de la jeune association, qui a mené à bien la difficile entreprise malgré des obstacles presque insurmontables. L'exécution exige, en effet, outre un orchestre de premier ordre, huit solistes aguerris, des chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants.

M. Gustave Huberti, l'âme de cette superbe manifestation artistique, a, sans ménager ses peines, discipliné et dirigé les chœurs de son Ecole de musique. Il faut lui savoir gré du talent et du dévouement qu'il a déployé. La sonorité des voix a été, par instants, d'un homogénéité et d'un fondu remarquables ; dans l'ensemble, très satisfaisante.

M. Huberti a trouvé de précieux collaborateurs en M^lles^ Duthil, Flament et Ernaldy, en MM. Demest, Debusschere, Dequenne, Henrotte, Mercier, qui ont chanté les soli en artistes et en musiciens. A citer hors pair M. Demest, réellement émouvant dans les récits du Christ.

Dernière séance du Quatuor Zimmer. (Salle Ravenstein)

Deux œuvres de Beethoven — un trio (op. 9 pour cordes) et le 13^e^ quatuor encadrant un concerto de Bach pour violons, altos, violoncelles et basse.

L'intéressant Quatuor, si bon interprète de la musique de Haydn et de Mozart où il excelle tout particulièrement, a rendu d'une façon caractéristique les œuvres de Bach et de Beethoven, avec la collaboration de M. Léon Van Hout, le plus bel alto que nous possédions. Travail très fouillé ; mise en relief du rythme et des dessins mélodiques. Cette interprétation très « sculptée » évoquait à mon imagination la mimique expressive d'une physionomie de penseur passionné et je m'étonnais que nul n'ait, par devers lui, et moult discrètement, jamais tenté de mimer un quatuor.

L'expression ou les expressions, l'état d'âme si l'on veut, reflété par cet ensemble d'artistes très harmonisés, se symbolisait pour moi par l'apparition d'un masque absolument souple, très fin, pur, transparent, s'ajustant à la pensée des deux géants musiciens. J'aurais voulu parfois que ce masque se tendit pour exprimer cette plus hardie, cette plus sauvage affirmation que j'aime à trouver en eux.

Mais quels sont ceux qui, interprétant ces génies *multiples*, peuvent en faire reluire à la fois toutes les facettes?

Et le Quatuor Zimmer en fait reluire de si attachantes !

Que la découverte de ces facettes soit due à une seule personnalité, qu'elle tienne aux origines wallonnes ou germaniques qui en musique ont quelque parenté, elle n'en est pas moins une traduction curieuse d'un coin rarement observé de la nature de Bach et de Beethoven.

Les Matinées musicales de Joseph Wieniawski

A LA MAISON D'ART

Dans l'intimité d'invités choisis, dans les petits salons du premier étage de la Maison d'Art à Bruxelles, discrètement, charmeusement, le dimanche matin, à des heures familières, sans

aucun apparat de réclame, pour des amis, pour des artistes, pour des esthètes, venus là sans aucune préoccupation mondaine, avec le seul souci de l'Art, pour en goûter dans la paix et l'amitié les jouissances, pour s'y laisser aller avec douceur et allégresse, JOSEPH WIENIAWSKI, quatre fois cet hiver (et c'eût été davantage, si une circonstance fortuite ne l'eut interrompu), a donné des matinées musicales exquises. Et ce n'était pas seulement le désir de plaire à ce groupe composé par lui d'éléments pris à ses relations préférées, mais aussi (et cette préoccupation mérite vraiment une spéciale louange) la volonté de produire quelques jeunes artistes, en des conditions de milieu parfaites, de les faire entendre, de préparer l'opinion à la compréhension de leur talent et de leur bonne volonté esthétique.

Quiconque assista à ces réunions si imprégnées de délicate réserve et de jouissances raffinées, en conserve le délicat souvenir et souhaite leur renouvellement comme leur extension. N'est-ce pas la meilleure façon de goûter l'Art que de le faire ainsi en dehors de toute bruyance, en dehors de l'habituel remuement des grandes auditions si souvent gâtées par le snobisme, le tapage et la mondanité puérile? Quelle institution charmante que celle de ces « Petits Concerts », à bureaux fermés, où ne se rendent que ceux dont l'âme a besoin d'une délestation harmonieuse, au moment même où cette envie les prend, et qui trouvent un esprit distingué et un artiste de grand talent pour fraternellement les satisfaire.

Voici les programmes de ces quatre matinées. Ils sont, mieux que toute autre explication, l'illustration de ce que nous venons d'écrire. Ils attestent le soin extrême de leur organisation et le service que Joseph Wieniawski a vraiment rendu à l'Art et à ses collaborateurs.

Nous espérons qu'il ne nous en voudra pas de rompre ainsi l'intimité ou plus exactement le secret de son œuvre bienfaisante et élevée. Qu'il veuille ne pas oublier qu'un intérêt supérieur fait souhaiter qu'elle trouve des imitateurs aussi noblement préoccupés de musique et aussi désintéressés que lui.

1re matinée. — DIMANCHE 7 NOVEMBRE 1897.

1. Troisième concerto en *ut mineur* pour piano (Beethoven), exécuté par M. Joseph Wieniawski. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. Quatre mélodies (Wieniawski) : *a) Prière; b) Élégie; c) Extase; d) Il m'aimait tant*, chantées par Mme Caroline Mège.

3. Sonate en *ré mineur* pour piano et violon (Wieniawski), exécutée par l'auteur et M. Edmond Willame, de Mons.

4. Fantaisie pour deux pianos (Wieniawski), exécutée par l'auteur et Mlle Mathilde Hannemann, de Copenhague.

2e matinée. — DIMANCHE 5 DÉCEMBRE 1897.

1. Concerto *en la mineur* (Schumann), exécuté par M. J. Wieniawski. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. Quatre mélodies (Schubert) : *a) Le Voyageur; b) La Jeune Religieuse; c) A toi mes seules amours; d) La Truite*, chantées par Mlle Julie Decré.

3. Sonate en *ut mineur* pour piano et violon (Beethoven), exécutée par MM. J. Wieniawski et Édouard Deru.

4. *a)* Nocturne; *b) Sur l'Océan*; *c)* Polonaise triomphale, pour piano (Wieniawski), exécutés par l'auteur.

3e matinée. — DIMANCHE 9 JANVIER 1898.

1. Sonate pour deux pianos (Mozart), exécutée par MM. J. Wieniawski et Arthur Van Dooren.

2. *a) Un Dimanche* (Brahms); *b)* Stances de *Sapho* (Gounod); *c) Noël* (Holmès); *d) Les Oiselets* (Massenet), chantés par Mlle Élisa Morand.

3. Trio en *sol majeur* pour piano, violon et violoncelle (Raff), exécuté par MM. J Wieniawski, Maurice Leenders, directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, et Jean Strauwen.

4. *a)* Ballade (op. 31); *b)* Valse-caprice, pour piano (Wieniawski), exécutées par l'auteur.

4e matinée. — DIMANCHE 6 MARS 1898.

1. Concerto (op 20) (Wieniawski, exécuté par l'auteur. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. *a)* Air de l'opéra *Les Bayadères* (1810) (Catel); *b) Mignon*, mélodie (Moniuszko); *c) Le Rêve du prisonnier* (Rubinstein), chantés par Mme Denefve-Van Daele.

3. Deuxième sonate en *la majeur* pour piano et violon (Raff), exécutée par MM. J. Wieniawski et Gustave Walther, d'Anvers.

4. *a)* Ballade en *fa majeur* (Chopin); *b)* Valse-caprice en *ut majeur* (Tausig), pour piano, exécutées par M. J. Wieniawski.

Les Arbres! Toujours les Arbres! Vivent les Arbres!

Le respect des arbres est le signe d'une âme harmonieuse!
EURIPIDE.

M. ARTHUR COSYN est un vélocipédiste émérite. Cela lui a donné l'amour des arbres! Le *Touring Club de Belgique*, cette immense alliance des touristes, défenseurs des beaux sites, des belles routes, des heureux paysages, en un mot de la puissante et charmante Cybèle antique, ce symbole de la nature harmonieuse, vient de faire paraître sous le titre : *La Question des Routes*, un nouveau travail de l'intrépide promeneur « à roulettes », ami de nos frères les arbres, de nos mères les forêts, de nos sœurs les verdures. On y lit, avec joie, entre autres délectables pensées :

« Qu'il me soit permis de réserver un de ces vœux, et non le moindre, à la sauvegarde des plantations qui sont l'ornement obligé des routes. Un prétendu intérêt agricole, servant d'ordinaire à masquer un simple intérêt électoral, est encore mis en avant pour justifier des actes d'imbécile vandalisme accomplis le long de nos voies publiques. On cède aux revendications, issues de préjugés religieusement entretenus, de campagnards qui considèrent l'arbre au point de vue du tort que celui-ci peut faire aux cultures et lui ont voué la haine tenace du propriétaire contre tout ce qu'il croit porter atteinte quelconque à sa propriété.

« On oublie tout d'abord que l'arbre est le complément, un élément essentiel de la route, que le public, c'est-à-dire tout le monde, a droit à une route ombragée et qu'on ne peut méconnaître ce droit pour donner une satisfaction — d'ailleurs illusoire — à des intérêts particuliers.

« Illusoire, en effet; une statistique récente, on l'a vu, a établi le tort réel que pouvaient faire aux cultures les plantations de notre réseau routier. Il se chiffre par une vingtaine de mille francs pour l'ensemble du territoire. Imaginez, d'après cela, le tort causé à chaque particulier! A ce prix là, on peut hardiment, n'est-ce pas, maintenir avec énergie le principe de la conservation des arbres et dénoncer impitoyablement comme acte de vandalisme caractérisé toute tentative d'abatage invoquant pareille raison d'intérêt agricole? Vingt mille francs pour nourrir l'ensemble de nos plantations routières, c'est vraiment donné!

« D'autant plus que le propriétaire d'un champ que longe une voie publique devrait être le premier à respecter cette voie, qui,

par son établissement même, a apporté à sa propriété, en la rendant accessible, une plus-value largement compensatrice du minime préjudice dont il croit devoir se plaindre.

« L'effort accompli pour réformer de tels abus a déjà empêché certaines dévastations. Mais il faut aller plus loin. Multiplier les sauvetages est bien; arriver aux solutions radicales est mieux.

« Celles-ci, dans l'espèce, consisteraient en un changement d'habitude qui rendit impossibles, désormais, les odieuses pratiques signalées et fit entrer dans les mœurs le respect des arbres.

« Pour cela, il est peut-être nécessaire que les administrations publiques commencent par donner l'exemple aux particuliers. »

Chronique judiciaire des Arts

Frédégonde

Un M. Dubout, auteur d'un drame dont le succès n'a pas répondu à ses espérances, a trouvé bon de « traîner devant les tribunaux » M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'avait pas jugé à propos de publier la longue, très longue réponse que l'auteur vexé avait écrite à M. Jules Lemaître, signataire de l'article consacré, dans la *Revue*, à *Frédégonde*. Le tribunal de la Seine avait, comme de juste, débouté M. Dubout de sa singulière prétention et consacré, une fois de plus, les droits de critique que possède un écrivain à l'égard d'une œuvre soumise au jugement public.

Mais voici que la Cour d'appel vient de réformer le jugement. Elle condamne M. Brunetière à insérer la réponse de M. Dubout et à payer 50 francs d'amende!

L'auteur de *Frédégonde* a eu le bon goût de renoncer à la publication de son factum. Mais le principe admis par la Cour n'en est pas moins stupéfiant.

Si l'arrêt français faisait jurisprudence, il serait désormais impossible d'apprécier librement les œuvres jouées sans s'exposer aux pires désagréments. C'est ce que l'*Intransigeant* fait ressortir éloquemment dans la note dont il fait suivre la nouvelle de la condamnation de M. Brunetière :

« Cette solution inattendue d'une affaire qui intéresse au plus haut degré le monde littéraire est grosse de conséquences dont les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* pouvaient éprouver la rigueur.

Heureusement, M. Dubout renonce a exercer le droit de réponse que la chambre des appels correctionnels lui reconnaît. C'est consolant pour les abonnés de M. Brunetière, car il eût pu convenir à l'auteur de la soporifique *Frédégonde* de reproduire dans sa réponse toute sa pièce, qui n'est, hélas! ni brève ni gaie.

Ils échappent à cette épreuve douloureuse, mais la solution judiciaire n'en subsiste pas moins et l'on prévoit ce que ce précédent va causer de désarroi dans le monde de la critique.

A l'apparition d'une œuvre nouvelle, il faut s'attendre à lire dans les journaux des comptes rendus de ce genre :

« Le théâtre du... vient de représenter une pièce de M. X..., intitulée... Les interprètes, MM. A..., Z..., V. .; Mmes C..., D..., K... méritent les plus grands éloges, ainsi que les décorateurs et les couturiers. Quant à l'œuvre elle-même, nous avons le regret de n'en rien dire : la loi ne nous permettant pas de l'apprécier, sans que nous soyons exposés à nous voir obligés de la reproduire intégralement dans nos colonnes. »

Et encore, l'auteur, se trouvant « suffisamment désigné » par la lettre X., peut-il imposer au journal la publication de son œuvre, surtout s'il s'agit d'une insanité. »

Le mot de la fin a été dit par un ami de M. Dubout, qui a fait circuler dans les couloirs du Palais, après la décision de la Cour, le quatrain suivant :

Cet arrêt est sans défaut,
Frédégonde, reine altière,
Ayant vaincu Brunehaut,
Devait vaincre Brunetière.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. OEuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

BARCELONE. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais expirés. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

COGNAC. — Expositition municipale, Beaux-Arts et art appliqué. 10 juin. Délais : notices, 1er mai; œuvres : 1er juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

DIJON. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Demandes d'admission : 5 mai, dernier délai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

PARIS. — Exposition internationale d'art photographique (5me Salon de Photo-Club). Galerie des Champs-Élysées. 3-29 mai. Délai d'envoi : 15 avril. Renseignements : *M. P. Bourgeois, secrétaire général, 44, rue des Mathurins, Paris.*

PARIS. — *Société des artistes français.* Salon de Paris. (Galerie des machines, avenue de la Bourdonnais.) 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture*, 18-21 mars; *dessins, aquarelles, pastels*, etc., 18 et 19 mars; *art décoratif*, 30 et 31 mars; *sculpture, gravure, architecture*, 1er-5 avril; *médaillons, bustes, statuettes*, etc., 1er et 2 avril; *sculpture décorative*, 9 et 10 avril. Renseignements : *M. J.-P. Laurens, membre de l'Institut, président.*

PARIS. — *Société Nationale des Beaux-Arts.* Champ de Mars (Galerie des Machines). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture et gravure* 24-26 mars; *sculpture*, 29-31 mars; *architecture et objets d'art*, 4-6 avril. Pour les sociétaires et associés : 11-13 avril, 18-20 avril, 23-25 avril.

PÉRIGUEUX. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi : notices, 1er mai; œuvres, 5 mai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

ROCHEFORT-SUR-MER. — Exposition internationale et coloniale. Section des Beaux-Arts. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Dépôt à Paris, 1er-30 avril, chez M. Pottier, 14 et 9, rue Gaillon. Envois directs à Rochefort : 15-30 avril.

TUNIS. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délai d'envoi expiré. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

Petite chronique

Une double exposition s'est ouverte hier au Cercle artistique. La grande salle est occupée entièrement par une importante série de paysages de M. Courtens. Dans l'autre salle, M. G. Guffens expose les reproductions qu'il a exécutées en Italie des fresques de maîtres anciens. Nous avons parlé récemment de celles-ci lors de l'exposition privée qu'en fit l'artiste dans son atelier (1).

Les œuvres de MM. Courtens et Guffens seront visibles jusqu'au 20 courant.

L'État français vient d'acquérir des œuvres de Steinlen, de Willette et de Carlos Schwabe pour le Musée du Luxembourg. Ces artistes, on le sait, ne sont pas précisément des « pompiers ». Voilà qui est d'un bon exemple pour notre commission bruxelloise, qui n'a pas jugé, jusqu'ici, que Théo Van Rysselberghe, Fernand Khnopff, Émile Claus, Anna Boch, Jean Delville, Georges Minne, G. Vogels, Charles Doudelet et tant d'autres fussent dignes d'être représentés au Musée. Il est vrai qu'on ne pourrait raisonnablement exiger de M. le ministre d'État Beernaert, de M. le comte de Beaufort et d'autres membres très compétents et très autoritaires de la commission la largeur d'idées et l'éclectisme de M. Léonce Bénédite.

Ces messieurs préfèrent, on le sait, à l'art vivant et jeune les toiles rances de Broerman, d'Herbo et de Dell'Aqua dont ils ont acquis, récemment, d'indescriptibles spécimens.

Il est question de modifier la monnaie belge. Le type actuellement en cours a été malmené avec raison dans un rapport à la Chambre par M. Auguste Delbeke, député d'Anvers, qui, en sa qualité de numismate et d'esthète, avait dans la question une compétence spéciale. Souhaitons qu'on confie la composition des modèles nouveaux à des artistes capables, et non à quelque Vanden Bussche de la gravure en médailles, comme il s'en rencontre trop. Il est essentiel que la Belgique, qui se relève dans tous les domaines, donne, ici encore, un exemple de goût artistique. Qu'elle n'imite pas la France, surtout, qui a eu la main si malheureuse en confiant à M. Roty la création des monnaies divisionnaires d'argent. « La Semeuse » qui vient d'apparaître sous forme de pièces de dix sous est franchement ratée. La figure est d'échelle trop restreinte, à relief insuffisant. Le revers n'a aucun intérêt. Il est vrai qu'en quelques mois de circulation la pièce sera usée et qu'on pourra en faire une autre avec l'espoir de mieux réussir.

L'Association belge de Photographie célébrera prochainement le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle ouvrira du 1er au 31 mai, au Cercle artistique, une exposition d'art photographique qui promet d'offrir un grand intérêt. Un congrès sera tenu le 16 mai au palais du Midi, siège de l'Association. Une soirée de projections, un banquet, une excursion aux environs de Bruxelles seront offerts aux délégués étrangers que le jubilé de la Société amènera en grand nombre parmi nous.

A propos de photographie, signalons les portraits d'artistes belges et d'hommes de lettres dont M. Alexandre vient d'inaugurer la série. Ces portraits, tirés en platinotypie, sont exécutés sans retouches avec une entente de la lumière, une vérité d'attitudes et une fidélité d'expression tout à fait remarquables. Ce sont des œuvres d'art, au vrai sens du mot. La série se compose, jusqu'ici, de MM. Baertsoen, Jean Delville, Lagae, A.-J. Wauters, R. Nyst, Octave Maus, F. Khnopff, Mme H. Ronner, etc.

Les Théâtres :

La direction de la Monnaie annonce pour mercredi prochain la première représentation de M. Ernest Van Dyck. L'éminent artiste se fera entendre dans *Tannhäuser*.

Au Parc, *Médor*, de M. H. Malin, une étude très fine qui rappelle Labiche avec la tournure d'esprit ironique de Courteline, tient l'affiche.

(1) Voir l'*Art moderne* du 19 décembre 1897.

Depuis hier, le Nouveau-Théatre joue *Severo Torelli*, de F. Coppée.

Depuis hier aussi, au Théatre Molière, *Napoléon*, pièce inédite en cinq actes et neuf tableaux.

Au Nouveautés, le *Papa de Francine*, la dernière fantaisie musicale de L. Varney, avec un désopilant intermède mimé par les Price.

Au Théatre des Galeries : Cette semaine, reprise de l'*Auberge du Tohu-Bohu*.

Le *Guide musical* annonce que Mme Bréma est, dès à présent, réengagée par la direction de la Monnaie pour l'an prochain. La grande artiste donnerait quelques représentations de l'*Attaque du Moulin* et de la *Valkyrie*. Dans ce dernier ouvrage elle chanterait non pas le rôle de Fricka qu'elle tient à Bayreuth, mais celui de Brunnhilde. Voilà une nouvelle qui fera plaisir à tous les artistes.

M. Renaud, l'excellent baryton de l'Opéra, chantera à Londres, au mois de mai, le rôle de Wolfram de *Tannhäuser en allemand*. Il étudie en outre, dans la même langue, celui d'Amfortas en vue des représentations de Bayreuth. Il est curieux de constater que le théâtre de Wagner recrute hors de l'Allemagne ses meilleurs interprètes : MM. Ernest Van Dyck et Blauwaert, tous deux Belges; M. Van Rooy, Hollandais; Mme Brema, Anglaise; Mme Gulbranson, Suédoise.

Les artistes chargés d'exécuter, sous la direction de M. A. De Vriendt, la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, viennent d'achever les projets qu'ils destinent à ce travail d'ensemble. M. Pharazyn a choisi pour sujet le *Landjuweel;* M. P. Verhaert, l'*Arrivée à Anvers des premières cargaisons de sucre;* M. Boon, l'*Institution de la Bourse;* M. De Jans, *Quentin Matsys reçu à la gilde de Saint-Luc;* M. Houben, l'*Institution de la première Ecole de musique anversoise.*

Le pianiste-compositeur Jules Schulhoff est mort à Berlin le 13 mars. Jules Schulhoff! Ce nom est presque inconnu de la génération actuelle. Depuis longtemps l'artiste qui le portait vivait dans la retraite, après avoir jadis, aux belles années du romantisme, brillé au premier rang des virtuoses du clavier, à côté des Thalberg, des Liszt, des Dreyschock, des Döhler. Elève de Tomaschek, à Prague, il alla dès 1842 se fixer à Paris où il fit la connaissance de Chopin, qui devait avoir sur son art une profonde influence. C'est chez un fabricant de pianos que le hasard mit le débutant en présence du maître. Schulhoff, présenté à Chopin, fut d'abord accueilli plus que froidement. Mais quand il se mit au piano et joua l'une de ses compositions à l'auteur des *Nocturnes*, la glace fut vite rompue : « Vous êtes un vrai artiste, — un collègue ! », s'écria Chopin en serrant la main de l'adolescent. Les succès que remporta dans la suite le musicien tchèque en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Russie confirmèrent pleinement l'appréciation si spontanément élogieuse de Chopin. Sa maison fut un centre artistique où fréquentait l'élite des artistes. Et c'était une jouissance d'art raffinée que de l'entendre exécuter avec Joachim ou avec Franz Ries une sonate de Beethoven ou de Mozart. La dernière fois que Schulhoff vint en Belgique, il y a deux ans, nous passâmes une soirée avec lui chez son gendre, M. Joseph Wieniawski. Malgré son grand âge il avait conservé le charme d'une conversation émaillée d'aperçus personnels, de souvenirs intéressants. Ce fut, certes, en même temps qu'un artiste, une personnalité éminente.

M. Antoine Seidl, l'un des chefs d'orchestre wagnériens en vue, vient de mourir à New-York, âgé de quarante-huit ans. C'est lui qui dirigea, on s'en souvient, les représentations de la Tétralogie données de 1881 à 1883 par Angelo Neumann en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Italie, et qui furent interrompues par la mort tragique de Mme Reicher-Kindermann, l'interprète émouvante de Brunnhilde. M. Seidl accepta ensuite le poste de chef d'orchestre au *Metropolitan Opera house* de New-York, où il conduisit pendant quinze ans les représentations wagnériennes et les concerts. L'an dernier, il dirigea à Bayreuth les représentations de *Parsifal*, dont la première seule fut conduite par Félix Mottl.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS. REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER. &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 AVRIL 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA COMMISSION DES MUSÉES. — AU CERCLE ARTISTIQUE. *MM. F. Courtens et G. Guffens.* — PAUL LECLERCQ. *L'Etoile rouge.* — ARCHITECTURE. *Le nouvel hôtel communal de Saint-Gilles.* — NOTES THÉATRALES. Monnaie : *Tannhäuser* Théâtre Molière : *Napoléon.* Nouveau-Théâtre : *Severo Torelli.* Théâtre du Parc : *Médor.* Théâtre des Galeries : *L'Auberge du Tohu-Bohu.* Palais d'Été : *Mlle Valentine Petit.* — NOS AMIS LES ARBRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Droit d'auteur sur les affiches.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LA COMMISSION DES MUSÉES

Elle a, de tout temps, fait beaucoup parler d'elle, la Commission des Musées! Cette commission, investie de l'enviable privilège d'enrichir nos collections anciennes de belles œuvres (ce qui n'est pas difficile quand on dispose du large subside mis annuellement par l'État à la disposition de cet esthétique service) et de former nos collections modernes en encourageant nos artistes vivants et peinant, ce qui est beaucoup plus embarrassant, vu les controverses sans cesse en action quand il s'agit DU NEUF dans les Arts.

La dite Commission s'acquitte de sa double mission suivant un programme vieillot et des procédés départementaux et bellement doctrinaires dont l'opinion s'est à maintes reprises, mais sans suffisante persévérance, préoccupée, et que l'*Art moderne* s'est efforcé, plus d'une fois, de mettre en toute la beauté de leur pauvre mécanisme. Il n'est pas inutile d'y revenir, alors que récemment encore elle les a manifestés avec une ténacité officielle qui serait impudente si elle ne paraissait inconsciente.

Pour l'acquisition des œuvres destinées au Musée Ancien, la Commission, d'ordinaire, attend patiemment que quelque marchand qui semble attitré auprès d'elle ait déniché chez un particulier ignorant un tableau qu'il acquiert la plupart du temps moyennant option, et qu'il vient offrir à ce groupe de « Commissionnaires » moyennant un prix remarquablement surélevé. L'objet est examiné avec bienveillance si le présenteur est *persona grata*, et presque toujours acheté, sauf à subir un rabais, cliché en son tarif, dont on a tenu compte dans le prix demandé d'abord, de telle sorte que l'accord n'est pas difficile. S'il n'était pas dans les usages d'envelopper toutes ces opérations d'une réserve confidentielle, ce serait une curieuse histoire que celle des achats ainsi perpétrés, avec indication des sommes et des vendeurs. On verrait de quel joli monopole sont investies certaines personnalités et la confiance bête que l'on a dans leurs affirmations en ce qui concerne le mérite, la valeur et l'authenticité des œuvres.

Il serait si simple de faire appel à tous ceux qui ont quelque tableau des écoles disparues, de les convier à les exposer dans une salle qui serait comme l'anticham-

bre de notre Musée, d'appeler le public, les artistes, les amateurs, les brocanteurs à les voir, d'écouter leurs appréciations, de se guider d'après cet ensemble de renseignements et de jugements qui manqueraient rarement de faire une complète lumière. Mais ce système vraiment démocratique et sûr ne paraît pas compatible avec « l'importance et la dignité » de ces messieurs de la Commission qui croiraient leur rôle et, surtout, leur autorité amoindries, et ils continuent à faire en catimini une besogne douteuse où fréquemment ils sont dupes de leurs prétendues connaissances artistiques et de leurs complaisances.

Pour les acquisitions destinées au Musée moderne, c'est bien pire. Ici la question du favoritisme pour quelques individualités vivantes et celle des préventions, soit au profit de certaines écoles, soit au détriment de certaines autres, jouent le grand jeu !

C'est que, à quelques exceptions près, les membres de la fameuse Commission sont pris parmi les conservateurs et les retardataires les mieux qualifiés de l'Art. Leur liste, telle qu'elle est formée actuellement par exemple, est significative à cet égard. Le Bonzisme le plus authentique y tient la majorité et les observations contredisantes de la minorité ne servent qu'à irriter la perruquerie de ceux qui invariablement se décident pour ce que le plus pur arriérisme dilectionne. Aussi, à quelques exceptions près, notre Musée moderne est-il un ensemble remarquable de médiocrités, et, ce qu'il y a de particulièrement curieux, quand on acquiert pour lui une œuvre d'un artiste déjà justement classé, c'est presque toujours une de ses moins bonnes productions, un rebut, que l'on accapare.

Et pourtant, quand on songe à ce qu'a été l'Ecole belge depuis trente années ! à ce que fut l'Ecole française depuis soixante ans ! quand on songe aux prix moyennant lesquels on eût pu obtenir à l'origine, avec un peu de flair, avec quelque confiance dans l'originalité et le neuf, des toiles devenues archi-célèbres, dont de multiples esprits clairvoyants signalaient l'inévitable avenir, certes le Musée moderne de Bruxelles serait à l'heure actuelle le plus brillant du monde et n'eût pas coûté la moitié du prix de toutes les odieuses sottises par lesquelles on l'a encombré de toiles bonnes à être percées à coups de parapluie ou à servir de préservatifs aux serres pendant les chaleurs caniculaires. Les sages messieurs de la Commission ont mis ordre, par leur pleutrerie artistique, à un résultat aussi scandaleux que celui d'avoir un musée magnifique.

Ces pratiques continuent. Hélas ! elles dureront longtemps encore. En ces derniers temps, en fait d'œuvres modernes, on a, par exemple, acheté du Dell'Acqua, du Broerman et de l'Herbo ! Du temps où régnait aux Beaux-Arts l'active individualité, hardie, oseuse, qui avait nom Jules de Burlet, il avait cru pouvoir acquérir un grand *Hiver* de Claus, l'artiste superbe dont la maîtrise est désormais indiscutée. La Commission refusa de ratifier ! Le faire du peintre l'avait ébouriffée, avait dérangé toutes les habitudes et toutes les certitudes de ces podagres. L'œuvre est actuellement reléguée, à titre de mobilier, dans le cabinet de M. De Bruyn au ministère de l'agriculture et y éblouit le visiteur.

Aux dernières expositions de la Libre Esthétique et de l'Art idéaliste, trois œuvres se manifestaient, chacune en sa beauté spéciale et saisissante, en un trio d'expressions de l'Art belge contemporain comme rarement il fut donné d'en voir : *L'École de Platon* par Jean Delville, *L'Heure embrasée* par Théo Van Rysselberghe, *La Nature* par Léon Frédéric. Les nobles artistes y avaient, chacun en l'originalité puissante de la maturité de son talent, donné le plein de leur âme et de leur métier. Les tendances étaient différentes, heureusement ! car que serait le Beau sans la diversité ! Des éloges enthousiastes et des critiques amères ont enveloppé chacune des trois œuvres du concert contradictoire qui est la marque la plus sûre de la hauteur et de la valeur esthétique. Nul ne pouvait les voir sans être arrêté par leur spécialité étrange, affirmative d'un art qui ne doit rien à la fade et inémouvante imitation, aux tristes et stériles maximes de l'école.

C'était, assurément, l'occasion de cueillir ces trois belles choses, véritables jalons sur la route de notre art national, sonnant une heure grave dans son évolution, fixant une étape importante, radieuse pourrait-on dire. C'étaient des faits historiques. Au devoir pieux de saisir, pour en faire jouir la généralité, ces grands témoignages de notre vitalité, se joignait celui d'honnorer, d'encourager solennellement les trois peintres qui dotaient notre École aussi richement, et d'affirmer devant le pays entier, par un triple hommage, s'accentuant par sa solidarité, l'élévation et la belle témérité à laquelle nous sommes parvenus. C'eût été une belle fête et un fécond exemple de réunir ainsi, en un même groupe fraternel, les superbes extériorisations de ces cerveaux si opposés en leurs visions, si semblables dans leur amour de l'Art et dans leur volonté entêtée d'avancer incessamment !

Ah ! bien oui ! Les trois œuvres ont mis les « Commissionnaires » en colère. Les uns les ont invectivées, les autres ont craché dessus leurs dédains, leurs sarcasmes idiots, voire leur mépris, et toutes les vieilles paroles radotantes de cerveaux ankylosés dans les lieux communs académiques. En vain des hommes comme Cardon et Wauters ont défendu les droits de l'art nouveau. On les a froidement étranglés dans un de ces votes à canne levée qui devraient être le monopole des aniers, tenant « leur sceptre à la main », comme dit La Fontaine.

Et le groupe, traînant la semelle et boitillant, s'en est allé, chevrotant, choisir deux autres toiles, bonnes, certes, et d'artistes vaillants, mais qui n'avaient pas la vertu spéciale et caractéristique de symboliser les avancées de notre Art. Sainte Routine a une fois de plus été fêtée.

C'était M. Beernaert, président de la Chambre, qui menait la cérémonie! Il fallait un mathématicien, on prit un coryphée de la représentation proportionnelle! *Sic itur ad astra!*

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. F. Courtens et G. Guffens

L'assonance de leurs noms est le seul trait d'union entre les deux artistes, aux antipodes l'un de l'autre, qui se partagent fraternellement les galeries du Cercle artistique.

On sait la rapide fortune de l'un, dont les paysages haut cotés sont entrés d'emblée dans les musées; le lent et patient et persévérant labeur de l'autre, qu'une prédilection pour les écoles d'autrefois ramène invinciblement à l'étude des chefs-d'œuvre déployés sur les murailles des cathédrales et des campi santi, dans les cloîtres silencieux et les chapelles muettes de l'Italie.

Une visite à l'atelier de M. Guffens nous a permis, il y a quelques mois, d'apprécier la probité avec laquelle l'alerte vieillard s'applique à doter la Belgique des reproductions de quelques-unes des plus belles fresques qui font la gloire de Florence, de Rome, de Padoue, de Milan, d'Orvieto (1). L'exposition qu'il vient d'ouvrir réunit l'ensemble des travaux qu'il a exécutés en Italie au cours de trois ou quatre années d'une inlassable activité. Elle fait passer sous les yeux, dans la vérité de leur coloris et la diversité de leurs procédés, sinon dans la plénitude de vie qui les fait palpiter et qu'on ne retrouve pas dans les copies de M. Guffens, les chefs-d'œuvre des écoles florentine, toscane, milanaise, ombrienne, vénitienne. Giotto, Mantegna, Piero della Francesca, Botticelli, Raphaël et Lo Spagna, Signorelli et Pinturicchio, Bellini et Filippino Lippi, Melozzo da Forli, Masaccio et Luini sont représentés soit par d'expressifs fragments, soit par des compositions entières comme le *Saint Jacques* de Mantegna ou la *Visite de saint Antoine à saint Paul,* par Pinturicchio.

M. Guffens s'est si exactement assimilé le style des maîtres du XIVe et du XVe siècle que les portraits qu'il peint d'après nature, en l'an de grâce 1898, paraissent, eux aussi, empruntés à quelque fresque d'un disciple de Cimabue ou du Pérugin. Les portraits de M. Gevaert, de Mlle Beernaert et de Mlle Guffens, intercalés dans le programme austère de ce concert spirituel, n'apportent aucune note discordante, aucun accord dissonant. Mais peut-être une ressemblance fortuite nous fait-elle prendre pour des personnages contemporains les mystiques héros choisis comme modèles par quelque maître florentin de jadis...

M. Franz Courtens, lui, ne plonge pas ses rêves d'artiste dans le passé. Il se contente d'ouvrir sur la chatoyante nature des yeux observateurs et perçants, d'exprimer en pages brillantes, hautes en couleur, à larges sabrures de brosse, les joies du soleil criblant la futaie, la mélancolie des soirs, les tristesses du linceul hivernal étendu sur les campagnes. Il continue la lignée des paysagistes issus d'Hippolyte Boulenger, et son réalisme sain, qui eût jadis passé pour intransigeant, est depuis longtemps passé dans les formules courantes.

Le peintre demeure rivé aux pratiques accoutumées, aux sujets consacrés. La plupart des toiles qu'il cimaise au Cercle sont connues. Elle ont figuré, en bonne place, dans les salons de Bruxelles, de Paris et d'ailleurs. Il suffit de citer le *Chemin de la Croix,* le *Repos,* le *Coup de collier, A Marée basse, Crique du Zuiderzée, Derniers Rayons, Dans la matinée* pour évoquer le souvenir d'œuvres qui ont, à la suite de la *Pluie d'or*, consacré la réputation d'un artiste dont le succès et les honneurs ont généreusement récompensé les efforts.

Des toiles hâtives, d'une étude superficielle, pouvaient faire redouter, en ces derniers temps, que l'artiste se laissât glisser aux concessions fâcheuses. Sa signature, on le sait, a acquis une valeur commerciale telle qu'il était permis de craindre qu'il la prodiguât. Mais voici qu'une œuvre récente, *Fin d'automne,* la plus belle des quelque quarante toiles qu'il expose, dissipe les inquiétudes. Par la fermeté du dessin, l'établissement rigoureux des plans, l'harmonie des colorations choisies dans une gamme blonde et lumineuse, cette toile affirme une réelle maîtrise. Dans telle autre : le *Coup de vent*, par exemple, l'artiste dramatise sa vision, élargit son faire et provoque une impression profonde. Ces œuvres-là compensent les faiblesses que peuvent révéler des tableaux où la facilité l'emporte sur la pensée et l'observation.

Telle qu'elle est, et malgré ses inégalités, l'exposition de M. Courtens offre un réel intérêt et mérite de fixer l'attention.

PAUL LECLERCQ

L'Étoile rouge. Paris, édition du *Mercure de France*.

Plusieurs petits poèmes, portraits de femmes, d'une forme absolument ravissante. Des impressions très vivantes, très réelles, très profondément humaines, traduites en rêves, en tableaux légers qui donnent la sensation troublante d'un art très personnel et charmeur. Des femmes, des êtres très simples et naturels que tous nous aurions pu voir, y sont évoquées, et entourées de tout ce que l'émoi d'une imagination amoureuse et la maîtrise d'un véritable artiste peuvent ajouter à leur beauté.

L'existence de la petite princesse Oisille, « à peine adolescente, dont nulle corde de cithare n'avait défloré les phalanges non plus qu'aucun verbeux pédant la sensibilité, » me séduit tout particulièrement. Cette vraie petite humaine laisse son imagination, ses mains, tous ses sens jouer avec tout ce qui l'entoure, la neige, les feuilles mortes, les corbeaux, les arbres d'un parc sauvage, et sa féminité s'éveille au contact d'une statue d'Apollon, dont ses lèvres involontairement pressent les lèvres de marbre, un jour de printemps.

Ce n'est pas assez de dire que la grâce de ces choses est en ceci, qu'elles furent bien contées. — Non; ce qui s'épanouit en ce petit livre que je relirai en mes meilleures heures, c'est l'ingénuité et le charme presque animal de cette imagination. Animal, parce que rien n'y porte l'empreinte de l'intellectuel. Figurez-vous un chat ou un cygne changés en hommes et conservant dans leur

(1) Voir l'*Art moderne*, 1897, p.413.

façon d'envisager la vie et les vies, les actes et les émotions d'autrui, le goût harmonieusement sauvage et doux qui caractérisait leurs mouvements. Nous aussi, en tout ce que nous sommes et en tout ce que nous faisons, en nos pensées les plus graves et les plus compliquées — comme le mystérieux désir de liberté qui pousse la jeune porchère des derniers contes vers la forêt — nous aussi nous pourrions jouir de cette belle animalité que nous défigurons, que nous ne savons pas reconnaître sous les sophistiques astragales dont nous l'avons entourée. Vrais poètes, révélateurs et annonciateurs, bardes reliant le passé à l'avenir, ceux qui la sentent et la chantent en ses multiples et curvilignes gestes et sensibilités !

ARCHITECTURE

Le nouvel Hôtel communal de Saint-Gilles.

Nous avons dit, l'an dernier, ce que nous pensions des projets envoyés au concours pour l'hôtel communal de Saint-Gilles; limité par la dépense, le jury ne put classer de projet pour être exécuté ni même décerner de primes aux œuvres qui étaient cotées les meilleures.

A la suite de ce jugement négatif, un mouvement, plus politique qu'artistique, se dessina pour faire admettre par le conseil un projet qui avait été mis hors concours et qui n'avait que le mérite d'émaner d'un dessinateur attaché au bureau des travaux. La discussion prit plusieurs séances et fut émaillée de discours inouïs et de déclarations stupéfiantes. Heureusement l'échevin Van Meenen défendit la thèse irréfutable que le programme du concours était un contrat entre l'administration et les concurrents et que le conseil n'avait pas le pouvoir d'en modifier les conditions; il fut donc décidé qu'aucun choix n'ayant été fait par le jury, il y avait lieu de procéder à un second concours, auquel seraient appelés les six meilleurs projets. Le voilà donc, le concours à deux épreuves tant réclamé par la Société centrale d'architecture, refusé par un échevin des travaux publics ignorant du mode de fonctionnement de cette organisation nouvelle, et finalement triomphant de toutes les résistances et s'imposant par la force des événements !

C'est cette seconde épreuve que le jury a jugée récemment, et le choix qu'elle a fait de l'œuvre de l'architecte Dumont, de Saint-Gilles, a été entériné par le conseil et ratifié par le public. Rappelons que le plan, d'un dispositif tout nouveau, se compose d'un corps de logis important au fond d'une cour d'honneur qu'encadrent deux ailes curvilignes heureusement agencées et que domine, sur le côté gauche, un beffroi d'un jet élancé rappelant les campaniles de Sienne et de Pistoya; le plan général est d'une composition ingénieuse n'excluant pas un sens pratique des services bien compris et logiquement groupés. Les dessins des façades décèlent la hâte fiévreuse des dernières heures et ont été bâclés *en charrette,* comme on dit aux Beaux-Arts de Paris. Si l'étude fait défaut aux façades latérales et postérieure, ainsi qu'aux pignons-lucarnes des ailes et du bâtiment principal, éléments trop grands d'échelle, mal soudés et accrochés, on peut se rassurer, étant donné le passé de l'auteur, que tout cela sera mis au point et qu'il en surgira une œuvre bellement pittoresque pour la plus grande joie des artistes.

A côté de ce projet, seul le plan de M. Hubrecht tient encore, non qu'il vaille par sa maîtrise, mais par sa loyauté naïve à répondre honnêtement aux conditions du programme. La façade, améliorée depuis la première épreuve et égayée par l'apport de briques roses, est monotone et, quoique de style roman, manque de style et de caractère; le campanile manque de pied et se compose d'éléments peu intéressants.

Le plan de M. Bisschops est embrouillé, peu éclairé dans certaines parties et maladroitement agencé, surtout à l'étage. Les façades, encombrées d'un nombre trop grand de motifs variés, sont visiblement inspirés des collèges anglais, tel le *Trinity* d'Oxford, mais n'ont pas la simplicité charmeresse et magistrale qui caractérise les monuments du génial Waterhouse.

Les lignes du plan de M. Truyman, d'Anvers, sont incohérentes, visant à l'effet, et aboutissent à un ensemble décousu, impossible, qui désarme la critique; quant aux façades, les meilleures parties sont empruntées à l'hôtel de ville de Borgerhout (œuvre de haute valeur des frères Blomme), les autres sont mal conçues, hors d'échelle et mal soudées à l'ensemble. On y retrouve la manie malheureuse qui a profané l'austère et farouche Steen d'Anvers en y accolant des façades inqualifiables dont tout artiste doit souhaiter la prochaine disparition.

Si M. Van Hoecke, de Gand, a été d'une faiblesse décevante dans ses plans, il a en revanche présenté des façades bien calées, sérieusement construites, mais rappelant trop les projets envoyés au concours de Schaerbeek en 1881 par l'architecte Desmedt et publiés dans l'*Emulation* (année 1886, pl. 23 et 25); l'air de famille est saisissant.

Reste le projet de M. Deblois, grande machine en pseudo-gothique, avec une tour découpée et compliquée, des pignons secs et des éléments peu intéressants : cette façade a perdu considérablement depuis la première épreuve. Quant aux plans, ils ont été partiellement *gâtés*, dit le jury, sans compter qu'ils ont cette tare incorrigible d'avoir les salles de mariage, du conseil, etc. au second étage! Après cela, il faut tirer l'échelle qui, pour arriver aussi haut, doit avoir un joli nombre d'échelons.

En résumé, concours plutôt faible auquel les architectes de talent ont boudé, mais qui vaudra cependant à Saint-Gilles un hôtel de ville pittoresque et pas banal.

NOTES THÉATRALES

Théâtre de la Monnaie : « Tannhæuser. »

M. Ernest Van Dyck a repris, la semaine dernière, possession du rôle de Tannhäuser qu'il chante avec une autorité absolument remarquable. Qu'il cherche à échapper aux voluptueuses séductions de Vénus, qu'il se laisse emporter, durant le tournoi musical de la Wartburg, par les ardeurs érotiques dont son âme est demeurée embrasée, qu'humilié et désespéré, au retour de Rome, il renouvelle le sacrilège qui le mènerait, sans l'intercession de la divine Élisabeth, à la damnation éternelle, il incarne superbement le héros passionné de Wagner. L'étude du rôle est fouillée dans les moindres intentions, dans les plus petits détails de gestes, d'attitudes, d'inflexions de voix. Et cette consciencieuse interprétation ne nuit jamais à la grande ligne de l'ensemble, tracée avec une sûreté remarquable. C'est réaliser en véritable artiste le rôle du chanteur dans le drame lyrique, et certes Wagner n'eut-il jamais, croyons-nous, la joie de se voir mieux

compris. Faut-il ajouter que M. Van Dyck chante avec une justesse d'accent, une clarté d'articulation, une délicatesse de nuances tout à fait séduisantes? On sait que l'artiste possède le plus bel ensemble de qualités vocales que l'on puisse souhaiter. C'est ce qu'un auditoire nombreux et élégant, l'auditoire des grands soirs, a reconnu, une fois de plus, mercredi dernier, en acclamant le chanteur et le comédien. Il a associé au succès les autres interprètes, MM. Seguin, Dufranne et Journet, Mmes Ganne et Bossy, qui, aimantés par la présence de leur illustre partenaire, ont donné en cette représentation mémorable le meilleur d'eux-mêmes.

Théâtre Molière : « Napoléon. »

Napoléon! ce nom seul est tout un drame et ne manque jamais d'exercer son irrésistible prestige, qu'il s'agisse d'un livre, d'un tableau ou d'une pièce de théâtre.

MM. F. Meynet et G. Didier ont pensé avec raison qu'il suffisait, pour attirer et intéresser le public, de lui offrir le spectacle de la capote grise et du légendaire bicorne encadrés de quelques épisodes caractéristiques dont la vérité historique ne fût pas exclue. Et voici, déployées, neuf toiles de fond sur lesquelles passe et repasse l'Empereur à la tête de son extraordinaire cortège de bonnets à poil, de maréchaux dorés comme des scarabées, de grognards fanatiques, d'aventuriers fous de batailles et de gloire, de femmes héroïquement amoureuses. De 1804 à 1821, les épisodes essentiels de l'époque impériale : Iéna, la retraite de Russie, l'Invasion, Waterloo, Sainte-Hélène, choisis parmi les plus propres à exciter l'enthousiasme ou la pitié, sont épinglés et présentés avec adresse. Les mots, les fameux mots historiques, depuis le « Quand même vous seriez le Petit caporal, vous ne passerez pas! » jusqu'à l'énergique et brève apostrophe du général Cambronne, écussonnent les scènes et corsent l'intérêt. La poudre brûlée avec prodigalité, les sonneries de clairons et les roulements de tambours masquent, au surplus, les faiblesses littéraires de ce drame populaire, dont le chauvinisme, l'exaltation et le sentiment belliqueux trouvent un écho parmi les spectateurs.

Il faut louer M. Munié de la mise en scène pittoresque qu'il a donnée à *Napoléon*. Il faut louer aussi les artistes de sa troupe, qui jouent avec aisance et naturel. M. Laroche, de la Porte-Saint-Martin, engagé spécialement pour le rôle de l'Empereur, y est tout à fait remarquable. Son physique le désignait naturellement pour cet emploi, qu'il remplit en artiste sincère, avec un talent digne de tout éloge. Il porte à lui seul toute la pièce, dont il soutient l'intérêt jusqu'à l'épisode final, la mort de l'Empereur qu'il rend véritablement émouvante.

Nouveau-Théâtre : « Severo Torelli. »

Le Nouveau-Théâtre, dans un louable esprit d'éclectisme, passe, selon les préceptes classiques, du grave au doux, du plaisant au sévère. *Director sum*, se dit M. Mouru de la Cotte, *et nil theatri a me alienum puto*. Si bien que sur la petite scène du passage du Nord défilent tour à tour la comédie, le drame, la tragédie, voire les mystères, en attendant la féerie à spectacle. Et l'on se tire d'affaire! Et l'on joue en prose, en vers, en musique! *Blanchette* succède à la *Vie de Bohème*, *Brignol et sa fille* au *Juif polonais*, *Rédemption* à la *Parisienne*, l'*Evasion* et les *Fourberies de Nérine* à la *Mer;* et voici *Severo Torelli*.

Les alexandrins de M. Coppée sont un peu à l'étroit entre les coulisses resserrées du Nouveau-Théâtre, et le cadre offert aux incertitudes du jeune patriote pisan et au meurtre du tyran détesté paraît plutôt étriqué. Mais, bah! la bonne volonté des artistes supplée à tout. Et ceux qui aiment la musique des vers classiquement ponctués de rimes attendues peuvent se régaler à l'aise, tout comme si les banderoles aux tons fanés de cette poésie de jadis se déroulaient sur un vaste espace.

Severo Torelli est d'ailleurs joué avec conviction, avec chaleur, ainsi qu'il sied à une pièce héroïque dont les caractères s'opposent avec violence, en tons crus, l'un à l'autre. Le crime et la vertu s'y livrent un combat en règle, et la bonté du vieux Torelli, la bravoure de Severo, le dévouement de Donna Pia forment avec l'infamie de Barnabo Spinola un contraste fertile en situations à gros effet. Il n'y manque vraiment qu'une solide partition de Meyerbeer.

Les interprètes : MM. Varnay (Severo), Mevisto (Gian Battista) et Zeller (Barnabo); Mmes Nancy Vernet (donna Pia) et Goldstein (l'armurier) ont droit à une égale distribution d'éloges.

Théâtre du Parc : « Médor. »

Bondaine et Valuche : deux camarades de collège, l'un robuste, autoritaire, abusant de sa force physique pour tyranniser son ami; l'autre gringalet, chétif, terrorisé par la stature et les muscles de l'hercule. Ils se retrouvent dans la vie. Valuche est marié. Bondaine, célibataire insouciant, s'installe à la table que préside Mme Valuche, loue un appartement dans la maison de ses hôtes. Et voici l'inévitable flirt esquissé, les petites parties organisées sous les yeux de Valuche exaspéré, les loges de théâtre, les promenades. Il faut en finir, il faut chasser le coucou du nid. Mais par quel moyen? L'ascendant du gros Bondaine sur son ancienne victime est tel que les mots définitifs refusent de sortir de la bouche de l'avorton.

Heureusement il y a une nièce, petite finaude qui détourne adroitement à son profit les prévenances de Bondaine. Elle tend si ingénieusement ses filets que l'oiseau est pris. Et quand, amoureux et timide, Bondaine demande à son ami la main de la jeune fille, les rôles sont brusquement modifiés. Valuche éclate, tempête, devient intraitable. La victime se venge, muée en tyran égoïste, des avanies qu'elle a subies jusqu'alors, et ce dénouement imprévu donne à la comédie de M. Henri Malin — un nom nouveau à retenir — une très spéciale saveur d'ironie.

Médor est une étude amusante et fine, spirituelle et vraie. Le trait est sûr, le dialogue alerte. Elle fait penser à une comédie de Labiche pimentée par la gaminerie de Courteline. Très bien jouée par MM. Riche et Darcey, par Mmes Suger et Blanche Marcel, la pièce a été sympathiquement accueillie.

Depuis hier, *Ménage bourgeois*, d'Alfred Capus, a remplacé *Médor*. Nous en parlerons dans un prochain article.

Théâtre des Galeries : « L'Auberge du Tohu-Bohu. »

Ici, la pantomime anglaise (taloches, culbutes, bousculades, glaces et plafonds traversés par des clowns en délire) s'immisce dans le vaudeville à couplets. Une honnête maison bourgeoise est envahie, en l'absence des patrons, par une joyeuse compagnie de saltimbanques qui accrochent sur sa façade l'enseigne de l'auberge voisine. Les voyageurs d'arriver. Et vous devinez la réception, les fantaisies acrobatiques qui remplacent, à l'effroi

des hôtes, le service accoutumé. Il s'agit d'empêcher un mariage projeté, de favoriser les amours d'un camarade pour l'ingénue que le hasard amène avec son père dans l'auberge. Et le plan réussit, naturellement, à travers d'inextricables et burlesques quiproquos, dans le tumulte d'une agitation dont la véhémence ne laisse pas au spectacle un instant de répit.

L'*Auberge du Tohu-Bohu* a retrouvé aux Galeries le succès de fou rire qui l'avait accueillie il y a deux ans, grâce surtout à la très fine et très jolie partition dont M. Victor Roger a commenté le texte fantasque de M. Ordonneau. On sent la main d'un musicien expert dans les couplets, duos et ensembles qui la composent. Et malgré la folie du livret, la musique ne descend jamais aux vulgarités. Le fait est assez rare pour mériter une mention spéciale.

Palais d'Été : Mlle Valentine Petit.

La danse serpentine créée par Löie Fuller et dont Mlle Valentine Petit est actuellement la plus gracieuse interprète est l'une des plus jolis spectacles qu'on puisse voir. La féerie des nuances changeantes, l'imprévu des formes mouvantes — fleurs animées, papillons de feu, nuages irisés aux lueurs fantastiques — donnent au rythme de la danse des aspects merveilleux. Le Palais d'Été a eu, pour sa réouverture, une idée heureuse et vraiment artistique en nous offrant ce régal. L'élégant ballet japonais de MM. Malpertuis et Hirleman, *Ye-Sa*, partage tous les soirs, avec la célèbre serpentine, la faveur du public.

NOS AMIS LES ARBRES

De toutes parts on poursuit la campagne que nous avons entamée pour faire cesser les sacrilèges abatages et ébranchages dont notre pays donne le triste exemple, alors que dans des contrées voisines, en Hollande et en Angleterre, par exemple, les arbres sont traités avec le respect auquel ils ont droit.

On lira avec plaisir la spirituelle « lettre ouverte » adressée par un de nos confrères (et collaborateurs) d'Anvers au bourgmestre de cette ville, M. Jean Van Ryswyck. Nul doute que celui-ci tienne compte des justes réclamations qu'elle contient sous une forme humoristique et plaisante.

MONSIEUR LE BOURGMESTRE,

Si les fleurs ont un langage, les arbres ont une voix. Malheureusement, cette voix ne compte pas en matière électorale. Faite de soupirs, de murmures et quelquefois de sifflements, elle n'est entendue que par les poètes. Vous êtes, me souffle le vent, un poète que l'administration n'a pas encore tué. Monsieur, écoutez-moi donc!... comme dit une chanson des rues, qui, cette fois, sera aussi une chanson des bois.

Je ne sais ce que les arbres ont fait aux administrations en général, et à celle d'Anvers en particulier. Un mauvais plaisant prétend qu'ils leur portent ombrage. Elles devraient pourtant savoir que, en cas de péril, on s'accroche à toutes les branches. Quoi qu'il en soit, nul ne saurait nier la haine qu'éprouve, pour l'arbre, le roseau plus ou moins pensant qui s'appelle le fonctionnaire. C'est peut-être la faute à La Fontaine! Il est, en effet, assez désagréable de s'entendre dire :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête.

Que l'on veuille cependant bien considérer que celui qui parlait ainsi était un chêne. Le chêne a le cœur fort dur. A cet égard, sa réputation est faite depuis longtemps. Moi, au contraire, je suis un modeste orme, dont les rameaux bienveillants ont toujours prodigué leur abri, au delà même de toute attente. Se contentant d'arrêter les rayons du soleil, mon front, qui renonce à toute comparaison avec le Caucase, ne brave l'effort d'aucune tempête, pas même d'une tempête dans un verre d'eau. Je ne deviendrai orgueilleux que le jour où je pourrai vous dire ce que nous disait Victor Hugo :

Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime.

A Anvers, la guerre féroce qu'on nous fait a commencé dans le Parc. Elle a continué dans l'avenue Charlotte et dans une partie de l'avenue des Arts. Maintenant, elle sévit dans l'avenue Marie-Thérèse, où c'était, vraiment, bien la peine de nous transporter, naguère, à grands frais, pour nous abattre aujourd'hui! Le travail de Pénelope ne serait-il que le symbole de la besogne administrative?

Si, comme je le pense, Monsieur le Bourgmestre, vous estimez qu'une rangée de manches à balai n'est pas l'idéal de l'esthétique des villes, venez à notre secours. Un peu d'ombre et de mystère est nécessaire à la vie. Un peuple a besoin de poésie, comme il a besoin de pain. Je ne me rappelle plus qui a dit cela. Ce pourrait bien être vous.

Monsieur le Bourgmestre, pardonnez à ma liberté grande. La lutte pour la vie excuse bien des choses. Devant vous, mes feuilles tremblent et mes rameaux s'inclinent.

UN ORME.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les affiches.

Le tribunal de commerce de la Seine a consacré, dans un jugement rendu le 2 mars, une thèse qui nous paraît en opposition avec les principes du droit d'auteur. Ce jugement décide qu'un tableau-affiche imprimé et tiré à dix mille exemplaires ne saurait constituer une œuvre artistique protégée par la loi de 1793, alors qu'il a été conçu dans un but industriel et destiné à des affiches de publicité d'une Société industrielle; qu'il rentre dans la catégorie des dessins de fabrique, dont la propriété ne peut être conservée à son auteur qu'à la condition pour celui-ci d'en effectuer le dépôt au Conseil des prud'hommes.

Il s'agissait d'une affiche composée par M. Hugo d'Alési pour la Compagnie transatlantique et qui avait été reproduite sur la couverture d'un guide édité par M. Choubrac pour le compte de la même compagnie. M. Hugo d'Alési avait vu dans cette reproduction une atteinte à ses droits et avait assigné M. Choubrac en 10,000 francs de dommages-intérêts et en douze insertions du jugement dans les journaux.

D'après le jugement, l'œuvre du demandeur aurait perdu son caractère artistique par le fait qu'elle aurait été tirée à un grand nombre d'exemplaires. C'est là une étrange façon de comprendre le droit d'auteur. Qu'importe l'utilisation d'une œuvre si celle-ci réunit les éléments d'une conception originale et artistique? Sera-t-il permis, par exemple, de contrefaire l'*Enfant aux bulles de savon* de Sir J.-E. Millais, parce qu'il a été acquis par la Société du *Pear's soap* pour illustrer ses prospectus et ses affiches?

Souhaitons que le jugement du tribunal de commerce de la Seine soit déféré à la Cour d'appel, qui fera, n'en doutons pas, une plus équitable application des principes du droit d'auteur.

PETITE CHRONIQUE

Sous le titre *Alphabet pour les grands enfants* (1), HERMANN PAUL, en un album d'ironie cruelle, digne de ce chef-d'œuvre : *Monsieur Tout-le-monde*, qui a marqué ses débuts, s'insurge contre le mensonge « que nous têtons, dit son préfacier, M. Henry Bauër, aux premières lettres de l'éducation ; qui coule dans notre sang, vicie notre chair et fausse nos regards ».

Chaque lettre de l'alphabet lui sert de prétexte à un cinglant coup de cravache appliqué sans pitié sur le dos de nos contemporains à propos de leur façon de comprendre l'Amour, la Bravoure, la Conviction, la Discipline, l'Education, etc.

Le dessin, synthétique et acéré, est aussi amer que la philosophie que dégage cet album, qui place définitivement son auteur au premier rang des grands caricaturistes de l'époque.

Comme suite à notre information relative aux récentes acquisitions faites par l'État français (1), cette note extraite du *Journal des Artistes :*

« Le Musée du Luxembourg a rouvert ses portes mardi, après une fermeture bien courte, si l'on songe aux remaniements très importants que M. Léonce Bénédite, le distingué conservateur, y a fait opérer. Ce que M. Léonce Bénédite veut, c'est donner au Musée de Luxembourg son véritable rôle : il ne s'agit pas d'une réunion d'œuvres qui toutes pourraient prétendre au chef-d'œuvre, mais d'un ensemble, aussi bien choisi que possible, pour représenter toutes les tendances d'art de l'époque contemporaine, toutes les formules d'expression qui sollicitent les artistes, aussi bien dans les arts plastiques que dans les arts dits d'application décorative.

Et, de fait, voici que le Luxembourg commence à avoir non pas une collection, mais des collections ; ne parlons pas de la collection Caillebotte qui compte de très belles œuvres de Degas, Sisley, Money, Renoir, Raffaëlli, ni de la section étrangère qui forme un très beau salon, mais voici une très complète collection des médailleurs d'aujourd'hui ; une collection de dessins avec, entre autres, d'admirables sanguines de Puvis de Chavannes, dues à la générosité du maître ; une collection de céramique, qui compte des merveilles de Chaplet ; une collection d'émaux translucides et autres bijoux signés Thesmar et Lalique.

Quant aux œuvres de peinture, les salles s'arrangent dans l'ordre des sympathies chronologiques, et ceci est un véritable tour de force, étant donnée la place restreinte dont on disposait au Musée.

Enfin, la salle réservée à la gravure contient l'œuvre de C.-Ferdinand Gaillard, ce grand artiste dont les portraits sont d'une incomparable maîtrise. »

Signalé à l'attention de MM. les membres de notre vénérable commission royale des musées.

Le *New-York Herald* annonce que M. Eugène Ysaye vient d'accepter les fonctions de chef d'orchestre du *Metropolitan Opera house* de New-York, aux appointements annuels de 75,000 francs. Notre éminent compatriote, qui achève en ce moment aux États-Unis une tournée de concerts triomphale et qui se rendra prochainement en Australie, succéderait, si la nouvelle est vraie, à Antoine Seidl dont nous avons annoncé la mort.

Le concert jubilaire organisé à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la direction de M. Joseph Dupont aux Concerts Populaires est fixé aux 4 et 5 mai. Le programme se compose, entre autres, de fragments d'*Alceste* et de *Parsifal* chantés par Mme Rose Caron, MM. Van Dyck et Delmas avec les chœurs du *Choral mixte* dirigé par M. Soubre, de l'*Invocation à la nature* d'H. Berlioz et du *Chant de la forge* de *Siegfried*, chantés par M. Van Dyck, de l'ouverture de *Léonore*, etc. C'est au cours de l'audition du 5 qu'aura lieu la manifestation préparée en l'honneur de Joseph Dupont et à laquelle la Ville de Bruxelles a tenu à s'associer par un témoignage spécial d'admiration.

L'ancienne compagnie du Diable-au-Corps (Maison de l'Etoile) annonce pour demain soir la première représentation du *Trèfle à quatre feuilles*, pièce d'ombres en trois actes et treize tableaux, musique de V. Neuville, poème d'E. Vial, dessins d'Am. Lynen.

La partition, très musicale et qui renferme quelques morceaux charmants, vient de paraître à Paris, chez Leduc.

Le Quatuor Thomson donnera sa deuxième séance mardi prochain, à la Grande-Harmonie. Au programme : le Quatuor n° 7 de Beethoven, le Quatuor en *sol* de Haydn et le Quintette à deux cellos de Schubert.

La troisième séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, aura lieu dimanche prochain, 24 avril, à 2 heures.

Le programme, entièrement consacré à Mozart, se composera du quatuor à cordes en *ré majeur* (n° 21), et de la Grande sérénade en *si bémol*. C'est la première fois que cette œuvre, la plus importante que Mozart ait écrite dans ce genre, sera exécutée intégralement en Belgique.

Mme C.-Th. Mège donnera un concert vocal et instrumental, avec audition de ses œuvres, le jeudi 28 avril, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M. Walther, violoniste à Anvers, M. Ceuppens, baryton du théâtre de Rouen, et Mlle Ceuppens, cantatrice.

C'est le samedi 30 avril qu'aura lieu, au théâtre des Galeries, la première des représentations de *Cyrano de Bergerac* organisées par MM. Moncharmont et Luguet.

Le sculpteur Alfred Lanson, auteur du groupe *L'Age de fer* qui figure au Musée du Luxembourg avec une statuette, *Salammbô*, vient de mourir à Paris, âgé de quarante-sept ans. Il laisse un œuvre considérable, dans lequel on distingue principalement un bas-relief, *Résurrection*, le *Cardinal de Richelieu* placé à la Sorbonne, un *Torse en marbre* (jardin de l'École des Beaux-Arts), le *Génie de la Renaissance* (Collège de France), deux groupes gigantesques pour le château de Vaux, de nombreux bustes et portraits parmi lesquels ceux de M. Félix Faure, une figurine de l'empereur Nicolas II à cheval, exécutée à Moscou lors des fêtes du couronnement, etc.

M. Lanson fut invité en 1885 à prendre part au Salon des *XX*, à Bruxelles, où il exposa deux œuvres : *Bianca en prière* (marbre) et *Aragonaise* (terre cuite). Il était, depuis 1895, officier de la Légion d'honneur.

Dans son numéro du 1er avril (souhaitons que ce ne soit pas un « poisson ») la *Revue des Revues* signale la découverte qui vient d'être faite à la Bibliothèque de Carpentras d'une lettre inédite de Rubens composée de trois grandes pages ; cette lettre porte la date du 11 septembre 1626 et a trait à des faits historiques.

A propos des pièces de monnaie françaises dont nous parlions dans notre dernier numéro, cet écho de l'*Aurore :*

« Les pièces de fr. 0-50, au millésime 1897, dont l'émission a été peu importante (88,000 francs), sont devenues une rareté ; des collectionneurs en ont acheté 3 francs la pièce ! Il en est resté à la Monnaie pour une somme de 250 francs ; elles sont dans un sac scellé par ordre du ministre des finances, qui s'en réserve la distribution.

Pour les pièces d'or, le graveur Chaplin est chargé du dessin d'une nouvelle pièce de 20 francs ; on ne frappera point de pièces de 100 francs ni de 50 francs, d'un usage peu courant.

La frappe des pièces de 5 francs en argent est indéfiniment suspendue, à cause de leur énorme quantité.

Quant aux monnaies de cuivre, elles seront fabriquées dans les mêmes conditions d'alliage de cuivre, de zinc et d'étain. Le dessin est confié au graveur Alphée Dupuis. »

(1) Simonis-Empis, éditeur à Paris.
(1) Voir notre dernier numéro

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES — OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE ·
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32. rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 17. LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 AVRIL 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

SOMMAIRE

LÉOPOLD SPEEKAERT. — NOTRE LANGUE, par L. Courouble. — ACHILLE SÉGARD. *Le Départ à l'aventure.* — LES MUSÉES DE BRUXELLES. — LE POLYPTYQUE DE « L'AGNUS DEI ». — THÉATRE DU PARC. *Mariage bourgeois*, par Alfred Capus. — LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES. — NOTES DE MUSIQUE. — CONCOURS D'ARCHITECTURE RUSTIQUE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Léopold Speekaert.

Le nom de Léopold Speekaert revient fréquemment sous la plume de Camille Lemonnier lorsque, dans son *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, il retrace, avec l'autorité que lui donnent ses consciencieuses et perspicaces études des maîtres de l'Ecole belge, les batailles que livrèrent vers 1870, pour l'émancipation de l'art, les indisciplinés qui désormais ont pris rang parmi les illustres.

« Il est, à sa manière, dit-il, un peintre penseur; la virtuosité le sollicite moins que l'accent implacable de la vérité ; et il l'exprime avec un sang-froid brutal qui ne se détend pas. Le brillant morceau d'improvisation, le sujet d'invention, la fantaisie et ses belles invraisemblances n'ont point de prise sur un pareil homme : il ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux, s'inspire directement de la réalité qui l'entoure, peint ses modèles dans leur laideur et dans leur vice, tel qu'il les voit. Son dessin, robuste et précis, serre de près la forme, et à force de rigueur arrive au style, non pas celui des écoles, mais celui de la nature. »

Tel qu'il débuta en 1857, dans l'indépendance d'un art personnel et tenace, produit d'une volonté incompressible, d'une opiniâtreté inébranlable dans l'application des principes dont il avait fait la loi de sa vie, il nous revient aujourd'hui, après quarante années, offrant à ses contemporains le rare exemple d'une droiture admirable, de convictions que rien n'a pu entamer, d'une foi qui grandit et élève l'homme comme elle anime et fait palpiter son œuvre.

Les étapes de ce long pèlerinage, poursuivi avec sérénité, d'un pas égal et toujours vaillant, malgré les obstacles, les ricanements, les protestations, les défections, les voici évoquées, l'une après l'autre, sans qu'aucune d'elles accuse une défaillance ou un doute. Et il faut se reporter, pour apprécier la fermeté de caractère et la constance du peintre, aux bagarres que provoquaient naguère les œuvres conçues dans un esprit novateur, dédaigneux des canons académiques et des formules consacrées. On ne pardonnait pas aux artistes d'exprimer la nature telle qu'elle s'offrait à eux, de mépriser les « embellissements » et les « interprétations ». Montrer une femme ivre, quel scandale ! Peindre

une proxénète livrant une tendresse à un vieillard, quelle obscénité! Pareille pudeur fait sourire aujourd'hui. Et l'on se demande avec stupéfaction comment les *Deux Bouquets*, par exemple, une toile de belle santé et de chaste réserve, a pu soulever autrefois l'indignation des tartufes de la presse et du public.

Speekaert ne s'est soucié, dans sa confiance robuste d'honnête peintre, fidèle à son idéal, ni des effarouchements, ni des conseils, ni de l'abandon. L'évolution artistique s'est accomplie, le pôle vers lequel les artistes orientent leurs aspirations s'est déplacé, les recherches inquiètes se sont éparpillées dans cent directions, le public s'est accoutumé à toutes les audaces, à toutes les innovations; l'individualité triomphe de l'asservissement à une esthétique réglementée. A travers ces transformations, Speekaert a poursuivi obstinément son labeur. Et celui-ci résume toute une époque, en même temps qu'il affirme un art personnel, dont quelque sentimentalité tempère le réalisme intransigeant.

L'époque, c'est celle des débuts de Félicien Rops, de Louis Artan, de Jan Stobbaerts, de Joseph Heymans, de Constantin Meunier, d'Eugène Smits, de Charles Hermans, d'Alfred Verwée, de Camille Van Camp, de Théodore Baron, d'Henri Van der Hecht, de Théodore T'Scharner, d'Edouard Raeymaeckers, d'Emile Sacré, les uns disparus, les autres vivants, tous en possession d'une célébrité valeureusement acquise à la pointe de la brosse, du burin ou de l'ébauchoir. De cette belle floraison d'artistes qui marque pour l'art belge une glorieuse période d'émancipation, Speekaert est demeuré méconnu. D'injustifiables préventions enveloppent son nom. Le Musée ne possède aucune œuvre de lui, alors que tous les autres fondateurs de l'*Art libre*, sauf Sacré, sont représentés dans les collections de l'État. Il n'a pénétré dans les galeries que de quelques amateurs, assez artistes pour apprécier son art expressif et vrai. L'exposition que le peintre vient d'ouvrir chez lui, au profit d'une œuvre de bienfaisance, hors de tout dessein mercantile, marquera, nous le souhaitons, la fin de cet ostracisme et classera définitivement Léopold Speekaert, dans l'opinion publique, à la place que lui assignèrent depuis longtemps les artistes.

Dans ses compositions, parmi lesquelles il est nombre de toiles de grandes dimensions, l'artiste s'inspire directement de la nature, qu'il exprime, sans aucune réticence, dans sa vérité brutale, pour en faire jaillir une pensée, un enseignement. Ce sont « les Plaies sociales », qui montrent les ravages de l'alcoolisme, les horreurs de la guerre, l'ignorance, le proxénétisme; c'est « le Cycle de l'humanité », synthétisé dans l'Amour, la Famille et la Mort (ces deux derniers tableaux encore à l'état d'esquisses). Ce réaliste à tous crins, auquel on a reproché un excès de naturalisme, cache, au fond, une âme romantique qui se plaît aux allégories, aux sujets à thèse, à une littérature un peu démodée aujourd'hui, mais dont l'archaïsme n'est pas sans charme. Il marque une époque de transition, il exprime la lutte entre deux principes contradictoires dont son cœur a été lui-même le champ de bataille. Mais quelle que soit la tendance de ce tempérament spécial, il faut louer la probité du métier, la justesse des relations tonales, l'harmonie discrète du coloris, la sincérité du dessin. Si la peinture manque de fougue et d'éclat, elle est, en revanche, en sa gamme volontairement assourdie, d'une séduction qui pénètre lentement, sûrement, tout homme sensible aux charmes des nuances, aux voluptés des teintes délicates.

De même que ses chairs nacrées, ses paysages, dont les sites sont en général empruntés au vieux Bruxelles, à la banlieue ou à la vallée de la Meuse, sont éclairés par une lumière tranquille et douce. Ils semblaient, jadis, outragement clairs. La *Bruyère fleurie* (*abbaye de Villers*) fut considérée comme un défi au bon sens. Le temps a fait son œuvre et l'impressionnisme a transformé notre vision. Aujourd'hui les « exagérations » de Speekaert paraissent calmes, sages, et la *Bruyère fleurie* elle-même n'offusque plus aucune rétine. .

L'influence de Speekaert sur quelques-uns de ses contemporains est indéniable. Si son œuvre reflète telles impulsions venues de ses aînés, l'artiste n'étant qu'un chaînon de l'évolution historique, il a, pour une part notable, contribué à l'affranchissement de la peinture, il l'a, avec des compagnons d'armes que la fortune a mieux récompensés, délivrée des conventions et des préjugés qui en entravaient l'essor. Et son nom demeurera désormais uni à ceux des novateurs dont se glorifie à juste titre l'art belge.

NOTRE LANGUE

par Léopold Courouble (1)

L'auteur ingénieux de *Contes et Souvenirs*, l'auteur charmant d'*Atlantique Idylle*; de ce chef-d'œuvre d'humour bruxelloise, *Les Fiançailles de Joseph Kaekebrouck*, et de cette autre fantaisie savoureuse, *Ferdinand Mosselman*, a réuni en une plaquette, les expressions du langage spécial à notre capitale, la plupart invraisemblablement drôles, vraies pourtant certes, patiemment colligées au cours des temps, et qui, si je ne me trompe, formaient l'album d'une petite fille ravissante devenue depuis la plus aimable des femmes; les amis qui l'entouraient et la cajolaient en son jeune âge lui apportaient hebdomadairement, comme des cadeaux, ce qu'ils avaient « pigé » en ce genre durant la semaine. Heureux jours!

Voici que l'album est devenu un libricule, avec une destination haute, non plus seulement de faire rire « la petite », « la gosse » et les grands qui gâtaient sa caressante enfance, mais de corriger,

(1) Pet. in-8°, 53 p. et tabl. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1898.

si possible, et les Flandricismes et l'Accent de nos populations grasseyantes, non point pour leur donner un autre vilain travers, celui de « se parisianiser », mais pour leur enlever ce qu'il y a de trop « bruxellois » dans la manière empâtée et sans contours dont ils pratiquent l'humain « languaige ».

Léopold Courouble est personnellement d'une trop savoureuse originalité, il a décrit avec un trop exact sentiment local les mœurs de notre terroir pour qu'il puisse songer à nous enlever l'allure et le piment qui font de nous un groupe à part, doué de cette vie spéciale, historiquement formée et désormais très visible, que l'on s'est accoutumé à désigner par cette forte et caractéristique expression : l'Ame belge. Mais il est homme de goût, il a la haine de la vulgarité, il rétrograde devant la grossièreté et fait un effort pour ramener ces excessifs défauts, acclimatés chez nous, aux proportions harmonieuses.

Son petit livre y réussit admirablement. Il donne de robustes leçons sous couleur de rire. Il amuse et vitupère. Il pince et chatouille. Il est à lire par tout le monde. Il a valeur de service public.

S'il devait pourtant inspirer un désir de pédantise, de cette correction syntaxique et bête qui cliche la langue en ses vieilles formes désormais insuffisantes pour rendre les infinies nuances, les prodigieuses complications des psychologies contemporaines; s'il renouvelait les disciplines et les proscriptions de jadis en ce qui concerne les néologismes de mots et de tournures; s'il nous ramenait l'odieuse espèce des cuistres qui, le vieillot Dictionnaire de l'Académie à la main, vous prouvent que « telle expression n'est pas française » parce que les quarante retardataires de cette grande institution macrobienne ne l'ont pas encore classée dans leur œuvre claudicante et essoufflée, — ce serait certes aller à l'encontre de notre désir et probablement du but de l'auteur. La langue française est redevenue libre. Elle est, de par les masses bien plus fortes que les règlements des grammairiens, maîtresse désormais de créer des nouveautés comme ses sœurs les autres langues aryennes à flexions, sauf au bon goût à ne retenir que les mieux adaptées et les plus ingénieuses. Tout ce qui tendrait à lui enlever de nouveau cette précieuse aptitude qu'elle avait au temps de notre grand ancêtre maître François Rabelais, et que ce grand sot prétentieux de Malherbe lui a enlevé, serait déplorable et mériterait d'être conspué.

Ces philosophiques réflexions terminées, voici un exemple du « faire » de Léopold Courouble en son œuvrette. Spirituellement, proposant de placarder en tout lieu bien apparent des affiches montrant *ce qu'il faut dire* en regard de *ce qu'il ne faut pas dire*, il substitue à l'expression condamnable ou comique une expression plus comique et plus condamnable encore, donnant ainsi une leçon double, sarcastique et désopilante.

Voici l'affiche n° I (il y en a cinq) :

NE DITES PAS :	DITES AVEC ÉLÉGANCE :
Elle s'a laissé tomber dans les escaliers.	Elle a triboulé en bas de tous ses escaliers.
J'ai mangé quelque chose qui ne passe pas...	J'ai mangé quelque chose de contraire.
On m'a rendu cinquante centimes trop court.	On m'a fait *scherreweg* d'un demi-franc.
Ouïe! ça c'est quek chosse!	Ouïe, ouïe, ouïe!
C'est un fransquillon.	Il pince son français.
Eh bien! quoi ce que vous en pensez, do?	Eh bien! quoi ce que tu dis en bas de ça?
Avec ça on est prope!	Avec ça et six cens on a un verre de faro.
Quelle avance j'ai avec ça?	Ça me fait une belle jambe!
Prenez donc la peine de vous asseoir.	Mettez-vous.
C'est son père tout craché.	Il tire si fort sur son père.
Il a eu des mots avec lui.	Il a eu des ruses avec lui.
Il s'est encouru.	Il a joué *schampavie*.
Il est scheel.	Il regarde louche.
La fille de quartier.	La fille d'en haut.
Aller à la Zologie.	Aller au Zologique.
Je le remets pas.	Je sais pas mettre un nom sur sa figure.
Il apprend si bien!	Il profite si bien!
Je l'ai fait expressément pour l'embêter.	Je l'ai fait en exprès pour le faire bisquer.
Oh! c'est rien d'estra!	Ouïe, non, c'est rien de rare!
J'ai du goût pour boire, mais pas pour manger.	Soif, ça j'ai, mais faim j'ai pas.

ACHILLE SÉGARD

Le Départ à l'Aventure (1).

Le *Départ à l'Aventure*, joli titre, juvénile et bien sonnant. Et l'aventure? C'est la nôtre, à nous tous, ou plutôt nos songeries otieuses (pour employer un vieux mot que le jeune poète affectionne) à fleur des choses, justement quand l'aventure manque à notre vie; ce sont les impressions fines, floues, qu'épanouit la vue d'un beau parc, des rêveries mêlées de souvenirs classiques vers l'antiquité toujours prestigieuse, des visions de villes étrangères, des conjectures attendries devant un portrait de maître, des sonneries de cloches, de fuyantes silhouettes féminines dont l'irréalité se teinte tantôt d'un fatalisme à la Baudelaire, tantôt d'une grâce fraîche de véritable charme; puis enfin d'émues réminiscences de la patrie flamande :

> Reine à qui les beffrois semblent une couronne,
> Et qui mires dans l'eau de tes canaux dolents
> Tes pignons dentelés et tes ormes tremblants,
> Je t'aime comme un fils que tant de grâce étonne,
> Reine à qui les beffrois semblent une couronne.

Et tout cela est chanté à mots tendres, d'une justesse élégante et ingénieuse, ingénue aussi, qui touche et bien souvent enchante. Aucune nouveauté de rythme, la prosodie est scrupuleusement respectée et, en dépit de cet attachement à des formes que nous commençons à trouver démodées, chez les poètes contemporains, le vers possède une telle aisance, coule si limpide en entraînant dans son cours des pensées légères et parfumées comme des fleurs, il en est de si nombreux qui ne sentent ni l'effort ni la cheville, jaillis d'une seule venue, pareils à ceux que Flaubert soulignait avec une joie exubérante au courant de ses lectures, que l'auteur a l'air de nous jouer d'inédites mélodies sur un instrument ancien qui l'aurait passionné.

> Les lourds chalands porteurs de choses inconnues
> Qui rident l'eau dormeuse où somnolent des nues.

Quel net et exquis distique!

> Voici le calme pur de l'arrière-saison,
> Le soir donne aux objets sa douceur attendrie,
> Et les pins, piliers nus aux cimes arrondies,
> De leurs troncs jalonnés découpent l'horizon.

(1) Un volume de vers. Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*, Paris.

La strophe n'est-elle pas sereine et harmonieuse? *Versailles*, l'*Attente*, *Ravenne*, *Venise*, *A la Flandre* sont, je crois, les pièces qui renferment les quatrains les plus heureux de tonalité et de cadence.

Et ce qui est encore mieux que tout cela c'est que ce volume, si soigneusement édité par la *Plume*, étant déjà, cependant, une réalisation par lui-même, nous apparaît surtout comme un livre de promesses.

JUDITH CLADEL

LES MUSÉES DE BRUXELLES

Le Gouvernement a, paraît-il, l'intention de bouleverser le Musée des arts décoratifs et industriels. Les plâtres du Musée des échanges seraient transportés de l'aile droite, où ils sont actuellement installés, dans la Salle des fêtes de l'aile gauche, derrière laquelle on aménagerait des galeries pour l'Art ancien, pour l'Art moderne, pour les collections de l'art d'Extrême-Orient, pour le Musée ethnographique, etc.

Dont coût : deux à trois cent mille francs. Nous avouons ne pas comprendre la nécessité d'une pareille dépense (sans compter la casse inévitable), alors que la dimension des locaux qu'on se propose d'approprier est la même que celle des galeries actuellement affectées au Musée. N'y aurait-il pas plutôt en jeu une question de concours hippique et d'écuries? Les départements des Beaux-Arts et de l'Agriculture sont, on le sait, réunis sous le même toit. Ce n'est pas une raison pour déloger les œuvres d'art au profit des chevaux, pour lesquels il sera aisé de trouver d'autres boxes que les salles d'un Musée.

A propos du Musée du Cinquantenaire, nous avons appris avec peine que le conservateur en chef, M. le baron de Haulleville, est revenu assez gravement indisposé d'un voyage qu'il vient de faire en Allemagne. M. de Haulleville est obligé de garder la chambre, ce qu'il n'arrive pas à concilier avec ses habitudes d'activité et de travail.

***

Autre changement en vue, plus important encore : le transfert de la Bibliothèque royale dans un édifice à élever sur l'emplacement qu'occupe actuellement la caserne des grenadiers (Sainte-Elisabeth). Dans le plan projeté, les bâtiments de l'ancien Palais des ducs de Lorraine seraient annexés au Musée et convertis en galeries d'exposition.

Il nous est difficile d'apprécier s'il est possible de transformer en salles de Musée, bien éclairées et bien aérées, les tristes locaux de la Bibliothèque. Il faudrait, dans tous les cas, leur faire subir une appropriation complète qui entraînerait des frais considérables. Ne serait-il pas plus rationnel d'adopter le plan Balat dont une maquette, déposée au rez-de-chaussée du Musée ancien, fait comprendre clairement les avantages? Le Palais des ducs de Lorraine serait complètement dégagé par la démolition des maisons situées entre la place du Musée et la Montagne de la Cour. Un square le séparerait de cette grande voie de communication. Des galeries le relieraient d'un côté au Palais des Beaux-Arts, de l'autre au Musée moderne qui serait prolongé au sud et à l'ouest de manière à former un vaste corps de bâtiments s'élevant, au cœur de Bruxelles, comme une acropole magnifique réunissant les divers domaines des arts plastiques.

On pourrait ainsi restituer aux artistes le Palais des Beaux-Arts bâti pour eux, pour les expositions d'œuvres modernes, pour les auditions musicales et les conférences, et qu'on leur a volé. D'année en année on réduit l'espace, déjà si exigu, que la commission des musées consent à abandonner aux expositions. La *Société des Beaux-Arts* s'est vu refuser la salle d'entrée qui avait été obtenue, non sans peine, par la *Libre Esthétique* pour sa section d'objets d'art. Dorénavant cette salle ne sera plus mise à la disposition d'aucune exposition. Et comme c'est la seule qui soit éclairée latéralement, voici les artistes verriers dans l'impossibilité de prendre part aux Salons du Musée, définitivement rayés des exposants !

N'est-ce pas scandaleux? Et ces procédés sauvages ne vont-ils pas bientôt avoir une fin? Le Gouvernement n'a pas hésité à dépenser plus de cinquante millions pour s'offrir le plus grand palais de Justice du monde. Qu'il en dépense un seul au profit de l'Art, dont le rayonnement vaut celui de la Justice. Ce n'est pas être bien exigeant que de demander, modestement, un local — verre, fer, briques et bois — dans lequel les artistes puissent montrer aux visiteurs qu'il existe en Belgique d'autres peintres que les Broerman, Herbo et Dell'Acqua officiellement offerts à l'admiration publique.

Le Polyptyque de « l'Agnus Dei. »

Une fête d'un caractère original et dont le succès a été considérable vient d'être donnée à Gand, à deux reprises, sur l'initiative de M. Charles Morice, qu'un important travail sur les maîtres flamands des XIVe et XVe siècles retient depuis quelques mois dans la cité de Van Artevelde. Épris de la suprême beauté de l'œuvre des Van Eyck (la conférence qu'il fit récemment au Salon de la *Libre Esthétique* est le témoignage de cette enthousiaste admiration), M. Morice imagina de glorifier, en une cérémonie à la fois poétique, artistique et musicale, le peintre du retable de l'*Agneau*.

« Cette synthèse médiévale de tous les arts, dit-il en manière de préambule, la basilique chrétienne, où s'entr'aidaient les uns les autres par de réciproques interprétations l'architecte, le sculpteur, le peintre, le musicien, le poète et l'orateur, reste le plus admirable effort esthétique accompli dans l'ère ouverte à l'apparition du Christ.

C'est aussi le plus fécond des enseignements.

J'ai pensé qu'il était possible et qu'il serait utile d'en suggérer une lointaine image par l'évocation autour d'un chef-d'œuvre de la peinture flamande, lui-même suggéré au moyen d'un artifice tout moderne, de quelques très purs entre les génies que signale, au cours de siècles, l'histoire de la poésie et de la musique chrétienne.

Une coïncidence significative, le tout récent dégagement de la cathédrale où le polyptyque de l'*Agnus Dei* est conservé, ajoute un nouvel intérêt à cette fête d'art et d'histoire, qui solennise la date de la délivrance, si j'ose ainsi dire, de l'antique Église. C'est d'hier, en effet, qu'il nous est permis de la voir telle, à peu près, qu'elle était il y a quatre cent soixante-six ans, alors qu'y fut inaugurée l'œuvre merveilleuse des frères Hubert et Jean Van Eyck. »

La ville de Gand, qu'il faut féliciter de son artistique collaboration, accorda au comité, composé entre autres de MM. J. de Geynst, P. Boedri et Ch. Morice, la salle du grand vestibule de l'hôtel de ville, et la coïncidence des floralies gantoises, qu'on

prit pour prétexte de cette fête d'art, donna à celle-ci une solennité particulière.

Des projections lumineuses du polyptyque, accompagnées d'un commentaire de M. Charles Morice précisant le sens et la portée de l'œuvre, ouvrirent la séance. La musique et la poésie alternèrent ensuite, l'une et l'autre représentées par des pages de choix empruntées au génie ancien et à l'art contemporain : noëls flamands du XVe siècle chantés par des voix d'enfants, chœurs religieux, air de la *Sterbecantate* de J.-S. Bach et cantate de Vincent d'Indy : *Marie-Magdeleine* pour alto solo (Mme Raick) et chœur de femmes; fragments de la *Divine Comédie*, de l'*Imitation*, de Villon, de Racine, de Milton, de Klopstock, de Lamartine, de Musset et de Verlaine, dits par MM. Esquier et Ch. Morice et par Mme Esquier.

Ce programme hautement intellectuel, suivi avec le plus grand intérêt par un auditoire nombreux et attentif, démontra qu'il était possible de séduire la foule par le prestige de l'art seul, sans recourir aux habituels subterfuges, aux déplorables concessions. Il réalisa le vœu exprimé dernièrement par M. Charles Morice, dans une conférence qu'il fit à l'exposition d'*Art idéaliste*, de voir les artistes se mêler davantage au peuple, de l'élever à eux, de ramener sa pensée, par de savoureux régals d'art, à l'éternelle beauté.

THÉATRE DU PARC

Mariage bourgeois, par Alfred Capus.

Le titre seul de cette comédie nouvelle décèle l'intention satirique de l'auteur. Mariage bourgeois ! Le vilain accouplement de mots ! Les plus bas instincts, l'intérêt, la cupidité, l'égoïsme, « l'arrivisme » substitués à la tendresse. Au lieu d'amour, l'argent. Un pareil sujet devait tenter la verve ironique de M. Capus, qui excelle à souligner — *Brignol et sa fille*, l'une des meilleures comédies du théâtre d'aujourd'hui, le démontre — la rosserie de ce temps.

Son Tasselin est d'ailleurs proche parent de Brignol, dont il n'a malheureusement pas l'insouciante bonhomie. Il est tout aussi véreux, mais moins gai. Ce n'est pas un ami qu'il dépouille, c'est son propre frère, le seul brave homme de la pièce. Son neveu n'avait pas attendu la ruine imminente pour chercher à « se caser » dans une riche famille bourgeoise, lâchant sans scrupule une maîtresse dont il a un enfant. Et la question de savoir si c'est Henriette Ramel ou la fille de Piégoy, le tenancier du Casino de Carville, qu'il épousera pour se refaire, forme, somme toute, l'unique ressort de la pièce. Ce serait tout à fait insuffisant si M. Capus n'avait semé le dialogue de traits spirituels, voire de mots d'auteur (hélas !), et s'il n'avait trouvé dans l'observation et la vérité (un peu grossie, ainsi qu'il sied à l'optique de la scène) des éléments dramatiques qui masquent l'indigence de l'intrigue.

Mariage bourgeois, c'est plutôt une série de tableaux de mœurs (de mœurs d'ailleurs répugnantes), dont le panorama s'anime de quelques silhouettes paradoxales : celles de Piégoy, croupier sympathique, directeur loyal et généreux, le moraliste de cette bizarre compagnie ; celle d'un employé de banque, fidèle comme un caniche, et d'une philosophie qui se traduit en aphorismes dont voici des spécimens : « La chance, c'est le vol inconscient. — Pour les financiers, l'indicateur des chemins de fer remplace aujourd'hui le revolver. — Les déclassés sont actuellement si nombreux qu'ils constituent une classe nouvelle de la société. » C'est lui aussi qui, parlant de la victime de Tasselin, dit gravement : « Il a vieilli de 300,000 francs. » La figure la plus originale et la plus amusante des créations de M. Capus est Mlle Madeleine Tasselin, une ingénue dernier bateau qui entend faire de la maîtresse de son frère son amie intime, s'exalte en apprenant qu'elle a un enfant, l'amène triomphalement dans sa famille, raffole d'un petit nigaud d'employé qu'elle force à l'épouser. Drôle d'éducation, mais candeur désarmante dans son absence totale de préjugés.

Mariage bourgeois est bien joué par les artistes du Parc. Une mention spéciale est due à MM. Darcey (Piégoy), d'une vulgarité voulue et d'une rondeur d'allures qui dessine avec netteté le rôle, Paulet, Garay, Emile Albert, F. Riche et Perrin ; à Mmes Suger, Duran, Rogé et Wilhem.

LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES

Sur la trame menue d'un conte bleu déployé en un royaume chimérique de rêves et d'amour, M. Amédée Lynen a composé une série de tableaux exquis dans lesquels s'affirme, en même temps que la grâce capricieuse de son imagination d'artiste, la sûreté de ses connaissances archéologiques.

Le *Trèfle à quatre feuilles*, dont la Compagnie artistique du *Diable-au-Corps* donnait lundi dernier, en son nouveau et coquet local de la maison de l'Etoile, la première représentation, réalise le spectacle d'ombres le plus séduisant qui nous ait été offert jusqu'ici. En des paysages charmants, par les venelles de villes caduques aux maisons pittoresques, au pied d'édifices gothiques rigoureusement restitués dans la pureté de leur architecture, des silhouettes défilent en cortèges pimpants, donnant par la vérité des attitudes et la justesse des proportions l'illusion de la vie. Et ce sont, au fil du poème de M. E. Vial, des Bohémiens martelant leur marche d'un chant monotone, la rencontre du roi arrêtant sa cavalcade, au retour de la chasse, pour admirer la beauté d'une petite danseuse, et les amours du roi promenant son bonheur à la clarté des étoiles, et sa tristesse quand la danseuse lui échappe, et l'édit par lequel il défend désormais à tous les citoyens du royaume, sous peine de mort, d'échanger des baisers, et la révolte qui arme contre le souverain intraitable les sujets privés d'amour, et les apprêts d'une sanglante bataille, heureusement conjurée par le retour de la petite danseuse que le roi installe en grand apparât sur le trône...

Nul théâtre d'ombres n'a poussé plus loin la perfection du mécanisme de ces spectacles en miniature, d'un art raffiné et séduisant. Et le *Trèfle à quatre feuilles* dépasse, par l'élégance des silhouettes et le charme des décors, ce qui a été offert de plus attrayant à la sympathique curiosité du public. Le succès du légendaire *Horloger d'Yperdamme* lui-même s'en trouve affaibli.

M. V. Neuville a écrit pour le *Trèfle à quatre feuilles* une partition d'inspiration agréable, distinguée et mélodique. Elle se compose d'une vingtaine de numéros parmi lesquels on a particulièrement applaudi une *Aubade* et une mélancolique chanson, ainsi que le chœur original des Bohémiens, avec solo de baryton.

Musique, poème et ombres ont remporté un triomphe qui marquera, comme l'expliqua le « camarade Lutens », une date dans l'histoire du *Diable-au-Corps*.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Thomson a donné, mardi dernier, à la Grande-Harmonie, sa seconde et dernière séance, avec le concours du violoncelliste Doehaerd, chargé de la partie de seconde basse dans le beau *Quintette à deux cellos* de Schubert. L'exécution d'un programme de choix : Quatuor n° VII de Beethoven, Quatuor n° V de Haydn et le quintette susdit, a été extrêmement soignée, d'une précision et d'une correction remarquables. La grâce pimpante du *Menuetto* et l'animation du *Presto* de Haydn, le large et mélodique *Adagio* de Schubert ont été particulièrement applaudis. Le Quatuor Thomson n'est pas arrivé, toutefois, à la fusion des sons, à l'ensemble homogène qui donnaient au Quatuor Ysaye une si pénétrante émotion. Composé de quatre virtuoses qui gardent, dans leur interprétation concertante, leur maîtrise de solistes, la nouvelle association a besoin, on le sent, pour obtenir une parfaite unité de style et de compréhension, de persévérantes études en commun. Dans un quatuor, il faut que la personnalité des exécutants s'efface, que l'œuvre parle seule, portée par le faisceau des sonorités étroitement unies. Le talent de MM. Thomson, Laoureux, Van Hout et Jacobs est de nature, on le sait, à s'assouplir à cette exigence et à nous offrir, l'an prochain, des interprétations parfaites.

CONCOURS D'ARCHITECTURE RUSTIQUE

Le Comité namurois de la Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments vient de prendre une louable initiative en ouvrant aux architectes belges un concours de plans pour villas et pour maisons rurales à édifier dans les provinces de Namur et de Luxembourg et spécialement dans la vallée de la Meuse.

« Les architectes n'ont pas toujours compris, dit le Comité dans une sorte d'*exposé des motifs*, que les villas qu'ils édifient ne sont appropriées, ni comme dessin ni comme matériaux employés, au milieu dans lequel elles s'élèvent. Dans la vallée de la Meuse, en effet, nous voyons des villas aux couleurs éclatantes où le rouge des briques contraste et détonne au blanc de la pierre de sable d'après un dessin quasiment uniforme. Ces maisons peuvent être supportables dans le pays plat où le cadre qui les entroure est large, où la lumière les baigne à flots, mais ici, dans notre atmosphère d'un gris si délicat, au milieu de nos rochers de calcaire et de dolomie aux couleurs douces, au bord de notre fleuve au ton tranquille, elles constituent de véritables taches; elles rendent notre vallée semblable à n'importe quel lieu de villégiature; elles la banalisent. »

« Et pourtant le modèle ne nous manque pas. Notre vallée est remplie de châteaux, de maisons bourgeoises, de maisons de paysans qui ont leur charme et leur style propres. Nous ne disons cependant pas aux architectes de copier servilement les constructions. Nous avons de leur talent une plus haute idée, nous leur disons : « Inspirez-vous-en et faites mieux... »

Les deux extraits qui précèdent montrent clairement les désirs de la Société des sites de ne voir bâtir, dans la vallée de la Meuse, que des villas rappelant autant que possible l'aspect des anciennes maisons du pays et conservant à cette vallée sa beauté propre. Mais il ne suffit pas que les villas réunissent ces conditions, il faut aussi que les maisons rurales que se construisent les habitants du pays contribuent au but poursuivi.

C'est dans cet excellent esprit que le comité a rédigé le programme du concours, en illustrant celui-ci d'une quinzaine de spécimens des anciennes constructions du pays. Des primes de 200 et de 100 francs seront décernées aux lauréats. Les concurrents devront adresser leurs projets avant le 1er août prochain à M. le président de la Société pour la protection des sites de Namur, au Kursaal de cette ville.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Socialisme en Belgique, par J. DESTRÉE et E. VANDERVELDE, avec un appendice sur la bibliographie du socialisme belge par DEUTSCHER. Paris, V. Giard et E. Brière. — *Chair*, par EUGÈNE MONTFORT. Edition du *Mercure de France*, Paris. — *Jobard*, par le vicomte DE COLLEVILLE. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Sous les lauriers roses* (*Scènes de la vie antique*), par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, Dentu. — *Notre langue*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Lacomblez. — *La Géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique*, par A.-F. RENARD (Extrait du Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie). — *Les Héros et les Dieux d'après les poèmes homériques*, par ÉMILE LECLERCQ. Bruxelles, J. Lebègue et Cie. — *Exil doré*, par JEAN ROYÈRE. Paris, L. Vanier. — *L'Hérésiarque*, par HENRI MAZEL. Paris, *Mercure de France*. — *Renaissance*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, *Mercure de France*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis au Salon de la *Libre Esthétique*, pour le Musée de Bruxelles, l'*Intérieur d'église* de M. ALFRED VERHAEREN.

Ont été acquises en outre, à la même Exposition, soit par l'État pour le Musée des Arts décoratifs et industriels, soit par des particuliers, les œuvres suivantes :

EMILE CLAUS. *Maison à Veere*. — THÉO VAN RYSSELBERGHE. *Canal en Flandre*. — MAX LIEBERMANN. *Gardeuse de vaches*. — TH. VAN HOYTEMA. *La Forêt*. — L.-W. HAWKINS. *La Meule*. — A. CHARPENTIER. *Les Dominos* (bas-relief bronze); *la Peinture* (15 exempl.); Médaille du Dr Besnier (5 exempl.). — L.-C. TIFFANY. Huit vases (favrile glass). — BING ET GRÖNDAHL. Vase « Hérons ». Plat « Hiver ». Deux objets d'art. — Mlle BRINCKMANN. Tapisserie. Broderie. — MANUFACTURE ROYALE DE COPENHAGUE. Vingt objets d'art. — CH. PLUMET. Ecran-calendrier. — T. SELMERSHEIM. Applique d'éclairage. — THORN-PRIKKER. Batik. — Mme THAULOW. Trois objets en cuir. — O. ECKMANN. Porte-bouquet (fer forgé). — K. GROSS. Baguier (étain). — F. DURRIO DE MADRON. Médaillon (grès). — LA MAJOLIQUE D'EMPTINNE. Plat. — LIBRAIRIE D'ART. Cinq volumes illustrés.

La presque totalité des œuvres exposées a été expédiée, à la clôture du Salon, aux expositions du Champ-de-Mars, à Paris, de l'*Art dans la vie publique*, à Anvers, et du Kaiser-Wilhelm-Museum, à Crefeld.

L'ouverture du cinquième Salon annuel de la Société des Beaux-Arts aura lieu au Musée moderne le samedi 30 avril, à 2 h. 1/2. L'exposition sera accessible au public du 1er mai au 26 juin, de 10 à 5 heures.

Une intéressante exposition d'affiches sera ouverte au public les dimanches 24 avril et 1er mai, de 10 à 4 heures, rue Haute, n° 9. Un droit d'entrée de 10 centimes sera perçu au profit de l'œuvre des Enfants martyrs.

La nouvelle, apportée par le *New-York Herald*, de l'installation d'Eugène Ysaye dans les fonctions de chef d'orchestre au *Metropolitan Opera house*, est malheureusement confirmée. M. Ysaye vient d'envoyer à M. Gevaert sa démission de professeur au Conservatoire de Bruxelles. Nous ne pouvons que regretter profondément cette détermination. Elle prive la Belgique d'un artiste dont l'initiative, le désintéressement et l'activité ont donné en ces dernières années à notre vie artistique un essor magnifique. Nous avons rappelé récemment qu'Eugène Ysaye était tout autre chose et bien plus qu'un virtuose de premier ordre. Son départ laisse parmi nous un vide difficile, sinon impossible, à combler.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième séance de musique de chambre au Conservatoire. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, la *Grande Sérénade* en *si bémol* pour treize instruments à vent et le Quatuor en *ré majeur* de Mozart.

Jeudi prochain, 28 courant, à 8 h. 1/4, Mlle Hennebert, professeur de chant, donnera à la Salle Erard une séance musicale avec le concours de MM. Delfosse, violoncelliste, R. Moulaert et Ch. Hénusse, pianistes.

On nous écrit de Mons que la représentation donnée en cette ville par la troupe anversoise du drame lyrique *Numance*, de J. Van den Eeden, a confirmé la bonne impression produite par cette œuvre importante lors des représentations qui ont eu lieu à Anvers.

A l'issue du deuxième acte, l'auteur a été l'objet d'une chaleureuse manifestation. On lui a offert sur la scène, au nom des professeurs du Conservatoire et d'un nombreux groupe d'amis, un objet d'art, un Livre d'or, des gerbes de fleurs, et la salle entière s'est associée, par ses applaudissements, à ces témoignages de sympathique admiration.

M Henry Van de Velde vient de publier en brochure (1) l'intéressante conférence qu'il fit en janvier 1898 à la Section d'art de la Maison du Peuple sur William Morris. C'est une étude documentée et bien écrite sur l'artiste qui rénova en Angleterrre l'art décoratif et exerça sur son époque, à l'étranger comme dans son pays, une influence considérable. L'étude de M. Van de Velde est ornée d'un portrait du célèbre artisan-poète.

Notre collaborateur Ph. Zilcken consacre, dans l'*Elsevier's geïllustreerd maandschrift* d'Amsterdam (8e année, n° 2), une importante étude à Jan Toorop, dans laquelle il retrace, en même temps que la biographie du peintre, le mouvement d'art auquel il fut mêlé, cette campagne des XX qui dura dix années et dont les résultats furent si considérables. L'étude de M. Zilcken est illustrée d'un portrait de Toorop par H.-J. Haverman et de quinze reproductions de ses œuvres.

L'administration communale de Schaerbeek nous écrit que la sépulture d'Hippolyte Boulenger a été transférée, par suite de changements apportés au cimetière de Schaerbeek, dans la dixième parcelle (allée principale). Cette information confirme officiellement les renseignements adressés à la *Chronique* par un parent du peintre et que nous avons reproduits dernièrement (2).

Les jurys des deux Salons de Paris viennent de fonctionner à tour de bras. Sur 6,000 œuvres expédiées aux Champs-Elysées, 1,800 seulement ont été acceptées. Le Salon du Champ-de-Mars se composera d'environ 1,200 toiles, sculptures, pastels et dessins.

Le Comité des dames de l'*Union centrale des arts décoratifs*, organise à Paris une exposition de Travaux d'Art composés et exécutés par des dames artistes et amateurs. Cette exposition aura lieu du 25 mai au 25 juin au siège provisoire de l'*Union centrale*, hôtel de la Chancellerie d'Orléans, 19, rue des Bons-Enfants. Envois du 15 au 20 mai. *Renseignements : Mme Joseph Chéret-Carrier Belleuse, secrétaire.*

(1) *William Morris, artisan et socialiste* (extrait de l'*Avenir social*), 30 p. Imp. de la *Presse socialiste*, Bruxelles.

(2) Voir l'*Art moderne* du 10 avril dernier.

L'Exposition horticole qu'ouvrira à Anvers, le 3 juillet prochain, la Société d'horticulture et d'agriculture, comprendra une section des Beaux-Arts à laquelle tous les artistes, belges ou étrangers, sont invités à participer par des tableaux, aquarelles, gouaches, pastels et dessins reproduisant des plantes, des fleurs ou des fruits. Des médailles seront décernées aux artistes distingués par le jury. Les envois doivent être annoncés avant le 27 juin à M. Ch. Vander Linden, secrétaire de la société, 70, chaussée de Malines, et expédiés au plus tard le 1er juillet, avant midi, au Palais des fêtes de la Société de Zoologie.

La *Société des Artistes indépendants* a ouvert mardi dernier, au Palais de Glace (Champs-Elysées), sa quatorzième exposition.

La livraison de mars du *Studio* renferme plus de cent illustrations, parmi lesquelles la reproduction en couleurs, hors texte, d'une aquarelle de M. Granville Fell, une chromolithographie gaufrée d'après les panneaux céramiques composés pour une salle de bain par A. Charpentier et F. Aubert, les *Cygnes*, estampe coloriée de F. Jourdain, les *Moulins à Rotterdam*, lithographie originale de J. Pennell, etc. Signalons aussi, parmi les curiosités artistiques de cette belle livraison, l'article consacré aux grils en fer forgé par F.-A. Jones, illustré de seize gravures, la reproduction du portrait de R. Wagner lithographié par H. De Groux, etc.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient quatre planches des plus intéressantes : l'affiche de Chéret, pour les *Œuvres de Rabelais*, l'une des meilleurs inspirations du maître; la belle composition de Mucha pour *Lorenzaccio*. Deux affiches étrangères et l'une, américaine, dessinée par Penfield : pour le *Harper's Magazine;* l'autre, de notre compatriote Evenepoel pour *Anvers et son Exposition*.

On vient d'élever à Saint-Maurice un monument à la mémoire d'Eugène Delacroix. Dans son discours d'inauguration, le statuaire Frémiet a rappelé une clause — peu observée — du testament de l'artiste :

« J'ai, Messieurs, a-t-il dit, à vous donner connaissance, un peu tardivement, vous l'allez voir, d'une clause de ses dernières volontés.

Il parle de son tombeau en disant : « Il n'y sera placé ni emblème ni buste; après ma mort, il ne sera fait aucune reproduction de mes traits, soit par le moulage, soit par le dessin ou la photographie, je le défends absolument. »

Heureusement, les statues ont échappé à cette sévérité, ce qui nous permet de passer sans remords par les mailles de ce testament. »

Il faut avouer, dit l'*Aurore*, qui nous apporte cet écho, que l'interprétation du testament est plutôt judaïque. C'est très bien d'honorer les morts. Mais en pousser le culte jusqu'au mépris de leurs dernières volontés, c'est peut-être excessif.

POUR SORTIR D'INDIVISION

VENTE PUBLIQUE

DE

Tableaux anciens et modernes, Dessins, Gravures Cuivres, Étains et Meubles anciens, Monnaies, etc.

En la **Maison d'Art**, avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles, les *vendredi* 29 et *samedi* 30 *avril*, à 2 heures précises de relevée, par le ministère de Me **E. Gilson**, huissier près la Cour de cassation, rue Dumonceau, 11, Bruxelles.

EXPOSITION : Les mercredi 27 et jeudi 28 avril, de 10 à 6 heures.

Le catalogue se distribue chez Me Gilson et à la Maison d'Art.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTE PUBLIQUE

LE MARDI 3 MAI ET QUATRE JOURS SUIVANTS, DE

LIVRES ANCIENS & MODERNES
ESTAMPES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, EN NOIR ET EN COULEUR

provenant de la collection de

S. Ex. M. G. BENGESCO,

ancien Ministre de Roumanie à Bruxelles.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, rue de la Montagne, 86A, chez qui on peut se procurer le catalogue (1072 numéros).

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 9 à 3 heures

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

SOMMAIRE

PROSPER DE HAULLEVILLE. — L'INCIDENT GUFFENS. *Achat de copies d'œuvres italiennes par l'Etat.* — QUELQUES LIVRES. — « POUR QU'ON LISE LES LIVRES BELGES. » — MORT DE GUSTAVE MOREAU. — NOTES DE MUSIQUE. — SITES ET PAYSAGES. *Conservation des souvenirs historiques. Au Parc de Bruxelles.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Cyrano de Bergerac.* — PETITE CHRONIQUE.

PROSPER DE HAULLEVILLE

Lundi dernier, le baron PROSPER DE HAULLEVILLE a été retiré par la mort du maussade à-peu-près de la vie, aux joies approximatives et moyennes, aux douleurs plus moyennes encore. Car vraiment seuls les malheurs héroïques pourraient consoler des bonheurs insuffisants!

Bien que la principale partie de la vie de Prosper de Haulleville ait été consacrée à la direction d'un grand journal catholique et qu'il ait été ainsi mêlé de près à la politique courante et trop souvent écœurante, il demeurera dans le souvenir de ceux qui ont voisiné avec son originale et aimable personnalité, sous l'aspect dominant d'un Cérébral (ne disons plus Intellectuel) et d'un Artiste. C'est qu'il fut surtout un écrivain et un humoriste.

Il n'a pas occupé de ces fonctions en vue qui, spécialement dans le parti auquel il appartenait, sont, en général, la récompense de la souplesse et de la soumission sans marchandage aux opinions reçues. Il y avait dans sa manière d'être une indocilité que rien n'a pu brider. Sur le fonds commun des doctrines cléricales auxquelles il était fidèlement attaché, il mettait les fantaisies et les libertés de sa pittoresque nature. Et certes cela n'était pas fait pour plaire à ceux qui ont érigé en dogme le respect de la discipline mondaine et l'adhésion monastique aux autorités hiérarchiques, fussent-elles, en fait, les moins qualifiées pour diriger ce conglomérat de mystères : les âmes humaines.

Il n'a donc jamais obtenu que des emplois modestes empapillotés de quelques décorations « clinquetantes », juste ce qu'il faut pour que l'ingratitude vis-à-vis d'un ferme et vaillant soldat n'apparût point scandaleuse, — et il ne s'est pas enrichi! Oh! non, il ne s'est pas enrichi, bien au contraire! Il était de ceux dont la vie fut empoisonnée par cet horrible microbe : le créancier, mille fois plus protégé, fût-il ignoble, que la plus noble intelligence, contrainte, en ce monde si bien organisé, de subir les avanies qui suppurent de l'Argent. Nous le disons non point pour qu'on suppose que l'opulence ait été le désir de cet irrégulier du plus réel talent qui voyait dans la vie une occasion d'épancher sa propre essence et qui abominait les servitudes du flatteur et du courtisan; mais pour marquer par un trait décisif com-

ment il s'est comporté au milieu de ceux qui se servirent de lui comme d'une belle et forte épée, de ceux parmi lesquels, d'ordinaire, les grasses prébendes et les sinécures savoureuses sont, même pour les médiocres, surtout pour les médiocres, l'aboutissement d'une existence soigneusement et servilement consacrée à ce que Léon Daudet, en ses *Morticoles*, a cruellement étiqueté « le lèchement des pieds ».

L'écrivain était ingénieux et clair, d'une courtoisie scripturale de bon goût inaltérable, avec, parfois, une tendance, de pente très légère, vers la causticité narquoise, s'agrémentant de la coquetterie d'un faux scepticisme. Sous sa direction, le *Journal de Bruxelles* (comme la *Revue générale*) fut un modèle de juste mesure dans les polémiques, qui tranchait avec l'habituelle et répugnante frénésie d'injustices, de mensonges et d'injures qui devient la caractéristique mal odorante de la presse quotidienne belge.

Dans tous les colloques que les nécessités de la politique courante le contraignirent d'engager avec les adversaires, il fut d'une gentilhommerie incomparable; et certes c'était difficile étant donné le diapason canaille auquel toute cette sale besogne commençait dès lors à monter. Il a tranché nettement sur la bande de malandrins sans *verecundia* qui assument la charge de cogner, de tirer la canne, de mouliner et de jouer du chausson dans la journalière bagarre des querelles infectes de « nos grands partis politiques ».

Cette attitude spéciale avait donné à son Journal une bonne odeur de correction qui en faisait comme une oasis dans les marécages et les paludes où pataugent et barbotent les égoutiers de plumes dont l'encrier n'est qu'une tinette à vidanges. L'autorité de ce Quotidien unique en son genre, et jusqu'ici sans successeur, sur notre heureux territoire, en avait pris une intensité et un charme qui le faisaient lire même par ceux, peut-être de préférence par ceux, qui ne partageaient pas son opinion, mais qui savaient qu'on y respirait un bon air de bonne compagnie et que si la rédaction ne se promenait pas au plein champ de la Démocratie nouvelle, au moins elle ouvrait ses fenêtres de ce côté. Il fut, si nous ne nous trompons, un des bénévoles enthousiastes qui attribuèrent à la fameuse Encyclique de mai 1891 cette portée sociale et humanitaire dont, depuis, des interprétations tardigrades l'ont destituée.

Mais cet équilibre de pensée et de style était vraiment trop pur pour ne pas amener une disgrâce. On congédia ce monsieur trop poli, trop ingénument loyal, trop confiant en la bonne foi calme, trop antagoniste des mufleries et des engueulades. La baraque voulut avoir au moins quelques pitres véritables et les obtint. On n'y accueillit plus, de Prosper de Haulleville, que des articles purement littéraires qu'il signait Félix de Breux. Il va de soi qu'à sa mort les louanges qui ne coûtent rien ont foisonné dans les gazettes, que des hottées en ont été versées sur sa tombe et que la foule fourmillait à ses funérailles. C'est la coutumière façon de s'acquitter envers les grands négligés dans la sarabande des intérêts.

Les procédés « charmants » de la boutique parlementaire livrée aux chacals, ne pouvaient avoir sur cette individualité si personnelle une prise suffisante pour la dénaturer, mais y avaient infiltré pourtant quelque amertume, juste assez pour donner à ses conversations, à sa bonhomie un peu voulue et à ses écrits une allure plus clairement humaine, puisque assurément on ne conçoit pas de vie vraie sans ces misères et sans quelques déceptions sur les êtres qui voisinent avec nous, giroient autour de nous et font, en quelque sorte, partie de nous. Il restait le compagnon aimable, le convive disert, le discoureur intéressant. Dans sa carrière d'environ soixante-dix ans il avait vu, fréquenté, jugé des milliers d'êtres et de choses, et en avait su extraire les produits résiduaires qui sont la richesse d'une mémoire alerte, prompte à saisir le comique ou le poignant des événements, des rencontres et de l'animalité bimane.

Sa disparition laisse un vide dans la vie bruxelloise où l'on était très accoutumé à le voir circuler et où volontiers on recherchait son avis, sinon pour le suivre, au moins pour jouir des aperçus imprévus que faisait invariablement surgir son flegmatisme malicieux. Rien de banal n'amoindrissait ce cerveau qui, s'il n'atteignait pas les grandes hauteurs, se tenait obstinément sur les paliers que fréquentent les belles mentalités.

Pendant les dernières années il était (là-bas, dans les confins où grouilla l'Exposition universelle aux cinq cents W.-C. Lavatory) conservateur de ce musée de Cluny belge qui gît dans les vastes halls du Palais du Cinquantenaire. Il aimait ce bric-à-brac fort mêlé, cette confuse et quelque peu hétéroclite accumulation de curiosités de tous les ordres et de toutes les valeurs. Volontiers il contribuait à l'enrichir intelligemment en recommandant l'acquisition des produits de l'Art neuf qui germine et fermente en ces jours d'activité esthétique brûlante. Il mettait dans cette mission une salutaire hardiesse, et quand, malgré ses objurgations, une commission officielle, routinière comme toutes les officielles commissions, rejetait quelque objet de saveur, admettait quelque horreur bourgeoise, ou se compromettait en quelque camaraderie ou favoritisme ridicule, il était curieux de l'entendre, en catimini, régler en sarcasmes de franc aloi le maître-compte de ces sottises.

ŒUVRES DE PROSPER DE HAULLEVILLE

Histoire des communes lombardes depuis leur origine jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Tome I^er^. Gand, Annoot-Braeckman, 1857. In-8°, 495 p.

— *Idem.* Tome II. Brux , Muquardt, 1858. In-8°, VI-492 p.

— *Les Institutions représentatives en Autriche.* Brux., Muquardt, 1863.. In-18, 175 p.

— *Les Catholiques et les libertés constitutionnelles.* Brux., Haenen, 1863. In-18, 126 p.

— *Les Allemands depuis la guerre de Sept-ans.* Brux., Devaux et Cie, 1868. In-18, 410 p.

— *La Nationalité belge, ou Flamands et Wallons.* Gand, Hoste, 1870. In-12, 204 p.

— *L'Enseignement primaire en Belgique.* Brux., Devaux et Cie, 1870. In-8°, XI-350 p.

— *L'Avenir des peuples catholiques.* Brux., Haenen, 1876. In-12, 334 p. (Traduit en anglais, — deux éditions, en Angleterre et en Amérique, — en castillan, en madgiar, en italien, en allemand, en polonais et en tchèque.)

— *La Définition du droit.* Brux., Closson et Cie, 1879. In-16, 382 p.

— *En vacances*, notes et impressions. Brux., P. Lacomblez, 1892. In-16, 360 p. (Deux éditions.)

— *Portraits et Silhouettes.* Brux., P. Lacomblez, 1892. In-16, VI-330 p.

— *Etude sur le Sénat.* Brux., 1897. Société Belge de librairie. In-8°, 45 p.

L'INCIDENT GUFFENS

Achat de copies d'œuvres italiennes par l'État.

Le *Compte rendu analytique* de la Chambre contient, pour la séance du 26 avril, les éléments intéressants que nous reproduisons ci-dessous, utiles, croyons-nous, à mettre en relief. Car si, en général, la presse a été bienveillante pour les copies faites par M. Guffens, bien des critiques se sont produites. Ce qui frappe surtout, en cette affaire, c'est la facilité avec laquelle le Gouvernement, quand il s'agit d'artistes qui, en dehors de leur mérite, font partie du groupe des dociles, des tranquilles, des habiles (nous ne mettons pas ce dernier mot pour M. Guffens), rend les achats faciles, et combien, au contraire, la détente est dure dans le cas contraire. Il y aura lieu d'examiner un jour de très près la question de ces relations, de ces protections, de ces recommandations assez obscures et camaradesques qui font par exemple que M. Van den Bussche a obtenu la faveur de décorer d'ignominies artistiques la salle des pas perdus de la poste à Bruxelles, — que récemment on a grevé notre musée moderne de tableaux de Broerman, de Dell'Acqua et d'Herbo, de préférence à des œuvres vraiment belles et vivantes, — et que l'on a acquis les copies estimables de M. Guffens pour 30,000 francs alors que certes, pour le même prix, on eût obtenu les trois superbes toiles si modernes et si caractéristiques de Théo Van Rysselberghe, de Jean Delville et de Léon Frédéric.

***

M. le Président. — Le bureau vient de recevoir de M. Destrée les deux questions que voici :

« L'État vient d'acheter, paraît-il, un certain nombre de copies, d'après des œuvres de peintres italiens; il les aurait payées un prix considérable. M. le ministre des beaux-arts pourrait-il nous renseigner à cet égard et nous dire notamment quelles ont été les raisons qui ont décidé le gouvernement à faire cet achat à un seul peintre? Avant l'épreuve de l'exposition publique? A payer au prix d'œuvres originales des copies que je considère comme fort médiocres? Quelles ont été les personnes compétentes qui ont pris, vis-à-vis du ministre et de l'opinion, la responsabilité de conseiller cet emploi des deniers publics? M. le ministre ne pourrait-il pas nous dire s'il ne croirait pas préférable pour l'avenir de commander ces copies à de jeunes artistes ayant donné des preuves de talent, en les leur payant seulement les frais d'un voyage et d'un séjour?

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Le gouvernement a acheté à M. Guffens un certain nombre de copies de peintures décoratives, choisies dans la nombreuse série que cet artiste a récemment exécutée en Italie.

Il n'a pas cru devoir attendre pour le faire que ces copies eussent subi l'épreuve de l'exposition publique; en agissant comme l'eût voulu l'honorable M. Destrée, il se fût exposé à devoir conclure cet achat dans des conditions beaucoup moins favorables que celles qu'il a obtenues; il importe de dire immédiatement que ces copies, au nombre de treize, sont payées non pas 45,000 francs, comme l'ont avancé inexactement certains journaux, mais 30,000 francs seulement, ce qui n'est certes pas exagéré, étant donné que plusieurs de ces copies sont de vastes dimensions et comportent un grand nombre de figures.

Avant d'avoir été exposées publiquement, elles ont été visitées dans l'atelier de M. Guffens par un grand nombre d'artistes, d'amateurs et de critiques. L'appréciation de ces personnes ne concorde pas avec celle de l'honorable M. Destrée. De l'avis presque unanime des gens compétents, confirmé par celui d'un grand nombre de journaux d'art, ces copies sont exécutées avec une exactitude scrupuleuse et rendent d'une façon aussi parfaite que possible le caractère de l'œuvre originale.

Au défaut de ces appréciations, le talent et l'expérience de M. Guffens, qui a consacré presque toute sa longue carrière à la peinture décorative et à l'étude de l'art des primitifs italiens, eussent été de sûrs garants de la fidélité des reproductions exécutées par lui. Ajoutons que M. Guffens, grâce à sa situation et à ses relations personnelles, a obtenu, par une faveur toute exceptionnelle, l'autorisation d'exécuter ses copies aux dimensions exactes des peintures originales et en s'aidant de calques, ce qui donne à ces dernières l'intérêt et la valeur de véritables documents.

Le gouvernement a abandonné depuis plusieurs années le projet, qui avait reçu un commencement d'exécution, de créer au palais du Cinquantenaire un musée de copies où l'on aurait rassemblé des reproductions des chefs-d'œuvre les plus importants des musées de l'Europe. Après quelques expériences, il a été reconnu que les copies de tableaux, alors même qu'elles sont exécutées avec soin, par des artistes de talent, ne peuvent donner du modèle qu'une représentation affaiblie et imparfaite. Les artistes leur préfèrent avec raison de bonnes photographies. Au surplus, notre pays est heureusement assez riche de son propre fond et les maîtres de l'art ancien y sont représentés par assez de chefs-d'œuvre, pour que la nécessité d'aller chercher au loin des copies d'une fidélité discutable ne puisse pas être soutenue.

Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de la peinture décorative ou monumentale. Notre pays ne possède malheureusement pas de modèles de cette forme d'art si intéressante et si féconde dans ses applications. Les vestiges assez nombreux de peinture murale découverts depuis quelques années dans les églises ont dû, presque tous, être repeints; ils appartiennent, du reste, à une

époque où l'art du dessin n'était pas complètement maître de la forme. Très intéressants au point de vue historique et archéologique, ils ne peuvent être considérés comme des modèles classiques à proposer sans réserve à l'admiration des jeunes artistes.

L'Italie, au contraire, où la peinture décorative a été pratiquée avec éclat par les plus grands artistes, a conservé dans ses églises et ses palais une quantité de chefs-d'œuvre de cet art. C'est une mine inépuisable qui pourrait être exploitée avec profit et succès.

A la différence des tableaux, auxquels leurs auteurs ont donné une note personnelle qui les rend inimitables, les peintures décoratives peuvent, en général, être copiées avec une fidélité absolue : en effet, le ton et la composition y tiennent une bien plus grande place que le « faire », et elles sont ordinairement exécutées à teintes plates et à tons francs et purs. Dans ces conditions, une copie faite avec soin, par un artiste capable, peut serrer l'original d'assez près pour en devenir une reproduction presque identique.

Une collection de copies, de modèles les plus parfaits laissés par l'art décoratif italien constituerait pour nos jeunes artistes et pour les ouvriers voués aux métiers d'art un enseignement excellent. Le musée du Cinquantenaire a réuni depuis quelques années un certain nombre de copies de cette nature. Malheureusement, ces copies ne réalisent pas tout ce que l'on est en droit d'exiger d'elles, soit que leurs auteurs les aient exécutées avec un certain laisser-aller, soit qu'ils n'aient pas pu abdiquer suffisamment leur personnalité devant le modèle.

Il n'est pas, en effet, donné à tout le monde de faire de bonnes copies. Il faut pour cela une grande expérience, une grande facilité d'assimilition du style et des procédés anciens et un respect presque religieux des maîtres auxquels on veut s'identifier. Ces qualités, nous les avons trouvées réunies chez l'auteur des copies que le gouvernement vient d'acheter.

Quant à l'idée, approuvée par l'honorable M. Destrée, de compléter une collection de ce genre en confiant les copies à de jeunes artistes, le gouvernement est depuis longtemps entré dans cette voie et n'a pas renoncé à y persévérer, avec cette réserve toutefois que ces commandes ne servent pas à déguiser des faveurs ou des subsides, mais ne soient données qu'à bon escient et puissent servir à la formation raisonnée et méthodique d'une collection d'enseignement.

***

Voici maintenant la note que nous envoie, non un peintre, mais un écrivain.

M. Guffens a exposé au Cercle artistique un certain nombre de copies d'après des primitifs italiens. Ceux qui ignorent Mantegna, Melozzo da Forli, Luca Signorelli, Piero della Francesca, Carpaccio emporteront de la vue de ces copies une impression terne et froide qui ne leur permettra pas de comprendre les enthousiasmes qu'excitent les originaux. Et quant à ceux qui connaissent ceux-ci, ils seront péniblement affectés de voir leurs souvenirs amoindris et glacés. Les copies sont des cadavres. Le snob y reconnaîtra sans doute l'œuvre superficiellement admirée au cours d'une promenade en un musée, mais le fervent y cherchera vainement l'âme, le quelque chose de suprême et d'exquis qui fait si grandes les fresques des maîtres italiens. On a vraiment quelque répugnance à dire tout net son sentiment, car M. Guffens est consciencieux et vaillant. Son goût est délicat et distingué : le choix de ses sujets l'atteste, et son amour pour les maîtres délicieux du XVe siècle et pour ce profond Breughel le rend sympathique; mais, hélas! son talent n'est pas égal à sa bonne volonté. Toutes ces besognes sont pauvres et plates; des photographies de Braun valent mieux! Il faut malheusement, au risque de froisser un vieil artiste digne d'estime, crier la vérité lorsqu'on voit le gouvernement payer ces quelques copies de la somme fabuleuse de 30,000 francs, c'est-à-dire de l'indépendance assurée pendant un an à dix jeunes artistes de talent qui auraient pu rapporter d'Italie dix fois plus de copies préférables et quelques œuvres originales!

QUELQUES LIVRES

Poèmes confiants, par H. Van de Putte. — **Chair**, par E. Montfort. — **Sous les lauriers roses**, par le comte A. du Bois. — **Jobard**, par le vicomte de Colleville.

Ecrire un livre, lire un livre! Pour combien d'êtres et à quelles heures cela constitue-t-il des gestes de vie?

Gestes de désœuvrement, de grignotement, de trompe-la-faim ou, bien mieux, pour ceux qui les confectionnent, ces livres, légitimes épanchements qui ne devraient pas plus avoir la prétention de se communiquer à des cerveaux humains que ne l'ont les grands arbres du Parc quand le vent les agite, ou les rossignols de Tervueren lorsqu'ils nous donnent l'impression de n'être qu'un gosier à ailes.

Gosier à ailes, chanteur à enveloppe humaine, Henri Van de Putte, dont les *Poèmes confiants* (1) m'arrêtent; celui-là vraiment m'a l'air de chanter pour lui-même chaque fois qu'un rayon de soleil ou de lune lui donne l'inconsciente envie de fredonner plumitivement. Les gosses nus dans la rivière où ils rient, les tout petits amoureux si gais :

Deux tout petits
s'en sont allés...
leur tout petit amour très grand
magnifié par le tonnerre...

Et « les flammes des réverbères » et « les violettes à la boutonnière de mon pardessus », et plusieurs aveux qui sont comme des confessions assez tristes, tout cela a la bonne saveur des choses qui se sont chantées toutes seules quand on était malgré soi impressionné.

J'en devrais parler plus longuement et doctement. Mais si je vous dis pourtant que je le prends pour un vrai rossignol?

Voici *Chair* (2) d'Eugène Montfort. Air un peu connu, quoique interprété avec grâce et liberté. Un petit-neveu de Swinburne, dont le ravissant poème de *Laus Veneris*, passionné, puissant, doit avoir impressionné le jeune penseur qui avec tant de lucidité et d'enthousiasme nous parla, il y a peu de temps, du naturisme. Il le résumait et le peignait alors. Il en fait lui-même aujourd'hui et je le retrouve sincère et vivant en ses confessions de *Chair* comme en ses appréciations de philosophe. Serait-ce notre époque, si experte en analyses, qui entoure d'un cadre plus flatteur les pensées que les gestes de vie? Nous y sommes encore un peu maladroits. Mais qu'on nous saura gré, bon Dieu! de nous y être réessayés, malgré toute la gaucherie dont les âges raisonneurs et bavards nous laissent encore trop inconscients.

Le comte Albert du Bois, dans une œuvre intitulée *Sous les lauriers roses* (3), dessine une suite de ces mêmes gestes de vie

(1) Bruxelles, Georges Balat, éditeur.
(2) Paris, édition du *Mercure de France*.
(3) Paris, librairie Dentu.

que; pour être plus à l'aise, il place chez les Grecs du temps d'Homère ou d'Aristote. Gestes de vie, en effet, dont quelques-uns assez intimes, d'autres vraiment beaux, comme celui « La Conversion de Deidamia », une des plus belles affirmations d'amour que j'ai lues depuis longtemps.

Jobard (1), par le vicomte DE COLLEVILLE, me paraît être la confession d'un malheureux que sa myopie morale rend sceptique. Il prend les moulins pour des cathédrales et les grisettes pour des madones, ne sait pas où se cachent les vraies forces et s'attendrit sur sa propre naïveté entrant en conjonction avec la perversion humaine. Impossible de ne pas se demander lequel de ces deux personnages, l'individu d'une part et ce grand premier rôle qui a nom Foule, Masse, Société, etc., est le plus sujet au strabisme et le plus trompeur. Au surplus, j'ai un goût prononcé pour les jobards incorrigibles. Celui de M. de Colleville me paraît corrigé et j'avoue que cela me désenchante quelque peu.

« Pour qu'on lise les Livres Belges. »

Sous ce titre, une Ligue littéraire vient d'être constituée dans un généreux esprit de propagande artistique. Une circulaire lancée dans le public en explique en ces termes le but et le méanisme :

« Depuis trente années des efforts extraordinaires ont été accomplis par nos écrivains. Rien n'a pu les décourager, rien n'a pu comprimer les instincts recélant les forces ataviques de leur race et le besoin irrésistible de les extérioriser. Vainement rencontrèrent-ils le dédain ou le doute. Vainement les lecteurs ou les éditeurs manquèrent-ils pour les soutenir. Ils ont persisté avec une opiniâtreté admirable et se sont multipliés étonnamment.

Désormais la Belgique a ses prosateurs et ses poètes que l'étranger a consacrés avant nous, à qui il a donné une place marquante dans l'évolution littéraire contemporaine. Libérés de toute imitation, ils expriment avec une originalité, une puissance, un charme que nul homme de justice et de sens ne discute encore, l'Ame de leur pays. Ils étendent incessamment le rayonnement de notre art et de nos idées. Ils contribuent dans une large mesure à la gloire nationale. Ils intensifient la foi dans notre avenir et dans notre destinée.

Mais ils se plaignent avec raison que presque seuls, en Belgique, les lettrés suivent leur brillante et salutaire campagne. On se familiarise avec leurs noms et pas assez avec leurs livres. Des préjugés les dédaignent au profit des œuvres venant de France. On a si longtemps cru à notre infériorité littéraire qu'il est malaisé de faire accepter la maîtrise et la beauté de nos écrivains nationaux par leurs compatriotes, pourtant plus intéressés que personne à retrouver, en des créations artistiques sincères, nos sentiments, nos pensées, nos désirs, nos émotions heureuses ou douloureuses, nos espérances et les forces directrices de notre nationalité.

C'est à un tel état de choses que le petit groupe des signataires de cette lettre souhaite de mettre fin. Ils considèrent que c'est un devoir d'équité et un acte de patriotisme. Ils considèrent que c'est une obligation du culte dû à l'Art par un petit peuple traditionnellement artiste et qui ne peut obtenir une vraie grandeur que dans les manifestations pacifiques de l'intellectualité.

Comme moyen pratique initial très simple, il propose à ceux qui partagent ses idées, à tous ceux qui veulent s'unir dans cette œuvre de réparation et de propagande, la formation d'une Ligue littéraire dont chaque membre, s'obligeant à verser annuellement une, ou, s'il le préfère, plusieurs parts de 20 francs, recevra en échange et à due concurrence des livres de nos écrivains, à choisir par le souscripteur dans un catalogue qui sera dressé par le Comité, sans acception de parti, d'école ou de coterie, et qui sera constamment remanié et complété suivant les indications de quiconque s'intéresse à la Ligue.

N'est-il pas à espérer que cette combinaison, dépourvue de toute complication, qui exige moins un sacrifice pécuniaire qu'un utile emploi d'une somme légère, aidera très efficacement à répandre la lecture des livres si intéressants de nos auteurs, encouragera leur noble initiative, donnera le goût de leurs attachantes et si variées productions et sauvera notre public du reproche mérité et humiliant de se douter à peine de la pléiade d'artistes qui, avec tant de talent, d'originalité et de dévouement, travaillent pour lui et pour la patrie ! »

Le Comité se compose de MM. Ch. Buls, bourgmestre de Bruxelles; chev. Descamps, sénateur; P. Janson, sénateur; J. Le Jeune, ministre d'État, sénateur; E. Solvay, sénateur; L. Somzée, membre de la Chambre des représentants, et J. des Cressonnières, secrétaire.

Voilà une belle et noble initiative dont les résultats auront sur les Lettres belges la plus heureuse influence et que nous recommandons avec joie à nos lecteurs. On peut adresser les adhésions au secrétaire, rue du Marteau, 17.

Mort de Gustave Moreau.

Gustave Moreau, le mystérieux artiste qui depuis vingt ans vivait dans la plus stricte retraite, étranger aux Salons de peinture, refusant d'autoriser qui que ce soit de pénétrer dans son atelier, vient de mourir, âgé de soixante-douze ans, dans le petit hôtel de la rue de Larochefoucauld où il était né. Nous nous bornerons, en attendant qu'une exposition de ses œuvres nous permette d'apprécier ce peintre hautement intellectuel, à citer quelques-unes des toiles qu'il exposa depuis 1852, date de ses débuts, jusqu'en 1880, qui clôtura l'ère de sa contribution aux Salons. Ce sont, au retour d'un long voyage d'études en Italie où il se passionna pour les maîtres florentins, une *Pieta* où se faisait sentir l'influence d'Eugène Delacroix, puis les *Athéniens livrés au Minotaure dans le labyrinthe de Crète* (1855), *Œdipe et le Sphinx* (1863), *Jason, le Jeune homme et la Mort*, *Diomède dévoré par ses chevaux*, *Orphée* (1866), *Salomé*, *la Péri*, *Moïse exposé sur le Nil*, *Jacob et l'Ange*, *Hélène*, *Galathée*.

Gustave Moreau était depuis 1888 membre de l'Institut. Il fut nommé en 1892 professeur à l'école des Beaux-Arts et exerça une profonde influence sur toute une génération d'artistes.

NOTES DE MUSIQUE

Une séance de musique de chambre consacrée à Mozart, dimanche dernier, a éveillé parmi les fervents du Conservatoire, parmi ceux que ne rebute pas l'austérité d'un programme classique réduit aux éléments du quatuor ou de l'harmonie, d'exquises sensations de grâce juvénile, d'inspiration prime-sautière, de

(1) Paris. Bibliothèque de l'Association.

coquetterie, d'espièglerie même, dans un cadre archaïque parfumé de poudre à la maréchale. Le quatuor en *ré majeur* pour archets, dans lequel les parties se répondent avec l'air de se faire des révérences, a été supérieurement interprété par MM. Schörg, Daucher, Miry et Gaillard, qui en ont poussé aux dernières limites la délicatesse, la finesse et la légèreté. La *Grande Sérénade* pour instruments à vent, exécutée, de même, avec beaucoup de correction par MM. Guidé, Poncelet, Merck, professeurs au Conservatoire, et quelques collègues de l'orchestre, a paru souffrir davantage du recul des années. Elle est décidément vieillotte, cette sérénade tirée en longueur, qui n'eût peut-être pas été écoutée jusqu'au bout par la belle sous le balcon de qui Mozart l'eût fait jouer. Il était néanmoins intéressant de la faire connaître, ne fût-ce que pour marquer la distance qui sépare l'art d'aujourd'hui de celui du XVIIIe siècle.

Et pour mieux souligner le contraste, l'Association des professeurs d'instruments à vent clôturera aujourd'hui même sa saison par une audition dont un maître de nos jours, Johannès Brahms, fera seul les frais. Le quatuor Schörg interprétera le quatuor en *ut mineur*, Mlle Emma Hirsch chantera des *lieder* et un ensemble d'instrumentistes (vingt-deux exécutants) exécutera la sérénade en *la* qui, bien qu'une des œuvres de la jeunesse du compositeur (elle porte le n° 16 dans l'ordre de ses productions), n'en demeure pas moins l'une de ses meilleures pages instrumentales.

***

Mme Th. Mège, pianiste-compositeur, a fait entendre jeudi, à la Grande-Harmonie, au cours d'un concert auquel ont pris part Mlle Ceuppens, cantatrice, M. Ceuppens, baryton, et M. Walther, violoniste, quelques-unes de ses œuvres : mélodies, pièces pour piano, morceaux de violon, etc., d'une inspiration facile, d'une écriture soignée. Les meilleures nous ont paru la *Ballade du Ré*, où se développe une phrase tout à fait jolie, et la *Valse des Souvenirs*.

***

La réouverture du Waux-Hall se fera vendredi sous la direction de M. Léon Dubois. M. Lapon, l'excellent quartettiste, rentre dans l'orchestre pour renforcer le groupe des altistes et cède sa place à M. Martin Lunssens, un des plus brillants prix de Rome de ces dernières années.

Des concerts extraordinaires auront lieu en grand nombre avec solistes. On y entendra des œuvres nouvelles.

L'administration met à la disposition du public des abonnements de famille au prix de 20 francs pour la première personne et 5 francs en sus pour chaque membre de la famille habitant tous le même toit.

SITES ET PAYSAGES

Conservation des souvenirs historiques.

Au cours d'une récente excursion aux environs de Charleroi, nous avons vu, vide et abandonnée, la très curieuse maison qui est au coin de la place de Nalinnes, près de l'église. Pittoresque en elle-même, par sa construction, elle est ornée d'un grand blason féodal actuellement gâté et empâté par un crépissage blanc vraiment trop propre.

Nous espérons qu'il n'est pas question de démolir ce souvenir qui embellit de façon charmante la place du village et qui suffirait à lui seul à y attirer les touristes et les archéologues. Il faudrait, au contraire, l'approprier mieux à son antiquité.

Il y a actuellement chez tous les administrations intelligentes un vif souci de conserver les spécimens intéressants de notre architecture nationale.

Nous sommes persuadés que le Bourgmestre et les Conseillers communaux nalinnois sauront comprendre leur devoir et intervenir s'il le faut pour la conservation de cette intéressante construction.

Nous signalons le cas à la Commission des monuments et à la Société pour la protection des sites.

Au Parc de Bruxelles.

Le Parc de Bruxelles, notre beau parc aux profonds ombrages, actuellement d'une grâce printanière charmante, quand les feuilles encore mal dépliées ne cachent pas complètement la résille des branches et des brindilles, apparaît tous les matins, sous cette beauté de la Nature, très souillé par les saletés humaines, notamment sous le quinconce de hauts marronniers qui voisinent le bas-fond de la Laitière et son jumeau le bas-fond de la Madeleine et de la Fontaine de Pierre le Grand. Des papiers sans nombre, suspects et divers, maculent le sol de leur floraison équivoque.

En Hollande, notamment dans le Jardin zoologique d'Amsterdam, de grands paniers, analogues aux boîtes aux lettres, sont destinés à recevoir ces déchets, et le fait de ne pas y jeter les détritus des déjeuners aux cervelas constitue, croyons-nous, une contravention. Nous avons signalé cette discipline dans notre numéro du 28 novembre 1897. M. Buls ne pourrait-il essayer d'accoutumer nos flâneurs populaires à cette mesure d'ordre, de propreté et d'esthétisme de la Rue?

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Cyrano de Bergerac.

La comédie à succès d'Edmond Rostand a donné lieu à un différend fort intéressant que vient de trancher le tribunal de commerce de la Seine. Le journal *Le Photo-programme* ayant reproduit, en même temps que la distribution des rôles de *Cyrano de Bergerac*, quelques-uns des principaux tableaux de l'œuvre, la Société du théâtre de la Porte-Saint-Martin a cru voir dans cette reproduction une atteinte à ses droits et a assigné le directeur du *Photo-programme* pour qu'il lui fût fait défense de reproduire à l'avenir les tableaux et décors des pièces qu'elle représente. Elle lui a réclamé, en outre, 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Mais le tribunal a reconnu au directeur d'un programme, organe de renseignements publics, le droit d'illustrer sa publication avec les scènes des pièces représentées au théâtre, alors surtout qu'il n'agit que dans l'intention louable de faire connaître au public l'impression qui s'en dégage. Les représentations données dans les salles de spectacles publics constituent, en effet, des événements artistiques qui appartiennent au domaine de l'actualité. Les illustrations données par les journaux ne sauraient être critiquées que dans le cas où elles donneraient un aperçu par trop inexact de la chose vue, qui serait de nature à nuire à la pièce représentée ou à l'entreprise qui l'exploite. Le jugement déboute, pour ces motifs, la Société du théâtre de la Porte-Saint-Martin de son action et la condamne aux dépens.

Orchestre de Dames.

Les dames qui font partie d'un orchestre de café-concert sont-elles *tenues*, demande l'*Express*, d'être belles?

Le tribunal de Brunswick vient de trancher cette passionnante question. Le patron d'un café-concert avait refusé au directeur d'un orchestre de dames de lui payer ses honoraires sous prétexte que ses artistes étaient trop laides.

Les juges n'ont pas goûté les arguments esthétiques du limonadier : ils l'ont condamné à payer les honoraires convenus (1,240 marks) avec les frais.

Petite chronique

M. Van Dyck dans Manon. — Le rôle du chevalier Des Grieux convient moins au talent pathétique de M. Ernest Van Dyck que les nobles créations de Wagner, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan*, dont il exprime avec une autorité sans égale l'héroïsme. Sa voix et son geste sont mal à l'aise dans le cadre étroit d'un aimable opéra comique qui ne demande, pour être convenablement interprété, que de la finesse, un organe assoupli aux demi-teintes et un comédien habile. Le seul épisode dramatique de l'œuvre, le tableau de Saint-Sulpice, a fourni à l'artiste l'occasion d'un mouvement passionné, réellement émouvant. Ça été le point culminant de cette représentation, dont Mme Landouzy, bien en voix et charmante sous la mante gorge-de-pigeon de Manon, a partagé avec M. Van Dyck le succès.

La *Société des Beaux-Arts* a ouvert hier au Musée sa cinquième exposition annuelle. Nous en parlerons prochainement.

La troisième exposition d'Art photographique, organisée par l'Association belge de photographie, est ouverte depuis hier, et jusqu'à la fin du mois, de 9 heures à 6 heures, au Cercle artistique.

Mlle Marie Heyermans, dont le tableau *Victime de la misère!* a fait quelque tapage lors de l'Exposition universelle de Bruxelles, ouvrira du 5 au 16 mai, par invitations, une exposition de ses œuvres au Rubens-Club, rue Royale, 180.

Jeudi prochain, à 2 heures, ouverture de l'exposition des œuvres nouvelles du peintre G.-S. Van Strydonck, à la Maison d'Art.

M. Léopold Van Strydonck exposera ses nouvelles orfèvreries artistiques.

On travaille en ce moment à la pratique de l'immense bas-relief de Jef Lambeaux, *Les Passions humaines*, qui sort peu à peu des limbes dans l'édicule qui lui a été érigé au parc du Cinquantenaire. Le marbre est entièrement dégrossi et plusieurs fragments de l'œuvre sont actuellement achevés. Mais le travail est long et ne sera terminé que dans un an environ.

En un charabia aussi brouillé avec l'orthographe qu'avec la syntaxe, en un langage de charretier ivre, une petite feuille intermittente, *L'Art idéaliste*, prend à partie l'un de nos collaborateurs au sujet de la réflexion que lui avait inspirée l'outrecuidant amour de la réclame qui possède certains artistes. Le « vous en êtes un autre ! » n'étant pas un argument, nous quittons la partie à notre tumultueux interlocuteur, ne daignant même pas relever la fausseté de ses allégations relatives aux persécutions dont il se prétend l'objet. C'est d'ailleurs un mal connu, et curable. Les récidives seules sont inquiétantes.

Le concert populaire des 4 et 5 mai s'annonce comme l'un des grands événements de la saison musicale. Le public, désireux de témoigner sa sympathique admiration à Joseph Dupont à l'occasion de ses noces d'argent avec les concerts qu'il dirige depuis un quart de siècle avec une si haute compétence, a montré le plus vif empressement à s'inscrire, si bien qu'il devient impossible de caser tout le monde. Pour l'audition du 5, la salle est entièrement louée, malgré la suppression des entrées de faveur et de service. Et il n'y aura bientôt plus aucune place à distribuer pour celle du 4. L'attrait du programme, sur lequel figurent comme solistes, ainsi que nous l'avons dit, Mme Caron, MM. Van Dyck et Delmas, justifie d'ailleurs à lui seul ce succès.

Il a été décidé que la manifestation organisée en l'honneur de Joseph Dupont aurait lieu le 5 mai, à l'issue du concert. Outre les souvenirs offerts par les souscripteurs, M Buls, bourgmestre de Bruxelles, remettra publiquement à Joseph Dupont, au nom de la Ville, une médaille d'or.

Mlle Amélie Pardon, élève de M. Camille Gurickx, donnera un piano-récital à la Maison d'Art samedi prochain, à 8 h. 1/2.

La *Société des aquafortistes belges* ouvre son neuvième concours annuel pour une gravure originale inédite dont le sujet est laissé au choix de l'artiste (prime 250 francs), pour une couverture illustrée destinée à l'album de la Société (prime 100 francs) et pour la composition à l'aquarelle (en quatre tons) d'une affichette destinée soit à annoncer l'Album, soit à servir de calendrier pour les membres souscripteurs (prime 150 francs). Les œuvres doivent être remises avant le 15 juillet prochain à l'imprimeur de la Société, M. J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre.

S'adresser, pour renseignements, à M. M. Benoidt, secrétaire, 86, rue Joseph II, Bruxelles. Le règlement du concours est, dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

M. le premier avocat général Mélot vient d'être nommé président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. M. le général Boyaert en a été élu vice-président.

Une vente intéressante va avoir lieu à Bruxelles : celle des livres et estampes provenant de la collection de M. Georges Bengesco, ancien ministre de Roumanie. Ce diplomate, qui est un érudit et un homme de lettres distingué, a réuni nombre d'ouvrages rares, anciens et modernes, parmi lesquels l'édition des Fermiers généraux et celle de Didot, illustrée par Fragonard, des Contes de Lafontaine, les Fables de Dorat sur grand papier de Hollande, l'édition originale d'*Athalie*, l'édition Scheuring de Molière avec 525 figures ajoutées, etc. L'iconophilie est représentée, dans cette bibliothèque d'amateur, par une foule d'estampes en noir et en couleur des écoles française, anglaise et belge d'autrefois et d'aujourd'hui.

Le marteau de l'expert Deman éparpillera à partir de mardi prochain toutes ces richesses.

Les théâtres :

Une représentation extraordinaire, hors d'abonnement, est annoncée pour ce soir au Théatre de la Monnaie. M. Van Dyck chantera *Lohengrin*. Cette représentation sera la dernière de la saison.

Le Nouveau-Théatre a repris, pour quelques jours, la *Vie de Bohème*. Mercredi, première représentation de *Ce bon Gelier*.

Au Théatre Molière, *Napoléon* atteint aujourd'hui sa quarantième représentation. A l'étude : *Maman Gâteau*, pièce nouvelle en six tableaux de M. Geffroy.

L'Alhambra annonce pour demain, lundi, la dernière représentation des *Orphelins du pont Notre-Dame*.

Au Théatre des Galeries, depuis hier, *Cyrano de Bergerac* dont nous parlerons dimanche prochain.

VENTE PUBLIQUE
DE
32 Tableaux de différents artistes
ET DE
102 TABLEAUX & ÉTUDES
de feu François ROFFIAEN, artiste peintre, et faisant partie de sa succession

Le *mardi* 3 *mai* 1898, à 2 heures précises, en la Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles, vente publique par Me Félix Pierret, notaire, 132, chaussée de Wavre, Ixelles, et M. Jules De Brauwere, expert, 457, chaussée de Waterloo, Ixelles.

EXPOSITION : 1er et 2 mai 1898, de 12 à 5 heures.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTE PUBLIQUE

LE MARDI 3 MAI ET QUATRE JOURS SUIVANTS, DE

LIVRES ANCIENS & MODERNES
ESTAMPES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, EN NOIR ET EN COULEUR

provenant de la collection de

S. Ex. M. G. BENGESCO,

ancien Ministre de Roumanie à Bruxelles.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, rue de la Montagne, 86A, chez qui on peut se procurer le catalogue (1072 numéros).

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 19. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

CYRANO DE BERGERAC. — CONCERT JUBILAIRE. — EXPOSITION D'ART PHOTOGRAPHIQUE. — EXPOSITION DE Mlle MARIE HEYERMANS. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Clôture de la saison théâtrale.* — NOTES DE MUSIQUE. — BIBLIOGRAPHIE MUSICALE. *Poésies mises en musique*, par Georges Flé. *Recueil de chants populaires russes*, par M. Balakirew. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

CYRANO DE BERGERAC

Cyrano est une pièce amusante, verbeuse, pittoresque, mouvementée. Elle tient du vieux drame de cape et d'épée et du livret d'opéra comique. Toute en surface, elle a, au même titre que les *Trois Mousquetaires* ou la *Jeunesse de Louis XIV*, et avec des mérites analogues, ce qui séduit infailliblement la foule : l'action, l'animation scénique, la verve, le brio ; et le cadre vaguement historique dans lequel elle est enchâssée n'est pas sans agrément pour les yeux. Qu'on se hâte de la mettre en musique : le texte s'y prête, il est en vers. En vers d'opéra comique s'entend, sorte de prose rimée semée de calembours, imagée parfois, vulgaire presque toujours. Au lyrisme de la *Princesse lointaine* et de la *Samaritaine* a succédé un à-peu-près poétique que n'éclairent plus que de fugitives lueurs. C'est ce qui, sans doute, a déterminé M. Sarcey à proclamer M. Edmond Rostand un écrivain de génie, et le peuple le plus spirituel de la terre à acclamer en lui le rénovateur du théâtre latin.

Comment ne pas porter aux nues une pièce si vibrante d'héroïsme, si patriotique, si française, mieux encore : gasconne ! Le règne de l'Empereur, récemment restauré par l'habileté de M. Sardou, commençant à pâlir, il fallait trouver une autre source d'intérêt scénique. M. Rostand a eu la main heureuse en songeant à exploiter les faits et gestes d'un personnage vierge de tout contact théâtral, le mystérieux poète-bretteur Savinien de Cyrano, l'une des figures les plus originales et les plus attachantes de ce XVIIe siècle dont les batailles fameuses n'entravèrent pas l'admirable essor littéraire. Pareille entreprise devait réussir, et elle a réussi au delà de tout espoir, M. Coquelin aidant. On sait le triomphe de *Cyrano de Bergerac* à Paris, et voici que Bruxelles, à son tour, s'emballe pour les équipées du romanesque héros.

La notice historique, très complète et très documentée, placée par le bibliophile Jacob en tête de l'édition qu'il publia en 1858 de l'*Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil*, fournit apparemment à M. Edmond Rostand, avec la brochure de M. Auguste Vitu sur la *Mort d'Agrippine* parue en 1875, tous les éléments utiles à l'élabo-

ration de son drame. Il les a ingénieusement groupés, de façon à respecter dans une certaine mesure la vérité historique. A part quelques transpositions de dates, quelques modifications apportées aux noms des personnages, les épisodes principaux du récit appartiennent, en réalité, à la vie du poète. Roxane, qu'il désigne au premier acte sous le nom de Magdeleine Robin, s'appelait Madeleine Robineau. Elle épousa Christophe de Champagne, baron de Neuvilette (et non Christian), qui fut effectivement tué au siège d'Arras, où Cyrano reçut un coup d'épée après avoir été traversé, l'année précédente, d'un coup de mousquet au siège de Mouzon qu'il soutenait, dans la compagnie de M. Carbon de Castel-Jaloux, contre les Croates.

L'incident de l'hôtel de Bourgogne, qui forme une sorte de prologue pittoresque à *Cyrano*, a sa source dans une des nombreuses querelles du poète, celle qu'il eut avec le comédien Montfleury, quinze ans environ après l'époque où la place M. Rostand. Sa susceptibilité au sujet du nez démesuré dont l'avait gratifié la nature est certifiée par les biographes et lui valut plusieurs duels. Le combat homérique qu'il soutint contre une centaine de malandrins apostés près des fossés de la porte de Nesles par un seigneur peu endurant pour se venger du poète Linière qui l'avait quelque peu houspillé est, paraît-il, historique. Vrai, en son adroite adaptation, le récit où le précurseur de Montgolfier décrit ses tentatives pour s'envoler dans la lune. Vraie aussi, sa tendresse respectueuse pour la baronne de Neuvilette, qui, aussitôt veuve, se consacra à Dieu et acheva sa vie dans la pénitence et les mortifications. Mais ce n'est pas auprès d'elle qu'il mourut. L'auteur d'*Agrippine*, sentant sa fin prochaine, s'était fait transporter vers l'automne de 1655 à la campagne, chez son cousin M. de Cyrano, trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi, où il mourut. Il fut imhumé au couvent des Filles de la Croix, dirigé par la mère Marguerite de Jésus, dans une chapelle que le duc d'Arpajon avait fait construire pour y placer sa sépulture de famille.

Aux traits empruntés à l'existence mouvementée de son héros M. Rostand a ajouté une assez pâle intrigue qui diminue singulièrement le caractère épique de Cyrano. Il fait du disciple de Gassendi, de l'ami de Campanella, du mordant écrivain du *Pédant joué*, du duelliste intraitable devant qui tremblèrent tous les ferrailleurs de France, un amoureux sentimental et niais, découragé par sa laideur physique au point de renoncer, sans l'apparence d'une lutte, à l'ardente passion de sa vie. Dans l'affabulation qu'il a imaginée, M. Rostand va plus loin encore. Non seulement Cyrano, dont la bravoure, l'esprit et le talent pouvaient aspirer aux plus éclatantes conquêtes féminines, ne se borne pas à enfouir son amour au plus profond de son cœur; il emploie toutes ses facultés à faire aimer de celle qu'il adore un bellâtre imbécile, le baron de Neuvilette. La correspondance amoureuse de son rival, c'est Cyrano qui l'écrit. Ses déclarations enflammées, c'est le poète qui les adresse à la belle, à la faveur de la nuit, si bien qu'il pousse Christian, de gré ou de force, dans les bras de Roxane, qui croit saisir un poète et n'étreint qu'un hobereau. Cette monstrueuse supercherie, que l'auteur nous donne comme un exemple de sublime abnégation, n'est qu'odieuse et d'ailleurs absurde. Et plus odieux encore apparaît l'empressement du pleutre à accepter cet humiliant marché. Une balle espagnole nous délivre heureusement du fourbe au quatrième acte, avant que le mariage qu'il doit à son hypocrisie ait été consommé.

Il a fallu à M. Rostand une rare adresse pour masquer l'invraisemblance de cette fable, pour suppléer par la vivacité des réparties à toute observation psychologique. Cette adresse, ce tour de main qui consiste à rafraîchir les clichés consacrés, à retaper les ponts-neufs du mélodrame, l'auteur de *Cyrano de Bergerac* les possède, incontestablement. Il est ce qu'on appelle un homme de théâtre, c'est-à-dire qu'il sait ménager la sensibilité du public, faire jaillir la larme que séchera, l'instant d'après, la joie d'un franc éclat de rire. Il fait entrer et sortir à propos ses personnages, il varie les effets d'une mise en scène pittoresque, il fait jouer tour à tour les ressorts dramatiques les plus propres à émouvoir: la bravoure surhumaine, le dévouement sans égal, le désintéressement sublime. Et le public est ébloui, conquis, électrisé avant d'avoir réfléchi que la pièce ne tient pas debout.

Opposer une œuvre superficielle, factice, chevillée comme l'est *Cyrano de Bergerac* au théâtre pathétique qui, depuis quelques années, a enfin sorti l'art dramatique des ornières où il s'enlisait, dénote une fâcheuse imcompréhension artistique. Un vent de chauvinisme a soufflé dans la presse à l'apparition de ce drame, qui ne vaut ni plus ni moins que cent autres drames analogues. On pouvait, on devait y voir la fantaisie d'un écrivain adroit et ingénieux. Mais les pavés dont M. Rostand a été accablé ont dépassé les dimensions habituelles, et le moindre éloge qui lui fut décerné fut de le comparer, tout simplement, à Victor Hugo.

Je ne sais si le poète des *Châtiments* eût été flatté du rapprochement. Ce qui est certain, c'est qu'il n'eût pas volontiers signé un vers comme celui-ci :

> Mon tortil de baron pour un peu de chester...

ou ce distique :

> Et, pareille en tous points à la fraise espagnole,
> La haine est un carcan, mais c'est une auréole...

ou encore ces bouts rimés :

Et Roxane? — Tais-toi! — Cyrano! — Ma boutique
Est envahie! On casse tout! C'est magnifique!
Mon ami... mon ami... — Je n'avais pas hier
Tant d'amis! — Le succès! — Si tu savais, mon cher!

A part quelques morceaux heureux, trop visiblement servis en hors-d'œuvre, toute la pièce est dans ce goût. Ce qui a permis à M. F. Hérold de la baptiser, avec une sévérite peut-être outrée, « un chef d'œuvre de vulgarité ».

Le public boit avidement la poésie de M. Rostand. Des vers que tout le monde comprend sans aucun effort, et qui riment! Des tirades sur l'amour, sur le courage, sur l'honneur! Des facéties même, et des mots impertinents lancés au public, comme dans les monologues. Quel esprit gaulois, quel talent, quel génie! L'auteur de *Cyrano* a trouvé, il faut en convenir, l'équation exacte des préférences de la foule. Sa pièce est dans la norme de ce qui doit plaire, de ce qui plaît à la bourgeoisie moutonnière de la troisième république. Et Coquelin par là-dessus, le comédien le plus propre à incarner cet art moyen et médiocre, en faut-il davantage pour assurer le succès?

A Bruxelles, *Cyrano* est privé de Coquelin, mais il a M. Candé, qui le supplée avec beaucoup de vaillance et de talent. Les autres rôles n'existent pas, ou guère. Roxane ne fait qu'apparaître et disparaître, et les cadets de Gascogne qui forment autour de l'homme au grand nez une garde véhémente, turbulente et vantarde, ainsi qu'il sied, n'ont à réciter que des répliques hachées. Mais encore faut-il qu'elles soient lancées à point et avec l'*assent* des bords de la Dordogne. C'est à quoi s'appliquent les comédiens réunis, en vue de la « tournée *Cyrano* », par MM. Montcharmont et Luguet, et leur bonne volonté est récompensée. L'ensemble est bon, soigné dans les moindres détails de la mise en scène et des rôles accessoires, de façon à constituer un spectacle attrayant, chatoyant, animé, copieux et amusant.

Le plaisant c'est qu'on a voulu voir dans cette pièce à panache, qui sent son Alexandre Dumas d'une lieue, des hardiesses inconnues, l'affirmation d'un art neuf, un coup de lumière éclairant d'un éclat soudain le théâtre contemporain et reculant dans les ténèbres les drames éclos au soleil voilé de brume des pays septentrionaux. Illusion, aveuglement, parti pris. Le grand poète tragique qui a orienté le théâtre contemporain vers des expressions pathétiques d'humanité doit, dans sa solitude dédaigneuse, sourire de ces gasconnades.

CONCERT JUBILAIRE

C'est le 9 mars 1873 que Joseph Dupont parut pour la première fois au pupitre directorial des Concerts populaires, succédant à Henri Vieuxtemps, qui ne tint le bâton que pendant un an (1872-1873), et à Adolphe Samuel, qui avait fondé l'institution en 1865.

Tout le monde sait avec quelle compétence et avec quelle autorité Joseph Dupont remplit depuis vingt-cinq ans les fonctions auxquelles il consacre un dévouement absolu et le plus rare désintéressement. Grâce à son intelligente et persévérante initiative, les Concerts populaires sont au premier rang des associations musicales similaires de France et d'Allemagne. « Musicien d'avant-garde, il fut des premiers et des plus ardents à initier le public à l'œuvre de Wagner, dit M. Maurice Kufferath, alors qu'en France la musique du maître de Bayreuth était proscrite, qu'en Allemagne on la combattait encore aveuglément, qu'ici-même elle rencontrait des résistances opiniâtres. Puis ce fut à la jeune école française qu'il prêta l'appui si utile et si efficace de ses concerts. Quelques-uns des maîtres les plus applaudis aujourd'hui en étaient vers 1863 à leurs premiers essais : Camille Saint-Saëns, Massenet, Widor, plus tard César Franck, Vincent d'Indy, Henri Duparc, Ernest Chausson, etc., dont il joua en toute première audition plus d'une œuvre qui depuis s'est placée en bon rang. Il y eut ensuite toute une série d'intéressantes explorations parmi les œuvres de la jeune école russe, de Borodine, César Cui, Rimsky-Korsakoff, Balakireff, etc., et aussi des maîtres scandinaves, Grieg et Svendsen. En ces dernières années, c'est à la diffusion d'œuvres intéressantes de l'école allemande, Richard Strauss, Dvorack (quoique Tchèque, il en relève), Hermann Gœtz, Robert Volkmann, Brahms, etc., qu'il a donné plus spécialement son attention.

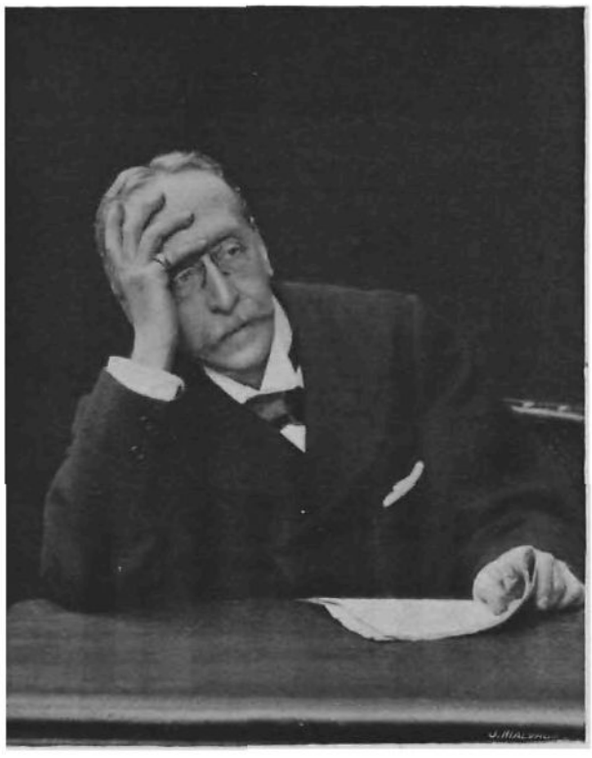
Tout cet ensemble constitue une œuvre hautement intéressante d'initiation et d'éducation, qui honore grandement celui qui l'a conduite avec tant de sûreté et de fermeté. »

Le public bruxellois a fêté jeudi avec éclat le jubilé qui évoque tant de fêtes d'art, tant de batailles gagnées, tant de souvenirs encore vivaces. Nulle figure d'artiste n'est plus populaire et plus sympathique que celle de Joseph Dupont. Et l'institution qu'il dirige, c'est la vie musicale même de Bruxelles, c'est le centre du mouvement d'art qui a pris, grâce à lui, une si belle efflorescence.

Un comité composé de personnalités en vue du monde des Arts et des Lettres, sous la présidence d'honneur de M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, a organisé une souscription si rapidement couverte qu'elle a permis d'offrir au jubilaire une série de présents : un bas-relief superbe, modelé par J. Lambeaux, coulé en argent et encadré avec un goût délicat par Ph. Wolfers; un portrait d'une ressemblance parfaite, exécuté par Eugène Devaux; un mémorial, composé par MM. Maurice Kufferath et Ernest Closson, dans lequel sont réunis, sous une artistique couverture dessinée par Georges Lemmen, avec un historique des Concerts populaires depuis leur origine et divers documents commémoratifs, les programmes de tous les concerts donnés depuis vingt-cinq ans par Joseph Dupont. La Ville de Bruxelles, voulant s'associer à ces témoignages de sympathie et d'admiration, a fait frapper pour le jubilaire une médaille d'or, et c'est le bourgmestre, sur la scène, qui s'est chargé d'en faire l'hommage, en même temps qu'il prenait la parole au nom de tous pour féliciter l'éminent musicien. Le public, les artistes de l'orchestre et des chœurs, les solistes ont accompagné, faut-il le dire, cette cérémonie d'une ovation triomphale et vraiment émouvante.

Le concert à l'occasion duquel cette manifestation fut organisée était d'ailleurs particulièrement attrayant, tant au point de vue du choix des œuvres qu'au point de vue de l'exécution.

Aucun remplissage, aucun numéro médiocre : pour commencer la séance, l'ouverture de *Léonore*, interprétée avec l'émotion et la chaleur que sait communiquer à sa phalange instrumentale Joseph Dupont dans ses meilleurs jours. Puis le deuxième tableau du premier acte d'*Alceste*, si pathétique et si impressionnant, chanté par Mme Caron, M. Delmas et les chœurs avec une ampleur et un style admirables. Dans la seconde partie, l'*Invocation à la Nature*, de Berlioz, et le « Chant du printemps » de la *Valkyrie* — ce dernier bissé d'enthousiasme — interprétés à merveille par M. Ernest Van Dyck ; le *Chasseur maudit* de César Franck et le troisième acte presque entier de *Parsifal*, pris quelques mesures avant la scène du Vendredi-Saint que le hautbois de M. Guidé a délicieusement chantée.



JOSEPH DUPONT

MM. Van Dyck (Parsifal) et Delmas, chargé des rôles de Gurnemanz et d'Amfortas, ont donné un puissant relief à ce final, l'un des sommets de l'art lyrique, et le Choral mixte de M. Soubre a chanté avec justesse et sentiment les chœurs difficiles qui ont une si grande part dans l'œuvre. L'interprétation a été réellement grandiose et digne de la circonstance solennelle qui avait assemblé tous ces talents et toutes ces bonnes volontés.

Pour finir, une surprise qui a dû être particulièrement douce au cœur de Joseph Dupont : l'allocution du bourgmestre terminée, M. Soubre est monté au pupitre, et soudain s'est élevée de l'orchestre et des chœurs la phrase large et triomphale du choral chanté dans les *Maîtres-Chanteurs* à la gloire de Sachs, résumant en un hymme de gratitude et d'admiration pour le héros de la fête les sentiments unanimes de l'auditoire.

Il n'est que juste d'associer au nom de Joseph Dupont celui de son collaborateur assidu, M. Léon D'Aoust, qui a assumé avec un inaltérable dévouement la tâche d'administrateur des concerts, c'est-à-dire la partie ingrate, vétilleuse et absorbante de cette chose compliquée qu'est une organisation de grandes auditions musicales. La modestie de M. D'Aoust est telle que son nom n'est jamais cité à propos des concerts dont il est la cheville ouvrière. Le triomphe de jeudi a été, pour une part importante, son triomphe. Et s'il est resté dans la coulisse, du moins le bruit des applaudissements, en arrivant jusqu'à lui, a-t-il dû retentir harmonieusement à ses oreilles. La satisfaction d'avoir collaboré à une œuvre utile ne vaut-elle pas toute récompense ?

EXPOSITION D'ART PHOTOGRAPHIQUE

Aux paysages de Courtens, aux copies italiennes de M. Guffens a succédé, sur les lambris du Cercle artistique, éclectiquement offerts, on le voit, aux manifestations les plus diverses, une nombreuse et intéressante collection d'épreuves photographiques réunie, sous les auspices de l'Association belge de photographie, par plus de deux cents exposants, professionnels et amateurs. Les virtuoses du platino-bromide et du gélatino-chlorure sont de plus en plus nombreux, on le voit, en Belgique comme à l'étranger. Ils forment un groupe avec lequel il faudra bientôt compter, de même qu'avec celui des cyclistes, dans les périodes électorales. Et les procédés se multiplient, se perfectionnent en raison directe de cet accroissement rapide. Il est loin le temps où l'on préludait à toute opération photographique en versant avec d'infinies précautions le collodion sur la plaque de verre, où l'imperfection des objectifs nécessitait des temps de pose interminables. Et encore fallait-il, pour obtenir un cliché présentable, que le soleil voulût bien éclairer la scène de ses rayons. Les plaques sèches, les papiers préparés, la subtilité des appareils qui permettent de photographier un peloton de chevaux de course arrivant au poteau, un train express lancé à toute vapeur, ont reculé ces vieux engins dans un lointain passé, avec les grands bi et les moteurs à foin. On travaille à toute heure, le jour, la nuit, par le temps gris, par la pluie. On photographie des aubes, des crépuscules, des brouillards. A l'exemple des impressionnistes, les artistes photographes se préoccupent beaucoup plus d'exprimer un effet, d'obtenir des notations exactes de lumière, que de reproduire des « sujets » pittoresques. Ils font passer dans leurs épreuves, c'est incontestable, quelque chose de leurs sensations, de leur âme, et le procédé mécanique n'est, depuis longtemps, plus seul en jeu.

Les personnalités s'accusent dans les quelque six cents œuvres exposées au Cercle. Il y a une foule de petits secrets, de petits trucs, jalousement gardés par les opérateurs, qui différencient ceux-ci les uns des autres, indépendamment du choix des modèles et des procédés d'impression. Si bien qu'on en arrive aisément à reconnaître, au premier examen, le « faire » de chacun.

Parmi les œuvres les plus remarquables du Salon, il faut citer, hors pair, les portraits, paysages et groupes de M. Alexandre, dont nous avons vanté déjà, à plusieurs reprises, le talent. Les agrandissements qu'il expose des portraits de MM. R. Nyst, F. Khnopff et J. Delville sont, ainsi que son *Défilé de Nonnes*, de véritables œuvres d'art. Une *Tête de cheval*, une *Nature morte*

et diverses études de M. Éd. Hannon, exécutés par un procédé particulier qui identifie l'impression photographique avec les sabrures du fusain ou du crayon noir, offrent, de même, un réel intérêt. Il faut citer aussi, parmi les planches les mieux venues, celles de M. Marcel Van der Kindere, le secrétaire général de l'Association, qui a assumé la tâche laborieuse du placement et l'a remplie avec succès.

Mais il serait trop long d'entrer dans l'examen détaillé de cette exposition considérable. Bornons-nous à signaler, parmi les nouveautés qu'elle révèle, l'application de plus en plus fréquente du procédé d'impression à la gomme bichromatée, qui enlève à la photographie la sécheresse des contours et la rapproche des estampes aux tons veloutés, aux silhouettes mordues par l'atmosphère. Les Allemands, et spécialement les Hambourgeois, paraissent préférer ce procédé à tout autre. MM. Behrens, David, Jaffé, Scharf, Bodenburg, Gehrkens, Hofmeister, Körner, en ont tiré un heureux parti. Parmi les Français, MM. Brémard, Ballif et Bucquet, président du *Photo-Club*, qui vient d'ouvrir à Paris une exposition analogue à celle de l'*Association belge de photographie*. En Autriche, le chevalier von Schœller et M. Henneberg.

Quelques tentatives, aussi, d'impressions en couleurs. Mais dans ce domaine il y a encore, semble-t-il, de sérieux progrès à réaliser.

Exposition de Mlle Marie Heyermans.

Un tableau à thèse : *Victime de la misère!* exposé dans la Section hollandaise du Salon international des Beaux-Arts de 1897, puis expulsé sur les ordres du Commissaire général de cette section, provoqua, on s'en souvient, quelque tapage dans la presse et dans le public. Il y eut même procès, et des magistrats furent appelés à délibérer sur l'admission, comme un simple jury. La procédure l'emporta, et le tableau demeura exclus.

Mlle Heyermans, après quelques mois de silence, soumet son œuvre au jugement du public, tout au moins d'un public d'invités. Faut-il dire que la composition de cette peinture n'a rien que de très anodin, de très chaste et de très décent? Qu'elle a une intention morale? Que rien ne justifie la mesure dont la toile a été victime? Tout cela est acquis, et le procès a fait justice des propos malveillants.

Une trentaine de toiles et de dessins, réunis dans la galerie du Rubens-Club, forment l'escorte du tableau calomnié, Ils révèlent une artiste d'un talent inégal, mais point banal. Mlle Heyermans s'attache, dans la plupart de ses œuvres, à exciter la pitié. Ce sont des salles d'hospices où l'on sent planer la mort, des intérieurs qu'habitent la misère et le malheur. Et l'émotion qui étreint le cœur de l'artiste à l'aspect de ces tristesses est exprimée avec sincérité, en notations fidèlement étudiées d'après nature. La composition des scènes est parfois naïve et rappelle les imageries commandées, dans un dessein moralisateur, par les sociétés antialcooliques. Mais telles études, précises et d'un coloris harmonieux, tels dessins exécutés d'un trait sûr, décèlent un œil observateur et une main déjà assouplie au métier.

L'ensemble est certes intéressant et mérite une visite attentive.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Clôture de la saison théâtrale.

Les portes du théâtre de la Monnaie, fermées samedi sur l'habituelle et départementale distribution de fleurs corrigeant l'amertume des regrets, se sont réentr'ouvertes le lendemain pour une représentation « supplémentaire » de M. Ernest Van Dyck, qui nous a fait entendre, cette fois, *Lohengrin*.

Le rôle du chevalier au cygne, qui lui permet de déployer, en même temps que la plénitude de ses ressources vocales, la noblesse et l'autorité de son jeu, est, on le sait, l'une de ses meilleures créations. Il serait difficile d'imaginer un Lohengrin de plus belle prestance et de plus grande allure que celui qu'incarne, avec un extrême souci de la ligne et des détails, l'excellent artiste. Et le talent accompli avec lequel il chante les adieux au cygne, la scène d'amour, le récit du Graal, d'une voix qui n'a plus l'éclat de jadis mais qui garde son charme séducteur et sa flexibilité, donne à son interprétation une saveur d'art peu commune. On lui a fait fête, on l'a acclamé et rappelé, ainsi qu'il convenait, et la soirée eût été admirable, malgré l'obstination des choristes à chanter faux (on s'y habitue), si la fin n'en eut été assombrie par un accident survenu inopinément, à l'issue du premier tableau du troisième acte, à Mlle Ganne, qui jouait Elsa.

Au moment où la princesse brabançonne doit non pas se passer l'épée de Lohengrin au travers du corps, comme l'a dit un confrère bruxellois d'ordinaire mieux documenté sur les drames de Wagner, mais tendre l'arme à son époux, surpris au milieu de la nuit par Frédéric de Telramund, un faux mouvement précipita la sympathique artiste par terre, au milieu d'une confusion générale. Et tandis qu'elle gémissait, le genou sérieusement endolori, incapable de se relever, on dut baisser le rideau, ce qui sauva Frédéric du sort fatal qui lui échoit d'ordinaire.

Ayant échappé à une mort que les circonstances habituelles rendent inévitable, l'ambitieux prétendant au trône ducal du Brabant vint annoncer bientôt, sous les traits de M. Seguin, que Mlle Bossy, qui chantait Ortrude, voulait bien se charger de remplacer au pied levé Mlle Ganne (c'est celle-ci qui eût dû lever le pied davantage).

— Fort bien, pensâmes-nous. Mais qui donc jouera, en ce cas, le rôle de la Frisonne?

Une surprise nous attendait. Mlle Bossy joua les deux rôles, alternativement! Et rien n'était plus extraordinaire que de la voir pleurer du côté cour les douces larmes de l'épouse abandonnée pour lancer ensuite, du côté jardin, les imprécations véhémentes de la princesse dépossédée et vindicative, fait unique, pensons-nous, dans les annales de *Lohengrin*.

Le spectacle inattendu d'une artiste se dédoublant pour représenter à la fois, et sous le même costume, deux personnages, — et quels personnages! les deux antithèses du poème, — provoqua sur la scène une telle émotion, que les machinistes, interloqués, oublièrent de faire voguer vers le large la nacelle que doit guider la colombe mystique. Et Lohengrin, philosophiquement, s'en alla à pied. Il marcha comme Jésus-Christ, d'un pas tranquille, sur les eaux, ici figurées par une bande de toile verte.

Ainsi fut clôturée l'année théâtrale du théâtre de la Monnaie.

NOTES DE MUSIQUE

Le QUATUOR SCHÖRG a eu, cette fois encore, les honneurs de la séance au dernier concert donné au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent. Fondé au début de la saison, il s'est classé, après quelques mois d'études persévérantes, au premier rang des Quatuors bruxellois, et je connais plus d'une réputation étrangère qu'éclipse dès aujourd'hui la notoriété naissante de la jeune phalange.

Ce qui donne aux interprétations de MM. Schörg, Daucher, Miry et Gaillard une haute valeur d'art, c'est, en même temps que le soin respectueux avec lequel les quartettistes traduisent la pensée des maîtres, le tact parfait qui leur assigne à chacun sa place dans l'ensemble concertant. Aucun d'eux ne cherche à attirer sur soi l'attention. Ces qualités essentielles du quatuor : la fusion intime des sonorités, l'effacement des parties d'accompagnement lorsque chante un des quatre instruments chargé d'exposer le thème, M. Schörg et ses partenaires les possèdent sans que la netteté du rythme, la justesse des attaques, la précision des accents en souffrent le moins du monde. Depuis la dissolution du QUATUOR YSAYE, il ne nous avait pas été donné d'assister à des exécutions aussi parfaites. Et nous sommes heureux de voir le QUATUOR SCHÖRG confirmer la bonne impression que nous avait fait concevoir ses débuts. Le *leader* de la nouvelle association mène ses camarades de l'œil avec une autorité et une sûreté qui dénote un tempérament exceptionnel. Sous sa direction, le quatuor en *ut mineur* de Brahms, l'une des meilleures compositions du maître, a reçu une interprétation à la fois nuancée et ferme, délicate sans mièvrerie, rythmée et mélodique, qui a valu aux quartettistes plusieurs rappels enthousiastes.

Le restant du programme a été d'intérêt plutôt languissant. La sérénade en *la* pour flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, cors, altos, violoncelles et contrebasses reflète si fidèlement l'art de Beethoven qu'elle en paraît un décalque amoindri. Tels thèmes sont textuellement empruntés aux symphonies, avec une simple modification de rythme. Dans cette œuvre de jeunesse, la personnalité de Brahms n'apparaît guère et l'uniformité des colorations donne à la composition une monotonie lassante.

Entre ces deux parties instrumentales, Mlle Emma Hirsch a chanté sans charme quelques-uns des *lieder* de Brahms les plus connus. Ils eussent mérité un meilleur sort.

***

Ce n'était pas une mince ambition que de vouloir faire chanter dans son intégralité la longue et difficile partition des *Saisons* de Haydn, qui comporte des chœurs nombreux et des soli exigeant des chanteurs aguerris. Fier de ses succès antérieurs, M. Ernest Closson, qui dirige le *Deutscher Gesang-Verein* de Bruxelles, a tenté l'aventure et son audace a été récompensée. La collaboration d'artistes venus d'Allemagne : Mlle A. Kölchens et M. F. Litzinger, de Düsseldorf, M. Hermann Gausche, de Kreuznach, et celle de Mlle M. Schöller, pianiste, — Bruxelloise, celle-ci, chargée de remplacer l'orchestre, — lui ont permis de mener à bien l'entreprise. Ce n'est pas que la voix de ces artistes soit de qualité supérieure, ni leur émission *en dedans* de mesure à faire valoir le charme mélodique des inspirations du père Haydn. Mais par leur assurance de musiciens experts, leur habitude de chanter avec le style requis des oratorios et cantates, ils ont pu mettre rapidement l'œuvre sur pied.

Les chœurs du *Deutscher Gesang-Verein* ont une bonne sonorité et de la justesse. Composés d'une trentaine de voix de femmes, d'une vingtaine de voix d'hommes, ils constituent un ensemble homogène dont M. Closson a tiré un excellent parti.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Poésies mises en musique, par GEORGES FLÉ. Édition du *Mercure de France*. Des presses de MM. Van der Auwera et de Mme Ve Monnom, Bruxelles.

Douze poèmes, empruntés aux écrins de Banville, de Gautier, d'Hugo, de Leconte de Lisle, de Glatigny, de Villiers et de Verlaine. M. Georges Flé les a commentés musicalement avec goût et avec tact, se bornant à écrire, pour chacun d'eux, une mélodie d'un dessin très simple soutenu par un accompagnement dénué de complications harmoniques. A peine de la musique : une sorte de déclamation notée, au cours du poème, d'après le rythme des vers et la mesure des syllabes, l'improvisation d'un récitant qui, au piano, lirait en modulant. Quelques pièces sont charmantes d'ingénuité, de douceur et de sentiment. Verlaine, particulièrement, paraît inspirer M. Flé, qui n'a pas craint de chercher une transposition musicale nouvelle pour quelques poèmes dont G. Fauré, A. Messager, E. Chausson et d'autres musiciens de l'École moderne nous ont donné la traduction mélodique.

L'édition des *Poésies en musique* est tout à fait exquise. M. Théo Van Rysselberghe en a ornementé les pages et la couverture (celle-ci tirée en or sur parchemin) avec une entente parfaite du décor et une variété de motifs tout à fait séduisante. La gravure et la typographie complètent la composition de ce petit recueil, qui fait grand honneur à la bibliopée belge.

Recueil de chants populaires russes, notés et harmonisés par M. BALAKIREW. Traduction française de J. SERGENNOIS. Leipzig, M. P. Belaïeff.

M. J. Sergennois — cherchez dans cet anagramme le nom d'un médecin liégeois, érudit et musicien — a pris à cœur de répandre dans notre pays le goût de la littérature musicale russe. Et le moyen de la faire connaître étant évidemment de permettre aux artistes, par des traductions françaises, de la chanter, il s'est résolument attelé à la tâche ardue de transposer dans notre langue le texte des mélodies populaires qui ont inspiré les Borodine, les Rimsky-Korsakoff, les Glazounow, les Balakirew. Le dernier recueil qu'il vient de faire paraître renferme quarante chants du terroir recueillis par M. Balakirew dans divers gouvernements de l'Empire, notamment dans ceux de Nijni-Novgorod, de Tambor et de Simbirsk. Le célèbre *Chant des haleurs* que nous révéla la chapelle d'Alexandre Slaviansky est, naturellement, parmi elles, ainsi que d'autres chants caractéristiques, branles et complaintes. Il faut louer le traducteur du souci qu'il a pris de respecter autant que possible le texte musical, tout en cherchant à donner aux paroles le sens et l'esprit des mots russes qu'il commente. Et ce n'était, certes, pas chose aisée.

Correspondance

Cher Monsieur,

Permettez-moi d'ajouter au catalogue bibliographique terminant le bel article de l'*Art moderne* sur P. de Haulleville une brochure oubliée : *L'Hypothèse matérialiste*, par le baron P. de Haulleville. Bruxelles, Devaux et Cie, 1869.

Votre bien dévoué,
E. Closson

Nous remercions notre correspondant de son obligeante communication. Nous nous sommes bornés, dans l'énumération que nous avons publiée, à citer les œuvres principales de notre regretté confrère. La liste complète de ses écrits, en y comprenant les extraits de revues tirés à part, les plaquettes, les articles d'actualité politique, etc., occuperait deux ou trois colonnes de notre journal. Plusieurs brochures ont paru sous des pseudonymes ou sans nom d'auteur.

Petite chronique

A l'issue du magnifique concert donné à l'occasion des noces d'argent de M. Joseph Dupont avec les *Concerts populaires*, un raout intime a réuni autour du jubilaire, dans les salons de la taverne Royale récemment décorés avec une sobre élégance par M. Cardon, les membres du comité organisateur et quelques-uns des amis de l'éminent artiste. Étaient présents, entre autres, MM. Gérard, ministre de France, Carathéodory, ministre de Turquie, Ch. Buls, bourgmestre de Bruxelles, Steens, échevin, J. Nève, directeur des Beaux-Arts, J. Becquet, J. Lagasse, L. Lequime, L. D'Aoust, Eugène Devaux, Ph. Wolfers, de Beistegui, Maurice Kufferath, Octave Maus, Ernest Closson, L. Dommartin, F. Rotiers, V. Reding, J. Hennet, A. Mabille, H. Colard, J. Barbier, Mors, Bonvoisin, A. De Greef, G. Guidé, D. Demest, De Backer, E. Raway, F. Labarre, J. des Cressonnières, Boëns, A. Béhon, Katto, Junné, L. Soubre, M. Schleisinger, le commandant Deppe, etc., heureux d'exprimer à l'éminent artiste leurs félicitations et leur affection. Un grand nombre de lettres et de télégrammes étaient parvenus à M. Dupont au cours de la soirée.

La veille, un raout offert par le Comité aux artistes de l'orchestre avait groupé, dans une soirée toute vibrante de cordialité, les collaborateurs de M. Dupont, dont quelques-uns sont au pupitre depuis le début de sa direction.

Une exposition de photographies prises par la maison Klary dans les locaux de l'Exposition internationale de 1897 est ouverte depuis dimanche, au marché de la Madeleine, au profit des œuvres de la « Soupe scolaire » et du « Grand air pour les petits ». Prix d'entrée : 10 centimes. Le samedi, 50 centimes.

Il est question, paraît-il, d'acquérir pour la ville de Bruxelles trois statues de bronze exécutées par M. J. de Lalaing et que celui-ci céderait pour le prix de 30,000 francs. « C'est donné, disent les uns. — C'est un beau denier, répliquent les autres, et la nécessité d'imposer à la caisse communale ce sacrifice ne paraît pas péremptoirement démontrée. »

Les statues en question symbolisent, croyons-nous, la Force brutale, l'Energie sociale et l'Inspiration. On a trouvé un emplacement pour ces œuvres : le terre-plein qui sépare le square Ambiorix du square Marie-Louise.

Le talent de M. de Lalaing ne nous paraît pas commander l'urgence de cette coûteuse acquisition. Nous possédons en Constantin Meunier, en Jef Lambeaux — pour ne citer que deux noms — des statuaires dont l'art s'élève bien au-dessus des compositions de M. de Lalaing. Et s'il s'agit de décorer la ville, c'est plutôt à eux qu'il conviendrait de s'adresser. Les mécomptes ne seraient du moins pas à redouter.

Les trois dernières livraisons de *l'Art flamand* sont consacrées : la première à Joseph Stevens, la deuxième à F. Bossuet, J.-B. Van Moer et F. Stroobant, la troisième à G. Damis, J.-B. Robie et H. Robbe.

Très beau numéro de la *Lutte*, celui de mars, consacré tout entier au Congrès littéraire et orné de portraits en phototypie du président, le regretté baron de Haulleville, et des orateurs qui ont pris la parole. Plus de cent pages de texte composent cette livraison.

La revue littéraire lilloise *L'Essor* ouvre un concours pour une ballade en vers sur un sujet laissé au choix des concurrents. S'adresser pour renseignements au secrétaire du jury, rue Solférino, 276, à Lille.

La livraison d'avril de la revue parisienne *Art et Décoration* se compose d'une étude de M. Octave Maus sur le Salon de la *Libre Esthétique*, avec douze illustrations; d'un article sur le mobilier, par M. Gustave Soulier, avec quatorze planches, parmi lesquelles plusieurs reproductions des intérieurs créés par un artisan belge, M. Serrurier-Bovy; de *Propos sur l'affiche*, avec dix illustrations et une planche en couleur, hors texte, de Grasset, etc.

Parlant de la salutaire effervescence dont la Belgique donne l'exemple dans les arts de l'ameublement, M Gustave Soulier dit entre autres : « Déjà des résultats excellents sont acquis, et il est sorti de ces ateliers divers (il s'agit de MM. Victor Horta, G. Hankar, Serrurier-Bovy, Van de Velde, Hobé et De Grauw) des mobiliers logiques et confortables, présentant entre eux ces relations de dépendance et de cohésion qui font attribuer leur conception à des principes communs de force, de simplicité et de charme. Et l'on ne s'étonne pas que le sens personnel de chacun, soumis ainsi à des préoccupations identiques, ait si vite réussi à affirmer dans les tentatives de nos voisins un caractère distinctif.

« Il faut bien dire que les artistes belges jouissent des conditions particulièrement favorables que nous serons, longtemps encore peut-être, réduits à leur envier. Ils sont encouragés et poussés à produire par un public beaucoup plus spontané dans ses goûts, avouons-le, que celui auquel on s'adresse chez nous. Une vie plus calme que la nôtre fait mieux sentir là-bas les besoins du confort intime, et c'est pour soi que l'on installe sa maison au lieu de s'informer auprès du tapissier des fantaisies nouvelles et du consentement général. Aussi les intérieurs possèdent-ils une séduction et une individualité que nous ne trouvons que rarement dans notre pays, grâce au besoin d'anonymat qui sévit chez nous, à la manie de se régler les uns sur les autres, et, disons-le, au manque d'éducation et de sincérité du goût public. »

Cette phrase, cueillie dans une revue d'art, fera la joie de Vadius, successeur de Trissotin, qui collectionne dans la *Plume* les cocasseries journalistiques : « Refuser le concours de la science, c'est s'éborgner volontairement d'un œil. »

Zuze un peu, mon bon, quel malheur si l'on s'éborgnait des deux yeux!

POUR CAUSE DE FAILLITE

VENTE PUBLIQUE
DE
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
AQUARELLES

Il sera procédé samedi, 14 mai 1898, à 3 heures de relevée, en la Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles, avec l'assistance de M. Jules De Brauwere, expert, à la vente publique de **7 tableaux** de Artz, Rombouts, Morillos, Kobell le Vieux, Kruseman et De Haas, Pierre Meulenaer, Ostade; **3 tableaux** de F. Musin; **3 tableaux** d'après Rubens, Berchem et Dominiquin et **3 aquarelles** de G. Simoneau.

EXPOSITION, le jour de la vente, dès 9 heures du matin.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 MAI 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE BALZAC DE RODIN. — EXPOSITION VAN STRYDONCK A LA MAISON D'ART. — Mme J. DE TALLENAY. *Le Réveil de l'âme.* — « FERVAAL » A PARIS. — CH. SAROLEA. *Essais de philosophie et de littérature.* — LA VENTE DU MUSÉE KUMS A ANVERS. — PETITE CHRONIQUE.

LE BALZAC DE RODIN

Or, ça, venez vous autres, voici un étrange Chef-d'Œuvre!

Venez, venez, non pas l'Élite, mais la Foule. Et parmi la foule, non pas les mondains, les raffinés, les « Intellectuels » aux antennes émincées jusqu'à l'anémie. Non, les vivants, les instinctifs, les vibrants, les émotionnels, ceux en qui le sens esthétique n'a pas subi la châtrure des écoles et des systèmes, des théories et des méthodes, des côteries et des snobismes. Venez, venez, vous dis je, voici un étrange chef-d'œuvre!

Regardez! ne raisonnez pas. Regardez! laissez-vous saisir. Qu'est-ce que ce blanc et colossal fantôme, surgissant des inconnues souterraines? Qu'est-ce que cette tête effrayante, pathétique et terrible, muette, ressemblante à faire trembler, en son pathétique désordre, vous fixant de ses regards troués dardant en longs rayons une despotique et vrillante fascination? Sous le linceul drapé, tombant, serré à grands pans, un corps, tendu en tous les ressorts de ses nerfs et de ses muscles; deux bras, cachés, crispant clandestinement leurs mains invisibles. Un ensemble, hiératique, mystérieux, d'un seul bloc, puissant, redressé en arrière, dans l'équilibre rompu qui prépare et retient un élan; un ensemble énigmatique, fauve et vaste!

Est-ce BAL-ZAC? Titan, gnome, cerveau, cœur, viscères, homme, génie, force cosmique? Est-ce Balzac l'engendreur formidable, magique, inépuisablement fermentant, de la *Comédie humaine*, plus fécond, plus vigoureux, plus intarissable en ses moelles que le divin Héraclès en la nuit fatidique de ses épousailles violatrices avec les cinquante filles du roi Diomède? Est-ce Balzac l'Olympien faisant sortir de son front lourd comme un rocher, buissonnant en mèches rebelles, aux cavernes psychiques sans fond, cette armée d'êtres types condensant en de sentités définitives et indestructibles, la France remuante et rayonnante du demi-siècle le plus variant, le plus tumultueux et le plus fantastique de son Histoire?

Oui, c'est Lui! Réalisé en une extraordinaire et indéfinissable synthèse, par un jet surhumain d'imagination. Car vraiment il dut être projeté hors de l'âme du stupéfiant sculpteur par un de ces grands hasards déroutants

qui effrayèrent Michel-Ange, Shakespeare, Dante, Rembrandt, quand ils virent, sorties d'eux, superbes et inquiétantes, sans qu'aucun acte de volonté précise les eût guidés, ces quelques œuvres, inexplicables par les canons académiques et les classiques disciplines, qui sont, pour la postérité, les marques splendides et péremptoires de leur super-humanité.

Quand on pense que ce qui fut commandé à Rodin, c'est une statue! Vous entendez : une statue. C'est-à-dire, d'après les contemporains programmes, un Balzac ressemblant aux figurations iconographiques des journaux illustrés et des portraits suivant la formule ; un Balzac à pantalon, à redingote, à cravate, à boutons, à bottes! un Balzac posant en une des attitudes balconesques dont trois ou quatre douzaines d'effigies de grands hommes déshonorent les places et les squares de Paris; un Balzac de bronze fraternisant avec les Gambetta, les Danton, les Dumas et autres méfaits sculpturaux qu'on devrait convertir en gros sous ou poursuivre pour atteinte à la sensibilité des passants et encombrement de la voie publique; un Balzac que seule l'étiquette attachée au piédestal eût sauvé du « Quelconquisme », cette spécialité de la statuaire sous la République une, indivisible et opportuniste.

Mais accomplir ce prodige : modeler, on croirait somnambuliquement, un être fictif tel, qu'il semble que si le colossal plumierge avait pu condenser, tasser et alchimiser en une minute, et en un surextrait concentré sous une goutte d'acide prussique, tout l'énorme effort de son travail cérébral de trente années, on eût vu son visage et son corps se bander en cette expression et cette attitude de créateur farouche grandiosement débraillé, hypnotisant, fatal et irrésistible! Accomplir ce prodige, comment eût-ce été possible si ce n'est par la désertion brutale, téméraire, méprisante de toutes les règles routinières, et l'abandon confiant aux attractions travaillant au fond des gouffres les plus ténébreusement libres de l'imagination spontanée et du génie; là où l'indépendance de l'artiste tournoie en un tel vertige que lui-même devient incapable de juger son œuvre et demeure éperdu dans le doute sur ce que vaut ce qui a surgi de ses flancs !

D'un enfantement dans ce tourbillon de poussées venues du plus lointain des réservoirs de l'Art compris comme issu du Destin, provinrent apparemment les hésitations et les longs retards dont les mufles ont fait, pour tenter l'amoindrissement de Rodin, une attestation d'impuissance. Ces retards et ces hésitations n'étaient que l'impression ingénue et loyale de son étonnement devant l'œuvre déroutante et révoltée qui s'obstinait à sortir de ses mains tourmentant l'argile. Car lui aussi avait assez manœuvré suivant l'ordonnance dans les réglementaires carrés des décalogues classiques, pour hésiter à se laisser entraîner à corps perdu par le cyclone d'une inspiration brisant tous les liens et filant dans la grande dérive des productions sublimes.

Balzac! Sphinx! Rendre cette culminante de sa gigantesque essence. Il le fallait! La rendre sans culbuter grotesquement dans les formes programmatisées, sans emprunt piteux au symbolisme vulgaire. Il le fallait! L'an dernier, un professoral qui s'était mis à courir le match de cette statue tant attendue, n'arriva-t-il point premier au poteau en exposant une machine où la tête de gladiateur de l'athlétique Tourangeau s'attachait plaisamment au corps à épaisse membrure, à mamelles rebondies, d'un vrai sphinx accroupi? A l'encontre de cette farce, allez voir sa tête d'Atlas telle que l'a conçue Rodin, significative d'impérieuse épouvante, émergeant du vêtement mal défini qui ligotte le corps nu avec des enveloppements et des enserrements tels que les bandelettes des momies en l'incertaine Égypte des Pharaons. Et, vous laissant aller à l'analogie des souvenirs, dites si cet artifice de si imprévue hardiesse n'exprime pas le mystère du titanique écrivain avec un bonheur de trouvaille qui fait paraître ridicule lamentablement la poitrine en bossage d'un colosse de granit, ressource d'expression utilisée par un médiocre?

Sur qui s'arrête à contempler « cet homme de neige », cette apparition si indécise et pourtant si mortellement poignante, l'impression est bientôt à ce point pénétrante que tout ce qui sonne aux environs dans le hall des sculpteurs, subit un affaiblissement. Même ce groupe superbe, lui aussi de Rodin, *Le Baiser*, qui, serein, souple, élégant, inondé de plein air, de voluptueuse caresse et de grâce, s'épanouit dans l'immédiat voisinage, ne semble plus qu'une douce chose, fort belle, mais destituée de l'épique morsure, du coup de dent héroïque, que fait à l'âme l'ensorcelant Balzac épandant autour de lui les incantations de sa satanique beauté.

Devant cette œuvre, le public du « vernissage » a dû batifoler et pouffer; du moins tout ce qui dans cette cohue cahotante constitue le groupe des ophidiens et des batraciennes. Comment excuser un tel saut en dehors des barrières du turf artistique? Comment comprendre une aussi insolente nouveauté, un pareil « monstre » esthétique, un tel coup de pied à l'escabeau de la mode et des sacro-saints clichés?

« Les choses vraiment belles sont comme les personnes royales : il faut attendre qu'elles vous parlent. » Comment obtenir une aussi convenante attitude de cette gent sifflante et coassante? Comment obtenir que le plus vulgaire journaliste, mâle ou femelle, que le plus goguenardant critique attitré, que la plus écervelée porteuse de chapeau neuf, se pose cette élémentaire interrogation : « Entre moi, qui ne suis qu'un sot ou une sotte, et un grand artiste, ne se pourrait-il pas que ce fût le grand artiste qui eût raison? »

Non ! Les petites habitudes, les débiles certitudes de

ces cuistres balivernant et de ces bourdonnantes pécores sont dérangées. Ils ne comprennent plus : donc ça n'a pas le sens commun !

Ce Rembrandt dont nous parlions tantôt, avec ses clairs-obscurs et sa manie royale de s'approprier l'atmosphère noire ; ce Shakespeare avec ses vers libres et son foisonnement d'images bousculantes ; ce Dante avec ses infernalités macabres ; ce Michel-Ange avec sa Genèse de figures énormes et de mouvements désordonnés, furent hués par les connaisseurs et les flirteuses de l'époque. Edgard Poe, Baudelaire, Odilon Redon connurent les joies réservées aux audacieux qui dérangent la belle symétrie des sottises reçues. Or, jamais grand homme ne se peut croire plus assuré de son génie que lorsque, sur ses œuvres, souffle l'ouragan de la bêtise bourgeoise et de sa sœur jumelle la bêtise officielle : c'est le vent qui attise jusqu'aux cieux la flamme de la Gloire.

Ce traitement réservé aux forts, aux mâles et aux vraiment libres, Rodin y a droit et l'obtient : la Société des Gens de Lettres vient de déclarer, avec l'aplomb de l'inconscience, « qu'elle ne reconnaît point Monsieur Honoré de Balzac *dans cette ébauche!!!* »

Ah ! les triples bélîtres bien dressés par le parlementarisme artistique. Assurément si, dans les vastes cieux, apparaissait une comète désorbitant les calculs astronomiques de l'observatoire gouvernemental, ils crieraient qu'il la faut mettre au rancart et lui dresser procès-verbal. Cette cavalerie, à œillères protégeant contre l'épouvante des trop violents imprévus, n'a-t-elle pas déjà regimbé quand, de l'âme tourmentée et visionnaire de Rodin, émana le monument de Victor Hugo, avec ses figures flottantes d'inspiratrices, restées à demi engagées dans le ténébreux et pantéistique tellurisme du marbre, soufflant, de leurs lèvres mystiques, au poète les profonds et émouvants murmures de la mélodieuse et douloureuse Nature? Quel espoir que dans l'œuvre nouvelle, accentuant plus profondément le sortilège émouvant, et intraduisible par des formes précises et convenues, du mystère étreignant des choses, ces cerveaux disciplinés par la routine et englués, jusque par-dessus les yeux, dans « le conforme », verraient, non la clameur océanique du génie, mais une mystification, et, comme ils l'ont dit dérisoirement, UNE ÉBAUCHE ?

EDMOND PICARD

EXPOSITION VAN STRYDONCK

à la Maison d'Art.

Une vingtaine de toiles, aux vives couleurs, au faire original, dernières productions de l'intéressant et opiniâtre artiste. Parmi elles le superbe portrait, vibrant de vie et d'imprévu, du statuaire Van der Stappen, un des meilleurs incontestablement des dernières années de l'Ecole belge. Quelques beaux et frais paysages, inondés de plein air.

J. DE TALLENAY

Le Réveil de l'âme (1).

Chaque époque, chaque race vit éclore de façon très différente ce que la Femme pouvait bien posséder de beauté morale.

L'héroïsme animal de la mère, de l'amante, celui de la guerrière, de la recluse activement résignée, de l'apôtre zélée ou de la simple vivante acceptant la vie et s'élevant un peu au-dessus d'elle-même à chaque nouvel obstacle rencontré sur leur route, toutes ces forces illustrent des temps écoulés. Mais ce siècle est bien celui qui vit croître et s'affirmer le très naturel effort féminin vers la réalisation *tangible* d'un idéal religieux. Les femmes vivent trop constamment dans le domaine des affections pour se satisfaire d'abstractions philosophiques. Quelque chose en elles les avertit tout le temps que l'esprit n'est qu'un petit, très petit morceau de la valeur humaine, — oui, l'esprit même des prophètes, des génies; elles paraissent savoir mieux que l'homme « qu'aucune force n'existe sans matière » et que, si une partie de nous-même est assoiffée de visions éclatantes, étendues, généralisatrices, profondes, tout notre être veut jouir de ces mêmes adorations et élever jusqu'à cette hauteur idéale les sensations et les élans de toutes les fractions de ce que nous sommes. Ces immenses et réalistes synthèses des forces de l'univers qu'étaient les religions, elles les cherchent avec passion — pour les revivre avec leur être entier — à travers les sciences, les hypothèses et les affirmations qui naissent autour de nous; et elles apportent à toutes ces vérités relatives l'absolu très réel et très positif de leur soif de croyance et de sécurité, leur besoin de réalisation immédiate.

Cette recherche est certes un des phénomènes les plus intéressants de notre temps. Les Anglaises et les Américaines — quelques noms admirables me reviennent à la mémoire — s'abandonnèrent passionnément au courant organique qui les entraînait vers des croyances matérialisées et nous donnèrent quelques livres avidement et universellement lus. Les théories y prenaient une importance secondaire, mais elles revêtaient d'une enveloppe mystérieusement attirante un sentiment primordial; et des milliers d'âmes, pour lesquelles les antiques religions avaient perdu leur pouvoir inspirateur, furent grisées et poussées plus avant vers l'action ou vers la bonté par l'émotion de ces lumineuses suggestions.

Je pense qu'il en sera de même de ce livre où la conviction se fait charmeuse pour séduire, savante pour convaincre, prudente pour ne pas déconcerter, mais où elle s'affirme clairement et fortement.

Le *Réveil de l'âme* est l'histoire de la double existence d'un être humain douloureusement conscient de sa vie antérieure. C'est l'angoisse d'un homme de ce temps que les ruines de l'abbaye de Villers impressionnent comme s'il les avait vues dans une autre existence. A mesure qu'il suit les travaux de restauration, — spectacle auquel il ne peut plus s'arracher, — ses visions deviennent plus nettes

(1) Paris, Ollendorf, édit. Déposé à Bruxelles chez Rosez, rue de la Madeleine, et Kiessling, Montagne de la Cour.

et pendant plusieurs crises de catalepsie provoquées par l'émotion de ces étonnants souvenirs, ce vivant du XIXe siècle revoit toute la vie tragique, de lutte, d'amour, de foi et de révolte que lui-même a menée en ce monastère cistercien au XIVe siècle. Ici se place, en vieux français tout à fait pittoresque et de lecture savoureuse, l'histoire, puisée aux documents et manuscrits les plus authentiques, de cette belle abbaye de Villers au temps de Wenceslas, duc de Brabant. Car si la métempsychose, la résurrection, la seconde vie sont le vrai drame de cette œuvre, elles sont richement encadrées par le décor imposant du vieux monastère. A toutes les phases de cette histoire — l'an 1382, quand la belle duchesse Jehane, avec la permission du pape Urbain VI, s'en vint visiter le couvent, ou en ces dernières années, quand les arcades gothiques n'abritent plus qu'une faune et une flore sauvages l'abbaye apparaît avec toutes les nuances dont peuvent l'envelopper les saisons, la nuit, le soleil, les nuages et l'imagination colorée et attendrie de l'artiste. Les souvenirs du seigneur de Fauquemont, le fier moine en rébellion, nous conduisent dans les moindres recoins des bâtiments primitifs, et la détresse du contemporain, qui retrouve les traces de son propre passé, en étudie, en détail, toutes les apparences présentes. Une notice bibliographique indique les documents nombreux — de provenance rare parfois, ou même uniques en leur espèce — où furent puisés les véridiques incidents de cette curieuse page d'histoire brabançonne et cistercienne.

Pour le fait de cette troublante mémoire d'une vie passée, un vieux docteur, dont la silhouette morale, faite de bonté lucide et de science, éclaire tout le livre d'une lueur de voyante sagesse, nous donne la pensée très simple qui l'explique ou le rend plausible en ses plus hardies suppositions. Malgré lui il répond aux interrogations passionnées des souffrants qui croient trouver en eux-mêmes les preuves palpables d'une survie; et il tente d'accorder, avec les données vagues des observations connues, ces affirmations et ces faits étranges qui feraient de ce que nous prenons pour de l'imagination une mémoire d'outre-tombe. Pour lui il a trouvé la sérénité des forts.

« Pourquoi tant chercher, dit-il, pourquoi se tourmenter, recourir à des définitions, construire des dogmes, des codes et des maximes, quand on n'a qu'à contempler une goutte d'eau pleine de petites âmes, ou une étoile débordante d'humanités, pour comprendre la création! Pourquoi tant d'échafaudages et de complications quand tout est si divinement simple et si éternellement présent! »

Si éternellement présent! Voilà le mot qui rassure et qui pacifie et, pour ceux qui ont beaucoup donné, beaucoup aimé, le mot qui leur a fait trouver dans tout ce qui les entourait la sécurité douloureuse ou ensoleillée des évidences presque matérielles de cette vie infinie, de cet absolu qu'ils touchent, qu'ils sentent, qu'ils respirent, que leurs yeux ont vu. Pour ceux qui ont la force d'aimer, tout est réel et toutes les réalités sont doublées d'un prolongement dont ils ne voient pas la fin. Ainsi était la foi très mystique et très positive du vieux docteur. Mysticisme et positivisme naturels, rendus vivants par la création très complète de ce type humain où, suivant la psychologie féminine qui peu à peu s'impose forcément à l'attention universelle, la vie, le caractère et les pensées, la philosophie d'un être ne font qu'une seule et même chose.

Mais ce sage est obligé de donner un nom aux phénomènes qui se déroulent sous ses yeux; et l'auteur profite de l'incertitude où nous laissent encore quelques branches de la science pour professer par ce moyen les convictions qui lui tiennent au cœur. Et voici bien la Femme, l'éternelle croyante, douée par la vertu de notre temps de tous les pouvoirs et de tous les outils intellectuels, essayant de reconstruire dans le domaine expérimental la foi qui la console et que sa douleur ou son amour, plus forts qu'elle, lui ont inspirée. Mme de Tallenay le fait avec un talent supérieur, un style harmonieux, une abondance et un charme admirables, marques d'une riche nature d'écrivain qui, à chaque œuvre, va s'élargissant.

L'œuvre tout entière, semble-t-il, fut écrite sous l'impression de la mort. Et quand celui qui se souvient d'avoir été le brillant seigneur de Fauquemont, moine de l'ordre de Citeaux, est enseveli sous les décombres des ruines, une hymne ardente sort du cœur de celle qui fut son amie, la confidente de ses anxieuses et mortelles impressions de double vie, une prière qui peint en une forme très belle, simple et sincèrement forte, l'émouvante conviction d'un être pour qui l'immortalité et la perdurance de la personnalité sont devenues choses certaines, vécues, senties.

Et pourquoi, moi, qui ai la sensation, suffisante, à ma joie, de ma propre éternité devant tout ce qui dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir que je devine me ressemble et paraît faire corps avec moi, pourquoi supposerais-je erronnée ou imaginaire la sensation de ceux qui trouvent dans la présence des morts la certitude que je puise ailleurs? Cette même bonne certitude qui, sous une forme ou sous une autre, nous rend plus aimants, plus conscients de l'immense Vie unique où la Mort ne passe que pour transformer l'éternelle et identique essence dont nous sommes tous faits, — cette essence dont la lente et graduelle révélation monte à travers « l'âme confuse » des sociétés, d'elles-mêmes étonnées et éclairées malgré elles par leurs grandissantes et irrésistibles notions de pitié et de bonté.

Que certains d'entre nous déterminent et spécialisent, suivant leurs impressions personnelles, ces perpétuelles transformations et, dans ces voix fraternelles entendues dans toute la nature, retrouvent l'âme des morts comme d'autres pourraient y retrouver l'appel des êtres à venir, les pressant de leur préparer une terre meilleure, qu'importe? et qui dira si l'un d'eux se trompe? De toutes façons nous ne faisons qu'un avec le passé et l'avenir et ceux qui nous en donnent le sentiment nous grandissent.

" FERVAAL „ A PARIS

Que M. Bruneau en fasse son deuil : *Fervaal* a été acclamé à Paris avec un enthousiasme véhément, tumultueux, presque frénétique. « J'espérais un succès, écrit M. Gauthier-Villars. Ç'a été un triomphe. » Et M. Catulle Mendès ne craint pas de dire : « Cette soirée a fait de M. d'Indy l'égal des plus glorieux maîtres. »

La répétition générale avait fait présager une impression profonde. La noblesse du poème, la beauté émouvante des idées mélodiques mises en œuvre, la richesse et la variété de l'instru-

mentation avaient conquis les plus réfractaires. Mais les prévisions ont été dépassées, mardi, à la première représentation. Dès la fin du prologue, qui expose avec une rare concision, en trois scènes pittoresques, la marche du drame, on sentait la bataille gagnée. Progressivement, la salle s'est échauffée, et c'est par quatre ou cinq rappels des artistes, par des acclamations unanimes que la représentation a été clôturée. « Jamais, dans un théâtre de musique, nous disait un des grands critiques de la presse parisienne, je n'ai assisté à pareille ovation. » Appelé à grands cris sur la scène, M. Vincent d'Indy s'est refusé, avec une réserve qu'il faut approuver, à s'exhiber au public. La très gracieuse Mme Raunay et son vaillant partenaire Imbart de la Tour ont fait les gestes traditionnels signifiant que l'auteur avait quitté le théâtre. Et le public s'en est allé, lui aussi, très satisfait, avec l'impression réconfortante du triomphe de la Beauté.

C'est qu'elle s'élève vraiment très haut, cette œuvre poétique qui tranche par son caractère épique, par son héroïsme, par la pureté du style et la sûreté de l'écriture, sur la banalité de la littérature musicale de ces dernières années. L'interprétation soignée, la mise en scène pittoresque que lui ont donnée M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, et M. André Messager, l'habile chef d'orchestre et l'excellent musicien qu'on sait, en ont fait ressortir, mieux encore qu'à Bruxelles, les lignes harmonieuses et le chatoyant coloris. En vain les bons apôtres que la réussite de *Fervaal* dérange dans leurs petites combinaisons intéressées s'efforcent-ils d'amoindrir l'éclat du succès qui en a accueilli la présentation au public parisien. Ah ! la perfidie des propos de couloirs, l'hypocrisie des apparents éloges sous lesquels se dissimule le serpent de l'envie, les coups de patte distribués au tournant des dialogues, les vilénies insinuées dans les comptes rendus, les attaques sourdes masquées par des paravents fleuris ! Il faudrait avoir l'ingénuité d'une âme de nouveau-né pour se laisser prendre à ces pièges grossiers. Tant pis pour ceux qui les tendent : c'est sur eux qu'ils se referment. Et l'âpreté des résistances de certains suffit à établir nettement la valeur du musicien dont la célébrité sans cesse grandissante relègue dans l'ombre les gloires usurpées.

Le triomphe de Vincent d'Indy à Paris, c'est, plus encore que la consécration d'un talent sur lequel la discussion est close depuis longtemps, la victoire d'une génération de compositeurs laborieuse, enthousiaste, fortement armée pour la lutte, et qui va peu à peu prendre rang, à la suite de l'auteur de *Fervaal*, parmi les maîtres du théâtre lyrique. On conçoit que cet avenir inquiète ceux qu'une pareille intrusion est sur le point de déposséder de leurs fiefs. On devine l'opposition qu'il doit soulever, les colères qu'il provoque. Quand l'Opéra-Comique monte une œuvre de M. Erlanger, de M. Lambert ou de M. Georges Pfeiffer, la chose est sans importance. Cet art neutre n'est pas fait pour inspirer de craintes et ne saurait modifier les goûts du public. Mais *Fervaal!* OEuvre dangereuse, œuvre subversive! Son mérite, la personnalité fortement accusée de son auteur, ses tendances, le ralliement qui se fait autour d'elle, tout est périlleux. Le succès de *Fervaal* fera sortir des cartons, dans un avenir prochain, le *Roi Arthus* d'Ernest Chausson, les *Trois Vagues* de Charles Bordes, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, *Armor* de Sylvio Lazzari, et cette perspective n'a rien d'agréable pour les jeunes compositeurs couronnés par l'Institut. Ne cherchez pas ailleurs les motifs de telles résistances dont les applaudissements des spectateurs ont d'ailleurs fait justice.

Bruxelles, qui a eu la primeur du drame lyrique de Vincent d'Indy, se réjouira du succès que vient de lui faire le public parisien. Et ce d'autant plus que les deux interprètes principaux de l'œuvre sont un peu des nôtres pour avoir créé au théâtre de la Monnaie les nobles figures de Fervaal et de Guilhen dont ils ont accentué à Paris le caractère pathétique. M. Imbart de la Tour a soutenu avec une vaillance admirable le rôle difficile du Fils des Nuées, qui exige à la fois un chanteur éprouvé et un artiste. Mme Raunay s'est imposée, d'emblée, en tragédienne lyrique de style. Le charme de sa voix, la grâce de ses attitudes ont exercé, non moins que la séduction de sa personne, un irrésistible attrait. Le rôle d'Arfagard est tenu par M. Beyle, dont la belle voix au timbre mordant se déploie avec ampleur dans les larges récits du druide. On ne peut se défendre, toutefois, de regretter M. Seguin, qui donnait au personnage plus d'autorité et de caractère. Kaïto, c'est Mme Dumont, une artiste dont la représentation de *Fervaal* a soudain mis en lumière une voix superbe utilisée jusqu'ici dans des emplois d'un ordre inférieur.

Le cadre dans lequel la direction de l'Opéra-Comique a présenté l'œuvre au public est très supérieur à celui que lui avaient donné les directeurs de la Monnaie. Décors et costumes sont composés avec une richesse et un goût qui fait honneur à M. Carré et à ses collaborateurs artistiques. Le décor du troisième acte, notamment, qui montre les sommets de Crawann couverts de neige, jonchés de cadavres, est vraiment impressionnant ; et la scène des apparitions sur l'autel de pierre, au deuxième acte, ne ressemble en rien aux puérils tableaux fondants tolérés à Bruxelles par l'auteur. *Fervaal* a reçu, ou à peu près, l'interprétation souhaitée, et n'étaient les dimensions un peu exiguës de la scène de l'Opéra-Comique, qui ne permettent pas aux masses chorales de se déployer avec l'aisance que leur donnait l'étendue du théâtre de la Monnaie, ce serait tout à fait bien. On ne saurait assez louer MM. Carré et Messager de l'effort artistique qu'il ont, avec une rapidité et une activité remarquable (en huit répétitions l'interprétation orchestrale était mise complètement au point), réalisé à la satisfaction de tous.

CH. SAROLEA

Essais de philosophie et de littérature (1).

M. Sarolea est chargé des cours de littérature française et de philologie romane à l'Université d'Edimbourg. Il est donc assez indiqué qu'il s'occupe « du commerce des idées entre la France et l'Angleterre ». Et il le fait avec une érudition et un entrain absolument captivants. Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un passage de son premier chapitre, passage servant de thème pour ainsi dire à la majeure partie de son livre :

« Il n'y a pas seulement entre les nations un commerce des choses, il y a encore et surtout un commerce des idées et des sentiments. Au fond, ces deux phénomènes sont dans une dépendance intime. Presque toujours ce sont les rapports commerciaux qui ont produit les rapports intellectuels. Presque toujours ce sont les mêmes intermédiaires : Phéniciens, Grecs, Arabes, Lombards et Juifs errants qui ont fait à la fois le colportage des marchandises et le colportage des idées. Au moyen âge c'est par les

(1) Édition anglaise : Edimbourg, William et Norlgate ; édition française : Bruxelles, Weissenbruch.

grandes routes commerciales et c'est à la suite des commerçants que sont entrées les hérésies, les inventions, les arts et les idées; et c'est en partie parce que Bruges et Anvers, Florence et Venise, les villes hanséatiques et les républiques italiennes ont détenu le monopole du commerce, qu'elles ont tenu la tête de la civilisation médiévale.

« Et ce commerce international des idées est une condition *sine qua non* du progrès national. Sans cet influx incessant d'idées étrangères, une civilisation serait bien vite épuisée. Cette grande loi darwinienne qui nous apprend « que la nature a horreur de la perpétuelle auto-fécondation », qui nous apprend que dans le monde végétal la fécondation croisée (*cross-fertilisation*) est une condition de tout développement et que l'absence de ce croisement est une cause de dégénérescence, cette loi qui nous a révélé une si admirable solidarité et de si mystérieuses harmonies entre le monde des fleurs et le monde des insectes, cette loi s'applique à la vie des sociétés comme à la vie des plantes. Elle est une des lois les mieux vérifiées de l'histoire. »

Et la conclusion semble être (quoiqu'elle ne soit pas formulée) que l'Angleterre, s'étant assimilé beaucoup plus facilement les trésors littéraires de la France que celle-ci n'a mis à profit les forces anglaises, c'est l'Angleterre surtout qui s'est enrichie comme idées et comme variété, comme littérature et comme influence.

Les arguments et les documents, les citations, les appréciations, les noms et les ouvrages nombreux employés à cette démonstration forment la partie du livre qui m'a le plus intéressé; même, et surtout si l'on ne partage pas l'avis de l'auteur, le champ de ses opérations belliqueuses offre une série de raisonnements et d'exemples rangés en front de bataille en si copieuse et si belle ordonnance, qu'on se réjouit d'avoir affaire à un adversaire aussi ingénieux et aussi bien renseigné.

Après avoir comparé les deux littératures, M. Sarolea, en plusieurs articles d'économie politique générale, non moins bien renseignés et inspirés directement de M. Leroy de Beaulieu, nous parle de la grandeur de l'Angleterre. Je ne sais si je puis le juger, parce que mes sentiments sont très différents des siens. Mais il me fait l'effet d'un très vivant érudit se remuant dans une mare d'idées auxquelles il ne voit aucune solution. Il me paraît buté à quelques impressions sans lendemain, sans issues, dénuées du prolongement des attentes confiantes et des espoirs de la bonté puissante. Il ne croit guère en l'avenir ni en l'humanité, et bien qu'il s'en défende comme un beau diable, il voit plutôt les petits côtés de toutes ces choses Il croit aussi que nous sommes encore sous le règne du pessimisme, de l'indifférence et de toutes les léthargies des décadences.

Je ne lui pardonne pas de ne pas encore avoir senti l'immense mouvement optimiste à la fois positif et mystique qui se révèle sur notre continent, en Angleterre, aux Etats-Unis, partout autour de lui, et qui a des centres si puissants en Belgique. Le réveil de la Belgique littéraire et artistique est un fruit logique, selon lui, de l'annexion du Congo, et puis c'est tout. Que voulez-vous que je dise ? Un excellent lévite qui ne verrait rien de bon dans la force du monde actuel, dans ses croyances, ses bontés d'apparence païennes, ses espoirs tenaces de rénovations, un lévite, ai-je dit? un jésuite, qui verrait l'humanité faire voile vers des ports à lui inconnus, ne parlerait pas de l'art, de la littérature ni même de la politique autrement que ne le fait avec une grande ingéniosité M. Sarolea.

La Vente du Musée Kums à Anvers.

Ce sera mardi prochain, à 2 h. 1/2, dans le curieux hôtel du marché aux Chevaux.

Quelques mots sur le fondateur de cette collection. Ainsi débute la préface du catalogue par Max Rooses :

« La collection Kums a fait dans les vingt-cinq dernières années l'orgueil d'Anvers; sa dispersion laissera un vide pénible pour ceux qui regardent l'étude des merveilles de l'art comme une des grandes joies de la vie. Elle fut formée par un de ces hommes appartenant au milieu positif de l'industrie et du commerce qui se prennent un beau jour d'un vif enthousiasme pour les créations d'un monde tout différent : celui qui reconnaît la beauté pour souveraine et cherche à traduire ses impressions plus affinées par les effets de la couleur et de la lumière. Edouard-Pierre-Rombaut Kums appartenait à cette intéressante catégorie d'amateurs. Né le 23 janvier 1811 (mort octogénaire le 10 février 1891), il avait fabriqué et vendu, bien des années, de la toile à voile avant de se soucier d'une autre espèce de toile destinée à un usage plus noble. Uue révolution se fit dans ses préoccupations, quand, après s'être retiré des affaires, il se lia d'amitié avec le peintre Henri Leys », et devint le collectionneur célèbre que l'on sait.

Le Catalogue (dont la grande édition est une publication somptueuse de bibliothèque) comporte cent cinquante et un tableaux et aquarelles, plus quelques dessins et miniatures, neuf admirables tapisseries de Bruxelles et deux grands vases en porcelaine de Saint-Pétersbourg.

Parlons des tableaux. Le Musée de l'Etat, celui de la ville d'Anvers (300,000 francs alloués, dit-on) et quelques amateurs belges se proposent d'en acquérir. Voici, d'après nous, certaines indications utiles.

Nos musées doivent à tout prix conserver au pays :

Le n° 82. — Rubens, P.-P. *Théophraste Paracelse.*
Le n° 83. — Rubens, P.-P. *Portrait d'homme.*
Le n° 105. — Hobbema. *Le Moulin à eau.*
Le n° 127. — Ruisdael, J. *Paysage avec cours d'eau.*

Ces quatre œuvres sont de tout premier ordre, absolument caractéristiques de la plus belle manière des trois maîtres. Gare de commettre à leur égard la sottise de les laisser « filer » comme les *Aveugles* de Breughel, à la vente Leys, actuellement au Louvre. On a payé assez cher des Rubens médiocres à des marchands pour ne pas reculer devant les prix.

Se méfier du n° 72: Van Dyck A., *Portrait de Martin Pepyn;* — du n° 79 : Memling, Jean ou Hans, *Le Calvaire;* — du n° 75 : Hals le Vieux, F., *Portrait de femme;* — du n° 76 : Jordaens, J., et Snyders, F., *Le Repos de Diane;* — du n° 126 : Rembrandt van Ryn, *Portrait de l'auteur;* — tous cinq de qualité très discutable, mais sur lesquels nos magisters, trop souvent séduits par les noms, pourraient s'emballer.

A signaler encore, en dehors d'une kyrielle d'œuvres présentables seulement dans les galeries privées, mais pas assez fortes pour les collections publiques, les très belles choses que voici :

Le n° 3. — Decamps, A.-J. *Chasse au sanglier en Anatolie.*
Le n° 5. — Delacroix, F.-V.-E. *Passage d'un gué au Maroc.*
Le n° 11. — Géricault, J.-L.-A.-T. *Cuirassier à cheval.*

Le n° 17. — Rousseau, Th. *Le Pont.*

Le n° 29. — Leys, baron H. *Synagogue de femmes juives.*

Le n° 30. — Leys, baron H. *Marguerite.*

Le n° 31. — Leys, baron H. *Rigolette.*

Le n° 39. — Stevens, A. *L'Atelier.*

Le n° 86. — Teniers le Jeune, D. *La Tentation de saint Antoine.*

Le n° 125. — Pynacker, A. *Annonciation aux bergers.*

Le n° 142. — Goya y Lucientes, don F.-J. *La Femme à l'éventail.*

Ajoutons, pour rester aussi impartial que possible, que le catalogue ne partage pas nos hésitations à l'égard du mérite du Van Dyck et du Jordaens. Voici ce qu'il en dit :

« De Van Dyck la collection ne renferme qu'un morceau, mais c'est un des chefs-d'œuvre du grand portraitiste anversois, exécuté *con amore*, dans ce ton doré qui le caractérise après son retour d'Italie. Le *Martin Pepyn* fut peint en 1632, à la veille du second départ de Van Dyck pour Londres. Aux bords de la Tamise, sa facture soignée, son riche coloris allaient faire place aux pâles teintes de gris argenté et à une exécution trop souvent sommaire et hâtive; ici, nous nous trouvons devant une des dernières œuvres de sa plus belle manière, saturée de chaude lumière comme un coucher de soleil radieux.

Petite chronique

Le gouvernement français vient d'acquérir le triptyque de Léon Frédéric, *Les Trois Ages de l'ouvrier*, qui figure en bonne place au Salon (côté Champ-de-Mars), où il remporte un succès considérable. Nos voisins se montrent plus clairvoyants que l'État belge, qui a laissé échapper l'occasion d'acheter pour le musée de Bruxelles une œuvre, non moins importante et non moins admirée, du même artiste : *La Nature*, récemment exposée au Salon de la *Libre Esthétique*.

L'œuvre d'Aubrey Beardsley formera l'objet principal de la livraison de mai du *Studio*, qui présenta, le premier, l'artiste au public. Les illustrations accompagnant l'étude consacrée au dessinateur regretté, parmi lesquelles deux planches en couleurs, seront toutes inédites.

The Studio commence, en outre, la publication de trois livraisons supplémentaires dans lesquelles sera passée en revue la production artistique de l'année écoulée, en Angleterre et en France. Les œuvres reproduites seront choisies soit dans les expositions, soit dans les ateliers d'artistes, les uns déjà célèbres, les autres sur le point de le devenir. La première livraison, réservée à l'art britannique, vient de paraître.

Paul Legrand, le célèbre mime, l'héritier direct de Deburau, est mort le 16 avril à Paris, à la maison Dubois. Il était né le 4 janvier 1816 à Saintes (Charente-Inférieure) et se fit un nom illustre par l'art avec lequel il exprimait, par les seules ressources du geste et les jeux de la physionomie, les sentiments les plus divers. On le vit à Bruxelles, en ces derniers temps, cassé par l'âge, découragé par les revers et l'abandon, mais toujours consciencieux et probe. Avec lui disparaît le dernier représentant d'un art que de généreuses tentatives ont vainement essayé de ressusciter.

Le peintre suisse Benjamin Vautier, qui prit part à bon nombre de Salons bruxellois où ses paysanneries de Souabe, de l'Oberland bernois et du Wurtemberg lui valurent des succès de public, vient de mourir à Düsseldorf, où il était professeur depuis quarante ans. Il était né à Morges (canton de Vaud) en 1829.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient, dit le *Journal des artistes*, de commander à Alexandre Charpentier une plaquette qu'il veut offrir en souvenir à ses anciens collaborateurs et amis du Vaudeville et du Gymnase.

C'est un portrait, profil à mi-corps, d'une étonnante vérité d'allure et d'une grande simplicité : Albert Carré est représenté accoudé à sa table de travail, la tête légèrement inclinée, lisant attentivement un manuscrit. Cette plaquette sera distribuée prochainement.

La souscription au monument de Paul Verlaine atteint, dit la *France scolaire*, fr. 5,742-50. Le sculpteur R. de Niederhäusern a terminé la maquette du monument.

M. Edmond Rostand, l'auteur de *Cyrano de Bergerac*, vient de terminer, dit-on, une traduction en vers de *Faust*. L'œuvre qui comporte un grand développement de mise en scène, sera jouée par Mme Sarah Bernhardt.

Le musée Condé, à Chantilly, est, depuis quinze jours, ouvert au public le dimanche et le jeudi de chaque semaine, de 1 à 5 heures, jusqu'au 15 octobre. Il renferme plus de 450 toiles, plus de 300 miniatures, environ 500 portraits dessinés, 700 dessins de maîtres, 500 portraits de Carmontelle et près de 600 Raffet. Les manuscrits montent à 1,400 numéros; les estampes, à 5,000; les livres imprimés, à 12,000, sans compter la bibliothèque moderne, de plus de 15,000 volumes. Les chartes ou documents manuscrits sont enfermés en 1,900 registres. Il y a des statues, des bronzes, des émaux, des pièces de céramique, dont une collection complète de la porcelaine pâte tendre de Chantilly; enfin, trois à quatre mille médailles et monnaies.

On nous écrit de Pesth qu'une exposition d'objets d'art modernes et d'affiches, récemment ouverte dans les nouveaux locaux du Musée des arts industriels, y obtient un grand succès. L'application des arts à l'industrie gagne de proche en proche et s'étend actuellement à toutes les nations. Parmi les exposants les plus appréciés, on nous signale ceux que la *Libre Esthétique* a fait connaître à Bruxelles : la Manufacture royale de porcelaines du Danemark, H. Kähler, Willumsen, L.-C. Tiffany, Mlle Brinckmann, O. Eckmann, Mme Thaulow, A. Charpentier, Rippl-Ronaï, L Rhead, les relieurs danois Anker-Kyster et J.-L. Flyge, etc. On cite aussi les tapisseries de Munthe et de Mlle Frida Nansen, dont la composition est inspirée par des légendes norwégiennes.

La Monnaie de France vient de frapper un certain nombre de pièces de deux sous du type nouveau créé par M. Daniel Dupuis.

M. Dupuis est, depuis la Révolution, le sixième graveur des monnaies de bronze françaises. Les sols de la fin du règne de Louis XVI furent gravés par Duvivier; les premières pièces du système décimal (sols dits au Génie), par Dupré; les monnaies de billon de l'Empire, par Tioler; celles de la Restauration et de Louis-Philippe, par Tioler et Barre; celles de Napoléon III, par Barre, et enfin les pièces de cuivre de 1870 et années suivantes, jusqu'au mois d'avril 1898, par Oudiné.

L'affiche de J. Chéret pour les *Œuvres de Rabelais*, celle de Moreau-Nélaton pour la *Nativité* forment, avec la *Pépinière* de Valloton et une composition de Fred Hyland pour le *Harper's Magazine*, le sommaire de la livraison de mai des *Maîtres de l'Affiche*.

Nous avons annoncé que la ville de Nancy avait organisé un concours pour la composition d'une œuvre symphonique dont la première audition serait donnée aux Concerts du Conservatoire.

Le jury, composé de MM. Bordes, Bourgault-Ducoudray, de Bréville, Bruneau, Chausson, Chapuis, Dukas, Guilmant, d'Indy, Ropartz et Savard, et présidé par M. Gabriel Fauré, a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner un prix unique et a exprimé le regret que les auteurs des œuvres présentées ne se fussent pas entièrement conformés à l'esprit du programme. Cependant, estimant que deux des partitions méritaient d'être spécialement distinguées, il a décidé à l'unanimité que le prix de 500 francs serait divisé entre les auteurs de ces deux partitions : *Ouverture pour un poème légendaire* de M. J. Tiersot et *Mélopée attique* de M. C. Maugué. Une somme de 300 francs a été attribuée à M. J. Tiersot, en raison de l'importance de son œuvre, et 200 francs ont été accordés à M. Maugué.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES — **19 et 21, rue du Midi** — **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 21. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 22 Mai 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les deux Salons de Paris. — Les Concours de poésies. — Le Salon de la Société des Beaux-Arts. — Philosophie de la vente Kums. — Théâtre de l'Alhambra *Fualdès*. — Truc de brocanteur. — Chronique judiciaire des Arts. *Couplets grivois* — Mémento des Expositions. — Petite Chronique..

Les deux Salons de Paris.

Premier article.

Pour le dilettante, errer lentement — après la visite détaillée consacrée à chaque toile — dans l'immense vaisseau toujours appelé, malgré la désaffectation, Galerie des Machines, au long des cimaises attribuées à la *Société nationale des Beaux-Arts* que le public continue à dénommer, plus rapidement et musicalement : *Le Champ-de-Mars*, c'est recueillir (cette année) une très douce et persistante émotion d'art nombreux, vivace, divers, qui s'élève en puissant encens, de cette kyrielle de tableaux, pour combler l'esprit d'une joie mêlée de reconnaissance et de fierté, tant la constatation de la fécondité de l'effort humain est une des plus exaltantes et des plus savoureuses jouissances.

Parcourir les salles réservées à la *Société des artistes français* que la foule intitule comme par le passé *Les Champs-Élysées*, c'est se glacer et s'attrister devant de mornes scènes et de rigides portraits dénués de la moindre vie réelle, dont aucune humanité ne sollicite un élan de cœur et que leur froideur conventionnelle, voulue, classifie dans la série des morceaux de concours de prix de Rome — élèves encore, mais sans convictions, d'un élève qui fut l'élève de David, lequel croyait au moins à ses théories personnelles ainsi que le prouvent ses œuvres restées attrayantes et nobles en leur géométrique beauté ; c'est s'attrister, tant l'immobilité et les erreurs artistiques du cerveau humain imposent une gêne et une dépression à ceux pour qui l'enthousiasme est une condition d'existence intellectuelle.

Jamais, plus que cette année, la scission en deux camps des artistes français ne s'est accusée. Il semble que, grâce à ce triage, tout ce qui restait aux uns de jeunesse, d'audace, ait gagné le côté opposé et que, sauf d'étranges exceptions tachant ce séduisant ensemble, tout ce que les autres conservaient de suranné et de traditionnel se soit reporté sur ceux qui maintiennent la tradition et l'inertie. Pour les retardataires obstinément cramponnés à leur routine comme à une baguette magique créatrice de succès et de fortune, voici la suprême défaite, car il est ostensible que le public incompréhensif lui-même, le public de bourgeois ou de snobs, suit le courant ; de même les mondains, accoutumés à

s'offrir la joie de contempler, parmi les innovations esthétiques, leur portrait signé d'un nom célèbre, délaissent en foule leurs imagiers attitrés de jadis en faveur des chercheurs et des découvreurs de neuf et d'inaperçu.

En impression dominante d'une visite réfléchie au Champ-de-Mars subsiste, mêlée à cette sérénité d'épanouissement de l'art pictural, un intense sentiment d'harmonie. Ce n'est plus la surprise, l'interdiction, le doute qui assaillaient, à peine y a-t-il quelques années, quelques mois, l'amateur, devant les tentatives récentes, soit que son œil se soit accoutumé aux hardiesses, soit que les artistes, en pleine maîtrise des moyens adoptés, ne heurtent plus la vue par des inexpériences, des exagérations troublantes et antipathiques. Ceci ne signifie point qu'une unité quelconque de conception et d'exécution facilite l'appréciation. Au contraire, jamais une telle diversité n'a diapré manifestation d'art! Jamais un tel contraste entre les œuvres exposées n'a paru plus éclatant!

Aux autres époques d'expansion esthétique, une caractéristique unique reliait entre elles les différentes productions du temps. Celles du XVII^e^ ou du XVIII^e^ siècle, leur degré de supériorité mis à part, présentent une sorte de parenté; les arrangements de lignes, le choix des colorations, la perception de la nature ou du personnage offrent en leur ensemble, médiocre ou génial, une réelle uniformité de fond, assez pareille à l'ordonnance d'un parterre où le jardinier aurait placé seulement des espèces dissemblables de familles et de couleurs, mais unies par des apparences de coupes, de plantations et de floraisons, tels que roses, pivoines, dahlias, rhododendrons, aux buissonnements et aux corolles variées et pourtant similaires d'aspect.

Actuellement, cette homogénésie, produit des études faites à la même école du respect de l'enseignement académique, laisse place au triomphe de l'individualisme, de la recherche en dehors de toute université, et s'efface devant la libre luxuriance de ces œuvres croissant, indépendantes et diverses, comme en un champ sauvage ensemencé de graines que les vents y apportèrent de tous les coins de la terre: d'où ces paysages peints, les uns, de brumes colorées, les autres, comme pétris dans la matière; ces portraits, ou sobres et presque monochromes, ou rutilants des plus chaudes oppositions; ces panneaux décoratifs, faits les uns tout de pensée imagée, les autres tout de joie légère pour le regard, ceux-ci encore de préciosité et d'achèvement du detail, ceux-là d'impression et d'ingéniosité, sans qu'il s'agisse de décerner à aucun des brevets de supériorité, mais d'admirer simplement à quelle hardiesse, à quelles témérités heureuses se livrent les artistes largement abandonnés à leur instinct du Beau et ardents à capter la seule habileté qui permet, non le travail facile et rémunérateur, mais la transcription entière et sincère de l'émotion subie par l'âme à la vue du monde ou de l'homme.

Ainsi voisinent les nobles visions de Puvis de Chavannes avec les morceaux de vie robuste et criante de Léon Frédéric; les savoureuses et ensoleillées réalités de Besnard avec les songes intenses de Carrière; les subtiles colorations de Cazin avec les chatoiements d'Emile Claus; la fresque sereine et claire de Jean Delville avec la toile fuligineuse, mouvementée de Brunet.

Ce que les peintres pensent eux-mêmes de cette réunion de leurs envois, de ce cadre-à-cadre où se choquent leurs multiples convictions de l'imprévu des placements accolant des œuvres adverses, peu importe; leur intransigeance aiguise l'originalité et l'audace; qu'ils la conservent! Mais le spectateur, indulgent et heureux, au sens esthétique jamais blasé, avide de nouvelles et constantes vibrations, se délecte de la richesse d'un tel concert de talents, et regrette seulement qu'un comité trop accessible, sans doute, à des considérations absolument étrangères à sa mission d'ordonnateur de ces festivités intellectuelles, accueille certaines croûtes (leurs voisins des Champs-Elysées eux-mêmes les refuseraient, peut-être) qui rompent, désagréables, grotesques, le beau groupement des œuvres sincères et valeureuses.

Quant au classement utile à mieux fixer dans le souvenir la personnalité des artistes dignes de mémoire, il ne peut être qu'arbitraire; réunir indistinctement les portraitistes, les paysagistes, n'est d'aucun intérêt, d'autant plus que souvent le portrait est rehaussé par un paysage qui lui sert de fond et l'influence, et que le paysage l'anime de figures travaillées en vue d'en accentuer l'ampleur ou le charme; rassembler les toiles d'après l'effusion ou la rareté de la lumière, rapprocherait des tentatives aux antipodes les unes des autres; mais se rendre compte de la disposition des caractères de personnages ou de paysages, de l'interprétation de la nature terrestre ou humaine, suivant le tempérament des différents artistes, serait davantage en accord avec les tendances actuelles de la peinture que des classifications de métier. Cet art, ainsi que tous les autres, s'approfondit en pensée, s'aiguise en intensité, et c'est la marque de notre époque tourmentée où nul, s'il possède une âme impressive, ne peut rester indifférent aux troubles du présent non plus qu'aux événements graves que réserve l'avenir. On croirait qu'en forçant volontairement leur dose de perspicacité, leur aptitude à saisir le côté secret et mystérieux des choses et des physionomies, les artistes s'apprêtent à noter les éventualités que déploiera devant eux le Destin et c'est peut-être dans cette attirante puissance d'expression des sentiments qu'il faut les étudier et s'habituer à les juger.

JUDITH CLADEL

LES CONCOURS DE POÉSIES

Nous recevons l'intéressante communication que voici :

MESSIEURS,

J'apprends par le *Mercure de France* que plus de *deux mille* manuscrits ont été envoyés au concours de l'Odéon pour le prix Victor Hugo et que douze morceaux seulement ont été retenus par le jury et reconnus dignes de participer au vote définitif des abonnés du théâtre. Deux mille ! chiffre énorme.

Faut-il se réjouir du résultat de cet appel à l'intellectualité ou faut-il déplorer que la race latine possède deux mille individus qui ont cru, ne fût-ce qu'un moment, pouvoir aspirer au titre de poète officiellement proclamé?

Préalablement le *Mercure* a fait des réserves au sujet de ce concours en annonçant, je crois, l'abstention des siens. Abstention regrettable qui, on peut l'affirmer, vicie le résultat. Inutile de citer des noms. Elle n'aurait pas dû se produire; tel est mon sentiment.

Voilà donc que l'on constate aussi au champ littéraire cette énorme activité, cette énorme production que l'*Art moderne* a raillées tout récemment dans le domaine pictural.

Serait-il à souhaiter que l'on n'envoyât aux Salons qu'un nombre restreint de tableaux, que l'on n'adressât aux concours littéraires qu'un nombre infime de morceaux? Oui, évidemment, si l'Art devait y gagner, mais cette preuve reste à faire. Tout se résume en le résultat obtenu; or, à l'heure qu'il est je ne connais pas encore la poésie qui a valu le prix à son auteur.

N'importe, ne déplorons pas le grand effort intellectuel; c'est un symptôme. S'il est quantité de jeunes filles qui rêvent de voir exposées leurs fleurs maladives, s'il est quantité d'*imberbes chevelus* qui rêvent d'une brochure à la montre du libraire, il faut leur rendre cette justice qu'ils nourrissent l'espoir d'être comptés au nombre de ceux qui pensent, et s'ils ne pensent pas excellemment, n'ont-ils pas droit à la préférence sur ceux qui composent l'armée innombrable des indifférents?

La véritable valeur méprisant la célébrité, le concours, en principe, ne se justifie pas. Quoi que l'on fasse, il est, il sera toujours l'une des expressions de l'imperfection humaine. *Errare humanum est.*

Pour ne pas confondre deux ordres d'idées différents, pour ne parler que de littérature, et peut-être serai-je sur ce point en désaccord avec vous, je dirai que je n'ai pas vu avec déplaisir que l'appel lancé à la Muse a été entendu de toutes parts.

Tant mieux ! Faut-il que l'écrivain vive dans l'isolement; quelles occasions a-t-il de se produire et d'obtenir la moindre satisfaction de son travail, loin pour pour cela de viser à la réputation, à la célébrité?

Que font en faveur de la littérature et le gouvernement, et l'Académie, et la Vlaamsche Akademie, et le Cercle artistique et littéraire, etc., etc.? Presque rien, rien. Un écrivain pauvre, talentueux, peut-il jamais nourrir le projet de voir publier son œuvre? Et les Mécènes du XIXe siècle, où demeurent-ils?

Quoi d'étonnant à ce qu'un simple concours fasse écrire tant de plumes? Cette noble voix qui de tout temps a fait vibrer notre cœur, la voix de la poésie, a eu un retentissant écho; elle a eu le pouvoir de provoquer encore une grande, saine et noble émulation. Tant mieux.

Le gouvernement belge, lui, préfère instituer des prix de tir à la cible, des concours de vogelpik et aux écrivains qu'il n'aime pas, peut-être parce que certains disent la vérité, il tire sa révérence : *Salut en de kost.*

A défaut d'autres stimulants, et tout en étant et restant ennemi de la médiocrité, on peut désirer voir se multiplier les concours; — que l'on étudie et perfectionne les programmes de façon à ne plus provoquer l'abstention de grands talents; — ils auront tout au moins pour conséquence de répandre dans l'âme des participants un peu de cette poésie si nécessaire pour adoucir les côtés durs de notre société si prodigieusement matérielle.

Recevez, etc.

Le Salon de la Société des Beaux-Arts.

Très curieux, à rebours, le cinquième Salon de la Société des Beaux-Arts. Mystificatoire en somme, car lorsqu'on a cette pompeuse étiquette « Société des Beaux-Arts », en apparence concentratrice et résumatoire de tout le mouvement esthétique, il semble que, rien que par décence et pudicité, on devrait s'appliquer à justifier une aussi arrogante annonce. D'autant plus que cette institution, par laquelle de braves gens ont naïvement voulu ressusciter, il y a cinq ans, une association qui, durant le premier quart de ce siècle finissant, représentait tout ce que le Bruxelles fort départemental d'alors assemblait de soucis esthétiques, a présentement l'appui (recherché, il est vrai, par les infirmes et les vacillants) du beau monde et du monde officiel. Mais ceux-ci, surtout le premier, s'entendent infiniment mieux à organiser des concours hippiques, des fancy-fairs, des paperhunts, des lawntennis et des longchamps-fleuris, que des « solennités » d'art. C'est plus dans ses moyens et dans ses prédilections.

Voyons ! Avec la meilleure volonté du cœur et de l'esprit, est-il permis de trouver présentable, pour un public désormais aussi affiné que le nôtre, aussi expert à discerner le beau du mauvais et du ridicule, cet assemblage jusqu'ici rarement atteint de choses indiscutablement médiocres, ce potage à bouillon clair dans lequel nagent à peine quelques légumes solidifiant cette piètre cuisine de gargote fleurant la faillite? Et pourtant on se sent disposé à l'indulgence, ne fût-ce que pour ne point paraître subir un trop constant parti pris contre ces groupes, sans cesse renaissants, en lesquels se complaît et se manifeste le Doctrinarisme, invariablement le même, de quelque activité sociale qu'il s'agisse, toujours impuissant, prétentieux et délétère.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans et à quoi cela sert-il? On croirait une synthèse, un conglomérat, un choix d'extraits de ces petites expositions hebdomadaires dont le Cercle Artistique et Littéraire a la spécialité, et par lesquelles il forme le remplissage des très rares belles choses dont il orne son vulgivague salonnet, transformé en auberge pour tous les passants, en une sorte de cabinet de nécessité pour les besogneux de gloire tourmentés par le besoin d'évacuer leurs nutritions esthétiques.

Les artistes de valeur, qui se sont compromis en cette société de bourgeoisisme pignoufard le plus qualifié, n'y ont envoyé que des « cartes de visite », œuvres quelconques, ne dénotant aucune préoccupation d'apparaître en une action sérieuse et émue, mais le simple désir de répondre par une politesse d'envoi à une politesse d'invitation, ou de ne pas irriter ce groupe très susceptible qui riposte par un spécial mauvais gré et des tracasseries

mesquines aux manques de respect qu'il croit dû à sa « haute situation » dans le Bel-Air. Quelque chose comme un équipage de la Cour ou un simple aide de camp envoyé à des funérailles ou à un mariage, signifiant : Il faut bien faire quelque chose pour vous, mais ce que ça m'embête !

Ce « Salon » débute par un congrès de sculptures où tout serait banal n'était une *Piété* de Constantin Meunier, désormais trop grand personnage, après avoir dû se contenter longtemps de n'être qu'un grand artiste, pour ne pas être convié à honorer cette festivité morose de sa présence. Quelques bustes mondains (ah ! quelles... physionomies !) du plus beau faire de l'élégant Thomas Vinçotte voisinent avec cette œuvre sévère, touchante et belle. Vinçotte (vous le savez, sans doute), l'auteur des chevaux de l'avenue Louise, est aussi le sculpteur de l'aristocratie.

On passe ensuite à une sorte d'antichambre pour dessins, croquis, esquisses, gravures de peu d'importance et autres hors-d'œuvre : radis, anchois de Norwège, rondelles de saucissons, feuillettes de langue, caviar, harengs des déjeuners bien ordonnés. Rien qui inspire l'arrêt au visiteur.

Puis « la grande galerie. » Tronçonnée la grande galerie : pas assez pour tout remplir.

Là-dedans, au premier rang des cimaises, d'immenses pastels de M. de Lalaing, des femmes du monde (bien mal nourries) revêtues de toilettes d'apparat (bien mal taillées) ; des machines qu'admirent apparemment, sans réserve, les mentalités d'élite de la haute société, mais auxquelles résiste (je veux dire répugne) férocement mon esthétisme, apparemment déprimé par mes fréquentations en des milieux moins « intellectuels ».

Il y a des envois d'étrangers notables : M. Lieberman, notamment. Allez voir ça ! C'est une célébrité allemande. Il nous donne une bonne mesure de l'étiage auquel est parvenu l'art dans le pays béni de Lohengrin et de Tristan.

De temps en temps on est surpris par un Gilsoul, ou un Frédéric, qui éclaire l'affaire comme un rayon de soleil une cave. Mais on est vite repris par un morceau mieux en accord avec l'harmonie moisie du total en tombant sur un Dell'Acqua.

La mornitude vous gagne, puis le découragement, puis le navrement, puis le désespoir, puis un grand besoin de fuite. Et l'on se sauve, on dégringole l'escalier d'Hercule, on détale, on se cavale à travers la place du Musée, même que j'en ai oublié mon parapluie au vestiaire. Ah ! qu'on fait bien de vous les prendre, ces parapluies et ces cannes et ces ombrelles ! Sinon, je crois qu'ils partiraient tout seuls, comme les chassepots, à l'aspect de certains chefs-d'œuvre d'Art officiel et mondain s'étalant là.

PHILOSOPHIE DE LA VENTE KUMS

Ces grandes ventes de tableaux sont des expériences permettant à l'observateur d'apprécier l'étiage mondain et commercial de la picturalité et de l'esthétisme. Les dessous se révèlent brusquement avec intensité et sont curieusement révélateurs.

Feu Kums ne donnait guère avec enthousiasme dans les tableaux belges. Ce négociant en toiles (à voile) avait été stylé, comme amateur, par des marchands (il en subsiste, hélas !) dont le mot d'ordre était de déprécier notre école nationale au profit des quelques grands artistes français sur lesquels la spéculation se maintient, depuis bientôt un demi-siècle, avec des variations peu sensibles : Rousseau, Corot, Millet, Diaz, Dupré, Decamps, Troyon, Delacroix, Fromentin, Meissonier. Kums avait pour modèle et rival Van Praet. Ces deux galeries ont longtemps représenté en Belgique le summum des grands amateurs. La place est à prendre. M. Somzée y vise, mais dans un large et opulent éclectisme de tous les arts.

Les dix-neuf tableaux français ont eu les honneurs de la vente, et parmi eux le *Passage d'un gué au Maroc* par Delacroix (60 centimètres sur 73), provenant de la vente San Donato (1870), payé alors 14,000 francs, dit-on, a atteint le plus haut chiffre des deux vacations, 84,000 francs, acheté par le juif Camondo, de Paris. Le Fromentin, *Le Pays de la soif*, n'a atteint que 18,000 francs, pour le Musée de Bruxelles. Est-ce que ce maître (très surfait, à notre avis) serait en baisse ? Il est vrai que le tableau n'a pas « un sujet agréable », comme on dit en la matière : paysage jonché de cadavres. Ce que ça influe sur la vente bourgeoise !

Gérôme aussi descend (c'est justice) : sa *Vue d'une mosquée*, 2,900 francs seulement. Mais, par contre, cette insignifiance : *Le Fumeur blanc* de Meissonier, une de ces figurines peintes à la pointe d'épingle, 20,000 francs, par MM. Boussod, Valadon et Cie, de Paris, qui glisseront cela, avec le fort bénéfice, dans la cohue des snobs, en attendant le krach inévitable de cet art bichonné.

Le *Crépuscule* de Dupré, tableau ordinaire d'un grand nom, 43,000 francs, à MM. Knœdler et Cie, de New-York où, paraît-il, cet artiste est présentement très couru. Les *Vaches à l'abreuvoir* de Troyon, 22,000 francs, à M. Clarembaux : Que de tableaux de notre Alfred Verwée sont aussi beaux que ça ; quand nos amateurs se libéreront-ils de la manie de préférer ces œuvres étrangères ? De même nos Hippolyte Boulenger n'ont-ils pas un mérite égal aux Rousseau, dont la *Mare dans les roches de Barbizon* a atteint 39,000 francs, payé par un marchand de Paris, M. Tedesco, qui, vraisemblablement, le revendra 50,000.

Cette manie de ferveur pour l'art français eut pourtant ses exceptions à la vente Kums. L'admirable *Atelier* d'Alfred Stevens a été poussé à 25,000 francs (pour le Musée de Bruxelles, bravo !) et trois remarquables petits Leys ont été convenablement vendus, notamment *Marguerite*, 7,500 francs, à M. Van Loo, de Gand.

Un Millet, *La Porteuse d'eau* (38 centimètres sur 29 1/2), a été poussé à 68,000 francs par M. Ernest Leroy ! Faut-il que l'honorable expert soit assuré de le revendre. Vraiment, cette mystification des Millet à des prix surhaussés dure un peu bien longtemps. Gare la débâcle ! On songe involontairement à la folie des tulipes en Hollande au XVIIe siècle, quand l'oignon valait jusque 40,000 francs.

Les Diaz se sont maintenus : 12,000 et 14,000 francs. Là dedans aussi, sauf de temps en temps une vraiment belle œuvre, la mode et le snobisme travaillent. Un Géricault, bien plus beau que ces factures sombres, *Un Cuirassier*, n'est allé qu'à 3,000 francs.

L'excellent M. Kums n'avait pas un seul Courbet. Un doctrinaire pur ne doit pas acheter de Courbet, à cause du déboulonnement de la Colonne. N'importe ! qui vivra verra. En voilà un qui tôt ou tard, quand il n'y aura plus de Troyon, de Rousseau, etc. dans le commerce, deviendra incontestablement matière aux soubresauts de la spéculation ! Bon placement aux prix où ils sont actuellement.

Un Corot (médiocre) est allé à 27,000 francs, pour un Hollandais achetant sur le nom. C'est qu'il y a de braves esthètes pour qui cela suffit ! De braves esthètes qui ne savent pas que même pour

les grands artistes les très belles choses sont extrêmement rares.

Les quarante tableaux belges, sauf les Leys et les Stevens, ont fait fiasco. Il est vrai que c'était un ensemble! La personnelle incompétence de Kums s'y était donné carrière. Wappers y voisinait avec Vandenbusche, Dekeyser avec Verboeckhoven. Toute notre jeune et admirable école, celle de 1860 comme celle de 1880, avait été dédaignée, par ce négociant notable, « dévoué à notre belle Constitution » et au monde officiel. Il n'avait pas même un Henri de Braekeleer, quoique Anversois. Les héritiers en ont eu le contre-coup fâcheux dans les enchères, dont quelques-unes vraiment vengeresses : Le *Portrait de Miss Meyne*, par notre « illustre » Gallait, une grande machine, a fléchi à 650 francs. S'il se promène avec Wappers et Dekeyser dans les Champs-Elysées, ces grands débris pourront se consoler entre eux et Gallait pourra même avoir la joie de tenir son rang, car un tableau de Dekeyser a été lâché à 340 francs et un tableau du baron Wappers à 450 !

Peintures autres que françaises ou belges : Un naïf a payé la *Nymphée*, d'Alma Tadema, 13,500! On adore ça en Angleterre, dans la joyeuse Angleterre. Le Musée du Louvre a donné 29,500 francs pour un portrait (on dirait la belle Otero, m'a soufflé un haut magistrat) de Goya. Grand artiste, mais combien souvent inégal!

Quant aux soixante-dix-huit tableaux anciens, ils étaient eux, comme tous les anciens, dans la catégorie des valeurs classées et sont demeurées à des taux normaux, sans excentricité, sauf le Vandyck, *Portrait de Martin Pepyn*, payé généreusement 60,000 francs par le Musée d'Anvers, désireux de conserver ce souvenir, quoique l'œuvre soit couci-couça. Le Memling, ou soit disant tel, admirablement repeint, 30,000 francs : on repassera cela à un amateur ingénu avec la forte prime. Les Rubens ont eu bonne tenue : le prestigieux artiste remonte peu à peu la pente au bas de laquelle la très idiote critique française l'avait précipité au beau temps où le grand Balzac (oui, le grand Balzac à ce point parfois stupide) disait : ce faquin de Rubens, et ajoutait non moins délirablement : Raphaël, le roi des peintres!!! Le merveilleux portrait de Théophraste Paracelse a conquis 25,000 francs (au Musée de Bruxelles, encore une fois bravo!). Le Jordaens, ordinaire, ordinaire, ordinaire, 16,000 francs. Quelques tableaux semblent avoir été retirés.

En résumé, le total des enchères (entre 13 et 14 cent mille francs) n'a pas été extraordinaire. Le bruit courait que les héritiers s'attendaient à une autre merveille. On racontait aussi qu'un monsieur de Francfort (l'inévitable et toujours invisible représentant de Rothschild) avait offert 1,500,000 francs et qu'on avait refusé. A noter que les frais de publicité, réclame, catalogues artistiques, etc. d'une telle vente ont dû atteindre une centaine de mille francs.

Nous ne pensons pas qu'il y ait eu un fort écart avec les prix payés par feu Kums. Il n'avait pas le coup d'œil ni la hardiesse nécessaires pour justifier cette maxime d'un grand et adroit amateur : « Le meilleur placement d'argent que l'on puisse faire, c'est d'acheter des tableaux. » C'est très vrai, mais il faut alors, au lieu de tomber dans la série des œuvres que les marchands s'entendent pour faire monter tout à coup à des taux ridiculement surfaits, se risquer à acheter ce qui n'est pas encore entré dans la danse, pourvu que ce soit bon. Mais pour cela il faut un flair, un flair dont « les grands amateurs », conseillés la plupart par quelque intermédiaire malin, manquent totalement. A quelques exceptions près, Kums a vraisemblablement payé sa collection ni plus ni moins qu'elle a été vendue, car il s'y trouvait un considérable remplissage de non-valeurs artistiques, un capitonneux remplissage de médiocrités, et quelques-unes infectes.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Fualdès.

L'Ambigu-Comique ayant repris ces jours-ci, à Paris, *Fualdès ou le Crime de Rodez*, l'un des plus ténébreux mélodrames du répertoire, le théâtre de l'Alhambra se devait de nous offrir, à son tour, le même spectacle. Et pour la plupart d'entre nous, cette très vieille pièce, qui porte, fortement gravé, le millésime de 1847, était une nouveauté. On ne connaît guère de Fualdès que la célèbre complainte :

Ecoutez, peuple de France,
D'Amérique et du Chili,
Peuple de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance...

Et encore ne se souvient-on sans doute que du premier couplet. Le crime de Rodez, qui passionna en 1817 l'opinion publique comme en 1882 l'assassinat de Bernays, fut accompli avec une mise en scène particulière qui devait tenter les auteurs dramatiques : hommes masqués apostés dans la ruelle des Hebdomadiers où s'élevait la sinistre demeure de Pierre Bancal, joueurs d'orgue réquisitionnés pour couvrir les cris de la victime, serment solennel arraché à la malheureuse Mme Manson, spectatrice involontaire du crime, tout paraît avoir été combiné par Jausion et Bastide pour fournir à MM. Dupeuty et Grangé les éléments d'une pièce émouvante. Si bien que ceux-ci n'ont eu qu'à relire l'interview (première en date, citée comme le début du reportage documenté) publiée par le *Journal de Paris* pour confectionner un drame dont les péripéties impressionnent encore, quatre-vingts ans après que l'assassinat de M. Fualdès a perdu son actualité, les bonnes gens avides d'épisodes sanglants, de scènes pathétiques, d'intrigues enchevêtrées.

Mme Herdies et M. Robert incarnent, avec MM. Deschamps, Calvin, Moreau, Godefroy, Gray, les personnages principaux de *Fualdès*. L'ensemble est satisfaisant, bien que le souffleur parût, à la première, avoir beaucoup à faire pour amener les répliques souvent réfractaires.

TRUC DE BROCANTEUR

Devant moi le désert s'étendait aride, sans un arbre, sans une touffe d'herbe, rougi par le soleil, cependant que tout au loin, quelques chameaux lourdement chargés se hâtaient vers de lointaines oasis. A ma droite, le spectacle s'égayait de quelques jeunes filles rousses jouant au crocket dans un jardin de banlieue, tandis qu'à ma gauche, un officier couvert de boue serrait dans ses mains crispées les restes sanglants de son drapeau...

Pendant que je considérais ces peintures avec curiosité, un homme dont l'allure militaire semblait mal s'accommoder de vêtements civils, pénétra brusquement dans la boutique où je me trouvais, et, s'adressant au marchand de tableaux :

— Salut, Monsieur! tonna-t-il, je vois avec plaisir que vous avez à vendre une petite machine qui concerne le métier.

Combien? ajouta-t-il en désignant la toile où l'officier couvert de boue se crispait au drapeau comme pour s'opposer à sa vente.

— Cinquante louis, Monsieur, murmura le marchand intimidé, c'est du célèbre...

— M'en fiche, interrompit l'autre, et d'abord appelez-moi *mon commandant*... Quant à pour ce qui est de la chose du prix, c'est trop... Trente louis, c'est dit?

— Je possède d'autres sujets moins chers, essaya le marchand...

— M'en fiche des sujets... crockets... chameaux... tout ça, pas militaire... J' veux qu' des trucs militaires... Ce petit fourbi-là me va... Allons, trente louis... Voulez pas estamper un soldat, que j' suppose?

Et, ce disant, il se tourna vers moi comme pour me prendre à témoin de l'impossibilité d'une telle supposition.

Je détournai la tête par discrétion. Au bout de quelques instants, le marchand, intimidé, céda, et le vieux soldat s'en fut avec son officier crispé...

— Tant pis, expliqua le commerçant, il faut bien faire quelque chose pour l'armée!

Je ne pensais plus à cette brute lorsque, passant le lendemain chez le père Destoiles, un autre marchand de tableaux, je trouvai ce dernier discutant avec un gros maraîcher le prix d'une étude représentant trois vaches et un train.

Le rustre essayait d'obtenir un rabais en larmoyant son goût pour la campagne, mais rien n'y fit, et il partit sans emporter le paysage qu'il convoitait.

Comme je sortais en même temps que lui de la boutique, je reconnus, à mon grand étonnement, mon vieux militaire de la veille dans ces habits de paysan.

A mes questions :

— Mon Dieu, Monsieur, comme vous le voyez, répondit-il, nous autres courtiers en tableaux nous ne réussissons pas de même tous les jours. Mais tout au moins pouvez-vous tirer cette leçon de ce que vous vîtes hier et aujourd'hui, à savoir qu'en France c'est la note patriotique qui rapporte encore le plus.

(*Le Rire*) W. DE PAWLOWSKI

Chronique judiciaire des Arts

Couplets grivois.

Le tribunal civil de la Seine a rendu le 12 mai un jugement qui touche à la fois au droit et aux bonnes mœurs. Il a formulé cette décision en termes mesurés et prudents qui respectent en même temps les nécessités de la morale publique et les conventions des parties. Voici l'affaire :

M. Samuel, directeur du théâtre des Variétés, avait engagé, aux appointements de 700 francs par mois, plus 60 francs de feux par représentation (avec un minimum de cent représentations garanties par an), une artiste qui avait chanté l'opéra et l'opéra comique à Paris, à Lyon, à Bordeaux et même à Bruxelles, paraît-il. (Le nom de l'artiste, Mme Pernyn, n'éveille en nous aucun souvenir : sans doute avait-elle pris un pseudonyme.) Un dédit réciproque de 20,000 francs avait été stipulé en cas de rupture du traité.

Chargée d'un rôle dans la revue *Paris qui marche*, Mme Pernyn, après trois semaines de répétitions, déclara à son directeur qu'elle refusait de le jouer parce qu'il contenait des couplets qui révoltaient ses scrupules d'honnête femme. M. Samuel lui signifia aussitôt la résiliation de son engagement, ce qui provoqua, de la part de l'artiste, une action par laquelle le tribunal était invité à prononcer la rupture du traité aux torts et griefs du directeur, avec *paiement du dédit de 20,000 francs*, du montant des appointements de la demanderesse, des feux garantis et des frais du procès.

Le tribunal décida qu'une artiste ne peut jamais être contrainte à dire des couplets contraires à l'ordre public et aux bonnes mœurs, mais que, lorsqu'elle a accepté un rôle et qu'elle l'a répété pendant un certain temps sans formuler aucune réclamation, elle n'est plus recevable à demander la résiliation d'un engagement par lequel elle s'est obligée à « jouer, chanter ou figurer tous les rôles qui lui seraient distribués, sans distinction de genre ou d'emploi ».

En conséquence, et moyennant la réalisation de l'offre faite par M. Samuel de payer à Mme Pernyn l'arriéré de ses appointements, soit fr. 443-30, le jugement déclare cette dernière mal fondée en sa demande, l'en déboute et la condamne aux dépens.

Mesdames, vous voilà averties. Lorsqu'un rôle vous paraîtra par trop... léger, n'hésitez pas à le rendre immédiatement à votre directeur. Les répétitions commencées, il serait trop tard.

On peut rapprocher cette décision de celle que nous avons rapportée, pour une espèce analogue, dans notre numéro du 19 septembre 1897 (Mlle Alice Bonheur contre M. Marchand, directeur de l'Eldorado).

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. Œuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

COGNAC. — Expositition municipale. Beaux-Arts et Art appliqué. 10 juin. Délai d'envoi : 1er juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

DIJON. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

PÉRIGUEUX. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi expirés. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. 3 juillet-fin septembre. Envois : 20 mai-15 juin. Commission : 5 %. Renseignements : *M. A. Body, président.*

Petite chronique

Le gouvernement français vient d'acquérir à l'Exposition de l'Institut de Carthage, à Tunis, un dessin de notre concitoyen Maurice Romberg : *Chaîne de prisonniers sous les remparts de Marakesch.* Le succès des artistes belges à l'étranger s'accentue, on le voit, de plus en plus.

On nous assure qu'Eugène Ysaye, renonçant à ses projets de résidence à New-York, reviendrait prochainement à Bruxelles où il reprendrait la direction des Concerts de la *Société Symphonique*. Cette nouvelle, si elle se confirme, — et les renseignements qu'on nous communique nous le font espérer, — causera la plus vive satisfaction à tous les amis de l'éminent artiste. Les hommes tels que lui se doivent à leur pays et leur mission sociale est trop clairement indiquée pour qu'une question d'intérêt puisse les détourner de la voie à suivre.

Le théâtre du Parc annonce pour vendredi prochain, 27 courant, une représentation de gala donnée avec le concours d'artistes de la Comédie française. Au programme : Les *Romanesques*, trois actes de M. Ed. Rostand, et les *Femmes savantes*, cinq actes de Molière.

On nous prie d'annoncer la formation d'un nouveau cercle d'art jeune, *Labeur et Espoir*, sous la présidence d'honneur de M. Emile Cauderlier. Ce cercle organisera des expositions, des conférences et des auditions musicales. Les fondateurs sont : MM. J. Merckaert, J. Potvin, A. Vanderstraeten, J. Herbays, A. Oleffe, M. Tytgat, L. Ledent, R. de Baugnies, E. Bäumer, L. Vandenhaute et D. Elias, secrétaire.

L'Exposition annuelle des Beaux-Arts de Spa s'ouvrira à la Nouvelle Académie le 3 juillet et sera clôturée dans la seconde quinzaine de septembre. Dépôt des œuvres avant le 13 juin. S'adresser pour renseignements à M. Arsène Body, président de la commission directrice, à Spa.

La *Revue nouvelle*, dont le premier numéro vient de paraître, entend grouper dans un même recueil des écrivains de tendances diverses, et parfois adverses. Elle sera mensuelle et s'occupera d'art, de littérature et de science. L'extrême modicité du prix d'abonnement (1 franc l'an) la met à la portée de tous. Au sommaire de la première livraison, nous relevons les noms de Blanche Rousseau, A. Noirfalise, Valère Gille, E. Baes, A. Wilford, etc.

Directeur : A. Berthel, 105, avenue des Saisons, Ixelles-Bruxelles.

Pour paraître le premier juin 1898 : Catalogue de la bibliothèque du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, dressé par ordre de matières, chronologique et critique, par Alfred Wotquenne, secrétaire-préfet des études et bibliothécaire. Premier volume, prix : 12 francs. Les souscriptions seront reçues jusqu'au 15 juillet 1898. Le prix sera porté à 18 francs pour les non-souscripteurs.

Nos remerciements à la revue *Le Parisien de Paris* pour son appréciation élogieuse de l'*Art moderne* dont elle reproduit les observations relatives aux acquisitions faites par les Commissions des musées.

Nous avons appris avec un vif regret la mort de M. Alfred Ernst, qui, outre deux précieux ouvrages sur Wagner et le drame lyrique, nous a donné les meilleures traductions qui aient été faites des *Maîtres-Chanteurs* et de la *Walkyrie*. M. Ernst est mort à peine âgé de quarante ans. Il était à Bruxelles récemment encore, aux répétitions des *Maîtres-Chanteurs* qu'il surveillait avec une haute compétence, après avoir mis en scène, à Paris, le même ouvrage. La mort de M. Ernst est une perte sérieuse pour la diffusion des drames lyriques de Wagner. Elle attriste les nombreux amis que la cordialité de ses relations lui avaient attachés.

Pour rendre hommage à la mémoire de Gustave Moreau, M. Charles Hayem a consenti à se séparer, en faveur du musée du Luxembourg, de quelques-unes des œuvres du maître.

Il a donné au musée la célèbre aquarelle de l'*Apparition ;* une aquarelle : *Œdipe et le Sphinx*, variante de la composition si connue ; une aquarelle : *Le Jeune homme et la Mort*, répétition de tableaux que G. Moreau avait consacrés au souvenir de son ami Chassériau, mort à trente-sept ans ; le tableau *Le Calvaire*, une des plus tragiques inspirations de l'esprit religieux de G. Moreau.

M. Charles Hayem promet encore, dans un temps plus ou moins rapproché, la *Péri*, *Bethsabée*, l'*Amour et les Muses*, un dessin rehaussé d'or, premier projet de toute la série des *Salomé*, l'*Enlèvement d'Europe*, etc.

A cette donation, il ajoute le *Portrait de M. Ad. Franck*, par Bastien Lepage ; le *Portrait de Barbey d'Aurevilly*, par Emile Lévy ; un paysage de Cazin ; un dessin de Lhermitte : *Une soirée musicale chez Amaury Duval* ; les *Invités attendant la noce*, de Raffaëlli ; un portrait d'homme par Elie Delaunay ; *Œdipe et Antigone*, par Henry Lévy, etc., etc.

Les œuvres de G. Moreau qui forment le premier don sont exposées au Luxembourg depuis mardi dernier. Les portraits de M. Ad. Franck, de Barbey d'Aurevilly, etc., seront présentés au public lors du prochain remaniement.

En vertu du testament de Gustave Moreau, l'Etat devient, dit le *Moniteur des Arts*, propriétaire de l'hôtel de la rue de la Rochefoucauld, appartenant à l'artiste, avec tout ce qu'il contient : collections, tableaux, esquisses, etc. Si cet héritage, pour une raison quelconque, n'était pas accepté par l'Etat, il reviendrait à la Ville de Paris ou encore, à son défaut, à l'Institut.

Une somme de 100,000 francs est léguée par l'auteur d'*Œdipe et le Sphinx* à l'Académie des beaux-arts, pour la fondation d'un prix à décerner, tous les trois ans, à une œuvre de peinture.

Ont été primées au concours de poésie organisé par la direction de l'Odéon et par M. Catulle Mendès aux samedis populaires de Poésie ancienne et moderne les œuvres suivantes :

Prix Victor Hugo (500 francs), offert par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts : *Chant royal de la Chair et du Sang*, par M. Louis Ernault.

Prix Théophile Gautier (250 francs), offert par le *Journal* : *Le Village*, par M. André Dumas.

Prix Paul Verlaine (150 francs), offert par la *Revue blanche* et le *Mercure de France* : *Le Frisson de la Vie*, par M. Charles Guérin.

Prix Jules Laforgue (150 francs), offert par M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon : *La Jeune Femme et l'Étranger*, par Mme Marie Nervat.

Les douze poèmes retenus par le jury viennent de paraître en une élégante plaquette éditée par le *Mercure de France*.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* qui viennent de paraître forment le complément du tome IV de cet important ouvrage. La première est consacrée à Théodore Fourmois, la deuxième à Liévin De Winne, la troisième à l'atelier Saint-Luc et à la Société libre des Beaux-arts.

Ces livraisons sont accompagnées d'une préface, d'un résumé de l'histoire de notre école nationale depuis 1830 jusque 1880, de tables et d'appendices.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 22. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 29 Mai 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les deux Salons de Paris (Deuxième article). — Eugène Rouart. *La Villa sans maître.* — Les Concours de poésie. — Le Balzac de Rodin. — Léon Bazalgette. *L'Esprit nouveau.* — La Revue nouvelle *Comme il nous plaira.* — Petite Chronique.

Les deux Salons de Paris.

Deuxième article (1).

Les grands artistes du passé comprenaient la nature par l'adoration et la dépeignaient avec le plus d'intensité qu'ils pouvaient donner, faisant humblement abstraction de leur personnalité, pour la rendre selon leur compréhension et sans aucun parti pris immuable de procédé. Dans ce drame qui jadis se deroulait surtout en sérénité et en épanchements calmes et forts, dans ce drame, aujourd'hui beaucoup plus inquiet et convulsé qu'est la formation d'une œuvre d'art, l'artiste laissait le premier rôle au modèle, homme ou paysage; il se reléguait, lui, au second plan; tel le chœur du théâtre antique uniquement chargé, non d'une action particulière, mais de faire exprimer aux principaux personnages toute leur âme. Les peintres se plaçaient donc devant leur modèle avec des moyens de réalisation conquis par l'étude et l'expérience et lui faisaient rendre toute sa beauté, par telle manière qu'il leur convenait, trouvée parfois en plein travail. C'est ce qui leur valut d'être souvent si différents d'eux-mêmes et d'étonner par leur complexité. Ne nous arrive-t-il pas de nous écrier, au cours de nos visites à travers les musées : Comment, c'est un Rembrandt ceci! ou un Van Dyck! ou un Rubens! un Rubens, surtout, au pinceau si extraordinairement mobile, tantôt léger et flou comme le duvet, tantôt solide et net comme l'ébauchoir. C'est que nous ne reconnaissons pas la touche ordinaire du peintre qui, sous le coup de l'émotion ou de l'inspiration, avait varié totalement son orchestration de couleurs en maintenant la sûreté du dessin, la sincérité des aperçus.

C'est nous qui replaçons l'artiste à son rang de créateur, magnifiquement oublié par lui.

Aujourd'hui une telle humilité devant la Nature, qui accorde d'ailleurs à ses fervents l'impersonnalité du génie, n'existe guère que chez les maîtres, c'est-à-dire chez deux ou trois (et le troisième n'est pas bien certain). L'artiste a repris le rôle prépondérant; il n'abdique jamais son individualité, ce qui est impossible quant au fond même de son tempérament, mais non quant à certaines superficialités qui, dans des années de lutte et

(1) Voir notre dernier numéro.

d'obscurité, l'on fait distinguer de ses confrères et auxquelles il continue à tenir comme certaines gens tiennent, irrésistiblement, au parafe de leur signature jusqu'à leur mort! Et le modèle se venge! De la monotonie, de la froideur quand le procédé ordinaire trop longtemps employé devient machinal, un manque de vérité sont les conséquences de cette opiniâtreté dans une méthode unique.

Ce qui encore sépare les œuvres de notre temps de celles des siècles finis, c'est que les unes naquirent libres et spontanées et que les autres apparaissent davantage recherchées et pensées; ceci n'empêcha point les anciennes d'être plus complètes, car le regard de l'artiste saisissait toutes choses par son acuité, la somme de matérialité et d'idéalité contenue dans le morceau étudié, tandis que dans les nouvelles il s'appesantit sur l'un des deux caractères choisis par lui. Celles-ci sont des hymnes jaillissant du cœur de l'homme, — et ce lyrisme n'est pas sans psychologie, — celles-là sont plutôt des réflexions, des essais concernant un sujet spécial, où l'idée se déploie quelquefois si haute et merveilleusement traitée qu'un chef-d'œuvre en résulte.

Ce souci de provoquer la sensation esthétique et la méditation autrement que par le dessin, le coloris, le groupement agréables seulement aux yeux, qui caractérise les contemporains, permet de reconnaître parmi leur pléiade ceux qu'on peut nommer les *intentionnistes*, par fatigue du mot *symbolistes* dont on abusa et qui a d'ailleurs un sens trop étendu. Ces intentionnistes rendent diversement leurs concepts. Les uns sont de véritables *évocateurs* qui imposent leur vision personnelle au spectateur à ce point qu'il ne saurait plus l'envisager autrement, qu'elle le domine par son ordonnance originale et reste intacte et comme définitive en son souvenir; les autres se révèlent simplement des *impressifs*, offrant au public leur entente des choses, sans que rien en leur art soit catégorique ou évince dans la mémoire du dilettante les peintres qui ont traité ou pourraient traiter des sujets semblables; les *évocateurs* énoncent ce qui est en nous et les *expressifs* uniquement ce qui est en eux.

Les évocateurs, plus ou moins puissants, comprennent les *naturalistes* et les *idéalistes*. Les *naturalistes*, contemplateurs de la nature, la reproduisent en l'accentuant, mais lui conservent le caractère de la vérité; qu'ils la voient sous des rapports variables, c'est d'elle qu'ils s'inspirent et en elle qu'ils puisent un art où la matérialité et l'idéalité sont indestructiblement combinées (tels Puvis de Chavannes, Eugène Carrière et leurs disciples respectifs), sans s'ingénier à dégager exclusivement l'un ou l'autre de ces aspects, ainsi que s'y attachent les *idéalistes*, tel Jean Delville, ou les *réalistes*, tels Raffaëlli, Jeanniot, Frédéric.

Quant à la troupe éclatante des *coloristes*, la mission qu'ils s'attribuent est de donner une joie franche et reposante par la recherche et la beauté des tons, sans guère d'autres préoccupations.

Puvis de Chavannes reste le plus grand des évocateurs, avec son panneau destiné au Panthéon, dont deux lignes d'inscription contiennent tout le simple et vaste sujet : *Geneviève, dans sa pieuse sollicitude, veille sur la ville endormie.*

Rien n'est plus ample et plus doux que l'instant où les yeux, attirés d'abord vers des tableaux bruyants, étalés dans la même salle, plongent en l'immense mansuétude de ce décor clair. Il faut s'abandonner un moment à cette éclosion de grâce pendant laquelle semblent se fondre des brumes mousselineuses pour laisser lentement apparaître le paysage nocturne de Lutèce endormie, vu du haut d'une terrasse, ses petites maisons courtaudes, aux toits de tuiles, serrées les unes contre les autres. Sur la terrasse veille la sainte, vieillie, élancée, en ses longs et austères vêtements et sa mante blanche qui lui couvre la tête dont la fine ossature se dessine sous l'étoffe un peu retenue par une de ses longues mains maigres, dont l'autre est posée contre la margelle de pierre, geste instinctif et émouvant de protection ardente. La porte de sa maison que la lune reflète sur le sol en ombres rectilignes est ouverte, une lampe y brûle paisiblement comme l'âme de la sainte pareille elle-même à un cierge pur, et près d'elle un autre objet vit encore d'une vie aussi silencieuse mais intense, une plante aux clochettes mauves, droite autant que Geneviève. Au delà des remparts crénelés, la Seine sombre où la pleine lune étend son mystique sentier d'or, puis les champs infinis et bleus semés de deux ou trois maisonnettes, barques perdues en cet océan de terre.

Toute cette émotion, obtenue par les moyens les plus simples et l'observation la plus sincère, la vérité de cet admirable corps de vieille femme, dont la fragilité, très proche de l'anéantissement, contraste avec l'éternité des champs et du fleuve, dont les lignes expriment si admirablement la tension de la pensée et la beauté antérieure sans aucun artifice, non pas surnaturel mais antinaturel. Point de halo autour de son front, point d'atmosphère incandescente émanant d'elle; seuls le recueillement et l'abnégation dits indéniablement et une clarté égale inondant tout le décor, limpide comme la lumière d'orient, moins sa sécheresse, vue à travers un voile de vapeurs.

Ces dons de lucidité dans le dessin et l'expression Eugène Carrière les possède aussi. Ils sont si beaux par eux-mêmes qu'ils font regretter que le peintre ne s'en remette pas à leur seule force et imprègne invariablement toutes ses toiles de ces brouillards qui tant séduisirent, étendus sur des scènes d'intimité et de songerie,

mais qui, par la constante répétition, et leur distribution très peu variée, que ce soit sur un panorama de ville ou sur une famille rassemblée, lassent, le cerveau de leur parti pris et font trop penser à l'artiste jaloux de sa marque personnelle, et pas assez à l'œuvre d'art. Ceci apparaîtrait plus décisif dans une exposition d'ensemble : jeunes et vieux visages, plein-air ou intérieurs, obstinément ennuagés. Le musée de Haarlem présente, avec la collection des Franz Hals, la réunion assez rare des œuvres d'un seul peintre, permettant de constater les étapes de « sa manière » ou plutôt les variations. Il y a là des tableaux de corporation dorés d'une lumière rubiconde éclaboussant tous les visages de reflets cuivrés, d'autres en lesquels coule par les fenêtres un jour aigu, précis, aciérain, d'autres (par exemple les régents de l'hôpital) où les ombres s'obscurcissent, se veloutent et enfin le dernier, le groupe des régentes, peint par Franz Hals en sa quatre-vingtième année, où la lumière rare, grise et pénétrante, comme retenue loin des physionomies de ces vieilles femmes, leur laisse toute la vie du tableau, une vie presque fantastique de réalité et d'intensité.

Pour chaque sujet Franz Hals a recherché une ambiance autre et diversement apte à accuser le caractère du personnage.

La grande toile de Carrière, destinée à l'amphithéâtre de la Sorbonne, montre un Paris qu'on croirait apercevoir de la nacelle d'un ballon et à travers un orageux crépuscule; on ne devine que les amples ondulations de la ville et la pointe de quelques-uns de ses clochers et de ses tours. Deux femmes contemplent ce cratère bouillonnant de l'agitation humaine qui indique dramatiquement le côté tourmenté et morose de la cité. L'une, assise et lasse, lourde et vieillie, paraît échappée de la bataille qui s'y livre; l'autre, dans un geste exalté, tend un bras vers cet abîme qui l'attire et où elle va sans doute porter sa jeunesse et sa foi.

Le portrait d'aïeule et d'enfant est une des plus pures œuvres que le même peintre ait données. L'attitude noble, tranquille de la grand'mère au pâle visage, les petites joues légèrement roses de l'enfant, les traits desséchés et tendus, les jolies chairs molles et douces, les deux regards également empreints de vitalité, mais chez l'une condensé en rêverie et en résignation, chez l'autre brillant d'instinct et de fraîche curiosité, les minces bandeaux et les boucles soufflées mêlent à l'impression piquante une harmonie où tout ce qui fait la vie, la tendresse et la mort, la renaissance et l'espérance, la piété et la bonté, chante la plus touchante des actions de grâce.

JUDITH CLADEL

EUGÈNE ROUART

La Villa sans Maître, roman (1).

Une œuvre courte; pour le lecteur, le repas d'un après-midi. Entraînante, émue, savoureuse, vibrante. Faite de rien et de tout, c'est-à-dire qu'elle charrie, pressée et tumultueuse, des lambeaux de vie, palpitants et saignants, *disjecta membra*, avec leurs blessures, leurs déchirures, et on pourrait presque dire leurs cris et leurs plaintes, comme les restes mutilés d'Orphée flottant sur l'antique fleuve de Thrace après le massacre des Ménades.

De la vraie LITTÉRATURE au sens *contemporain* du *mot*, contemporain de la dernière heure, alors que tant d'esprits lassés du tenace et insupportable « conventionnel » ont pour unique désir, difficile à réaliser, de raconter l'agitation d'un être, dans le vaste océan social, telle qu'elle est, bien véritablement telle qu'elle est; dépouillant leur récit, sauvegardant leur *récit*, de toute fausseté sentimentale ou artistique; prenant sincèrement les événements tels qu'ils surgissent, avec leurs complications étranges, leurs contradictions constantes, leur inexplicable mélange de bien, de mal, de beau, de laid, de raison, de sottise, de vérité, de mensonge, de clair, d'obscur, de comique, de tragique; trouvant la Vie belle ainsi, au sens sombre et mystérieux du mot, belle à observer, belle à raconter, belle à en jouir et à en souffrir.

Mais aussi voulant obstinément que dans ses narrations d'humaine existence, une émotion ininterrompue résonne, bourdonne et tremble, celle que réussit quiconque a le sentiment profond de l'universelle solidarité dans le mouvement puissant, et vraiment « religieux » au sens nouveau du mot, où les êtres isolés sont pris comme les molécules d'un même organisme, d'un même corps qui agit, aime et peine. Car vraiment peu à peu, à ces heures auxquelles maintenant se projette la science désormais si rapidement avançante, aux horizons qu'entr'ouvre l'Instinct désormais compris comme le plus sûr et le plus fécond des guides, les liens qui relient (*qui religant*) l'homme à l'universel, au grand Pan pressenti par l'antiquité, deviennent constamment plus visibles. Ils préparent l'acceptation de la Religion non plus comme l'ensemble des rapports entre nous et des Divinités anthropomorphiques ou distinctes du monde, mais comme l'intime et dramatique conscience que tout être, tout atome, toute molécule, toute monade, a, nettement ou sous forme diffuse, de son rattachement indéniable et permanent avec l'Univers dont il n'est qu'un élément et qui, sans interruption, lui fait sentir sa puissance, son influence et sa tragique domination.

Elle veut encore, cette nouvelle littérature, qu'une Forme mutiple et turbulente, c'est-à-dire elle aussi « vivante », soit l'expression de sa conception nouvelle de l'Art, acceptant, comme pour le fond de l'œuvre, toutes les vibrations de la pensée, remplaçant par une liberté féconde le respect puéril des disciplines grammairiennes et syntaxiques, s'abandonnant à tout effort de la mentalité pour mieux rendre et faire sortir les agitations de l'âme, sans cesse tournoyantes, sollicitées par les murmures cosmiques, se résignant à l'abandon de la volonté, se soumettant aux sollicitations infinies et ténébreuses de la « Mécanique supérieure » qui mène tout, inflexiblement, malgré nos velléités de liberté et notre manie de programmes. Une Forme variable comme les événements eux-mêmes, et les êtres, et leurs actes, et leurs déceptions, et

(1) Paris, édition du *Mercure de France*; in-12, 203 p.

leurs espérances, et leurs avancées, et leurs reculades. Une Forme ne promouvant plus une seule école, mais se pliant aux suggestions de notre subconscience et se risquant à toutes les hardiesses et à tous les imprévus surgissant des profondeurs, à tous ces appels, souterrains et exigeants, des phénomènes qui naissent secrètement en nous. Une Forme qui ne soit plus simplement la réussite des superficialités du Style, de ses virtuosités cathédrisées pour « les hommes du métier» (ces empailleurs), mais une éjaculation chaude des troubles qui perpétuellement sont en nous : tel un sang jaillissant brûlant d'une blessure ouverte.

La *Villa sans maître* a ces caractères. Elle a le désordre, l'allure, les tares et les beautés et les émotions et parfois les puérilités de ce faire d'Humanité vraie. Elle échappe au lourd reproche d'être de la LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS. L'œuvre se déroule avec l'éloquence agitée et poignante d'un esprit douloureux pour qui le langage n'est pas une manière de montrer « qu'on sait écrire », mais un mode de crier ses sentiments et ses pensées dans le tumulte de leur genèse intérieure. C'est une vie d'homme se concentrant sur quelques rapides épisodes, racontés hâtivement ; une confession hardie et étrange de choses qui se passèrent en des lieux non dénommés par des acteurs qui demeurent inconnus. Tout est dit avec la hâte de l'exaltation et de la douleur, avec la brutalité de la passion et l'incohérence de la fièvre. Et l'on est vite gagné, saisi, poigné, ému par ces aventures dont l'histoire est racontée en touches d'ébauche brusques et colorées.

LES CONCOURS DE POÉSIE

L'*Art moderne* a bien voulu accueillir les quelques réflexions que m'avait suggérées l'importance de la participation au Concours de poésie de l'Odéon (1). Maintenant que j'ai sous les yeux la brochure publiée par le *Mercure de France* et qui contient les douze poèmes retenus par le jury sur plus de deux mille, il serait peut-être intéressant d'examiner s'il y a lieu de se féliciter du résultat obtenu.

Me permettez-vous d'ajouter quelques réflexions aux précédentes ?

L'annonce du concours autorisait l'envoi de pièces de *toutes formes*, ce qui impliquait, semble-t-il, l'affranchissement des règles, la liberté complète du poète. Lisez les douze poèmes, tous en vers réguliers avec de rares licences, et vous serez convaincu que cette déduction était une grosse naïveté !

O l'inconnu mystérieux, ces deux mille poèmes qui n'ont pas été retenus, les refusés??? Mais, vraiment, je préfère penser à ceux-ci et croire qu'à côté de la quantité considérable de médiocres, il en était bien quelques-uns de beaucoup supérieurs aux poèmes primés, sinon je désespérerais de l'efficacité des concours et serais prêt à faire amende honorable de les avoir si chaudement défendus.

Oui, lisez les *douze poèmes !?* Vous trouverez au cours de cette lecture ce que l'on trouve souvent : de bonnes intentions ; elle vous procurera une heure de joie... ou de tristesse.

Où donc l'idée, l'originalité du *primus*, ce que faisait espérer le titre : *Chant royal de la Chair et Sang ?*

Et les autres??? Lisez, vous serez édifié !

O vous, *petits* poètes belges, dites-moi quels sentiments susciterait en votre âme une Invocation au Soleil ? Quelle conception avez-vous de l'astre qui éclaire notre planète et qui roule avec des milliers d'autres dans l'incommensurable univers ? Et même, en la conception restreinte de notre vie terrestre, quels beaux pensers hanteraient votre cerveau ?

Or, il se fit qu'un jour l'Odéon organisa un concours. Un poète (?) prit son luth et chanta :

> O Soleil, dieu des champs, des fleuves et des hommes,
> Seigneur fécond et pur qui fis pousser pour nous
> les maïs et les blés, les raisins et les pommes...
> . . . . . .

Les maïs et les blés, quelle richesse ; de poires il n'est pas question parce qu'elles ne riment pas avec hommes. Le poète (?) les a gardées pour la soif.

Et plus loin :

> La fièvre des cités a soufflé jusqu'à *nous*...
> Là-bas, les gares crient et les usines fument,
> l'on fabrique des croix, des armes et des *clous*,
> . . . . . .
> O Soleil, dieu des fleurs, des bois et des *récoltes*,
> . . . . . .

La conséquence d'une insolation ?

Un autre poète (?) chante *Aux vieux arbres*. Après avoir décrit le ravage de la hache et de la scie, il note scrupuleusement l'emploi des planches, leurs distinations diverses, jusque dans les maisons de débauche !

Le profond penseur ! Et voyez de quelle façon il le dit. Ce doit être un menuisier.

O Victor Hugo, quels crimes on commet en ton nom !

N'accusez pas le jury de sévérité ! Dans le dessein d'exécuter le programme à la lettre et de désarmer la critique, il a même admis des vers avec des initiales minuscules et quelques-uns, rares il est vrai, sans rime, de simple assonance. Toutefois, ils sont suivis immédiatement, dans la même pièce, de vers *conformes*, comme pour exprimer le regret d'avoir osé, un instant, déroger à la règle ! Ne dites pas que le jury a été sévère !

Combien incolores et vieillots, ces vers, presque tous. Pas une inspiration, pas un tableau.

O les programmes, ô les jurys ! N'a-t-on pas commenté ailleurs cet *événement littéraire* parisien ?

En tout cas, il survient au bon moment. Après la guerre fameuse, acharnée, entre les vers-libristes et les poètes selon le rituel, il s'est produit une accalmie, une trêve. La fumée des poudres s'étant dissipée, on se demandait si les hostilités allaient recommencer ; on se figurait déjà voir l'ennemi reprendre l'offensive. Le vent ayant chassé la fumée des canons, il fait clair. Le ciel est serein.

L'ennemi est là, gisant ; c'est un cadavre.

En attendant la sépulture, on l'a recouvert d'une couverture jaune ; pardon, d'un linceul doré. Déjà sont composées une douzaine d'oraisons funèbres. Que Dieu nous préserve des autres !

Quand, enfin, parviendra-t-on à propager ce principe d'esthétique, apparemment élémentaire, que l'Art ne sait vivre s'il ne s'alimente au sentiment profond, à l'origine des choses, comme une rivière à sa source ; que sa supériorité, son essence suprahumaine écarte toute réglementation et que les liens les plus puissants ne sauraient le maintenir captif lorsque luit le rayon favorable ; que l'art doit en ses diverses manifestations, en la

(1) Voir notre dernier numéro.

forme et le fond, et comme le fleuve suivre son cours, celui-ci n'étant jamais plus beau que s'il reste libre et que des mains sacrilèges ne viennent pas *rectifier* ses rives.

Citons à ce propos ces belles paroles de Taine qui se trouvent reproduites dans l'article du *Mercure* auquel faisait allusion ma lettre précédente : « L'homme, comme toute chose vivante, « change avec l'air qui le nourrit. Il en est ainsi d'un bout à « l'autre de l'histoire : chaque siècle, avec des circonstances qui « lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui lui « sont propres ; et, à mesure que la race humaine avance, elle « laisse derrière elle des formes et des perfections qu'on ne « rencontre plus. Aucun âge n'a le droit d'imposer sa beauté « aux âges qui suivent, aucun âge n'a le devoir d'emprunter sa « beauté aux âges qui précèdent. Il ne faut ni dénigrer ni imiter, « mais inventer et comprendre. Il faut que l'art soit respectueux « et que l'art soit original. Il faut admirer ce que nous avons et « ce qui nous manque ; il faut faire autrement que nos ancêtres « et louer ce que nos ancêtres ont fait. »

Poètes, inventez ; sinon ma bibliothèque me suffit ; donnez-nous un peu de vraie poésie. Nous voulons de l'art original sans cesse, toujours. A nos sens plus délicats, plus raffinés, il faut des œuvres plus approfondies, plus subtiles. Si vous n'êtes pas psychologues, si vous n'avez pas d'idées qui vous soient propres, si vous ne percevez pas les *nuances* de vos sentiments, de vos émotions, racontez-nous ce que vous ressentez, simplement, mais, de grâce, d'une façon autre, n'imitez pas. Puisez dans les trésors inépuisables enfouis dans le domaine de l'art. Une voix vous dira, à certain moment, si vous êtes l'un des élus, l'un des privilégiés à qui il est donné de découvrir les joyaux qui rendent la pensée attrayante sous une parure nouvelle et qui l'imprègnent d'un charme nouveau.

Et le rythme adéquat à vos sensations, ne le cherchez pas dans le code de Banville ; ne lui confiez pas la mission de régler les mouvements, les vibrations de votre âme. Réglez-les vous-même. Suivant que ses mouvements seront lents ou rapides, faibles ou intenses, et même désordonnés, votre musique, par une corrélation intime, sera grave ou gaie, douce ou nerveuse jusqu'à l'exaltation.

La césure et l'hémistiche ne sont que des barrières. Soyez vous-même. En votre âme, soyez roi.

Ci-joint, Messieurs, la « Brochure jaune » (1), le cadavre ! Je m'en sépare sans regret. Peut-être estimerez-vous que mon appréciation est exacte ou que tout au moins elle approche de la vérité.

Avec mes sympathiques salutations et des regrets pour la longueur exagérée de cette lettre.

J. V.

LE BALZAC DE RODIN

Voici les dernières nouvelles :

Ce n'est pas M. Pellerin qui sera propriétaire de la statue. Les admirateurs de l'œuvre ont décidé de reprendre à Rodin ce qu'ont refusé les « Gens de Lettres ». Elle sera érigée à Paris à la place qui lui était destinée. Elle sera à la fois un symbole en l'honneur de l'illustre et étrange écrivain et un *in memoriam* de la mesquinerie boulevardière quand il s'agit de juger quelque chose qui sort des linéaires et banales prescriptions du snobisme. Les 30,000 francs nécessaires seront réunis. La liste des souscripteurs sera belle. On s'était adressé à ces dames qui rédigent la *Fronde*, organe quotidien (très bien fait, en général) du féminisme français. Elles se sont abstenues à la quasi unanimité, malgré leurs proclamations révolutionnaires, absolument comme si leurs jupes étaient faites avec les vieux pantalons des pauvres hommes qu'elles abominent. C'est bien le cas de penser : Derrière chaque amazone féministe il y a un mâle qui tire la corde de l'arc. L'occasion eût été belle de montrer quelque indépendance.

Il paraît (c'est difficile à croire) que des hommes comme Puvis de Chavannes et Constantin Meunier, entraînés par la première poussée réactionnaire et doctrinaire, se sont mis du côté des « Gens de Lettres ». Est-ce croyable de la part d'artistes qui, presque toute leur vie, ont été les victimes de l'arriérisme et des partis pris d'écoles, et n'ont obtenu une tardive justice que grâce à l'appui opiniâtre d'hommes qui avaient compris leur génie méconnu par la routine, les idées reçues et l'aveuglement académique ? Ce n'est, du reste, pas sans peine que Balzac lui-même a été admis, et il ne manque point, encore aujourd'hui, de déprimés littéraires qui le tiennent pour un médiocre et un suspect.

Voici un amusant et topique extrait d'un journal français : « Combien d'encre fera-t-elle encore couler, cette œuvre incomprise de notre grand sculpteur Rodin ? La plume acerbe des critiques trouvera-t-elle encore longtemps à s'exercer ? Telles sont les questions que l'on se pose dans le monde des artistes. Mais, s'il est des différences au point de vue artistique, tout le monde se plaît à constater que si Rodin, au lieu de vêtir son Balzac d'une houppelande à l'anglaise, l'avait habillé avec un des élégants costumes à 75 francs de la maison Richelieu, maison française de tailleurs, 106, rue de Richelieu, il aurait laissé à la postérité l'œuvre la plus magistrale que son génie ait jamais conçue. »

LÉON BAZALGETTE

L'Esprit nouveau (1).

Dans le livre auquel il donne pour titre *L'Esprit nouveau*, M. Léon Bazalgette, ainsi qu'il l'explique au cours de son introduction, entend l'inondation de pensées nouvelles qui depuis la Renaissance a fait craquer les parois étroites dans lesquelles le moyen-âge avait enserré le monde, l'homme et toute la vie. « Des fissures s'y montrèrent, dit-il ingénieusement, d'où jaillirent au dehors des parcelles de vie prisonnière ; ces bouches d'air closes et condamnées, de nouvelles fissures se produirent à côté ; et alors certains d'entre les libérés eurent l'intuition d'une vérité nouvelle : que le monde ne pouvait être enfermé dans un moule quel qu'il fût et que sa réalité seule contenait toute sa révélation. »

Comme on le voit, l'Esprit nouveau c'est ce que nous avons si souvent indiqué, défendu et prêché dans l'*Art moderne* comme le véritable champ dans lequel doit s'agiter la pensée humaine, notamment la pensée esthétique. Pour l'art aussi il n'y a point de limite, il n'y a point de moule. Il peut et il doit les contenir tous et l'on peut poser en axiome que quiconque prêche l'exclusivisme d'une doctrine ou d'une école, rapetisse celle-ci, se trompe et induit ceux qui l'écoutent en des erreurs amoindrissantes.

(1) On ne l'obtient en librairie, ici à Bruxelles, que sur commande.

(1) Vol. in-12 de 393 p. et table.

M. Léon Bazalgette, après avoir exprimé sommairement cette doctrine salutaire dans ses premières pages, la développe en des applications relatives à la vie artistique, à la vie sociale, à la vie religieuse.

Nous n'avons, dans l'*Art moderne*, à nous préoccuper particulièrement que du premier terme de cette trilogie et à signaler à l'attention de nos lecteurs les quatre points suivants dans lesquels l'auteur s'occupe de la vie artistique : d'abord, l'avenir du naturalisme représenté par son fondateur littéraire Zola. Ensuite, l'art et la sexualité où est examinée la valeur de l'abstinence sexuelle comme principe créateur en art. Puis ce que M. Bazalgette appelle la banqueroute du préraphaélisme. Enfin, l'architecture nouvelle.

Le premier point mérite surtout, à l'heure actuelle, d'attirer l'attention parce qu'il affirme, avec abondance et un grand intérêt pour le lecteur, le principe que nous avons plus d'une fois exposé sous le titre : Le Diptyque humain, c'est-à-dire que pour dépeindre sous une forme artistique quelconque la complète réalité du monde, il ne suffit pas de la considérer soit dans sa forme matérielle extérieure, soit dans sa forme psychique interne, mais qu'il importe de la pénétrer sous cette double face qui seule réalise le *monisme* puissant de l'univers. On sait que quelques-uns des artistes les plus récents ont donné à cette ample et vraie conception le nom nouveau de *Naturisme*.

Le livre de M. Bazalgette contient nombre d'aperçus savoureux. Il est écrit dans la langue abondante mais un peu hâtive du journalisme.

LA REVUE NOUVELLE

« Comme il nous plaira »

Nous reproduisons ici l'intéressante page initiale de *Comme il nous plaira*, revue mensuelle belge qui a repris la succession de l'*Art jeune*. (Rédacteurs : G. Rency, A. Ruijters, A. Toisoul, H. Van de Putte. Adresser les communications 29, rue du Taciturne, Bruxelles.) Ces lignes marquent bien la tendance actuelle de notre jeune Littérature vers LA VIE ET L'ACTION, à l'encontre des sectateurs de la fameuse « Tour d'Ivoire » où se confinaient jadis les dolents rêveurs et les invalides de l'*Art pour l'Art*.

***

« Un usage, que nous n'oserions, en principe, désavouer, mais dont l'observation ne laissa pas d'être souvent fâcheuse, exige, que toute revue, en naissant, s'inaugure par une façon de manifeste où se trouvent expliquées les idées qu'elle se vouera à exalter. Comme la publication aujourd'hui reprise n'est que le prolongement, sous une forme plus nette et plus assurée, d'un effort littéraire auquel, voici deux ans, nous appliquâmes nos facultés et notre volonté, il ne nous sera guère difficile d'exprimer idéologiquement une tendance que des œuvres déjà proclament, et nous estimons qu'un court exposé des circonstances qui nous déterminent à réapparaître, dans le temps qu'il justifiera notre conduite, ne manquera pas d'indiquer aussi la portée qu'à notre acte nous prétendons imposer.

Quand, jadis, à celles d'un groupe d'écrivains plus âgés, nous mêlâmes nos jeunes forces, un noble espoir nous animait, qu'il nous a été pénible de voir trop tôt déjoué. Nous ne désirons point conter nos doléances : qu'il nous soit cependant permis de dire qu'elle fut notre déception ! Avec candeur, alors, nous croyions rencontrer, en ceux que nous joignions, des frères. Nous pensions, bénévoles, que cette alliance, unissant pour un labeur commun des activités éparses, eût fait de nous tous un seul corps vivant de la même vie et participant au même enthousiasme enivré. Quelle désillusion répondit à notre attente ! Hormis de rares exceptions, qu'il ne conviendrait pas de nommer en cet endroit, mais que nos futures apologies feront connaître, nous ne découvrîmes, en ces illusoires confrères, que des âmes sans flamme ou des cœurs flétris avant que d'avoir existé. Sans doute, enchantés par notre propre vertu, n'eûmes-nous pas, sur-le-champ, conscience de cette incompatibilité ; pourtant le malaise dont furent, en cette atmosphère de littérature pusillanime et stupide, frappées nos impatientes vaillances, ne tarda pas à nous avertir de notre erreur. Tandis que nous souhaitions un art pathétique et spontané, ne s'alimentant qu'à tout ce qu'il y a de joie éperdue dans les choses et que le respect religieux de la Vie eût, devant tout être, rendu tremblant d'un émoi sacré, provignaient autour de nous les déplorables productions que d'inanes soucis de dilettantisme, de forme ou d'ambition inspiraient. Mortifiés, nous dûmes avouer combien nous nous étions mépris en associant à celle de ces auteurs notre existence esthétique. Derniers survivants d'une génération impuissante que le flux des sèves nouvelles n'avait su réconforter, ils perpétuaient à nos yeux un âge de décadence. Nous ne sûmes longtemps balancer. Ne pouvant séparer la Littérature de la Vie, et celle-là ne nous apparaissant que comme la manifestation de la plénitude de celle-ci, nous résolûmes de ne point davantage, en une coterie, nous compromettre et, convaincus qu'il importait que fût révélé le zèle unique dont nous brûlions, pour ne le laisser un instant inefficace, nous décidâmes que ressurgirait — rénové — l'*Art jeune*.

Il faut toujours que soit manifestée l'Idée, a dit quelqu'un en qui nous avons mis toutes nos complaisances ; or, comme il nous a semblé que non seulement s'accusait en nous une conception d'art que les ouvrages de nos contemporains ne reflétaient point, mais encore une authentique destinée morale, nous avons, en procédant à ce mode de pudique présentation, plus obéi à un désir impérieux de prosélytisme qu'à une mesquine préoccupation de succès ou de gloire. Sans doute, comme par le passé, saurons-nous, devant toute œuvre où la Beauté s'avère, nous incliner ; mais synthétiques témoins de l'évolution qui travaille la jeunesse de cette période spirituelle, au nom d'une philosophie arrêtée, dès qu'un poème, un écrit empêchera la palingénésie de la race, nous ne craindrons pas de le controverser. Si l'indication d'un patronage, alors que tant d'autres signes de notre foi parleront, n'était oiseuse, nous assignerions Helvétius. Lui seul peut nous retenir. En son sensualisme intégral, il résume nos aspirations. Mais un lyrisme trop généreux nous enflamme pour qu'en d'abstraits paradygmes, longuement, nous puissions nous attarder.

Ah ! que se répandent ici nos cœurs ! La Vie nous est le plus ineffable des bienfaits. Il faut que sa douce splendeur éclate enfin sur les livres ! Trop longtemps sommeilla en nous et s'étiola le salutaire Instinct : répudions les factices critères mentaux, que désormais il soit notre guide : lui seul connaît les clairs chemins du bonheur. Du merveilleux don des éléments, par un amour sans borne pour toutes les choses, nous épancherons notre gratitude éblouie. A l'aide de tous nos sens, exciter notre être jusqu'à un délire divin, telle sera, pour nos âmes passionnées, la loi. Une

égale ferveur à tous nos gestes présidera et nous croirons avoir mal fait ce que nous aurons fait sans tendresse.

Plénitude!... Pour te réaliser en nous, devant quoi pourrions-nous hésiter! La jouissance nous sera le signe religieux de la joie; nous reconnaîtrons en elle la présence du Dieu dont le culte, par toute la terre, en une extase, nous transportera.

Les conséquences littéraires de ces formules sont trop évidentes pour que nous nous attachions à les fixer. Nous fîmes une première fois allusion à notre pieuse intransigeance : une pareille sévérité nous assistera dans le choix à appliquer aux morceaux qui formeront de chacun de nos fascicules une anthologie selon notre rite sensuel. Nous avons trop d'orgueil pour risquer d'être vaniteux; et, sur nos ouvrages futurs, nous nous abstiendrons de gloser avec abondance.

Parce que c'est en nous, d'entre les nouveaux poètes de cette Béotie, que s'attestent avec le plus de véhémence les symptômes du renouveau, à quatre, Rency, Ruyters, Toisoul et Van de Putte, nous assumons l'apostolat impérieux. Des voix étrangères, parfois, ici retentiront. Tous ceux à qui notre admirable ardeur est commune, ceux qui aidèrent à la provoquer ou ceux qui en furent attendris, seront conviés. Et ainsi *Comme il nous plaira* sera vraiment le cœur puissant où, harmonieusement, les amoureuses frénésies dont s'affolent les jeunes hommes de cette époque, battront. »

***

Ces lignes sont émues et vaillantes. Elles attestent que la nouvelle Revue veut être nettement humaine, tant au point de vue moral que littéraire. A cette minute de transition spirituelle, elle peut jouer un rôle efficace pour aider à l'œuvre très saine et très opportune de ramener notre Littérature à la Vie et à l'Action, loin des jardins artificiels où s'attardent tant de jeunes en la compagnie de Cydalises imaginaires. Ah! comme on en a assez de ces mièvreries amoureuses racontant des passions qui n'ont d'autre théâtre que la cérébralité de rêveurs incapables d'énergie et impropres à la lutte, si ce n'est dans les scolastiques et stériles conflits de la Syntaxe, du Dictionnaire et de la Prosodie! A bas les grammairiens. Des hommes! des hommes! des hommes! Peut-être qu'en voici!

Petite chronique

M. Charles Van der Stappen est revenu la semaine passée d'Allemagne, où il a été reçu avec d'exceptionnels égards. A Berlin, où il avait été prié de réunir au Salon des Beaux-Arts un ensemble de ses œuvres, on lui a réservé deux salles, l'une de 25 mètres, l'autre de 8 mètres, ornées l'une et l'autre avec goût et dans lesquelles il a disposé trente-deux bronzes, marbres, ivoires, etc., parmi lesquels les *Bâtisseurs de villes*, *Pax vobiscum*, le Surtout de table de l'hôtel de ville de Bruxelles, les bas-reliefs exécutés à La Hulpe, le *Sphinx du silence*, le lot de 100,000 fr. de l'Exposition de Bruxelles (*In hoc signo vinces*), etc.

Son succès a été unanime. A Vienne, M. Van der Stappen expose en ce moment à la Sécession et au Künstlerhaus où ses sculptures sont aussi admirées que l'artiste avait été recherché pendant son séjour dans les deux capitales.

L'*Indépendance* annonce la mort, à soixante-dix-neuf ans, du graveur français Auguste Blanchard, membre de l'Institut. Malgré son grand âge l'artiste n'avait pas cessé de produire, et sa dernière planche date de quelques mois à peine On cite notamment de lui des gravures en taille douce d'après des tableaux de Bouchot, Paul Delaroche, Alma Tadema, les *Fumeurs* de Meissonier, un dessus de porte de Boucher, l'*Antiope* du Corrège, et des portraits parmi lesquels celui de Charles Gounod, d'après Edouard Dubufe.

Maintes fois médaillé au Salon, il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1861, membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1888.

Auguste Blanchard était le père de Mme Jeanne Raunay, qui créa le rôle de Guilhen dans *Fervaal*, à Bruxelles et à Paris.

Le violoniste hongrois Remenyi vient de mourir à New-York, âgé de soixante-huit ans: Il fut lié jadis avec Liszt, qui en parle à plusieurs reprises avec enthousiasme dans ses écrits. Il connut Brahms, avec qui il organisa quelques tournées de concerts. Ses voyages en Angleterre, en Allemagne, à Paris, puis en Amérique, en Australie, en Afrique, en Chine et au Japon en firent le plus nomade et le plus indépendant des virtuoses.

Indépendant, il l'était même à l'égard de la musique, qu'il interprétait à sa façon, en violoniste tzigane qu'il était et qu'il demeura jusqu'à la fin de sa vie. Il avait un beau son, un mécanisme prestigieux qui lui valurent des succès retentissants. Mais il ne possédait, sous ces dehors brillants, ni style ni école, et son interprétation des œuvres classiques ne rimait à rien. Il n'eût jamais dû quitter son poste de maître de chapelle tzigane, où sa célébrité eût dépassé celle des Patikarius, des Râcz Pâl, des Daras Miszka, de tous les manieurs d'archet aimés des princesses. Avec Remenyi disparaît un des derniers débris du romantisme musical de 1840.

Changements d'affiche : A l'Alhambra, *Lazare le Pâtre* a succédé à *Fualdès*. Au théâtre Molière, un drame tiré de la guerre franco-allemande, et qui porte ce titre éloquent : *La Guerre!* remplace depuis hier *Maman Gâteau*.

Un écho sur *Cyrano*. « Il y a deux pièces dont je raffole, disait naïvement un spectateur. C'est *Cyrano* et les *Mousquetaires au couvent*. » Cette appréciation imprévue n'est-elle pas caractéristique?

Le théâtre royal de Munich annonce pour les mois d'août et de septembre prochains une série de représentations fort intéressantes de Wagner et de Mozart. Les premières auront lieu à l'Opéra; les secondes au théâtre de la Résidence.

Voici les dates fixées pour chacune d'elles :

Mozart. *La Flûte enchantée*, 31 juillet, 4, 9, 14, 18, 23, 28 août, 1er, 6, 11, 15, 20 septembre. — *Don Juan*, 1er, 15, 29 août, 12 septembre. — *L'Enlèvement du sérail*, 3, 17, 31 août, 14 septembre. — *Cosi fan tutte*, 6, 13, 20, 27 août, 3, 10, 17, 24 septembre. — *Les Noces de Figaro*, 8, 22 août, 5, 19 septembre.

Wagner. *Tannhœuser*, 2, 30 août. — *Lohengrin*, 7 août, 4 septembre. — *Tristan et Isolde*, 11 août, 8 septembre. *Le Vaisseau fantôme*, 16 août, 13 septembre. — *Rienzi*, 24 août, 18 septembre. — *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*, 25 août, 22 septembre. — *L'Or du Rhin*, 25 septembre. — *La Valkyrie*, 26 septembre. — *Siegfried*, 28 septembre. — *Le Crépuscule des Dieux*, 30 septembre.

Parmi les interprètes principaux figurent Mmes Bettagne, Motll et Ternina; MM. H. Vogl et Raoul Walter, ce dernier appelé, nous écrit-on, à un brillant avenir. L'orchestre sera dirigé par MM. Franz Fischer, Richard Strauss et Hugo Röhr.

Rien n'aura décidément manqué au succès de *Fervaal* à Paris. Rien, pas même l'éreintement obligé de Francisque Sarcey, à qui le drame lyrique de Vincent d'Indy fait regretter *Haydée* et le *Pré aux clercs*. A la bonne heure! Il eût été désolant de voir l'épais bourgeois du *Temps* du côté des artistes, et son opinion est faite pour confirmer la valeur musicale de l'œuvre qu'il critique.

La livraison de juin de *The Artist* consacre à R. Caldecott une intéressante notice, illustrée de reproductions en couleurs et en noir. A lire, dans le même numéro, une étude sur Max Klinger, « visionnaire, peintre et sculpteur ».

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :	MAISON PRINCIPALE	SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9	10, rue de Ruysbroeck, 10	1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32 rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 23. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 5 JUIN 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

SOMMAIRE

LES DEUX SALONS DE PARIS (Troisième article). — AUTOUR DE LA STATUE. — ARNOLD BÖCKLIN. — BRONZE ET MARBRE. — SPECTACLES D'ÉTÉ. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Les deux Salons de Paris.

(*Troisième article* (1).

C'est une chose vraiment merveilleuse que la sincérité d'une impression unique, mais intégralement livrée, en fasse surgir dix autres aux yeux de qui observe et médite. Qu'un voyageur nous parle d'un pays visité à l'époque des splendeurs de l'été, si sa description est exacte et émue, avant même qu'il ait achevé de dépeindre les verdures dans toute leur luxuriance, les champs jaunes des ors de la moisson et du soleil, la résonance de notre souvenir, ébranlée comme le jeu d'une harpe, l'élan aussi de notre imagination, feront apparaître devant nous ce même pays, amolli et nacré par le printemps, rougi par l'automne ou rigide et pâle sous les bises d'hiver. Qu'un poète nous chante la jeunesse d'une femme, tandis que nous l'écouterons nous songerons déjà à l'enfance, à la maturité et peut-être surtout à la mort de cette créature à peine épanouie.

Ceci est dit en pensant au superbe portrait de théâtre exposé par le peintre BESNARD. La comédienne qu'il représente, entrant en scène, inondée de clarté jaune par les lumières complexes de la rampe et de la herse et de reflets verts jaillis du décor aux feuillages éclatants et faux, montre au-dessus de ses belles épaules ambrées sa tête étrange et grimacière, tendue vers la foule, le regard large, les narines ouvertes, avec cette expression extravagante et hors de soi du cheval lancé tout à coup sur la route, du taureau lâché dans l'arène et de l'actrice arrivant soudain sur les planches un soir de grande première et d'émoi. Autour d'elle voltigent les plis de sa ravissante robe de satin rose, ondoyante et gonflée telle qu'un drapeau, sa robe à laquelle elle ne pense plus, prise déjà par son jeu et le contact avec le public, qui imprègnent de quelque fièvre cette physionomie toute de nerfs et de contractions. On assure que le modèle a refusé ce portrait, ne comprenant pas qu'elle était là tout entière, non seulement de chair, de peau, de visage et d'habits, mais encore chargée des émotions qu'elle va déchaîner sur son auditoire, sans compter la sienne propre, du souvenir de tous les rôles qu'elle a créés et de l'avenir de ceux qu'elle incarnera, non seulement femme, comédienne enfin, de la pointe de sa jupe

(1) Voir nos deux derniers numéros.

collée à ses flancs à la dernière mèche de ses cheveux.

Rarement une toile éveilla pareille liberté et vivacité de mouvement, pareille joie et douceur de coloris.

Le même peintre décrit encore des Espagnoles dansant sur des tréteaux le *flamenco* devant un public noyé dans l'ombre où tranchent des faces blêmes de femmes qui fument, et des chevelures d'encre durement tachées d'œillets rouges. Les deux danseuses, l'une épaisse et de fortes hanches, l'autre encore fillette, se tordent en des repliements de poses batraciennes extraordinaires. Un *Marché aux chevaux* mêle les blouses indigo des paysans aux croupes et aux crinières versicolores des animaux par une coloration saine et réjouissante.

Qu'il est charmant de savourer l'infinie diversité, dans laquelle fraternisent cependant les bons artistes, en s'arrêtant devant un petit portrait de FRANTZ MELCHERS peint de ces tons moites, renouvelés des vieux Flamands, au milieu d'un paysage pensif de terre grasse et riche et de verdure heureuse, sous un ciel teinté d'émeraude et qui semble refléter les pelouses. Le tranquille visage féminin s'accorde en une tendre union avec la câline ambiance, et c'est un des rares portraits du Salon où ce rapport existe entre la nature et le personnage ; en général l'un accompagne l'autre pour des raisons de métier, par choix d'un fond harmonieux, mais non par souci de révéler la personnalité d'un être à l'aide d'un décor non quelconque, mais qui se parallélise inévitablement à la physionomie étudiée. Ainsi est le *Portrait du poète Holger Drachman* par KROYER : l'homme fort, haute stature, tête grisonnante, l'œil fixé à l'horizon, se repose sur la plage, appuyé à l'avant d'une barque tirée hors de l'eau, et l'homme, la barque et le sable sont cuivrés des rayons en diagonale du soleil couchant qui descend dans la mer. Ainsi est encore un petit *Portrait de M. Gladstone* d'HAMILTON, qui en expose plusieurs autres, mais dont celui-ci est le meilleur par l'intensité d'expression du vieillard qui lit à sa table de travail, encombrée de papiers, devant une vaste fenêtre claire laissant voir, à travers ses vitres, les vallonnements d'un parc aux gazons légers et pâles, qui encadrent le visage de chair cendrée et fine, les vêtements gris aussi et les mains nerveuses du lecteur.

Malgré quelque peu de convenu dans les groupements et de puérilité des détails, le triptyque de COTTET : *Au Pays de la Mer*, possède une attirante simplicité. Ce sont des Bretons rassemblés, avant l'embarquement, autour d'un repas d'adieu ; figures bistrées rudes comme le basalte, et percées d'yeux durs et nets comme des aigues-marines ; derrière eux la fenêtre pleine de ciel bleu-noir semble un vitrail ; ce sont encore des matelots sur une barque voguant la nuit et des femmes aux coiffes et aux habits sombres assises au bord d'une falaise et guettant l'océan. Quoique le ciel manque ici de profondeur et que les personnages soient tous à peu près au même plan, le panneau est beau d'une noble gravité.

Aussi serein que celui-ci est anxieux, voici un tableau, un tableautin plutôt, dont la naïveté franche rappelle les vieilles gravures allemandes : *Le Menétrier* de RAOUL DE MALHAN ; un brave homme à tête d'Auvergnat, mal rasé, la bouche ouverte où luisent des dents blanches, en un rire de chien joyeux, assis sur un banc à la fin de la journée, et en manches de chemise rose, racle un petit violon fauve avec ses gros doigts disproportionnés, tandis que dans le fond, trois ou quatre fillettes vaguement esquissées dansent une ronde et que derrière elles s'élèvent, parmi le soir tombant, des collines à herbe rase striées de routes grises qui s'entrecoupent. Amusante et tendre scène qu'on croirait l'illustration d'un conte de Blanche Rousseau.

Des moines espagnols de RUSIÑOL, secs, raides, noirs, comme en bois, mais expressifs, prostrés devant des murailles peintes à la chaux aux pieds d'un Christ enjuponné, et des intérieurs de cloître aux galeries crayeuses environnant des cours pleines d'ombre et d'arbustes frais qu'arrose le jet d'eau des fontaines. Un cavalier chevauchant à travers une lande déserte, sur une sente sablonneuse s'enfonçant dans des bruyères à perte de vue qu'aucun arbre ne coupe : *Solitude* d'ARSENIUS, petite toile de grande allure. Un *Chemin de halage* de FRANZ COURTENS, où peine un gros cheval de labeur qui tire le chaland invisible et porte l'homme qui le conduit par une nuit brumeuse, sous une lune voilée de nuages, donne une haute impression d'isolement, d'espace et de mystère. De ZULOAGA Y ZABALETA, un chasseur vêtu de brun, bien campé et souriant, avec un chien aussi vêtu de brun et dans un paysage où le brun domine ; c'est uniforme et lourd, mais plaisant cependant par une sorte de gaieté et d'entrain et par la vue exacte d'un village perdu en des campagnes aperçues panoramiquement du haut d'une colline. De WENGEL, Une *Nuit de Noël*, feutrée de neiges étrangement verdies d'on ne sait quels reflets, et qu'éclairent les lampes de maisons rustiques entr'ouvertes et la nef lumineuse d'une petite église de campagne toute tiède de cierges vermeils vers qui se hâtent des paysans et des infirmes cheminant. De V. GILSOUL, une exquise place de village flamand, maisons à pignons et à petits carreaux aperçues à travers les fûts de hauts peupliers, le tout verni, lustré, lavé de pluie et plein de silence.

Enfin des Bretons de LUCIEN SIMON, femmes marchant au long des sentiers pierreux, droites, endimanchées, inflexibles, automatiques, aux figures anguleuses travaillées, par taches, comme des mosaïques, et cependant d'un puissant caractère et d'une coloration à la fois violente et sobre qu'on retrouve dans le *Cirque forain*, dont les spectateurs sont figés en de curieuses attitudes, qui deviennent trop raides et exagérées chez

les acteurs : pitre et danseuse de corde ; encore un très remarquable portrait de vieille femme où les mêmes moyens s'adoucissent et s'enveloppent d'une atmosphère moins épaisse et irréelle.

Mlle Alix d'Anethan envoya jadis au Salon des portraits non sans charme et plus intéressants que ses grands panneaux froids, vides, où elle s'évertue à copier les dispositions, les attitudes de ceux de Puvis de Chavannes, sans aucun effort ou recherche personnelle.

Marcellin Desboutin reste l'artiste plein de conscience et de sévérité avec lui-même, échappant à toute lassitude ou manque d'enthousiasme ; ses portraits, surtout celui de Maurice Barrès, sont à la fois largement modelés et fouillés : son *Marchand d'oignons de la Riviera* est peint à la manière du *Mendiant* de Murillo, mais avec une coloration plus aigüe qui lui est bien particulière ; il y a de plus une *Nature morte*, extraordinaire de vérité et d'une rare et originale beauté. D'ailleurs, toutes ses toiles paraissent empreintes de la patine dont seul, habituellement, le Temps glace les autres, et c'est un don qu'on ne remarque chez aucun.

Peu nombreux les *idéalistes*. L'imagination humaine qui veut trouver ses créations en dehors de la nature et de la vie est bientôt épuisée, sinon forcée de revenir aux seules sources inépuisables. Leur groupe donne cependant, cette année, avec le tableau-fresque de Jean Delville : *L'Ecole de Platon*, un attachant exemple de ce que parfois elle peut produire de beauté et de grâce pure que ne faisait pourtant guère pressentir un tableau satanique, habile, mais sans attrait, montré l'an dernier par ce peintre. Oui, beauté et grâce des longs corps trop semblables, au milieu de leurs molles draperies, des têtes chevelues d'adolescents couronnés de lierre, ou de roses, ou de jacinthes, des visages paisibles, mais sans humanité ni forte vie ; beauté et grâce surtout du divin paysage, touffu, fleuri, feutré du velours miraillé des pelouses où se promènent des paons blancs, où se dressent des arbres ronds et duveteux contrastant avec la sécheresse élancée des personnages et débordant de grappes de fleurs ; ample beauté du fond aux collines bleues dominant la mer azurée, moindres détails, moindres vaguelettes notés, grâce à ce soin minutieux, très spécial, dont Robert Picard modela les horizons limpides de ses premiers et sensationnels tableaux. Œuvre séduisante longuement caressée par un fier pinceau trempé de lumière !

De la même école les visions blanches et dorées de mysticité de Le Sidaner ; quelle suavité flotte avec ces robes claires de pensionnaires en récréation dominicale dans un jardin de mai doux comme une floraison de verger ! Quelle infinie rêverie mêlée de parfums d'église autour de ces communiantes si noyées en la candeur de leurs robes et de leurs âmes que n'osent même point les teinter d'autres nuances les rayons du soleil fusant à travers un éclatant vitrail !

Voici encore les élégants poèmes crépusculaires d'Osbert, leurs lacs d'outre-mer, leurs masses d'arbres unies en la même ombre compacte et leurs personnages d'un art convenu et un peu théâtral ; et ce sont à peu près les seuls de ces *idéalistes* qui offrent leurs convictions et leurs aperçus simplement, en dédaignant l'arsenal banal, d'ailleurs démodé, d'insignes, de fleurs, de draperies et de symboles pillé au royaume des préraphaélites dont la beauté, comme celle de tous les autres génies, se venge des vols qu'on lui fait en ne laissant aux mains des avides de ses trésors que des choses inutiles, dépareillées et mortes.

Judith Cladel

AUTOUR DE LA STATUE

S'il est vrai que nul n'entend plus de sottises qu'un tableau de musée, le *Balzac* de Rodin a collectionné à lui seul, en un mois, les âneries recueillies depuis un siècle par tous les tableaux de tous les musées. Le plâtre qui érige son orgueilleux dédain au centre du Salon de sculpture du Champ-de-Mars doit être imprégné de propos imbéciles, pénétré de radotages, saturé de stupidités. Si les invectives dont il est l'objet marquaient, comme des crachats, il aurait depuis longtemps disparu jusqu'au sommet de la chevelure sous la bave expectorée par la foule. Ce sont, autour de ce Christ aux outrages, des attroupements d'émeute, chaque jour renouvelés, d'où jaillissent des cris, des injures, des rires épais. On dispute, on gesticule. Des faces s'apoplectisent. Les poings sont brandis, parfois, avec fureur. Jamais œuvre d'art n'a provoqué pareilles bagarres, et ni les *Casseurs de pierres* de Courbet, ni l'*Olympia* de Manet n'ont été plus abondamment conspués que la fière effigie de l'auteur de la *Comédie humaine*. Ceci seul, à ne nous en rapporter qu'à la logique des choses, suffit à nous rassurer sur la valeur de l'œuvre. Les *Casseurs de pierres* sont entrés triomphalement au Louvre et la nudité nacrée d'*Olympia* rayonne au Luxembourg, ce parvis de l'empyrée des artistes. Pour la statue de Rodin luit désormais le soleil des morts, selon la poétique expression de Camille Mauclair.

Ce qui est heureux et réconfortant, en cette affaire dont le bruit n'est pas près de s'éteindre, c'est qu'à notre époque sceptique l'opinion publique se passionne *pour* ou *contre* une œuvre d'art. Que Rodin ait fait un chef-d'œuvre ou qu'il se soit lourdement mépris, qu'importe ! L'essentiel est qu'une statue, bonne ou mauvaise, apparaisse comme un sujet de discussion de premier ordre ; que la foule se rue au Salon pour la contempler ; que les écrivains saisissent leur plume pour l'exalter ou la combattre ; qu'elle prenne dans les conversations l'importance d'un événement national.

Et c'est le cas pour le *Balzac* de Rodin. L'incident de la Société des Gens de lettres a, comme d'un coup de fouet, enlevé tout l'attelage des chroniqueurs, et voici la France plus vibrante et plus excitée que s'il s'agissait d'un changement de gouvernement. L'« affaire Rodin » a succédé à l'« affaire Zola », a relégué celle-ci dans l'ombre. A la dernière répétition

générale du théâtre Antoine, où l'on jouait l'*Épidémie* d'Octave Mirbeau, on était en pleine effervescence. Au moment où je passais devant le contrôle, mêlé à la cohue des arrivants, quelqu'un me saisit le bras et dit : « Vous devez avoir des Français une bien triste opinion, mon cher ami. » Celui qui m'interpellait ainsi est un artiste de talent doublé d'un écrivain dévoué aux idées nouvelles et aux hommes d'avant-garde. Il continua : « Le procès Zola, c'était écœurant. Mais l'affaire Rodin, c'est trop d'humiliation! La France n'avait-elle pas assez souffert? Chez vous, du moins, on a le respect des artistes et de l'art. C'est à vouloir se faire naturaliser Belge, parole d'honneur! »

J'eus quelque peine à démêler les fils mystérieux qui rattachaient à Zola et à l'île du Diable une statue de Balzac refusée par un comité de gens de lettres. Mais j'étais, du coup, fixé sur la place qu'avait pris, dans les cercles littéraires, l'incident Rodin. L'exaltation de mon ami était partagée par la plupart des artistes que je rencontrai ensuite et dont les premiers mots étaient invariablement : « Que dites-vous de l'affaire Rodin? N'est-ce-pas scandaleux? » Et, au sortir de la répétition, une réunion de sculpteurs, parmi lesquels l'élite des artistes du Champ-de-Mars, décidait qu'il fallait, en témoignage d'affection et d'admiration, offrir à Rodin un banquet fraternel.

J'avais vu la foule hurler autour de la statue. Et voici que l'armée cérébrale se levait en masse pour défendre l'honneur outragé d'un des siens.

Au lieu de gémir sur cette « humiliation nouvelle », il faut se réjouir. Pour Rodin, le brutal *veto* des gens de lettres a été le coup de sifflet qui décide du succès d'une pièce. Mais c'est là le côté accessoire de l'événement. Le statuaire admirable à qui nous devons l'*Age d'airain*, le *Saint-Jean*, le *Baiser*, les *Bourgeois de Calais*, le *Monument de Victor Hugo* et tant d'autres chefs-d'œuvre doit se soucier assez peu de l'approbation ou du désaveu d'une douzaine d'écrivains. Sa célébrité n'est pas entamée par leur refus, pas plus qu'elle n'eût été augmentée par le discours dont ils eussent auréolé l'inauguration du bronze. Mais la vie, le mouvement, les germinations d'idées, les polémiques, les sentiments contradictoires auxquels l'incident a donné naissance, voilà ce qui est important. Inconsciemment, comme une force naturelle qui déchaîne les ouragans, Rodin a soufflé sur les passions humaines, allumé des colères, attisé des haines, provoqué, par réaction, des enthousiasmes ardents. Quelle puissance et quelle force que l'Art, lorsqu'il est placé en pareilles mains! Et quel respect ne mérite pas celui qui possède ce pouvoir souverain!

***

Avec joie, grande joie, nous insérons la lettre suivante. Elle rectifie une information qui courait certains milieux parisiens qui semblent pris, en ce qui concerne la vérité des nouvelles, de la maladie américaine étrange qui s'est déclarée depuis la guerre de Cuba. On croirait que ces épidémies se communiquent par le télégraphe. Constantin Meunier reste en accord avec sa belle et noble vie d'art hardi, ayant l'horreur des partis pris, du snobisme et de la conformité.

MON CHER DIRECTEUR,

A mon grand étonnement je lis dans l'*Art Moderne*, que l'on vient de m'envoyer à Londres où je suis, que j'ai pris parti pour les Gens de lettres dans leur conflit avec Rodin à propos du *Balzac*.

C'est tellement peu vrai qu'à deux reprises j'ai prouvé ma sympathie et mon admiration à mon ami Rodin : la première fois en signant et en adhérant à une petite manifestation, un déjeuner à la campagne, dont l'*Aurore* a publié un compte rendu; la seconde fois en souscrivant pour une somme relativement importante pour l'érection de la statue de Balzac.

J'espère, et j'en suis sûr, mon cher directeur, que tu vas sans tarder faire cette rectification.

C. MEUNIER

Londres, 3 juin.

ARNOLD BÖCKLIN

Il s'agit d'un artiste dont le nom est célèbre mais dont peu d'entre nous connaissent les œuvres. Böcklin a eu dans son pays la destinée ordinaire des génies très fortement personnels : il a été haineusement méconnu pendant des années jusqu'à ce qu'une assez brusque volte-face de l'opinion soit venue l'élever jusqu'aux nues. Seulement pour lui la lutte a été beaucoup plus longue, parce que sa personnalité n'a que lentement évolué et qu'entre lui et le public l'antagonisme a commencé à un moment où d'autres sont généralement vainqueurs et quelquefois déjà immobilisés dans leurs manières. Et le combat a été rude : il lui a fallu faire accepter non seulement une toute nouvelle technique, mais encore un mode de conception et des sujets différant totalement de tout ce que le public d'alors connaissait et croyait possible. Peu de choses sont difficiles à surmonter comme la force d'inertie de la routine et l'indignation des gens qu'on veut amener à un effort intellectuel. Böcklin dû le constater.

Or, si un public allemand a mis tant de temps a s'initier à l'œuvre d'un artiste aussi germanique de sentiment que celui-ci, qu'en sera-t-il d'un public français qui aura à vaincre non seulement les incompatibilités de conventions, mais encore celles, plus profondes, qui naissent des différences de races?

L'expérience serait peut-être décourageante à tenter, car elle prouverait une fois de plus combien ces divergences sont invincibles, dans quelle mesure elles peuvent rendre une âme humaine inaccessible à une autre âme humaine. L'intellectualité du Latin, surtout du Français, son sentiment du contour, de la précision, de la ligne et du mot se trouveront heurtés à chaque pas par cette imagination débordante, dyonisiaque, un peu barbare. Aussi devra-t-il apporter à l'appréciation de l'artiste une absence totale de parti pris, une volonté sympathique et le désir de se soustraire à l'esprit de critique et de gouaillerie, masque de tant de préjugés inconscients.

Böcklin est un peintre qui demande à être senti, qui s'adresse à notre personne entière et plus à notre cœur et à nos sens qu'à notre compréhension, et si ceci est un peu vrai de tous les peintres, c'est vrai de celui-ci à un degré péremptoire. Il n'y a même pas, à proprement parler, d'élément compréhensif dans son œuvre : il n'est rien moins qu'un peintre à sujets ; détail curieux et significatif : il n'a jamais donné de titres à ses tableaux, qui ont été subséquemment dénommés par les marchands. S'il y a, dans sa production totale, un certain nombre de scènes déterminées, scènes des Évangiles surtout, quelques figures allégoriques et des portraits, ils n'ont cependant aucun caractère épisodique qui les mettrait au niveau du fait particulier, défini. Leur conception est toute typique et vaste, la facture large et simple, un peu brutale.

Ils frappent tout de suite l'attention et disent ce qu'ils ont à dire entièrement, sobrement et avec une force singulière. Ils sont élémentaires, pour ainsi dire, dans l'expression de leur sentiment et ne laissent pas à l'imagination un champ très vaste comme le font tels tableaux de Botticelli, de Léonard, telles têtes de femme du Titien qui ne cesseront d'inquiéter les poètes et les penseurs. Ici un sentiment unique est dit avec une sincérité naïve qui est très touchante et qui convainct. Les personnages ont peu d'intellectualité : ils ne sont des raffinés ni au physique ni au moral, et leur contour manque souvent d'élégance : ainsi Böcklin peint des corps féminins assez lourds, aux fortes attaches, harmonieux cependant dans leur cadre et sans la moindre dissonance. Ses allégories ont le même type simple et fort; leur signification est toute dans le geste et l'attitude : il n'y a presque pas d'accessoires extérieurs.

Ces tableaux-là ne sont, du reste, qu'accidentels dans l'œuvre du maître, qui est avant tout paysagiste, encore que le terme soit trop étroit et l'amoindrisse, lui, le chantre puissant de la vie universelle, le poète de la nature consciente et inconsciente qui a su infuser au grand tout une âme si merveilleusement riche et multiple! Il pénètre et symbolise l'un par l'autre l'élément vivant et l'élément insensible avec une force d'imagination, une puissance plastique incroyables : tout l'intérêt de son œuvre consiste dans la dose d'humanité, partant de beauté et de vie, dont il anime toute la nature, jusqu'en ses parties les plus arides. Ses paysages n'atteignent leur signification qu'en tant que théâtre d'un épisode de vie qui s'y rattache : le plus souvent, et c'est ici que Böcklin déroute le plus, cette vie est représentée par des animaux aux formes hybrides empruntées à la tradition antique : des faunes, des centaures, des sphynx et des tritons s'ébattent dans les mers, dans les forêts, sur les rochers et les montagnes. Ils ne ressemblent d'aucune façon aux représentations plastiques que les anciens en ont données et n'ont de commun avec celles-ci que l'idée première, la donnée brute. Dans l'antiquité, le symbole était tout mystique, à la forme hiératique et raidie; il avait certes sa grandeur et son mystère, mais il procédait d'un autre mode de création et avait une autre raison d'être. Ici c'est la vie palpitante, immédiate, qui n'en a pas moins sa valeur symbolique, et cela par la concordance parfaite, par l'harmonie grandiose de l'être avec son milieu dont il est comme l'expression vivante et typique.

Ces faunes naïvement lascifs et si gais ne pourraient vivre ailleurs qu'en ces pays baignés d'une douce lumière chaude, pleins de replis et de cachettes ombragées d'où surgit soudainement leur maligne figure effrontée, ces pays de sécurité, à la végétation riante et prospère, où il n'y a ni souffrance ni cruauté, pas de cataclysmes et pas d'hiver, vrais pays méditerranéens au ciel toujours bleu. — Sur un plateau rocheux, des centaures hirsutes et féroces font pleuvoir autour d'eux d'immenses blocs de pierre, dans l'acharnement d'un combat mortel. Ils incarnent les forces élémentaires dont la tension terrible, l'élan implacable, la propulsion hostile ont labouré les entrailles de la terre, soulevé des montagnes, semé comme des graines ces rochers antédiluviens devant lesquels notre imagination impuissante s'est souvent arrêtée.

Ses tritons et ses néréides sont de vrais animaux aquatiques, par leur apparence physique, par leur organisme et par leur expression. Ils sont faits pour vivre dans l'élément humide et pour en goûter toutes les délices avec leurs sens de bêtes et leur conscience humaine, créés pour la voluptueuse et lente caresse des vagues comme pour ses emportements et ses fureurs, et tout l'infini des mers est dans le désir que reflètent leurs yeux. La licorne est la gardienne mystérieuse des temples et des forêts sacrées.

Aucun autre n'a rendu comme Böcklin le charme virginal de la terre, la beauté tendre et frémissante des jeunes pousses et des premières fleurs, le lent réveil de l'âme inconsciente des végétaux. Et aussi l'épanouissement du voluptueux désir estival, en ces silencieuses après-midi de juin, quand dort le grand Pan, quand l'air frémit de chaleur et que des choses ambiantes se dégage comme une lubricité faunesque.

Partout la note de sentiment est donnée avec une vérité saisissante : Böcklin nous force à croire à la vie universelle des choses. Quelle sereine dévotion il sait mettre dans ses paysages grecs et italiques par la blancheur d'un petit temple couronné de roses, par un feu sacré qui brûle sous un groupe d'arbres, par l'attitude d'un guerrier en prières. Mais la nature dans ses tableaux atteint sa plus forte intensité d'émotion quand la scène dont elle est le théâtre et en même temps l'expression est directement humaine. Là, les moindres détails ont une signification, un visage, reflètent une portion d'âme, — tout y est comme saturé d'expression et semble annoncer des événements. Tout y a une portée et nous parle avec l'intimité des choses longtemps connues.

Il y a une villa au bord de la mer qui reparaît cinq ou six fois, toujours dans une gamme de sentiment différente, et qui exprime un monde : élégante villa de la Renaissance ornée de péristyles, de statues et de vases, qui a dû être témoin des plus somptueux et des plus raffinés festins, qui a dû abriter les amours les plus magnifiques et les plus inouïes. Elle est maintenant délaissée et noyée de tristesse comme la svelte figure de femme qui pleure au bord de la mer. Ses cyprès funèbres, courbés sous les vents et les grandes vagues mugissantes, disent une chanson de mort, la « tristesse des heures qui ne sont plus », l'intense mélancolie des choses à jamais passées.

Ailleurs la hardiesse fière de l'existence guerrière et pirate s'exprime en des paysages héroïques, châteaux-forts campés sur de gigantesques promontoires au milieu des mers, défilés de guerriers par des pays arides, déserts de rochers et de sables que garde quelque lointaine citadelle, landes abandonnées, mornes, comme empreintes de pressentiments sinistres.

Les scènes farouches et grandioses qui se déroulent en cette âpre nature en sont comme l'aboutissement, la résultante humaine.

Rien n'est comparable à l'éclat de ces tableaux. Telle ascension de guerriers en manteaux rouges à travers le désert éblouit les yeux à force de soleil. Le coloris de Böcklin, celui de sa dernière époque, qu'il a cherché en de longs tâtonnements, avec une science merveilleuse du métier, ce coloris qui est devenu comme l'achèvement de son art et de sa personnalité, révèle les mêmes qualités de vision et d'imagination, le même débordement de sève et de fantastique vigueur dont témoigne la conception totale de son œuvre. Il concentre sur ses barbares couleurs de telles masses et une si grande intensité de lumière que toutes les dissonances de la tonalité deviennent licites, bien plus, qu'elles mettent dans ses créations une joie de plus et la hardiesse d'un triomphe. Les rouges sanguinaires, les roux de fer, les bleus humides et éclatants, les jaunes qui hurlent, toutes couleurs que nos yeux à nous ne verront jamais ainsi dans la nature, sont justifiées et triomphantes par cette radieuse, cette divine lumière que Böcklin

manie comme un instrument admirable dont il extrait toutes les nuances de sentiment et de sensation. Il y a plus ici que la vérité, il y a la poésie de la lumière et de la couleur.

Ainsi le peintre-poète a vivifié la lumière, la mer, les vents et les forêts, humanisé la vie végétale et animale, et refait la synthèse du Grand Tout par la force de son sentiment panthéiste. En même temps il a chanté toute l'épopée du cœur et des désirs humains; le lent réveil de la vie et de l'amour, si doux qu'on voudrait en mourir, le grondement hostile des passions et le cri sauvage de la volupté, l'âpre solitude de l'âme aventureuse et aussi cette joie sereine, cette reconnaissance envers la vie qu'a connue l'homme antique. Et il a su ouvrir à notre soif d'infini des horizons immenses, des lointains de cieux et de mers; dans tout ce qu'il a créé il y a un ardent besoin d'au-delà et comme une frénésie d'espace.

Une grande et sereine conception des choses, la quintessence de la vie concentrée dans le symbole, une puissance créatrice qui orne magnifiquement l'univers et l'amplifie infiniment au delà de notre médiocre vision, tout cela dans une candeur naïve, une inconscience d'enfant qui ne cherche à se garer d'aucune critique, parce que le maître n'a jamais douté de lui et qu'il obéit en créant à cet impérieux besoin intérieur qui empêche de jamais défaillir : c'est là ce qui fait la valeur vraie de l'œuvre de Böcklin et ce qui défiera toutes les distances de temps et de milieu de l'atteindre et de la diminuer (1).

LOUP

BRONZE ET MARBRE

La Ville de Bruxelles a fait la très contestable acquisition artistique dont nous avons parlé dernièrement : elle a acheté à M. le comte Jacques de Lalaing trois statues de bronze qu'elle se propose de placer sur le terre-plein qui sépare le square Marie-Louise du square Ambiorix. Dont coût, 45,000 francs.

Par compensation le Collège, sur l'initiative de la section des Beaux-Arts, propose à la Ville de commander à Jef Lambeaux un exemplaire de son groupe *La Folle Chanson*, l'une des œuvres les plus puissantes de l'artiste, pour l'ériger au square Ambiorix. La dépense sera de 25,000 francs.

Une observation à ce sujet. Nous aimons beaucoup qu'on orne de statues les places publiques et les squares. Et mieux vaut, certes, des œuvres d'art que les effigies burlesques dont on bombarde les cités. Mais pourquoi cette débauche de bronze ? Le climat de la Belgique n'est pas favorable au bronze, qui devient noir et terne au bout de quelques années. De plus, le métal ne se détache guère sur les fonds de verdure. Voyez combien, au Parc, les silhouettes des figures de marbre sont élégantes ! Et à l'avenue Louise, le médiocre *Esclave en fuite* de Samain ne fait-il pas meilleur effet, comme élément décoratif, que les *Chevaux* de Vinçotte et l'*Ompdrailles* de Van der Stappen? La supériorité artistique de cette dernière œuvre est pourtant incontestable.

Il nous semble que la *Folle Chanson*, si on l'érige au square Ambiorix, devrait être exécutée en marbre et non en bronze. Il y a assez de métal à gros sous au Jardin Botanique pour qu'on varie un peu les matières employées. Il est vrai qu'en marbre les statues du Jardin Botanique eussent été trop visibles. Elles gagnent à être dissimulées.

Et si l'on tient au bronze, qu'on se rappelle les observations que nous avons présentées au sujet des soins qu'exigent, dans une atmosphère comme la nôtre, les statues et groupes qui ornent nos places et nos monuments. Au lieu de les laisser s'encrasser et se ternir, qu'on les frotte et qu'on les récure comme une ménagère soigneuse astique les pommeaux de la porte d'entrée, la plaque de cuivre de la boîte aux lettres. Moins souvent, cela va de soi : nous ne demandons pas qu'une statue reluise comme un sou neuf. Les soins donnés au bronze lui gardent les reflets, les éclats de lumière, la patine délicate sans lesquels il apparaît comme un bloc morose, d'aspect sinistre. Nous avons encore sous les yeux, comme une vision radieuse, telles fontaines de Florence ou de Nuremberg polies par la culotte des gamins, usées par les attouchements quotidiens. Elles ont pris, sous ces contacts renouvelés et ce perpétuel nettoyage, des tons et des luisants admirables que nous souhaiterions vivement voir aux groupes bruxellois dont la couleur fumeuse afflige les regards.

(1) A rapprocher de l'étude consacrée au maître de Bâle par notre collaborateur Léon Hennebicq dans notre numéro du 5 décembre 1897. L'Exposition de la Société des Beaux-Arts, qui compte Arnold Böcklin parmi ses exposants, ramène l'attention sur l'artiste suisse.

SPECTACLES D'ÉTÉ

M. Munié ayant loué le THÉATRE MOLIÈRE du 15 juin au 15 septembre à M. Darmand pour y faire, comme l'an dernier, une saison d'opérette, ne fera plus représenter la *Guerre*, malgré le succès de ce drame, que jusqu'au 12 courant. Aujourd'hui, dimanche, la *Guerre* sera jouée en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/4.

Le NOUVEAU THÉATRE, qui joue en ce moment l'amusante comédie de M. Bisson : *Le Député de Bombignac*, annonce les prochaines représentations de *Boubouroche*, la désopilante fantaisie de Courteline, le grand succès du Théâtre Antoine, et de *Vincenette*, pièce en un acte de Jules Barbier. Nous avons attiré plusieurs fois l'attention de nos lecteurs sur la façon remarquable dont les œuvres sont interprétées au Nouveau Théâtre. C'est l'une des scènes bruxelloises où l'on joue le mieux la comédie et où la mise en scène est la plus soignée.

Au THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, Charles Lauri, le mime svelte et souple, traverse tous les soirs des glaces, des plafonds et des cadrans de pendules, court comme un chat sur le toit des wagons-lits, exécute des cabrioles et des sauts périlleux par dessus des douaniers et des gendarmes ahuris.

C'est le *Voyage en Suisse*, l'inénarrable *Voyage en Suisse* des Hanlon-Lees qui fournit au preste gymnaste l'occasion de faire valoir, en même temps que l'agilité de ses muscles, la finesse expressive de sa mimique, qui souligne d'un trait sûr et net les situations enchevêtrées de la folle équipée. Charles Lauri apparaît hors cadre sur un fond un peu terne d'acteurs et de clowns, dans un tohu-bohu de décors à trucs compliqués et de détente parfois laborieuse. Le programme, heureusement, a la précaution de noter, pour chacun des trois actes, la progression de la gaîté qui doit secouer la salle. Après le I, *Rires;* après le II, *Explosion de rires;* et pour finir, *Esclaffements de rires*. Allons, tout va bien, tout va bien, comme dit, avec un accent inimitable, M. Genot sous le costume bizarre d'un hôtelier du Rigi-Kulm.

A l'ALHAMARA, un drame bien noir de MM. de Pixérécourt et Anicet-Bourgeois, *Latude ou Trente-cinq ans de captivité*, tient l'affiche depuis hier.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. OEuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

COGNAC. — Exposition municipale. Beaux-Arts et Art appliqué. 10 juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

DIJON. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

DUNKERQUE. — Exposition d'Arts décoratifs. 14 juillet-31 août. Délais d'envoi : notices, 20 juin; œuvres, 1er juillet. Retour gratuit. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, rue Benjamin-Morel, 2, Dunkerque.*

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. 3 juillet-fin septembre. Envois : 20 mai-15 juin. Commission : 5 %. Renseignements : *M. A. Body, président.*

Petite chronique

Les trois tableaux acquis par l'Etat à la vente Kums : *Portrait de Paracelse*, de Rubens, l'*Atelier*, d'Alfred Stevens, et le *Pays de la soif*, de Fromentin, sont exposés sur chevalets au Musée moderne de peinture (salle des écoles étrangères.)

La *Réforme* annonce que le Roi a chargé un architecte français, M. Daumet, de préparer un projet d'agrandissement du Musée de Bruxelles. « D'après les grandes lignes de ce projet, ajoute notre confrère, nos musées de peinture et de sculpture seraient dégagés du côté de la Montagne de la Cour. De plus, on créerait vers la rue de Ruysbroeck une place, un parterre plutôt, d'où l'on aurait une vue très étendue sur la ville et vers l'hôtel de ville et d'où partirait une voie nouvelle de communication allant vers la gare du Midi. »

Cette importante nouvelle mérite confirmation. La modification proposée par le Roi, qui réaliserait le projet Balat dont, récemment encore, nous réclamions l'exécution, serait accueillie avec joie par tous les artistes. Souhaitons donc que l'information de la *Réforme* soit exacte. Mais pourquoi est-ce un architecte français qui a été consulté? Manquons-nous d'hommes de talent en Belgique ou la personnalité de M. Daumet (?) est-elle si transcendante qu'elle doive éclipser nos Horta, nos Hankar, nos Brunfaut, nos Akker, nos De Vestel, nos Van Humbeeck, nos Barbier, nos Govaerts?

Un de nos confrères vient de saisir la Commission instituée en vue des fêtes de juillet d'un projet de spectacle populaire original et séduisant, qui romprait, s'il est adopté par le Conseil communal, avec la monotonie habituelle des réjouissances publiques. Il s'agit de la représentation, sur un théâtre érigé à la Grand'Place, d'épisodes de l'histoire de Belgique, choisis parmi les plus caractéristiques et les plus propres à frapper l'imagination. Les sociétés dramatiques seraient invitées à collaborer à ce spectacle, pour lequel un comité d'artistes et d'hommes de lettres serait constitué. Les frais, qui ne s'élèveraient qu'à quinze ou vingt mille francs au maximum, seraient inférieurs à ceux des cortèges et cavalcades dont les fêtes populaires ramenaient jadis l'invariable défilé. La ville possède de nombreux décors et costumes qui rendraient le projet aisément réalisable.

Constantin Meunier a en ce moment beaucoup de succès à Vienne, où il expose à la *Sécession* un ensemble de ses œuvres. Alexandre Charpentier a vendu dès le jour de l'ouverture du même Salon *toutes* les œuvres qu'il y avait envoyées, cent vingt bronzes et étains (bas-reliefs, médailles, objets d'art, etc.). La sculpture belge et française est, on le voit, hautement appréciée en Autriche comme en Allemagne, dont les musées s'ouvrent un à un à nos artistes depuis que le Musée de Dresde en a donné l'exemple.

Une exposition d'aquarellistes, de pastellistes et d'aquafortistes s'ouvre aujourd'hui au Cercle des Beaux-Arts de Liége. Parmi les exposants on cite MM. Alex. Marcette, Emile Berchmans, F. Maréchal, Mlle Berthe Art, etc.

MM. Stoumon et Calabrési viennent d'engager pour la saison prochaine Mlle Wyns, actuellement à l'Opéra-Comique de Paris. Nous avons entendu ces jours-ci Mlle Wyns dans *Sapho*. Elle a une fort jolie voix, paraît excellente musicienne et plaira certainement beaucoup aux habitués de la Monnaie.

Les directeurs ont l'intention de monter l'*Or du Rhin* qui, avec une reprise de la *Valkyrie*, formerait un spectacle de haute attraction.

Félix Mottl, qui vient de diriger à Paris, au profit de la Société de bienfaisance austro-hongroise, un grand concert auquel ont pris part Mme Mottl et M. Burgstaller, est en ce moment à Londres où le théâtre de Covent-Garden se prépare à donner, sous la direction de l'éminent *capellmeister*, trois représentations cycliques de la Tétralogie.

La première de ces représentations est fixée aux dates suivantes : *Rheingold*, 6 juin; la *Valkyrie*, 8; *Siegfried*, 9; *Götterdämmerung*, 11. La deuxième série aura lieu les 14, 17, 21 et 24 juin. La troisième les 27, 29, 30 juin et 2 juillet.

Parmi les interprètes, citons : MM. E. Van Dyck, J. de Reszké, Ed. de Reszké, Van Rooy; Mmes Brema, Ternina, Schumann-Heinke, Eames, Nordica, Von Artner, etc.

A propos de M. Mottl, dont on avait annoncé l'engagement à Munich, nous apprenons par le *Guide musical* que le célèbre chef d'orchestre se décide, sur les instances du grand-duc de Bade, à rester à Carlsruhe. Cette nouvelle n'est pas pour déplaire à MM. Vincent d'Indy et Franz Servais, à qui M. Mottl a promis de monter l'automne prochain *Fervaal* et l'*Apollonide*.

Le *Studio* consacre aux Salons de Paris une livraison spéciale qui contient 66 pages de texte et 85 illustrations reproduisant les œuvres marquantes des deux expositions actuellement ouvertes dans la galerie des machines. Une lithographie originale de Fantin-Latour complète ce numéro exceptionnel.

Deux autres livraisons extraordinaires sont consacrées aux Salons de la Royal Academy, de la New Gallery et du New English Art Club. Ces livraisons contiennent 150 illustrations et des notices détaillées sur tous les exposants en vue.

Dans la livraison de mai, signalons un important article de G. Mourey sur le statuaire Rodin; une étude de F. Khnopff sur le Salon de la *Libre Esthétique*; une notice sur quelques artistes américains que la *Libre Esthétique* a fait connaître à Bruxelles : MM. P.-W. Bartlett, J. Alexander, J. Humphreys-Johnston, etc., et une intéressante biographie du regretté dessinateur Aubrey Beardsley.

Prochainement sera inaugurée à Evian (Savoie) la villa du baron Vitta, dont la décoration artistique a été confiée à MM. Bracquemond, J. Chéret et A. Charpentier. A cette occasion, des invitations seront adressées à un certain nombre de personnalités artistiques auxquelles le Mécène savoisien fera les honneurs de sa nouvelle installation.

La *Diaphane* de Jules Chéret, l'affiche de Toulouse-Lautrec pour la *Goulue*, une très intéressante composition d'un artiste américain, Maxfield Parrich, pour le *Century*, et la curieuse affiche allemande de Fritz Rehm pour les *Cigarettes Laferme* forment le numéro de juin des *Maîtres de l'Affiche*. Il faut y ajouter une fort belle prime dessinée par Ibels.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART — ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 24. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 12 Juin 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les Deux Salons de Paris (Quatrième article). — Le Mendiant ingrat, par Léon Bloy. — Les Concours de Rome. — Nos artistes a l'étranger. — Mlle Heyermans et M. Taco Mesdag. *Le Tableau expulsé du Salon.* — Bibliographie musicale. — Petite Chronique.

Les deux Salons de Paris.

Quatrième article (1).

Voici les peintres que nous avons nommés *impressifs*. Ils nous montrent d'intéressants travaux ; ce sont en effet plutôt des *travaux* conçus et exécutés d'après une vision volontairement particulière à leur auteur, que des œuvres spontanées mises au jour par le besoin incompressible de créer. Ils offrent habilement la pensée de l'artiste, mais le simple spectateur n'y trouve rien de plus ; d'abord, rien de lui, rien de ce qu'il a pu saisir ou de ce qu'il peut comprendre de l'âme d'un être humain ou d'un morceau de nature. Ces tableaux sont aux premiers ce qu'une glace sans tain, laissant seulement apercevoir l'individu qui passe derrière elle, est au miroir qui reflète tout un coin du monde extérieur, et s'ils ont aussi leur très haute valeur, l'inaptitude à la généralisation et surtout à l'évocation en diminue la puissance esthétique.

C'est justement ce qui fait que les portraits de Jacques Blanche, si amoureusement étudiés, d'un coloris si joliment choisi, d'une telle souplesse de touche, tout en charmant, n'imposent pas davantage leur force de séduction. Infiniment gracieuses les *Demoiselles X prenant le thé* ; ces rouges moelleux, ces roses fondants sont pour l'œil des caresses, autant que les attitudes élégantes et légères ; pleines de douceur les études de jeune fille, et de soin délicat, recherché, le beau portrait de femme âgée ; mais on se demande pourquoi ces modèles divers ont tous à peu près la même pose, la même inclinaison rêveuse, et on regrette qu'en général les joues et les mains soient plutôt escamotées qu'observées avec le même souci que le reste. Une nature morte, mièvre et froide détonne auprès des brillants petits objets du five o'clock.

Une dizaine de toiles de Cazin montrent, en un pieux ensemble, le même recueillement devant la nature muette et grave. C'est une charrette abandonnée au tournant d'un village, c'est une fenêtre éclairée, c'est une route pavée et nue, ce sont quelques maisons endormies d'où s'élèvent des sentiments paisibles et purs, avec une certaine monotonie due à la manière égale dont sont traités ces simples aspects par un subtil

(1) Voir nos trois derniers numéros.

chromatisme des tons où le gris domine, le gris fin et flou comme une neige, glacé d'une lumière qui vient toujours du même point de l'horizon. Les ciels en semblent vides et sans infini et les objets inanimés; tels brancards de charriot, paraissent compris ainsi que les choses vivantes; tels troncs d'arbres.

Une pareille convention personnelle retient SISLEY loin de la vérité absolue; ses marines attirent par la moirure vraiment suave de leurs eaux et de leurs rivages, mais la mer et la nue y sont composées et nuancées non moins qu'un jardin anglais.

Les études de femme d'AGACHE se raidissent dans une sorte de théâtralisme austère qui les empêche de livrer tout le côté sérieux, approfondi de leur nature si bien révélée en l'une d'elles, à l'attitude beaucoup plus simple, aisée et attachante, un portrait de femme au visage pâle encadré de minces bandeaux blond argenté, éclairé de grands yeux gris et doux, argentés aussi. La fantaisie sèche et ondulante de J.-W. ALEXANDER se déroule en la charmante harmonie vert, gris et rose du *nœud vert*, portrait de femme en robe japonaise, où frise la nuance clair-de-lune du feuillage des saules, parmi les ramages bleus sur blanc de la miss au *blue bowl* et les vêtements mousseux de la *femme jaune*.

Les Bretonnes de RENÉ MARTIN, quoique trop exécutées en images, avec des coiffes d'un blanc bizarrement azuré, sont aimables. Les princesses nues, ambrées ou pâles de LÉVY-DHURMER s'érigent au milieu de décors volontiers étranges : telles de séduisantes fleurs artificielles où seraient tombées en rosée les pierreries chères à Gustave Moreau. La jolie étude de femme de MYCHO offre sa gentille tête douce et simple, ses yeux clairs comme de jeunes feuilles. Le portrait d'une famille, de FLANDRIN, présente un parti pris de raideur et de lourdeur, sous l'apparence de vérité ; c'est cependant intéressant par une certaine intimité, et de tons veloutés.

AMAN-JEAN éprouve un noble désir de voir et de s'exprimer originalement, que son métier, imparfait par la tristesse de la couleur et la maigreur du dessin, ne lui permet pas de réaliser entièrement. La *jeune femme* en rose et la *jeune fille*, élégantes et distinguées, peintes à l'aquarelle, sont préférables à ses transparentes créatures qui laissent apercevoir à travers leurs chairs exsangues les cloisons sur lesquelles elles se profilent. DAGNAN-BOUVERET, avec ses *Pèlerins d'Emmaüs*, expose un Christ, visage grec que ni lui ni personne n'a jamais vu en réalité ou en imagination, surtout dans cette mousse de lumière rousse. Les personnages bibliques sont peu expressifs, mais l'homme, la femme et l'enfant montrés en prière sur un coin du tableau, à la manière ancienne, forment un trio de beaux portraits, intéressants par eux-mêmes, quoique point du tout influencés par le sujet religieux; du même un portrait de jeune homme à tête incisive et fine, au corps de mannequin, se découpant durement sur un fond aigre, de désagréable effet.

Autre tableau de pitié par BURNAUD : *Les Disciples Pierre et Jean courent au sépulcre le matin de la résurrection*. Le personnage de second plan ne manque pas d'une certaine beauté exaltée, l'autre n'est qu'un modèle à physionomie trop fouillée et tous deux semblent porter sur leur tête les cieux bas et sans vie.

Parmi les *réalistes*, assez nombreux, le Belge LÉON FRÉDÉRIC apparaît en tête de tous les autres; son triptyque : *Les Ages de l'ouvrier* est peut-être l'œuvre la plus personnelle du Salon, donnant la plus puissante impression de vie. L'Etat a voulu retenir à Paris une si rare expression, vraiment artistique, d'épisodes de l'existence ouvrière, en l'achetant au peintre pour le Luxembourg. Nous ne nous rappelons guère de toiles exhibant le côté grouillant, compliqué, multiple de la foule avec autant de simplicité et si peu d'apprêt conventionnel ou théâtral, avec une telle science dans la notation du détail, à la fois futile et important, avec une telle variété des physionomies et tant d'unité de la masse. On croirait, devant ces trois volets, égaux en force et en vitalité, qu'on tourne à trois reprises le coin de rues de province flamande, et qu'à chaque fois on se retrouve devant un nouveau morceau de vie populaire. On peut en critiquer la couleur dont le fond est uniformément lie de vin, aussi la manière égale de traiter chaque personnage, ce qui, à quelques pas, rend le tableau confus et sans plans divers; mais ce sont observations menues qui ne tiennent pas devant l'émotion que soulèvent l'ensemble et ces fonds de paysages noircis de houille, piqués de clochers et éclairés des drapeaux rouges d'une manifestation socialiste qui coule de l'horizon.

JEANNIOT possède cette même loyauté d'art; ses soldats en marche entraînent avec eux beaucoup de la pensée de qui les regarde; leurs têtes ployées, sous la fatigue et la monotonie du rude métier, leurs dos arrondis, leur tassement de troupeau sont admirablement vus; de même les *portraits d'Eugénie Depel* et *d'Alexandrine Faine*, une vieille et une très petite plébéienne, toutes deux d'expression grave et touchante de résignation contemplative. La note grise, un peu poudreuse, est ici la dominante, mais sied bien au dessin accentué et serré. RAFFAËLLI délaisse les intenses et bitumineux croquis de scènes quotidiennes pour se livrer à des légèretés, des apaisements d'harmonie blanche dans un très joli portrait de jeune fille en robe de bal. Quelque raideur dans le buste et dans les mains, mais le cou et la tête tranquille, au regard reposé, les charmants cheveux se détachant doucement sur le feutre neigeux des draperies, sont pleins de grâce et de finesse.

Le portrait de deux hommes de sport rustique, deux frères, l'un de torse massif, l'autre nerveux, en maillots

blancs, simple, ferme, et d'une extraordinaire vivacité et éloquence de regard, est de FRITZ BÜRGER. Francs, vivants, aussi, les enfants au bord d'un marais de DETTMAN; terre riche et grasse, vêtements rouges, tignasses blondes, ciel plat et lointains trop secs. Les scènes de maternité de Mlle NOURSE sont étudiées consciencieusement et tendrement, sans ennuyeuse sensiblerie; les marmots surtout sont bien saisis et touchants avec leurs frimousses déjà trop graves d'êtres avec qui naît la souffrance; les paysages sont figés. Les *Deux Sœurs* de BOZNAUSKA, deux têtes, jeune fille et enfant, à pommettes saillantes de type russe, deux corps las quoique à peine au monde, exactement compris, mais peints par touches molles qui donnent aux visages une apparence fromageuse. De BOULARD, une leçon de piano; adolescente et fillette, émergeant des grisailles de la toile avec de jolies et naturelles expressions; de P. ROBERT un portrait d'homme âgé, en veste de velours brun, pas agréable de coloris, cependant net et accrochant l'œil par son regard bleu perçant; d'EVENEPOEL, une haute silhouette d'avocat, sec et net, un *Café d'Harcourt*, d'amusant et brutal impressionnisme avec ses robes rouges, ses chapeaux bleus et verts et ses faces plâtreuses de femmes plâtrées.

Autres *Pèlerins d'Emmaüs* par GARI MELCHERS; la physionomie des deux hommes vêtus de guenilles modernes, l'étonnement de la servante, et le grand Christ hâve et fatigué qui rompt gravement le pain dont il semble avoir envie, compensent l'ennui de la couleur plate et criarde.

Une dame qui signe tantôt BARONNE PAÏNI, tantôt LOTUS, s'amuse à exposer une bande de jeunes femmes nues, rieuses, souples et animées qui paraissent lire, en cette absence de costume, une dépêche télégraphique; puis un portrait de vieille femme, vieille bourgeoise s'il en fût, harnachée de satins blancs et de plumes, de bijoux terribles, montrant des épaules et des bras qu'envieraient des hâleuses et qui, au moment de se faire portraicturer, n'a pas oublié de mettre son binocle: cette œuvre inattendue, assez solidement traitée, et qu'on sent véridique, fait la joie des habitués du salon et la surprise de ceux qui conservent le respect de l'aristocratie: *Portrait de Mme la comtesse..., ambassadrice d'Italie*, dit en effet le catalogue.

MESDAG a envoyé une belle marine, ciel et mer lourds de vagues et de nuages, bateau pêcheur, fort bien décrit et horizon trop détaillé que nous connaissons depuis longtemps déjà; et IWILL de clairs et élégants paysages dont on regrette la précision exagérée et le manque d'atmosphère.

Avant de s'abandonner à la joie que donne cette année le concert des *coloristes*, il faut nommer quelques artistes qui maintiennent leur art dans la tradition avec une opiniâtreté que ne déconcerte point les efforts nombreux, tumultueux ou silencieux, tentés autour d'eux. Ces *habituels* sont CAROLUS DURAN, dont sur les cinq toiles, la *Jeune Fille en deuil*, encore que violemment inondée d'ombres dures, présente un charme de touche et de coloris; RIXENS qui n'expose que des robes: robes de mondaines, robes de prélat, car, dans la préoccupation de ces détails de toilette, les têtes de ses personnages sont repoussées au troisième plan; DESCHAMPS sort d'un puits de mine un Christ drapé de rouge et barbouillé de noir; JOHN SARGENT campe un habile, antipathique et raide portrait de dame à la mode sur un très joli fond de tapisserie bise; FRIANT groupe autour d'une fosse fraîche ouverte, des femmes en pleurs dont les vêtements d'un beau deuil tranchent sur le clair cimetière; RACHOU applique une jolie silhouette féminine sur un fond de jardin préparé d'avance; LOUIS PICARD rassemble une série de petits portraits intéressants, quoique dépourvus de la moindre personnalité; WERTS, une véritable galerie des mêmes petits portraits, photographies peintes, mais très réussies et quelquefois amusantes; LŒVY penche sur sa table de rédaction un journaliste si modelé et si ressemblant qu'on a envie de lire par-dessus son épaule ce qu'il écrit; HUMPHREYS JOHNSTON a brossé une vaste toile représentant Mme Sarah Bernhardt en Lorenzaccio; mais surtout les accessoires, bahut, coffret, manteau, bien plus que la belle et mordante physionomie qui est celle de l'actrice, et l'on se demande enfin par quelle magnanimité la Société des Beaux-Arts accueille les épouvantails à moineaux d'EDOUARD SAÎN et les papiers peints de JOSÉ FRAPPA qui, non content d'aveugler les gens avec des couleurs hors nature, impose encore aux spectateurs des cadres plus hurlants.

JUDITH CLADEL

LE MENDIANT INGRAT

par LÉON BLOY. *Journal de l'Auteur* (1892-1895). — Grand in-8°, 477 pages et table. Bruxelles, Edmond Deman.

Tudieu! Monsieur l'éditeur Edmond Deman, vous êtes un téméraire de lancer une œuvre d'où, en moins de rien, peuvent s'échapper, en guêpes, quelques douzaines de procès du chef d'injures, outrages, propos diffamatoires, insinuations calomnieuses et autres insectes très nuisibles. L'auteur, Monsieur l'Éditeur, est, il est vrai, connu, mais il n'est pas domicilié en Belgique, et, dès lors, si mes connaissances juridiques sont exactes, c'est vous, et non lui, qui pouvez être poursuivi. Ceci dit pour établir que vous auriez peut-être bien fait de réfléchir davantage avant de déverser sur un aussi grand nombre « d'honorables citoyens » une telle cascade de vociférations, assurément de style savoureux, assurément classables dans le conservatoire des plus belles, des plus rares et des plus imprévues, — mais exceptionnellement désagréables, et, comme exactitude ou justice, essentiellement

suspectes. Que diable! les éditeurs ont aussi leurs devoirs, spécialement un aimable garçon comme Vous, et ils s'exposent personnellement à des désagréments variés quand ils les méconnaissent aussi imprudemment.

La consigne, presque universelle dans la Presse, est, quand il s'agit d'un livre de LÉON BLOY, le terrible et désordonné pamphlétaire, de se maintenir en une rigoureuse attitude silentiaire. Des motifs divers sont allégués, dont les dominants sont les articles au picrate de potasse dont souvent (parfois, il faut le reconnaître, avec une parfaite opportunité) il a mitraillé le bataillon sacré des journalistes, et d'autre part l'habitude de ce redoutable Sagittaire de darder volontiers ses flèches sur ceux qui s'occupent de lui, à moins qu'ils ne se diluent en des éloges d'une humilité et d'une exagération en rapport avec l'extraordinaire et sortilégieuse opinion que l'auteur célèbre du *Pal*, du *Désespéré*, du *Brelan d'Excommuniés*, de la *Chevalière de la Mort*, du *Salut par les Juifs*, de la *Femme pauvre*, des *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*, et de *Léon Bloy devant les cochons*, se fait de son mérite et de sa mission providentielle : « Ma très profonde et très inébran-« lable conviction est que je suis réservé pour être le témoin de « Dieu, l'ami très sûr du Dieu des pauvres et des opprimés, lors-« que l'heure sera venue, et que rien ne prévaudra contre cet « appel. J'ai l'incomparable et miraculeux honneur d'être néces-« saire à Celui qui n'a besoin de personne, et j'ai été *salé* de « douleur pour un long voyage. »

Quantité de précédents fâcheux devraient m'inciter à faire comme les autres et à ne pas me mêler « de cette affaire ». Malgré la consommation déjà faite, il en doit rester des invectives dans la gorge dévastatrice de celui qui, de si loin, a dépassé, en mots fracassants et en images éclaboussantes, le Juvénalisme de tous les temps. Mais au risque d'en recevoir ma volée dans le prochain fascicule de ce « Journal » dont l'actuel volume, dû à l'audacieux Deman, embrasse quatre années, je ne me résigne pas à me taire sur une œuvre qu'on tente de palissader, sinon d'indifférence, du moins d'impitoyable dédain, alors qu'elle a, on n'en saurait douter, une farouche beauté et une sonore valeur esthétique. A ce point de vue elle vaut, elle commande l'attention du lettré et du curieux de style, et l'*Art moderne* en rend compte ainsi qu'il le fit pour d'autres œuvres, tout autant frappées par l'ostracisme des colères, du même écrivain, dangereux certes, mais combien original, rare et puissant! (1)

Au surplus, une des caractéristiques des temps contemporains est l'accoutumance à l'injure et l'invulnérabilité contre ce genre de projectiles et de poisons. Elle est si courante qu'elle ne porte plus. On en reçoit les averses avec la sérénité des cavaliers de bronze de nos places publiques sous les grêles et les orages. S'il en tombe sur nous parce que nous aurons parlé de ce livre, ce sera vite fait de nous sécher. Nous en avons vu de ces cataclysmes après lesquels nous ne nous sommes pas plus mal portés, au contraire. C'est à se demander si, pour parvenir à la gloire, il ne vaut pas mieux être outragé que loué, maculé d'ordures qu'enguirlandé de roses?

Le *Mendiant ingrat* est sorti douloureux, vibrant, frénétique, de la vie de misères acharnées qu'a faite à LÉON BLOY le Sort. Le Sort, et sa manière à lui d'exiger du prochain l'accomplissement du devoir social envers un Homme, un Artiste de son envergure.

(1) Voir l'*Art moderne*. 1893, pp. 9 et 348; 1894, p. 230; 1895, p. 187; 1896, p. 219, et 1897, p. 317.

« Tu cherches de l'argent, pauvre homme. Rien n'est plus simple. « Va trouver tel ou tel riche et parles avec autorité : — Il me « faut cela, diras-tu, — et cela te sera donné. Il ne s'agit plus « d'implorer, exige. TOUT N'EST-IL PAS A TOI ? »

Et vraiment la protestation ininterrompue, véhémente, angoissée, amère, révoltée d'un cerveau d'une si exceptionnelle substance contre l'impossibilité de se faire une existence acceptable; protestation vous menant, jour par jour, pendant quatre années, à travers le pèlerinage presque intolérable des injustices et des rancœurs, des tentatives et des avortements, des sollicitations hautaines et des refus méprisants, se revêt d'une grandeur épique qui noie, dans le nimbe de ses tragiques calamités, toutes les considérations secondaires, toutes les restrictions de convenance en quelque sorte mondaine, que dicte le sentiment mesquin des habituelles conformités. C'est bien la lutte contre une organisation sociale d'où il résulte qu'un artiste qui, par certains côtés, participe du génie, peut être réduit à une permanente mendicité et éprouve alors le besoin justificateur de grandir celle-ci aux proportions d'une sublime vertu. « Malheur à celui qui n'a pas « mendié! Il n'y a rien de plus grand que de mendier. Dieu « mendie. Les Anges mendient. Les Rois, les Prophètes et les « Saints mendient. Les Morts mendient. Tout ce qui est dans « la Gloire et dans la Lumière mendie. Pourquoi voudrait-on « que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant et, surtout, « un « mendiant ingrat? »

Et surtout un mendiant ingrat! Pourquoi ingrat? Pourquoi s'être levé de préférence contre ceux qui commirent l'imprudence de le secourir? Voilà l'étrangeté et le psychologique mystère. Quelle force secrète l'a poussé à cette furie contre ceux qui lui furent secourables, à tel point qu'à une ou deux exceptions près le livre révèle cette monstruosité qu'il apparaît comme un charnier où Léon Bloy, iconoclaste, jette leurs corps étripés et leurs réputations souillées. « Si les expressions bibliques vous plaisent, « je suis, ne le savez-vous pas? un de ces *hommes du soir* « dont « la main est levée contre tous et contre qui la main de tous est « levée ». J'ai vécu, sans vergogne, dans une extrême solitude « peuplée des ressentiments et des désirs fauves que mon exécra-« tion des contemporains enfantait, écrivant et vociférant ce qui « me paraissait juste, fallût-il crever, et ne réclamant pour mes « agressions ou pour ma défense le secours d'aucune autre « plume séculière. »

Les expressions bibliques. Il vit, en effet, coutumièrement avec la Bible, dont les citations foisonnent en son récit, et semble continuer, en une forme contemporaine, ces farouches et étonnants personnages que furent les Prophètes, destinés à des supplices matériels surhumains auxquels sont substitués aujourd'hui des supplices intellectuels de cruauté équivalente, déchiquetant l'âme comme jadis on déchiquetait le corps, et cloîtrant le VOCIFÉRATEUR intolérable dans le Silence comme autrefois on le cloîtrait dans la Mort. « Je me suis livré à des habiles qui ne se livraient pas « et j'ai donné toute mon âme en échange de protestations « hypocrites. Quand je me suis repris il était toujours trop tard, « et mes plaintes indignées passaient naturellement pour le « comble de l'ingratitude. »

Ce journal de misères horribles, de révoltes enragées, semble fait de hurlements, de coups de dent, de rugissements, de ricanements, étrange mélange de fureurs et de larmes, de rires et de grincements. Jérémie au XIX^me^ siècle! Tout, il est vrai, est noté, avec une trop visible préoccupation de se documenter pour

le livre à publier. De chaque lettre une copie est soigneusement faite et va au dossier pour la future édition. Il en est d'éminemment curieuses. Par exemple celle-ci à un potard de Montrouge :

CHER MONSIEUR,

Vous me pressez de vous fixer une date pour le règlement de votre compte. Je fixe donc le 15 du mois prochain et c'est, en vérité, tout ce que je peux faire. *Si contuderis me in pila, quasi ptisanas, feriente desuper pilo, non auferes a me amplius.*

Cela dit, non sans déplorer que vous soyiez, à ce point, la victime du démon de l'impatience, je vous prie instamment de ne plus m'envoyer vos employés.

Il m'affligerait de contrister le moindre cloporte, étant — comme le sait la racaille littéraire — *mitissimus vir super omnes prophetas, et monstra placans in verbis.*

Mais j'endure mal qu'on injurie ma femme, en mon absence surtout, et qu'un domestique, enhardi par l'apparence de notre pauvreté, exalte son goujatisme jusqu'à *douter ostensiblement* de ce qu'on lui fait l'honneur de lui répondre.

Considérez, Monsieur, je vous en prie, que je pourrais, un jour, me trouver chez moi, juste à la minute où se présenterait le caballero, et qu'il est satanique de tenter les pauvres humains.

Hélas ! on m'a trop fait la réputation d'accabler de travail les apothicaires, en détériorant les carcasses contemporaines, et le surnom de Caïn m'en est resté.

Je vous en prie donc, comptez bonnement sur moi et, encore une fois, ne m'expédiez plus vos matassins.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma rage, de ma bonne volonté et de ma parfaite considération.

LÉON BLOY.

Et cette autre à Georges Clémenceau :

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de ma brochure : *Léon Bloy devant les cochons*. Ce libelle, qui ne pourra sembler excessif qu'à quelques fantoches désignés par leurs misérables noms, va tomber, infailliblement, dans un abîme de silence. Le promoteur d'absolu et de justice qu'on déteste en moi ne doit attendre des eunuques de la réclame que l'étouffement ou l'étranglement.

Pourquoi donc, alors, n'en appellerais-je pas, simplement et virilement, à vous, qui eûtes l'honneur, une fois, d'être à peu près *seul contre tous*, d'être outragé, vilipendé, maudit par la multitude, laquelle, je présume, devait exécrer en vous quelque chose qui la dépassait?

Pourquoi ne prendriez-vous pas la défense d'un homme dont la destinée, par un certain point, ressemble si parfaitement à la vôtre, d'un écrivain solitaire et redouté, qui aurait pu se prostituer comme un autre, mais qui, fièrement, épousa d'amour, il y a quinze ans, la plus terrible misère?

Pourquoi, enfin, ne parleriez-vous pas, *vous-même*, dans la plénière indépendance de votre plus crâne mépris, à la stupeur énorme des *silentiaires* du Bas-Empire, qui se croient si sûrs, n'est-ce pas? qu'aucun mâle n'oserait élever la voix pour un tel proscrit?

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de ma très profonde sympathie.

LÉON BLOY

Une note dit que Clémenceau ne répondit pas. Quant à la réponse du pharmacien de Montrouge, il n'y a pas de note. Se figure-t-on Diafoirus répondant à Hercule exterminateur.

Tel est très sommairement ce livre perfluant de fureur et retentissant de rage. Une table énumère les noms de ceux sur qui tombe cette pluie de feu. Le nombre et la variété des victimes (il en est de belges : Henry De Groux, notre excellent peintre, est sauvé de l'universel massacre et fréquemment cité à l'ordre du jour avec honneur), le cortège des victimes, dis-je, donne, a un point de vue nouveau, le dosage et l'indice corrosif de ce breuvage littéraire vengeur et meurtrier qu'on croirait cuisiné par les sorcières de Macbeth. L'Art néanmoins y est incontestable, un art étrange d'indignation et de paroxysme : sous ce rapport, le *Mendiant ingrat* prendra sa place dans l'histoire de la haute et curieuse littérature de ce temps, au coin des exécuteurs de hautes œuvres.

EDMOND PICARD

LES CONCOURS DE ROME

Le Gouvernement se décide enfin à reviser les règlements surannés des concours de Rome. Le ministre des Beaux-Arts est d'avis, paraît-il, qu'au lieu d'être forcés de passer quatre ans en Italie, les artistes doivent être autorisés à choisir eux-mêmes l'itinéraire de leur voyage d'étude. Il y a longtemps que nous avons réclamé cette modification, nécessitée par le déplacement qui s'est opéré des centres de production artistique. S'il est utile pour un artiste de visiter l'Italie, il est absolument superflu d'y faire un séjour prolongé, et il n'est pas douteux qu'un peintre, qu'un sculpteur, fera mieux d'employer le montant de son prix à voir Paris, Londres, Vienne, Dresde, Berlin, Munich, Madrid, qu'à s'éterniser à Rome, bien que ce soit la Ville éternelle.

L'*Express*, en parlant des projets du gouvernement sur ce sujet, ajoute avec raison que cette disposition nouvelle du règlement n'est pas suffisante, qu'il faut en outre transformer les sujets presque toujours ridicules proposés aux concurrents et reviser le programme du grotesque examen littéraire que doit subir le lauréat avant de toucher ses subsides, — examen au cours duquel on le force de donner son avis sur tout, à juger même du mérite de ses confrères et de ses rivaux !

On consultera avec intérêt, à ce propos, le discours prononcé à la Chambre des représentants par M. Slingeneyer en février 1887, et que nous avons reproduit intégralement. (Voir l'*Art Moderne*, 1887, p. 68.) Ce discours contient un projet de réforme très développé pour le règlement des prix de Rome.

Rappelons aussi les observations publiées par Champal, actuellement directeur de la *Réforme*, dans le *National*. On les trouvera dans l'*Art Moderne* de 1885, page 258. Champal y dit entre autres : « On discute beaucoup sur la nature des modifications que peuvent apporter, chez un artiste, les visites aux collections et musées étrangers. Les gouvernements, par l'institution des « Prix de Rome », ont créé une recette, établi un itinéraire pour ces voyages qui achèvent, dans leur esprit, l'éducation commencée par les écoles et académies des beaux-arts. Quelques artistes véritables, faisant une opposition systématique au codex officiel, déclarent ces *tournées* artistiques nuisibles à la personnalité. Les uns et les autres pèchent par exagération. On doit laisser dépendre cette question de l'entraînement logique de chaque *tempérament*. Oui, il faut que chacun aille où le poussent ses aspirations, et parte au moment psychologique de ses désirs.

Nous ne dirons pas que l'artiste doit pressentir à son départ quels tableaux l'émotionneront exclusivement; mais nous sommes convaincus que voyager pour débrouiller un tempérament récalcitrant n'est d'aucune efficacité comme remède à ce cas incurable. Si l'élève primé n'a rien en lui de caractérisé, les verdeurs des maîtres ne le ragaillardiront pas ; ses yeux traîneront avec

lassitude sur les chefs-d'œuvre fameux comme les plumeaux des musées bien tenus ; — à moins que, faisant pis encore, il ne commette l'une ou l'autre copie inepte et fruste.

La silencieuse Venise, illuminée comme une apparition, inspira Whistler dans d'inoubliables eaux-fortes. Renoir, l'impressionniste parisien, a fait plusieurs voyages à Naples pour savourer les décolorations subtiles des fresques d'Herculanum et de Pompéi. On cite un artiste moderniste parti dans l'unique but de voir les petits bronzes pompéiens ; un autre pour faire une religieuse visite aux œuvres fascinatrices du Florentin Botticelli. Nous donnons ces exemples pour montrer combien on peut butiner différemment dans ces parterres aux parfums si variés. Ce que ces artistes ont rapporté de souvenir n'a pas atteint les qualités personnelles de leur interprétation, puisqu'ils ne se sont vus attirés que par ce qu'ils comprenaient. Ces contemplations artistiques, au contraire, ont donné par la suite à leurs œuvres, outre leur sentiment de modernisme, une conscience secrète de leur affiliation logique au passé, qui les a rendues durables, presque éternelles. »

NOS ARTISTES A L'ÉTRANGER

Nous avons signalé le succès qui a accueilli à Vienne les œuvres de Constantin Meunier et de Charles Van der Stappen. Il faut associer à ces deux noms d'artistes belges celui de M. Fernand Khnopff, dont les peintures et les sculptures ont fait l'objet, dans toute la presse viennoise, des éloges les plus flatteurs. Le comité de la *Sécession* avait réservé à notre compatriote une salle entière dans laquelle M. Khnopff a réuni une trentaine d'œuvres. Dès la veille de l'ouverture officielle du Salon, quelques-uns des morceaux principaux avaient trouvé acquéreur. Citons, parmi eux, le tableau qui figura au dernier Salon des Beaux-Arts de Bruxelles, *Des caresses;* le paysage intitulé *L'Eau immobile; Viviane* (sculpture); le masque en ivoire polychromé exposé à Tervueren, — ce dernier vendu quatre fois. Ce qui a permis à un critique de commencer en ces termes humoristiques l'article qu'il consacre à M. Khnopff : « Il se passe ici quelque chose de réellement extraordinaire. Un peintre coupe la tête de ses modèles, compose des rébus indéchiffrables, colorie sa sculpture. Et le public ne rit pas. Bien mieux : il se dispute les œuvres de cet artiste... »

Invité à surveiller personnellement le placement de ses œuvres, M. Khnopff s'est rendu à Vienne où il a reçu de l'élite des artistes autrichiens l'hospitalité la plus cordiale et la plus somptueuse.

Le Salon de la *Sécession*, qui va fermer ses portes le 15, a abrité, pendant six semaines, un choix remarquable de toiles, de bronzes et de marbres. L'ère des Piloty, des Mackart et des Munkacsy est close. Et voici, admirablement placés et appréciés comme ils le méritent, Puvis de Chavannes, Rodin, Meunier, Walter Crane, Lavery, Swan, Segantini, Van der Stappen, Berton, etc.

La société édifie en ce moment un nouveau palais d'exposition sur un terrain qui lui a été donné par la ville de Vienne, dans une situation centrale. L'inauguration en aura lieu en octobre, par une exposition à laquelle ont été conviés plusieurs des artistes qui viennent de s'y faire remarquer avec éclat.

Mlle HEYERMANS ET M. TACO MESDAG

Le Tableau expulsé du Salon.

Mieux vaut tard que jamais. Par arrêt du 23 mai, notre Cour de Cassation, notre Cour suprême, a dit son fait, en le cassant en mille morceaux, à ce fameux arrêt de la Cour d'appel de Bruxelles qui, l'an dernier, réformant une ordonnance de référé de M. Van Moorsel, président du tribunal de Bruxelles, avait admis, à l'étonnement général, que M. Taco Mesdag, représentant du gouvernement néerlandais pour la section des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897, jouissait du bénéfice de l'immunité diplomatique en justice ! Que par conséquent il ne pouvait être recherché devant nos tribunaux pour le méfait qu'il avait commis en expulsant du Salon le tableau *Victime de la misère* (récemment exposé à la salle Rubens (1), de Mlle Marie Heyermans, et qu'il n'était pas comptable, devant ces mêmes tribunaux, du tort qu'il avait ainsi causé à l'artiste.

La Cour de Cassation, conformément aux conclusions de M. le premier Avocat général Mesdach de Ter Kiele, décide que la Cour de Bruxelles a étendu l'immunité diplomatique au delà de ses limites, à un ordre d'agents purement administratifs, de pouvoir fort restreint, dépourvus de tout caractère diplomatique, commis uniquement aux fins de procurer l'exécution de certaines mesures d'ordre purement matériel, d'après des instructions déterminées, sous l'œil d'une autorité supérieure; que M. Taco Mesdag n'avait pas la charge éminente de porter la parole au nom de son souverain et de contracter pour lui de puissance à puissance, conformément au droit des gens et aux traités publics, sa mission étant plus d'application et de réalisation, que de délibération et de conseil.

Dans ces conditions, ajoute la Cour, M. Taco Mesdag n'a pas abdiqué sa personnalité propre et individuelle pour revêtir un caractère représentatif, qui n'eût pas trouvé occasion de s'exercer; et l'immunité diplomatique n'ayant nulle raison d'apparaître, à défaut d'exception, le droit commun reprend son empire, et avec lui la juridiction ordinaire, sans en excepter la compétence générale.

Aujourd'hui que le temps a passé, on se demande comment le contraire a pu être admis par cinq conseillers de Cour d'appel plus un avocat général.

Voilà les principes saufs et les artistes apprendront certes avec satisfaction qu'il ne dépend plus d'un simple commissaire d'exposition étranger de jeter leurs œuvres hors d'un Salon où elles ont été régulièrement admises, en se retranchant derrière une qualité de diplomate prétendûment investi du droit de tout faire arbitrairement sans recours possible à notre justice contre ses empiétements et ses fantaisies. Mais pour Mlle Heyermans cela vient un peu tard puisqu'il y a belle lurette que la fameuse Exposition universelle aux W. C. Lavatory myriadaires a disparu des horizons du parc du Cinquantenaire avec son Salon des Beaux-Arts et la possibilité d'y réintégrer l'œuvre.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. Gaston Lemaire vient de faire paraître, chez les éditeurs Quinzard et Cie, la partition, réduite pour piano, de la pantomime japonaise *La Fleur d'amour* qui a été, ce printemps, la coqueluche des salons parisiens après avoir été représentée avec succès, en janvier 1897, au Théâtre mondain.

Les villes d'eaux et les châteaux ne manqueront pas de se jeter sur cette proie. L'interprétation de *Fleur d'amour* n'offre aucune difficulté, et le spectacle composé par M. Georges Montignac ne fera rougir aucune spectatrice, pas plus que la musique aimable du compositeur n'effarouchera aucune oreille délicate.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons reçu un article, trop développé pour être inséré dans l'*Art moderne*, sur le « Monument au Travail » de Constantin Meunier que nombre d'artistes souhaitent voir ériger sur une place publique de Bruxelles. M. Max Hallet doit prochainement saisir ses collègues du Conseil communal d'une proposition en ce sens. Il s'agirait d'obtenir l'appui du gouvernement et de la province, pour permettre à la Ville de réaliser l'un des plus beaux projets artistiques qui aient été formés dans notre pays. L'étude qui nous

(1) Voir l'*Art moderne* du 8 mai dernier.

a été adressée sur le « Monument au Travail » contient des observations intéressantes et des éloges auxquels nous nous associons pleinement. Nous avons, d'ailleurs, eu maintes fois l'occasion de témoigner à Constantin Meunier, notamment lorsqu'il exposa le premier des quatre grands bas-reliefs qui doivent composer, avec un couronnement auquel il travaille en ce moment, son gigantesque monument, la sincère admiration qu'il nous inspire. Nous regrettons de ne pouvoir publier, vu sa longueur, l'étude spéciale que consacre au « Monument au Travail » notre correspondant et prions celui-ci de retirer son manuscrit dans nos bureaux.

C'est mardi prochain, à 10 h. du matin, que commenceront les concours publics du Conservatoire de musique de Bruxelles. En voici l'ordre : *Mardi 14 juin*, ouverture des concours; *jeudi 16 juin*, instruments à embouchure; *samedi 18 juin*, instruments à anche et flûte; *lundi 20, à 9 h.*, contrebasse, alto; *à 3 h.*, violoncelle; *mercredi 22 juin, à 3 h.*, orgue; *samedi 25, à 9 h.*, musique de chambre avec piano; *à 3 h.*, harpe; *lundi 27, à 10 h.*, piano (hommes); *mardi 28, à 9 h.*, piano (jeunes filles); *à 3 h.*, prix Laure Van Cutsem; *vendredi 1er juillet et samedi 2*, violon; *mercredi 6*, chant théâtral (hommes); *vendredi 8*, chant théâtral (jeunes filles); *à 3 h.*, chants, duos de chambre; *vendredi 15, à 9 h.*, tragédie et comédie (hommes); id. (jeunes filles).

Changements d'affiches :

A l'Alhambra, *Jeanne la Maudite*, drame en six actes, dont un prologue, par MM. Marquet et Delbès, joué pour la première fois à Paris en 1867 et inédit à Bruxelles, remplace, depuis hier, *Latude ou Trente-cinq ans de captivité.*

Au Nouveau-Théatre, *Qui?*, *Boubouroche* et *Monsieur Badin*, ces deux derniers de l'inimitable Courteline, ont succédé au *Député de Bombignac*. Demain, dernière représentation pour la clôture de la saison.

Le Théatre Molière a terminé hier une fructueuse série de représentations de la *Guerre de 1870*. Le 25 juin, inauguration d'une saison d'opérettes sous la direction de M. Darmand. Le premier spectacle sera composé du *Grand Mogol.*

Deux sculpteurs belges viennent d'être reçus parmi les membres de la Société nationale des artistes français (Champ-de-Mars) : M. Guillaume Charlier a été nommé sociétaire, M. H. Le Roy associé.

Une audition des élèves de M. Peje Storck, pianiste, aura lieu mardi prochain, à 3 heures, par invitation, à la Maison d'Art.

La *Chronique* a trouvé ces jours-ci dans le bulletin politique d'un quotidien cette phrase exquise qui fera la joie de Vadius, préposé par la *Plume* à collectionner les perles du journalisme :

« Dans l'entre-temps, à l'étranger, où l'on n'a pas les mêmes raisons d'éluder l'examen du ballon d'essai lancé de main hardie et adroite par M. Chamberlain sur le tapis vert de la diplomatie... »

L'excellent homme qui vient d'inventer ce jeu bizarre, tenant à la fois de l'aérostation, du foot-ball et du trente-et-quarante, est, ajoute le *Soir*, le même qui, il y a quelques mois, pondait cette autre phrase mirobolante : « Cette fois, l'Autriche ne mordra pas à l'hameçon que lui tend l'habile oiseleur de Varzin. »

Coutumier du fait, c'est lui encore qui déclarait solennellement dans un feuilleton artistique : « Emile Wauters vient enfin de gagner ses éperons de peintre. »

Est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur de ces phrases lapidaires, qui suffisent à le faire passer à la postérité, est M. Max Sulzberger, critique d'art de l'*Étoile belge?*

C'est demain lundi que commencera à Munich la vente que nous avons annoncée de la collection de M. Georges Hirth, très riche en porcelaines de Meissen, de Nymphenburg, de Berlin, de Vienne, de Ludwigsburg, de Sèvres, de la Chine, du Japon, de Perse, etc.

Il y aura quatorze vacations, réparties du 13 au 21 juin, à 9 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de l'après-midi, sous la direction de M. Hugo Helbing, Theatiner-Strasse, 15, à Munich.

Les célèbres représentations de la *Passion* à Oberammergau ont, depuis deux ans, suscité dans le petit village de Selzach, en Suisse, une salutaire émulation. La population de cette localité alpestre joue avec beaucoup de conviction le drame sacré, et le spectacle vaut, paraît-il, le voyage. Pour la troisième fois le théâtre de Selzach va s'ouvrir. Cette fois, une construction spéciale abritera les spectateurs et les acteurs. La salle peut contenir douze cents personnes. Il y a, comme à Bayreuth, un orchestre invisible. Deux cent cinquante personnes prendront part à l'interprétation. La musique est tirée en grande partie de la *Passion* de F. Muller.

Les représentations auront lieu les 19, 26, 29 juin; les 3, 10, 13, 17, 24, 31 juillet; les 7, 14, 15, 21, 28, 31 août et les 4 et 11 septembre. Elles commenceront à 11 heures du matin pour finir vers 5 heures, avec une interruption à midi.

Bizarre et un peu coûteuse, cette fantaisie d'artiste dont l'*Express* nous apporte l'écho : Désirant peindre une maison de campagne, M. Luke Fildes, membre de la Royal Academy, chercha pendant plusieurs mois le « cottage » de ses rêves, tantôt dans le pays de Galles, tantôt dans le comté de Kent ou bien dans le Lancashire. Il finit par le découvrir aux environs du petit village de Salisbury Plain.

Après l'avoir acheté, il le fit démolir, puis transporter, pierre à pierre, brique à brique, et enfin reconstruire dans l'immense atelier qu'il possède à Londres.

Ce n'est pas tout; il racola ensuite lui-même, parmi les habitants du village, cinq ou six types bien caractéristiques de paysans et de paysannes qu'il engagera comme modèles chez lui durant toute une année, — logés, chauffés, nourris, etc.

On assure que ce désir d'exactitude a coûté plus de 50,000 fr. à M. Luke Fildes, qui, il est vrai, a vendu sa toile près du triple... Mais il eût été peut-être plus aisé de se transporter à Salisbury Plain et de peindre le cottage sur place .. Pourvu qu'il ne prenne pas un jour fantaisie au Royal Académicien de représenter dans une de ses toiles la cathédrale de Saint-Paul ou le Palais de Cristal!

L'Association des femmes norwégiennes a, dit la *Métropole*, donné à Christiania un grand banquet en honneur d'Ibsen, qui a été proclamé « poète champion de la cause féministe ».

Au dessert, Ibsen a prononcé une allocution pour mettre une sourdine discrète aux espérances que les féministes fondent sur lui. Les paroles d'Ibsen sont aussi d'un intérêt plus général et jettent quelque lumière sur ses inventions d'auteur dramatique.

Il s'est exprimé en ces termes :

« Rien de ce que j'ai écrit n'a été inspiré par une tendance préconçue.

Je suis beaucoup plus poète et beaucoup moins philosophe qu'on ne le croit généralement, et c'est pourquoi, tout en vous remerciant du toast qui m'a été porté, je dois décliner l'honneur d'avoir consciemment lutté pour la cause féministe. En ce moment même, mon esprit ne perçoit pas clairement la cause féministe comme une cause existant en soi. Pour moi, je ne connais qu'une cause, c'est la cause de l'humanité, et ceux qui lisent mes œuvres avec attention peuvent le constater. Mon but a été de dépeindre l'humanité. Si j'ai touché au but, mes lecteurs doivent trouver dans mes œuvres leurs impressions et leurs propres idées. Le peuple attribue au poète des idées et des opinions qu'il n'a pas. Ce ne sont pas seulement les auteurs qui sont poètes, les lecteurs le sont aussi. Je dirai même que le lecteur est souvent plus poétique que le poète lui-même. Elever le niveau intellectuel du pays m'a toujours paru la plus noble des tâches. C'est aux mères qu'il appartient d'éveiller le sentiment de culture et de discipline morales. C'est ce qu'il faut éveiller chez l'individu avant de donner au peuple une situation plus élevée.

Les femmes doivent résoudre le problème humain; mais c'est comme mères, et comme mères seulement qu'elles pourront accomplir cette œuvre. »

Après ce discours, vingt-sept femmes, représentant les personnages des drames d'Ibsen, ont défilé devant le poète et chacune à son tour lui a offert une rose.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 25. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 19 Juin 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 **ANNONCES** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie 32. Bruxelles**

Sommaire

Les Deux Salons de Paris (Cinquième article). — Le Mendiant ingrat. — Une Exposition d'art belge a Saint-Pétersbourg et a Moscou. — Livres et Brochures. *Madeleine*, par Georges Rency. *Les Restes de la civilisation hindoue à Java*, par J. Leclercq. *Le Congo peut devenir notre Java*, par le même. *Accords perdus*, par l'Ouvreuse du Cirque d'été. — Accusés de réception. — Le Paysage urbain. *Les Pignons. Nos Arbres.* — Les Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *La Fontaine monumentale de M. Desenfans. Frédégonde.* — Petite Chronique.

Les deux Salons de Paris.

Cinquième article (1).

Les coloristes ! Quel intérêt largement savoureux de les rechercher à travers la cohue des tableaux et de s'arrêter tout à coup devant eux, immobilisé par le chant de leur couleur, tantôt léger et paisible, tantôt claironnant en joyeuse fanfare, puis de les comparer, de les marier, d'entremêler le souvenir de leurs accords, s'accentuant les uns par les autres ! De ce malaxage subsiste l'impression que, malgré tant de choses belles ou charmantes, il y a peu d'artistes qui règnent en maîtres absolus dans ce prestigieux domaine de la Couleur ; les vainqueurs y sont rares, et un nouveau Rubens est encore à naître. La nature reste très inexplorée, inobservée ; les mêmes effets, cent fois vus, sont montrés comme nouveautés ; et pourtant il se passe, dans une journée d'été ou d'hiver, une myriade de métamorphoses de la lumière que les yeux ingrats n'aperçoivent pas et que les mains ne notent point. Cette aptitude à saisir par les ailes la beauté fuyante, on la conquerra, et ce sera, un jour prochain, dans une magnifique explosion d'œuvres que nous admirerons le glorieux butin, car de plus en plus le regard s'affine, s'aiguise et saisit davantage la divinité des quotidiens et toujours changeants phénomènes ; le métier, plus nerveux, plus rapide, s'exerce à la consignation immédiate de leurs phases et de l'émotion des cœurs contemplateurs, et c'est avec plus de reconnaissance et de compréhensive félicité que l'esthète goûte les rutilantes et veloutées productions des coloristes !

Parmi eux, les Flamands continuent à détenir très richement l'éclat, le luxe, et les Français la finesse et la distinction. Parlons des premiers.

On ne saurait, parlant d'eux, ne pas nommer aussitôt ce brillant Emile Claus, qui est le charme rayonnant en personne : ses maisons, dont les taches de soleil, à travers les branches et sur les volets verts, semblent des visages au large sourire ; ses eaux d'azur fleuries

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

de blancs canards, ses toits de tuiles en rouge guirlande au bord d'un canal, ses têtes d'enfant non moins blondes que des gâteaux de miel, ses Zélandaises qui de leurs bras pourprés lèvent des seaux jaunes, bleus, verts, tout cela rit, vraiment, et chante et crie, en un singulier gazouillis de gaieté, en une bonne humeur saine qui ravit. Pourra-t-on lui demander plus encore? Peut-être. Il en est déjà à sa troisième étape d'art. Donnera-t-il la profondeur de la nature ainsi qu'il en donne l'adorable superficie? Et le côté tragique que, même en sa grâce la plus fraîche conserve la terre, dont les herbes et les fleurs ne cachent, après tout, que la blessure béante des sillons? Oui, sans doute, quand il ne se contentera pas seulement de poser la toison des champs comme un tapis, les murs de ses maisons comme d'exquises pièces d'échiquier que jeta là, négligemment, sa fantaisie diaprée, et qu'il fera sentir, ainsi qu'il le tente déjà par cette charrette perdue en les prés, que tout a ses racines ou sa charpente, et le sol son squelette, et l'air l'infini derrière lui.

Willaert expose des canaux dont la diagonale bordée de murailles s'enfonce très, très loin, dans l'horizon. Sur eux plombe une atmosphère un peu pesante; plus de sobriété, moins d'effet désiré leur eussent accordé une supérieure intensité et enlevé ce que leur précision trop poursuivie y laisse d'apprêt photographique; tels quels, ils sont pleins d'étendue et de silence chatoyant. Les petites places flamandes, d'une tonalité délicate relevée par des notes accentuées, d'A. Baertsoen, étalent une rare intimité, une grâce simple qu'humanisent le lent cheminement d'une béguine en longue mante sombre et des jeux d'enfants; un vieux quai, vu sous le jour morose de novembre et semé de feuilles mortes, est d'une grande mélancolie. Les bateaux halés, sur des eaux brumeuses, à l'heure des grisailles du crépuscule et de la naissance des lumières vermeilles derrière les menues vitres, d'Alexandre Marcette, ont aussi leur caractère à la fois fruste et solennel, très attachant.

Les paysages néerlandais de Frantz Charlet sont pittoresques, mais baignent dans une lourde lumière; le dessin des personnages est d'un vague qui nuit à la force d'expression. Sans ampleur, pourtant séduisantes, les vues de Gand, par G. Buysse. Le *Sentier de l'église* est particulièrement aimable.

Voici un Scandinave. Les toiles de Fritz Thaulow deviennent presque des bas-reliefs grâce à l'accumulation de la couleur. Quelle pâte merveilleuse, triturée par la main d'un fameux mitron! Il en modela une vieille fabrique de briques rouges, abandonnée sur des berges glacées et sous un manteau de neiges polaires que crève une rivière au courant vert d'absinthe; puis des *fumées*, des fumées noires, des fumées grises dont les panaches, également obliqués par le vent, obscurcissent encore la glaucité du fleuve et les maisons basses et noirâtres tapies en tortues au pied des hauts-fourneaux; enfin, une mer houleuse, jaune, savonneuse, surmontée de mouettes plongeant au creux des vagues; puis la lourde et riche matière du peintre s'éclaircit, s'apaise et s'étale en blondeurs parmi des paysages dieppois.

Voici un vaste tableau extrêmement intéressant; non que le dessin en soit irréprochable, au contraire, il est plein de mollesse et accuse insuffisamment les corps sous les étoffes, non que le groupement en soit exempt de tout arrangement théâtral et les allures des personnages d'une raideur figée de photographie, mais la couleur en est vraiment spéciale, à la fois terreuse et opulente, mêlée de suie et de lumière. Cette *Arrivée des toreros à la plaza*, de Richon-Brunet, sous un ciel mélangé aux bizarres nuages laineux et échevelés, au milieu de la place encadrée de maisons vertes, roses et jaunes et de campaniles ajourés, avec ses garçons bruns vêtus de broderies et de soies, ses femmes ornées d'œillets rouges, de bijoux de corail, de châles à ramages, doit toute sa vie à la couleur exacte de la cité espagnole, fardée de cette poudre rousse et grise qui semble rouler sur l'Ibérie depuis le commencement du monde.

Près d'elle, le pointillé sombre et fondu de Vidal, en ses études demi-teinte, profils et têtes de femmes, garde un élégant veloutis, et le panneau décoratif de Jules Ferry, développant les pentes gazonnées qui accèdent au mont Valérien, pas décoratif le moins du monde, trop détaillé, séduit par le feutre moelleux de ses herbages et la sensation de terre fraîche qu'il émane.

Paul Lagarde possède une manière sobre, d'austère vérité; le lointain imposant environne la route qui s'arrondit entre deux étages de champs. La gravité forte et sans aucune déclamation d'une place de banlieue vidée de ses passants par la mitraille et qu'occupent seulement deux ou trois cadavres sur qui tombe la neige, sollicite la réflexion et l'arrêt prolongé du dilettante.

O, tolérance de la Société des Beaux-Arts! Ces femmes nues, blanches comme cires, ocellées de taches rondes de lumière coulant à travers les branches, oui, vert et blanc, ce qu'en atelier on nomme un plat d'épinards au lard! elles sont, sans doute, l'élément comique de ce sérieux Salon qui ne néglige, pas plus qu'un mélodrame bien constitué, le rire délassant!

Une jolie salle de théâtre : velours des loges de chaudes nuances, pesant rideau que la rampe revêt d'une éclatante frange d'or; spectateurs moins réussis que le décor, signée Edgar de Montzaigle. La *Fête à Tanger* de Girardot, intéressante et bien croquée avec sa foule blanche d'Arabes sur les terrasses carrées et sa foule bariolée de Juives aux yeux d'animaux. Convenu, mais d'un doux modelé et d'un coloris ambré, le *Sommeil* de Dvorak. Il est dommage que les arbres ne soient pas plus vivants dans le grand sous-bois de Villéon

dont la couleur, assez voulue, a de l'attrait. Le *Bivouac des hussards*, près de la coque immense d'un bateau de la flotte hollandaise, par GUIGNARD, présente un beau paysage d'hiver et de nuit. Psyché, penchée, dans l'ombre, sur l'Amour endormi, de Mlle CARL, est pétrie de tendresse et de grâce.

Les nocturnes de CHUDANT, qui ne sont pas sans indolence de dessin et exagération dans le bleuté, plaisent par leur sérénité; les aspects gris et fins de FROMENT, le tableau oriental de BRANGWYN, harmonieux autant qu'une vieille et fastueuse tapisserie, très usée; les banlieues uniformes, recueillies et enveloppées de BILLOTTE; la nef remplie de lumière dorée épandue sur les coiffes de mousseline des paysannes et arbitrairement accumulée sur l'autel, de LATOUCHE; la lisière de bois ombreuse et rosée de bruyères où paissent des moutons, de DUHEM; une jolie marine d'HENRY BOUVET en laquelle s'étale le sentier d'or qui descend du soleil sur la mer, mais dépouillée de la mysticité magnificente et spéciale à cette illumination; les rousses laveuses et glaneuses de LHERMITTE, négligemment occupées au milieu de tièdes campagnes; les clairières sablées d'or et illustrées d'élégantes académies de RENÉ MÉNARD; les inondations de fleurs de Mme WYTSMAN, et la féerie de femmes pâles en un pâle jardin, d'après le *Baiser* de Théodore de Banville par GUILLAUME ROGER; une femme et un enfant de blanc vêtu perdus parmi la floraison blanche d'un jardin comme des abeilles dans un verger, de MACPHERSON, et un *Bal Bullier*, une *Soirée au Moulin-Rouge*, chaudement et joyeusement colorés de MINIARTZ, varient à l'infini et délicieusement la luxuriante végétation artistique qui comble, cette année, les serres heureuses du Champ-de-Mars.

JUDITH CLADEL

(A suivre.)

LE MENDIANT INGRAT[1]

Ça y est! Il y a à peine huit jours, que dans mon article sur le curieux livre de Léon Bloy, je rappelais que l'opinion courante veut qu'il soit périlleux de s'occuper des œuvres de l'illustre pamphlétaire, à raison des ennuis qui, presque invariablement, en résultent. Il y a huit jours! et voici que déjà M. Edmond Deman, l'éditeur, envoie à l'*Art moderne* une réponse un peu bien longuette dont sont reproduites ci-dessous les parties intéressantes. Ça m'apprendra à faire l'aimable. Je dis l'aimable, parce que M. Deman m'avait écrit pour solliciter un compte rendu et, bon garçon, je l'avais servi sur l'heure. Il m'expliquait qu'il avait envoyé le livre à Emile Verhaeren, mais celui-ci n'avait pas bougé. Alors, moi ..... vous voyez d'ici. J'ai affaire à un second mendiant ingrat!

Mon honorable correspondant explique, on va le voir, que s'il a publié l'œuvre de Bloy, c'est qu'elle est belle, très belle et qu'on fait injustement le silence autour du grand écrivain : et il reproduit complaisamment les passages de mon article qui le disent et le redisent.

Ce n'est point là que se trouve le point sensible sur lequel j'avais cru pouvoir appuyer en ce qui concerne l'éditeur. Je disais, en somme, qu'il eût bien fait de se préoccuper un peu plus fraternellement des personnes attaquées par l'auteur qu'il accueillait. Il m'écrit qu'il l'a fait... mais ce qu'il en reste! Vraiment, l'échenillage a été très superficiel et la gravité de ce massacre des « Innocents » (au moins la plupart) subsiste.

Mais c'est assez de bavardage. Voici la lettre : L'*Art moderne* la publie, non pas à titre d'exigence (quand on quémande un compte rendu on en doit subir les conséquences), mais pour faire plaisir à un très charmant et très intelligent garçon, et aussi pour la curiosité du fait.

EDMOND PICARD

CHER MONSIEUR,

Vous avez consacré, dans le dernier numéro de l'*Art moderne*, un long article au *Mendiant ingrat* de Léon Bloy.

J'ai lu, avec vif intérêt, cette critique de lettré délicat que double une consultation juridique où vous avez bien voulu mettre directement en cause l'éditeur.

Cette dernière me fournit l'occasion de vous adresser ces lignes.

Les sentiments *aimables* que vous avez la gracieuseté de professer à mon égard eussent, du reste, n'est-ce-pas, suffi, sans plus, à faire bien recevoir ma communication dans votre journal?

Votre critique à l'adresse de l'éditeur pourrait, semble-t-il, se résumer en cette interrogation concise :

Pourquoi le libraire a-t-il publié ce livre?

Pourquoi j'ai publié le *Mendiant ingrat?*

Mais parce que... (Ici, longuement, très longuement, trop longuement, tout ce que j'ai dit d'élogieux pour la littérature du livre, (TRENTE-SEPT LIGNES) le fonds étant réservé; à relire dans le dernier numéro de l'*Art moderne*. — Edm. P.)

— Vous jugerez peut-être, cher Monsieur, que voilà, pour un éditeur, quelques raisons déjà de publier une œuvre : le formulé de ces motifs m'est, vous le savez de reste, fourni par la plume d'un de vos meilleurs amis (Cet ami c'est moi-même. Edm. P) et vous auriez d'autant plus mauvaise grâce de les récuser que l'*Art moderne* les a mis lui-même en bonne lumière. . Suivant mon droit je les fais miens.

— En faut-il d'autres que je puisse plus expressément sinon plus personnellement revendiquer?

Vous les rencontrerez dans ces quelques extraits de lettres que j'écrivais à l'auteur, au cours de la correspondance échangée avec lui à propos de l'œuvre en voie d'exécution :

« Si la situation de Léon Bloy ne m'avait semblé de nature à « *appeler l'attention*, veuillez croire que je me serais moins soucié « de publier son livre : et c'est tout simplement parce qu'il me « paraissait injuste qu'un écrivain de sa valeur ne pût *trouver* « *preneur* pour son œuvre que je publie le *Mendiant ingrat*..... Je « ne partage pas toutes les impressions de l'auteur et beaucoup de « personnes citées me sont vraiment inconnues..... Mais il est seule- « ment de mon métier de présenter un livre le moins mal possible — « et je me ferais scrupule de sortir de mon rôle en vous demandant « de fausser, fût-ce par omission, ce qu'en la sincérité de votre âme « vous jugez être la vérité. »

— Une dernière considération, enfin, m'influença, plus puissante que toutes les autres : Le grand critique *littéraire* (oui, Monsieur!) d'un de nos quotidiens les plus répandus proclamait récemment « que « ce *Mendiant* n'est, comme la plupart des livres de Léon Bloy, « qu'une suite d'injures *plates* à tout le monde » et « que l'éditeur

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

« bruxellois était assurément le seul que l'écrivain eût trouvé dans « l'univers ».

Peut-être la seconde de ces appréciations est-elle plus exacte que son auteur ne le présumait. Et peut-être dois-je un peu au sentiment de cette réelle situation l'impression définitive formulée si bien par vous que « les éditeurs ont aussi leur devoir ».

Que l'exécution de celui-ci « expose à des désagréments variés »? Mais cela n'a rien de bien nouveau et c'est, je crois, ce qui la rend plus méritoire et parfois même plus attrayante.

Cette particulière sollicitation devrait, au surplus, me semble-t-il, à ce point vous étonner, vous, moins que d'autres, que vous me permettrez de considérer vos cordiaux appels à la modération bien plutôt comme un de ces paradoxes que vous avez ingénieusement et publiquement développés jadis.

Quant à vos connaissances juridiques relatives à la responsabilité de l'auteur et de l'éditeur, certes, me paraissent-elles indéniables et je tiens si bien comme exact votre jugement en cette matière que j'écrivais, en décembre 1897, à Léon Bloy :

« Il y a dans votre *Journal* quelques passages qui me paraissent de « nature à donner matière à des ennuis processifs. Je vous signale, « notamment.....

« L'auteur n'étant pas domicilié en Belgique, l'éditeur, d'après la « loi belge (conforme, je pense, sur ce point, à la française), devien- « drait responsable. Il me paraît nécessaire de supprimer les « noms. ... sacrifice qui n'a du reste rien d'essentiel..... (1). »

— J'ajoute que votre opinion, pour autorisée soit-elle, s'exprime peut-être incomplètement. La loi ne permet-elle pas, en effet, l'intervention de l'auteur, au cours même des poursuites, en lui donnant la faculté d'élire, même alors, domicile en notre pays? —(Non! Ce serait un moyen d'esquiver la responsabilité après coup. Le droit de la personne outragée est acquis au moment même de l'outrage. — Edm. P.)

Excusez la trop longue et trop personnelle dissertation.

J'aurais pu, certes, et j'aurais dû, peut-être, la résumer plus brièvement en ces quelques mots :

Un écrivain de haute valeur succombe sous une conspiration silentiaire. Pas un journal, pas une revue, pas un éditeur pour publier son œuvre, — celle de ses œuvres qui, sans doute, tient le plus à son être, celle qu'il souhaite par-dessus toutes les autres le plus ardemment jeter à la tête de ses contemporains.

Cette œuvre est, vous le reconnaissez, d'une angoissante puissance d'art. Je la publie, et .. vous rappelez l'éditeur au devoir! – (L'éditeur a accompli son devoir vis-à-vis de l'écrivain, mais il l'a méconnu vis-à-vis des personnes gravement offensées. Edm. P.)

Vous voyez bien, cher Monsieur, que j'avais raison — et que vous n'avez voulu faire qu'un nouveau *paradoxe*.

Et c'est pourquoi je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments très cordiaux.

EDMOND DEMAN

Ce 15 juin 1898.

UNE EXPOSITION D'ART BELGE
à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Le gouvernement vient d'être invité à réunir les éléments d'une exposition d'art belge (peinture, sculpture, aquarelles, dessins, gravures, applications de l'art à l'industrie, etc.) qui s'ouvrira l'automne prochain à Saint-Pétersbourg, au Palais de la Société impériale d'Encouragement des Arts, et sera transférée ensuite, au début de l'année 1899, à Moscou.

Déjà l'École française et l'Ecole anglaise ont été l'objet d'une invitation semblable. Les Salons organisés précédemment dans le local mis à la disposition du gouvernement belge ont, paraît-il, brillamment réussi. Nul doute que nos artistes aient à cœur de représenter avec éclat notre pays en Russie.

Les recettes des deux expositions seront versées dans la caisse de la Société de secours aux enfants pauvres et malades, sous le patronage de S. A. I. M^me^ la grande-duchesse Elisabeth-Mavrikievna.

Le ministre des Beaux-Arts a constitué une commission chargée de l'organisation de l'Exposition. Cette commission est composée de MM. J. De Vriendt, président, H. Cassiers, Desenfans, L. Frédéric, F. Khnopff, L. Lenain, A. Marcette, Octave Maus, Ooms, Rosier, Van der Stappen et Verheyden. Secrétaire : M. De Meurisse.

Dans ses premières séances, la commission a arrêté les grandes lignes de l'Exposition et fixé le choix des artistes auxquels des invitations seront adressées. Ceux-ci recevront prochainement, avec leur invitation personnelle, un avis leur donnant au sujet des dates d'envoi, du nombre d'œuvres à expédier, etc., tous les renseignements utiles.

LIVRES ET BROCHURES

Madeleine, par GEORGES RENCY. Bruxelles, G. Balat, éditeur.

Lorsque Georges Rency, en la lucide et forte préface qu'en tête de son livre et en façon d'épître il dédie à Paul Adam, nous avertit que, pour lui, seule en une œuvre importe la chaleur vivante qu'autour de sa conviction l'auteur parvient à faire rayonner, il a, avec simplicité, précisé la portée de son art et de son effort. Georges Rency, en effet, a le don d'émotion : *Madeleine* est un bon livre, habile, proportionné et bien écrit; mais, s'il nous touche, ce n'est point tant à raison de l'intérêt extérieur qu'y peut exciter le jeu des passions et des actes, que de la flamme persuasive, de l'impression contagieuse et directe qui circule en ces pages. « *Madeleine*, écrit l'auteur de *Vie*, est le roman de la femme moderne qui, idéaliste encore et absolue dans ses amours, ne peut comprendre que l'homme en soit arrivé à admettre qu'un amour unique ne peut suffire à toute une vie. » Surprise et avertie par les faits, elle veut pendant quelque temps lutter et espère, par les bénins sortilèges de son cœur, assumer seule toutes les facultés d'amour de son mari : mais bientôt, vaincue et désenchantée, elle tombe et la grandeur de son inutile dévouement l'accable. Certes, il semble qu'il soit devenu difficile d'alimenter un livre d'une unique éventualité sentimentale et nous ne lisons plus volontiers les romans à thèse : cependant *Madeleine* est une belle chose et les qualités humaines dont il abonde balancent largement tout ce que le convenu du genre psychologique et le combiné des péripéties peuvent produire de désagréable en notre esprit. Et, en vérité, le jeune homme qui, à vingt ans, après avoir donné d'admirables poèmes, arrive dès son premier volume de prose, avec une âme aussi riche, une langue aussi sûre et multiple, une forme aussi définitive, ce jeune homme, affirmons-nous, est QUELQU'UN.

Jours d'oubli, par SANDER PIERRON. Paris, *Mercure de France*.

Voilà un petit livre de « tourisme » qui nous promène en Zélande — à Flessingue, à Middelbourg, à Veere — en des heures de flânerie. A ceux qui adorent la merveilleuse Zélande, il rappel-

(1) Cette suppression fut effectuée (E. D.). — Oui, mais le nettoyage eût dû être poussé plus loin, fichtre! (Edm. P.)

lera des coins délicieux que M. Pierron décrit ingénument avec, un peu, la verve curieuse, étonnée de tout, d'un gamin de Bruxelles en vacances. C'est amusant et agreable à lire. Le jeune écrivain ouvre de grands yeux pour tout voir. Et il voit tout, et s'attarde même trop à certains détails, qui n'intéressent guère. M. Pierron s'arrête aux bagatelles de toutes les portes. A son prochain voyage, qu'il nous racontera encore, nous l'espérons bien, qu'il se contente de faire sentir, en son récit, les choses qui l'émeuvent particulièrement et qu'il y montre des traits qui n'auraient pas frappé d'autres. Il ne le fait pas assez au présent livre. Il serait inutile d'écrire, n'est-ce pas? qu'un sou vaut cinq centimes et qu'une feuille de chêne est verte? M. Pierron écrit parfois des choses que tout le monde sait. Il promet assez d'originalité et montre une force littéraire suffisante pour qu'on puisse lui faire de pareils reproches sans diminuer la valeur de son talent et de son nouveau livre. C'est, au surplus, un écrivain d'une sincérité absolue, qui ne nous cache rien de son âme, — voire ses petits orgueils d'artiste, qu'il explique avec une naïveté un peu touchante.

Puisque nous parlons de M. Pierron, signalons, de lui, une nouvelle publiée au dernier numéro du *Mercure de France* : *Le Noble jeu de la Toison d'or*. C'est d'une plastique solide, et le morceau est bien calé.

Les Restes de la civilisation hindoue à Java, par JULES LECLERCQ. 26 pages. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Bruxelles, Hayez. — **Le Congo peut devenir notre Java**, par LE MÊME. 8 pages. Extrait du *Bulletin de la Société royale belge de géographie*. Bruxelles, Société générale d'imprimerie.

Avec la précision documentaire qui s'allie, dans ses récits de voyage, au charme poétique des impressions recueillies, M. JULES LECLERCQ raconte, en quelques pages d'un puissant intérêt, ses « promenades archéologiques » à l'île de Java. Il décrit en détail le célèbre temple de Boroboedor, contemporain de Charlemagne, dont deux mille figures sculptées couvrent les murailles, donnant, quoique en partie détruites ou détériorées par les éléments, une haute idée de l'art sculptural des Indo-Javanais. Les pieux pèlerins qui allaient autrefois y vénérer les cendres de Bouddha, gravissant de terrasse en terrasse, de gradin en gradin, de galerie en galerie, l'immense édifice, s'arrêtaient successivement, sur les corniches des cinq murs d'enceinte, devant quatre cent trente-deux dagobas contenant chacune l'image obsédante du dieu, dont la vie et les enseignements sont retracés en une longue suite de bas-reliefs déroulés sur les parois du temple comme les pages d'un prodigieux poème de pierre. Au faîte, devant la coupole qui renfermait les cendres de la divinité, c'était l'éblouissement d'un horizon de volcans et de forêts éclairés par une lumière incomparable...

M. LECLERCQ a visité en outre le Tjandi Mendoet, les ruines de Parambanan, débarrassées depuis une dizaine d'années seulement des décombres sous lesquels elles étaient demeurées enfouies, celles de Singosari et de Toenpang, qui toutes attestent la grandeur et la gloire artistique de la civilisation hindoue. Mais, hélas! les Javanais ont perdu le secret de ces admirables constructions. L'introduction de l'Islam a étouffé chez eux le génie de l'architecture. « Cette funeste religion, imposée par le glaive, a, dit en forme de conclusion l'auteur de cet attrayant récit, détruit les créations du génie et les chefs-d'œuvre de l'art dans toutes les contrées de l'ancien monde où elle a pénétré; depuis les rives du Bosphore jusqu'à celles de l'archipel Indien, le Coran règne sur des ruines. »

Le voyage de M. LECLERCQ à Java lui a fourni l'occasion d'établir entre la colonie hollandaise et celle du Congo belge un parallèle. « Le Congo doit être notre Java », telle est la thèse qu'il a développée, avec des arguments probants, dans une conférence faite à la Société de Géographie et dont il publie, en une brochure, la conclusion.

Et à ce propos, avant de clore ce rapide compte rendu des ouvrages nouveaux d'un écrivain spécialiste qui honore grandement notre pays, constatons non sans plaisir le succès qui vient d'accueillir M. LECLERCQ à Lisbonne, où il représentait l'État Indépendant du Congo aux fêtes données à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de la route maritime de l'Inde. L'allocution prononcée par M. LECLERCQ à la séance solennelle de la Société de Géographie, en présence de trois mille personnes, a été l'une des plus applaudies et des plus remarquées de cette importante cérémonie.

Accords perdus, par l'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ. Paris, H. Simonis-Empis.

L'année musicale 1897 défile, ponctuée de calembours, en ce volume nouveau du joyeux Willy. Avec une verve intarissable, l'auteur de *Bains de sons*, de *Rythmes et Rires*, de la *Mouche des croches*, d'*Entre deux airs*, de *Notes sans portées* passe en revue les concerts, les représentations importantes données dans les théâtres de musique. Et son zèle franchit l'octroi. C'est Bruxelles, c'est Lyon qui sollicitent le critique attentif. *Fervaal* et *Vendée* lui fournissent deux de ses chapitres les plus spirituels et les plus colorés. *Accords perdus*, c'est le miroir fidèle des impressions musicales de la saison écoulée. M. José Engel a parsemé les pages du volume de portraits à la mine de plomb parmi lesquels — ressemblance garantie — ceux de César Franck, de Chabrier, de Vincent d'Indy, de Paul Hillemacher, de Georges Hüe, de Gabriel Pierné, d'Emile Engel et de M. Gauthier-Villars lui-même. La couverture en couleurs — qui montre la classe du père Franck peuplée de turbulents gamins dans lesquels il est aisé de reconnaître les plus talentueux compositeurs contemporains — est, à elle seule, une trouvaille.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Simplement, par PAUL MUSSCHE. Bruxelles, librairie Schepens. — *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, 1888-1897, par FRANCIS JAMMES. Paris, *Mercure de France*. — *Bon Dieu des Gaulx*, par JULES DESTRÉE. (Etude d'âme et de paysage au pays noir.) Extrait de l'*Humanité nouvelle*, Paris. — *Impressions de petite ville*, par A.-TH. ROUVEZ. (Extrait du *Magasin littéraire*.) Gand, imprimerie Siffer. — *Saint-Cendre*, par MAURICE MAINDRON. Edition de la *Revue blanche*. Paris. — *Devant la Vie*, par CHARLES MAX; précédée d'une étude-préface de LOUIS LUMET sur la littérature contemporaine. Paris, édition de la *Plume*. — *Dans le Vent*, poèmes par LÉON DELABONNE. Paris, Léon Vanier. *L'Epopée de Waterloo*, narration nouvelle des Cent jours de 1815, par GEORGES BARRAL. Collection nouvelle de mémoires militaires. Paris, Flammarion. — *Itinéraire illustré de l'épopée de Waterloo*, par LE MÊME. Paris, Flammarion. — *Napoléon Ier*.

Allocutions et proclamations militaires, par LE MÊME. Paris, Flammarion. — *Napoléon Ier. Messages et discours politiques*, par LE MÊME. Paris, Flammarion. — *Flèches perdues*, poésies par EDDY LEVIS. Paris, Léon Vanier. — *Le Soleil des morts*, roman contemporain, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *L'Été*, par P.-L. GARNIER. Paris, *Mercure de France*. — *Il n'y a plus d'Iles bienheureuses*, par OSSIT. Paris, A. Lemerre. — *L'Amour à Nice*, par le VICOMTE DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *La Renaissance païenne, étude sur Lévy-Dhürmer*, par LÉON THÉVENIN. Paris, L. Vanier. — *Les Orgues de Fribourg*, par CARLE-L. DAURIAC. Paris, L. Vanier. — *Sous Off's d'Afrique*, par ANANKÉ. Paris, L. Vanier. — *Les Solitaires* (vers), par JEAN DAYROS. Portrait charge de l'auteur par Charly. Lettre préface d'Isidore Boulnois. Paris, L. Vanier. — *Jardins suspendus*, par B. REYNOLD. Paris, L. Vanier. — *L'Éternelle Chanson*, par LÉON WAUTHY. Édition de l'*Art libre* (Verviers). — *Au Fil de l'heure*, par VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon.

LE PAYSAGE URBAIN

Les Pignons.

Les architectes commencent à penser aux pignons latéraux des maisons, à ne plus les laisser à l'état d'affreuses surfaces plates et lépreuses faisant tache dans le charmant paysage des édifices et des cheminées « en promenade » sur les toits. Ils comprennent la contradiction qu'il y a à se donner un mal d'araignée pour orner une façade et à la flanquer de deux affreux pans de mur. Ce bizarre usage est provenu de ce qu'en général les pignons sont destinés à être cachés par les maisons voisines qui s'y appliqueront. Mais quand il n'y a pas de maisons voisines? et pour la partie que les maisons voisines ne cachent point parce qu'elles sont plus basses?

Un bel exemple de ces horreurs est celui que donne la dépendance de l'hôtel de Belle-Vue du côté du Palais du Roi. Il y a là une malpropre machine salpétrée et délabrée qui fait plaie dans la perspective quand on vient du Palais des Académies. Le jardinier du roi avait fait monter un superbe rideau de lierre qui cachait cette saleté. Mais probablement que la direction de l'aristocratique caravansérail aura réclamé à cause de l'humidité « et des bêtes ». Le lierre a été arraché, et maintenant allez voir ! C'est cette même direction kellnérique qui orne les façades de l'hôtel « pour têtes couronnées » d'hortensias en zinc et autres accessoires du goût le plus gargotier. Il ne lui serait pas difficile de faire cimenter le pignon en question et d'y faire dessiner quelques géométries agréables. A moins de recourir à la délicieuse faïence, que l'on utilise de plus en plus et qui amène de si beaux effets de reflets et de couleurs. On verra, on verra ! Mais le kellnérisme a des profondeurs abyssales insondables.

Nos Arbres

Boulevard du Régent, entre la rue Zinner et la rue Latérale, on a bâti un massif hôtel en pierres de taille blanchâtres qui attendent le dégrossissement par la sculpture ornementale. Pendant la construction, un entrepreneur sauvage, sans qu'aucune police l'en ait empêché (elle a de ces bienveillances personnelles), a amarré les câbles destinés aux « chèvres » et autres appareils de montée des matériaux, aux troncs des arbres de l'allée des cavaliers. Il en est six qui ont subi ce régime barbare et imbécile. L'écorce a été raguée et entamée, les troncs et les racines ont été ébranlés. Maintenant on peut voir dans quel état les ont mis ces pratiques brutales. Ces six ormes de quarante ans d'âge au moins, qui sont parmi les plus vieux de cette belle allée, sont tous morts ou en train de mourir.

N'est-ce pas monstrueux? M. Buls est au Congo. Il a dû ignorer cette dévastation, quoique ce ne soit pas la première fois qu'elle se produit par les brutalités de messieurs les bâtisseurs de ville. Nous lui réservons le présent avis pour son retour. Il saura empêcher désormais que des maçons grossiers agissent de cette manière. Il saura aussi, peut-être, faire payer au coupable les arbres tués et les frais de la replantation. La leçon serait bonne. Il y a même des dispositions pénales contre ceux qui dégradent les arbres des voies publiques. A la rescousse, procureurs du roi, substituts, gendarmes et autres qui verbalisez si promptement contre de pauvres diables !

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Précédant le défilé des aspirants lauréats, des futurs tragédiens, des falcons en herbe et des Ysaye en expectative, les classes d'ensemble, orchestre et chant choral, ont manœuvré en bon ordre, mardi dernier, sur l'estrade du Conservatoire, sous le commandement impérieux ou bienveillant de MM. Colyns, Agniez, Van Dam, Soubre et Jouret.

Une symphonie de Haydn, la symphonie de Gluck en *la majeur* et l'inévitable ouverture de *Lodoïska* ont fourni aux deux classes d'orchestre l'occasion de s'affirmer avec éclat.

Les classes de chant ont fait entendre quelques œuvres tour à tour sévères et gracieuses : deux cantiques spirituels de Bach et deux chansons françaises des XVIIe et XVIIIe siècles, disposées à quatre voix mixtes par M. Gevaert,—ces dernières particulièrement applaudies, — deux compositions originales du directeur du Conservatoire : un *Pater noster* et un hymne écrit sur un texte de Racine, l'un et autre pour trois voix de femmes sans accompagnement, compositions difficiles d'exécution mais d'un sentiment mélodique pénétrant. Pour finir, le *Regina Cœli* de Brahms pour quatre voix de femmes, soli (Mlles Bernard et Donaldson) et chœurs *a capella*.

Les concours ont commencé jeudi par les instruments à embouchure, — l'artillerie de siège des armées musicales. En voici les premiers résultats :

Trompette. Professeur : M. GOEYENS. — 2e prix, MM. Van Engelen, Poelmans; 1er accessit, MM. Malengré, de Hertogh; 2e accessit, M. Neels.

Trombone. Professeur : M. SEHA. — 1er prix, M. Dralants.

Cor. Professeur : M. MERCK. — 2e prix, MM. Léonard, Wauquier; 1er accessit, M. Marc.

Basson. Professeur : M. NEUMANS. — 1er prix, MM. Van Goethem et Heynen; 2e prix, M. D'Hondt.

Clarinette. Professeur : M. Poncelet. — 1er prix avec distinction, M. Martin; 1er prix, MM. Cootmans, Névraumont, Montigny, Vrelust, Schenis; 2e prix, MM. Allard, Adam, Jeannin, Vanden Broeck, Casse; 1er accessit, MM. Langenus, Van Herck, Robberecht, Rimbout, Guilmot, Denis; 2e accessit, MM. Dooms et Lebrun.

Chronique judiciaire des arts

La Fontaine monumentale de M. Desenfans.

Hier, samedi, a été plaidé devant le tribunal de commerce de Bruxelles le procès intenté par le sculpteur Desenfans à l'État belge, auquel l'artiste réclame, avec raison semble-t-il, des dommages-intérêts pour la destruction, dans le court trajet de la station de l'Allée-Verte au Palais du Cinquantenaire, de la Fontaine monumentale qu'il destinait à l'Exposition internationale de 1897.

Me Lapierre, conseil du département des chemins de fer, a invoqué la disposition réglementaire qui décharge l'Etat de toute responsabilité pour les œuvres d'art dont il opère gratuitement le transport.

Me Emile De Mot, au nom du demandeur, a soutenu qu'en accordant aux artistes la gratuité de port l'Etat n'agit pas dans l'intérêt de ces derniers, mais dans son propre intérêt puisqu'il assure ainsi l'organisation d'expositions qui sont pour lui une source de profits considérables; que dès lors la clause de non-responsabilité est inique et ne doit pas être respectée lorsqu'un artiste éprouve, comme c'est le cas pour M. Desenfans, un préjudice occasionné par la faute du transporteur. Jugement à huitaine.

Frédégonde (1).

La Cour de cassation de France a rejeté le pourvoi formé par M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, contre l'arrêt de la Cour de Paris qui l'avait condamné à insérer dans cette revue la réponse de M. du Bout, auteur de la *Frédégonde*, représentée à la Comédie française, aux critiques de M. Jules Lemaitre.

Cette décision est fondée sur ce que toute personne, nommée ou désignée dans un journal ou écrit périodique, a le droit d'exiger du gérant l'insertion d'une réponse; ce droit, général et absolu, n'a d'autres limites que celles qu'imposent, sous la sanction des Tribunaux, le respect des lois et des bonnes mœurs, l'intérêt des tiers ou l'honneur du journaliste. Il n'y a pas lieu de distinguer, à cet égard, entre les diverses publications périodiques, ni de tenir compte de la nature des faits ou réflexions, à l'occasion desquels celui qui répond a été nommé ou désigné; et il importe peu, par exemple, que la réponse ait été provoquée, en dehors de toute attaque personnelle, par la critique purement littéraire d'œuvres dramatiques ou autres, volontairement offertes au jugement du public et de la presse.

Petite chronique

Nous avons — confraternellement — prié les journaux qui nous pillent de citer, conformément aux usages et au droit, la source de leurs emprunts. Nous répétons la même demande pour ceux d'entre nos confrères qui ont laissé passer, sans le lire, cet avis, et spécialement pour le *Journal des Ventes* qui, dans son dernier numéro, reproduit avec sérénité DIX INFORMATIONS de l'*Art moderne* sans faire la moindre allusion au journal dans lequel il les a puisées.

La Section des Beaux-Arts du conseil communal de Bruxelles s'est rendue à l'atelier de Jef Lambeaux pour y voir le groupe *La Folle Chanson* dont le Collège a proposé au Conseil l'd'acquisition.

La Section a admis, à l'unanimité, la proposition du Collège.

Nous avons signalé les travaux de restauration que dirige à l'église de Notre-Dame du Sablon le consciencieux et érudit architecte Van Ysendyck. Ce qui est fâcheux, c'est que l'ameublement de l'église ne réponde pas aux soins que M. Van Ysendyck apporte à l'ornementation de l'édifice. Un curé zélé, mais maladroit, y fait ériger des autels du plus mauvais goût, qui jurent avec le style sévère de cet imposant monument. Un autel en bois, couvert de dorures, décoré de figures dignes de la rue Saint-Sulpice, vient d'y être consacré à saint Antoine de Padoue et inauguré le 13 juin, jour de la fête de ce patron des faïenciers. Un autel du Sacré-Cœur, un autre dédié à Notre-Dame-du-Sablon sont en construction, l'un et l'autre néo-gothiques, hélas ! Des troncs à offrandes sont plantés tout au long des bas-côtés, sollicitant la générosité des fidèles en faveur d'autels nouveaux à ériger à sainte Barbe, à sainte Wivine, à sainte Anne, à saint Joseph, à saint Hubert. A en juger par celui de saint Antoine de Padoue, ce sera un massacre complet. A quoi sert donc la commission des monuments ?

(1) Voir l'*Art moderne* du 20 avril deenier.

Nouveaux succès des artistes belges à l'étranger : au Salon des Beaux-Arts de Vienne, MM. A. De Vriendt et Ch. Van der Stappen ont obtenu la grande médaille d'Etat. La deuxième médaille a été décernée à MM. Alex. Marcette, Van Leemputten et V. Rousseau.

La *Métropole* publie une intéressante interview du peintre A. De Vriendt, directeur de l'académie des Beaux-Arts d'Anvers, sur son voyage à Barcelone où il s'est rendu en qualité de membre du jury à l'Exposition des Beaux-Arts. Le succès de la section belge, qui se composait de cent vingt-cinq œuvres, a été, parait-il, considérable. Nos artistes ont obtenu quinze premières médailles alors que l'Espagne ne s'en voyait attribuer que huit, la Bavière trois, la Suède une, la France une.

Six peintres et quatre sculpteurs belges ont été proposés à l'acquisition d'une de leurs œuvres pour le musée de Barcelone. Ce sont MM. Courtens, Van Aken, F. Van Leemputten, J. De Vriendt, Verheyden, Mlle Berthe Art, MM. Anthoon, Desenfans, Braecke, Dupont.

Le musée de Barcelone possède déjà trois œuvres belges dues à MM. Charlier, H. Leroy et J. Dupont.

Un grand concert extraordinaire aura lieu samedi prochain au Waux-Hall. On y entendra la Compagnie Strakosch, composée de Mlle Talexis, falcon des théâtres de Nice, Bordeaux, Nantes; Mlle Zelda, soprano du théâtre de la Pergola à Florence; Mme Nady, contralto du théâtre de La Haye, et M. Rey, ténor du même théâtre; M. Berriel, baryton de l'Opéra-Comique de Paris; M. Blancard, basse du théâtre de la Monnaie. Ce sextuor d'artistes, qui vient d'obtenir un grand succès au Casino de Boulogne-sur-Mer, interprétera des airs et des ensembles d'opéras, sous la direction de M. Koderik, chef d'orchestre et pianiste-accompagnateur.

Ce soir, dimanche, deuxième audition de Mme Marie Weiler, dont les habitués des concerts connaissent le talent sérieux et la jolie voix.

Le théâtre de l'Alhambra a donné hier la première représentation de *Léonard ou la Tache fatale*, drame mêlé de chant en cinq actes et sept tableaux, par MM. E. Brisebarre et E. Nus, musique d'A. Léveillé, — une œuvre qui a, parait-il, inspiré à Victor Hugo l'idée des *Misérables* et qui, pour ce motif, ne manquera pas d'intéresser le public.

C'est le 25 juin que commencera au théâtre Molière la campagne d'opérette qu'entreprend M. Darman. Elle s'ouvrira par le *Grand Mogol*, la joyeuse opérette d'Audran, interprétée par M. Darman, Mlle Maria Girard et M. Bayard, des Folies dramatiques, Mlle Suzanne Néris, de la Gaité, etc.

Le sculpteur Jacquet, l'un des derniers survivants de la génération de statuaires belges à laquelle appartenaient Jehotte, Bouré, Ducaju, Fraikin, Simonis, est mort la semaine dernière à Bruxelles à l'âge de soixante-seize ans.

M. Jacquet, auteur de nombreuses compositions parmi lesquelles l'*Age d'or*, datant de 1851, qui figure au Musée de Bruxelles, la statue de *Baudouin de Constantinople* érigée à Mons, les lions et le fronton de la Bourse de Bruxelles, les candélabres de la place du Congrès, etc., était, depuis de longues années, professeur à l'Académie des Beaux-Arts où son enseignement était très apprécié. Il avait fait ses études à Anvers, sa ville natale, sous la direction de Geefs dont il fut l'un des élèves les plus distingués.

La ville de Bruxelles aura prochainement à désigner un successeur à M. Jacquet comme professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Parmi les candidats en présence, on cite MM. Paul Du Bois, Julien Dillens et Isidore De Rudder.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 JUIN 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

LES DEUX SALONS DE PARIS (Sixième article). — BURNE-JONES. — UNE LETTRE DU SAR PÉLADAN, A PROPOS DU *Réveil de l'Ame*, par J. de Tallenay. — ENCORE LE MENDIANT INGRAT.— LA SECTION BELGE DES BEAUX-ARTS A L'EXPOSITION DE PARIS EN 1900 — APPEL AUX LIBRAIRES BELGES. — LE PALAIS DES ARTS ET DES FÊTES. — LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Contrefaçon d'objet d'art.* — PETITE CHRONIQUE.

Les deux Salons de Paris.

Sixième article (1)

Peu de *décorateurs*, et, parmi ceux qui se livrent à cet art spécial et très haut de la décoration, de l'embellissement salutaire des vastes surfaces où rêvent et se jouent volontiers nos regards, aucun n'a en vue la masse, la foule, les monuments, les véritables grandeurs; ils ne font que de la décoration d'appartement. PUVIS DE CHAVANNES demeure l'unique maître de la fresque murale, et il est curieux que d'autres, enhardis par son admirable exemple, n'aient pas tenté de le suivre et d'apporter à l'art ornemental les recherches d'esprits simples et forts, invigorés par la noblesse du but poursuivi.

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

J.-F. AUBURTIN donne un remarquable panneau destiné à l'amphithéâtre de zoologie de la Sorbonne; c'est vivant et puissant. Il montre les bas-fonds sous-marins avec la population et le foisonnement, étranges à nos yeux, des plantes aquatiques, des algues aux tentacules gluantes et de la faune immergée : poulpes, calmars, crustacés, dansantes méduses fleurissant les eaux bleues et sombres de leurs globes mauves, roses, jaunes, tandis qu'au delà de l'océan se dressent des rochers de coraux au-dessus desquels passe le vol des oiseaux plongeurs. En cette composition mouvementée et non dénuée d'une certaine beauté sauvage, le peintre s'est affranchi de l'obsession des Japonais, dont les procédés le hantèrent évidemment pendant les études de détail destinées à sa toile et dont il expose la série.

BESNARD a exécuté onze panneaux décoratifs : la *Montagne*, vue sous ses différents aspects : grandioses ou intimes. La *Cascade*, qui coule en de si lointaines anfractuosités du roc; le *Taillis*, d'une si intense solitude, sont particulièrement d'habiles évocations.

Six pans d'ornementation, destinés à un hall, de BRÉLER : apparitions de ravissante fraîcheur que ces femmes en blanc, cueillant des fleurs ou ramassant des pommes en des prairies de peluches vertes, piquées des clochettes de colchiques mauves et égayées encore d'une chevrette blanche et fine! GRASSET réunit cinq belles têtes de femmes passionnées, allégorisant chacune une

disposition d'âme : *Inconstance, Anxiété, Tentation, Jalousie.* Leurs larges prunelles inquisitives ou pensives, leurs chevelures de cuivre ou d'encre, mêlées de roses jaunes, d'hortensias ou d'hellébores, leurs gestes à la fois précieux et vrais, la petite épaule maigre de la jeune *Tentation* en robe rouge démontrent un art d'originalité et de nature.

En parcourant les salles où se rassemblent pastels, miniatures, gravures, aquarelles, objets d'art, il faut s'arrêter longuement devant les dessins de RENOUARD et ses planches qui comportent des centaines d'études minuscules et saisissantes d'animaux : chiens, chats, poules, singes, canards, poussins, chèvres, enfants aux mouvements notés dans leur infinie variété et même leur invraisemblance, car notre œil lent sait mal surprendre la diversité des attitudes de toute cette gent gloussante ou bêlante. Quelle prestesse de vision et d'exécution! Seuls les Japonais ont su fixer ainsi la mobile vie animale; Renouard, cependant, ne procède point d'eux, son art est bien à lui, son observation sincère, son magnifique et souple trait aussi, qui s'affine, s'aiguise, puis s'épaissit et se veloute superbement, selon les contours. Tout ce qui sort de son crayon est joyeux, joyeux d'une joie saine et inépuisable, ou d'une ironie amusante et amusée; ainsi le prouvent les silhouettes d'épouvantables individualités bourgeoises, sous lesquelles l'artiste s'est contenté d'inscrire : Chevalier Lombart, trésorier général des finances; M. le comte G..., M. le comte B..., comme il y eût mis : Homais, Tribulat Bonhomet ou Ubu; et les croquis pris pendant le procès Zola, et le Rochefort de Carmaux, et ce colonel de l'Empire second qui porte toute une époque dans les plis de sa redingote à jupe!

Çà et là demandent une station des enfants de FANGEL, une eau-forte exquisement nuancée de MULLER : *Les Trois Sœurs;* une gravure sur bois en couleurs, coucher de soleil brillant et doux, de Mlle HAHN, qui fait rêver d'un beau livre ainsi illustré; des interprétations d'Edgard Poe par ORAZI d'un fantastique trop précis, parfois, mais qui atteignent souvent à l'âpreté effrayante du poète; des lithographies en couleurs d'HENRI RIVIÈRE, extrêmement limpides et riches de tons; d'étonnants dessins de NONELL-MONTURIOL, rehaussés des taches rouges de fleurs, de lèvres et de chiffons, et montrant des gitanes dans une bohême fantaisiste et macabre, d'un attrait pimenté et rare; les pastels de FROMUTH, fermes, sabrés, hachés, portraits de bateaux qui sentent la marée, le goudron et la saumure, curieusement boucanés par la mer et par l'air; des aquarelles bretonnes de SIMON, très hautes en couleur, de plans solides et massifs; une scène d'intérieur de LÉON BARTHOLOMÉ, prolongée par la vue d'un petit jardin de banlieue où fraternisent les choux rouges et les géraniums; c'est simple, robuste et plaisant; les pastels d'EMILE BOURDELLE, tête de femme à chapeau de roses, délicieuses têtes d'enfants, aubes de printemps, entrevues à travers des limbes dorés, un beau portrait d'homme; ceux aussi de PROUVÉ dont les femmes ont des chairs riches et modelées et des poses aisées et fondues; le *Poète Rollinat*, par OSTERLIND, au regard perçant d'une perforante lucidité.

Les objets classés sous la trop étroite et ennuyeuse dénomination : objets d'art, ne sont en effet que des fragilités de vitrine ou de boudoirs, dépourvus de l'attachante robustesse d'ustensiles que patine et magnifie l'usage : le mobilier de salon de CHARLES PLUMET peut séduire de distingués amateurs, pourvu qu'ils ne recherchent aucune harmonie entre les droites et les courbes, et qu'ils aiment à vivre en un décor immuable ou chaque siège et chaque bibelot a sa place définitive, marquée d'avance par le constructeur; même remarque à l'égard de BENOUVILLE; de plus, ces bois mats, peints, sans reflets aux jeux de la lumière ou aux flammes des foyers, sont antipathiques. Ce lambris en bois décoré avec ses vignes vierges de SAUVAGE est frais, mais ne dénote aucune réelle fantaisie; le décor mural pour salle de bain, avec des femmes au bord de l'eau et leurs reflets, par ALEXANDRE CHARPENTIER, la frise de papier peint : barques à voiles, d'AUBERT, sont de jolies choses. D'un autre AUBERT, des dentelles polychromes délicieuses : roses, narcisses, iris, coquelicots d'une finesse inouïe, disposés en perspective.

TIFFANY et ses verreries féeriques, d'irisations sinon de formes, decorées de plumes de paon, de « monnaie du pape » (la plante aux feuilles d'argent); Mme WALDECK-ROUSSEAU et ses jolies reliures à dorures instables; Mlle HALLÉ et ses bijoux précieux, mais mornes (on ne sait plus aujourd'hui grouper les pierreries sans le secours d'émaux qui semblent ne pas devoir durer); Dammouse et ses grès ramagés de pavots et d'iris à la pâte grasse et forte; RINGEL D'ILZACH et ses morceaux ronde-bosse, têtes de femmes en verre où la transparente matière fait merveille, tandis qu'elle ne convient pas du tout aux médaillons plats; EMILE LAFONT avec une charmante statuette de marbre et d'onyx, *L'Ame des ruines*, qui devrait être dédiée à Mme Jeanne de Tallenay; les plats de MASSIER, splendides comme des boucliers antiques; les jolies bagues de GEORGES FOUQUET, ciselées pour la vitrine et non pour les doigts; les masques en pâte de verre colorée d'HENRY CROS; l'*Hébé* en pierre fine d'EMILE GAULARD; les bijoux de LALIQUE et ses extraordinaires peignes d'écaille blonde qui portent en chapiteaux, une danseuse enguirlandée de fleurs, un poisson, des fuchsias, des capucines; une jardinière de forme nette et d'idée réjouissante, ronde de canards, de LACHENAL; des étoffes d'ameublement de MARCELLE BEAUDOIN; les velours imprimés de VERNEUIL; les paravents de BOVALLET dont les motifs s'évadent de la

manière japonaise ou anglaise; les reliures de CHARLES MEUNIER, quelques miniatures pas trop fades et d'une certaine fantaisie de BOYD, de Mmes ROSSERT et HILLS; remarqués entre des centaines d'articles de Paris et d'indignes objets de bazar, indiquent la profusion d'art qu'en cette saison printanière le Salon du Champ-de-Mars déverse dans les esprits avec une abondance inaccoutumée et émouvante dont la joie est à peine atténuée par le regret que nombre de médiocrités ne soient pas exclues d'une si imposante collection, afin de lui laisser sa pure auréole de beauté et de rareté.

JUDITH CLADEL

BURNE-JONES

La mort de Sir Edward Burne-Jones, si proche de celle de Gustave Moreau, découronne l'Ecole d'art idéaliste qui tente de faire revivre de nos jours le rêve des peintres de jadis.

Des deux maîtres vers qui s'orientait l'exaltation d'un groupe d'artistes ardemment épris de beauté et de noblesse, Burne-Jones eut, certes, la plus grande influence. Tandis que Moreau s'isolait hermétiquement dans sa tour d'ivoire, l'auteur de l'*Escalier d'or*, par un naturel besoin de prosélytisme, ouvrait son atelier aux visiteurs, se mêlait parfois à la foule, prenait part aux expositions, ne dédaignant pas d'utiliser les ressources de son imagination à la conception d'un objet d'art décoratif : vitrail, meuble, coffret, illustration bibliophilique, que faisait entrer dans le commerce son ami le poète William Morris. Il eut ainsi, en même temps qu'une double popularité, une activité multiple dont l'évolution artistique de l'Angleterre — et, par répercussion, celle des autres nations — garderont longtemps les traces.

Ce n'est pas que Burne-Jones fût un créateur. Ses compositions, remarquables par l'harmonie des lignes, le rythme élégant des gestes, l'aristocratie des attitudes, reflètent, avec plus de fidélité encore que celles de Rossetti, les maîtres d'Italie dont il était obsédé. Mais dans cet art de volonté et de parti pris, dans cette résurrection archaïque préméditée, quelle élévation de sentiments et d'idées et quelle maîtrise d'exécution!

« Les dessins de Jones, écrivait en 1857 Rossetti à son ami William Bell Scott, sont des merveilles de détail achevé et imaginatif; je ne vois guère pour les égaler que peut-être les plus belles œuvres d'Albert Dürer. » Et cette affinité avec les quattrocentistes, c'était moins une imitation du style de ces derniers qu'une façon analogue de voir, de sentir et de penser, une transplantation de l'artiste moderne dans un pays élu, à une époque dont il revivait silencieusement les jours abolis. « Je ne suis pas un Anglais, se plaisait à répéter Burne-Jones. Je suis un Italien du XVe siècle. »

M. Gabriel Mourey, qui a consacré à l'artiste, dans son joli volume *Passé le détroit*, quelques pages de ferveur émue, dit à ce propos : « Italien du XVe siècle, oui encore, mais avec en plus l'hérédité de souffrance et de détresse morale qui est la triste part des hommes du XIXe siècle, la hantise du même idéal que nous tous, le besoin de saigner sous les griffes de la chimère afin d'échapper par le rêve à l'horreur des mêmes réalités. Mais son rêve, de quelle splendeur il le pare pour la fête de nos yeux et de notre esprit! Avec quelle sublime magnificence se déploie devant nous la pompe évocatrice de son imagination! Quel monde sans cesse renouvelé il nous offre en spectacle, débordant de tendresse, de mélancolie, de doux héroïsme et de grâce! Nulle violence matérialisée de sentiment, nulle ardeur trop passionnée. Les bruits de la vie viennent mourir au bord de ses visions et leur écho suffit pour rattacher à l'univers les créatures qu'il évoque. Une lumière surnaturelle, à peine féerique, très douce et très calme, éclaire, comme en reflets, les beaux décors, paysages de claires clairières, architectures jaillies de la fantaisie ailée, palais de légende, rives de fleuves lents où passent les théories de jeunes vierges, où s'attardent les héros de vaillance ou de sainteté, où rêvent les princesses mélancoliques. Quelles énigmes — dont peut-être vous savez le mot — ô chevaliers sous vos tristes armures, plissent ainsi de tant de détresse résignée le bord de vos lèvres, et pourquoi cette peur du néant dans vos regards, à contempler le visage noyé de songe d'une enfant assise près de vous? »

Il faut, pour apprécier cet art hautain dans lequel la littérature tient une place au moins égale à celle de la plastique, abandonner les modes habituels de critique en matière d'œuvres picturales. Sans doute le coloris de Burne-Jones n'est-il pas séduisant. Sans doute ses personnages, trop semblables les uns aux autres, apparaissent-ils figés en des poses immuables, et la vie, le mouvement, l'expression, toutes les qualités qui font palpiter les œuvres d'art moderne manquent à ces symboles voilés de tristesse, nimbés d'un solennel hiératisme.

Nos préférences, faut-il le dire? vont à une esthétique plus personnelle, plus indépendante, à la spontanéité de l'impression, à l'originalité de la conception, à l'individualité de l'artiste. L'archaïsme peut intéresser : il n'émeut pas. Et l'on comprend que les nostalgiques résurrections auxquelles se complaisait Burne-Jones aient provoqué en France une réaction. Le snobisme s'était brusquement emparé de cette proie : l'esthétisme anglais, lancé comme une mode nouvelle, comme un joujou inédit. Moulées dans des soies Liberty vert glauque ou jaune safran, les femmes entraient au bal un tournesol à la main. Et l'on rencontrait, épinglées au mur, dans les ateliers des modistes, des reproductions photographiques du *Miroir de Vénus* ou de l'*Amour dans les ruines*. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la verve des chroniqueurs. Un article ironique d'Octave Mirbeau intitulé *Des Lys! Des Lys!* ouvrit une campagne où le préraphaélitisme fut violemment malmené. On confondit dans les mêmes sarcasmes les exagérations « esthétiques » du vêtement féminin et les nobles inspirations des peintres qui avaient, bien inconsciemment! déchaîné mille excentricités.

Le temps a remis les choses au point. L'âme pensive de Burne-Jones s'est résorbée dans le monde légendaire que le pinceau de l'artiste aimait à évoquer, parmi les Psyché, les Danaé, les nymphes rustiques et les chœurs de séraphins. L'étrange carnaval suscité par ses prédilections médiévales a pris fin. Et nous voici, sans passion, devant l'œuvre du maître, respectueux du labeur accompli, pénétré de la grâce touchante et de la sérénité qu'exhalent les toiles dont il a enrichi le trésor artistique de l'humanité.

Le nombre en est considérable. La liste de ses peintures et dessins dressée en 1893 par M. John-P. Anderson, conservateur au British Museum, relève près de deux cents œuvres. Et la seule nomenclature des cartons coloriés de vitraux qu'il composa de 1857 à 1892 occupe, dans le même inventaire, plus de cinq cents numéros!

Burne-Jones possédait, au plus haut point, le sens de la décoration, et sa collaboration aux travaux d'art de William Morris, résolument attelé aux réformes de l'ornementation et de l'ameublement, demeure l'une des manifestations les plus caractéristiques de son activité.

« Il a, comme tous les grands artistes de l'art décoratif, dit M. G.-O. Destrée dans l'intéressante notice qu'il a consacrée aux préraphaélites, l'amour le plus vif, le plus tendre de toutes les choses de la nature; il en aime les moindres plantes, les moindres fleurs, et il les dessine avec tant de soin, avec tant d'amour que cet amour gagne le cœur de tous ceux qui peuvent voir ces dessins et qu'ils en aiment l'artiste qui a su si bien comprendre et si bien rendre le caractère et la beauté que chaque chose de la nature possède quand on la regarde en elle-même. Il a, en outre, l'érudition nécessaire à tous ceux qui veulent s'occuper d'art en général, et spécialement d'art décoratif; toutes les formes d'art il les a vues, il les connaît, elles sont classées dans son esprit et il met chacune d'elles à profit sans que sa haute et poétique personnalité en soit le moins du monde diminuée. La science difficile de la composition, de l'arrangement, la science de la décoration il la possède à un degré qui n'est égalé pour moi par aucun artiste contemporain; il m'apparaît enfin comme l'artiste décorateur idéal, et je crois que c'est une bénédiction spéciale pour un pays que de posséder un pareil artiste. »

Dans ses vitraux et dans ses tapisseries comme dans ses peintures, l'artiste est resté fidèle à son idéal spécial de beauté. S'il n'a pas créé de formule nouvelle, s'il s'est bercé durant toute sa vie au songe des maîtres du passé, on ne peut méconnaître le goût avec lequel il a tracé les opulents décors qu'il nous lègue, l'éloquence de ses trouvailles ornementales, l'harmonie des lignes et des proportions. La vieille cathédrale d'Oxford, le Collège Jésus à Cambridge, la Bibliothèque de Dundee et mainte église d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre proclament son génie décoratif par la voix de leurs éblouissantes verrières.

OCTAVE MAUS

UNE LETTRE DU SAR PÉLADAN

A propos du **Réveil de l'Ame** *par* J. DE TALLENAY.

A EDMOND PICARD.

Je reviens de mon pays, grand ami, de celui où est né ce qui pense et veut en moi, selon la théorie de J. de Tallenay; et si je ne l'ai pas retrouvé, lui, le pays de mystère, je m'y suis retrouvé trois fois : à l'aurore, au Parthénon, une nuit au Grand Sphinx et en plein midi dans la rouille d'une épée, celle de Godefroy.

Mais, je vous ai retrouvé vous-même. Parmi les papyrus littéraires très rares un, récemment découvert, raconte l'histoire de certain hiérophante de Thèbes, dont vous êtes sans aucun doute la réincarnation, j'en jure par le *Réveil de l'Ame* (1). Ce pontife, au lieu d'être fidèle à une orthodoxie, s'éprenait de tous les cultes nouveaux, sans du reste manquer aux anciens. Il brûlait son encens à tous les autels et fut pieux et zélé aussi bien à Maat qu'à Min, à Thoot qu'à Ptah, à Sobk qu'à Khoum.

Arrivé dans le Thouat, les dieux se disputèrent longtemps ce fidèle, et, comme au mont Ida, le sommèrent de préférer l'un d'eux et ils énoncèrent leurs mérites respectifs.

C'est là tout ce qu'on a traduit, mais j'ai cru intéressant de vous signaler vos agissements sous Thoutmosis, de la dix-huitième dynastie. Je souhaite que les puissances célestes se disputent encore votre âme après votre vie belge, comme firent les dieux après votre existence de sacerdote égyptien.

Vous voyez en quelle disposition d'esprit j'ai ouvert, à Constantinople, le dernier livre de notre amie. Ne pouvant en causer, je vous en écris, curieux de savoir l'accueil que vous lui faites, vous, don Juan d'idées, à cette idée de la réincarnation?

Il y a dans *Axel* une phrase pleine de pénombre, où maître Janus professe que les mages ont toujours été en même nombre, qu'ils disparaissent d'un lieu, l'œuvre de lumière accomplie, pour réapparaître aussitôt ailleurs dans l'identique et sublime fonction.

La théorie éleusienne de Daïmon qui distingue le génie et le héros du mortel, autorise à supposer une pluralité de missions divines successives attribuées au même Daïmon.

La légende chrétienne fourmille de revenants, accomplissant sur terre, avec toutes les apparences de la vie, leur étape purgative. Il ne resterait donc qu'à motiver *individuellement* la réincarnation pour la rendre idéologiquement présentable. En tous cas, ces *Visions d'Abbaye* posent la question sentimentalement avec une puissance pathétique déjà remarquable dans *Treize Douleurs* et dans le *Sanatorium*.

Cet incomplet, ce souffrant, ce jeune raté qui reconnaît son monastère à cinq cents ans de distance et qui y retrouve sa tombe, son squelette... Ah! c'est vraiment du frisson nouveau à la Baudelaire, cet homme qui manie son propre crâne et vide les orbites de la terre qui les emplit! Et quel décor, ces ruines merveilleuses que nous connaissons tous deux, ce squelette cistercien de Villers!

Est-ce que cette lecture m'a trouvé prédisposé par mes aventures occultes d'Orient; est-ce parce que ce livre a été le premier livre moderne ouvert depuis trois grands mois; est-ce enfin que l'œuvre soit extraordinaire? Je ne sais, mais rarement j'ai reçu une impression si profonde et dans un domaine où je puis me dire blasé par rapport à beaucoup d'autres esprits.

Vous parlerez de ce *Réveil de l'Ame*. Qu'en direz-vous?

Serait-ce le point de départ d'une littérature annoncée par le *Zanoni* de Lytton et l'*Akédysséril* de Villiers?

J'ai hérité du grand connétable d'Aurevilly d'une prévention invincible contre l'œuvre féminine qui n'est pas une notation confessionnelle et ceci semblerait me démentir; certes, il n'y a point de doctrine et rien n'est légitime : mon compère Aristote n'y figure pas. Mais quelle suggestivité, quelle émotion, quelle atmosphère morale élevée, quelle sincère aspiration vers l'au-delà et que cela repose de cette littérature d'instantanés qu'on nous fait!

C'est bien beau et bien rare qu'un livre ait la valeur d'un problème et c'est le cas de celui-ci.

Il serait curieux de rechercher les identiques de l'histoire, c'est-à-dire ceux qui semblent être revenus plusieurs fois avec le même être moral en des dates, des milieux différents.

Ce *Réveil de l'Ame*, qui est peut-être le réveil de l'idéalisme dans le roman, contient une nouveauté de métier, pour ainsi dire : l'intercalation de la vision de Ferrier, c'est-à-dire les scènes de sa vie première exprimées en vieux français dans le cours du récit. Ainsi l'œuvre réalise le diptyque des peintres donnant d'un

(1) *Le Réveil de l'Ame, visions à l'abbaye de Villers,* par J. de Tallenay. Chez Ollendorff, Paris. — Voir l'*Art moderne* du 15 mai dernier.

côté la prévarication, de l'autre la vocation du saint. Quel dommage que la densité du volume doive effaroucher l'abord de l'ordinaire lecteur : car cet infiniment petit agit avec une ridicule importance et ce livre est exemplaire en ce sens qu'il ouvre une voie inexplorée à la psychologie pathétique.

Tout mysticisme vaut mieux que point de foi et si la prochaine génération doit pêcher par idéalisme, le pêché vaut mieux, mon Dieu, que la vertu réelle, positive et mot à mot.

Ecrivez-moi donc, grand ami, votre sentiment qui m'intéresse, pour la psychologie de l'auteur, la vôtre et la mienne.

Le grand d'Aurevilly, félicité sur la promptitude de son esprit à saisir et à développer une idée, s'expliquait ainsi :

« Je suis un gong, Monsieur, à une époque de casseroles. Frappez, Monsieur, je résonnerai toujours! »

Vous qui êtes un des gongs les plus vibrants de l'humanité présente, faites-moi entendre votre résonance : car le *Réveil de l'Ame* vous a certainement frappé.

A l'espoir de vous voir bientôt; j'ai oublié votre nom de pontife égyptien mais je l'ai noté et vous l'enverrai.

Ma main dans la vôtre,

SAR PÉLADAN

ENCORE LE MENDIANT INGRAT [1]

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

C'est encore moi, cher Monsieur, mais assagi par vos sympathiques mercuriales et bien décidé, par suite, à une concision que Tacite aurait pu louer J'avais cru très bonnement être agréable aux lecteurs de l'*Art moderne* en leur resservant au précédent numéro la prose d'Edmond Picard réchauffée tant bien que mal à ma cuisine; votre modestie les a privés de ce « raccommodage », je n'y reviens pas. Simplement ce mot pour rectifier deux expressions de votre commentaire à ma réponse. Je n'ai ni « sollicité » ni « quémandé » un compte rendu.

Apprécier sous cette forme la lettre qui accompagnait l'envoi que je vous ai fait d'un exemplaire du *Mendiant ingrat* permettrait en effet de présumer que celle-ci était confite en formules d'impétration. Or, je vous avais adressé les très simples lignes que voici :

« CHER MONSIEUR,

« Je constate que l'*Art moderne* n'a pas rendu compte jusqu'à « présent du dernier volume de Léon Bloy que j'ai publié au mois de « mai. J'avais remis à Verhaeren un exemplaire, mais je pense que « son absence le lui a fait oublier. Je vous en adresse directement un « à vous-même avec le souhait d'un résultat meilleur.

« Et vous prie d'agréer... »

L'*Art moderne* ayant pour cartel « Revue critique des arts et de la littérature » je ne lui devais, me semblait-il, que la transmission, sans plus, d'un souhait courtoisement formulé.

Pour le surplus, je n'ai nullement l'intention de revenir sur un sujet que nous pourrions trop longuement soutenir d'arguments qui n'intéresseraient peut-être que nous.

Je tiens à ne retenir de votre réponse que la manifestation d'une sympathie qu'elle veut bien me témoigner à nouveau.

Et vous prie d'agréer, cher Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments non moins cordiaux.

EDM. DEMAN

Vous le voyez, ami lecteur. Je vous l'avais bien dit : cela continue. Sans commentaire pour tâcher que cela finisse.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

LA SECTION BELGE DES BEAUX-ARTS

à l'Exposition de Paris en 1900.

Le ministre de l'industrie et du travail a installé mercredi dernier la commission chargée d'organiser le groupe belge des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

Cette commission est composée de MM. le duc d'Ursel, président; Ed. Fétis, vice-président; Aug. Delbeke, Henri Hymans, Octave Maus, Joseph Nève, Scribe, Ch. Tardieu, A.-J. Wauters et P. Lambotte, secrétaire.

Les fonctionnaires supérieurs du département assistaient à la séance, ainsi que M. Emile Robert, délégué adjoint du gouvernement à l'Exposition de Paris, et les architectes chargés des installations de la Belgique, MM. Maukels et Akker.

Aux termes du règlement général de l'Exposition, les œuvres d'art, qui forment le deuxième groupe, se divisent en quatre classes dont voici l'énumération : Classe 7. *Peintures, cartons, dessins.* — Classe 8. *Gravures et lithographies* (monochromes et polychromes). — Classe 9. *Sculpture et gravure en médailles et sur pierres fines.* — Classe 10. *Architecture.*

Le ministre a annoncé à l'assemblée qu'il était en pourparlers avec le comité de l'Exposition pour obtenir, au nouveau Palais des Beaux-Arts actuellement en construction, la disposition de 2,025 mètres carrés pour le compartiment belge, ce qui donnerait à celui-ci, si l'attribution est accordée, 720 mètres de rampe, c'est-à-dire une surface exactement égale à celle qui a été occupée par la France, dans la section des Beaux-Arts, à la dernière exposition de Bruxelles.

Une discussion prolongée a surgi à propos du sort réservé aux industries d'art, que le règlement général exclut du groupe des Beaux-Arts proprement dits pour les répartir dans les groupes respectifs des industries auxquelles elles s'apparentent. Diverses propositions ont été faites à ce sujet. Le ministre a promis de les examiner, concurremment avec la commission. Il se montrerait disposé à faire édifier un pavillon spécial dans lequel seraient groupés les objets d'art appliqué exposés par les artistes et artisans belges s'il lui est possible d'obtenir le terrain nécessaire. Il a chargé M. Emile Robert d'entamer des négociations à cet effet.

Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que l'Exposition de Paris n'est pas, comme les précédentes, divisée en sections organisées chacune par un pays déterminé. Toutes les nations entreront cette fois en concours les unes avec les autres et les emplacements seront donnés non pas aux pays, mais aux groupes d'industries, de sciences, etc. Or, le règlement général n'a fixé aucune classe spéciale pour les objets d'art appliqué, afin, dit-on, de ne pas décapiter les groupes industriels en leur enlevant leurs plus belles manifestations. Les Belges vont donc se trouver, à moins qu'une solution heureuse intervienne, dans la même situation que les Français à l'Exposition de Bruxelles en 1897. On se souvient que les artisans du Champ-de-Mars ont vainement cherché à se grouper et à constituer une exposition d'ensemble. Ils se sont butés à des dispositions réglementaires impossibles à éluder, et plutôt que de se trouver dans une promiscuité qui leur était désagréable, se sont abstenus d'exposer.

APPEL AUX LIBRAIRES BELGES

Sous ce titre, un jeune éditeur, qui paraît devoir prendre en Belgique, dans le mouvement littéraire d'avant-garde, une place importante, M. Georges Balat, vient de publier la circulaire ci-après :

Au nom des auteurs et des éditeurs belges, permettez-moi de protester auprès de vous contre une idée qui a cours dans notre public et qu'il importe d'en chasser au plus tôt. Cette idée, c'est que *la littérature belge ne vaut rien et est indigne de la moindre attention.* Notre public, qui est extrêmement bien disposé mais aussi très mal instruit, s'obstine à aller chercher chez nos voisins de France toute sa nourriture intellectuelle et dédaigne ou ignore les mets de choix qu'on lui prépare ici.

Vous le savez comme moi, *cette idée est fausse et néfaste.*

Fausse. En effet, notre pays a déjà donné naissance à d'illustres écrivains, que l'étranger apprécie mieux que nous-mêmes. Charles De Coster, Octave Pirmez, Van Hasselt, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Francis Nautet, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Max Elskamp, Fernand Séverin, Théo Hannon, Charles Vanlerberghe, Valère Gille ont signé des œuvres d'un mérite éclatant. Octave Mirbeau déclarait, l'an dernier, que Verhaeren, Rodenbach et Maeterlinck sont les trois noms les plus définitifs de la jeune poésie française. Moins célèbres, mais non moins talentueux, non moins attrayants, il faut citer encore Louis Delattre, Franz Mahutte, André Ruyters, Henry Maubel, Hector Chainaye, Blanche Rousseau, Gleseneer, Lavachery, Georges Rency, Paul André, M. Van de Wiele, J. de Tallenay, Arthur Toisoul, Henri Van de Putte, Hubert Krains, Eugène Demolder, Sander Pierron, Maurice des Ombiaux, Arnold Goffin, Paul Gérardy, Georges Ramaekers, Paul Sainte-Brigitte, Roland de Marès, Léopold Courouble. Parmi les essayistes et les critiques, les noms de Lucien Solvay, James Vandrunen, Ray Nyst, Albert Arnay, Edmond Cattier, Octave Maus, Eugène Gilbert, Ernest Verlant, Marie Mali, Jules et Olivier Destrée sont à retenir. Et notre théâtre se glorifie des efforts remarquables de Maurice Maeterlinck, Gustave Van Zype et Fritz Lutens.

Néfaste. En effet, cette idée paralyse les bonnes volontés, suspend les courages, annihile les tentatives. Si l'indifférence du public à l'égard de nos écrivains continue, il y a à redouter que d'ici à peu d'années ce mouvement littéraire qui s'annonçait si beau et qui promettait à la Belgique une si belle moisson de gloire, ne retombe au sommeil lamentable d'il y a vingt ans.

Dans le but d'obvier à ce triste échec, moi, le dernier venu des éditeurs belges, j'adresse un suprême appel à vos bonnes volontés. Nul n'ignore que le Public, pour le choix de ses lectures, prend volontiers chez vous des conseils. Nul n'ignore que la vente et le succès d'un livre sont subordonnés à l'attention et à l'intérêt que vous voulez bien prêter à ce livre. Il s'agit d'avertir le Public, de lui faire connaître ces compatriotes dont il ne goûte pas le talent et le charme, de lui dire *qu'ici, sur sa propre terre, il y a des gens qui font des œuvres aussi bonnes, aussi fortes, aussi intéressantes que celles des auteurs de Paris.* Je ne doute pas qu'une fois averti, le Public n'aille de lui-même aux livres dans lesquels il retrouvera, mis en œuvre, les dons merveilleux qui signalèrent jadis les Van Eyck, les Rubens, les Patenier.

Dans l'espoir que vous voudrez bien écouter ma voix et mettre au service de cette œuvre éminemment patriotique et nationale : *Le triomphe des lettres belges en Belgique*, un peu de votre labeur et de votre bienveillance, je vous prie d'agréer mes salutations empressées.

Le Palais des Arts et des Fêtes.

Au mois d'avril dernier la Société Coopérative artistique prit l'initiative d'un mouvement à fomenter parmi les artistes afin que le gouvernement contruisît, enfin ! un Palais des Arts et des Fêtes, un vaste local où non seulement les expositions générales et de cercles, mais encore les grandes auditions musicales et particulières pussent avoir lieu.

A la réunion convoquée à cet effet, M. Ch.-Léon Cardon expliqua qu'il était désirable que le Palais des Arts et des Fêtes fût situé près des musées; que la petite rue du Musée devait être élargie, de façon à donner accès facile aux bâtiments de l'ancienne Cour; que, d'ailleurs, il existait un projet combiné par feu l'architecte Balat, projet auquel le roi avait fait allusion lors des réceptions du jour de l'an en préconisant pour la transformation de la montagne de la Cour une vaste agglomération de musées qu'on pourrait appeler « le Mont des Arts »; bref, qu'il y avait lieu d'intéresser le gouvernement à ce projet et de se rendre en députation chez le ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts

Cette proposition ayant été approuvée par l'assemblée, une députation d'artistes conduite par M. A. De Vriendt, artiste-peintre et député de Bruxelles, fut reçue par le ministre; M. De Bruyn assura aux délégués du corps artistique belge qu'il était favorable à l'aménagement de la Bibliothèque royale en Palais des Arts et des Fêtes et, au surplus, qu'il s'était rallié depuis longtemps au projet Balat.

Forts de cette promesse, les membres du conseil d'administration de la Société Coopérative artistique organisèrent alors un vaste pétitionnement. Tous les artistes auxquels on exposa le but poursuivi et les promesses ministérielles signèrent d'enthousiasme. Depuis, des événements ont surgi qui semblent qu'en haut lieu on veuille que le projet Balat soit exécuté et la Bibliothèque royale actuelle transformée en Palais des Arts et des Fêtes. Les journaux ont annoncé que le roi vient d'acheter un coin de terrain, situé à l'angle de la montagne de la Cour et de la rue Caudenberg, en face de la petite rue du Musée, de sorte que celle-ci élargie et précédée d'une entrée triomphale donnant accès au quartier Charles-de-Lorraine continuerait la rue Caudenberg. Et c'est pour cette raison que, mardi dernier, une nouvelle assemblée d'artistes, convoquée par la Société Coopérative artistique, a voté une adresse de remerciement au roi et une demande d'exécution des promesses faites par le ministre au corps artistique belge

Les choses en sont là. Nous espérons fermement que les promesses deviendront des réalités, car il est honteux qu'un pays aussi artiste que la Belgique ne possède pas au centre de la capitale un local convenable pour les expositions et pour les grandes auditions musicales.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE [1]

Hautbois. Professeur : M. GUIDÉ. — 1er prix avec distinction, M. Dandoy; 2e prix avec distinction, M. B. De Busscher; 2e prix, M. Marteau; 1er accessit, MM. Jadoul, Empain, A. De Busscher, Evrard.

Flûte. Professeur : M. ANTHONY. — 1er prix avec distinction, M. Godart; 2e prix avec distinction, M. Demont; rappel avec distinction du 2e prix, MM. Bury, Trève; 1er accessit, MM. Parée, Vanderkelen, Vilain, Cluytens.

Contrebasse. Professeur : M. EECKHAUTTE. — 1er prix avec distinction, M. Van Loo; 2e prix avec distinction, M. Mars; accessit, M. Leclercq.

(1) Voir notre dernier numéro.

Alto. Professeur : M. VAN HOUT. — 1er prix, MM. Verheyen et Betrancourt; 2e prix, M. Machelling; accessit, MM. Stubbe et De Graaf.

Violoncelle. Professeur : M. JACOBS. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Preumont; avec distinction, M. Strauwen; 1er prix, MM. Ceulemans, Willame, Soubre; 2e prix avec distinction, M. Kneip; 2e prix, M. Koller; rappel avec distinction, M. Delporte; accessit, MM. Federowitch et Canivez.

Orgue. Professeur : M. MAILLY. — 1er prix avec distinction, M. De Bondt; 1er prix, MM. Verbruggen, Platteau et Gras.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Contrefaçon d'objets d'art.

M. Defrance, marchand d'objets d'art à Liége, ayant mis en vente des statuettes qui reproduisaient, à part certaines légères modifications de détails, des œuvres dont un marchand viennois, M. Goldscheider, s'est assuré la propriété, se vit assigner par ce dernier en contrefaçon devant le tribunal civil de Liége.

Il soutint que le demandeur était sans droit contre lui pour n'avoir pas opéré le dépôt prescrit par l'arrêté royal du 20 décembre 1884. Il excipa en outre de sa bonne foi, affirmant n'avoir pu se douter que les statuettes qu'il exposait en vente pussent constituer une contrefaçon.

Le tribunal, par jugement en date du 7 mai, a repoussé ces deux moyens et donné gain de cause au demandeur. Il ne s'agit pas, dans l'espèce, de l'application de la loi de 1884 sur les modèles et dessins industriels, mais bien de la contrefaçon d'une œuvre d'art, laquelle est prévue par la loi du 22 mars 1886 qui n'exige aucun dépôt.

Quant à l'exception tirée de la bonne foi, celle-ci ne peut être admise en matière de contrefaçon artistique quand celui qui l'invoque exerce la profession de marchand d'objets d'art. En cette qualité il ne peut ignorer les prescriptions légales qui sont relatives à l'excercice de sa profession; la plus vulgaire prudence l'oblige, avant de mettre en vente des objets d'art, à vérifier si son vendeur possédait les droits d'auteur et si ces objets ne constituaient pas une contrefaçon.

En conséquence, M. Defrance est condamné à 100 francs de dommages-intérêts, à une insertion dans un journal de Liége au choix du demandeur et aux frais de l'instance.

PETITE CHRONIQUE

Les membres du Comité de la manifestation organisée en l'honneur de Joseph Dupont ont tenu à associer au nom de l'éminent chef d'orchestre celui de son collaborateur dévoué, M. Léon D'Aoust, administrateur des Concerts populaires. Ils lui ont offert mercredi dernier un exemplaire de luxe sur japon, artistiquement relié, du Mémorial des concerts et une reproduction du médaillon de Jef Lambeaux. Dans une cordiale allocution M. Lagasse a rappelé la part importante que M. D'Aoust avait prise au développement de la grande institution musicale à laquelle nous devons notre éducation artistique. Il l'a, au nom du Comité, chaleureusement remercié et félicité. Et comme M. D'Aoust reportait sur Joseph Dupont tout l'honneur de la réussite des Concerts populaires, ce dernier a aussitôt répliqué : « J'ai été le bras, mais vous avez été la tête ! »

Avant de se séparer, les membres du Comité ont unanimement exprimé le vœu qu'on construisit enfin à Bruxelles une salle de concerts digne de l'essor qu'a pris le mouvement musical et pouvant être utilisée d'une manière permanente, tant pour les concerts que pour les répétitions, par les différentes associations musicales de la capitale. Diverses combinaisons ont été esquissées. Des démarches seront faites auprès des pouvoirs publics pour arriver à la solution de cette importante question.

A la suite de l'Exposition internationale de Bruxelles 1897, quelques artistes français ont été promus ou nommés dans l'ordre de Léopold. En voici la liste :

Commandeurs : MM. Ed. Detaille et Jules Lefebvre, peintres.

Officiers : MM. Daumet, architecte; Léop. Flameng et Ach. Jacques, graveurs; Mathurin-Moreau, statuaire, et Alfred Roll, peintre.

Chevaliers : MM. Pierre Carrier-Belleuse, peintre; Robert Carrier-Belleuse, statuaire; Ad. Demont-Breton, Mme Demont-Breton, peintres; MM. Eug. Deny, architecte; Gabriel Ferrier et Honoré Umbricht, peintres.

« Ce n'est pas la première fois, dit à ce propos le *Moniteur des Arts*, qu'un artiste français est décoré de l'ordre belge sans être même chevalier de la Légion d'honneur. Plus d'une fois déjà, les étrangers ont été les premiers à reconnaître les mérites des artistes d'un talent personnel et original. »

Le théâtre de l'Alhambra, qui, grâce à la fraîcheur de la température, encaisse tous les soirs des recettes superbes, annonce pour mardi la première représentation de *Le Diable*, drame en cinq actes de MM. Delacour et Lambert Thiboust, musique de M. Ad. Vaillard.

La Ville d'Anvers va mettre prochainement au concours un monument destiné à célébrer l'œuvre des Belges en Afrique. Un crédit de 200,000 francs y sera alloué.

ANVERS. — Exposition des Scalden, salle De Keyser, avenue De Keyser, 62, Anvers, du 25 juin au 10 juillet. Art monumental, décoratif et appliqué.

Très remarquable, exceptionnellement remarquable étude de REMY DE GOURMONT en tête de la livraison du 15 juin de la *Revue blanche*. Titre : *Esthétique de la Langue française*. A lire par quiconque écrit et parle. Remarques ingénieuses en multitude. Aperçus nouveaux d'une pénétration extrême. Effort puissant vers la conception de la beauté visuelle et sonore des mots. Appoint considérable vers la notion nette de la musicalité du langage et la saveur de son expression extinctive. Coups de patte violents à ceux qui la dénaturent et l'appauvrissent par la savantise et la correction scolastique. A lire! A lire! A lire!

Voici la conclusion de cette étude : « Il n'est pas possible qu'une langue littérairement aussi vivante, le français, ait perdu sa vieille puissance verbale; il suffira sans doute que l'on proscrive à l'avenir tout mot grec, tout mot anglais, toutes syllabes étrangères à l'idiôme, pour que, convaincu par la nécessité, le français retrouve sa virilité, son orgueil et même son insolence.

Ou bien résignons-nous; laissons faire et considérons les premiers mouvements d'une formation linguistique nouvelle. Une langue européenne sera peut-être la conséquence inévitable d'un état d'esprit européen, et aucun idiôme n'étant assez fort pour dominer, ayant absorbé tous les autres, un jargon international se façonnera, mélange obscur et rude de tous les vocabulaires, de toutes les prononciations, de toutes les syntaxes. Déjà il n'est pas très rare de rencontrer une phrase qui se croit française et dont plus de la moitié des mots ne sont pas français. C'est un avant-goût de la langue de l'avenir. »

C'est le 8 septembre que s'ouvrira, à Amsterdam, l'exposition Rembrandt. Elle promet d'offrir un grand intérêt, la plupart des collectionneurs ayant consenti à répondre aux instances du comité. Les collections Beckeroth, de Berlin, et Heseltine, de Londres, fourniront un grand nombre de dessins. La reine d'Angleterre, les ducs de Westminster et de Devonshire, les comtes de Derby, de Spencer et de Northbrook, lord Wantage, Sir Ch. Turner, etc., enverront des toiles intéressantes. D'Allemagne, le prince de Lichtenstein, le grand-duc de Saxe-Weimar, M. Oppenheim, etc., ont promis leur concours. Parmi les amateurs français, citons la comtesse Ed. de Pourtalès, MM. R. Kahn, J. Porgès, Bonnat, Ephrussi, Durand-Ruel, etc.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 27. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Juillet 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Sculpture au Salon de Paris. — Une visite au Musée du Luxembourg. — Max Elskamp. *La Louange de la Vie. Enluminures.* — L'Esthétique de la nature. *Nos arbres.* — Les nouveaux autels a l'église du Sablon. — Théatres : Théâtre Molière : *Le Grand Mogol.* Théâtre de l'Alhambra : *Le Diable.* — Concours du Conservatoire — Chronique judiciaire des Arts. *La Fontaine monumentale de M. Desenfans.* — Petite Chronique.

La Sculpture au Salon de Paris.

Elle se raréfie, cette année, en force et en nombre, au Champ-de-Mars. Pourquoi? Y a-t-il un fléchissement dans l'art merveilleux de la forme, ou, au contraire, est-ce une période de réflexion, d'incubation, d'où sortira un magnifique élan de réalisations? Ce qui le ferait croire c'est que ceux qui exposent ne donnent rien de définitif, pas une œuvre visant à l'érection sur place publique, rien d'ambitieux, d'affirmatif, mais des essais, des recherches d'expression, de mise en œuvre, des têtes, des bras, des sourires, des pleurs, et nul ensemble alliant ces différents éléments.

D'autre part, le voisinage de l'immense Balzac est une rude épreuve pour les morceaux qui l'entourent. Plus on le regarde, plus on le comprend, plus on pénètre son intensité de *super-œuvre*, (car il y a des œuvres plus grandes que les chefs-d'œuvre, comme il y a des super-hommes), mieux on comprend qu'il concentre en sa forme inconnue ce qui manque aux autres. C'est qu'il ne représente point seulement une œuvre, il synthétise une vie d'art, toute une vie, et la plus acharnée à la découverte du vrai et du beau. Il fut créé au moment où le sculpteur, ayant atteint le maximum de sa science, de ses études, de sa maîtrise, si exquisement visibles dans le groupe lumineux : *Le Baiser*, a été poussé à oublier, en quelque sorte, cette science conquise, cette acuité de compréhension et de vision qui cependant demeurent en lui, car elles y sont à jamais, pour s'abandonner à son instinct, à l'âpre inspiration qui commanda à ses mains habiles l'extraordinaire figure achevée en dépit des ennemis, des amis, des critiques et de lui-même ; car, même pour lui, la surprise de cette œuvre si *autre*, si soudaine et inescomptée, le laissa au moins quelque temps plein d'hésitation et d'humaine inquiétude.

C'est, disons-nous, tout ce qui manque aux autres, de soumission devant la Nature, d'étude opiniâtre et d'oubli de soi ; les uns cherchent beaucoup trop la marque personnelle qui, une fois trouvée, les rapetisse, car ils s'en tiennent là et ne poursuivent pas plus loin la tentative ; les autres cherchent à capter la manière d'un maître favori, ce qui est déplorable, et les troisièmes à

échapper à cette influence dominatrice par des sentiers de traverse, des ingéniosites d'arrangements et de calculs qui les tiennent hors du seul chemin de vérité : le souci du modelé et de la vie.

Parmi les sculpteurs qui se guident d'après cette sûre lumière, deux d'entre eux, EMILE BOURDELLE et CAMILLE CLAUDEL, jadis violemment impressionnés par l'art d'AUGUSTE RODIN, s'en dégagent pleinement, actuellement, et n'en conservent que les principes qui sont ceux de tous les GRANDS, ce qui les mène resolûment à la possession de leur personnalité. Bourdelle donne quatre de ces fines têtes de féminité exaltée qu'il a souvent travaillées avec un charme et une force de chaleur intime des plus rares; la chair y est délicieusement pétrie; les joues, les crânes dont on devine le total sous les chevelures ou derrière le marbre qui les enserre, habituellement négligés par les statuaires, forment une parfaite équation avec le reste des visages. Sa *Hellade immortelle* semble avoir de la lumière sous son épiderme de paros; certes, elle est belle de vie palpitante, mais c'est tout. Est-ce la Hellade, l'âme merveilleuse, venue vers nous à travers les siècles, se mêlant à la nôtre, étant peut-être encore la nôtre, à qui elle insuffle parfois de sa splendeur? Ou est-ce une jeune femme très animée, très avide d'existence et de rêve? Car les artistes d'aujourd'hui, par réaction contre la beauté artificielle et bête dont les sculpteurs de chic ne manquent point de stéréotyper leurs muses, nymphes et autres déités fourmillantes, ont déclaré toute figure belle pourvu qu'elle fût réelle et vivante, ce qui est vrai; mais ce qu'ils omettent, c'est le goût symbolisateur qui les empêcherait de donner comme déesses ou psychies de fort quotidiennes et charmantes créatures et qui a conduit Rodin à ériger un des plus universels génies sous l'aspect d'un fantôme souverain et non d'un bourgeois du XIX^e^ siècle moulé en « sa redingote à la propriétaire ».

Voici encore, du même jeune ouvrier, une tête de soldat mourant, qui le place bien au-dessus de ce qu'il fut jusqu'ici. Par sa manière entière et forte d'établir la masse générale et de juxtaposer des plans larges, d'une puissante ampleur, que suit intimement le modelé, il a su répartir de grandes coupes d'ombres et de lumière qui accumulent sur ces mâchoires et ces tempes, soudain creusées, sur ce front étroitement bridé par l'agonie, contre les os, autour des orbites énormes, les étranges clartés et sombreurs de la mort approchante qui apporte au visage des moribonds l'éclairage singulier que l'orage près d'éclater donne au paysage. Si le monument, *Guerre de 1870-1871*, est achevé dans le même esprit de sévérité et d'intransigeance envers soi-même qui distingue ce fragment à lui destiné, l'œuvre sera énorme et victorieuse.

M^lle^ CAMILLE CLAUDEL, avec son *Buste d'hamadryade*, d'un marbre poli comme ivoire, ancré dans le bronze et auréolé de branches et de lourdes guirlandes de ce métal, avec sa *Profonde Pensée*, ravissant petit corps, rondelet et souple, de femme agenouillée devant les flammes d'un foyer en lequel plongent ses regards perdus, offre, sans bruit, inconsciemment, peut-être, à toutes celles qui veulent faire de l'art, une éloquente et touchante leçon. Car son talent, dont peu d'hommes possèdent l'égal en virilité et en grandeur de conception, est cependant saturé de féminité, et même mieux, de « femellerie », selon le mot charmant de Maupassant. Oui, voilà une femme qui se raconte, ingénument, noblement. Point de tergiversations, de fausse pudeur, d'hypocrisie, de sentimentalité niaise. Tout elle est là, dans son œuvre; elle déshabille son âme avec une liberté admirable et la montre franche et nette de tout préjugé, comme une âme limpide et rusée à la fois d'être primitif. Elle a vu passer dans les bois ou a deviné une vraie fille de la nature, un peu bestiale, sauvage et nous révèle cette dryade sans enjolivements amoindrissants, toute solide, toute crue; elle a vu la savoureuse rêverie que fait monter au cerveau la bonne chaleur des flammes quand elle baigne un corps nu, et elle modèle cette gracieuse salamandre, potelée et accroupie devant la cheminée, non sans volupté. La chaleur, on la voit, on la sent, sur ces chairs fermement modelées et tièdes de vie ; la pensée, elle est dans cet abandon et ce calme des membres au repos de la songeuse.

CONSTANTIN MEUNIER, tout en leur laissant leur belle réalité, continue à solenniser les gestes simples des travailleurs de la terre. Son semeur étend le bras en une allure de grande envergure, et, si le mouvement est un peu las et amolli, c'est sans doute que la poignée de grains qu'il répand est la dernière d'une longue journée; comme cette haute silhouette fait heureusement penser à l'imposante manifestation du monument au travail où le grand artiste va résumer probablement sa vie de si fier labeur!

La tête du *Martyr* de JEF LAMBEAUX est douloureusement renversée et absorbe toute la lumière qui la blanchit comme d'un nimbe ; nous aimons sa vaillante souffrance plus que l'étourderie et la maturité de sa *Diane*, ni divine ni virginale.

Une statuette en grès de SAMUEL présente une jolie coloration; parmi les nombreux bustes de LÉONARD, il en est un de femme, en marbre, fort gracieux et mièvre à cause d'une chasteté d'expression bien exagérée pour être sincère. De FIX MASSEAU, le *Sourire blond*, vivant et très doux, est cependant sans jeunesse ni fraîcheur de chair, par son modelé qui sent trop le travail et n'est point fondu dans un moelleux ensemble. *Vers l'inconnu*, le groupe de SAINT-MARCEAUX, groupe de génies, au vol pressé, ne manque ni d'élan ni de grâce, quoique ces corps quelconques, tous semblables, cette attitude

unique que ne diversifie aucune indication spéciale, ne laissent de l'œuvre, à quelques pas de distance, qu'une masse confuse, sans coloration d'ombre et de lumière.

De CARABIN, des femmes et des chats, des petites femmes obèses, quadragénaires, drôlement ventripotentes, des chats maigres et serpentins, d'autres, fluets et graciles, donnent une piquante impression de vie ironique et joyeuse : vive la gaieté de ces carabinades!

De VALLGREN, le Finlandais, une statuette élégante et longue qui semble sortie des lacs de Finlande, tant elle a l'ondulance d'une créature aquatique habile à filer entre les eaux, c'est fort joli; de REYMOND DE BROUTELLES, une vision d'un faire léger et tiède dont nous préférons la séduisante blondeur au groupe crispé des *Furieux*, plus furieux par leurs contorsions que par une véritable démence.

BAFFIER a construit une belle, vaste cheminée ornementale, d'un ensemble de lignes Renaissance (certes, l'artiste ne pouvait inventer à lui tout seul un style nouveau); l'exécution en est forte, bien comprise; les figures de paysans qui soutiennent les masses supérieures sont solidement arc-boutées; quelque métier paraît manquer à l'achèvement complet de cette œuvre presque entièrement réussie; ainsi les jambes des porteurs, molles et soufflées, ne correspondent pas à l'effort qu'ils déploient; des détails un peu puérils affadissent le panneau central : la jeune châtelaine visitant le pressoir rappelle trop certains tableaux de genre; les lambris qui continuent la cheminée sont d'une inspiration moins sûre, mais il convient d'admirer chaleureusement ce franc artiste qui tente de régénérer l'art ornemental par de saines et sincères idées et de l'arracher à la bibeloterie des sièges maigres et aigres pour femmes atteintes d'étisie, des cheminées où rien ne brûlera jamais, des perchoirs singuliers pour œuvres d'esthètes plats et blêmes, des divans anguleux, aimables à l'œil comme des cercueils, et des tables oblongues où manger, sur des assiettes en losanges et des nappes en triangle, des ablettes au verjus, des salsifis farcis et des salades de bourgeons de micocouliers. O noble Gargantua! qu'eusses-tu fait de ces ustensiles et de ces mets esthétiques?

JUDITH CLADEL

UNE VISITE AU MUSÉE DU LUXEMBOURG

Le musée du Luxembourg a reçu récemment un « coup de toilette ». On a élagué certaines toiles qui criaient trop haut leur indigence, on a sorti des coins sombres plusieurs œuvres de mérite, on a remanié, d'après un ordre méthodique, le placement général : le tout sous l'intelligente et active direction de M. Léonce Bénédite. Et voici le musée de peinture moderne de l'Etat français devenu un lieu attirant et gai, où les bronzes, les marbres, les toiles, les dessins voisinent avec les objets d'art : grès, étains, verreries, ivoires, émaux, et avec les séduisantes médailles d'or et d'argent signées Roty, Chaplin, Charpentier, Dupuis. Cette réunion des arts divers — majeurs et mineurs pour respecter la classification adoptée, bien que la hiérarchie ne soit guère de mise en ce domaine — est d'un heureux effet et devait être imitée en Belgique où règnent encore au sujet de l'orgueilleuse supériorité des toiles peintes, bordées d'or, les préjugés les plus surannés.

Les audacieux ordonnateurs de nos musées dans leur dernier avatar, MM. Cardon, Robie et Wauters, ont, il est vrai, ébréché la citadelle en plantant parmi les faunes libidineux, les amours surpris et les illustrations nationales statufiées deux grands vases dont les émaux cloisonnés tranchent joyeusement sur la monochromie des marbres. Qu'on persévère. Et si l'on doute du résultat, qu'on aille voir au Luxembourg.

Ce qui nous attirait, ces jours-ci, en ces parages éloignés, c'était le désir de nous initier, par la vue des six œuvres de Gustave Moreau données à l'Etat par M. Charles Hayem, à l'art de l'illustre peintre dont la mort ouvre aux regards impatients un atelier strictement clos depuis vingt ans. On sait que l'artiste ne tolérait aucune visite dans son hôtel de la rue de Larochefoucauld. Que ses œuvres s'y accumulèrent depuis sa derniere apparition, en 1880, au Salon de Paris. Qu'aucun marchand ne possède aucune de ses toiles. On le sait, ou du moins cela se dit et se repète, et nous sommes disposé à le croire.

Les œuvres de Moreau offertes au Luxembourg ne sont point, il faut le confesser, parmi les meilleures inspirations de l'artiste. L'*Apparition*, aquarelle d'assez grandes dimensions qui montre Salomé dansant devant la tête pantelante de saint Jean, n'est, pensons-nous, qu'une réplique du même sujet. On ne peut se défendre d'en trouver l'exécution sèche, le dessin tâtonnant, le coloris artificiel et convenu. Les trois petites aquarelles réunies sur un panneau, entre la première et la deuxième salle : *Œdipe et le Sphinx*, le *Jeune Homme et la Mort*, et surtout la figure allégorique de Venise sur son lion (cette dernière plus que médiocre), nous paraissent, elles aussi, ne donner de l'art hautain du maître, dont les belles gravures de Bracquemond nous offrent de si émouvantes interprétations, qu'une idée amoindrie. Nous aimons, en effet, nous figurer Gustave Moreau revêtant ses compositions des somptueuses colorations qu'affectionnait Eugène Delacroix, harmonisant en bouquets éblouissants, en écrins prestigieux, les éléments des scènes mythologiques ou symboliques choisies, dessinant d'une main ferme, en contours précis, les figures légendaires auxquelles il infusait une calme vie intérieure, chargée de pensées et de rêves. Les trois aquarelles précitées, auxquelles il faut ajouter celle qu'on a placée parmi les dessins de Meissonier et qui est intitulée *L'Amour et les Muses*, n'accusent guère les qualités espérées. Une ombre de déception se glisse dans l'admiration prête à éclater. Si l'on ne connaissait du maître que ces pages indécises, dont le métier laborieux, le défaut d'harmonie, l'impersonnalité sont flagrants, on serait en droit de douter de la puissance d'un génie que certains proclament l'égal des plus grands.

Un petit panneau figurant le *Calvaire*, exquis de composition et de coloris, encore que l'influence des quattrocentistes y soit trop immédiate, rachète par le charme ingénu des attitudes, par l'expression des visages et des gestes, par les rapports délicats des tonalités, par le caractère tragique que l'artiste a su lui donner, l'impression hésitante que laissent les œuvres précédentes. Ici, le cœur a guidé la main. Et il n'est pas, en ce petit quadro

large comme un mouchoir de poche, un trait, un coup de pinceau qui ne décèle une réelle émotion.

Le *Calvaire* représente à lui seul beaucoup mieux, nous semble-t-il, l'artiste regretté, que les cinq aquarelles qui complètent le don de M. Hayem.

Mais il n'importe. Voici tiré un coin du rideau qui voilait le mystère d'une vie d'artiste. Bientôt s'ouvriront toutes larges les portes de l'hôtel de la rue Larochefoucauld. Et dès lors les œuvres de Moreau appartiendront à la critique et à l'histoire.

L'intérêt d'une visite au Luxembourg se double, pour nous qui avons toujours défendu avec acharnement les artistes d'avant-garde, du plaisir éprouvé en constatant que peu à peu ceux qui ont soulevé les plus véhémentes polémiques ont pris place à côté des maîtres consacrés. Nous retrouvons, en belle place, la plupart des peintres invités aux tumultueuses expositions des *XX*, quelques-uns avec celles de leurs œuvres qui firent hurler la critique et le public; certaine figure nue de Besnard voisine au Luxembourg avec la *Famille* d'Eugène Carrière, l'une et l'autre exposées aux Salons des *XX* (1889) et de la *Libre Esthétique* (1894). Et voici Cottet, Lerolle, Louise Breslau, Lebourg, Fantin, Ménard, Cazin, Welden-Hawkins, Charpentier, Carrière. Voilà Whistler, dont l'admirable *Portrait de ma mère* rayonne d'un éclat prestigieux, Watts, Sargent, Thaulow, Uhde, Liebermann. Des nôtres : Meunier, Baertsoen, Motte, Willaert, autour d'un des plus beaux Stevens qui soient. Et les impressionnistes, jadis si violemment pris à partie, désormais glorieux (qui ne se souvient des injures et des invectives essuyées par les premières toiles que Claude Monet exposa aux *XX*). La générosité du peintre Caillebotte a fait entrer au Luxembourg — de haute lutte, on le sait, contre la bureaucratie — trois Manet, parmi lesquels *Olympia*, huit Monet, sept Degas (ceux-ci fort bien exposés, et le méritant à tous égards : la *Danseuse sur la scène* et la *Danseuse nouant son brodequin* sont deux œuvres de premier ordre), six Renoir, deux Raffaëlli, des Pissarro, des Sisley, des Cézanne, des Cassatt, des Morisot. Enfin, les *Raboteurs de parquet* et un paysage de Caillebotte qui, s'il ne fut pas un peintre de génie, eut du moins le mérite de comprendre, d'aimer et de défendre avec énergie la génération contestée qui est aujourd'hui l'honneur de l'Ecole française.

Seurat et Signac, qui renouèrent et renouvelèrent en France la tradition de l'impressionnisme comme Van Rysselberghe le fit en Belgique, ne sont pas encore représentés au Luxembourg. Leur place y est marquée : ils y entreront quelque jour, car ils marquent une étape — et non l'une des moindres — de l'évolution historique de l'Art.

Un dimanche à la Grande-Jatte au musée du Luxembourg? Et pourquoi pas, s'il vous plaît? L'artiste chercheur, novateur, dont la belle santé intellectuelle décelait un parfait équilibre dans les facultés créatrices, se dépensa tout entier dans cette toile, qui résume les convictions et les principes d'art de sa laborieuse existence. Elle fut, au même titre qu'*Olympia*, que les *Casseurs de pierres*, un point de départ vers des terres inexplorées. Autour d'elle se groupa une jeunesse enthousiaste à qui la vision imprévue de Seurat ouvrit des horizons neufs. Signac, Luce, Cross, Angrand, et ce charmant et regretté Dubois-Pillet subirent directement son influence. Indirectement, une foule d'artistes français, y compris Henri Martin, bien qu'élève du très académique et pontifiant Jean-Paul Laurens. En Belgique, Van Rysselberghe, Claus, Heymans, Wytsman, Coppens et bien d'autres refuseraient-ils de proclamer qu'ils doivent à Seurat le rajeunissement de leur vision, la sérénité et la limpidité de leur coloris? Les œuvres des initiateurs, de ceux qui, jalonnant la route ardue de l'art, indiquent comme Seurat les chemins inconnus, doivent être choisies, de préférence à toute autre, pour composer les collections publiques. Elles montrent les liens qui rattachent l'une à l'autre les manifestations multiples de l'activité artistique. Elles servent à établir l'ascendance des artistes d'aujourd'hui, à rattacher ceux-ci aux anciens. Elles font partie du patrimoine collectif des nations.

OCTAVE MAUS

MAX ELSKAMP

La Louange de la Vie. Paris, *Mercure de France.*
Enluminures. Bruxelles, Paul Lacomblez.

Si l'œuvre d'Émile Verhaeren compte beaucoup d'admirateurs, celle de Max Elskamp compte beaucoup d'amants. L'une, en effet, remplit d'une stupeur sacrée, parce qu'elle est effroyablement forte, sonore et énorme, tandis que l'autre ravit d'une façon délicieuse, par sa tendre bonté, sa douceur, son angélique simplicité.

Dominical jadis nous attendrit. *Salutations dont d'angéliques* nous remplit d'espoirs. *En symbole vers l'Apostolat* nous réconforta. *Les Six Chansons de pauvre homme* embellirent chacun des jours de nos semaines. Mais le charme de ces quatre poèmes est doublé par leur réunion en un seul volume, sous le titre qui les éclaire de *Louange de la Vie*. Maintenant seulement nous en comprenons la haute portée, nous en savourons pleinement la beauté pleine de grâce.

Nous avons entendu des gens prétendre que ce poète était un mystique, un enfant de chœur aux prières originales, et rien que cela. D'autres leur répondaient qu'il n'était qu'un poète humain. Il est bien certain aujourd'hui que les uns et les autres avaient tort et raison. Car Max Elskamp est à la fois humain (c'est-à-dire irréligieux, dans un certain sens : adorateur des hommes plus que de Dieu), humain par sa conception de la vie, et mystique de goût, de vision, d'images. Anges, Vierge Marie, clochers, ne sont certes que des apparences. Il faut être aveugle pour ne pas voir que c'est l'amour, l'esprit et la chair, la vie et la mort, les travaux, les peines et les jeux des hommes, les fleurs et les fruits de la terre qu'exalte sa joyeuse poésie. On l'a comparé aux Gothiques; or, il en est très éloigné; il fait davantage penser à Henri de Brackeleer et à Breughel qu'à Patenier, Metsys ou Van Eyck.

Mais qu'il parle religieusement, voilà qui est incontestable! Ses livres sont des évangiles persuasifs. Lui-même nous apparaît comme un Jésus-Christ souriant.

Marie, à qui sans cesse il s'adresse, n'est pas la mère de Dieu, mais la Vie.

> Les belles flammes sont descendues,
> et voici mon Nouveau Testament
> de vie, dans les choses ingénues...

Et il enseigne que souffrance et joie se marient dans le cœur des hommes. Il leur conseille d'être bons, d'être doux, de bien s'entr'aimer, d'avoir confiance fidèlement :

> Puis c'est aussi par deux, par trois,
> bouches mourantes et sans voix
> pour se plaindre de leur calvaire.
> Et c'est alors grande misère.

Il a à peine chanté cela qu'il chante ceci :

Mais joie de mon cœur réjoui
— elle est si bonne cette année —
mais joie, pour la faim, j'ai des fruits

que printemps très doux a noués.
Et, pour la soif aussi, des puits
d'eaux heureuses de se donner.

Il est agréable qu'à notre oreille résonne cette voix de vérité. Certains se lamentent : « Que la vie est amère! Nous désirons la mort et le néant. Il n'y a que trois choses qui nous plaisent : pleurer, tout casser, disparaître... » D'autres crient cependant d'une voix éclatante : « Elle n'est que délices, l'existence humaine! Les coupes débordent, tout rit, tous sont bons. Ah! vivre! » Esprits absolus, écrivains subjectifs, volontairement loin de l'humble si belle réalité, bientôt on ne les écoutera plus. — Et ce jour-là on comprendra l'enseignement profond que renferment les modestes et candides chefs-d'œuvre de Max Elskamp.

Alors on lui rendra justice en tous points. On dira : « Tiens! ce petit poète était un grand poète! Oh! Tiens! c'était aussi un grand philosophe! Comment! Mais c'est, après Verlaine, le plus adorable musicien que de notre vie nous ayons entendu. »

On aura raison. Ecoutez donc :

Puis violon
haussé d'un ton
— c'est dans le cahier à chanter —
alors le très vieux boulanger
qui bat sa femme
nue corps et âme,

et violon
baissé d'un ton,
c'est le soleil avec la pluie,
emménageant la diablerie
d'une kermesse
sans cloche ou messe.

Puis violons
trop doux et bons
aux maisons de mauvaises vie,
c'est à l'amour, jusqu'à la lie,
les matelots
suivant leur lot;

et violons,
accordéons,
et musiques à l'unisson
des couteaux en l'honneur des femmes;
lors c'est chanson
à fendre l'âme.

On verra aussi que nul ne fut peintre et imagier d'une façon plus exquise, plus lumineuse et plus naturelle. — Car écoutez encore ceci :

Et connais-tu Marco la Belle,
et nonne voulez-vous danser,
et c'est le Lys de la venelle,
que l'on dit ici en été,

et puis encor, quand il fait froid,
les pauvres Deux enfants de Roi
qui s'aimaient tant que c'est vraie croix
les chanter, même à basse voix.

Mais connais-tu la ritournelle
qui fait rues pleines et gens soûls,
en Flandre toute aux hirondelles
quand les Géants sortent en août,

et puis encor la bienheureuse
chanson si douce où c'est, de nuit,
passant sous la fenêtre heureuse,
l'eau complice du bon ami;

or, connais-tu — c'est la plus belle —
Anna-la-Lune avec ses pies?
Mais alors chantent aux ruelles
les enfants autour des bougies.

Et ce poème-là nous montre enfin combien Max Elskamp aime et comprend et sait exprimer sa belle terre natale flamande, les hommes, les légendes qu'elle produit.

Des qualités de ce poète c'est la dernière que je vous signalerai, mais ce n'est pas la dernière qui soit. En vous promenant dans ses jolis jardins, vous découvrirez bien des fleurs dont je ne vous ai pas parlé. Ce seront peut-être les plus belles. Je vous en prie, promenez-vous-y!

HENRI VANDE PUTTE

L'ESTHÉTIQUE DE LA NATURE

Nos Arbres.

Nos arbres! Encore nos arbres! Nous ne saurions assez défendre nos arbres! Partout, du reste, la Croisade est prêchée et nous finirons bien par inspirer à tous le respect des arbres, ces organes charmants de Beauté, ces producteurs de joies paisibles, ces dessinateurs et ces coloristes inconscients.

Mais il faut, pour cela, corriger nos gouvernants de la confiance qu'ils ont en leurs sous-ordres. Ce que ceux-ci, pris dans les vieilles routines barbares et dans leurs complaisances pour les paysans qui en sont encore à croire que les arbres des routes sont leurs ennemis, ce que ceux-ci, disons-nous, font accroire de calembredaines au ministre est déplorable. En voici un exemple pour les ravages accomplis sur ce qui fut l'incomparable avenue connue sous le nom de Napoleonsche Steenweg, entre Lanaeken et Maeseyck, où l'on a accompli de tels stupides ravages que cette fois quelques campagnards eux-mêmes, privés de la plus grande beauté de leur canton, se sont mis à hurler.

Le ministre, l'excellent et affable M. De Bruyn, avait été saisi d'une réclamation contre le vandalisme de ses subalternes, incessamment préoccupés de faire recette pour le Trésor, en vendant les arbres. (N'ont-ils pas un denier de recette? Ceci expliquerait bien des choses.)

Voici la réclamation, puis la réponse.

La route de Lanaeken à Maeseyck, ornée de deux belles rangées d'arbres : d'ormes, de frênes et de rares peupliers, était la plus belle œuvre artistique naturelle de la Belgique.

Cette route incomparable est devenue un vrai désert et nous ne pouvons la parcourir sans avoir les larmes aux yeux, des larmes de regret mais aussi de colère et d'indignation contre les destructeurs de la plus belle œuvre d'art de la vallée de la Meuse.

En moins de six ans — depuis 1890 jusqu'en 1897 — on a abattu *mille quarante-trois orbres* entre Neerhaeren et Eelen.

Mais comme si on avait conscience du crime commis, on n'a pas osé immoler quelques victimes : les arbres placés dans le voisinage de Maeseyck et Lanaeken; dans la crainte sans doute que les habitants de ces importantes localités n'eussent trop violemment protesté contre les actes de vandalisme ou peut-être aussi pour les habituer doucement à l'idée du sacrifice qu'ils auront à subir.

Nous ne parlons pas des deux cent soixante peupliers abattus le long du canal entre Lanaeken et Neeroeteren.

RÉPONSE

J'ai l'honneur de vous faire connaître que tous les abatages autorisés depuis quelques années l'ont été ensuite de vives réclamation

formulées par des propriétaires riverains, de la construction de la ligne vicinale de Tongres à Lanaeken, de l'état de certains sujets mutilés par le vent, frappés par la foudre ou tombant de vieillesse, et ce, notamment, en ce qui concerne les arbres vendus le 24 décembre 1895, le 22 septembre 1896 et le 9 décembre 1897. Une nécessité absolue commandait ces abatages.

Le confiant Ministre se borne à signer ce que lui disent ses employés. Si ces dires étaient vrais, la réclamation ci-dessus ne serait pas venue du Limbourg même. La vérité est qu'on abat les arbres *sans nécessité*, prématurément, stupidement, barbarement. Nous avons pu le voir aux portes de Bruxelles. La magnifique chaussée de Flandre, actuellement garnie de deux rangées de manches à balai malingres, petits hêtres rouges et petits érables à peine sortis des pépinières et qui mettront cinquante ans à devenir quelque chose, était ornée d'ormes superbes. Sous prétexte de vétusté on a abattu ce qui était une royale entrée de capitale. Mais on en a laissé aux abords du cimetière quelques-uns qui attestent ce qu'étaient les autres et l'odieux du massacre. Que le Ministre aille voir; il apprendra comme on se f...iche de lui et quels gâcheurs de paysage sont les personnages auxquels est confié le soin des routes!

Les nouveaux autels à l'Église du Sablon.

L'*Art moderne* a publié dans son numéro du 19 juin dernier (p. 201) un article relatif aux nouveaux autels de l'église du Sablon, à Bruxelles.

On nous informe que les nouveaux autels ont tous été dessinés par l'architecte de la restauration de l'église, M. Van Ysendyck, membre de la commission royale des monuments. Ils ont été exécutés par des artistes dont le choix a été soumis à cet architecte et approuvé par lui. L'artiste qui a sculpté les trois autels actuellement placés est celui que M. Van Ysendyck avait présenté dès l'origine comme étant le mieux à même d'exécuter ces travaux. Le conseil de fabrique, pas plus que l'honorable curé de Notre-Dame, ne mériterait, à ce qu'on nous écrit, aucun reproche. Ils se déclarent disposés à s'entourer de toutes les lumières et de toutes les garanties pour meubler l'église d'une manière digne de sa beauté artistique.

***

C'est donc M. l'architecte Van Ysendyck qu'on met en cause et à qui l'on endosse la responsabilité des horreurs qui présentement déshonorent l'église. Car ce sont d'indiscutables horreurs! Tout ce que l'amour vulgaire du clinquant et du plus archi-mauvais goût en fait de bondieuseries peut accumuler. M. Van Ysendyck est un artiste de grand talent. Eut-il un jour d'aberration? Ou s'est-il incliné devant une opiniâtreté insurmontable? Qu'il s'explique. Mais il est inadmissible que de pareilles sottises s'accomplissent sans de virulentes protestations alors que partout l'Art chez nous prend une si belle place dans les préoccupations. L'église du Sablon est un chef-d'œuvre de grâce et sa restauration extérieure se fait avec un souci et une science rares. Il ne faut pas qu'à l'intérieur elle subisse des maléfices aussi choquants. Du reste, ce n'est pas le seul qu'on y rencontre : il s'y trouve actuellement, en belle place, une affiche du XXIe Congrès eucharistique, étalée bêtement, qui fait frémir et dénonce à son tour l'état d'esprit de ceux qui ont la charge courante de conserver à l'édifice sa beauté et son harmonie.

THÉATRES

Théâtre Molière : « Le Grand Mogol. »

Sur la petite scène du théâtre Molière défilent, depuis samedi, pour la plus grande joie des bonnes gens de la chaussée d'Ixelles, le mignard prince Mignapour, la douce et rieuse Bengaline, et le joyeux Joquelet, et le caricatural Crackson, et le sénile Nicobar, et tous les fantoches de l'aimable opérette qui valut il y a quelque dix ans à Mlle Clara Lardinois, au défunt théâtre de la Bourse, en même temps qu'un succès éclatant, un prix de beauté qui n'eut pas moins de retentissement.

Les vieilles pièces sont parfumées de souvenirs, parées de tout ce qu'y ajoutent les événements à travers lesquelles elles ont égrené leurs refrains. C'est ce qui explique le plaisir qu'on éprouve à les réentendre. « Si *Peau d'Ane* m'était conté... » Le *Grand Mogol* a donc brillamment réussi. Gaiement interprétée par un bon ensemble d'artistes recrutés par M. Darman et parmi lesquels il faut citer Mmes Maria Girard et Néris, MM. Sylvain et Bayard, sans oublier l'excellent impresario de ce spectacle d'été, la verve et la bonne humeur d'Audran ont retrouvé leur vogue d'autrefois.

Et l'on ne manque pas un soir de bisser et de trisser les couplets célèbres :

C'est le vin coquet, le vin clairet
Dont les tasses sont pleines,
C'est le vin si gai, si distingué,
Que l'on boit à Suresnes...

Théâtre de l'Alhambra : « Le Diable. »

Tandis qu'à l'extrémité Est de Bruxelles règnent le rire et la gaudriole, l'horizon dramatique Ouest est couleur d'encre et de nuit. On accumule sur la scène de l'Alhambra les noirceurs et les récits lugubres. L'histoire de tous les crimes célèbres, des erreurs judiciaires les plus pathétiques alterne avec les produits de l'imagination des dramaturges ivres d'assassinats, d'arrestations mouvementées, de séquestrations arbitraires. Le poison, le sang, la geôle, le billot sont les accessoires obligés de toutes les pièces que M. Calvin offre en pâture à l'avide curiosité de la foule. Et celle-ci se jette avec frénésie sur cette littérature spéciale, conspue le traître, pleure sur les malheurs de la victime innocente, s'exalte au triomphe de la vertu. Dans ces sortes de drames, le spectacle est bien plus dans la salle que sur la scène. Et rien n'est plus intéressant que de suivre les mouvements passionnels du public, attentif et conquis, suspendu aux lèvres des artistes, toujours prêt à siffler ou à applaudir.

Le légendaire comte de Saint-Germain, le bon Diable guérisseur, bénisseur, oculiste et occultiste, héros bienfaisant du drame de MM. Delacourt et Lambert Thisboust, a, d'emblée, séduit les spectateurs. Et l'on ne se lasse pas d'admirer son audace désinvolte, de s'indigner lorsque des sbires le mettent aux fers au moment où il allait rendre la vue à l'infortunée Jeanne, de se réjouir de son évasion périlleuse...

Tout se termine le plus heureusement du monde, faut-il le dire? La cruelle marquise Appiani devient folle, c'est bien fait! Et Jeanne, guérie de la cécité dont elle était affligée, épouse son cher Marcel, Dieu soit loué! en même temps qu'elle retrouve son père en la personne de Saint-Germain-le-Diable, le bon Diable, alleluia!

MM. Calvin, Soyer, Maurel, Deschamps, Mmes Meynier et Dangely jouent et miment tout cela avec conviction, dans le ton et sur le mode qui conviennent.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Musique de chambre. Professeur : Mme DE ZAREMBSKA.— 1er prix, Mlles Boussart et Couché; 2e prix, Mlle Sage.

Harpe. Professeur : M. MERLOO. — 1er prix, Mlle Bournons ; 2e prix, Mlle Cremer; accessit, Mlle Di Ayevedo-Machado.

Piano (hommes). Professeur : M. DE GREEF. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Mousset; 1er prix, M. Minet ; 2e prix, M. Hoyois.

Piano (jeunes filles). Professeurs : MM. GURICKX et WOUTERS. — 1er prix avec distinction, Mlle Camille Devos ; 1er prix, Mlle Fontaine; 2e prix avec distinction, Mlle de Zarembska; rappel avec distinction du 2e prix, Mlle Janssens ; 2e prix, Mlles Van Looveren, De Broeck et Vermeulen; 1er accessit, Mlles De Helly, Hoffmann et Lombaerts; 2e accessit, Mlles Tambuyser et Standaert.

PRIX LAURE VAN CUTSEM : Mlle Eggermont.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Fontaine monumentale de M. Desenfans (2).

Adoptant les conclusions de l'État, le tribunal de commerce a débouté le sculpteur Desenfans de son action en dommages-intérêts. En accordant aux artistes la gratuité de transport pour les œuvres qu'ils destinent aux expositions, l'administration des chemins de fer décline toute responsabilité au sujet des accidents éventuels. Le règlement le dit en termes formels. L'État n'est donc pas tenu à indemniser le demandeur pour le bris de la *Fontaine aux satyres*.

M. Desenfans a interjeté appel de cette décision.

PETITE CHRONIQUE

Les organisateurs de la manifestation projetée en l'honneur de M. le bourgmestre Buls, réunis mardi dernier en assemblée générale, ont définitivement adopté le projet d'ériger sous les arcades de la Maison de l'Etoile, rue Charles Buls, un monument qui perpétuera le souvenir de l'excellent maïeur de Bruxelles. L'exécution sculpturale en a été confiée à M. Victor Rousseau. M. Horta s'occupera de la partie architecturale. Le peintre Ciamberlani est chargé de décorer à fresque le fond sur lequel sera érigé le monument.

Le comité nommé par le gouvernement pour l'organisation des expositions de Saint-Pétersbourg et de Moscou vient d'envoyer ses invitations aux artistes. L'Exposition de Saint-Pétersbourg s'ouvrira le 24 novembre au Palais de la Société impériale d'encouragement des Beaux-Arts, Grande Moskaïa, 32; celle de Moscou, le 7 janvier 1899, au Palais du Musée Strogonoff. Les œuvres soumises au jury devront être déposées du 1er au 5 octobre au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, et l'envoi en sera annoncé avant le 25 juillet au secretaire, M. de Meurisse, rue Impériale, 30, à Schaerbeek. Les artistes invités sont priés d'indiquer, par un numérotage spécial, celles de leurs œuvres qu'ils préféreraient exposer dans le cas probable où le Comité serait obligé de réduire leur nombre.

M. Alphonse Lévy, le peintre bien connu des scènes juives, ouvrira prochainement à Bruxelles, au Cercle artistique, une exposition de ses lithographies et dessins.

C'est aujourd'hui dimanche que s'ouvre à Anvers, au Palais des fêtes de la Société royale de Zoologie, l'Exposition des Beaux-Arts annexée à l'Exposition d'horticulture organisée par la Société royale d'horticulture et d'agriculture. Cette exposition sera clôturée le 10 juillet.

Petites nouvelles des ateliers de statuaires bruxellois :

M. Paul Du Bois vient d'achever la maquette du monument Frédéric de Mérode que lui a commandé la Ville de Bruxelles pour décorer la place des Martyrs. Le comte Henri de Mérode, ancien ministre des affaires étrangères, petit-neveu du célèbre patriote, s'est rendu la semaine dernière dans l'atelier de l'artiste et a été extrêmement satisfait du projet de M. Du Bois. La visite des membres du conseil communal aura lieu prochainement.

La question de la *Folle Chanson* est résolue. A l'unanimité moins une voix, le conseil communal a décidé l'acquisition de l'œuvre de Jef Lambeaux, qui sera placée au square Ambiorix.

M. Julien Dillens a terminé la maquette de l'applique en bronze destinée à perpétuer la mémoire d'Evrard t'Serclaes. L'œuvre, qui se compose de trois bas-reliefs superposés rappelant les principaux épisodes de la vie de l'échevin et surmontés d'une figure équestre du héros populaire, sera fixée dans un des panneaux de la Maison de l'Étoile. L'encadrement, dans le style du XVIe siècle, est formé d'attributs guerriers, d'emblèmes patriotiques, etc.

M. Omer Dierickx vient d'être nommé professseur de la classe de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain en remplacement de M. Constantin Meunier, démissionnaire.

DOCUMENTS A CONSERVER :

Le *Balzac* de Rodin ?

« Il s'agit d'un ignoble et dément cauchemar de plâtre, d'une impuissante et infatuée ébauche, quelque chose d'impur et de bouffon qui tient du porc et du phoque, confusément amalgamés..... »

Signé JEAN DELVILLE dans la *Ligue artistique* (18 juin 1898).

En souscription à la *Revue nouvelle*, 169, avenue de la Couronne, à Bruxelles, les *Ailes de gaze*, poèmes par M. Gaston Heux. Édition de luxe, fr. 2-50; édition ordinaire, 1 franc.

Un drame d'Ibsen datant de 1857 et intitulé *Olaf Lilje Krans* vient de paraître en allemand. Ce drame, dans lequel se révélait déjà le génie d'Ibsen, mal affranchi, dit-on, de l'influence des vieux poèmes scandinaves, fut représenté jadis au théâtre de Bergen. Chose bizarre, le texte norwégien n'en a jamais été publié.

Une ancienne et charmante affiche de Jules Chéret : *Cadet Roussel*, qui est devenue introuvable; le *Napoléon* d'Eugène Grasset, annonçant une vie illustrée du grand empereur, publiée daus le *Century Magazine*; une affiche allemande d'Otto Fischer, pour une imprimerie artistique de Dresde; enfin, la *Prière de la Vierge d'or*, de l'artiste américaine Miss Ethel Reed, tel est le sommaire de la livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche*.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, l'Association chorale du Nord de l'Amérique ayant son siège à Cincinnati (Ohio, États-Unis), ouvre un concours entre les musiciens de tous les pays, pour la composition d'un chœur destiné à commémorer l'événement et qui sera exécuté par toutes les associations chorales réunies de Cincinnati (quinze cents chanteurs), le jour de la fête jubilaire. Le vainqueur recevra un prix de mille dollars (5,000 francs), généreusement offert par M. F.-H. Alms, citoyen de Cincinnati. L'œuvre devra être écrite pour soli, chœur orchestre, et pourra durer de quarante à soixante minutes. Le texte devra être en allemand ou en anglais et traiter la glorification de l'art en général et de la musique en particulier.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. H.-G. Eisenlohr, président du Comité des fêtes, 1213, Elmstreet, à Cincinnati, Ohio, U. S.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

(2) Voir notre numéro du 19 juin dernier.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, *avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons* — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART — ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 28. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 10 Juillet 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Les Entraves. — Francis Jammes. *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir.* — Réformons d'Académie. — Les Lundis littéraires du théatre du Parc. — Encore la forêt de Soigne. — Théatre de l'Alhambra. *Le Crétin de la Montagne.* — Les Concours du Conservatoire. — Accusés de réception. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

LES ENTRAVES

Suivre le mouvement intellectuel, se trouver sur la route de l'Inconnu aux premiers postes d'observation ne fut jamais un besoin plus ardent, plus impérieux qu'à notre époque de vie intense, agitée, enfiévrée. Certes, à ceux qui sont mordus du désir de savoir sont réservées de pures jouissances, mais telle est maintenant l'acuité de ce désir qu'il confine à la névrose, qu'il engendre le malaise, l'inquiétude, la souffrance. L'effort intellectuel est considérable, persistant. L'envol des idées est comme une nuée, une myriade d'oiseaux dont nous aimons à suivre le vol rapide. Toujours la faim, la soif insatiable de connaître les mystères de la vie, les ténébreuses lois de l'âme, les secrets de l'art. Le pain et l'eau ne sont pas plus nécessaires à l'entretien, au renouvellement du sang que l'aliment intellectuel à la conservation, à la sustentation de l'être moral, à cette vie intérieure plus précieuse que la vie animale.

Communément on pense que la mort est la seule et inévitable cause de leur disjonction ; on les conçoit jusqu'à ce moment étroitement unies, inséparables. Cependant les âmes à la fois sensibles et fortes savent — longtemps avant ce grand événement où viennent aboutir, en lequel se résument les préoccupations de l'Humanité — se dégager des ambiances matérielles, sortir de la couche nébuleuse où s'éteignent malheureusement la plupart des êtres, se créer une existence spirituelle indépendante, prendre leur essor à la recherche du Beau et de la Vérité. Sans doute devront-elles encore subir les entraves sociales, mais toute leur énergie tendra à s'affranchir du joug, de la servitude du corps ; leur vaillance, leur confiance en elles-mêmes auront raison des obstacles dressés sur la route. Et les plus vaillantes se chargeront de la laborieuse mission de s'y placer aux avant-postes pour faire le coup de feu et maintenir le passage libre.

Arrivés au pays de l'Idéal, examinons si l'étude des phénomènes psychologiques, si l'analyse des œuvres artistiques et littéraires peuvent enfanter des méthodes, des règles en vue de l'enseignement, de l'édification d'œuvres nouvelles ; s'il est rationnel d'élaborer des définitions, d'établir des théories d'art, de rendre le Passé solidaire de l'Avenir.

Inutile de rappeler l'une ou l'autre des définitions bien connues de l'Art; nous avons la conviction que les meilleures, devenues célèbres, sont imparfaites et qu'aucune autre ne sera, dans sa concision obligée, assez exacte, assez étendue, assez subtile. Une philosophie donne-t-elle une définition satisfaisante de l'Ame? Or, celle-ci est la *source* de l'Œuvre. Ensemble elles manifestent en une union parfaite. Nous avons de l'une et de l'autre l'idée, le sentiment juste, non par les définitions, mais par l'aperception interne. C'est évidemment la preuve que le monde immatériel ne connaît d'autres souveraines que la Pensée et le Sentiment.

Avançons dans la pénombre; l'Humanité explore en des voyages séculaires l'empire illimité du grand Inconnu. Il est peuplé de millions, de milliards d'âmes, frustes ou raffinées, humbles ou fières, tristes ou joyeuses. Saluons les plus nobles, les âmes lumineuses, qui dissipent la pénombre et continuons notre marche en avant. Elles réapparaîtront sous des aspects divers. Pourquoi donc en les quittant avons-nous la certitude de ne plus en rencontrer de semblables? Plus loin nous en verrons d'autres, puis d'autres encore, à l'infini. Et toutes se meuvent, passent sous l'impulsion de lois que nous prétendrions expliquer!

Considérons seulement l'une d'elles, tâchons de pénétrer sa complexité. Voici la nôtre, celle que nous connaissons le mieux. Quelle abondance d'émotions, de sentiments qui sympathisent, se marient, se heurtent, unions et conflits dont naissent la quiétude, la paix, le trouble, la passion, l'orage. Et les assauts répétés de la chair contre la volonté et la raison, la lutte aux heures de détresse!

L'âme n'est-elle pas comparable à la région céleste où règnent les vents, tantôt paisibles, tantôt violents, doux ou âpres, actionnés par les rayons du soleil qui condensent ou raréfient l'atmosphère; des vents cherchant sans cesse à s'équilibrer, amenant ou emportant le nuage clair, le nuage sombre. A propos de ces phénomènes atmosphériques, qui dira leurs multiples impressions sur nous, l'influence sur nos actes d'une journée de gai soleil, d'une journée de triste pluie?

L'œuvre d'art est, sous une manifestation qui touche nos sens, le rappel, la nouvelle expression d'une de ces innombrables émotions, d'un de ces innombrables sentiments; sa beauté se mesure au degré de leur intensité et de l'impression qu'elle produit sur nous. Cette œuvre, on veut la faire naître par des théories, on veut nous l'expliquer par des définitions! Quelle aberration!

Oui, il est des artistes, des esprits supérieurs, doués du don devinatoire, qui réussissent, perçant la pénombre de leurs yeux divins, à distinguer dans l'obscurité; des âmes admirables! Ceux-là seuls pourraient *théoriser;* trop clairvoyants, avec l'intuition que leur faculté ne saurait s'étendre aux âges futurs, ils s'abstiennent. Quelle leçon pour les pédants et les académies!

Et la mobilité du sentiment, avec mille nuances entre les extrêmes! C'est une impression d'hier que je rapporte ici. Deux jeunes poètes écrivent en termes émus, éloquents, leur confession d'amour. L'une est celle d'un païen, voué corps et âme au culte d'Aphrodite; la seconde, celle d'un désillusionné qui se lamente sur le néant de l'amour. Deux états d'âme différents, opposés, qui doivent s'expliquer par des particularités. Après ces appréciations contraires, l'une glorifiant, l'autre maudissant l'Amour, celui-ci reste debout, indestructible.

Sans doute il est possible d'observer, de synthétiser les événements, d'écrire l'histoire de l'Humanité et de découvrir les grandes lois physiologiques qui conduisent les peuples, les races à travers les siècles; de chercher à pénétrer les causes d'évolution des idées, les caractéristiques des œuvres groupées par des affinités; d'étudier la corrélation de ces lois, de ces causes et de ces caractéristiques avec les événements en général; c'est la mission du Penseur, du Critique. Leur travail, en ce qui touche les Beaux-arts et la Littérature, ne saurait par inductions et déductions prévoir les œuvres de l'avenir, celles-ci devant fatalement différer des œuvres existantes, différer les unes des autres; tout ce qui reste à accomplir devant incontestablement, sous peine de dépréciation, ne pas ressembler à ce qui a été fait.

Au surplus, la grossière erreur, le non-sens, la contradiction de réserver des louanges pour l'originalité de l'œuvre et de vouloir en même temps la régenter!

Faut-il dire aussi notre intérêt spontané à la vue, à la lecture d'œuvres empreintes de naïveté, de sincérité, malgré leur incorrection?

Pour les raisons que nous venons d'exposer, nous serions peu attiré par ce nouveau livre : *Qu'est-ce que l'Art?* s'il ne sortait de la plume de Tolstoï, si nous n'espérions y glaner à côté de la définition, y trouver plus que le titre promet.

Pour ces mêmes raisons nous estimons que les querelles des écoles, les divergences des doctrines littéraires et artistiques sont sans aboutissement. Au congrès récent où se réunissaient les défenseurs de l'Art pour l'Art, du Naturisme, de l'Art social, de l'Art pour Dieu, les orateurs en présence n'ont pu se convaincre, s'appuyant chacun sur une idée préconçue; ils ont pu faire des adeptes uniquement par sympathie, homogénéité de sentiment ou de croyance.

Notre conclusion pratique, c'est l'abandon de ces longs et stériles débats qui résorbent une partie de l'effort intellectuel.

L'Art est une manifestation psychologique, prodigieuse de variété, perpétuelle, immortelle; il dédaigne les théories, les règles; il ne souffre pas de tutelle.

Souverain Maître, il l'est, toujours ; nous n'avons pas à le commander, nous devons nous incliner devant lui. Il ne sourit qu'à la devise *Liberté*. Vivons de la vie exubérante, aspirons le parfum des fleurs qu'il cueille au long du chemin ; contemplons les paillettes d'or et les diamants que sa puissance ravit au soleil.

FRANCIS JAMMES

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir (1888-1897). In-12, 345 pages. Paris, Société du *Mercure de France*.

Voici, à mon sens personnel et fragile, un des très rares livres, non de versification (qu'importe la versification, aussi correcte soit-elle, quand elle n'est pas le vêtement de la poésie ?), mais de vraie Poésie parus en ces derniers ans, féconds pourtant en tentatives curieuses et louables assurément. Mais combien stériles, ces tentatives, ces poussées, ces efforts, en réussites suffisantes pour satisfaire les âmes avides de ces caractéristiques essentielles du « Vers » au sens exact et enchanteur du mot : l'Émotion, l'Humanité, l'Image, et surtout la Musicalité se décomposant en ces caresses : le rythme, la cadence, l'assonance discrète, la sonorité ou la douceur des syllabes et des mots ! Car, hélas ! malgré la liberté soudaine et heureuse accordée au vers par les hardis novateurs, que de simples fabricateurs d'artificiel en des phrases d'où la Mélodie harmonieuse et charmeuse est absente, où l'Image se traîne en des conventions éreintées, où l'Emotion disparaît sous les combinaisons froides du littérateur, où l'Humanité est remplacée par l'effervescence des sentiments factices, des amours imaginaires et des passions non éprouvées. Oh ! que de Littérature ! de Littérature ! de Littérature !

Francis Jammes se raconte ici lui-même, semble-t-il, en dix années de son existence, de 1888 à 1897. Il vit là-bas, là-bas, très loin, me dit-on, à Orthez, non loin des Pyrénées sauvages et ensapinées. Cent treize circonstances, cent treize anecdotes de vie, de vraie vie quotidienne et courante, ont excité chez lui le sens génésique de la Poésie, et, s'y abandonnant librement comme à une fonction naturelle, exaltante et noble, il a soupiré, confessé au dehors, simplement, en une versification ingénieuse, ingénue et vibrante, le phénomène psychique qui s'éveillait en lui. Sans recherches, sans effets laborieux, sans rhétorique surtout, dans la joie et la confiance d'une âme qui croit qu'elle fait assez en se livrant telle qu'elle est, il a noté, comme on noterait les chants d'oiseaux jaillissant au feuillage des forêts, les murmures instinctifs, les cantilènes spontanées et caressantes qu'il entendait au fond de lui-même, ne se préoccupant ni de l'insignifiance, ni de la grandeur du sujet, ni d'aucune règle, ni d'aucune discipline prosodique. Trouvère, il a fredonné ses vers comme un musicien fredonne les airs qui, surgissant en lui, s'accommodent aux nuances de ses sentiments et aux multitudineuses variétés de l'ambiance, joie, chagrin, affection, impressions de couleur, de lumière, de sympathie, de douleur, de rire, de souci. Une « phonographie » du cœur vibrant au choc rythmique de la Vie.

Depuis l'à jamais regretté Jules Laforgue on ne vit une plus douce, plus rieuse, plus tendre adaptation du langage aux émotions subtiles de la conscience humaine contemporaine, cherchant à formuler, sans rien enlever de leur velouté et de leur tremblance, les délicates et confuses émotions de la sensibilité excitée par le déroulement inévitable des choses. Avec une merveilleuse finesse, avec un sens adorable du choix, le Poète chante, décrivant, pleurant, se moquant, priant, soupirant, s'exaltant, dépliant et trouvant, au milieu de l'infini des détails, les parcelles précieuses qui parfument la vie de Beauté et la révèlent telle qu'un immense réceptacle d'Idéal, partout présent, mais presque toujours dissimulé : la *Belleza del mundo*, comme disait monseigneur Léonard. On peut découvrir (et c'est le Poète qui découvre) le précieux métal dans les choses les plus simples, dans l'ordinaire, en apparence vulgaire, de l'existence, dans les banalités dédaignées par les dangereux lyriques, et, se relevant de la position courbée de chercheur, de mineur, le hausser et le rendre visible pour tous, voire pour les plus humbles et les plus dédaignés, surtout pour les plus dédaignés et les plus humbles, en une langue enfantinement virile, adorable de souplesse adaptée, elle intelligible aussi pour l'universalité des cœurs. Ah ! la théorie de l'Art pour l'Elite ! Ah ! la prétendue aristocratie des Intellectuels ! Quel coup de sabot, ce livre, dans la giberne de ces insupportables et prétentieux raseurs !

Verlaine, dans vingt vers à jamais célèbres, qu'il crayonna, pensif, à la lecture des premières poésies de Jules Laforgue apportant tout à coup dans la vieille prosodie française les courants d'air sain de la liberté et de la musicalité, a concentré, comme en un flacon de rare essence, les préceptes de cet Art neuf qu'il regrettait de ne savoir suffisamment pratiquer lui-même, englué qu'il était, par une déjà trop longue accoutumance, aux traditions versificatoires de l'ancien régime cher au Parnasse, dont Boileau, le froid et conforme Boileau, fut le législateur ! Jamais on ne répétera assez ces conseils péremptoires où la raison la plus profonde s'habille des colifichets d'une raillerie charmante, selon la manière inimitable de ce doux philosophe railleur :

De la Musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

O qui dira les torts de la rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la rime assagie...
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

De la Musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin,
Qui va fleurant la menthe et le thym.
Et tout le reste est littérature !...

Francis Jammes semble s'être incarné en ces préceptes jolis et de subtilité puissante. Pas une des pièces de ses *Angelus* qui n'y soit doucement et séductricement soumise. Il promène sa fantaisie émue sur tout ce qui l'environne et raconte ce qui surgit en lui d'idées et d'émotions à la vue d'un pauvre pion de collège, ou lorsqu'il rêve à ce que fera sa petite amie après sa mort. Il parle d'une maison qui serait pleine de roses et de guêpes. Il explique qu'il aime l'âne si doux ou ce qu'il entend dans le silence, une hirondelle qui fait un bruit dans l'azur, deux sabots qui traînassent dans la rue, le bruit tremblé des chaînes dans l'étable,

l'après-midi d'un dimanche, la Sainte-Virginie, un voyage à Lourdes, un berger avec un parapluie bleu, des troupeaux silencieux et sales, des vêtements qui sentent le fromage, un grand repas de Sindbad le marin à Bagdad. Puis les travaux des pauvres gens de village :

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands :
celui qui met le lait dans des vases de bois,
celui qui cueille les épis de blés piquants et droits
celui qui garde les vaches près des aulnes frais,
celui qui fait saigner les bouleaux des forêts,
celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers,
celui qui racommode les vieux souliers
près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux,
d'un merle qui dort et des enfants heureux;
celui qui tisse et fait un bruit retombant,
lorsqu'à minuit les grillons chantent aigrement;
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui sème l'ail et les choux au jardin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

Partout où il passe le Poète détache un brin de vie et nous le rend délicieusement orné des perles et des fleurs de sa fantaisie, nous apprenant à tout voir sous l'aspect de l'émotion, sans qu'il soit nécessaire d'accorder la cithare apollonienne et de faire bourdonner le lyrisme. Notre sens esthétique frémit comme sous la chatouille délicate d'une plume, lui qui fut habitué à n'entrer en action que sous le heurt et la bousculade des grandiloquences et des pompes déclamatoires. Lisez ce rien d'épisode champêtre :

C'était affreux ce pauvre petit veau qu'on traînait
tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait,
et qui essayait de lécher la pluie
sur les murs gris de la petite ville triste.
O mon Dieu! Il avait l'air si doux
et si bon. lui qui était l'ami des chemins en houx.
O mon Dieu! Vous qui êtes si bon,
dites qu'il y aura pour nous tous un pardon —
— et qu'un jour, dans le Ciel en or, il n'y aura
plus de jolis petits veaux qu'on tuera,
et, qu'au contraire, devenus meilleurs,
sur leurs petites cornes nous mettrons des fleurs
O mon Dieu! Faites que le petit veau
ne souffre pas trop en sentant entrer le couteau...

Il fume, ce poète rustique, habitant des solitudes, et chantant pour chanter, non pour se préparer les voies vers les Académies. Il regarde sa pipe, et songe, et part comme les spirales de sa fumée, oh! bien plus loin vraiment que les s'évanouissant spirales de sa fumée :

J'ai une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
d'une petite négresse dont j'ai vu le dessin
dans un livre intéressant où elle était nue...
Cette pipe me fait songer que dans la rue
et dans les jardins publics pleins de moineaux,
de petits pains brisés dans la boue, de jets d'eau,
on rencontre de bonnes négresses en foulards jaunes.
Elles sont douces et tristes comme les mois de l'automne.
Elles sont l'esclavage d'autrefois. L'esclavage...
Ce mot fait penser à de lointains parages,
aux colons de Saint-Dominique, à de la mélasse,
à des chairs noires et à du sang et à des faces
en dents blanches où rit la douleur. Douces négresses,
promenez-vous tout doucement dans les allées.
Au lieu de fers aux poignets, que des bracelets
y brillent comme les soleils de votre pays.
Vous vous arrêterez quelquefois, femmes au doux cœur,
devant les magasins des oiseleurs —
où tout crie. Et vous penserez un peu,
mais pas trop, étant un peu abruties, à des soirs en feu,
à des jeux d'enfance où brillaient des plumages
et à des crabes qui étaient sur la plage.

Quiconque, au cœur simple, à la vie discrète et à demi solitaire, imprégné du sentiment que l'on peut être, dans un de ces cercles étroits où si souvent le Hasard nous consigne et nous enserre, le centre humble mais frémissant de ces émotions qui embellissent tout parce qu'elles remuent ce qu'il y a de plus sensible en nous, peut hardiment, prenant les *Angelus d'Aube et de Soir* de Francis Jammes, accomplir cet acte téméraire si souvent puissant en banqueroute et déception : Ouvrir le Livre et en commencer la lecture. Vite, et presque imperceptiblement, il en subira la discrète magie. Au début peut-être, habitués que nous sommes aux falbalas et aux guillochages versificatoires, aux enflures, au besoin d'exceptionnelles aventures, il éprouvera quelque déroute. Mais bientôt il reprendra pied dans le tranquille et vivant pays où résonne le chalumeau fraternel de ce musicien sans apprêt enguirlandant de ses mélodies pastorales des actions, des conjonctures, des ambiances qui sont les siennes, les vôtres, les miennes, les nôtres, sans jamais penser à chevaucher l'hippogriffe dans les régions fabuleuses du convenu littéraire. Et la sereine lecture se continuera, en ses cadences variées, en ses tableautins séduisants, ses personnages aux proportions quotidiennes, qui sont lui, vous, moi, nos amis, nos amies, tout ce qui vraiment se réjouit ou se tourmente dans le cirque vital où, marionnettes, nous sautillons, tout ce qui vaut d'être dilectionné ou fréquenté, non dans les boursouflures des imaginations poétiques transcendantales, mais dans la vraie vie naturelle et naturante que tous, pauvres volailles, nous vivons.

EDMOND PICARD

RÉFORMONS L'ACADÉMIE

Lors de la discussion des articles du budget du ministère de l'intérieur et de l'instruction publique pour 1898, M. Carton de Wiart a présenté à la Chambre quelques observations intéressantes qu'il nous paraît utile de souligner en les reproduisant ici. Elles expriment clairement deux réformes qu'il serait urgent d'apporter aux traditions caduques de l'Académie de Belgique :

« Beaucoup de nos concitoyens ignorent jusqu'à l'existence de notre Académie! Quant à ceux qui pourraient tirer le plus grand parti de ses travaux, ils ont grand'peine à les suivre régulièrement à cause des procédés défectueux et surannés dont on use pour leur publication.

Ce reproche, l'Académie n'est d'ailleurs pas seule à le mériter. On peut l'adresser à la plupart de nos institutions officielles et de nos départements ministériels : leurs publications laissent singulièrement à désirer dans la forme. Il semble que ceux qui en ont le soin aient tout fait lorsqu'ils ont livré à l'imprimeur, à des dates plus ou moins régulières, un manuscrit dont le sort cesse aussitôt de les inquiéter. Mais les œuvres de l'esprit sont comme les enfants! Il ne suffit pas de les mettre au monde. Il faut encore s'occuper de les pousser dans le monde. (*On rit.*) C'est ce qu'on ne fait pas pour les publications officielles. Puisqu'elles sont officielles, elles peuvent, n'est-il pas vrai, se présenter au public sous la forme la plus revêche et la moins attractive, elles peuvent être imprimées avec des têtes de clous sur du papier à chandelles, elles peuvent se passer d'exactitude dans leur périodicité, de clarté dans leur classification. Elles peuvent se passer de publicité, au point qu'aucun libraire n'en soit fourni, au point qu'aucun catalogue ne les renseigne! Et voilà bien du talent et bien du travail qui restent inféconds, ou à peu près.

Je dois cependant excepter de cette critique générale une de nos

publications officielles, la plus jeune d'entre elles, la *Revue du travail*, dont l'ordonnance est bien soignée, qui revêt une forme intéressante et pour laquelle il existe des correspondants et des dépositaires dans les principales villes du pays. Aussi, cette publication se vend-elle bien. De nombreux lecteurs la lisent et en tirent profit.

Mais il n'en est pas de même des publications de l'Académie ; il n'en est pas de même des Bulletins de la commission royale d'histoire, ni de la *Biographie nationale*.

Pourquoi les auteurs de ces publications n'apportent-ils pas, à les rendre parfaites, le même soin qu'ils apportent à leurs publications privées : il faudrait en rajeunir l'allure, en rendre la disposition plus claire, surtout les faire mieux connaître, les répandre dans la circulation.

L'honorable M. Denis signalait, avec l'autorité que lui donne précisément son titre d'académicien, une amélioration à laquelle M. le ministre paraît disposé à se rallier : il s'agit d'une modification dans la division même de l'Académie, qui se compose actuellement de trois classes de trente membres : classe des sciences, classe des lettres, classe des beaux-arts. L'honorable M. Denis propose de subdiviser la classe des lettres, ou même, si je l'ai bien compris, de créer une quatrième classe : celle des sciences morales et politiques.

Aujourd'hui les sections des lettres et des sciences morales et politiques sont réunies en une seule classe, qui s'appelle la classe des lettres. Mais, chose assurément bizarre et qui n'était pas entrée dans la pensée des fondateurs de l'institution, cette classe des lettres comprend des archéologues, des archivistes, des historiens, des orientalistes, des philosophes, des juristes, des sociologues, des hagiographes, mais elle ne comprend pas, ou presque pas de littérateurs. (*On rit.*) C'est là un phénomène qui frappe vivement ceux qui croient, avec les dictionnaires, que la culture des lettres et la littérature sont des choses synonymes... Le développement pris en Belgique depuis une vingtaine d'années par la littérature d'expression française est vraiment admirable. Il s'est manifesté et se manifeste chaque jour par la révélation de talents sincères et robustes, par une floraison de revues vivantes et ardentes. Les étrangers s'en rendent compte beaucoup mieux que nous-mêmes. Dans un ouvrage récent et très remarquable, déjà signalé dans cette enceinte par M. Vandervelde, dans l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* de M. Ch. Seignobos, maître de conférences à la Sorbonne, je lisais l'appréciation significative que voici :

« On a attribué à l'action des réfugiés du coup d'État la renaissance littéraire belge, qui a abouti à une production si considérable pour une petite nation. C'est, en effet, dans la seconde moitié du siècle que Bruxelles a perdu le caractère d'une ville de province pour devenir une des capitales intellectuelles de l'Europe.

Mais il est difficile de discerner si ce mouvement est dû à l'action des étrangers ou aux facultés exceptionnelles du peuple wallon et des Flamands des villes. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un jugement intéressant à signaler ? Eh bien, cette renaissance littéraire, cette production si considérable, notre Académie non seulement ne les a pas encouragées, mais elle semble les ignorer ! Elle n'a pas songé à appeler dans son sein un seul des représentants de la génération littéraire qui donne à notre pays un rayonnement qui lui manquait et la signale à l'admiration de nos voisins, pas plus d'ailleurs que le gouvernement belge n'a songé à les honorer d'une de ces distinctions dont il est prodigue pour les savants et les artistes ! Et cependant, sachez-le, c'est à ces littérateurs surtout que nous devons de ne plus être qualifiés par la malignité étrangère de Béotiens ou de « Belges comme des oies » ! Je crois que, pour appliquer, avec ses conséquences logiques, l'idée indiquée par l'honorable M. Denis, il faudrait créer une section des sciences morales et politiques, dans laquelle entreraient à juste titre la plupart des savants éminents qui composent actuellement la classe des lettres, et constituer sur des bases nouvelles une classe des lettres, où des hommes comme MM. Camille Lemonnier, de Haulleville (1), Eekhoud, Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Gilkin, — je cite ces quelques noms à titre d'exemples et je pourrais en citer bien d'autres, — auraient leur place marquée. Non seulement l'incohérence qui préside actuellement au recrutement de la classe des lettres viendrait à disparaître ; non seulement nos sociologues et nos moralistes auraient, dès lors, liberté et facilité de discuter, dans une classe des sciences morales et politiques, les problèmes primordiaux qui les captivent, mais, et ceci répond aux critiques formulées aujourd'hui, l'Académie entrerait en contact avec l'opinion. L'accession de véritables littérateurs, connus et aimés du public, serait pour cette institution, en grand danger de caducité, une infusion de sang nouveau. Chacun s'intéresserait aux réceptions et aux travaux de cette assemblée. On verrait des fondations ou des prix se créer dans le but d'encourager les lettres, ce qui existe partout autour de nous, et ce qui n'existe guère en Belgique !

Et voilà, si l'on veut faire quelque chose, deux réformes qui sont pratiques, — M. le ministre s'honorerait en les appliquant, — d'une part, donner aux publications de l'Académie la vie qui leur manque, en modifiant leur ordonnance, en leur donnant une intelligente publicité ; d'autre part, subdiviser la classe des lettres de façon à constituer désormais, à côté d'une nouvelle classe des sciences morales et politiques, une classe des lettres vraiment digne de ce nom. »

A la suite de ces justes observations, M. Godefroid Kürth, membre de la classe des Lettres, a, paraît-il, saisi l'Académie d'un projet de réforme dans le sens des idées exprimées par M. Carton de Wiart.

Les Lundis littéraires du théâtre du Parc

Une nouveauté au théâtre du Parc, les « lundis littéraires » que MM. Garraud et Maubel inaugureront en octobre prochain, matinées analogues aux « samedis » de l'Odéon, qui permettront au public de s'initier et de s'entraîner au mouvement des lettres contemporaines. Ces matinées se donneront à des prix populaires, de sorte que tout le monde y aura accès. Elles auront lieu à la fin de l'après-midi, de 4 h. 1/2 à 6 heures. Le programme en sera court, substantiel, varié ; on y lira des vers et de la prose, voire une scène dialoguée de quelque « théâtre impossible », pour l'instant du moins.

Des œuvres dramatiques telles que celles de Villiers de l'Isle-Adam, de Banville, du théâtre en liberté d'Hugo, des poèmes dialogués qui ne sont pas réellement destinés à la scène auront place au programme de ces matinées où le public jugera de leur valeur et de l'intérêt qu'elles offrent à tous ceux qui désirent une rénovation intellectuelle de notre théâtre.

(1) Ce discours précédait de quinze jours la mort de M. de Haulleville.

Nous disons que ces matinées seront consacrées surtout à la littérature contemporaine. Toute la littérature française leur fournira des œuvres, mais la plus grande partie du programme sera composée de morceaux provenant d'écrivains de ce siècle et comme il s'agit avant tout d'en faire des séances d'initiation, on y fera la place la plus large aux écrivains des vingt dernières années et parmi ceux-ci aux Belges.

Chaque récitation sera précédée de la lecture d'une brève notice pour éclairer l'auditeur. Un repos de quelques minutes laissera aux causeurs et aux penseurs l'indispensable entr'acte et ce petit entretien de quelques artistes de choix avec un public attentif passera « comme un rêve ».

Voilà déjà de quoi renouveler et purifier l'atmosphère du théâtre du Parc. Les nouveaux directeurs ont d'autres projets qui ont déjà été esquissés, qui sont en voie de réalisation. Nous en parlerons en détail aussitôt que le programme de l'hiver sera complètement établi et fixé; disons seulement que les représentations d'abonnement, consacrées mi-partie au répertoire, mi-partie aux spectacles d'art pur, d'avant-garde, constitueront comme un petit théâtre d'exception en annexe au théâtre ordinaire et ramèneront rue de la Loi toute une catégorie d'amateurs lettrés que la pièce à la mode n'attire pas.

Le programme de ces représentations, qui se donneront de quinze en quinze jours, sera publié à la fin d'août. Il a été esquissé à la première réunion du Comité de lecture formé en vue de renseigner la direction, de lui donner son avis sur les pièces inédites qui lui sont soumises, etc. Ce Comité est composé de MM. G. Eekhoud, Iwan Gilkin, Octave Maus, Georges Rency, J. Van Drunen, Ch. Van Lerberghe, F. Dugniolle, secrétaire, des deux directeurs, MM. Garraud et Maubel, et du secrétaire général du théâtre, M. V. Reding.

ENCORE LA FORÊT DE SOIGNE

Dans un précédent article nous avons crié gare aux autorités chargées de conserver nos massifs forestiers (1). Beaucoup d'amis du pittoresque et de la nature ont bien voulu applaudir à nos observations.

En les remerciant de leurs sympathies, nous adressons un nouvel appel à leur intervention. La liste des attentats ne semble pas close, hélas!

On parle d'un Jardin zoologique à ériger à Bruxelles. Sous cette étiquette séduisante, c'est encore une fois la forêt de Soigne que menacent les spéculateurs. Ils veulent placer cet établissement dans la forêt, à Auderghem ou à Tervueren, à proximité du tram électrique, pour procurer des voyageurs à celui-ci. Ils vont gâter ainsi, par leurs prosaïques installations, l'un ou l'autre triage, dans le seul but de favoriser des financiers. Le domaine de l'Etat n'a pourtant pas pour mission d'assurer des dividendes à des actionnaires!

On projette aussi une avenue reliant le champ de courses de Boitsfort à l'avenue de Tervueren et empruntant au début la chaussée de La Hulpe entre le champ de courses et la gare de Boitsfort. Près du champ de courses, le tracé longe la forêt de Soigne, bornée par une ligne de hêtres centenaires. Naturellement, le voisinage de ceux-ci a attiré l'orage. Les auteurs du projet disent tout haut qu'ils élargiront la chaussée aux dépens de la forêt et qu'ils culbuteront les vieux hêtres pour créer leur voie nouvelle de 40 ou 60 mètres de large. Nous ne discutons pas leur plan. Mais nous nous demandons en vain pourquoi c'est toujours la forêt qui doit porter la peine des travaux publics entrepris dans ses environs, et pourquoi on ne peut pas se contenter d'élargir la chaussée du côté opposé à la forêt. De ce côté, en effet, il n'y a que des jardins, récemment créés, ne méritant pas le respect dû aux vénérables restes dont nous prenons la défense (2).

On voit que nous avions raison de dire que, la forêt une fois attaquée, les entreprises contre sa conservation ne cesseraient de se multiplier.

P. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 9 janvier dernier.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Le Crétin de la Montagne.

Pierre Pujol est-il ou n'est-il pas l'assassin de Simon? Le jury l'a acquitté, il est vrai, mais la rumeur publique persiste à l'accuser du crime qui ensanglanta, le 7 juillet 1836, un vallon du Pic d'Enfer..... Sa fille Jeanne, plus fine que les policiers les plus retors, plus pure que le cristal des gaves, plus héroïque que les preux de jadis, entreprend la réhabilitation du vieillard. Et cinq actes de péripéties pathétiques nous mènent, haletants et oppressés, à l'arrestation mouvementée du vrai coupable, le riche et puissant maître de forges Jacques Caussade, le père du fiancé de Jeanne, hélas!... Mais non, un faux père, un père putatif. Quand on est assassin, on peut être falsificateur d'état-civil, n'est-ce pas? Et Jeanne épousera le brillant lieutenant de chasseurs, et celui-ci retrouvera, du même coup, une mère qui pleurait depuis vingt-deux ans son fils disparu, et Tarbes acclamera celui qu'elle accablait de son mépris.....

Au rebours de la pièce célèbre de M. Georges Ohnet, le maître de forges est le personnage antipathique du mélodrame de MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust. On conspue ferme cette canaille, du parterre aux quatrièmes galeries, et le brave gendarme Placide Baudrier, qui lui met, au dernier tableau, sur le coup de minuit et demi, la main au collet, est salué par les applaudissements les plus frénétiques qui aient jamais secoué une salle de spectacle.

Brave public! Il ne se lassera jamais de s'exalter au triomphe de la vertu. Le succès de la campagne d'été victorieusement poursuivie par le théâtre de l'Alhambra, sur la scène duquel défile tout le répertoire des drames les plus propres à exciter l'enthousiasme populaire, le démontre préremptoirement.

Et le crétin? Il a, dans la pièce ressuscitée par la direction, le double avantage de dénouer très inconsciemment l'intrigue et de nous montrer en M. Calvin un acteur excellent, d'une vérité, d'une sobriété, d'une conscience artistique tout à fait remarquables.

MM. Soyer, Grey, Deschamps, Delrey, Delmar, Mmes Herdies et Goulet complètent un ensemble homogène et vivant.

(2) Mais c'est, parbleu! parce que de ce côté on obtiendra le terrain gratis de l'État! De l'autre côté il y aurait les indemnités.

N. D. L. R.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Violon. Professeurs : MM. COLYNS et CORNÉLIS. Professeur adjoint : M. VAN STEEVOORT. Chargé de cours : M. MARCHOT. — 1er prix avec distinction, Mlle Wertheim, MM. Camby et Ruda; 1ers prix, Mlles Kunkel et Bernard, MM. Matton et Dralants; 2e prix avec distinction, Mlle Mac-Cormac; 2e prix, Mlle Lenain; MM. Lebon, Denisty, Antoine, De Rycke, Callemien; 1er accessit, Mlles Smyth, Evans, Seton; MM. Delvaux, Schmidt, Bollekens, Deville; 2e accessit, Mlle Marsh; MM. Degen, Baijot, Doneux.

Chant monodique (à huis clos). Hommes. Professeur : M. DEMEST. — 1re mention, MM. Cobley, Hennuyer, Jacobs, Génicot.

Jeunes filles. Professeurs : Mme CORNÉLIS-SERVAIS et Mlle ELLY WARNOTS. — 1re mention, Mlles Dulière, Deschamps, Belinfante, Paquot, Buol, Löffler, Demazière, Tourjean, Greer, César, Linkenbach, Van Hoeter, Vacher, Latinis, Roselt, Brees; 2e mention, Mlle Nieuwmeyer.

Chant théâtral. Hommes. Professeur : M. DEMEST. — 1er prix, MM. Fontaine, Kainscop, Dethier; 2e prix, MM. De Ricke, De Blaer, Quinet.

Jeunes filles. Professeurs : Mme CORNÉLIS-SERVAIS et Mlle ELLY WARNOTS. — 1er prix, Mlles Van Steenkiste, Van Hecke et Lemmens; rappel avec distinction du 2e prix, Mlles Lormand et Donaldson; 2e prix avec distinction, Mlles Bernard, Thomas, Holland et Sterckmans; 2e prix, Mlles Colle, Siewe, Pousset, Van Malderghem, Loriaux et Duysburgh.

Duos pour voix de femmes (prix de la Reine). — Mlles Pousset et Donaldson.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Conte de l'Or et du Silence, par GUSTAVE KAHN. Paris, *Mercure de France.* — *L'Initiation au Péché et à l'Amour*, par EDOUARD DUJARDIN. Paris, *Mercure de France.* — *Héros et Pierrots*, par ALBERT GIRAUD. Paris, librairie Fischbacher. — *Cœurs en détresse*, par GABRIEL MOUREY. Paris, P. Ollendorf. — *La Rançon*, roman, par MARCELLE TINAYRE. Paris, *Mercure de France.*

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

DUNKERQUE. — Exposition d'Arts décoratifs. 14 juillet-31 août. Délais d'envoi expirés. Retour gratuit. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, rue Benjamin-Morel, 2, Dunkerque.*

NANCY. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Potier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo*, 27, *Nancy.*

PETITE CHRONIQUE

M. l'architecte Jules Barbier vient d'être chargé par la Ville de Bruxelles d'effectuer au théâtre du Parc des travaux de réfection et d'agrandissement qui rajeuniront la vieille bâtisse communale. Un vestiaire sera construit du côté ouest, formant pendant à l'édicule où se trouvent la loge du concierge et le foyer des artistes.

MM. Garraud et Maubel avaient déjà confié à M. Barbier la décoration des couloirs et du foyer, qui seront transformés. Des tapis, des tentures, des appareils d'éclairage électrique, etc. donneront au théâtre un aspect élégant et confortable. Ce n'est vraiment pas trop tôt. Rien n'est plus déplaisant et plus misérable que les dépendances de la salle du Parc, et le moindre *music-hall* de Londres paraît un palais princier au regard de notre première scène de comédie. Souhaitons que M. Barbier s'inspire, sans l'imiter servilement, de la décoration des théâtres britanniques, les mieux aménagés et les plus luxueux que nous connaissions.

M. Eugène Van Overloop, qui organisa avec une haute compétence la section des sciences à l'exposition de Bruxelles en 1897, vient d'être nommé conservateur en chef du Musée des arts décoratifs et industriels en remplacement de M. le baron de Haulleville. Cette nomination a été accueillie avec plaisir dans le monde des artistes, où M. Van Overloop compte d'unanimes sympathies.

Parmi les cantatrices auxquelles notre pluvieux été a permis de se faire entendre sous les ombrages humides du Waux-Hall, Mlle Claire Friché a été l'une des plus applaudies. Sa voix chaude, harmonieusement timbrée, a donné beaucoup d'ampleur aux airs de *Charles VI* et de la *Favorite* (un répertoire bien usé, Mademoiselle!) et fait pressentir une belle carrière lyrique qui s'ouvrira, la saison prochaine, par les débuts de l'artiste au théâtre de la Monnaie.

La 10e exposition internationale et triennale des Beaux-Arts de Namur, organisée par le *Cercle artistique et littéraire*, sera inaugurée aujourd'hui dimanche, à 3 heures, dans le hall du Kursaal de Meuse, par M. le ministre des Beaux-Arts.

Reprenant le thème que nous avons développé dernièrement au sujet de l'erreur commise par les administrations publiques en employant, dans notre maussade climat, le bronze au lieu du marbre, l'*Indépendance* dit :

Est-il vrai que la *Folle Chanson* que la ville de Bruxelles a achetée à M. Jef Lambeaux pour la placer dans le square Ambiorix sera coulée en bronze au lieu d'être taillée dans le marbre blanc? Ce serait vraiment désolant et prouverait qu'aucune expérience ne sert à rien lorsqu'on se heurte à l'entêtement et au mauvais goût. L'exemple du Jardin botanique est là pourtant pour nous montrer combien le bronze est peu fait pour orner les parcs auxquels il n'ajoute aucune gaieté, aucun charme. Ce qu'il faut parmi les fleurs et la verdure, c'est la note claire du marbre, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre toute de grâce, comme le groupe de M. Lambeaux.

Sous le titre *Lenteleven*, M. Jules De Praetere annonce la publication d'un volume — premier d'une série de quatre qui paraîtront dans les deux ans — illustré d'environ trois cents gravures sur bois. L'ouvrage, tiré à la main à deux cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande, et relié en parchemin, est en souscription, au prix de 10 francs, chez M. De Praetere, courte rue des Veaux, 1, à Gand, et chez M. Georges Minne, aux Sept-Bonniers, à Forest, lez-Bruxelles.

A l'instar des théâtres de Munich et de Carlsruhe, l'Opéra royal de Dresde prépare une série de représentations wagnériennes échelonnées du 24 août prochain au 30 septembre dans l'ordre suivant : 24 août, *Rienzi*; 27, le *Vaisseau fantôme*; 30, *Tannhäuser*; 2 septembre, *Lohengrin*, 6, les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*; 8, *Tristan et Iseult*; 13, *Rheingold*; 14, *Die Walküre*: 16, *Siegfried*; 20, *Die Götterdämmerung.*

Les autres jours seront représentés, durant cette même période, *Iphigénie en Aulide* et *Iphigénie en Tauride* (Gluck), *Fidelio* (Beethoven), *Don Juan* (Mozart), *Joseph* (Méhul), *Benvenuto Cellini* (Berlioz), *Amélia* (Verdi), le *Barbier de Séville* (Rossini), *Circé* et le *Retour d'Ulysse* (Bungert).

Le prix habituel des places ne sera pas majoré.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères..

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 29. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 JUILLET 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

LE SALON DES CHAMPS-ELYSÉES — ALBERT GIRAUD. *Héros et Pierrots.* — L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE. *L'Influence des souvenirs historiques.* - L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE. — NOS ARBRES. — LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Droit d'auteur sur les cartes géographiques.* — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon des Champs-Élysées.

La Mode est un bizarre et despotique phénomène; tout ce qu'elle éclaire apparaît plein d'attrait pendant les quelques jours de sa durée, puis, dès qu'elle a tourné, devient terne, sinon piteux; le charme subsiste seulement en quelques précieuses choses, d'une physionomie durable, qu'il ne quittera jamais. Et combien c'est triste, cet aspect disgrâcié de ce qui plut tant, chiffons ou bibelots, quelle mélancolie sotte et sans beauté s'élève avec leur odeur de vétusté et d'ennui! Le Salon des Champs-Élysées, sous ce rapport, ressemble fort à l'armoire d'une vieille mondaine, remplie de fanfreluches fanées, de cachemires ridicules et de grotesques coiffures. Il a de plus cette particularité funèbre que tout ce qui est appendu à ses murailles paraît fait sans conviction, grâce au mécanisme, à l'habitude et pour les exigences matérielles de la vie. La passion en est absente; on y peint par devoir, par besoin, non par vocation. D'où cet étalage de tristes scènes, identiques, qui purent avoir leur heure de fraîcheur, mais sont à présent figées dans une automatique immobilité et si convenues, si inévitables qu'un enfant conduit la première fois de sa vie aux expositions serait certain de les y avoir vues depuis toujours. Il faut ajouter à cela une puérile et forcenée dépense de fausse imagination se produisant dans le but d'attirer l'attention et la commande de l'État ou du riche amateur. Quelques personnalités renommées en qui l'on aimait une certaine fougue pittoresque ou de la grâce ou de la fantaisie immobilisent ces dons, maintenant défunts, sous une pénible indifférence, et offrent cet exemple à des disciples qui, naturellement, exagèrent encore telle froideur ou telle mollesse. Et c'est ainsi que M. GUELDRY, élève de M. Gérôme, expose un abattoir ruisselant de sirop de groseille, aussi faux que laid, avec l'idée, qui sait? d'avoir rencontré un neuf et émouvant sujet; c'est ainsi que Mme CONSUELO FOULD, élève de MM. Léon Comerre et Vollon, donne *Enterrée vive!* toile d'une insupportable mignardise augmentée de cette légende poursuivie jusque dans les Chroniques de Picardie : *La Dame de D... tomba en léthargie le jour de ses noces. La croyant morte, son époux la fit envelopper dans sa robe de mariée comme en un linceul et enterrer parée de ses bijoux. Or, la nuit suivante,*

deux fossoyeurs ouvrirent le cercueil, arrachèrent les étoffes, les colliers. En retirant violemment une bague, ils réveillèrent la dame et, la voyant remuer, s'enfuirent épouvantés. Elle sortit du tombeau où elle ne rentra que dans un âge fort avancé et après avoir servi une pension aux deux voleurs. Mieux encore. M. BÉROUD, élève de M. Bonnat, follement prodigue, déroule du haut en bas d'une des immenses salles de la Galerie des machines (dénomination fatale!) un placard monumental sur lequel un géant gambadant à travers les nuages, et uniquement vêtu d'un caleçon de bain taillé dans le drapeau des États-Unis (façon d'affirmer sans doute ses opinions internationales), c'est sérieux : un caleçon rayé et étoilé, se voit entouré d'une guirlande de gigotantes petites femmes en pâte de fromage de Hollande. Cela s'appelle *Éternelle Chaîne*, et l'*artiste* est hors concours! c'est-à-dire qu'il n'a plus, pour une telle élucubration, qu'à briguer la médaille d'honneur. D'ailleurs, tout le monde est hors concours là-dedans; le *hors concours*, c'est l'équivalent de *à tout coup l'on gagne*.

Quant aux *piliers* de ce Salon, que sont-ils cette année? Les mêmes que l'an dernier, que celui d'avant, que le précédent, que toujours; les mêmes, les mêmes opiniâtrement, aveuglément! avec, en moins, leur force de jeunesse et de nouveauté. M. HENNER s'en tient à sa femme rousse et blanche, terriblement saucée et d'une peinture tremblante comme une cinématographie; le seul changement, c'est qu'elle est couchée à plat au lieu d'être, ainsi que jadis, sur le côté droit ou sur le côté gauche. M. GEORGES CLAIRIN, dans un mélange d'absinthe et d'eau de savon qui veut figurer la mer, roule un cadavre hurlant enchevêtré de lichens, tandis que le tout est serré par un cadre battant neuf, d'aussi mauvais goût que ses voisins d'ailleurs. M. CHARTRAN s'attaque à Wagner par un figurant d'opéra très ébouriffé qui brandit une épée; on est même assez surpris de ne pas lui voir, ainsi que dans les rébus du *Magasin pittoresque*, une banderole lui sortir de la bouche et portant ces mots : Je suis Siegfried. M. GÉRÔME fait flirter au milieu de leurs troupeaux une sotte petite Chloé de sucre peinturluré avec un Daphnis en cire, tels que les concierges aiment à en avoir sous le globe de la pendule. M. BLAISE DESGOFFES continue à peiner sur de froides photographies d'objets précieux qui, comme exactitude, ne vaudront assurément jamais un bon cliché. M. ROCHEGROSSE, qui eut de la hardiesse et de l'éclat, rassemble, d'après cette phrase: *Le Chant des Muses éveille l'âme humaine*, une bande de femmes en baudruche et en délire dont les attitudes, copiées sans doute sur celles des pensionnaires de la Salpêtrière, mettront en fuite ceux qui se rendront au pied de l'escalier de la Sorbonne à la décoration duquel elles sont destinées. Voilà cent ans que M. BOUGUEREAU peint, pour boîtes de dragées, une femme rose drapée de bleu et environnée d'une légion d'amours aux ailes blanches. M. DETAILLE joue aux soldats de plomb à ses heures de loisir : c'est du moins l'idée qu'évoquent ses régiments correctement alignés où chaque homme a la même valeur, la même tonalité. M. JEAN-PAUL LAURENS illustre en très grand l'*Arrestation de Roussel*; triste, bien triste couleur, froide allure, ennui général; le portrait d'homme qui complète son envoi a plus d'intérêt et de tiédeur. De M. CORMON, la décoration d'une salle de Muséum, aux dix panneaux monotones et gris, qui pour peindre les épisodes de la vie des Primitifs étalent une série d'êtres sordides et lamentables révélant que le peintre n'a rien compris à la beauté animale mais réelle que devaient avoir nos sauvages ancêtres; enfin, le plafond de la salle montre ce monde barbare casqué, bardé, harnaché, volant à travers les nuages. Les cartons joints à cet envoi recèlent des études de corps beaucoup plus vivants et colorés.

L'*Astronome* hirsute de M. ROYBET est bien Christophe Colomb d'opéra; les personnages qui l'environnent sont solidement établis, ceux de second plan surtout ont de la physionomie, malheureusement tout cela a une lourdeur de bloc par suite du manque d'atmosphère.

La couleur! la couleur subtile, chantante, joyeuse, riche, est rare en ces interminables galeries où tout, paysages, individus, objets, fleurs, légumes et vêtements, a l'air d'avoir été brossé par un seul peintre hâtif et sans enthousiasme. Aussi est-ce une douce surprise de se sentir l'œil pris par deux petits tableaux de FANTIN-LATOUR, surtout une *Andromède*, aux belles hanches, opulente, souple à tenter la caresse, et de chairs délicatement bleuies par l'air; il y a là un charme invincible et persistant qui double le regret de ce qu'un artiste en possession d'un pareil et exquis secret des nuances se confine en des dispositions pleines de convenu. Même plaisir à contempler le délicieux paysage de RAPHAËL COLLIN, si vert et si vernal et si tendre qu'on le croirait travaillé non par le pinceau, mais par des plumes d'oiseau; les figures qui flottent sur cette vaporeuse nature n'ont aucun imprévu mais de l'élégance.

Voici un *Duc de Doudeauville*, portrait équestre d'un monsieur à favoris et habit rouge, beaucoup moins bien habillé et gentilhomme que son cheval; c'est d'AIMÉ MOROT, qui présente une autre altesse, de silhouette tellement aristocratique qu'elle n'a plus du tout de corps sous sa redingote noire; le visage, les mains, les étoffes et les meubles en sont prestigieusement traités.

Parmi les autres portraitistes de réputation, M. BENJAMIN CONSTANT nous offre un solide et bon portrait, fouillé et sobre à la fois, de M. Hanotaux, qui a bien la tête inquiète et nerveuse d'un homme parvenu très

jeune à l'Académie; un autre de M. Paul S., qui serait ennuyeux avec son affectation d'élégance hippique, bottes, veston, monocle, s'il ne soulignait assez perfidement et très finement l'intellect du modèle; quant au buste de tragédienne de M. BONNAT, raidi dans une expression hypnotique qui cloue sur place le visiteur, ce n'est certes pas cette extériorité criarde, ce regard de verre, ces ornements non moins glacés qui peuvent révéler une haute personnalité dramatique.

Autour de ces pontifes présidant chacun une des chapelles de leur cathédrale se presse la foule innombrable des disciples. On y remarque M. ADLER, auteur de *Joies populaires*, où un cercle de badauds parisiens qui a de la vie et de la couleur se détache sur un joli horizon; M. LAVALLEY qui découvre une étude de nu en plein air, *médaillée*, indécente de laideur; M. SMITH-LEWIS qui, au milieu d'un bon et rude paysage breton, place un cheval, durement brossé, caillouteux, mais curieux, avec quelque exagération enfantine; M. GARRIDO avec un portrait de femme déguisée en dame du XVIIIe siècle; puis, de M. GEOFFROY, de jolies frimousses et silhouettes d'enfants; de M. DARIEN, une vue des Halles, à la lumière morne et grise mais d'une grande netteté de vision; de M. BRIDGMANN, une allégorie du *Ruisseau*, empreinte d'une certaine gaieté de coloris, d'étoffes, de fleurs, mais d'expression nulle; de M. FOUQUERAY, la *Mort de Dupetit-Thouars à Aboukir*, encadrée d'un bel enchevêtrement de cordages, de voiles, de corps blessés et de cadavres d'un effet suffisamment tragique; des portraits, l'un de vieille dame de M. JEANNIN, fin et de sûr effet, d'autres de M. ERNEST BORDES, à la manière anglaise, aigu et lucide quant à celui de M. Bonaparte Wyse, allongé et élégant quant à celui de Mlle R...; une tête d'aveugle, pénible et déplaisante comme sujet et comme couleur, dans un cadre estropiant, de M. LÉON HERBO; très ferme et modelé, sans distinction; *M. Bertulus, juge d'instruction*, par M. ROUSSIN; *M. Jules Lemaître*, souriant et séducteur, ainsi vu par M. HUMBERT, a cependant en réalité une physionomie plus tourmentée et pensive, un teint moins fleuri mais plus énergique. Malgré sa sécheresse antipathique, la grande dame espagnole de M. BERGES a de l'allure et de la hauteur; le portrait de M. JOUVE apparaît simple et sombre avec beaucoup de dignité; cette même simplicité de bon aloi se rencontre sur le portrait de vieille dame par M. MAREC; enfin une jolie femme, suavement emmousselinée, de Mme ROUSTEAU-DARBOUR, donne sa note de féminin talent, sans fadeur ni vulgarité.

De-ci, de-là, encore, les chatoyantes étoffes de Mlle ROMANI, adroitement drapées sur de gentils modèles; de hâves paysans de M. CONSTANTIN LE ROUX; un dimanche en Hollande de fine grisaille et pas flamand le moins du monde, de M. MAC EWEN; de M. CHARLES MERTENS, un coin de Flandre plus réel et de quelque éclat; de M. RIDEL, un couple de femmes harmonieusement alanguies devant la mer rosée par le couchant, plein de discrétion et de sveltesse; de M. DANGER, les *Grands Artisans de l'arbitrage et de la paix*, pêle-mêle de célébrités de tous les temps dont la naïveté frise le ridicule; de M. MATISSE, une rêverie dorée, un paysage légendaire qui manque de fluidité, taillis ornés de la nudité des nymphes, fleuve où voguent en gondole deux amants, fantaisie qu'un peu plus de sérieux et de légèreté de touche eussent transformée en un charmant tableau; de M. SÉON, idéaliste à froid : l'*Abandonnée* et *Mélancolie*, deux poupées de Nuremberg se découpant sur un sec et plat décor, et de M. FRÉDÉRIC-ROUSSEL, l'*Entrée des cendres de Napoléon Ier dans la chapelle des Invalides*, dont tout un groupe de personnages, quoique insuffisamment accentué, est d'un bon et vibrant coloris en un sévère effet de clair-obscur. Lumière chaude et chatoyante aussi dans l'*Annonciation* de M. TANNER dont la jeune vierge est naturelle et vivante sous son aspect de mignonerie; la grande Bretonne en deuil de M. WERY, se détachant sur le ciel orageux et près d'un troupeau de barques au repos, paraît d'un mouvement passionné et d'un faire solide et large; l'*Arrestation de Condorcet* de M. JULES BENOIT-LÉVY, d'une couleur un peu sèche et retenue, est savamment groupée et très intéressante; la *Partie de billard* de M. CLÉMENT, sujet peu nouveau, fut peint de manière ingénieuse, et de la *Filature alsacienne* de M. ZWILLER émane une claire lumière habilement distribuée.

Si les paysages ont aussi une froideur et une sorte d'apprêt tout conventionnel, comme s'ils s'étaient fait beaux pour permettre au peintre de *tirer* leur portrait, il y en a beaucoup de jolis et de très aimables. Tels, la *Pointe de Granville* de M. MASURE, trop nette mais séduisante par le reflet des eaux; la *Seine à Vétheuil*, de M. LÉON JOUBERT, malgré ses arbres à plat. Les *Prairies du Loing* de M. GOSSELIN est un des plus éloquents paysages du Salon, comme le *Plateau de Châtillon* de M. GUILLEMET en est un des plus sobres. L'*Automne* de M. RAPIN montre cette rareté : un beau ciel, car les autres sont en général durs et opaques; de plus il a de l'horizon et sa profondeur verdoyante est de celle que recherchent les rêves rustiques. La *Paix des champs* de M. LAMY, le *Brouillard et Soleil* de M. SIMONNET, la *Sedelle à Crozant* de M. MADELINE, malgré son ciel plat, les *Bords de l'Arvèze* de M. JULES LAURENS, le *Port de Marseille* de M. ETIENNE MARTIN, bien massé, lumineux et vibrant, la *Bourbince* de M. JEAN LAROUZE et la *Moisson* de M. MAZARD sont de très agréables effigies d'une nature qui fut peu fouillée, peu approfondie, mais tendrement caressée.

JUDITH CLADEL

ALBERT GIRAUD

Héros et Pierrots. Paris, Fischbacher.

Un entrepreneur hardi que ce M. Fischbacher! Lutter, à soi tout seul, contre l'indifférence envers les écrivains d'un peuple entier, et cela avec la perspective d'un résultat plus qu'hypothétique, la dite indifférence étant, hélas, malgré de nobles efforts tentés pour la vaincre, demeurée triomphale en Belgique, voilà qui suffit à provoquer envers ce créateur de la *Collection des poètes français de l'étranger* un mouvement de gratitude et d'attention. Depuis six mois, trois recueils d'artistes belges ont été édités par ses soins; ce sont la *Nuit*, de M. Iwan Gilkin, la *Cithare*, de M. Valère Gille, enfin, celui qui nous occupe, original, séduisant assemblage de pièces légères et à la fois solides, très adroitement construites, très finement détaillées.

Le *Pierrot Narcisse* (1), paru il y a plusieurs années, se retrouve avec plaisir à la fin du volume. Les qualités de souplesse et de grâce de cette arlequinade si goûtée alors sont plus artistiquement marquées encore dans la suite de rondels qui composent le *Pierrot lunaire*. Il y en a d'exquis : La *Lune au lavoir*, la *Chanson de la potence*, l'*Absinthe*, *Décollation*, et celui-ci :

Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte, et finit par voir
Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de lune!

L'épilogue somptueux et sombre des *Dernières Fêtes*, dont voici les lignes suprêmes :

Pauvres yeux orgueilleux que fleurissaient les roses,
Où les soleils couchants agonisaient plus beaux,
Vous vous êtes brûlés à la splendeur des choses
Et vous avez mûri vos suprêmes flambeaux.

L'ombre s'amasse en vous, sournoise et vengeresse,
Et du luxe aveuglant de vos plaisirs royaux
Il restera ces vers, témoins de votre ivresse,
Et vous vous survivrez dans ces derniers joyaux.....

dépeint mieux que toute analyse ce qu'il y a d'émotion et à quel point celle-ci est puissamment revêtue d'amples draperies aux plis classiques, dans cette série de poèmes formant le premier et le plus beau panneau du triptyque qui divise le livre. Ici, les pièces devraient être citées toutes, car toutes sont grandes, toutes d'une ligne impeccable, d'un rythme absolu. L'*Extrême-Onction*, le *Missel*, le *Rêve du Roi*, *Vocation*, où sont chantés la soif, le culte de la souffrance, et le merveilleux *Avertissement*, aussi haut que du Baudelaire, et ce pur jet lyrique, fort et coloré, *Monseigneur de Paphos*, chacun de ces vers, plein, sonore, exprimant une pensée toujours très personnelle, fait des *Dernières Fêtes* un ensemble rare, rendu par ce seul mot : une œuvre.

(1) Voir l'*Art moderne* du 29 mai 1887.

L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE

L'Influence des Souvenirs historiques.

Georges Barral. *Itinéraire illustré* (par Adolphe Hamesse) *de l'Épopée de Waterloo.* — Petit in-8° de 165 pages et titre. Paris, Flammarion.

L'Esthétisme de la Nature ne peut être confondu avec l'Esthétisme de l'Homme. Ce dernier seul forme le domaine de l'Art. Il faut qu'une œuvre sorte de l'effort d'un de nos semblables, que nous y retrouvions une empreinte de son âme, pour que « le sens artistique » vibre en nous. De là vient notre dédain pour les copies; pour les moulages sur le vif; pour les photographies purement reproductrices sans un arrangement, une découverte de la meilleure lumière ou du meilleur point de vue où l'ingéniosité humaine se révèle; pour le plagiat, pour l'emprunt, pour les reproductions mécaniques et industrielles; bref pour tout travail dans lequel l'Homme, vivant, souffrant, ému, n'a point répandu sa vie.

Devant un tableau-paysage et devant un paysage vrai les sensations sont différentes. C'est de l'Esthétisme pourtant des deux parts, mais combien la saveur est autre! Puissants et délectables tous deux, certes, mais inconfondables pour qui est attentif aux phènomènes psychiques qui se déroulent en lui.

L'Esthétisme de la Nature, s'il ne peut être assimilé à l'Esthétisme de l'Art, vaut pourtant, qui le contesterait sérieusement? d'être recherché et savouré. Il a, lui aussi, sa destinée propre de satisfaire un besoin de notre âme, et d'influer sur les psychologies humaines pour les adoucir, les embellir, les rendre plus sensibles à la Beauté. Et parmi les éléments qui rendent émotionnant un paysage, assurément les souvenirs historiques, ce monde évanoui peuplé de fantômes charmants ou douloureux, ont une place importante.

Il existe, aux environs de Bruxelles, un quadrilatère de territoires fameux et dramatiques entre tous, dont chaque route, chaque horizon, chaque point de vue, chaque bouquet de bois, chaque champ est hanté par les images résiduaires d'une lutte énorme et prodigieusement symbolique. Seize lieues carrées ont en cent heures retenti des clameurs de cinq batailles, subi la chute sanglante de cent mille morts et de cinquante mille blessés sur les trois cent mille combattants de quatre armées représentant quatre nations, vu culbuter quinze mille chevaux. Là s'est joué le dernier acte, formidable, des vingt ans de guerres napoléoniennes. Là aussi la tactique nouvelle, imprévue, foudroyante, créée par Bonaparte comme un artiste crée un chef-d'œuvre, a donné l'ultime et la plus complète expression de ses inspirations guerrières et de ses cruelles merveilles. Pour le promeneur dont le cerveau est ouvert aux émotions palpitantes des événements historiques couvrant un pays comme le couvrent les maisons et les arbres et les belliqueux nuages, le sol, restreint comme la scène d'un théâtre, qu'enferment en leur parallélogramme des lignes allant de Charleroi à Gembloux, de Gembloux à Wavre, de Wavre à Waterloo et de Waterloo rejoignant Charleroi, avec ses points fatidiques d'enragés combats, Fleurus, Ligny, Quatre-Bras, Wavre, Waterloo, demeure un des champs de promenades et de réflexions les plus émouvants de la terre.

On le comprend peu chez nous, quoique nous en soyons si près. Waterloo, avec ses trois fermes légendaires aux romantiques dénominations : La Haie-Sainte, Hougoumont, Papelotte, est

un but de curiosité pour les étrangers et de promenade pour nos cyclistes, mais peu contemplent ce légendaire paysage avec la beauté spéciale qu'a déversée sur lui, à jamais, la fameuse campagne des Cent Heures achevant si dramatiquement le règne des Cent Jours commencé par le prodigieux retour de l'île d'Elbe. Il faut, pour ressentir ces émotions spéciales, non seulement connaître cette campagne extraordinaire telle que l'ont racontée les historiens : Thiers, cette fois, et pour une fois, au-dessus de ses racontars bourgeois et doctrinaires; Charras, avec ses partis pris déversant sur le Premier Empire ses haines contre le second; Henri Houssaie, le dernier venu, à la fois impressionnant et documenté; telle que l'ont aussi chantée les poètes, Byron et Victor Hugo. Mais il faut surtout reconnaître, sur le terrain même, au détour des chemins, au profond des paysages, les myriadaires épisodes qui épinglèrent sur le sol l'immense événement.

A cela satisfait tout à coup le petit livre dont nous donnons le titre en tête de cet article. L'auteur, GEORGES BARRAL, est doublement descendant de héros obscurs qui furent à Mont-Saint-Jean le dimanche 18 juin 1815, sous le ciel nuageux aux larges percées d'azur, au soleil s'éclipsant et reparaissant, qui éclaira l'effroyable mêlée depuis onze heures et demie du matin jusqu'à huit heures et demie du soir, pendant une lutte qui dépassa de trois heures la durée ordinaire des batailles fixée fatalement par l'épuisement des forces humaines : il y eut ses deux grands-pères, le capitaine Janot et le lieutenant Barral,de la Grande Armée qui s'y effondra pour toujours. Il a été élevé dans le récit de ces histoires surhumaines et les a enrichies de ses passionnées recherches personnelles. Il n'a pas songé à mettre dans son *Itinéraire* une nouvelle version de cette tragédie, mais à y accumuler les détails que les grands historiens dédaignent et qui, pourtant, sont, peut-on dire, les battements les plus intenses de la vie. Il indique avec précision ces choses après lesquelles les esprits curieux courent toujours sans jamais les atteindre et qu'ardemment, dans leur intimité, ils souhaitent connaître, comme, par exemple, les chevaux qu'a montés l'Empereur pendant la bataille, les tertres divers sur lesquels il a suivi l'action, l'emplacement exact des derniers carrés de la Garde, la figuration des édifices dramatiquement rustiques illustrés par cette mêlée décisive. Il remplit ainsi toutes les lacunes, toutes les fissures que les narrations historiques officielles laissent entre les faits principaux et qui ont une saveur rare pour l'amateur de sites et le rêveur.

J'ai, de tout temps, beaucoup pensé à la vie prodigieuse de Napoléon; son merveilleux m'a toujours hanté, non point par une prédilection pour l'être lui-même, ce représentant péremptoire de la Force guerrière et brutale, cette incarnation humaine de Mars, de l'Arès antique, ce Héros-Force comme il y eut les Héros-Art, les Héros-Religion, les Héros-Droit, les Héros-Amour, les Héros-Argent; mais par la séduction de la fièvre que fut cette vie étonnante durant laquelle, comme l'a écrit Léon Bloy en une saisissante formule : a coulé sur le monde le plus puissant torrent d'héroïsme qui jamais gronda sur la terre. J'ai lu, avec avidité, de multiples ouvrages sur la campagne des Cent Heures. Le champ de bataille et toute la contrée dont il est l'aboutissement restent, pour moi Bruxellois invétéré, une promenade favorite. Il y a deux ans, j'ai piloté mes confrères de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, de Fleurus à Ligny et de Ligny à Mont-Saint-Jean, sur la route qu'a suivie Napoléon lui-même pour courir à la suprême défaite; l'an dernier, ce fut de Gembloux, par Walhain-Saint-Paul, à Mousty, puis à Plancenoit, par la route que Grouchy interrompit fatalement et qu'il eût dû continuer en marchant au canon; cette année, ce sera de Wavre à Chapelle-Saint-Lambert et Ohain, par la route où processionnèrent les régiments de Blücher; l'an d'après, de Charleroi aux Quatre-Bras et aux hauteurs de Rossum par Genappe, c'est-à-dire l'avancée tumultueuse de Ney. Eh bien, le petit livre de Georges Barral m'a fait connaître cent incidents que j'ignorais et qui ont ajouté à mes émotions et rendu, pour moi, plus vibrante encore cette contrée patriale, si près du lieu de ma naissance, où si souvent s'est satisfait mon ESTHÉTISME DE LA NATURE.

***

M. GEORGES BARRAL a encore publié sur l'Epopée napoléonnienne trois autres ouvrages dont nous avons donné les titres dans l'Accusé de Réception paru à l'*Art moderne* du 19 juin dernier.

EDMOND PICARD.

L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE

Souvent, très souvent, dans nos comptes rendus dramatiques, nous avons signalé la misère du jeu dit « de conservatoire » qui caractérise, non certes à leur honneur, les acteurs et actrices de l'école française, son insupportable convenu, ses règles séculairement fausses, ses habitudes agaçantes, son défaut de naturel, sa manie de substituer le factice à la vraie vie. Nous avons fait remarquer qu'en mainte circonstance et par maint échantillon, la fameuse « Comédie française », notamment, se manifestait avec ces travers odieux.

On commence à faire chorus à ces remarques éblouissantes d'évidence dès qu'on fixe son attention sur l'état de choses auquel s'adressait notre critique. De temps à autre, dans les journaux même les plus conformes en fait de routine rancie, des restrictions apparaissent et les habituels dithyrambes en l'honneur des « Premiers comédiens du monde » sont singulièrement amortis. Mais voici qu'en France aussi la bonde saute. Témoins ces significatifs extraits d'un article d'EMILE BLAVET dans le *Gil Blas*, si indulgent pourtant d'ordinaire quand il s'agit des traditions boulevardières. Il l'arrange bien, vous allez le voir, ce « monument national consacré par l'État au serinage des perroquets et des perruches dramatiques ». Au moment des concours de déclamation, de mimique théâtrale, de tragédie et de comédie, le morceau est d'actualité.

***

On les connaît, ces professeurs : ce sont, au théâtre, des comédiens accomplis, très experts dans leur art, en possédant à fond toutes les ressources, mais qui, dans leur chaire, façonnent trop complaisamment et trop uniformément à leur image la matière qu'ils sont chargés de pétrir. Ils n'admettent qu'un type, le leur; il faut qu'on s'y conforme et qu'on s'y modèle, qu'on s'y hausse ou qu'on s'y rabaisse, qu'on monte ou qu'on descende à son niveau, si rebelle qu'on soit de tempérament ou de nature, dût l'effort ne produire qu'un misérable avorton. Ils ne souffrent pas qu'on comprenne, qu'on traduise, qu'on incarne, qu'on interprète un personnage tragique ou comique autrement qu'ils ne l'ont eux-mêmes compris, traduit, incarné, interprété.....

Il serait chimérique d'espérer que ces messieurs changeront leur méthode ou modifieront en quoi que ce soit leur train-train routinier. Que faire, alors? Oh! mon Dieu, c'est bien simple :

détruire les effets en supprimant les causes, ou, si l'opération semble trop radicale, infuser du sang nouveau dans les veines anémiques du professorat.....

Lorsque, à la veille de prendre sa retraite, Mlle Fargueuil, une des cinq ou six artistes originales de ce siècle — morte il y a deux ans — sollicita du ministre des beaux-arts une chaire de déclamation au Conservatoire, sa demande fut apostillée par Hugo, Feuillet, Augier et Sardou.

Il semblait qu'avec de tels patronages la chose dût aller toute seule. Mais, avant d'avoir son brevet en poche, Mlle Fargueuil eut l'imprudence d'écrire au *Temps* une lettre dans laquelle, donnant au public un avant-goût de sa méthode, elle traçait en quelques lignes le portrait du professeur idéal.

Après avoir exprimé le vœu téméraire qu'on élargit dans les cours le cadre du travail élémentaire des élèves, qu'on donnât moins de place aux souvenirs traditionels et plus d'importance à la recherche du *pourquoi* des sentiments et de leur *vérité humaine*, elle ajoutait :

« Le professeur doit aider à l'éclosion et à l'application des grandes facultés, ou bien alors qu'est-ce qu'il fait donc? Il devrait même selon moi (je vais bien plus loin) être un philosophe, un psychologue : il devrait étudier attentivement les mœurs, le caractère, les habitudes, le point de départ et l'arrivée dans la vie de ceux dont l'éducation dramatique lui est confiée. En effet, j'ai remarqué que dans les arts, quels qu'ils soient, *on fait comme on est.* En d'autres termes, *le produit du travail réfléchit l'individu.*

« Les maîtres actuels ne s'embarrassent guère de ces questions qui me semblent considérables. Eh bien! sans l'observation profonde des qualités et des passions du sujet, sans le grand souci de la distribution de ses études, eu égard à ses dons comme à ses défauts, le professeur est un traître et le professorat un mécanisme ridicule et perfide. »

C'était tout un programme révolutionnaire cela... Comment! elle réclamait, la chimérique artiste, un tabouret auprès des chaises curules où trônaient dans leur gloire cinq ou six praticiens illustres, et, sans crier gare, elle venait leur dire :

« Assez de routine comme ça! Plus de convention, la vérité!

« Cherchez l'âme dans l'élève, et non l'instrument! Pliez-vous à sa nature au lieu de la plier à la vôtre! Faites-en une voix, non un écho, une flamme, non un reflet!

« Le produit du travail doit réfléchir *l'individu*, non *le maître!*

« On ne *fait* pas comme *on apprend*, mais comme on *est!*

« N'employez pas envers les aspirants comédiens les procédés que les marchands de soupe emploient envers les aspirants bacheliers : Soyez pour eux des pères nourriciers intelligents, non des gaveurs mécaniques!... »

Mais c'était de la démence, cela, tout simplement.

En frappant, avec ce programme sous le bras, à la porte du Conservatoire, Mlle Fargueuil plagiait cet original qui se présentait chez un marchand de porcelaines en brandissant un énorme gourdin :

— Place! criait-il au patron que cette pantomime inquiétait et qui lui barrait le passage... Vos potiches me déplaisent, je veux en faire une purée!

Elle aussi, l'iconoclaste, elle voulait faire une purée des potiches de la rue Bergère. Son programme, véritable gourdin, était la satire la plus acerbe, en même temps que la plus juste, des pratiques d'enseignement en honneur dans cette pagode vermoulue, où l'élève se couche comme le maître lui fait son lit, lit de Procuste, construit à la taille du maître; dans lequel l'élève, pour être à la mesure, doit déformer et disloquer son corps, l'étirer ou le racornir, et se mouler dans l'empreinte déjà creusée!

Elle devait s'attendre à trouver les patrons de l'établissement entre elle et... leurs porcelaines.

C'est égal, l'assaut était donné,.. la brèche ouverte... A qui le tour ?

NOS ARBRES

La campagne que nous poursuivons en faveur des arbres, mutilés et saccagés en Belgique alors que chez nosvoisins, en Hollande et en Angleterre notamment, on a pour eux le respect que méritent ces décorateurs inconscients et merveilleux, rencontre partout d'unanimes sympathies. Récemment, au Conseil communal de Bruxelles, M. Max Hallet s'est fait l'énergique défenseur des ormes de nos boulevards, menacés par d'invisibles et dangereux ennemis, et son intervention a eu pour résultat l'institution d'une commission spéciale des arbres chargée d'ouvrir l'œil et de veiller, non pas au grain, mais aux branches et aux frondaisons. Un bon point à l'administration communale, que l'esthétique du paysage préoccupe d'ailleurs à juste titre depuis quelque temps.

Diverses communications nous sont parvenues au sujet des observations que nous avons présentées sur la question du verdoyant étoffage des routes, des parcs et des promenades publiques. L'une d'elles nous a particulièrement frappé en ce qu'elle attribue à la politique, à la mesquine politique électorale, la cause principale des désastres, souvent irrémédiables, accomplis dans certaines régions : « Cette jolie politique, nous écrit-on, à qui nous devons si peu d'esprit, tant d'étroitesse de cœur et de si nombreux retards dans les progrès sociaux. »

Signaler la cause d'un mal, c'est s'acheminer vers le remède à y appliquer. Souhaitons que les intérêts particuliers à qui l'on endosse, avec raison semble-t-il, la responsabilité des fautes commises, cèdent le pas au grand intérêt public en jeu. Il ne serait pas digne de notre pays de sacrifier à des préoccupations personnelles la beauté des sites et la gloire du paysage national.

***

Un point essentiel, ce serait de planter les arbres qui bordent les routes à 20 mètres de distance l'un de l'autre, ce qui, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, est très favorable à leur santé et à leur développement. En outre, de l'avis d'agriculteurs très experts, cette mesure aurait pour effet de diminuer beaucoup, sinon de réduire à néant la nuisance des arbres sur les terres riveraines.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Mimique théâtrale (à huis clos). Professeur : M. VERMANDELE. 1er prix avec distinction, Mlle Duysburgh; 1er prix, MM. Servais, Mouriks et Defreyn; 2e prix avec distinction, Mlle Van den Steene et M. De Rycke; 2e prix, Mlle Van Malderghem et M. René Vermandele; 1er accessit, Mlle Loriaux.

Déclamation (à huis clos). Jeunes filles. Professeur : Mme NEURY-MAHIEU. — 1re mention, Mlles Leempoels, Triquet et Angelet.

Tragédie et comédie. Hommes. Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE — 1er prix avec distinction, MM. Mouriks et Robert; 2e prix avec distinction, MM. Servais et Defreyn; 2e prix, MM. Jacquemin et Vermandele.

Jeunes filles. Professeur : Mlle J. TORDEUS. — 1er prix avec distinction, Mlle Derboven; 1er prix, Mlles De Creus et Dauchot; 2e prix avec distinction, Mlle Hofman; 2e prix, Mlle Charels.

Harmonie pratique. Professeur : M. ED. SAMUEL. — 1er prix, Mlle Laenen et M. Minet.

Harmonie écrite. Professeur : M. J. DUPONT. — 1er prix avec

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

distinction, M. Sand; 1er prix, M. Gras; 2e prix avec distinction, M. Duysburg; 1er accessit, M. Mousset; 2e accessit, Mlles Stevens et Van Looveren.

Harmonie théorique. Professeur : M. HUBERTI. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Garay; 1er prix avec distinction, MM Gadin et Léopold Samuel; 1er prix, M. Ernest Samuel; 2e prix avec distinction, Mlle Dehelly; 2e prix, M. Lauweryns; 1er accessit, Mlle Berger; 2e accessit, Mlle Lombaerts et M. Dambroise.

Contrepoint et fugue. Professeur : M. E. TINEL. — 1er prix avec distinction, M. De Bondt; 1er prix, M. Maeck; 2e prix, MM. Reuchsel et Dusoleil; 1er accessit, Mlle Galiot et M. Moulaert; 2e accessit, M. Van Praët.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les cartes géographiques.

Les cartes géographiques sont-elles protégées par la législation sur le droit d'auteur, au même titre que les dessins artistiques, les tableaux, les sculptures? Le tribunal correctionnel de la Seine vient de trancher la question dans le sens de l'affirmative en condamnant M. Gourdoux fils à 50 francs d'amende et à 200 francs de dommages-intérêts pour avoir introduit en France une *Carte commerciale des chemins de fer français* fabriquée en Belgique et qui n'était que la reproduction d'une carte dont son père, M. César Gourdoux, était l'auteur.

M. Gourdoux fils avait, il est vrai, collaboré aux premières éditions de la carte incriminée, mais depuis 1889 il avait renoncé à cette collaboration et cédé à son père tous les droits qu'il avait sur l'œuvre commune.

PETITE CHRONIQUE

Le prix quinquennal de littérature française vient d'être décerné, à l'unanimité des suffrages, à M. Albert Giraud, auteur du volume *Héros et Pierrots* que nous analysons ci-dessus.

Une lettre de M. Eugène Ysaye nous annonce son prochain retour des Etats-Unis. L'éminent artiste compte rentrer à Bruxelles du 20 au 25 courant et s'occuper aussitôt de l'organisation des grandes auditions symphoniques qu'il dirigera l'hiver prochain.

Pour clôturer le Congrès eucharistique qui vient d'avoir lieu à Bruxelles, la maîtrise de l'église Sainte-Gudule exécutera, avec le concours de la *Schola* de Malines, sous la direction de l'auteur, la messe à cinq voix d'Edgard Tinel à la messe pontificale qui sera célébrée aujourd'hui dimanche, à 10 heures, à la collégiale.

La XIIIe session de la *Fédération archéologique et historique* s'ouvrira le 7 août à Enghien, sous la présidence d'honneur du gouverneur du Hainaut et de S. A. S. le duc d'Arenberg. Le congrès, qui a réuni déjà quatre cents adhérents, durera quatre jours. Des excursions aux châteaux de Wisbecq et de Gaesbeek, à Hal, Castres, Quenast, Lessines, Grammont, etc., seront organisées pendant cette session.

Le « Grand-Guignol » à Bruxelles! On sait le succès retentissant qu'a obtenu à Paris l'initiative artistique de M. Oscar Méténier. *Mademoiselle Fifi*, tirée de la nouvelle de Guy de Maupassant, n'a pas eu moins de deux cent quatre-vingts représentations. La désopilante fantaisie de Courteline, *Théodore cherche des allumettes*, a été jouée cent soixante-quinze fois de suite, et *Lui*, de l'auteur-impresario Méténier, cent soixante-dix fois... Ce sont ces trois pièces, avec un lever de rideau de Courteline, déjà nommé, que la Compagnie de M. Romain représentera aujourd'hui dimanche, demain et après-demain au théâtre de l'Alhambra. Ce spectacle excitera, à n'en pas douter, la curiosité du public, tout au moins du public adulte, car la direction prie sagement les familles, vu la composition du programme et le milieu dans lequel se passe une partie de l'action, de n'amener ni jeunes gens ni jeunes filles. Elle aurait pu promettre en outre, pour les dames, une distribution d'éventails..... Au théâtre Molière, ce genre de spectacles d'un modernisme accentué s'annonçait jadis par une affiche rouge. Et maintenant, au rideau!

Une exposition de peinture et de sculpture exclusivement consacrée à l'Ecole belge s'ouvrira, par invitations, le 29 courant, à Crefeld (Allemagne). Une cinquantaine d'artistes ont répondu déjà à l'appel de M. F. Deneken, le directeur du Kaiser-Wilhelm-Museum, qui organise l'exposition. Parmi eux, MM. Claus, Heymans, J. de Lalaing, F. et C Van Leemputten, Montald, Le Mayeur de Merprès, Van Strydonck, Gilsoul, Leempoels, Verheyden, Willaert, Wytsman, J. de Vriendt, Van Hove, Vanaise, Doudelet, Hannotiau, Heins, Binjé, Hagemans, Stacquet, Uytterschaut, les sculpteurs C. Meunier, Vinçotte, P. Du Bois, Le Roy, Lagae, Braecke, J. Dillens, Charlier, Devreese, etc. D'autres adhésions, qui compléteront l'important contingent fourni par nos artistes de manière à offrir en raccourci un tableau de l'art actuel en Belgique, sont attendues incessamment.

L'Allemagne s'intéresse de plus en plus, on le voit, au mouvement artistique belge.

C'est le 3 septembre que s'ouvrira à Amsterdam l'exposition des œuvres de Rembrandt. Ainsi que nous l'avons dit, cette exposition promet d'offrir un très grand intérêt par le nombre et la valeur des œuvres qu'elle réunira.

A la suite de l'exposition des Beaux-Arts de Munich, le prince régent de Bavière vient de conférer l'ordre de Saint-Michel de Bavière aux artistes suivants :

Commandeur : MM. Franz Courtens, peintre, et Albert Desenfans, statuaire; officier : M. Emile Claus, peintre; chevaliers : MM. Fernand Khnopff, Félix ter Linden, peintres, et E. Collès, architecte.

Les Salons de Paris ont fermé leurs portes le 30 juin. Les entrées ont donné un total de 348,000 francs, dont les deux tiers, soit 232,000 francs, sont attribués à la Société des Artistes français (Champs-Elysées) et un tiers, soit 116,000 francs, à la Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars).

La recette des deux Salons réunis dépasse de 1,000 francs le produit total des salons précédents, organisés isolément. Mais c'est le Champ-de-Mars qui gagne à la combinaison nouvelle. En 1897, le Salon des Champs-Elysées rapporta 242,000 francs, soit 10,000 francs de plus que la part qui lui est attribuée en 1898. La recette du Champ-de-Mars n'avait été que de 105,000 francs, soit 11,000 francs de moins que ce qu'il a reçu cette année.

Après l'Exposition universelle de 1900, les Salons seront installés dans le grand Palais des Beaux-Arts qu'on construit aux Champs-Elysées.

Le monument érigé à Leconte de Lisle dans les jardins du Luxembourg, à Paris, a été inauguré dimanche dernier. Sur un socle de pierre, placé au centre d'une étoile fleurie, un génie ailé, en marbre blanc, entoure d'un de ses bras le buste du poète et de l'autre main élève au-dessus de sa tête une palme d'or. Au bas, cette simple inscription : « A Leconte de Lisle, ses admirateurs, ses amis. — 1818-1894. » L'œuvre est due au statuaire Denys Puech.

Après les discours de MM. de Hérédia, Barrès et Léon Bourgeois, M. Haraucourt a dit quelques vers en l'honneur de son maître vénéré, puis MM. Mounet-Sully et Albert Lambert ont lu tour à tour plusieurs poésies écrites à la gloire du poète.

Les drames lyriques de Wagner entrent décidément — après quelles résistances! — dans le répertoire courant de l'Opéra de Paris. *Les Maîtres-Chanteurs*, ont, on le sait, réalisé les plus fortes recettes de l'année. Une reprise de *Lohengrin* vaut en ce moment de grands succès à Mlles Ackté et Picard, à MM. Vaguet et Noté. Et voici qu'on annonce pour le mois de septembre la reprise de la *Walkyrie* avec Mlle Bréval dans le rôle de Brunnhilde, Mme J. Marcy dans celui de Sieglinde, M. Delmas dans celui de Wotan et le ténor Gibert dans celui de Siegmund.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 30. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 24 Juillet 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'art civilisateur. — Lettres d'Amérique. *Boston.* — Un Van Eyck inconnu. — Livres et brochures. *Sémiramis,* par le Sar Péladan. *Œdipe et le Sphinx,* par le même. *Il n'y a plus d'îles bienheureuses,* par Ossit. *L'Initiation au péché et à l'amour,* par Edouard Dujardin. *Au fil de l'heure,* par Victor Margueritte. *Saint-Cendre,* par Maurice Maindron. — Spectacles d'été : Le Grand Guignol (tournée Romain). Théâtre Molière : *Les Cloches de Corneville.* — Petite Chronique.

L'ART CIVILISATEUR

Se plaçant à un point de vue plus élevé que celui d'où l'on juge généralement nos mesquines querelles, la *Réforme*, sous le titre : *Le Parti des intellectuels*, résume une étude de M. Camille Mauclair parue dans la *Revue des Palais* et imprime en première page : « Un devoir nouveau incombe à l'art, celui de se faire de plus en plus social, d'aviser aux moyens de répandre sur le monde un peu plus de bonheur et de justice. Il ne doit pour cela rien sacrifier de sa beauté et il n'y gagnera que plus de grandeur. C'est seulement quand cette évolution nécessaire se sera produite qu'on pourra dire aux artistes, aux écrivains et aux penseurs ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres : « Vous êtes le sel de la terre (1). »

Il ne nous appartient pas de commenter l'événement qui a donné naissance au parti dont parle M. Mauclair. Nous nous arrêtons au vœu significatif exprimé par un organe essentiellement politique, le vœu de voir l'Art prendre place parmi les pouvoirs. Ne trouveront là une idée nouvelle que les tardigrades qui ignorent ce que l'on a écrit ici et ailleurs sur le rôle et l'avenir de l'Art, qui ont cru jusqu'à présent que le monde entier pouvait évoluer dans les limites d'un programme de meeting. Ceux qui ont le sentiment du Beau, qui se rendent compte que le progrès ne dépend pas uniquement des législations, savent l'influence énorme de l'Art et souhaitent qu'on lui reconnaisse une légitime prépondérance.

Non, l'idée n'est point nouvelle. Le clou a été planté; enfonçons-le davantage. Lorsqu'il fut question, il y a six ans, de créer ce fameux Sénat qui devait représenter le Travail, le Capital, l'Intelligence, ici même fut écrit : « L'Art est la force suprême et la supérieure harmonie! Qu'on lui ouvre, dans les assemblées, dix portes, grandes et larges, au lieu d'une petite ouverte sur des bureaux, des paperasses et des académies, et qu'elles donnent, ces dix portes, sur la vraie foule de l'Art, qui y fera entrer

(1) Voir la *Réforme* du 4 juillet.

ses triomphateurs, et alors vous aurez de la lumière, de la générosité et de la vie.

L'artiste a des côtés d'harmonie, d'intuition, de clairvoyance, de cordialité qui font qu'il plane, de l'envol sublime d'un esprit supérieur et indépendant. L'artiste, qu'il touche à une chose, la consolide et l'harmonise; il la vivifie et la rend attrayante. Il a, pour cela, une force mystérieuse de charme et de profondeur qui manque aux autres hommes. Ce n'est pas un amuseur : les artistes forment la quintessence de la Pensée et du Sentiment (1). »

Surgissent les points d'interrogation. L'Art étant appelé à exercer une part de souveraineté, comment l'exercera-t-il? L'art futur sera-t-il pareil à l'art d'aujourd'hui?

Déjà l'on se familiarise avec l'idée que l'Art ne souffre pas de réglementation, qu'il doit être libre ou n'être pas. S'il est malaisé de concevoir son rôle dans l'avenir, s'il paraît devoir demeurer longtemps encore l'apanage d'une élite et d'une caste, on peut, sans utopie, pressentir l'époque où l'art se développera naturellement selon la loi d'évolution de toutes les forces sociales. Les masses sont loin d'être réfractaires au sentiment esthétique : les âmes placées près de la nature sont prêtes à en recevoir le germe. A chacun de nous de faire le Geste et de semer la bonne graine.

Ce Geste ne serait-il pas plus efficace si nous nous efforcions de faire naître le sentiment du Beau dans l'âme de la prime jeunesse? Volontiers on s'imagine que la riche, l'exubérante, l'inépuisable Nature dépose au berceau de nos enfants ses dons les plus précieux. Oui, mais à l'ombre du berceau se cache l'ennemi, l'Esprit d'imitation et de routine qui souffle de pernicieux conseils : « Ne vois point par tes yeux, vois par les miens; ne cherche pas à comprendre, je te dirai tout. »

Or, voir et comprendre par le seul effort personnel, c'est le but d'une vie d'artiste. Combien d'existences s'écoulent sans y atteindre! Le programme des pédagogues est détestable parce qu'il alourdit le cerveau de l'enfant au lieu de l'éclairer, parce qu'il ne peut lui ouvrir à la fois les yeux et l'âme. L'enseignement universitaire dédaigne l'éducation artistique. Il forme des professeurs, des savants, une foule de demi-savants, rebelles pour la plupart à l'idée d'art. Or, qu'est-ce qu'un savant qui n'a pas le culte du Beau? Est-ce vivre que de ne pas s'exalter aux grands spectacles de la Nature? Plus que tout autre, l'artiste ressent le charme puissant et doux qu'ils dégagent. Il pénètre et tente d'exprimer, sous la matérialité des choses, l'harmonie et l'universelle beauté.

En vain objecterait-on que le cerveau de l'enfant n'est pas apte à recevoir une initiation esthétique. La forme et la couleur offrent mille ressources pour susciter l'intérêt des plus jeunes. Est-il difficile de fixer l'attention de ceux-ci sur ce qui les environne, de leur signaler la variété infinie de la couleur, les séductions de la lumière, le jeu des ombres et des demi-teintes? Ne serine-t-on pas à l'école des airs bien moins attrayants que ceux que chantent les grandes voix de la Nature? Est-il absurde de concevoir un illettré goûtant le spectacle sans cesse changeant des nuages, des forêts et des flots? Et l'attachement du terrien pour son champ, du marin pour l'océan ne peut-il être provoqué dans l'âme de chacun pour ce qui embrasse à la fois la terre, la mer, le ciel, l'univers : c'est-à-dire pour l'Art?

Réjouissons-nous d'entendre exprimer au nom d'une collectivité ce que ressent confusément chacun de nous. Que l'évolution espérée se produise ou ne se produise pas, les Œuvres, en des manifestations de vie intense, continueront à rayonner d'une divine lumière, à jalonner la Belle Route vers l'Infini. A l'exemple des apôtres, elles prêcheront la Vérité, et de plus la Beauté. C'est aux artistes qu'on peut répéter : « Vous êtes le sel de la terre. »

J. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 17 janvier 1892.

LETTRES D'AMÉRIQUE

BOSTON

Boston, la « Mushaumuk » des Indiens, — quelle était l'humeur des tribus qui s'y promenaient avant que les Puritains n'y élisent domicile? L'air les rendait-elles tranquilles comme les habitants du Boston d'aujourd'hui? Est-ce l'histoire, est-ce le pays, est-ce la race et sa spéciale transplantation, ou le climat, qui a mis la cloche bleue du cabanon calmant sur tout ce qui se meut ici?

Il y fait plus propre, plus soigné que dans ce tourbillon de gens et de poussière de New-York. On y est décidément plus sage. Sage avec douceur, et avec quelque chose d'allemand dans les yeux. Je n'ai jamais tant pensé au public des festivals rhénans qu'en ce philosophique Boston. Dimanche, j'ai pénétré dans une demi-douzaine d'églises, presque toujours fermées pendant la semaine. Elles me rappelaient soit la Mahlkasten de Düsseldorf, soit le Gürzenich de Cologne, en petit. *Trinity Church*, la plus belle église de Boston, bâtie, il n'y a pas longtemps, sur le square le plus élégant de la ville, est conçue dans le goût roman de M. Richardson, un jeune architecte qui avait beaucoup voyagé et qui trouvait que l'architecture romane du sud de la France était le style qui convenait à cette partie du pays. Seulement, ce style prêtait à des développements que le vieux continent, buté à l'art gothique, n'aurait pas prévus, et que M. Richardson avait le projet d'élaborer en faisant du « roman américain ». Il est mort avant d'avoir pu « développer les tendances romanes ».

J'entrevois quelques paires d'yeux sceptiques me regardant de travers. Pourtant, il n'y a pas à dire : ce roman-là est amusant et joli. Il contient un peu de normand, du normand de la cathédrale de Canterbury, et, chose tout à fait inattendue, il donne parfois l'impression du mauresque. J'imagine que ça tient aux décora-

tions tout à fait américaines, originales, dont on l'a orné, qui changent les lignes principales et qui donnent aux voûtes romanes une petite allure profane; impossible de savoir ce que tous ces éléments produiraient s'ils étaient mêlés pour édifier un très grand monument. Toutes les églises sont petites ici, dans ce New-England, et ont l'air de charmants joujoux au milieu de ces rues dont les toits se confondent avec leurs clochers; il semble que la tendance soit de les bâtir de plus en plus petites, la religion devenant ici de plus en plus chose personnelle, intime, où un nombre d'êtres de plus en plus restreint partage les mêmes manières de voir. Je dis manière de voir, non sentiment. Le sentiment religieux en lui-même me paraît être très généralement homogène et toutes ces sectes différentes s'entendent parfaitement sur les points principaux de la vie terrestre : éducation, mariage, loi, vertus civiques et privées, etc. Elles ne diffèrent que le dimanche, dans le plus ou moins d'importance que leurs pasteurs respectifs accordent à tel ou tel détail de la mythologie céleste selon la dévotion particulière de leur troupeau. Dans les quartiers populaires, les congrégations spirites ou « spiritualistes », comme elles s'intitulent, reçoivent des dépêches du ciel, au milieu de l'office. Je ne l'ai pas vu, un témoin « digne de foi » me l'a dit. Dans les églises unitairiennes, représentant le culte très simplifié des gens « à idées larges » qui tiennent à avoir une forme patentée de culte une fois par semaine, on ne fait que conférencier sur des sujets graves, parfois même profonds, et chanter des hymnes. Les murs sont ornés de moulages de bas-reliefs classiques. J'y vois des gravures de Millet et les prophètes de Sargeant, puis des Léonard de Vinci que nul être au monde ne peut *classer* soit dans le genre sacré, soit dans le genre profane.

Ces églises sont très obscures, faites pour être éclairées à l'électricité, et j'ai été frappée du nombre de beaux vitraux qu'elles contiennent. Quelques-uns sont de bonnes imitations d'anciennes verrières, beaucoup sont tout nouveaux et ont le charme des vitraux de Tiffany et de Lafarge, le New-Yorkais. La couleur, la densité variée du verre, la façon dont tous les morceaux sont enchâssés et combinés, tout cela est bien américain, bien original et d'un effet très simple et saisissant.

C'est plus vivant qu'un tableau et il serait très naturel que ce fût par cette porte, ou plutôt par cette fenêtre, que l'émotion artistique s'infiltrât dans ces âmes actives, résolues; âmes européennes certes, mais régénérées au contact d'une nécessité plus immédiate que celle qui pèse sur nous et redevenues frustes, heureuses, devant l'immense champ des labeurs possibles qui s'ouvre à elles; sensibles, naturellement, à un art plus sensationnel ou plus intellectuel, et encore assez étrangères aux jouissances de pure harmonie en lesquelles nous faisons consister notre plaisir artistique. Ames portant en elles la force des enthousiasmes actifs, — dites des emballements mis en œuvre, si vous aimez mieux, — pareils à ceux qui édifièrent inconsciemment les cathédrales du moyen âge. Seulement, ce n'est pas dans les églises américaines qu'il faut chercher les instinctives extérioriations de l'esprit national.

La vraie religion de ce peuple-ci, qui la dira? Mais il me semble que, pour lui, les jolies, confortables et sérieuses petites églises ne sont que les abris, encore très nécessaires peut-être, des incertitudes morales et des troubles affectifs. Elles sont les apéritifs des caractères, apéritifs très respectés. Luxe mental. Aide que tout ce qui en nous reste mendiant aime à rencontrer. Elles ne sont pas ces grands monuments où chacun apportera sa pierre et où il entrera comme chez lui, ces monuments jamais trop grands, élevés à ce qu'il a de plus cher, à ce qui domine sa vie, à ce qu'il aime plus que lui-même parce que cette chose qui le fait agir remue en lui des forces plus grandes que celles de son propre intérêt. Non, ici les églises, manifestement, ont passé de la période où elles symbolisaient l'union fraternelle et l'essence une du monde, à la période où elles ne représentent plus que la portion de rêve nécessaire pour divertir l'homme de son dur travail, quand il ne peut pas en voir la fragmentaire grandeur et la glorieuse, la fière utilité.

D'après ce que je puis comprendre de cette extraordinaire province de New-England, la grande bibliothèque de Boston a vraiment quelques rapports avec l'esprit du pays, en ces régions puritaines. Car les ingénieuses inventions romanes de M. Richardson peuvent satisfaire le besoin de gaîté que doivent éprouver de temps en temps ces calmes natures de quakers, mais elles ne représentent en aucune façon leur caractère. La débauche de style roman que je constate ici — une débauche en bois, en briques et en pierres brunes ou blanches — me paraît être un des joyeux accidents de leur existence, quelque chose comme leur tranquille « humour ». Mais ce grand monument carré de la bibliothèque les peint, me paraît-il, de pied en cape.

Un brave photographe, à qui je demandais des images de Boston, m'expliqua que comme ce monument avait été construit par la population de Boston, on n'avait pas voulu « dépenser de l'argent en vains ornements extérieurs ». J'ai entendu exprimer le même sentiment par des gens très différents. Quoi qu'il en soit, la bibliothèque est un grand bâtiment carré pourvu de quatre angles uniques, surmonté d'une corniche bien proportionnée, animé par de grandes fenêtres qui éclairent deux ou trois étages; elles détruisent heureusement l'impression de fer à gaufres qu'on a ainsi évitée. Comme le bâtiment a une cour intérieure, j'imagine qu'on eût pu, sur le même emplacement, donner un peu de jeu à cette masse de pierres blanches. Mais les Bostoniens n'eussent pas aimé qu'en une chose aussi sérieuse qu'un temple de la pensée, on se permit de jouer avec la forme, comme on le fait pour les temples où le sentiment et l'imagination occupent la première place. Nous ne sommes plus dans le domaine de la Fantaisie! ont-ils l'air de dire.

Intérieurement, rien n'a été assez beau pour orner ce nid de leurs véritables amours. L'escalier, jusqu'à la hauteur du second étage, est en marbre poli jaune, veiné de noir et orné des grandes fresques de Puvis de Chavannes. Nulle part dans le monde civilisé ces peintures ne sont mieux en harmonie avec l'esprit de ceux qui les regardent journellement. Leur signification si largement universelle, leur grande pureté, et jusqu'à la douceur et la clarté de leur coloris, tout ce qu'elles sont fait croire au premier moment qu'elles ont poussé là toutes seules, comme les fruits naturels de l'âme du peuple. Je me suis fait cette bizarre question : Est-ce que Puvis de Chavannes est vraiment Français? Je suis obligée de croire, en le voyant ainsi, qu'il est tout simplement *a gentleman of nowhere*, un universel.

Il n'en est pas ainsi de Sargeant, par exemple, qui a commencé à décorer les murs du second étage, où je ne suis pas fâchée que ses fresques soient reléguées. Son *Moloch* pourtant est absolument saisissant. Avec ses attributs dorés et en relief, avec les rayons également en relief et terminés par une goutte de sang, qui partent de sa tête encornée et tombent jusqu'à ses pieds, il a

bien l'air de la divinité féroce personnifiant la grossière exaltation de la richesse autoritaire et cruelle des nations primitives. C'est bien le Moloch que les contemporains de Moïse devaient comprendre et adorer. Mais si ce système de fresque convient à Moloch et peut-être même à la Vénus Astarté, enveloppée de voiles bleuâtres, qui lui fait face, il ne me semble pas convenir du tout au *Triomphe de l'idée chrétienne* qui fait le fond de ce grand triptyque architectural. Des casques, des armures, des armes, en relief métallique, m'apparaissent là comme une double profanation, profanation de l'art et de l'esprit du lieu. La rangée de prophètes située plus bas me fait penser à la musique d'*Elie* de Mendelssohn. C'est trop tragique, trop modernement mouvementé, trop romanesquement et romantiquement passionné pour rendre profondément l'impression de l'héroïsme sacré des vieux prêtres-lutteurs hébreux. Et ça n'a aucune des tranquillités murales de forme, de couleur ou de plasticité que j'imagine être nécessaires à l'harmonie de ce genre de décoration.

Ce grand bâtiment est presque à toute heure bien rempli de lecteurs. J'ai dit, je crois, qu'il avait été élevé aux frais du peuple de Boston. Ce mot n'a pas le même sens que chez nous. Une grande partie de ce qui fait ici la population ouvrière est composée d'étrangers, d'Irlandais, d'Italiens, de nègres, d'Allemands, de Chinois, de juifs polonais. Je ne pense pas que ceux-là aient beaucoup contribué à la bibliothèque. Ils ne sont pas encore américanisés et se tiennent dans des quartiers spéciaux, groupés selon leurs nationalités. On me dit qu'il ne faisait pas bon se promener dans ces parages le soir. Pourtant, comme un cicerone aussi intéressant qu'obligeant a bien voulu m'y conduire entre 9 et 10 heures, — entre 21 et 22 heures, — j'ai pu voir la rue des juifs polonais, marchands d'habits, revendeurs, prêteurs sur gages, avec leurs petites vitrines encombrées et leurs enseignes écrites en lettres hébraïques. Par-ci par-là les annonces, moitié anglaises, moitié hébraïques, d'un pique-nique futur pour lequel la communauté était priée de s'inscrire. J'ai vu le type hébreux dans toute son intensité... polonaise. J'ai cru remarquer qu'il commençait à subir — extérieurement, du moins — l'influence éminemment nettoyante de cette patrie des *bathrooms*. Mais je n'ai pas pu apercevoir le moindre signe des dangers qu'on pourrait courir au milieu de cette population où on rencontre plus d'enfants qu'ailleurs et où tout le monde a plutôt l'air paisible et content. Du reste, c'est surtout le quartier italien qui jouit de cette réputation volcanique. Un bureau de poste y fonctionne. Mais certains voisins préfèrent acheter leurs timbres dans la rue à côté, le soir, de peur de susciter la colère de quelque impétueux méridional. Je n'ai vu non plus aucune trace de mauvais vouloir dans cette troupe aux yeux luisants qui était entourée de petits théâtres, de cafés-concerts et d'enseignes voyantes; pas davantage dans le quartier chinois, *home* des jardiniers, des cuisiniers et des... Comment dit-on lavandières au masculin? Un mot, s'il vous plaît.

Toute cette troupe étrangère formée par les plus récentes invasions d'émigrants sait très bien que l'Américain-né, habitué à se laver et à dépendre surtout de lui-même, n'a qu'une médiocre estime pour ces arrivants séculairement dressés aux dépendances de toute nature. Les fils les plus impatients de l'oncle Sam n'ont pas manqué, dans le coude à coude de quelque *bar*, d'exprimer sous quelque prétexte ce sentiment irrépressible. Et la réponse des « dagos » (surnom des Italiens ici) a été rapide, expressive et le plus souvent sanglante. Mais si vous n'êtes pas un matelot un peu ivre, si vous n'injuriez ou ne froissez personne, et surtout si vous avez l'occasion de parler français avec ceux qui vous accompagnent, tout ce monde vous regarde avec un peu d'étonnement, mais sans mauvaise grâce. Toutes ces rues avoisinant le port étaient autrefois le quartier aristocratique de Boston.

Ce sont les Chinois et les juifs polonais qui habitent maintenant là où les puritains bâtirent leurs premières demeures. Je vous ai dit les larges rues propres et ornées de lierre, de gazon et d'arbres où leur postérité s'est transportée aujourd'hui.

Du vieux Boston bien peu de chose subsiste. Une petite église ultra simple, quelques coins difficiles à découvrir. La ville a été brûlée je ne sais trop quand et toutes les maisons de bois ont disparu. A la campagne, dans les petites villes, on voit encore partout leurs lattes transversales, leurs piazzas rondes, carrées, en retrait, en avancée, à un ou à deux étages, couvertes d'un toit ou d'une plate-forme, reposant sur des colonnes, sur des murs ou sur des voûtes. Dans les plus neuves et les plus luxueuses, les colonnes et les arcades romanes triomphent, naturellement. Tout cela entouré de beaucoup de vert : arbres, herbe, plantes grimpantes. Tous ces jolis et relativement peu coûteux abris sont plutôt les *homes* de la classe moyenne, partant de la classe américaine, depuis les artisans et les petits employés jusqu'aux importants financiers.

Vous voyez que si j'écris que le peuple de Boston a bâti sa bibliothèque, cela ne ressemble pas tout à fait au peuple de Bruxelles construisant sa Maison du Peuple.

Si les Italiens, voire les nombreux Irlandais, avaient eu au chapitre voix prépondérante, ils l'auraient faite plus ornée extérieurement.

En Europe, plutôt que de n'avoir pas de forme du tout, nous empruntons celle du voisin ou celle de quelque grand-père du voisin. Et nous nous mettons des masques architecturals (mes mots manquent d'euphonie, mais c'est que je pense en anglais pour le moment). Il me semble que ces braves Yankees prennent le bon chemin pour arriver — si la loi des choses est qu'ils y parviennent — à une forme qui leur soit bien personnelle. Si un jour le climat, ou leur originalité personnelle, ou les nécessités de leur organisation sociale, où leurs goûts privés les portent à adopter des formes particulières, une architecture spéciale modifiera, en quelque façon imperceptible pour commencer, le goût ultra sommaire qu'ils ont maintenant. Et ils auront un art, une architecture à eux.

En tout cas, s'ils se servent de l'art et de l'architecture des autres, on dirait que ce n'est que pour s'amuser, en attendant, comme des enfants qui s'affublent, pour rire, des habits de leurs parents.

MARIE MALI

UN VAN EYCK INCONNU

Nous recevons la lettre suivante dont nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai rencontré, dans une collection particulière, deux tableaux du même maître, dont l'un signé I. C. V. EYCK, *1685*, *Roma*. Ils représentent des fêtes champêtres de gens de qualité, dont l'une a lieu l'hiver, sur la glace, l'autre, l'été, sous des charmilles.

Leur technique dénote la main d'un maître ayant un style très personnel et un sens décoratif inconnu à la plupart de nos Flamands de cette époque.

J'ai cru pouvoir trouver d'autres spécimens de ce maître dans les musées du nord de l'Italie ou de la Belgique, mais jusqu'ici je n'ai rien découvert.

Ni M. Enrico Ridolfi, le savant directeur des musées royaux de Florence, qui m'a promis de demander des renseignements à Rome, ni les directeurs des musées de Turin et de Bologne n'ont pu me donner la moindre particularité de la vie de cet artiste, ni me citer une de ses œuvres.

Les dictionnaires des peintres citent : Gaspard et Nicolas van Eyck, morts, le premier en 1673, l'autre en 1677, et nés tous deux à Anvers. Mais, comme on le voit, leur décès remonte à plus de dix ans avant la signature authentique de l'un des tableaux cités plus haut.

Dans l'ouvrage : *Artisti Belgi e Vlandesi a Roma nei secoli XVI^e^ e XVII^e^*, par G. BARTOLOTTI (*Firenze, 1880*), où je croyais trouver des renseignements, J.-C. van Eyck ne se trouve pas cité.

Seul M. Henry Hymans, l'érudit conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, a pu me donner la note suivante :

« Jean-Charles Van Eyck, baptisé à Anvers le 12 mai 1649, fils de Nicolas et frère d'un autre Nicolas, l'un et l'autre peintres. Élève en 1669 de J. Erasme Quellin. »

Probablement le fils du Nicolas Van Eyck cité plus haut.

Donc, on ne sait pas même la date de sa mort et rien de ses voyages et de son séjour certain à Rome.

Comme j'estime, d'après la valeur artistique des tableaux vus en Italie, que ce maître mérite une place dans l'histoire de nos artistes flamands du XVII^e^ siècle, je vous serais très obligé si vous vouliez reproduire cette lettre, espérant que, grâce à la publicité de votre journal, on pourra peut-être m'aider dans mes recherches en me signalant d'autres œuvres signées de ce nom ou en me faisant connaître des tableaux de ce genre dont la paternité pourrait être attribuée à ce maître.

(Notre excellent ministre à Rome, M. A. van Loo, fait faire de son côté des recherches à ce sujet; je vous en ferai connaître le résultat, s'il y a lieu.)

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec mes remercîments anticipés, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. MAETERLINCK

Conservateur du Musée de Gand.

LIVRES ET BROCHURES

Sémiramis, par le SAR PÉLADAN. **Œdipe et le Sphinx**, par LE MÊME. Editions privées, tirage à petit nombre.

Le haut poète lyrique de *Babylone*, de la *Prométhéide*, du *Fils des Etoiles*, se retrouve dans ces deux derniers drames avec une splendeur au moins égale à celle atteinte précédemment. En des phrases rythmées, somptueuses, à lui uniques, le Sâr fait mouvoir sa royale héroïne dans des cadres majestueux, à travers les péripéties d'une vie double, celle de la souveraineté, celle de l'amour. Et c'est une merveille que l'analyse de ce sentiment survenu au retour d'âge et exaspérant chez l'être fier qu'il ravage et qui ne s'y veut point soumettre, les instincts inférieurs de la passion, notamment la jalousie. Si Sarah Bernhardt, à laquelle le noble écrivain a fait l'honneur de sa dédicace, — comme à Mounet-Sully *Œdipe et le Sphinx*, — se décidait à monter la pièce, elle trouverait dans ce rôle plastique, si étroitement adapté à sa nature, un triomphe sans précédent.

Œdipe, moins scénique, plus artistiquement beau, a une envolée colossale. La maîtrise de l'auteur, sa hautaine et si personnelle conception du mystère et de l'art s'y affirment superbement à chaque ligne de l'œuvre, presque à chaque mot, *tant celui-ci* est lapidaire, péremptoire.

Le Sâr Péladan annonce en outre, comme prochaine, l'apparition de la *Vertu suprême*, fin et couronnement de l'éthopée de la *Décadence latine*.

Il n'y a plus d'îles bienheureuses, par OSSIT. Paris, Lemerre, éditeur.

Sous ce titre suggestif, l'auteur d'*Ilse* joint à quelques nouvelles parues dans des revues et des journaux une comédie en deux actes, *Inutilement*, savoureux morceau de critique adressé au public select et féroce des salons mondains (ce qui ne l'empêche pas, du reste, étrange inconséquence, de faire défiler tout l'armorial de France et de Navarre aux en-têtes dédicacés de chacun de ses récits). Le dialogue de ces dames, méchantes poupées élégantes aux cervelles vides, qui toutes se liguent tacitement pour opposer une muraille d'hostilité à la femme étrangère arrivée parmi elles et coupable d'être plus intelligente et plus belle, est un petit chef-d'œuvre d'observation. C'est pris sur le vif; c'est du Gyp et du meilleur, mais avec une note sentimentale et à la fois artistique, très particulière à Ossit, le sceau, peut-on dire, de son individualité d'écrivain.

Les nouvelles venant à la suite d'*Inutilement* (à lire avant tout *Saint-Nicolas*, puis *Cruauté*) possèdent toutes — sinon le don de faire penser — ce charme de l'émotion sincère, cette attraction de la phrase délicate cherchée et rendue par de curieuses inversions qui lui donnent l'imprévu, souvent très joli, d'une traduction de langue inconnue.

L'Initiation au péché et à l'amour, roman, par EDOUARD DUJARDIN. *Mercure de France.*

Ceux qui chercheraient — attirés par ce titre éclatant en fanfare sur la couverture jaune — dans le dernier livre de M. Dujardin une excitation à leurs instincts voluptueux seraient déçus, fort déçus même, car la synthèse de sa conception : « Quitter le péché, aller à l'amour », est tout l'opposé de ce qu'ils attendraient sur la foi de cette annonce alléchante. La trame est simple. C'est l'histoire tout intime d'un jeune homme en lequel s'agite l'éperdu besoin d'aimer et dont les instincts inférieurs l'arrêtent aux premières femmes rencontrées, tandis que son inconscient, immuablement plus haut, juge, regrette, condamne. La conclusion est âpre, vraie, très humaine, hélas, en ce triomphe de la chair sur l'idéal. Le héros lutte, souffre; il entre à Notre-Dame pour essayer de prier, n'y réussit pas, et, comme il sort de l'église : « Fichu le camp, la grâce! dit-il. » Et il s'en va passer une demi-heure dans une maison hospitalière. — « Pas la taille d'un ascète, confie-t-il plus tard à un ami; comme les autres, tout simplement, un pauvre bougre qui vit la vie! »

Sachons gré à M. Dujardin d'avoir fait entrevoir l'amour en dehors et au-dessus de l'attraction sexuelle, ne fût-ce — pour demeurer dans un domaine banal — qu'à titre d'originalité.

Au fil de l'heure, poésies, par VICTOR MARGUERITTE.
Paris, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Un rayonnement doux de tendresse discrète illumine toutes ces pièces, les unit en une seule harmonie. Elles se tiennent si bien, elles sont pénétrées également de la même émotion latente, du même calme un peu triste, qu'elles paraissent vraiment avoir été écrites au fil de l'heure, sans interruption. Les impressions de nature, surtout, ont un charme particulier, tant on y distingue la moindre nuance des sensations dont a été frappée l'âme du poète. A citer : La *Ville en ruines*, *Midi*, l'*Oasis*, *A soi-même*, *A l'aube*, *En mer*.

Saint-Cendre, roman, par MAURICE MAINDRON.
Paris, édit. de la *Revue blanche*.

Dans la masse, imposante de plus en plus, hélas! des livres actuels, vite écrits, tôt lus, puis dispersés, un travail comme celui que nous présente l'auteur du *Tournoi de Vauplassans* étonne, séduit par l'effort et la patience qu'il a nécessités. L'épisode choisi se déroule au XVIe siècle. Et jamais, tout au long des quatre cent soixante pages du volume, la couleur de cette époque ne s'efface. Ni les peintures de mœurs ni les caractères des héros ne sont un moment de notre temps. La reconstitution est parfaite. Même la langue employée, tout émaillée de termes d'antan, de ces hardiesses dont le mot propre sonnait haut et clair au sommet de la pensée, est d'une virtuosité, d'une science étonnantes. Certes, M. Maindron a fait ici œuvre d'écrivain!

SPECTACLES D'ÉTÉ

Le Grand Guignol (tournée Romain).

Les audaces du Théâtre Libre ont si bien familiarisé le public avec le réalisme que les hardiesses du Grand Guignol passent la rampe sans protestation. La brutalité des situations mises en scène n'exclut d'ailleurs nullement l'intérêt artistique. Si *Mademoiselle Fifi* a des côtés mélodramatiques et conventionnels vieux jeu, l'acte tiré de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant n'en constitue pas moins un morceau pathétique d'un effet certain. Mais à ce récit sectaire et chauvin l'auditoire a préféré de beaucoup, et avec raison, un petit drame concentré, d'une horreur particulièrement raffinée, intitulé *Lui*. Auteur : Oscar Méténier, qui poursuit avec un réel talent l'étude des milieux spéciaux dont *En famille* et la *Casserole* nous ont entrebâillé les portes.

Lui, c'est le client dans lequel une fille de joie (quelle ironie dans ce mot!) reconnaît, au signalement publié par le *Petit Journal*, l'assassin d'une de ses « collègues ». Seule en face de la brute, dans la chambre close, elle dissimule sous les mots d'amour et les caresses son épouvante. La scène est d'une terreur tragique rarement égalée au théâtre et conduite, d'un bout à l'autre, avec une sûreté de main prestigieuse. Elle fait passer dans la salle le frisson et les halètements de la malheureuse qui se débat contre le fantôme menaçant de la mort. C'est, dans sa brièveté, un drame complet, d'une intensité suraiguë.

Deux bouffonneries agitées de Courteline : *Théodore cherche des allumettes*, scène de potache rentrant abominablement ivre au domicile paternel pour y recevoir l'accueil que vous pressentez, et *Hortense, couche-toi!* saynète dans laquelle l'auteur démontre que la loi ne protège que les fripons, complètent ce spectacle curieux, promené de l'Alhambra aux Nouveautés par une compagnie d'artistes dans laquelle, outre M. Romain, se distinguent M. Roméal, Mmes Gérard et Kerhoas.

Théâtre Molière : « Les Cloches de Corneville. »

Les *Cloches de Corneville* sonnent à toute volée, depuis jeudi, à Ixelles, et l'inépuisable vogue de la célèbre opérette de Planquette paraît devoir faire au *Grand Mogol* un fructueux lendemain. Avec ses allures d'opéra comique au petit pied, ses refrains devenus populaires de l'un à l'autre bout du monde, la gaieté décente du livret, elle a, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour plaire aux bonnes gens qui vont chercher au théâtre une distraction exempte de fatigues et d'émotions... M. Darman, l'impresario de la troupe d'été qui exploite le Casino ixellois, a composé un père Gaspard expressif et attachant. M. Nelen, pseudonyme qui dissimule, paraît-il, le nom d'un ténor qui fait les beaux soirs du Grand-Théâtre de Lyon, est à la fois chanteur de talent et comédien d'expérience. La voix bien timbrée de M. Bayard, l'espièglerie de Mme Girard, la bouffonnerie de M. Miller complètent les éléments de succès. Et en voici pour une série de soirées qui permettra à la direction de préparer avec soin le troisième spectacle de la saison, *Le Jour et la Nuit* de Ch. Lecocq.

PETITE CHRONIQUE

La distribution des prix aux élèves des écoles primaires de la Ville de Bruxelles (cours supérieurs) a donné lieu, jeudi dernier, à une audition musicale des plus intéressantes. Un choral d'un millier de voix d'enfants, soutenu par l'orchestre de la Monnaie, a exécuté, sous la direction de M. Watelle, trois compositions d'auteurs belges : un chœur flamand de M. L. Maes, *Waar is de Winter thans?* très joliment écrit dans le style populaire, chanté par les garçons, l'*Automne*, de M. V. Mercier, exécuté par les filles, et l'*Hymne au Printemps* de M. Emile Agniez, sur un poème de notre confrère Lucien Solvay. Cette dernière œuvre, la plus développée des trois, offre beaucoup de ressources au déploiement des voix. Filles et garçons ont pris part à l'interprétation. Ils l'ont chanté de mémoire, comme les deux chœurs précédents, avec une justesse, une sûreté, un ensemble tout à fait remarquables malgré les difficultés d'intonation et de rythme que l'auteur n'a pas cru devoir éviter. L'*Hymne au Printemps* forme une page musicale mélodique et variée dans ses effets. L'accompagnement instrumental en est particulièrement soigné.

Les travaux de restauration de l'église de Notre-Dame du Sablon sont activement poursuivis sous la direction de M. l'architecte Van Ysendyck. Le portail sud paraît devoir être bientôt achevé. On édifie la tourelle qui figurait sur le plan primitif mais qui ne fut jamais construite. L'ensemble sera fort beau.

On continue, malheureusement, à déshonorer en même temps l'intérieur de l'édifice par d'abominables autels qui constituent un comble de mauvais goût (1). Malgré de nombreuses protestations — plusieurs journaux se sont fait l'écho de notre cri d'alarme — la direction des travaux persiste dans sa regrettable erreur. Et la Commission des monuments, à qui nous avons fait appel, est, paraît-il, impuissante à empêcher le massacre. D'une part, le cahier des charges prévoit la « polychromie riche » des autels. D'autre part, comme il s'agit d'objets d'art mobiliers et de dons particuliers, la question de savoir si l'autorité supérieure peut intervenir est, nous dit-on, douteuse. La circulaire du ministre de la Justice qui régla, en 1881, les attributions de la Commission, et qui fut rappelée en 1894 par M. Begerem, laisse ce point en suspens.

Nous croyons toutefois que le comité permanent dit « des objets d'art », institué par l'article 41 de l'arrêté royal du 30 juin 1862 et composé de trois membres de la Commission royale des monuments, désignés au scrutin secret, et de trois commissaires désignés par l'Académie royale de Belgique, a le droit d'opposer un énergique *veto* aux horreurs qu'un inexplicable entêtement laisse accomplir. Ce comité n'a-t-il pas précisément pour mission de contrôler le choix et d'assurer la conservation

(1) Voir l'*Art moderne* du 3 juillet.

des objets d'art qui ornent les édifices publics? Sinon, quelle est sa raison d'être? Et pourquoi le règlement organique l'a-t-il constitué?

Il est urgent qu'une solution intervienne. Nous ne doutons pas que le gouvernement, soucieux de l'esthétique de la capitale, tranchera promptement la question.

Le peintre James Ensor aura très prochainement les honneurs d'un numéro spécial de la *Plume*, qui a consacré des fascicules du même genre à Rops, à Verlaine, à Falguière, etc. Le texte de cette livraison exceptionnelle a été demandé à un groupe d'écrivains belges parmi lesquels Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck, Octave Maus, Eugène Demolder, Louis Delattre, Paul Gérardy, Blanche Rousseau, etc.

La manie des cartes postales « mit Ansichten », comme disent les Allemands, sévit avec intensité. Les vitrines sont bariolées de ces illustrations banales, polychromées ou unicolores, dans lesquelles se glisse parfois la note érotique. Dans le flot de médiocrités dont nous sommes inondés, les cartes postales illustrées composées par M. Gisbert Combaz pour les éditeurs Dietrich et Cie apportent, du moins, un élément d'art et de nouveauté. En douze dessins symbolisant les éléments : la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu, symétriquement répartis chacun en trois sujets ornementaux, M. Combaz applique à l'illustration les principes d'art décoratif qui ont, dans le domaine de l'affiche, de la céramique et du papier de tenture, attiré sur lui l'attention. Ses douze vignettes sont ingénieusement composées et tranchent, par le caractère ornemental des lignes et la hardiesse des relations tonales, sur la vulgarité des œuvrettes similaires. Peut-être l'allure de ces compositions dépasse-t-elle, par les proportions adoptées, les exigences de l'objet menu auquel elles s'appliquent. Elles semblent convenir mieux à des surfaces plus vastes, à une ornementation murale, par exemple, ou à des verrières. Mais telles qu'elles s'offrent aux regards, et cette réserve faite, elles dénotent une aptitude particulière au dessin ornemental. M. Combaz tire bon parti de la flore, de la faune, de tous les éléments que lui fournit la Nature pour créer des harmonies de lignes et de couleurs inédites.

Les concours de l'Ecole de musique d'Ixelles, sous la direction de M. Henri Thiébaut, auront lieu dans l'ordre suivant : Dimanche, 24 courant, à 1 h. 1/2, audition des classes de chant d'ensemble et piano d'ensemble. Mardi 26, à 4 h. 1/2, piano (division supérieure et deuxième division). Mercredi 27, à 4 h. 1/2, piano (troisième et quatrième divisions). Jeudi 28, à 1 h. 1/2, chant. Samedi 30, à 4 h. 1/2, piano (cinquième et sixième divisions). Dimanche 31, à 1 h. 1/2, déclamation. Les concours auront lieu au local de l'école, rue de Président, 54.

A l'Opéra-Comique, de Paris, la première nouveauté de la saison prochaine sera *Beaucoup de bruit pour rien*, de M. Paul Puget, qui précédera la *Cendrillon* de M. Massenet.

On prête à M. Carré l'intention de remonter des ouvrages de l'ancien répertoire qui seront joués spécialement aux matinées du dimanche et du jeudi.

On a vendu à Londres l'atelier Burne Jones : tableaux, esquisses, aquarelles, dessins, pour la somme de 647,500 francs. Quelques prix : L'*Amour et le Pèlerin*, 143,000 francs; la *Chute de Lucifer*, 26,000 francs; *Elie dans le désert*, 24,700 francs; les *Sirènes*, 12,740 francs; *Persée et Andromède* (esquisse), 11,400 francs; l'*Arbre de la Vie* (aquarelle), 20,000 francs; *Sainte Cécile* (id.), 18,720 francs; le *Jugement dernier* (id.), 15,600 francs.

Deux cartons de tapisseries, *Le Départ des chevaliers pour la quête du Graal* et *Le Rêve de Lancelot dans la chapelle en ruines* ont atteint respectivement 15,860 et 16,900 francs. Les dessins ont été acquis environ 1,500 francs chacun.

La livraison de juillet de *The Artist* s'ouvre par une étude sur Burne Jones, illustrée d'un portrait du maître et de plusieurs reproductions de ses œuvres. A signaler, dans le même numéro, un article sur les Salons de Paris, un compte rendu de l'exposition ouverte à Londres par l'Association des Arts et Industries domestiques, où se trouvaient groupés d'intéressants spécimens de broderies, de dentelles, de cuivres ouvrés, de cuirs repoussés, etc., et une notice sur le sculpteur animalier J.-A.-M. Furse.

Le peintre des cimes alpestres, M. Segantini, dont on a vu quelques œuvres aux Salons des *XX* et de la *Société des Beaux-Arts*, travaille, en vue de l'Exposition universelle de Paris, à un vaste panorama de l'Engadine. Ce panorama aura 18 mètres de hauteur et mesurera 3,645 mètres carrés de toile.

Le pape, désirant favoriser la renaissance de la peinture italienne, avait décidé, il y a quelques mois, de consacrer une somme de 10,000 francs au meilleur tableau exécuté par un peintre de la péninsule; sujet : *La Sainte Famille*.

Grande animation parmi les peintres transalpins. A la date fixée, quarante-six toiles furent envoyées à Turin.

L'exposition de ces envois a eu lieu la semaine dernière, devant une commission chargée de décerner le prix papal. La désillusion a, paraît-il, été générale, et le jury, estimant qu'aucune toile ne pouvait être primée, a décidé l'ouverture d'un nouveau concours.

Après Ibsen, Tolstoï. — Le 28 août prochain (style russe) le comte Tolstoï aura soixante-dix ans. Ses amis et admirateurs fêteront pieusement cet anniversaire.

On parle, dit la *Métropole*, de publier à cette date un recueil d'articles demandés aux plus grands écrivains de tous les pays, et qu'on dédierait à l'illustre vieillard. Il est question aussi de réunir par souscription une importante somme d'argent destinée à fonder une œuvre de bienfaisance ou de philanthropie dont il aurait l'initiative. D'autres projets sont discutés : on n'est encore arrivé à aucune décision certaine...

Ces fêtes sont assez difficiles à organiser. Pour toutes sortes de raisons, elles ne sauraient avoir le caractère national qu'ont eu les fêtes d'Henrik Ibsen, — lequel revêtit un jour sa plus belle redingote pour aller recevoir les compliments du roi Christian. Non, car la Russie a un peu peur de son grand homme. Même elle le tient en suspicion. Même elle a parfois des velléités de l'emprisonner. On rappelle alors, bien à propos, ce mot d'Alexandre III : « Il n'y a pas de prison, dans toute l'étendue de l'empire, dont la porte soit assez haute pour qu'y puisse entrer le comte Tolstoï! » — et le comte n'est pas inquiété, mais voilà tout. Les livres qu'il écrit à présent sont presque tous interdits par la censure et ne paraissent qu'en traduction à l'étranger. C'est que, comme le disait un jour la comtesse Tolstoï, « le comte ne travaille plus pour la Russie, maintenant, — mais pour le monde! »

Tolstoï est très isolé en Russie. Beaucoup de gens sans héroïsme n'osent pas aller le voir de peur de se compromettre. Son meilleur ami, le peintre Gué, est mort il y a deux ans, et, parmi ceux qui l'entouraient jadis, il a vu bien des défections se produire. Il passe presque toute l'année dans le petit village de Yasnaïa-Poliana avec sa femme et ses enfants; il se plaît à vivre de la vie des paysans : les pauvres gens de la campagne sont ses amis....

Mais si Tolstoï est solitaire en Russie, il ne l'est pas en Europe et dans le monde entier ses admirateurs s'uniront dans un même sentiment de joie pour célébrer sa vaillante vieillesse.

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 JUILLET 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

LE MUSÉE D'IXELLES. — LE BAL DE WATERLOO. — BIBLIOGRAPHIE ARTISTIQUE. *Der Scalden tweede jaarboek. La Lithographie en couleurs*, par André Mellerio. *Conseil de perfectionnement des arts du dessin. Session de* 1896-97. *Procès-verbaux, documents, rapports. Notes critiques sur les installations belges et françaises à l'Exposition internationale de* 1897 *à Bruxelles*, par Théophile Fumière. — RÉFORMONS L'ACADÉMIE. — LA DÉFENSE DES ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

Le Musée d'Ixelles.

Se doute-t-on qu'il existe à Ixelles, dans les locaux de l'ancien abattoir communal transformés et aménagés en vue de leur destination nouvelle, un musée de peinture et de sculpture présentant, par le nombre et la qualité des œuvres qui y sont réunies, un très réel intérêt? Il est presque clandestin, ce musée, tant on l'entoure de mystère et de silence. Les Baedecker sont muets sur son existence. Il n'est ouvert gratuitement au public que certains jours de la semaine. Aucun journal n'annonce les acquisitions nouvelles, les dons qui le complètent. Personne ne sait qu'il renferme la bibliothèque *la plus riche* que possède la Belgique en ouvrages sur l'art. Que sept mille volumes environ, classés et catalogués par un aimable bibliothécaire, M. Roger, sont à la disposition du public. Que les galeries offrent aux visiteurs, outre une section d'art ancien dans laquelle les Ecoles flamande et hollandaise sont représentées par des spécimens savoureux, un choix éclectique d'œuvres modernes, belges et françaises, — ces dernières en majorité. Que les morceaux de sculpture de nos meilleurs statuaires voisinent avec des marbres, bronzes et médailles d'artistes français contemporains en renom. Que plus de *deux mille* dessins et gravures à l'eau-forte tapissent la grande salle et la galerie du premier étage, débordant même, sur chevalets, jusque dans les salons de peinture!

Tel qu'il est, avec l'imprévu des noms qu'il rassemble et la variété des objets d'art qu'il abrite, le Musée communal d'Ixelles constitue, malgré ses lacunes, l'une des curiosités artistiques de l'agglomération bruxelloise. Plus intéressant que la plupart des musées de province, il mérite d'être particulièrement signalé à l'attention des étrangers, et tout d'abord à celle de nos concitoyens.

Le hasard des élections législatives — un bureau siégeant dans l'une des salles du Musée — m'a fait découvrir récemment cette collection ignorée. On se souvient peut-être qu'en 1892, le 31 mai, s'ouvrit dans les halls expurgés des bœufs sanglants et des plaintifs moutons égorgés une exposition qui réunit durant quelques semaines un lot compact de toiles et de sculptures

exécutées par les artistes ixellois, morts et vivants (1). Ce fut l'inauguration du Musée. Le peintre Edmond De Pratere avait légué à sa commune, avec une centaine de tableaux et d'études, les antiquités qui meublaient son atelier : bahuts, cuivres, faïences, ferronneries, parmi lesquelles quelques pièces intéressantes, notamment un *Saint Christophe* en bois, du XV^e^ siècle, d'une conservation parfaite. Mais ce n'était là qu'un embryon de galerie, le sauvetage d'une petite collection particulière soustraite au marteau du commissaire-priseur pour honorer la mémoire d'un artiste et déférer à sa volonté dernière.

L'exposition clôturée, le silence se fit et le « legs De Pratere » ne parut pas mériter la peine d'un nouveau voyage aux régions suburbaines. Au bétail assommé à coup de maillet avaient succédé, sous les fermes de fer et les vitrages, les vivants troupeaux amoureusement peints sur toile par l'animalier défunt. Le spectacle était plus gai, sans doute, mais il n'exerçait aucune attraction spéciale.

En six années le Musée s'est transformé. A la suite des deux salles que meublent les souvenirs de l'atelier De Pratere se sont ouvertes successivement cinq ou six galeries, claires et gaies, remplies d'œuvres d'art sur lesquelles veille avec soin le conservateur désigné par la commune, M. Emile Meunier, fils du graveur de ce nom et neveu de l'illustre statuaire. Un don considérable, celui de M. Benoît Willems, a, d'un seul coup, décuplé l'importance numérique et la valeur artistique de la collection. D'autres dons, provenant en majeure partie d'artistes, quelques achats effectués avec l'appui du gouvernement, ont peu à peu accru le contingent primitif dans des proportions telles que les locaux sont devenus insuffisants pour le contenir et qu'il est question de l'installer dans un édifice plus vaste.

La section ancienne du Musée se pare de quelques morceaux de choix, d'autant plus intéressants qu'ils émanent, en général, de maîtres néerlandais dont les œuvres ne sont pas très répandues. Citons, entre autres, un remarquable portrait de B. Van Orley, un Salomon Ruysdael (*Poisson échoué sur la plage*) d'une fraîcheur de coloris et d'une fermeté de dessin vraiment merveilleux, un brillant *Retour de chasse* de C.-N. Ghysbrecht, un *Quai hollandais* de Van Kessel, un *Portrait de femme* par J.-A. Rootius de Hoorn, une *Boucherie* de David Teniers, un minutieux *Intérieur de temple protestant* par Anton Delorme, un beau portrait de gentilhomme à collerette signé Christophe Van Utrecht, un Weenix, un Cornélis Troost, un Pierre Boel, un Isidore Van Duynen, un Hendrik Maertens. De l'école anglaise du XVIII^e^ siècle, des portraits d'hommes de Ramsay, de George Watson, de Henri Pierce Bone.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1892, pp. 183 et 205.

On remarquera aussi, parmi les dessins et gravures, une sanguine de Rubens, *L'Eucharistie*, une eau-forte de Durer, *La Cigogne*, une autre de Baccio Bandinelli.

Telles toiles, d'une valeur artistique moindre, offrent un intérêt local considérable : la vue de Bruxelles, par exemple, prise des hauteurs de Saint-Gilles par Bouts et Baudewijn, et qui déploie le panorama complet de la cité brabançonne avec son enceinte de murailles, ses fossés et ses portes fortifiées.

Dans la partie moderne, plusieurs œuvres de valeur requièrent l'attention. C'est, d'abord, un fragment du *Massacre de Scio* d'Eugène Delacroix, fragment de dimensions très réduites, il est vrai, mais révélateur de la palette et dela facture du maître. Proches, le *Portrait de Vollon* et celui du *Marquis de Piennes* par Carpeaux, représenté en outre par un marbre d'une grande pureté de style. Puis encore : une *Ophélie* d'Elie Delaunay, dont un carton (*La Marine*), exécuté en vue des peintures décoratives commandées à l'artiste par le Conseil d'Etat, orne la galerie des dessins et gravures; une *Tête d'Orphée* par Courselles-Dumont, dont l'art s'apparente de très près à celui de Gustave Moreau; une marine d'I. Will; une appétissante nature-morte de Thurner; une toile du peintre allemand Frédéric de Schennis, que nous présenta le Salon d'Ursel; des pastels d'Alfred de Nittis et Gilbert; d'innombrables dessins à la plume et de gravures signées Eugène Lambert, Lhermitte, A. Lançon, Renouard, A. Herst, Desboutin, M^me^ de Rothschild, etc., parmi lesquels les originaux d'une foule de compositions publiées dans l'*Art* et la série d'illustrations exécutées d'après nature, au cours du siège de Paris, par Alfred Lançon.

L'Ecole belge de peinture est représentée par des toiles d'A. Verhaeren, I. Verheyden, Emile Claus, L. Frédéric, A. Cluysenaer, F. Taelemans, Th. Hannon, A. Van Doren, L. Franck, F. Seghers, J. Mayné, Georgette Meunier, Marie de Bièvre; par des aquarelles d'Uytterschaut, des gravures de J.-B. Meunier, etc.

Et ce n'est pas tout. La sculpture offre des surprises nouvelles. Un groupe en marbre et un buste de Rodin, une tête de M^me^ Camille Claudel, le portrait d'Henri Regnault par Degeorge, des bronzes de Clodion, de Frémiet, de Gardet s'alignent dans les galeries dues à la générosité de M. Benoît Willems, tandis que la salle réservée aux artistes belges s'honore de quelques œuvres importantes de Constantin Meunier, de J. Dillens et d'Is. De Rudder. Aux murs, des cadres de médailles de Roty, Vernon, Peter, Ringel d'Ilzach.

Avais-je raison d'écrire que beaucoup de musées de province envieraient cette sélection? Eh! mais, la plupart des noms français que je viens de citer ne manquent-ils pas à l'appel des conservateurs du grand musée de Bruxelles? La galerie ixelloise complète très heureusement celui-ci en permettant aux visiteurs de s'initier

aux productions de quelques-uns des artistes célèbres, à juste titre, chez nos voisins.

Pourtant, d'étranges rumeurs me parviennent. Le donateur de la collection qui forme la grosse part du musée est, dit-on, mécontent du local, mécontent du placement, mécontent de l'administration. En dépit de l'adage *Donner et retenir ne vaut*, il entend reprendre possession des tableaux, des statues et des livres qu'il a spontanément offerts, il y a trois ans, à la commune d'Ixelles. Et comme celle-ci objecte, avec raison semble-t-il, que la donation a été acceptée par un arrêté royal, que l'installation a couté 43,000 francs à la caisse communale, que la collection Willems fait désormais partie du patrimoine public ixellois, le mécène a chargé les huissiers de porter au Collège ses griefs, rédigés sur des carrés de papier qui, en fait d'illustration artistique, ne portent que les armes du royaume, timbrées en rouge dans un angle, et d'ailleurs assez vilainement dessinées.

Comment un homme qui a la passion des objets d'art, qui a passé une bonne partie de sa vie à réunir une galerie, et qui, en un jour d'expansion, a généreusement fait don de cette galerie à la collectivité (exemple à imiter, soit dit en passant), peut-il avoir de ces retours imprévus? L'histoire paraîtrait invraisemblable si l'on ne certifiait que les tribunaux sont saisis de l'affaire et que les avocats tiennent toutes prêtes leurs notes de plaidoiries. Les vacances sont heureusement imminentes, et voici toques et robes remisées jusqu'en octobre dans les profondeurs du vestiaire paternellement surveillé par M. De Cock. Deux mois de réflexions feront, souhaitons-le, revenir le demandeur aux sentiments désintéressés qui l'ont guidé tout d'abord. Et s'il y a quelque chose de fondé dans ses réclamations, que la commune, de son côté, se montre conciliante. Quand on héberge un hôte d'importance, il est juste qu'on se mette en frais. Il a été question de transférer le musée dans les spacieux locaux du marché couvert d'Ixelles, situés non loin de l'église Saint-Boniface, au centre de la commune. Il y aurait tout à gagner à ce changement, et peut-être serait-ce là la solution du différend. Mais quelle que soit la décision prise, il importe qu'Ixelles garde son musée. Il serait inadmissible que sous de futiles prétextes le père du musée s'entêtât à le décapiter. Espérons, au contraire, qu'il l'enrichira de joyaux nouveaux. La main gauche ne doit-elle pas ignorer, au dire de l'Écriture, ce que donne la droite? Jamais précepte n'aura trouvé une plus exacte application.

OCTAVE MAUS

LE BAL DE WATERLOO

Les fervents du paysage célèbre de Waterloo et des événements qui lui ont donné un si rare caractère esthétique liront avec intérêt cette curieuse étude de M. BARRAL, un des plus experts chercheurs des détails relatifs à la fameuse *Campagne des Cent-Heures* que négligent les historiens officiels (1).

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*.

J'ai reçu le 18 juin, au matin (83e anniversaire de Waterloo!) le numéro de l'*Art moderne* du 13 février dernier, sur lequel vous voulez bien appeler mon attention de *Napoléonisant*. En effet, ce numéro mentionne une brochure anglaise du baronnet Sir William Fraser, qui décrit avec force détails, recueillis un peu au hasard, ce qu'il appelle le *Bal de Waterloo*, ainsi que l'endroit où, selon ses indications, cette fête donnée par la duchesse de Richmond, et devenue fameuse dans l'histoire, aurait eu lieu à Bruxelles, le 15 juin 1815, au soir. Permettez-moi de remettre les faits au point, car cette publication, rédigée avec un *jingoïsme* tout britannique, a brouillé et grossi tant soit peu les choses. En suivant les renseignements que votre rédacteur rapporte d'après elle, on aurait fort à faire pour retrouver aujourd'hui cet emplacement historique. Avant tout, je me suis rendu à la Bibliothèque royale pour consulter de nouveau le travail de Sir William Fraser, que j'ai eu entre les mains vers 1890, s'il m'en souvient bien, car mes notes sont à Paris. Mais votre Bibliothèque de Belgique, cependant assez riche en documents napoléoniens, très habilement compulsés par son distingué secrétaire général, M. Petit, ne la possède pas. Je le dis tout de suite pour que les curieux ne se dérangent pas inutilement. J'ai dû approfondir le problème, il y a quelques années, quand j'ai composé mes deux ouvrages sur la brève et terrible campagne de 1815, et je vous apporte ici le fruit de mes recherches, en vous priant de les consigner dans votre précieuse revue.

D'abord, ce n'est pas le *Bal de Waterloo* qu'il faudrait dire, mais beaucoup mieux le *Bal des Quatre-Bras*. En effet, Wellington, en quittant Bruxelles le jeudi 15 juin, à 10 heures du soir, prit le chemin de Nivelles, pour réunir les armées alliées et les faire avancer au-devant de Napoléon qui venait de franchir la frontière et d'arriver à Charleroi. La journée du lendemain 16 juin appartient à la lutte qui eut lieu aux Quatre-Bras, et qui fut beaucoup plus qu'une escarmouche, mais bel et bien une véritable bataille, très sanglante, très disputée. Cette première victoire de Wellington sur les Français, commandés par le maréchal Ney, tandis que Napoléon en personne battait les Prussiens à Ligny, devait avoir pour conséquence inéluctable le triomphe décisif de Waterloo. Wellington et le prince d'Orange se comportèrent vaillamment aux Quatre-Bras. Wellington fut même sur le point d'y être fait prisonnier, d'ailleurs comme Blücher à Ligny, presque au même instant. Les Français ont manqué là deux belles prises qui eussent complètement changé les événements militaires et l'histoire!

Le mot *bal* est aussi très exagéré. Cette fête organisée par la duchesse de Richmond ne fut qu'une simple soirée dansante (*dancing evening-party*, comme disent les Anglais), et à laquelle

(1) Voir, dans l'*Art moderne* du 17 juillet, le compte rendu d'un livre de M. Barral.

Wellington avait été convié. Laissez-moi entrer ici dans quelques détails nécessaires, peu ou mal connus.

C'était un émissaire du prince d'Orange qui avait apporté à Bruxelles les nouvelles des premiers événements de la matinée du 15 juin et de l'invasion de la Belgique par Napoléon. Il était 7 heures du soir. Wellington était à table, chez lui, rue Royale, au rez-de-chaussée, dans la maison qui porte aujourd'hui le nº 36 et qui appartient à M. Matthieu. Il avait invité à dîner l'amiral Sir Pultenay Malcolm, arrivé le matin et qui lui racontait ses victoires d'Amérique. Il revenait, en effet, du Canada avec douze mille hommes de vieilles troupes ayant guerroyé en Amérique. En s'embarquant pour l'Angleterre, il se trouvait dans une ignorance complète du nouvel État de l'Europe depuis avril 1814. En mer, un bâtiment lui avait appris la révolution du retour de l'île d'Elbe, et il n'y avait rien compris. Elle lui sembla, toutefois, si tragique et si extraordinaire, que tout d'abord il n'y ajouta pas foi. Mais en vue de Plymouth il avait reçu l'ordre de ne point débarquer sur les côtes britanniques et de continuer sa route tout droit et en hâte sur Ostende. Il avait atteint ce port la veille, ses troupes débarquaient à ce moment même, et quatre mille hommes avaient pu déjà parvenir à Bruxelles. C'était sans contredit tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus aguerri dans l'infanterie anglaise. « Tant mieux », avait dit Wellington peu indulgent pour ses soldats, « car j'ai une détestable armée (*infamous army*) ! » Ce solide renfort sera à Waterloo un des piliers vivants sur lesquels les Français devront se briser le 18 juin, et c'est avec raison que plus tard, à Sainte-Hélène, l'Empereur dira, en parlant de ces troupes débarquées à l'instant suprême : « Qui peut assigner leur degré d'influence dans la perte de cette journée? »

A la nouvelle qu'on lui apportait à table, Wellington ne se troubla nullement. Il la communiqua à son hôte, en le priant de rester muet jusqu'à l'arrivée des dépêches plus explicites qui lui étaient annoncées. « Il y a une soirée chez la duchesse de Richmond », dit-il à l'amiral Malcolm. « Vous allez m'y accompagner. Il faut qu'on m'y voie dans le calme le plus absolu. » Là-dessus, il se leva de table, prit quelques dispositions préliminaires, et quitta la rue Royale, un peu avant 9 heures du soir, pour se diriger vers le bas de la ville, derrière l'église Sainte-Gudule.

Cette fête à laquelle se rendait si tranquillement Wellington au moment psychologique d'un des plus grands événements du siècle, est devenue historique. Elle a pris des proportions légendaires dans l'imagination du peuple. Ce n'était pourtant qu'un simple thé, avec accompagnement d'opérette pour faire danser la jeunesse du lieu, et notamment la fille de la maison, âgée de dix-sept ans. La duchesse de Richmond, en l'absence de son mari, à ce moment à Londres, et nullement aide de camp de Wellington, mais futur gouverneur du Canada en 1818, avait continué à *recevoir* dans la villa qu'ils habitaient depuis plusieurs années déjà en dehors de Bruxelles. Ce qui reste aujourd'hui de cette ancienne maison de plaisance se trouve enclavé dans la ville et dans la cour d'un hôpital récemment construit rue des Cendres, nº 7, au coin de la rue de la Blanchisserie, par la Congrégation des Sœurs hospitalières de Belgique, et dont la comtesse Vincent Cornet est actuellement la supérieure. Le salon de réception de la duchesse de Richmond était situé au premier étage; il sert actuellement de réfectoire aux sœurs du couvent. Lady de Roos, fille de la duchesse de Richmond, morte en 1890, plus que nonagénaire, et qui assistait à cette soirée dansante, dans son dix-septième printeps, ma affirmé, notamment en 1868, époque où elle revint pour la dernière fois à Bruxelles, que c'était bien là l'endroit où elle avait vu Wellington à l'instant de son départ pour Waterloo. Challemel-Lacour, mort récemment à Paris, membre de l'Académie française et président de notre Sénat, et qui parlait facilement l'anglais, avait reçu aussi cette confirmation de la bouche même de Lady de Roos, dans votre ville qu'il habitait à cette époque. Il me l'a transmise et répétée plusieurs fois. Voilà des témoignages précis et authentiques.

Wellington apparut vers 9 heures, accompagné de l'amiral Malcolm; il salua la duchesse de Richmond et attendit les nouvelles annoncées, en causant paisiblement avec les invités. Elles arrivèrent sans tarder beaucoup, par une estafette de Blücher. Renseigné de deux côtés sur les mouvements de notre armée, dans la direction de Charleroi et de Fleurus et dans celle des Quatre-Bras et de Genappe, Wellington annonça froidement à la brillante réunion qui l'entourait, la présence de Napoléon en Belgique. Les danses s'arrêtèrent tout net et les visages pâlirent. C'était un coup de foudre dans un ciel serein.

Wellington quitta sans émotion apparente la duchesse de Richmond, et après avoir donné les instructions nécessaires pour faire avancer de toutes parts l'armée anglaise, entouré de ses officiers, tous en tenue de campagne et non point en costume de bal, il prit rapidement la route de Nivelles. Il y arriva à 2 heures du matin. Là il fut rejoint par le prince d'Orange, et à 5 heures ils se trouvèrent tous les deux aux Quatre-Bras, en face de Ney, postant leurs troupes sur la chaussée de Bruxelles, en avant et sur la lisière du bois de Bossu, afin de nous barrer le passage.

On a écrit dans le style du temps (1815) que tandis que Napoléon surprenait ses ennemis sur la Sambre, *lord Wellington sommeillait à Bruxelles dans les bras du plaisir*. On s'amusait fort, il est vrai, à cette époque dans la capitale du Brabant. Ce n'étaient que dîners, bals, réceptions donnés en l'honneur des officiers anglais très amateurs de fêtes. Mais de là à prétendre que le général en chef des armées britanniques et généralissime des forces alliées en Belgique négligeait ses préparatifs militaires, il faut en rabattre. Depuis le 2 mai Wellington n'avait cessé de parcourir le Brabant, les Flandres, le pays de Liége et de préparer la résistance.

La duchesse de Richmond était une femme de goûts simples, bonne mère de famille, adorant les fleurs et les grands arbres. Elle était l'épouse de Charles Lenox, duc de Richmond, petit-fils de Charles Lenox, fils naturel du roi d'Angleterre, Charles II, qui l'avait eu de la duchesse de Portsmouth. Elle aimait la vie bourgeoise de Bruxelles, et elle avait engagé son mari à acquérir cette maison de campagne en avril 1814. Cette propriété avait alors son entrée principale, avec grille et communs, sur la rue de la Blanchisserie, à peu près où se trouvent actuellement les constructions portant les numéros 40 à 44. La maison d'habitation s'élevait au milieu d'un parc et d'un jardin fruitier, qui s'étendaient l'un et l'autre tout le long de la rue des Cendres, qui n'était alors qu'un sentier fleuri. Cette vaste propriété s'arrêtait à peu près à la limite du boulevard Botanique, ouvert depuis cette époque. Bruxelles s'agrandissant, tout cet emplacement fut loti, vendu et construit. Il ne reste debout que la maison d'habitation de la duchesse de Richmond, mais elle a été adossée, incorporée dans des bâtiments modernes et se trouve placée aujourd'hui le dos tourné à la rue des Cendres, nº 7, vis-à-vis d'un bout de jardin, seul reliquat du beau parc de 1815. Pour la voir il faut traverser un long corridor, une cour fermée et faire volte-face. Contrairement à ce que dit

votre rédacteur, aucun étranger ne pénètre dans cet établissement hospitalier, et il est impossible de voir quelque chose d'intéressant par la rue de la Blanchisserie. Il faut pénétrer, si l'on peut, par le n° 7 de la rue des Cendres. C'est à la bonne grâce spéciale et par faveur exceptionnelle de la comtesse Vincent Cornet que j'ai pu visiter ces lieux mémorables que je connaissais pour les avoir débrouillés sur les plans anciens et rares. J'ai fait dessiner la façade de la villa de la duchesse de Richmond et le lambeau de jardin qui reste par votre compatriote, le charmant peintre paysagiste Adolphe Hamesse, que j'avais emmené avec moi. Ce bâtiment célèbre et mal connu peut disparaître un jour ou l'autre. J'ai voulu en fixer le souvenir pour les yeux, et on le trouvera dans mon *Itinéraire de l'Épopée de Waterloo* enfoui, mais découvrable dans une Bibliothèque d'État, quand les destructives mains de l'homme auront abattu ce dernier vestige d'une époque grandiose.

Le bal donné dans un hangar approprié, selon Sir William Fraser, n'a donc existé que dans son imagination. D'ailleurs tous les témoins de l'époque, à commencer par lord Byron qui vint à Bruxelles durant l'été de 1816 et qui visita avec soin et Bruxelles et Waterloo, décrit cette soirée mémorable dans la partie de *Child Harold* qui débute par ce vers :

There was a sound of reverly by night...

Et plus loin il décrit la galerie élevée (*high hall*) et non point la salle basse de Sir William Fraser. Les poètes, il est vrai, grandissent les choses, mais il y a toujours chez eux un fond de vérité. Ici je préfère le chantre à l'érudit, d'autant plus que l'exactitude historique donne raison à Lord Byron contre Sir William Fraser.

Excusez le développement que j'ai cru devoir apporter à la réfutation partielle des assertions anglaises que vous avez enregistrées. Pardonnez-moi aussi d'avoir constamment parlé à la première personne. Ce n'est point par *égotisme* que j'ai écrit *je* tout le temps, mais c'est le seul moyen de raconter aussi vite que possible et d'être clair. Et puis tout ce qui touche à Napoléon, même indirectement, attire de plus en plus les intelligences, tellement il est vrai qu'en matière religieuse et sociale, militaire et politique, littéraire et scientique, il fut un novateur, un précurseur même, et que toutes les idées qui nous semblent si hardies aujourd'hui ont été pressenties et conçues par son génie. Voilà le secret de sa résurrection permanente, il me semble. Je serais ravi de trouver la confirmation de cette opinion chez un esprit et sous la plume aussi élevés que les vôtres.

GEORGES BARRAL

BIBLIOGRAPHIE ARTISTIQUE

Der Scalden tweede Jaarboek. Boekdrukkerij De Vos en Van der Groen, Jezusstraat, 22, Antwerpen.

Des vers de Pol de Mont, Pauw, V. De Meyere, Dirk de Vos, L. Ontrop, J. Thys, Edm. Van Offel, J. Van Egten, des proses de M. Rudelsheim, Van de Woestyne, L. Verhees, F. Hanno, une page de musique de L. Mortelmans, des illustrations de K. Collens, A. Van Neste, Edm. Van Offel, F. Hanno, L. Muller, J. Baetes, E. Pellens composent le deuxième annuaire de la jeune association anversoise, mélange d'archaïsme et d'art actuel, qui rappelle certaines publications écossaises, *The Evergreen* par exemple, que nous avons signalées précédemment. La typographie est soignée et fait honneur aux presses anversoises, qui ont gardé les traditions des belles éditions plantiniennes.

Un second volume de l'Annuaire se compose d'une cinquantaine de planches phototypiques, reproduisant les principales œuvres d'art décoratif et monumental récemment exposées à Anvers par les membres de la Société.

La Lithographie en couleurs, par ANDRÉ MELLERIO. Publication de l'*Estampe et l'Affiche,* 50, rue Sainte-Anne, Paris. Couverture illustrée et frontispice de PIERRE BONNARD.

M. André Mellerio, rédacteur en chef de l'*Estampe et l'Affiche,* a étudié, dans une vue d'ensemble, le mouvement de la lithographie en couleurs, devenu ces dernières années d'un extrême intérêt. Artistes, imprimeurs, éditeurs, publications y sont successivement examinés, formant le fond de l'ouvrage que terminent des considérations esthétiques sociales.

La documentation de ce livre, en même temps que sa présentation originale, lui assurent un véritable succès.

Conseil de perfectionnement des arts du dessin. Session de 1896-97. Procès-verbaux, documents, rapports. Bruxelles, Imp. E. Daems.

La Direction des Beaux-Arts vient de publier en une brochure de 100 pages le résumé des travaux élaborés, au cours de la session 1896-1897, par le Conseil de perfectionnement institué par le Gouvernement pour l'enseignement des arts du dessin. Procès-verbaux, rapports et documents divers forment un ensemble intéressant à consulter. Un programme complet d'enseignement élémentaire du dessin, préparatoire aux académies, a été présenté au Ministre, qui a chargé le Conseil de lui soumettre des propositions pour la mise à exécution de ce projet. Les réformes adoptées ont spécialement pour but de former des artisans d'art, de rénover l'étude des applications de l'art à l'industrie et d'établir entre les écoles de dessin et les académies une démarcation bien nette, en réservant uniquement ces dernières aux élèves qui font preuve d'aptitudes spéciales pour la pratique de l'Art proprement dit tandis que les écoles fourniront un enseignement professionnel utile à toutes les carrières dans lesquelles interviennent les arts du dessin.

Parmi les innovations contenues dans le projet, citons :

1° Les modifications apportées à l'enseignement du dessin géométrique, établi sur une base plus rationnelle et plus pratique;

2° L'importance plus grande donnée à l'étude du modèle pris dans la nature, et spécialement à la flore;

3° L'éclectisme dans le choix des chefs-d'œuvre à proposer comme modèles, les meilleurs spécimens de l'art du moyen-âge, de l'art oriental et de l'art moderne devant être mis, au même titre que les œuvres de l'antiquité et de la renaissance, sous les yeux des élèves.

Notes critiques sur les installations belges et françaises à l'Exposition internationale de 1897 à Bruxelles, par THÉOPHILE FUMIÈRE, architecte, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Bruxelles, imp. des Travaux publics.

Chargé par le Gouvernement de faire, en qualité d'instructeur-rapporteur, un rapport sur l'application de l'art de l'architecte et du décorateur aux installations et constructions de l'Exposition de 1897, M. FUMIÈRE a résumé en une vingtaine de pages d'utiles et ingénieuses observations dont il y aura lieu de tenir compte

lors de la participation de la Belgique à l'Exposition universelle de 1900. M. FUMIÈRE préconise notamment le principe des collectivités, la suppression des vitrines isolées, l'entreprise par les gouvernements de l'ornementation générale des sections en adjoignant à l'architecte de l'Etat des architectes collaborateurs chargés spécialement de l'examen artistique des collectivités, etc.

RÉFORMONS L'ACADÉMIE

Comme suite aux observations présentées à la Chambre des représentants par M. Henri Carton de Wiart sur la classe des lettres à l'Académie royale de Belgique, voici une spirituelle épître adressée au *XX^e Siècle* et qui montre qu'à l'étranger comme en Belgique la question soulevée par notre collaborateur préoccupe à juste titre les hommes de lettres (1) :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU *XX^e Siècle*,

Il faut que je vous conte une petite mésaventure qui m'est arrivée ces jours-ci et dont je suis encore à chercher l'explication. En vain ai-je frappé à divers bureaux de rédaction, en quête d'une réponse satisfaisante ; peut-être serai-je plus heureux chez vous.

Je dois d'abord vous avouer que j'ai une faiblesse. Les uns ont la fascination de l'épaulette ; d'autres ont la passion de l'éloquence et gravitent, éblouis, dans l'orbite des grands parlementaires ; pour ma part, j'ai toujours subi le prestige des gloires littéraires, je fréquente à Paris chez quelques académiciens, et ces relations, je le confesse, chatouillent agréablement ma vanité.

Je savais que vous aviez aussi une Académie et qu'elle comprenait une classe de lettres avec quarante fauteuils : trente pour les titulaires, dix pour les correspondants. D'autre part, je ne pouvais ignorer la brillante renaissance littéraire qui s'est manifestée chez vous depuis un quart de siècle, et les noms des Picard, des Lemonnier, des Eekhoud, des Maeterlinck, des Verhaeren, des Rodenbach, dans les lettres ; des de Haulleville et des Verspeyen, dans le journalisme, s'étaient depuis longtemps imposés à mon attention. L'idée m'était donc venue — assez naturelle, n'est-il pas vrai ? — d'assister à une grande séance de réception à l'Académie belge et de faire ainsi connaissance avec les littérateurs — moins connus chez nous — que les maîtres ci-dessus énumérés avaient jugé dignes de participer à leurs travaux.

Dès mon arrivée à Bruxelles, je m'en fus chez un de vos plus célèbres écrivains, grand ami à moi, — je vous ai dit que c'était ma faiblesse, — dans l'intention de le prier de me réserver une bonne place à la prochaine séance publique. C'était agir avec une grande légèreté, me direz-vous. J'aurais au préalable dû m'assurer que mon ami faisait bien partie de l'Académie des lettres. Que voulez-vous ? Sachant quelle place en vedette il occupe dans la littérature belge, je ne pouvais supposer qu'il ne fût pas de l'Académie.

Je ne vous dirai pas ma stupéfaction en apprenant que non seulement il n'en était pas, mais que, par une de ces ironies du hasard qui sembleraient une mystification énorme de savant, la littérature était représentée au sein de l'Académie par un seul fauteuil, celui d'un M. Potvin. Ne voulant pas être désagréable à vos compatriotes, je vous tairai ma pensée sur les productions de cet académicien.

A défaut de littérateurs, je me demandai donc assez naturellement quels genres de célébrités on avait pu introduire à cette Académie des lettres. Je n'étais pas au bout de mes surprises. A côté de ministres plénipotentiaires, je vis des juristes, des archivistes, des orientalistes, des publicistes, des économistes, des historiens, des philologues, sans compter quelques noms sur lesquels il eût été par trop difficile de mettre une étiquette. J'eus le plaisir, je l'avoue, d'y retrouver de vieilles connaissances dont les livres avaient porté la renommée dans les milieux intellectuels du Paris de la rive gauche : les Lamy, les de Harlez, les Prins, les Kurth, les Brants, les Duvivier, les De Smeth.

Je m'étonnai pourtant de découvrir que, s'il y avait des juristes, on avait omis précisément les plus grands d'entre eux, comme Picard, comme Lejeune ; que s'il y avait des philosophes tels que Tiberghien et Monchamp, on y cherchait en vain le nom d'un Mercier, le restaurateur en Belgique de la philosophie scolastique ; que s'il y avait des publicistes, on n'y trouvait pas le nom d'un Van den Heuvel et qu'au nombre des hommes d'État ne figurait pas non plus le nom d'un Beernaert, membre de l'Institut de France. En revanche, des noms qui se révélaient à vous subitement et dont la notoriété n'avait jusque-là dépassé l'enceinte d'une bibliothèque ou d'une antichambre de Faculté.

Je me demandai donc — et c'est ici que je vous prierai de bien vouloir m'éclairer la religion — quelle méthode pouvait présider au choix des membres, quelle règle on pouvait suivre dans un corps composé de tant de spécialités diverses, pour la composition des jurys de concours et quel motif les littérateurs, hommes d'État, philosophes, publicistes éminents pouvaient bien avoir pour se désintéresser du sort de l'Académie belge ?

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

LA DÉFENSE DES ARBRES

Sur l'air des lampions : « Com-mis-sion ! Com-mis-sion ! Com-mis-sion ! »

C'est de la commission des arbres qu'il s'agit. Il en avait été question au Conseil communal plusieurs mois avant la mort du baron de Haulleville. M. Max Hallet interpella récemment le collège à ce sujet. Il fut décidé qu'on convoquerait au plus tôt l'ancienne commission des plantations qui, depuis des années, n'a plus été réunie. Comment se fait-il qu'on tarde à la reconstituer ? Plus de quinze jours se sont passés depuis l'interpellation de M. Hallet et, du haut de sa tour, sœur Anne ne voit rien venir. Il y a urgence, extrême urgence. En ce qui concerne les arbres des boulevards, la Société forestière de Belgique affirme que si on ne prend pas de mesures immédiates, ils seront irrévocablement perdus. Tous sont attaqués, tous dépérissent, tous vont mourir.

Nous ne parlons pas ici — nous bornant à renvoyer à ce qui a été dit précédemment (1) — des six beaux ormes qu'un entrepreneur imbécile a détruits en y attachant des câbles qui les ont écorcés jusqu'à l'aubier. Nous ne citons aussi que pour mémoire les arbres que la foire, actuellement installée aux environs de la gare du Midi, fait périr. C'est lamentable et désespérant. La Ville laisse faire, tolère ces massacres, encourage ces ignominies. Qu'on réunisse la commission. Celle-ci, du moins, saura, nous l'espérons, remplir sa mission.

(1) Voir l'*Art moderne* du 19 juin dernier, p. 200.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Beaux-Arts de Dinant ouvrira le 14 août prochain son exposition annuelle. Etant donné l'esprit éclectique qui a guidé les membres du comité dans la composition du Salon, celui-ci présentera, dit-on, un ensemble artistique remarquable.

M. Léon Somzée a réuni mercredi soir dans le somptueux hôtel qu'il habite les membres du Congrès de Navigation. Les fêtes offertes en ce palais où s'accumulent les tableaux de maîtres, les marbres antiques, les Tanagra, les faïences d'Urbino, les vieux Venise et les plus merveilleuses hautes-lisses que possède la Belgique sont, nécessairement, des fêtes d'art que nous ne pouvons laisser de mentionner.

Bruxelles connaît la splendeur artistique de l'hôtel et la courtoisie parfaite avec laquelle M. Somzée fait les honneurs de ses collections. Les hôtes étaient, cette fois, presque tous étrangers : Français, Allemands, Anglais, Danois, Norwégiens, Espagnols, Italiens, Hollandais, Russes, et jusqu'à un authentique Céleste en grand costume d'apparat. Ces messieurs ont dû emporter de leur soirée une impression flatteuse pour notre amour-propre national. Les galeries de peinture et de sculpture de la rue des Palais constituent en effet une « attraction » de premier ordre et n'ont guère d'équivalent, hormis les musées publics.

Une acquisition récente de M. Somzée a spécialement attiré l'attention des familiers de ce « home » seigneurial. C'est un vaste triptyque où sont représentés, en grandeur naturelle, sainte Anne, la Vierge et l'Enfant formant le sujet du panneau central, et, sur les volets, un évêque qui paraît être saint Nicolas, et un autre saint, probablement saint Antoine de Padoue. L'œuvre est attribuée à Gérard David, dit Oudewater, et provient de la collection des comtes de Montenero, une famille ancienne dont le berceau se trouve dans les îles Baléares.

Cette toile importante a conservé une remarquable fraîcheur de coloris. C'est l'œuvre la plus considérable que nous connaissions d'un peintre peu connu, longtemps confondu avec Memling, son maître présumé, et qu'il est vraiment heureux de voir représenté comme il le mérite dans sa patrie (1).

La collection Somzée s'enrichit d'année en année de spécimens caractéristiques de l'Ecole flamande. Après avoir accordé ses préférences aux maîtres de l'Italie, M. Somzée s'oriente de plus en plus vers les artistes de notre pays. Sa galerie renferme de belles œuvres des maîtres brugeois et gantois des XV^e^ et XVI^e^ siècles qui lui donnent, au point de vue national, un très spécial intérêt.

La Société royale des Aquarellistes vient d'élire comme membre effectif le peintre Maurice Romberg.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, dirigée par M. Henri Thiébaut, à ouvert la semaine dernière ses concours annuels, suivis, tout comme ceux du Conservatoire, par un auditoire attentif que passionne la course aux médailles.

Une audition des classes d'ensemble (chant et piano) a inauguré la série d'épreuves réservées aux concurrentes, et cette audition a donné au public l'idée la plus favorable de l'enseignement pratiqué à l'école. Des chœurs de jeunes filles ont exécuté avec précision diverses œuvres de L. Du Bois, J. Blockx, J. Mertens, H. Thiébaut, L. Wallner. Les cours de piano de M^mes^ Thelen et Cousin ont fourni aux compositions de Hændel, Mozart, Beethoven, Jadassohn, Borodine, Dargomijski, Saint-Saëns, Vincent d'Indy des interprètes expérimentées.

Parmi les morceaux les plus applaudis, citons le chœur *Sur la Mer* de Vincent d'Indy et la *Cosatchoque* pour deux pianos à huit mains de Dargomijski.

Les concours ont commencé mardi et se sont succédé jusqu'à ce jour, révélant une bonne moyenne d'études et quelques tempéraments d'artistes. Parmi les lauréates des cours supérieurs, citons, hors pair, M^lles^ Germscheid et Piers qui ont, respectivement dans les classes de chant et de piano, remporté les plus hautes distinctions. Une innovation à noter, — et à imiter, — c'est que le directeur de l'Ecole impose à chacune des concurrentes des classes de chant l'exécution d'une œuvre écrite par un musicien belge. Blockx, Gilson, César Franck, Lekeu, Thiébaut, Frémolle, Hillier, Agniez, Mertens, Wilford ont fait les frais de cette première application du nationalisme en art. La renommée de nos musiciens ne peut qu'y gagner et il faut féliciter M. Thiébaut de son initiative.

Aujourd'hui, à 1 h. 1/2, auront lieu les concours de déclamation.

(1) Le musée de Bruges possède un diptyque de Gérard David : *Le Jugement de Cambyse*, et un autre tableau : *Le Baptême du Christ*. A l'église Notre-Dame, l'artiste est représenté par une *Notre-Dame des douleurs*.

Le « père Franck » aura bientôt son monument à Paris. Les disciples de l'illustre musicien ont obtenu du Conseil municipal l'autorisation de l'ériger dans le square Sainte-Clotilde, devant l'église qu'il emplissait, du haut du jubé, de ses sereines improvisations. Le statuaire Lenoir s'est chargé de l'exécuter, et, d'après ce qu'on nous écrit, son projet fait espérer une œuvre remarquable, exempte de la banalité habituelle des travaux de ce genre, qui sont trop souvent à la sculpture ce que la cantate est à la musique. Les notabilités musicales françaises ont toutes accepté l'invitation qui leur a été adressée de former le comité d'honneur : MM. Dubois, Massenet, Reyer, Widor..... Toutes, à l'exception de M. Camille Saint-Saëns, qui a, paraît-il, refusé en alléguant que « l'homme était certainement un artiste, mais qu'il avait été trop funeste à l'école française pour qu'il pût s'associer à la manifestation projetée en son honneur ».

Cette appréciation inattendue a eu, on le devine, un certain succès parmi les musiciens.

La souscription sera ouverte en octobre. Déjà le Conseil municipal de Paris, qui a donné gratuitement le terrain, s'est inscrit pour cinq cents francs. Un grand concert sera organisé, au début de l'hiver, au bénéfice du monument.

M. Vincent d'Indy achève en ce moment, dans sa retraite cévenole, la partition (musique de scène et entr'actes) que M. Catulle Mendès l'a prié d'écrire pour l'adaptation de *Médée* qu'il vient de terminer. L'œuvre sera jouée en octobre prochain par M^me^ Sarah Bernhardt.

L'empereur d'Allemagne vient de conférer à M. Charles Van der Stappen la grande médaille d'or pour l'art.

La mode des cartes postales illustrées a pris une telle extension qu'on vient d'en faire, à Leipzig, à Berlin et à Munich, des expositions spéciales. Celle de Leipzig réunissait plus de *dix mille* séries différentes, comprenant chacune dix ou douze spécimens ! De même que pour les affiches qu'ils dédaignèrent au début, les artistes ont peu à peu mis leur pinceau à la disposition des éditeurs. En Belgique, indépendamment de M. Gisbert Combaz dont nous avons parlé la semaine dernière, MM. Henri Meunier et Henri Cassiers ont composé des séries attrayantes de cartes postales. Le premier a traité la femme sportive au cours des saisons, le second a évoqué, en douze vignettes finement dessinées, les sites les plus pittoresques de la Hollande : Dordrecht, Amsterdam, Zaandam, Domburg, Katwijk-aan-Zee, etc., fournissent à l'artiste des sujets variés et séduisants. Une collection de *Costumes de la Hollande*, actuellement sous presse, complétera prochainement, par une série nouvelle de douze cartes, la suite des *Vues pittoresques*. Du même peintre, une joyeuse théorie de moulins et de bateaux en bleu et blanc intitulée *Delft*.

Ces cartes sont éditées par MM. Dietrich et C^ie^ qui mettront en vente, dans la quinzaine, douze cartes nouvelles composées par Henri Meunier sous le titre *Le Symbole des fleurs*.

M^me^ FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 32. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 7 Aout 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Sur la génération présente. — Lettres d'Amérique. *Concord.* — Livres et Brochures. *Simplement*, par Paul Mussche. *Flèches perdues*, par Eddy Levis. *Les Solitaires*, par Jean Dayros. *Jardins suspendus*, par B Reynold. *Sous-off's d Afrique*, par Ananké. *La Renaissance païenne*, par Léon Thévenin. - Statuomanie. — Chronique judiciaire des Arts. *Résiliation d'engagement théâtral.* — Accusés de réception. — Memento des expositions. — Petite Chronique.

SUR LA GÉNÉRATION PRÉSENTE

Qu'une vingtaine de jeunes gens, obéissant à leur destinée, ensemble se lèvent, touchés par le don mystérieux d'écrire et sans se connaître, en dépit des distances qui les séparent, tout à coup se trouvent réunis jusqu'à former cette chose ondoyante, fugace, nombreuse et insaisissable que l'on a coutume d'appeler une génération et, dès lors, confirmant leur foi par les témoignages de leur mutuelle vertu, marchent dans la vie littéraire groupés par une secrète harmonie, voilà, certes, un mouvement qui serait des plus beaux et des plus touchants si bientôt, par l'insuffisance de la plupart de ceux qu'il sollicita, rendu incapable de se prolonger intégralement, il ne nous offrait le tableau, fait plus saisissant par son cadre étroit, de toutes les vicissitudes de l'esprit et du talent. Quelle confiance charmante n'animait pas les jeunes écrivains qui, voici deux ans, réunis en un moment avec une habileté telle qu'il nous est impossible de n'y pas voir la directe intervention du hasard, composèrent le *Livre d'art!* On vit là, côte à côte, Fazy, Fleury, Fort, Guérin, Abadie, Bouhélier, Brandenbourg, Hirsch, Jaloux, Jammes, Jarry, Klingsor, Leblond, Montfort, Pilon, Pioch, Van de Putte. Qu'il fut adorable l'instant où tant de jeunes cœurs à la fois s'épanouirent! Le *Livre d'art* n'a pas vécu. Mais il n'importe! Par lui, des jeunes gens avaient appris à se connaître; dès lors l'accord était fait et si les circonstances rompirent leur voisinage, elles ne surent empêcher que désormais ils ne se préoccupassent les uns des autres. Il avait été le carrefour inattendu où les voyageurs se rencontrent, fraternisent et échangent les gages de leur amitié réciproque.

Que reste-t-il maintenant de cette génération? Les uns, cédant à la médiocrité, se sont séparés de la communion, les autres se sont tus; il ne serait pas décent que nous prissions ici la peine de les désigner, presque tous ces disparus étant encore présents; le soin pieux dont nous entourerons les survivants marquera d'ailleurs, avec une suffisante éloquence, la différence profonde.

C'est en recevant le livre de l'un de ces derniers que ces réflexions nous sont venues. M. Ghéon est un de ceux en qui l'art a reconnu les siens; son livre : *La Solitude*

de l'été, est un bon livre. N'allez pas y chercher l'emphase pompeuse, la malhabile obscurité, le désordre enfantin, le maladif souci du neuf par quoi tant d'impuissants cherchent à pallier leur défaite morale et où des critiques assez sots se plurent à reconnaître les signes de l'âme nouvelle ; vous n'y trouverez qu'une noble et sereine simplicité, une émotion spacieuse et saine, et cette forme heureuse qui est la conséquence naturelle et harmonique, dirais-je, du sujet large qu'a choisi l'auteur. Henri Ghéon ayant pris soin lui-même de préciser en une courte préface la portée de son œuvre, nous ne croyons pouvoir mieux faire qu'en en reproduisant ici certain passage. « La *Solitude de l'été* est le premier volume d'une série portant pour titre général : *Les Campagnes simples*. Les quatre livres qui la composeront ne prétendent qu'à traduire ingénument le spectacle multiple des jours à travers les saisons synthétiques d'une année, mais l'esprit de groupement qui a présidé à leur très humble conception les pourrait faire considérer comme une sorte d'épopée familière et morcelée (dans ce que le mot a de plus naïf et de moins présomptueux) où seraient esquissés les rapports de l'homme et des choses.

Dans la *Solitude de l'été* la matière écrase l'homme ou, simplement, le diminue parmi la splendeur de ses floraisons. » Les champs donc, l'étendue riche et lourde, l'épanouissement des sèves, les pesantes vitalités végétales, l'arbre, la pierre, la pluie, les jeux divers et subits des éléments, les météores et les fleurs, l'odeur de la terre et le geste du semeur, tels sont les objets auxquels Ghéon a emprunté sa poésie. Son livre est désert, chaud et ardent comme ces après-midis d'opaque soleil où rien n'anime l'espace immobile et muet, sinon le frisson fuyant et rapide des blés accumulés, le tressaillement secret des forces brutes qui circulent dans les choses.

Il y a un « moment » en amour, il y en a un aussi en librairie. Aussi bien ce livre arrivant, par une heureuse coïncidence, à l'instant précis où il est nécessaire, pourrait-on à son propos rappeler et appliquer cette parole de Gœthe : « Les seules œuvres durables sont des œuvres de circonstance. » Ajoutez que le vers de M. Ghéon est souple, facile et exact, qu'une rigoureuse ordonnance régit ses rythmes et ses cadences, que, vers libre, il sait néanmoins nous plaire par ses qualités plastiques, qu'un équilibre parfait, enfin, met en rapport les idées et les mots, et vous reconnaîtrez qu'il faut attacher un grand prix à un tel livre, dans un temps que désolent les plus basses médiocrités.

Que nous fait alors que, si nombreuse au début, la génération se soit sitôt raréfiée et resserrée? La qualité de ceux qui surent résister à leur siècle supplée aux défections. Peu nous chaut que tant de jeunes gens, en même temps que nous partis, se soient déjà effacés, si un Ghéon écrit de beaux poèmes, odorants comme des plantes, chauds et clairs comme des ciels de juillet; si un Jammes, de sa brûlante sentimentalité, anime des livres idylliques, suaves et tendres où il dit les gens, les bêtes, les choses, son village et le cœur de tous les hommes; si, dans les proses ailées de Paul Fort nous pouvons goûter, ainsi qu'en des fruits enflés de jus, toutes les joies et toutes les émotions, par le charmant effort d'un art extrême réunies en un seul lieu. Qu'un Rency, du souffle généreux et pur de son cœur enflamme des romans éloquents; qu'un Klingsor en de courts fabliaux fasse briller l'éclat d'un talent délicat et exquis; qu'un de Tinan continue à nous donner des contes délicieux, croquants comme des confiseries, voluptueux et légers; qu'un Rouart, par la transparente bonté de son âme, nous éclaire; qu'un Bataille ou un Viollis nous ravisse et nous enchante, comment pourrions-nous ne pas oublier ceux qui sont restés en arrière ou se sont perdus!

Grâce à eux nous voyons l'esprit nouveau se répandre et ainsi nous est-il donné, par cent endroits admirables, de prendre contact avec l'âme même de cette génération, vivante, généreuse, simple — et classique.

André Ruijters

LETTRES D'AMÉRIQUE [1]

CONCORD

C'est bel et bien de dire que la littérature doit faire surgir des images par la seule puissance de son art particulier. Mais j'en tiens pour l'avis de Wagner qui aimait mieux le mariage de deux, voire de trois ou quatre arts. Et pour faire un « portrait » de Concord, j'aimerais qu'il fût de mode d'imprimer aussi facilement (et pour le même prix d'abonnement!) de très jolies photographies tout le long de la prose, d'insérer dans le journal quelques feuilles de phonographe et quelques sachets de parfums divers, — pins, fleurs aquatiques, roses sauvages, etc., — le tout combiné par l'artiste lui-même. La seule chose que le lecteur puisse ajouter à des descriptions américaines pour les rendre vivantes, c'est, s'il en a l'occasion, quelques piqûres de moustiques. Encore tout le monde n'aurait-il pas le talent de les faire entrer en scène à propos! Je connais des gens qui les tiennent toujours au premier plan. Supposons qu'ils n'occupent que le lointain horizon, ici surtout, dans cet original et ravissant village de Concord.

Un village de 3,000 habitants, resté à peu près le même qu'il était en 1635, quand quelques puritains achetèrent 6 milles carrés de terrain à la squaw sachem (femme-chef), dont le favori et le conseiller s'appelait Tahatawan. Le nom de la reine n'est pas inscrit sur la pierre qui mentionne ce fait. Il s'y est bien introduit quelques villas assez modernes, mais elles ne sont pas en grand nombre et elles ont la pudeur de se tenir toutes ensemble du même côté. Du reste les roses, les vignes et les arbres qui envahissent tout, dans ce petit coin du Musketaquid (prairies touffues), recouvrent aussi ces légitimes essais de confort moderne.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

C'est ici que fut livrée la première bataille de la guerre de la Révolution américaine et, chose restée obscure à mon entendement, les enfants de ces vieux fermiers, qui ont canonné le signal de cette révolution, les descendants de ceux qui ont donné le premier coup d'épaule pour briser toutes les entraves qui maintenaient l'autorité anglaise, sont restés les plus conservateurs de tous les Américains !

Oh ! l'admiration chinoise du passé, quelle belle et lourde, trop lourde chose à ceux qui doivent avancer ! Les doux fermiers de Concord, après bien des hésitations, s'étaient enfin décidés à se battre; ils s'étaient battus comme des lions, leurs coureurs avaient renouvelé les exploits des coureurs spartiates. Ils étaient sortis de leur peau. Tellement sortis de leur peau que leurs enfants ne les reconnurent pas et les considérèrent toujours comme des gens extraordinaires, et ce ne furent pas eux qui profitèrent de l'élan de vie et de courage de leurs pères. Toute l'Amérique se mit à grandir à partir de ce moment, mais les courageux états de New England, forcés comme malgré eux à des actes héroïques une fois dans leur vie, prirent plusieurs générations pour équilibrer par des gestes paisibles ces quasi-involontaires mouvements de violence.

Et le petit Concord en particulier se recueillit autour du souvenir de ses morts, comme on se recueille autour d'une relique. La pléiade de grands hommes et d'hommes de lettres qui vécut là — Emerson, Thoreau, Hawthorne, Longfellow, Lowell, Alcott, d'autres encore — ne fut que la floraison intellectuelle de cette belle plante d'audace saxonne que les premiers combattants de la révolution arrosèrent de sang. Ces penseurs ou ces artistes fermaient le cycle des énergies de la petite ville, et on dirait que maintenant tout y est bien mort. Henry James, un beau romancier et un très raffiné artiste, y vit aujourd'hui, — comme Meyerbeer vivait à Spa, — mais sans être poussé là, ainsi que les autres, entre les pierres du chemin.

Il est assez bien porté de s'y réfugier pour être en paix, et on y peut trouver compagnie intelligente, moult discrète et pourvue de notions ou de souvenirs intéressants. Mais il me semble que le vieux Concord est exclusivement une chose du passé, sans prolongement caractéristique dans le présent.

Je me suis promenée dans un véritable canot indien, avec une bonne âme silencieuse manœuvrant l'unique petite cuiller plate qui sert de rame, sur l'Assabeth, cours d'eau paisible, rempli de nénuphars et bordé de pins énormes, de chênes et de buissons caressant l'eau. L'équilibre de ce genre de canot est aussi facile — ou aussi difficile selon les cas — à pratiquer que celui de la bicyclette.

C'était au soleil couchant, et quelques-uns des tournants de la petite rivière étaient enchanteurs. Je ne sais vraiment pas ce qui *se pensait* en moi pendant que je me tenais très droite au fond du petit canot. Mais le décor suggérait certainement la vision de quelques Indiens, plutôt aimables, comme ceux que rencontrèrent, en cet endroit même, les premiers habitants de Concord.

L'Assabeth est une petite rivière à moitié morte, comme les canaux de Bruges, et tout l'ensemble évoquait un vague Rodenbach, un Rodenbach moitié sachem, moitié puritain.

Partout, dans les promenades bordées de grands arbres, dans les champs, au bord des chemins, sont semées des pierres, dont beaucoup ont des inscriptions touchantes, simples ou compliquées. Au milieu de la grosse masse calcaire, un petit espace carré a été taillé et poli. La commune ou les amis ont gravé là le nom d'un grand homme, écrivain, combattant, maire, ou simple ami de la nature. Sur un rocher au bord de l'Assabeth je lis le nom d'un citoyen qui vivait au bord de l'eau et qui a planté les énormes pins qui se penchent aujourd'hui sur cette eau presque dormante. Le rocher n'a pas été touché, on n'a pas ôté un pouce de la mousse dont il était recouvert, sauf à l'endroit, grand comme un mouchoir de poche (de dame !), où est taillée l'inscription. Au bord d'une route, toujours incrustée de la même façon, dérangeant la nature aussi peu que possible, je lis cette autre « tablette », comme on les appelle à Concord :

Ici vécut Simon Willard,
Un des fondateurs de Concord,
Qui rendit de bons services à la ville et à la colonie,
Pendant plus de quarante ans.

C'était simplement un excellent homme doué d'instincts civiques, sans aucun titre de maire, de savant, de soldat, de lettré ou de quoi que ce soit. Mais on a gardé de lui le souvenir d'un homme de sens à la fois pratique et élevé, et familialement la petite commune a perpétué sa reconnaissance. D'autres sont venus qui eurent le même don de bon sens collectif, le même coup d'œil clair pour reconnaître les difficultés d'autrui ou les complications des tendances adverses, et la bonté sereine qui donne le désir de les aider à s'harmoniser. Ceux-là aussi, quelque jour, auront leur pierre au bord du chemin, sur une grand'route quelconque.

Car tout est grand'route à Concord. Deux ou trois petites rues possèdent des maisons serrées les unes contre les autres; c'est là qu'on trouve la poste, des bananes, des photographies, des journaux et autres comestibles nécessaires à la consommation journalière. Toute la population vit dans ces fraîches maisons de bois à un étage, entourées d'une profusion de piazzas de toutes les formes et dimensions. A Concord, plus de style roman ni d'architecture, Dieu soit loué ! rien que la jolie petite loge humaine, arrangée suivant les nécessités de chacun, irrégulière comme la vie, et paraissant faire corps avec la nature tant elle est enfoncée dans la verdure, les roses grimpantes, les vignes et l'ombrage des grands arbres.

Tous les grands hommes qui vécurent ici étaient des amis passionnés de la nature. Ils ont donné le ton à toute la province. Nulle part un arbre ébranché, raccourci, taillé. Les arbres sont énormes et très vieux. On aime mieux les laisser mourir que les rajeunir en les mutilant; on en plante de nouveaux à côté ou ailleurs. Cela donne à la petite ville une atmosphère de demi-forêt et de sincérité que ne peuvent pas avoir des allées trop régulièrement plantées. Je ne connais pas l'Américain assez profondément pour savoir si l'ère de Rousseau dure encore pour lui ou si réellement il a dans le sang l'amour de la nature, de la nature sauvage. J'incline à croire vraie cette dernière supposition. Depuis Agassiz et Audubon il y a eu ici des naturalistes sans nombre. Thoreau en était un, s'il en fut. L'histoire naturelle est une des branches favorites de l'enseignement, et les musées d'histoire naturelle sont parmi les plus fréquentés et les plus populaires (celui que j'ai vu à Cambridge n'avait *pas de gardien*, ai-je noté cela?) et tous ces musées rivalisent de moyens d'attraction pour les enfants et les ignorants. Impossible de ne pas apprendre quelque chose en les parcourant.

Si l'art est encore peu ou mal compris, généralement parlant, la nature est finement observée et jalousement respectée : tous les essais d'art décoratif que j'ai vus témoignent éloquemment de cette disposition.

Voici une autre tablette dont les lignes se reflètent dans l'eau de l'Assabeth :

Sur les collines de Nashawtuck,
Au confluent des deux rivières
Et le long de leurs bords,
Vivaient les Indiens maîtres du Musketaquid
Avant que les blancs ne vinssent.

Les fermiers de Concord avaient rencontré par bonheur une des tribus les plus douces parmi les Indiens. Ils apprirent de ceux ci plusieurs recettes culinaires qui ne sont pas à dédaigner et que toutes les ménagères du New-England connaissent parfaitement et suivent encore aujourd'hui. Voilà encore un art qu'il faudrait pouvoir combiner avec l'art littéraire ; chaque abonné de l'*Art moderne* devrait pouvoir goûter un petit pain « d'Indian corn » cuit à la façon indienne. Je ne l'instruirai que très insuffisamment en lui disant que ce petit pain est du plus beau jaune, qu'il a un goût très fin et qu'il est délicieusement croquant, particulièrement agréable à déjeuner pour accompagner les fruits, servis, par une notion hygiénique suivie dans tout le pays, en tout premier lieu. Si quelque lecteur, de mœurs sédentaires, ignore le but de cette coutume, qu'il en fasse l'essai.

Vous ne vous attendez pas à ce qu'il y ait des monuments dans ce Concord. Il n'y en a pas, en effet. Sauf une colonne où sont écrits les noms des soldats de Concord morts dans la dernière guerre, et la statue, qui a beaucoup d'allure et de naturel, du paysan-combattant de 1775, par French, un jeune sculpteur qui, sans maître et sans leçons, a planté là son bonhomme sur un socle, un beau jour qu'il avait vingt ans. J'ai vu, du même artiste, le buste d'Emerson, très expressif, très simple de lignes. Aura-t-il un jour un grand nom parmi les sculpteurs, ce French? Je ne me reconnais aucune compétence pour répondre à cette question.

En fait d'œuvres d'art, quelques bonnes et très belles gravures anglaises dans les studios des artistes et des écrivains ; nombre de moulages antiques sur les murs.

Un grand nombre de familles des anciens *settlers* sont encore représentées dans la curieuse petite ville. J'ai vu dans la demeure de l'une d'elles une collection de portraits d'ancêtres dont le plus ancien portait le costume des partisans de Calvin ; c'était un huguenot qui avait transporté son zèle apostolique en Suisse, puis en Amérique. Dans toutes ces vieilles familles s'est conservée la simplicité des siècles passés, les vieux meubles dont nous copions l'irrégularité et le soin méticuleux des premières habitantes du nouveau continent qui devaient à leur aiguille tout le luxe de leur toilette et de leurs rideaux. Je suis dans la patrie de la lingerie fine, fine, et ourlée à petits jours réguliers. La table est couverte de nappes, de sur-nappes et de napperons qui sont de petites œuvres blanches, sans effet très apparent, de la patience féminine.

C'est toute la coquetterie que je puis découvrir, cette lingerie ultra soignée et très simple. Dans les maisons, pas plus que dans les rues, je ne trouve cet effort de toilette dont la moindre inharmonie frise le mauvais goût parce qu'il est peu naturel, effort dont les modistes de Paris elles-mêmes ne se garent pas toujours. Il y a dans le portrait de ces vieilles quakeresses aux bandeaux lisses, aux bonnets transparents et religieusement pliés, aux manchettes ornées d'une toute mignonne dentelle minuscule, un souci presque grave et très peu profane de toilette, qui fait penser à l'amoureuse façon dont les nonnes enjolivent le linge des sacristies.

Dans les vieux cimetières je vais dénicher les tombes de Thoreau, d'Emerson, de Hawthorne, du juge Hoar, un des Concordiens qui eut un caractère remarquable, sans être ni médecin, ni artiste, ni savant, et que ses concitoyens admirent parce qu'il fut simplement *un homme*.

Beaucoup de ces tombes n'ont qu'une très petite pierre avec un nom. Celles de Fénimore Cooper et d'Emerson sont marquées par un gros morceau de rocher qui a l'air d'avoir dormi là entre ces pins, de toute éternité.

Pour Emerson, une plaque de bronze clair, toute petite, et ornée d'une mince frise de roses sauvages, est incrustée dans un coin du roc. Je copie les lignes qui y sont inscrites :

The passive master lend his hand
To the vast soul that o'er him planned.

(Le maître des choses passives a tendu la main au grand penseur (à la grande âme) qui essaya de le comprendre.)

Et, en vérité, on est reconnaissant aux vivants de n'avoir pas gâté par quelque douteuse œuvre d'art l'émotion très sereine de ce repos d'un grand esprit.

Les forces passives, les bras maternels de la vieille Erda ont enveloppé cet être qui formula pour les autres les plus puissantes affirmations que sa race ait contenues et réalisées.

La petite ville et l'esprit qui concentrèrent en eux, un jour, la flamme aigüe et rapide de l'âme de tout un continent, ne sont plus que d'heureuses petites choses éteintes ; tandis que le foyer dont ils furent les premières étincelles visibles, gagne, s'étend et embrase une moitié du monde. Leurs passions furent assez ardentes, leur vie — comme celle des braves qui à l'heure où j'écris se battent sous les tropiques pour les vieilles ou pour les nouvelles fois — fut assez intense et assez généreuse pour que la mort leur fût, en sa plénitude, la grande récompense de paix, de douceur et de reposante fraîcheur qu'ils attendaient.

MARIE MALI

LIVRES ET BROCHURES

Simplement, par PAUL MUSSCHE. Bruxelles, édition de la *Lutte*.

Très simples, en effet, ces petits contes baignés d'une atmosphère de première communion, et intéressants aussi, parce que l'expression franche d'une vraie, d'une belle jeunesse. Voilà bien le *début*, dans le sens véritable du mot. S'il ne marque pas, dès l'abord, une haute personnalité, il désigne à l'attention de l'observateur une *âme*, cette entité autrement rare que celle des intellectuels de talent.

Flèches perdues, poésies par EDDY LEVIS. Paris, Léon Vanier.

Depuis la dédicace charmante : « Chère, voici des fleurs, car les vers sont des fleurs », jusqu'à la dernière ligne du poème de la fin du volume, *Idéa*, ces *Flèches*, loin de se perdre, s'élancent haut et juste au cœur même, rendu tangible, de la conception du poète. Le vers est serré, plein, toujours harmonieux, quoique solidement construit. A citer parmi ces morceaux, tous de facture large sinon originale, l'*Amour* :

Les plus fiers devant lui sont restés front baissé.

Les Solitaires (vers), par Jean Dayros, avec une lettre-préface d'Isidore Boulnois. Paris, L. Vanier.

Pourquoi, sur la couverture, au lieu de *Solitaires (vers)*, n'avoir pas mis *Vers solitaires?* Ce serait moins malin, mais on comprendrait tout de suite pourquoi ils sont macaroni. En ce livre, que l'éditeur prudent a pris soin d'imprimer sur papier d'emballage, l'auteur se déclare content de lui-même, « nargue la bêtise épandue », « s'assied pour être gai » et « s'offre le spectacle des vers » qu'il a composés.

Jardins suspendus, par B. Reynold. Paris, L. Vanier.

Que de vers! Que de vers! Tous les désœuvrés veulent en faire et chaque jour voit éclore des poèmes nouveaux. Soyons indulgents pour B. Reynold qui désarme la critique par ce distique :

On doit souffrir de voir son âme regardée
Par l'homme indifférent, quand il n'est pas moqueur;

et, plus loin, par ces paroles d'espoir :

Aux accents désolés des poèmes en pleurs,
L'homme deviendra bon pour toutes les douleurs
S'il entend la pitié des poèmes en pleurs.

Berthe Reynold a l'âme tendre et les enthousiasmes d'un poète. Il ou elle fera mieux que *Jardins suspendus*, premier essai dédié « A la mémoire de son père ».

Sous-off's d'Afrique, par Ananké. Paris, L. Vanier.

Sous ce pseudonyme fatidique, l'auteur a essayé et parfois réussi à initier les « vulgaires pékins » aux beautés et au pittoresque de la vie du soldat français en Afrique. Un souci exagéré de la couleur locale, souci qui se traduit principalement par un abus des termes soldatesques, rend souvent le récit obscur, sinon pénible pour le lecteur étranger aux mystères de l'argot des casernes. Par moments, on serait tenté de croire qu'Ananké a écrit exclusivement à l'intention des « sous-off's d'Afrique ». S'il en est ainsi, souhaitons que tous lisent son livre.

La Renaissance païenne. *Étude sur* Lévy-Dhürmer, par Léon Thévenin. Paris, L. Vanier.

Dans un style qui traduit ce qu'il voit presque littéralement, M. Léon Thévenin initie le public à l'art du peintre Lévy-Dhürmer. Il révèle l'imagination ardente de l'artiste, dont l'idéal rejette les artifices et les mensonges qui obscurcissent la vie intérieure. Si la Nuit est son inspiration constante, c'est le côté nocturne de l'âme qu'il ouvre à notre rêve. Une image n'est pour M. Lévy-Dhürmer que la forme visible d'une émotion. Au dire de M. Thévenin, la forme chez lui traduit un sentiment, et la structure de l'être ne représente que le vivant symbole des volontés latentes qui le constituent. Comme les païens, il divinise les moindres curiosités qui s'éveillent dans l'âme, ayant en lui l'intelligence du mystère; « l'intelligence de cette énigme qui fait notre tourment et qui créa les symboles et les mythes et les plus belles œuvres d'art ».

STATUOMANIE

M. Jules Claretie raille spirituellement, dans le *Gaulois*, la manie contemporaine de peupler de statues médiocres les squares, les carrefours et les places publiques :

« Il en sort de partout. C'est la germination spontanée des images de marbre. Les comités de monuments se forment comme les comités électoraux. Pégomas, rêvant d'être officier d'académie ou chevalier de la Légion d'honneur, se demande quel grand homme, fût-il moyen ou tout petit, il pourrait bien dresser en place publique. Et je sais tel sculpteur qui, ayant fait décorer Pégomas, en est encore à payer le surplus du prix de modèles et de praticiens que lui a coûté tel monument très *décoratif*, en effet, élevé à Paris même.

Voici comment. Pégomas ou un autre a l'idée d'une statue. Il s'en va tout naturellement trouver un statuaire :

— Ne feriez-vous pas *un*... (ici le nom du grand homme) pour 8,000 francs? Songez que vous auriez ainsi une de vos œuvres sur la place publique!

— Pour avoir une œuvre sur la place publique je la ferais pour 6,000 francs!

— Bravo! Va pour 6,000 francs!

Pégomas s'achemine tout droit vers le ministère des beaux-arts. Il demande à l'État le prix du marbre. L'État généralement (et généreusement) accorde toujours pour le marbre la moitié du prix que pourra coûter le monument. C'est une sorte d'usage, une libéralité coutumière. Pégomas déclare donc à l'Etat que la statue vaudra bien 12,000 francs, et l'Etat lui en accorde 6,000, exactement le prix demandé par le statuaire, qui se trouve donc par avance payé.

Six mille francs assurés pour un monument qui en vaut 6,000, les souscriptions ne sont plus, comme on dit, que du *boni* et permettent d'acheter avec largesse du papier à entête officiel :

Comité de la statue X...
Président, M. X...
Vice-présidents, MM. Y... et W...
Secrétaire, M. Z...

et de solder même bien des courses de voitures.

La statue est inaugurée. Le président a le ruban rouge, les vice-présidents ont le ruban violet, le secrétaire en a la promesse pour le 14 juillet. Et le sculpteur?

Le sculpteur? Il a, en effet, une œuvre signée de son nom sur la place publique. Mais la statue lui a coûté plus de peine et lui a pris plus de temps qu'il ne pensait. Il y a des modèles, il y a des aides. Les 6,000 francs ont été dévorés et au delà!

Le sculpteur en est *de son argent* et, philosophiquement, il me disait :

— J'ai même fait des billets pour payer les 3,000 francs de frais supplémentaires que me coûte mon travail. J'ai dépensé 9,000 francs et j'en ai touché 6,000. Mais si ma boutonnière est vierge et ma bourse plate, j'ai fait décorer le président de mon comité! Je n'aurai pas perdu ma peine!

Ne me demandez pas le nom du statuaire. Il est bien connu. Mais puisque le brave garçon, qui est un maître, ne se plaint pas, pourquoi nous plaindrions-nous pour lui?

Ce qui est certain, c'est que les statues coûtent de l'argent à beaucoup de gens et n'en rapportent qu'à quelques-uns. Je sais

aussi des statues pour lesquelles on souscrit et qu'on n'érige jamais. Je ne parle pas du Balzac. Elles restent comme dans les limbes. Quand je pense que, sur la demande de Paul de Musset, j'ai fait partie, il y a bien vingt ans, d'un comité pour la statue d'Alfred de Musset.

Qu'est devenu ce comité composé par le frère du poète ? Qu'est devenue la statue dont on montra la maquette au comité?

Chronique judiciaire des Arts

Résiliation d'engagement théâtral.

Mlle Elven — de son vrai nom Suzanne Canton — a été engagée par MM. Mussay et Boyer, directeurs du Palais-Royal, pour créer sur ce théâtre le rôle de Cléa des *Fêtards*, aux appointements de 50 francs par représentation, de 25 francs par répétition.

Après quelques répétitions, les directeurs avisèrent l'artiste qu'ils se voyaient, à leur grand regret, obligés de se passer de son gracieux concours. Une note parue dans l'*Écho de Paris* annonça en même temps au public que, d'accord avec ses directeurs, Mlle Elven avait résilié son engagement au Palais-Royal.

Celle-ci n'était, paraît-il, pas si complètement d'accord avec MM. Mussay et Boyer que ces derniers voulaient bien le déclarer, puisque quelques jours après l'artiste assignait les directeurs pour voir prononcer la résiliation à son profit, avec 5,000 francs de dommages-intérêts pour le préjudice qu'elle avait souffert.

Hélas ! Mlle Elven fut doucement éconduite par le tribunal de commerce de la Seine. Les auteurs avaient, paraît-il, dès les premières répétitions, fait remarquer à la titulaire du rôle de Cléa qu'elle ne paraissait pas convenir du tout au caractère de ce rôle, et c'est à la demande de l'artiste qu'ils avaient consenti à lui laisser poursuivre durant quelques jours les études de la pièce... Le travail supplémentaire de Mlle Elven n'arriva pas à les satisfaire, et de bonne grâce, l'artiste fit, dans le cabinet directorial où elle s'était rendue avec les auteurs, l'abandon de son rôle. Dans ces conditions, il n'y avait pas de motifs pour condamner MM. Mussay et Boyer à payer le dédit. Aussi Mlle Elven fut elle, purement et simplement, déboutée de sa demande et condamnée aux dépens.

Accusés de réception

Études littéraires. Edmond Picard, par Achille Segard. Paris, édition de la *Nouvelle Revue parisienne*. — *Les Ailes de gaze*, poème, par Gaston Heux. Bruxelles, édition de la *Revue nouvelle*; Paris, P.-V. Stock. — *Emile Zola devant les jeunes*, par Maurice Le Blond, avec un portrait d'Emile Zola par Henry De Groux. Paris, édition de la *Plume*. — *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, par Pierre Louÿs, orné d'une reproduction en héliogravure du *Pantin* de Goya. Paris, *Mercure de France*. — *Le Jour qu'on aime*, poème, par Georges Pioch. Paris, *Mercure de France*.

Memento des Expositions

Anvers. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi expirés. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers*.

Nancy. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Potier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy*.

Petite chronique

Les objets d'art moderne acquis par l'État aux récentes expositions de la *Libre Esthétique* — verreries de Tiffany, étains de Charpentier, de Dubois et de Morren, verres de Gallé, reliures de Wiener et de Cobden-Sanderson, poteries de Finch et de Coppens, bijoux de Nocq, estampes de Combaz, faïences de Kaehler et de W. de Morgan, porcelaines de Copenhague, etc. — vont être enfin exposés convenablement au Musée des arts décoratifs et industriels. Ils formeront la quatrième section du Musée et constitueront certes l'une des parties les plus attrayantes de la collection réunie par le Gouvernement.

C'est M. Julien Dillens qui succédera à M. Jacquet, décédé, comme professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts. Les cours d'architecture ont été réorganisés. M. Akker vient d'être promu premier professeur d'architecture. MM. Lambot et Octave Van Rysselberghe sont élus professeurs.

La commune d'Ixelles devient décidément un centre artistique. Nous avons signalé son Musée, son École de musique et de déclamation. Voici que l'École des Arts industriels et décoratifs vient de créer un cours d'histoire de l'art décoratif qu'elle a confié à M. Gisbert Combaz. Nul doute que le jeune artiste le rende intéressant et instructif.

On a essayé hier, dès 6 heures du matin, au square Ambiorix, le placement d'une des statues de M. J. de Lalaing acquises par la Ville de Bruxelles. L'artiste, présent à l'opération, n'a pas dû être satisfait de l'effet de son œuvre en cet endroit, car la statue, installée sur son socle à 8 heures, ne s'y trouvait plus l'après-midi.

L'Association pour l'Enseignement professionnel des femmes ouvrira aujourd'hui, à 9 h. 1/2 du matin, au local de l'École Bisschoffsheim (rue du Marais, 94), l'exposition annuelle des travaux de ses élèves. Cette exposition sera ouverte jusqu'à mardi, à 4 heures.

Une exposition d'art appliqué, organisée par le Cercle *Wij willen*, composé des élèves et anciens élèves de l'École de dessin de Molenbeek-Saint-Jean, s'ouvrira le 15 août au local de l'école, rue de Ribaucourt.

A propos des cartes postales illustrées dont nous parlions récemment pour signaler le début de quelques artistes belges dans ce domaine spécial, voici des chiffres qui montrent l'engouement avec lequel le public avide se jette sur ces rectangles de carton. On a, paraît-il, vendu l'an dernier 36,000 cartes postales « mit Ansichten » au château d'Heidelberg, 128,000 au monument de la Germania, à Rudesheim, 148,000 au monument historique des Kiffhauser ! Les collectionneurs sont aussi friands de ces cartes que de timbres-poste. On conçoit que les éditeurs cherchent à mettre cette mode à profit en multipliant les séries et en les rendant aussi séduisantes que possible.

Dans l'intéressante étude de M. Georges Barral sur le prétendu « Bal de Waterloo » que nous avons publiée dimanche dernier, une phrase a dû paraître anachronique. « Ce n'était, y est-il écrit, qu'un simple thé avec accompagnement d'opérette. » C'est *d'épinette* qu'il faut lire, l'opérette, inventée par le second Empire, étant un genre parfaitement inconnu en 1815.

La classe des lettres de l'Académie royale s'est, comme nous l'avons dit, émue des critiques dont elle a été l'objet (1). Elle vient de renvoyer après vacances la question de sa réorganisation.

Trois propositions ont été émises : 1° La suppression de la classe; 2° certaines modifications essentielles à apporter aux statuts qui la régissent; 3° son maintien pur et simple. C'est du pain sur la planche pour la rentrée d'octobre. Mais il ne serait pas impossible que d'ici là le gouvernement eût élaboré quelque projet sur la question de la réorganisation de la classe des lettres et de l'établissement d'une section consacrée à la philologie, aux sciences morales et politiques.

M. Jean Malvaux vient de publier, en un élégant album orné d'une couverture composée par M. Louis Titz, une série de spécimens de typogravures en demi-teintes, et spécialement de similigravures sur cuivre obtenues par un procédé nouveau dont il est l'inventeur. Il a reproduit avec une fidélité, une netteté et une finesse extrêmes quelques-unes des belles épreuves exposées par M. Pujo au dernier Salon de l'*Association belge de Photographie*. La reproduction d'un tableau de Verwée, d'un lavis de M. Titz démontre que le procédé s'applique également aux peintures et aux dessins. Les planches de M. Malvaux sont égales, sinon supérieures aux plus belles reproductions héliographiques publiées à l'étranger.

Aux *Cloches de Corneville* a succédé, depuis hier, au théâtre Molière, le *Jour et la Nuit*, l'amusante opérette de Ch. Lecocq, à laquelle le directeur, M. Darman, a consacré tous ses soins.

La Ville d'Anvers se propose de fêter, le 11 septembre, par une grande manifestation, le quinzième anniversaire de la mort d'Henri Conscience.

Une exposition d'affiches s'ouvrira à Louvain le 11 septembre. Le comité fait appel aux artistes et aux collectionneurs pour arriver à reconstituer l'histoire de l'affiche illustrée depuis ses origines.

C'est le 25 septembre qu'aura lieu l'inauguration de la statue que la ville de Verviers a décidé d'ériger à Henri Vieuxtemps.

Le programme des fêtes qui auront lieu à cette occasion est sur le point d'être arrêté. Il comprendra un grand concert au théâtre avec le concours de Mlle Héglon, de l'Opéra de Paris, ainsi que des violonistes Marsick, Ysaye et César Thomson; un festival permanent de sociétés de musique et de cercles choraux et l'exécution d'un hymne composé par Vieuxtemps, avec des paroles de circonstance.

L'exécution de cette œuvre serait confiée aux quatre sociétés de chant les plus importantes de Verviers : L'Emulation, la Concorde, l'Orphéon et le Cercle Vieuxtemps, et à plusieurs cercles instrumentaux de la ville.

Le compositeur H. Hillier donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une audition de ses œuvres au Casino de Spa avec le concours de Mlle Alice Verlet, cantatrice, de MM. A. Smith, L. Angenot, M. Lœvensohn, J. Debefve et N. Radoux.

(1) Voir l'*Art moderne* des 10 et 31 juillet derniers.

C'est dans l'axe de l'avenue des Arts, entre la rue Leys et l'avenue De Keyser, que l'on propose d'élever, à Anvers, le monument commémoratif de l'œuvre du Congo. Les conclusions du rapport présenté par le Comité à ce sujet rencontrent de vives résistances. Le choix de cet emplacement aurait pour conséquence le recul de la statue Teniers. En outre, on fait remarquer avec raison que le monument trouverait plus logiquement sa place au bord de l'Escaut. Ceux qui partagent cet avis demandent de l'ériger dans le voisinage du Steen, au bout de la rue de Jésus, d'où il dominerait majestueusement le fleuve.

La première partie du cinquième volume de l'*Art flamand* (1) est consacrée aux artistes issus de l'ancienne *Société libre des Beaux-Arts*. La plume de M. J. du Jardin retrace en un chapitre documenté et attrayant l'histoire de cette glorieuse pléiade à laquelle appartiennent Eugène Smits, Charles Hermans, Félicien Rops, Constantin Meunier, Louis Dubois, Théodore Baron, Louis Artan, Alfred Verwée, Marie Collart, etc.

De nombreux croquis, des reproductions hors texte, des portraits illustrent les cinquante-deux pages que liront avec intérêt tous ceux que passionne l'art de notre pays.

Une affiche illustrée du portrait de Rembrandt d'après le maître lui-même annonce que l'Exposition Rembrandt sera ouverte à Amsterdam du 8 septembre au 31 octobre. L'Empereur d'Allemagne, la Reine d'Angleterre et les principaux collectionneurs de l'Europe y enverront les œuvres qu'ils possèdent.

Une exposition générale des œuvres de Burne-Jones aura lieu l'hiver prochain à la New-Gallery, à Londres. Le Comité fera appel à tous les propriétaires de tableaux de l'artiste défunt.

Le Ministre de la guerre, M. Cavaignac, annonce la mise en vente des remparts d'Aigues-Mortes. M. Arsène Alexandre, dans le *Figaro*, et la plupart des revues artistiques protestent avec indignation contre cette profanation.

Souhaitons que l'Administration revienne sur cette décision sacrilège et garde aux fervents de l'art et de l'archéologie un des vestiges les plus impressionnants que la France ait gardés de l'architecture militaire du moyen-âge.

Michelet aura son monument. Celui-ci sera, dit-on, érigé au Panthéon, non loin des fresques de Puvis de Chavannes.

(1) A. Boitte, éditeur.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 33. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 14 Aout 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

L'Église de Fantoft. — Sandro Botticelli, par Vasari. — Pour l'« Ile vierge » de Camille Lemonnier. — Un Van Eyck inconnu. — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts. *Légalité des engagements de théâtre conditionnels.* — Petite Chronique.

L'ÉGLISE DE FANTOFT

Inépuisablement belle en Norwège la Terre ! Partout des aliments pour qui cherche l'Esthétisme de la Nature. Mais quelle rareté d'Esthétisme de l'Art, de cette production de Beauté qui nous est surtout savoureuse parce qu'elle émane de l'Homme, de ce semblable à nous, d'une Ame à laquelle notre propre âme se sent fraternelle, en laquelle nous sentons, malgré tant de désaccords de surface, palpiter le grand fonds commun de pensées, de sentiments, d'activités qui atteste l'Unité primitive, permanente, indestructible.

Et alors, quelle joie, dans ces déserts grandioses et cette sauvagerie farouche, de rencontrer, en sa rareté exaltante, une œuvre égarée là en îlot perdu, loin du vaste et fécond continent artistique où nous avons le bonheur de vivre sans comprendre toujours les jouissances et la santé intellectuelle que cette abondance nous dispense !

Heureux ceux qui, à l'Esthétique spontanée des choses inanimées, peuvent ajouter l'Esthétisme égal, sinon supérieur, des âmes vivantes !

Ces cris me vinrent éperdument aux lèvres quand, au cours d'un voyage au pays des fjords, des cascades et des glaciers, après d'innombrables rochers tantôt verdoyants, tantôt nus, tantôt maculés par les neiges (telles d'immenses peaux de vache étendues sur les monts); après des ciels ornés de bizarres ou fastueux nuages ; après des eaux, calmes ou tourmentées, magnifiques de diaprure ; après le prodige de ce Soleil dit « de minuit » sans doute parce que, sans interruption, durant les vingt-quatre heures d'un jour entier, ni à minuit ni à midi il ne disparaît du ciel, y parcourant l'étrange cercle penché de son orbite continu, — je me trouvai, non loin de Bergen, brusquement, devant l'église de Fantoft.

La route avait été monotone. Des collines aux versants gazonnés. Des filets d'eau murmurante. Point de beaux arbres. Rien de significatif. Une affirmation de la répétition, partout sur la Terre sauf les modifications des températures, des mêmes éléments de paysage, différenciés, dans les détails seulement, par les climats. J'aurais pu, me laissant aller au demi-sommeil de la rêverie, me croire en quelque canton de nos Ardennes, là où leur âpreté commence.

Au bas d'une pente, lacérée par une sente escarpée, on me fit descendre de voiture.

Je gravis lentement la petite route en lacet, sachant qu'en haut une église très ancienne était à voir. Curieuse, m'avait-on dit. Et dans mon imagination je voyais, déformées par le vague des souvenirs, les rustiques églises de pierre rencontrées au cours des pérégrinations sans nombre dont mes pieds ont battu le sol natal et le sol étranger.

Par un détour soudain, le chemin s'acheva sur un étroit plateau terrassé dans le flanc de la colline, et je m'arrêtai devant un extraordinaire spectacle! Une construction imprévue, baroque et sournoise occupait tout entière l'étroite esplanade, une construction et une balustrade l'entourant d'un enclos. Au delà, la cime des arbres poussés sur le versant, faisait une corbeille de verdure qui, pendant la montée, cachait l'hermitage.

Tout était en bois, d'un bois sombre, noirci par les innombrables intempéries des hivers du Nord, et par les brûlants jours d'été scandinaves qui amènent si tôt leurs aubes et prolongent si longtemps leurs crépuscules dans la montée et la descente oblique d'un soleil lent à s'élever dans le ciel, lent à descendre sous l'horizon. Les bruns d'un acajou foncé, nuancé à l'infini par le temps, y déroulaient la gamme de leur versicolore parure. C'était « culotté » avec une adresse prodigieuse et une harmonie miraculeuse. Les huiles fortement odorantes de tous les poissons capturés par le peuple des pêcheurs, semblaient avoir été employées à « galipoter » les solives et les planches, et à les boucaner. Le jus de tabac, les infusions de réglisse et de moka, les chaudes colorations des cuirs tannés, se mêlaient, s'enchevêtraient en un rendez-vous de teintes qui enveloppaient l'édifice de la base au faîte, et se reproduisaient sur la clôture ajourée qui borde quadrangulairement son enceinte sacrée brêchée d'une seule porte à claire-voie surmontée d'un auvent à capuchon.

Mais c'étaient surtout la ligne et le dessin qui caractérisaient l'œuvre bizarre de l'artiste inconnu en l'imagination duquel avait surgi la vision de cette fantaisie architecturale, impérieusement évoquant dans l'esprit des souvenirs de pagode chinoise ou indoue.

Et pourtant combien elle est péremptoirement norwégienne! Partout les parois et les couvertures sont revêtues de l'écaillure subtile et poissonneuse de palettes imbriquées. Les étages se superposent en pyramide au-dessus d'une colonnade romane formée de troncs d'arbre écorcés, et s'achèvent par un clocher et un clocheton dardant vers le ciel, en ornement léger et menaçant, quatre fois répété, à allure de têtes de dragon poussant leur langue vipérine, l'emblème national antique, la proue du légendaire navire des Vikings, les corsaires normands, conduits aux pillages par leurs chefs sauvages, les Sigurd, les Olaf, les Eric, les Harald, les Magnus, les Hakon.

De petites croix chrétiennes, surmontant les bas pignons et la tourelle du chœur, et tout en haut le coq de cuivre classique tourné vers l'Orient, symbolisant l'éveil matinal pour la prière, rappellent au voyageur qu'il n'est pas en Mongolie ou dans le Cambodge, mais en terre européenne, dans le rayonnement de la religion puissante qui durant dix-neuf siècles s'adapta si étroitement aux besoins supra-terrestres de l'âme aryenne, et aujourd'hui est à peine déclinante.

L'aspect est frileux, ramassé, tassé comme pour se défendre contre le froid dur de cette latitude et les avalanches de neige déversées par les nuages lourds. Le sextuple escalier des toits forme une carapace, se dégageant seulement vers le haut pour rendre à l'ensemble, compact dans les bas, la grâce des choses qui s'élancent.

L'armure des tuiles en bois étalant en réseau serré leur tissu protecteur, ingénieusement composé pour l'écoulement sans pénétration des eaux pluviales, plus abondantes à Bergen et dans son environ que n'importe où ailleurs en Europe, anime singulièrement le curieux édifice et l'ennoblit d'un vêtement esthétique rare en ce pays de cloisons en planches perpendiculairement ajustées ou de troncs d'arbres fendus en deux et superposés horizontalement en architecture rustique et pesante; oui, rare, en ce pays où souvent les toits, pour diminuer les incendies qui régulièrement, au cours des siècles, ont ravagé les villes, bûchers habités par des hommes, sont blindés d'une épaisse couche de terre et de gazon sur lesquels on voit les chèvres brouter, les faucheurs faire la moisson et les jeunes filles cueillir des bouquets de fleurs sauvageonnes.

J'entre dans le sanctuaire. Il est ténébreux. Point de fenêtres. A peine quelques projections minces de lumière à travers les fentes ou les lucarnes avares. Seule, jadis, quand le culte mettait encore une âme entre ces poutres et ces solives, la clarté des cierges éclairait cet obscur appartement de l'Eternel.

Mes yeux, s'accoutumant au noir, je me crois dans un grenier vaste, à charpente pittoresque et compliquée, ou dans le sous-sol d'un grand vaisseau marchand. Dans une grange aussi du temps des persécutions religieuses. Un autel délabré s'enfonce sous la rotondité d'une petite abside. Une chaire à prêcher de menuisier simpliste. Des colonnes qui ne sont que des troncs de pins coupés dans le voisinage. Quelques restes de fresques rudimentaires où des personnages de jeux de cartes apparaissent déteints, défigurés, peuplant l'ombre de leur vague aspect de fantômes, de cadavres flottant entre deux eaux.

Le style est roman, autant que le roman et ses cintres peuvent s'approprier aux résistances du bois. Aussi, promptement il se dénature, au moins à l'extérieur du petit temple, en ces fantaisies d'Extrême-Orient mongolique que je signalais tantôt. Par où parvinrent-elles

en Scandinavie? Quels Lapons, quels Esquimaux, quels Samoyèdes, chassés de là-bas par les Tartares, apportèrent ici ces souvenirs si lointains, à travers les solitudes de la Sibérie et de la Russie septentrionale? Dans quel cerveau artiste firent-ils, par leurs récits, pénétrer ces visions, car vraiment c'est un artiste qui, au XIIe siècle, aux premiers jours de la propagation du catholicisme dans les territoires reculés où régnaient Thor, le dieu des tonnerres, et Odin, le dieu des fureurs guerrières, s'abandonna joyeusement à l'allégresse de faire surgir cette construction aux détails charmants et sévères, à l'harmonie primitive et séduisante, qui tranche si merveilleusement sur toutes les réalisations religieuses peuplant le monde de leur variété et de leur symbolisme.

L'église de Fantoft, désormais célèbre dans les fastes du « Tourisme » qui, après avoir si longtemps adopté la Suisse comme champ des excursions de montagnes, inonde maintenant la Norwège, sous l'impulsion conquérante de Cook, ce Gengis-Khan du voyage d'un torrent de 90,000 amateurs chaque année, n'existait pas à l'endroit fortuné où on la trouve maintenant. Elle était l'ornement dédaigné d'un petit village nommé Fortun. On y laissait tourner à la ruine cette merveille que les naturels trouvaient indigne des temps modernes et des opulences de la brique. Le consul américain de Bergen demanda à l'acheter et on la lui vendit avec le même entrain barbare que celui de nos fabriciens belges quand ils vendirent, les infâmes, les grilles du chœur de Sainte-Gudule et le triptyque de Van Eyck de Saint-Bavon à Gand. On tint pour un imbécile cet étranger qui alignait tant de couronnes norwégiennes pour ce débris vieux de sept cents années, pour cette épave, pour ce sabot éculé, pour ce ponton, pour cette baraque. Avec les fonds on éleva une belle église rectiligne, douée de toutes les horreurs d'une irréprochable propreté et d'une géométrie implacable. Un architecte selon l'académique formule s'en donna à pleine équerre. Quant au Yankee, il emporta sa proie, heureusement non pas jusqu'aux États-Unis, mais jusqu'à sa villa aux entours de Bergen, où je la vis dans son humble splendeur de parfait objet d'art pittoresque à peine réhabilité du dédain des marchands de poisson norwégiens.

EDMOND PICARD

SANDRO BOTTICELLI

PAR VASARI (1)

A cette même époque de Laurent le Vieux, dit le Magnifique, qui fut vraiment, grâce aux esprits de génie qui l'illustrèrent, un siècle d'or, fleurit encore Alessandro que, pour les raisons que nous verrons dans un moment, nous avons coutume d'appeler Sandro de Botticelli (1). Il fut le fils de Filipepi, citoyen de Florence, qui l'éleva avec soin et ne manqua pas de l'instruire en toutes les choses qu'il est d'usage d'enseigner, avant de les mettre en place, aux enfants de cet âge. Encore qu'il apprit avec facilité tout ce qu'il voulait, son esprit jamais n'était satisfait et il ne savait se contenter des leçons d'écriture, de lecture et d'arithmétique qui lui étaient données, si bien que son père, fatigué de ses continuelles exigences, le plaça chez un de ses amis, nommé Botticello, qui excerçait alors avec un certain renom la profession d'orfèvre. A la faveur des rapports fréquents et presque continuels qui existaient en ce temps entre les peintres et les orfèvres, Sandro, qui était un garçon déluré, se prit d'un goût fort vif pour la peinture et bientôt même décida de s'y donner tout entier. S'étant ouvert de ses desseins à son père, il fut conduit par celui-ci, qui connaissait assez le caractère de son fils, à un excellent peintre d'alors, Fra Filipo (2) del Carmine qui, selon le désir du jeune homme, le prit comme élève. Il ne tarda pas, par son application, à imiter si parfaitement son maître que Fra Filipo le prit en affection et lui prodigua ses conseils, de sorte que Sandro parvint bientôt à un degré de talent que rien auparavant en lui n'autorisait d'espérer.

Dès son jeune âge, il peignit au tribunal des marchands de Florence une figure de la Force pour terminer la série des Vertus à laquelle travaillaient Antonio et Piero del Pollaiuolo. Il fit ensuite à San-Spirito, dans la chapelle des Bardi, un tableau soigné et heureusement fini où l'on remarque des olives et des palmes exécutées à ravir. De même, il peignit un tableau pour les Converties et un autre pour les religieuses de Sainte-Barbe. A Ognissanti, il peignit à fresque, pour les Vespucci, un Saint-Augustin et, cherchant à dépasser tous les maîtres de son temps et particulièrement Domenico Ghirlandaio, qui avait fait en face un Saint-Jérôme, il y donna tous ses soins; mais, de l'avis de tous, il réussit dans son travail et parvint à donner à la tête du saint cette expression de profonde méditation et de subtilité que l'on remarque chez les personnes de pensée et absorbées par le perpétuel souci des choses intellectuelles. Ainsi que nous l'avons dit dans la biographie de Ghirlandaio, cette peinture fut, l'an 1564, enlevée, sans souffrir, de l'endroit où elle avait été faite.

Ces travaux ayant répandu sa renommée, il fut chargé par la confrérie de la Porte-Sainte-Marie de représenter à San-Marco, en un tableau, la Vierge couronnée et entourée d'anges; ce dont il s'acquitta avec zèle et avec bonheur, particulièrement au point de vue du dessin. Dans la maison des Médicis, il exécuta pour Laurent le Vieux différents travaux et notamment une Pallas de grandeur naturelle et un Saint-Sébastien. On remarque encore de lui, à Sainte-Marie-Majeure, à côté de la chapelle des Panciatichi, une Piété fort belle, entourée de petites figures. En diverses maisons de la ville, il fit de sa main des médaillons et quantités de femmes nues dont on voit encore aujourd'hui à Castello, villa du duc Cosme, et une Vénus naissante que les zéphyrs amènent au rivage et une Vénus allégorique, représentant le Printemps et fleurie par les Grâces, toutes deux d'un art gracieux et achevé. Via de' Servi, dans la maison de Giovanni Vespucci, appartenant aujourd'hui à Piero Salviati, il décora une chambre de plusieurs panneaux couverts d'un grand nombre de figures et enfermés dans des encadrements de noyer. Il représenta de même, à la maison des Pucci, en quatre tableaux, l'histoire de

(1) *Vite de piu' eccellenti pittori, scultori ed architetti* da GIORGIO VASARI.

(1) Petite bouteille, telle est la signification de ce surnom.

(2) C'est-à-dire Fra Filipo Lippi.

Nastasio de gli Onesti, telle que la raconte Boccace, et en outre, dans un médaillon, il fit une Epiphanie. A la chapelle des moines de Cestello, il fit encore une Annonciation. A San-Pietro-Maggiore, près de la porte de côté, il peignit pour Matteo Palmieri un tableau d'un grand nombre de personnages, où se voient l'Assomption de la Vierge au travers des cieux, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Evangélistes, les Martyrs, les Confesseurs, les Docteurs, les Vierges et les Hiérarchies, le tout d'après le conseil de Matteo, qui était un homme lettré et d'éducation. Dans cette œuvre, exécutée avec une grande maîtrise, on voyait encore le portrait de Matteo lui-même et celui de sa femme, agenouillés. Quelque belle que fut cette œuvre et bien qu'elle dut imposer silence à l'envie, il se trouva néanmoins des détracteurs et des malveillants qui, ne pouvant la critiquer autrement, prétendirent que Sandro et Matteo s'y étaient gravement rendus coupables d'hérésie; ce qui, vrai ou faux, ne me regarde point; il me suffit, en vérité, que Sandro se soit tiré à son honneur d'un travail aussi difficile que celui des sphères du ciel et du mélange de tous ces personnages et qu'il ait mené le tout, grâce à son art et surtout à son excellente façon de dessiner, à bonne fin. On remarque de Sandro, à cette époque encore, un petit tableau, où les figures n'ont pas plus de trois quarts de bras et qui fut placé à Sainte-Marie-Nouvelle, du côté de la façade principale de l'église, à gauche de la porte d'entrée du milieu, représentant l'Adoration des Mages et où dans le vieillard qui baise les pieds de Notre-Seigneur et les embrasse avec ferveur, il semble que l'on distingue toute la joie qu'il éprouve à toucher au terme de son pénible voyage. Dans les traits de ce vieillard, on reconnaît le portrait de Cosme le Vieux de Médicis; le second, qui est Julien de Médicis, père de Clément VII, laisse voir, dans toute son attitude, avec quelle pieuse ferveur il rend hommage à l'enfant divin; quant au troisième, Jean, fils de Cosme, agenouillé lui aussi, il semble, en l'adorant, confesser le vrai Messie. On ne saurait décrire les beautés que Sandro répandit dans ce tableau, soit dans les têtes de ses personnages, les unes de face, les autres de profil, les unes inclinées, les autres penchées, soit dans l'expression des jeunes gens et des vieillards où, par mille endroits, il fait éclater la perfection de son talent, ayant notamment fait les seigneurs de chaque cour si différents les uns des autres que l'on peut aisément reconnaître quels sont les serviteurs de l'une et quels sont les serviteurs de l'autre. En un mot, cette peinture est admirable de coloris, de dessin et de composition et les artistes, même encore maintenant, ne peuvent la considérer sans étonnement.

Par tous ces travaux, Botticelli s'acquit, tant à Florence qu'ailleurs, une telle gloire que le pape Sixte IV, venant de faire construire, dans son palais de Rome, la chapelle qui porte son nom et désirant la faire décorer, chargea Sandro de diriger l'entreprise. C'est ainsi qu'on y voit de sa main le Christ tenté par le démon, Moïse tuant l'Égyptien ou recevant à boire des filles de Jetro, de même encore Core, Dathan et Abiron frappés par le feu du ciel et une série de portraits de papes dans les niches qui surmontaient les tableaux que nous venons de citer. Ayant par là accru son renom et s'étant distingué entre tous les artistes qui travaillaient avec lui, florentins ou étrangers, il reçut en outre du pape une bonne somme d'argent qu'il eut bientôt dissipée. Réduit alors à vivre au jour le jour et ayant d'ailleurs achevé et découvert le travail qui lui avait été confié, il s'en retourna, sans tarder, à Florence.

Séduit par son esprit subtil, il tenta alors d'illustrer de commentaires une partie du Dante et imagina une représentation de l'enfer; il les mit même en estampes, mais ayant dû pour cela arrêter tout travail, il perdit du temps et se troubla inutilement. Il mit en estampes, en outre, un grand nombre de ses dessins, mais, par la faute de son entaille, il ne parvint jamais à réussir; ce qu'il a fait de mieux en ce genre est le Triomphe de la Foi du frère Savonarole de Ferrare. L'adhésion fervente qu'il donna bientôt aux idées de ce sectaire fut cause pour lui de bien des malheurs. En effet, ayant abandonné la peinture et se trouvant sans ressources, il connut de cruels embarras. S'étant obstiné dans ce parti et continuant de faire ce que l'on appelait alors le Pleureur, il se trouva, dans sa vieillesse, réduit à une telle extrémité que si Laurent de Médicis, pour lequel, outre beaucoup d'autres commandes, il avait exécuté de nombreux travaux au petit hôpital de Volterra, ses amis et les hommes de bien qui admiraient son talent ne l'eussent secouru, il serait mort de faim.

De Sandro encore on admire à San-Francesco, en dehors de la porte de San-Miniato, un médaillon où, de grandeur naturelle, la Vierge et quelques anges sont représentés avec un art parfait.

Sandro avait le caractère aimable et facétieux; les plaisanteries et les niches ne discontinuaient pas dans son atelier, où il aimait à rassembler le plus grand nombre possible de jeunes élèves, qui, turbulents et bouffons, ne cessaient de se jouer les uns des autres. Comme on en a conservé l'exemple, en maintes circonstances, Sandro lui-même ne dédaignait pas de prendre part à ces divertissements malins (1). Il affectionnait les artistes. S'il eut mieux su se conduire il fût devenu riche, car il gagnait beaucoup d'argent. Mais devenu vieux et inactif, il mourut dans la misère, à l'âge de soixante-dix-huit ans, infirme et réduit à marcher à l'aide de bâtons. L'an 1515, il fut enseveli à Ognissanti.

Dans le garde-meuble du duc de Cosme on voit de la main de Sandro deux têtes de femmes, en profil, d'une grande beauté, dont la première représente l'amoureuse de Julien de Médicis, frère de Laurent, et la seconde, Lucrèce de Tornabuoni, femme de Laurent; au même endroit se trouve encore la délicieuse figure d'un Bacchus qui, des deux mains le soulevant, approche de ses lèvres un tonnelet. Notons pour finir qu'à la chapelle de l'Impagliata, au dôme de Pise, il commença une Assomption, avec un chœur d'anges, dont il se dégoûta bientôt et qu'il ne prétendit achever, qu'à San-Francesco de Montevarchi il fit le tableau du grand autel et que dans l'église paroissiale d'Empoli il peignit deux anges, du côté où se trouve le Saint-Bastien de Rossellino.

Il fut le premier qui trouva moyen de peindre les drapeaux et autres étoffes; et le baldaquin d'Orsanmichele, où se voit l'image habilement répétée de la Vierge, montre bien combien son procédé respecte plus les tissus que les mordants que l'on continue, par raison d'économie, à employer.

Sandro excella dans le dessin. Les artistes, après sa mort, tinrent tous à posséder quelque morceau de sa main; nous en avons nous-même quelques-uns qui dénotent un faire consommé. Il aimait de multiplier les figures comme on peut le remarquer dans les broderies de l'ornement de la croix, toutes dessinées par lui, que portent encore en procession les frères de Sainte-Marie-Nouvelle.

(1) Nous omettons ici certains traits du caractère de Botticelli, peu intéressants. Vasari nous le montre, successivement, se faisant un jeu de la naïveté d'un de ses élèves, réduisant à composition un voisin peu commode et enfin assez mal arrangé devant un tribunal.

Sandro mérite tous les éloges dans les peintures qu'il voulut bien soigner et poursuivre avec goût, comme, entre autres, le tableau de l'Adoration des Mages, de Sainte-Marie-Nouvelle, dont nous avons parlé plus haut. Combien est gracieux encore le petit tableau rond que l'on voit dans l'appartement du Prieur des Anges à Florence ! De la grandeur de l'Adoration des Mages, Fabio Segni, gentilhomme florentin, possède aussi une œuvre de Sandro, où est représentée la Calomnie d'Apelles (1) et belle à souhait. C'est au bas de ce tableau, que Sandro donna à son ami Antonio Segni, que l'on peut lire les vers suivants qu'y a tracés Fabio :

Indicio quemquam ne falso laedere tentent.
Terrarum reges, parva tabella monet.
Huic similem ægypti regis donavit Apelles :
Rex fuit, et dignus munere : munus eo.

Traduit spécialement pour l'*Art Moderne*
par ANDRÉ RUIJTERS.

POUR L'ILE VIERGE

de Camille Lemonnier.

Cette œuvre capitale et extraordinaire du plus grand de nos prosateurs, de celui qui, ayant dépassé la moitié de l'habituelle vie, semble encore en formation, tant son génie incessamment s'affirme en productions imprévues et plus belles, est restée obscure pour beaucoup de lecteurs en sa signification d'ensemble, si nous en jugeons par les demandes qui nous furent adressées en occasions diverses, lettres ou causeries. En attendant que les deux volumes qui doivent compléter, en une trilogie, l'œuvre commencée, mettent en pleine clarté son sens et sa beauté, nous croyons qu'aucun des innombrables comptes rendus et études qui lui ont été consacrés, avec tant d'admiration et de piété à l'égard du grand artiste, n'a, mieux et plus sobrement, que celui de MAURICE LE BLOND, dit les choses essentielles et révélé le secret du livre, nervure ramifiée qui l'anime, le guide et le soutient de la première à la dernière phrase. Il complète heureusement ce que nous avons écrit dans l'*Art moderne* du 13 décembre 1896.

***

« Ah ! la violence vitale de M. Camille Lemonnier, comme nous devons l'aimer, l'admirer et le plus tendrement la chérir après ces débilités, ces torpeurs et cette multitude de mièvreries où les intelligences de nos écrivains s'alanguissent encore. Belle violence, rude force sanguine, qui éclate dans sa phrase trapue, gonfle la puissante musculature de sa prose solide, et fougueusement secoue ses pages d'une allure impétueuse et ardente ! nous la connaissions pour l'avoir perçue en des œuvres anciennes comme *Un Mâle*, *Madame Lupar* ou le *Bestiaire*. Quoiqu'elles fussent écrites avec des préoccupations d'art différentes des nôtres, selon le réalisme outrancier, désordonné, brutal même qui sévissait alors, comme nous passions aisément sur l'exagération d'un relief, pour goûter avec plus d'âpreté encore ces fresques frissonnantes d'humanité.

Or voici que, aujourd'hui, M. Camille Lemonnier s'est proposé d'élargir la formule naturaliste, de tenter une synthèse de vie et de magnifier jusqu'à l'épopée le roman. Il s'éprend de héros, non plus robustes et vivants, mais graves et hiératiques. Il rêve de la *Légende de Vie*, sorte de trilogie héroïque et panthéiste et il vient d'en publier la première partie sous le titre d'aube et d'azur : *L'Ile vierge*.

L'affabulation de l'*Ile vierge* est pure et grave. Le vieux Barba, descendant d'une antique famille, chargée de crimes et de meurtres cependant, s'est proposé de la régénérer dans la simplicité harmonieuse de la nature primitive. Il s'est retiré dans Éolie, avec son fils Sylvan et trois gracieuses enfants aux noms ravissants de Florie, Elée et Hylette. Deux d'entre elles sont ses filles ; quant à l'autre, elle est née d'une union incestueuse, mais, sauf le patriarche, tous ignorent ces choses. Tous vivent, dans une ingénuité instinctive, de travaux agricoles, parmi la suavité de paysages délicieux.

C'est une heureuse Arcadie qu'a créée là M. Camille Lemonnier, sorte d'éden rustique et de paradis terrestre d'où doit jaillir une humanité nouvelle.

Nous y assisterons à l'adolescence du héros, le jeune Sylvan à la fière chevelure rutilante.

Faire revivre chez cet enfant l'existence séculaire des races, la succession même des « âges », et l'éveil successif de tous les sentiments de l'humanité, depuis l'inconscience primordiale jusqu'au doute et à la conscience définitive ; voilà ce que s'est proposé le romancier. Il a montré dans le développement moral d'un individu l'évolution totale des antiques espèces.

Dans l'atmosphère aromatique et sucrée d'Éolie, les grandes épopées vont dérouler leurs fresques amoureuses. Les printemps succèdent aux automnes, les semences aux récoltes. Les jours se passent, les heures coulent selon la cadence des saisons. Nous assistons aux travaux de la terre. Moissons et cueillettes ! Nous reconnaissons le sens profond divin d'Hésiode, en même temps que la grâce plus tendre des *Géorgiques*. Et ce sont des peintures de ce ton :

... « Dans la rondeur des pommiers se dressent les échelles, des hommes se hissent aux hautes branches et la pomme mûre emplit les corbeilles.

« Florie préside à cette fête glorieuse de la terre. Un bouquet puissant et vert tonifie l'air au loin. Autour des rameaux lourds, vibre l'ardent octobre. Et les gazons rutilent comme des mosaïques vermeilles. Éolie active ses vendanges, riches en pommiers ; et il y a la pomme douce pour le pressoir, odorant la fraise et l'ananas, il y a la pomme sûre pour la conserve, odorant le lait d'amandes aigri. Le bel été leur départit l'arôme et la nuance, distilla leur suc comme un autre vin parfumé et dur. Maintenant, dans l'or et les vermillons, le verger se chimérise d'un air d'hespérides. »

Et puis c'est « la leçon du cor », et c'est l'apprentissage du labour où Sylvan, serviteur de la terre, s'exerce à conduire la charrue. Il triomphe, et l'« artisan plein d'orgueil espère qu'il saura garder la symétrie jusqu'au bout ».

Un jour Sylvan tue d'une pierre un lièvre fuyant et le mystère ténébreux de la mort lui est révélé. Il retourne, quelque temps

(1) Donnons quelques mots d'explication sur ce tableau. L'Apelles dont il est ici fait question n'est pas le fameux Apelles grec, mais un homonyme d'Ephèse. Accusé auprès du roi d'Egypte Ptolémée IV Philopator, par un de ses rivaux, d'avoir pris part à une révolte, il se vit en danger de mort et n'échappa au supplice que sur l'assurance que donnèrent au roi les vrais coupables qu'ils n'avaient jamais connu l'artiste. Pour fixer le souvenir de cette aventure, Apelles fit don au prince d'un tableau allégorique représentant la Calomnie. Lucien, dans la *Délation*, nous le décrit avec soin et Botticelli s'est conformé exactement à ces indications.

après, le cadavre gisant et le sentant animé de mouvements inconnus, s'enseigne, s'éclaire par lui. Il se sent égal aux dieux, il sait la Vie et la Mort. L'accent est âpre et rude, comme dans la *Genèse*, tandis que la nature semble clamer cet enseignement :

« Tu n'es qu'un laps à travers la vie, un passage sans durée, comme mes étés et mes printemps, et tout se résout par la mort, mais pour renaître éternel dans la durée vertigineuse. Ainsi, rien ne meurt réellement ; les fontaines taries ressurgissent jaillissantes et vives, des ténèbres se réengendre la lumière, la mort n'est que la vie infiniment ressuscitée. Va donc, grandis, trouve en toi-même le secret de tes résurrections. »

Ainsi, toutes les grandes époques qui marquèrent la vie de la race humaine, depuis la splendide éclosion de sa chair pensante parmi la nature maternelle, tous les instants pathétiques de son histoire mentale, nous les trouvons interprétés dans quelques scènes familières agrestes et joyeuses, traduits magnifiquement dans ses gestes essentiels et sacrés.

Et dois-je oublier l'idylle, aussi, cette fragile et suave idylle qui se noue entre Sylvan et Elée, et qui, par sa suavité et sa fragilité, nous rappelle non seulement les fraîches narrations de Longus et de Bernardin, mais où se révèle là encore la candeur étonnée des primitives amours ?

Le pas des héros est grave et pesant, les héroïnes se présentent avec cette chasteté et cette pudicité que seuls le vieil Homère et Puvis de Chavannes ont su donner à leurs éternelles attitudes.

Je ne puis qu'évoquer ce livre trop brièvement. C'est un splendide poème dont la lecture fortifie et épure. Camille Lemonnier possède la force et la grâce. Et ceux qui se sont affranchis des vieilles superstitions spiritualistes, les jeunes hommes qui frissonnent d'une loi nouvelle, qui voient dans la poésie autre chose qu'un jeu de littérature, tous ceux-là attendent avec sérénité le *Libérateur* et l'*Aube des Dieux*, et frémissent déjà d'enthousiasme pour le grand auteur de l'*Ile vierge*. »

UN VAN EYCK INCONNU [1]

Monsieur le Directeur,

Ayant reçu diverses lettres me demandant une description moins sommaire des tableaux de I.-C. Van Eyck, dont je vous ai signalé les œuvres rencontrées en Italie, je viens vous prier de me permettre de donner cette description dans votre excellent journal.

Le premier tableau représente une fête sur la glace dans une ville flamande située aux bords d'une rivière où des canaux d'intérieur viennent aboutir. Dans le lointain on remarque un pont à plusieurs arches avec une partie basculante. Sur des barques flamandes pavoisées, abrités sous une tente, ainsi que dans les cabarets sur la rive de nombreux patineurs viennent se désaltérer. De nobles dames masquées et vêtues de leurs habits de fête patinent accompagnées de gentilshommes flamands ou espagnols. Une autre dame masquée est emportée au galop de son cheval sur un traîneau ayant la forme d'un lion.

A l'avant-plan, à moitié dans l'ombre, se trouve une galère espagnole dont la voile latine est carguée. Un bonhomme botté, grimpé dans la vergue, fume la pipe en sonnant une cloche. De la tente qui abrite le pont sort un soldat qui agite une aiguière et appelle à lui les patineurs. Au sommet du mât flottent le pavillon et l'oriflamme jaune et rouge de l'Espagne.

La scène du second tableau se passe l'été, au bord d'une rivière. Des bourgeois et des bourgeoises mêlés à des paysans tous en habits de fête dansent une farandole et passent sous une tente accolée à un moulin à eau dont on voit la roue à gauche. Sous cette tente sont attablés d'autres personnages buvant ou jouant de la cornemuse. D'autres dansent une ronde autour d'un mât de cocagne. On observe une charrette ornée de feuillages. Dans le lointain des cabarets sous les arbres. Un seigneur, accompagné de sa femme richement vêtue, traverse la fête joyeuse.

Ces scènes de nos mœurs flamandes au XVII[e] siècle, revues en Italie, m'ont charmé par leur mise en page étrange et très personnelle, leurs oppositions d'ombres (poussées au noir) et de lumière ainsi que leur pittoresque décoratif.

Tout cela exécuté avec fougue, mais aussi avec les incorrections d'une main trop facile qui ne rappelle en rien nos Breughel de Velours et nos Teniers.

Je crois intéresser vos lecteurs en ajoutant que mon savant collègue des musées royaux de Florence, M. Ricardo Ridolfi, vient de m'écrire qu'en faisant des recherches au sujet du Van Eyck qui nous occupe, il en a trouvé un autre qui ne se trouve pas, lui non plus, renseigné dans nos dictionnaires. C'est « Jean Van Eyck, né en 1580 dans le village d'Imaremonde (?) près d'Audenarde ». Il demeura longtemps à Rome, où il fut protégé par le duc de Bracciano. Il excella dans les fleurs et les fruits et fit aussi de petits paysages qu'il animait de figures d'hommes et d'animaux adroitement touchées. — Ce peintre doit être mort très vieux car il existait encore en 1660 à Anvers, où il mourut. — Ces renseignements ont été trouvés dans le *Dizionari de pittori, scultori, etc. del Ticozzi*.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Maeterlinck

Conservateur du Musée de Gand.

(1) Voir l'*Art moderne* du 24 juillet dernier.

Accusés de réception

Les Fêtes de l'Été, poèmes, par Georges Ramaekers. Paris et Bruxelles, éd. de la *Lutte*. — *Les Temples souterrains de Ceylan*, par Jules Leclercq. Bruxelles, extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique.

Musique.

Et s'il revenait un jour..., vers de Maurice Maeterlinck, musique d'Eugène Samuel. Gand, M[me] G. Beyer. — *Ellys*, conte dramatique en un acte d'Alfred Mortier, musique de Paul Litta ; partition piano et chant arrangée par l'auteur. Liége, M[me] V[ve] Muraille. — *Légendes françaises* (piano et chant) de Paul Dupin : *Pour les Enfants*, *La Leçon*, *M'Ami restons ici*, *La Jolie Fille de la Garde*, piano et chant. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par H. Meunier. — *Gamme poétique*, par le même : *La Jacinthe*, *L'Eternelle berceuse*. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par J. Middeleer. — *Pauvre fou qui songe*, *Guitare*, *En ramant*, piano et chant, par le même. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par J. Middeleer et H. Meunier. — *Marche annamite*, *La Vallée aux clochettes*, *Derniers accents*, piano, par le même. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par H. Meunier.

Chronique judiciaire des arts

Légalité des engagements de théâtre conditionnels.

La clause par laquelle, en engageant un artiste, le directeur d'un théâtre stipule que cet engagement sera purement conditionnel de sa part pendant le premier mois, et qu'après ce délai il deviendra définitf s'il n'a pas manifesté une intention contraire est-elle valable et permet-elle au directeur de renvoyer l'artiste au bout du premier mois à sa seule convenance et sans donner de motifs?

La Cour de cassation de France a, par arrêt du 13 juillet, résolu affirmativement cette question controversée en admettant le pourvoi formé contre un jugement rendu le 10 avril 1897 par le Tribunal de commerce de Lyon au profit de M. Albouy.

***

Un curieux procès entre artiste et impresario sera, dit le *Guide musical*, jugé prochainement en dernière instance à Buenos-Ayres.

En 1890, M. Tamagno, le grand ténor italien, fut engagé par l'impresario Ciachi, de Buenos-Ayres, pour une tournée comprenant quarante représentations. Comme honoraires, M. Tamagno devait toucher la jolie somme de 650,000 lires, sur laquelle 155,000 lires furent versées comme acompte. M. Tamagno commença sa tournée, mais, au bout de la quatrième représentation, la révolution éclata à Buenos-Ayres et le ténor italien n'eut rien de plus pressé — et de plus prudent, d'ailleurs — à faire que de se réembarquer à bord d'un navire en partance pour l'Europe. De là, procès. L'impresario demande la restitution des 155,000 lires avancées; par contre, M. Tamagno réclame le payement intégral des honoraires stipulés dans le contrat.

Un curieux détail a été révélé au cours des débats qui ont eu lieu devant le tribunal de première instance où l'impresario a eu gain de cause. M. Tamagno se faisait accompagner dans sa tournée par huit claqueurs italiens qui avaient droit pour chaque représentation à quatre fauteuils d'orchestre et quatre fauteuils de balcon.

Petite chronique

Le théâtre du Parc fera sa réouverture le 1er septembre. Pour les débuts de leur direction, MM. Garraud et Maubel ont engagé Mme Réjane qui jouera *Zaza*, le récent succès du Vaudeville. En octobre, une reprise de l'*Oncle Sam*, de Sardou, pièce dans laquelle tous les artistes de la nouvelle troupe trouveront un emploi, servira de prétexte à une luxueuse mise en scène. En novembre, M. Galipaux viendra passer en revue son répertoire. En décembre, le *Nouveau Jeu*, d'Henri Lavedan, avec Mme Jeanne Granier, qui jouera pour la première fois sur une scène bruxelloise. Mme Granier jouera en outre *Amants*, de Maurice Donnay, avec M. Calmettes dans le rôle créé par Guitry. En janvier, M. Noblet paraîtra dans le rôle de la nouvelle pièce de Gandillot qu'il va créer à Paris. Nous aurons en outre, vers la même époque, une série de représentations de M. Henri Mayer.

En dehors de ce répertoire, la nouvelle direction compte donner des spectacles classiques et des reprises de comédies modernes. Leur choix, dans cet ordre d'idées, s'est arrêté sur les *Caprices de Marianne*, *Il ne faut jurer de rien*, les *Inutiles*, *Maître Guérin*, le *Passé*, *Sous la loi*, *Floride*, la *Nouvelle Idole*, le *Voyage de M. Perrichon*, le *Marquis de Villemer*, les *Ouvriers*, le *Testament de César Girodot*, les *Effrontés*, la *Ciguë*, les *Pattes de mouche*, le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, le *Menteur*, les *Plaideurs*, le *Malade imaginaire*, l'*Étourdi*, l'*Avare* et les *Femmes savantes*.

Les spectacles classiques, qui auront lieu avec le concours d'artistes de la Comédie française, seront chacun précédés d'une conférence. Dès à présent ont été engagés : M. Francisque Sarcey pour l'*Avare*, M. Larroumet pour le *Menteur*, M. Armand Silvestre pour l'*Étourdi*, Mme Séverine pour les *Femmes savantes*.

Quant aux « lundis littéraires », nous en avons précédemment publié le mécanisme et esquissé le plan général.

Ajoutons que d'importants travaux sont effectués au théâtre, sous la direction de M. Jules Barbier, pour le rendre confortable et élégant. La ville fait construire un vestiaire et la direction dépense, de son côté, une trentaine de mille francs pour l'aménagement du foyer et des couloirs. Souhaitons que cet ensemble d'efforts et de bonnes volontés amène un heureux résultat.

Comme tous les ans, M. Félix Mottl se propose de donner, du 9 septembre au 16 octobre prochain, au théâtre de Carlsruhe, une série de représentations modèles de grandes œuvres lyriques. Le programme vient de paraître. En l'espace d'un mois le théâtre de Carlsruhe représentera :

Orphée de Gluck; la *Flûte enchantée* de Mozart; *Beatrice et Benedikt* de Berlioz; les *Troyens* de Berlioz (en deux journées) : *a*) la *Prise de Troie*, *b*) les *Troyens à Carthage*; les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, *Tristan et Yseult* et l'*Anneau du Niebelung* en entier de Richard Wagner : la *Sainte-Elisabeth* de Liszt, arrangée en sept tableaux, enfin *Lobesang*, opéra comique en trois actes de Louis Thuille.

La livraison de juillet du *Studio* s'ouvre par une étude de M. A.-L. Baldry sur un peintre peu connu, M. Bertram Priestman, dont les compositions décèlent un talent nerveux et peu ordinaire. A lire aussi, dans le même fascicule, l'article consacré par Gabriel Mourey au *Balzac* et au *Baiser* de Rodin et le compte rendu, abondamment illustré, du Salon de la *Société Internationale*.

Dans sa livraison d'août *The Artist* commence la publication de l'étude consacrée par M. de la Sizeranne aux origines du mouvement préraphaélite. Une notice sur un jeune peintre anglais, M. J.-J. Guthrie, une biographie de Ch. Cottet, un compte rendu illustré du Salon sécessioniste de Vienne et divers articles d'actualité complètent le sommaire de la revue, qui a pris rang parmi les meilleurs magazines actuels.

Le numéro d'août des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche que Chéret dessina en 1890 pour le Casino d'Enghien à l'occasion de la fête de bienfaisance donnée au profit des incendiés de Fort-de-France; une composition de De Feure pour le magasin de nouveautés : *A Jeanne d'Arc*; une affiche d'Alexandre Charpentier pour la Grande Tuilerie d'Ivry; enfin une affiche de Carqueville pour la revue américaine *Lippincot's*.

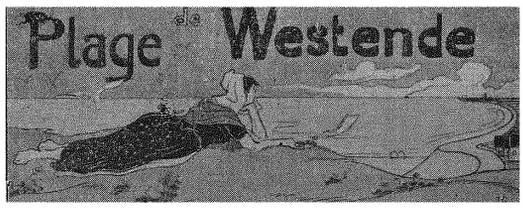
Le monument d'Ephraïm Mikhaël, dû au sculpteur Charles Mathieu, va être inauguré au cimetière du cloître de Toulouse. L'œuvre se compose d'un buste, très finement ciselé, et d'un bas-relief symbolique. On y voit la Poésie qui, sous les traits d'une jeune et jolie femme, s'efforce vainement d'arracher un enfant aux bras décharnés de la Mort. Le groupe s'enlève dans le vol d'une chimère ailée et monstrueuse.

KURSAAL D'OSTENDE

Direction Brunfaut

Concerts symphoniques sous la direction de M. Rinskopf.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.



DESCENDEZ AU
Westend' Hôtel
Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 34. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 21 Aout 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Notes sur les Primitifs italiens (suite). *Benozzo Gozzoli*. — Sur la génération présente. — Brousse. — Portraits gaulois faits par des Étrusques. — Eugène Boudin. — L'« Humanité nouvelle ». — Memento des expositions. — Petite Chronique.

Notes sur les Primitifs italiens [1].

BENOZZO GOZZOLI

Dans le fastueux *Cortège des Rois Mages*, à la chapelle Riccardi, modestement, parmi la foule des valets et des suivants, Benozzo a placé son portrait, le seul qu'on ait de lui (2). C'est une bonne et franche figure de jeune garçon, imberbe, aux traits accentués, au regard épanoui. On le devine robuste, simple, décidé, joyeux d'être. Sur le tour de son bonnet florentin, comme un ornement brodé, ces lettres : Opus Benotii.

Quelques années auparavant, Filippo Lippi s'était de même représenté, à genoux et mains jointes, dans son *Couronnement de la Vierge*. Ainsi commence la coutume des signatures, guère connue jusque-là et devenue, de nos jours, si impérieuse que maint peintre moderne considère cette formalité très accessoire comme une opération décisive et capitale. Mais, tandis qu'elle satisfait la vanité débordante des artistes et que le zèle mercantile des trafiquants l'entretient et l'exploite, cette habitude, si elle n'ajoute rien aux mérites esthétiques d'une œuvre, présente du moins le charme de léguer aux érudits d'utiles indices pour reconstituer l'histoire d'un talent auquel on s'intéresse.

C'est ainsi que nous sommes dûment renseignés sur Benozzo. Autrement, ce serait peut-être le mystère et l'obscurité ; car sa gloire a connu des intermittences. Les prolixes décorateurs qui vinrent après Raphaël, tous ces déplorables barbouilleurs des écoles romaine ou bolonaise dédaignèrent les fresques du vieux maître et c'est ainsi que, par une de ces aberrations extraordinaires dont l'histoire de l'art nous offre quelques exemples, on laissa se détériorer, jusqu'à la ruine et la disparition complète pour quelques-unes, les admirables

(1) Voyez, dans l'*Art moderne* de 1891, n° 47, Giotto ; n° 49, Masolino da Panicale ; n°s 51 et 52, Gentile da Fabriano ; — en 1892, n°s 31 et 32, Pisanello ; n° 38, Oriolo ; n° 44, l'Inconnu de Francfort ; — en 1894, n°s 36, 40 et 44, Piero della Francesca ; — en 1897, n°s 45, 46 et 47, l'Angelico. — Prochainement : Boccati da Camerino.

(2) Je n'en connais, du moins, pas d'autre. Rosini croit que le jeune écuyer, le premier à gauche du spectateur dans l'*Adoration* du Campo Santo, représente Benozzo. Mais cette assertion, qui n'est d'ailleurs corroborée par aucune preuve, est peu acceptable, étant donné l'âge du peintre à cette époque. Benozzo, à ce que rapporte Totti (*Dialoguo sul Campo Santo*), s'était peint dans sa fresque dernière : *La Reine de Saba*. Mais cette fresque est détruite et le dessin qui en est conservé au Musée de Pise est une copie très réduite faite au xviii^e^ siècle.

compositions qui ornaient les murs du Campo-Santo de Pise. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIXe siècle que Benozzo, vengé des caprices du goût, a repris dans la faveur publique la place qu'il méritait.

Il ne fut jamais, toutefois, totalement délaissé. Son nom est inséparable de celui de son maître : l'Angelico, et les nombreux auteurs qui se sont occupés de Fra Giovanni ont parlé en même temps de Benozzo (1). Celui-ci avait environ vingt-sept ans lorsqu'il suivit à Orvieto et à Rome, vers 1447, le doux moine de Fiesole : Benozzo est cité, comme l'un des aides autorisés, dans le contrat confiant à l'Angelico la décoration du dôme d'Orvieto. Lorsque Fra Giovanni, pour des raisons restées inexpliquées, refusa d'achever cette entreprise considérable, Benozzo demanda à le remplacer, mais sa requête fut écartée. Nous le retrouvons en 1450, dans une bourgade, près d'Assise, à Montefalco, où son talent fut mieux apprécié, puisqu'il y resta six ou sept ans, décorant trois églises : Saint-Fortunat, Saint-Augustin et surtout Saint-François.

Il semble difficile de juger équitablement ces fresques, mal éclairées ou dans un état de conservation médiocre. Elles attestent des dons d'imagination, un désir de rendre la vie avec son mouvement, sa variété, son pittoresque ; mais que cela est confus et gauche parfois! On a peine à croire que le même peintre sera, quelques années après, le décorateur abondant et merveilleux du Palais Riccardi. C'est que l'artiste se cherche encore ; à l'école de l'Angelico, il a appris à évoquer des madones et des anges ; mais la nature le déconcerte, et c'est vers elle pourtant qu'il se sent attiré. L'équilibre ne sera atteint que plus tard. Cependant son habileté est extrême déjà. De ce temps date un tableau conservé actuellement à Rome, à Saint-Jean de Latran : *Saint Thomas recevant la ceinture de la Vierge*, dont le gradin notamment est dans la manière de l'Angelico, et d'une douceur pieuse et tendre, comparable aux meilleures œuvres de Fra Giovanni.

De ce temps aussi, sans doute, un charmant petit tableau de la National Gallery. Sujet profane, exécuté probablement pour orner le couvercle d'un de ces coffres de mariage dans lesquels on enfermait les robes et les présents offerts à la fiancée : *L'Enlèvement d'Hélène*. C'est délicieux de fraîcheur, naïf et élégant à la fois, d'une couleur exquise et puérile. Mince et svelte, ses jambes fines en un maillot rouge, Pâris fuit vers la mer. Il vient de sortir du palais de marbre rose, aux nobles colonnades, sous lesquelles, autour de la statuette dorée d'un dieu païen, se promènent pompeusement les suivantes de la reine, bébés blonds aux longues robes. Le sol est émaillé de fleurettes blanches et rouges, comme dans une miniature. Et le galant Pâris court, avec, sur ses épaules, la belle dame, en robe bleue, qui lui met gracieusement les mains autour du cou. — L'extravagance de ces blancs, de ces bleus, de ces rouges, clairs et crus, comme dans les tableaux de l'Angelico! plus tard, Benozzo comprendra le faste des grenats et des verts sombres ; mais à cette époque il emploie avec candeur les tons dont Fra Giovanni usait à San-Marco! — La belle reine a une haute coiffure surmontée d'une aigrette de plumes dorées, et d'où pend un voile de gaze flottante ; elle a des manches énormes dont l'intérieur est de fourrure grise et l'extérieur bleu brodé d'ornements d'or. Un autre guerrier emporte une blanche fillette en longue robe mauve à reflets pourpres. Au premier plan, parallèle à l'élan de Pâris, un blond amour joufflu fait un geste de course et de joie. Un if raide s'érige devant le palais, au milieu de la prairie fleurie. Et vers la gauche, près du rivage où un bateau noir et jaune attend sur l'eau verte, cinq jeunes guerriers, en armures grises attachées de nœuds rouges, faisaient le guet et se préparent à suivre Pâris. Malgré les lances et l'épée, ils n'ont rien de belliqueux et ce sont surtout des suivants d'un cortège nuptial, jeunes, parés et sans soucis. Les robes, les manteaux et les coiffures sont du XVe siècle ; c'est une fête de son temps que Benozzo, sous prétexte de mythologie, fait revivre sous nos yeux.

Dans ce ravissant tableau, Benozzo s'est déja bien éloigné de l'Angelico ; il ne s'y rattache plus que par la technique du métier, par l'usage des colorations franches. Mais quant au sujet, à sa compréhension, à sa composition, il n'a plus rien de mystique ; c'est de la vie profane, opulente et mondaine que Benozzo se fait l'aimable interprète.

Pourtant, c'est aussi un remarquable peintre de madones. Il y a, dans la Pinacothèque de Montefalco (un de ces amusants musées de petite ville italienne qui ressemblent à un grenier d'antiquaire), au milieu d'une vingtaine de panneaux sans cadres et couverts de poussière, une admirable *Vierge glorieuse* attribuée à Gozzoli. C'est une douce madone auréolée, aux longues mains jointes, entourée d'une ogive rayonnante sur laquelle s'étagent sept petites têtes ailées d'anges joufflus. L'œuvre est délicieuse d'aristocratie, de suavité, de moelleuse douceur. Est-elle bien de Gozzoli? Il est permis d'en douter. L'ovale allongé du visage de la Vierge est à coup sûr bien différent du type familier à Benozzo qui affectionne les faces larges, presque rondes. Mais à qui alors attribuer cette œuvre exquise? Le

(1) Voyez la bibliographie indiquée dans l'*Art moderne* (1897, n° 45). Aux ouvrages cités, il convient d'ajouter : ROSINI. *Storia della pittura italiana*. 7 vol., Pise, 1847 ; G. MORELLI. *Italian masters in german galleries*. Londres, Cassel, 1883 ; COSME MONKHOUSE. *Italian preraphaelites : National Gallery*. Cassel, 1887. Illustré ; LUIGI LOCATI. *Storia delle Belle Arti in Italia*. Turin, 1897 ; SUPINO. *Beato Angelico*. Florence, Alinari, 1897. Une traduction française, par M. CROZAIS, vient de paraître ; MAX WENGENROTH. *Die Jugendwerke des Benozzo Gozzoli*. Heidelberg, 1897.

voisinage des peintres de l'Ombrie, de ces merveilleux artistes de Pérouse, trop peu connus encore, dont le Pérugin semble avoir accaparé toute la gloire, suffirait toutefois à faire supposer des influences qui expliqueraient la possibilité chez Benozzo de cette production exceptionnelle.

A Montefalco encore il peint (indice de sa culture intellectuelle) des portraits de Dante et de Giotto et il qualifie ce dernier avec bonheur de *fons et decus omnium pictorum eximius Giottus fundamentum et lux.*

(*A suivre.*) JULES DESTRÉE.

SUR LA GÉNÉRATION PRÉSENTE

A l'article de l'*Art moderne* paru sous ce titre dans le numéro du 7 août, nous recevons en réponse l'intéressante lettre que voici. Très volontiers nous la publions, rien ne nous paraissant plus salutaire à la marche des idées que les polémiques intelligentes et courtoises.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Dans sa dernière chronique à l'*Art moderne* M. André Ruijters, parlant du *Livre d'art*, écrit :

« On vit là, côte à côte, Fazy, Fleury, Fort, Guérin, Abadie, Bouhélier, Brandenbourg, Hirsch, Jaloux, Jammes, Jarry, Klingsor, Leblond, Montfort, Pilon, Pioch, Van de Putte. Qu'il fut adorable l'instant où tant de jeunes cœurs s'épanouirent!... » Etc.

Que reste-t-il maintenant de cette génération! Les uns, cédant à la médiocrité, se sont séparés de la communauté, les autres se sont tus; il ne serait pas décent que nous prissions ici la peine de les désigner, presque tous ces disparus étant encore présents ; le soin pieux dont nous entourerons les survivants marquera d'ailleurs, avec une suffisante éloquence, la différence profonde ».

Et plus loin, revenant sur ses regrets (?) relatifs à certains de ces poètes, il ajoute :

« Que nous fait alors que, si nombreuse au début, la génération se soit sitôt raréfiée et resserrée? La qualité de ceux qui surent résister à leur siècle supplée aux défections. Peu nous chaut que tant de jeunes gens, en même temps que nous partis, se soient déjà effacés, si un Ghéon » etc. (Ici sont cités avec éloges MM. Jammes, Fort, Rency, Klingsor, de Tinan, Rouart et Viollis.) « Comment pourrions-nous ne pas oublier ceux qui sont restés en arrière ou se sont perdus! »

Comme, par ces lignes, M. Ruijters veut accréditer auprès du public une opinion fausse, je me permets de protester en mon nom et au nom de tous les autres qui en seraient les victimes.

Ni Fazy, ni Fleury, ni Guérin, ni Abadie, ni Bouhélier, ni Hirsch, ni Brandenbourg, ni Jaloux, ni Jarry, ni Leblond, ni Montfort, ni Pilon, ni Pioch, ni moi-même n'avons abandonné les Lettres. Aucun de nous ne s'est tu. Aucun de nous n'est demeuré en arrière. Aucun de nous n'a cédé à la médiocrité. Aucun de nous n'a fait défection! (Oh! remarquez, je vous prie, l'acharnement avec lequel la même chose est répétée, en des termes divers, sans raison soi-disant...) Bien au contraire, TOUS les poètes que je cite avant moi viennent chacun de donner au moins un volume et je sais que plusieurs d'entre eux vont prochainement en donner d'autres. Et moi-même, dont les *Poèmes confiants* viennent à peine de paraître, j'ai deux bouquins prêts pour l'édition : *Trois mois*, roman, et les *Jeunes Époux*, un acte. Excusez cette petite réclame! Ce n'est pas moi qui l'ai voulue.

Et d'ailleurs, Monsieur, ne trouvez-vous rien de plus inutile et de plus faux que ces appréciations d'une génération littéraire, en bloc? Le hasard de naître vers la même année qu'un monsieur quelconque, ne fait pas du tout que vous ayez la même âme et le même idéal que lui. Et ma remarque est surtout vraie par rapport à notre époque, si nettement, si excessivement individualiste. Je voudrais bien qu'on me dise le lien qui existe entre l'art d'un Klingsor et celui d'un Jammes, celui d'un Paul Fort et celui d'un Ruijters. Il n'y en a aucun! sauf la sympathie qui unit ces messieurs!

Voilà le truc, Monsieur! Quand on parle de sa génération littéraire, on cite ses amis! Il est bon que le public connaisse cette particularité.

Du moment qu'ils ne sont plus nos amis, ils n'ont plus de talent, disait autrefois cyniquement le plus baudelairien de nos poètes. M. Ruijters a pris cet aveu comme devise.

Combien plus loyal et plus juste, n'est-ce pas, serait le critique qui ne parlerait jamais que d'un poète à la fois et dirait simplement, avec franchise, son avis sur lui, qu'il fût agréable ou désagréable?

Ou bien encore, si M. Ruijters tient absolument à traiter d'une génération littéraire entière, qu'il cite donc *tous* ceux qui en font partie. C'est très beau déjà Jammes, Klingsor, Viollis, Bataille, Fort (j'aime ceux-là au moins autant que M. Ruijters lui-même les aime), mais si vous y ajoutez Montfort, Signoret, Toisoul, Bouhélier, Philippe, Golberg, Guérin, Abadie, Jaloux, Leblond, Lumet, Souchon, Blanche Rousseau et les autres, c'est plus beau encore!

Je m'en remets à votre impartialité, Monsieur le Directeur, pour faire paraître ces quelques lignes dans le prochain numéro de l'*Art moderne* en guise de réponse à la chronique de votre rédacteur.

Je vous prie de me croire respectueusement votre

H. VAN DE PUTTE

BROUSSE

Au printemps, quand nous te traversâmes, ô Brousse, vieille ville délicieuse, les verdures furent admirables qui, de toutes parts jaillissantes, semblaient t'enfermer en un jardin immense. Avril s'achevait, une suavité charmante emplissait l'air! L'ombre, vers toi penchée, de l'Olympe défendait des ardeurs du ciel les petites rues muettes. Je me souviens de ton accueil ; le roc, la fleur, la maison, je n'ai rien oublié! Nous gravissions les pentes douces. Nos yeux, lassés d'une trop longue navigation, de tant de fraîcheur se réjouissaient. Tour à tour nous considérions, aux fenêtres grillées des maisons de bois, des visages de femme qui nous regardaient et devant nous l'Olympe, coude de roc dans le spacieux azur levé, dont quelques sapins perdus sur les cimes aigües faisaient velues les neiges innocentes et désertes.

Nous montions. Au coin des rues, toutes pareilles, des bosquets, des coudraies légères et pâles s'élançaient : à longer de hauts murs au faîte chargé de verdures, je pensais à des jardins secrets

propices au songe et à l'amour. On entendait des bruits d'eaux : il semblait que partout coulassent des sources; tout était fontaine, murmure, délices inconnues et cachées!... Accroupis au fond des échoppes, des hommes nous regardaient passer; un tailleur, l'aiguille en l'air, s'oubliait; un porteur d'eau s'arrêtait à côté d'un berger, les épaules couvertes de fourrure, appuyé sur sa houlette. Seuls, les grands chiens roux, qui, indolents et endormis, jonchaient le pavé bosselé, ne s'inquiétaient de notre approche. Les ruelles cependant montaient toujours; et les enfants qui nous entouraient, nous présentant sur leurs éventaires de roseaux des sucreries roses, des limons ou des pâtisseries, comme s'ils eussent deviné notre désir, du geste et de la voix nous guidaient.

Ah! Brousse! vieille ville délicieuse, quand au parapet d'un vieux pont, nous nous accoudâmes, enfin tout entière, tu nous apparus! Tes maisons rousses, pressées et basses couvraient le flanc du mont; au travers des pentes molles ici, rugueuses là-bas, tu te répandais. Et des jardins inattendus naissaient de ton sein; chaque terrasse, chaque toit était un îlot dans le flot des verdures claires, mouvantes où les buissons de lilas, alors en fleurs, faisaient des taches violettes. Au-dessus de nous, dans une coupure profonde, le gave roulait; venu des neiges de la montagne, du vierge réservoir des glaciers, il bondissait vers la plaine cachée, que là-bas, derrière les cyprès et les murailles, on devinait spacieuse. Mais de la haute terrasse ombragée de platanes, où bientôt nous parvînmes, nous pûmes enfin la voir. Tout entière, elle s'ouvrit devant nous. Elle fut grandiose et verte comme la mer. Une chaîne de collines peu élevées l'entouraient de leur circulaire étreinte, et sous l'air diaphane l'horizon semblait reculer. Mûriers, oliviers, bois de chênes verts, délicieux asiles, frémissant feuillage des peupliers, prés innocents où circulent les cigognes; tout cela, qu'à l'aube nous avions traversé, nous le revîmes à cette heure. L'aiguail encore blanchissait les herbes, mais déjà les bois étaient blonds et une ombre bleuâtre, en se posant sur les collines lointaines, faisait la nue plus délicate au-dessus d'elle.

Quelle paix exquise, sous ces platanes centenaires, régnait : la brise légère nous palpait, elle était fraîche d'avoir traversé le Caucase. De la ville, pas un bruit ne montait, mais derrière nous une fontaine, — car l'eau jamais de ces heureux paysages ne peut être absente, — sous un kiosque de marbre, s'égouttait et bruyait.

Une petite fille s'approcha de nous. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, comme une femme, et portait à la joue un petit tatouage. Elle sourit, nous appela. Ses yeux d'enfant avaient déjà toute la grâce qui devait plus tard orner ses oisives amours; les ongles de ses doigts et de ses orteils étaient teints. Nous la suivîmes et soudain, nous étant retournés, nous aperçûmes devant nous la Mosquée Verte.

Tranquille et vêtue de marbre, elle nous invitait et d'abord, sous le porche, nous nous arrêtâmes; accrochés aux petits prismes, aux délicates et minérales stalactites qui garnissent les niches creuses dont s'ornementent là-bas les portes, des martinets doucement gazouillaient. Mais quand nous fûmes entrés, quel ravissement nous tint immobiles! Spacieuse et claire, la mosquée s'offrait d'une seule pièce en sa nudité voulue et précieuse, et des faïences d'un incomparable éclat en couvraient les hauts murs où, parmi les écussons transparents, ondulaient les lascives et végétales arabesques. Et au centre, dans une vasque, une fontaine, en bouillonnant, jaillissait.

Ah! Brousse! ville pleine d'eaux et de verdures, ton charme subtil et sûr, c'est ici que nous le connûmes. Sur l'une des marches qui menaient à l'abside, nous nous assîmes. La petite fille, avec des mots que l'on ne comprenait, parlait à une fleur qu'elle tenait en mains. Aux profondes et ferventes extases, combien ce lieu devait être propice! Rien ici, en la simplicité ornée et la pureté du décor, ne pouvait distraire d'un rêve familier et délicieux, l'âme éprise. Aux anonymes architectures de la forêt, de la pierre, le temple empruntait sa forme même et sa grâce. Tout concourait, avec précision, à créer l'impression sereine et fluide qui, au dehors, dans les paysages, nous avait déjà séduits. C'était un lieu reposant : le silence n'y opprimait pas : on entendait toujours les cris des martinets, et le murmure de l'eau, charmant et qui jamais ne cessait, dans les vasques de pierre faisait le rythme même de la vie de tous ceux qui pour prier ou seulement s'y reposer, franchissaient ce seuil et pénétraient dans la fraîche mosquée.

Quel dieu n'y pouvait-on adorer? Dans le religieux recueillement de ces murs, rien ne menaçait, rien n'effrayait; ce temple sans symboles et sans dogmes accueillait tous les hommes. Il était semblable à un abri merveilleux et fraternel, élevé par des êtres simples, où l'âme, sans qu'un devoir spécial la sollicitât, suivant son secret penchant, pouvait s'épanouir.

Une clarté plus vive, tout à coup, tomba dans la mosquée : des faïences brûlèrent d'un feu vert; d'autres, par réflexion, en des loges profondes, eurent les scintillements opulents d'un fond de mer. Nous sortîmes...

Ah! certes, nous vîmes encore ce jour d'admirables choses, un turbé fastueux où, dans la lumière ardente des vitraux, un cercueil reposait couvert d'un drap brodé d'or et d'argent, un jardin de roses, sous des arbres si vieux que nul ne se souvenait d'en avoir entendu dire l'âge, d'autres tombeaux encore, d'autres jardins, mais quel spectacle put rendre à nos cœurs le charme indéfinissable qu'assis sur l'escalier de ce temple désert, nous avions goûté? Là nous t'avions comprise, petite ville muette et pure, pleine encore de l'Orient; là, ta vieille âme s'était présentée à nous, songeuse et paisible, dans l'immobile prière bercée par la voix des fontaines et des oiseaux.

Aussi, tandis que nous éloignant, nous descendions les petites rues charmantes et désordonnées, sous le regard des hommes qui, réunis à l'ombre des murs, savouraient, en se délassant, la douceur de cette fin de jour, fut-ce à cette terrasse abritée par des platanes, à ce candide temple que remplissait le frémissement d'une source, qu'avant toute autre chose nous pensions; et nous retournant parfois, nous cherchions à les reconnaître : mais la ville, peu à peu lointaine, s'enfonçait dans ses verdures, reculait dans la brume qui déjà se répandait — car un soir paisible tombait sur la vieille terre d'Asie.

ANDRÉ RUIJTERS

PORTRAITS GAULOIS FAITS PAR DES ÉTRUSQUES

(IVe SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE)

Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai pu, grâce à l'obligeance de mon savant collègue M. Brizzio, conservateur du Musée royal de Bologne, étudier dans son cabinet les terres cuites si intéressantes qu'il vient de découvrir dans les fouilles faites sur son indication à Civita Alba, près de Sassoferrato.

Elles se composent de deux groupes distincts; l'un : *Ariane dormant dans l'île de Naxos et découverte par des satyres*; l'autre : *Guerriers gaulois dépouillant le temple de Delphes et repoussés par les divinités Apollon, Diane et Minerve.*

Nous ne nous occuperons pas cette fois du premier groupe, mais bien du second, dont les figures ont pour nous une véritable importance historique.

Les deux groupes faisant frise proviennent d'un petit temple qui doit remonter à une époque antérieure à l'occupation du territoire de Senegallia par les Romains, c'est-à-dire antérieurement à 295 avant notre ère.

Civita Alba confinait, d'une part, avec l'*Agro sentinate*, de l'autre, avec Montefortino qui, à partir du IVe siècle jusqu'à l'occupation romaine, fut toujours habité par des Gaulois. Ces barbares furent donc très bien connus par le sculpteur étrusque qui, ayant les modèles devant les yeux, put en faire de véritables portraits d'après nature. Caractère, type, costume, tout a été fidèlement reproduit. De là l'impression de vérité saisissante qui se dégage de ces statues si différentes de celles représentant des Gaulois de l'école de Pergame, que l'on voit représentés plus tard sur les monuments de l'époque romaine.

M. Brizzio a retrouvé toutes ces figures, qui mesurent environ 80 centimètres de haut, brisées en fragments nombreux et a réussi jusqu'ici à en restituer cinq. Des caisses renfermant quantité d'autres débris attendent leur tour et viendront compléter l'importance de sa belle découverte, grâce à laquelle nous possédons la représentation *la plus ancienne connue* de guerriers gaulois. Cette découverte n'étant pas encore connue du monde savant, je crois pouvoir en faire ici une courte description.

Le premier guerrier représente un chef venu au combat, monté sur un char de guerre, selon l'usage gaulois. Le char est très simple, les chevaux sont ornés de disques ou de *phalères* sur le front et de grands pectoraux. Ils courent avec vélocité, renversant un guerrier gaulois reconnaissable à son bouclier rectangulaire garni de l'*umbo*. Le chef se tient debout sur son char, ses longs cheveux flottant au vent; son front froncé de deux plis profonds, ses yeux enfoncés, aux pupilles dilatées, lui donnent une expression brutale et cruelle. Le bouclier n'a pas été retrouvé; quant au costume, il se compose d'une tunique descendant jusqu'aux genoux, serrée par une ceinture et laissant voir la moitié du torse de l'homme qui semble dans la maturité de l'âge. Il fuit en tournant la tête en arrière. Le Gaulois tombé donne l'impression du désordre dans la fuite.

Le deuxième Gaulois est également représenté fuyant. De son bras gauche levé il tient le bouclier rectangulaire orné de l'*umbo*; il est couvert d'une tunique fermée sur la poitrine et ceint d'une corde. La tête est très caractéristique et montre que la calvitie n'est pas un phénomène moderne; sur la nuque les cheveux descendent avec assez d'abondance. Le front chauve est fendu de deux rides profondes. Les yeux présentent des pupilles fortement dilatées, qui lui donnent une expression d'effroi. Sa lèvre est ornée d'une forte moustache et l'ensemble de la physionomie présente certains caractères du type blond, d'origine germanique, de nos régions. L'objet rond décoré, qui se trouve placé adroitement dans le bas pour masquer l'ouverture entre les jambes, est certainement une patère dérobée au temple.

Le troisième est représenté tombé sur un genou; la jambe gauche manque, le bras gauche tient le bouclier quadrangulaire avec l'ornement gaulois. Le bras droit brandit une épée dont il semble menacer les dieux. Ses flancs sont ceints d'une corde et son manteau flotte sur son épaule. Il tourne la tête à gauche; le nez est aquilin et ses yeux ont une expression de fureur.

Au quatrième manque la tête, mais son originalité est marquée par un collier qui orne son cou. Il est complètement nu et a les flancs ceints d'une corde. On sait que, d'après Diodore, les Gaulois les plus courageux se dépouillaient de tout vêtement, sauf la ceinture, pour combattre plus aisément. J'ai pu remarquer au musée de Venise un guerrier gaulois nu, une corde ceignant les reins, œuvre d'un artiste romain. Ceci est une preuve que cet usage s'est continué et était bien dans leurs mœurs. Ici le Gaulois est représenté tombé sur le genou droit, levant le bras gauche au ciel pour se protéger à l'aide de son écu. Entre ses jambes on remarque une autre patère avec l'*ombilic*.

Tout autre, le cinquième a endossé une tunique en peau de mouton, comme en usent encore les pâtres italiens; il ne porte pas d'armes, mais court à grandes enjambées en tournant la tête en arrière. Il tient dans ses bras un grand vase de forme classique, une espèce d'amphore qu'il vient de dérober. Son type et son expression ne peuvent laisser aucun doute sur sa nationalité; ses longs cheveux forment une touffe sur son front froncé et son nez aquilin fait songer à l'oiseau de proie. Il a de grandes moustaches et la barbe divisée en deux parties.

Des dieux vainqueurs on n'a reconstitué jusqu'ici qu'une seule figure; je n'en donnerai pas la description, mais je dois faire remarquer qu'ici aussi l'artiste a prouvé qu'il était excellent observateur, car on reconnait aisément dans cette divinité un travail fait d'après un modèle grec. Le costume et les cothurnes des pieds rappellent la plastique grecque et notamment la statue d'Artemide représentée sur le grand autel de Pergame.

Quant au sujet, il a son importance, car le sac du temple de Delphes empêché par les dieux, dont la tradition nous a été conservée par Pausanias et Diodore de Sicile et que les auteurs modernes nient, ne se trouve représenté sur aucun monument de l'époque romaine en Italie.

Les seules représentations connues du sujet se trouvent, l'une peinte sur une tasse capouane, l'autre en relief sur une urne étrusque exposée au musée de Florence.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du musée de Gand.

EUGÈNE BOUDIN

Un des maîtres de l'École moderne du paysage, M. Eugène Boudin, vient de mourir à Dieppe. Parmi les nombreux articles qui lui sont consacrés dans la presse, celui de M. Maurice Guillemot nous paraît résumer le plus exactement la carrière de l'artiste et lui assigner la place qu'il occupe dans l'histoire de la peinture contemporaine.

« Sa haute valeur, dit-il, demeurait un peu ignorée du grand public; mais parmi les amateurs et les artistes, son œuvre était cotée, sa production suivie avec intérêt; ce paysagiste prolixe, dont on peut incessamment voir des toiles aux vitrines de la rue Laffitte, fut un novateur, un visionnaire spécialiste et très original, un peintre dont la personnalité à part s'affirme dans maints et maints tableaux.

Moins prime-sautier d'allures que Jongkindt, ayant des dessous de palette plus solides, une sécurité plus grande de dessin, il

aura été dans l'école moderne un des initiateurs du mouvement, de la lumière; nul n'a, comme lui, rendu le grouillement des plages, cette atmosphère spéciale des ports de mer zébrée par les mâtures des bateaux, tout ce décor riverain de l'océan dont il a su voir l'aspect moderniste, et certains de ses paysages resteront des documents précieux pour l'histoire de ce temps. C'est la manière de Joseph Vernet, avec peut-être davantage l'intimité de la vie actuelle, moins d'importance donnée à l'architecture, à l'exactitude terre-à-terre, mais une vie intense exprimée par des taches rapides, par un impressionnisme juste. A propos de lui aussi on peut parler de Corot, dont les blondeurs l'inquiétèrent un instant; comme le poète de Ville-d'Avray, il étudia les vibrations de la clarté, les limpides ondes du plein air, vécut dans la nature, sans souci d'écoles, de maîtrises, se créa une expression particulière, eut sa signature.

Ses débuts avaient été humbles; né à Honfleur en 1825, il fut d'abord papetier-encadreur, puis rencontra Millet, reçut ses conseils, et vint passer trois ans à Paris, pensionné par la ville du Havre; ce n'est qu'à partir de 1859 qu'il expose presque régulièrement et s'affirme peu à peu peintre de marines : 1864, la *Plage de Trouville*; 1867, la *Jetée*; 1870, la *Rade de Brest*; 1873, le *Port de Camaret*; 1875, le *Port de Bordeaux*; 1876, *Berck, Anvers*; 1877, *Rotterdam*, etc., etc. La monotonie des titres n'existe pas pour qui s'est depuis longtemps attaché à cette formule picturale de grand charme. Médaillé en 1881, il était deux ans plus tard mis hors concours.

Ayant subi jadis l'influence de l'école paysagiste française, Rousseau, Corot, Millet, il aviva et clarifia par la suite sa manière; prédécesseur immédiat de Claude Monet, il avait toutes nos sympathies esthétiques par la vibrance, l'esprit, l'ingéniosité alerte de son talent.

Il dédaignait la réclame, le snobisme, se contentait à beaucoup travailler; il y a ainsi des artistes, comme feu Lépine et tant d'autres, qui ne font pas partie du Tout-Paris, qui ne se montrent pas en habit avec une brochette, qui ne sont pas cités aux vernissages ou aux premières, et dont l'œuvre, promise aux musées, durera.

Cet homme de soixante-treize ans produisait encore; son pinceau s'était alourdi, tatillonnait un peu, mais la poésie du ciel se lisait toujours dans ses toiles : il était resté le fidèle amant de la lumière, — et c'est un maître qui s'en va. »

L'HUMANITÉ NOUVELLE

L'*Humanité nouvelle,* revue internationale des sciences et des arts, paraît mensuellement en un volume in-8° d'au moins 128 pages de texte (Schleicher, frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, à Paris). La revue ne publie que de l'inédit.

L'*Humanité nouvelle* est la continuation de la *Société nouvelle*, cette magnifique revue que M. Fernand Brouez a dirigée avec tant de succès pendant douze ans. L'*Humanité nouvelle,* dès le début, a suivi et elle suit toujours scrupuleusement les traditions qui ont permis de faire de la *Société nouvelle* la plus belle revue de langue française.

Elle est l'organe libre de la pensée humaine, des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. C'est ce qui explique le succès rapide et considérable qu'elle a obtenu.

Le prix d'abonnement est de 12 francs par an, France et Belgique; 15 francs, Union postale. Les publications similaires établissent leur abonnement à des prix qui varient de 18 à 50 francs par an.

Principaux collaborateurs : Henri Albert, Grant Allen, Ch. Andler, J. Baissac, A.-D. Bancel, L. Bazalgette, J. Borchardt, Frédéric Borde, C. Brunellière, E. Cammaerts, E. Carpenter, Maurice Charnay, A. Chirac, Judith Cladel, N. Colajanni, vicomte de Colleville, C. Cornelissen, J. Coucke, Benedetto Croce, Jules Dallemagne, Victor Dave, G. De Greef, Gabriel De La Salle, Léon Delbos, Célestin Demblon, Hector Denis, Agathon De Potter, Jules Destrée, Ch. Détré, P. Deutscher, Pedro Dorado, Holger Drachmann, L. Dumont, G. Dwelshauwers, G. Eekhoud, Havelock Ellis, Oscar Fay, G. Ferrero, Enrico Ferri, Henri Fèvre, André Fontainas, Paul Fort, Ed. Fuchs, Henri Galiment, Patrick Geddes, Gustave Geffroy, Ch. Gide, Urbain Gohier, Pietro Gori, Jean Grave, Ladislas Gumplowicz, A. Hamon, Léon Hennebicq, Agnès Henry, A.-F. Herold, Paul-Armand Hirsch, V. Horta, Mme J. Hudry-Menos, Ibsen, Théodore Jean, J.-P. Jacobsen, Laurence Jerrold, C. de Kellès, Krauze, G. Khnopff, Maxime Kovalewsky, Pierre Kropotkine, Hubert Lagardelle, Albert Lantoine, Dr Laupts, Pierre Lavroff, James Leakey, G. Lejeal, Camille Lemonnier, H. Lencou, Ch. Letourneau, A.-N. Loock, Achille Loria, Henry Lucas, Ch. Malato, Marie Mali, Tom Mann, Roland de Marès, Ricardo Mella, S. Merlino, J. Mesnil, Minovici, Monseur, Amy, C. Morant, Louis Mullem, Nadar, M. Nettlau, Domela Nieuwenhuis, Nikitine, J. Novicow, E. Nys, F. Pelloutier, Edmond Picard, Robert Picard, Mario Pilo, Paul Pourot, Yvanhoe Rambosson, Elie Reclus, Elisée Reclus, Léon Rémy, Mme Elisabeth Renaud, Xavier de Ricard, Jehan Rictus, Dr J. Rizal, J.-M. Robertson, E. de Roberty, Clémence Royer, André Ruijters, A. Savine, Bernard Shaw, Sibiriak, G. Sorel, Robert de Souza, Frédérick Stackelberg, C.-N. Starcke, S.-R. Steinmetz, Marie Stromberg, K. Tarassof, Tcherkesof, Eug. Thébault, Léon Tolstoï, G. Treille, Van den Borren, H. Vandeputte, H. Vandevelde, E. Vandervelde, Van Kol (Rienzi), E. Verhaeren, E. Vinck, A. Russel Wallace, Walter-Jourde, L. Winiarski, Fritz de Zepelin, etc., etc.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi expirés. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

NANCY. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo*, 27, *Nancy.*

ORLÉANS. — Exposition des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 15 octobre-7 novembre.

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres parisiens commencent à préparer les études des œuvres qu'ils feront jouer à la rentrée. A l'Opéra, on a mis en répétitions *Joseph*, de Méhul, avec les récitatifs expressément

composés pour cette reprise par M. Bourgault-Ducoudray, et *Briséis*, de Chabrier. Viendront ensuite la *Valkyrie* et le *Freischütz*.

La première nouveauté à la Comédie française sera le *Struensée* de M. Paul Meurice, qui passera vers le 15 octobre. La Comédie représentera ensuite successivement le *Berceau* de M. Brieux, dont le rôle principal est destiné à Mlle Bartet, l'adaptation d'*Othello* par M. Jean Aicard et la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, *Le Torrent*.

A l'Opéra-Comique, l'inauguration de la nouvelle salle se composera d'un spectacle coupé formé d'œuvres d'auteurs morts. Le lendemain, reprise de *Manon*. La première œuvre nouvelle sera l'opéra comique de MM. Ed. Blau et P. Puget, *Beaucoup de bruit pour rien*, dans lequel débutera Mlle Telmat, lauréate des derniers concours du Conservatoire. M. Albert Carré fera ensuite une reprise de *Carmen* avec Mme Georgette Leblanc.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, après une reprise de *Cyrano de Bergerac* et peut-être de *Cendrillon*, représentera *Plus que Reine*, le drame de M. Emile Bergerat, qui n'est autre que la mise à la scène du divorce de Joséphine et de Napoléon Ier en 1810. Le rôle de l'impératrice Joséphine sera créé par Mme Jane Hading. Une grande pièce de M. Jules Lemaitre, *L'Aventurier*, succédera à *Plus que Reine*.

A la Renaissance, Mme Sarah Bernhardt débutera par une traduction du *Songe d'une matinée de printemps* de Gabriel d'Annunzio, et par la *Médée* de Catulle Mendès, dont M. Vincent d'Indy achève la partition d'orchestre. Cette partition se compose d'un prélude, de deux entr'actes et de quatre morceaux symphoniques qui seront joués au cours des trois actes dont se compose la tragédie de M. Mendès.

Viendra ensuite l'*Aiglon*, où Mme Sarah Bernhardt jouera le rôle du duc de Reichstadt, fils de Napoléon Ier et de Marie-Louise. M. Rostand a presque terminé sa pièce et a envoyé le manuscrit des quatre premiers actes à Mme Sarah Bernhardt, à Belle-Isle.

M. Jean Richepin, le poète du *Chemineau* et de la *Martyre*, a également promis une pièce nouvelle à Sarah Bernhardt. Titre : *La Gitane*.

Le club wagnérien de Londres, mécontent des lacunes que présente, au point de vue de la machinerie, le théâtre de Covent-Garden où ont eu lieu les dernières représentations de l'*Anneau du Nibelung*, vient de former le projet de construire une salle de spectacles sur les plans de celle de Bayreuth. Cette nouvelle salle ne sera pas réservée uniquement aux œuvres de Wagner. On y donnera des pièces classiques anglaises, des tragédies de Shakespeare, et il est question également de la louer à des troupes continentales qui iraient en tournée à Londres.

La revue parisienne *Art et Décoration* publie, dans sa livraison d'août, une étude sur Charles Vander Stappen, directeur de l'Académie des Beaux-Arts, par notre collaborateur Octave Maus. De nombreuses reproductions des œuvres de l'artiste illustrent cette étude.

La municipalité de Malo-les-Bains (Nord) ouvre un concours pour une affiche-réclame. Des primes de 500, 300 et 200 francs seront attribuées aux œuvres couronnées. Celles-ci deviendront la propriété de la municipalité. Adresser les projets à M. le maire de Malo-les-Bains (près Dunkerque) avant le 9 septembre prochain.

Sommaire de la *Revue blanche* du 15 août : Jean Schopfer. Voyage idéal en Italie. — Eugène Veeck. La Crème renversée. — Gustave Kahn. Arthur Rimbaud. — Francis Jammes. Prières. — Victor Barrucand. Les Marseillais contre les Suisses. — Jane Austen. Catherine Morland (X-XII). — J. de Gaultier, Jean de Mitty. Les livres. — Le numéro : 1 franc. — Abonnement : 20 francs (France) et 25 francs (extérieur) par an; 11 francs (France) et 13 francs (extérieur) pour six mois. — 1, rue Laffitte, Paris.

La *Revue mauve* a organisé une enquête sur « l'âme belge ». Voici l'avis de M. J.-K. Huysmans, que nous détachons à titre de curiosité :

« Définir l'âme belge ! mais il faudrait pour cela la connaître et je ne la connais pas ! J'aime beaucoup la Belgique où j'ai passé de clémentes heures, mais où j'ai surtout vécu par ses monuments et ses tableaux, heureux justement de vaguer, solitaire, dans ses églises et ses musées.

« Je ne puis donc rien définir; ce que j'entr'aperçois seulement — au point de vue religieux et artistique — c'est une jeunesse belge plus enthousiaste, plus probe, plus vivante que celle de France. Cela semble surtout ressortir de l'examen des jeunes revues littéraires et catholiques, autrement courageuses et tenaces et de plus large esprit que les nôtres. Mais c'est évidemment un tout petit point dans l'espace d'un pays.

« Quant au bourgeois belge, il ne me semble pas différer du bourgeois français. Tous deux sont également ravis de saccager et de salir ce qui est beau, de créer des boulevards Haussmann et des avenues Anspach. Ils ne m'intéressent guère et je présume que la bassesse des idées et que la passion du lucre sont les mêmes sur les deux sols. C'est de l'âme humaine, — pas plus belge que française, — l'âme pharisienne de tous les pays.

« En somme, le voyageur qui parcourt la Belgique a la sensation d'une placidité un peu lourde, mais reposante et ambiante. De silencieuses promenades à Anvers et à Bruges me paraissent être le meilleur remède à proposer aux gens de lettres parisiens surmenés par trop de travaux.

« La Belgique, décor de paix et bain de bonne grâce !

« C'est ce que je puis en dire de mieux, n'est-ce pas? »

KURSAAL D'OSTENDE

DIRECTION BRUNFAUT

Concerts symphoniques sous la direction de M. RINSKOPF.

Mme **FANNY VOGRI**, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel** Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

PAR ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 35. Le numéro : **25** centimes. Dimanche 28 Aout 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Félicien Rops. — Lettres d'Amérique. *New-York.* — Lettre de Londres. *Exposition d'Art français au Guildhall.* — Les Locaux des expositions d'art en Belgique. *A propos de l'Exposition « quaternale » d'Anvers.* — L'Art et la Loi. — Petite Chronique.

Le devoir de consacrer un article à la mort de Félicien Rops nous contraint à remettre à dimanche prochain la suite des remarquables études de Jules Destrée *sur les* Primitifs italiens.

FÉLICIEN ROPS[1]

Il vient de rentrer dans l'Inconnu celui que le Muflisme de chez nous (rien qu'une fraction de la Patrie, quelque chose comme la vermine sur le corps du lion) nomma un temps l'Infame Féli ! Oui, cet artiste, puissant et illustre, gloire de notre Ame nationale, attestation saisissante de son originalité, merveilleuse incarnation de son évolution sur la route historique que parcourt intarissablement notre Art, l'art flamand devenu l'art belge; cet artiste qu'une semaine à peine écoulée depuis sa mort place déjà (les rancunes brusquement éteintes et les zoïles étruffés) parmi les Dominateurs; cet artiste fut poursuivi de cette clameur imbécile et monstrueuse : L'Infame Féli !

Et dire que la leçon terrible que cette invraisemblable anecdote inflige impitoyablement aux cuistres passés, présents et futurs, ne diminuera pas d'une unité leur nombre, ne diminuera pas d'une unité leurs méfaits à l'égard d'autres hommes, à l'égard d'autres œuvres ! Oui, toujours, toujours, cette écume et ces bavochures mousseront autour du talent, autour du génie, comme un rejet nécessaire, comme une fermentation à laquelle se reconnaît leur majesté. Accoutumons-y nos cœurs et passons outre.

(1) Voir, sur Félicien Rops, l'*Art moderne* :
1881, pp. 94 et 100, p. 140 (L'École de gravure en Belgique : Félicien Rops), p. 173 (Une lettre de F. Rops);
1884, p. 126 (Lettre de F. Rops aux *XX*), — pp. 193, 244 et 302;
1886, p. 99 (F. Rops, par Octave Mirbeau), — p. 337 (L'Infame Féli);
1887, pp. 217, 224 et 233 (F Rops, par J. Pradelle), — p. 117 (L'Œuvre gravé de F. Rops, par E. Ramiro);
1888, p. 214 (F. Rops et le Journal des Goncourt);
1890, p. 198 (Vente des œuvres de Rops), — p. 203 (A propos de F. Rops);
1891, p. 206 (L'Œuve lithographié de F. Rops, par E. Ramiro). — p. 208 (Instantané : F. Rops), — p. 217 (Une anecdote sur F. Rops);
1892, pp. 257 et 265 (F. Rops), — p. 223 (Dessins de F. Rops), — p. 215 (Une lettre de F. Rops), — p. 227 (Une visite à F. Rops);
1893, p. 172 (F. Rops, peintre, par E. Ramiro), — p. 236 (A propos de F. Rops, par Ph. Zilcken), — p. 268 (Une lettre de F. Rops), — pp. 159, 175 (F. Rops), — p. 410 (F. Rops, par Vittorio Pica);
1894, p. 351 (Catalogue des œuvres de Rops, par E. Ramiro);
1895, p. 181 (Supplément au catalogue de l'œuvre gravé de F. Rops), — p. 332 (Une préface de F. Rops);
1897, p. 52 (Les Œuvres récentes de F. Rops), — p. 118 (F. Rops, éd. Deman).

Félicien Rops disparaît à soixante-cinq ans, prématurément pour ceux qui, il n'y a guère, le virent encore dans la fringance de cette belle maturité remuante qui continuait sa jeunesse avec une opulence de vaillance, d'allégresse et de virile beauté qui semblaient inépuisables.

Quarante années de cette vie furent vouées au travail, quand on défalque du total le temps heureux que cette exceptionnelle nature mit à s'épanouir dans l'efflorescence de sa Destinée, et le temps douloureux de l'affaissement, de l'écroulement lent à avoir raison de Lui. Le catalogue, exubérant, de la production qui s'étala sur ces huit lustres en broderie magnifique, a été dressé par Ramiro et stupéfie. Car cet apparent fantaisiste, ce causeur intarissable, de coquetterie élégante incomparable, cet épistolier surprenant dont, assurément, les lettres étincelantes de grâce sarcastique sortiront bientôt des écrins mâles et féminins en lesquels d'un accord tacite et unanime elles ont été pieusement accumulées, ce soi-disant danseur et gambadier fut laborieux et fécond à décourager les plus notoires culs-de-plomb de l'Univers.

Il permanait à Paris depuis 1866 et c'est près Corbeil, dans une oasis de roses dont ce florimane avait fait son palais d'été, titulé la Demi-Lune, qu'il a achevé la parcimonieuse série des jours que l'ordre mystérieux de la mécanique du Monde accorde à chacun de nous. Ce départ et cet exil sont mis par les chroniqueurs sur le dégoût que lui aurait causé la Belgique. Certes, vers cette époque, Baudelaire, notre commensal malgré lui, pouvait, à bon escient, qualifier notre belle bourgeoisie de « bétail à stupidité menaçante », et Proudhon, proscrit, dire de notre belle jeunesse « qu'elle dormait, digérait, fumait et faisait l'amour ». Mais si des échantillons de ces espèces alors florissantes circulent encore, il est juste de reconnaître que, depuis, d'autres générations sont nées qui submergent ces produits résiduaires et ont fait à Rops, expatrié, des honneurs suffisants pour satisfaire les envies glorioleuses dont, au surplus, n'était point travaillé cet être d'exception qui se plaisait à demeurer « un Insu » comme il disait. Ce furent des considérations et des liens d'un autre ordre qui le retinrent loin d'un sol, très aimé, qu'il revenait fouler tous les ans par une inextinguible prédilection.

Comme on a le sentiment que cet extraordinaire Dessinateur va, dans l'Histoire de notre Art, prendre rang parmi les artistes souverains, à l'esprit vient le désir d'essayer de le classer exactement dans la série de nos Illustres et de dégager les poussées qui décidèrent son enfantement. Œuvre difficultueuse quand on s'en tient aux surfaces de son art spécial employant des procédés d'apparence secondaire : le crayon, le burin, le blaireau, la pointe, sans jamais tenter « l'œuvre de dimension ». Car ses trois productions principales, la *Tentation de saint Antoine*, — l'*Attrapade*, — *Pornocratès*, sont des aquarelles. Des aquarelles, oui; de proportions salonnières, oui; mais combien gigantesques par le flot psychique qui en jaillit!!

Quoiqu'il eut une tendance à disserter et à raisonner son Art en paroles, ce fut un Instinctif. Ni pour le Bien, ni pour le Mal, il travaillait. *Nescio vos*, leur criait-il. *Veni creator*, disait-il à la Beauté. Et c'est ce qui rend si stupidement grotesques ceux qui ont essayé de l'affubler en Satyre. Il ne croyait pas que l'Artiste fût en mesure de faire autre chose que refléter la Vie en son œuvre, sous des formes auxquelles sa personnalité donne un aspect plus frappant et plus émouvant pour ses semblables. Il était d'avis que dans l'organisme cosmique, réglé d'avance par la ténébreuse logique de la Fatalité, il ne suffit pas que les choses existent, il faut encore qu'elles soient humainement reproduites, en une intensité spéciale de répétition, les rendant plus visibles et plus impressionnantes, et que là est la mission des artistes, chacun d'eux ayant son lot de labeur dans cette besogne universelle. Point de choix, point de volonté libre. Tout réglé et imposé à priori par la nature qu'on obtient en naissant, par l'époque où l'on vit, par les événements qui nous enserrent. Le seul devoir est de se laisser aller où l'Instinct nous pousse. Celui-ci seul est le bon conseiller ou plutôt le Maître. C'est lui qui inflige à chacun, en une forme déterminée dont nul ne se peut évader, la Cérémonie de la Vie et ses rites.

Rops se sentait promu à la reproduction esthétique de la Femme contemporaine, et particulièrement d'une des formes de cette femme étrange : la Courtisane! Pas seulement la courtisane, mais aussi son cercle d'action avec les personnages qui s'y agitent. Sa *Dame au Polichinelle* symbolise, en son objet, cette fonction qu'il a ponctuellement accomplie en des œuvres si variées et si nombreuses que, vraiment, si sa doctrine de prédestination artistique est vraie, il eût pu dire au mystérieux et formidable Directeur de la vie : « Me voici, Seigneur, et voici mon travail. Vous êtes satisfait, n'est-ce pas? »

Et pourtant, quoiqu'il fut un indifférent sur la portée sociale de ses actes esthétiques, on peut dire que celle-ci a été et restera immense. Il a, avec une cruauté de dénonciateur et d'exécuteur des hautes œuvres, mis en un indestructible relief la bourgeoisie putassière et sa terrible complice, en même temps sa destructrice, la Fille! Il a montré celle-ci en sa beauté cynique, en ses brutalités de chair et d'impudicité. Il a magnifié en son horreur le phénomène de tous ces argentifères en rut qui appliquent leur monnaie, jamais, non jamais à quelque but noblement humain, mais, libéralement, à la fornication basse et orgiaque. Il a dardé le réflecteur de son génie sur les priapées idiotes et leurs acteurs.

Et c'est, sans doute, pour cela qu'inconsciemment ce beau monde lui voua sa haine et ne vit en lui qu'un

pornographe, l'Infâme Féli! Jamais les brûlantes vérités de ces mœurs hypocrites et méprisables ne furent inscrites en un art plus flagellant. Rops y mit le Beau pour que toujours on les regardât, le beau d'un dessin incriticable, le beau d'un coloris de clairs et d'ombres qui l'égale aux plus harmonieux peintres, magiciens de la palette. Mais il y mit aussi l'affreux et l'ignominie des actes avec la leçon foudroyante de moralité qui en jaillit et montre le néant et la pourriture de cette classe artificielle qui grève l'ordre social comme un cancer et, quoique en possession, par l'accaparement des richesses, des forces les plus énergiques, ne fait qu'un emploi vil, égoïste et corrupteur de ces ressources dont tant de bien et d'équité pourrait sortir. Qui ne pardonnerait les rafles des spéculateurs et des aigrefins, si leurs rapines financières allaient à l'utile et au grand?

Félicien Rops eut donc sur son temps (fermement, je le crois) une influence plus intense et plus salutaire qu'il ne le supposait lui-même en ses méditations d'artiste dédaigneusement et fièrement indépendant. L'Infâme Féli, le pornographe, fut un grand moralisateur, non seulement parce qu'il nous a enrichis d'une énorme ration de Beauté, mais parce que son crayon, pareil à la lance de la Pallas Athénè, fut une arme dévastatrice des monstres. C'est avec cette auréole et ce nimbe que ce héros, à qui, non sa patrie, mais les cuistres officiels refusèrent risiblement la décoration, entre dans le Panthéon des dieux de notre Art et que son culte y sera servi.

EDMOND PICARD

LETTRES D'AMÉRIQUE[1]

NEW-YORK

Quand on entre dans le port de New-York et qu'on voit tous ces énormes bâtiments qui se dressent, par-ci par-là, comme des tours massives, dominant monuments et églises, on se demande si on n'aborde pas au pays de quelque nouvelle Égypte ou si tout cela n'est pas le commencement d'une fantastique tour de Babel. Plus on approche et plus, très bizarrement, l'impression ou le souvenir de la vieille Égypte s'impose, on ne sait définir pourquoi. Est-ce parce que ces *high buildings* sont éléphantesques comme les pyramides, énormes et sans grâce, vues de près, mais si bien fondues dans le paysage, vues de loin?

J'ai eu deux fois cette vision d'Égypte dans les yeux, comme on a à la bouche le goût d'un fruit connu, en rencontrant quelque chose qui lui ressemble. La seconde fois ce fut en visitant la très belle collection d'antiquités égyptiennes du *Metropolitan Museum of art* et en trouvant à ces dessins antiques les mêmes tendances, j'allais dire le même esprit, que je rencontre dans l'art décoratif américain. Même goût et même ingéniosité pour la disposition des dessins géométriques; même façon inattendue d'y mêler des détails pris à la nature... Mon impression peut être illusoire,—je la donne telle qu'elle m'est venue.

Oui, comparés à des palais, à des rues élégantes comme la Cinquième avenue. ces effrayants *high buildings* ne sont pas beaux. Leurs façades ont la fameuse apparence du fer à gaufres, aggravées en été par les petites capsules protubérantes de centaines de stores-auvents. De plus, ces bâtiments sont la plupart du temps semés dans des rues qui, bien que d'une largeur respectable, ne permettent pas de les voir de loin, de sorte qu'il faut se donner un torticolis pour les regarder.

Seulement, ces bâtiments ont une excuse pour ne pas être aussi beaux que des palais ou des morceaux d'architecture décorative : c'est qu'ils ne sont pas plus faits pour cela que les hautes cheminées de nos usines, qui ont cependant un caractère de grave et caractéristique beauté dans les eaux-fortes de Meunier et de Donnay.

La ville de New-York est forcée de s'étendre en longueur, étant bâtie sur une langue de terre entourée d'eau. Le quartier commerçant — le marché le plus actif du continent — a naturellement tout intérêt à se concentrer, à se rassembler en un même endroit, et les gens qui ne trouvaient plus place pour leur échoppe — lisez leur bureau — sur le petit bout de la langue de terre où étaient établis tous leurs confrères, trouvaient leur sort très malheureux. Les *high buildings* étaient le seul moyen d'accumuler un plus grand nombre de marchands sur un petit espace de terrain. Ils ont donc une première beauté, celle de la nécessité, causée par l'énorme multiplicité des échanges.

Leur *forme* principale, spéciale, est donc la hauteur. Celle-là, ils s'y conforment surabondamment; tellement que l'Etat, ou plutôt la ville — car le rôle de l'Etat est des plus restreints, comme vous savez — a été obligée de légiférer pour interdire aux architectes de dépasser une certaine élévation. Aux étages supérieurs de ces bâtiments les pendules ne marchent plus, les oscillations étant trop sensibles. Je connais quelqu'un qui a échangé les siennes pour quelques réveils ou montres de ses voisins d'en bas.

Mais quelle vue sur toute l'immense baie bleue où grouillent les bateaux! Et quel air, là-haut! Les croix et les coqs ou les patrons dorés perchés sur les clochers semblent tout petits. —« On pourrait si bien cracher dessus », me dit mon compagnon, un bon Flamand qui a fourbi ses opinions mécréantes et esthétiques, en même temps que ses colères, au contact des civilisations cubaines, australiennes, chinoises et andalouses.

Quatre ou six élévateurs vous amènent et vous redescendent; les uns sont des « trains express », n'arrêtant par exemple qu'au seizième étage et au vingt-cinquième; d'autres s'arrêtant partout où on le désire. Les grilles en fer forgé qui au rez-de-chaussée ferment l'entrée de ces mouvantes cages sont souvent d'un travail très fin, original et élégant. Dans l'une de ces cheminées habitées, le *Johnston building*, le corridor où se trouvent les élévateurs est décoré par Tiffany en mosaïques de verre et vitraux à verres-agates. Dessins géométriques, mais tellement neufs et si doucement chatoyants, les tons fondants des agates alternant avec des verres taillés et des verres mats, qu'on reste tout ébaubi à les regarder et qu'on laisse partir deux ou trois fois « l'express » pour le vingtième étage.

Dans les *high buildings* les plus récents on s'est efforcé de rompre la monotonie des... est-ce qu'on peut encore appeler ça des façades? Des ornements conviendraient à ces géants comme des bracelets à une locomotive. Mais on peut inventer des angles rentrants et sortants, et là où on a réussi à le faire, ajoutant

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet et 7 août derniers.

aussi un second rang de corniche à l'avant-dernier étage, par exemple, on a donné à ces tours marchandes l'aspect de constructions plus étranges et plus sévèrement dominatrices que toutes celles qui sortirent des rêves des plus fantasques artistes.

C'est dans la journalière traversée en *ferry-boat* des bras de mer qui longent New-York qu'on jouit de l'ensemble de ce spectacle. Les petits carrés noirs des fenêtres ne prennent pas plus d'importance, ainsi vus, que les meurtrières des anciens châteaux forts, et les masses seules se dressent, au bord de l'eau, blanches, à large corniche dorée et à immenses drapeaux flottants, ou rougeâtres, de la couleur de la brique ou de la pierre de Connecticut, avec ou sans dôme, surmontées de quelque invisible terrasse.

Ces choses seraient laides, prétentieuses, terriblement inharmonieuses chez nous. Ici, elles ont crû tout naturellement, elles sont les points culminants de ces rues sans fin dont il faut voir la masse et l'ensemble, point le détail. Quand on traverse New-York dans le chemin de fer élevé, qui naturellement ne longe pas les rues les plus élégantes, on coupe presque toujours à angle droit, rue après rue, *block* après *block*, comme on dit ici, des séries de maisons en pierre brune, aux rampes d'escalier exactement parallèles. Des drapeaux y flottent. Assez souvent du lierre y grimpe; les auvents sont ouverts ou fermés; c'est à peu près la seule variété qu'on y trouve; encore une fois, c'est le rang serré d'un régiment, discipliné par le manque d'espace et les nécessités de la vie, ce n'est pas « le goût américain » manifesté dans son architecture. Celle-ci, que les Anglais appelèrent longtemps l'architecture coloniale, n'a ses coudées franches que dans de petites villes ou à la campagne et là elle se donne carrière avec une fertilité d'invention absolument amusante.

Mais sauf dans quelques rares quartiers, New-York ne peut pas se permettre ces fantaisies. Les palais de la cinquième avenue sont bien connus; je crois qu'il y en a de nombreux dessins et photographies en Europe; ce qui les avantage le plus à mon sens c'est le voisinage immédiat du parc dont la verdure touffue fait ressortir leur grande diversité et leur ornementation complexe.

A l'une des extrémités de la ville, là où les vieux Hollandais ont commencé à s'établir, au temps où New-York était exclusivement la patrie des *knickerbockers* et s'appelait New-Amsterdam, en plein quartier des affaires et entourée de trois *high buildings*, j'ai vu une des plus anciennes églises de New-York, *Trinity church*. Du gothique bâti d'après les règles comme qui dirait du gothique empaillé. Je ne sais comment il se fait que çà et là se trouvent d'inopportuns trumeaux vides ou d'impertinentes choses plates, témoignant, comme en nos inventions de gothique moderne en Europe du reste, de la conception, forcément antigothique, des architectes. Belles portes en bronze sculptées par des artistes américains, — l'un d'eux bon, les autres médiocres. Dans l'église même, la chaire décorée d'un énorme drapeau étoilé. Pas de tableaux, mais de belles et bonnes orgues.

Autour de *Trinity church*, le vieux cimetière, tout petit, des premiers habitants; la tombe d'un des jurisconsultes qui ont formulé la constitution américaine, Alexandre Hamilton, enterré là avec sa femme, dont le nom est gravé à côté du sien sur le monument élevé par la nation.

Autour de plusieurs anciennes églises on a laissé les vieilles tombes, et ces carrés de verdure, semés de très modestes pierres et d'arbres, font, au milieu de la ville affairée, comme de petits parcs très gravement souriants avec leurs nichées d'oiseaux pour seuls habitants vivants. De loin on reconnaît, aux petits drapeaux récemment plantés-là, les tombes des soldats ou des grands hommes. Ces commerçants, qui n'ont pas assez de place pour loger leur famille dans le quartier des affaires (où il n'y a que des bureaux), n'ont pas permis qu'on dérange ces vieux morts dont ils sont fiers; et les soldats de la guerre de l'Indépendance, dans les treize États primitifs, occupent dans les quartiers les plus encombrés des villes commerçantes un coin qui vaut beaucoup d'or et que personne ne leur dispute. Il n'y pas de monument de valeur : les tombeaux des plus grands hommes sont d'une simplicité quakeresse. C'est bien en souvenir unique des ancêtres, fondateurs de villes, et des combattants qu'on a laissé subsister ces champs de repos, — bien nommés pour l'œil des vivants, comme pour les os des trépassés.

A l'autre bout de la ville, sur une hauteur dominant l'Hudson et les Palissades, s'élève le monument de Grant. Une manière de Panthéon en marbre blanc. Comme les Américains n'ont encore rien trouvé de particulier, que je sache, en fait de style nécrologique, et qu'ils n'aiment pas les choses trop folâtrement compliquées en ces matières, ils ont mis là tout ce qu'il y a de plus simple en fait de temple ionique. Marbre blanc, trop neuf et trop peu entouré d'arbres pour le moment, mais les grandes chaleurs de l'été auront vite fait croître la verdure nécessaire, tandis que les grands froids de l'hiver se chargeront d'adoucir l'aspect trop neuf du marbre.

Au milieu de ce temple, une crypte sur laquelle on se penche. Au fond, deux tombes. Quel est l'autre général qu'on aura glissé à côté de Grant dans la même gloire militaire? Sa femme, tout simplement; aucun honneur public, aucun hommage populaire ne pouvant séparer cette unité humaine que personne ne semble mettre en question en ce pays de liberté.

Toqueville et Laboulaye et d'autres ont écrit sur ce sujet des chapitres qui n'ont pas vieilli et que j'aime beaucoup; c'est tout ce que j'en puis dire aujourd'hui.

Du musée de New-York, où les particuliers envoient d'année en année un plus grand nombre de bonnes choses anciennes et modernes, je ne vous dirai pas grand'chose. Il contient des tableaux des vieux peintres d'Europe et en possède quelques beaux spécimens. Mais tout le musée est un établissement fondé et soutenu par des particuliers. Quand ils meurent, ils lui lèguent leur collection; pendant leur vie ils lui envoient des dollars. Il faut bien que la commission du musée, toujours parfaitement privée, garde pendant quelque temps au moins les collections telles que les lui ont léguées ces civiques citoyens : d'où par-ci par-là quelques horreurs qu'on n'a pas encore pu reléguer dans un vestibule noir, mais elles s'éliminent peu à peu. Depuis dix ans, un grand nombre de belles choses ont passé l'océan et ont été importées d'Italie, d'Espagne, de France. Les connaissances et le goût des amateurs s'est raffiné. Et si un musée national ou métropolitain *peut* être une collection d'œuvres d'art étrangères, il est évident que les musées américains deviendront peu à peu aussi intéressants que maint musée d'Europe. Ce n'est point encore le cas. Mais ici toutes ces œuvres d'art, si belles qu'elles soient, auront toujours pour nous l'air d'être des morceaux déracinés de la vie d'un autre pays, d'une autre race. Ils n'auront jamais le charme des tableaux italiens vus en Italie, des Turner à la *National Gallery* ou des peintres flamands rencontrés dans les églises et les musées d'Anvers ou de Bruxelles.

Il faut attendre que les Américains aient un art à eux. Leur personnalité, si caractéristique qu'elle reporte l'esprit au temps des

grands peuples de l'antiquité et qu'elle apparaît distinctement constituer une nouvelle phase dans l'histoire intellectuelle et matérielle du monde, leur personnalité ne s'est pas encore fait jour ni en peinture ni en musique. Ces deux arts exprimeront-ils un jour des sentiments et des sensations bien spécialement américaines, comme l'espérait Walt Whitman? Je n'en sais rien. Comment connaître ce qu'une tête d'enfant contient de germes d'idées et de tendances, comment savoir ce qu'un peuple, qui prend lentement connaissance de son propre caractère, déjà bien homogène pourtant d'un océan à l'autre, découvrira en lui-même un jour? Il a la force et la jeunesse; nul ne sait comment il les chantera.

Je viens de voir un tableau américain qui m'a ému. Il était d'un jeune élève d'un peintre parisien. Je ne crois pas que l'art y fut pour beaucoup. Pourtant la peinture était bonne, pas enthousiasmante, mais pas gênante non plus. C'était John Brown, sortant d'une porte de prison et descendant avec d'autres l'escalier étroit de la cour où on allait le pendre. Il avait l'aspect un peu négligé et les pantoufles de quelqu'un qu'on vient de réveiller. Des soldats en uniforme attendaient au bas de l'escalier; des nègres, des ouvriers étaient massés derrière eux et, par-dessus la rampe, une nègresse tendait son petit enfant, que le sauveur d'esclaves embrassait. Cette belle tête intelligente, régulière, aux cheveux blancs juvénilement rejetés et dressés en arrière, était penchée sur celle de l'affreux petit moricaud, — autant que le permettaient les cordes qui attachaient les bras du prisonnier. La captivante douceur dont peuvent s'animer parfois les figures les plus rudes était dans les yeux de John Brown; en vérité, cette expression de vive et sereine bonté était tout le tableau.

Un pays, que le salut d'une autre race passionne au point de susciter des John Brown et des armées de volontaires qui donnent joyeusement leur vie pour ce qu'ils croient juste, un pays comme ça peut bien ne pas savoir comment se peint et se note ce qu'il sent. Mais la force même de l'impulsion lui fera trouver son moyen d'expression. Il ne peut pas le connaître encore, il n'est pas désirable qu'il le connaisse dès maintenant. Ayons la sagesse de ne pas lui demander des manifestations précoces ou de ne pas le juger sur celles qu'il exhibe. Il se peut que jamais « l'âme américaine » ne s'exprime en musique ni en peinture.

Mais qu'elle s'exprime un jour fortement et bellement, — Dieu sait de quelle façon absolument insoupçonnée à présent, — il semble impossible qu'il en soit autrement. L'art a toujours poussé sur les pas des grandes choses; et la croissance de ce rejeton de toutes nos vieilles nations, le rajeunissement de toutes nos meilleures forces refondues en un moule nouveau, est une des plus grandes choses que, malgré tous les défauts du dit rejeton, nos contemporains puissent voir.

MARIE MALI

LETTRE DE LONDRES

Exposition d'Art français au Guildhall.

Que faire par ces temps de grosse chaleur? Les parcs sont rôtis, l'air y manque, et des promenades aux environs, trop chèrement payées par le trajet à faire en des wagons surchauffés, ne sont guère suggestives!

Nous connaissons la *National Gallery* et plusieurs de nos lecteurs, comme nous, auront visité la *Tate Gallery*, dont quelques très belles œuvres de Watts, de Millais, de Rossetti et de Madox Brown sont mal entourées par cette école anglaise aux contours arrêtés, aux teintes crues, dont la *Royal Academy* nous redonne chaque année, sans lassitude, d'inépuisables échantillons. Si nous allions au *Guildhall* revoir quelques-uns de nos amis de France dont on expose en ce moment les œuvres!

A travers les rues de la Cité aux innombrables voitures, au mouvement perpétuel, malgré la chaleur et les vacances, nous glissant entre les cabs en toilette d'été, recouverts d'un coutil blanc à franges, échappant aux gros omnibus dont le « top » surchargé de misses aux teintes claires jette dans cette mêlée une note plus gaie (si gaie que j'ai vu une miss en vert pomme exactement assortie à la couleur de l'omnibus), évitant les lourds chariots et les cyclistes téméraires, nous arrivons au *Guildhall* et à sa place tranquille où roucoulent, pleins de sécurité, de nombreux pigeons bleus, contraste heureux avec le bruit et l'atmosphère énervante des rues avoisinantes.

Que de toiles, que d'amis retrouvés, — et que d'œuvres insignifiantes! Non que les signatures soient inconnues; toutes eurent et ont encore de la célébrité. Mais en constatant que les propriétaires de ces œuvres sont presque tous Anglais, on comprend pourquoi chaque artiste n'y est pas représenté par ses meilleures œuvres.

Dans le premier salon, bien en vue, attirant le visiteur, *Friedland*, de Meissonier, peinture grise et crayeuse, qu'un des nôtres compare énergiquement à une lithographie coloriée par une maîtresse de pension. Quel manque de grandeur dans ce groupe où, placé devant sa garde, entouré de son état-major, l'empereur se voit acclamé par ses cuirassiers! Combien ce peintre minutieux, à la touche froide et sèche, est peu celui qui devait peindre et comprendre l'épopée napoléonienne! Près de là un tableau de Dagnan-Bouveret, *Bretonnes au Pardon*, œuvre fine, un peu grise mais d'un joli savoir-faire; de grands lions de Rosa Bonheur, œuvre essoufflée : les bêtes sont aussi fatiguées de pose que l'artiste de les peindre; un tableau de Jules Breton, des *Premiers communiants*, dans une atmosphère légère enveloppée de blancs lumineux; le tableau gagnerait si l'on en retranchait le premier plan, d'une sentimentalité un peu bébête.

La préoccupation de l'anecdote gâte tant de nos peintres, plus intéressés à émouvoir le badaud, à traduire un fait qu'à exprimer un sentiment ou une idée. L'observation s'applique au tableau de Detaille : *Une Reconnaissance*.

La maîtresse œuvre de cette salle est certainement la *Récolte*, de Bastien Lepage, dont l'art solide et sain s'affirme sur un panneau encombré de toiles de Gérôme, d'Henner, de Benjamin-Constant, de Bouguereau, de Courtois dont la manière congelée, fignolée ou bitumée est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler.

Un Cormon : *Les Funérailles d'un chef*, bien loin des promesses de ses débuts, et une jolie impression de Billet (*Pêcheurs de crevettes*) nous attirent avant que nous passions dans la seconde salle, consacrée en partie au XVIII^e^ siècle.

Les maîtres poudrés et frisés de cette époque ne sont pas représentés ici par leurs chefs-d'œuvre, mais encore peut-on avoir une idée assez exacte de ce que furent les Watteau, les Lancret et les Greuze, les Boucher et les Mignard. De ce dernier, un beau portrait, très vivant, de Louis XIV dans sa jeunesse.

En face de la travée où s'exhibe cette peinture aux tons fanés de marquise et de falbalas, voici les véritables œuvres : un Millet, *Allant au travail*, d'une sincère émotion, des Diaz bien inco-

hérents et d'adorables Corot, l'un surtout : *L'Arbre penché*, si doux, si fin, si argenté, d'une impression si fraîche que l'œil se repose à le contempler. Nous le préférons à son voisin, le *Lac*, toile plus importante, d'un art plus complet, mais dont la puissance évocative est moindre. Daubigny offre dans ses paysages des bords de l'Oise et de la Marne sa vision sincère de la nature, mais plus exacte, moins « passée à travers une âme » et partant moins charmeuse que celle de Corot. Plus loin, un Rousseau d'une patte superbe, malheureusement sombre, bitumeux, sans air; un Dupré: *Le Pâturage*, réduction ou première étude d'un grand tableau nerveusement dessiné et bien peint; puis un Troyon, un Harpignies bien venu, des Jacque, un Van Marcke et une belle chose de Bastien-Lepage, un portrait de fillette dans une rue de village; le visage délicatement étudié est, paraît-il, celui de Marie Bashkirtseff.

Dans la troisième salle, une marine de Courbet nous requiert; le ciel en est lourd et léger tout à la fois : sur des teintes orangées passent une volée de nuages floconneux. Tout l'intérêt se concentre sur le ciel; la mer muette s'étend au-dessous comme fatiguée et recueillie. Le titre est écrasant : *L'Immensité*. — Placé là-haut, échappant aux regards et les retenant ensuite, voici un Pissarro remarquable : *Le Boulevard des Italiens*. Il est difficile d'arriver à une vue plus exacte et plus évocatrice du mouvement de Paris. Dans un rayon de soleil qui éclaire les façades et met des éclats de lumière sur le vernis des voitures, on voit filer vers un lointain de grande perspective fiacres et passants.

Puvis de Chavannes, Claude Monet, Gustave Moreau, Fantin-Latour, dans des œuvres inférieures à leur haute personnalité, complètent, avec les étains de Roty et de Patey, des vases de Delaherche et des verres de Gallé cette histoire de l'Art français, intéressante malgré ses lacunes et ses oublis et malgré le luxe débordant d'une école aujourd'hui bien démodée.

Nous avons revu dans ces salles du *Guildhall* d'anciennes connaissances, les unes avec les rides et l'inexorable patte d'oie qu'apporte le temps à ce qui ne fut pas réellement beau, les autres avec l'éternelle jeunesse dont l'art nimbe ceux qui vécurent dans son rayonnement.

V. S.

Les Locaux des Expositions d'art en Belgique.

A propos de l'Exposition « quaternale » d'Anvers.

Tandis qu'à l'étranger, en France, en Allemagne, en Hollande, les locaux où l'on convie les artistes sont installés avec un luxe réel, chez nous, dans nos grands centres, à Bruxelles comme à Anvers, dans nos petites villes qui, elles aussi, veulent avoir leurs « Salons », les œuvres d'art sont abritées en des baraques provisoires ou en de vieux bâtiments sombres et tristes, — telles les salles de la rue Vénus à Anvers où vient de s'ouvrir le salon « quatriennal », comme on dit ici en un français plutôt approximatif.

Ce système chez nous devient absolument abusif, et les maîtres étrangers ainsi reçus s'abstiendraient d'envoyer leurs œuvres s'ils savaient en quelles conditions défavorables elles seront vues.

Tandis qu'on pense rendre hommage à l'Art, on lui enlève en réalité tout prestige en le logeant aussi pitoyablement.

Une protestation collective s'impose, ferme et décidée, car dans trois ans à Bruxelles, dans quatre à Anvers, nous serons victimes encore de locaux lépreux et mal éclairés, ou de baraques provisoires qui rappellent les installations foraines des cirques de passage.

Je pourrais comparer ces salles de la rue Vénus à des caves, ou mieux à une caverne ou bénévolement nous sommes livrés pieds et poings liés à une commission de placement dont le premier souci semble avoir été d'accaparer à son profit personnel les quelques places en bonne lumière. Le système est par trop égoïste et continue trop la tradition bien locale qui a mérité déjà à la Société des Beaux-Arts de si vertes critiques.

En dehors des sections étrangères, placées avec goût, l'arrangement semble avoir été fait avec une parfaite ignorance de l'harmonie : l'ensemble de l'exposition s'en ressent au point que le regard est partout heurté par des juxtapositions de toiles qui hurlent d'être ensemble.

Nous avons le droit de réclamer des placeurs compétents, sinon impartiaux. Si, comme je le dis plus haut, les sections étrangères ont bel aspect, n'est-ce-pas parce que les questions de personnes ne pouvaient avoir d'influence sur les deux artistes chargés spécialement de leur arrangement et que ceux-ci ont cherché à harmoniser les œuvres sans autre souci que de les faire valoir toutes?

Le mot caverne est donc bien en situation, puisqu'en des coins sombres c'est bel et bien un peu de notre existence artistique que l'on a égorgé, des mois de travail que l'on a rendus inutiles.

Le dire nous est un soulagement. Revendiquer le droit à la grande lumière dont ces salles sont si dépourvues, en demandant qu'en Belgique, chez nous, l'Art soit traité avec les mêmes égards qu'à l'étranger, nous est un devoir, quand nous voyons les noms des maîtres qui de bonne foi nous ont confié leurs travaux.

L. ABRY

L'ART ET LA LOI

Portrait. — Commande. — Exécution contestée.
Droits respectifs de l'artiste et du client.

Nous trouvons dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* du 10 août 1898 un très intéressant article de M. Edouard Clunet, l'éminent avocat français bien connu en Belgique, dont nous extrayons ce qui suit :

Quels sont, en matière de commande de portrait par un art quelconque (peinture, sculpture, gravure, etc), les droits respectifs de l'auteur et du client?

Dans la polémique (relative à la statue de Balzac par Rodin) qui a sévi entre les publicistes, le point de départ de la difficulté juridique a un peu dévié. Le juriste, dans l'établissement de ses formules, est tenu à une détermination plus rigoureuse de l'espèce qui traverse le champ de son microscope.

L'objet de la commande n'étant pas une œuvre d'art en général, la question ne se posait donc pas de savoir si la statue de Balzac due à l'ébauchoir de M. Rodin était ou non une œuvre d'art en soi; elle pourra se poser en un autre cas. A chaque contestation suffit sa peine.

La commande acceptée par l'artiste était la statue d'une personne définie dans son individualité, spécialement : le portrait, l'image en bronze de Honoré de Balzac, mort en 1850, et par conséquent d'un homme que des contemporains, encore lucides, ont connu en chair et en os.

Étant donnée la nature de ce contrat, n'y aura-t-il de droits que pour l'artiste, et le client demeurera-t-il pieds et poings liés à la merci du producteur?

Le bon sens nous dit que quand deux personnes prennent ensemble des engagements, il n'est pas excessif de vouloir qu'elles soient placées sur un pied d'égalité.

Les contrats de cette catégorie s'appellent scientifiquement des contrats « synallagmatiques », et la loi a sanctionné dans les textes suivants les indications que nous fournit le sens commun : Code civil, art. 1102. « Le contrat est synallagmatique ou bilatéral lorsque les contractants s'obligent réciproquement les uns envers les autres. » — Art. 1184. « La condition résolutoire est toujours sous-entendue dans les contrats synallagmatiques pour le cas où l'une des deux parties ne satisfera pas à son engagement. »

Chaque partie trouve dans un tel contrat des droits, mais en même temps des obligations.

Le contrat de commande de portrait est essentiellement un contrat synallagmatique comportant des engagements réciproques très clairs. Le client entend avoir en une matière spécifiée (peinture, marbre, bronze, etc) l'image d'une personne expressément dénommée; l'artiste, contre le prix stipulé, livrera l'image promise.

Le client sera-t-il autorisé, sous prétexte que l'image livrée ne répond pas à sa propre conception du modèle, à refuser l'œuvre de l'artiste? L'artiste pourra-t-il, de son côté, soutenir qu'il est souverain maître de l'exécution de l'image commandée, juge dernier de la forme, si excentrique soit-elle, sous laquelle il l'a réalisée; que le client, en s'adressant à lui, s'est par avance rapporté à tout ce que son inspiration lui suggérerait, et que le client doit en subir dévotement les caprices, jusqu'à l'incohérence?

La vérité juridique interdit, nous semble-t-il, à l'un et à l'autre des thèses aussi absolues. Ici, comme dans tous les contrats bilatéraux, l'étendue du droit de l'une des parties rencontre sa limite dans le droit de l'autre. Le client, en traitant avec tel artiste, surtout avec un artiste qui, par ses œuvres antérieures, a révélé la caractéristique de son talent, s'en est référé pour une large part au tempérament de l'auteur; il ne peut substituer sa conception personnelle à celle de l'artiste, dans la manière de traiter le modèle proposé. Il devra subir l'interprétation de l'auteur, si l'objet livré est réellement un portrait, une image telle que, suivant les données acquises, il pouvait s'attendre à en recevoir une; si en un mot l'œuvre réunit les éléments principaux (couleur, ligne, contour, ressemblance, appropriation à la destination, etc.) que l'acheteur était autorisé par l'expérience à avoir en vue, en passant la convention.

Quant à l'artiste, il demeure libre de traduire son idée, ses impressions de la façon qui le satisfait le mieux, qui répond au type vers lequel une forte impression et une réflexion attentive ramènent pour lui l'image entreprise et l'*a-priori* qui s'impose à ses déductions esthétiques. Il ne répond de sa réussite que devant sa conscience d'artiste. Mais sa liberté ne va pas jusqu'à l'affranchir totalement des liens du contrat, dans lesquels l'autre partie demeurerait seule embarrassée. Sous couleur d'indépendance, il ne peut faire de son cocontractant un prisonnier.

L'auteur ne saurait imposer au client tout ce qui lui plaira d'imaginer, une esquisse, une ébauche, un essai, pour le motif que personne, hors le créateur d'une œuvre d'art, n'est qualifié pour décider si elle répond à son but. Ce serait alors de la licence; petit malheur, en matière d'art, sans doute, car il faut que les « enfants d'Apollon », ainsi que s'exprimait le grand peintre Meissonier, aient la bride sur le cou, comme les chevaux du dieu! Mais ce serait surtout la méconnaissance du droit de l'autre partie et le commencement de l'injustice; car il ne faut pas oublier que l'on est deux, dans les contrats bilatéraux. Si les éléments normaux du portrait (à l'huile, en pierre, en bronze, etc.) sont défaillants, le client sera autorisé à résister à la tyrannie de l'artiste et à user de la clause résolutoire qui dort au fond de tous les contrats humains « pour le cas où l'une des parties ne satisfera pas à son engagement ».

Qui dira le droit entre l'artiste et le client? Qui mettra le doigt entre l'arbre artistique et l'écorce profane? Mais, la justice, dont le doigt professionnel est endurci à cette périlleuse opération. Assurément, en cette occasion, comme en d'autres, elle ne sera pas à son aise; elle aimerait mieux une besogne moins ingrate. Or, elle est instituée, ni pour notre plaisir, ni pour le sien; mais, pour nous départager, puisque, dans la plupart des cas, le développement aigu de notre personnalité ne nous permet pas d'atteindre à nous seuls la conciliation de notre propre droit avec celui du prochain.

Peut-être, avant de prononcer, s'entourera-t-elle, comme le prêteur à Rome, des réponses des Prudents, c'est-à-dire de l'avis des hommes de l'art, mais elle se réservera le soin de décider par elle-même; et sans se laisser égarer dans les chemins séduisants de théories esthétiques qui la conduiraient hors son domaine, elle trouvera le motif de décider dans la recherche positive de l'intention commune des parties, en passant le contrat dont l'exécution les divise.

On le voit, la question juridique posée par l'affaire de la statue de Balzac touche à une question de principe. Les tribunaux n'auront pas aujourd'hui l'occasion de la trancher, puisque la paix bienfaisante est descendue au milieu des plaideurs prêts à s'élancer pour la lutte. Mais elle renaîtra en quelque occasion : il convenait d'en noter la formule au passage.

Petite chronique

Une Exposition internationale d'affiches artistiques, à laquelle sera jointe l'Histoire de l'affiche à travers les âges, s'ouvrira à Louvain le 11 septembre prochain. Cette Exposition est appelée à un très grand succès, tant à cause du nombre considérable d'adhésions déjà parvenues au comité de Belgique, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Hollande, etc., qu'à raison de la foule d'étrangers que la célèbre kermesse attire chaque année à Louvain. L'Exposition sera ouverte du 11 au 30 septembre. Le comité organisera des fêtes artistiques, auditions musicales, conférences, etc.

Les adhésions peuvent être adressées jusqu'au 30 août au secrétariat général de l'Exposition d'affiches, Société de la Table-Ronde, à Louvain. Les affiches devront parvenir à la même adresse avant le 1er septembre.

Le peintre Walter Crane vient d'être appelé à la direction du *Royal College of Art*, à Kensington (Londres).

L'un des compositeurs anglais les plus estimés de ce temps, sir Alexandre Mackenzie, travaille en ce moment, dit-on, à un opéra dont le sujet et le titre sont, comme celui de M. Carl Goldmark, empruntés au roman célèbre de Charles Dickens, *Le Grillon du foyer*.

La *National Gallery* de Londres, si riche déjà en œuvres de Rembrandt, vient encore d'acquérir deux portraits, grandeur nature, du maître. L'un représente un homme d'âge mûr, plein de vie, à la figure énergique, aux cheveux gris; on suppose que c'est le portrait de Jan Lutman, joaillier d'Anvers. Le second est le portrait d'une femme plus âgée, une œuvre superbe.

Ces tableaux appartenaient à la baronne de Saumarez.

KURSAAL D'OSTENDE

Direction Brunfaut

Concerts symphoniques sous la direction de M. Rinskopf.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel** Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.**

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 36. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 4 Septembre 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS. — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

Notes sur les Primitifs italiens. *Benozzo Gozzoli* (suite). — Ambierle-en-Forez. *Un retable flamand au XVe siècle.* — Lord Byron et le bal de Waterloo. — Petite Chronique.

Notes sur les Primitifs italiens [1].

BENOZZO GOZZOLI

Vers 1458, Gozzoli était à Florence. Pierre de Médicis, fils de Cosme, lui confiait la décoration de la chapelle du palais qui devait être plus tard la propriété des Riccardi. L'endroit était mal éclairé et présentait de grands panneaux réguliers paraissant peu propres à une ornementation esthétique. Benozzo sut en tirer parti avec une adresse rare.

Tout autour de la chapelle il déroula le cortège magnifique des *Rois Mages* en voyage vers l'étable de Bethléem. Et ce fut merveilleux! Les deux côtés de l'autel, où devait se trouver la *Nativité* de Filippo Lippi (actuellement à l'Académie des Beaux-Arts), se pressent des anges en prière. Pour en entourer ainsi le berceau du Sauveur, pour les faire flotter, diaphanes, célestes, sur les nuages, dans l'azur, Benozzo Gozzoli retrouva les sentiments de religieuse ferveur de son maître angélique et la fleur aux parfums mystiques refleurit une fois encore sous ses doigts pieux. Mais les conquêtes techniques, les recherches fiévreuses de ses contemporains lui permirent de donner à cette assemblée séraphique une variété d'attitudes (par exemple, les audacieux raccourcis des chérubins qui planent) et une somptuosité de coloris jusque-là inédits. Pour peindre leurs ailes, leurs souples ailes frémissantes, il déploya toutes les ressources d'une palette prestigieuse; l'ardoise pâli, le vert d'eau, le vieux rose, le rouge-feu, le mauve rosé, le bleu sombre, le vermillon, l'azur, le vert mousse et l'or rutilant, à profusion; certaines sont tachetées ou mouchetées de bizarre façon, d'autres ont des tons changeants; d'autres enfin ocellées comme des plumes de paon; une joie de féerie, un éblouissement de paradis!

Et, vers cette vision, s'avance la seigneuriale cavalcade des Mages. En réalité, il ne s'agit guère d'une interprétation de la légende chrétienne. Entrant résolûment dans la voie ouverte par Gentile da Fabriano et transformant en thème fondamental ce qui n'était qu'un épisode chez son prédécesseur, Benozzo n'a vu, dans un tel sujet, qu'un prétexte à retracer la vie magnifique des princes de son temps. C'est une cour du XVe siècle,

(1) Suite. Voir notre numéro du 21 août dernier.

en voyage ou en chasse, que nous voyons sur les murs de cette chapelle sombre. Il faut quelque temps pour apprécier l'œuvre. Les regards pleins de soleil méridional doivent s'accoutumer à l'obscurité pour saisir les couleurs et les lignes. Que de visiteurs j'ai vus là, le Baedeker à la main, se tordant le cou et écarquillant les yeux, écoutant d'un air indifférent et pressé les explications du gardien qui, dans l'espoir de quelque monnaie, glapit des histoires et vous présente des réflecteurs! Il vaut mieux s'asseoir en une des stalles de marqueterie, s'isoler et songer.

On la voit alors s'animer et revivre, cette existence luxueuse des petits souverains d'Italie au XV^e^ siècle. L'évocation est étonnante de vie, de naturel, de richesse et de beauté. Le milieu où elle surgit, c'est la campagne autour de Florence, telle qu'elle est encore de nos jours, avec ses grands ifs rigides isolés, ses frais bouquets d'arbres, ses accidents de terrain, des chemins comme les sentiers d'un parc; (les rochers seuls restent conventionnels et sont traités en allures d'icebergs); à l'horizon, ce sont des villes hérissées de clochers, ou, sur des hauteurs, des castels aux tours crénelées comme celle du Palais-Vieux. Du fond de l'horizon, dans le calme joyeux d'une promenade de fête, la chevauchée arrive; suivant les détours ou les déclivités de la route, elle apparaît, disparaît, reparaît pour déboucher enfin, opulente et nombreuse. C'est une noble suite de dames, de seigneurs et de pages, en ces somptueuses et fantasques toilettes qu'inventa la coquetterie artiste de l'époque. Ils sont montés sur des mulets agiles et des chevaux fiers que surveillent des serviteurs attentifs. Le plus jeune des rois, coiffé d'un turban miraillé, est superbe d'élégance et de faste sur son destrier blanc au harnais gaufré d'or. Des éphèbes sveltes l'accompagnent, à pied, armés de lances et d'arbalètes. Un chien de chasse trottine à côté de son cheval. D'autres, à l'arrière-plan, escortent un cavalier qui lance un javelot vers un gibier qui fuit. Devant le mage, deux écuyers à cheval, très jeunes, coiffés de roses et vêtus de blancs surplis, portent l'épée du maître et la boîte à encens. Derrière lui, c'est la foule des courtisans; les vieux conseillers aux cheveux blancs, aux visages austères, et les adolescents imberbes, devisant sans souci. Au milieu d'eux, un valet nègre s'avance, ayant en main un arc. Dans le ciel des oiseaux volent...

Plus loin, dans un paysage montueux, c'est une autre étape de la princière caravane. Le plus vieux des rois mages, majestueux vieillard, coiffé lui aussi d'une sorte de turban-diadème, arrête sa fringante mule grise; sur sa robe de velours grenat éclate la blancheur de sa longue barbe frisée. Le précèdent des écuyers graciles, couronnés de roses et naïfs comme des jeunes filles, porteurs de présents. Et près d'eux, sur un cheval très clair qui piaffe, un jouvenceau charmant, presque un enfant, vêtu d'étoffes légères aux tons d'azur pâli, mène en croupe un guépard à la mine féroce. Un autre félin est tenu en laisse par un valet. Tous suivent la foule nombreuse et variée, la foule où de glabres faces énergiques sous les coiffures multiformes et multicolores sourient dans une conversation animée. Et, vers la montagne, des mules et des dromadaires gravissent, chargés de bagages, les sentiers rocailleux...

Mais le plus étonnant peut-être, c'est le troisième mage, celui qui serait, paraît-il, — car presque toutes ces figures sont des portraits, — Michel Paléologue Une couronne d'or, aux pointes constellées de perles et d'escarboucles, garnie de plumes couleur de feu recourbées tout autour du cercle d'or en forme de turban, posée sur ses cheveux noirs, bouclés, constitue la plus riche et la plus extraordinaire coiffure qu'on puisse imaginer. Son teint basané, sa petite barbe qui frise, son regard fixé en avant lui font un aspect pensif et martial. Il est couvert d'une longue tunique, de velours vert mousse frappé d'héraldiques fleurs d'or, plissée, serrée à la taille et bordée de fourrure. Il appuie une main sur son côté et, de l'autre, tient la bride d'apparat de son cheval gris caparaçonné de rouge et d'or.

Enfin, dans un autre panneau exigu, Benozzo a célébré la campagne en dessinant dans un paysage aride un bœuf et deux pâtres nonchalants, le tout d'une si noble simplicité que cette composition célèbre, admirable comme synthèse décorative, a pu être donnée comme un modèle et que des artistes comme Puvis de Chavannes n'ont pas dédaigné d'y puiser des inspirations.

Ah! combien paraissent absurdes, en présence d'une pareille œuvre d'ensemble, les classifications et les systèmes pédants. Dites-moi, je vous prie, Messieurs de l'art chrétien, ce que Benozzo a perdu à délaisser les légendes pieuses pour décrire la beauté des spectacles profanes qu'il voyait tous les jours? Dites-moi, d'autre part, Messieurs des Académies et des professorats, ce qu'il manquait à Benozzo pour être un décorateur parfait? Dites-moi pourquoi vous persistez à appeler Renaissance le XVI^e^ siècle, où l'art commence en réalité à remourir? Sans doute, Benozzo se souciait peu de draper ses figures à l'antique, mais pourquoi faut-il donc voir la nature à travers Raphaël ou un marbre grec? La grande époque, celle où surgirent, en floraison miraculeuse, plus d'artistes originaux qu'en aucun temps, c'est le XV^e^ siècle. Et si ces artistes furent si grands, c'est précisément parce qu'une fois en possession de la technique de leur art, ils ne songèrent à imiter personne; et sans souci d'être des gens de progrès ou des attardés, ils ouvrirent les yeux au spectacle de la vie et, simplement, ils laissèrent chanter leur cœur.

La vie, comme Benozzo la sent vivement, et comme il l'aime! Quelle animation dans ces groupes, quelle vérité dans ces mouvements, quelle expression dans ces

portraits! Tout cela est rien qu'en surface et peu compliqué, assurément; cette peinture n'a pas les dessous profonds des Botticelli ou des Léonard. Mais elle ne cherche pas à signifier autre chose que la vie même, que la promenade somptueuse et pittoresque de gens heureux d'être ainsi: vivants, somptueux et pittoresques, et c'est pourquoi la vie animale a tant de place dans cette œuvre. Ils sont aussi vivants, somptueux et pittoresques, les chevaux, les chiens, les guépards, les dromadaires, les faucons et les paons! Benozzo les connaît et en exprime, en maître, l'allure décorative; Pisanello seul avait montré, pour les bêtes, une affection aussi artiste, aussi habile à en découvrir les aspects de noblesse et de beauté.

JULES DESTRÉE

(*A suivre.*)

AMBIERLE-EN-FOREZ

Un retable flamand du XV^e^ siècle.

Ah! la jolie région que celle du Roannais, peu connue des touristes, ignorée de nous-même jusqu'en ces derniers jours malgré la persistance avec laquelle, depuis vingt ans, en chasseur obstiné, nous guettons, forçons au gîte, traquons et poursuivons dans les contrées les moins explorées le précieux gibier des souvenirs d'art et d'archéologie.

Un concours international de musique nous amena, au courant d'août, dans la Loire. Concours peu ordinaire, puisqu'au nombre des jurés chargés de la répartition des récompenses figuraient les compositeurs Pierre de Bréville, Louis de Serres et l'Ouvreuse du Cirque d'Été elle-même, qui avait laissé à Uriage son traditionnel bonnet à rubans roses pour revêtir l'habit noir de rigueur et se coiffer d'un haut-de-forme dont la température roannaise (35 degrés à l'ombre) a dû lui faire paraître le port plutôt malaisé. Ce haut-de-forme, dont les bords plats, graphiquement décrits par José Engel et chantés par Camille Mauclair dans le *Soleil des morts*, appartiennent à l'histoire, n'a d'ailleurs pas fait le voyage de retour.

J'ai gardé pour la fin le nom du président du jury, qui n'était autre que l'auteur de *Fervaal* et de *Wallenstein*, Vincent d'Indy.

Le programme du tournoi embrassait, outre les habituels orphéons et les inévitables fanfares, des concours d'orchestres, de quatuors, d'instrumentistes et de chanteurs. C'est dire qu'il échappait à la banalité coutumière. Durant ces journées de fêtes, dans la petite ville pavoisée, enguirlandée, fleurie, illuminée le jour par un radieux soleil et jusque bien avant dans la nuit par l'éclat des pyrotechnies reflétées par le miroir de la Loire, on pouvait, sans trop d'effort, se reporter aux époques légendaires des défis mélodiques. La pensée évoquait une Wartburg modernisée, un Nuremberg dont le cadre seul avait subi la transformation imposée par la civilisation contemporaine. Même allégresse, d'ailleurs, même affluence et même enthousiasme que lorsque Walter de Stolzing disputa à Sixtus Beckmesser la palme d'or, bien que nulle Eva ne posât, cette fois, la couronne sur le front du vainqueur. Les Maîtres, ce furent, au lieu de cordonniers, d'orfèvres et de fourreurs, d'aimables avocats, des avoués, un notaire, un greffier du tribunal de commerce, convaincus que la dignité de la robe n'est nullement incompatible avec le culte de l'art. Et Dieu sait si nous partageons leur avis! Mais plus modeste ou plus avisé que son collègue d'il y a trois siècles, le greffier ne prit point part — pas même comme marqueur — au concours, se bornant à en règler, avec une fiévreuse activité, toutes les dispositions.

Voici exhalés les derniers accords cuivrés des saxophones et des trombones; les sociétés chorales ont emporté, au bruit des acclamations, leurs triomphales bannières chargées de médailles nouvelles; la *Symphonie de Turare* et celle de *Saint-Chamond*, le *Quatuor de Saint-Étienne*, les sociétés de fifres, de trompettes, de trompes de chasse, de mandolines et de mandoles ont refermé les étuis de leurs instruments, promettant de les rouvrir à Roanne pour le prochain concours, dans dix ans! La cordialité de nos hôtes n'entend pas être satisfaite des réceptions officielles et individuelles qui nous ont été prodiguées. Elle nous convie à visiter, sous la conduite de l'érudit conservateur du musée de Roanne, M. Joseph Déchelette, quelques-uns des trésors qui foisonnent en Forez. Une pleine journée est consacrée à cette excursion. C'est peu pour tout voir, et force nous est de différer la visite de Charlieu, qui renferme des merveilles architecturales, et celle de l'antique abbaye de la Bénisson-Dieu. Le temps restreint dont nous disposons est suffisant, toutefois, pour nous faire embrasser d'un regard les vestiges historiques les plus voisins de Roanne et nous faire entrevoir l'intérêt d'un séjour prolongé sur cette terre fleurie de belles architectures, peuplée d'œuvres d'art de haut prix.

C'est, d'abord, le château de Boisy qui dresse dans la verdure ses poivrières, ses tours en encorbellement, l'élégance de ses fleurons flamboyants, de ses corbeaux de pierre et des écussons qui perpétuent, encastrés dans l'épaisseur des murailles, le souvenir de Jacques Cœur, qui le fit bâtir, et celui du connétable Guillaume Gouffier, l'un de ses possesseurs. La cour d'honneur est un spécimen parfait, intégralement conservé, de l'architecture civile de la seconde moitié du XV^e^ siècle. Des peintures malencontreuses, un ameublement digne d'un bourgeois du Marais déshonorent malheureusement les appartements de cette demeure seigneuriale, à classer parmi les monuments historiques les plus remarquables de la France.

C'est, ensuite, sur les premiers vallonnements des coteaux qui ferment l'horizon de la plaine roannaise à l'ouest, les ruines du manoir de Saint-André d'Apchon sur la façade duquel des médaillons de pierre, de l'époque de la Renaissance, attestent un souci d'art distingué et fastueux, tandis que les toitures à mosaïques de couleurs en tuiles émaillées, d'un effet décoratif original, révèlent l'existence dans le Roannais, à une époque reculée, de céramistes habiles dont le temps a respecté l'œuvre consciencieux.

L'illustre maison forézienne des d'Albon-Saint-André a, vers le milieu du XVI^e^ siècle, doté l'église paroissiale du village de vitraux qui offrent un intérêt artistique considérable. L'harmonie du coloris, la sûreté du trait et la finesse de modelé témoignent d'un art accompli, servi par des procédés d'exécution irréprochables. « La technique de la peinture sur verre, dit M. Déchelette dans une notice qu'il consacre aux *Vitraux et carrelages en Forez*, y atteint un degré de perfection qui n'a pas été dépassé. » Nous aurons toujours sous les yeux les portraits des donateurs, Jean et Gui d'Albon, figurés en manteau de cérémonie sur la maîtresse-

vitre, agenouillés devant la Crucifixion qui forme le sujet de la composition centrale du sanctuaire. L'art du portraitiste égale, dans ces superbes spécimens de la peinture translucide, le goût impeccable du décorateur. L'expression des physionomies, la ferveur de l'attitude, la noblesse du geste sont d'un maître. Comme c'est le cas pour la plupart des chefs-d'œuvre du moyen-âge et de la Renaissance, l'histoire a malheureusement négligé de nous transmettre le nom de l'auteur de ces belles verrières que M. Léon Palustre a qualifiées avec raison « la perle du Forez ».

Nous devions éprouver à Ambierle, but final de cette attrayante excursion qui unissait aux séductions de l'art le charme d'un paysage riant, aux lignes adoucies, aux colorations blondes, aux arrière-plans estompés par la brume légère et soyeuse de la Loire, les plus émouvantes jouissances de notre pèlerinage. Ambierle s'érige, dans le canton de Saint-Haon-le-Châtel, parmi les vignes et les cultures, sur la pente d'une colline d'où la vue s'étend par-dessus une mer de verdure et de moissons jusqu'aux renflements lointains qui ourlent la Saône. Un pieux commendataire, de race illustre, Antoine de Balzac d'Entragues, prieur de la communauté bénédictine d'Ambierle dont les origines reculées s'enveloppent de ténèbres, prit à cœur, vers la fin du XV^e^ siècle, de reconstruire de ses deniers l'église qu'un incendie avait, dit-on, détruite pendant la guerre des Anglais. Et bien que promu à l'évêché de Die en 1474, à celui de Valence en 1475, il continua de résider à Ambierle jusqu'à sa mort, survenue en 1491. Grâce à sa munificence, le Roannais possède un des plus purs spécimens de l'architecture religieuse gothique qui nous aient été légués. La hauteur inusitée du vaisseau, la sveltesse des baies du chevet, divisées verticalement par des meneaux d'un seul jet que ne barre aucune traverse, la sévère beauté des piliers fasciculés qui portent les voûtes des trois nefs, la variété des chapiteaux dont les motifs décoratifs sont empruntés à la flore du pays, l'élégance des fenêtres épanouies au sommet en fleurs de lys, l'harmonie des proportions, le choix des matériaux, font de Saint-Martin d'Ambierle un véritable joyau architectural. Des stalles en bois de chêne sculpté, une admirable suite de vitraux portant tous, au pied des saintes effigies qu'ils évoquent en émaux fulgurants, l'écusson armorié d'Antoine de Balzac, et — chef-d'œuvre le plus précieux de cette royale décoration — un retable flamand du XV^e^ siècle composé de sculptures et de panneaux peints complètent la parure de l'édifice.

Les vitraux mériteraient à eux seuls l'examen le plus attentif. Ils forment une longue théorie de pieux personnages effigiés en grandeur naturelle avec les attributs qui les désignent à la vénération des fidèles : tiares et mitres, diadèmes fleurdelysés, crosses épiscopales, palmes et instruments de martyre. Chaque figure, solennelle et grave, traitée dans un style à la fois mystique et réaliste, se détache sur une tenture d'aspect oriental aux ramages et aux tons infiniment variés, derrière laquelle s'épanouissent les dentelles d'une architecture délicatement ornementée. La pourpre cardinalice côtoie la dalmatique violette des évêques; les chasubles de soie blanche tranchent parmi les chapes bleues des docteurs de l'Eglise latine; les camails d'hermine, les pourpoints verts, les manteaux amarante se mêlent aux armures d'acier, aux orfrois, aux satins brochés et lamés d'argent. Déployé sur les deux faces latérales du monument, le lent cortège, dans lequel on reconnaît les saints les plus honorés dans le diocèse : saint Vincent, saint Félix de Valence, saint Fortunat, saint Apollinaire, saint Ferréol, saint Achillée, saint Julien de Brioude, paraît former une garde d'honneur au sujet central, la Crucifixion, l'œuvre maîtresse de cette vaste composition, et l'original du vitrail que nous rencontrâmes précédemment à Saint-André d'Apchon.

L'artiste inconnu qui exécuta pour l'église d'Ambierle cette vitrerie magnifique a concentré dans la scène du Golgotha toute la ferveur de son inspiration. Le groupe formé par le divin supplicié, au corps émacié et sanglant, par la Vierge en pleurs et par l'apôtre saint Jean résigné, est empreint d'un profond sentiment religieux, d'une spiritualité céleste.

Au-dessous de cet ouvrage, l'image de saint Antoine en robe de moine, sous un dais de velours cramoisi, avère une mâle énergie. A l'encontre des autres membres du dévotieux cortège, tous glabres, l'ermite porte une barbe abondante. A la vie qui l'anime, aux traits virils de son visage, il est aisé de reconnaître en cette icone un portrait que la nuance violette du manteau et de la pèlerine, évocatrice de la dignité épiscopale, et la place spéciale qu'il occupe dans le voisinage immédiat du Christ font augurer celui d'Antoine de Balzac d'Entragues lui-même, dont l'âme transfusée en une éblouissante panégyrie préside depuis quatre cents ans aux divins offices célébrés dans l'édifice qu'il a construit.

L'objet d'art le plus attachant que possède l'église d'Ambierle, celui qui, plus que tout autre, sollicitait notre impatiente curiosité, est le retable flamand que légua à l'église, en 1476, messire Michel de Chaugy, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Il se compose de trois compartiments en bois de noyer mesurant ensemble 2^m^80 de largeur sur 2^m^40 de hauteur, dans lesquels un tailleur d'images a sculpté en ronde bosse, avec une naïveté qui n'exclut pas l'expression et la grâce, sept des principales scènes de la Passion. Au centre, le Calvaire. A droite et à gauche, en des niches finement ouvragées, sous des arcatures ornées de fleurons et de pinacles rehaussés de nielles d'or, le Baiser de Judas, le Couronnement d'épines, la Flagellation, la Descente de croix, la Déposition, la Résurrection. D'innombrables personnages, dont la plupart gardent des traces de peinture et de dorure, prennent part à la composition des groupes, dont l'ordonnance est habile et variée.

Deux grands volets, peints sur les deux faces, et divisés chacun en deux panneaux réunis par des charnières, se replient sur cette efflorescente sculpture. Dans le haut, deux volets de petites dimensions, également peints à l'extérieur et à l'intérieur, complètent le dispositif.

Les peintures des volets inférieurs, d'une conservation parfaite, donnent à l'œuvre sa haute valeur d'art. Dans un paysage des Flandres peuplé de tours, d'églises, de maisons à redans et de donjons, le donateur, Michel de Chaugy, sa femme, Laurette de Jaucourt, son père, Jean de Chaugy, et sa mère, Guillemette de Montagu, sont représentés agenouillés sur des prie-Dieu recouverts de coussins et de parements brodés d'écussons. Chacun d'eux est accompagné de son patron : saint Michel, saint Laurent, saint Jean-Baptiste et saint Guillaume. Ils assistent, attentifs et immobiles, les mains jointes ou tenant un livre ouvert, aux scènes de la Passion qui se déroulent devant eux.

Par l'expression recueillie des figures, par la sévère beauté des attitudes, par l'harmonie des colorations, qui épuisent toute la gamme des nuances depuis les délicatesses des blancs liliaux et des gris-cendre jusqu'aux sonorités puissantes des pourpres et

des indigos, le polyptyque d'Ambierle se classe parmi les purs chefs-d'œuvre de l'époque gothique. En particulier la figure pensive de saint Guillaume, celle de saint Michel, étincelante dans son armure d'or, une mélancolique et douce créature aux doigts fuselés, vêtue d'azur et coiffée du béguin à pointes que portaient les femmes de nos Flandres au XVe siècle, décèlent la main d'un maître de premier ordre, probablement celle de Roger Van der Weyden.

L'hypothèse de cette attribution, fondée sur des analogies de style et de sentiment, trouve sa justification dans le fait que Michel de Chaugy fut mis en rapport avec le maître flamand pour le service du duc de Bourgogne, qui fit, on le sait, d'importantes commandes aux artistes des Flandres. De plus, il existe, dit-on, des affinités entre le retable d'Ambierle et le polyptyque de l'hôpital de Beaune, œuvre authentique et célèbre de Van der Weyden.

La peinture extérieure des volets, exécutée en grisaille et reproduisant des statuettes de saints et d'anges, est de beaucoup inférieure aux quatre portraits que nous venons de décrire. Sans doute le maître aura-t-il laissé à quelque élève le soin de décorer cette partie accessoire du retable.

Telle est, sommairement décrite, l'œuvre remarquable qui fait briller dans un village solitaire du centre de la France, loin des musées, hors de la tournée habituelle des excursionnistes, un rayon de la gloire des maîtres flamands. Il nous a paru intéressant de le signaler à ceux que rien de ce qui touche à l'histoire de l'art, et en particulier de notre art, ne laisse indifférents. Il se mêle à des découvertes de ce genre un peu de fierté patriotique, réveillée malgré nous lorsque nous nous sentons hors des frontières du pays. A Roanne, il est vrai, l'amabilité de nos hôtes nous l'avait fait oublier.

OCTAVE MAUS

Tencin, août 1898.

LORD BYRON ET LE BAL DE WATERLOO

... Les savants découvrent, les chefs d'armée agissent, les poètes seuls sont capables d'immortaliser les découvertes et les événements.

CLAUDE BERNARD

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Ma communication sur le *Bal de Waterloo*, insérée dans le numéro du 31 juillet dernier (p. 245) de votre brillante revue, m'a valu un certain nombre de lettres. De l'une d'elles, j'extrais la question suivante : « D'où est née la légende de la fête de la duchesse de Richmond? » Dans une autre on me dit : « Vous citez un vers du *Childe Harold* de Lord Byron. C'est insuffisant pour la plupart de vos lecteurs, sinon pour tous, car aujourd'hui il est difficile de trouver en librairie les œuvres du poète anglais, non réimprimées depuis longtemps en français. Il est surtout impossible de se procurer séparément le poème fameux dont vous parlez. Si son illustre auteur y a décrit plus longuement le bal de Waterloo, vous rendriez service à la curiosité de beaucoup de personnes, attirées par ces grands souvenirs, en reproduisant en entier le passage de *Childe Harold* que vous signalez. »

Émile de Girardin a écrit que le journaliste était un soldat en marche, toujours prêt à combattre. Gambetta a dit, dans une de ses puissantes improvisations, qu'un journal était comme un professeur ne prenant jamais de vacances, toujours disposé à instruire les masses. En vertu de ces deux aphorismes célèbres, je vous demande de m'accorder encore un peu de place pour répondre aux deux questions formulées plus haut. Elles me semblent d'ailleurs légitimes, et mon nouvel apport complétera l'étude que vous avez publiée.

C'est Lord Byron qui a donné naissance à cette suggestive légende du Bal de Waterloo. Elle emprunte tout son intérêt au sang-froid de Wellington, vainqueur de Napoléon, non point par son habileté stratégique, mais parce qu'il sut persister, résister indéfiniment, ne pas désespérer. Il est certain que cette fête, à laquelle assiste, impassible et muet, le duc de Fer (*Iron Duke*), à l'instant suprême où va se dénouer la plus terrible tragédie des temps modernes, est un exemple de fermeté d'âme comparable seulement avec ceux de l'antiquité. Mais, sans Byron, la postérité n'en aurait peut-être rien su. Pour tirer ce fait de l'oubli, il a fallu qu'un poète de génie se trouva là, à point nommé, pour lui donner l'immortalité dans des vers de toute beauté.

Lorsque Lord Byron, âgé de vingt-huit ans, fuyant pour la seconde fois l'Angleterre qu'il ne devait plus revoir, débarqua à Bruxelles le 23 mars 1816, attiré par la catastrophe de 1815, il fut violemment ému par la majesté des lieux et le caractère tragique des événements qui venaient de s'y passer. Il demeura plus de trois mois en Belgique (1), visitant Bruxelles, Waterloo, la forêt de Soignes. C'est donc dans le contact direct avec la nature et les hommes qu'il puisa l'inspiration, si pleine de magnificence, qui anime tout le chant troisième de *Childe Harold*. C'est le plus beau des quatre chants constituant ce poème, qui est lui-même, sans contredit, le chef-d'œuvre de Lord Byron. C'est donc un glorieux souvenir littéraire pour la Belgique. Voici, au reste, en quels termes saisissants un témoin oculaire, le compagnon même du grand poète, a raconté sa première visite au champ de bataille de Waterloo :

« Le temps était rayonnant, mais l'humeur du poète était sombre et la conversation languit durant la traversée de l'épaisse forêt de Soignes. Comme on m'avait laissé le soin de décider par quel point nous commencerions notre inspection du champ de bataille, je donnai ordre à notre postillon d'aller droit au Mont-Saint-Jean, sans s'arrêter au village de Waterloo. Nous arrivâmes aux Monuments. Lord Byron promena ses regards pendant près de cinq minutes sans prononcer une syllabe. Enfin, se tournant de mon côté : « Il n'y a point ici de désappointement pour moi », me dit-il. « J'ai vu la plaine de Marathon. Celle-ci est aussi belle. »

A Bruxelles, lord Byron fut reçu par la duchesse de Richmond et ses deux filles, les futures Ladies Louisa Tighe et Georgina de Ros. Ces dames lui racontèrent la soirée du 15 juin 1815, lui montrèrent la salle de réception de leur villa. Rentré chez lui, Harold — je veux diron Byron — prit la plume et écrivit les sept stances suivantes qui ont perpétué à jamais ces souvenirs.

I

On entendait le bruit d'une fête de nuit. La capitale des Belges avait rassemblé sa noblesse et ses belles dans des appartements resplendissants de lumière. Les cœurs de la beauté et ceux des braves palpitaient pour le bonheur ; et lorsque la musique faisait entendre

(1) Ne trouvant pas de place libre à l'hôtel alors situé sur l'emplacement de la Grande-Harmonie, il prit en location un appartement rue Ducale, au n° 51. C'est là qu'il écrivit le troisième chant de *Childe Harold*. (N. D. L. R.)

ses voluptueux accords, les yeux animés par l'amour échangeaient de tendres regards, la gaieté épanouissait tous les visages, comme au son d'une cloche d'une noce. Mais silence! Une rumeur sinistre retentit tout à coup comme le glas de funérailles.

II

N'avez vous rien entendu? — Non, ce n'est que le souffle du vent ou le roulement d'un char sur le pavé de la ville. Continuons la danse; que rien n'interrompe la joie, oublions le sommeil. La jeunesse et le plaisir s'unissent pour chasser les heures aux pieds légers... Mais silence! le bruit sourd et lointain retentit encore, comme si les nuages en répétaient l'écho... Il s'approche de ces lieux, et le son en est plus distinct et plus terrible. Aux armes! Aux armes! C'est la voix tonnante du bronze des batailles.

III

Le malheureux prince de Brunswick était assis dans l'embrasure d'une croisée de la haute salle; le premier, au milieu de la fête, il entendit ce bruit terrible, avec le pressentiment du trépas : « C'est la bataille qu'on engage », s'écria-t-il. On sourit, mais son cœur ne se trompait pas. Il reconnut trop bien le coup mortel qui avait étendu son père sur un linceul sanglant (*à Iéna*), et qui appelait une vengeance que le sang pouvait seul assouvir. *Il* s'élance, vole au combat et tombe au premier rang (*aux Quatre-Bras*).

IV

On va et on vient en tumulte; tous les yeux répandent des larmes; la beauté timide est saisie d'effroi; une pâleur mortelle a succédé aux vives couleurs qui naguère animaient ses joues, pendant que l'amour lui prodiguait de douces louanges. Au milieu des soupirs étouffés, on se répète un court et douloureux adieu. Hélas! c'est le dernier peut-être! *Qui* peut dire aux fiancés si *jamais ils se reverront*, lorsqu'une aurore si funeste succède à une nuit si délicieuse.

V

Les guerriers se hâtent de monter à cheval, les escadrons se forment et volent au champ de bataille avec une ardeur impétueuse. Les caissons d'artillerie roulent avec fracas; le canon ne cesse de se faire entendre dans le lointain, et dans la ville le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé. Cependant les habitants se rassemblent; consternés et la pâleur sur les lèvres, ils se disent à demi-voix : « C'est l'ennemi! Il arrive! Il approche! »

VI

La grande forêt (*de Soignes*) balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyants. Les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au combat. Hélas! avant que l'astre du jour ait fourni sa carrière, ils seront foulés aux pieds comme le gazon qui disparaît en ce moment sous leurs pas. Hélas! il les couvrira à son tour de sa verdure, lorsque ces bataillons, brûlant de courage et d'espoir, seront renversés sur la terre et glacés du froid de la mort.

VII

La veille encore, brillants de jeunesse, ils ne songeaient qu'à jouir de la fête et à conquérir les faveurs des belles. L'écho de la nuit répète soudain le signal de la bataille; le matin les voit se revêtir de leurs armes; le jour éclaire leurs escadrons, opposant à l'ennemi un front redoutable. Mais l'orage éclate enfin et la terre est jonchée de leurs cadavres amoncelés; le cavalier et son coursier fidèle, l'ami et l'ennemi sont réunis dans de sanglantes funérailles!

Tel est l'émouvant récit, fait par un grand poète, de la soirée devenue fameuse pour toujours du jeudi 15 juin 1815, à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond. Au souvenir consacré au duc de Brunswick qui devait être tué le lendemain aux Quatre-Bras, il faut ajouter ce détail historique, omis par Byron. Cet infortuné prince tenait sur ses genoux un bel adolescent blond, nommé Eugène de Ligne, né en 1804, déjà orphelin de son père, le prince Louis de Ligne, mort en 1813, mais ayant encore son aïeul, l'illustre et spirituel prince Charles-Joseph de Ligne. A la terrible nouvelle qu'on apportait, le duc de Brunswick se leva brusquement et laissa tomber sur le parquet le prince. Devenu ambassadeur de Belgique à Pétersbourg, puis à Paris, élu plus tard président de votre Sénat, le prince Eugène de Ligne aimait à relater cette chute, — la seule, disait-il, qu'il eût faite de sa vie.

La traduction française des stances du *Pèlerinage de Childe Harold*, transcrites plus haut, est celle faite par M. de Chastopalli, en 1820, revue par Amédée Pichot, en 1838. Elle passe pour classique et exacte, mais elle manque de force. C'est dans le texte original même qu'il faudrait lire la description de Byron. Les expressions y sont énergiques, colorées, les vers éclatent comme des fanfares. La prose que je vous donne est bien pâle en comparaison. D'ailleurs, est-ce qu'on peut traduire les poètes? Il faut les lire dans leur langue. Les traductions sont toujours exécrables. Rien ne se traduit. Je suis resté de l'avis de l'excellent professeur d'anglais que j'ai eu au collège Sainte-Barbe, à Paris. Il nous faisait lire à haute voix Shakespeare et Milton, en essayant après de nous les traduire. Mais en présence de la difficulté, il nous disait : *Je vais traduire par gestes, peindre dans l'air, regardez-moi!* Et en effet, quand il ne pouvait pas nous trouver une expression équivalente, un peu satisfaisante, il faisait un geste infiniment plus éloquent que sa parole. D'ailleurs, c'est un sentiment que vous devez bien comprendre, vous qui êtes un des maîtres du barreau et de la tribune parlementaire. Comme tous les grands orateurs, il vous arrive fréquemment de traduire par un geste final, plus vigoureux que le Verbe, l'émotion de votre âme, l'impression de votre cerveau. Je n'ai donc pas besoin de m'étendre plus longuement sur l'inéluctable infériorité des traductions. Elles sont nécessaires, mais insuffisantes. Il faut donc se donner la peine d'apprendre les langues, si l'on veut pénétrer dans la splendeur intime des poètes de tous les temps et de tous les dialectes.

GEORGES BARRAL.

PETITE CHRONIQUE

Voici le tableau complet du personnel engagé par MM. Stoumon et Calabrési, directeurs du théâtre de la Monnaie :

Chefs de service : MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; F. Ruhlmann, chef d'orchestre; Almans, régisseur général; Léon Herbaut, régisseur; Laffont, maître de ballet; De Tondeur, régisseur du ballet; Louis Maes, R. Moulaert, Nicolay, pianistes-accompagnateurs; Louis Barwolf, bibliothécaires; Sommerlinck, bibliothécaire adjoint; Bullens chef de la comptabilité; Feignaert, costumier.

Ténors : MM. Imbart de la Tour, Scaremberg, Isouard, Maurice Cazeneuve, Caisso, Disy, Leclercq, Gillon.

Barytons : MM. Seguin, Decléry, Dufranne, Gilibert, Danse.

Basses : MM. Journet, Arthus, Kainscop, Danlée, Verheyden.

Artistes du chant : Mmes Landouzy, Thérèse Ganne, Elise Kutscherra, de Nys, Charlotte Wyns, Domenech, Lydia Ylla, Marguerite Claessens, Salmon, J. Milcamps, J. Maubourg, Packbiers, Gottrand, Mercier, Bélia.

Coryphées : Mmes Piton, Patrice, Lebon, Aubin; MM. Van Acker, Deville, Van Brempt, Vanderlinden, Krier, Fontaine, Roulet.

Artistes de la danse : Mmes Yvonne Dethul, Antoinette Porro, Marguerite Vincent, Jeanne Dierick, E. Zumpichell; MM. Laffont, De Tondeur et J. Duchamps.

Huit coryphées. Trente-deux danseuses. Douze danseurs.

Le Musée d'Ixelles, dont nous avons parlé récemment (1), vient de s'accroître d'un tableau exécuté en collaboration par le paysagiste Roffiaen et le peintre animalier Van de Vin. L'œuvre, intitulée *Le Bac*, a été offerte au Musée par M. Roffiaen, frère de l'artiste défunt.

La date fixée pour la remise des projets destinés au concours pour la décoration picturale de deux salles de l'hôtel communal de Schaerbeek est prorogée jusqu'au 1er octobre prochain.

On nous écrit d'Aix-les-Bains (Savoie) :

Un nouveau théâtre « à l'instar de Bayreuth » ! C'est la direction du Cercle qui le fait construire sur les plans, très ingénieusement conçus, de M. Eustache, prix de Rome des concours d'architecture. Celui-ci est allé étudier l'installation du théâtre Wagner et en a appliqué à la construction de la salle de spectacle d'Aix, *mutatis mutandis*, les principales dispositions : orchestre invisible, dégagements nombreux permettant d'évacuer la salle en quelques instants, fauteuils étagés en amphithéâtre, etc. Il y aura douze cents places assises. La scène et ses dépendances sont entièrement achevées; la salle sera construite au cours de l'hiver et du printemps, et l'inauguration aura lieu au début de la prochaine saison.

La salle actuelle, qui ne peut contenir que six cents spectateurs, serait devenue tout à fait insuffisante pour satisfaire la sympathique curiosité du public qu'attirent en foule au Cercle les artistiques initiatives de son *manager*, M. Gandrey, aidé de la précieuse collaboration de l'excellent chef d'orchestre Léon Jehin. Indépendamment des ouvrages du répertoire courant, MM. Gandrey et Jehin ont réalisé le tour de force de faire interpréter cette année, malgré l'exiguité de la scène, des drames lyriques de large envergure : *Samson et Dalila*, *Tristan et Yseult*, *Lohengrin*. La troupe de grand opéra et d'opéra comique est, d'ailleurs, formée d'artistes de premier ordre, parmi lesquels Mmes Deschamps-Jehin, Bréjean-Gravière, Eyreams, MM. Henri Albers (de Covent-Garden), Hyacinthe (de l'Opéra-Comique), etc. D'autre part, les soirées de comédie sont très suivies. Mmes Suzanne Munte et Pazza-Montlouis, MM. Albert Mayer, Montlouis et Matrat s'y font particulièrement applaudir. Nous avons assisté dimanche dernier à une représentation de l'*Arlésienne*, qui a reçu une interprétation, une mise en scène et un commentaire orchestral et choral également irréprochables.

Les grands concerts symphoniques, dont les programmes se composent des principales œuvres classiques et modernes : symphonies de Beethoven et de Mozart, fragments de R. Wagner, etc., sont dirigés par M. Jehin. M. Ruhlmann — un autre musicien belge, l'un des élèves les plus distingués de M. Guidé, que la direction de la Monnaie vient de s'attacher en qualité de second chef d'orchestre — conduit avec autorité un double Septuor instrumental qui donne dans le hall d'attrayantes matinées musicales. Enfin, dans la salle des fêtes, le Septuor de M. Gandolfo alterne avec le Quatuor Lemaître, Néri, Zavattaro, Hasselmans, dont les séances de musique de chambre sont fort appréciées.

C'est, on le voit, au Cercle d'Aix, dans l'admirable décor des montagnes de la Savoie, sur les rives du lac d'azur chanté par Lamartine, que la Musique a fixé sa résidence d'été.

On nous écrit de Lyon :

Une intéressante tentative de décentralisation artistique nous promet, à partir d'octobre, une campagne musicale exceptionnelle. MM. Joseph Jemain, professeur au Conservatoire, et Mirande, compositeur de musique et l'un des critiques les plus autorisés de Lyon, s'occupent de constituer, avec l'appui de la ville et de nombreux souscripteurs, un orchestre permanent à l'aide duquel ils donneront tous les dimanches, pendant la saison d'hiver, un concert symphonique consacré à l'audition des œuvres classiques et modernes. De même que les orchestres Lamoureux et Colonne, l'orchestre de MM. Jemain et Mirande sera composé d'artistes choisis en dehors du personnel des théâtres afin qu'il puisse consacrer tout son temps aux répétitions et que les exécutions aient lieu avec la plus grande régularité. Il sera engagé pour toute la saison, qui sera de six mois. Le capital de cette artistique association, fixé provisoirement à cinquante mille francs, est presque entièrement souscrit.

Cette audacieuse initiative est faite pour réjouir particulièrement ceux qui savent combien Lyon était, jusqu'ici, réfractaire au mouvement musical. Elle aura de plus l'avantage d'offrir un emploi rémunéré aux instrumentistes qui, au sortir des conservatoires, sont souvent fort en peine d'utiliser leur talent et se rabattent, faute de mieux, sur les petits théâtres et les cafés-concerts. Nous savons que les organisateurs ont l'intention de faire appel aux jeunes artistes belges, aux archets surtout dont la réputation est solidement établie en France.

Le Collège international de musique de Londres met au concours la composition d'un quintette pour violon, clarinette, cor, violoncelle et piano. Une prime de 20 livres (500 francs) sera remise à l'auteur de l'œuvre couronnée. S'adresser pour renseignements à M. York Trotter, Prince's Street, Cavendish Square, Londres.

Une louable tentative d'art a été faite à Béziers (Hérault). Cette antique cité, qui possède plusieurs monuments élevés sous Tibère, a fait construire des arènes qui, par leurs dispositions grandioses et leur étendue, forment le cadre rêvé pour la représentation d'une tragédie lyrique à la mode antique. *Déjanire*, de MM. Saint-Saëns et Gallet, fut choisie à cet effet; la représentation de cette œuvre eut lieu dimanche dernier, devant dix mille spectateurs, et obtint un succès triomphal.

Les travaux de décoration intérieure du Panthéon, dit le *Journal des Artistes*, seront probablement terminés dans les premiers mois de 1899. Il ne reste plus, pour achever la décoration totale du monument, qu'à terminer l'œuvre confiée à Puvis de Chavannes à la mort de Meissonier. Le sujet couvrira les quatre panneaux encore nus qui font face à la *Mort de sainte Geneviève*, par Jean-Paul Laurens. Un de ces panneaux est terminé et sera sous peu marouflé sur le mur. A la fin de l'année, la partie du monument où était située la chapelle de sainte Geneviève, avant la désaffectation du Panthéon sera décorée de quatre sujets allégoriques, dont la composition est l'œuvre de Ferdinand Humbert. Chacun de ces sujets est traité dans un panneau de 5 mètres, surmonté d'un panneau plus petit de 2m50, où l'artiste a exécuté une scène complétant l'idée maîtresse Les quatres sujets sont : *L'Idée de divinité* et *l'Idée de consolation* comme conséquence; *la Famille* et *la Prospérité; la Patrie* et *la Victoire*, enfin *l'Humanité et le Dévouement* avec *l'Amour de l'humanité* au panneau supérieur.

(1) Voir l'*Art moderne* du 31 juillet dernier.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

KURSAAL D'OSTENDE

DIRECTION BRUNFAUT

Concerts symphoniques sous la direction de M. RINSKOPF.

DESCENDEZ AU
Westend' Hôtel
Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge. il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS ITALIENS. *Benozzo Gozzoli* (suite et fin). — EXPOSITION DU CERCLE « LABEUR ». — UNE STATUE DE MADONE, AU SART (LIÉGE). — LA RÉOUVERTURE DES THÉATRES. *La Monnaie. Le Parc. Les Galeries. L'Alcazar.* — EN PROVINCE. — MORT DE STÉPHANE MALLARMÉ. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs italiens.

BENOZZO GOZZOLI [1]

Après Montefalco, après Florence, San-Gimignano est la troisième étape de cette laborieuse carrière. Pise, on le sait, fut la dernière. San-Gimignano est une des plus curieuses petites villes de l'Italie. Elle se dresse sur une haute colline, entre Florence et Sienne, loin des chemins de fer et des routes banales suivies par les touristes dociles. De loin, quand on s'en approche, on voit se hérisser des clochers et des tours. Elle a conservé de puissants murs d'enceinte; et, tous les monuments publics ainsi que la plupart des habitations particulières sont surmontés de tours crénelées. La ville apparaît ainsi, comme une vaste citadelle du moyen-âge; et dans ses rues désertes l'on se sent agréablement transporté vers d'autres siècles, à voir ces sombres maisons rébarbatives, aux fenêtres comme des meurtrières; où tout semble disposé pour la résistance à des coups de main et à des assauts imminents. La campagne verdoyante, qu'on découvre des remparts, le grand ciel bleu et le soleil, l'allure des gens du peuple, tout cela est tel que lorsque Benozzo y vint, et ce sont les mêmes cloches qui, dans le silence de la petite cité farouche, annoncent de leurs voix tintantes et grêles les vêpres et les matines.

Benozzo y peignit d'abord (... *fecit hoc opus expletum MCCCCLXIII*), dans l'église Saint-Augustin, une grande fresque en l'honneur de *saint Sébastien* qui devait protéger la ville de la peste. Il essaya, sans grand succès, une vaste composition allégorique. Sur un socle, le saint, vêtu d'une sorte de jupon bleu et d'un vaste manteau dont les anges relèvent les pans criblés de flèches, est debout, auréolé, mains jointes; et de chaque côté, et abrités sous le manteau où viennent se briser les flèches de la colère divine, les fidèles sont en prière, hommes à gauche, femmes à droite, bambins aux premiers plans. Au-dessus d'eux, dans une gloire, Dieu le père en courroux, et à ses pieds, intercédant à genoux, Jésus qui montre la plaie de son côté, Marie qui découvre sa poitrine menue. Dans le bas du cadre, six médaillons et une petite crucifixion. Si l'ensemble est malheureux, en revanche les détails sont charmants. La Vierge à la gorge nue est exquise. La plupart des figures agenouillées

(1) Suite et fin. Voir nos nos du 21 août et 4 septembre derniers.

— des portraits sans doute — sont expressives et vivantes. Le groupe des femmes fait penser à un groupe analogue dans la *Prédication de saint Étienne*, de l'Angelico. L'influence de Fra Giovanni réapparaît d'ailleurs manifeste, ainsi que dans la plupart des œuvres de San Gimignano. Benozzo nous montre des maladresses, des gaucheries, des inexpériences qui surprennent chez l'auteur du *Voyage des Rois Mages*.

Dans l'église collégiale existe un autre *Saint-Sébastien*. (*Ad laudem gloriosissimi athleti sancti Sebastiani hoc opus constructum fuit. Die XVIII Januari MCCCCXLV. Benozius florentinus pinxit*, dit l'inscription.) Il est moins intéressant. C'est le même type barbu et vulgaire, nu cette fois et le corps percé de flèches. Il a l'air assez indifférent à son martyre et les quelques archers qui le lardent ainsi n'y mettent pas non plus une bien grande passion. Des anges, rappelant un peu la légèreté planante de ceux du palais Riccardi, tiennent une couronne au-dessus de la tête du saint, tandis qu'au ciel, dans une gloire de chérubins ailés, Marie et Jésus conversent d'un air ennuyé. L'œuvre est relativement bien conservée : tons morts de fresque ou de vieille tapisserie, tons de brique vieille, de sépias éteintes, de blancs troubles. Lorsque les couleurs étaient fraîches et crues, je doute qu'elles fussent plus séduisantes.

Mais Benozzo laissa de son séjour à San Gimignano un autre souvenir considérable. Quelques années lui suffirent pour décorer de grandes fresques (dix-sept, je crois), retraçant l'*Histoire de saint Augustin*, le chœur de l'église consacré à ce saint. Ce fut un Mécène d'alors, appelé le Docteur Parisien, probablement à cause d'études faites à Paris, qui les lui commanda. Un cartel soulevé par des anges, dans le *Voyage de saint Augustin*, profère ces lignes : *Eloquii sacri doctor parisinus et ingens gemigninaci fama decusque soli hoc proprio sumptu Dominicus ille sacellum insignem jussit pingere Benotium. MCCCCLXV.* Cette suite, dont certaines parties sont très délabrées, est d'un mérite fort inégal. Elle rappelle celle de Montefalco, les bégaiements et les hésitations du peintre imprégné de l'enseignement de l'Angelico, sollicité par Giotto et pourtant attiré vers la vie mouvementée et pittoresque. Les paysages manquent d'air, les horizons sont sans profondeur, les personnages, pris séparément, sont expressifs et intéressants, mais ils sont assemblés d'une façon un peu forcée : ils apparaissent en silhouettes juxtaposées. D'autre part, ces défilés et ces assemblées de moines, ces sombres et monotones robes de bure ne permettaient guère à Benozzo de faire chanter les fanfares des couleurs de luxe et de fête. En certains endroits, sa verve personnelle, si féconde et si prime-sautière, paraît faiblir : il s'inspire de maîtres antérieurs. Ce qui est à louer sans réserve, ce qu'il paraît avoir étudié et peint avec un sentiment tout nouveau, ce sont les enfants, non plus ces bambins en maillot dans les bras des madones, ni ces adolescents androgynes qui figuraient les anges, mais le mioche de trois à dix ans, qui commence à s'éveiller à l'existence, à vivre d'une façon indépendante et volontaire et qui présente ainsi dans les expressions du visage, les mouvements et les attitudes du corps, tant de fraîcheur et de joliesse. La fresque représentant l'*Ecole* où le saint apprend à lire, est, à ce point de vue, exceptionnellement intéressante.

Une inscription dans une grande fresque de Mommi, dans le Palais communal, nous montre que Benozzo était encore à San Gimignano en 1467. (*Benozius florentinus pictor restauravit anno domini MCCCCLXVII.*)

Ce fut peu de temps après qu'il commença l'entreprise colossale qui devait absorber son activité dernière : la décoration du Campo-Santo de Pise. Tous ceux qui ont quelque culture esthétique connaissent cet adorable cloître funéraire qui, avec la Cathédrale, la Tour Penchée et le Baptistère, forme un si grandiose ensemble. L'Orcagna, Spinello Aretino, les Lorenzetti et d'autres peintres siennois ou giottesques en avaient orné les murs de fresques ; mais tout un côté du parallélogramme restait blanc lorsque Benozzo, à la prière des Pisans qui songeaient à compléter la parure de leur cimetière, résolut d'y raconter les principales *Histoires de l'Ancien Testament* (1).

Et la tâche est si énorme qu'on admire qu'il ait pu l'exécuter en moins de vingt ans. Toutes les légendes du peuple juif, depuis Noé jusqu'à la reine de Saba, il les a déroulées sur ces murs maintenant vénérables, avec une abondance d'imagination, un amour exubérant de la nature et de la vie extérieure, que j'ai noté déjà comme sa caractéristique, mais qui s'affirma ici avec une maîtrise incomparable. Il put laisser libre cours à son humeur joyeuse, à son caprice pour les animaux, à sa sollicitude pour les enfants, à son goût pour les costumes magnifiques et les cavalcades princières. Il créa des paysages, des monuments et des villes, mettant, par un audacieux et charmant anachronisme, les légendes bibliques dans des vêtements et des milieux xv^e^ siècle, et les Médicis à Babylone. Ainsi, il pouvait constamment s'inspirer de la réalité, évoquer les aspects vivants, somptueux et pittoresques de son temps. A le voir si souple, si ingénieux, si épris du côté superficiel et décoratif des êtres et des choses, on reste émerveillé.

Il n'entre pas dans le cadre restreint de ces quelques notes de décrire ces superbes fresques qu'il n'est d'ailleurs point permis d'ignorer. Mais qu'on me laisse signaler comme dignes d'un enthousiasme sans bornes, les délicieux mioches qui promènent leur candeur, leurs

(1) MM. Alinari, de Florence, ont édité récemment une monographie de M. Supino, consacrée au Campo-Santo de Pise et ornée d'un grand nombre d'illustrations.

regards étonnés, leur démarche hésitante dans la *Malédiction de Cham*; cette fête champêtre, avec des jeunes gens qui dansent, dans l'*Histoire de Jacob*, et enfin l'exquise idylle de la rencontre à la fontaine quand Rebecca présente à boire à *Eliézer*... Je m'arrête, car je citerais sans fin.

Il est au moins singulier de constater, après d'aussi nombreux témoignages d'un esprit inventif et personnel, que Benozzo, ayant à peindre, en outre, une *Adoration des Mages*, ne s'est fait aucun scrupule de reproduire, à peine modifiée, la composition de Gentile da Fabriano. Je remarque le fait, sans pensée de blâme, mais pour en induire qu'assurément les grands artistes de ce temps n'avaient pas, en matière de propriété intellectuelle, les idées arrêtées qui sont courantes de nos jours. Pour qu'un artiste de la valeur de Benozzo ait pu ainsi plagier sans scrupule, le plagiat ne devait pas exciter la réprobation qu'il soulève aujourd'hui. Bien d'autres exemples pourraient d'ailleurs confirmer cette observation.

Les Pisans furent enchantés du labeur de Benozzo. Pour le remercier, ils lui firent un étrange cadeau : son tombeau sous ses freques, dans la terre sainte rapportée de Palestine. L'inscription gravée sur cette pierre tombale : *Hic tumulus est benotii florētini qui proxime has pīxit hystorias huc sibi pisanorum donavit humanitas. MCCCCLXXVIII*, a fait croire à certains que Benozzo était mort en 1478. En réalité, plein de force et de vigueur, il travaillait, en cette année et celles qui suivirent, à ses merveilleux poèmes bibliques et ce n'est que vingt ans après, en 1498, qu'il descendit dans la fosse depuis si longtemps préparée.

1420-1498! L'immense époque pour l'art, l'époque bénie! Gozzoli eut cet enviable destin de venir en une heure exceptionnelle dans l'histoire esthétique du monde. Sans abdiquer une incontestable originalité, il reflète ainsi, en un expressif raccourci, les divers aspects de ce temps si laborieux et si changeant. Depuis ses petites vierges rêveuses et douces, à la manière de Fra Angelico, aux couleurs conventionnelles, où se continue la tradition pieuse des miniaturistes du moyen-âge enlumineurs de missels, jusqu'à ces immenses compositions décoratives, si étonnamment modernes, consacrées à glorifier et à exalter la beauté de la Vie, de toute la vie, quelle extraordinaire évolution!

Et ce qui est surtout intéressant, c'est que cette transformation d'apparence fondamentale n'est en réalité que le développement logique et gradué du point de départ. C'est par l'élargissement successif de son art que Benozzo en atteint le terme. Il s'est assimilé peu à peu tout ce que les recherches fécondes des contemporains apportaient de ressources à l'expression des émotions esthétiques; les études de perspective, d'anatomie, de couleur poursuivies par ces vaillants trop dédaignés : Paolo Ucello, Castagno, Veneziano, le naturalisme noble de Piero della Francesca, de Masaccio, de Filippo Lippi; rien de toutes ces préoccupations ne lui demeura étranger; et tandis qu'il perfectionnait sa technique, son talent s'épanouissait comme une fleur.

Au fond, l'évolution de sa vie, c'est l'évolution même du merveilleux XV^e^ siècle. Au début, l'art paraît un accessoire de la religion; son effort semble devoir se borner à rehausser la splendeur du culte; insensiblement, il s'émancipe de ce rôle subalterne, il prétend vivre de sa vie propre, il élargit son office : il célèbre la beauté universellement épandue. Il n'est plus seulement l'adjuvant d'une prière; il devient une des formes de la Prière même, si l'on veut bien admettre ce mot, non dans le sens d'une folle requête à la Sagesse parfaite pour lui demander de modifier ce qu'Elle a décidé, mais dans le sens vrai d'un élan vers l'absolu, d'une élévation de l'âme! Parler à ce propos de paganisme et de matérialisme, c'est vraiment misérable! Jamais la sensibilité n'a été plus fine et plus délicate, jamais l'exaltation de l'être humain n'a été plus intense et plus générale. Car, à côté de Benozzo Gozzoli, ils sont vingt ou trente de rang égal et tous dissemblables. Dans les cinq dernières années du siècle, ils disparaissent les uns après les autres et quand, en 1499, un an après la mort de Benozzo, Léonard de Vinci achève sa *Cène*, il marque l'apogée des temps héroïques. Au XVI^e^ siècle, c'est le déclin; au XVII^e^, la dégringolade; au XVIII^e^, la nuit!

JULES DESTRÉE

Exposition du Cercle « Labeur ».

Devançant le *Sillon*, qui ouvrait jadis la marche des Salons et Salonnets hivernaux, voici, tandis que sur les bois encore verts et sur les chaumes vierges du soc ruisselle l'or du soleil, l'exposition d'une association nouvelle : *Labeur*.

Les groupements d'artistes ont du bon, lorsqu'ils naissent d'une idée commune, d'un idéal à défendre, d'une vérité à proclamer. On les aime batailleurs et agressifs, et leur intransigeance, qui choque certains, n'est pas pour nous déplaire. L'exagération de telles tendances amène l'évolution nécessaire. Et c'est dans l'indépendance turbulente des petits cercles que germent, mieux qu'ailleurs, les futures moissons.

Labeur paraît devoir à des liens de camaraderie plus qu'à une affinité d'aspirations les causes de sa création. Des éléments disparates s'y coudoient. Sur la banalité de quelques débutants qui recommencent à suivre l'éternel chemin battu et rebattu tranchent heureusement deux ou trois tempéraments personnels. Avec joie, signalons ceux-ci.

C'est, d'abord, M. Auguste Oleffe, visionnaire, décorateur inconscient, esprit tourmenté, mal équilibré, mais puissant et tragique. Il y a, dans telles de ses études, quelque chose des fougueuses improvisations d'Henry De Groux. Ce sont, ainsi que dans les rêves touffus de l'auteur du *Christ aux outrages*, des cortèges minables de gueux en marche vers d'hypothétiques aurores, des

foules loqueteuses, des enchevêtrements de gens, de bêtes et de chariots. Deux toiles de grandes dimensions, *Le Ruisseau chante* et *L'Usine*, précisent la vision très particulière de l'artiste, qui saisit à la fois le côté ornemental de la nature et les éléments émotifs qu'elle recèle.

Ah! qu'il chante tristement sous la feuillée d'automne, le plaintif ruisseau sur lequel se penche le plus mélancolique visage de femme qui soit! Et qu'à travers ses fumées, dans le hérissement des cheminées crachant la suie, apparaît formidable, menaçante comme une bête de proie, avec le mauvais regard de ses cent vitres glauques, l'*Usine!* L'une et l'autre de ces toiles ont des défauts qui sautent aux yeux. Ni la figure féminine du *Ruisseau*, ni celle du glacial Edison qui domine l'*Usine* en maître suprême de cet enfer ne tiennent dans l'ensemble de la composition. On les sent « plaquées », hors de l'atmosphère du tableau, introduites comme un rapiéçage. Et pourtant, l'impression est profonde, tant il y a d'intensité dans ces évocations de la vie rustique et de l'existence ouvrière. C'est de la peinture sauvage, désordonnée, mais qui est d'un artiste, et d'un artiste qui marquera.

Un autre nouveau-venu, M. Konrad Starke, affirme, dans une quinzaine de dessins, d'eaux-fortes et de lithographies, une rare aptitude à fixer la réalité dans ses éléments caractéristiques. Sa main, déjà sûre, est au service d'un œil subtil et perspicace. Un fort beau dessin représentant des gerbes de blé sur un ciel rehaussé de soufre s'impose.

C'est, encore, M. Jules Herbays, connu jusqu'ici par d'habilles ferronneries, qui se hausse au rang des statuaires avec lesquels il faudra désormais compter. Si ses bustes et portraits ont, dans l'exécution, quelque sécheresse, en revanche le modelé est souple et séduisant dans les deux œuvres les plus récentes de l'artiste : le grand groupe intitulé *Poésie de la Chair* et la petite figure dénommée *Le Meurtre de la Pensée.*

On voit que M. Herbays n'est pas hostile à un symbolisme d'ailleurs translucide. Sa *Poésie de la Chair*, c'est le Baiser, c'est la Volupté, c'est l'éternelle Etreinte, plastiquement exprimés avec une audace qu'atténue une draperie discrètement dissimulatrice. La silhouette de ce groupe passionné virevolte en méandres harmonieusement arrêtés. Un éclairage défectueux ne permet pas de juger l'expression des visages, sur lesquels se ferment des voiles d'ombre. Mais des coups de lumière mettent en relief tels morceaux de chair amoureusement caressés. L'ensemble de ce chant panthéiste de large envergure a du mouvement et de la vie.

Le *Meurtre de la Pensée* est figuré par une femme nue, à l'expression bestiale et cruelle, qui se délecte au spectacle d'une tête d'homme qu'elle tient, pantelante, dans ses mains. Ici encore, des finesses de modelé, des oppositions de vigueur et de délicatesse montrent un sculpteur marchant à grandes enjambées vers un art personnel et définitif.

Ces trois artistes mis à part, — et mention faite des deux envois de M. Jef Lambeaux, l'unique invité du Cercle, qui s'est borné à expédier aux organisateurs deux morceaux connus : *Le Martyre* et le buste intitulé *Diane*, — le contingent réuni ne révèle pas de talent spécial. L'ensemble est honorable, sans plus, et les peintures de MM. de Baugnies, Cambier, Baümer, Ludwig, Segers, Vandenhouten, les aquarelles de MM. Ledent et Lagye, les dessins de M. Vanderstraeten, les sculptures de MM. Bastin et Grandmoulin n'offrent qu'un intérêt relatif. A signaler, toutefois, les progrès accomplis par MM. Potvin et Merckaert, dont les envois, les plus nombreux du salonnet, décèlent l'un et l'autre des natures de coloristes, et l'art consciencieux, presque gothique, qui préside aux curieux dessins de M. Tytgat, l'auteur de l'affiche annonçant la première escarmouche de *Labeur*.

La bonne tenue de cette exposition inaugurale, les dispositions matérielles de placement, copiées sur les innovations des XX, sont dues à M. Elias, secrétaire du Cercle auquel il apporte un dévouement digne d'éloges.

O. M.

Une Statue de Madone, au Sart (Liége).

A 100 mètres est du carrefour qu'un poteau indicateur situe à 6 kilomètres de Spa, à 3/4 du Sart, à autant de Waay, à 2 1/4 de Sart (station), au confluent de la chaussée et d'un petit sentier, une pitoyable chapelle, un rien, une grande boite avec une porte peinte en vert. Au dedans du papier, des images, des fleurs, des vases gagnés au hasard des foires illustrent une estimable statue de madone. Presque proportionnée à la grandeur humaine, elle est de bois sans doute, et harmonieusement quoique fortement coloriée.

Conformée d'après une fille de ferme de vingt-six ans, solide, charnue, sérieuse et brave, et qui de plus serait ordonnée sans mauvais goût, elle ne manifeste ni la salacité des pataudes flamandes, ni la morbidesse des vierges délicates : quoique non déformée, elle est mère, femme d'amour tranquille et normal, heureuse de son honnêteté et de ses bonnes mœurs, et de sa santé et de son petit Jésus. Celui-ci n'est pas accoutumé à de fausses sollicitudes : il est l'enfant d'une maison où rien ne manque du nécessaire; on ne lui a pas appris à avoir des caprices, mais il ne doit ressentir nulle misère. C'est un enfant de bonne santé, donc satisfait. Cette famille d'ailleurs vit à l'air : la mère et l'enfant ont ces joues rouges-roses, mais d'un rose mat, de peau lisse exposée au vent, de fraises perpétuelles commençant à mûrir.

Cette madone n'est pas câline, mais femme forte et décidée, ceci sans fausse honte, mais aussi sans pose. Son bras tient le lis d'armes, comme d'un massier qui aurait de l'allure et de l'acquis.

Mais ce qui ennoblit cette production pas vulgaire, mais jusqu'ici simplement normale, et d'un art auquel ne manquerait — pour satisfaire à l'idéo-réalisme religieux de M. Alphonse Germain, — qu'une élégance mixte stylée et une émotion plus tuelle, c'est la douceur mélancolique de cette force

Les mots ne servent bien que les impressions subtiles ou aiguës. Disons pourtant que cette œuvre n'use ni des moyens sensitifs de l'art flamand, ni des durs procédés rhénans. Cette force, par exemple, est si modérée, si peu soulignée, que plusieurs, habitués à un art plus sapide, ne l'apprécieront. Est-ce obéir à une illusion locale, ou se laisser duper par un vocable, — avancé précédemment par M. Gérardy dans *Floréal*, et qui signifierait, je crois, un art transitionnel, animant le naturalisme flamand de l'intimité allemande, et florissant de la Wallonie à l'Eiffel, — mais je qualifierais volontiers ceci : *art mosan.*

A cette véracité corporelle et humaine, dite plus haut, s'ajoute une réserve pudique, aussi allemande que la vie de famille allemande et que les *lieder* allemands.

Par cette simplicité émue, qui n'est complexe qu'à dire, cette statue nous amène aussitôt à l'esprit la *Madone au sansonnet*, toile de Dürer (*Kgl. Gemäldegalerie von Berlin*), dont elle n'a certes ni la mansuétude ni la grandeur, mais la naturelle santé, la pondération morale et l'humble humanité.

Sans doute d'une confection trop souple, trop pleine, trop peu rigide pour être antérieure à la fin du XVIIe siècle, cette statue a pu être faite par un artiste sans érudition ni littérature, donc indemne des préciosités et du mauvais goût de ce temps.

Comme les bouviers seuls descendent ce sentier et que cette madone resterait sans doute inconnue, je me permets de la signaler à la commission d'art et d'archéologie.

EDMOND DE BRUIJN

LA RÉOUVERTURE DES THÉATRES

La Monnaie — Le Parc. — Les Galeries. — L'Alcazar.

Par cette température que je me bornerai à qualifier d'anormale, faute d'adjectif assez énergique, l'atmosphère des salles de spectacle n'est pas précisément attirante. Et pourtant les théâtres rouvrent un à un leurs portes et leurs affiches sont prometteuses. Ils aguichent les passants par l'appât de pièces toutes neuves ou retapées, ils annoncent des merveilles de confort et de luxe, des folies de costumes, des prodigalités de mise en scène. Entre deux voyages de vacances, allons-y donc de nos quelques soirées lyriques et dramatiques! Figurons-nous que l'hiver a recommencé, lâchons, pour revêtir le smoking précurseur des soirs glacés, le complet cycliste ou les souliers de plage, et bon courage!...

La Monnaie n'a fait qu'une entrée de jeu: *Faust*, *Carmen*, la *Fille du régiment*, *Mireille*. Elle annonce pour demain *Lohengrin*. *Mignon* et *Tannhäuser* suivront à brève échéance. Orchestre et chef connus, troupe identique à celle de la saison dernière. Rentrée de MM. Imbart de la Tour et Seguin, de Mme Landouzy, de Mlle Ganne. Les quatre mois de vacances n'ont apporté au répertoire et au personnel aucun changement, si ce n'est le début d'une artiste de tempérament, musicienne et comédienne consciencieuse, Mlle Charlotte Wyns. La voix est jolie, étendue et souple Mais, dans *Carmen*, la cantatrice s'est effacée devant la comédienne, qui a remporté le plus gros succès. Et, vraiment, Mlle Wyns a trouvé, après tant d'interprétations diverses, une façon à elle de camper en pleine réalité vécue la perverse gitana. Elle a conquis à la fois Don José et le public.

— Au Parc, changement à vue. MM. Garraud et Maubel ont, à l'aide de la baguette magique de Barbier-Belzébuth (les *Amours du Diable* me hantent!), transformé la vieille bâtisse communale. Dans les couloirs, les toiles d'araignée sont remplacées par d'élégants cuirs gaufrés. Electricité, tapis, fleurs, huissiers à chaîne et en culottes, vestiaire spacieux, dégagements aisés : on se croirait à Londres.

Dans cette salle rajeunie, pomponnée et riante, Mme Réjane déploie les ressources d'un talent merveilleusement varié. Ah! l'exquise comédienne! Nulle autre ne joue avec pareille aisance, avec des accents si vrais, avec plus de justesse et de naturel. Qu'elle séduise par tous les artifices dont est muni l'arsenal féminin le bellâtre dont se toque la folle Zaza; que, mordue par la jalousie, elle éclate en invectives, admirable de colère débridée, de passion peuple; que cette fureur se fonde à la grâce ingénue d'une enfant; que, l'aventure morte en son cœur, elle en veuille garder pieusement le souvenir et le dise avec des mots qui sentent les pétales de roses séchés parmi les lettres jaunies, toujours, en toute circonstance, dans chaque scène, à chaque réplique, elle a l'expression qui convient, l'intonation exacte, la voix qu'il faut. Et le geste, et l'attitude, et la physionomie.

Zaza est d'ailleurs pour l'artiste un clavier dont elle joue en virtuose. On y a si bien prévu ce qu'elle en pourrait tirer que l'accompagnement orchestral de ce concerto a été presque totalement négligé. Il n'y a qu'un rôle dans *Zaza*, et nulle autre que Réjane ne pourrait le faire valoir. D'une pièce médiocre, elle a fait un véritable drame psychologique, gradué dans ses effets, et qui séduit par la vérité qu'elle y fait circuler, malgré les invraisemblances de la donnée. Mme Réjane a été, comme c'est le cas chez les véritables comédiens, la collaboratrice des auteurs. Et MM. Pierre Berton et Charles Simon doivent se féliciter de la fortune inespérée qu'ils lui doivent.

Le rideau tiré sur ce prologue à la campagne de MM. Garraud et Maubel, ceux-ci présenteront prochainement la nouvelle troupe du théâtre du Parc dans le *Marquis de Villemer* et dans l'*Oncle Sam*.

— Passons aux Galeries, où des affiches d'aspect satanique nous attirent. Ici encore, remise à neuf de la salle : dorures, velours cramoisi, draperies, lumière éblouissante, plafond repeint, manteau d'arlequin rafraîchi. Tout rutile. Au programme, un vieil opéra-féerie dans le goût de 1850, *Les Amours du Diable*, mais retapé, lui aussi, comme la salle, redoré, requinqué, reverni, tout reluisant et farci de ballets et de cortèges, vous vous en doutez : c'est M. Maugé qui continue à présider aux destinées du théâtre.

La pièce de MM. de Saint-Georges et Grisar se prête d'ailleurs à toutes les transformations, et c'est ce qui lui vaut sans doute l'honneur d'avoir été sortie par le directeur des Galeries des cartons où elle sommeillait depuis certaine tentative que firent, en 1882, les *managers* de la Monnaie pour la ressusciter. Elle parut terne, alors, bien que la musique de Grisar eût gardé sa finesse et sa grâce archaïque. Il y manquait sans doute le flot de ballerines qui la submerge aujourd'hui, et les trucs, et les changements à vue et les apothéoses dont l'a gratifiée la munificence proverbiale de M. Maugé. L'interprétation en est d'ailleurs bonne. La voix et la prestance de Mme Pascal, le séduisant profil de Mme Dalbe, le talent éprouvé de M. Gardoni — un transfuge de la Monnaie — et celui de M. Berthaux s'encadrent dans le luxe des décors et la somptuosité des ballets. Il ne reste vraiment plus à la Monnaie qu'à jouer la *Demoiselle du téléphone* et la *Fille du tambour-major* pour faire la pige aux Galeries. Il est vrai que la *Fille du régiment* lui suffit.

— L'Alcazar n'est pas rouvert. Il abritait ces jours-ci, en attendant que Charles Lauri lui restituât sa gaieté, une troupe de lugubres acteurs qui jouèrent devant des salles vides des pièces ennuyeuses, à prétentions cyniques, dans lesquelles il n'y a à signaler que le petit drame de Méténier dont nous avons parlé récemment, *Lui!* et, du même, la *Casserole*, jouée jadis au théâtre Molière. L'entreprise a d'ailleurs échoué après quelques soirées malheureuses.

EN PROVINCE

On nous écrit de Louvain :

Le *Cercle artistique* vient d'ouvrir sa deuxième exposition de Beaux-Arts à laquelle elle a ajouté cette année une section d'art appliqué à l'industrie.

Il y a deux ans, ce Cercle débutait par une exposition beaucoup plus importante qui nous permettait d'augurer mieux pour

l'avenir. Nous sommes cette année en présence d'un très petit nombre de toiles dont la plupart sont signées de noms d'amateurs. Toiles de peu d'intérêt, brossées dans les moments de loisir et révélant le plus souvent le manque d'études sérieuses.

Tel, M. Van Elstraeten pèche souvent par des défauts de perspective. A copier servilement la nature on s'expose à être victime de l'illusion. De même qu'un autre amateur, M. le baron Coppens, le peintre est inégal, et l'on s'étonne de voir des différences si sensibles dans deux tableaux signés d'un même nom.

Mlle Van der Linden, fort en progrès dans l'un de ses paysages, nous révèle une élève sensible aux qualités de coloris de son maître Rosseels. Sa marine et ses fleurs sont loin d'avoir le même mérite.

De M. Hodru, la tête de son grand portrait seule intéresse.

MM. Otto et Veroon ne sont plus des peintres de notre temps, la chromolithographie n'ayant rien de commun avec la peinture artistique.

Enfin M. Omer Dierickx expose quatre toiles d'importance secondaire. A-t-il par modestie cherché à épargner son entourage?

Au demeurant, une dizaine de toiles susceptibles d'intéresser, Que sont devenus tous les jeunes qui ont contribué à fonder le Cercle? Leur abstention est remarquée et commentée. Y a-t-il scission et à Louvain comme en d'autres villes a-t-on trouvé que ce fut trop de vivre deux ans d'accord?

Que ceux qui dirigent le *Cercle artistique* aient compris que ce fût là bien peu pour mériter le titre d'exposition de Beaux-Arts. nous le croyons volontiers. Sans doute est-ce la raison pour laquelle ils ont cherché à sauver cette insuffisance par d'adjonction d'une exposition d'art appliqué. Mais ici encore les organisateurs n'ont pas été à la hauteur d'une pareille entreprise, car le décousu et la variété peu artistique des quelques objets qui constituent cette soi-disant exposition ne nous permettent pas d'accepter comme telle la tentative qui a été faite. L'application de l'art à l'industrie est d'une conception si délicate que chaque artisan doit être doublé d'un artiste. Le Cercle possède-t-il de ces éléments? Nous en doutons et l'avenir nous le dira.

MORT DE STÉPHANE MALLARMÉ

Au moment de mettre sous presse, une douloureuse nouvelle nous parvient : le poète Stéphane Mallarmé vient de mourir à Valvins (Seine-et-Marne), dans la petite propriété dont il avait fait sa résidence d'été, succombant à une maladie de la gorge qui l'a terrassé en quelques jours. Cette mort imprévue causera une profonde impression dans le monde des lettres, qui tenait en très haute estime le chantre de l'*Après-midi d'un faune*, « le poète français le plus pur et le plus fier, le plus profond dans les âmes, dans la nature et dans l'au-delà », dit M. Ernest La Jeunesse dans les lignes émues qu'il lui consacre dans le *Journal*.

« Je n'ai, » ajoute-t-il, « qu'à évoquer l'homme encore tout proche qui, simple, paternel et fraternel, camarade aussi comme sait l'être un grand seigneur, accueillait ses cadets, ses disciples, et de-ci, de-là, des curieux, et les enchantait trois heures en son haut et étroit logis du haut de la rue de Rome; qui, debout, devant son chat familier et traditionnellement ensommeillé sur son fauteuil, devant des grogs légers, sous des draperies, des tableaux de Manet et de Monet, laissait dire les choses les plus étranges, et les enveloppait en des phrases lentes, cadencées, de bronze et d'or, des phrases comme patinées d'une patine d'au-delà où la noble fantaisie s'alliait à la profondeur la moins et la plus humaine, où l'humanité et la malice s'unissaient au lyrisme et où tous les mots, toutes les pensées se rejoignaient, en leur éparse immensité, pour faire un corps de doctrine, une philosophie complète et nouvelle, l'essence même de la vie et du rêve — l'âme. »

Stéphane Mallarmé disparait à cinquante-six ans. Il appartenait à la génération de Coppée, de Sully-Prudhomme, de José-Maria de Hérédia, de Léon Dierx, de Verlaine, de France, de Mendès. En attendant que nous puissions parler comme il convient de l'Homme — affable et doux — et de l'OEuvre, — la plus noble qui soit, — nous enregistrons avec un profond serrement de cœur ce nouveau deuil artistique.

PETITE CHRONIQUE

Des conférences seront faites par Mlle Marguerite Van de Wiele, par MM. G. Rency et D. Elias au Salonnet du Cercle *Labeur* qui vient d'ouvrir ses portes au Musée de peinture moderne.

Le résultat du concours triennal de sculpture de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles a été proclamé dimanche dernier.

Le jury était composé de MM. Vander Stappen, Vinçotte, Constantin Meunier et de Lalaing. Le premier prix a été partagé entre MM. Nocquet et Martin, deux jeunes artistes de valeur qui se sont déjà affirmés dans les expositions du Sillon.

Dans les ateliers de statuaires :

Constantin Meunier vient d'achever et de faire mouler le deuxième des quatre grands bas-reliefs qui doivent composer, avec un couronnement dont l'esquisse seule est faite, le *Monument au Travail* que l'éminent artiste a conçu il y a quelques années. Ce bas-relief a pour sujet un groupe de tâcherons faisant la moisson sous les ardeurs du soleil. L'œuvre, d'une admirable sérénité, est baignée d'une lumière intense. On y *sent* positivement la chaleur. En opposition avec le premier bas-relief du monument, qui exprimait l'effort violent du labeur des usines, les lignes sont calmes, les mouvements paisibles. Le travail des champs y est symbolisé avec noblesse, dans un style digne des plus belles compositions de l'antiquité, rajeunies par la vision personnelle de l'artiste. La *Moisson* sera probablement exposée, avec deux grandes figures récentes, au prochain Salon de la *Libre Esthétique*.

Paul Du Bois travaille en ce moment à une statue de la *Renommée*, de 2 mètres de hauteur, qui sera exécutée en bronze doré et est destinée à l'hôtel-de-ville de Bruxelles.

Le monument Frédéric de Mérode, que vient de terminer le même artiste, sera inauguré le 24 courant. Ce monument, dont la partie architecturale a été composée par M. Henri Van de Velde, sera érigé, comme nous l'avons annoncé, sur une des pelouses de la place des Martyrs. La ville compte donner à la cérémonie un certain éclat. Le conseil communal y assistera en corps, ainsi que les membres de la famille de Mérode. Il y aura un défilé des élèves des écoles de la ville, etc.

A Paris, le sculpteur Alexandre Charpentier a ébauché un bas-relief de grandes dimensions symbolisant la Famille. L'œuvre aura l'importance des *Boulangers*, dont un exemplaire, en briques émaillées, fut exposé à l'Exposition de Bruxelles en 1897.

Rencontré hier à Bruxelles le peintre Eugène Carrière, à la recherche d'un atelier où il viendrait passer un an et peut-être davantage pour y travailler à une série de panneaux décoratifs dont il a reçu la commande. L'artiste estime que la tranquillité de la cité brabançonne est infiniment plus favorable au travail que l'agitation de l'existence parisienne. « Que ne reprend-t-il l'atelier de Van Rysselberghe, qui a quitté Bruxelles pour aller s'installer à Paris? » demandait un ironiste.

Le *Mâle*, de Camille Lemonnier (en néerlandais *De Strooper*), sera représenté en novembre prochain au théâtre Flamand de Gand. M. Wannyn, le directeur, s'est mis en relations avec l'auteur au sujet des détails de la mise en scène; celle-ci fera, de même que l'interprétation, l'objet des soins les plus attentifs.

Une revue nouvelle, *L'Art libre*, rédigée sous le patronage de Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach et Emile Verhaeren, — ces trois noms accolés indiquent, mieux que tout manifeste, l'éclectisme de la publication, — vient d'être fondée à Verviers, centre littéraire et musical intéressant et combatif.

L'*Art libre* paraîtra deux fois par mois sous la direction de MM. N. Piret et L. Wauthy. Abonnement annuel : 2 fr. 50. Le sommaire de la première livraison, datée du 1er septembre, outre une courte proclamation épinglée de cette épigraphe : « N'appartiens jamais à une école, car tu cesserais d'appartenir à l'art », réunit les noms de MM. R. Chanteclair, C. Lemonnier, E. Verhaeren, F. Mahutte, L. Wauthy, P. André, N. Piret, etc.

Il y aura au mois de novembre prochain vingt-cinq ans que M. Louis Kefer dirige l'Ecole de musique de Verviers. Ce jubilé sera célébré avec éclat par les nombreux amis, élèves et admirateurs de l'excellent musicien, qui a su donner une si vive impulsion au mouvement musical verviétois.

Une souscription est ouverte pour offrir à M. Kefer son buste en marbre, destiné à orner la salle des concerts du nouveau local de l'Ecole de musique.

Une Exposition d'art ancien, organisée au profit de l'Association congolaise et africaine de la Croix-Rouge, s'ouvrira aujourd'hui, dimanche, à Tournai.

On y verra réunis des tableaux de maîtres, des tapisseries, dentelles, broderies, éventails, orfèvrerie, argenterie de table, émaux, ivoires, manuscrits, meubles et bois sculptés, cuivres, étains, fers, porcelaines de Tournai, faïences et porcelaines diverses, etc.

L'Exposition sera ouverte jusqu'au 22 courant, de 10 à 4 heures.

La *Métropole*, d'Anvers, critique vivement la date choisie par les Salons triennaux (désormais quaternaux) des Beaux-Arts. Cette date coïncide, en effet, avec l'époque des villégiatures et des voyages. Il serait plus rationnel d'ouvrir, comme à Paris, les grandes expositions de peinture au printemps.

C'est le 20 septembre que le Nouveau-Théâtre donnera son spectacle inaugural, composé de *Célimare le bien-aimé* et du *Supplice d'une femme*.

La saison de l'Alhambra s'ouvrira le 30 septembre par le *Sang des Rois*, drame historique inédit, dont Bruxelles aura la primeur. Puis viendront le *Roi s'amuse*, de Victor Hugo; *Kosak*, pièce nouvelle inédite de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand; *Salvator Rosa*, de M. Ferdinand Dugué, pour les représentations de M. Henri Krauss et de M. Emile Raymond, de l'Odéon; un drame populaire nouveau, *La Belle Grêlée*, avec Mme Riquet-Lemonnier comme principale interprète; *Une Cause célèbre*, les *Chevaliers du brouillard*, la *Charbonnière*, *Martyre*, etc.

A la demande de nombreux habitués, la direction a décidé de créer une série d'abonnements pour les premières des huit premiers spectacles de la saison. Pour les conditions spéciales et détaillées de cet abonnement, s'adresser à l'administrateur général du théâtre, M. Georges Monca, ou au secrétaire général, M. J. Drion.

La saison du théâtre Molière commencera le 8 octobre. M. Munié montera, comme spectacle d'ouverture, les *Transatlantiques*.

Le directeur-propriétaire d'un journal hebdomadaire de grand format, créé il y a huit ans pour défendre une cause d'intérêt général et public, désire donner un plus grand essor à son journal, qui, par la cause même dont il s'occupe, est appelé à devenir quotidien dans un temps très rapproché.

A cet effet, il voudrait s'associer un jeune homme au courant du journalisme, capable de collaborer activement au développement matériel et financier du journal.

Pour plus amples informations s'adresser par écrit à M. le secrétaire de l'*Union de la Presse périodique belge*, à Bruxelles.

Le peintre espagnol R. de Madrazo, directeur du Musée d'Art moderne et de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, secrétaire de l'Académie d'histoire et membre de l'Académie espagnole, vient de mourir à Madrid. C'était l'un des peintres les plus renommés de l'Espagne et l'un des portraitistes appréciés des Salons de Paris auxquels il participait régulièrement depuis l'Exposition universelle de 1878, qui lui valut son premier succès en France.

L'hôtel de Gustave Moreau se transforme peu à peu, dit le *Moniteur des Arts*, en un musée qui sera ouvert au public, selon les intentions du peintre de *Salomé*. Les exécuteurs testamentaires du grand artiste remplissent de point en point les instructions qu'il a laissées. Les tableaux, aquarelles, dessins et esquisses de Gustave Moreau sont disposés dans des galeries savamment aménagées et recevant la lumière de la façon la plus esthétique. Un catalogue est aussi en préparation, qui sera une merveille de goût et de précision. Le musée Gustave Moreau sera ouvert au public au commencement de la prochaine saison.

Un comité vient de se constituer à Vienne pour l'érection d'un monument à Johannes Brahms.

KURSAAL D'OSTENDE

DIRECTION BRUNFAUT

Concerts symphoniques sous la direction de M. RINSKOPF.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel** Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384. **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 38. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 SEPTEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

STÉPHANE MALLARMÉ. — LETTRES D'AMÉRIQUE. *Les Ateliers de Louis Tiffany à New-York.* — MORT D'ADOLPHE SAMUEL. — THÉATRE DE LA MONNAIE. *Lohengrin.* — L'ESTHÉTIQUE DES VILLES. — A LOUVAIN. *Exposition internationale d'affiches.* — PETITE CHRONIQUE.

STÉPHANE MALLARMÉ (1)

Lundi dernier, à la maison mortuaire, au bord de la Seine, petite chose tranquille dans un paysage superbe et doux de large eau courante et de forêt — à la petite église pauvre et nue de Vulaines, — au petit cimetière humble, très ombragé, sur la pente rampante d'un coteau de la rive, — parmi la nombreuse assistance venue là malgré les vacances, nous étions deux Belges, Eugène Demolder et moi, pour les funérailles de STÉPHANE MALLARMÉ. D'autre part, un des meilleurs articles imposés par cette mort imprévue et douloureuse fut celui d'un autre Belge, Georges Rodenbach, dans le *Figaro*.

Naturelle la participation de quelques âmes de chez nous à cette cérémonie dernière clôturant la partie vie vivante de l'existence du Poète, commençant sa vie définitive et vraiment agissante, celle du Souvenir où tout homme ayant valu apparaît en sa nette beauté, son enseignement et son autorité décisive, débarrassé enfin des poussières, des toiles d'araignée et du désordre des luttes, des polémiques harcelantes, des antagonismes acharnés; où, pour ceux qui l'aimèrent et pour ceux qui le haïrent, il grandit et rayonne en une plus pure splendeur; où brille pour lui « le Soleil des morts », selon la forte expression de Balzac que récemment s'est appropriée Mauclair. Assurément, quand on se dégage des ataviques faiblesses de la séparation corporelle, et de la croyance (excusable seulement chez les barbares), que perdre la vie est perdre le bien suprême, la Mort, pour celui qui part comme pour ceux qui restent, apparaît de moins en moins comme un malheur, occasion de lamentations et de larmes, et de plus en plus comme un épanouissement dans le repos et la sérénité.

Naturelle, dis-je, cette participation de trois des

(1) Voir, sur Stéphane Mallarmé, l'*Art moderne* :

1887, p. 346 (Quelques mots sur Mallarmé), — p. 357 (A propos de Stéphane Mallarmé), — p. 372 (Encore le sonnet de Mallarmé), — p. 373 (Réponse Mallarmiste);

1888, p. 252 (Les Poèmes d'Edgar Poe, traduits par Stéphane Mallarmé);

1889, p. 114 (Conférence au Salon des *XX*, par M. de Wyzewa, sur les origines de la littérature décadente);

1890, pp. 53, 59, 67, 342 (Conférence de Stéphane Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam);

1891, p. 158 (*Pages*, de Stéphane Mallarmé);

1893, p. 270 (La Bonne Aventure : Stéphane Mallarmé).

nôtres à ces funérailles où se concentrèrent brusquement les idées et les visions résumant l'humain travail de cette personnalité singulière demeurée, en sa mission littéraire, pour la plupart une énigme. Naturelle, parce que dans l'énorme, insistant et désormais triomphant effort auquel depuis trente années s'est obstinée la Belgique pour se conquérir une place dans l'évolution européenne des Lettres, et surtout pour se mettre, par un invincible entêtement vers l'originalité et l'indépendance, en possession de son Ame propre, Stéphane Mallarmé eut une action salutaire, comme tous ceux qui, consciemment ou non, se croyant classiques sans l'être ou se proclamant novateurs et révolutionnaires, ont contribué à débarrasser l'Art de l'horrible discipline des règles scolatisques et de l'abominable imitation des « modèles »!

Il fut, en effet, le défenseur et le propagateur, jusqu'à l'excès sans lequel les prédications par la parole ou par le fait demeurent infécondes, d'une manière d'écrire et de formuler la pensée, qui apparut aux conservateurs des « belles traditions de la langue française » comme la conception d'un maniaque ou la farce d'un mystificateur. Et parmi ceux qui, devant l'instinctif élan du jeune peuple lettré plaçant l'énigmatique et mystagogique écrivain au rang des Illustres, n'osèrent pas faire discordance dans le chœur des louanges, plus d'un, même aujourd'hui que la Mort a scellé cette gloire en même temps que cette tombe, convient sans doute au fond de son moi, qu'il n'est pas très certain que Mallarmé fut autre chose qu'un excentrique sans antécédent destiné à s'éteindre sans subséquent.

De là vient, apparemment, l'insistance avec laquelle les articles où l'on s'appliqua au panégyrique de ce si notoire défunt, ont fait l'éloge de ses qualités personnelles avec infiniment plus d'entrain et moins d'embarras que celui de son écriture.

Certes cela était parfaitement en situation au cimetière, où un ami, très vibrant, très ému, un camarade, Henry Roujon, malgré qu'il ait subi le péril, et peut-être la déchéance, d'être Directeur des Beaux-Arts, parla admirablement de l'homme charmant, disert, dévoué, perfluant de pensées et d'images, divinement désintéressé, dont il résuma le passage à travers la forêt brigandeuse des lettres parisiennes. Mais vraiment, ailleurs, on eût mieux fait, il eût été plus séant et plus opportun de nous dire, un peu, l'idée que se forment tous ces vieux et jeunes experts en Littérature, de « la manière » de Stéphane Mallarmé, de la place qu'il occupe dans l'évolution de la langue française, et à quoi d'après eux il a vraiment servi. D'autant plus que lorsque l'on considère ces « qualités personnelles » incomparables, en l'énumération desquelles on se complaît, il n'est vraiment, dans tout ce monde très vaniteux et très égoïste, aucun, aucun, aucun personnage, petit ou grand, qui manifeste par ses actes ou ses aptitudes que pour lui l'âme délicieuse et parfumée que, sans interruption, révéla Mallarmé, ait exercé sa vertu exemplaire et ait trouvé quelque imitateur.

Or, est-il possible de préciser la fonction littéraire de cet abstracteur d'obscurité?

Pour moi, qui volontiers rattache l'influence des novateurs contemporains (qui tant pullulèrent), à quelque brèche faite au formidable clichage de la Langue française, de ses mots, de ses procédés, de ses formes, qu'une série ininterrompue de magisters, depuis Malherbe, tentèrent d'imposer, il me semble que Mallarmé fut surtout voué par le Destin à la destruction du préjugé appauvrissant étiqueté « la belle clarté ». Vous savez, cette clarté invariablement recommandée par messieurs les cuistres de toutes les académies, de tous les lycées et de tous les baccalauréats, proclamant qu'elle est la moralité de l'écrivain, le devoir, la convenance vis-à-vis du lecteur en même temps que la condition de la durée pour l'œuvre; s'imaginant en leur stupidité naïve que l'âme humaine est à ce point simpliste et de rouagerie vulgaire que sa suprême jouissance est de voir clair toujours et en toutes choses, et qu'elle a horreur de l'indécis, du mystérieux, du compliqué et de tous les souterrains domaines en lesquels pourtant autour d'elle l'immense Univers baigne et évolue.

Oh! la grosse et cruelle erreur! Et combien une Littérature dont la Ténèbre est absente apparaît insuffisante pour la nourriture, obligatoirement variée à l'infini, des cerveaux!

L'Obscur, et son fantastique, a toujours régné et toujours séduit. Les esprits ont toujours aimé le mystère. Il leur a toujours plu, à certaines heures, d'avoir à méditer, à perquisitionner sur certains mots, sur certaines idées, sur certaines phrases. Le Rébus philosophique, poétique ou littéraire les poigne en leur causant une jouissance d'incertitude, de recherche ou d'inquiétude. Qui n'a ouï l'éloge de la concentration jusqu'à l'énigme, de la prose de Tacite? J'ai souvent pensé à Tacite en m'appliquant à comprendre les vers archi-concentrés, archi-contractés de Mallarmé, prince de l'Ellipse, dans le plaisir muet de réussir ces versions, attirantes par leur difficulté même, tandis que ma bouche, servante attentive et dévouée de mes oreilles, répétait les mots sonores du Poète à musicalité magnifique, à musicalité souvent par elle-même suffisante pour assouvir le sens esthétique.

Nul ne s'est jamais à ce point dégagé du principe académico-saint de la Clarté, de la clarté absolue, permanente, érigée en dogme, en règle péremptoire prescrite aux collégiens, subséquemment aux rhéteurs et rhétoriciens et, en général, à cette catégorie de pédants et d'affectés qui se qualifient: « Les purs gardiens de la Langue. » Il s'est voué avec acharnement à s'en

passer, à montrer comment on pouvait s'en passer; il s'y est voué avec absolutisme, peut-être en sectaire de son idée, par un surextrait de procédé en quelque sorte foudroyant qui fut la cause des clameurs indignées des uns, des sarcasmes ineptes et bruyants des autres, car, pas plus que la sottise, la colère et la gouaille ne perdent jamais leurs droits. Il y a mis un parti pris magistral, parfois excessif et fatigant. Mais il a impérieusement fait rentrer dans la Langue une aptitude nécessaire que l'on en avait expulsée, une arme pour toucher, émouvoir, frapper certaines facettes intellectuelles, qu'on avait niaisement et doctoralement supprimée.

Grâce à Lui, désormais tout écrivain souple aux sollicitations multiples de la pensée, n'hésitera plus à maintenir dans son écriture les nœuds serrés d'obscurité suggestive que formera sa plume, à laisser quelque énigme flotter sur les vagues spirituelles de son œuvre. Il ne soumettra plus ces condensations de noir à l'éclaircissement par le secours des mots fastidieusement explicatifs, mettant l'incandescence importune dans le demi-jour émouvant des idées, éclairant sans interruption, comme des salles de concert ou des cafés, nos âmes, ces forêts faites d'ombres et de lumières. S'il ne suivra pas le grand mort dans l'invariabilité et l'opiniâtreté de son systématisme, il lui empruntera, suivant l'occasion, la beauté et la force de sa spéciale technique. Et de même que le Néologisme enrichit maintenant la Langue, de même que le Vers libre l'assouplit, de même que d'autres libertés heureuses lui rendent peu à peu la souplesse, la grâce et la fécondité, l'Hermétique rénovée par Mallarmé lui restituera le don de faire résonner la pensée dans les coins estompés de nos tremblantes et avides consciences.

EDMOND PICARD

LETTRES D'AMÉRIQUE[1]

Les Ateliers de Louis Tiffany à New-York.

J'ai une passion bien marquée pour toutes les pierres translucides ou transparentes, colorées et brillantes, et j'imagine volontiers, avec un poète des premiers siècles, que le ciel a des murailles, des cloisons, des arcades et des colonnes d'onyx, de rubis roux et d'opales, avoisinant des cascades de diamant, avec un pavé de velours métallique aux cassures cristallines. Autant mettre ces rêves-là dans un paradis quelconque, puisqu'on ne les trouve réalisés nulle part.

Mais certainement Tiffany a créé des choses qui réalisent mes plus audacieuses imaginations sous ce rapport, et en suscitent de plus audacieuses encore. Dans une première salle, je suis arrêtée par des lampes de toutes dimensions, de toutes les formes, de toutes les nuances; volets fermés, ces lampes s'allument, et leurs merveilleux abat-jours, vrais vitraux de cailloux translucides, les coiffent d'un casque qui suggère tantôt le luxe des palais assyriens, tantôt l'amour naïf des Indiens pour tout ce qui luit doucement. Ces cailloux, — qu'on laisse tels qu'on les ramasse sur certaines plages de l'Atlantique, — enchâssés dans des cordelettes de cuivre, sont soutenus par des armatures aux formes caractéristiques; ici une forme chinoise, là une forme d'insecte, de papillon, de coléoptère ou de quelque étrange fleur ou fruit.

L'éclat tantôt mat, tantôt brillant de ces pierres, et l'harmonie de leur assemblage forment un tout d'une homogénéité reposante et attirante. Presque tous ces trésors de couleur et ces capricieux poèmes de lumière sont faits pour cacher quelque appareil électrique. Et ici, du moins, on a la joie de voir de nouvelles formes servir à de nouveaux procédés: ce n'est plus la lampe électrique empruntant la coquille traditionnelle des éclairages au gaz, au pétrole ou à la chandelle, voire à la torche.

Un peu plus loin sont les verres iridescents, aux tons forts et prononcés. Au milieu d'une étagère, un paon empaillé étale ses plumes changeantes; autour de lui, des vases, que ses couleurs ne font point pâlir, imitent les nuances et le miroitement de sa gorge et de son arc-en-ciel d'yeux foncés. Dans de nombreuses vitrines ou sur des tables sont des flacons aux cols bizarres, dont les couleurs sont plus claires, plus transparentes et plus douces: c'est le même arc-en-ciel, le même caméléonage atténué et métallique que celui des aquariums de poissons des îles Bermudes, de petits joyaux vivants.

Un étage plus haut, dans un des ateliers où se combinent les vitraux, des jeunes filles arrangent les jeux de patience de tous ces petits morceaux de verre. L'une d'elles « peint » un paysage, si l'on peut appeler peinture ce dosage de tons découpés dans le verre. L'aquarelle qu'elle copie est devant elle; elle élève entre le jour et ses yeux une feuille de verre coloré et nuancé. Avec de grands ciseaux, l'exact petit bout de rouge clair ou de bleu sombre est découpé et adapté au ciel ou à la fleur commencée et, plus tard, Tiffany viendra rectifier, s'il y a lieu, l'inspiration de ses élèves, avant que les enchâsseurs n'aient serti d'une façon définitive tous ces petits morceaux les uns à côté des autres. Toutes ces jeunes filles sont des « graduées » d'une académie de dessin, et quelques-unes sont des artistes, jouissant de tout leur cœur de la magnifique occasion d'employer une palette de verre et de donner à leurs rêves colorés l'éclat, la transparence et la profondeur que ce merveilleux procédé leur procure. Puis, cet infatigable chercheur qu'est Tiffany découvre chaque jour de nouveaux moyens de rendre l'eau, les ciels, les verdures; et les matériaux employés à la confection de ces grandes fresques lumineuses changent, deviennent meilleurs; les ciels presque tout faits arrivent en grandes feuilles nuancées par les hazards, savamment conduits, de la flamme et des matières colorantes; des provisions de verdure s'amoncellent dans la boîte qui contient les feuilles de verre, — cette palette infiniment changeante de l'artiste verrier; — et voici toute une collection de larges morceaux de verre aux différentes épaisseurs qui donnerait envie d'inventer d'impossibles scènes de drames nautiques, nappes d'eau glauque et paisible, geisers tout en mousse, cascades aux ombres vertes ou bleues. Voici aussi le fameux *drapery glass*, verre-draperie, dont il faut si peu de morceaux à un bon dessinateur pour faire la robe aux mille plis et aux mille nuances d'un ange ou d'une grande dame. Au hasard, presque, le verre s'est replié, s'est aminci d'un côté, épaissi de l'autre, et hors de ces mille possibilités, l'artiste découpe de toujours nouvelles réalisations de ses visions.

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet, 7 et 28 août derniers.

Je passe, sous des portières de nacre sertie dans un tissu métallique, voisinant avec des rideaux de grosses perles opales, dans des chambres où la lumière est tamisée par les ailes de grands papillons des tropiques et des pétales d'orchidées fabuleuses. Voici les mosaïques de verre aux dessins égyptiens ou byzantins, ornant de lignes géométriques quelque plaque de marbre qui servira d'autel ou de pierre commémorative. Peut-être aussi, ces panneaux d'une richesse inouïe iront-ils décorer la grande salle de lecture d'une de ces bibliothèques-palais dont l'Amérique se peuple peu à peu. Peut-être sera-ce la salle d'apparat d'une université, beaucoup plus luxueuse et plus imposante, plus sévère, plus artistique que les églises qui les entourent. Partout, dans le nord, dans le sud, où qu'on aille, beaucoup de petites églises sont pourvues de quelque vitrail intéressant, mais leur peu ambitieuse tour et leurs ailes étroites sont plus charmantes, par leur extérieure enveloppe de lierre ou d'autre plante grimpante, que par l'intérieure décoration de leurs murs.

Un grand panneau de mosaïque éclairé par des lampes d'aspect extraordinaire, est prêt à être emporté et emballé. De grands flambeaux de cuivre aussi sont là, enchâssés de cailloux polis ou taillés, verdâtres comme ceux qui voilent les lampes de l'autel.

Jamais je ne m'étais sentie ainsi transportée en des temps reculés, et rien, d'une façon aussi vive, n'avait évoqué la joie si naturellement païenne du luxe des anciens. Dans ces couleurs éclatantes, pas une note trop bruyante, pas une forme inharmonieuse, et nulle part la répétition d'une même harmonie, d'un même moule; le tout est aussi varié que si des artistes des quatre coins du monde avaient apporté là toutes ces choses.

On pense à l'âme du Téméraire et aux joyaux à demi taillés dont il aimait à s'orner. Quelque chose de l'âme des Indiens, puis des anciens Romains et des habitants de Tyr et de Babylone flotte dans l'atmosphère. Mais toutes ces splendeurs n'orneront plus guère ni les maisons des grands ni celles de leurs prototypes, les dieux. On dirait qu'une religion très grave et très chaude vient de trouver l'amoureux artiste qui exprime quelque chose de sa très naturelle universalité, de sa joie, de sa simple bonté très humaine et de son active et sereine pensée.

Dans les temples pleins de livres, dans ces vastes rotondes de marbre et de bronze que sont les sévères salles de lecture des grandes bibliothèques, où le silence est mieux observé que dans nos cathédrales, ces fresques, ces lustres, ces panneaux, ces portières, ces vitraux réjouiront les tranquilles chercheurs et rendront plus légers et plus heureux leurs rêves et leurs études. Peut-être aussi ces choses, comme pour le *Commencement-Hall* de l'université de Princeton, verront-elles ces scènes de bien moderne émoi, les fêtes de fin d'année où les licenciés obtiennent leurs diplômes, et où toute une petite ville s'agite, se décore de drapeaux, parce que quelques centaines de jeunes gens des deux sexes auront bravement étudié pendant plusieurs années. Leurs parents, amis, cousins et cousines, en leurs plus gais atours, papillonneront autour d'eux ce jour-là. Les orateurs les plus aimés ou les plus réputés auront mis toutes les têtes en ébullition, et dans les jardins de l'université se continuera la solennité sévèrement commencée dans la salle embellie par Tiffany.

D'autres que lui recherchent les secrets de l'art de la verrerie. D'autres que lui « enfilent des perles » pour en faire d'irisescentes draperies. J'ai vu de MM. Heinicke et Bowen des vitraux originaux, curieux, admirablement dessinés et éclairés. Mais Tiffany me semble possédé, au plus haut degré, du génie de la décoration tranquillement et expressivement chatoyante. L'emploi des métaux qui encadrent ses verres, ses marbres, ses amoncellements de cailloux ou de cabochons translucides, n'est peut-être pas moins intéressant que son maniement du verre. Cuivre rouge, jaune, brun, patiné de cent façons, bossé, poli, terni tordu en cordes, arrondi en vertèbres, fer noir aminci pour former les mailles d'une dentelle semée de points lumineux, roulé en boules formant de courtes franges inégales pour terminer un abat-jour que tout ornement trop léger déparerait; ici encore, cuivre ou bronze formant une rosace composée de feuilles mortes ajourées par le froid et maintenues par des cordes de même métal, rosace s'appliquant sur un panneau de bois de teinte semblable (meuble quelconque, bahut très moderne, par exemple) et formant l'effet le plus inattendu. Tout cela, et tant d'autres choses qu'on n'a pas le temps de noter dans un coin de sa mémoire ou de son carnet, vous arrête, vous charme, puis se fait admirer, et les étonnements se succèdent sans fin.

Et l'on se refuse à mesurer l'art de l'inventeur de toutes ces choses. C'est une âme spéciale, interprétant toutes les magies naturelles pour en faire des trésors qui garderont leur fraîcheur, leur imprévu, leur asymétrie, leur vivacité et leur harmonie de couleurs, et rempliront les demeures humaines des enchantements de la Nature vivante et mouvante.

MARIE MALI

MORT D'ADOLPHE SAMUEL

M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de musique de Gand, est mort dimanche dernier, âgé de soixante-quatorze ans, après une longue et belle carrière entièrement vouée au culte de l'art.

M. Samuel, compositeur de talent, pianiste distingué dans sa jeunesse, fut en outre un apôtre convaincu des maîtres et un initiateur auquel notre génération doit une vive reconnaissance. C'est lui, on le sait, qui fonda à Bruxelles, en 1865, les Concerts populaires de musique classique auquels, après un court intermède pendant lequel l'illustre violoniste Henri Vieuxtemps tint le bâton directorial, Joseph Dupont donna un superbe développement. Il faut se représenter ce qu'était, il y a trente ans, la situation de la capitale brabançonne au point de vue musical pour apprécier tout le mérite et la hardiesse de l'initiative prise par M. Samuel. Sa tentative réussit d'ailleurs brillamment, malgré les difficultés dont fut entourée la création de cette grande institution musicale, et lorsqu'en 1871, appelé à la direction du Conservatoire de Gand, le savant professeur d'harmonie dut abandonner la direction des Concerts auxquels il avait consacré pendant six années une infatigable et toute juvénile activité, il eut la joie de confier à son successeur une entreprise artistique florissante et riche d'avenir.

L'ardeur, la jeunesse, l'enthousiasme, M. Samuel les conserva jusqu'à ses derniers jours, malgré le poids des années. Il eut la plus verte vieillesse qu'on puisse souhaiter à un artiste et, bien que frappé à plusieurs reprises par des deuils cruels, il ne connut jamais la lassitude ni le découragement. Prix de Rome en 1845, à vingt et un ans ! il ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa vie. Et ses dernières compositions attestent une vitalité, une fraîcheur de sensations que rien n'avait pu altérer.

La liste de ses œuvres est longue. Si toutes n'ont pas

une valeur de premier ordre, elles attestent du moins une connaissance technique approfondie, du goût et un sentiment mélodique distingué. Quelques-unes marquent parmi les compositions les plus remarquées de l'école belge : Plusieurs de ses symphonies, notamment, qui sont au répertoire des concerts de l'Allemagne où leur auteur est hautement apprécié, et le *Christus*, pour soli, chœurs et orchestre que nous fit entendre, il y a deux ans, M. Eugène Ysaye, et que nous avons, ici même, analysé en détail (1). C'est sous l'influence des idées qui déterminèrent l'artiste à abjurer la religion israélite et à embrasser le catholicisme que fut écrite cette œuvre, qui marque l'apogée du talent de son auteur. Elle forme une page mystique et dramatique tout à la fois d'une belle envolée, et fut accueillie avec une sympathie qui réjouit le vénérable musicien, pansa les plaies que l'indifférence de ses compatriotes lui avait parfois causées et stimula à nouveau ses énergies.

Il faut citer de lui un opéra comique, *Madeleine*, joué au théâtre de la Monnaie en 1849, un *Giovanni da Procida*, écrit à la même époque, un grand opéra en trois actes : *Les Deux Prétendants*, un opéra comique en deux actes : *L'Heure de la retraite*, une partition (musique de scène et entr'actes) composée pour les *Gueux* de Charles Potvin et exécutée en 1864, plusieurs cantates patriotiques pour commémorer les événements relatifs à l'indépendance de la Belgique, sept symphonies, un grand nombre de mélodies et de *lieder* dans le style des meilleures œuvres allemandes de ce genre, des ouvrages théoriques : solfèges, traités d'harmonie, etc. Bref, un bagage énorme que domine le *Christus* auquel succéda, croyons-nous, une Messe qui dut être tout récemment achevée. Disciple et admirateur de Mendelssohn, ses écrits musicaux ont des affinités assez étroites avec ceux de l'auteur d'*Élie* et des *Romances sans paroles*.

La situation officielle de M. Adolphe Samuel ne l'empêchait pas d'avoir et de proclamer des idées artistiques indépendantes, qui parfois s'affirmaient avec éclat dans des milieux peu habitués à les entendre exprimer. On se souvient du bruit que fit le discours de tendances émancipatrices que prononça, il y a quelques années, le directeur du Conservatoire de Gand à l'Académie de Belgique, dont il présidait une des classes. Avec une bonne humeur caustique, le musicien décocha à ses collègues des vérités qui franchirent d'un bond les murs de la grave assemblée et ricochèrent dans des cénacles jeunes, où s'accrût la popularité de celui qui leur avait donné la volée. Samuel fut, en même temps qu'un musicien, un homme d'esprit et un causeur charmant. Sa disparition sera universellement regrettée.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Lohengrin.

Devant une salle dont toutes les premières loges pleuraient leurs abonnés absents (chasse, villégiature, bains de mer et voyages en Suisse, devez-vous être honnis par les directeurs de théâtres !) le Chevalier au Cygne s'est efforcé, avec une ardeur nouvelle, d'arracher la plaintive Elsa aux maléfices de la farouche Frisonne. Et sous les traits de M. Imbart de la Tour, le chanteur applaudi, il défendit vaillamment l'innocence opprimée, déjoua les ruses du traître Telramund, exprima sa tendresse à la clarté des étoiles, caressa le vain espoir d'un bonheur dont l'inéluctable fatalité lui interdit, hélas! la réalisation. Elsa, incarnée par Mlle Thérèse Ganne, se laissa protéger, aimer, et les pernicieux conseils d'Ortrude firent sur elle leur impression accoutumée, bien qu'on ne remarquât, dans sa personne ni dans le timbre de sa voix, nulle émotion justifiant les péripéties qui amenèrent l'abandon dont elle fut finalement l'objet. Blonde et poupine, le visage souriant, le geste arrondi, Ortrude, dans laquelle les habitués du théâtre reconnurent Mme Kutscherra, prit à cœur d'atténuer le méchant caractère que l'auteur s'est complu à lui attribuer. Des deux femmes, c'est elle qui parut la persécutée. Et son désir de réhabilitation alla même jusqu'à rendre complètement inintelligible le texte du drame, qui souligne sans doute avec trop d'évidence, à son gré, la noirceur de son âme. Après tout, elle chantait peut-être en Frison. Frédéric de Telramund dit son récit d'une voix mordante, d'un métal superbe, — la voix appréciée de M. de Cléry. Mais il apprendra, dans l'exil où le relégua le roi Henri, à ne pas rouler des yeux d'avaleur de sabres et à mettre dans ses allures plus de sobriété. Roi et héraut ont du « creux ». L'un ressemble, à s'y méprendre, à M. Journet, l'autre à M. Dufranne.

Et paisiblement la colombe a ramené vers les lointains parages de Montsalvat, sur les eaux sinueuses de l'Escaut, l'étincelant Lohengrin, salué par les harmonies bruissantes et parfois bruyantes de l'orchestre.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

Monsieur le Directeur,

Je viens de passer place de la Liberté et j'y ai vu un ouvrier occupé à peindre en blanc cru une *partie* d'une des faces de la place. Va-t-on recommencer là le ridicule bariolage de la place des Martyrs où un même fronton passe d'un bout à l'autre par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel?

La ville ne pourrait-elle, une fois pour toutes, faire choix d'une couleur décente qu'elle imposerait à tous les propriétaires dont les maisons font partie d'un ensemble monumental?

Il y a tant de servitudes tracassières et plutôt néfastes qui ne visent souvent qu'à maintenir une architecture insipide ou hideuse. Pourquoi n'en établirait-on pas une qui nous préserverait à l'avenir d'horreurs semblables à celle que je vous signale?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec l'expression de ma fureur, celle de mes meilleurs sentiments.

Jolec.

***

Le *Matin*, d'Anvers, publie ces observations, fort sensées, que lui communique un Anversois soucieux de la beauté du paysage urbain :

On parle un peu partout maintenant d'esthétique des villes, et l'on « applique l'art » à la rue avec un zèle extraordinaire. Bientôt on ne trouvera plus une enseigne qui ne nous rappelle « le glorieux vieil Anvers »... Il est juste qu'une époque qui n'a pas de génie spécial copie le style d'époques qui en avaient à revendre...

Pourtant n'y aurait-il pas lieu, à votre avis comme au mien, et cela en vue de l'esthétique des villes tant vantée, d'arrêter la fougue de certains « restaurateurs »?

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189 ; 1896, pp. 109 et 119.

Ainsi, par exemple, je ne vois pas la nécessité de gâter notre vieille tour de Saint-Jacques qui, vue du côté de la rue Neuve et surtout vers le soir, a un caractère splendide : le temps lui a donné sa patine, il en a effrité et rouillé les murs de telle sorte que cela fait songer à une admirable eau-forte.

Eh bien, savez-vous ce qu'on fait? Derrière les échafaudages qui grimpent le long de la tour obtuse se consomme un véritable crime de lèse-pittoresque. Dans quelques mois, vous verrez apparaître un édifice renouvelé qui ne rappellera plus que vaguement l'ancienne église, avec sa tour aux flancs superbement écorchés et égratignés. En revanche, vous jouirez d'un aspect des plus banals, mais d'une banalité plate comme un macadam : ce sera rectiligne et mathématiquement exact; les amis du « propre » et du « soigné » y applaudiront certes, mais les artistes et les étrangers qui ont le sentiment d'art trouveront l'occasion de répéter : La nouvelle Carthage gâte tout ce qu'elle touche!

Rappelez-vous, entre autres, les justes récriminations que nous vaut depuis des années déjà le ridicule remaniement du Steen? Fallait-il le moindre instinct du beau, du caractère historique, des proportions architecturales pour oser flanquer à la vieille bâtisse une annexe d'un ponceif tout à fait agaçant, véritable devoir d'élève de l'académie? Il eût été si simple de conserver religieusement le vieil aspect de la prison espagnole, en consolidant tout bonnement ce qui en avait besoin, au lieu de nous octroyer un bâtiment d'un style mixte, qui — au dire de tous les artistes, et je vous engage à demander leur avis — dépare absolument la vue de la rade, enlève au sublime paysage qu'on voit du promenoir un élément de majesté qu'il aurait certes eu si le Steen avait gardé son ancienne forme — sans « restauration » ni « embellissement » modernes.

Décidément, c'est à croire que le goût décoratif des Anversois — un de nos talents les moins contestés — va *diminuendo* de jour en jour. Partout l'académique triomphe! Ainsi n'est-il pas grotesque qu'en sortant de la nouvelle gare, en arrivant avenue de Keyser, — où l'on a, au coucher du soleil, un remarquable spectacle, avec la cathédrale qui émerge au-dessus des maisons du fond, — n'est-il pas grotesque qu'on ait eu la fantaisie de flanquer, au milieu de ce coup d'œil magnifique, un *Lavatory* des plus *hénaurmes!* Cette boîte nous cache le soleil! — Suffit, n'est-ce pas?

Espérons que vous voudrez bien appeler l'attention de vos lecteurs sur ce sujet important : il me semble qu'il est tout aussi digne d'intérêt que les graves disputes à propos de politique qui divisent nos bons concitoyens.

A LOUVAIN

Exposition internationale d'affiches.

Dans l'allocution qu'il adressa au ministre de l'intérieur à l'inauguration de l'Exposition internationale d'affiches, M. Léon Boels, président de la Table-Ronde, à qui est dû le succès de cette intéressante exhibition, caractérisa en quelques phrases le rôle de l'affiche illustrée, l'importance qu'elle a prise dans le mouvement des arts décoratifs, son influence salutaire sur la foule pour qui elle a créé une sorte de musée en plein vent. Rappelant un mot d'Huysmans, il a dit que si l'affiche n'est pas une œuvre artistique au sens absolu, elle constitue néanmoins une « dînette d'art ». Le terme est charmant, et l'exposition qui vient de s'ouvrir à Louvain en démontre la justesse.

Cette exposition est nombreuse. Plus de quinze cents affiches! Elle est, en outre, des plus intéressantes parce qu'elle réunit, pour la première fois en Belgique, aux affiches françaises, anglaises et belges, qui sont les plus répandues dans notre pays, des affiches danoises, russes, allemandes, hollandaises, espagnoles, américaines, ce qui donne lieu à des comparaisons utiles. Ajoutons qu'étant ouverte au profit d'œuvres de bienfaisance, elle répudie toute idée commerciale, ce qui n'est pas toujours le cas pour les expositions de ce genre.

Sans doute si le Comité avait eu plus de temps, il eût pu réunir collection plus complète. Sans doute, dans cette même hypothèse, le placement eût pu être plus rigoureux au point de vue des groupements par nationalité et par artiste. Sans doute aussi eût-on pu donner plus de développement à la section historique : « L'affiche à travers les âges » est certes un thème attrayant pour fixer les idées et montrer les progrès accomplis. Il n'a été qu'ébauché à Louvain. Telle quelle, l'Exposition mérite d'être louée. C'est, certes, la plus considérable que nous ayons vue et si quelques pièces médiocres la déparent, le nombre des œuvres artistiques dont elle s'honore établit largement la compensation.

Ce sont, dans la section belge, les compositions de MM. Van Rysselberghe, X. Mellery, Henri Meunier, Ad. Crespin, Privat-Livemont, V. Mignot, Emile Berchmans, A. Rassenfosse, Ch. Michel, Em. Jaspar, Commaire; dans le section française les fantaisies exquises de Chéret et de Lautrec (*May Belfort, May Milton*, la *Troupe Eglantine*, *Jane Avril* méritent une mention spéciale) et les charges désopilantes de Jossot. En Hollande, les deux estampes symboliques, d'une étrange beauté, de Jan Toorop, reproduites récemment, l'une et l'autre, dans la revue allemande *Dekorative Kunst*. En Allemagne, les affiches de MM. J. V. Cissarz et R. Engels, deux noms nouveaux pour nous. Le contingent danois, envoyé par le musée de Copenhague (avis à MM. les membres des Commissions des Musées royaux de Belgique) et l'ensemble fourni par la Russie renferment également quelques spécimens remarquables qui révèlent dans les procédés d'impression un réel mérite.

W. H. Bradley et H. Penfield, enfin, représentent les Etats-Unis beaucoup mieux que les pancartes kilométriques par lesquelles d'habiles mais terrifiants chromolithographes annoncent des spectacles niagaresques, équestres, militaires et vélocipédiques.

Cet ensemble bariolé est instructif et d'une inépuisable variété. Mais, comme Dieu, le public doit y reconnaître les siens.

PETITE CHRONIQUE

Du titre assez souple — « En lisant M. Brunetière » — de la conférence qu'il donnait, jeudi, au cercle Labeur, M. Georges Rency s'est autorisé pour faire constater, en d'ingénieux aperçus et des digressions calculées, le renouveau du classicisme que nous signalions dans un récent article. S'aidant d'une langue claire, bien ordonnée et digne de l'objet qu'il prétendait montrer, le jeune romancier de *Madeleine* nous fit le tableau des désordres qui depuis dix ans désolent les Lettres, en chercha la cause ensuite dans la méconnaissance des principes que Brunetière, dans son manuel, considère comme essentiels à une littérature vraiment française et justifia enfin, en désignant quelques œuvres récentes, son espoir de renaissance. Il a cité des noms : qu'on n'oublie pas le sien, — c'est celui d'un écrivain solide, chaleureux et réfléchi.

A. R.

La Commission de l'Exposition organisée sous les auspices du gouvernement belge à Saint-Pétersbourg et à Moscou par la Société russe de secours aux enfants pauvres et malades, s'est réunie mardi dernier au ministère des Beaux-Arts. Une centaine d'artistes ont répondu à l'invitation qui leur avait été adressée et les œuvres annoncées paraissent devoir représenter brillamment la Belgique. L'Exposition, placée sous le haut patronage de S. A. I. Mme la grande-duchesse Elisabeth-Mavrikievna, s'ouvrira le 24 novembre prochain au Palais impérial de la Société d'encouragement des Beaux-Arts. Elle sera, aussitôt après sa clôture, transportée à Moscou, où elle sera ouverte le 10 janvier 1899. Les œuvres doivent être déposées du 1er au 15 octobre au Musée royal de peinture, à Bruxelles, pour y être soumises au jury. Le Président de celui-ci, M. J. De Vriendt, se rendra personnellement à Saint-Pétersbourg pour surveiller le placement. Les frais de transport, d'emballage et d'assurance sont intégralement supportés par la Société.

La Société des concerts Ysaye vient d'arrêter le plan de sa prochaine campagne. Elle compte donner six concerts d'abonnement, dirigés alternativement par MM. Eugène Ysaye et Félix Mottl, avec le concours d'artistes éminents, parmi lesquels sont dès à présent engagés : Mmes Nordica et Mottl, MM. Burgstaller, R. Pugno, Ed. Risler, A. De Greef et L. Van Hout. Ces concerts auront lieu les dimanches 16 octobre (Ysaye), 20 novembre (Mottl), 11 décembre (Ysaye), 8 janvier (Mottl), 22 janvier (Ysaye) et 12 février (Mottl). A la fin de la saison, en mars et avril, il y aura des concerts extraordinaires, l'un sous la direction de M. Weingartner, l'autre sous la direction de M. Ysaye et avec le concours de Joachim.

Parmi les œuvres à l'étude, citons les IVe et VIe symphonies de Beethoven, des symphonies de Berlioz et Dvorack, la *Rapsodie wallonne* (inédite) de Théo Ysaye, des pages symphoniques de Mozart, Schubert, Weber, Wagner, César Franck, Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Paul Dukas, Claude-A. Debussy, S. Lazzari, J. Dalcroze, G. Lekeu, P. Gilson et d'un jeune compositeur américain totalement inconnu sur le continent, M. Mac-Down.

Le programme promet, on le voit, une saison musicale des plus intéressantes.

M. Jean Vanden Eeden ne se repose pas sur les lauriers que lui ont valu *Numance* : il travaille en ce moment avec ardeur à un nouveau drame lyrique en quatres actes, intitulé *Rhena*. Le poème est de M. Michel Carré.

Les réformes adoptées, sur l'initiative d'un groupe d'hommes de lettres, par la nouvelle direction du théâtre du Parc, créent une salutaire émulation dont se réjouiront tous ceux qui souhaitent de voir l'art dramatique sortir des routines et de la vulgarité dans lesquelles il demeure depuis trop longtemps enfermé en Belgique.

Le Nouveau-Théâtre, qui rouvrira ses portes mardi prochain, annonce à son tour une série de spectacles attrayants parmi lesquels : *Les Tisserands*, de G. Hauptmann, *Les Erynnies*, de Leconte de Lisle, *Jean-Gabriel Borkmann*, de H. Ibsen, l'*Ecole des veufs*, de G. Ancey, *Le Passé* et *la Chance de Françoise*, de G. de Porto-Riche, *Terra Baixa* (Terre Basse), drame catalan d'Angel Guméra. La direction a reçu en outre plusieurs œuvres d'écrivains belges : *Un mâle*, de Camille Lemonnier, *Les Rayons X*, de MM. Garnir et Sicard, *Haine d'aimer*, de Paul André, une pièce nouvelle de G. Van Zype, etc.

Mmes Adeline Dudlay, Lerou et Maguéra, MM. Paul Mounet, Lugné-Poe et Ch. Lenormant sont engagés en représentations pour interpréter des œuvres qu'ils ont créées à Paris. Enfin, des auditions spéciales d'ouvrages inédits, sous forme de lecture, se succéderont à des dates qui seront ultérieurement arrêtées.

A partir du 21 courant, en attendant la réouverture de la saison d'hiver à l'Alhambra, fixée au 30 courant, le théâtre du boulevard de la Senne abritera la tournée Dorval, avec Mme Jeanne Hading comme étoile. Voici l'ordre de ces représentations : Le 21, l'*Aventurière* et *Une visite de noces*; le 22, l'*Étrangère;* le 23, la *Princesse de Bagdad*; le 24, *Adrienne Lecouvreur;* le 25, la *Dame aux camélias;* le 26, le *Maître de forges*.

C'est mardi prochain que M. Charles Lauri inaugure, par un spectacle de fantaisies dans le genre de l'Empire de Londres, la saison de l'Alcazar.

Aux *Mousquetaires au Couvent*, qui firent la joie des habitués du théâtre Molière, ont succédé, depuis hier, les *Petites Brebis*, qui clôtureront la brillante saison d'opérette poursuivie par M. Darman. Celui-ci a fait revenir, pour ce dernier spectacle, l'excellent ténor Sylvain et a engagé deux nouvelles chanteuses, Mmes Molka et Stas.

M. Boitte, éditeur de l'*Art flamand*, a été nommé officier d'Académie par le gouvernement français.

M. Georges Bonheur, professeur de chant aux Conservatoires de Liége et de Gand, où il avait formé d'excellents élèves, entre autres le ténor D. Demest, actuellement professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient de mourir à Paris. Il était né à Liége en 1828, fit ses études musicales à Paris où il eut pour maîtres Galli, Bouton et Massé. Il acheva son éducation artistique à Milan, sous la direction de Lamperti.

On annonce de Vienne la mort du compositeur K. Zeller, auteur de l'*Oiseleur* (*Der Vogelhaendler*), dont les refrains sont devenus populaires dans toute l'Europe. On se souvient du succès qui accueillit cette opérette, il y a deux ans, au théâtre des Galeries. Zeller laisse une autre opérette célèbre, *Der Obersteiger*, les opéras comiques *Joconde*, *Le Capitaine Nicol*, *Les Vagabonds*, etc.

Le **Journal des Ventes**, paraissant toutes les semaines, renseigne les ventes d'Art de la Belgique et de l'étranger.

La Direction se charge des ventes publiques de bibliothèques, collections de tableaux, antiquités, objets d'art, etc.

Bureaux et Salles d'exposition ouverts de 10 heures du matin à 5 heures du soir.

Mme **FANNY VOGRI**, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

KURSAAL D'OSTENDE

DIRECTION BRUNFAUT

Concerts symphoniques sous la direction de M. RINSKOPF.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel**

Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32 rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 39. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Septembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Grotte des Pins a Fontainebleau. — Le Paysage. — Les Le Rouge de Chablis. — De la Restauration des tableaux. — Chronique judiciaire des arts. *Le Droit d'auteur et la Communauté conjugale.* — Petite Chronique.

La Grotte des Pins à Fontainebleau.

Ce fut jadis une grotte « humaine ». Construite pour François Ier par ... : les guides n'en disent pas le nom. Et comment dans le désinvolte et doux farniente des vacances, hélas! mourantes, vouloir s'en informer. Une grotte-salle-de-bains, en laquelle Anne de Pisseleu, plus pompeusement connue sous ce titre sonore : Duchesse d'Etampes, grande favorite du vainqueur de Marignan, « s'esbattait » avec ses filles d'honneur, voire avec les autres duchesses de la cour, tandis que son royal et fringant amant, le voluptueux polisson qui fit la politique et la guerre à ses moments perdus, caché dans une loge secrète au mur criblé de trous, se repaissait du mets singulier et divin, suprême d'idéal et de sensualité, qu'est la Nudité féminine en son énigmatique sublimité de Beauté et d'inconscient cynisme.

A côté est un jardin aux toisonneux ombrages où, parmi les chênes et les hêtres (vieux arbres français), des pins sylvestres norwégiens, aux sèches et grisâtres aiguilles, aux troncs rugueux et rosâtres, ont poussé. Y en avait-il déjà au temps du Roi « à la Salamandre », de l'inépuisable mâle qui passait, incombustible lézard, sans en subir dommage, à travers les plus ardents brasiers de l'Amour? Je l'ignore. Actuellement, sur les photographies des restes architecturaux de ces lieux où dansent la multitude fantomale des souvenirs, on inscrit : *Grotte du Jardin des Pins.*

Plus de grotte, plus de baignades, plus de corps aux souples et harmonieux contours emprisonnés dans le tissu nacré de la peau, ce délicat chef-d'œuvre du Hasard qui, depuis les origines, mélange, combine, ajuste, dose, en l'immense et émouvante fantaisie des formes, les éléments indestructibles de l'universelle et maternelle matière. Plus d'eau ! non, même plus d'eau! Un coin désert, lépreux, ravagé, une broussaille de pierres, en laquelle un architecte, un « monumentiste », fort studieux, s'applique administrativement à faire renaître quelque ordre, avec l'aide du ciment Portland et d'un dessin linéaire irréprochablement scolaire. L'admirable délabrement des ruines qui consolait de la destruction — (ce fut Louis XV, le Bien-aimé, à la face molle et mafflue de concierge, qui l'ordonna, je crois, afin de ne gêner en rien la construction d'une vaste caserne mondaine pour le peuple de femmes lascives et élégantes qui

l'accompagnait en ses villégiatures, lui et sa Pompadour, lui et sa du Barry; car il lui fallait aussi, à ce rondelet personnage, du sexe à toute heure), — l'admirable délabrement des ruines fait place à un bon nettoyage qui satisfera, n'en doutons pas, les amis de la propreté, de la symétrie, de l'alignement, du nivellement, du blanc, de la ligne droite, de la netteté et autres horribles préjugés destructeurs du Beau, dévastateurs de l'Art.

Heureusement, par un sort bienveillant (aussi peut-être par la dureté des matériaux granitiques), cinq Statues subsistent et demeurent impolluables, suffisantes pour, sinon faire oublier les ravages cruels du temps et des architectes, au moins pour faire sonner et vibrer en ce retrait écarté une émotion esthétique qui longuement, longuement vous retient en son fluide charmeur et répand dans l'âme l'allégresse mélancolique de cette merveilleuse mixture : l'Art et le Passé.

Cinq statues! Oh! surprenantes d'étrangeté et d'imprévu! Surprenantes aussi comme bousculade des règles, — spécialement de ces règles bourgeoisement sacro-saintes que, paraît-il, le puissant et tumultueux Rodin aurait méconnues, scandaleusement méconnues, récemment, dans son Balzac, et que Monsieur Falguière, qui a bien voulu le remplacer, respectera, à n'en pas douter, dans l'œuvre plus sage, qu'il a du reste, assure-t-on, modelée dans la huitaine de la commande avec la sûreté inquiétante du Bon Sens et du professeur « qui sait son métier »!

Cinq statues! Quatre fils d'Atlas, quatre Atlantes, quatre colosses, surpris au moment où, dans un dernier et exaspéré effort, tordant leurs muscles et se piétant contre l'écrasement qui interrompt leur escalade du Ciel, croule sur eux l'avalanche des rochers précipités par les Olympiens rythmant leurs coups sur les éclats de la foudre tonnante de Zeus.

Ce sont les voûtes et les architraves de l'antre frais et crépusculaire, dépendance du harem du Roi au long nez annonciateur d'érotisme, qui pèsent d'un poids de montagne sur les épaules nues des quatre vaincus dont les faces angoissées, s'accalmant déjà dans la résignation de l'Inévitable, barbues, farouches, guerrières, musculeuses, au point qu'on croirait ces têtes sculpturales et agonisantes celles de bâtards d'Héraclès, nés de ses assauts nocturnes et infatigables avec les cinquante filles de Dardanus. Ils se regardent, désespérés, s'épuisant en une tension suprême de tous leurs nerfs, semblant, de leurs yeux souffrants, se demander un dernier secours ou se dire un dernier adieu. Tels le Christ et les larrons sur les croix du Calvaire.

A l'angle du portique trilobé dont ces cariatides surprenantes subissent les archivoltes, s'ouvrant sur des sombreurs dont elles forment les chambranles humains, un cinquième colosse, un Terme, le buste seul dégagé, les jambes prises dans une massive gaine, libre de la scène d'écroulement, tourne vers les victimes des yeux d'inquiétude, de colère et de compatissance.

C'est le procédé employé pour créer ces figures dans leur admirable harmonie de douleur, d'énergie, de terreur et d'effroi, qui vaut surtout d'être mis en évidence comme leçon à ceux qui croient que l'approximation dans les lignes et les contours est une attestation d'insuffisance et une lèse-majesté artistique. Vous entendez encore, n'est-ce pas, les clameurs des engoulevents et des mouettes de la presse, des salons et des boulevards contre Rodin, l'impassible, coupable de ne pas avoir modelé son Balzac suivant la Formule, conformément aux prescriptions de la Tablature, comme aurait glapi l'apothicaire Beckmesser.

Les colosses des Bains d'Anne de Pisseleu sont tous, et en toutes leurs parties, sauf les visages, formés de blocs à peine dégrossis, juste ce qu'il faut pour que ces corps aient une approximative apparence de corps. On se retrouve mal, au détail, dans le débrouillement de leurs membres. Ils semblent englués dans la pierre, engagés dans le roc fruste dont des coups de maillet et de ciseaux hâtifs et brutaux ont fait jaillir en éclats sommaires et rustiques le strict nécessaire. Les fragments de granit, plutôt qu'ajustés, sont posés l'un sur l'autre, en un échafaudage, un entassement qu'on dirait quelconque. A juger l'œuvre suivant les préceptes d'une classique et pédante analyse, on croirait qu'elle est d'un ouvrier sans scrupules, pressé, distrait, ivrogne. Les plans seuls s'affirment, dans leur généralité sobre et lourde, comme dans l'architecture cosmique des rochers et des monts; le Fini, le fini cher aux Boileau de l'Art, est absent autant que le fard sur les membres robustes d'Ajax ou de Diomède.

Et pourtant toutes les caractéristiques du plus évident Esthétisme humain s'y rencontrent et saisissent irrésistiblement le spectateur, quand le jeu des lumières et des ombres fait saillir les reliefs et les creux, quand le plein soleil cruel et ternissant n'abolit pas les oppositions favorables du clair et de l'obscur. La grande fraternité qui s'affirme dans les productions du véritable Art, le sentiment d'une autre âme qui s'est dépensée avec une ardeur passionnée et en pleine liberté sauvage révoltée contre les grammaires et les prosodies, pour exprimer, au profit de ses semblables, l'émotion propre qui l'a brûlée, est là palpable, grandiose, poignante, et vous vainc sur l'heure!

La leçon (car leçon il y a, comme je l'écrivais plus haut) est savoureuse et péremptoire. Elle dissipe les doutes qui, au bruit des criailleries d'une critique bavarde et tapageuse, auraient pu surgir dans les cerveaux circonspects. Ah! combien il est vrai que toute règle fut démentie par un chef-d'œuvre! Elle fait naître cette pensée qu'il eût été vraiment suggestif, quand

tout le snobisme et le muflisme parisiens tintamarraient autour du Balzac, quand les hommes exutaient leurs sottises et que les femmes réitéraient les sottises des hommes, d'exposer, dans le voisinage, en leur muette splendeur, les reproductions des quatre Atlantes du Jardin des Pins et du Terme fraternel qui, tristement, désolé et indigné, les regarde pâtir et mourir.

EDMOND PICARD

LE PAYSAGE

Villégiature, mot enchanteur, d'une douce sonorité, l'un des plus doux du vocabulaire, évocatoire de tant de souvenirs; villégiature, interruption des âpres soucis des agglomérations, calmant des nervosités citadines, aiguillon à notre curiosité vagabonde!

Le soleil, au solstice, marque l'heure du départ.

Les papillons du bel-air s'envolent vers les digues, les kursaals; ils resteront là, à un point déterminé, toujours le même, ainsi que des phalènes, la nuit, autour d'un phare. Les affairés se disperseront en tous sens pour de plus douces digestions. Et la masse des travailleurs, rivée à l'établi, collée au pupitre par le labeur quotidien, restera confinée *intra muros*, privée de la fraîcheur de la forêt, du souffle vivifiant de la côte.

Si quelque chose pouvait vous consoler, ô travailleurs, qui aspirez aussi à secouer vos ailes, à prendre votre essor, à respirer la brise marine, l'air odoriférant du vallon boisé, à réclamer votre légitime part des rayons solaires, ce serait assurément cette constatation que l'exode des vacances ne s'accomplit que par une foule d'êtres plus bruyants qu'intéressants, inconscients du noble but que raisonnablement les privilégiés de la fortune devraient assigner à l'annuel voyage. La somme des impressions reçues par ces groupes bourdonnants, au cours d'innombrables itinéraires, de séjours prolongés, dépasse-t-elle de beaucoup les fades locutions : C'est joli cela, c'est charmant, servant avec : C'est horrible, c'est ignoble, à traduire tous leurs sentiments, à juger tous les événements?

A part les artistes qui vivent foncièrement de l'idée d'art, toujours, sans désemparer, ils sont en nombre infime ceux qui se mettent en route parfaitement conscients de l'importance de l'excursion, de la villégiature; ils ne sont que quelques-uns comme si la Nature avait voulu, en restreignant leur nombre, se les attacher plus fortement. Ils vont aux fêtes estivales avec une ferveur de pèlerin, une fidélité de croyant. Pour eux villégiature, excursion sont synonymes de paysages, occasionnels de grandioses tableaux, d'admirables spectacles où l'âme se retrempe et l'esprit se réconforte.

Puisque le vent est tiède, la brume transparente, que l'émeraude ruisselle dans la ramure, allons, les poumons gonflés d'air pur, contempler la splendeur des paysages en leur incessante variété. Que nous allions au pays des luxuriantes prairies où, sous des ciels infinis, traînent des robes chatoyantes de bestiaux; au pays picturalement plus ingrat des rochers qui dérobent les horizons; au pays aride des sables clairs plaqués de terre noire, de bruyères, de boqueteaux de pins; au pays désolé des fagnes où de la nudité du sol se dégage une incommensurable tristesse; au pays des cheminées géantes où l'azur et le nuage d'argent se ternissent de fuligineux brouillards d'usine, révélant, au milieu de la nature, le drame social; au pays des dunes blondes que la vague asperge de perles scintillantes; de tous côtés, sur notre passage, apparaîtront majestueux, bien caractérisés, des *tableaux à peindre*.

Le paysage, le croirait-on, a eu ses détracteurs. Encore maintenant d'aucuns lui contestent le droit d'occuper le domaine de l'idéal. Il y est entré cependant, glorieusement, et y occupera désormais sa légitime place. Lui refuser un rôle esthétique, c'est mal le connaître, le comprendre. Sur quoi reposerait sa prétendue infériorité? N'est-il pas susceptible d'interprétation? Rare est le tableau réellement émouvant, parce qu'il n'est pas si aisé qu'on le pense communément d'avoir une juste, une belle conception d'un paysage, d'en saisir le caractère, de fixer sur la toile *un instant de sa vie*, de raconter par la forme et la coloration ce qu'il dit à l'âme spectatrice. Il est impressionnable à l'excès, magiquement : ses couleurs naturelles se modifient par la couche d'air interposée, changent suivant la densité de l'atmosphère; l'air vibre, l'enveloppe, adoucissant les contours; l'irradiante lumière, en éblouissantes nappes, en traînées vives tranche les ombres, fait resplendir les couleurs ou les laisse languir et mourir aux ombres profondes; aux régions des clairs-obscurs la discrétion, la subtilité des tons est comme un défi à la rétine; la lumière éclatante paraît, disparaît au gré d'un nuage; les rayons frappent, glissent, se propagent ainsi qu'un fluide; en ce presque insaisissable et perpétuel mouvement de l'ondoyante clarté, l'œil ne saisit aucune discordance, aucun heurt et en goûte, ravi, la superbe harmonie.

Gardons-nous de rééditer les préceptes du genre, de réimprimer la grammaire du peintre paysagiste. En une page de cette revue on résumerait les lois de la perspective linéaire, celles de la perspective aérienne que l'on peut observer sans y trouver de sujétion académique, d'atteinte à la liberté. Mais elles sont indépendantes de cette chose particulière qui ne s'enseigne, ne s'apprend pas, ne s'exprime qu'imparfaitement, qui absorbe l'être entier pour s'épanouir en une fleur admirable et rare, la sensation artistique. Dire que cette sensation *est*, ce que personne ne contestera, suffit à prouver *ipso facto* la possibilité de l'interpréter chacun suivant son tempérament, et par suite d'engendrer l'œuvre. Donc, sous prétexte d'intellectualité, ne classifions pas nos sensations, ne prétendons pas que certaines sont indignes d'être traduites, d'être exprimées.

D'ailleurs les sensations éprouvées devant le Nature sont parmi les plus fortes, les plus nobles. Pourquoi les paysagistes ne parviennent-ils pas plus souvent à nous les rappeler, à les faire revivre en nous? Parce que, à notre avis, il n'est pas moins difficile de rendre par le pinceau l'intimité, la grandeur d'un paysage, le sentiment qu'il a fait naître, que d'exprimer, par un moyen autre, tel ou tel phénomène psychique. Chaque fois il s'agit, quel que soit le procédé d'expression, de fixer un état d'âme avec assez d'intensité pour que la sensation soit renouvelée à la vue, à la lecture ou à l'audition de l'œuvre.

A cet effet, il est indispensable, en ce qui regarde le paysage, de rechercher, — voilà le rôle esthétique de l'intellect en rapport direct avec la sensation, — de rechercher dans le site, dans la contrée choisie, aimée, ses aspects caractéristiques, ce qui touche notre sensibilité sans être immédiatement apparent. Pour les découvrir, il importe de vivre avec cette nature dont on veut raconter la vie aux autres, fidèlement, très intimement, de l'aube

au couchant, de recevoir ses confidences, ses secrets, d'être son amant passionné afin qu'elle s'abandonne et se livre entièrement.

Pas plus qu'il ne faut dessiner toutes les feuilles d'un arbre pour en saisir l'allure, le caractère, pas davantage il ne faut rendre les détails d'un site, d'une contrée et peindre tout ce que l'œil voit. Il est essentiel, ici encore, d'élaguer, de synthétiser, de rejeter tout ce qui pourrait amoindrir, atténuer l'effet d'ensemble, rapetisser le sujet. Les professionnels vous diront le considérable effort à réaliser pour vaincre toutes les difficultés d'exécution d'un paysage, pour conquérir au profit de son œuvre la puissance des couleurs et leur poétique harmonie.

La foule ignorante s'imagine qu'il n'est qu'une reproduction servile, d'autres, même parmi ceux qui se qualifient artistes, en ont une compréhension insuffisante, quelques-uns, les maîtres du pinceau et de la plume, ont prouvé qu'ils en ont le sens exact pour autant que l'on puisse adapter ce qualificatif à une immatérialité.

Le paysage académique, le paysage de style et de convention, d'après les formules, dont on agençait les parties ainsi que l'on agence les décors au théâtre, a vécu. Un beau jour, le peintre pris de dégoût a quitté l'école ; ses yeux remplis de bitume et de noir se sont dessillé à la lumière vive. Il s'est aperçu que les ombres les plus épaisses ne sont ni noires ni opaques, que le relief des objets s'obtient sans bitume, que seules la pure coloration et la poésie magnifient la nature.

Maintenant, dans quelque contrée que le peintre paysagiste se rende, il doit au surplus, indépendamment du problème de la lumière que ne sauront résoudre que les obstinés, les bien-doués à la vision subtile, les ultra-sensitifs, en pénétrer l'esthétique, comprendre que lorsque la main de l'homme a déformé, à son usage propre, le sol de son aspect naturel et l'a dépouillé ainsi de sa sauvage beauté, le paysage subit une profonde altération qu'il appelle alors une autre interprétation; que là où l'homme et l'habitation dominent, le paysage est relégué au second plan.

La simple question de dimension à donner au tableau n'est pas à négliger. Dans un cadre étroit un sujet peut paraître grand; le même sujet dans un cadre élargi peut paraître petit. L'étude, de faible dimension, présente fréquemment plus d'intérêt que le tableau achevé, parce que l'artiste ne réussit pas à conserver dans celui-ci l'intensité d'expression. Les grandes dimensions de bon nombre de toiles ne sont pas justifiées; dans un cadre restreint d'autres toiles ne parviennent pas à communiquer la forte impression que provoque le sujet.

Répétons-le, nous ne voulons pas faire le code du paysage; il n'est pas à faire, pas plus que celui de la prosodie. Il faut, tout en s'appliquant à suivre certaines lois scientifiques, ressentir et comprendre esthétiquement. Si l'on nous objecte que la représentation d'un simple coin de nature, un sentier, un ruisseau, suffit à la création d'un chef-d'œuvre, nous en conviendrons. La banalité du sujet s'excuse par la somme de talent dépensée. Mais chaque genre compte des œuvres d'une inspiration plus élevée. Et c'est précisément ce que nous tenons à constater : la trop faible compréhension du paysage, ou plus exactement le trop faible effort tendant à nous communiquer le charme mystérieux et profond, les fortes impressions ressenties devant les *grandes étendues*. Combien de fois, par exemple, a-t-on peint un beau ciel? Cette rareté, disait-on ici tout récemment en parlant du Salon des Champs-Élysées. « Le paysage », écrivait il y a fort longtemps Victor Joly, « si dédaigné par les peintres d'histoire qui le traitent avec une suffisance un peu orgueilleuse, est peut-être celle des faces de l'art où l'homme soit *resté le plus* en-dessous de son modèle. Dans la reproduction des passions, des sentiments, des émotions qui ont l'homme pour objet et pour théâtre, nous comptons des artistes dont les œuvres ont presque atteint l'idéal du beau et du vrai. Les musées d'Europe vous montrent avec orgueil cent chefs-d'œuvre signés Raphael, Murillo, Rubens, etc., mais dans tous ces musées d'Europe vous chercherez en vain *dix* paysages qui aient approché d'aussi près les beautés sublimes et multifaces de la nature que Raphael, le Titien, etc. ont réussi à le faire pour ce qui a rapport à ce monde des sentiments et des passions dont ils ont été de si sublimes interprètes ! »

Depuis on a fait du chemin. Et sans doute se sont égarées dans des collections privées nombre de paysages qui auraient figuré dignement au musée.

Lorsque le temps de neige, plus propice au livre et à la scène, sera revenu, que devant vos yeux se dérouleront encore en souvenirs vivaces les admirables tableaux de votre villégiature, lorsque la bise vous chassera de la lande, de la montagne et que, par une sorte de nostalgie de la vie du plein air, vous voudrez revivre les sensations exquises et troublantes éprouvées sous les vertes chênaies, dans la riche ou mélancolique plaine, sur la côte agitée, sur le convulsif océan, dirigez vos pas vers le Musée moderne, parcourez-en les galeries. Vous vous arrêterez devant quelques belles pages des maîtres, mais vous aurez hâte d'en sortir quand même à la vue de la lamentable collection qu'a rassemblé cette grosse bourgeoise : Madame la Commission.

LES LE ROUGE DE CHABLIS

Deux volumes, formant une étude complète sur une lignée de vieux artistes français trop peu connus, ont paru en 1896 chez Claudin, à Paris. C'est au savant conservateur du musée d'Auxerre, M. Henri Monceaux, que nous devons le travail intéressant qui les met en lumière.

Avec une patience que guide et qu'entraîne visiblement une admiration qu'on sent attentive et constante chez l'auteur, il va, au long de trois cents pages, à la recherche, toujours heureuse, des œuvres qui nous restent des Le Rouge.

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes, miniaturistes, graveurs et imprimeurs, datent leurs travaux du dernier quart du XV^e^ au premier quart du XVI^e^ siècle. Ils marquent donc au début de l'illustration du livre. Ils sont de ceux qui œuvrèrent généreusement à cette période de transition. Et ils s'appelèrent Jacques, Pierre, Jehan, Guillaume et Nicolas, originaires de Chablis; ils imprimèrent à Venise, à Pignerol, à Milan, à Embrun, puis à Chablis, à Paris et à Troyes.

La monographie de M. Monceaux établit leur filiation et les suit à travers la multiplicité de leurs travaux. Elle nous fait pénétrer dans l'existence laborieuse de ces maîtres graves et charmants. Elle justifie, pour chacun d'eux, l'attribution des incunables, humbles ou célèbres, qu'ils imprimèrent soit pour leur compte, soit pour le compte des autres. Et l'abondance des planches qui décore l'ouvrage lui prête une vie nombreuse, du plus rare attrait. C'est au mode si parfait de la reproduction par la zincographie que l'éditeur à eu recours. Elle assure la restitution intégrale du trait et des plus subtiles délicatesses de l'effet.

Dans cette variété saisissante d'œuvres où les Jacques, Pierre,

Jehan, Guillaume et Nicolas Le Rouge ont versé leur talent, on discerne, à première vue, un procédé qui leur est propre et qui rarement se rapproche de celui des contemporains, graveurs sur bois ou dessinateurs de cette fin du moyen-âge. Leur art est personnel; il a sa caractéristique et celle-ci s'est conservée et étendue à travers une période d'un demi-siècle, sans que l'influence qu'ils ont pu subir soit appréciable. Ce sont bien des graveurs français : leur dessin clair, précis, essentiel, ne peut être confondu avec aucun autre.

On passe de l'étonnante série des Bergers, extraits du *Calendrier des Bergers et des Bergères*, à celle de la *Mer des Hystoires* et à de grandes planches formant des ensembles, comme la *Bataille de Fornoue*. On reste saisi d'intérêt et d'admiration pour la remarquable invention, pour le charme et la fertilité des motifs, quelquefois pour la grâce naïve, et toujours pour le caractère des sujets. Ils ne font penser qu'aux Le Rouge et cependant on ne peut se défendre d'évoquer d'autres noms plus illustres, Durer, Mantegna, Pisanello. C'est ici comme un peu de cette âme commune d'une époque, où finit par s'établir entre les plus sensibles esprits comme un air de famille.

L'auteur termine son bel ouvrage sans tirer de conclusion. Il semble surtout ne pas vouloir établir de rapprochement entre les Le Rouge et nos Brueghel, car c'est bien à cela qu'il faut en venir et cette constatation restera pour un attentif observateur la surprise et aussi l'émotion de cette abondante suite de planches. Oui, ce sont bien là, dans la série des paysans-pasteurs, des précurseurs de ces très pures gloires de notre art flamand. S'ils n'en ont pas la malice goguenarde, ils en ont la sagesse et la bonhomie. Et jusque dans l'étude du type, la particularité du détail, ils ont ensemble des traits d'analogie. Ce serait déjà une raison suffisante pour que ces Le Rouge nous soient chers. Grâce à M. Monceaux, ils sont sortis de l'ombre; ils occuperont désormais une place en haute lumière dans la catégorie spéciale des « ymaigiers » français.

Aussi, avons-nous cru devoir tout particulièrement insister sur l'attrait de la publication qui nous les révèle. Elle est rare, car elle est tirée à petit nombre. Une bonne fortune nous la mit entre les mains. Nul doute que les artistes, à voir ce travail précieux, n'éprouvent le plaisir que nous avons eu nous-mêmes à l'étudier. Et c'est, pour les inciter, que nous écrivons ces quelques notes rapides, effleurant le sujet, obligé de le circonscrire en quelques lignes.

ARMAND HEINS

DE LA RESTAURATION DES TABLEAUX

L'excellent Théodore Lejeune, restaurateur, après concours, des musées nationaux de France et de l'ancienne maison de Napoléon III, dit a avec raison : « Une opinion émise et cependant contraire à toutes les notions du vrai, est celle qui considère l'art de la restauration comme ayant détruit plus de tableaux que les ravages du temps. »

Qui de nous n'a entendu dire qu'il vaut mieux laisser périr un tableau que de le livrer aux mains d'un restaurateur!

Grâce à des attaques injustes, longtemps encore, aux yeux d'un certain public, un restaurateur sera quelque chose comme un barbare qui excelle à massacrer, à dénaturer les tableaux qui lui sont confiés. Ce barbare-là sera représenté armé de grattoirs, d'eau seconde, d'alcali volatil et autres agents plus ou moins destructeurs, propres à la guerre qu'il a déclarée à tout ce qui s'appelle peinture. Ce sera l'épouvantail, le vampire que le génie de la destruction a enfanté pour nuire aux chefs-d'œuvre et les détruire.

Cependant, pour toute personne de bonne foi, il est évident que le restaurateur est aux tableaux ce que le médecin est aux malades. Comme lui, il doit posséder la prudence, la sagacité et l'expérience pratique fondée sur un véritable savoir. Nous parlons, bien entendu, de ces restaurateurs sérieux, érudits et artistes qui, pour conserver des lambeaux du passé, les traditions nécessaires à l'étude de l'art, se dévouent à un travail ingrat dont le mérite reste ignoré.

Comme le dit avec raison M. X. de Burtin dans son *Traité de restauration* : « Ce serait l'événement le plus heureux pour l'art de la restauration s'il arrivait que les restaurateurs, au lieu de se recruter parmi les peintres avortés, se recrutassent parmi les artistes vraiment dignes de ce nom, renonçant au préjugé ridicule qui leur fait craindre de s'abaisser en réparant les productions des anciens peintres. Acquérir un talent de plus, c'est se créer un nouveau titre à l'estime de tous. »

En effet, qui mieux qu'un artiste comprendra le respect qu'il faut attacher aux productions de nos grands maîtres, réduisant les restaurations au minimum, en conservant cette patine du temps qu'on enlève trop souvent, appauvrissant ou détruisant avec elle les glacis légers qui font le charme des peintures anciennes.

Dans une autre étude, nous examinerons les divers travaux de restauration si dangereux à première vue : le nettoyage et l'enlevage des vernis, le fixage des couleurs, le rentoilage, le marouflage et l'enlevage des peintures sur bois ou sur toile et l'on pourra voir l'absolue innocuité de semblables opérations lorsqu'elles sont exécutées par des mains compétentes.

Mais avant de songer à guérir, mieux vaut prévenir, et à ce propos il serait utile de rappeler ici une circulaire, un peu oubliée, que M. Alph. Van den Peerenboom, alors ministre de l'intérieur, adressa en 1862 aux gouverneurs de nos provinces.

Ces instructions, citées en exemple à l'étranger, devraient être affichées dans tous nos établissements civils et religieux conservant des tableaux et l'on ne peut que se rallier maintenant encore à la plupart des préceptes énoncés :

« 1° L'humidité est, pour les productions du pinceau, un des agents les plus actifs de destruction : elle déforme les panneaux ou consomme la toile et fait éclater la peinture par écailles. Il faut toujours que l'air circule derrière l'étendue entière du tableau. Une légère charpente en bois peut être utilement établie pour préserver une œuvre de grande valeur des inconvénients que présente la proximité d'un mur souvent humide et quelquefois complètement salpêtré;

« 2° L'action du soleil est funeste et rapide. Les ravages qu'il cause sont profonds et parfois irréparables.

« Des réclamations fréquentes se sont élevées contre l'habitude de placer des rideaux devant les tableaux. On peut, jusqu'à un certain point, obtenir un résultat équivalent en plaçant des stores aux fenêtres par lesquelles le soleil pénètre ou en couvrant le vitrage d'une couleur blanchâtre et mate;

« 3° Autant que possible, il faut éloigner les cierges des tableaux.

« La fumée grasse de ces cierges forme, avec la poussière et l'humidité, une matière gluante qui ternit bientôt les couleurs;

« 4° La poussière et les traces d'humidité doivent être enlevées à de fréquentes reprises et avec une délicatesse infinie. On doit, pour cette opération, employer le linge fin hors d'usage ou des morceaux de vieux foulard.

« Il ne faut permettre qu'aux hommes de l'art de laver et de nettoyer les tableaux. L'opération du nettoyage est celle qui détruit le plus d'ouvrages, elle est sans contredit très dangereuse.

« L'emploi du savon a toujours des conséquences fâcheuses et doit être invariablement proscrit;

« 5° Le choix du vernis est une question sérieuse. Un mauvais vernis fait gercer toute la superficie d'un tableau et le perd pour toujours. Le vernis doit être en général rafraîchi tous les dix ans environ, pour empêcher la chancissure et le dessèchement de la couleur qui précède la production des écailles.

« Dans tous les cas, même ceux qui paraissent les plus simples, les administrations doivent user de la plus grande circonspection dans le choix des artistes auxquels les travaux de restauration sont confiés. »

Espérons que les sages conseils de la circulaire ministérielle rappelée plus haut auront l'autorité d'un avis éclairé et compétent; puissent-ils servir à empêcher des imprudences fâcheuses dont les conséquences peuvent être irrémédiables.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Droit d'auteur et la Communauté conjugale.

La question de savoir si le droit d'auteur, pris en lui-même et indépendamment des produits réalisés, tombe dans la communauté, comme tout droit mobilier, et doit être, lors de la dissolution du mariage, partagé entre les époux, est très controversée. Plusieurs auteurs enseignent, conformément à la jurisprudence de la Cour de Paris (3 avril 1884; *Sirey*, 1884, 2, 120), que ce droit n'appartient à la communauté que pour les produits réalisés pendant la vie commune; qu'après la dissolution de la communauté, l'artiste, l'écrivain reprend ses droits d'auteur comme lui étant propres et les exploite à son profit exclusif.

Telle n'est pas l'opinion du tribunal civil de la Seine, qui vient de décider tout le contraire. Il s'agissait des œuvres musicales de Charles Lecocq, auteur de la *Fille de Madame Angot*, du *Petit Duc* et de nombre d'autres opérettes à succès. Le divorce ayant été prononcé le 2 juin 1897 entre les époux Lecocq, un notaire fut chargé de dresser le compte de liquidation de la communauté d'acquêts ayant existé entre eux. Ce notaire ne comprit dans l'actif mobilier à partager par parts égales que les produits et non la propriété des œuvres musicales publiées par le compositeur. De là, réclamation de Mme Lecocq, née Cinquin, et procès.

« Attendu que la propriété artistique ne peut être considérée, dit le jugement rendu en date du 21 mai dernier, que comme un droit mobilier dans sa substance et dans sa valeur principale, aussi bien que dans ses produits; que ce droit, qui n'a pu rester en dehors des prévisions du législateur, doit, conformément à l'article 1401 du Code civil, et à défaut d'une disposition contraire, tomber dans la communauté; qu'aucune des dispositions législatives qui régissent spécialement la propriété artistique, littéraire, artistique ou musicale, n'a apporté de dérogation aux principes généraux de notre législation sur ce point..... »

Cette décision est un retour à la jurisprudence d'autrefois, aux arrêts de la Cour de Paris des 3 août 1877 (*Sirey*, 1877, 2, 285) et 13 mars 1880 (*Gazette des Tribunaux*, 17 mars 1880), ce dernier confirmé le 16 août 1880 par la Cour de cassation (*Gazette des Tribunaux*, 18 août 1880).

Voilà les compositeurs et écrivains avertis. S'ils veulent garder la propriété intégrale de leurs œuvres, qu'ils aient soin d'insérer une clause en ce sens dans leur contrat de mariage.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture de l'école de musique et de déclamation d'Ixelles, pour dames et jeunes filles, aura lieu le 2 octobre prochain. L'enseignement comprend le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, le piano, la lecture à vue, l'harmonie, la composition, la diction et la déclamation.

Pour les inscriptions et tous renseignements s'adresser à l'école, rue du Président, 54, le dimanche entre 9 et 11 heures du matin, et le jeudi entre 2 et 4 heures.

M. Gabriel Mourey consacre, dans le *Studio* de septembre, une importante étude à notre compatriote Albert Baertsoen, « le peintre de cités mortes ». Dans la même livraison, une curieuse lithographie de Byam Shaw, une description de la belle chapelle funéraire romane construite aux environs de Guilford sur les plans de G.-W. Watts, une gravure sur bois, hors texte, de Lepère, d'après Rodin, une étude de C.-R. Ashbee sur les foyers, etc.

La dernière livraison de l'*Art flamand* est consacrée à l'École de Tervueren, qui dota la Belgique des peintres Boulenger, Dubois, Coosemans, Asselberghs, Raeymaekers, Montigny, installés dans la coquette petite cité brabançonne à la suite des « fondateurs » de la colonie: Fourmois, de Knyff, Huberti, T'Schaggeny et F. Duyck. Des planches hors texte, exécutées en phototypie, et de nombreux croquis dans le texte illustrent le fidèle et attachant historique que trace de cette époque fameuse la plume de M. Jules du Jardin.

Dans *The Artist*, le peintre Henry Ryland fait l'objet d'une étude détaillée, illustrée de quatorze reproductions. Un article sur les affichistes américains Bradley, Bird, Penfield, Parrish, Reed, Potthast, etc.; une revue des artisans d'art français Lalique, Majorelle, Plumet, Selmersheim, et divers articles d'actualité complètent cette intéressante livraison.

Tout mérite d'être signalé dans le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche*: une estampe originale, par de Feure, offerte en prime aux abonnés; l'*Olympia*, de Jules Chéret; le *Coupable*, de Steinlen; l'*Absinthe Mugnier*, du regretté Lucien Lefèvre; enfin une affiche américaine de Bradley pour la revue *The Chapbook*.

Le *Magazine of Art* consacre au peintre Georges Hitchcock l'article de tête de sa livraison de septembre. A lire, dans le même fascicule, une étude sur l'exposition d'art français au Guildhall dont nous avons rendu compte, une notice sur le *Rodin* de Balzac, etc.

Un souvenir de Rops journaliste évoqué par l'*Indépendance* :

« Il y a quelque vingt-cinq ans, lorsque le Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques tint sa session de Stockholm, Félicien Rops nous exprima le désir d'y assister et d'en rendre compte dans l'*Indépendance*.

L'idée nous parut originale : Rops archéologue, Rops anthropologiste, Rops le moderniste s'intéressant à la préhistoire, c'était de l'inattendu.

Avouons que nous ne comptions guère sur une étude scientifique des questions soumises au Congrès, mais déjà ces questions

avaient été traitées en 1872 au Congrès de Bruxelles, dont il avait donné ici même une relation consciencieuse et méthodique. Mais les impressions d'un artiste avaient de quoi nous tenter. C'est ainsi que le maître aquafortiste nous représenta au Congrès de Stockholm. Ses lettres spirituelles et pittoresques parurent dans l'*Indépendance* sous sa signature. Nous les signalons aux amateurs de curiosités littéraires (1). »

M. Humperdinck, si connu pour son ouvrage *Hänsel et Gretel*, vient, dit le *Guide musical*, de mettre la dernière main à une *Symphonie mauresque* dont on dit grand bien ; c'est une suite de tableaux et de sensations de la vie du désert. La première partie est un *Coucher de soleil à Tarifa*. La seconde partie, *Tanger*, comprend quelques danses pittoresques. La troisième et dernière partie est une marche dans le désert. M. Humperdinck dirigera prochainement l'exécution de cette symphonie au festival de Leeds, en Angleterre.

Du même :

Le sculpteur berlinois Rodolphe Siemering vient de terminer la maquette du monument de Haydn, Mozart et Beethoven qu'il avait été chargé de composer. On espère inaugurer l'œuvre de Siemering avant le XX^e^ siècle. Ce monument des trois grands musiciens allemands sera le premier que Berlin aura érigé en l'honneur de l'art musical.

M. Joséphin Péladan, retour de Jérusalem, corrige en ce moment, dit-on, les épreuves d'un livre intitulé : *Réponse à Tolstoï*. Le Sar réfute les théories du philosophe russe sur l'art et son utilité.

M. Joséphin Péladan publiera aussi avant peu un ouvrage d'occultisme. Dans ce livre il étudiera les sciences mystérieuses au point de vue chrétien.

Le sculpteur Falguière a terminé la maquette du monument Pasteur. Le savant est représenté drapé à l'antique et assis, avec, auprès de lui, une jeune femme qui lui présente sa fille guérie, tandis que la Mort recule, un tantinet vexée.

Quantité de hauts-reliefs rappelleront les découvertes antirabiques. Un paysan s'appuie sur un bœuf sauvé du charbon ; un berger caresse un chien guéri de la rage ; des poules, débarrassées du choléra, picorent dans un pré ; des brasseurs fabriquent leur bière et des vendangeurs cueillent leurs raisins, etc.

Constatons, à ce propos, que la statuomanie prend depuis quelque temps d'inquiétantes proportions. De toutes parts on annonce des inaugurations prochaines de bustes et de statues.

(1) A propos de F. Rops, complétons la liste, publiée dans notre numéro du 28 août, des articles qui ont été consacrés dans *l'Art moderne* au maître graveur. Aux citations faites il faut ajouter : 1896, p. 55 (Exposition d'œuvres de F. Rops à Munich) ; 1897, p. 289 (Félicien Rops, par Edmond Haraucourt).

Paris seul verra s'élever, avant 1900, au parc Monceau, les monuments Corot, Chopin, Gounod ; dans le jardin du Luxembourg, le Victor Hugo de Rodin, Charles Baudelaire, Paul Verlaine ; dans le square Sainte-Clotilde, Alphonse Daudet, César Franck ; place du Théâtre-Français, Alfred de Musset et le Balzac de Falguière ; sous le péristyle de l'Opéra-Comique, Bizet ; à Montmartre, Charles Fourier et Jean Macé ; dans le square Vintimille, Liszt ; à Passy, Alphand ; avenue de la Grande-Armée, Levassor ; devant Saint-Augustin, la Jeanne d'Arc de Dubois ; au Sacré-Cœur, Louis Veuillot ; aux Invalides, un maréchal Villars de Gauquié ; boulevard Pasteur, le Pasteur de Falguière. En outre, le monument de la Révolution, par Dalou, place des Nations ; le monument des trois Dumas, celui des trois Vernet, des statues de Charles Garnier, de Lamartine, de Théophile Gautier, de Jules Simon, de Garibaldi, de Meilhac, du commandant Rivière, le buste de Léon Valade ; au Panthéon, Descartes, Voltaire, Rousseau, Hugo, Michelet et le Mirabeau d'Injalbert.

Et nous en oublions... notamment la statue d'Hugo, par Barrias, mais celle-là ne sera pas inaugurée avant 1902.

Bien que l'Italie ne passe pas pour riche, on n'y trouve pas moins de sept théâtres subvensionnés : à Rome, à Naples, à Milan, à Palerme, à Turin, à Florence et à Gênes. L'Apollo, de Rome, reçoit 200,000 francs ; le San-Carlo, de Naples, 300,000 francs ; la Scala, de Milan, 175,000 francs ; le Bellini, de Palerme, 120,000 francs ; le théâtre de Turin, 60,000 francs ; celui de Florence, 400,000 francs et le Carlo-Felice, de Gênes, 10,000 francs.

Le gouvernement italien dépense donc 1 million 265,000 francs par an en faveur de l'art dramatique et musical.

C'est l'Allemagne qui consacre la plus forte subvention pour ses théâtres nationaux, au nombre de cinq. Cette somme s'élève au total à 2,172,500 francs, répartis ainsi qu'il suit : le théâtre royal de Berlin reçoit annuellement 700,000 francs et l'Opéra de Stuttgart, 625,000 francs. Au théâtre de Dresde 400,000 francs sont alloués, 250,000 francs à celui de Carlsruhe et 197,500 francs à celui de Munich. Il a été question dernièrement de subventionner Bayreuth, où se jouent les œuvres de Wagner, mais aucune décision n'a été prise jusqu'à présent.

A Paris, l'Opéra reçoit 800,000 francs ; l'Opéra-Comique, 300,000 francs ; la Comédie française, 240,000 francs ; l'Odéon, 100,000 francs.

En Angleterre, pas plus qu'aux Etats-Unis, il n'y a de théâtres subventionnés par l'Etat.

Le théâtre Impérial de Vienne reçoit 300,000 francs par an. Le théâtre royal de Copenhague a 250,000 francs. Détail peu connu : tous les membres du Parlement danois y ont leurs entrées gratuites, pour eux et leur famille.

Quant à la Suède, elle accorde 150,000 francs de subvention au théâtre royal de Stockholm. Enfin, la Bulgarie alloue 10,000 francs annuellement au National-Theater de Sofia.

Le **Journal des Ventes**, paraissant toutes les semaines, renseigne les ventes d'Art de la Belgique et de l'étranger.

La Direction se charge des ventes publiques de bibliothèques, collections de tableaux, antiquités, objets d'art, etc.

Bureaux et Salles d'exposition ouverts de 10 heures du matin à 5 heures du soir.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

KURSAAL D'OSTENDE

DIRECTION BRUNFAUT

Concerts symphoniques sous la direction de M. RINSKOPF.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel**

Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in 4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 OCTOBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PÉDAGOGIQUES. — LA FRESQUE FLAMANDE AU PALAIS SCLAFANI A PALERME. — MES TONNELLES, par Maurice des Ombiaux. — LES FÊTES. — NOTES DE MUSIQUE. *Concert donné pour l'inauguration du monument Vieuxtemps à Verviers.* — PETITE CHRONIQUE.

PÉDAGOGIQUES

Au mois d'août, moment des palmarès, certaines questions relatives à l'instruction se posent chaque année. L'an dernier, c'étaient les distributions de prix qui étaient discutées à cette époque, et nous avons ici dit notre mépris pour cette institution qui développe la vanité et l'amour bas des légions d'honneur chez la jeunesse.

Aujourd'hui c'est l'étude du latin et du grec qui se trouve en jeu. M. Jules Lemaître combat leur enseignement au profit de celui des langues vivantes. Ce qui détermine en lui cette opinion pédagogique, c'est la grandeur des colonies françaises, tant en Afrique qu'en Asie, et la nécessité de les exploiter. L'étude de l'anglais et de l'allemand pousserait, paraît-il, les gens à s'expatrier, à s'aller faire casser la tête par les Pavillons-Noirs ou les indigènes de Madagascar, et à cultiver le café, le thé ou la canne à sucre. Pure illusion ! Ce n'est pas la connaissance de deux ou trois langues vivantes qui fera de bons colons des Français. Pour que ceux-ci puissent établir de fructueuses factoreries, il faudrait d'abord transformer leur nature. Certes, ce sont de prodigieux soldats, d'endiablés donneurs d'assauts, des conquérants rapides, mais hélas ! que ne sont-ils, pour employer une vieille expression, des soldats-laboureurs ! Le coup de feu parti, le drapeau planté sur la citadelle enlevée à la baïonnette, ils ne peuvent tirer un parti enrichissant du sol ensanglanté par les pauvres conscrits à épaulettes jaunes. Les Allemands et les Belges les surpassent de mille coudées à ce point de vue. Comment espérer, d'ailleurs, des Français une continue et productive exploitation de colonies, quand on les voit, de Lille à la Bourgogne, faire faire annuellement leurs moissons par des Flamands ou des Wallons, quand on voit la Provence envahie par des Piémontais, qui y font les grosses besognes de culture, quand on voit les Bretons, dans le Morbihan, couper encore leur blé à la faucille et laisser la paille sur les champs ! Le Français n'a pas la rusticité profonde, la patience résignée, l'endurance laborieuse que nous trouvons, par exemple, chez nos rustres de Courtrai et du Borinage. Ses qualités, plus élégantes, doivent se chercher ailleurs, mais avec un tempérament pareil, ce n'est pas

l'étude des langues modernes qui en fera un zélé colonisateur. Voyez au prix de quels combats la France a conquis l'Algérie! Ses officiers, maintenant peu inquiétés, y fument à l'aise des cigarettes et vident leurs quotidiennes absinthes. Mais c'est beaucoup de cultivateurs belges et allemands qu'on trouve (en quantité) à Alger et dans les environs; dans la province d'Oran, c'est les Espagnols; en Tunisie on rencontre des Maltais et des Italiens.

Dans un article publié au *Mercure de France*, M. Remy de Gourmont combat ironiquement les idées de M. Lemaître, au point de vue de la conservation de l'esprit français. « Il est presque triste, » dit-il, « de voir un esprit hardi afficher tant de confiance en une formule et croire qu'on change les caractères sociaux d'un peuple en modifiant l'un des ingrédients de la pâtée intellectuelle dont on gave ses enfants. Apprendre la déclinaison latine ou la déclinaison allemande, ce sont deux exercices dont l'intérêt, purement physiologique, est de communiquer des habitudes actives aux cellules cérébrales; mais il vaut mieux que ces habitudes soient données par des mots latins neutres que par des mots allemands actifs et qui peuvent avoir, sur la forme même de l'intelligence, une influence défavorable, c'est-à-dire faciliter, héréditairement, une assimilation pareille à celle dont sont victimes les populations des frontières linguistiques. Il faut accueillir les idées, mais repousser les mots; le contact des mots est un contact physique; l'originalité d'un peuple et sa force se mesurent à la pureté de sa langue. »

Plus loin, M. de Gourmont ajoute excellemment : « La vérité, c'est que, plus il est instruit, plus il est chargé de connaissances de luxe, et plus un esprit supérieur est apte à l'énergie et à la domination. L'activité cérébrale n'est qu'une des formes de l'activité corporelle et celui qui a plié son attention aux faits intellectuels, la pliera tout aussi bien aux faits physiques. Tout exercice musculaire est, en somme, un exercice cérébral. »

Mais l'étude du latin et du grec n'est pas seulement un exercice intellectuel et son résultat n'est pas qu'une connaissance agréable pour un esprit supérieur. Ces langues servent à faire comprendre la langue française dans son génie, dans son âme même. Elles sont à la fois la racine et la lumière des mots. M. de Gourmont l'explique avec verve. Et, certes, combien a-t-il raison! Sans le grec et le latin, la langue française paraîtrait obscure comme une grappe de raisin sans le soleil qui en dore la pulpe et fait entrevoir les graines des fruits en une chaude transparence. Aussi suis-je d'avis qu'au lieu de restreindre les études grecques et latines, il convient de les étendre et de les renforcer. Il est salutaire que chacun connaisse à fond son langage, et que le plus de personnes possible sachent la valeur, la portée, la signification primitive des mots dont elles se servent. C'est d'une importance suprême, le verbe étant la forme des idées. Une science profonde et étendue de sa langue ne peut dès lors qu'affiner et enrichir l'intellectualité d'un peuple. Supprimer l'étude du latin et du grec me paraît aussi stupide que de réformer l'orthographe et de donner au peuple français celle de ses caporaux. C'est là d'ailleurs des utopies de marchands de suif ou de télégraphistes en mal de réformes. L'orthographe est un indice lumineux et pittoresque de l'origine des mots. Elle fait partie de l'essence des langues; elle tient à l'âme du verbe. Evidemment elle se modifie, comme le langage lui-même, sans cesse, par l'évolution que subit toute chose, par l'arrivée de temps toujours nouveaux; mais les métamorphoses nécessaires et durables sont lentes et ce n'est pas une poignée de gens odieusement pratiques qui accompliront dans l'écriture la révolution totale dont s'agit.

Où des réformes urgentes s'imposent, c'est, me paraît-il, dans la façon dont on enseigne les langues anciennes. Qui ne conserve de la durée des « humanités » un souvenir amer d'ennui et d'emprisonment? Ah! cher monsieur de Gourmont, les déclinaïsons devraient être, comme vous le dites, des exercices physiologiques donnant de l'activité aux cellules cérébrales! Hélas! dans les classes on ne décline pas, on ânonne, maintenant, et l'abrutissement qu'on inflige aux peuples dans les casernes, sous le joug révoltant des sous-officiers, me paraît bien près de commencer dans les collèges, sous la tyrannie somnolente des pions. Ils ont l'art de dégoûter de ce qu'ils enseignent, et le secret de ce dégoût réside dans le manque de vie qui préside à leurs leçons. Ah! c'est toujours, en somme, le vieux régime des pédants, la vieille routine grammaticale! La manière moderne de voir les choses d'une façon expérimentale, documentaire, ne se fait pas sentir dans ce domaine. Au lieu de traduire, durant de longues heures, dans des salles empuanties et tristes comme des cachots, des vers latins « mot à mot »,— un élève traduisant, les autres rêvant à l'heure de la sortie de l'école, — que ne fait-on pénétrer l'étudiant dans la vie antique même, par des images, des statues, des reproductions d'œuvres, des promenades à travers les musées? Quelle compréhension de la poésie virgilienne donnerait la lecture des églogues en un pré ensoleillé et bruissant du murmure des abeilles! Quel intérêt prendrait, aux yeux juvéniles, l'histoire romaine enseignée devant des bustes d'empereurs et de consuls, devant des vues de Rome ou de Pompéi! Quelle curiosité autrement éveillée que par les livres classiques tachés d'encre! Pour Dieu! que l'école cesse d'être une prison! Que la science ne craigne de se vêtir de tous ses attraits, de tous ses charmes! Qu'après avoir dit la signification littérale d'un vers, le professeur en explique la beauté, qui est sa vraie lueur! Certes il se trouve, dans l'en-

seignement, des esprits d'élite qui ont fait de semblables tentatives. Mais l'asservissement aux heures de classe, au régime cellulaire de l'école, au programme d'études imposé, ne laissent pas la liberté nécessaire pour accomplir une révolution que verraient d'un mauvais œil les hautes ganaches qui président aux enseignements officiels!

Un mot encore. Cet article écourté n'entend nullement amoindrir l'excellence de l'étude des langues modernes dont l'utilité évidente s'impose de plus en plus par suite des rapports de plus en plus resserrés des peuples entre eux. Il ne prétend non plus discuter la nécessité d'inculquer des notions de sciences naturelles aux jeunes gens. Mais dans ces domaines aussi une réforme s'impose. Je ne signale qu'une chose, c'est le temps perdu par les enfants dans l'école et les lycées. Que chacun songe à ce qu'il a retenu de son passage dans les collèges et calcule le temps qui lui paraît nécessaire à l'assimilation de la science ainsi acquise. Ce qu'on apprend péniblement en six ans pourrait, par une méthode vivante et attachante, être appris avec agrément en trois ans. Et dès lors, pour la jeunesse, quelle liberté conquise et, au surplus, naturellement due au printemps de l'homme et au développement de son corps et de son esprit! De la liberté! C'est le cri du citoyen dès qu'on l'assied sur les bancs de l'école! C'est le cri qu'il poussera toute sa vie et auquel jusqu'ici il n'a pas encore été suffisamment répondu.

EUGÈNE DEMOLDER

La Fresque flamande au palais Sclafani à Palerme.

La paresse est en voyage une bien nécessaire compagnonne et si aujourd'hui j'en agis autrement, si j'abandonne cette belle soirée d'un bleu trop sombre et le murmure shakespearien de la mer, c'est que j'avais à dire quelque chose de précis et de déterminé qui tranche sur la coutumière mollesse des idées et des journées. La multiplicité des choses vues dans cette Sicile, dont je viens d'arriver, me laisserait dans l'embarrassante longueur d'une entreprise compliquée si vraiment je voulais, en une lettre, en exposer l'enchevêtrement et le désordre. De la Sicile odorante, poivrée, entêtante, des orangers à la Sicile verdoyante et ravinée du vin, et à la Sicile nue, tragique et dure des blés, j'ai vu des temples, des églises, des paysages, des hommes, et pour, à chaque coup, voir apparaître l'obsédant aspect de la décadence dérivant du mélange des races, de l'écume africaine encore pourrissante à l'ourlet de ces côtes occidentalisées et rendues à notre civilisation, soit par les colonies grecques, soit par les aventures normandes, pour retomber peu après dans leur avachissement; j'aurais à parler de tout ce que j'ai vu : car cette conclusion est partout et dans tout.

Je ne veux parler que de Palerme. Aujourd'hui les Anglais en redeviennent les maîtres. Dans cet antique chef-lieu des Normands, qui y pénétrèrent l'épée à la main, ce sont des Normands encore, mais devenus industriels et boutiquiers, qui la font revivre. En rentrant des coteaux brûlés d'Agrigente et de Sélinonte ou du canton rocheux de Ségeste, c'est-à-dire de l'Afrique avec ses hideux cactus, ses aloès menaçants, sa lumière livide de blancheur crue et ses populations baragouinant le nègre, l'arabe, que sais-je, le sicilien peut-être, avec des faces déjà babouinesques, on souffle, on respire, on se sent rentrer en Europe.

Mais parmi les surprises agréables que causait cette remontée vers l'occident et ce souffle de pays natal, l'une d'elles, plus patriale que les autres et plus profonde, devait me frapper surtout.

Dans un petit coin, en deux lignes, le bon Baedeker signale sur la piazza Vittoria l'ancien palais Sclafani transformé en hôpital et qui, dit-il, ne renferme rien d'intéressant. Il y a bien, ajoute-t-il, une grande fresque flamande d'un peintre inconnu arrivé au XV^e^ siècle à Palerme, tombé malade, transporté à l'hôpital et qui, pendant sa convalescence, sur un des murs de la cour, peignit un Triomphe de la Mort, mais il n'en parle pas autrement.

Aujourd'hui l'ex-palais Sclafani, l'ancien hôpital, le lieu prêté à cette légende, est devenu une caserne de bersagliers et en sortant de la chapelle du roi Roger, aux mosaïques admirables, comme le clairon sonnait aux champs et qu'un groupe de soldats, la tête embroussaillée de plumes de coq, trottinait sur l'esplanade, nous nous arrêtâmes un instant.

— « Si nous allions voir ce Triomphe de la Mort? » dit l'un de nous. — « Bah! » répliqua un autre, « Baedeker n'en dit rien. C'est probablement un de ces vestiges de fresques, hélas indiscernables, comme on nous en assassine partout! » — « Allons voir, tout de même! »

Sous le porche, un sergent de bersagliers nous arrête, méfiant. On ne passe pas. Nous insistons. C'est pour *videre il quadro*. Il a l'air d'ignorer complètement le *quadro* et il faut un temps considérable pour qu'il s'en souvienne. Evidemment, personne ne vient jamais voir la mystérieuse fresque. Le sergent, qui ne sait pas ce qu'il doit faire, nous fait mener à l'adjudant. Celui-ci, qui a la tête d'Esterhazy et qui est fort aimable, est un peu plus au courant. « C'est vrai, Messieurs, » nous dit-il, « il y a une fresque, mais le diable c'est de la voir. On n'y vient guère. Je n'ai pas la clef. C'est l'office régional des monuments qui la conserve. Je souhaite qu'on vous la donne. »

Nous rompons, décidément intrigués.

A l'office régional, l'ahurissement des employés devient de plus en plus inexplicable. — « Vous voulez voir la fresque du palais Sclafani », dit le premier employé, ex-grognard à barbiche grise. — « Assurément, mon vieux père. » Le vieux père, avec un paresseux soupir, décroche la clef et nous voilà redéambulant à travers la ville. Enfin, nous revoici à la caserne. Deux grandes cours encombrées de soldats en veston de toile grise et en *chechia*. Le *quadro* est là sous la voûte, défendu par une gigantesque armature de volets et de verrous. Armé d'une échelle immense, le gardien monte à l'assaut des cadenas innombrables. L'échafaudage grince péniblement. Des quantités de troupiers sont accourus. C'est un événement.

Enfin les énormes volets se rabattent. Tant de coureries seront-elles inutiles? Probablement. La fresque, sous la lumière douce de la voûte, s'éclaire. Nous restons muets et stupéfaits.

Sur un fond de paysage montant, d'un vert noirâtre, profond, mélancolique, un peuple de figures se détache, saisissantes. Quelques lueurs nuageuses bordent là-haut, vers la frise, cette indis-

tincte et montante campagne. Telles les figures de certaines vieilles peintures siennoises, un peuple livide s'y agite. D'un bout à l'autre de la vaste muraille, sur son cheval osseux d'un blanc fané, haridelle dure et pourtant galopante et qui hennit une fanfare, LA MORT, bizarre camarade, vêtue d'une vieille culotte rompue aux genoux, d'un vague justaucorps collé à ses vertèbres, et ricanant, mâchoires toutes, lâche sur une foule défoncée le nerf tremblant de son arc noir.

Ah! le bon peintre flamand qui fit si étrangement sauter la maigre dianeresse, n'aimait ni les rois, ni les archevêques, prélats et cardinaux, ni les gibiers à décorations, ni toute la dorée séquelle. Dans l'envolée de la monture, ils gisent précipités. Ça, écrasé sous son chapel écarlate, un sacré-collégial grimace une sombre agonie, là, sur une empilade d'évêques enflèchés et bavant leur âme, des papes transpercés expirent, enlacés avec des rois couronnés. Et le rire camus de l'écuyère blafarde en est cent fois plus terrible. Elle galope et ceux qu'elle aborde pardessus la muraille épiscopo-royale sourient, indifférents et tout à la vie. C'est avec une surprise douce et un regard semé de regret qu'à leur tour une belle dame et un dur seigneur sont navrés à travers la gorge. Au-dessus, trois belles jeunes femmes sourient vaguement, se tenant en une ronde et jouant avec leurs doigts. Puis c'est un chasseur, l'oysel au poing, et un soldat rude et un doux poète trouvérisant du luth au murmure égal d'une fontaine. Aucun ne la voit, frôleuse déjà, menaçante et certaine: ils jouent, sourient et rêvent. Mais pourtant leur jeu est déjà un jeu d'ombre, leur sourire trop vague est plein de tristesse, leur rêve passe au delà de la vie déjà sous les arcades incertaines des limbes.

Seul, là-haut, voisin du ciel qu'arabesque une grise nuée du nord, un brutal chasseur s'acharne à retenir deux aboyants lévriers et sa figure d'esclave qui ne sort point de son labeur semble, seule, éternellement au-dessus de la Mort. Sur la gauche, là où l'horrible cavalière a passé, se traîne le chœur des affligés supplicateurs. Béquilleux, fiévreux, culs-de-jatte, teigneux, lépreux, les miséreux de tout genre clignent en vain vers la faucheuse dont la grande serpe relève le tablier. D'eux, qui appellent à grands cris et la flèche pacificatrice des maux et le grand sommeil du cadavre, elle ne veut pas et passe outre avec un rire énorme et la seule consolation qui leur reste c'est de contempler d'un œil narquois le cabossement et la dégringolade des grands et des heureux. Il est là, à la tête de leur groupe, le bon Flamand inconnu qui fit ce chef-d'œuvre; seul de toutes ces guenilles humaines affairées d'elles, et d'elles seulement, il regarde au dehors, d'un air joyeux, joyeux d'avoir échappé à la charge macabre. Derrière lui, son aide, bonne grosse figure, hausse le pot où les couleurs sont délayées et regarde d'un œil de chien inquiet.

Au-dessous, dans la frise, en grandes lettres : « *O mors quam amara est memoria tua!* »

Quel est ce bon Flamand qui, heureux selon la légende, d'avoir frôlé la mort en ce tiède hôpital, en rendit superbement le terrifiant voisinage? A Palerme, tout le monde l'ignore. Ce que je sais, c'est que c'est une des grandes œuvres du monde, et que peu de grands pèlerinages romains, florentins ou siennois valent ce coin de caserne d'affairement soldatesque et de cris de clairons. Ce que je pense, c'est que c'est peut-être la seule fresque au monde — ses dimensions sont colossales, notez-le — qui soit à cette époque sortie des pinceaux flamands et enfin, ce que je voudrais qu'on dise, c'est qu'au lieu de faire copier des images de Raphaël ou d'encombrer de Cornelius ou d'autres Munichois style de dessus de pendule, dont Heine disait : *Cacatum non est pictum*, nos musées d'art décoratif, c'est un chef-d'œuvre comme celui-ci dont on devrait rendre à sa patrie le troublant spectacle.

J'ai eu les plus grandes peines à dénicher une photographie qui en donnerait au moins quelque idée. Elle gît, si complètement oubliée dans sa caserne! J'ai en vain fait tous les marchands de Palerme d'abord, de Naples ensuite. Est-elle même en sûreté? J'ai confiance et dans les cadenas innombrables et dans ses difficultés d'accès, mais je m'inquiète en songeant qu'il suffit d'une allumette jetée ou de la fantaisie d'un bersaglier brutal pour oublier à tout jamais ce qui devrait être inoubliable.

Peut-être même pourriez-vous, par la voie de l'*Art moderne*, appeler ou rappeler l'attention soit du gouvernement, soit de ceux qui s'intéressent à notre art, sur l'œuvre de notre compatriote inconnu.

LÉON HENNEBICQ

MES TONNELLES

par MAURICE DES OMBIAUX. — Balat, éditeur, Bruxelles.

On connaît, pour avoir lu les *Larmes en fleur* (1), le talent de Maurice des Ombiaux et je sais qu'un de nos meilleurs peintres aima beaucoup *Tcheu-Tcheure*, quand ce conte, aujourd'hui en tête de *Mes Tonnelles*, parut autrefois dans le *Réveil*. Je suis persuadé qu'un artiste raffiné — il y en a beaucoup, maintenant — ne se plairait pas à lire ce livre naïf et doux qui chante la région wallonne de Thudinie. Mais je ne suis pas moins persuadé que ce n'est point pour les artistes, et surtout pour les artistes raffinés, que Maurice des Ombiaux a écrit ses contes. Que sont-ils? De simples histoires du pays, racontées avec à peine plus de recherche que si elles l'étaient par une grand'mère à de petits enfants. Sont-elles amusantes? Mais oui, vraiment! Un peu tristes, comme il sied à des histoires qui se respectent et qui veulent un tribut de larmes autant qu'un hommage de rires? Tristes un peu, parfois. Et disent-elles le pays de l'auteur, ses habitants, ses paysages, ses légendes, sa vie paisible et ses passions mélancoliques? Elles disent tout cela et bien autre chose encore. Mais, alors, se sont des histoires parfaites? Le mot est bien prétentieux, mais je l'accepte tout de même. Maurice des Ombiaux est essentiellement un conteur, et il faut reconnaître qu'il conte bien.

Littérature de terroir, direz-vous. Et je devine que vous faites la moue. Eh bien, oui : littérature de terroir, pourquoi pas? Notre Flandre et notre Wallonnie ont assez d'aspects intéressants pour qu'on tente de les faire servir à une œuvre d'art. A ceux qui liront ou ont lu déjà le livre, je demande s'ils connaissent dans la littérature française un type comparable à cet abbé du Potie, cet Italien du nord, aussi paresseux que les *lazzaroni* de Naples, attentif seulement aux farces qu'il va jouer et à la proie qu'il s'agit d'emporter. Pour composer un personnage de cette trempe, — et quelque simple qu'en soit le dessein, — il faut posséder une âme profonde, d'accord avec la lumière, le vent et l'âme de son pays.

Maurice des Ombiaux n'a pas une langue riche et ornée, mais

(1) Voir l'*Art moderne* du 7 février 1897, p. 44.

ses mots sont vrais et sa phrase est ferme. Latin, il connaît le secret de l'harmonieuse période rénovée. Il n'y a pas un passage de son livre qui soit obscur ou tourmenté. De l'air circule partout et anime des fleurs qui, pour n'être point rares, n'en dégagent pas moins un parfum authentique et charmant.

L'éditeur Balat, que l'on trouve, de plus en plus, mêlé à toutes les tentatives d'art en Belgique, et qui annonce quantité d'autres livres intéressants, n'aura pas à se repentir d'avoir édité celui-ci. Louise Danse, la délicate et rêveuse artiste, a dessiné pour *Mes Tonnelles* une affiche charmante, aux tons chauds, aux traits simples et naïfs. Et le livre s'y explique clairement : Une vieille femme conduisant un âne, conte, le doigt levé, des histoires, tandis que des enfants attentifs marchent à reculons devant elle, la bouche ouverte, les yeux émerveillés.

GEORGES RENCY

LES FÊTES

Des papiers intimes de MICHELET cet article que très peu connaissent et en lequel de si justes et si grandes choses sont écrites.

Le prêtre espagnol Valverde, donnant à l'Amérique le catéchisme catholique, lui ordonna de croire ce que ce livre lui dirait. L'Indien le mit à son oreille, écouta, et le rendit, répliquant : Il ne dit rien.

Les masses généralement sont comme cet Américain ; elles reçoivent peu par la lecture, mais bien plus par la parole, par la vue des objets sensibles ou par la musique, enfin par les voies vivantes.

La Grèce, dans ses fêtes innombrables, enseigna la vie par la vie, — soit par la vie réelle des actes publics, comme dans ces *théories* qu'on envoyait à Délos, dans ces processions immenses où la foule tout entière se portait à Eleusis ; — ou bien encore par cette vie fictive, ces actes du passé refaits, rejoués aux spectacles dramatiques. Drame veut dire en grec *action*. Donc, en ces solennités, tout fut acte, vie, mouvement, incitation, inspiration pour la vie et l'activité ! Qui donc s'étonnerait de la prodigieuse fécondité de ce petit peuple, de sa brillante action, sur ce point étroit du lieu et du temps, d'où jaillit le phare immense qui éclaire toujours le monde?

Les fêtes du moyen-âge *ont un sens justement contraire*. Elles se ramènent à deux mots qui suppriment toute activité : « Dieu est mort, *consummatum est* ; que te reste-t-il, sinon de mourir? Mort à toi-même, à la nature ! »

Quand je me recherche moi-même dans mon plus lointain passé, dans ce qu'on appelle (je ne sais pour quelle raison) le beau temps du jeune âge, je comprends parfaitement pourquoi ma sombre enfance fut nerveuse et défiante, précoce d'imagination, lente et très lente d'esprit, pourquoi elle resta longtemps nouée d'un triple nœud de fer, produisant peu, tard et mal, et comme par arrachement. Il y avait dans ma nature des contrastes douloureux ; j'étais tendre et passionné, plein d'un grand essor intérieur ; mais devant les hommes et même devant le papier, je restais muet. Au dedans, j'avais comme un flot de sève virgilienne (ajoutez-y le don des larmes), et je ne pouvais rien mettre au dehors, sauf quelques lignes à peine, rudes et fortement martelées, dans les formes tourmentées de Tacite et de Montesquieu.

Pourquoi cela? Je l'ai ignoré longtemps, et je le sais maintenant. Le contraste m'est aujourd'hui tout à fait intelligible : *mon enfance n'a pas eu de fêtes*. Elle ne s'est jamais épanouie au grand jour, dans l'expansion chaleureuse d'une foule sympathique où l'émotion de chacun va s'augmentant, se centuplant de l'émotion de tous, où la jeune âme fleurit sous un rayon bienfaisant. Le vrai soleil de l'homme, c'est l'homme.

« Quoi, n'avez-vous pas eu d'amis? » J'en ai eu et d'admirables. Mais l'ami, cet autre nous-même, plus il est l'intime et sûr confident de votre cœur, plus il confirme le penchant à la solitude. C'est une solitude à deux ; c'est vous-même et le désert. L'amitié fortifie nos tendances, les resserre ; elle nous éloigne d'autant plus du large épanouissement social qui aurait bien autrement étendu, fécondé l'esprit.....

. . . . . .

Heureuse encore une fois l'enfance d'Athènes, qui, née en pleine lumière et comme sur la place publique, grandissait, sans s'en apercevoir, de sa constante participation à la vie de la patrie ! Contraste humiliant, accablant, avec notre éducation scolastique ! Le misérable écolier épelle dix ans Démosthènes dans la poussière d'un vieux collège, sous la férule d'une robe noire. Et le libre enfant de l'Attique entendait en plein soleil, au pied de la grande tribune, devant la mer, empire d'Athènes, la voix de l'orateur unique dont les siècles s'efforcent encore de garder, d'écouter l'écho. De ces fêtes de la parole, il allait aux fêtes saintes du théâtre de Bacchus, qui enseignait la liberté par les tragiques aventures et le destin des vieux tyrans. La religion, l'histoire nationale et le génie de la cité, le vital esprit de la loi, il recevait tout à flots dans le lait et le miel de la grande coupe de Sophocle ou d'Eschyle. Il rentrait, non enivré, mais dans l'harmonie, l'équilibre qui seuls mettent en nous la force. Il rentrait, dormait, paisible, plein de songes héroïques, les prophétiques abeilles venaient se poser sur ses lèvres, et d'Eschyle était né Platon.....

. . . . . .

Des fêtes ! Donnez-nous des fêtes ! C'est le cri qui sortait cent fois de mon cœur oppressé, en marchant dans les rues humides et monotones des quartiers industriels de Paris, Rouen ou Nantes, dans ces abîmes obscurs des rues profondes de Lyon. J'entrevoyais aux fenêtres de blêmes visages de femmes délaissées, sans consolation (si le mari n'est aux affaires, il est au café) ; de chétifs enfants aussi, fleurs pâles, avortées, qui croissent sans lumière et sans soleil. Le choléra de l'ennui ruine ces tristes populations. Qu'elles veuillent en sortir un moment, qu'elles cherchent dans les églises un peu de lumière et de vie, elles y trouveront la nuit morale d'une religion de la mort et l'incroyable scolastique byzantine qui entasse en un symbole, pour le supplice des simples, tout ce que la subtilité antique eut de plus obscur.

Des fêtes ! Donnez-nous des fêtes ! *Panent profiter Deum !* Pour l'amour de Dieu, du pain ! Donnez un vrai pain à ce peuple, le pain moral qui le soutiendra, qui relèvera son cœur ! Ne voyez-vous pas que ceux-ci, quand ils demandaient du pain, lui ont donné une pierre ?

Un mot frappant de Thucidide m'est resté depuis trente ans, et m'a souvent plongé dans un monde de réflexions. Dans son éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie que prononce Périclès, en rappelant les bienfaits de cette noble patrie, il spécifie celui-ci : « Elle a institué des fêtes pour adoucir dans nos cœurs la mélancolie de la vie. »

Quoi ! grand homme, dans ta cité, dans ta lumineuse Athènes, où tout fut soleil, grandeur, héroïque activité ; où cette élite du monde, entraînant la terre et la mer dans son rapide tourbillon,

gouvernant, combattant, jugeant, trouva des loisirs encore pour donner au genre humain cette étonnante moisson d'art, de science, de philosophie dont il se nourrira toujours; — dans une telle cité, dis-je, il restait encore du temps pour le rêve mélancolique, et la Patrie secourable cherchait ce cordial des fêtes pour guérir l'éternel ennemi qui est au cœur de l'homme!

Nous, que dirons-nous, grand Dieu! Dans cette complexité d'un monde immense qui s'est formé autour de nous, si l'ensemble est tant agrandi, en revanche l'individu n'est presque partout qu'une pièce de l'harmonie générale. Voué à telle spécialité, il s'y fortifie aux dépens du caractère général d'homme. Est-il homme? Non; il est tailleur, il est peintre, il est musicien, il est scribe (comme je suis). Ah! croit-on, parce que la spécialité nous a saisis de sa main de fer, mutilés des branches diverses qui lui étaient superflues, fixés devant notre établi, assis (éternels *croupions*, dure et juste parole anglaise), assis pour ne plus nous lever; croit-on pour cela que nous ne regrettions pas le caractère d'homme complet, mêlé d'étude et d'action? Le plus orgueilleux de son art, de cette spécialité dévorante, n'en a pas moins cent fois par jour des moments où il s'en attriste, et confusément regrette l'harmonie générale et forte que son état de virtuose lui a malheureusement fait perdre.

Et c'est là pour l'homme moderne une grande nécessité de fêtes que n'eut pas celui de l'antiquité. La société qu'il sert dans cette vie d'efforts et de spécialité, à cette table, à cet établi, dans cet atelier obscur, le rappelle tendrement à elle dans la réunion de ses enfants, le remet en pleine lumière, lui montre ce monde réel dont il gémissait tout à l'heure de n'être qu'un rouage isolé, ce monde, belle harmonie vivante de cœurs fraternels! « Assieds-toi, dit la Patrie, reprends la vie à ma chaleur. Non, tu n'es pas une chose. Tu es mon fils, tu es leur frère, utile et secourable à tous. Tu croyais n'être plus homme, et par la vertu puissante du miracle d'association, tu es toute une légion, une grande armée humaine, un homme de trente-cinq millions d'hommes. » Qui ne revivrait à ces mots! L'homme de labeur pâlit, reprend courage et se relève! Il retrouve sa dignité; sa nature individuelle, satisfaite, ne réclame plus, il se dit : « Je suis homme encore! » Mais en même temps, s'associant à la grandeur de la Patrie, touché de sa maternité, dans son dévouement filial il lui adresse du cœur le mot simple et immortel de la Commune de Paris à la France de 93 : « Nous n'avons qu'un seul désir : nous perdre dans le grand tout. »

La Révolution, par ses fêtes, était entrée dans une excellente voie : elle y multipliait les figurants, chacun y allait avec les instruments de son travail; elle mêlait à ses cortèges les déshérités de ce monde, vieillards, aveugles, orphelins, enfants au berceau, les offrant à l'adoption de la patrie. Mais elle n'eut pas assez les acteurs, les propagateurs, les promulgateurs. Ce qui lui manqua, faute de durée, ce fut l'action créatrice. Car c'est le but des fêtes de faire agir et créer, de créer des choses pour créer des sentiments et des idées. L'avenir aura à réparer cette lacune immense. Les fêtes y seront essentiellement collectives et coopératives. Le grand peuple de la jeunesse y créera des légions d'apôtres, les uns acteurs, les autres prédicateurs. Comme enseignement direct, ils prêcheront le droit et le sacrifice; comme enseignement indirect, le drame du passé, les combattants vainqueurs ou martyrs. Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire.....

. . . . . .

Que dans des libretti très simples et à la portée des plus humbles, tous puissent être des acteurs pour la patrie; que tout un peuple fasse revivre l'âme entière du peuple!

. . . . . .

Des fêtes! Donnez-nous des fêtes! que le peuple y voie, y écoute de sa propre pensée, s'y nourrisse de sa jeune foi, y communie de lui-même, de son cœur, y soit sa propre hostie!

NOTES DE MUSIQUE

Concert donné pour l'inauguration du monument Vieuxtemps à Verviers.

Beaucoup de musique de Vieuxtemps. Jouée par Isaye elle est encore séduisante, brillante, expressive. Chantée par Mme Héglon, de l'Opéra, qui a fait entendre un air de la *Fiancée de Messine*, opéra inédit, cette musique remet le bon Vieuxtemps à sa juste place comme compositeur. Mme Héglon est une fort jolie femme, qui possède une jolie voix, mais elle n'a sauf cela aucune des magies du grand artiste, du grand interprète qui s'assimile un peu de l'âme du compositeur. Vieuxtemps, du reste, qui écrivait de si merveilleuse façon pour le violon, ne prétendit jamais bien sérieusement à l'art du compositeur. Et ses admirateurs, tout au moins, ne revendiquent plus guère pour lui cette gloire-là. La célèbre *Rêverie* pour violon fut jouée à l'unisson par dix-huit des meilleurs artistes du pays, Isaye en tête. La simple et douce chanson y gagnait une ampleur et une sonorité émouvantes, et y perdait peut-être un peu en fantaisie et en légèreté, malgré l'admirable ensemble de tous ces violonistes jouant forcément cette ravissante page avec la même religieuse correction qu'ils eussent mise à jouer du Beethoven. Au surplus, du Vieuxtemps exécuté par Isaye, tant qu'on veut. Par d'autres, qui ne savent pas comme lui l'agrandir et « l'humaniser » de leur passion, de leur émotion, ces pages reprennent leur couleur de « musique de virtuose ».

Une des meilleures joies de ce concert fut l'orchestre, — ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, *Carnaval à Paris*, de Svendsen.

Quand donc entendra-t-on à Bruxelles ce remarquable directeur qu'est Louis Kefer, enterré à Verviers où on apprécie son talent sans avoir l'occasion de le comparer à d'autres et par conséquent d'en connaître la juste, la très grande valeur? Sans être bien chauvin et sans crier « La Belgique aux Belges » on souhaiterait pourtant quelque fois qu'avant de connaître les beaux chefs d'orchestre étrangers, on puisse entendre ceux qu'on a chez soi, ceux qui savent faire exprimer à ce grand instrument orchestral l'art que nous sentons, et de la façon dont nous le sentons ici en Belgique. Le chef d'orchestre français est brillant, correct, précieux, fougueux au besoin, — d'une fougue qui nous paraît froide. L'Allemand, plus expressif, est parfois un peu lourd. Quand nous avons ici des hommes qui incarnent notre spéciale compréhension et notre sensibilité artistiques, qu'attendons-nous pour leur demander de nous en réjouir? Qu'ils soient morts, naturellement, — et qu'on puisse alors parler de leur modestie, — en déplorant les lenteurs des appréciations collectives.

Petite chronique

Le peintre Emile Motte ouvrira le 15 octobre chez lui, rue de l'Aqueduc, 87, deux cours de peinture exclusivement réservés aux dames et demoiselles. Le premier comprendra le dessin et la peinture de figure, le second la peinture ornementale.

Le Syndicat des Artistes et Musiciens de l'agglomération bruxelloise vient de faire paraître un journal corporatif et artistique; titre : L'*Artiste-Musicien*.

Le Nouveau-Théâtre a mis à l'étude les *Tisserands*, le célèbre drame de Gérard Hauptmann.

Au moment de la réouverture des théâtres, le souvenir des difficultés que rencontra Molière pour faire représenter son *Tartufe* est d'actualité. Nos auteurs dramatiques verront que leur illustre ancêtre n'a, pas plus qu'eux-mêmes, échappé aux vexations inséparables du métier.

La grande figure de l'hypocrisie avait saisi l'âme vertueuse du poète; Molière voulut attaquer un vice et le plan de *Tartufe* fut conçu.

Dès l'année 1664, les trois premiers actes de *Tartufe* étaient écrits, et Molière eut l'adresse d'en intercaler la représentation dans les *Plaisirs de l'île enchantée*.

Louis XIV trouva la pièce *fort divertissante*; néanmoins il l'interdit, par égard pour la véritable dévotion qu'elle pouvait conduire à confondre avec la fausse.

Au mois de septembre de la même année, les trois actes de *Tartufe* reparurent à Villers-Coterets, chez Monsieur, devant le roi, la reine et la reine-mère. Deux mois après, le prince de Condé fit représenter au Raincy la pièce entière.

La cour et la ville se disputaient la lecture d'un ouvrage auquel le théâtre demeurait toujours fermé. Ne pouvant livrer au public son hypocrite, Molière lui donna un athée et il eut soin de mettre dans la bouche de Don Juan une vigoureuse attaque contre l'hypocrisie. Les clameurs des tartufes redoublèrent; aussi Louis XIV, afin d'indemniser Molière, l'attacha-t-il à sa personne avec une pension de sept mille livres.

Avant de partir pour la Flandre, le grand roi permit à l'auteur de se venger en faisant jouer son chef-d'œuvre, sous la condition qu'il changerait le nom de Tartufe, devenu proverbial même avant la représentation. La pièce prit donc le titre de l'*Imposteur* et le principal personnage s'appela *Panulphe*. Le succès fut tel que le premier président Lamoignon, le lendemain 6 août 1667, fit signifier à la troupe de Molière la défense de jouer l'*Imposteür*.

C'est alors que deux artistes de la troupe, La Thorillière et Lagrange, partirent le 8 août de Paris et allèrent présenter au roi, qui se trouvait au siège de Lille, une requête pour le chef-d'œuvre.

Louis XIV fit attendre Molière presque dix-huit mois et enfin, le 5 février 1669, le *Tartufe* fut rendu à la juste impatience du public que quarante-quatre représentations consécutives purent à peine satisfaire.

Un intendant qu'on ne peut pas embarrasser facilement est M. de Possart, placé à la tête des théâtres royaux de Munich. On avait annoncé à Munich le *Cosi fan tutte* de Mozart, et la représentation allait commencer, lorsqu'on apprit que le souffleur ne pouvait pas venir. Grande anxiété, car ce modeste mais indispensable collaborateur n'avait pas de doublure. Le régisseur courut à la loge de l'intendant qui écouta ses doléances en souriant et lui dit finalement : « C'est fâcheux, mais cela ne fait rien. Je vais remplacer le souffleur. » Et il descendit, en effet, dans le trou et remplaça son souffleur en faisant valoir l'articulation merveilleuse qui l'avait distingué à l'époque où il jouait encore les Hamlet et les Shylock. Le bon public ne se douta de rien, mais les chanteurs éprouvèrent quelque gêne bien naturelle en apercevant leur chef suprême, en habit, qui feuilletait les partitions et soufflait mieux qu'un homme du métier.

Une découverte archéologique qui intéressera au plus haut degré le monde des savants, dit le *Moniteur des arts*, vient d'être faite dans l'île de Paros, en Grèce.

Dans les fouilles pratiquées depuis quelque temps dans cette île par l'école archéologique allemande d'Athènes, on a mis à jour le célèbre temple d'Esculape, décrit par plusieurs auteurs grecs, et qui faisait de Paros un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés dans l'antiquité.

Ce temple est presque entièrement conservé; il a une longueur de $41^{m}25$ et sa largeur est de $19^{m}50$.

Malheureusement ce merveilleux monument de l'antiquité classique, qui contenait des trésors inestimables, a été tant de fois pillé dans la suite qu'il n'y reste plus ni statue, ni bas-relief, ni autres objets d'or ou d'ivoire

Au point de vue purement archéologique, la découverte du temple d'Esculape a cependant une importance de premier ordre, car les archéologues allemands y ont trouvé plusieurs plaques et colonnes en marbre portant des inscriptions d'une grande valeur historique.

Le **Journal des Ventes**, paraissant toutes les semaines, renseigne les ventes d'Art de la Belgique et de l'étranger.

La Direction se charge des ventes publiques de bibliothèques, collections de tableaux, antiquités, objets d'art, etc.

Bureaux et Salles d'exposition ouverts de 10 heures du matin à 5 heures du soir.

Mme FANNY VOGRI, professeur de chant, rue de Stassart, 66, Bruxelles.

KURSAAL D'OSTENDE

Direction Brunfaut

Concerts symphoniques sous la direction de M. Rinskopf.

DESCENDEZ AU **Westend' Hôtel** Digue de mer (500 mètres)

Situation merveilleuse entre Ostende et Nieuport, à proximité des tramways à vapeur et électrique.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 41. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 9 Octobre 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

Sommaire

La Nouvelle Royauté d'Yvetot. — Voyages d'artistes. *Spectres.* — Livres et brochures. *Le Socialisme en Belgique,* par Jules Destrée et Emile Vandervelde. *En Montagne,* par G. Gauthier. *Richard Strauss,* par G. Jorissenne. — La Restauration des tableaux. — Correspondance. *La Décoration du Palais de Justi e.* — Théatre du Parc. *L'Oncle Sam.* — Chronique judiciaire des Arts. *Introduction en France d'œuvres musicales contrefaites à l'étranger.* — Accusés de réception. — Petite Chronique.

La Nouvelle Royauté d'Yvetot.

« Les Royautés s'en vont! » clament les uns avec douleur, les autres avec plaisir. Ah! bien oui! il y en a qui arrivent!

J'ai, en effet (moi millième peut-être), reçu la lettre-circulaire que voici :

Paris, le 26 septembre 1898.

Monsieur,

La mort de Stéphane Mallarmé pose la question de savoir à quel Poète ira maintenant l'admiration ou la sympathie des écrivains nouveaux.

Voulez-vous, dans le plus bref délai, et sans que votre réponse puisse excéder *dix lignes*, me faire connaitre celui de vos aînés auquel vous attribuez la plus grande supériorité et que vous jugez, par conséquent, le plus digne de succéder au poète disparu?

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Léon Parsons,
22, rue de Tocqueville,
12, rue du Croissant.

N. B. — Votre réponse sera publiée intégralement dans la *Presse*, qui ouvre une enquête à ce sujet.

A quoi, sans empressement, j'ai répondu :

Je m'étonne que cet enfantillage de l'élection du « Roi des Poètes » continue. J'ai déjà exprimé mon sentiment sur cette cérémonie lors des couronnements précédents. Ma voix s'est perdue dans les acclamations des foules prosternées. C'est vraiment drôle, ce besoin asiatique de Monarchie dans la République des Lettres.

Quoi qu'il en soit, et pour ne pas bouder davantage, je vote pour Emile Verhaeren si la question de nationalité est étrangère à l'affaire, et pour Henry de Régnier, subsidiairement, s'il faut que l'Elu soit du pays des Gaules.

Cette réponse augmentera-t-elle la copie nécessaire à l'alimentation du monstre vorace et insatiable qu'est un grand journal quotidien? Paraîtra-t-elle suivant la promesse du Post-scriptum? Voire. Elle est, me semble-t-il après coup, un peu faite pour ne pas plaire et, en général (*experientia docet*), dans le beau pays de France, fécond en « intervueurs », ce qui déplaît on ne le publie pas,

l'eût-on sollicité. C'est pourquoi, précautionneusement, je le publie moi-même.

Vous n'avez pas de médecin ici? disait un touriste à l'habitant d'un village écarté. — Non, Monsieur, ici nous nous mourons nous-mêmes, répondit le rustique. — Ainsi fais-je.

Et, pensant au nouveau Monarque qu'on recherche, je fredonne la chanson du Roi d'Yvetot :

Il était un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'Histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton !

Bergerat, loustic grincheux, s'expliquant sur cette affaire du couronnement d'un Roi, d'un Prince, d'un Empereur (pourquoi pas d'un Président), d'un Sar des Poètes, a parlé irrévérencieusement « des Grenouilles qui demandent un Roi ». On sait que, suivant le Fabuliste, Jupin, le maître des dieux, leur dépêcha d'abord une Grue (y en a-t-il parmi les poètes, côté des dames?), et plus tard un soliveau (y en a-t-il parmi les poètes, côté des hommes?).

Bref, le fait est là : M. Parsons (bien exotique ce nom : avez-vous remarqué combien souvent en France, quand se produit un personnage, il a un nom étranger?) M. Parsons induit les habitants du pays des Lettres à continuer la dynastie heureuse qui commença par Paul Verlaine (en riait-il assez, le pauvre Lélian !) et eut pour deuxième titulaire Stéphane Mallarmé (qui lui se contentait d'en sourire). Qui sera le numéro trois ? Sera-ce toi, fier et farouche Verhaeren? Sera-ce toi, élégant et selected de Régnier? Sera-ce toi, inusable et voluptueux Catulle? Sera-ce toi, doucereux Coppée, si bien à l'ordonnance sentimentalo-bourgeoise? Sera-ce toi, ô noble, très noble, infiniment noble Dierx? Ou toi, Vielle-Griffin? Ou toi, Gustave Kahn?

On verra! le scrutin est ouvert. Il est ouvert et le vote doit être motivé : DIX LIGNES au plus (on ne nous a pas dit le caractère et le format), M. Parsons connaît la gent prolixe et encline au déclamatoire à laquelle il s'adresse.

L'Angleterre avait son Poète-Lauréat. Vu l'existence de la « Gracious Old Lady » qui occupe comme reine le trône politique, la « Loyalty » britannique n'a pas osé donner au « Favori des Muses » la qualification « royal ». Mais en République on n'est point lié par ces scrupules et rien, assurément, n'est plus naturel que d'y faire de la Royauté.

Royauté tirant peu à conséquence, il est vrai. Verlaine, dédaigneux, sarcastique et charmant, avait son palais des Tuileries à l'hôpital, et Mallarmé son Louvre dans une ancienne auberge de rivière. C'étaient des souverains d'un constitutionnalisme irréprochable. Ils régnaient sans gouverner, « comme les corniches autour des plafonds », suivant l'amusante image d'Alphonse Karr. Ils ne faisaient point de Capitulaires, ils ne promulguaient pas d'édits, il ne rendaient pas d'ordonnances : ils se contentaient de se disperser en beaux vers, les pauvres! Pour tout mobilier d'arsenal ils avaient un encrier et une plume, pour toute flotte un canot sur la Seine limpide et harmonieuse, pour toute cavalerie un chien et un chat, pour tout conseil de la Couronne quelques simples, pour toute liste civile les miettes tombées des comptoirs de Messieurs les Editeurs, connus pour leur générosité.

Innocente révolution au Royaume de la Littérature ! Non sans avantage peut-être. Car là, comme ailleurs, il n'est pas inutile que, pour éviter les bousculades, les hauts postes soient occupés. Qu'on dépose donc sur le trône du Parnasse un nouveau poète comme on dépose un chapeau sur un fauteuil d'orchestre pour garder la place. Et qu'on se livre au petit jeu des votes motivés mis en train par M. Parsons qui s'en amusera, sans doute, et nous aussi, de même que les lecteurs de *la Presse*.

Car les choix et leurs dizaines de lignes justificatives seront révélateurs d'intéressants dessous. Nous allons voir où en est l'étiage poétique et ce que les composants du *Vatum irritabile genus* pensent les uns des autres. Cela peut devenir une confession générale, un curieux bulletin de professions de foi, une boîte aux lettres pour l'esprit de secte. Cette enquête sera une quête où l'un jettera dans la bourse son louis, un autre son sou, un autre son bouton, un autre rien du tout.

Ah! combien le besoin puéril des hiérarchies nous tient encore! Aime-t-on assez les dosages, les classages, les numérotages, les étiquetages! Quelle manie de savoir le gradin que soi-même et autrui occupe dans le grand amphithéâtre social et le nombre de galons qu'on peut mettre à sa manche! Au Congo c'est le nombre de barres dont on a le droit de se balafrer les joues; c'est plus sûr, pas moyen d'être dégradé.

Quand donc la vision saine et juste que le Monde est UN PLEIN solidaire où tout se tient entassé et se touche, sans qu'aucun des éléments, aucun des rouages, tous indispensables et contribuant à l'universelle orchestration, puisse prétendre à quelque supériorité, sera-t-elle commune à tous les esprits? Quand cette véritable Egalité psychique sera-t-elle intégrée en nous, chassant l'essaim moustiquailleux des petites vanités, des amours-propres bêtes, des orgueils monstrueux qui sans cesse bourdonnent autour des âmes et les tourmentent? Quand messeigneurs les Poètes, ces séraphins prétentieux, ces tabernacles d'Idéal si souvent surmoulés ou faits de bois blanc mal doré, consentiront-ils à adopter l'attitude de simples artisans d'une des fonctions de l'ensemble et à ne plus se prélasser en une « Elite » ayant droit à de

spéciaux honneurs? S'il leur faut un Roi, pourquoi les Journalistes n'en éliraient-ils pas un à leur tour, au lieu de se contenter d'un modeste syndic! Pourquoi pas les Pharmaciens, pourquoi pas les Chaudronniers, pourquoi pas les Prosateurs? N'ont-ils pas autant droit à leur Louis-Philippe que les pinceurs de cithare?

En tous cas, s'il fallait à ce Roi une Reine, on pourrait négocier peut-être avec celle que choisissent chaque année les Lavoirs? Si leur union était féconde, cela substituerait l'hérédité à l'élection et nous serions délivrés de la charge du vote et des dix lignes. Ah! qu'on est heureux de ne plus être électeur!

EDMOND PICARD

VOYAGES D'ARTISTES

SPECTRES

Je ne savais même pas exactement comment la fantaisie du voyage m'avait poussée là, ni par lequel de ses caprices elle m'y avait menée, après une douce promenade dans l'air humide de pluie à peine finissante qui baignait cette si lointaine ville et ses toits d'un rouge avivé, ses tours d'église, ses arbres assez maladivement feuillus, quoique en la force de leur croissance, son port admirablement boucané et jusque, au delà d'elle, la mer au bleu calme et léger; non, je ne savais vraiment pas comment j'étais en cette cour oblongue, tristement semée d'un vilain gravier de décombres concassés entre ces longs bâtiments gris à deux étages, mi-partie de bois, mi-partie de pierre terreuse et dartreuse, percés de fenêtres égales, symétriques, dépouillées de rideaux, dont les vitres aux reflets pleins de la morne grisaille de l'ambiance, semblaient, ainsi posées à fleur des chambranles, les flaques d'un misérable ruisseau souillé d'eaux impures.

Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi, devant moi ce portier étrange, boiteux, manchot, traînant ses deux moignons enveloppés et tournant vers le mien son visage incompréhensif, ses yeux rougis, en bredouillant quelques mots d'un langage étranger de ses lèvres à moitié décharnées découvrant jusqu'à la racine les dents malsaines et baveuses? Je questionnai du regard la maison aussi muette et repoussante que l'homme qui la gardait. Rien ne me répondait; les vitres ne s'animaient point et conservaient leur glaucité fangeuse; nulle voix, nulle cloche, nul aboiement, miaulement ou gazouillis ne révélait la vie.

Seul, le portier continuait à m'examiner de son air hébété et impassible.

J'arpentais lentement la cour qu'aucun ornement ingénieux ou puéril ne délivrait de sa monotone laideur. Un pas lourd, cependant, heurta les planchers, par delà les murailles sonores; il parcourait l'étendue de l'habitation; je l'entendais frapper à ma droite, d'abord, puis, se rapprochant, tomber de plus en plus pesamment enfin à ma gauche, il diminuait avant de reprendre sa course régulière. Comme s'il eut rompu un sortilège de silence, je perçus un vague chuchotis, derrière les croisées demi-closes, rien qu'un chuchotis coupé de rires étouffés, gémissants, en bise morose qui ricane sur des ramures desséchées par l'hiver.

Cela persistait pauvre, grêle, insinuant. Voici qu'à travers l'une des fenêtres se dessinèrent de vagues ombres, ombres de femmes, que la transparence plombée du verre déformait étrangement. J'essayai de préciser la vision. D'ailleurs enhardies, les ombres ne se cachaient plus et, moins furtives, omettaient de se dissimuler dès que je les guettais.

Alors, je distinguai quatre ou cinq faces d'effrayante mornitude, ces faces qui riaient sans que le rire fît jouer les muscles, les muscles rongés, les lèvres dépouillées, les yeux excavés, les joues aspirées à l'intérieur des mâchoires. Était-ce en réalité les vitres verdâtres gondolées qui trompaient mes regards en leur ménageant ce spectacle de cauchemar? était-ce mon cerveau qui, embrumé par ce ciel pleureur et la moite atmosphère, ramenait du profond de ma mémoire des hallucinations d'enfant au fantastique morbide? Pourtant le groupe de spectres restait singulièrement coi, et les figures, loin de se contracter de grimaces, conservaient la même hideur stupide. A ce rassemblement d'épouvantails se joignit un être court, ramassé, roulant au-dessus de l'allège un crâne bleu, rasé, un masque bleu, bleu d'outre-mer, sans sourcils ni cils aux prunelles charbonnées, toute une chair bleue telle qu'injectée d'acide prussique, bleue et ricanante, bleue et sarcastique, vivante et bleue!

Et cette fois je voyais, je voyais sûrement. De la hauteur du premier étage, le bouquet vénéneux de têtes affreuses se penchait un peu vers moi et derrière le dégoûtant maquillage de scrofules et de plaies je devinais la curiosité des femmes pour la femme, qui se levait comme le vent joueur sur un terrain d'immondices.

Je me retournai vers le bancal dont je sentais le regard constant plomber entre mes épaules et du geste, machinalement, l'interrogeai.

De ses gencives calcinées, avec la bave, sortirent encore des mots inintelligibles, et puisque le visage de là-haut s'immobilisait, résigné, sardonique et bleu tel que foudroyé, ravagé par l'éclair bien que toujours en vie, je gagnai l'autre extrémité du quadrilatère en me passant les mains sur le front, m'assurant que les terribles stigmates ne le marquaient pas encore.

Un hôpital sans doute. Des fous, peut-être. Mais quelle folie, en plus de la stupeur, peut désordonner les traits humains de pareilles crispations et de tels ulcères? Quel mal inconnu, dévorateur, rusé, implacable, saccage la belle chair humaine et la laboure en fumier fermentant? quelle malédiction d'une divinité féroce que nos temps ne révèrent plus, souleva ce fléau dépassant ce que les imaginations les plus acharnées à la chasse du fantastique peuvent rêver?

J'arrivai à la seconde aile de la sinistre cage où s'ouvrit aussitôt une porte. Des gens s'en échappèrent de ce pas lent et affaissé qu'inflige la douloureuse songerie. Des étrangers, ceux-là, des visiteurs. Mais si leurs visages sains et purs des chancreuses colorations offraient un apaisement à ma vue contaminée, le trouble qui de leur âme à cette heure chargée, brouillée et marécageuse, montait et travaillait diversement leurs physionomies, ébranlait davantage mon esprit tout rumorant d'incertitude et d'effrois. La congestion empourprait l'un, la bile jaunissait l'autre jusqu'au globe de l'œil, la verdeur du mal de mer acidulait les bouches et les joues, la sécheresse de la fièvre ou la sueur du dégoût parcheminait ou mouillait ces peaux d'hommes cependant aguerris à la misère humaine.

Ils murmuraient un mot bizarre que je n'avais jamais entendu, sinon lu en des livres parlant accidentellement de cette antique et longue torture que je croyais à tout jamais abolie: La lèpre! la

lèpre! la lèpre! disaient-ils, soit en jetant leurs gants, en s'essuyant les mains à leurs mouchoirs, en frissonnant non seulement dans leurs habits, mais dans leur propre épiderme hérissé de répulsion et d'une invincible crainte. Et ils racontaient quelles ambulantes ruines humaines ils avaient croisées en les retentissants corridors de la prison; quels cadavres, comme enfuis de la tombe, en pleine décomposition, traînant leurs muscles mangés de vers au milieu d'une fade et dominante odeur de phénol et de macabres épices.

Quelques moments après, d'une hauteur, je contemplais la lointaine ville, reposée, souriante sous les nuages déchirés par un soleil qui la couvrait d'une pâle et ravissante dorure : elle respirait si tranquille entre les bras de la mer maternelle! de la grande mer, rude pourtant, des côtes de Norwège, mais ce matin-là joyeuse et câline, car cette lointaine ville était Bergen, Bergen très belle et très noble encore de son passé, Bergen hanséatique où les puissants marchands trônaient dans les maisons à pignon, derrière les carreaux vert-bouteille sur qui Phébus, malin, envoie par ce jour d'été son clin d'œil pour les changer en émeraudes. Comme autre titre de noblesse et d'ancienneté, Bergen possède encore des lépreux, des maudits que l'humidité, la saleté, la misère, toutes trois violentes en ce coin de Scandinavie, attaquent et désagrègent sur pied.

Misère! misère! Ces malheureux en apparaissent les plus affreux symboles qui soient. Misère incurable, éternelle! Misère depuis le premier jour de la naissance s'accumulant et explosant en l'atroce maladie qui apporte avec elle ce dernier tourment d'une mort lente, d'une mort de plusieurs années et à chaque heure plus infâme.

Misère! misère! Plus que cette mort même qui délivre ou embellit, elle est mêlée à tout et toutes nos joies sont infestées de la conscience de sa persistance; mais peut-être jamais autant qu'ici, devant cette Bergen de couleur et de lumière enivrantes, ces brumes, ce ciel septentrional, haut, limpide, adorable, ces arbres mouillés et ces toits si pittoresquement, si merveilleusement serrés les uns contre les autres pour le plaisir de nos yeux, jamais autant que devant toutes ces choses de Nature et d'humanité dont nos esprits et nos regards sont les inlassables amants, nous ne respirâmes avec une telle force désespérée l'invincible poison de la Misère.

JUDITH CLADEL

LIVRES ET BROCHURES

Le Socialisme en Belgique, par JULES DESTRÉE et ÉMILE VANDERVELDE, membres de la Chambre des représentants et professeurs à l'Université nouvelle de Bruxelles. — Paris, V. Giard et E. Brière.

Les auteurs ont réuni sous ce titre une série d'études formant un ensemble sur l'organisation et les tendances du socialisme en Belgique.

La première partie — consacrée aux FAITS — décrit successivement les institutions économiques, l'organisation politique et les préoccupations esthétiques, intellectuelles et morales du parti ouvrier belge. On y trouve des indications précises et complètes sur le mouvement mutuelliste, syndical et coopératif, ainsi que sur les sections d'art, l'Extension universitaire, l'Université nouvelle de Bruxelles, etc.

Dans la seconde partie, — les IDÉES, — Jules Destrée s'occupe de la question féministe; Émile Vandervelde publie deux études sur le collectivisme, un exposé de la question agraire en Belgique, et enfin une monographie très étendue sur la question de la petite propriété rurale, les réformes législatives qui ont pour but de la développer, de la consolider ou de la reconstituer dans les régions où elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir. L'auteur examine ensuite la question de savoir quelle doit être l'attitude des socialistes à l'égard de la petite propriété rurale, ainsi que les réformes agraires que les partis ouvriers peuvent inscrire dans leur programme.

Une bibliographie très complète des travaux publiés par les socialistes ou sur le socialisme en Belgique, par PAUL DEUTSCHER, est annexée au volume de MM. Destrée et Vandervelde.

En Montagne, par J. GAUTHIER. Grenoble, Librairie Dauphinoise.

M. J. Gauthier, un alpiniste doublé d'un homme de lettres, réunit chaque année en un coquet volume illustré le récit de ses excursions dans la montagne. Et rien n'est plus intéressant, pour ceux qui aiment, comme l'auteur de ces croquis alpestres, la vie libre et saine des sommets, que de parcourir avec M. Gauthier, mais sans fatigue ni péril, les massifs de Belledonne, du Vercors, de la Chartreuse, du Taillefer, dont il exalte les beautés pittoresques. Et combien il a raison! Le Dauphiné se défend, mieux que la Suisse déshonorée par les funiculaires et les aubergistes allemands, contre l'envahissement du tourisme international, polyglotte, bruyant, insolent et stupide. On trouve dans ses vallées solitaires, sur ses croupes rocheuses où le silence n'est troublé que par les fracas lointains des torrents, au bord de ses lacs glacés, au pied de ses pics neigeux, les impressions de nature que les redoutables cohortes d'Anglais ont, sous la conduite de Cook et de Baedeker, bannies des paysages helvétiques.

Cette année, M. Gauthier a ajouté au récit de ses promenades de 1897-98 quelques chapitres alertes écrits par d'autres fervents du piolet : MM. D'Aiguebelle, Béthoux, Bouchayer, Rebout. Leurs escalades sont racontées sans pédantisme, avec bonne humeur, pour amuser ceux qui connaissent le pays et engager ceux qui l'ignorent à le visiter. Et vraiment, à lire ces pages gaies, à feuilleter cette jolie collection de clichés photographiques finement reproduits en phototypie et qui présente les sites parcourus sous l'aspect le plus séduisant, on se sent pris du désir de chausser les souliers ferrés et de se mettre en route vers le Moucherotte, le grand pic de Belledonne ou la Lance d'Allemont dont les noms chantent dans le cœur des alpinistes...

Richard Strauss, essai critique et biologique par G. JORISSENNE. Bruxelles, P. Weissenbruch. (Extrait de la *Revue de Belgique.*)

Admirateur passionné de l'auteur de *Zarathustra*, M. Jorissenne lui consacre une judicieuse et intéressante étude de cinquante pages dans laquelle les aperçus critiques se mêlent aux faits et aux dates. On lira avec plaisir cette monographie. Outre qu'elle silhouette en pleine lumière l'une des plus hautes personnalités musicales de l'époque, elle contient des observations personnelles et caractéristiques sur la musique à programme, une question qui a déjà soulevé pas mal de polémiques et qui devait tout naturellement trouver place dans une notice sur l'auteur de *Don Juan*, de *Mort et Transfiguration*, d'*Eulenspiegel* et de *Zarathustra*.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX

La circulaire ministérielle de M. Alph. Van den Peereboom, reproduite dans un de nos derniers numéros (1), dit avec raison que c'est l'opération du nettoyage qui a détruit le plus de tableaux. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle est généralement pratiquée par tout le monde. Que de chefs-d'œuvre perdus par ignorance ou par les pratiques dangereuses de ceux qui prétendent posséder des secrets infaillibles !

Des alchimistes de fantaisie ont inventé l'*eau seconde mitigée*, panacée soi-disant universelle et dont la première prescription est de laisser le tableau *sous l'eau pendant quelques heures !* Ils préconisent aussi les nettoyages au savon noir et aux alcalis, la potasse caustique, l'eau de lavande, la poudre ou l'huile de romarin, le camphre pulvérisé, les bains d'huile et surtout les nettoyage *à la loupe et au grattoir*.

Ce sont eux aussi qui conseillent les vernis aux blancs d'œufs, à la colle de poisson, à la gomme copal, les mucilages tels que décoctions de pépins de coings, le succin, l'huile de fleurs, la graisse animale, etc., etc.

Nous admettons cependant que tel ou tel ingrédient, dont l'application érigée en système serait néfaste, peut rendre des services dans certains cas, mais comme emploi local et dans certaines circonstances.

Parmi ces monomanes inventeurs de secrets, Théodore Lejeune cite un M. F. D. qui n'avait rien trouvé de mieux que de faire entourer son tableau d'une espèce de parapet en terre glaise dont la hauteur était de 10 à 15 centimètres. Dans ce bassin improvisé il versait un seau d'eau, où il avait fait dissoudre une certaine quantité de soude, de potasse caustique, d'eau seconde et d'eau forte (ridicule mélange, car de ces agents il y en a peu qui ne s'excluent l'un l'autre). Montre à la main, il laissait séjourner cette *eau mordante* pendant quelques minutes, quelquefois cinq, suivant le degré de force qu'il supposait aux crasses et aux vernis, puis, à son signal, un assesseur jetait successivement, et à intervales réglés, un, deux et quelquefois trois seaux d'eau pure, pour neutraliser l'effet du premier mélange.

Sur dix tableaux il n'était pas rare d'en voir les deux tiers ainsi *nettoyés*, rongés jusqu'à l'apprêt; l'amateur s'en consolait en disant que ses victimes étaient toutes repeintes, sans quoi elles eussent résisté.

Cependant une fois, entre autres, il obtint tout le contraire de ce qu'il croyait faire.

Pour cela il faut remonter au temps où l'école de Louis XV était vouée à l'exécration des *Romains* de l'école davidienne. Les *rapins* du temps, voulant exagérer les antipathies du maître, achetaient à vil prix, chez les brocanteurs, les toiles *Pompadour* tombées en un tel discrédit qu'elles se vendaient pour rien, et, procédant à un autodafé moral, ils peignaient un Léonidas ou un Spartacus par-dessus l'ancienne peinture (1).

Par suite de cette proscription insensée, un charmant Natoire, représentant des jeux d'enfants, avait été recouvert par un Béli-

(1) Voir l'*Art moderne* du 25 septembre dernier.

(2) On ignore généralement que l'*Embarquement de Cythère* fut longtemps accroché dans un corridor de l'école des Beaux-Arts et qu'il était d'habitude, pour les élèves de David, de jeter en passant au chef-d'œuvre de Watteau des boulettes de papier mâché, qui s'allaient coller comme autant d'insultes matérielles sur la délicieuse toile.

saire tout craquelé et repeint qui fut acheté par notre amateur. Jugez de sa surprise et de celle de son assesseur, lorsque le mordant leur fit apparaître là un bras, ici une tête, plus loin une jambe des enfants peints par Natoire. Heureusement ils eurent cette fois le bon esprit de s'arrêter à temps et de confier le reste de l'opération à un habile praticien. (Ce tableau a longtemps fait partie du cabinet de M. Chevreuil, avec procès-verbal de l'opération à l'appui.)

Peut-être plus tard, en *nettoyant* certains tableaux de notre époque, trouvera-t-on des Périclès, des Spartacus ou des Mucius Scevola des farouches disciples de David !

Pour en revenir aux nettoyages et enlevages des vernis, disons que la plupart des restaurateurs sont partisans ou de l'emploi de l'esprit de vin plus ou moins étendu d'essence de térébenthine ou bien du *déroulage*, c'est-à-dire du nettoyage au doigt.

Je ne veux me prononcer entre les deux systèmes, j'aurais trop l'air de faire prévaloir une opinion personnelle; j'aime mieux laisser parler des autorités telles que MM. Horsin Déon, Xavier de Burtin et Théodore Lejeune.

M. de Burtin, après avoir en quelque sorte accepté le déroulage, dit : « Quant un tableau est d'une superficie raboteuse, peu importe sur quelque matière il soit peint, de même lorsqu'il est sur une toile où les interstices entre la chaîne et la trame forment autant de petits enfoncements, la méthode précédente (le déroulage) devient défectueuse en ce que les doigts, ne pouvant pénétrer dans les profondeurs, y laissent subsister la crasse ou le vernis sale; d'où il résulterait autant de petites taches qui nuiraient à l'ensemble du tableau. Les tableaux trop grands rendent aussi cette méthode trop pénible par leur étendue, et elle devient dangereuse pour ceux sur toile par les nombreuses petites crevasses que l'ébranlement peut y faire naître tandis qu'on les frotte à sec avec le doigt.

Dans ces cas il conviendra d'employer la voie humide des spiritueux étendus d'essence de térébenthine, en ayant soin de laisser dominer d'autant plus cette dernière que le tableau sera plus précieux et plus délicatement peint... »

M. Horsin Déon dit : « ... L'emploi des spiritueux est préférable à la pulvérisation des vernis par les doigts parce que tout le temps de l'opération l'œil peut en suivre le travail et l'arrêter au moindre danger...

... Le frottement de ce petit sable (que produit le déroulage) épiderme les finesses de la peinture, malgré les soins les plus minutieux. »

Th. Lejeune « croit la question résolue en faveur des spiritueux, mais les praticiens seuls peuvent aborder les opérations où s'emploient forcément certains agents très actifs. »

Tous réprouvent l'usage des savons, soudes et sels plus ou moins alcalins qui, même étendus d'eau, déposent un germe rongeur qui finit par *piquer* et verdir les blancs, les bleus ainsi que certaines laques.

Les nettoyages étendus d'eau détrempent et attaquent les apprêts terreux des toiles, tandis que l'esprit de vin et l'essence de térébenthine se volatilisent immédiatement. Mieux vaut, selon moi, laisser un peu de cette patine dorée du temps où la plupart des restaurateurs voient de la crasse et pousser au minimum les nettoyages qui rendent les œuvres grêles et froides à force de netteté.

L. MAETERLINCK
Conservateur du Musée de Gand.

Correspondance

La Décoration du Palais de Justice.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Dans le numéro du 15 avril 1894, l'*Art moderne* annonçait que l'État venait enfin de commander à Mellery la décoration de l'une des chambres du tribunal de commerce de Bruxelles.

Depuis de longues années tous les journaux d'art bataillaient dans ce but et ce fut une joie unanime lorsque cette heureuse nouvelle se répandit. Depuis, plus un mot!

Jamais aucune indiscrétion au sujet de l'avancement du travail ; jamais une esquisse, jamais un fragment n'est exposé. Même Eekhoud écrivait, il y a un an tout au plus, dans le *Mercure de France*, qu'alors que des croûtes pénétraient dans les musées et les monuments capitaux de la nation, Mellery — notre grand Mellery — attendait en vain qu'on le sollicitât de décorer quelque mur officiel.

Qui a raison? Mellery n'impatiente-t-il notre admiration que pour créer des harmonies dignes du monument où elles se développeront, ou bien lui a-t-on enlevé, *volé* la commande que d'abord on lui avait faite?

Cela serait scandaleux et d'ailleurs, est-ce possible?

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments très distingués.

De Taye

THEATRE DU PARC

L'Oncle Sam.

Le théâtre du Parc a repris l'*Oncle Sam*, un Sardou de jadis qui depuis longtemps avait disparu du répertoire. Comédie? Vaudeville? Drame? Pantomime? L'œuvre côtoie tous les genres, et le transatlantique qui, au premier acte, débarque à New-York les principaux personnages de cette ahurissante histoire, n'est pas le bateau de moindre tonnage que nous ait monté l'auteur de *Madame Sans-Gêne*. Celui-ci dépeint les Américains comme on représente dans les cirques les citoyens du Royaume-Uni : pour être authentiques, ils doivent porter un complet à carreaux et un voile vert. Les Américains de M. Sardou sont tous fourbes, banqueroutiers, menteurs, vantards, que sais-je? Et les femmes sont d'abominables coquettes, frivoles, perverses, intéressées. On comprendrait qu'un moderne Caldéron traitât de la sorte, par représailles, en 1898, le tableau à faire des mœurs du nouveau monde. Sous la plume de M. Sardou, cette littérature à coups de massue se conçoit moins. Et dans ces quatre actes, quelle agitation stérile, quel vide, quelle inanité! Une scène, — une seule, — au troisième acte, donne à la pièce un accent théâtral. Mais l'*Oncle Sam*, qui exige une interprétation nombreuse, un personnel féminin élégant et séducteur, une décoration chatoyante, est, pour une direction soucieuse de composer un spectacle agréable aux yeux, un prétexte excellent à mise en scène. Toutes ces dames sur le pont! On admire de fraîches toilettes, des visages avenants, des épaules sur lesquelles glissent des lueurs électriques, des mobiliers d'après-demain. C'est charmant, et l'on en oublie le dialogue, que débitent d'ailleurs avec verve MM. Deschamps, Godeau et Monrose, Mmes Suger et Eva Fège, une nouvelle venue qu'on croirait sœur cadette de Maria Legault et dont l'aisance et la grâce svelte ont d'emblée conquis les sympathies.

Chronique judiciaire des arts

Introduction en France d'œuvres musicales contrefaites à l'étranger.

Sur la plainte d'un groupe d'éditeurs parisiens parmi lesquels MM. Heugel, Durand et fils, Lemoine et Cie, etc., une saisie avait été pratiquée chez M. Néal, libraire à Paris, qui introduisait en France et mettait en vente des œuvres diverses de Gounod, de Strauss, de Métra, de Gottschalk et autres gravées en Angleterre par un nommé Broome sans qu'aucune cession eût été faite à celui-ci soit par les auteurs, soit par leurs ayants droit.

Cités devant le tribunal correctionnel de la Seine du chef de contrefaçon, les prévenus alléguèrent que ces œuvres n'étaient pas protégées en Angleterre, leurs auteurs ou leurs cessionnaires ne s'étant pas pourvus des garanties exigées par la convention de Berne ou par la législation anglaise; qu'ainsi l'édition qu'en avait publiée Broome ne pouvait tomber sous l'application de la loi sur le droit d'auteur.

Le tribunal n'en condamna pas moins Néal et Broome, l'un à 200, l'autre à 400 francs de dommages-intérêts, pour le motif qu'en admettant même que la reproduction fût licite en Angleterre, le fait d'avoir introduit et vendu en France, sans autorisation, les œuvres incriminées, constituait un délit, les auteurs ou éditeurs ayant conservé dans ce pays leur droit exclusif de propriété. La législation considère, en effet, que cette introduction est punissable, abstraction faite de l'existence d'un délit initial de contrefaçon. L'illégalité réside dans l'introduction et dans le débit de l'œuvre contrefaite, même si la contrefaçon ne peut pas être poursuivie en France.

La Cour d'appel de Paris a confirmé cette décision, qui présente pour les éditeurs un grand intérêt.

Accusés de réception

Réflexions sur M. Huysmans, par Edmond de Bruijn. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Devant la Mer*, poésies wallonnes, par Levêque. Saint-Gilles, imp. Chausteur. — *Pour le Harem*, par le vicomte de Colleville. Paris, Ed. de la *Revue nouvelle*. — *Testament de sa Vie première*, recueilli et expurgé par Fagus. Paris, L. Vanier. — *La Luxure*, par le Vicomte de Colleville. Bruxelles, Ed. de la *Revue nouvelle*.

Musique.

D'Aimer, quatre mélodies pour chant et orgue de M. Ernest Deltenre sur des poèmes d'Emile Verhaeren, de Max Elskamp et de Georges Ramaekers. Bruxelles, Ed. de *La Lutte*.

Petite chronique

Le statuaire Léon Mignon, auteur des deux groupes (le *Combat de taureaux* et le *Dompteur de taureaux*) qui ornent l'île du Commerce, à Liége, sa ville natale, vient de mourir à Schaerbeek, âgé de cinquante et un ans. Malgré le retentissement de ces deux compositions importantes, qui le classèrent parmi les animaliers les plus réputés de notre époque, Mignon eut à lutter jusqu'à ses derniers jours contre les difficultés de la vie. Il ne connut ni la fortune ni le bonheur. Des bustes nombreux, parmi lesquels ceux

de M. Frère-Orban et d'Alfred Verwée, des statuettes représentant les types des militaires de l'armée belge, la rampe de l'escalier du Musée figurant les *Sept travaux d'Hercule*, des figures et des figurines exécutées un peu hâtivement, sous le coup de fouet des nécessités de l'existence, forment l'œuvre de cet artiste dont les débuts avaient fait espérer un développement plus complet. Et certes le talent de Léon Mignon, affirmé par la connaissance exacte de la nature et la sûreté de main dont témoignent ses deux groupes, se fût épanoui largement s'il eut été mieux secondé par les circonstances. Frappé à deux reprises dans ses affections les plus chères, l'artiste meurt des blessures qu'il reçut au cours du rude combat qu'un destin contraire l'obligea à soutenir.

C'est le 17 octobre que le théâtre du Parc inaugurera ses « lundis littéraires ». Ils s'échelonneront de quinzaine en quinzaine et se composeront de lectures de morceaux choisis — proses et vers — d'auteurs classiques et modernes, précédées chacune d'une courte notice explicative. Les auditions commenceront à 4 h. 1/2 précises et seront terminées à 6 heures. Le programme de la première séance, établi avec éclectisme, porte les noms de Ronsard, Ch. Decoster, A. Giraud, G. Kahn, Longfellow, Th. de Banville, A. de Musset, A. de Vigny, A. Toisoul, Baudelaire et E. Verhaeren. Les morceaux seront lus par les artistes du théâtre, par M. Chomé et par Mlle B. Bady.

Le Nouveau-Théâtre, qui a fait une brillante réouverture avec le *Supplice d'une femme* et *Célimare le Bien-aimé*, annonce pour demain, lundi, la première représentation des *Tisserands*, de G. Hauptmann, dont le succès au théâtre Antoine est inépuisable. La figuration de cette œuvre au Nouveau-Théâtre ne compte pas moins de quarante-cinq artistes.

Les élèves, anciens élèves et amis de M. L.-H. Merck, professeur au Conservatoire, fêteront aujourd'hui, dimanche, le trentième anniversaire de professorat de l'excellent musicien. La cérémonie aura lieu à 10 h. 1/2 au Conservatoire. M. F. Taelemans, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, vient d'achever un beau portrait de M. Merck qui sera remis, avec une adresse de félicitations, au vénérable jubilaire.

Il vient de se former à Bruxelles une Association artistique dont le but est de faire connaître les œuvres des compositeurs modernes les plus en vue. Les auditions seront données par les compositeurs, parmi lesquels MM. Gabriel Fauré, Camille Chevillard, Georges Enesco, Carl Sinding, Richard Mandl, Arthur Hinton, Alfred Bruneau, Granville Bantock et autres.

Indépendamment des auteurs, prêteront leur concours : MM. Geloso, Marcel Heirwegh, Achille Rivarde, Marix Loevensohn, Willy Hess, Mmes Edouard Colonne, Marcella Pregi, Camilla Landi, Katie Goodson, etc., dont la plupart ne se sont pas encore fait entendre à Bruxelles.

La réouverture des concerts de la Société symphonique aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, 16 octobre, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Mme Lilian Nordica, des théâtres de Bayreuth et de Covent-Garden. Au programme : Symphonie no IV, de Beethoven; air : *Ah! le perfide*, de Beethoven; l'*Apprenti sorcier*, poème symphonique de Paul Dukas; prélude du premier acte de *Fervaal*, de Vincent d'Indy; *Soirs de fête*, poème symphonique d'Ernest Chausson; scène finale du *Crépuscule des dieux*, chantée par Mme Lilian Nordica.

Le premier concert populaire sera donné au théâtre de la Monnaie le dimanche 30 octobre, sous la direction de M. J. Dupont, avec le concours de Mme M. Bréma et de M. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth. Le deuxième aura lieu en novembre sous la direction de Nikisch, le célèbre chef d'orchestre de Leipzig.

On se souvient des auditions de musique de chambre données l'an dernier par M. Wieniawski à la Maison d'Art (1). Elles viennent d'être reprises et voici le programme exécuté à la première matinée, celle du dimanche 2 octobre : 1. Cinquième concerto, pour piano (Beethoven), quatre mélodies (Schubert), sonate en *fa majeur*, pour piano et violon (Grieg), ballade en *sol mineur* (Chopin); 12e Rhapsodie (Liszt).

Interprètes : MM. J. Wieniawski, Félix Delcker, Gustave Walther et Mlle J. de Cré.

M. F. Bouserez vient d'ouvrir à Ixelles, rue Mercelis, 3, sous les auspices de l'administration communale, des cours de musique dont le programme comprend le chant, le piano, le violon, le violoncelle et le solfège. Les professeurs sont : Mmes Feltesse-Ocsombre et Delvaux-Voué, MM. E. Deru, F. Bouserez et J. Maeck.

Il est décidé que le théâtre de Bayreuth sera ouvert l'an prochain, en juillet et en août, pour une série de représentations. On jouera trois fois l'*Anneau du Nibelung*, quatre fois les *Maîtres Chanteurs* et huit fois *Parsifal*. C'est de M. Friedrichs, l'admirable Beckmesser et le superbe Albéric, rencontré ces jours derniers en Bavière, que nous tenons cette nouvelle.

Un détail intéressant : le rôle d'Amfortas sera interprété par l'excellent baryton Renaud, de l'Opéra de Paris, qui, sur les instances de Mme Wagner, pioche depuis un an l'allemand en vue de cet engagement. C'est la première fois qu'un artiste français paraîtra sur la scène de Bayreuth, où se sont illustrés nos compatriotes Ernest Van Dyck et Emile Blauwaert.

Mme Wagner a engagé pour le rôle de David, des *Maîtres Chanteurs*, M. Hofmüller, de l'Opéra royal de Dresde.

On achève en ce moment la chapelle commémorative élevée dans le parc de Schloss-Berg à la mémoire du roi Louis II de Bavière. Le monument, de style roman, s'élève au milieu des frondaisons sur la rive du lac de Starnberg, dans un site pittoresque, à égale distance du château royal et du village de Léoni-Rottmanshöe, à l'endroit précis où l'infortuné monarque — le seul artiste des rois contemporains — a trouvé la mort.

Le succès de l'exposition Rembrandt, à Amsterdam, suggère aux Anversois, dit le *Moniteur des Arts*, l'idée d'une exposition de l'œuvre de Van Dyck, qui serait organisée à Anvers, l'an prochain, à l'occasion du troisième centenaire de l'illustre peintre.

La Plume réunira dimanche, dans sa salle d'exposition, rue Bonaparte, 31, à Paris, l'œuvre de James Ensor.

Le théâtre de Rouen montera dans le courant de la saison la *Princesse d'Auberge* de Jan Blockx.

Le directeur de l'Opéra allemand de Prague, M. Angelo Neumann, vient de recevoir le drame lyrique *Armor*, de M. Sylvio Lazzari, dont le prélude, joué à Liége l'an dernier, figure au programme des nouveautés annoncées par les Concerts Ysaye.

(1) Voir l'*Art moderne* du 10 avril dernier.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

* Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 42. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Octobre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

A l'ombre de la Bavaria. — L'Esthétisme des Chemins de fer. *A M. Vandenpeereboom*, Ministre des Chemins de fer de Belgique. — G.-A. Wets. *Petits récits de la vie de province.* — Théatre Molière. *Les Transatlantiques.* — Petite Chronique.

A l'ombre de la Bavaria.

Munich, 1er octobre.

Bayreuth a chômé cette année, — Bayreuth, l'inépuisable source des émotions pénétrantes, des impressions profondes. Mais tandis que se taisaient les fanfares qui, du haut de la Colline, assemblent les spectateurs impatients, que l'avenue qui mène aux splendeurs du Graal demeurait déserte, Munich offrait généreusement aux pèlerins altérés d'art un régal de choix. Au cours des vacances, hélas! expirées, de Rienzi à Siegfried, de Senta à Brunnhilde, les symboliques héros de l'épopée wagnérienne ont défilé en cortège pompeux, salués tour à tour par les acclamations d'une foule conquise, attentive et enthousiaste. Et dans le recueillement admiratif des auditeurs accourus de toutes parts, les drames émouvants du maître, interprétés avec respect, préservés de l'injure des mutilations qu'on leur inflige ailleurs, ont déployé leur splendeur.

L'Allemagne seule nous a donné jusqu'ici la réalisation des œuvres de Wagner dans leur essence. Avec des ressources vocales souvent inférieures à celles que possèdent tels théâtres latins (ce fut le cas pour Munich cette année) on atteint sur la plupart des scènes germaniques un résultat dix fois supérieur à ce qu'on obtient à Bruxelles ou à Paris.

C'est qu'il y a en Allemagne une tradition et une école d'art dramatique. C'est que les directions maintiennent dans leur personnel la discipline, l'unité de style et la cohésion. C'est que les artistes chantent pour faire valoir l'œuvre qu'ils interprètent et non pour se faire applaudir. C'est que tout le monde joue et « tient la scène », depuis le premier rôle jusqu'au dernier figurant. C'est que les chefs de service connaissent leur métier et sont à leur affaire. C'est que tout ce qui concerne la régie de la scène: jeux de lumière, plantation et changements de décors, trucs, machinerie, est réglé de manière à donner le maximum d'illusion possible. L'éclairage, pour ne citer que ce détail, est toujours exactement gradué selon l'instant précis de l'action. Les levers et couchers de soleil, les crépuscules, les clairs de lune sont exprimés avec une vérité au regard de laquelle les approximations et les tâtonnements de MM. les électriciens du théâtre de la

Monnaie paraissent reculer l'art scénique à l'âge de la pierre polie.

Ajoutez à ces éléments la musicalité des choristes, qui chantent d'attaque, avec aisance, sans paraître s'occuper du chef d'orchestre ni du souffleur, et vous aurez le secret de ces exécutions vivantes, colorées, mouvementées, toujours remarquables par les qualités d'ensemble, même lorsque individuellement les artistes prêtent le flanc à la critique.

L'aisance! C'est la caractéristique des représentations munichoises qui viennent de prendre fin. L'orchestre, les chœurs, les solistes se meuvent avec une rare liberté d'allures parmi les partitions touffues qui paraissent encore à certains hérissés de pièges meurtriers. Sous la conduite de M. Fischer, musicien de métier, au bras ferme, à l'esprit méthodique et ordonné, sur qui le Maître a laissé une empreinte indélébile, l'orchestre discourt, gronde, bavarde, rit, s'attendrit, s'exalte sans que jamais une confusion se produise, sans que les voix instrumentales couvrent le chant de sonorités excessives, sans qu'à aucun moment l'idée surgisse d'une difficulté surmontée, d'un obstacle franchi, d'un défilé dangereux traversé. Jamais je n'entendis plus intégralement restituée, sous une lumière douce qui pénétrait jusqu'à ses replis les plus intimes, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, dont, au final, la reprise du thème initial, élargi à la façon de Richter, acquérait sous l'intelligente direction de M. Fischer une grandeur inoubliable.

Même aisance dans la fameuse querelle en style fugué du deuxième acte, dont toutes les parties bondirent de la symphonie et des chœurs avec une clarté, une précision et une justesse que seul le théâtre de Bayreuth avait pu réaliser jusqu'ici. Peut-être est-ce un peu à la réduction de l'orchestre que M. Fischer doit ces résultats. Il se contente, en effet, pour le quatuor, de dix premiers violons, huit seconds, six altos, six violoncelles, six contrebasses, malgré les dimensions de la salle, qui peut contenir deux mille cinq cents spectateurs. M. Fischer est, sur ce point, d'accord avec M. Mottl qui nous disait dernièrement qu'il est préférable de jouer les *Maîtres Chanteurs* avec une phalange instrumentale restreinte afin de conserver à l'œuvre son caractère de comédie lyrique. L'allure pompeuse qu'on lui donne d'habitude est une erreur manifeste.

A cet égard, la représentation à laquelle j'assistai à Munich fut parfaite. Walther, c'était M. Kraus, de Cologne, un ténor au profil schillérien, à la voix jeune, mordante, timbrée, qui eut le goût de ne pas « tonitruer » comme la plupart de ses confrères. La scène devant les maîtres et le *Preislied* furent dits à demi-voix, ainsi qu'un récit, avec un goût et une réserve remarquables. Pour la première fois, le chevalier de Stolzing me parut avoir dépouillé ses vêtements de troubadour et descendre, enfin! de la pendule sur laquelle l'avait juché le ténorisme vainqueur. Pour la première fois aussi je le vis entrer dans le cadre, se mêler à la foule, prendre part à la composition des tableaux que la vérité des costumes, la fidélité des accessoires, la variété et la beauté grave des physionomies rendaient admirables. Oh! ces Martin Schaffner, ces Holbein, ces Grünewald, ces Hans Baldung, ces Zeitblom, ces Bernard Strigel qu'on eût dits empruntés aux musées d'Augsbourg, de la vieille Pinacothèque, d'Asschaffenbourg et de Nuremberg!... Et quant au choral à Sachs, chanté et joué par une foule dont les groupes étaient merveilleusement disposés, il eût fallu avoir un cœur taillé dans un des diamants roses du Trésor dynastique de la Résidence pour ne pas sentir les larmes, les douces larmes des émotions que seule donne l'art, monter irrésistiblement aux yeux. La belle soirée! Et que les efforts de Mme Senger-Bettaque (Eva), de MM Bertram (Hans Sachs), Schmalfeld (Pogner), Sieglitz (Beckmesser), Fuchs (Kothner), Knote (David) et autres furent récompensés par l'enthousiasme avec lequel, à cinq ou six reprises, on les rappela après la chute du rideau!

Commencée à 6 h. 10, la représentation était clôturée à 10 h. 50, ce qui fait, pour la durée totale du spectacle, quatre heures quarante minutes, y compris deux entr'actes de vingt minutes (1). On sait que ces entr'actes sont consacrés à l'absorption de sandwiches et de charcuteries variées, arrosées de bière, l'heure du spectacle ne permettant guère de dîner avant la représentation. Les élégants foyers du théâtre présentent à ce moment un aspect pittoresque et curieux qui étonne quelque peu les étrangers, mais auquel ils finissent par s'accoutumer.

Il serait donc possible de jouer à Bruxelles, où le spectacle commence à 7 heures, les *Maîtres Chanteurs* sans coupures, et de terminer néanmoins la représentation bien avant minuit. Dès lors, pourquoi s'obstiner à mutiler la partition? Il n'y a vraiment, dans cette œuvre extraordinaire, ni une longueur ni une répétition, toutes les scènes, toutes les phrases étant indispensables pour donner à l'ensemble sa signification et sa portée. Supprimer, par exemple, comme on a osé le faire au théâtre de la Monnaie, le discours de Sachs à Walther en présence du peuple assemblé, au moment où le chevalier, vainqueur du tournoi, refuse de se laisser enrégimenter parmi les maîtres, est une absurdité. Sachs a précisément à exprimer, dans cette allocution, la synthèse de l'ouvrage, à en fixer le sens. Mais quelles considérations artistiques pourraient contrebalancer,

(1) Les Maîtres Chanteurs, 1er acte, 1 h. 10; 2me acte, 1 heure; 3me acte, 1 h. 50. Deux entr'actes.

dans l'esprit des directeurs de théâtres, les exigences des trains qui doivent ramener dans leurs pénates, le spectacle clôturé, les spectateurs de province?

Voici, au surplus, la durée exacte des autres drames auxquels j'ai assisté les 25, 26, 28 et 30 septembre. Bien qu'ils fussent représentés sans coupures, aucun d'eux n'a dépassé les limites d'une soirée de grand opéra, d'un spectacle composé, par exemple, des *Huguenots* ou de la *Juive*. L'*Or du Rhin* dure exactement deux heures vingt minutes. La *Valkyrie*, avec les entr'actes, quatre heures. *Siegfried*, quatre heures et demie. Le *Crépuscule des dieux*, quatre heures trois quarts (1). Ils sont au répertoire de toutes les scènes importantes de l'Allemagne. Cet automne on les a joués simultanément à Munich, à Carlsruhe, à Francfort, à Darmstadt, à Dresde, peut-être ailleurs encore, sans que ces représentations fussent considérées comme des événements extraordinaires. Et nulle part les poulies qui soutiennent dans les eaux du Rhin Woglinde, Wellgunde et Flosshilde n'ont laissé choir leur gracieux fardeau, ainsi que cela n'a pas manqué d'arriver, dès la première répétition du *Rheingold*, au théâtre de la Monnaie.

A Munich, où l'intendant du théâtre Royal, M. Ernest von Possart, administrateur excellent autant qu'artiste de talent, veille personnellement à tous les détails des représentations et préside à la fois aux spectacles de l'Opéra et à ceux de la Résidence (oh! l'exquis théâtre Louis XV, le cadre le plus merveilleux qu'on pût souhaiter pour les œuvres de Mozart), tout se fait avec une précision, une ponctualité, un ordre incomparables. Très exactement, à l'heure fixée, un coup de timbre retentit. Le rideau qui représente Phébus vainqueur des Ténèbres s'élève dans les frises et découvre le rideau de scène, en étoffe souple celui-ci, semé de couronnes d'or au chiffre du feu roi Louis, et s'ouvrant par le milieu, ainsi que l'imagina le Maître. La nuit est faite dans la salle, et voici que commence, dans le plus profond silence, devant l'attention soutenue des spectateurs qui emplissent jusqu'aux cinquièmes galeries la vaste salle, la représentation annoncée. Personne n'est en retard. Si, d'aventure, quelqu'un pénètre dans la salle après le lever du rideau, il se glisse discrètement à sa place et reste coi. Les femmes observent, comme les hommes, cette règle d'élémentaire bienséance, qu'il serait sans doute impossible de faire adopter chez nous. De même qu'à Bayreuth, aucun applaudissement n'éclate pendant la durée du spectacle. A la chute du rideau, on se dédommage. Les acteurs sont rappelés cinq, six, sept et huit fois de suite et, comme en Italie, viennent saluer le public entre le rideau entr'ouvert et un rideau de manœuvre, sans qu'il soit besoin de retarder la plantation du décor suivant. Le chef d'orchestre paraît sur la scène au milieu des artistes. Après vingt minutes d'entr'acte, très strictement comptées (une horloge électrique occupe le centre du manteau d'arlequin), nouveau coup de timbre, et « en scène pour le II ». C'est d'une exactitude militaire, toute naturelle dans un pays où la discipline est une vertu domestique. Quel contraste avec nos habitudes nonchalantes, nos irrégularités, les caprices qui précipitent ou font traîner les spectacles suivant les nerfs des directeurs ou l'humeur variable des machinistes!

L'interprétation de la tétralogie, pour être inférieure, dans son ensemble, à celle des *Maîtres Chanteurs*, n'en a pas moins offert un vif et sérieux intérêt. L'orchestre, dirigé par M. Fischer, a déployé dans chacune des quatre partitions des qualités remarquables de justesse, de sonorité, de cohésion, de souplesse, mettant toujours en relief, sans aucun effort apparent, le chant principal, s'effaçant, quand il le fallait, pour laisser parler les voix, trouvant dans l'exécution des grandes pages symphoniques : la Chevauchée des Valkyries, le Voyage au Rhin, la Mort de Siegfried, des accents admirables. Les cuivres, en particulier, ont un bel éclat velouté dû surtout à l'usage des trombones à coulisse qu'il serait urgent de rétablir à Bruxelles.

Je n'entrerai pas dans le détail de ces quatre soirées, qui ont ravivé en moi la flamme de souvenirs que rien ne peut éteindre. Ceux qui ont entendu à Bayreuth l'*Anneau du Nibelung* en 1876 me comprendront. Excellentes au point de vue de l'orchestre, très soignées comme mise en scène (à part la Chevauchée, absolument ratée, tous les épisodes les plus difficiles à représenter ont été fort bien exprimés, même le combat de Siegfried et du dragon, même l'écroulement final et l'apparition des dieux sur les nuées rougeoyantes), les quatre drames ont reçu une exécution vocale sinon irréprochable, du moins fort honorable. Le malheur, c'est qu'à Munich le public, lorsqu'il a adopté un artiste, lui voue un attachement que rien ne peut lasser, ce qui oblige la direction à garder ses chanteurs même lorsqu'ils ont perdu leurs moyens. Le premier ténor actuel de Munich, Siegfried tueur de monstres, Siegmund le vaillant, l'insidieux et fourbe Loge, c'est encore et toujours M. Vogl, créateur de ces deux derniers rôles en 1869, lors des essais préparatoires aux représentations inaugurales de Bayreuth, le titulaire du rôle de Loge en 1876, de Tristan en 1886, de Walther de Stolzing en 1889, un artiste dont la surprenante verdeur défie depuis trente ans les atteintes de l'âge mais qui finit nécessairement, dans cette lutte inégale, par avoir le dessous! Sa diction impeccable, son art parfait de comédien le servent à merveille dans le personnage de Loge, qu'il serait difficile de mieux incarner. Mais déjà l'interprétation de Siegmund trahit

(1) RHEINGOLD, 2. h. 20. — DIE WALKÜRE, 1er acte, 1 heure; 2me acte, 1 h. 25; 3me acte, 1 h. 5 Deux entr'actes. — SIEGFRIED, 1er acte, 1 h. 20; 2me acte, 1 h. 10; 3me acte, 1 h. 15. Deux entr'actes. — GÖTTERDÆMMERUNG, prologue et 1er acte, 1 h. 52; 2me acte, 1 h. 3; 3me acte, 1 h. 50. Deux entr'actes.

l'effort d'une voix usée, et *Siegfried* est visiblement, au point de vue vocal, au-dessus des forces actuelles de l'excellent artiste. Il donne, malgré cela, à l'intrépide héros une noble et superbe allure, et rien n'est plus émouvant que la façon tragique dont il joue la scène de la mort.

M. Vogl a pour partenaire, dans la *Valkyrie*, Mme Sucher, qui fut aussi des débuts de cette belle campagne d'art, et dont le style et la mimique expressive ne compensent malheureusement pas les ravages que les années ont faits dans sa voix. Brunnhilde, c'est Mme Ternina, une artiste qui chanta également sur la scène de Bayreuth. Voix étendue mais froide, gestes mécaniques, démarche conventionnelle. Mme Ternina est plus Pallas-Athénée que Brunnhilde.

L'élément féminin est d'ailleurs, en général, plutôt faible, et c'est du côté de la barbe que se trouvent les ressources les plus sérieuses du théâtre de Munich. Il y a là quelques belles voix : M. Feinhals, qui a composé un Wotan majestueux, très supérieur au créateur (M. Betz); M. Schmalfeld, qui chanta successivement Fafner, Hunding et Hagen ; M. Klein, un Mime excellent, grimaçant et repoussant à souhait; enfin, MM. Klöpfer (Fasolt), Bertram (Donner), Mikorey (Froh), Bauberger (Gunther). J'ai gardé pour la fin le nom du très remarquable artiste qui créa jadis à Bayreuth le rôle de Beckmesser et chanta ensuite celui d'Albérich avec une autorité qui dépassa celle du créateur Carl Hill : M. Fritz Friedrichs, de Brême, engagé en représentations et dont l'interprétation du roi des gnomes donna au *Rheingold* un relief saisissant.

Voici closes ces représentations qui furent une volupté pour l'oreille et pour les yeux. La flamme du bûcher de Siegfried a embrasé le palais des Gibichungen et s'est élevée jusqu'au Walhall. Les filles du Rhin triomphantes ont reconquis l'anneau magique. Les événements prophétisés par les nornes sont accomplis. Et la prédiction de Wagner, elle aussi, s'est réalisée. Son art, c'est bien l'art germanique dont il proclamait, à l'issue de la représentation du *Crépuscule des dieux*, le 14 août 1876, la création.

J'ai eu à Munich, plus qu'à Bayreuth dont l'auditoire est panaché d'éléments cosmopolites, le sentiment d'une équation parfaite entre l'en-deçà et l'au-delà de la rampe. Tout est compris, apprécié, admiré, et l'accord s'est fait, définitivement, sur les beautés de ces radieux chefs-d'œuvre. La génération ascendante paraît même ignorer l'ardeur de la lutte que provoquèrent ceux-ci il y a vingt-cinq ans. Et l'on goûte désormais, à assister à ces grands spectacles sans nulle préoccupation de résistances à vaincre, dans l'atmosphère d'une respectueuse et unanime admiration, des jouissances délicates toutes différentes des joies enfiévrées que faisaient naître les batailles de jadis.

OCTAVE MAUS

L'ESTHÉTISME DES CHEMINS DE FER

A M. VANDENPEEREBOOM, *Ministre des Chemins de fer de Belgique.*

La campagne, jamais découragée, que nous commençâmes ici (presque seuls alors), il y aura bientôt vingt ans pour ce que nous avons finalement nommé l'ESTHÉTISME DES VILLES et l'ESTHÉTISME DES PAYSAGES, ayant pour but d'inspirer à tous le respect des belles choses naturelles et des belles œuvres humaines, l'application et la sauvegarde de la Beauté dans les travaux publics et privés; — cette campagne dont d'autres, la spécialisant sous le nom plus restreint d'*Art à la rue*, ont fait l'objet d'une organisation équivoque dans laquelle il est difficile de discerner si le moteur est l'intérêt personnel ou l'intérêt social; — cette campagne tenace qui d'abord apparaissait comme devant rester stérile et vaine, — rapporte enfin et produit actuellement des résultats inespérés.

Les idées que nous avons exposées et défendues avec acharnement sont devenues celles de tout le monde au point que chacun ignore désormais, et ne se soucie guère de savoir, d'où elles sont venues. Qu'importe! Bran pour la gloire et l'amour-propre! Bran pour les questions de personnes! La Presse presque quotidiennement, les Artistes en toute occasion, les Parlementaires dans leurs discours, les Ministres dans leurs professions de foi, les divers Citoyens dans leurs bavardages, se proclament les champions des vieux monuments, des moindres « vestiges du passé », des beaux sites, des arbres vénérables, des eaux vives, des routes pittoresques. Avec l'aide du Cyclisme (physiquement et moralement combien salutaire!) ces idées sont portées dans les moindres villages et s'infiltrent même dans les âmes rustiques. On rencontre désormais des Bourgmestres qui ne sont plus bêtement dévastateurs, comme, par exemple, le détestable personnage qui détruisit presque entièrement les délicieux antiques remparts bastionnés de Tongres pour « niveler » un beau boulevard à la moderne.

Chacun dans cette chère, active, artistique Belgique-au-bon-vouloir, commence à comprendre quelle richesse sont la grâce, l'imprévu, les souvenirs historiques, les ombrages, les vues lointaines, les grands ciels, les vastes horizons. Les efforts se multiplient, le pays charmant et si prodigieusement varié que nous habitons sous un climat dont les changements mêmes sont un charme pour qui sait savourer les heureuses contrées où il y a quatre saisons avec la splendeur des spécialités de chacune d'elles, « notre » pays se révèle peu à peu à tous dans les séductions trop longtemps méconnues, accumulées sur son étroit territoire avec la prodigalité des destins favorables. Et comme si l'on se rendait compte d'un nouveau devoir de solidarité et de fraternité, chacun aussi, quand il construit, arrange, accommode, œuvre, n'importe comment, fait les choses visibles pour tous aussi belles qu'il le peut, pensant aux jouissances d'autrui en même temps qu'aux siennes et ayant l'orgueil d'échapper aux banalités affreuses qui si longtemps développèrent aux regards, en des extériorisations répugnantes, l'immense stérilité esthétique du Doctrinarisme utilitaire, jouisseur, vaniteux et bourgeois.

Cela continuera et s'intensifiera! Et alors, dans cinquante années, quelle universelle Harmonie sur le triangle de terre tragique et riant qu'est la Belgique indestructible, entrée définitivement en possession de son Ame, simple, laborieuse, artiste,

bienveillante et vaillante; niée par ceux-là seulement qui en leurs préventions maladives et leurs prédilections myopiques pour les mœurs étrangères, ne savent pas discerner ce qu'il y a chez nous d'historiquement original et savoureux, trésor incomparable!

Ah! tenons-y, réchauffons-la amoureusement et pieusement, cette Originalité comme la base même de la Patrie comprise au sens élevé du mot, celui de Milieu dans lequel, plus et mieux que partout ailleurs, s'épanouit l'Essence propre des êtres et leurs forces les plus robustes et les plus fécondes! Aimer sa terre natale c'est discerner ce régime de saine ambiance sans lequel il n'y a qu'imitation, pastiche, travestissement, et partant dépression et déchéance! Aimer sa terre natale c'est combattre contre l'intolérable uniformité qui attristerait le monde si chacun se modelait d'après un type unique.

Dans les éléments qui forment la Beauté et l'Allure d'une contrée, les Chemins de fer ont introduit des modifications qui eussent pu être admirablement embellissantes et qui, malheureusement, n'ont abouti le plus souvent qu'à des profanations. L'entrée des villes, entre autres, en a été déshonorée. Quoi de plus abject que l'arrivée dans notre capitale par les campements sordides des Stations encombrées de débris, de saletés, d'immondices, d'amoncellements suspects, de murs lépreux, d'ordures, de friperies de tous les genres. Vraiment, sauf respect (mais la Vérité aime les énonciations brutales), c'est comme si l'on pénétrait dans un corps humain par l'anus! Quelle impression misérable et triste laisse sur le passant attentif le défilé du train entre cette longue série de choses malpropres, crasseuses et sinistres, à travers ces chantiers d'usines mal tenues et déguenillées.

Ah! comme on souhaiterait, pénétrant dans une Cité, dès les premiers moments avoir le sentiment de sa grandeur, de son opulence et de sa beauté! Quelle vraie compréhension de ce besoin artistique eut Léopold II en veillant si attentivement à l'aménagement des grandes avenues de Laeken et de Tervueren, prenant le voyageur à quinze kilomètres et l'amenant par un parcours charmant jusqu'à la Ville! Quelle stupide vandalisme, d'autre part, que celui de ces fonctionnaires qui, sur la grand'route venant de Louvain ou celle venant de Termonde, ont fait abattre les ormes magnifiques dont les plantureuses ramures formaient une colossale ogive de verdure conduisant à Bruxelles et préparant à ses entassements d'édifices et à ses rumeurs.

Quelle large vue des besoins esthétiques eut aussi M. Vanden Peereboom en ordonnant pour Anvers les travaux surprenants de la nouvelle gare et les fantaisies architecturales de ses approches, criticables peut-être dans certains détails, mais combien imposantes, saisissantes et grandioses dans leur majestueux ensemble. Appelez-le « Père Boom » tant que vous voudrez, ô snobs de la politique! riez de son allure dévote et de ses prières et de son célibat! Ces niaiseries ne lui enlèveront rien de l'admiration de ceux qui discernent la ténacité, le large vouloir, la superbe indifférence aux injures, les vues sainement dogmatiques de ce puissant maniaque, dans sa spécialité des Chemins de fer, où, enfin, il a introduit quelque esthétisme, honteusement inaperçu ou dédaigné par ceux qui le précédèrent.

Ailleurs que dans la percée à travers les faubourgs des villes, les Chemins de fer ravageurs eussent pu être moins ignobles. De petites gares nouvelles ont, en ces derniers temps, corrigé de-çi de-là les abominations d'autrefois. La variété, longtemps négligée par une administration béotienne qui poussait jusqu'a la furie l'amour de la monotonie et de la rectitude géométrique, est enfin choyée. Le Pittoresque a été retrouvé et insensiblement épanouit en des lieux de plus en plus nombreux le charme de ses surprises et de ses trouvailles. Les voies ferrées et leurs dépendances perdent chaque an davantage leur horrible aspect misérablement industriel. Les ingénieurs, ces meurtriers des beaux paysages (si vous en rencontrez un, tuez-le! disait Barbey d'Aurévilly), entrevoient enfin qu'il est au moins aussi nécessaire à la psychologie d'un peuple vivant une vraie vie, de conserver un site que de créer une communication, et ils mutilent de moins en moins la Nature, déesse adorable. Quand un crime contre le Beau va se commettre quelque part sous prétexte de travaux publics utiles, des clameurs s'élèvent et la foule fait émeute. Ces Messieurs des Ponts et Chaussées ne sont plus libres de consommer leurs sottises. Une complicité universelle les surveille, les pourchasse et les dompte. Les Ministres ne sont plus aveuglément avec eux.

Mais que de choses encore à faire ou à corriger! Je n'en veux pas dresser ici le Catalogue, qui est, du reste, de son essence interminable parce que dans la découverte de l'Harmonie jamais on n'atteint le terme, le sens esthétique s'affinant et devenant plus avide par chaque aliment qu'il obtient. Mais, allant au plus immédiat, je veux indiquer quelques réformes, possibles sans embarras et sans redoutables dépenses.

Ces grandes stations urbaines dont je parlais tantôt, pourquoi ne pas leur imposer un système de nettoyage et d'appropriation moins rudimentaire que celui qui y florit? Pourquoi ces vieux wagons sordides hors d'usage servant de cabanes et de refuges? Pourquoi ces murailles sans badigeon de gaie couleur, ces clôtures sans peinturlurage joyeux criant la bienvenue et l'allégresse? Pourquoi ces décombres, ces vieilles ferrailles, ces tas de cendres, ces saloperies de voirie mal tenue? Pourquoi enfin cette débauche d'affiches agaçant de leurs clameurs le voyageur qui arrive et menant actuellement leur mercantile débauche jusque dans les champs? A quand une loi réprimant ces blasphèmes?

Et surtout dans les petites gares champêtres, pourquoi si peu d'arbres, si peu de verdure et de fleurs? Ce n'est ni impossible ni difficile pourtant. Ce n'est pas non plus dangereux, quoique ce soit sur la question du danger des chutes que les imbéciles qui ont fait la loi sur la servitude de non-planter et de non-bâtir le long des chemins de fer ont fondé leur système. C'est par ce même imaginaire péril qu'ils ont justifié la destruction, là où ils établirent un tramway, d'une des deux rangées d'arbres paisibles et paternels qui bordaient les routes, notamment des grands acacias à chevelure légère, encombrés d'odorantes grappes blanches en juin, entre Hechtel et Peer.

En Italie les petites gares sont lourdes de végétaux égayeurs. En France, la Compagnie de l'Ouest a arboré les stations dès l'origine et actuellement elles sont abondantes en charmants ombrages. Chez nous, la ligne du Nord-Belge, de Givet à Huy, est célèbre par les versicolores jardins de ses haltes. En Danemark, dans le riant Sjaland, de Copenhague à Elseneur, chaque arrêt vous place au milieu d'un ravissant parterre dont les bâtiments de gare sont les chalets.

Un détail qui choque invariablement le voyageur c'est l'emploi, en Belgique, comme matériaux, de pesantes, noires, disgracieuses billes hors d'usage pour former les clôtures. M. Vandenpeereboom ne pourrait-il supprimer cet usage suranné qui, sous prétexte d'économie, est une manifestation de laideur dont la

souillure est irritante? Ces horribles palissades font penser au coin des suicidés des anciens cimetières, aux terrains vagues recherchés par les chourineurs et les pierreuses, aux fortifications désaffectées, aux léproseries, aux lazarets, aux champs maudits. Ce système odieux est spécial à la Belgique, patrie des arts! et rend les étrangers confondus. C'est, au surplus, également l'impression qu'ils subissent, dans les hangars sales et grisâtres que sont, aux frontières, les stations de visite pour la douane, alors que ces premiers pas sur notre tranquille territoire devraient leur donner le sentiment de notre prospérité et de notre passion d'harmonie esthétique.

Certes, plus d'un « utilitaire » trouvera que ces nombreuses paroles en l'honneur et pour l'augmentation du Beau autour de nous ne sont qu'une phraséologie extravagante. Il y a, comme cela, encore quelques bons types, quelques derniers bisons, qui représentent à l'heure actuelle, par des échantillons rares, ce que fut en Belgique, pendant le premier demi-siècle depuis notre Indépendance, l'opinion commune, surtout l'opinion des « gens sensés et véritablement pratiques »! Heureusement ces temps légendaires et vils ont disparu. Une atmosphère plus soyeuse et plus limpide a remplacé ces jours de brume doctrinaire. Le peuple entier participe au sentiment du Beau et veut, incessamment avec plus d'énergie, qu'on le lui donne et qu'on le répande au dehors en abondance dans les lieux où il apparaît non pas en monopole de quelques privilégiés de la Fortune, mais pour la Foule. Ce mouvement, révélateur de l'admirable avancée des âmes, s'accentue chaque jour et devient irrésistible. Il faut qu'on le satisfasse comme il faut satisfaire le besoin du pain. On n'est pas loin du temps où l'on fera des révolutions pour l'obtention de la Beauté ou pour la destruction de la Laideur (rationnelle Iconoclastie) comme on en fit au cours des siècles passés pour conquérir les nécessités de la Vie ou pour abattre la Tyrannie.

EDMOND PICARD

G.-A. WETS

Petits Récits de la vie de province.

En un moment où la décentralisation est à l'ordre du jour, à tel point qu'il n'est plus de ville un peu importante, en Belgique et en France, qui n'ait ou n'ait eu sa revue littéraire locale, il semble intéressant de signaler à l'attention un petit livre charmant né à Tongres, sur les bords du Geer, dans l'antique cité éburonne, à l'ombre de son immense et magnifique cathédrale, — et dû à la plume alerte et vivante de M. Wets, préfet de l'athénée royal.

Serait-ce, en cet athénée, une tradition que les chefs en soient toujours des lettrés? M. Wets, en effet, succède à M. Valentin, le directeur du *Journal des gens de lettres belges*. Comme lui, il partage son temps entre le labeur professionnel et la culture des arts. Pendant un séjour prolongé à Thuin il a recueilli nombre d'observations précieuses qu'il nous sert aujourd'hui sous la forme de petits contes délicieux, rapides, remplis d'une ironie et d'une gaîté de bon aloi, parfumés de cette odeur un peu fanée qu'exhalent les chambres des maisons de province.

Nous parlions récemment, ici-même, d'un livre de Maurice des Ombiaux, inspiré aussi par Thuin, et où l'amour du sol patrial chante si doucement. Dans les contes de M. Wets, il y a moins de lyrisme, moins de descriptions, moins de *littérature*, mais on y goûte avec plaisir une langue robuste et saine qui sait ce qu'elle veut dire et le dit d'une façon charmante, sans lenteur et avec précision. Ce livre n'a pas de prétentions. La presse, sauf la presse liégeoise, s'en est peu occupée. Et pourtant, que de productions sont remarquées, qui n'ont pas, comme celle-ci, le mérite si rare de l'honnêteté, j'entends le souci de ne rien conter qui n'en vaille la peine, et le soin de n'user des mots que pour autant qu'ils soient nécessaires à la pensée!

Le livre de M. Wets enrichit notre littérature de terroir, cette fleur simple et belle de notre sol.

GEORGES RENCY

THÉATRE MOLIÈRE

Les Transatlantiques.

L'Amérique est, en ce moment, fort malmenée à Bruxelles. Elle écope au théâtre du Parc, où l'*Oncle Sam* de Sardou la présente au public sous un aspect des moins flatteurs. Et voici que le théâtre Molière nous offre, dans les *Transatlantiques*, quelques spécimens new-yorkois qui, pour n'être pas aussi cyniques que Sam et son fils, n'en sont pas moins bizarres. Espérons que ces égratignures à l'amour-propre des vainqueurs de Cavite et de Santiago n'amèneront pas d'incident diplomatique. Au surplus, et tout pesé, l'Amérique garde, dans la pièce de M. Abel Hermant, le beau rôle, et c'est l'aristocratie française entretenue par les millions du nouveau-monde que persifle l'auteur, en une comédie-vaudeville mal équilibrée et poussée à la charge, assez amusante, au demeurant, dans les détails. Les *Transatlantiques* est, faut-il le dire? du dernier bateau. L'argot parisien — l'argot du monde élégant, ou soi-disant tel — y coudoie l'exacte traduction des tournures de phrases anglaises : « Secouez les mains avec moi (*Shake hands with we*), Quelle est la matière (*Wat is the matter*)? » et autres, dont la répétition finit par paraître abusive, alors qu'en certaines scènes les personnages s'expriment dans une langue correcte et chatiée.

M. Abel Hermant a baptisé « transatlantiques » les jeunes filles riches qu'épousent les grands seigneurs endettés, et le terme a fait fortune. A Paris, un mot décide souvent du succès d'une pièce. Les allusions, fondées ou non, à des mariages internationaux récents et tapageurs fournissent le piment que requiert cette littérature spéciale.

La malice des acteurs parisiens, dont l'un d'eux, pour représenter le roi fêtard de Macédoine, s'était fait la tête de Léopold II, corsa les intentions satiriques de l'auteur. Et, *cheer up! les Transatlantiques*, pièce « bien parisienne » et d'actualité, a pris rang parmi les succès du Boulevard.

Il s'en faut qu'à Bruxelles, où l'on commence à se lasser de cette pacotille et à exiger des œuvres réfléchies, bien construites et de visées artistiques, l'impression soit aussi favorable. La stérile agitation par laquelle M. Hermant masque le vide de son intrigue n'intéresse guère le public peu au fait des coulisses du faubourg Saint-Germain, et les quatre tableaux dont se compose l'œuvre nouvelle paraissent plutôt longs, malgré les soins apportés par M. Munié au cadre dans lequel il les présente.

La veulerie du marquis de Tiercé, dont les millions de Miss Shaw ont redoré le blason, dépasse les limites de la vraisemblance et appelle trop impérieusement l'aquarium. Tout aussi irréel le père Shaw, le millardaire, qui jette tous les trésors acquis par une vie de travail au pied de la première hétaïre venue et que l'apoplexie manque d'étrangler parce que celle-ci diffère les voluptés espérées. C'est du Guignol, et non de la comédie.

On n'en a pas moins applaudi le consciencieux effort des deux protagonistes principaux, M. Mondoz et Mme Ratcliffe, qui mènent de leur mieux jusqu'au dénouement prévu — la réconciliation de la jeune marquise et de son triste époux — cette succession de scènes où la caricature l'emporte sur la satire.

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos correspondants que nous ne pouvons publier de communications dont les auteurs ne se font pas connaître au comité de rédaction. Plusieurs manuscrits restent, par ce motif, en souffrance dans nos bureaux.

C'est M. Emile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, qui sera appelé à remplacer au Conservatoire de Gand M. Adolphe Samuel. M. Paul Gilson succédera à M. Mathieu à l'Ecole de musique de Louvain.

M. Henri Thiébaut a doté la commune d'Ixelles d'une école de musique pour jeunes filles, où se donne, gratuitement, un enseignement musical sérieux, méthodique, complet. Les succès de cette école, affirmés par les auditions publiques et les derniers concours ont, paraît-il, excité la jalousie des musicastres qui entendent faire passer leur petit intérêt particulier avant l'intérêt public. Sous prétexte que les cours gratuits de piano font tort aux professeurs privés, ils ont été de porte en porte recueillir quelques douzaines de signatures au bas d'une protestation adressée au conseil communal qui a la générosité d'octroyer à M. Thiébaut un local et un modeste subside.

La vérité, c'est que le tort fait aux professeurs de musique est nul. Les parents en état de payer des leçons particulières n'envoyent pas leurs enfants à des cours publics. D'ailleurs, la même objection n'existe-t-elle pas pour tous les cours gratuits organisés par l'administration communale? Les professeurs de chant, de dessin, de langues étrangères, etc., sont-ils moins intéressants que les professeurs de piano? Faut-il, pour favoriser quelques intérêts personnels, sacrifier le bien du grand nombre?

Si la protestation des professeurs d'Ixelles était écoutée, nul doute que, dès le lendemain, tous les professeurs qui ont à se plaindre des cours publics ne se mettent en branle à leur tour.

Nous apprenons que le peintre Emile Motte ouvre une école de peinture pour dames, rue de l'Aqueduc, 87, à Ixelles.

Mme Lilian Nordica étant gravement indisposée, le premier concert Ysaye, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remis à dimanche prochain. M. Ysaye s'est assuré, pour cette séance, le concours de Mme Gulbranson, du théâtre de Bayreuth, qui chantera le final de la *Götterdämmerung* et des lieder de Grieg.

MM. Armand Heins et Rodolphe De Saegher ouvrent aujourd'hui dimanche, au Cercle artistique et littéraire de Gand, une exposition de leurs œuvres et études.

C'est *en décembre* prochain, et non dimanche prochain, comme nous l'a fait dire une erreur typographique, que s'ouvrira au Salon de *la Plume*, à Paris, l'exposition des œuvres de James Ensor.

Le théâtre Français, sous la direction de M. Garay, inaugurera aujourd'hui dimanche une série de spectacles classiques qui seront donnés en matinée (2 heures) et en soirée (8 heures) dans la salle de la Grande-Harmonie. Au programme : l'*Epreuve*, de Marivaux, et les *Fourberies de Scapin*, de Molière.

Les représentations suivantes sont fixées aux dimanches 23 et 30 octobre et 7 novembre. Le même spectacle sera donné au théâtre Communal les jeudis 20 et 27 octobre, 3 et 10 novembre, à 2 heures.

Les Tisserands, l'œuvre célèbre de Gérard Hauptmann, obtient chaque soir, au Nouveau-Théâtre, un très grand et très légitime succès. Nous parlerons prochainement de l'interprétation que lui a donnée la troupe de M. Mouru de la Cotte.

La *Princesse des Canaries*, l'amusante opérette de Ch. Lecocq, a également retrouvé aux Galeries le succès qui l'accueillit jadis à l'Alcazar.

M. Charles Lauri fera mercredi prochain sa rentrée au théâtre de l'Alcazar dans les *Sioux*.

L'éditeur Balat prépare une brochure sur l'*Or du Rhin* de Richard Wagner, qui doit passer prochainement à la Monnaie. Cette publication, de M. A. Harris, contiendra une étude critique et un résumé du poème, suivis d'une analyse thématique de la partition.

M. Paul Litta inaugurera demain, à l'Académie de musique de Genève, une série de récitals dans lesquels il passera en revue le répertoire des maîtres classiques et modernes du piano. Au programme de la première séance: Bach, Beethoven, Schumann, Litszt, Vincent d'Indy et Moskowsky.

Le Salon de Tournai vient de fermer ses portes. Comme les années précédentes, l'exposition a été fructueuse pour les artistes dont trente-six œuvres ont trouvé acquéreurs. Citons entre autres Stobbaerts, Verstraete, Gilsoul, Willaert, Coppens, Wytsman, Van Strydonck, Coenrats, Claessens, Tschaggeny, Wolf Bernard, Caullet Maton, Tekelbus, Greuse, Outer, Delattorie, Reutsch, Weyns, Chantry, Leconte, Tibbaut, Muller, Beetz, Isbecque.

L'Exposition d'art belge organisée à Crefeld est décidément un succès pour notre école. A la demande de diverses villes d'Allemagne, elle va être transportée successivement, dans son ensemble, à Elberfeld, à Dusseldorf, à Dresde, à Leipzig, à Berlin, pour revenir ensuite en Belgique après une dernière halte à Cologne.

Deux des œuvres exposées ont été acquises par le Musée de Crefeld : la grande figure en bronze *Le Marteleur*, de Meunier, et un *Lever de lune* de Gilsoul. L'ensemble des acquisitions atteint environ 25,000 francs.

Le jury des expositions de Saint-Pétersbourg et Moscou s'est réuni mercredi et jeudi passés, au Musée, sous la présidence de M. J. De Vriendt, son président. Il a reçu environ cent soixante-quinze tableaux, quatre-vingts aquarelles, une cinquantaine de sculptures et bon nombre d'objets d'art appliqué. L'Exposition s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, au commencement du mois prochain.

Un catalogue illustré, reproduisant une centaine d'œuvres d'après des clichés de M. Alexandre, est sous presse.

Le *Guide musical* annonce l'apparition prochaine d'un ouvrage dû à la haute collaboration de M. Théodore Dubois, directeur du Conservatoire de Paris, et de S. S. le pape Léon XIII.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une œuvre théâtrale, mais bien d'une œuvre sacrée.

A l'occasion des fêtes commémoratives du baptême de Clovis, Léon XIII avait en effet adressé au cardinal Langénieux, archevêque de Reims, une ode latine dont il était l'auteur: *Vivat Christus qui diligit Francos*. Le cardinal eut alors l'idée de demander à M. Théodore Dubois, directeur du Conservatoire de Paris, originaire lui-même de son diocèse, de mettre en musique le poème pontifical. Celui-ci accepta, comme bien l'on pense, et composa sur ces paroles latines tout un oratorio avec soli et chœurs, qui est aujourd'hui presque entièrement achevé et qui sera exécuté l'hiver prochain, dans la cathédrale de Reims, avec toutes les forces orchestrales et chorales que les sociétés artistiques de cette ville pourront mettre à sa disposition.

La commission des Musées royaux de Bruxelles sait-elle que la petite galerie de peinture de la Résidence, à Würtzbourg, possède une réplique du *Massacre des innocents* de Breughel qui figure au Musée de Bruxelles? Nous l'avons découverte ces jours-ci, au cours d'une excursion en Bavière; l'œuvre nous a paru présenter exactement la même disposition de groupes, de personnages, de décor, etc., que le tableau de Bruxelles. Breughel, on le sait, refaisait parfois deux et trois fois le même tableau. Témoin la célèbre *Parabole des aveugles* du Musée de Naples, dont une réplique a été récemment acquise pour 18,000 francs par le Musée du Louvre (une belle occasion que notre commission a laissé échapper). Mais il faudrait, pour procéder à un examen sérieux, rapprocher les deux toiles; tout au moins serait-il intéressant de se procurer une bonne photographie du Breughel de Würtzbourg pour établir la comparaison avec le *Massacre des innocents* de notre Musée.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17 AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & CIE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 43. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 23 Octobre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

A l'ombre de la Bavaria (Second article). — Yvette Guilbert. — Exposition Charles Lacoste. — Documents a conserver. — La décoration du Jardin botanique. — Les Lundis au théatre du Parc. — Théatre de l'Alhambra. — *La Belle Grêlée*. — Nécrologie. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

A l'ombre de la Bavaria[1].

Le nom de M. Ernest von Possart a été évoqué ici pour signaler les soins que l'Intendant des théâtres royaux de Munich consacre aux représentations lyriques qu'il dirige. Il est juste d'ajouter — et ceci donnera une idée de son extraordinaire activité — que tout en présidant aux destinées de l'Opéra et de la Résidence où l'on joue tous les soirs, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces théatres et parfois sur les deux scènes à la fois, M. von Possart n'a nullement renoncé aux succès que lui a valus une longue et brillante carrière de tragédien. Il joua récemment Jules César. Dans *Madame Sans-Gêne*, — « Madame Sans-Chêne » comme on dit forcément au delà du Rhin, le *g* doux étant inconnu dans la langue allemande, — il créa un superbe Napoléon, tragique et emporté, fidèlement restitué quant à la physionomie, aux gestes, au vêtement. Des représentations de *Wallenstein* étaient annoncées quand je quittai Munich. Et c'était encore M. von Possart qui devait remplir le rôle principal dans la trilogie de Schiller. Son jeu m'a fait songer à celui d'Irving, avec plus d'emphase et ce grossissement d'effets qui est la caractéristique des artistes dramatiques de l'Allemagne, où l'art théâtral me paraît plus théâtral qu'ailleurs.

L'une des initiatives les plus intéressantes de l'Intendant des deux scènes royales est d'avoir fait alterner les représentations des opéras de Mozart avec celles des drames lyriques de Wagner. Tandis que le vaste vaisseau de l'Opéra s'emplissait des sonorités puissantes de *Rienzi*, du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser*, de *Lohengrin*, de *Tristan*, des *Maîtres Chanteurs* et de la Tétralogie, la grâce pimpante de Mozart régnait à la Résidence, parmi les rocailles et les rinceaux de ce charmant théâtre de cour où l'on voudrait voir les spectateurs en perruques poudrées et les spectatrices en robes à paniers. On y joua, en août et en septembre, quatre fois l'*Enlèvement au sérail*, *Don Juan*, la *Flûte enchantée*, huit fois *Cosi fan tutte* et douze fois les *Noces de Figaro*.

Par un mécanisme des plus ingénieux, récemment inventé par M. Carl Lautenschläger, chef de la machi-

(1) Second article. Voir notre dernier numéro.

nerie, la scène entière pivote sur elle-même avec ses décors, son mobilier, ses appareils d'éclairage et tous ses accessoires, ce qui permet de modifier instantanément, sans le moindre entr'acte, le lieu de l'action. C'est surtout dans *Cosi fan tutte* que la nécessité de ce système se fait sentir. Cette aimable partition, reconstituée d'après l'original par les soins d'Herman Lévi, pourvue de décors neufs, jouée et chantée avec goût, fut l'un des succès de la saison. La « scène tournante (*drehbare Bühne*) » fut employée également dans *Don Juan* et dans l'*Enlèvement au sérail*, bien que la coupe de ces deux ouvrages appelât moins impérieusement les changements à vue. Elle doit être d'un puissant secours pour l'exécution des tragédies et des comédies de Shakespeare, où l'action est à chaque instant transportée d'un salon au fond des bois, de la terrasse d'un palais à une place publique, d'une clairière au hall d'un château... L'art de la mise en scène a décidément fait quelques progrès depuis les légendaires écriteaux, et ici encore l'Allemagne nous donne le salutaire exemple des innovations.

Elle aime d'ailleurs le luxe opulent des décors, la vieille terre de Germanie, et elle le mêle volontiers à la vie quotidienne. Munich se ressent, plus que toute autre ville allemande, de cette prédilection. Ne sont-ce pas de vrais décors de théâtre que ces monuments néo-grecs plantés dans la perspective des avenues pour l'agrément des yeux : les Propylées, la Porte de la Victoire, la Ruhmeshalle, la Glyptothèque, les Arcades du Hofgarten (heureusement veuves de leurs peintures), celles de l'Hôtel des Postes, qui évoque, avec ses graphites sur fond immuablement rouge, le souvenir de Pompéi? Décors, aussi, que ces immenses façades dans le style de la Renaissance : l'Académie des Beaux-Arts, la Bibliothèque, les deux Pinacothèques (oh! la joie de voir enfin lavées par la pluie, comme une simple fresque de l'*Art appliqué à la rue*, les néfastes peinturlurages qui les déshonoraient), l'Ecole polytechnique, le Festsaalbau décoré intérieurement des fresques de l'Odyssée, le Kœnigsbau où l'art agressif de Schnorr a fait revivre en d'académiques chromos (toujours des décors!) la légende sanglante des Nibelungen. Décors, plus encore que les précédents, le Maximilianeum et ses colonnades inutilisables, le Palais Wittelsbach de style Tudor, et cette Galerie des maréchaux, où, depuis cinquante ans, Tilly et Wrede ne se consolent pas d'avoir été coulés en bronze par Schwanthaler!

Les habitations particulières même affectent, parfois, des aspects théâtrals. Et l'on cite telle maison d'artiste célèbre truquée, machinée, grimée, toute en carton-pâte, en staff, en plâtre, en pierrailles, — hôtel antique et en toc, dirait Willy, — qui encadre d'un luxe de contrebande l'existence la plus grave et la plus laborieuse. Ce qui n'empêche pas, au surplus, la paisible capitale bavaroise d'être une ville charmante, hospitalière et gaie, où la « pose » et le snobisme paraissent totalement inconnus.

Il fallait voir avec quelle bonhomie, avec quelle joie tranquille et saine la population tout entière prit part, ces jours-ci, à la « Fête d'octobre » qui, chaque année, déploie sur la vaste prairie que domine la silhouette gigantesque de la Bavaria le spectacle pittoresque de la foire. Ici encore, les habitants de Munich attestent, dans l'aménagement et la décoration de la ville en toile et en planches improvisée au pied du colosse de bronze, un sens décoratif spécial. Partout, au haut des mâts enguirlandés, se déroulent des oriflammes mêlant aux couleurs bavaroises celles de la ville. Des chaînes de feuillage, des couronnes de verdure piquées de fleurs éclatantes, des bannières, des emblèmes, des inscriptions de bienvenue égaient la perspective des allées. On a dévasté les forêts voisines et planté dans la prairie, pour ombrager les tables dressées en plein vent, des sapins aux senteurs pénétrantes. Et tandis que s'alignent en avenues profondes les échoppes où rissolent les saucisses avec d'appétissants parfums, où l'on fait frire des poissons fichés par la gueule dans des baguettes, où la pâte chaude s'épand dans les moules à gaufres devant la convoitise des assistants, où rôtissent à la broche des oies, des poules et des canards, et, dans un hangar énorme, un bœuf tout entier, — un bœuf de 700 livres! évoquant des souvenirs de Gamache ou de Gargantua, — là-bas, dans un vaste carrefour où la foule est particulièrement dense, se dressent les hauts pavillons à tourelles, les chalets à pignons dans le vieux style allemand, les jolies guinguettes fleuries et pomponnées, au vitres en culs de bouteilles, aux balcons de bois, aux charpentes apparentes écussonnées d'armoiries et de devises, installés en un *Munich-Kermesse* exquis par les innombrables brasseries qui font la gloire et la fortune du pays.

Dans le brouhaha des allées et venues, au milieu d'un grouillement de foule dont rien ne peut donner une idée, la bière, l'admirable bière couleur d'ambre, couleur d'or bruni, couleur de topaze brûlée et de soleil couchant, la bière dont le culte est à Munich un véritable sacerdoce, et qui mérite bien, ma foi, le respect qu'on a pour elle! mousse dans les brocs de grès alignés en interminables théories, l'un contre l'autre, sur les tables de bois autour desquelles s'empilent les familles de la bourgeoisie et du peuple, fraternellement confondues dans une liesse universelle. A côté des tables, de grands baquets emplis d'eau servent à rincer les pintes. Et chacun saisit lui-même, dans l'arsenal des brocs empilés en bon ordre, comme des obus, le litre qu'il passe dans l'eau, fait remplir et vide à lampées gourmandes. Des munitions nouvelles sont apportées sans cesse. Et c'est, entre la ville et le champ de foire, un service ininterrompu de chariots flambants, peinturlurés et vernis comme des barques hollandaises, qui emportent vers la

prairie. au trot allongé de leurs chevaux luisants, enveloppés de claquements de fouet, les futailles pleines, et ramènent dans les brasseries, avec la régularité d'un mouvement de pendule, les tonneaux vides.

Chacun des attelages porte, ainsi que d'orgueilleuses armoiries, un emblème gravé sur une plaque de cuivre : le lion couché de la LÖWENBRÆU, les deux hottes croisées de la HÆCKERBRÆU, la bêche d'or de la SPATENBRÆU, les deux tours de Notre-Dame choisies par la BÜRGERBRÆU, la joyeuse fillette travestie en moinillon et tenant, au lieu du livre d'heures, une chope écumante, de la MÜNCHENER KIND'L. D'autres chars ne portent qu'un nom, — un nom cher à tout chœur munichois : PSCHORR, ou quelque évocation monacale qui complète le caractère quasi religieux des rites gambriniens : caves des FRANCISCAINS, brasserie des AUGUSTINS.

Aucun désordre dans la foule innombrable des buveurs. Aucun tumulte. Aucune querelle. Pas un ivrogne, malgré l'extraordinaire quantité de boisson absorbée. Et tandis que s'attablent des cohortes sans cesse renouvelées, d'autres, faisant place aux recrues, s'empressent aux jeux populaires : courses pédestres. concours de gymnastique et de vélocipédie, ou assiègent les carrousels, théâtres forains, boutiques de friandises et loteries, — ces dernières organisées au bénéfice des pauvres de la ville sous les auspices de la municipalité, — jusqu'à ce que l'ombre de la géante, envahissant graduellement la plaine, gagne les limites les plus reculées du champ de foire. Vainement, la nuit venue, s'allument devant les ménageries et les cirques les cordons de gaz. L'appel bruyant des cuivres et de la grosse caisse demeure à peu près sans écho. Les mœurs sont patriarcales à Munich, et l'*Oktoberfest* elle-même, malgré ses séductions, n'est pas encore arrivée à les modifier.

Si l'amour du décor fastueux, la passion du bric-à-brac, des reconstitutions et des vieilleries absorbe la plupart des artistes, il en est quelques-uns qui réagissent et luttent pour le triomphe des idées novatrices. Une renaissance semble même, à la suite de l'Angleterre, de la Belgique et de la France, orienter la jeune école bavaroise vers les horizons inconnus On cherche, dans le domaine des arts mineurs, à créer des formes inédites, des amalgames de couleurs et de lignes inusités et agréables à l'œil. Tandis que s'isolent, en d'autres pays, et piétinent sur place les artistes que sollicitent les mêmes inquiétudes, ici, plus pratiques, ils s'unissent, et des ateliers collectifs s'ouvrent aux initiatives. Sous la direction d'un des leurs, M. Krüger, artiste-peintre et maître-verrier de talent, quelques artisans d'art ont, il y a quatre ou cinq mois tout au plus, fondé sous le nom de *Vereinigte Werkstätte für Kunst im Handwerk*, une association à qui un avenir prospère paraît réservé. On y travaille le bois, le cuir, les métaux. Bientôt seront construits des fours pour la céramique. Déjà un vaste atelier est ouvert aux brodeuses, qui s'occupent sans relâche d'exécuter les dessins que leur fournissent les artistes. Vingt-six ouvriers sont employés aux ateliers de menuiserie et autres, et depuis l'ouverture de l'établissement, six cent quatre-vingt-onze modèles ont été mis en œuvre. Rien n'est plus attachant que de voir l'activité qui règne dans cette Melton Abbaye renaissante, distincte de la première en ce qu'au lieu de s'attarder à des reconstitutions archaïques, on y aborde de front le problème du style d'aujourd'hui. Et déjà dans les ameublements et les ferronneries de MM. Pankok, Riemerschmid, Endell, Franz Ringer, dans les broderies de M. Obrist, dans les poteries de MM. Schmuz-Baudiss, Haider et Rossbach, dans les vitraux de M. Pierre Behrens, dans les étains de M. Gross, dans les verreries de MM. Krüger et B. Paul, apparaît une note caractéristique, essentiellement moderne, qui donne à tout ce qui porte la marque des V. W. une saveur spéciale. Des diverses tentatives de groupement faites jusqu'ici dans le domaine des arts de l'ameublement et du décor, celle de M. Krüger est la plus complète et la mieux comprise. Elle a été constituée sans aucune intervention commerciale, en dehors de l'esprit mercantile habituel. Et il arrive, par la force des choses, qu'elle devient une grosse affaire commerciale. Il importait, en cette causerie à bâtons rompus sur les initiatives artistiques que voit éclore, de plus en plus nombreuses, la bonne déesse qui symbolise la patrie bavaroise, de signaler la naissance de cette association d'art, dont l'idée pourrait être heureusement reprise et développée en Belgique.

C'est à son pays qu'il faut songer quand se révèle, à l'étranger, quelque innovation utile. J'espère le servir en appelant l'attention, toutes les fois que l'occasion s'en présente, sur les progrès que réalisent, dans toutes les activités artistiques, les nations voisines. La comparaison ne peut être que salutaire et l'exemple bon à suivre.

OCTAVE MAUS

YVETTE GUILBERT

Sur la grande scène claire, aux tons d'émail et de porcelaine, où un instant sautèrent acrobates ou danseuses, poudroyée de fine mousseline électrique, lumineuse, à travers de brouhahas de foule, froissements de graviers, rires faciles de femmes, coups de pistolets, tout un boucan de foire, cette grande femme maigre aux hanches fortes, qui chantonne avec des gestes secs, et qui, dans une mélancolie brusque, file des ritournelles, m'a paru résumer quelque chose, et quelque chose qui s'en va.

On peut parler d'elle au passé. Non que son talent ait subi une atteinte, mais parce que tout ce qu'il respire, et qui aura fortement agi sur le demi-monde des idées, est déjà dans l'autrefois.

La génération qui a directement précédé celle d'aujourd'hui, totalement bourgeoise encore, éduquée, imprégnée, inoculée de procédés d'existence déclinants, a vaguement pressenti son infamie. Au milieu de ses agitations financières empoisonnantes, de ses débauches stériles et de ses gaîtés en carton, elle a laissé deviner son inquiétude. Elle a dressé des divinités dorées, mais elle n'a pu que grimacer des prières. Elle s'est dépensée sans diminuer la souillure de son inutile richesse. Tout en sueur de sa gymnastique vaine, elle jette, dans ses moments de repos, tout autour d'elle, des coups d'œil égarés. C'est un mélange d'obscurités et de clartés, de brusques espérances et de longs regrets, de fureurs soudaines et d'interminables marasmes, d'où sortent les grotesques et terribles fantoches des dégénérescences, atrophies, exagérations, rages, essoufflements.

Tout y sombre. Tout ce qui est la vie. Tout ce qui est la joie.

Les rythmes simples et larges de l'existence, l'harmonie circulatoire des événements frappant tranquillement à leur heure sur l'immuable cadran, la large et vigoureuse poussée des énergies, tout cela qui fait la grandeur d'une société, la sûreté de ses espérances et, par contre-coup, la sûre et vraie gaîté, le franc Rire, s'est remplacé par une série d'agitation frénétique, de tripotages individuels, de tirages en tous les sens, de grimaces et de rictus, au gré étroit et discord des égoïsmes incendiés.

Et comme aucune croyance profonde ne soutenait de son armature le gondolement extérieur de ces apparentes éruptions, après quelques remous de vague, au premier vent mauvais de la vie s'est couchée, tout à coup cette poussée des égoïsmes morte, dans son lit de vanités.

La vraie joie, la joie saine a disparu. Elle ne suit que les croissances lentes, traditionnelles, profondes. Quand on se sent porté par l'irrésistible et unanime courant, et que devant cette force incomparable, l'avenir débordé, vaincu, ouvre toutes larges ses vannes mystérieuses, avec la sûreté immense de cette invasion en marche, la certitude et la joie crient et renaissent formidables comme des Hercule au berceau.

Et si dans toutes les manifestations, les aspects, les reflets, les échos de la vie, ce caractère dominant d'une société bourgeoise en faillite, éclate, elle est visible aussi dans cette mousse de gaîté, dans cette arabesque de la Joie, dans les fanfreluches de la Chanson.

Yvette Guilbert a eu cette étrange et rare supériorité de résumer ce moment d'inquiétude, d'erreur et de mélancolie. La Chanson avec elle a perdu ses ailes, elle trottine sur les trottoirs. Elle n'a plus cette folie d'entraînement, ce coup d'enthousiasme, qui faisait trouver dans le moindre refrain un écho de *Marseillaise*. Elle regarde à terre, désenchantée. Ce sont de petites moues, des airs brusques, une sensation de désir perpétuel d'être ailleurs — *every where out of the world.* — La Chanson! Bon vin naturel et clair! Mince filet de vinaigre éventé maintenant!

Mais cette conception de la vie n'est heureusement pas contemporaine. Elle est encore celle de ceux sur qui les portes de bronze des trente années ont roulé en grondant. Elle est encore celle des gouvernants, des arrivés et des arrivistes. Elle n'est plus celle des Jeunes et ne vibre plus dans les matines de demain.

La jeunesse en a assez des ricanements, des blasphèmes et de tout le fourniment égoïste des néo-baudelairiens. Elle cherche au milieu de ce fourmillement contradictoire d'agitations, de tiraillements, de petits airs falots, drôlets et mélancolieux, à retrouver le courant fatal et traditionnel de son passé et sa gaîté franche. Elle veut couler avec le grand courant des choses, avec la Foule et le Peuple. dans la sûreté immense de la marche à l'avenir.

C'est pourquoi j'ai pu dire tout à l'heure d'Yvette Guilbert, sans diminuer son talent morose, qu'elle était la chanson d'hier.

Il semble pourtant, cette fois, qu'elle ait compris la futilité des moues, des ironies, des petits regrets et du désenchantement perpétuel. Elle a chanté le *Guignol du Cœur*, le *Moulin rouge*, des poèmes de Rictus. Elle tourne au souffle orageux et révolutionnaire des refrains durs et tragiques. Les journaux quotidiens, sans y rien comprendre, le lui ont reproché.

Hier, elle ricanait finement. Aujourd'hui elle s'indigne, elle fait sonner le petit filet de voix dans des airs de bataille. On dirait qu'elle sent que quelque chose change, mais, au lieu de monter vers quelque ciel clair de matin plein de joie trémière, c'est dans un enfer lugubre ourlé de nuages et d'éclairs, hurlant de menaces et sans espérance, que, sans enthousiasme, avec toute la société intellectuelle et bourgeoise, dans une lassitude grognonne et traînante, d'un pas indifférent et triste, d'un pas de cortège funéraire, elle descend.

LÉON HENNEBICQ

EXPOSITION CHARLES LACOSTE

D'une qualité précieuse entre toutes, sont parées les toiles qu'en ce moment, au Salon des Cent, à Paris, expose Ch. Lacoste : la pureté. Un tel don, parce qu'il nous offre le signe même de l'âme de l'artiste, est au-dessus des grâces les plus hautes du métier. Au premier tableau aperçu, je reconnus sa présence et qu'il faisait le charme léger et aisé qui flotte sur ces œuvres. Rien, ici, n'intercepte ou n'altère la subtile correspondance du cœur avec son objet; partout on sent le rapport direct, le contact profond et tendre avec la nature. De quelle transparente émotion sont baignés ces paysages : derrière le jeu sûr et fin des couleurs, on voit trembler encore le frisson ingénu d'une aube, d'un soir! Conçu en un tel esprit, cet art ne pouvait être que d'une parfaite discrétion. Je n'oserais dire qu'en sa peinture Lacoste appliquât un procédé de simplification ou de « sélection », car je doute qu'il connaisse le procédé odieux et qu'autre chose que l'instinct le guide; mais de l'inconscient travail de son être, voilà bien l'effet — de n'importe quel paysage, Lacoste ne représentera jamais que l'*aspect sentimental* et négligera le reste. Quelques puristes s'offusqueront d'une liberté semblable : je me plais, au contraire, à l'exalter. Lacoste sera toujours le peintre et le poète de sa propre impression. Qu'il en soit loué : à la photographie, nous préférons l'interprétation, qui nous semble, d'ailleurs, enfermer une allégorie délicieuse de la Genèse.

A. R.

DOCUMENTS A CONSERVER

Dans un de nos derniers numéros nous avons reproduit un très beau passage de Michelet sur les FÊTES PUBLIQUES. Nous croyions, en le faisant, servir à la fois la mémoire de l'illustre Historien et l'Idée qu'il défendait éloquemment. D'autant plus que le volume où était pris cet extrait est rare et très peu connu, même des fervents de l'auteur admiré de l'*Histoire de France.*

Mal nous en a pris car presque immédiatement, comme si un

garde-champêtre nous guettait pour dresser procès-verbal, nous avons reçu le document que voici :

Société des Ecrivains français et étrangers pour la reproduction dans les journaux, 6, rue d'Amsterdam, Paris.

REPRODUCTION DES OEUVRES DE J. MICHELET

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'*Art moderne*, dans son numéro du 2 octobre, a reproduit un extrait des œuvres de Michelet emprunté à..... *(une ligne en blanc)* et faisant ensemble cent cinquante-neuf lignes, dont le prix et fixé à 10 centimes la ligne, ce qui fait un total de fr. 15-90.

J'ai l'honneur de vous faire présenter un reçu de cette somme, auquel je vous demande de réserver bon accueil.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Directeur de la Société des Ecrivains français et étrangers,
DES VARENNES.

P. S. — Michelet ne fait pas partie de la Société des gens de lettres.

Le directeur de la *Société des Ecrivains français et étrangers* nous fait donc assavoir que Michelet « ne fait pas partie de la Société des Gens de Lettres ». Mais il paraît ignorer à quel ouvrage nous avons emprunté la curieuse citation que nous avons reproduite, ce qui augmente la bizarrerie de sa lettre, digne de figurer en belle place parmi les *Curiosa* que nous rassemblons sous le titre « Documents à conserver » et qui possède déjà de bizarres trésors. A parier que si nous n'avions pas dit que c'était du Michelet, cette police ne s'en fût pas douté?

Stéphane Mallarmé disait à l'un de nous, un soir de conversation charmeuse : « Les droits d'auteur..., les écrivains eux-mêmes n'en font qu'un cas relatif; mais ce qu'ils sont férocement exigés quand on a affaire à une de ces veuves éplorées de grands hommes qui affectent le deuil perpétuel! Vous verrez ça quelque jour. »

Nous venons de le voir en effet. Madame Michelet se plaignait récemment de ce qu'on parle de moins en moins de son célèbre époux. Mais comment faire si l'on ne peut citer quoi que ce soit de son œuvre immense sans payer dix centimes la ligne?

LA DÉCORATION DU JARDIN BOTANIQUE

Correspondance.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je sors du Jardin botanique où vient d'arriver toute une fournée de bronzes destinés à en achever l'embellissement (???)

Quand donc renoncera-t-on une fois pour toutes, *définitivement*, à ces décorations d'ensemble exécutées — c'est le mot — par une kyrielle d'artistes? Toutes ont avorté. Toutes doivent avorter!

L'aspect général exige qu'un plan soit tracé, que les maquettes de toutes les œuvres soient modelées par un même arstiste. Ces ébauches tyranniques gênent l'inspiration de celui qui doit les mûrir; il fait œuvre forcée, impersonnelle, inférieure en tout cas à ses autres productions. C'est ce qui se passe au jardin botanique où, pour comble de malheur, se sont introduits nombre d'artistes que leurs travaux exposés jusqu'ici eussent dû faire écarter de cette œuvre.

Si, pour sauvegarder la personnalité de chaque artiste, un plan de décoration n'est pas conçu, une maquette ne lui est pas imposée, il arrive ce qui est advenu à Paris de la décoration du Panthéon : les douces toiles assoupies de Puvis de Chavannes avoisinent les tintamarresques peintures de Lévy. Le coup d'œil d'ensemble est déplorable. Le remède?... Un seul. Qu'à l'avenir on fasse choix d'un décorateur, mais que, pour Dieu ! on choisisse bien; sinon, ce n'est pas quelque mauvais bronze qu'on nous attirera, mais des foules! Qu'on choisisse donc un bon décorateur; qu'on lui offre un endroit quelconque : les bassins en escaliers du quartier Nord-Est, par exemple, et qu'on lui dise : « Parez cela comme vous l'entendrez. Vous y mettrez dix ans, s'il le faut. »

Au moins serait-il nécessaire que toute l'ornementation que le promeneur découvre d'un coup d'œil fût du même artiste.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression des meilleurs sentiments d'un de vos lecteurs, profondément désolé de ce que, malgré les admirables sculpteurs dont nous sommes riches, les décorations publiques — celles qui frappent surtout le peuple et l'étranger — continuent à être lamentablement laides.

JOSEPH LECOMTE

Les Lundis du théâtre du Parc.

Le premier *five o'clock* littéraire du théâtre du Parc a péremptoirement établi, d'une part, que Bruxelles possède un public enclin à s'intéresser — qui l'eût cru? — aux poètes et aux prosateurs, même lorsque ceux-ci sont des compatriotes; et, d'autre part, que si quelques artistes ont la notion exacte de la lecture en public, des comédiens applaudis ne se font de cet art spécial qu'une idée lointaine. La matinée a été variée, fertile en surprises, les unes agréables, les autres moins. Ne parlons que des premières, la bonne volonté de tous étant indiscutable, et la séance ayant été, dans son ensemble, des plus honorables.

Parmi les épisodes heureux, citons l'apparition de Mlle Berthe Bady, dont l'art morbide s'alliait étroitement aux pièces de Baudelaire qu'elle récita, comme en un rêve. Ce fut, certes, la partie la plus émouvante de la séance. Et ceux-là mêmes qui discutèrent, après coup, l'interprétation que donna du *Balcon* la jeune comédienne, n'avaient pu échapper à la vive impression que sa diction toute en langoureuses caresses et son aspect de fleur vénéneuse avaient provoqué.

Les fragments du *Til Eulenspiegel* de Charles Decoster, la *Révolte* d'Emile Verhaeren, bien que dite par M. Chomé trop précipitamment (du quarante à l'heure, affirmait un cycliste), emportèrent le succès de la matinée, avec les vers d'Albert Giraud, opulents comme une nature-morte de maitre. Eh! mais, ne sont-ce point là trois noms belges? Et vraiment notre littérature nationale prendrait-elle, même devant le public, sa place au soleil?

Un pareil résultat serait tout à l'honneur de ceux qui ont pris l'initiative des lundis du Parc et mériterait, certes, l'intérêt que semble devoir leur témoigner le public.

On entendit aussi de jolis vers de Toisoul, l'un des derniers nés de la poésie belge. Et, parmi les Français, Musset, de Vigny, Kahn, même l'antique mais exquis Ronsard, qui, selon les interprètes, eurent des fortunes diverses.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

La Belle Grêlée.

M. Lemonnier est un homme heureux. Il dirige simultanément deux théâtres en pleine prospérité, l'un à Paris, l'autre à Bruxelles; il a pour femme une comédienne de talent, et les pièces qu'il monte réussissent presque toutes. Le *Sang des Rois*, où l'on se massacrait à dague que veux-tu, a fait place à un grand drame populaire où l'on se tue un peu moins, mais qui n'en est pas moins fécond en émotions : *La Belle Grêlée*, pièce en cinq actes et sept tableaux, tirée par MM. L. Péricaud et G. Lemonnier d'un roman-feuilleton qui a, paraît-il, atteint la célébrité. Qu'on nous excuse de n'être qu'imparfaitement renseigné sur cette littérature spéciale. Le public nombreux qui assistait à la première représentation de cet ouvrage paraissait mieux documenté que nous. Il applaudit frénétiquement à l'incoercible vertu d'Elise Boitel, la victime des plus noires machinations qui aient jamais enténébré le répertoire du drame populaire, et conspua avec non moins de vigueur les vices abominables de Mathieu des Taillis, le fourbe et libidineux magistrat.

Un type extraordinaire, ce président de tribunal qui, assumant outre ses fonctions celles de procureur du roi et de juge d'instruction, fait avec sérénité condamner les innocents et relâcher les canailles pour assouvir d'ignobles passions. « La Justice ne se trompe jamais », prononce-t-il avec solennité. A quoi quelqu'un riposte : « Cela dépend des magistrats qui l'appliquent. » Le parterre a vu dans cette réplique une allusion et l'a saluée d'un tonnerre d'applaudissements.

Noir, aussi, mais du plus noir des noirs, le rôle d'Aurélie de Marby, auprès de qui Messaline et Clara Ward sont des modèles de candeur et de chasteté. Aurélie est, naturellement, la maîtresse du président, ainsi que d'à peu près tous les personnages de l'action. Celle-ci se dénoue par la mort violente du magistrat, qui ne l'a pas volée, par le mariage d'Elise et par l'incarcération d'Aurélie dans un couvent, où, comme dit un loustic en manière de trait final, « elle trouvera moyen de tromper le Bon Dieu ». Sera-ce avec le jardinier?

Les artistes qui composent la troupe de M. Lemonnier jouent la *Belle Grêlée* en professionnels du drame populaire. Ils ont tous, ou presque tous, la conviction qui entraîne, la foi qui sauve... les pièces. Touchante et ingénue, Mlle Salvadora, dans le rôle de la victime. Pleine d'aisance, de rondeur, de bonhomie, Mme Riquet-Lemonnier, déjà nommée. Mme Dulac se tire d'affaire dans un rôle ingrat. Du côté des hommes, à citer spécialement MM. Monca, Dorny, Varnay et Gervais.

La ronde des canotiers, un épisode divertissant dans cette accumulation de scènes tragiques, a été bissée.

NÉCROLOGIE

J.-W. Gleeson White.

M. J.-W. Gleeson White, le fondateur et l'ancien directeur du *Studio*, vient de mourir à Londres. Peintre et écrivain, homme de goût et de savoir, M. Gleeson White occupait dans le mouvement artistique moderne de l'Angleterre une situation fort en vue. Ses dessins, en général destinés à l'illustration du Livre, spécialement aux couvertures, reliures et papiers de garde, attestent tous un sens judicieux de la décoration. Citons, parmi ses meilleures compositions, le cartonnage d'art dans lequel parut l'ouvrage de Malcolm Bell sur Burne-Jones, les reliures d'éditeur d'*Albert Moore*, d'*Herrick*, de la *Cathédrale de Canterbury*, de *Walter Crane* (Ex libris Series) (1), de *The Pageant, 1897*, etc. M. Gleeson White publia un grand nombre d'études et de monographies d'artistes, des notices et ouvrages sur l'art contemporain, parmi lesquels *The Sixties*, dans lequel il passe en revue les peintres les plus illustres de l'Angleterre de 1855 à 1870 (Sir E. Burne Jones, F.-M. Brown, Lord Leighton, Sir J.-E. Millais, D.-G. Rossetti, E.-J. Poynter, J. Mac Neill Whistler, etc. — Londres, A. Constable and Co). Le volume parut sous une élégante couverture illustrée par l'auteur. Il avait publié récemment une brochure très coquettement éditée sur *la Simplicité du dessin dans l'ameublement des chambres à coucher*. La mort de M. Gleeson White est une perte sérieuse pour l'art neuf, dont il était en Angleterre le défenseur résolu et, dans le domaine de la bibliopolie, l'une des illustrations.

(1) Reproduites dans l'*Art dans la décoration extérieure des livres*, par Octave Uzanne, pp. 141 et suiv. Paris, 1898.

Camille Martin.

Nous apprenons à regret la mort de M. Camille Martin, l'un des artistes nancéens les plus estimés. M. Martin, qui, en ces dernières années, s'était principalement consacré à la reliure, laisse le souvenir d'un artiste au goût délicat, au métier sûr, également au fait des expressions diverses de l'art décoratif. Il participait régulièrement au Salon du Champ-de-Mars en qualité de sociétaire. Il exposa à Bruxelles, en 1895, au Salon de la *Libre Esthétique*. M. Camille Martin n'était âgé que de trente-huit ans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Sagesse et la Destinée, par Maurice Maeterlinck. Paris, bibliothèque Charpentier. — *Les Jardins d'Armide*, roman, par André Ruijters. Paris, P. Ollendorff. — *Justice*, par Désy Elias. Bruxelles, imp. Severeyns. — *Paradis de cristal*, par José Hennebicq. Bruxelles, Lyon-Claessen. — *De la Vie intérieure*, par José Hennebicq. Paris, Chamuel. — *Morès, sa vie et sa mort*, par Ch. Donos. Paris, Francis Laur.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons, sur l'invitation de l'érudit conservateur du Musée, M. Louis Maeterlinck, été examiner ces jours-ci les deux œuvres de Michel Coxcie récemment découvertes à l'église Saint-Jacques, à Gand, et qui ont fait l'objet de diverses communications aux journaux. Au dos d'une *Nativité* et d'une *Résurrection* qui présentent, à côté de parties défigurées par des retouches maladroites, quelques épisodes attrayants, on a trouvé, en détachant les panneaux de leur cadre, la figure d'un abbé mitré agenouillé et celle du Christ, toutes deux d'assez grandes dimensions. L'une et l'autre de ces deux œuvres, la première surtout, ont un beau caractère. La peinture en est grasse et solide; la chasuble de l'abbé et la crosse épiscopale qu'il tient à la main sont des morceaux de bravoure d'une exécution habile et serrée. Si la tête du Christ, comprise ainsi que la concevaient les artistes italiens de la Renaissance, manque de personnalité, le vêtement, traité dans des tons de laque, les mains et surtout les pieds révèlent une réelle maîtrise. Il est à souhaiter que ces deux figures, de beaucoup plus intéressantes que les scènes représentées sur l'autre face des panneaux et qui, seules, voyaient jusqu'ici la lumière, soient restaurées par un artiste consciencieux et compétent. On pourrait scier en deux les panneaux dans le sens de leur épaisseur pour isoler les deux figures des compositions qui leur sont adossées, ou tout au moins faire pivoter les panneaux, qui paraissent être les deux volets d'un triptyque, sur des charnières pour que le public puisse en avoir alternativement sous les yeux l'une et l'autre face.

A propos de Gand, signalons les importants travaux que fai exécuter en ce moment l'administration communale en vue de dégager les monuments qui sont la gloire de la vieille cité flamande: Saint-Bavon, le Beffroi et l'église de Saint-Nicolas. On démolit les maisons accumulées au pied de ces imposants édifices et qui paraissaient en ronger la base. On abat des quartiers entiers qui seront remplacés par des squares. Voilà, certes, de bonne besogne, dans le sens d'une esthétique urbaine bien comprise. Le bourgmestre de Gand, M. Braun, paraît d'ailleurs tout

acquis aux idées que nous avons, en ce domaine, si souvent défendues ici. Il suffit, pour en être convaincu, de voir avec quel soin il orne de verdure et de fleurs tous les coins où cette décoration est possible. Déjà s'épanouissent, le long des canaux, de jolis parterres qui égaient singulièrement l'austérité des quais. Quand sera achevée la restauration du château des Comtes, Gand offrira aux visiteurs une foule d'aspects charmeurs.

Par arrêté royal, M. Emile Mathieu est nommé directeur du Conservatoire de Gand, en remplacement de M. Adolphe Samuel. C'est là un choix excellent, M. Mathieu, qui est l'un de nos meilleurs compositeurs, ayant depuis longtemps fait ses preuves à Louvain comme professeur et administrateur.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, première matinée de la Société symphonique des Concerts Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Mme Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth et de Covent-Garden. La répétition générale, à laquelle nous avons assisté, fait présager une interprétation de premier ordre.

Dimanche prochain aura lieu au théâtre de la Monnaie le premier concert populaire sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de Mme Bréma, du théâtre de Bayreuth, et de M. Somer, baryton, du théâtre de Hambourg.

Programme : *Dans la nature*, ouverture (Dvorak); Monologue de Hans Sachs (R. Wagner); *Mort et Transfiguration*, poème symphonique (R. Strauss); *La Fiancée du timbalier*, scène lyrique (Saint-Saëns); *Chevauchée des Valkyries* et scène finale de la *Valkyrie* (R. Wagner).

Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Le pianiste écossais Frédéric Lamond, qui fut l'élève préféré de Hans de Bulow après avoir étudié sous la direction de Liszt, donnera les samedi 5 et jeudi 10 novembre, à 8 h. 1/2, deux récitals à la Grande-Harmonie. La première séance sera consacrée à Bach, Brahms, Schubert, Chopin, Schumann et Liszt. La seconde comprendra exclusivement cinq sonates de Beethoven.

Indépendamment de ses matinées musicales privées, M. Joseph Wieniawski donnera le jeudi 1er décembre, à la Grande-Harmonie, un concert dans lequel il fera entendre, entre autres, sa sonate pour piano et violoncelle, avec le concours de M. Joseph Hollman, violoncelliste de la reine des Pays-Bas.

La saison des concerts s'annonce d'ailleurs brillamment. Outre les grands Concerts symphoniques du Conservatoire, de Joseph Dupont et d'Eugène Ysaye, des auditions plus intimes, consacrées principalement aux compositeurs d'aujourd'hui, seront organisées à la Grande-Harmonie par MM. Jean Ten Have, violoniste, et Marix Lœwensohn, violoncelliste, avec le concours d'autres artistes de talent et la collaboration des auteurs. La première séance, fixée au 28 novembre, sera consacrée aux œuvres de MM. Georges Enesco, Alfred Bruneau et F. Rasse. Elle aura lieu avec le concours de Mme Ed. Colonne. Voici donc définitivement constituée l'*Association artistique* dont nous avons fait pressentir la fondation prochaine.

Une autre institution musicale, due à l'initiative de M. Arthur Wilford et destinée surtout à faire connaître les œuvres classiques et modernes écrites pour petit orchestre, pour ensemble vocal, pour piano et cordes, en un mot pour tout ce qui n'exige pas le déploiement de l'orchestre complet, est en formation. Si le projet aboutit, les séances auront lieu dans la salle de spectacle du Nouveau-Théâtre, en matinée, de 4 h. 1/2 à 6 heures.

La maison d'édition Breitkopf et Hærtel donnera deux, et peut-être trois concerts. Sont engagés dès à présent pour la première séance, fixée au 24 novembre, Pablo de Sarasate, qui se fera entendre avec le Dr Neitzel, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne, et pour la seconde, qui aura lieu en janvier, le pianiste Feruccio Busoni.

Le Cercle Artistique inaugurera sa saison musicale le 31 courant par une séance donnée avec le concours de Mme Bréma et du baryton anglais Plunkett Green. Le 2 décembre, le quatuor Schörg exécutera, en première audition, le quatuor pour piano et cordes d'Ernest Chausson (op. 30). Il est question aussi, pour une séance ultérieure, de l'exécution du nouveau quatuor à cordes de Vincent d'Indy, également inconnu à Bruxelles. M. et Mme Mottl sont engagés pour une soirée de *lieder*. Du côté dramatique, il y aura une soirée Brandès et une soirée Bartet.

Le quatuor Schörg est, avec le quatuor Thomson, le seul des quatre quatuors bruxellois qui reste cet hiver sur la brèche. L'engagement de M. A. Dubois à Angers et celui de M. Zimmer à Londres décapitent, en effet, les deux autres associations dont la fondation créa, en ces derniers temps, une émulation salutaire.

Le monument élevé au cimetière de Saint-Gilles à la mémoire du peintre Edouard Duyck sera inauguré aujourd'hui, à 3 heures. A l'occasion de cette pieuse cérémonie, les œuvres de l'artiste regretté ont été réunies au Cercle artistique en une exposition ouverte depuis hier au public.

M. Charles Morice inaugurera demain lundi, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Institut des Hautes Etudes, la série de conférences qu'il fera sur la peinture flamande depuis ses origines jusqu'au XVIIIe siècle.

Nous signalions, dans un article récent (1), l'horreur des pancartes-annonces qui poursuivent jusque dans les campagnes les voyageurs. En Allemagne, on vient de mettre ordre à ce scandale. On nous écrit qu'une ordonnance du gouvernement royal prussien datée de Cologne enjoint de faire disparaître avant le 1er janvier prochain les réclames peintes dans la vallée du Rhin et de n'en plus peindre dès ce jour de nouvelles.

A quand la même ordonnance pour la vallée de la Meuse et, en général, pour tous les sites pittoresques de la Belgique?

Les dates des représentations de Bayreuth pour l'an prochain viennent d'être fixées. L'*Anneau du Nibelung* sera joué du 22 au 25 uillet et du 14 au 17 août. Les *Maîtres-Chanteurs* seront représentés les 28 juillet, 1er, 4, 12 et 19 août; les auditions de *Parsifal* auront lieu les 29 et 31 juillet, 5, 7, 8, 11 et 20 août.

Les billets seront délivrés à partir du 1er mars 1899. Mais on peut, dès à présent, se faire inscrire pour un minimum de quatre soirées.

Le théâtre Molière annonce pour mardi la première représentation de *Mon Enfant* qui, par son ironique gaieté, a été le triomphe de l'Odéon l'hiver dernier. Jeudi, première matinée classique. Au programme : les *Jolies amoureuses*, de Regnard, la *Grand'mère*, de Victor Hugo, des lectures de poètes belges et français et une audition musicale.

La dernière représentation des *Tisserands* au Nouveau-Théâtre est fixée à jeudi prochain. Aujourd'hui dimanche, l'œuvre d'Hauptmann sera donnée en matinée.

M. Fernand Khnopff fait l'objet, dans *Art et Décoration* (livraison d'octobre), d'un très élogieux article de M. Fierens-Gevaert. En même temps, M. Gabriel Mourey lui consacre une étude dans la *Revue illustrée* Il est loin, le temps où les artistes belges passaient inaperçus à l'étranger!

A lire, dans le *Studio* d'octobre, une intéressante étude de M. Roger Marx sur la renaissance de la Médaille en France, une description de la frise de Burne-Jones : *Psyché et Cupidon*, un article sur le peintre japonais Kiosai, etc.

Une revue nouvelle : *Tablettes*, bimensuelle, littéraire et politique, vient de paraître. Les bureaux sont à Bruxelles chez M. Henri Van de Putte, 131, rue de Brabant, à Paris chez M. Léon Parsons, 22, rue de Tocqueville. Abonnement : 10 francs par an pour la France et la Belgique, 12 francs pour l'étranger.

C'est M. Jacques de Lalaing qui est chargé de l'exécution du monument que la ville de Nivelles a décidé d'élever à la mémoire de son ancien bourgmestre, Jules de Burlet.

(1) *L'Esthétique des Chemins de fer*, numéro du 16 octobre.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 44. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 30 OCTOBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

REMBRANDT. *L'Exposition d'Amsterdam.* — LE SENS ET LA RELIGION DE LA BEAUTÉ. — CONCERT YSAYE. — LA RESTAURATION DES TABLEAUX. — PETITE CHRONIQUE.

REMBRANDT

L'Exposition d'Amsterdam.

Dans quelques salles froides et tristes, au jour faux maladroitement tamisé par des lanterneaux aux vitres mates chères aux directions de Musées ennemies de la belle lumière claire sincère et égayante, sont appendus cent vingt-quatre tableaux (quelques douteux peut-être), sur les quatre cents (environ) de l'Œuvre total de Rembrandt ; — plus quelques lots de dessins, à quelques exceptions près, sans signification) ; — plus de bonnes héliogravures de tout ce qui, peint par lui, a surnagé sur la mer destructive des complications humaines, notamment les pages de l'ouvrage, en cours de publication, de Bodde, commencé en 1897, arrivé à deux volumes et cent quarante-huit reproductions, très belles, (l'apport rembranesque de 1631, 1632, 1633, 1634), en attendant quatre autres tomes ; — plus une eau-forte représentant la sublime *Ronde de nuit* avant que les intelligents bourgeois hollandais de 1715 eussent jugé expédient de lui couper une bande de $3^{m},65$ de haut sur 70 centimètres de large afin de la faire tenir dans certain panneau d'une bicoque ayant destination d'édifice public et qu'on voulait « orner » !

Rien de l'Œuvre gravée du Maître. Ceux qui souhaitent la connaître dans sa complète amplitude, trouveront à notre Bibliothèque royale, voisinant l'ouvrage de Bodde sus-cité, les Albums avec notice d'un Russe, Dmitri Rovinski, qui, en 1890, a réuni les trois cent cinquante-trois estampes qui le composent (superbement esthétiques), dans leurs successifs états : mille et une pièces.

Une foule circulait ! Compacte, baguenaudante, bourdonnante de banalités, s'écrasant devant les œuvres sans jamais prendre la reculée nécessaire, quelques-uns armés du disque de loupes énormes, ou de jumelles au fort calibre révélant d'étranges infirmités de l'appareil oculaire. En général, des têtes ichtyologiques, des animalités d'aquarium, depuis le poisson-lune en boule de fromage, jusqu'à la gueule en coin allongé de cet être bizarre, matière à alimentation ubiquitaire et à métamorphoses, qui frais a nom cabillaud, salé morue, séché stockvisch. Au surplus, une odeur de marée régnait. L'exposition Rembrandt, elle aussi, a l'avantage d'un de ces concours, de ces *rush* du snobisme international comme désormais en subit Bayreuth.

Le matin, la petite reine Mina, la reinette, avait visité l'affaire, entourée de ses « courtisans » en habit noir, paradant devant les farouches personnages et les costumes insolemment fantaisistes du Peintre mort insolvable ! abominable méfait pour les marchands du XVII^e^ siècle. C'est, au reste, à l'occasion de l'« Inauguration » (ainsi disent les affiches) de la gentillette pensionnaire promue souveraine que l'idée est veuue à

quelques gens, amis du « bien en cour », de faire, enfin, large justice au coloriste brutal et profond dont le gros nez et les petits yeux, joyeux et vifs au début, plus tard, sous les coups des vilenies, menaçants et terribles, se manifestent dans les dix portraits qui sont à la *sensational exhibition*, jalonnant d'illustrations significatives la vie tourmentée et scandaleusement inhumaine que firent au colosse ses bien-aimés contemporains, les doux négociants et les suaves usuriers d'Amsterdam. Rembrandt dut, sans doute, trouver sa tête la plus digne d'intérêt de son temps, car elle accapare une cinquantaine de numéros dans l'ensemble de ce qu'il a arraché aux souffrances et aux agitations de son génie. Il prédilectionna, en outre, celles de ses proches, car eux aussi abondent, et il y a, présentement à Amsterdam, seize portraits de sa femme, de sa mère, de son père, de sa sœur (oh! la curieuse, délicate et séduisante petite poupée), de son fils, l'intéressant Titus, qui contribua (à l'instar de la plupart des enfants, cette chair de notre chair) à le tracasser cruellement (pour des questions d'argent, naturellement), et même de sa Cuisinière qui, elle, sans doute, fut la moins ingénieusement crucifiante de toute cette cohorte de dogues assaillant le vieil ours.

Donc on rend honneur à REMBRANDT HERMANSZOON VAN RYN, fils illustre d'un meunier de Leyde, afin d'embellir les festivités d'un couronnement, à une époque où ce genre de cérémonie n'apparaît plus guère solennel et ne semble qu'une mesure prophylactique contre les compétitions du pouvoir convoité par quelques mortels arriérés. Rembrandt reçoit sa part de grâces royales, en même temps que les condammés à qui on a fait remise de leur peine. C'est vraiment d'un très bel ordre bourgeois et protocolaire de mener ce géant en laisse dans le cortège où roule le landau qui promène la jouvencelle royale répondant sous les bannières oranges aux vivats triomphants que ce grand homme n'a jamais connus.

On paie pour voir le *show* 5 florins jusque midi et 1 florin l'après-midi. C'est assez dire que le bon peuple ne fréquente pas là. C'est une exposition pour « l'Élite ». — Attends, attends, Jacques Bonhomme, les temps se rapprochent où l'on comprendra que l'Art est pour toi comme pour les classes dites dirigeantes (probablement parce qu'elles ne dirigent rien du tout) et où toi, comme elles, mieux qu'elles apparemment, tu pourras subir l'amélioration psychique et la jouissance des puissants et tranquilles chefs-d'œuvre. Pour combien de ces spectateurs de hasard, venus là charriés par un courant de mode et de rivalité (il ne faut pas que la famille Bouvard qui y a été puisse dédaigner la famille Pécuchet qui n'y irait pas), ils demeurent incompréhensibles, regardés comme les badauds regardent un mur « derrière lequel il se passe quelque chose ». Car vraiment derrière chacune de ces toiles ténébreusement impressionnantes, derrière leur coloris magique et leurs hypnotisants visages, il se passe quelque chose! un mystère de la vie humaine, une énigme à déchiffrer dans l'inquiétude des méditations : cet Inexprimé angoissant que seuls les Artistes suprêmes ont le don de faire surgir en apparitions fantomales ou effrayantes.

J'ai, aussi longuement que possible, dans les interstices des bousculades, contemplé les cent vingt-quatre œuvres. Ah! je n'ai pas l'intention de les décrire. ELLES SONT! Il y a un catalogue qui les signale en leurs éléments d'inventaire : un numéro, une description banale, les dimensions, la date et les noms des Propriétaires, parmi lesquels vingt-six juifs et vingt-sept musées. Je ne veux pas, oh! certes non, à l'exemple de quelques « fins connaisseurs », ventiler, dans ce trésor artistique, l'excellent du bon ou du médiocre et dire (comme je l'entendis) qu'il aurait fallu empêcher l'entrée d'au moins soixante numéros! Se figure-t-on aisément des cerveaux faisant passer les travaux de cet extraordinaire Enchanteur au trébuchet de leur critique et se croyant plus experts en Art que cet énorme dépositaire de force artistique? Il y a, pourtant, par douzaines, des oisons qui se donnent ce prodigieux ridicule.

Non, vrai, je n'ai pas l'intention de juger et de décrire. Comment se fixer, du reste? On voit un tableau, il vous paraît le plus beau. On passe, et c'est un autre. On revient, et c'est de nouveau le premier. On va, et encore une fois l'opinion change dans cet orage de coups de foudre. Autour de l'Ame, agitée et attendrie par la vue et la communication d'une si brûlante éruption de Beauté et de Puissance, évoluent d'autres pensées que celles dont s'alimente la Critique, habituellement si niaise, si fausse, si prétentieuse. On pense, douloureusement, à ce que fut la Vie de ce grand fauve enchaîné dans la ménagerie sociale des marchands néerlandais du XVII^e^ siècle, renards, rats, loups, hyènes, rongeurs, pillards, avides, dévorateurs. Ils n'étaient plus les temps héroïques du Taciturne et des sièges effrayants menés par d'Albe et ses lieutenants espagnols, Ibériens féroces important dans les Pays-Bas les atrocités africaines, sauvages et massacrantes. Le commerce florissait! Il florissait avec ses indécences de lucre et ses inhumanités financières. L'héroïsme que la longue bataille contre les tyrans avait suscité ne vibrait plus que dans les âmes des artistes, rares, qui devaient nimber, sans que leurs contemporains les comprissent, d'une si éblouissante fulgurence l'Ecole hollandaise et sa jumelle l'Ecole flamande, sorties l'une et l'autre de la période de lutte formidable qui avait soulevé les ferments les plus énergiques qu'il soit donné aux hommes de produire et de supporter, et qui, peu à peu, retombèrent sur eux-mêmes et misérablement s'apaisèrent. Une multitude immense de négociants régnait avec toutes les déchéances intellectuelles et morales, tous les avilissements que le négoce égoïste et utilitaire inflige à ses adorateurs.

Durant les jeunes années de Rembrandt le refroidissement glaciaire des ardeurs nationales n'avait pas encore atteint le degré des congélations. On le voit aux portraits où il se représente animé des joies, des confiances et des espérances qui dorent les aurores. C'est alors qu'il émane la *Leçon d'anatomie*. C'est alors aussi qu'il émane cette fameuse *Ronde de nuit*, ainsi instinctivement et tenacement nommée par le populaire comprenant et exprimant du coup le mystère supérieur de cet organisme pictural où toutes les académies, et tous leurs préceptes, et tous leurs conseils prétendument sauveurs, et tout leur bagage de doctrines et de routines sont violés, bafoués, escarbotés! Cette *Ronde de nuit*, de vie plus puissante que la vie! On le voyait bien ces jours-ci à Amsterdam en comparant les ternes visages et les mornes colorations des spectateurs, ahuris et muets, à la splendeur des figures peintes et à leur miraculeuse animation.

Mais plus tard, peu d'années plus tard, s'inaugure

l'infamie. Rembrandt a des dettes! Comment n'en pas avoir quand on est de sa taille, quand on est le Titan incapable d'éplucher l'horreur des comptes de boulanger, d'épicier, de verdurier, de boucher, de tailleur; incapable aussi de se sauvegarder contre l'infini carottage des fournisseurs et leur permanente filouterie; quand on subit, étant sauvagement et incompréhensiblement artiste, l'invincible attraction des belles choses, le besoin fiévreux de les avoir dans son voisinage immédiat pour en jouir, quand, folle, en jaillit l'envie, comme un amant voluptueux, d'une maîtresse. Il était collectionneur!

A quarante-cinq ans, à l'époque de la virilité épanouie, débordant de suc et de force, de l'expérience souverainement maîtresse des pinceaux et de la pensée, on le trouve verminant de créanciers comme un lion dévoré de moustiques.

Le harcèlement fut impitoyable!

Il occupait une maison, encore aujourd'hui existante, à l'entrée de la Rue-large-des-Juifs, spacieuse peut-être pour l'époque, relativement modeste pour nous. Un cartouche peu visible la désigne. Depuis, on l'a coupée en deux, du haut en bas, par un mur de refend. Elle a peu d'architecture : quelques colonnes plates « renaissance ». Des ménages l'encombrent, des types hébraïques flottent derrière les vitres. La Ville n'a pas la dignité de soustraire aux dégradations et aux promiscuités ce grand souvenir, ce foyer éteint où brûla une si grande Ame.

C'est là dedans, de la cave au grenier, dans les vestibules, les couloirs, les antichambres, chambres et arrière-chambres, aux dimensions restreintes, que Rembrandt avait accumulé le décor compliqué de son travail, des objets d'art et de curiosité multitudinaires qui transformaient sa demeure en cabinet d'antiquaire. Charles Blanc, dans son ouvrage sur l'œuvre gravée du Peintre (également à notre Bibliothèque royale), donne l'inventaire de cette fourmillante collection d'après les archives de la Chambre des Insolvables d'Amsterdam où il fut déposé lors de l'abandon mémorable auquel, failli et presque traité en banqueroutier, il dut se résigner. Et par une de ces formidables moqueries du Sort, aujourd'hui ces archives ne valent que parce qu'un tel nom y est inscrit et y a son bilan d'endetté! Pièce par pièce, la maison où tant d'œuvres sublimes avaient été conçues et exécutées, fut parcourue par les gens de justice, scribes, huissiers, sergents; tout fut relevé, jusqu'au moindre bibelot. Et Rembrandt Van Ryn fut mis à la porte! Les usuriers et « les braves commerçants notables » firent procéder à la vente sur expropriation; elle comprit, suivant l'informe Droit artistique de l'époque, même les esquisses et les ébauches, qui, d'après la tradition, furent achetées par les rapins du voisinage, complétées par eux et qu'on trouve encore parfois, ainsi profanées, dans la circulation. Blanc dit que le tout vaudrait de nos jours, au bas mot, un million! Les excellents, les exquis créanciers, notamment le Bourgmestre (son *quilus* à la répartition existe), le bazardèrent pour onze mille florins. Il n'y eut pas assez pour acquitter les dettes, quoique l'abominable dépouillement fut absolu, à vif fond!

Cette belle action, qui, une fois de plus, réalisa « le respect du Droit » suivant la formule bourgeoise, eut, naturellement, pour elle l'appui de toutes les forces sociales de la Hollande, Tribunaux, Force publique, Assentiment général. Car si Rembrandt indigné eut résisté, si ses voisins exaspérés se fussent levés pour empêcher ce saccage judiciaire et ce pillage légal, certes même « la Compagnie de messire Frans Banning Cocq », qui forme la matière de la *Ronde de nuit*, fut arrivée avec son « trommel » et ses hallebardes pour mettre fin à l'inadmissible scandale d'une émeute ayant pour but de maintenir le repos matériel et psychique de l'un des premiers peintres du monde alors que ses fournisseurs vacarmaient et trépidaient pour avoir payement!

Rembrandt subit donc le sort dérisoire et terrible d'un héroïque Shakespearien né et vivant parmi ce peuple fade de trafiquants où la Destinée l'avait si singulièrement égaré. Car vraiment qu'y a-t-il de commun entre son art sombre, dramatique, souvent épiquement morose, brutalement énergique, et cette Néerlande du XVII^e^ siècle, apaisée, épaissie, mercantile, déjà follement tulipière (car, en ces jours bizarres, on paya l'oignon de la *Semper Augusta* 4,600 florins plus une voiture attelée de deux chevaux; avec une douzaine de ces oignons on eût libéré l'Artiste), cette Néerlande vouée à l'industrie fromagère, et ultérieurement aux suavités de la margarine. Il fut un personnage résiduaire de l'infernale époque où Alvarez de Tolède, ce duc de race maure, massacrait, pendait, noyait, brûlait, estrapadait, enterrait vifs, écartelait, essorillait, par milliers, les humains dans les Pays-Bas espagnols transformés en charnier. Que faisait-il là en 1660, alors qu'il eût dû y venir un siècle plus tôt? On lui fit comprendre cet insolent anachronisme en l'étranglant... financièrement.

Sous le n° 102 du Catalogue, il y a, par lui, un Portrait de cette époque ainsi laconiquement qualifié : *Rembrandt à un âge avancé, les mains jointes, 1659.* C'est précisément le moment où les « corbeaux » le déchiquettent. Ce portrait est effrayant! La face est ravagée; le nez est élargi et congestionné; le teint est ridé et terreux; les yeux sont agrandis, farouches, défiants; la colère des ignominies qu'on lui a fait subir gronde derrière cette physionomie menaçante, avide de représailles. L'œuvre a les sublimités du faire et de la pensée d'un Maître irrésistible. Elle résume, pour la honte des contemporains, cette vie orageuse et démontée comme une mer. Ah! combien cette tragique figure ferait mieux sur les affiches, les vignettes, les portraits frontispiciaires, que la tête à la jolie moustache hérissée et au berret crânement et coquettement posé sur l'oreille droite qu'on y inscrit d'ordinaire! Combien mieux elle résume et la grandeur de l'artiste et la malpropreté morale de ses méprisables concitoyens. Il est vrai qu'ils lui firent des funérailles publiques quand, prématurément, à soixante ans, il rentra dans l'universelle ténèbre, des funérailles..... de pauvre, qui coûtèrent 15 florins à la Municipalité, on a le compte!!!

Et maintenant, en 1898, à l'occasion, répétons-le, de « l'Inauguration » d'une garulante gamine royale, on l'apothéose! Il a, au cours des temps, enrichi on ne sait combien de brocanteurs et de fricoteurs! Il va en enrichir encore par le nouveau sursaut que cette exposition fatidique donne à son Œuvre! Il y aura des coups à la Bourse des Tableaux! On taxe la valeur assurable de l'exposition à soixante dix millions! Le bloc de ses travaux vaut donc maintenant deux cents millions! Et on a limité à 30 francs son enterrement dans l'opulente Amsterdam de 1668!

Ce pauvre, ce grand Pauvre, a réalisé la Vie en son habituelle vulgaire histoire quand il s'agit des Surhumains : misères d'argent, misères de femmes, misères d'enfants. C'est un programme imposé !

Certes, quand on parcourt les salles brumeuses et enfoulées de visiteurs où j'ai erré quelques heures, le sens esthétique est violemment et voluptueusement excité. On ressent des jouissances spéciales devant cet Art miraculeux pour l'expression duquel on peut transposer ces vers morbides de Baudelaire :

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta Voix, Art mystérieux,
Art séraphique, Art étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux.

Mais autour de ces sensations raffinées et puissantes flotte la fresque émouvante de cette existence de Roi Lear, ou plus exactement peut-être d'Œdipe incestueusement uni à un temps et un peuple pour lesquels il n'était point fait. Car, remarque poignante, on ne faisait de lui, même comme peintre, qu'un cas relatif : on trouve rarement un haut personnage parmi ses portraits et Frans Hals était assurément plus couru par la grasse bourgoisie. On le diffamait volontiers. Cette atmosphère d'ordures l'auréole d'un clair-obscur aussi impressionnant que celui dont il magnifia ses toiles. Ce magicien des ombres, ce découvreur des profondeurs séductrices des demi-jours agonisants, vécut dans d'équivalents crépuscules. Ah! comme nous le comprenons avec nos cerveaux améliorés par l'évolution de deux et demi centenaires, maintenant que la patine matérielle des ans et la patine intellectuelle des souvenirs ont haussé d'un charme nouveau ses merveilles.

Devant tout cela la Foule des Snobs, va, vient, passe, revient, baguenaude, bourdonne, s'exclame, plaint Rembrandt, vitupère ses compatriotes, proclame horrible le sort qu'on lui fit, et ne s'aperçoit pas qu'elle est en train, aux heures présentes, pour d'autres artistes, peut-être aussi grands, de faire absolument les mêmes saletés et d'accomplir les mêmes indignités. L'un de ces méconnus, à peine sorti, on ne sait par quel rare et favorable hasard, des affreuses broussailles d'un art longtemps incompris et dédaigné, me disait, caractérisant par une âpre touche ses misères d'autrefois : Maintenant je ne frissonne plus quand on sonne à ma porte. — Combien de fois Rembrandt Hermanszoon Van Ryn, les pinceaux à la main dans son atelier, travaillant à un chef-d'œuvre, a-t-il, rue des Juifs, tressailli en entendant retentir à son seuil le marteau de bronze de la porte!

EDMOND PICARD

LE SENS ET LA RELIGION DE LA BEAUTÉ

Dans le courant de la semaine prochaine paraîtra un volume nouveau de M. Charles Moriee, *L'Esprit belge,* dont M. Camille Lemonnier a écrit la préface. L'auteur a bien voulu nous donner la primeur d'un fragment qui peut éclairer le lecteur sur les intentions très particulières de l'écrivain.

« En principe de tout, pour une œuvre qui comporte une part extérieure d'action simultanée avec la réduction du Rêve au Livre, si c'est l'atmosphère essentielle à l'accomplissement total que je venais chercher en Belgique, c'est donc que je comptais y trouver un certain public — préparé, — un public doué de certaines précises qualités auxquelles cette part extérieure d'œuvre, une Religion correspondit?

— Véritablement, non.

Et en effet il n'y est pas — non plus qu'ailleurs.

Phénomène à considérer comme de tous le plus inquiétant, quant au monde moderne et à son prochain avenir : il sent et avoue le profond, l'impérieux, l'imprescriptible besoin d'une Nouvelle Tendresse Raisonnée, de laquelle il implore une sorte définie de satisfaction sentimentale et de certitude spirituelle telles que seule les lui peut donner la religion dont je parle — nulle autre que la religion de la beauté — et personne, cependant, ni aucun groupe social, jusqu'ici, n'a fait l'effort nécessaire pour se mettre, si venait cet Évangile, à même de le lire, ou seulement dans l'état de grâce qu'il faut pour apprendre à le lire!

A tout le contraire sont orientées les forces publiquement organisées ; le négatif de la vie absorbe l'activité entière des gouvernements, tous, républiques et monarchies, — et si quelqu'un de royal tente de prendre, soucieux des vraies responsabilités et, du reste, lui-même étant un poète, l'attitude d'un poète qui serait un roi : C'est un fou! s'égosillent à crier d'affreux sages; il se tue, et eux : Voyez que nous avions raison! sans comprendre que cet homme, ayant élevé la fonction de roi à la hauteur de celle de poète, et les assumant l'une et l'autre quand tout, à cette heure, les rend inconciliables, ne pouvait logiquement demander pour son divin mal un remède qu'à la mort.

Non, il n'existe nulle part, je crains, le public — préparé — désirable, à qui faire le don de fêtes que pourtant, ô ironie féroce, le monde nous demande!

— Mais, de ce public, les éléments?

— Voilà... !

— En Belgique?

— Peut-être. A Bruxelles.

... Paris? Il y a — trop de bruit. Il y a — *trop de religions, déjà.* Il y a — *trop de frivolité, encore.* Une voix risque de s'y perdre. Chaque culte nouveau serait adversaire. La beauté? le boulevard la connait; c'est un maillot bien rempli. Les « tentatives » qui « réussissent », là, durent quinze jours, trois semaines, et puis on parle d'autre chose. Une chambrée choisie à laquelle on s'est livré par la parole se libère en applaudissant et retourne — là d'où elle venait et où fleurit l'oubli : Paris? — PAS ENCORE.

— Et la Belgique, Bruxelles, soit; on y venait donc avec des projets, consciemment ou inconsciemment, qui maintenant sont expliqués. Mais pourquoi inspira-t-elle, la Belgique, tant d'espoir?

— C'est déjà dit; récapitulez : et les circonstances désignent ici un centre en formation, et le terrain est neutre, et les conditions de la vie, plus indulgentes qu'ailleurs, permettent à l'esprit plus d'ouverture vers les horizons qui dépassent le réel immédiat, et si c'est de ce réel que la moitié de la race est éprise, l'autre moitié regarde volontiers plus outre, et toutes deux ont le sens du faste et de la joie, et il y a moins de bruit, et il y a moins de frivolité, et il y a moins de religions.

— Celle qui règne, toutefois, puissante et sourcilleuse.

A ce sujet, non pas la précaution que conseillerait une moyenne adresse, mais le témoignage, sincèrement, de ma pensée, sans détour. Au catholicisme — presque, en Belgique, d'Etat — j'ai

voué les sentiments respectueux d'un affranchi resté, à des grâces et à des grandeurs, sympathique. Et, bien que maints comportements actuels de l'Eglise, non plus que l'abjecte « littérature » favorisée d'elle ou les « arts » répugnants dont elle accepte autour de l'autel le concours inquiétant, ne me semblent guère marqués de signes d'avenir, je ne puis oublier quel surnaturel charme elle conféra, dans le jadis, à l'expression humaine d'un idéal. Aujourd'hui encore une vertu lui reste d'avoir été si vertueuse, elle garde un éclat d'avoir tant brillé; la Cathédrale réserve à mes rêves une atmosphère aimée, favorable, féconde, et — je le dis gravement, qu'on ne s'y m'éprenne pas, je le dis avec la conviction d'associer deux mots admirables, vénérables, — le Ballet de la Messe a seul, quelquefois, dans un sens, satisfait mes rêves de Mysticisme d'art. Quel que soit l'événement, dût le fait tromper mon désir et me démentir en suscitant contre ma pensée des autorités, — que d'avance alors et haut j'essaie de détromper, — il est sûr qu'avec nul autre culte précis la Religion de la Beauté, sinon avec celui-ci, ne pourrait concerter des dehors d'harmonie. Elle était accomplie, voilà six cents ans, cette harmonie, comme il convenait alors. A des convenances nouvelles orientée, l'expression humaine du divin conserve de la synthèse médiévale des arts, l'exemple, sacré, d'une méthode absolue. — Parmi les intentions réfléchies qui me conduisirent dans les Flandres, fut justement celle d'y étudier cette harmonie d'autrefois, les Gothiques et Van Eyck...

Je ne savais pas qu'une possibilité s'y laisserait entrevoir — à un seul passant, il est vrai, mais qui sait? j'écris, c'est interroger, qu'on me réponde! — de donner, là même, au miraculeux Art Vital, primitif, une réplique, moderne.

Les qualités de l'Esprit belge m'ont arrêté. J'ai regardé de près, songeant: S'il était permis, poètes, artistes, de faire ici notre devoir? Le livre, seul, perdu dans la cohue des livres, sali — avant d'être lisible — par la promiscuité symbolique des caractères d'imprimerie chauds encore d'ordures ou de sottises qu'ils durent signifier, le livre, tel que le voici, ne suffit plus, et le théâtre, tel que le voilà, est immonde... O! s'il était permis d'aborder fraternellement la foule, sans abdiquer la dignité essentielle, par le lyrique truchement de Fêtes où tous les arts s'allieraient pour la même joie, de Fêtes et de Cérémonies qui donneraient, la retrempant au flot pur du sens originel, à la vie un honneur, une valeur, une intensité, un puissant charme nouveau, et la développeraient ainsi par en haut, de la Beauté à la Beauté! — Songeant encore: Dire les Secrets — c'est: tournons-nous devers la Nature pensée; tenir le serment ancien — c'est: désigner par de la Joie et de la Beauté le mystère divin des phénomènes ordinaires...

Pour ces motifs, dans cette espérance, j'ai voulu étudier l'Esprit belge; premier chapitre, si une série de Psychologies de Peuples m'est conseillée par ma vie voyageuse.

Mais — à tous risques j'y insiste pour que le lecteur belge m'accuse d'irrévérence pendant que le lecteur français me reprochera, j'y compte, d'avoir courtisé les Belges — le public désirable n'est point préparé ici plus qu'ailleurs. — Seulement, plus qu'ailleurs ici je vois, possibles, les éléments d'un tel public. Je souhaite, ardemment, qu'ils veuillent bien s'organiser.

C'est pourquoi je t'adjure, race d'accomplisseurs : renonce d'abord l'incompréhension volontaire. Regarde et écoute tes poètes, tes musiciens, tes sculpteurs, tes peintres, — non pas comme de délicats et rares enfants dont l'emploi est rempli quand ils ont comblé les loisirs que te laisse la politique, la colombophilie et le commerce, — mais comme tes maîtres et tes initiateurs. Afin de les comprendre, afin d'être digne de les comprendre, deviens un être personnel et, te régissant selon les logiques relations de toutes tes activités, — l'Esprit au centre et les Sentiments rayonnant du centre à la périphérie, où est la Sensation, — élève-toi de l'assimilation de tout à la culture de tes différences. Plus encore: élève-toi de la jouissance du bien-être physique à la conception du bien-être moral. Alors tu seras prête à exaucer par un magnifique exemple le vœu qui retentit — ah! si ce siècle n'était pas sourd! — dans çà et là tant de consciences éparses que, déjà et enfin s'il se produisait à la lumière, le pire des dangers, le seul que pour lui je redoute, serait le froid sourire entendu, désenchanteur, de snobs approuvant: « Je savais... » — Non! ils ne savent pas, et que sauraient-ils? Personne n'a parlé. »

CONCERT YSAYE

Le concert dirigé dimanche dernier par M. Eugène Ysaye a été un triomphe pour l'éminent virtuose, rentré en Belgique après une année d'absence, et pour l'excellent orchestre qu'il a formé. D'année en année, celui-ci acquiert plus d'homogénéité, d'éclat et de souplesse. Voilà donc solidement établie cette institution qui met Bruxelles au premier rang des capitales où l'on garde le culte de la musique.

Le public a prouvé, par son affluence et son enthousiasme, l'intérêt qu'il lui porte. Et l'interprétation d'un programme de choix a répondu, et au delà, à son attente.

Une remarquable exécution de la symphonie n° IX de Beethoven, rarement jouée, ouvrait la séance. On a particulièrement admiré l'accent expressif et tendre que donna Eugène Ysaye à l'*adagio*, la précision et l'agilité des traits de violon du final, supérieurement interprétés. Trois pièces de l'école française moderne complétaient la partie symphonique : *Soir de fête*, d'Ernest Chausson, le prélude du premier acte de *Fervaal*, de Vincent d'Indy, et l'*Apprenti sorcier*, de Paul Dukas.

Le prélude de *Fervaal*, l'un des seuls fragments symphoniques qu'il soit possible de détacher de la belle partition de M. Vincent d'Indy, a été récentendu avec infiniment de plaisir et l'exécution en a été particulièrement soignée.

Le morceau symphonique de M. Chausson, qu'on écoutait pour la première fois, a plu par la distinction des idées, l'habileté avec laquelle elles sont mises en œuvre et le riche vêtement orchestral dont l'auteur les a revêtues. La construction en est simple et facile à saisir : Au milieu du bruit d'une fête, une idylle apporte un élément de tendresse et de mélancolie. Mais bientôt la fête reprend et la joie domine. La nature fine de M. Chausson ne pouvait donner à cette conception les éclats d'une allégresse triviale. Son *Soir de fête* couronne une fête aristocratique, quelque fête galante dans un parc peuplé de personnages élégants tels que les aimait Watteau...

Tout autre est l'*Apprenti sorcier*. Il s'agit du commentaire symphonique d'un conte de Gœthe dont le héros, encore inexpérimenté dans les pratiques cabalistiques, n'arrive pas à maîtriser les éléments qu'il a déchaînés. L'œuvre, écrite en forme de scherzo, est ironique, amusante et orchestrée avec une extrême variété de timbres et d'effets. C'est, certes, l'une des compositions les plus remarquables qu'ait produite en ces dernières années l'école fran-

çaise. Elle classe d'emblée M. Dukas parmi les meilleurs symphonistes de cette brillante génération.

Le grand succès du concert est allé à Mlle Ellen Gulbranson, l'admirable Brunnhilde de Bayreuth, qui a dit avec une pénétrante émotion trois *lieder* de Grieg et, pour clôturer la séance, le colossal final de la *Götterdämmerung* dans lequel elle apporte, avec la puissance d'une voix sonore et claire, le style, l'expression et l'accent qui font d'elle l'une des grandes tragédiennes lyriques de l'époque.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX (1)

Parmi les travaux de restauration qui passent pour être les plus dangereux, il faut citer le rentoilage proprement dit, c'est-à-dire l'enlevage des peintures des toiles et des panneaux et leur transport soit sur une autre toile, soit sur un autre panneau.

Tâchons d'exposer succinctement cette opération, en la dégageant surtout du merveilleux de l'enlevage fil à fil entretenu à grand soin par les praticiens secondaires. D'une science quasi occulte, j'espère faire une théorie accessible à tous, mais une théorie seulement; car jamais je ne conseillerais à personne d'en faire usage sans avoir acquis la pratique indispensable à ces travaux. Ceux-ci peuvent différer en raison de tel ou tel apprêt ou des différentes natures des tissus employés.

Je ne parlerai pas du *marouflage* qui est généralement et improprement pratiqué sous le nom de rentoilage et qui consiste à renforcer une toile trouée et abîmée, en la collant soit sur autre autre toile, soit sur un panneau. Ceci est un travail généralement connu et que pratiquent avec succès la plupart de nos grands marchands de couleurs. — Je m'étendrai plutôt sur l'enlevage de la couleur et de son transport sur une autre toile ou panneau.

Ce travail est peu connu et généralement entouré de certain mystère.

Théodore Lejeune et les principales autorités en fait de restauration sont unanimes à reconnaître qu'on doit y avoir recours dans divers cas : par exemple, lorsque l'apprêt d'un tableau se lève par écailles, que son adhérence avec la toile ou le panneau n'existe plus, quand la trame de la toile est trop serrée pour permettre l'expédient d'une imbibition encollée derrière, dans ces circonstances il faut absolument et sans hésiter enlever la peinture sans essayer d'autres palliatifs qui achèveraient d'ébranler la peinture

Décrivons maintenant cette opération d'après les meilleurs auteurs : Après avoir débarrassé la surface du tableau de toutes les matières grasses et résineuses qui peuvent empêcher une parfaite adhérence, on l'incolle très légèrement avec le jus provenant de gousses d'ail pilées et mélangé avec de l'eau. — Dès que cet encollage est sec, l'opérateur pose une gaze fine et claire sur la peinture. Lorsque cette gaze est bien horizontalement collée et séchée, ce qui demande un jour, quelquefois deux, on la couvre successivement de papier spécial : cela s'appelle un *cartonnage*. Quatre ou cinq feuilles superposées suffisent ordinairement. Le cartonnage sec, on détache le tableau de son chassis pour l'étendre, la peinture en dessous, sur une table très lisse où on le maintient bien tendu à l'aide de tirants ménagés sur les quatre côtés.

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre et 9 octobre derniers.

Jusqu'à présent il n'y a là, ce me semble, aucune opération qui doive inquiéter l'esprit le plus timoré.

Reste l'action principale, l'enlevage de la toile, qui, suivant les empiriques, s'enlève à l'aide d'*agents chimiques* ou *fil par fil*.

En réalité, il s'agit de détacher la toile de l'apprêt, sans endommager celui-ci; il faut donc savoir préalablement comment l'apprêt y a été appliqué.

Deux méthodes ont été invariablement employées. Dans les temps les plus reculés, comme à notre époque, on a enduit les toiles soit à la colle, soit à l'huile. Lorsque ce dernier apprêt fut adopté, on dut, avant d'étendre la couche à l'huile sur le canevas, passer un léger encollage sur le tissu pour empêcher que la teinte ne passe au travers. Ce n'est donc pas sur la toile que repose l'apprêt, c'est sur l'encollage intermédiaire et il ne s'agit en réalité que de provoquer ce détachement à l'aide de l'humidité. Les opérations énoncées plus haut ne sont que des précautions prises pour que la couleur, une fois séparée de la toile, soit maintenue dans son entier, sans être sujette à des oscillations.

Le tableau bien appliqué, bien maintenu sur la table d'opération, on imbibe la toile légèrement avec de l'eau claire. (Voyez l'agent chimique.) On la couvre d'un linge, humide au besoin, suivant la saison, afin d'entretenir l'humidité. On répète l'imbibition à deux ou trois reprises, suivant la force de l'encollage ou l'épaisseur de la toile; puis, au bout d'une demi-heure, une heure quelquefois, on lève la toile en commençant par un coin du tableau, on la tire horizontalement en biais et en quelques minutes le tout est enlevé.

Comme on le voit, il n'y a encore rien de dangereux pour le tableau et il n'y a pas d'exemple qu'un vrai praticien, sachant bien poser la première gaze et ayant étudié le moment où la toile n'est ni trop ni trop peu humide, ait entraîné des parcelles de peinture avec la vieille toile.

Après avoir légèrement lavé l'apprêt, on le consolide avec une nouvelle teinte. Celle-ci, bien séchée, bien dégraissée si elle est à l'huile, est recouverte par une gaze ou un canevas clair. Une seconde toile y est appliquée, puis on rentoile et on repasse au fer tiède. Lorsque le tout est à demi sec, on enlève le cartonnage pour y substituer une seule feuille de papier sur laquelle se font les derniers repassages.

Nous parlerons une autre fois de l'enlevage des peintures exécutées sur bois et l'on verra que cette opération est aussi simple que la précédente et ne présente pas plus de danger.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de Mme Brema, du théâtre de Bayreuth, et de M. Carl Somer, baryton.

Le prochain concert Ysaye aura lieu le 13 novembre, sous la direction de Mottl, qui dirigera la symphonie de Berlioz *Harold en Italie*, et avec le concours de Mme Mottl, d'Ysaye et de Van Hout (concert de Mozart pour violon et alto).

M. Paul Gilson, le robuste compositeur de la *Mer*, de *Françoise de Rimini* et de tant d'autres partitions remarquables, tra-

vaille en ce moment, dit la *Réforme*, à un drame lyrique dont le poème est tiré d'un conte des *Kermesses*, de Georges Eekhoud

M. Gilson a écrit lui-même les paroles de cette œuvre qu'il destine au théâtre de la Monnaie.

La première représentation de *Médée* qui a eu lieu vendredi au théâtre de la Renaissance a été un triomphe pour Catulle Mendès, dont la langue flexible et sonore a donné à la tragédie d'Euripide une forme neuve, d'une rare séduction, pour le commentaire symphonique sévère et noble qu'y a ajouté Vincent d'Indy et pour Sarah Bernhardt, dont *Médée* est l'une des plus belles créations. Sans entrer dans le détail de cette importante restitution de théâtre antique, constatons la grandeur épique de l'œuvre, qui a causé une émotion profonde, et la richesse de la mise en scène. Le troisième acte, notamment, dans lequel Médée, environnée des femmes de Corinthe, attend, baignée par les rayons argentés de la lune, son infidèle amant et se venge par une monstrueuse accumulation de crimes de l'abandon dont elle est l'objet, a été longuement acclamé. Sarah Bernhardt s'y est réellement surpassée.

Nous souhaitons entendre à l'un de nos concerts symphoniques la partition de M. Vincent d'Indy dont l'acoustique défectueuse du théâtre de la Renaissance n'a pas permis d'apprécier tout le charme mélodique. Cette partition, parue la veille de la représentation chez MM. Durand et fils, se compose de treize numéros écrits pour petit orchestre, et dont quelques-uns, notamment les préludes des premier, deuxième et troisième actes, ont reçu un assez grand développement. Bien que liés étroitement au texte dont ils soulignent les épisodes principaux, ils pourront former, comme la musique des *Erynnies*, une suite d'orchestre qui enrichira d'une œuvre remarquable le répertoire des concerts.

Durant une période qui, dit-on, ne pourra, à raison de traités antérieurs, excéder trente représentations, *Médée* sera la principale attraction artistique des théâtres parisiens.

Après avoir présidé aux répétitions générales et à la première de *Médée*, la partition nouvelle qu'il vient d'écrire pour la tragédie de M. Catulle Mendès, M. Vincent d'Indy boucle sa valise en destination de Barcelone, où il dirigera les 6, 9, 11 et 13 novembre quatre concerts dont le programme, construit sur un plan assez neuf, paraît devoir offrir beaucoup d'intérêt. C'est, en quatre séances, une sorte d'aperçu synthétique de l'histoire de la musique.

La première soirée sera consacrée à la « Suite en concert » (Lalande, Bach, Haydn, Mozart) et à son aboutissement à l'époque contemporaine : « le Concerto » (Max Bruch, Saint-Saëns). La deuxième séance comprendra « la Symphonie ». Pour représenter cette forme de la musique, M. d'Indy a naturellement choisi Beethoven, dont il fera exécuter les symphonies nos IV, VI et VIII. Le « Poème symphonique », auquel sont rattachés l'ouverture de *Tannhäuser*, le Prélude de *Fervaal* et celui de M. Albeniz pour le drame lyrique *Merlin* auquel il travaille en ce moment, clôturera la série des concerts symphoniques. On y entendra la *Psyché* de César Franck, le *Soir de fête* de Chausson, le *Stamboul* de Pierre de Bréville, la fantaisie de Ch. Bordes sur des airs basques. Enfin, il y aura une soirée exclusivement réservée à la musique de chambre, où sera exécuté le nouveau quatuor à cordes de M. Vincent d'Indy.

On voit que les Catalans restent à l'avant-garde du mouvement musical. Et sans doute la présence de notre compatriote Mathieu Crickboom à la tête de l'Académie de musique et des concerts symphoniques de Barcelone est-elle, pour la plus grande part, la cause de cet état de choses.

Les funérailles de Puvis de Chavannes ont été célébrées jeudi dernier, à l'église de Saint-François de Sales de la rue Brémontier, à Paris, et au cimetière de Neuilly, avec la simplicité qui convenait au grand artiste que la mort vient de frapper. Selon le désir exprimé par le défunt, aucun discours n'a été prononcé. De nombreuses couronnes ornaient le char funèbre. Les deux sociétés d'artistes français, les villes de Lyon et d'Amiens, l'Académie des Beaux-Arts de Saxe, le peintre Alfred Stevens, l'un des plus fidèles amis de l'auteur de *Sainte-Geneviève*, avaient tenu à orner la bière de brassées de fleurs. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Roujon, directeur des Beaux-Arts, remplaçant M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, Carolus Duran, vice-président de la Société nationale des Beaux-Arts, J.-P. Laurens, président de la Société des artistes français, Bonnat, Rodin et par le délégué de la ville de Lyon. Dans l'assistance, nombreuse et recueillie, nous avons remarqué, entre autres, MM. Whistler, Baffier, Lenoir, Edmond Detaille, Dubufe, Cazin, P. Dubois, Roll, Falguière, Mercié, L. Bénédite, V. Champier, G. Soulier, G. Rodenbach, G. Lecomte, G. Larroumet, A. Charpentier, H. De Groux, A. Delaherche, Dammouse, Catulle Mendès, Poincarré, G. Leygues, Carrier-Belleuse, Jean Béraud, J.-F. Raffaëlli, Eug. Carrière, R. Carabin, F. Thesmar, etc , etc.

M. Louis Gallet, le plus fécond librettiste du siècle, vient de mourir à Paris. Citons, parmi ses œuvres, le *Roi de Labore*, *Patrie*, *Ascanio*, *Etienne Marcel*, les *Guelfes*, *Djamileh*, *Marie-Madeleine*, *Thaïs*, *Ève*, *Cinq-Mars*, le *Cid*, le *Chevalier Jean*, *Proserpine*, la *Coupe du Roi de Thulé*, le *Déluge*, la *Princesse jaune*, *Frédégonde*, *Thamara*, le *Kobold*, *Endymion*, la *Clef d'or*, etc., dont la musique fut écrite par Massenet, Paladilhe, Joncières, Saint-Saëns, etc. *Déjanire*, tout récemment jouée à Béziers, fut son dernier succès.

M. Gallet était né Valence (Drôme), le 14 février 1835.

Il est décidé que *Pelléas et Mélisande*, le drame émouvant de Maurice Macterlinck, mis en musique par C.-A. Debussy, sera représenté dans le courant de la saison à l'Opéra-Comique de Paris.

En attendant que la nouvelle salle lui soit livrée, M. Albert Carré a inauguré mercredi dernier une série de représentations populaires au théâtre de la République. *Carmen* a été le spectacle d'ouverture, avec Mme Lina Pack dans le rôle principal.

La *Déjanire* de C. Saint-Saëns, qui fut exécutée aux arènes de Béziers en août dernier, sera représentée prochainement à l'Odéon. Le compositeur s'occupe à transcrire pour orchestre symphonique sa partition, écrite pour deux orchestres militaires, un orchestre à cordes et dix-huit harpes. L'œuvre passera dans le courant de novembre.

Briséis, d'Emm. Chabrier, sera monté prochainement à Berlin.

Le Conservatoire de Nancy vient d'inaugurer ses concerts, dirigés depuis quatre ans déjà par M. J. Guy Ropartz.

Au programme de la saison 1898-1899 : les neuf symphonies et la *Fantaisie* pour piano, orchestre et chœurs de Beethoven; le concerto pour deux violons, le concerto en *ut* mineur pour deux clavecins, les cantates : *Freue dich*, *Wachet auf*, *Ich will den Kreuzstab gerne tragen*, de J.-S. Bach; *Psyché*, de César Franck, et des œuvres nouvelles des meilleurs auteurs contemporains.

Pendant les quatre dernières années, M. J. Guy Ropartz a fait exécuter plus de cent trente œuvres inconnues à Nancy et parmi lesquelles : *Orphée*, *La Damnation de Faust*, *Rédemption*, *Les Béatitudes*, le deuxième tableau du premier acte de *Parsifal*, la deuxième partie de l'*Enfance du Christ*, les symphonies de C. Franck, V. d'Indy, Saint-Saëns, Boëllmann, Magnard, Lalo, Savard, Borodine, Rimsky-Korsakow, Ad. Samuel, *Wallenstein*, le deuxième tableau du *Chant de la cloche*, *Istar*, *La Forêt enchantée*, *Lénore*, de Duparc, *Le Chasseur maudit*, de C. Franck, *Narcisse*, de Massenet, *La Nuit de décembre*, de P. de Bréville, le *Poème* pour violon, de Chausson, etc.

Les concerts de Nancy sont donnés dans une ravissante et excellente salle, dotée depuis un an d'un grand orgue de la maison Cavaillé-Coll, et on place à juste titre la jolie capitale de la Lorraine à la tête du mouvement musical de la province française.

La ville d'Anvers se prépare à fêter avec éclat le troisième centenaire de la naissance de Van Dyck. (A toi, Rembrandt!). Cet anniversaire sera célébré en avril 1899.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 45. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 6 NOVEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GENERALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'OR DU RHIN. — MAURICE MAETERLINCK. *La Sagesse et la Destinée.* — GRÈVE D'AMOUR, par Robert Scheffer. — LE PREMIER CONCERT POPULAIRE. — THÉATRES. *Colinette* au théâtre du Parc. *Mon Enfant* au théâtre Molière. — PETITE CHRONIQUE.

L'OR DU RHIN

Weia! Waga! Wagalaweia! Les ondines glissent, souples et frêles, dans la candeur verte de l'eau, et Albérich, le gnome repoussant, au désir inassouvi, exaspéré par la fuite ironique des nixes, abjure l'amour pour conquérir l'Or omnipotent. Frétillant, sournois, preste et brillant comme la flamme, Loge s'unit à Wotan pour ravir à la cupidité du Nain l'inestimable trésor. Mais l'Or disputé deviendra la rançon de l'amour. Il arrachera à la bestialité des Géants, créanciers féroces, Freya la blonde dont la beauté conserve au Walhall la jeunesse et la joie. A l'Or qui tue, il faut préférer l'amour qui fait vivre. « Jette à Fafner l'anneau maudit, crie à Wotan hésitant la voix mystérieuse de la prophétesse Erda, sortie des entrailles de la terre. Crains qu'il fasse descendre le crépuscule sur la demeure des dieux ! » Déjà se manifeste le pouvoir funeste de l'Or : sur Fasolt s'abat la massue de Fafner, tandis que dans les profondeurs des flots, sous l'arc-en-ciel qui va servir à la divine assemblée d'avenue vers le burg triomphal, la plainte des filles du Rhin réclame l'Or dérobé à l'abîme. Et cette plainte, malgré l'espoir que fonde Wotan sur les exploits du héros futur qui rachètera son crime, ne cessera que lorsque l'étincelant Trésor, restitué au gouffre, chassera à jamais les ténèbres du fleuve.

C'est avec joie que nous saluons la première représentation en langue française de cette œuvre admirable qui allie à la grâce ingénue des contes légendaires la grandeur émouvante des symboles. Elle est, suivant l'exacte expression de M. Catulle Mendès, la source tranquille d'un triple torrent tragique. Les idées fondamentales qui nouent l'action de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des dieux* y sont exposées avec lucidité, dans le cadre pittoresque de quatre scènes qui, sous le vêtement des fictions empruntées aux théogonies primitives, expriment les sentiments éternels de l'humanité. Faut-il faire remarquer les proportions parfaites de ce poème musical en quatre chapitres, la clairvoyance avec laquelle le maître a choisi, dans les broussailles de la mythologie scandinave, les éléments caractéristiques les mieux appropriés à son drame, la coquetterie d'artiste qu'il a mise à associer aux divisions de l'ouvrage l'idée antique des quatre éléments de l'univers : l'Eau,

la Terre, le Feu, l'Air? Est-il nécessaire de rappeler que si le texte de ce prologue divin et paisible donne la clef des trois drames subséquents, taillés, ceux-ci, en pleine réalité, tour à tour familière, épique et tragique, pour aboutir à la conclusion la plus grandiose à laquelle le Théâtre ait donné lieu, la partition musicale, elle aussi, contient, merveilleusement condensés, les thèmes mélodiques principaux qui servent de structure aux trois panneaux éblouissants du colossal triptyque?

Tout cela a été dit, et nous-même, en cette revue née avec l'éclosion de l'art wagnérien dont elle a, dès le début, proclamé la grandeur, nous avons maintes fois signalé les beautés d'une œuvre définitivement consacrée et classée parmi les plus hautes qui soient. Si la représentation imparfaite du *Rheingold* qui a été donnée à Bruxelles en janvier 1883 par la troupe nomade d'Angelo Neumann (1) a pu laisser le public indécis, les auditions dirigées en 1895 au Conservatoire par M. Gevaert, avec les soins attentifs qu'apporte le savant musicien à toutes les exécutions musicales auxquelles il préside, ont fait justice des critiques soulevées lors du passage des dieux, des géants et des nains sur la scène de la Monnaie (2). Il s'est même trouvé des esprits qui, de bonne foi, appréciant enfin la valeur de l'œuvre musicale restituée dans sa pureté, ont cru que le drame dont elle est l'inséparable commentaire était superflu. C'est, a-t-on dit, un merveilleux poème symphonique auquel la partie scénique n'ajoute aucun attrait, dont elle diminue même l'impression berçante et séductrice. Ces propos ont, naturellement, trouvé de l'écho dans les appréciations émises, ces jours derniers, à la suite des représentations de l'*Or du Rhin* au théâtre de la Monnaie.

On oublie que la musique n'est si attachante que parce qu'elle exprime avec une fidélité, une souplesse, une variété d'accents, une richesse de coloris prestigieuses les caractères, les idées, les sentiments décrits dans le poème; qu'elle suit le drame pas à pas, s'enlace aux personnages, souligne leur mimique, fait pressentir leurs pensées; qu'elle rappelle, en telles circonstances tragiques, une scène précédente, qu'elle en prépare une autre Oui! la trame mélodique, le somptueux tissu harmonique de l'*Or du Rhin* sont descriptifs et évocatifs. Mais pour en préciser le sens, il faut que l'action à laquelle elle est indissolublement liée se déroule sous les yeux du spectateur, que celui-ci subisse, outre la commotion voluptueuse des sons, l'illusion de la vie que sont chargés de faire naître le jeu des acteurs, le prestige de la mise en scène, la perspective des décors. A qui fera-t-on croire qu'à la seule audition de la partition, les habitués du Conservatoire eussent pu reconstituer la fable de l'*Or du Rhin?* Le livret dans lequel ils suivaient, phase par phase, le récit poétique, a seul pu les initier au drame. Mais le livret, c'est une vision affaiblie du théâtre! C'est la froide épure d'un monument d'architecture! C'est le croquis linéaire d'un tableau! C'est le squelette d'un corps! Et quoi de plus décevant — de plus en plus apparaissent monstrueuses pareilles coutumes, imaginées par les directeurs de concerts à l'affût d'attractions nouvelles — que l'exécution d'un fragment de drame lyrique, à plus forte raison d'un drame lyrique tout entier, par des chanteurs en habit noir, rangés devant la rampe sur des sièges de velours et se levant à tour de rôle pour exprimer, une partition dans leurs mains gantées, les élans d'une passion débordante, les fureurs de la colère ou l'explosion de la joie?

Mieux vaut, dites-vous, *se figurer* une scène que la voir mal interprétée. D'accord. L'imagination créera toujours des décors plus beaux, des acteurs plus parfaits, des costumes plus illusionnants que ceux que peut nous offrir une direction théâtrale, même prodigue. C'est faire le procès aux ressources médiocres d'un art qui est loin d'avoir atteint son apogée. La réalisation de l'*Or du Rhin* offre des difficultés sérieuses : c'est incontestable. Ni à Bayreuth, ni à Munich, ni à Bruxelles l'interprétation matérielle n'a égalé l'exécution musicale : j'en conviens. Et après? Est-ce à dire que Wagner a eu tort de créer son œuvre en vue d'une évidente perfectibilité des régies scéniques? Traitez alors Shakespeare d'imbécile pour avoir osé imaginer des jeux de scène et des changements de décors qu'il n'a été possible de réaliser que deux siècles après sa mort!

En présence du bel et noble effort d'art tenté par la direction de la Monnaie pour nous offrir la primeur du *Rheingold*, dont l'interprétation vocale et instrumentale est absolument remarquable, il y aurait mauvaise grâce, vraiment, à lui reprocher avec acrimonie les quelques tares qui, au point de vue de la mise en scène, déparent des représentations qui lui font grandement honneur. Certes, le découpage (la politique s'introduit jusqu'au théâtre!) de la partition en trois actes est-il malheureux et absurde, l'une des beautés de l'œuvre résidant précisément dans l'art suprême avec lequel Wagner a enchaîné l'un à l'autre, par des transitions symphoniques où la langue des sons atteint à la clarté de la parole, les quatre tableaux du drame. Sans doute eût-il été seyant d'encadrer l'œuvre avec moins de parcimonie, de ne pas essayer par exemple de faire passer pour un authentique Nibelheim la grotte encore vibrante des lamentations d'Orphée. L'éclairage, dans les deux

(1) V. l'*Art moderne*, 1883, pp. 4, 12, 17, 29, 33, 41, 43. Voir aussi, sur les représentations de l'ANNEAU DU NIBELUNG à Berlin, 1881, pp. 94, 101 et 109; à Londres, 1882, pp. 177 et 185; à Bayreuth, 1896. pp. 265 et 293; à Munich, 1898, pp. 331 et 339.

(2) V. sur les auditions de l'*Or du Rhin*, au Conservatoire, 1895, pp. 53 et 118.

sens du terme, est d'ailleurs mal réglé à la Monnaie, et si l'on rechigne à « éclairer » pour la confection de décors neufs, en revanche on éclaire trop sur la scène, — sans qu'il y ait compensation.

Le premier tableau, celui des ondines veillant au fond des eaux glauques du Rhin sur l'invisible trésor convoité par le gnome, doit être baigné d'une clarté diffuse, voilée de mystère. MM. les électriciens du théâtre feraient bien de se conformer sur ce point aux intentions du maître et de réserver la pleine lumière pour le moment où, fascinateur, l'Or du Rhin illumine les flots. De même, l'antre où Albérich, le mauvais patron, martyrise et frappe et pourchasse ses forgerons asservis ne reçoit de lumière, à part la lueur falote que laisse filtrer la fissure par laquelle se glissent Wotan et son artificieux compère, que du foyer rougeoyant où sonnent, parmi les étincelles, les enclumes sous les tintements rythmés des marteaux de fer. L'éclairage de place publique qu'inflige au Nibelheim le zèle intempestif des dispensateurs d'électricité est destructif de toute illusion. Il accentue la pauvreté du décor, souligne le vide et les dimensions exagérées de la caverne, et, chose plus décevante, rend visibles jusqu'aux roulettes du petit chariot qui transporte du côté cour au côté jardin la tarasque en cartonnage et en verres de couleur qui est censée représenter le dragon grondant et rampant dans lequel, grâce à la vertu du heaume magique, s'incarne Albérich.

Wagner attachait à l'éclairage de la scène une importance capitale. Au cours des répétitions générales de la Tétralogie à Bayreuth, en 1876, je ne lui entendis jamais faire une observation à l'orchestre, admirablement conduit d'ailleurs par Hans Richter, qui s'était en quelque sorte identifié avec le génie du maître. Mais quelle dégelée quand les herses brûlaient plus que de raison ou quand la rampe n'était pas baissée à point! « Dunkler! Dunkler! Heller! Heller! » On n'entendait que ces apostrophes, lancées d'une voix incisive, et à tout instant l'on voyait bondir sur la scène, tumultueux et véhément, le petit homme à redingote noisette, semblable à un personnage échappé d'un conte d'Hoffmann, qui résume l'art lyrique du XIXe siècle.

Ah! qu'il eût pesté à l'aspect de la batterie de cuisine, flambante et reluisante, aux formes Renaissance, que livrent aux dieux, pour racheter Freya, les Nibelungen vaincus! Quelle tempête si le bloc d'Or (un peu trop semblable à une lanterne de tramway) eût lui trop tôt, ainsi qu'à la première de la Monnaie, ou trop tard, comme ce fut le cas à la seconde! Quels cris s'il eut aperçu l'ombre portée que projette Albérich sur la toile de fond! Le marteau en carton argenté que brandit le dieu Tonnerre ne fût pas resté longtemps entre les mains de celui-ci! Et le château moyen-âge que l'archéologie des décorateurs a ironiquement offert aux Ases se fût écroulé sous ses lazzis. On a dit qu'à Bayreuth le Walhall était « de style oriental », ce qui ne valait guère mieux. C'est inexact. La vérité est qu'il avait l'aspect des constructions cyclopéennes : amoncellement de blocs erratiques, farouche et d'assez imposante allure. Je parle de celui qui remplaça, en 1896, le vieux burg de 1876 que ses voyages à travers l'Europe, sous la direction de M. Angelo Neumann, ce Thomas Cook du drame lyrique, ont dû réduire en poussière. Signalons, pour en finir avec les critiques relatives à la mise en scène, un jeu de scène important qui a été oublié. Fafner, en prenant possession de son salaire, trouve dans le trésor du Nibelung un glaive qu'il rejette dédaigneusement. C'est l'épée Urgence, dont Wotan s'empare pour montrer aux dieux le chemin du Walhall. Le texte de la *Walkyrie*, ainsi que me l'écrit avec raison un correspondant, ne laisse aucun doute sur cette origine de l'arme de Siegmund. Il importe donc de ne pas omettre l'épisode, d'ailleurs indiqué par l'orchestre, et qui éclaire les paroles d'espoir de Wotan.

Mais j'ai hâte, ces observations faites, de louer la direction pour les soins artistiques qu'elle a donnés à l'interprétation musicale de l'œuvre. Celle-ci est supérieure à tout ce qui a été fait à la Monnaie en ces dernières années. Pour la première fois, les artistes paraissent avoir compris qu'un drame lyrique ne doit pas être chanté comme un opéra. Ils ont, dans l'ensemble, le style soutenu qui convient, l'accent juste, la mimique judicieusement appropriée aux situations.

Il faut tirer hors de pair MM. Seguin, Imbart de la Tour et Dufranne, qui ont dépassé l'espoir qu'on était en droit de fonder sur eux. Le Wotan créé par M. Seguin est admirable d'autorité, de noblesse, de grandeur épique. Jamais M. Imbart de la Tour n'a rempli un rôle dans lequel, mieux que dans celui de Loge, il pût faire valoir toutes les ressources de son talent. Le comédien est à la hauteur du chanteur. Si M. Imbart de la Tour veut se donner la peine d'apprendre l'allemand, il est tout désigné pour succéder à Bayreuth à M. Vogl, qui n'a jamais, même en 1876, chanté ni joué mieux que lui le difficile et superbe rôle de Loge. Quant à M. Dufranne, on se souvient du succès qui l'accueillit dans le personnage d'Albérich lors des représentations de l'*Or du Rhin* au Conservatoire. La voix du jeune artiste s'est encore développée et affermie depuis lors, et c'est avec une puissance et un style magnifique qu'il a blasphémé l'amour sous le regard terrifié des ondines et maudit l'Anneau d'or sur la montagne des dieux. Mais qu'il veuille bien troquer sa toison rousse contre une perruque noire, conforme au texte. (Albérich n'est-il pas « l'Albe noir » opposé à l'éclat lumineux des Ases?) Excellent aussi le trio des filles du Rhin (Mlles Milcamps, Claessens et Domenech). Leurs voix pures se fondent en un ensemble harmonieux qui donne au premier

tableau et à l'épisode final du quatrième un charme poétique exquis. Il n'y a que du bien à dire, d'ailleurs, en général, des artistes qui prennent part à cette remarquable exécution, à l'exception de Mme Kutscherra, dont la diction empâtée, la voix dure et les gestes mélodramatiques sont loin de faire valoir le rôle de Fricka, et de M. Disy, qui clame à tue-tête, on se demande pourquoi, le joli rôle du dieu Joie. MM. Gilibert et Journet sont de beaux et redoutables géants, M. Whitehill un Donner à la voix vibrante, Mme Illyna une Erda impressionnante, Mlle Gottrand une séduisante Freya qui justifie les convoitises dont elle est l'objet. Et si M. Cazeneuve voulait chanter un peu moins, jouer davantage, assouplir le charme d'un organe séduisant aux exigences de la déclamation lyrique, il incarnerait un Mime digne de figurer à côté des titulaires célèbres du rôle, MM. Schlosser, Lieban et Klein.

J'ai gardé pour la fin l'orchestre, le grand magicien de cette ensorcelante féerie, l'artiste aux cent voix qui chante le mystère des origines, la gloire de l'Or vierge, la séduction de l'amour, la force des géants, l'astuce des nains, la puissance auguste des dieux ; qui exprime par une mimologie incomparable la fluidité des flots, le crépitement de la flamme, le fracas de la foudre, le martèlement rythmique des forges souterraines. L'orchestre, le souverain dispensateur des émotions que provoque l'audition du *Rheingold*, a, sous la direction ferme et experte de M. Flon, donné à la partition le coloris et le relief voulus. Peut-être en pourrait-on, au début surtout, atténuer les sonorités trop brillantes : la scène apothéotique qui couronne l'œuvre n'en aurait que plus d'éclat. Peut-être conviendrait-il de ménager avec plus de douceur les transitions, de ne pas procéder, comme le fait parfois M. Flon, par des oppositions trop brusques de nuances et de mouvements. Ce sont là des perfectionnements que l'intelligence compréhensive du chef d'orchestre apportera d'autant plus aisément aux exécutions ultérieures qu'il se sentira désormais mieux assuré du succès auquel il a largement contribué.

Octave Maus

MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (1).

Maeterlinck qui, si admirablement, a exprimé, jadis, en ses rêves dramatiques — en son théâtre, devrais-je dire — toute la puissance de la fatalité dominant les êtres, fait une œuvre qui parle d'humaine sagesse, d'humaine puissance, d'humaine conscience et volonté. Certains penseront qu'il se donne à lui-même un démenti, et qu'après nous avoir montré, comme dans les *Aveugles* et la *Mort de Tintagiles*, la fatalité des croyances d'un passé qui nous écrase, comme dans les *Sept Princesses* la fatalité de la faiblesse féminine, comme dans *Pelléas et Mélisande* ou *Aglavaine et Sélisette*, ou d'autres encore, la fatalité de l'amour, il est bien près de nous dire aujourd'hui que notre sort est dans nos mains, et que le pouvoir de cette fatalité, qu'il a si fortement sentie et exprimée, a des bornes.

Mais la contradiction n'est qu'apparente. Et après avoir subi plus qu'un autre et avoir dit plus fortement que n'importe qui, le malheur d'une époque de lassitude mentale et morale, Maeterlinck essaie de dire aujourd'hui quelque chose de cette belle intensité vitale qui ranime la fin de notre siècle et fait de nous les heureux instruments d'une fatalité qui en combat une autre. On se sent plus fort après l'avoir lu ; on est plus conscient de ce qu'on sent. On sait au fond de soi-même que pour qu'un tel livre ait été écrit, il faut que tous les germes d'énergie, que toutes les croissances qui, lentement, dans l'obscurité des instincts, se développaient en nous tous, viennent enfin d'apparaître à la surface et que quelqu'un les ait vus.

C'est vrai, nous avons eu peur de la vie comme la princesse Maleine, nous avons eu, en regardant toutes les philosophies et toutes les religions, les tâtonnements découragés des aveugles, nous avons vécu avec la puérilité fragile d'Aladine et l'incomplète passion de Palomides, nous avons habité des demeures mentales où les fenêtres et les portes restaient fermées, comme chez les plus pauvres qui ne les ouvrent pas de peur du froid, et comme chez tant de princesses de Maeterlinck, si tragiquement faibles en face de la vraie lumière du jour.

Mais aujourd'hui, par un de ces regains de santé générale dont on connaît mal les causes simples ou multiples, les frayeurs, les doutes, les stagnations, les indécisions, les colères, les luttes, les mystères du passé se trouvent tout d'un coup très loin de nous. Au moment où toutes ces choses jetaient leur cernier cri, Maeterlinck les a comprises, synthétisées, personnalisées, dramatisées. Avec le présent livre il entre de plein pied dans la réalité de la vie et de la renaissance actuelles.

Car il est avant tout un sensitif, averti plus rapidement et plus profondément que d'autres de la vie des âmes de son temps ; et, dans mon esprit dépourvu de poésie, il m'apparaît comme un extraordinaire baromètre de ce qui se passe au fond des consciences humaines, disant aujourd'hui en une prose douce et sereine, très claire, l'optimisme naissant, comme il a dit hier avec un symbolisme impressionnant la lourde sensation de malaise des années écoulées. Il indique le beau temps ; il est, dans son domaine, la première hirondelle d'un renouveau encore imprécis ; il est, sur toutes choses, l'homme du moment qu'il traverse, et il l'est d'une façon si entière qu'il pourrait à lui seul empêcher ce moment de l'histoire intérieure de l'humanité, de passer inaperçu. Victor Hugo a dit d'un roi de l'antiquité qu'il était « plus grand que le Sort ». Maeterlinck, parlant de la fuite de Louis XVI et de la nuit de Varennes, montre en quelques traits le Sort tremblant devant le malheureux roi, les événements changeant de face plusieurs fois de suite, comme si la fatalité, affolée, hésitait avant de s'abattre sur lui, ou implorait une résistance qui ne venait pas. Et ici la parole si familière et si simple du penseur nous émeut comme si, pour la première fois, nous sentions qu'un homme qui aurait pu se sauver a été « plus faible que le Sort ».

Tout le livre de Maeterlinck est là. On le referme, plus triste de l'impuissance des faibles, plus joyeux et plus fier de la force de

(1) Paris, Bibliothèque Charpentier.

quelques grands hommes, dont il ne parle, au reste, que pour mieux draper ses pensées sur des réalités visibles.

Je ne vais pas me mesurer avec les déterministes pour le défendre scientifiquement contre leurs attaques. Maurice Maeterlinck ne vient pas prêcher à des grenouilles de s'enfler pour s'égaler aux bœufs, ni prétendre que Louis XVI eût pu être autrement qu'il ne le fut, ou que la volonté de l'homme peut dominer toute fatalité. En poète, il nous fait seulement éprouver que cette volonté, d'où qu'elle nous vienne, est une *fatalité* en elle-même, fatalité agissant sur d'autres fatalités, comme elles font toutes. Il nous grise de cette chose qui est en nous, et nous rend plus heureux de la posséder. Parce qu'un homme qui l'aime lui aura dit qu'elle avait de beaux yeux, une femme aux traits ordinaires en deviendra presque belle, et tout ce qu'elle a de beauté rayonnera.

Ainsi fait ce tranquille et puissant amoureux de la nature humaine, ainsi fait cet homme heureux qu'est Maeterlinck.

Il admire cette somme de vie et de résistance qui est en chacun de nous, — petit fragment de ce qu'elle est dans l'univers entier; il aime cette spéciale fatalité qu'est un être vivant, il nous le dit en des pages charmantes où son imagination affectueuse et ingénieuse fait reluire tout ce que nous possédons, — et nous sourions de nous voir admirés et aimés.

Voilà sa Sagesse.

Comment n'exalterait-elle pas notre force, comment par cela même n'influencerait-elle pas notre Destinée?

C'est la seule chose vivante que l'homme puisse opposer au fatalisme où notre faiblesse nous ferait glisser.

Jadis un homme a sauvé le monde du désespoir en lui donnant ce qui semblait être le plus fou de tous les rêves d'amour.

Aujourd'hui, tous ceux qui aiment le sauvent encore en se donnant très simplement.

N'est-il pas étrange que, tandis que Maeterlinck parle beaucoup de la beauté de l'âme personnelle, indépendante, et qu'il prêche le credo saxon, si bien synthétisé par Emerson, de la foi en soi-même, on sente surtout cette joie d'admirer et de se donner, transparaissant dans la douceur de toutes ces pages?

MARIE MALI

GRÈVE D'AMOUR

par ROBERT SCHEFFER. Un volume in-18 de 324 pages. Paris. Editions de la *Revue blanche.*

S'il était exact d'affirmer qu'il y a une relation entre la valeur d'un ouvrage et les dimensions de son cadre ou la grandeur de son action, on pourrait dire qu'en publiant *Grève d'amour*, Robert Scheffer a donné le plus important de ses livres. Mais même pour les œuvres d'un seul auteur il est impossible de déterminer un critère infaillible; et ce n'est pas parce que *Grève d'amour* est le plus vivant de tous ses romans, qu'on peut conclure qu'il en est le meilleur. Robert Scheffer, jusqu'à présent, s'était révélé romancier aulique : il avait coutume de nous introduire dans un monde fort spécial, souverain et compassé, où les passions, en participant à la pompe glacée du décor, assumaient je ne sais quelle vertu imprévue et tragique. Les personnages qu'il nous présente dans *Grève d'amour* sont plus près de nous; nous pouvons sans peine compâtir à leurs vicissitudes et, sans outrecuidance, reconnaître en leurs souffrances ou en leurs joies des sentiments conformes aux nôtres. Serrés de près par une psychologie implacable, ils s'offrent à nous tout entiers. L'appareil humain dans leur conduite est mis à nu. Maïder, Garnet et Comagène existent; ils sont des types et des exemples : ils suscitent en nous de la pitié, de la colère ou de l'amour. *Grève d'amour* est un roman. J'en goûte le charme léger, le tour facile, la désinvolte allure. Je n'entreprendrai pas d'en indiquer le sujet : sur un tel sujet on peut écrire un livre, car un livre offre mille façons de suggérer des choses qu'on ne peut dire; mais un court récit exige plus de précision et il y a dans *Grève d'amour* maints points délicats sur lesquels il n'est guère moyen d'appuyer. Robert Scheffer dispose d'une langue soignée, abondante et solide; il construit des phrases, les emmêle, les défait avec grâce. Maurice Maeterlinck, ici même, voici deux ans, parlait du *Chemin nuptial* : je me plais, après lui, en cette occasion nouvelle, à rendre hommage à un talent varié et charmant.

A. R.

LE PREMIER CONCERT POPULAIRE

La maladie du baryton Van Rooy, qu'il a fallu remplacer au dernier moment, a compromis le succès de la première matinée des Concerts populaires. Les deux œuvres principales de la séance : le *Monologue de Hans Sachs* et le final de la *Walkyrie* n'ont eu, interprétées par M. Carl Somer, chanteur départemental aux intonations indécises, au style de casinos de villes d'eaux, ni l'éclat ni l'ampleur espérés. Ces fragments n'étaient d'ailleurs manifestement inscrits au programme que pour permettre au brillant artiste de Bayreuth d'affirmer sa maîtrise. On les a l'un et l'autre trop souvent applaudis au théâtre pour que leur audition au concert offrit de l'intérêt, hormis l'attrait d'une exécution de premier ordre.

Mme Brema, heureusement, a été fidèle à l'invitation de Joseph Dupont. Elle a, dans la *Walkyrie*, donné avec son art pathétique et expressif la réplique à M. Somer. La *Fiancée du timbalier*, la pittoresque scène lyrique de Saint-Saëns, lui a fourni en outre l'occasion de faire apprécier le charme et la finesse de sa diction, bien que le morceau fût écrit dans un registre trop grave pour la voix de l'excellente cantatrice.

L'orchestre a, sous la direction nerveuse de Joseph Dupont, déployé dans l'ouverture de Dvorak, *Dans la nature,* et dans le poème symphonique de Richard Strauss, *Mort et Transfiguration*, ses qualités habituelles de sonorité, de brio et de virtuosité.

THÉATRES

Colinette, par MM. LENÔTRE et MARTIN, au **théâtre du Parc.**

Colinette, ou plutôt Colette est, dans l'affabulation de MM. Lenôtre et Martin, une jeune femme aimante, courageuse et fine, qui, pour sauver son mari, le marquis de Rouvray, incarcéré avec la brutalité des arrestations qui rendirent particulièrement aimable le règne de Louis XVIII, endosse délibérément l'uniforme de son époux et, à l'exemple de Mme de Lavalette, fait échapper le condamné en prenant sa place. L'aventure a lieu sous les yeux complaisants et avec la complicité du roi, ce qui donne à l'affaire une allure de conte de fées. Colette arrache du même coup à la justice un conspirateur avéré, le général Collières, chargé par le

prisonnier de Sainte-Hélène d'une mission secrète et poursuivi par les argousins royaux. L'histoire de ces conspirations, de ces fuites en chaises de poste, des démarches diplomatiques de la jeune femme, de l'audience qu'elle obtient du roi, de la substitution qu'elle opère au nez et à la barbe du préfet de police, remplit les quatre actes d'une comédie toute en détails, en demi-teintes, joliment écrite et, bien qu'un peu « grise », soutenant jusqu'au bout l'intérêt. On y a vu, à Paris, assure-t-on, des allusions à l'« affaire ». On ne pourra plus mettre en scène un condamné en faveur duquel s'élèvent des présomptions d'innocence sans qu'aussitôt la pensée évoque l'île du Diable.

Colinette pouvait se passer de cet élément extrinsèque de succès. La fidèle restitution des costumes et des types de la Restauration, les détails historiques adroitement mêlés à la fable suffisent à lui donner de l'attrait, à défaut d'une sérieuse valeur d'art. Peut-être la légendaire fortune de *Madame Sans-Gêne* n'a-t-elle pas été étrangère à la composition de *Colinette*. On y sent les mêmes préoccupations de vêtements authentiques, d'accessoires copiés sur ceux de l'époque. Mais l'œuvre n'a pas le brio de Sardou, bien qu'elle décèle un sens exact du théâtre.

Fort intelligemment jouée par Mmes Blanche Doriel, charmante dans ses atours de 1815, et Wilhem, par MM. Godeau, Deschamps, Paulet, Lenoël, Monrose, *Colinette* a reçu au Parc une parure charmante et luxueuse à la fois.

Mon Enfant, par M. Ambroise Janvier, au **théâtre Molière.**

Le titre, faut-il le dire ? est ironique. Il ne s'agit point d'un sentimental récit dont l'enfance innocente serait l'objet. « Mon enfant », c'est Jacques Latour, un homme de lettres à succès que se disputent avec acharnement deux bas-bleus un peu mûrs, ses hégéries, empressées à dorloter sa personne débile et à exalter sa célébrité naissante. Ses débuts au Théâtre-Français, son entrée à l'Académie donnent lieu, de la part des deux matrones, à mille câlineries d'une bouffonnerie exquise. Elles le marient à une petite dinde qui, en fait de littérature, préfère le Livre de cuisine à tous les romans, poèmes et ouvrages philosophiques. Ainsi elles pourront continuer dans son ménage leur rôle de tutrices importunes, corriger ses épreuves, modifier le dénouement de ses pièces, en même temps qu'elles arrangeront, bousculeront, déménageront à leur gré les meubles de son appartement.

Il va de soi que la petite dinde conquiert vite ses droits d'épouse, et, fort habilement, par des semblants de soumission à ses terribles belles-mères ès-lettres, décide son mari à les flanquer toutes les deux à la porte. L'une d'elles a, du moins, comme compensation, une maternité nouvelle : Jacques lui fait adopter un enfant naturel de son propre mari, qu'il fait passer pour sien.

Cet amusant vaudeville, dans lequel les propos lestes et les allusions légères ne sont pas ménagés, est écrit avec esprit et, malgré le côté caricatural des personnages, il reste, d'un bout à l'autre, littéraire. C'est de la satire pleine de verve, pétillante et gaie.

Les artistes de la maison, parmi lesquels Mmes Marthold et M. Mondos, jouent *Mon Enfant* avec une animation exempte de trivialité.

Petite chronique

La classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique se réunira aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2, en séance publique, au Palais des Académies. Après un discours de M. Ch. Tardieu, président, et la proclamation du résultat des concours de 1898, on exécutera la cantate *Comala* écrite sur un poème de M. Paul Gilson, lauréat du concours des cantates françaises de 1897, par M. François Rasse, premier second prix du grand concours musical de la même année.

C'est demain, lundi, à 4 h. 1/2, qu'aura lieu au théâtre du Parc la deuxième matinée littéraire de récitations et lectures. Nous avons relaté le succès qui a accueilli la première. Ces séances d'initiation et de vulgarisation offrent un réel intérêt et nous souhaitons vivement les voir suivies par tous ceux qui ont le souci des lettres.

Les auteurs, poètes et prosateurs, dont on lira demain les œuvres sont La Fontaine, A. Van Hasselt, S. Mallarmé, Emile Zola, J.-M. de Hérédia, Pierre Veber, Max Elskamp et Edouard Ned. De courtes notices explicatives précéderont les lectures.

Dans les ateliers de sculpteurs :

Le statuaire Samuel vient d'achever l'esquisse, au tiers de l'exécution, du monument qu'il est chargé d'élever à la mémoire de Frère-Orban. Ce projet, approuvé à l'unanimité par la commission, se compose de trois figures : celle de l'homme d'Etat, debout, adossé à la tribune parlementaire, et deux figures de femmes symbolisant la Liberté économique (on sait que c'est à Frère-Orban qu'est due l'abolition des octrois) et la Liberté politique. La partie architecturale du monument est l'œuvre de M. Akker.

C'est, après un concours très disputé, M. Charlier qui a été désigné par le jury pour l'exécution du monument destiné à célébrer la mort héroïque du lieutenant Lippens et du sergent De Bruyne au Congo. Son projet, symbolisant le *Devoir militaire*, est d'une éloquente simplicité. Le monument sera élevé à Blankenberghe, au centre de la Digue de mer, en face de l'ancien Kursaal. On compte pouvoir l'inaugurer le 15 août 1899.

Le théâtre de la Monnaie commencera la semaine prochaine les répétitions de *Princesse d'auberge*, l'œuvre lyrique Jan Blockx. Les rôles viennent d'être distribués de la manière suivante : Rita, Mlle Wyns; Reijnilde, Mlle Claessens; Katelijne, Mlle Domenech; Merlijn, M. Scaramberg; Rabo, M. Declery; Marcus, M. Dufranne; Bluts, M. Gilibert. La première représentation aura lieu, selon les prévisions, dans les premiers jours de décembre.

Le Nouveau-Théâtre a engagé M. Lugné-Poe, directeur du théâtre de l'Œuvre, pour une série de représentations de la célèbre comédie d'Ibsen, *Jean-Gabriel Borkman*. Ces représentations ont commencé hier.

Dekorative Kunst, l'artistique publication illustrée de Munich, publie depuis le 1er octobre, sous le titre *L'Art décoratif*, une édition française sous la direction de M. Meyer-Graefe. La livraison d'octobre est entièrement consacrée à notre compatriote Henri Van de Velde. A l'instar d'*Art et Décoration* et du *Studio*, l'*Art décoratif* ouvre une série de concours. Les quatre premiers, auxquels sont attachés près de trois mille francs de prix, sont relatifs à un bureau et à son fauteuil, à un en-tête de papier à lettres, à

un jeu de cartes, et, pour les photographes amateurs, à la photographie d'une maison de campagne. Le programme en est envoyé franco sur demande adressée aux bureaux de la revue, 37-39, rue Pergolèse, à Paris.

L'*Association artistique* fondée par MM. Ten Have, Marix Loevensohn et par Mlle K. Goodson annonce cinq concerts fixés aux 28 novembre, 14 décembre, 12 janvier, 7 février et 3 mars. Les séances, qui auront lieu à 8 h. 1/2 du soir à la Grande-Harmonie, seront consacrées aux œuvres de MM. A. Bruneau, G. Bantock, C. Chevillard, G. Enesco. G Fauré, A. Glazounow, G. Henschell, A. Hinton, F. Rasse, C. Saint-Saëns, Ed. Schutt et Chr. Sinding. Elles auront lieu avec la collaboration des compositeurs et de Mme Ed. Colonne, Mlle Mac Dougall, Mme Ella Russell, Mlle Flament, cantatrice, et M. Geloso, violoniste.

La saison musicale à Liége est à peu près réglée. Au premier concert du Conservatoire, fixé au 19 novembre, on entendra comme solistes MM. Jean Gérardy, violoncelliste, et Camille Gurickx, pianiste, professeur au Conservatoire de Bruxelles. L'orchestre exécutera, entre autres, deux poèmes symphoniques de Liszt : *Orphée* et *Le Dante*. Le deuxième concert, en janvier, aura lieu avec le concours du pianiste Raoul Pugno. Le programme de cette séance sera consacré, pour la plus grande partie, à l'audition des *Béatitudes* de César Franck, avec M. Auguez dans le rôle du Christ.

Les concerts Dupont-Lamarche commenceront le 16 novembre par une séance donnée par le quatuor Charlier. Deux autres auditions seront organisées, l'une en décembre par le Cercle Piano et Archets, l'autre en janvier par le quatuor *Ad Artem*.

M. S. Van Tyn, professeur de la classe de piano au Conservatoire, donnera deux récitals au foyer du théâtre.

Enfin M. Sylvain Dupuis prépare une série de concerts des plus attrayants dont voici le programme dans ses lignes principales : 27 novembre, Eugène Ysaye (concerto en *mi bémol* majeur de Mozart, concerto en *mi* de J.-S. Bach) et Théo Ysaye (Fantaisie populaire pour piano et orchestre); 22 janvier, F. Busoni; 12 février, Symphonie de Gustave Mahler (orchestre, soli et chœurs) sous la direction de l'auteur; 5 mars, la *Prise de Troie*, d'Hector Berlioz (première exécution en Belgique; l'œuvre n'a pas encore été exécutée en France).

M. Dupuis se propose, en outre, de faire entendre plusieurs œuvres inconnues en Belgique, parmi lesquelles la Symphonie de P. Dukas, la *Bourrée fantasque* de Chabrier orchestrée par F. Mottl, le *Carnaval flamand* de Semer, les quatre morceaux sacrés de Verdi, etc.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liége reprendra le 13 novembre sa série d'expositions en son local du boulevard de la Sauvenière. La première exposition sera consacrée à l'œuvre de M. Jean Cambresier, aquarelliste. Le 4 décembre s'ouvrira une exposition des œuvres de MM. A. Jamar et X. Würth, peintres.

L'*Aube* et la *Revue nouvelle* viennent de se fusionner. Les deux revues paraissent sous la direction de MM. A. Berthel et M. Bischops, avenue de la Couronne, 109, Bruxelles.

Le succès de l'exposition Rembrandt à Amsterdam a, paraît-il, inspiré à nos voisins l'idée d'une glorification, plus éclatante et plus complète, du grand artiste en 1907, à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance. L'affaire a été bonne, et en bons commerçants les Hollandais en veulent tirer une seconde mouture. Le projet n'est d'ailleurs pas banal : il s'agit d'inaugurer cette fois, non plus la reine Wilhelminette, mais la Maison de Rembrandt, un musée spécial construit dans le style des hôtels patriciens du XVIIe siècle, meublé dans le goût du temps, orné de vitraux de l'époque, en un mot la demeure qu'eût habitée l'auteur des *Syndics* si ses aimables concitoyens n'eussent préféré faire vendre ses hardes et le jeter dans la rue comme un chien galeux.

Ce musée recueillera toutes les œuvres de Rembrandt que possèdent l'Etat hollandais, les villes d'Amsterdam et de La Haye. Il s'enrichira, espère-t-on, de dons et de legs, et, en attendant, réunira les copies de toutes les œuvres connues de l'artiste.

L'idée est, dit-on, accueillie avec enthousiasme, et déjà d'opulents Hollandais s'inscrivent pour former le capital. M. Bredius a souscrit, à lui seul, 50,000 florins.

L'aventure est consolante. Et tel artiste obligé de coucher sous les ponts pourra désormais rêver aux appartements somptueux que lui meublera dans trois cents ans la reconnaissance de ses compatriotes.

Mme C. Voortman, MM. A. Baertsoen, L. Billiet, E. Claus, J. Delvin, E. Dopchie, C. Doudelet, A. Heins, A. Marcette et V. Uytterschaut exposeront quelques-unes de leurs œuvres, du dimanche 6 au jeudi 17 novembre, au Cercle artistique et littéraire de Gand.

La *Plume*, dans sa livraison du 15 octobre, contient les deux premiers fascicules du numéro exceptionnel consacré à James Ensor. Texte par MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Camille Mauclair, Max Elskamp, Théo Hannon, Georges Rency, Blanche Rousseau, Georges Lemmen, Constantin Meunier, Hubert Krains, Octave Maus, Eugène Demolder, etc. Trente-quatre reproductions de l'œuvre de l'artiste.

The Studio offre un prix de 500 francs au meilleur projet de tapis dans le style floral. Il ne pourra être employé plus de cinq couleurs de laine, mais une ou deux de ces couleurs devront être dans la longueur. Les projets seront reçus dans les bureaux du *Studio*, 5, Henrietta Street, jusqu'au 1er décembre, dernier délai.

La revue littéraire *Blätter für die Kunst*, la plus importante des publications allemandes consacrées au mouvement d'avant-garde, annonce pour le mois prochain l'apparition, chez l'éditeur Georges Bondi, à Berlin, d'un volume dans lequel seront réunies les principales œuvres publiées dans la revue depuis l'origine (1892) jusqu'à ce jour. En même temps paraîtra la première édition complète des poèmes de Stefan George.

Vient de paraître chez E. BAUDOUX et Cie

30, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

Quatuor en *la majeur* (op. 30) pour piano, violon, alto et violoncelle, par ERNEST CHAUSSON.

Poème (op. 20) pour deux violons, alto et violoncelle, par PAUL DE WAILLY. 1. *Idylle*. 2. *Danses*. 3. *Epithalame*. 4. *Marche nuptiale*.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère ; il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 46. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 13 Novembre 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Puvis de Chavannes. — Au Nouveau-Théatre. *Jean-Gabriel Borkman.* — Une lettre de Xavier Mellery. — Stéphane Mallarmé jugé dans l' « Humanité nouvelle ». — Frédéric Lamond. — Notes théatrales. — Petite Chronique.

PUVIS DE CHAVANNES

Ce qui demeurera l'honneur du grand artiste dont la mort vient d'immobiliser la main, c'est d'avoir rénové la peinture monumentale en l'affranchissant des étroites formules édictées par les Académies, en lui donnant, par la noblesse de la Pensée unie à la poésie de la Nature, une beauté rayonnante qui est à la fois un aliment spirituel et une volupté pour les yeux.

À une époque où l'art se fait épisodique, se confine de plus en plus dans le spectacle de la vie, il y avait quelque témérité à remonter vers la source des émotions esthétiques, à s'abstraire des contingences, ainsi que l'a fait Puvis de Chavannes, pour exprimer en d'amples décorations d'architecture des idées universelles. Sa conception est analogue à celle de Richard Wagner, qui, lui aussi, délaissant l'histoire et l'anecdote, a concrétisé en des héros légendaires les sentiments de l'éternelle humanité. Le paysage, inspirateur des impressions de l'âme, occupe dans l'œuvre de l'un et de l'autre de ces deux maîtres une importance égale. Il est plus que le cadre charmant ou tragique dans lequel se meuvent les êtres chargés de particulariser la métaphysique de l'inspiration. Son rôle est agissant. Par le rythme des lignes et l'harmonie du coloris il complète et intensifie la suggestion.

De ces deux facteurs essentiels : la réalisation de pensées abstraites et l'éloquence du paysage, Puvis de Chavannes a créé une esthétique neuve dans laquelle les moindres détails de la composition sont rigoureusement assujettis à un plan d'ensemble arrêté dans sa pensée préalablement à toute exécution technique.

Son art est symbolique et allégorique, mais toujours appuyé sur la nature. — *La Paix*, — *la Guerre*, — *le Travail*, — *le Repos*, *Ave Picardia nutrix*, *Pro Patria ludus*, *l'Automne*, *le Sommeil*, *l'Abondance*, *Massilia colonie grecque*, *Marseille porte de l'Orient* ne sont autres que des abstractions morales extériorisées en des scènes réelles par les ressources de la figure et du décor. La réalité, il est vrai, est réduite aux éléments synthétiques. D'extrêmes simplifications de forme, des gestes définis au seul point de vue de leur valeur expressive concentrent la vision du spectacle sur l'intellectualité du sujet. Même dans les

œuvres que dictèrent au maître des sounirs historiques, *La Vie de sainte Geneviève*, par exemple, la vérité littérale s'efface devant l'interprétation d'un sentiment, d'une pensée héroïque, éducatrice, morale. En aucune circonstance Puvis de Chavannes ne s'arrête à l'épisode. Ses personnages, vrais ou fictifs, sont des entités destinées à proclamer des idées fondamentales. Leur existence se révèle à nous, dépouillée de toute matérialité, dans ses traits significatifs les mieux appropriés au but poursuivi. Ils ont un style distinctif, ce sceau du génie.

Nulle complication, au demeurant, nulle énigme malaisée à déchiffrer dans les pages radieuses que déploya Puvis de Chavannes sur les murailles de vingt monuments publics. Le sens des symboles est aussi clair que le lumineux coloris dont ils sont parés, que le jour limpide qui baigne d'une atmosphère sereine et pure les prairies, les grèves et les forêts idéales qui les sertissent. A la lucidité de la pensée correspond la clarté de l'œuvre matérialisée. Dans le miroir de son cerveau, le maître ne réfléchissait que de la lumière.

On conçoit qu'un pareil art, rompant audacieusement avec de séculaires conventions, dut rencontrer d'implacables résistances. Puvis de Chavannes fut, plus qu'aucun autre artiste novateur, en butte à l'hostilité des jurys, aux ricanements du public, aux imbéciles lardons des chroniqueurs. « De 1852 à 1859, dit-il dans ses Mémoires, tout ce que j'envoyai aux Salons fut impitoyablement refusé. » Et il ajoute avec la modestie dont il ne se départit jamais : « J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre. »

Le triomphe vint, il est vrai, mais après quelles luttes et quelles amertumes! Quelle foi robuste, quelle indémontable énergie devait remplir le cœur de l'artiste pour qu'il poursuivît jusqu'au bout, malgré les railleries, dans l'isolement de sa pensée hautaine, le lent et patient labeur qui devait doter la France d'un inestimable trésor!

Les œuvres succèdent aux œuvres en cette admirable carrière qui embrasse cinquante années exclusivement vouées au travail. C'est en 1848, en effet, au retour d'un voyage en Italie qui avait ouvert son esprit aux émotions artistiques, que Puvis de Chavannes, alors adolescent, se voua résolûment à la peinture. Les quinze jours qu'il passa dans l'atelier d'Eugène Delacroix, les quelques semaines durant lesquelles il fréquenta chez Thomas Couture peuvent-ils suffire à le faire considérer comme élève de l'un ou l'autre de ces maîtres? La vérité est que Puvis de Chavannes, installé depuis le 15 juillet 1852 dans l'atelier de la place Pigalle qu'il ne quitta plus jusqu'à ses derniers jours, n'eût d'autre maître que lui-même, d'autres inspirateurs que l'Humanité et la Nature. Il offrit, en même temps qu'un admirable exemple de probité et d'intransigeance artistiques, celui de l'existence la plus simple et la plus désintéressée. Il peupla les musées de chefs-d'œuvre qu'il négligea de se faire payer. L'Etat lui ayant acquis un panneau intitulé *La Paix*, il lui fit don d'une autre composition, *La Guerre*, qui, dans sa pensée, n'en devait pas être séparée. Et jusque dans la mort, qui eût pu être la plus glorieuse des apothéoses, il entendit garder la réserve discrète qui fut la règle de sa vie. Son testament contient cette clause : « Je désire que mes funérailles soient très simples. Aucune parole ne devra être prononcée sur ma tombe. »

Le désir du maître fut respecté. Mais tandis que la foule recueillie suivait, sous les feuillages jaunissants de l'avenue de Villiers, par un clair et doux soleil de fin d'octobre, le corbillard qui renfermait, sous des brassées de fleurs fraîches, le plus noble artiste de la génération actuelle, des visions planaient sur les assistants, plus émouvantes que toutes paroles. C'étaient le *Bois sacré cher aux arts et aux muses*, avec ses blanches théories de figures flottantes, d'une inoubliable eurythmie, *Victor Hugo offrant sa lyre à Paris*, la composition merveilleusement équilibrée dans laquelle l'art du Peintre a égalé la puissance du Poète, *Vision antique*, *Jeunes Picards s'exerçant à la lutte*, *Geneviève*, le *Pauvre Pêcheur*, l'*Enfant prodigue*, tous ces calmes et superbes poèmes qui chantent et chanteront éternellement, dans les musées d'Amiens, de Lyon, de Marseille, de Rouen, de Poitiers, de Lille, au Panthéon, à la nouvelle Sorbonne, à l'hôtel de ville de Paris, au Luxembourg, à la bibliothèque de Boston, la gloire d'un peintre qui incarne la plus haute expression du génie décoratif de ce siècle.

OCTAVE MAUS

AU NOUVEAU-THÉATRE

Jean-Gabriel Borkman (1).

Qu'a voulu Ibsen dans ce drame-ci? Quand il écrit un drame veut-il spécialement quelque chose? A-t-il un plan « moral », logiquement tracé et quadrillé, dans lequel il impose à ses personnages des allées et venues et des girations réglées d'avance? Est-ce un donneur de leçons? — Ou bien, tout simplement, obéissant à quelque pression intérieure, instinctive et esthétique, laisse-t-il se dévider sous sa plume l'organisme d'une histoire articulée en ses divers épisodes non par lui, mais par la Nature féconde en imprévu, en pittoresque, en substance intéressante ou émouvante? Pousse-t-il les scènes diverses d'une pièce comme un chêne, inconscient, pousse ses rameaux et ses feuilles? Son seul art de pédagogue éthique, ou d'apôtre, est-il dans le conseil, non qu'il donne, mais qu'il fait germer dans les intellects où fuse la corrosivité des combinaisons scéniques de son cerveau fermentant et bizarre?

(1) Voir sur la première représentation de *Jean-Gabriel Borkman* au théâtre de l'Œuvre, à Paris, l'article de JUDITH CLADEL publié dans l'*Art moderne* de 1897, p. 385.

Que sais-je? Et que m'importent ces énigmes pourvu que, sous l'action des aventures contées par la mécanique de son théâtre, je me sente ému, tourmenté, devenu pensif, et entraîné dans les régions ténébreuses où, savoureusement, nous secouent les frissons du Rêve et l'inquiétude de l'Obscur, sensations tristes et précieuses qui nous mettent passagèrement en communion grave avec l'universel Mystère!

Brave humain, puéril et fantasque, qui, à Christiania, quand j'y passai, parcourais les rues embrocheté de décorations, sur toi si railleuses, et te montrais dans les cafés à la farandole des touristes conduits ou ramenés du cap Nord par Thomas Cook and son, il me chaut peu de savoir à quoi tu penses quand de toi sortent ces blocs de Beauté farouche, ce que tu veux, ce que tu supposes qu'ils feront projetés au dehors et ce que tu mesures qu'ils valent. Des grands hommes le plus grand est, peut-être, celui qui ignore où frappent les éclairs de sa pensée, ni même si ce sont des éclairs! Ah! si toujours les œuvres sortaient de l'âme des artistes, « naturiquement » comme les enfants de l'utérus des mères, que d'insipides raffinements, que de niais tarabiscotages nous seraient épargnés, que de libération d'artificiel, que d'échappage au hideux convenu, à l'insupportable « combiné », ce bâtard mal campé de la sagesse et du pédantisme.

Ibsen se refuse à dire à quoi correspond le « Symbolisme » de ses drames. Il nie même qu'ils aient du symbolisme, de par son fait à lui. Il allègue, peut-être sarcastisque, peut-être ingénument sincère, que ce sont les spectateurs et messieurs les critiques, surtout messieurs les critiques, ces illuminés, qui les en capitonnent ou les en embarrassent. Il assiste, assure-t-on, curieux et souvent rieur, aux explications variées que de très ingénieux glossateurs exposent, s'affirmant glorioleusement devinateurs de secrets et rompeurs d'énigmes. Il dit, d'un air qu'il aime envelopper de niaiserie apparente: — Moi! mais je me borne à transposer, à transborder, comme un caboteur porte du stockvis du quai au bateau, de la réalité norvégienne au théâtre, des affaires vécues, oui vécues, très vécues, parfaitement vécues... ou qui auraient pu l'être. Ça vous intéresse, ça vous travaille, ça vous bouscule intérieurement? Tant mieux, tant mieux! Mais du diable si j'en avais le dessein! Du diable si je m'en rends compte! Du diable si c'est à ça que j'attache le plaisir et le soulagement de me vider d'une œuvre! —

Mais oui, ça nous travaille. Mais oui, ça nous bouscule. Et je viens d'être bousculé, je viens d'être travaillé, par ce *Jean-Gabriel Borkman*, joué, bien joué par Lugné-Poe et ses partenaires, au Nouveau-Théâtre, le seul théâtre qui vraiment, dans Bruxelles, ose quelques-unes de ces hardiesses qui, si la pratique s'en généralisait, auraient vite fait d'amorcer le public et de le dégoûter à jamais des sales et idiotes machines dont ailleurs le gavent et l'indigèrent d'odieux falsificateurs de denrées alimentaires psychiques.

Jean-Gabriel Borkman. Que signifie? Pourquoi ce vieux loup humain arpentant sans relâche, d'un pas lourd, à l'étage supérieur, boursouflé d'illusions lamentables, cette chambre-prison où son existence hémiplégique, sombre à moitié par son passé de banqueroutier, s'éclaire, pour l'autre moitié, d'aurorales ridicules espérances? Pourquoi, au dessous de lui, déblatérantes, ces deux sœurs jumelles, l'une rongée par le désastre de son ambition bourgeoise d'opulence et de considération éclatée en mille pièces, l'autre rongée autant cruellement par le désastre d'un amour éventré? Pourquoi, dans le voisinage, un calamiteux et marmiteux poète couvant frileusement et indéfectiblement une œuvre qui ne sera jamais imprimée? Pourquoi, tapageur et exalté, cet étudiant se sauvant (du moins il le croit) vers le Bonheur, loin, bien loin, de ces fantoches tragiques, et, étourdi, violent, brisant les liens de chair, d'affection de famille, d'habitude qui le nouaient socialement à eux?

En mon esprit, de cette agitation lugubre, de ces événements concentrés dans l'étroit et brumeux espace d'une seule demeure écartée, de ces plaintes, de ces imprécations, de ces mutuels anathèmes, de ces regrets noirs, de ces espoirs insensés, de ces débris, de ce désordre, surgit, en vagues et flottants linéaments d'abord, peu à peu en plus précis contours, une image de LA VIE vacillant vers la vieillesse; de l'amincissement désolé de la vie, de son successif et chagrinant dessèchement à mesure qu'elle approche du terme et qu'on sent, de plus en plus, peser sur soi le grand poids de la force tellurique, invisible, anonymement effrayante, qui lentement la déprime, l'appauvrit, la suce, la vide, jusqu'au moment où s'achève cette œuvre impitoyable par l'écrasement, l'aplatissement final dans la Mort, tombant en pierre tombale sur l'être usé et éreinté.

Oui, c'est bien le spectacle des beaux départs vitaux de la jeunesse aboutissant aux inévitables déroutes des larges espérances des débuts, aux déroutes irrémissibles auxquelles si rarement les existences échappent. — Oh! l'archipel éparpillé des privilégiés, îlots non submergés dans cette mer des Ténèbres! — En déroute, Borkman qui avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Argent, dispensateur souverain des pouvoirs. En déroute, sa femme, la vaniteuse et égoïste bourgeoise qui avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Orgueil, l'orgueil du bien-être fastueux et envié. En déroute, sa sœur, la fiancée pleurante sacrifiée par Jean-Gabriel, qu'avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Amour, vers l'absolu de l'Amour. En déroute, le voisin-poète, qui avait dirigé tout son Désir, son enfantin désir, vers la Gloire! En déroute, enfin, bientôt sans doute, le fils estudiantin plaçant tout son Désir, son jeune et brûlant désir, dans la possession d'une maîtresse, printanière, chantante, frivole, voluptueuse, qui l'enlève dans un traîneau sonnaillant de grelots d'argent aux timbres légers et aériens comme ses illusions fragiles!

Il fuit, lui, l'adolescent, loin de ces ruines, de ces ruines d'êtres et d'existences, de ces édifices crevassés et croulants où gémissent des vents funèbres, où volettent les chauves-souris des regrets et des rancunes; il fuit, il part à tire d'ailes, car il a la Jeunesse ennemie des rancœurs gémissantes. Mais il ira quand même au gouffre, il finira dans d'autres ruines, il subira les froids courants d'air d'autres lézardes, il trouvera, tôt ou tard, tournoyant autour de lui, d'autres oiseaux de mauvais augure. Il suffira pour cela que le Temps continue son écoulement inflexible, et que lui aussi, poussé comme un rébellionnaire récalcitrant, par des policiers, avance vers la vieillesse, destructive des joies parce qu'elle est destructive des forces, véhicule des impuissances parce qu'elle est déprimante des sensibilités, messagère et ménagère de malheur parce qu'elle ramène aux tragiques proportions des réalités en lesquelles évolue et se complaît l'impassible et cruelle Nature, les rêves enchanteurs des heures vitales primesautières.

De quelles touches imprévues, de quels épisodes vrais et terribles, Ibsen, en quatre actes crépusculaires, adorne cette traître tragédie coutumière en laquelle tous nous sommes (ou serons)

acteurs et victimes! Quelle version nouvelle et sinistre du phénomène qu'il avait, d'une pointe moins creusante et moins dure, buriné déjà dans le *Canard sauvage* et dans *Solness le Constructeur*, premiers états de cette poignante gravure! Combien ce déroulement des humains événements quotidiens, inévitables, doit hanter sa vieille remuante cervelle d'observateur tenace pour qu'il le prenne et le reprenne ainsi, obstiné! Vieux, lui-même aux prises avec la sombre Déesse, ressentant sa froide et étouffante étreinte, il aime, sans doute, à raconter ainsi la mortelle évolution à laquelle assiste, malgré la gloire, sa vie finissante, et à dire la faillite des activités et des efforts aux prises avec l'immense raillerie du Destin.

Et il achève le sarcasme en montrant ces êtres misérables, naufragés réduits aux dernières rations et entrevoyant le suprême coulage à fond, s'imputant, avec les véhémences d'un acharnement fiévreux, leurs réciproques disgrâces, tandis qu'au-dessus d'eux la Fatalité imperturbablement fait manœuvrer les fils insaisissables auxquels sont suspendues ces marionnettes et dirige sournoisement leur destinée sautillante. C'est un chœur furieux de reproches, un tir croisé d'imputations néfastes, avec de rares trêves de fraternité humaine remontante, clairières étroites dans cette forêt sombre où rôdent les fauves des malentendus féroces, des injustices affreuses, des égoïsmes inlassables et abominables. Et chacun d'eux croit que la tragédie se passe au dehors, qu'elle vient du dehors, alors qu'en vérité elle est tout entière dans leurs âmes, dans leurs âmes folles de biens et de joies extérieures; et aussi, et surtout, dans leurs pauvres corps vieillissants perdant goutte à goutte les sucs de la vitalité active, joyeuse, enthousiaste, toujours bandée vers les élans, les allégresses, les victoires, et qui, découragée, fanée comme les floraisons d'automne, retombe sans savoir se résigner aux inévitables épuisements, sans même les comprendre autrement qu'en méchancetés intolérables et révoltantes iniquités.

Le Drame finit dans le paysage glacé d'une neige blanche et froide comme la Vieillesse. Jean-Gabriel Borkman meurt au milieu d'un dernier jaillissement d'inutiles espérances qui semble l'étouffer comme un anévrisme. Sur son cadavre les deux sœurs ennemies, brusquement réfrénées, accomplissent la dérision d'une réconciliation passagère : la Mort seule, cette bourrelle, réalise, comme sur un échafaud d'exécution, ce transitoire et irrationnel miracle. Mais on sent que demain elles seront ressaisies par l'inévitable Discord, infatigable briseur d'Harmonie, et qu'elles recommenceront, au profit du Mystère du Monde qui a besoin de la Douleur, la bataille acharnée et stérile de volailles portées au marché dans un même panier par un paysan qui sifflote, jusqu'à ce qu'elles-mêmes, le cou tordu, rejoignent Jean-Gabriel Borkman dans le Néant.

L'OEuvre est belle, vraiment belle, en son ciel d'orage, grandiose et pathétique! Est-ce parce qu'il n'y a de vraiment beau que le Triste?

EDMOND PICARD

UNE LETTRE DE XAVIER MELLERY

Nous avons publié dans notre numéro du 9 octobre dernier une lettre signée DE TAYE dans laquelle notre correspondant rappelait la commande faite à M. Xavier Mellery d'une décoration pour le Palais de justice (salle d'audiences du tribunal de commerce) et souhaitait vivement voir réalisé cet artistique projet.

En réponse, M. Mellery nous adresse la belle lettre que voici. Elle contient la profession de foi du peintre sincère et hautement intellectuel dont s'honore l'art belge et pourrait servir de programme à une vie d'artiste.

Après avoir écrit à M. Edmond-Louis De Taye, qu'il supposait être l'auteur de la correspondance précitée, M. Mellery, dans l'ignorance où il était de la personnalité de son correspondant et ne sachant où lui expédier sa réponse, nous a prié de publier celle-ci.

CHER MONSIEUR.

J'ai lu dans l'*Art moderne* votre lettre me concernant. Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. J'ai passé quelques bons moments à vous écrire, comme on écrit à un ami, et bien que vous ne soyez pas la personne de qui je pensais qu'émanait cette lettre, je me permets de vous envoyer la mienne en vous priant de m'excuser. Je voudrais que vous fussiez, avec la personne en question, les seuls à la lire, car je n'aime pas écrire pour la galerie.

Demandez-moi surtout, n'est-ce pas, si je travaille? — Oui, je travaille dans le silence de l'atelier à conquérir mon idéal, ma principale préoccupation, jaloux d'arriver à faire un art tel que je l'aime, celui que j'entrevois dans mon imagination et dans mon cœur en épousant la nature; lutte dure ou douce, c'est la foi qui nous donne des forces. Je travaille aussi dans l'oubli : car aujourd'hui, si on ne reparaît pas aux expositions triennales ou autres, on dit de vous que vous ne faites plus rien et vous tombez dans l'oubli. Or, je crois qu'aucun artiste au monde n'a travaillé plus que moi; par contre, beaucoup peut-être ont travaillé autant, puisque déjà Euripide nous dit : « Le Père de la Gloire et de la Félicité, c'est le Travail... » Vous riez, parce que vous pensez que c'est l'idée de la Gloire et de la Félicité qui m'y poussent. — Oh non! si je travaille, c'est parce que je sais que c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur au monde; d'ailleurs, ce n'est pas un mal; le travail ennoblit l'homme, mais il est aussi peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde; et quel est le sphinx qui nous l'apprendra si nous n'écoutons pas notre voix intérieure, qui nous dira la route pour laquelle Dieu nous a créés?

L'artiste qui travaille et qui gagne ses croûtes (ce qui n'est pas toujours le cas) doit se considérer parmi les plus heureux des hommes. Si dure qu'elle puisse être, la lutte avec soi-même (celle de Jacob avec l'ange) est la vraie lutte. La lutte des expositions, à mesure que celles-ci se multiplieront, deviendra de plus en plus nuisible au développement de l'art d'une époque. Le tableau d'exposition, que l'on peut placer partout, n'est en somme que la belle image; or, le tableau ne représente qu'une seule application de l'art dans son évolution, et il y en a autant que l'imagination peut en créer au service d'une cause. Nous avons vu, à la dernière Exposition universelle, combien sont peu édifiantes pour l'art les expositions de tableaux réunies de tous les pays; le jeune artiste passe de l'Amérique à l'Angleterre pour regarder son voisin et en déduire son art. Oh! quel art hybride doit en naître! On devient adroit, mais on atrophie l'artiste. Si chaque artiste travaillait chez lui à rechercher ce qu'il a dans le ventre, si chaque pays faisait de même et si après dix ou vingt ans seulement les artistes montraient à une Exposition universelle le résultat de leurs travaux, on verrait alors des choses bien édifiantes; c'est-à-dire que chaque pays nous montrerait un art à lui, sincère, conforme à ses qualités natives, à sa race, à ses besoins, à son climat, en somme le seul art réel et utile, aussi nécessaire à chacun d'eux que le pain donné à l'affamé.

Sans personnalité, pas d'art; l'artiste qui apporte un résultat créateur, ne serait-il que petit comme une souris, est plus utile à l'édification de l'art d'une époque que celui qui développe des centaines de mètres de peinture sans but déterminé. Une force personnelle est plus utile à la collectivité que toutes les expositions collectives sont utiles à l'art.

Les forces créatrices seules sont aimées de la Muse de l'époque; ces différentes forces convergent toutes vers un but suprême. C'est cet art complexe qui saura, avec son architecture, édifier autant de beauté dans nos villes que la nature nous en montre dans le paysage. L'architecture! voilà le principal art appliqué à la rue; quand celui-ci sera trouvé, tous les autres seront trouvés avec lui. (Les écoles d'art industriel et d'art appliqué à la rue, quelle dérision!). C'est d'en haut que doivent venir les efforts, ce sont les vrais artistes qui les découvriront et tous peuvent pousser à la roue, car un sculpteur, un peintre, un musicien peuvent également mettre dans leurs œuvres cette charpente architecturale.

Une figure, un coin quelconque recèlent de l'infini; suivons-les pas à pas dans l'élaboration de notre travail d'art, nous verrons les modèles s'exprimer, grandir, s'affirmer avec éloquence sur notre toile. Rien n'est insignifiant dans la nature, et ce coin devenu si éloquent aura bien plus d'émotion que pourrait l'avoir parfois le plus beau fait héroïque de l'histoire que l'on a trop regardé pour son côté épisodique, avec une vue d'art à fleur de peau. Toutefois, si avec ce diapason on arrivait à réaliser ce sujet, on aurait atteint le mérite qui lui est dû; c'est là l'avenir de la peinture d'histoire.

N'apprenons pas à peindre en nous servant du modèle, habillé ou non, pour les figures successives de notre tableau, comme nous l'avons appris à l'Académie. Le problème d'une œuvre d'art est d'embrasser son sujet avec une unité aussi grande qu'ont la plante et l'arbre, qui, avec leurs innombrables branches et feuilles, font un tout si sublimement homogène que nous ne pourrions ni en déplacer une branche, ni même une feuille sans en altérer l'harmonie générale. Une œuvre d'art doit être créée d'une pièce, comme est la nature. La grandeur qui doit s'en dégager ne peut être obtenue que par l'homogénéité absolue de ses parties; la corrélation, la pondération entre les objets qui la composent sont tellement grandes que si nous peignons séparément une partie, nous arrachons à l'être un organe et nous le faisons mourir.

J'aime et je cherche cet art si difficile, et malgré la grande absorption de mon temps par l'étude, j'ai la conscience d'artiste tellement tranquille que si j'avais à refaire ma vie je referais ce que j'ai fait; et si la montagne ne devait accoucher que d'une souris (si c'était la souris de tantôt), je mourrais encore content, sachant que j'ai été utile.

Oui, l'art est une création, et quoique la nature, qui n'a pas changé, ait su faire naître les immortels chefs-d'œuvre du passé, elle peut encore suggérer autant d'œuvres nouvelles qu'il se présentera d'artistes pour la comprendre et l'aimer. Oui, la nature est inépuisable, elle fécondera jusqu'à la fin du monde; les arts ainsi pourront encore se varier comme le parfum des fleurs, comme le chant des oiseaux et devenir aussi nombreux que les étoiles; ils ne périront qu'avec le monde, peut-être aussi alors verrons-nous que nous nous sommes tous trompés et que ce langage n'appartenait qu'à Dieu.

Merci encore; on s'intéresse en partie à moi, on s'y intéressera davantage j'espère, mais je suis si lent à répondre à un intérêt que j'en souffre souvent moi-même. Cela se comprend; je pourrais livrer un travail et satisfaire à ses conditions et à ma tâche, mais j'ai pour l'intérêt qu'on me porte le respect que j'ai moi-même pour mon travail. Je ne veux pour les autres que ce que je veux pour moi, et cela dure plus longtemps; c'est ce qui fait les retards qui vous occupent. C'est en tous cas ainsi que doit travailler l'artiste, mais cela ne rapporte pas grand'chose; je me rattraperai bien, je l'espère, plus tard. En attendant, pardon pour ma longue lettre et merci encore pour votre intérêt.

Je vous serre la main.

X. MELLERY

STÉPHANE MALLARMÉ [1]

jugé dans l'« Humanité nouvelle ».

Il est surprenant de constater à quel point la critique littéraire est encore barbare et superficielle. On juge un homme sur quelques particularités faciles à attirer le ridicule des plaisanteries. Les chroniqueurs ont même pris pour mot d'ordre ce genre d'esprit, et tous les jours ces messieurs dévoilent aux cancaniers et aux médisants quelques travers secrets de poètes ou de réformateurs sociaux. Un grand socialiste n'est-il pas un « millionnaire »? Un grand poète n'est-il pas nécessairement, dans la vie privée, un « cuistre »?

On l'a fait pour tous les illustres de leur vivant, et même après leur mort. On devait le faire pour Stéphane Mallarmé. L'obscurité, à la fois troublante et séduisante, de son œuvre était un prétexte aisé à railleries.

Que de parfaits ignorants comme M. Henry Fouquier ou de gros patauds de la luronnerie au cabaret comme ce drôle de pistolet : Raoul Ponchon, méprisent ou blaguent Stéphane Mallarmé, c'est dans l'ordre et cela ne mériterait aucune attention.

Mais dans le dernier numéro de l'*Humanité nouvelle*, avec la signature de M. Albert Lantoine qui y a fait à plusieurs reprises de bruyantes et très discutables critiques littéraires (voir son incroyable éreintement de Léon Bloy), on a vu paraître un article sur Mallarmé.

« Nul, y dit-on, n'a fignolé des charades avec une telle sûreté d'exécution... Les puissants inventeurs qui créèrent les jeux de patience contre la coriacité du temps, le « solitaire », par exemple, qui consiste à boucher avec des pions les trous d'une planchette, en poursuivent la contrefaçon; ces gens, bénis par les serfs de bureau à l'intelligence desquels leurs produits rendent l'acuité après leur journalière absorption de nombres, envoient devant les tribunaux ceux qui s'essaient à leur rôle pacificateur.

« M. Mallarmé, lui, n'a jamais pris de brevet.

« Et non seulement M. Mallarmé ne prenait pas de brevet, mais il encourageait ses imitateurs. Il initiait à l'art logogriphique de petits jeunes gens sans position (même avec des diplômes, on arrive à vivre si difficilement aujourd'hui!). C'était menteur comme l'annonce des marchands de chromes en les quotidiens.

« Depuis quelque temps un revirement se produisait. Les rébus semblaient n'être plus faits seulement pour la joie d'une élite; des commerçants, — des officiers même! — ingurgitant au café un peu de littérature, en devinaient presque le sens.

« Par respect humain — histoire d'y mettre des formes — ils mariaient encore quelques épithètes qui s'entendaient mal, ou encourageaient l'amour hors nature de certains mots. Mais mon un, mon deux et mon entier devenaient prolixes sous la clarté des cieux, et ils en arrivaient à être démasqués par les fameux OEdipes, ceux du café du Mans!

« Cher maître! » oui! « cher maître! » Le cher maître fut plein d'amertume, mais toujours amène n'en laissa rien paraître. Cette

(1) Voir l'*Art moderne* du 18 septembre dernier.

défection le navrait, non tant à cause de l'ingratitude ou de l'erreur de ses disciples que parce que son métier allait retomber au niveau du *Journal des Voyages*. L'art de la charade allait donc mourir avec lui? Et il songeait aux arts précieux que favorisèrent des époques de soie et que les exigences de la vie moderne avaient anéantis. On ne savait plus, par exemple, culotter les pipes comme nos sages aïeux qui en faisaient des panoplies. Toutes les choses de charme s'abîmaient sous la rudesse du temps! Et M. Mallarmé se lamentait dans son cœur

« Ainsi les Esthètes, nouveaux fils de Laïus, précipitèrent dans la mort ce sphinx fin de siècle qui, aux portes de Thèbes, proposait des énigmes avec l'impassibilité de Sapeck. »

Et voilà! Le tour est joué! Stéphane Mallarmé est étiqueté, classé. Tout le monde saura qu'il n'est qu'un Sapeck, fabricant de logogriphes.

Voyons, est-ce de la critique littéraire! Qu'on n'aime pas Mallarmé, soit! Mais au moins on lui doit l'honneur d'expliquer autrement que par des saillies faciles le rôle qu'il a joué dans la Littérature. Ce rôle, quelque opinion qu'on ait sur lui, a incontestablement été considérable. Quand on fait de la critique, on la fait patiemment, consciencieusement; on s'efforce d'établir entre un homme et son temps les raisons qui ont gouverné son œuvre, dirigé ses actes, créé son prestige. Quand on fait de la critique littéraire dans une revue jeune et vivante comme l'*Humanité nouvelle*, on la fait suivant les idées modernes, on ne s'attelle ni à M. Henry Fouquier ni à M. Raoul Ponchon.

C'est sans doute par une idée de tolérance que la Rédaction de la Revue a laissé à M. Lantoine pareille liberté de parler, soit. Mais il importait qu'on dise que cette manière d'écrire n'est plus de notre temps et qu'elle jure abominablement avec l'esprit qu'on souhaite voir règner dans l'*Humanité nouvelle*, fille et continuatrice de la glorieuse *Société nouvelle* qui fut toujours d'une si noble tenue.

FRÉDÉRIC LAMOND

Inscrire au même programme de concert cinq grandes sonates de Beethoven, en commençant par la terrible sonate en *si bémol majeur* (op. 106) qui s'achève en une fugue diabolique, n'est certes pas ordinaire. Il faut, pour mener à bien pareille entreprise et retenir l'auditoire jusqu'à la fin de la soirée, un talent de premier ordre.

M. Frédéric Lamond, un pianiste écossais, ancien élève de Bulow et de Liszt, qui se faisait entendre à Bruxelles pour la première fois, a aisément triomphé des difficultés de l'aventure. On ne peut que louer la technique de ce remarquable artiste, sa netteté de rythme, la sonorité de son jeu et, ce qui vaut mieux encore, sa compréhension artistique. M. Lamond interprète Beethoven dans un style sobre, exempt de toute mièvrerie comme de tout tape-à-l'œil. Sa puissance expressive évoque de grands, de très grands souvenirs. C'est, sans conteste, l'un des maîtres actuels du clavier, et plus qu'un virtuose: un musicien et, depuis Rubinstein, le plus puissant remueur d'émotions esthétiques que nous ait présenté la race innombrable des grands pianistes.

NOTES THÉATRALES

Fidèle à son programme artistique, le NOUVEAU-THÉATRE vient de reprendre l'*Ecole des veufs* de Georges Ancey. Il donne en même temps *Mariage d'argent*, étude de paysans en un acte de M. E. Bourgeois, et l'*Ecole des flirts*, pièce en trois parties de M. Michel Provins.

L'étude de G. Ancey est suffisamment connue pour que nous nous bornions à parler de son interprétation. La longueur et le nombre des entr'actes de la représentation ont peut-être diminué l'impression que la pièce devait produire. Quoi qu'il en soit, l'*Ecole des veufs*, interprétée par la troupe de M. Mouru de Lacotte, ne nous a pas donné l'émotion intime que nous avons ressentie lorsque Antoine et sa compagnie l'ont jouée au théâtre du Parc.

Il nous semblait que pour certains rôles, notamment celui de Mirelet, l'étude des nuances, dans laquelle excellait précisément Antoine, n'a pas été assez complète et que l'interprétation aurait peut-être été meilleure si les acteurs ne s'étaients cru obligés de souligner certains traits et certaines situations d'une façon trop accusée..

La force empoignante de cette étude ne réside pas dans les mots quelquefois brutaux qui s'y rencontrent, mais surtout dans les gradations bien observées et dans la logique implacable du drame. Accentuer les mots à la scène pour en augmenter l'effet produit précisément le résultat opposé; l'oreille seule est frappée, l'esprit n'est pas atteint.

Quant à *Mariage d'argent*, c'est une étude très simple mettant en scène un paysan avare, le père Baudruc, un fils noceur et une servante de ferme qui trouve moyen d'augmenter ses gages en louant à son maître un bout de pré ou de bois. Le père Baudruc, dont le rôle est très bien tenu par M. Tressy, veut épouser la servante pour n'avoir plus de gages ni de fermage à payer. Pour éviter que son fils dépense les écus paternels, il renonce à ses propres projets matrimoniaux et marie Pierre à sa servante.

L'*Ecole des flirts*, parfaitement interprétée, est un dialogue en trois parties ou plutôt se compose de trois dialogues étudiant successivement les espèces de flirts : flirt blanc, flirt omnibus, flirt fin de race; c'est une étude écrite d'une plume légère et finement acérée mettant à nu le vide des sensations et des impressions d'une société dont les demi-vierges, l'adultère et l'argent sont les principales préoccupations.

***

Vraiment, LA NOUVELLE DIRECTION DU THÉATRE DU PARC comprend étrangement le mouvement d'opinion qui, l'an dernier, l'a puissamment aidée à obtenir sa situation et fut la cause déterminante de sa réussite. Sans nous occuper (sauf à y revenir) de la façon, vraiment décourageante, dont elle forme ses programmes en lesquels abondent les vieilleries et les niaiseries, après Sarcey, elle va servir au public bruxellois Laroumet, en attendant Séverine. Est-ce que vraiment il est opportun, pour nous expliquer Molière, défient ces appels à l'étranger? N'avons-nous pas chez nous tout ce qu'il faut pour que cette besogne soit accomplie par quelques-uns des nôtres avec autant d'intelligence et de science, si l'on peut parler ainsi après la grotesque et lamentable conférence de notre « Oncle » sur l'*Avare*. Que MM. Garraud et Maubel y prennent garde. On les critique beaucoup, car on attendait mieux et autre chose de ceux qui s'étaient posés en novateurs et en défenseurs de l'Art belge Il est à désirer qu'ils ne nous fassent pas regretter la direction Alhaiza, ou tout au moins qu'ils ne nous fassent pas chanter ce refrain :

C'était pas la peine, assurément,
De changer de Gouvernement!

Les séances de lectures ont été, jusqu'ici, le seul intérêt littéraire de la campagne qui s'est ouverte il y a deux mois. La deuxième séance, donnée lundi dernier, avait attiré, comme la première, une foule élégante. Les petites places paraissent bouder à ces matinées d'initiation, et c'est fâcheux. En revanche, les loges, les baignoires et les fauteuils d'orchestre ont leur clientèle empressée et attentive, très intéressée par les morceaux de littérature qu'on lui sert et par les notices biographiques dont la lecture précède celle des œuvres elles-mêmes.

Le succès a été, cette fois, pour un conte de Zola, du Zola élégiaque et gracieux, lu par Mme Brindeau, et qui clôturait la matinée. Mlles Derboven et Fège, MM. Paulet, Monrose et Le Noël ont, tour à tour, lu des pièces diverses d'auteurs belges et français, parmi lesquelles l'*Apparition* de Stéphane Mallarmé, trois *Études rythmiques* d'André Van Hasselt et quelques très jolis poèmes de Max Elskamp.

La prochaine séance aura lieu le 21.

Petite chronique

L'ouverture de l'Exposition annuelle organisée par la Société royale belge des aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

La Société symphonique des concerts Ysaye donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sa deuxième matinée sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de Mme Félix Mottl, de MM. Eugène Ysaye et Léon Van Hout. Au programme : Ouverture d'*Obéron*; Air d'Agathe, de *Freyschütz* (Weber); Concertante en *mi bémol majeur* pour violon et alto, avec accompagnement d'orchestre (Mozart); Deuxième chant de *Suleika* et *Delphine* (Schubert); *Harold en Italie* symphonie en quatre parties avec un alto solo (Berlioz).

On faisait, dimanche dernier, simultanément de la musique au Conservatoire, où le ministre des Beaux-Arts présidait à la distribution solennelle des prix, et au Palais des Académies, où le palmarès sévissait avec une égale intensité, précédant l'exécution de la cantate qui valut à M. F. Rasse le premier second prix (vrai, ça s'appelle comme cela!) du concours de Rome. Sollicité également par ces deux auditions, toutes deux intéressantes, et dans l'impossibilité de nous décider pour l'une ou pour l'autre d'entre elles, nous prîmes le parti... d'aller faire une promenade en forêt. Mais des renseignements pris à des sources autorisées nous permettent d'affirmer que l'œuvre de M. Rasse, écrite, on le sait, sur un poème de M. Paul Gilson intitulé *Comala*, fut bien exécutée et rencontra un accueil chaleureux; que, d'autre part, la petite fête traditionnelle de la rue de la Régence (symphoniettes de Haydn et de Gluck, audition des sujets primés, fête de famille à la sortie) remplit, comme d'habitude, les cœurs d'une douce et sereine joie. Nul incident à noter, si ce n'est la substitution de M. De Mot au vénérable M. Fétis, empêché par une indisposition — que nous souhaitons passagère — de prononcer l'allocution d'usage.

La matinée musicale mensuelle donnée dimanche dernier à la Maison d'Art par M. J. Wieniawski a offert, comme de coutume, un vif intérêt artistique. Au programme, des œuvres de Moschelès, Reinecke, Haendel, Moniuszko, Mendelssohn et Beethoven, interprétées par MM. Wieniawski et Van Dooren, pianistes, P.-A. Van Winckel, violoncelliste, et Mlle J. de Machwitz, cantatrice.

Le deuxième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Arthur Nikisch, chef d'orchestre des concerts du *Gewandhaus* de Leipzig. Programme : Ouverture de *Freyschütz*; Cinquième symphonie (en *ut mineur*) de Beethoven; *Les Préludes*, poème symphonique de F. Liszt; Prélude de *Lohengrin*; Ouverture de *Tannhäuser*.

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Deux examens publics pour le diplôme de virtuosité (violon et piano) auront lieu mercredi prochain, à 10 heures du matin, au Conservatoire de Bruxelles. Les récipiendaires sont : M. Moins, élève de M. Colyns, et M. Bosquet, élève de M. De Greef.

Vendredi prochain, à 8 heures du soir, sera exécutée, au Cercle artistique, la *Légende humaine*, cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'Auguste Dupont, avec, pour le poème, la collaboration de Charles Dumercy, ombres et dessins de V. Crabbe et C. Michel. Interprétation : Mmes A. Kernitz, de l'Opéra d'Anvers; Soetens-Flament et J. Flament; MM. M. Chomé, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, H. Janssens, J. Janssens et Th. De Keersmaecker; chœur sous la direction de M. L. Soubre.

Nous avons donné l'argument de la *Légende humaine* dans notre numéro du 6 février dernier.

Deux intéressantes soirées sont promises pour ce mois-ci au public bruxellois. M. de Solenière, critique d'art, dont les cours d'Esthétique musicale, fondés en 1896, ont obtenu à Paris un vif succès, donnera deux conférences-auditions à la Maison d'Art, le samedi 26 et le mardi 29 novembre. Sous ce titre général : *Etudes d'expression musicale*, M. de Solenière traitera le 26 : *De la pensée allemande dans l'expression musicale*, et parlera, le 29, sur : *La Musique et l'esprit français*.

Une pianiste que le public parisien tient en haute estime, Mme Saillard-Dietz, viendra apporter à ces deux soirées le concours de son talent, dont la réputation l'a précédée à Bruxelles. Par son interprétation d'un programme choisi d'œuvres classiques et modernes, que Mme Saillard-Dietz exécutera à l'appui des sujets traités, l'éminente artiste obtiendra certainement tous les suffrages du public d'amateurs éclairés auxquels il est fait appel.

On se souvient de l'intéressante suite de dessins dans lesquels Léon Frédéric avait, sous les titres *Le Blé* et *Le Lin*, synthétisé la vie des ouvriers agricoles. Cette œuvre remarquable, qui comprend vingt-trois compositions, vient d'être acquise par la princesse Ténicheff, de Saint-Pétersbourg.

Si nos peintres et nos sculpteurs sont prisés à l'étranger, nos musiciens ne le sont pas moins. M. Joseph Mertens, qui fut pendant plusieurs années directeur et chef d'orchestre de l'Opéra français de La Haye, puis directeur artistique du Grand-Théâtre de Lyon, vient d'être invité, à de très brillantes conditions, à diriger à Barcelone les représentations de *Tannhäuser* et de la *Walkyrie* que prépare le théâtre du Liceo. Le séjour de notre compatriote en Catalogne, qui prendra cours vers le 20 décembre, sera d'environ six semaines.

Tenant compte de l'observation que nous avons présentée dimanche dernier au sujet de l'omission qui avait été faite, au quatrième tableau de l'*Or du Rhin*, de l'épisode de l'Epée, la direction de la Monnaie a, dès le lendemain, rétabli le jeu de scène oublié. Il prend, sous le geste ample de M. Seguin, une importance capitale. De même qu'aux deux premières représentations il n'y avait pas une place dans la salle qui ne fût louée pour la troisième et la quatrième. Ce qui n'empêchera pas les gens bien informés de déclarer que Wagner « ne fait pas d'argent ».

Parmi les plus intéressantes installations modernes de magasins, il convient de citer celle que vient d'achever, rue des Fripiers, pour un orfèvre, M. G. Charle Albert. La vitrine extérieure, le mobilier et le revêtement mural, exécutés en acajou poli dans lequel s'enchâssent des émaux de M. Herremans, sont d'un dessin élégant et harmonieux. L'architecte a très habilement tiré parti du local, dont il a masqué l'exiguïté par un jeu de glaces qui en multiplie les dimensions.

On nous annonce de Paris la constitution d'une *Société des amis de la médaille moderne*. Cette Société se propose d'éditer des médailles exclusivement réservées aux membres adhérents. Le prix de la cotisation annuelle est de 100 francs. Les adhésions peuvent être envoyées au fondateur de la Société, M. Roger Marx, inspecteur général des Musées, 105, rue de la Pompe, à Paris.

A lire dans la *Revue blanche*, numéro du 15 septembre, page 92, un remarquable article de Jules de Gaultier sur la philosophie de Tolstoï. Cette étude est surtout curieuse au moment où vient de paraître le beau livre de Maeterlinck sur *la Sagesse et la Destinée*. Alors que ce dernier attribue à la Volonté humaine une si large part dans les événements, les œuvres de Tolstoï montrent les multiples raisons de croire qu'elle est en réalité très mince, si pas inexistante. M. A. Gaultier les résume à ce point de vue Les penseurs que préoccupe ce dominant problème y trouveront les considérations les plus ingénieuses et les plus saisissantes.

M. Massart, le ténor belge célèbre, vient d'être nommé directeur du Kursaal d'Ostende en remplacement de M. Brunfaut, décédé. C'est là un choix qui sera accueilli de toutes parts avec sympathie.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE ·
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie
BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 47. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 20 Novembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

Peintres allemands d'aujourd'hui. *Franz Stuck.* — Le Soleil des Morts, par Camille Mauclair. — Conférence sur Richard Wagner au Cercle Artistique. — Vœux et Grognements. — Concerts Ysaye (Deuxième matinée). — Notes théâtrales Théâtre de la Monnaie : Reprise de *Milenka*. Théâtre Molière : *L'Aînée*. Théâtre du Parc : *Le Nouveau Jeu*. — Memento des expositions. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Peintres allemands d'aujourd'hui.

FRANZ STUCK

L'indépendance du style et la puissance imaginative d'un tempérament ardent, servies par de sérieuses qualités techniques, ont valu à Franz Stuck, l'un des plus jeunes parmi les maîtres allemands contemporains, une fortune artistique rapide. En lui s'allient deux tendances qui, à première vue, semblent devoir s'exclure : une sensualité vorace, une façon brutale de saisir la nature, de l'empoigner violemment et crûment en pleine chair, et, d'autre part, un sentiment presque antique de la charpente, de l'architecture des choses, une force et une concision latines de la phrase, qu'il a brève, ramassée, d'une clarté parfaite.

Franz Stuck possède la grande ligne harmonieuse et simple, ce qui fait de lui un décorateur de premier ordre à côté d'un symboliste sinon toujours profond, du moins robuste et violemment impressif. Le rythme, la pondération, la sobriété presque géométrique du contour endiguent ce que son sensualisme a de trop envahissant, lui donnent une supériorité virile, froide, victorieuse, un je ne sais quoi de dominateur qui l'empêche de tomber dans la veulerie, d'une part, et dans la grivoiserie de l'autre. Son œuvre est assez nettement divisé en trois ou quatre séries, de genres plutôt que d'époques, bien que celles-ci se manifestent dans la préférence qu'il accorda successivement aux diverses expressions de sa pensée. Il est paysagiste, décorateur, peintre de portraits et symboliste. Ses paysages sont animés de personnages, à la manière de Böcklin (1), mais dans un tout autre esprit. Chez Stuck les personnages ont un rôle prépondérant, sans que pour cela le paysage, qui reste toujours élément intégrant de l'impression, en soit réduit à n'être qu'un décor.

Ce qui différencie surtout les deux peintres, c'est le tempérament et la conception. Franz Stuck n'a pas le lyrisme tendre et poétique de Böcklin ni sa triomphante naïveté. Il est beaucoup plus moderne et plus conscient. C'est surtout comme paysagiste qu'il trahit sa sensualité savoureuse, sans trace de sentimentalité, cynique dans sa parfaite bonne humeur. Son faire est flottant,

(1) Voir sur cet artiste l'*Art moderne* 1897, p. 392, et 1898, p. 182.

pâteux, vaporeux, aussi peu linéaire que possible, d'une étonnante plasticité. Le coloris est chaud, éclatant, divers, parfois d'une bizarrerie voulue, d'un je-m'en-fichisme par trop outrancier. La gamme générale en est claire, bien que certaines exceptions, — le paysage étoffé de deux chevaux qui fut exposé à Bruxelles au dernier Salon de la Société des Beaux-Arts, par exemple, — décèlent l'angoisse nocturne de telles des dernières créations du maître.

La peinture décorative de Franz Stuck dévoile, au même titre que ses bas-reliefs, la face opposée de sa personnalité artistique : le style. L'artiste qui, dans ses paysages, rend si complètement, si uniquement la corporalité des choses, la molle plénitude de leurs reliefs, toute la tangibilité que saisit l'œil, donne ici leur quintessence linéaire, leur abstraction structurale et comme le sens idéal de leur mouvement avec une concision tyrannique, une simplicité et une clarté telles qu'elles s'incrustent immédiatement dans le regard. La *Pallas* exposée cette année à Munich, probablement le type de celle qui sert d'affiche à la *Sécession* et qui est rapidement devenue classique, en est un exemple frappant.

Quelque contradictoires qu'apparaissent ces deux catégories d'œuvres par la faculté dominante que révèle chacune d'elles, un caractère commun les unit : c'est la poigne. Cette qualité de muscle et de coup d'œil est aussi le trait le plus saillant des portraits et des grandes compositions religieuses et symboliques du peintre. Ici il s'est synthétisé, la dualité de son talent se fondant dans l'unité d'une même œuvre.

A cette apogée de son épanouissement l'attendait l'écueil suprême qu'il parvient rarement à éviter tout à fait : le danger du pathétique théâtral et de la phrase creuse. Il n'est grand dans les grands sujets que lorsque ses instincts sont fortement en jeu : dans le rendu des sentiments uniques, violents, primitifs, comme l'amour et la cruauté, qui ont inspiré ses deux chefs-d'œuvre : *la Sphinge* et *la Guerre*. Là où l'action est plus complexe, où elle se meut dans des régions plus voisines de l'intellect, Stuck échoue presque régulièrement. Il se laisse entraîner par l'étonnante facilité qu'il a de caractériser en trois mots sonores, mais au moyen d'attributs fatalement extérieurs, par son talent décoratif, en d'autres termes, et, son animalité puissante ne venant pas faire contre-poids, il tombe trop souvent dans le geste théâtral et la clameur vide, caricature du terrible et du sublime. La plupart de ses tableaux religieux ou bibliques n'échappent pas à ce reproche. Il faut faire exception, toutefois, pour son *Crucifiement*, sauvé, au moins en partie, par la grandeur expressive de la ligne verticale, figée, brisée en haut, dans laquelle la terreur de l'irréparable catastrophe s'exprime mieux encore que par l'uniformité hagarde de tous les regards braqués sur la croix. Le larron de droite, contracté par une agonie atroce, et les têtes vociférantes de la foule sont, avec l'ordonnance des masses que Stuck entend mieux que le plus habile régisseur, ce qu'il y a de meilleur dans cette vaste toile.

Dans les portraits de Stuck domine, tantôt l'une, tantôt l'autre de ses deux tendances essentielles, probablement selon les ressources qu'offrait le modèle. Le plus caractérisque est le sien propre : l'homme y est raconté exactement tel que l'a fait présumer l'artiste, une physionomie charnue, ardente, durement charpentée. Pour la plupart de ses figures d'hommes, Stuck s'est servi de modifications dérivées de son propre type.

Le coloris des œuvres récentes est sombre, avec de violents contrastes lumineux. L'artiste procède par grandes masses uniformes, étendues avec une ténuité telle qu'on distingue parfaitement la trame de la toile. L'éclat des parties foncées surtout est remarquable.

Franz Stuck est né en 1863; il avait produit deux chefs-d'œuvre avant sa trente-deuxième année. Nous sommes en droit d'en attendre d'autres de lui. Souhaitons que l'évolution future de son talent l'amène à approfondir et à affiner, à creuser et à aiguiser ce que jusqu'ici il n'a pu dire qu'avec force.

LOUP

LE SOLEIL DES MORTS

par CAMILLE MAUCLAIR (1)

C'est plus qu'une œuvre d'art, ce livre, c'est une âme qui se donne, pauvre, triste, comme elle est, se confessant, chantant et son impuissance et l'impuissance de toute une classe d'hommes, de toute une génération peut-être. L'auteur croit même dire la décadence de toute une race et il l'auréole volontiers d'un incendie révolutionnaire en lequel se clôt le livre. Violence, éruption volcanique de tout le mal qu'ils sentent, rêve nécessaire de tous les souffrants, alcoolisme mental du monde des faibles.

Cette œuvre est donc un acte humain avant d'être une œuvre d'art, et je voudrais de toutes mes forces glorifier le faible qui a voulu cet acte, s'égalant ainsi, dans sa faiblesse même, aux plus forts.

Mauclair conte la vie d'un jeune écrivain, poète-penseur d'aujourd'hui « aux nerfs trop fins, à l'âme trop remplie de raisons contraires pour retrouver l'instinct qui crée les actes ». Le jeune homme aime une femme douée d'une extraordinaire intensité vitale. Cette femme, d'ailleurs, vit de sa propre force, à elle; elle en communique à ceux qu'elle aime. Mais plus loin, au delà d'elle-même, elle ne peut les porter. Aucune foi extérieure à elle-même ne l'anime. Et de la force d'un être seul, ne croyant qu'en lui-même, un seul autre être, à peine, peut vivre.

André de Neuze, le jeune écrivain, n'est pas longtemps aimé par elle. « Du sang, du sang, lui crie-t-elle un jour, voilà ce qui s'en va de vous tous, à force de raffiner sur des délicatesses, d'avoir peur du banal, de la phrase courante, de l'action grosse mais nette. Et vous ne réagissez pas... Et vous n'avez pas même de foi! Où allez-vous avec vos refus de la vie? A la décomposition. Ah!

(1) Paris, Ollendorf.

quand je vous vois là piétinant, tergiversant, je me dis que, malgré tout, vous avez tort et que les imbéciles ont une espèce de raison obscure; qu'il y aurait à faire des choses inouïes, et que vous ne les faites pas, vous intelligents, jeunes, informés, et cela me crispe de colère et de honte pour vous! De la sensibilité. Mais vous en mourez, d'être trop sensibles... Ah! vos rêves précautionneux, vos soucis d'art, à la fin, quelle geôle, comme j'en ai assez, comme cela sent la maladie, la veilleuse, la phtisie traînant dans les feuilles mortes... »

Elle restait bien la femme saine, entière, passionnée et voyante, mais momentanément dépourvue de l'esprit de maternité, compagne des forts, sorte de valkyrie méridionale dont la robuste vie intérieure devait écraser un être fait d'hésitante et charmeuse débilité, fruit d'une jeunesse trop tôt mûrie et de la culture trop précoce d'un admirable cerveau.

André de Neuze se réfugie chez un ami qu'il considère comme le plus grand poète du temps. Et l'auteur trace le portrait, reconnaissable, fouillé, vécu — un portrait de Van Dyck — d'un poète qui vient de mourir. Comme œuvre d'art, le livre vaudrait rien que par cette seule étude. Mais je vous ai déjà dit que j'estime peu l'art conscient et que l'auteur — ce pourquoi je l'aime — ne m'a pas l'air d'y penser plus que ne le faisaient les bâtisseurs anonymes des églises gothiques. Or, ce portrait est trop beau pour qu'on ne sache pas infiniment plus de gré à l'auteur de l'avoir compris que de l'avoir peint. C'est celui d'un amoureux de l'art absolu, de la beauté pour elle-même, de la forme parfaite, presque en dehors de la vie.

A ce grand prophète inconscient de l'art pour l'art, à ce monacal et héroïque bénédictin du verbe, le jeune homme, malgré lui, est obligé de dire qu'il ne croit plus. Il faut qu'il s'en aille en pleine vie « tuer la vanité, tuer l'esprit de jouissance, tuer l'*aristocratisme épuisant de ses pensées,* sortir de la serre chaude ».

Et il en sort, à son cœur défendant, car il ne fut pas créé pour l'action. Les doctrines humanitaires et révolutionnaires s'emparent de lui, pour lui valoir, à lui et à ses amis, cette rude apostrophe d'un anarchiste militant :

« Vous n'êtes pas plus faits pour l'action réelle que pour le livre réel. Votre éducation vous a éreintés; vous venez parmi nous pour chercher des toniques moraux pour votre petite santé; mais c'est encore le culte du moi et le snobisme supérieur qui vous mènent;... même sans le vouloir, après avoir renié votre passé, vous continuez à prendre des notes pour vos romans en nous regardant. Observez et taisez-vous. Regardez se lever l'aube, mais comme des noceurs, qui ont passé la nuit à dire des bêtises, regardent, au sortir des restaurants et des lupanars, les travailleurs au teint frais qui vont à l'ouvrage en sifflant, l'outil à l'épaule. C'est votre rôle, nous n'avons pas besoin de plus... un rôle plus direct ne nous siérait pas. »

Ainsi « se confesse un enfant du siècle », très personnellement, sans réticence et sans vanité, faisant acte grave et sincère. L'aveu est beau, franc, humble, et celui qui l'a fait nous apporte un acte de vie profonde plus grand que toutes les réflexions harmonieuses qu'il aurait pu aligner sur ces choses.

On pourrait dire, encore pour ceux que la virtuosité tourmente et qui ne savent pas encore que Mauclair est un admirable « ouvrier de fin » en art littéraire, que la forme toujours élégante et nette de sa pensée s'est faite plus mordante, et que quelques-unes des silhouettes de son livre sont d'une vérité âprement dessinée.

M. MALI

CONFÉRENCE SUR RICHARD WAGNER

AU CERCLE ARTISTIQUE

Nul mieux que notre confrère et ami Maurice Kufferath, dont les ouvrages sur Wagner, d'une documentation si précise, ont une renommée universelle, ne pouvait condenser dans les étroites limites d'une conférence les vérités essentielles à dire sur l'art du grand réformateur de l'art lyrique. Le nom de Richard Wagner vient si naturellement à l'esprit, quand on évoque la personnalité littéraire de M. Kufferath, qu'on ne conçoit pas que celui-ci puisse, dans un entretien public, parler d'autre chose que de la musique du maître, ni que personne en parle avec plus d'autorité et de compétence que lui. M. Kufferath, ainsi qu'il le confessait au début de sa causerie, a l'obsession de Wagner, et quoi qu'il fasse pour s'en débarrasser, il est obligé de la subir. En vain proposa-t-il au *Cercle artistique,* quand on lui demanda de consacrer une soirée à ses membres, d'autres sujets d'entretien. « Parlez-nous de Wagner, » lui fut-il impitoyablement répondu. Et M. Kufferath parla de Wagner, une fois de plus! Tâche ingrate, malgré le plaisir qu'éprouve tout homme familiarisé avec les œuvres admirables du maître à faire partager à d'autres les jouissances qu'elles lui ont fait éprouver.

Quelle région choisir en cet immense territoire sur lequel règne le génie du puissant créateur? Lequel de ses multiples aspects décrire? Quelle face de sa personnalité complexe mettre en relief? Tenter de résumer en une heure une étude dont des centaines de volumes n'ont pas épuisé l'intérêt, il n'y fallait pas songer. Supposant — et avec quelque raison — son auditoire initié à la biographie de Wagner, M. Kufferath a négligé celle-ci. Il a, de même, volontairement omis le poète, le dramaturge, le philosophe, l'esthéticien, pour se cantonner dans un domaine qui, à lui seul, pouvait prêter à de longs développements mais que la sagacité du conférencier a su adroitement borner. Il a traité de *la musicalité* des drames wagnériens, et péremptoirement établi que les prétendues innovations de Wagner — et combien lui furent-elles reprochées! — ne sont autres que l'application, sous des formes renouvelées, des principes les plus classiques de l'architecture musicale. L'art de Wagner, qui paraît une éclosion spontanée, est la fructification des idées qui, depuis deux siècles, tourmentaient et préoccupaient les musiciens avides de formuler musicalement l'expression dramatique de leur pensée. Les deux facteurs principaux de la transformation accomplie par l'auteur de la Tétralogie sont le développement judicieux et raisonné du *leitmotif*, qui n'est autre que le thème de fugue employé par tous les symphonistes mais rendu plus expressif et plus pittoresque (la musique de Wagner est une symphonie dramatique, ou plutôt dramatisée, a dit avec raison l'orateur), et la substitution du style populaire, de la forme libre du *lied* aux traditions de la cantilène qui enserrent l'opéra dans les liens d'une convention rigoureuse.

M. Kufferath a, en d'attachants aperçus, nettement défini ces deux réformes, rectifiant les idées erronées qu'elles ont fait naître, — telle celle qui consiste à considérer le *leitmotif* comme un « blason musical » au lieu d'y voir la source même du développement symphonique.

Sa démonstration, accueillie par d'unanimes applaudissements, a été complétée par quelques exemples caractéristiques donnés,

au piano, avec le profond sentiment musical, le rythme et la technique qu'il possède à un degré rarement atteint, par l'illustre capellmeister Félix Mottl, virtuose du clavier comme il l'est du bâton directorial. Le prélude de *Tristan et Iseult*, l'interlude symphonique de la *Walküre* qui commente le regret de Brunnhilde forcée d'abandonner Siegmund à la vengeance du féroce Hunding, le *Lied du Printemps*, les *Adieux de Wotan et la Conjuration du feu* ont, sous les doigts de l'artiste, successivement fasciné l'auditoire, qui retrouva sous le martèlement du doigté, dans les timbres suscités, les impressions tour à tour idylliques, puissantes et tragiques de l'orchestre.

O. M.

VŒUX ET GROGNEMENTS

On nous adresse, sous ce titre, la correspondance suivante :

A son tour, la Ville de Bruxelles entreprend donc une décoration : celle des squares du quartier Nord-Est. Elle vient d'acquérir au sculpteur Lambeaux une *Folle Chanson* et elle annonce qu'elle s'adressera successivement à chacun de nos maîtres. Voilà qui est bien ! Les erreurs commises au Jardin botanique ont, paraît-il, instruit les autorités.

La Ville, d'abord, n'ouvrira ses jardins qu'aux grands artistes : elle débute par Lambeaux. Elle s'est gardée d'arrêter un plan d'ensemble qui paralyse l'imagination des sculpteurs chargés de l'exécution des maquettes; elle n'impose pas à ceux-ci de sujet déterminé. Elle s'interdit toute pression sur leur travail. De plus, pour comble d'heureuse prudence, elle n'acquiert que des œuvres achevées ou, au moins, assez poussées pour qu'on puisse pressentir leur beauté.

Cette décoration-ci est excellemment menée. Qu'on veuille bien, suivant le désir de l'*Art moderne*, tailler dans le marbre les œuvres qui s'y prêtent, telles que la *Folle Chanson* précisément, et l'œuvre de la décoration du quartier Nord-Est sera irréprochable !

Il importe à présent de ne pas gâter par les acquisitions futures une entreprise si bien entraînée. Déjà l'on a été quelque peu pressé en admettant d'un coup trois œuvres de M. de Lalaing. Peut-être le méritent-elles, mais je pense qu'on ne devrait appeler les artistes de second rang qu'après que les dieux sont entrés.

Ainsi Meunier, sans nul doute, doit être présent dans cette assemblée de chefs-d'œuvre de l'Ecole belge; il faut qu'il le soit par une œuvre capitale. La plus belle que la Ville eût pu acquérir était le *Débardeur*. Anvers l'obtient. Inutile donc d'en parler encore. Nous possédons de Meunier le *Moissonneur* et le *Semeur* (Jardin botanique); le *Faucheur* (parc du Cinquantenaire); le *Puddleur* et le *Grisou* (Musée royal). Outre ces statues, les œuvres capitales de Meunier sont : le *Marteleur*, le *Buste de débardeur*, la *Pieta*, l'*Ecce homo* et le *Cheval de mine*.

La place de l'*Ecce homo* et de la *Pieta* est à Sainte-Gudule, où ils devraient déjà se trouver. Du *Buste de débardeur* et du *Marteleur*, le Musée d'Ixelles recèle les plâtres. En élever les bronzes au quartier Nord-Est serait donc une redite, et n'enrichirait aucunement notre collection de sculptures de Meunier. Mieux vaut acquérir le *Cheval de mine*, un chef-d'œuvre émouvant, une évocation poignante des misères de la fosse : toute une face du génie du maître.

Le *Cheval de mine* n'est pas grand; peut-être ne couvrira-t-il pas exactement un socle du square Ambiorix comme le fait, à ce que prétend le rapporteur du Conseil communal, la *Folle Chanson* de Lambeaux; mais je pense que cela n'est pas indispensable. Si aucun piédestal ne convient au *Cheval*, on lui en élèvera un. C'est un chef-d'œuvre, voilà l'essentiel. Car, il faut tenir la main à ce que la réunion d'œuvres du quartier Nord-Est, si bien commencée, ne soit pas diminuée par les acquisitions futures; il importe aussi que notre collection de Meunier, déjà si belle, soit complétée.

Bruxelles est la métropole actuelle des Beaux-Arts en Belgique; il faut que l'étranger s'en aperçoive et que nos grands artistes y laissent des traces.

JOSEPH LECOMTE

J'apprends à l'instant que M. Buls s'est rendu chez Meunier pour s'entendre avec lui au sujet de l'acquisition d'une de ses œuvres. Puisse-t-il encore obtenir le *Cheval de mine* et, s'il ne le peut, espérons qu'il choisira un ouvrier : Puddleur, Débardeur ou Mineur, peu importe, mais un ouvrier. Millet a fait le paysan. De Meunier, il faut des ouvriers. Aussi, si décoratif que soit le *Semeur*, si grandiose que soit le *Moissonneur* du Jardin botanique, ces acquisitions sont fâcheuses. Le Musée d'Anvers ne possède de Meunier qu'un *Débardeur;* mais cette statue est si caractéristique, si définitive, qu'Anvers est plus riche que nous.

CONCERTS YSAYE

Deuxième matinée.

Le grand succès du très beau concert donné dimanche dernier, sous la direction de Félix Mottl, par la Société symphonique des concerts Ysaye, fut, sans conteste, pour la merveilleuse interprétation que donna le maître violoniste, secondé par le superbe alto de Léon Van Hout, — un maître aussi, — du *Concertante en mi bémol majeur* de Mozart. Ah! l'émouvante, la parfaite, la miraculeuse exécution! Les deux solistes, unis dans la plus intime et la plus complète communauté de sentiment et d'expression, jouant avec un style identique servi par la même technique, ont provoqué dans le cœur des auditeurs des impressions pathétiques dont cinq ou six rappels enthousiastes ont souligné l'intensité. Rien ne peut exprimer le charme de ce dialogue entre deux voix de timbres différents, si bien mariées l'une à l'autre que les nuances les plus subtiles indiquées par l'une d'elles passaient aussitôt dans la réplique de son partenaire. La grâce de Mozart se hausse, dans le deuxième mouvement de ce lumineux triptyque musical, aux inspirations les plus élevées. Oui, l'âme de Bach plane sur l'*andante*, annonciateur des sévères beautés de Beethoven. Ce *Concertante* fut-il jamais joué à Bruxelles? Nous l'ignorons, mais il est heureux qu'Ysaye l'ait ressuscité, et certes il ne pouvait être mieux présenté que par lui.

La voix expressive de Mme Mottl et le charme qu'elle donne à toutes ses interprétations ont confirmé et augmenté les sympathies que l'artiste a conquises à Bruxelles. L'air d'Agathe, de *Freischütz*, et deux *lieder* de Schubert, instrumentés par M. Mottl, lui ont valu un succès considérable.

Commencé par la romantique ouverture d'*Obéron* dans laquelle l'orchestre a mis toute sa flamme, le concert s'est clôturé par la symphonie, un peu démodée, d'*Harold en Italie*, qui a mis en relief, une fois de plus, le talent sérieux, sobre et sincère de Léon Van Hout. Si les thèmes de Berlioz ont gardé leur beauté et leur noblesse, les développements un peu longs et parfois

écousus qu'il leur a donnés ne sont plus faits pour intéresser aujourd'hui. On sent le défaut de méthode dans le procédé de composition d'un maître chez qui l'instinct primait le métier. Et la naïveté de l'orgie abruzzienne du quatrième tableau, la monotonie du cortège des pèlerins, au deuxième, bien que celle-ci fût en partie sauvée par l'attrait que M. Van Hout a su donner à son récit, ont eu peine à trouver grâce auprès d'un public devenu, il est vrai, exceptionnellement difficile.

Le prochain concert, fixé au 11 décembre, réunira les noms de deux pianistes hautement appréciés : MM. R. Pugno et A. De Greef, dont l'artistique émulation promet de donner au double concerto de J.-S. Bach et au double concerto de Mozart un relief inusité. On y entendra, en outre, deux œuvres inédites : l'ouverture de *Sancho*, par J. Dalcroze, et la *Suite wallonne* de Théo Ysaye.

NOTES THÉATRALES

Théatre de la Monnaie. **Reprise de « Milenka ».**

Milenka, le ballet-pantomime haut en couleurs, débordant de vie et d'allégresse dû à la collaboration de Paul Berlier et Jan Blockx, le maître anversois, a retrouvé à la Monnaie le succès qui l'accueillit il y a dix ans. Dix ans, déjà! Elle nous paraît datée d'hier, cette première à sensation qui mit en vive lumière le talent de symphoniste d'un compositeur plein de santé, de belle humeur, de verve ironique, habile à transcrire dans la langue des sons le coloris chatoyant des petits maîtres flamands.

La partition a gardé sa fraîcheur d'inspiration, sa joie exultante, sa carnation de fille robuste, un peu populacière mais si bonne enfant! La ronde des sabots, le tableau grouillant de la kermesse traversé par le chœur joyeux et estudiantin des rhétoriciens, l'ensemble polyphonique qui clôt, par un amalgame amusant des thèmes principaux de l'œuvre, un ouvrage dont la contexture serrée a conquis les musiciens comme son inspiration mélodique a charmé la foule, sont demeurés les épisodes saillants de *Milenka*. On les a applaudis d'enthousiasme, bien que l'exécution alourdie de l'orchestre et la manifeste mésintelligence qui régnait entre les artistes de la chorégraphie et ceux de la partie symphonique eussent, à diverses reprises, compromis l'impression souhaitée.

Il convient de décerner un éloge spécial à la première danseuse, Mlle Dethul, dont la grâce, la légèreté, l'aisance, la précision de rythme et d'attitudes élèvent l'art de la danse, si rarement réalisé comme il doit l'être, à un niveau rarement atteint jusqu'ici.

Théatre Molière. **L'Aînée** (4 actes), par Jules Lemaitre.

Des diverses tentatives dramatiques, récompensées de fortunes inégales, dues à M. Jules Lemaître, l'*Aînée* nous paraît la plus heureuse. A défaut de profondeur et de réelles qualités scéniques, elle décèle une plume ironique et fine, un esprit paradoxal d'essence subtile, une observation caustique qui envisage la vie sous un angle particulier. La rouerie des petites demoiselles Pétermann opposée à la droiture de leur sœur aînée, victime de sa délicatesse et de sa vertu, l'hypocrisie du milieu puritain où se déroule l'action, la courte lutte que se livrent dans le cœur du pasteur Mikils les attraits de la chair et l'austérité du sacerdoce (ohé! ohé! ce n'est pas celle-ci qui l'emporte!) fournissent à l'écrivain des contrastes amusants, des traits satiriques qui animent son récit et compensent le style conventionnel, à tirades, à effets prémédités, du dialogue. Ce n'est ni du théâtre vivant, ni encore moins du théâtre symboliste. Mais ce n'est heureusement pas du théâtre à thèse, l'espèce la plus ennuyeuse des diverses formes adoptées par les dramaturges modernes. M. Jules Lemaître se borne à conter, avec un humour de pince-sans-rire, une historiette amusante, touchante par endroits, qui côtoie un moment le drame et finit, comme toute honnête comédie, par un bon et loyal mariage. La vertu doit être récompensée : elle l'est dans la pièce de M. Lemaître, et Lia, la charmante, l'aimante, l'exquise Lia, l'Aînée, la Cendrillon à rebours du réfrigérant foyer Pétermann, sur qui une minute de coquetterie a fait planer les plus odieux soupçons, — un léger flirt avec un lieutenant de hussards a causé la catastrophe, — épouse un brave homme dont la présence dans la pièce n'a d'ailleurs pas d'autre raison d'être.

Cette conclusion heureuse console les âmes sensibles des humiliations infligées à Mlle Pétermann aînée, dont les prétendants lui ont été successivement soufflés par la rosserie de Mlles Pétermann cadettes. Oh! les petites pestes! C'est à rougir, désormais, de s'appeler Norah ou Dorothée! Quant à Josabeth, à Elsa et à Desdémone, elles mettent dans leur chasse au mari une précocité qui semble démontrer que le « flirt » n'est pas l'apanage exclusif des jeunes transatlantiques. La vertueuse Suisse serait-elle, elle aussi, contaminée par les mœurs nouvelles?

La comédie de M. Lemaître a été bruyamment applaudie. C'est l'un des plus grands succès que le théâtre Molière ait enregistrés jusqu'ici, et l'interprétation remarquable, vraiment très remarquable que l'*Aînée* a reçue est, pour une large part, dans ce triomphe. Les rôles du pasteur Mikils, de Lia et de Norah étaient respectivement joués au théâtre du Gymnase, à Paris, où nous vîmes l'*Aînée* au printemps dernier, par M. Henri Mayer, par Mmes Suzanne Desprès et Yahne, et il semblait qu'ils ne pussent être mieux tenus. M. Munié a eu la bonne fortune de s'assurer ici le concours de M. Mayer, qui apporte à la composition difficile de Mikils le souple talent avec lequel il l'a créé. Il a trouvé dans sa troupe, en la personne de Mmes Ratcliff et Gauthier, des éléments d'interprétation excellents, qui égalent, et qui dépassent peut-être, par le naturel et l'aisance, ceux dont disposait la direction du Gymnase. Mme Ratcliff n'avait pas eu jusqu'ici de création de l'importance de celle de Lia Pétermann. Elle s'est révélée, dans l'*Aînée*, comédienne accomplie et artiste jusque dans le goût sûr avec lequel elle s'habille. Son succès personnel a été considérable et mérité. Charmante aussi, enjouée et espiègle, Mlle Gauthier dans le rôle de Déborah. Il n'y a d'ailleurs pas une tache dans le bel ensemble que nous a présenté M. Munié et il convient de louer tous les artistes, MM. Mondoz, Narball, Genin, Renoux, Mmes Bade, Rolla, Ollivier, etc., du concours qu'ils apportent à l'Académie française en la personne de M. Lemaître.

Théatre du Parc. **Le Nouveau Jeu** (5 actes), par H. Lavedan.

« Le nouveau jeu? C'est la maladie de notre époque : l'amour du *contraire*. Mais elle ne dure pas. On est nouveau-jeu à vingt ans, vieux-jeu à quarante. La seconde moitié de la vie se passe à revenir sur l'autre. »

C'est en ces termes, ou à peu près, que M. Lavedan explique et justifie, au dernier acte, le titre et la « moralité » — si ce terme peut être mêlé à l'affaire — de sa joyeuse pièce. Au fond, était-il nécessaire qu'il y eût une moralité? Le spirituel auteur des dialogues de la *Vie parisienne* n'a sans doute pas eu le dessein, en

composant *le Nouveau Jeu*, d'écrire une comédie de mœurs : tout au plus d'instantanéiser, dans le décor affriolant de certains coins vicieux de Paris : boudoirs de filles, hôtels pour amours libres, quelques épisodes de la vie fêtarde et outrancière, de l'existence échevelée des snobs, des fleurs de club, des écervelés qui, pour être « dans le train », s'éreintent à se divertir, au rebours de la jeune Dorothée de M. Lemaître qui, dans sa tonnelle, s'amusait à être triste. C'est dans ces légers croquis, capiteux et sournois, que réside l'intérêt de la pièce nouvelle. Les personnages, ce sont des Forain transportés sur la scène, lancés dans une intrigue de vaudeville quelconque, mais symphoniquement accompagnés d'un bout à l'autre de leur équipée par un cliquetis de mots drôles, de propos excentriques, pimentés d'argot, de dialogues imprévus, insolemment frondeurs, impertinemment libres, — au demeurant délicieusement comiques. « Il faut avoir de la mousse et du battant » dit un des détraqués dont M. Lavedan a buriné la silhouette. Et tous les personnages du *Nouveau Jeu* ont la « mousse », et le « battant » voulus, une verve endiablée de gavroches mondains, un modernisme exaspéré, l'agitation perpétuelle et stérile des noceurs de « la haute ». Le tableau frise la grande satire. Des moralistes pourront, à la rigueur, voir en M. Lavedan l'annonciateur des catastrophes futures et ratiociner à loisir sur l'impérieuse nécessité du coup de balai décisif.

Comme fond, l'inévitable, le sempiternel adultère! Un adultère en partie double, comme une comptabilité bien tenue, un adultère en diptyque : Mme Paul Gostard, surprise dans une garçonnière, fait aussitôt après pincer son mari dans le lit de Bobette. Et allez donc! ohé! ohé! la voilà, la vie, la grande vie! Les deux flagrants délits, constatés par le même commissaire de police dans les vingt-quatre heures, minutieusement mis en scène avec leurs accessoires obligés, constituent le « clou » de la comédie-vaudeville de M. Lavedan, dont le réalisme dépasse les témérités scéniques antérieures. Mais l'adultère, dans le nouveau jeu, n'a rien de dramatique. Il paraît être une fleur naturelle du mariage, une éclosion prévue. C'est un incident sans grande importance. L'affaire réglée, chacun retourne vaquer à ses occupations.

M. Lavedan montre tout cela plaisamment, en projections de lanterne magique si rapidement variées que la toile tombe avant que le public ait pu se ressaisir, analyser, critiquer, s'émouvoir, fixer ses impressions. Il a pris le parti d'applaudir à outrance, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire, ne fût-ce que pour rendre justice au talent des artistes qui ont mené avec vivacité et bonne humeur cette tarentelle, — des deux protagonistes principaux surtout, Mme Jeanne Granier, dont le naturel, la bonhomie, la finesse, la variété d'intonations sont remarquables, et M. Galipaux, tout à fait amusant dans le rôle de Paul Gostard qu'il a composé en comédien excellent, se gardant avec soin de tomber dans les exagérations du créateur du rôle à Paris, M. Brasseur, qui en avait peut-être trop accentué le côté caricatural.

Memento des Expositions

MONACO. — VIIe exposition internationale annuelle des Beaux-Arts. Janvier-avril 1899. Dimensions maxima : tableaux, largeur : 1m,40; sculptures, poids : 100 kilogs. Envois du 15 au 25 novembre chez MM. Denis et Robinot, 16, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris. Renseignements : M. *G. de Dramard, président du Comité de direction, 157, faubourg Saint-Honoré, Paris.*

NANTES. — *Société des Amis des Arts* (par invitation), 21 janvier-5 mars. Deux ouvrages par exposant. Transport gratuit aller et retour de Paris à Nantes. Délais d'envoi : notices, 25 décembre, œuvres, 10 janvier. Renseignements : *Secrétariat général, rue Lekain, 10, Nantes.*

PAU. — *Société des Amis des Arts.* XXXVe exposition. 15 janvier-15 mars 1899. Dimensions maxima : tableaux, 2 mètres de largeur; sculptures, 100 kilogs. Gratuité de transport (de Paris à Pau) pour les artistes invités. Dépôt chez Pottier, rue Gaillon, 14, Paris, du 25 novembre au 8 décembre. Renseignements : *Secrétariat général, au Musée de Pau.*

Accusés de réception

Contes inquiets, par POL DEMADE. Bruxelles, O. Schepens et Cie. — *Axel Borg* (I Hafsbandet), roman, par AUGUSTE STRINDBERG. Traduit du suédois par L. Littmanson. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Inferno*, par AUGUSTE STRINDBERG. Avant-propos par Marcel Réja. Portrait d'Auguste Strindberg par Henri Héran. Paris, Société du *Mercure de France*. — *L'Horreur du baiser*, par LOUIS ERNAULT. Paris, librairie de l'Art Indépendant (10, rue Saint-Lazare). — *Deux Chants royaux*, par LOUIS ERNAULT. (Prix Victor Hugo au concours de poésies de l'Odéon, 1898, Paris, librairie de l'Art Indépendant. — *Les Yeux verts*, roman, par RAULA, Paris, L. Vanier. — *Les Étapes d'un sceptique*, par ROMAIN TALBOT, avec un portrait de l'auteur. Leipzig, Breitkopf et Härtel. — *La Femme qui a connu l'Empereur*, roman, par HUGUES REBELL. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Cirque solaire*, roman, par GUSTAVE KAHN. Paris, édit. de la *Revue blanche.*

Petite chronique

Les ouvrages présentés au grand concours de peinture pour le prix de Rome seront exposés au Musée moderne à partir du 21 jusqu'au 28 courant, de 10 à 4 heures.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert populaire, sous la direction de M. A. Nikisch.

L'administration vient de traiter avec Paderewski pour un concert extraordinaire fixé au 16 avril prochain.

Le Salon annuel des aquarellistes a été ouvert hier avec le cérémonial accoutumé. Dans son ensemble, il paraît supérieur à ses aînés. Quelques noms nouveaux en rafraîchissent l'intérêt. A huitaine notre impression.

Le peintre Eugène Laermans organisera prochainement une exposition de ses œuvres à la Maison d'Art.

Durendal glisse dans sa livraison de septembre cette insinuation : « L'*Art moderne* ignore toujours et laisse ignorer à ses lecteurs que le prix quinquennal de littérature fut attribué à M. Albert Giraud. »

Durendal a perdu une occasion de se taire. Ce petit événement littéraire fut annoncé par l'*Art moderne* dans son numéro du 17 juillet dernier, qui contenait, en outre, une élogieuse appréciation du dernier volume du lauréat, *Héros et Pierrots*, avec un renvoi au compte rendu qui avait été publié le 29 mai 1897 d'un volume précédent, *Pierrot Narcisse*.

A cela près, l'insinuation de *Durendal* est justifiée.

Nous signalons à l'attention l'admirable discours sur *la Beauté* prononcé à la séance solennelle de rentrée du Jeune Barreau de

Mons par un jeune avocat, Me ANDRÉ. Il a été reproduit dans le *Journal des tribunaux* (belge), numéro du 6 novembre, page 145 et s. Comme pensée et comme style, il est d'un intérêt et d'une séduction ininterrompus. Il contient des considérations profondes et intéressantes sur cette chose assurément confondante pour quelques-uns et si vraie pour qui se rend compte des vrais besoins de l'âme humaine : LE DROIT A LA BEAUTÉ !

C'est M. Léon Dubois, ancien chef d'orchestre à la Monnaie, compositeur de talent, qui succédera à M. Emile Mathieu en qualité de directeur de l'école de musique de Louvain. M. Gilson, dont il avait été question d'abord, n'a pu se décider à accepter des fonctions qui absorberaient le temps qu'il entend consacrer à la composition.

M. Jules Destrée a commencé la semaine dernière, à l'Institut des hautes études annexé à l'Université nouvelle, une série de conférences sur les *Peintres primitifs italiens*. Ces entretiens ont lieu le mardi soir, à 8 h. 1/2.

Le Nouveau-Théâtre donne aujourd'hui dimanche, en matinée, l'*Ecole des veufs*, dont les représentations ont dû être interrompues en plein succès par suite du traité passé antérieurement avec M. Dieudonné, qui joue le soir les *Vivacités du capitaine Tic* et l'*Affaire Mancel*.

Le théâtre du Parc donnera aujourd'hui, à 1 h. 1/2, sa deuxième matinée classique et littéraire. Le programme se composera du *Menteur* et des *Précieuses ridicules* joués avec le concours de MM. de Féraudy, Georges Berr et Dehelly. Ce spectacle sera précédé d'une conférence de M. Georges Larroumet. Demain, lundi, à 4 h. 1/2, troisième séance de lectures (poètes et prosateurs). Au programme : Th. Hannon, Eug. Montfort, Max Waller, Tristan Klingsor, B. Björnson, G. Le Roy, Villiers de l'Isle Adam. Scène V du troisième acte de *Denise* (A. Dumas), jouée par Mlle Fège et M. Godeau.

La deuxième matinée littéraire du théâtre Molière aura lieu jeudi prochain. Au programme : *Georges Dandin* ; lectures d'auteurs belges ; audition de vieilles chansons et de musique ancienne avec le concours de M. E. Agniez.

La maîtrise de l'église Sainte-Gudule exécutera mardi prochain, à 11 heures, à l'occasion de la Sainte-Cécile, la messe de Schumann sous la direction de M. F. Marivoet.

Par suite d'une indisposition de M. de Solenière, les deux auditions-conférences annoncées à la Maison d'art pour les 26 et 29 novembre sont reportées à une date ultérieure ; mais pour tenir dans la mesure du possible l'engagement pris, Mme Saillard-Dietz viendra seule donner le 26 un récital de piano dans lequel elle exécutera des œuvres de Mozart, Beethoven, Weber, Chopin, etc., etc.

Mme Thénard, de la Comédie française, donnera vendredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, une soirée-conférence avec le concours de Mlle Lepage.

Les jeunes écrivains de la revue *La Lutte* organisent à la Maison d'Art une série de douze cours-conférences sur les principaux écrivains de Belgique depuis Charles Decoster jusqu'à Maurice Maeterlinck.

On peut se procurer dans toutes les librairies des cartes permanentes à 5 francs, valables pour deux personnes et pour les douze conférences.

La première — André Van Hasselt, par M. Edouard Ned — aura lieu jeudi prochain.

La première des séances de musique classique pour instruments à vent et piano données par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, professeurs au Conservatoire, est fixée au dimanche 4 décembre prochain. S'adresser, pour les abonnements, à M. V. Hoogstoel, au Conservatoire (aile droite).

L'*Apollonide* de Franz Servais sera représentée à Carlsruhe — nous tenons ce renseignement de M. Mottl lui-même — dans le courant de la saison, vraisemblablement à la fin de janvier.

Le drame lyrique de M. Sylvio Lazzari, *Armor*, qui vient d'être représenté, pour la première fois, au théâtre Allemand de Prague que dirige M. Angelo Neumann, a obtenu un très grand succès. Le *Deutsches Abendblatt*, *Bohemia* et la plupart des journaux tchèques lui consacrent des chroniques élogieuses. Très bien chanté par le ténor Elsner et par Mme Klaus, *Armor* a été l'objet, de la part de la direction, d'une mise en scène des plus remarquables. Le compositeur, qui conduisait l'orchestre, a été acclamé et rappelé à plusieurs reprises.

Le célèbre ténor Alvary, que nous applaudîmes à Bayreuth, aux côtés de Rosa Sucher, dans le rôle de Tristan, vient de mourir, âgé de quarante-deux ans. Fils du peintre André Achenbach, de Dusseldorf, il fut, durant ces dernières années, l'un des chanteurs les plus appréciés de l'Allemagne, où il interpréta les grands rôles du répertoire wagnérien : Siegfried, Tristan, Tannhäuser, etc. Il appartint aux théâtres de Weimar, de Munich, de Hambourg et au Metropolitan Opera House de New-York.

La maison Hachette, qui édite depuis trois ans la *Quinzaine musicale*, recueil populaire de morceaux de piano à deux et à quatre mains, de mélodies, etc., vient de faire paraître un élégant album de chant consacré aux nouveautés musicales de la saison. Les cinq œuvres qu'il contient sont signées A. George, E. Trémisot, G. Sporck, G. Paulin et M.-A. Bisetzka.

Le projet d'élever un monument collectif à Beethoven, Mozart et Haydn à Berlin vient d'être abandonné. On érigera des statues distinctes aux trois grands maîtres de musique, et c'est le sculpteur Siemering, chargé d'abord du monument collectif, qui exécutera ces statues.

La livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui clôture la troisième année de cet artistique recueil, renferme quatre excellentes affiches de Jules Chéret, de Willette, de Manuel Robbe et de Mucha. Dans le numéro qui paraîtra le 1er décembre, les abonnés recevront une prime dessinée par Chéret.

La livraison de novembre du *Magazine of art*, par laquelle cette belle publication inaugure sa vingt-deuxième année d'existence, contient une attrayante série de dessins en couleurs figurant l'application de la flore au costume féminin, une étude sur le peintre symboliste Sascha Schneider, un curieux article d'H. Spielmann sur les analogies de composition qu'offrent certaines œuvres de maîtres anciens, une monographie du sculpteur Lucchesi, etc. Quatre planches hors texte d'après Seymour Lucas, J.-L. Gérôme, Sascha Schneider et Lucchesi complètent cette livraison, particulièrement soignée au point de vue du texte et des illustrations.

L'éditeur J. Bowden (10, Henrietta Street, Londres) met en vente un livre nouveau, écrit et illustré par Mme A. Gaskin : *The Travellers and other stories*, le plus joli recueil de contes puérils paru depuis les albums de Kate Greenaway.

La dernière livraison parue de l'*Art flamand*, de M. J. du Jardin, est relative à quelques-uns des artistes belges d'aujourd'hui, particulièrement aux peintres et sculpteurs issus de l'atelier Portaels : Agneessens, Wauters, Hennebicq, Verheyden, Vander Hecht, Vander Stappen, Cluysenaer, de la Hoese, E. Charlet, Impens, etc. Elle s'ouvre par une intéressante étude sur Alfred Stevens, illustrée de plusieurs reproductions.

Encore une ! Au moment où s'achève à Amsterdam l'exposition Rembrandt, la ville de Harlem inaugure une exposition consacrée à la gloire de Franz Hals. Le produit en est destiné à la caisse du comité qui a pris l'initiative d'ériger un monument au peintre des *Corporations*.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON-PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE. 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
BRUXELLES · Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

NOTES SUR LES PRIMITIFS. *Giacomo et Lorenzo Salimbeni de San-Severino.* — EUGÈNE MONTFORT. *Essai sur l'amour.* — AU SALON DES AQUARELLISTES. — DEUXIÈME CONCERT POPULAIRE. — LA LANGUE FRANÇAISE EN BELGIQUE. — A LA MAISON D'ART. *Conférences de « La Lutte ».* — NOTES THÉATRALES. Théâtre de la Monnaie : Reprise de l'*Etoile du Nord.* Théâtre des Galeries : *Bruxelles au Passage.* Nouveau-Théâtre : *Monsieur le Directeur.* — BEAUX-ARTS ET AGRICULTURE. *Trois faits relatifs à l'art officiel en Belgique.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Notes sur les Primitifs italiens [1]

GIACOMO ET LORENZO SALIMBENI DE SAN-SEVERINO (2)

Pour avoir abrité la naissance et les premières années de Raphaël, la ville d'Urbino est fameuse. Mais c'est surtout auprès de ceux qui ne l'ont point vue qu'elle est célèbre pour ce motif-là. Elle a à offrir d'autres fêtes d'art, plus actuelles et plus savoureuses, que ce souvenir : son admirable Palais des anciens ducs avec une nombreuse galerie de peinture où triomphe, parmi bien d'autres œuvres mémorables, l'un des rares, sinon le seul tableau d'un Flamand ignoré : Juste de Gand ; sa cathédrale, ses églises et ses chapelles, son vieux château et ses murailles à créneaux, et ses rues, ses pittoresques rues qui si follement montent ou descendent, ouvrant des échappées vastes sur les ondulantes montagnes proches ou lointaines.

Jusqu'en ces temps derniers (octobre 1898), la cité séduisante était hors des itinéraires faciles et nul chemin de fer n'y conduisait les touristes pressés. Il fallait laisser l'express qui longe l'Adriatique, en un de ces petits ports où les bateaux aux voiles triangulaires, pourpres comme si on les avait trempées dans du sang, ou oranges comme si elles gardaient l'ardeur d'anciens soleils, font de si prodigieuses taches sur l'eau bleue, l'eau de la mer de saphyr, étincelante dans la lumière : à Pesaro, à Fano, et franchir quelques 40 kilomètres, soit pédestrement par la longue route grise, soit emporté par la course preste de ces agiles petits chevaux d'Italie qui semblent toujours trotter avec furie, comme si cela les amusait d'être si vites; le paysage est un peu aride, aux verdures rares, mais dans ses larges horizons, les collines

(1) Voyez, dans l'*Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; n° 49, MASOLINO DA PANICALE; nos 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; — en 1892, nos 31 et 32, PISANELLO; n° 38, ORIOLO; n° 44, l'INCONNU DE FRANCFORT; — en 1894, nos 36, 40 et 44, PIERO DELLA FRANCESCA; — en 1897, nos 45, 46 et 47, l'ANGELICO; — en 1898, nos 34, 36 et 37, BENOZZO GOZZOLI.

(2) ŒUVRES. — *La Légende de saint Jean-Baptiste; Crucifixion*, fresques dans l'oratoire de la confrérie Saint-Jean à Urbino.

BIBLIOGRAPHIE. — *Pitture della chiesa di S. Giovanni di Urbino esequite dai fratelli Lorenzo et Giacomo di San Severino e descritte dal commendatore Severino conte Servanzi-Collio.* San-Severino, Bellabarba, 1888.

en étages, semées de taillis roussâtres, tracent des lignes molles, aimables, non sans douceur ni grandeur et j'y reconnus maint fond de tableau que peignit Piero della Francesca. L'on arrive par un chemin s'élevant en lacets vers la ville massée, pressée, irrégulièrement accrochée sur la hauteur.

Laissez-moi vous conduire, à présent. Je veux vous mener vers une merveille exquise dont les guides parlent peu ou point du tout et que n'estiment guère les gens du pays, habitués à déambuler à travers des trésors d'art et uniquement sensibles d'ailleurs à l'admiration universelle pour Raphaël. C'est une chapelle, une toute petite chapelle, déserte et abandonnée, où l'on ne dit la messe qu'une fois l'an, le jour de la fête du saint. Elle est sombre, déserte et fraîche. Il y fait délicieusement solitaire et silencieux : quel doux abri contre l'aveuglant soleil méridional et la turbulence babillarde et grouillante de la place publique!

La voûte, en berceau, est singulière : on dirait d'un bateau renversé, montrant les lourdes poutres brunes de sa charpente. Mais qui pensait donc que l'oratoire était désert? Voici, sans que nul n'y soit entré après nous, qu'il s'anime et se peuple de douces ombres immortelles : là, vers le fond, c'est le supplice de Jésus, avec la détresse des apôtres, le cortège des soldats et la curiosité indifférente de la foule; et vers la muraille de droite, c'est toute l'histoire de Jean le Précurseur, sa naissance et sa vocation, et les réunions qu'il catéchisa, les disciples auxquels il donna le baptême, sa rencontre avec le roi Hérode.

Les autres incidents légendaires étaient contés sur le mur d'entrée et sur la paroi de gauche : le festin et la danse de Salomé, son horrible requête, le supplice et la tête de saint Jean sur un plat d'or; il n'en reste plus aujourd'hui que d'insaisissables vestiges et l'imagination la plus subtile n'en saurait réédifier les nobles ordonnances.

Ce sont les frères Lorenzo et Giacomo Salimbeni, de San-Severino, petit village situé non loin, dans la Marche, qui, en 1416, remplirent cette chapelle de visions. Une inscription commémorative nous l'apprend et résume en même temps tout ce que l'on sait de ces peintres.

Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Étaient-ils jeunes ou vieux? Chez quels maîtres apprirent-ils leur art? Quels élèves ont-ils formés? D'Urbin, où sont-ils allés? Où sont leurs autres œuvres ? Nulle réponse à ces questions. D'eux, on ignore tout.

Et ce qui est plus inexplicable encore, c'est que non seulement l'histoire les a méconnus, mais la critique aussi paraît avoir dédaigné leur œuvre considérable et charmante. On ne trouve leur nom cité ni dans Vasari ni dans aucun livre postérieur. Ils n'obtiennent point une ligne dans tant de compilations et de recherches, tant de travaux érudits et ingénieux sur l'art en Italie. C'est à croire que leurs fresques, incluses en la chapelle de Saint-Jean, n'ont eu aucun rayonnement extérieur. Lanzi, un des rares écrivains qui mentionne les San-Severinates, en parle en trois mots dédaigneux comme de peintres attardés. Reproche injuste et qui procède, pensons-nous, d'une confusion avec un autre peintre médiocre, dont on connaît quelques œuvres datées de la seconde moitié du XVe siècle : l'une d'elles se trouve à la National Gallery, signée : Laurentius II San Severinas. Ce Laurentius Secundus était peut-être le fils ou le petit-fils du Lorenzo d'Urbin.

Si les fresques de l'oratoire de Saint-Jean sont bien de 1416, leurs auteurs, loin d'être des réactionnaires, furent au contraire, comme le saint dont ils retracèrent l'histoire, des Précurseurs. Ils devancent dans l'étude exacte du nu Masolino qui, vingt ans après seulement, peignait aussi, aux murs du Baptistère de Castiglione d'Olona, la même tragique légende; ils devancent Gentile, Pisanello, Gozzoli dans la recherche des mouvements expressifs, l'amour du pittoresque, des vêtements somptueux, les manifestations de la vie familière, l'observation des animaux; ils devancent les Florentins en introduisant des portraits dans leurs compositions. Ils sont, au contraire, de hardis novateurs.

Ce qui leur manque encore, ce qui les rattache au siècle qui vient de finir, c'est leur ignorance de ces lois de la perspective qui, passionnément étudiées, allaient permettre aux artistes d'exprimer plus complètement leurs imaginations. La plupart de leurs figures sont raides, à la silhouette découpée, et leur réunion semble toujours être une juxtaposition pénible et contrainte; l'admirable *Crucifixion* apparaît ainsi comme une grande image et n'évoque guère le tumulte de tout ce peuple assemblé aux pieds des croix.

Mais est-ce bien là un défaut? Au point de vue académique, assurément. Ne peut-on croire pourtant que ce genre spécial de décoration de murailles pouvait parfaitement se passer des modelés savants et des perspectives trompant l'œil ! N'est-il pas, au contraire, absurde, de juger la fresque, la mosaïque, le vitrail, l'estampe ou la tapisserie selon des conceptions adaptées à la peinture de chevalet? L'art n'étant en somme qu'une traduction de la nature, pourquoi vouloir le rétrécir en exigeant que toutes ces traductions suivent les mêmes règles? Ce qui semble justifier cette opinion, c'est que la grande fresque peinte un siècle après par B. Luini au fond de l'église de Lugano, et très semblable comme composition à celle d'Urbin, n'est pas plus éloquente que celle-ci, malgré tous les progrès accomplis depuis et résumés par l'habile élève de Léonard.

D'ailleurs, attardés ou précurseurs, qu'importe : je veux savourer seulement la joie qu'ils ont offerte à mes yeux. Ce sont de grands peintres, vous dis-je. Ils avaient

de belles âmes enthousiastes et rêveuses et peu d'artistes ont mis à évoquer le Calvaire, autant de sentiment dramatique. La Vierge tombée, écrasée par la douleur, toute droite et raide comme la pierre, est d'une émotion inexprimable. Et le saint qui pleure et se dresse pour s'abattre à son tour, avec sa bouche tordue et sa face convulsée, et la Madeleine, à genoux, ses cheveux d'or épars et les deux bras tendus, jetés vers le crucifié, sont bien aussi de terribles figures de désespoir. De la plaie qui saigne au côté du Christ, des gouttes de sang coulent et un ange est là, avec un calice d'or, pour les recueillir. D'une main, il tend le vase et de l'autre il voile sa figure désolée qu'il détourne pour ne point voir... Des traits pareils, d'une si vive intensité, résumant, dans un geste, dans une attitude, des poèmes d'affliction sont aussi fréquents chez les San-Severinates que rares chez les peintres décorateurs sans génie et sans cœur des temps qui suivirent.

Veut-on savoir un autre exemple de la grandeur de leur inspiration? La disposition des lieux laissait au-dessus de la croix un espace vide semi-circulaire : Les frères Salimbeni y résumèrent en un symbole toute la signification mystique de la scène dont ils avaient décrit les multiples aspects : un grand pélican aux ailes blanches s'ouvrant la poitrine pour nourrir ses petits!

L'ensemble, les trois croix, les cavaliers et les bannières, les soldats et les fidèles et les badauds, se détache sur un fond sombre, qui était sans doute à l'origine d'un bleu de ciel nocturne, mais qui est devenu presque noir. Cette particularité donne à ces fresques une physionomie spéciale et met en valeur des tons chauds et blancs, des noirs, des rouges rarement employés par les autres fresquistes. Il serait bien intéressant de les étudier avec quelque détail, non seulement cette *Crucifixion* tragique, mais aussi cette *Légende de saint Jean*, d'une si curieuse et fraîche verve, mêlant tant de vérité contemporaine à l'évocation parfois naïve et puérile du passé.

Voici saint Jean, tout enfant encore, prêchant sur un tertre devant une assemblée assise; plus loin, il baptise les foules accourues vers lui; plus loin, c'est Jésus lui-même qui s'incline sous l'eau du Jourdain; plus loin encore, le Précurseur est arrêté devant le roi Hérode, cheminant à cheval, fastueusement vêtu d'une robe noire ornée de clochettes d'or.

Partout, c'est, avec quelque gaucherie, mais avec tant de charme et de diversité, la vie pittoresque du temps. Benozzo, plus tard, n'y apportera point une compréhension plus vive. Il y a là des figures que l'on sent étudiées d'après nature : la gravité douce des vieillards, la pétulance des enfants, les lignes bougeantes des chevaux et des chiens. Dans le *Baptême des foules*, il y a même, indiquée aux derniers plans, une joyeuse fête villageoise, avec des paysans attablés vidant des brocs. Il semble qu'on retrouve là un effort de variété analogue à celui des Lorenzetti dans leur grande fresque du Campo Santo : le *Triomphe de la mort*. Par d'autres côtés, la faiblesse du dessin des mains, la rondeur douce des figures, l'œuvre se rattache aux giottesques.

Mais si l'on songe qu'elle date de 1416, l'on admire ce prodigieux effort de renouvellement d'une forme d'art qui allait s'épuisant et l'effort fait par des âmes pures et ardentes dans la direction même où Masolino, Pisanello et les autres allaient trouver des triomphes : l'observation directe de la vie, la compréhension de sa beauté. Vraiment, ces fresques me semblent ouvrir superbement le XV^e^ siècle et je reste confondu qu'elles aient si peu de notoriété. Nouvel exemple des jeux et des dérisions de la gloire; ces grands artistes attendant la justice qui leur est due et devant peut-être l'attendre toujours, — car qui donc pense encore aux San-Severinates?

JULES DESTRÉE

EUGÈNE MONTFORT

Essai sur l'amour.

Après Stendhal, Michelet et Bourget, M. Eugène Montfort n'a pas craint de faire lui aussi un *Essai sur l'amour*. Louable témérité! Ne croyez pas que des précédents si redoutables déprécient cette tentative : M. Montfort, en écrivant ce volume, n'a obéi qu'à son sentiment et il a su y mettre autant de personnalité que dans *Sylvie* ou *Chair*; voilà ce qu'il faut considérer comme précieux, mais voilà en même temps ce qui fait le défaut capital de ce livre.

Divisé en trois parties, dont la première traite de l'Attente et de la Venue de l'amour, la deuxième de la Vie d'amour et la troisième de ses Transformations et de son Idéal, l'auteur, tout en évitant avec soin le ton abstrait ou pédant, y a su dégager des circonstances ordinaires de l'amour et de l'accident les traits les plus généraux qui le caractérisent et établir ainsi une harmonieuse synthèse du sentiment. Au théorème psychologique, une imagination délicate et une sensibilité frémissante prêtent toutes leurs ressources; l'analyse en est fine et attachante. M. Montfort a su de ce petit traité philosophique faire une œuvre d'art, vivante et curieuse, où nous retrouvons toutes les qualités qui nous le signalèrent jadis : la pureté, l'ardeur et le cristal merveilleux de la forme. Mais, disions-nous plus haut, si l'originalité fait la valeur de ce livre, elle en restreint la portée aussi : car un ouvrage de ce genre doit être universel et non spécial.

M. Montfort, en effet, a parlé excellemment de l'amour : mais l'amour tel qu'il l'entend, bien peu le reconnaîtront pour authentique. « Il n'y a rien de plus beau dans le monde des sentiments qu'une âme d'adolescent ou de fille de quinze ans », écrit l'auteur quelque part; et, par cette simple phrase, il situe exactement le domaine qu'il va explorer. L'amour chez lui est sentimental et absolu; il le conçoit comme une chose « immédiate », se présentant une fois dans la vie et dont l'influence centrale désormais régit tous les actes. Il est sans doute fort noble de nourrir de telles opinions; mais elles sont assez mal assises, peu pratiques et fort controuvées. Une âme de trente ans est mille fois plus

intéressante qu'une âme de quinze ans ; celle-ci est la frémissante possibilité, celle-là est la réalisation, l'expérience et l'enseignement. Quant à affirmer que l'amour soit un mal que l'on ne subit qu'une fois, comme la rougeole ou le choléra, voilà ce qui me laisse fort sceptique. Je ne saurais davantage admettre qu'il n'y ait qu'une sorte d'amour. Stendhal était plus large : il déclarait reconnaître quatre amours : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour-physique, l'amour de vanité, et ajoutait que l'on pouvait encore compter huit ou dix nuances. Mais c'est contre le caractère *définitif* de la théorie de M. Montfort que je prétends m'insurger de toutes mes forces. Rien n'est définitif dans la vie; les destinées se nouent et se délient; des êtres passent, se rencontrent et se séparent; l'amour à la loi de l'éternel mouvement ne fait pas exception; l'unité de culte importe peu, seul est appréciable le sentiment de force que nous retirons de son commerce. La qualité de notre émotion ne dépend pas de l'objet qui la cause en nous. Louise, Armide ou Déjanire, quelle que soit celle de vous que nous étreignons, le bienfait que nous pouvons retirer de votre fréquentation charmante est le même toujours! Vous êtes des occasions puissantes et agréables, rien de plus, et vous ne nous arrêterez pas. Il est possible qu'il soit de la destinée de l'homme d'aimer — mais où vois-je indiqué qu'il ne puisse aimer qu'une seule fois et qu'une seule femme? Le mariage — et je prends ce mot en son acception la plus large, entre autres dangers, présente celui de la stagnation des forces vives de l'être. L'homme fort est celui que rien ne retient et qui ne s'est pas créé de devoirs superflus. S'il doit, en un absorbant amour, perdre le sens de son destin, qu'il brise son cœur. Les bras d'une femme sont un endroit plein de délices, mais, en vérité, ce n'est pas un séjour. Il faut y passer, soit pour se délasser, soit même pour assurer la perpétuation de l'espèce — mais il faut s'en arracher aussitôt, car l'idéal n'est pas d'aimer, de conserver à soi une petite femme ou d'être heureux, mais bien de faire quelque chose, de se réaliser dans l'espace et le temps.

Voilà une morale *to the happy few*. Zarathustra l'approuverait, sans doute. Que M. Montfort me pardonne cette contradiction passionnée. J'aime son art clair, bondissant et frais : ses idées m'inspirent une méfiance violente. Trop de choses déjà nous détournent des voies de l'action pour qu'il soit permis de multiplier autour de nous les occasions d'abstention ou de négligence.

ANDRÉ RUIJTERS

Au Salon des Aquarellistes.

Dans tout le disparate d'un Salon qui ne trouve sa raison d'être que dans une tradition officielle et où nulle foi commune n'assemble des artistes pour un même but d'art, quelques aquarelles, bénéficiant des médiocrités voisines, éclatent avec la vivacité et la fraîcheur d'un diamant parmi des happelourdes. Entre tous un envoi attire : la Suite de Béguinages de Delaunois, d'une couleur émouvante et dure et où vraiment un tempérament se révèle. Remarqué aussi, au cours de la promenade hâtive qui ne nous permet qu'un compte rendu si sommaire, des Rink, à la technique sévère et forte, à la forme attachante, des Titz, une série de paysages du Pas-de-Calais d'une clarté limpide et blonde, des Binjé dans une note nouvelle, d'une émotion discrète, et les habituels Cassiers, joyeux, légers et zélandais. Des Mellery, des Bartlett, des Latouche, des Meunier sont à voir encore et, en sortant, les charges de L. Abry qui sont tout à fait réussies.

Deuxième Concert populaire.

Programme court, substantiel, purement symphonique, dont le principal attrait résidait dans l'interprétation donnée aux œuvres qui le composaient par un chef d'orchestre célèbre à l'étranger, inconnu à Bruxelles : M. Arthur Nikisch, directeur des concerts du « Gewandhaus » de Leipzig.

De tous les grands chefs d'orchestre dont le défilé renouvelle, depuis quelques années, l'intérêt des concerts bruxellois, M. Nikisch paraît exercer avec la plus impérieuse autorité le sacerdoce directorial. Il s'impose par une volonté tyrannique, absolue, qui ne se borne pas à conduire la phalange instrumentale dans son ensemble, mais pèse sur chacun des exécutants. Dirigeant de mémoire, il tient dans la main et « dans l'œil » tous les instrumentistes, auxquels il indique avec une précision et une sûreté inouïes les rentrées, les nuances, les effets les plus subtils. On peut discuter sa façon de comprendre certaines œuvres. Son interprétation de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, à laquelle il donne un *rubato* inattendu, a dérouté le public et certes les mille détails qu'il met en relief ont-ils pour résultat de briser parfois la grande ligne architecturale de la composition. Mais en revanche, quelle clarté dans l'exposé des thèmes, quelle correction dans les développements, quel charme dans le phrasé des passages mélodiques! Quoi qu'on puisse dire, M. Nikisch est-ce qu'en argot bruxellois on appelle — révérence gardée — un *Jan*, un homme qui sait ce qu'il veut. Aucun chef d'orchestre n'a fait jusqu'ici pareille dépense d'énergie, de fluide vital pénétrant jusqu'au tréfonds de l'orchestre et le faisant palpiter. C'est, surtout, par la lumière éblouissante dont il éclaire les œuvres que s'affirme sa personnalité. L'ouverture de *Freyschütz*, le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture de *Tannhœuser* lui ont fourni tour à tour l'occasion de déployer les ressources de son incontestable talent. Dans la dernière de ces grandes pages symphoniques, il a mis en relief, en doublant le second cor, un contre-sujet du chant des pèlerins que personne, croyons-nous, n'avait jamais entendu. L'effet en a été très heureux et imprévu.

Hongrois d'origine, M. Nikisch a tenu à inscrire au programme le nom de Franz Liszt, dont il a exécuté le poème symphonique *Les Préludes*. L'œuvre a paru quelque peu démodée, malgré l'intérêt d'une exécution supérieure, fouillée dans les moindres détails. Mais c'est dans le prélude de *Lohengrin*, qu'il a grandi à des proportions rarement atteintes, que s'est révélé surtout l'art extraordinaire que possède M. Nikisch de faire chanter toutes les voix, de tirer de chaque instrument son maximum de sonorité, de faire jaillir de la tempête orchestrale le motif principal au moment voulu. Cette interprétation d'une composition connue de tout le monde a été réellement émouvante et a réconcilié avec l'éminent artiste ceux que sa façon de comprendre Beethoven avait quelque peu désorientés.

La Langue française en Belgique.

Sganarelle raconte dans le *Temps* un entretien qu'il a eu à ce sujet avec un des protecteurs de l'*Alliance française*, l'association qui s'est donné pour mission de propager la langue française dans l'univers, sachant que la meilleure façon de garder à un peuple le renom de sa supériorité morale, c'est d'imposer aux autres nations l'emploi et le respect de son idiome.

« Vous ne vous doutez pas, lui a dit son interlocuteur, du mal que nous fait cet infernal esprit de blague dont nous ne pouvons nous débarrasser. Le nombre des peuples pour qui la langue française est comme un idiome national va diminuant de jour en jour ; le cercle d'action où elle s'exerce se rétrécit sensiblement chaque quart de siècle. Nous devrions tout faire pour nous conserver les sympathies des populations qui ont conservé l'usage et le culte du français. Il semble qu'un malin génie nous pousse à les décourager.

« Tenez ! la Belgique est à cette heure fortement travaillée par l'influence germanique. Le Flamand d'un côté, l'Allemand de l'autre ont pris possession d'une moitié du pays et font de grands efforts pour conquérir l'autre et nous en chasser. Nous devrions prêter secours à ceux qui combattent pour nous. Nous trouvons plus spirituel de les blaguer. Ils ont, tout en parlant un excellent français, quelques provincialismes qui ne sont pas, après tout, plus ridicules que tant d'autres qui sont en usage dans nos départements du Nord et du Midi ; j'ajouterais même, si j'osais, que tant d'autres qui seraient jugés absurdes ou ignobles s'ils n'étaient employés sur le boulevard, s'ils n'avaient reçu dans le boudoir d'une cocotte leurs lettres de grande naturalisation.

« Les Belges ne sont pas contents. On se fâcherait à moins. Qu'ils déplient nos journaux, qu'ils écoutent nos revues ou nos pièces de théâtre, ils se voient, pour leur langage, criblés d'épigrammes, qu'on ne se donne même pas la peine de rendre plus piquants en les renouvelant.

« Que voulez-vous que se disent ces braves gens ?

« Ah ! les Français se moquent de nous quand nous essayons de parler leur langue. Il y a un moyen fort simple d'échapper à leurs railleries, c'est d'en parler une autre. Rien ne nous est plus facile puisque nous en savons deux. »

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Jeudi soir eut lieu à la Maison d'Art la première des douze conférences sur les principaux écrivains de Belgique organisées par le Cercle « La Lutte ».

M. Edouard Ned nous parla d'André van Hasselt, un des écrivains d'avant 1880, que les Jeunes-Belgique revendiquèrent pour un des leurs. Il le fit en termes nobles et élevés, situa d'abord l'homme dans le milieu étroit et réactionnaire où il vécut, nous parla ensuite du poète à l'envolée lyrique, nous montra les beautés des *Quatre Incarnations du Christ* et présenta une analyse savante de son œuvre.

A côté de l'inspiration, il montra la technique si poussée des *Etudes rythmiques*, monument révélateur de l'extraordinaire travail auquel il s'est livré et qui fit dire à Dumas : « Comment un homme si savant peut-il faire de si beaux vers ? » « Van Hasselt a le sentiment le plus vif de la poésie lyrique et possède la délicatesse de l'image, la grâce de l'expression, l'harmonie du vers qui sont l'essence de cette poésie. Il est permis de ne pas le suivre dans ses théories sur le rythme et l'accentuation ; mais il faut reconnaître que ces difficultés nouvelles, créées à plaisir, loin de nuire à l'inspiration, peuvent lui donner plus d'élan. »

Ces conclusions d'un rapport officiel furent la leçon qu'emporta le nombreux auditoire de la brillante conférence de M. Edouard Ned.

Elle faisait suite à un court prologue de M. Paul Mussche qui nous a dit, en quelques mots, le but et la portée de cette extension d'Art.

Comme le faisait remarquer un quotidien, s'il était permis de parler d'argent à propos d'une tentative si désintéressée, nous rapellerions à nos lecteurs que la carte permanente valable pour deux personnes et pour la durée des causeries coûte 5 francs, ce qui réduit le prix d'entrée d'une conférence à 22 centimes !

Le jeudi 8 décembre, M. Paul Mussche parlera d'Octave Pirmez.

NOTES THÉATRALES

Théâtre de la Monnaie. **Reprise de l'« Etoile du Nord ».**

La direction de la Monnaie, au lieu de monter une œuvre intéressante, a préféré exhumer un monstre. Oubliée depuis une vingtaine d'années, l'*Etoile du Nord* dormait paisiblement son dernier sommeil. Par une aberration incompréhensible, on l'a réveillée, et voici qu'elle remplit la scène de tapage vulgaire, de marches soldatesques, de dialogues idiots, de cavatines niaises, d'airs de bravoure que les habitants de Brives-la-Gaillarde eux-mêmes n'auraient plus le courage d'applaudir.

En fait de pièces militaires, le *Fille du régiment* ne suffisait-elle pas ? Et était-il nécessaire de consacrer des semaines de répétitions — car l'ouvrage est aussi difficile à mettre en scène et à chanter qu'il est insupportable à entendre ! — à ce vain et stérile travail ? Avoir à sa disposition tout le répertoire classique, un choix d'ouvrages contemporains inconnus à Bruxelles, des nouveautés inédites, et tomber sur pareille rengaine !...

Le public a fait prompte justice en se montrant, le soir de la cérémonie, froidement ironique. Et les défilés, les scènes à boire, les macabres facéties du sergent silésien, s'en iront, avec l'ivresse du czar, rejoindre bientôt les vieilles lunes.

A titre purement commémoratif, signalons la bonne volonté des artistes qui ont défendu énergiquement leurs rôles, tous d'une difficulté vocale peu ordinaire. Et citons en bloc, pour leur belle vaillance, diversement récompensée, MM. Artus, Isouard, Gilibert, Caseneuve, Mmes Landouzy, Packbiers, Milcamps et Maubourg. Et maintenant, n'est-ce-pas, R. I. P.

Théatre des Galeries. — **Bruxelles au passage** (3 actes), par MM. Garnir et Malpertuis.

Jadis les revues de fin d'année s'efforçaient d'être amusantes. On y raillait les hommes, les choses et les institutions. Oui, même les institutions, n'en déplaise au Tribunal de commerce de Bruxelles qui, paraît-il, a pris la mouche (et même la mouche du coche, car sa colère a mis trois semaines à éclater !) parce que, dans une fête basochienne, de jeunes avocats se sont permis de lui lancer quelques-uns des lazzis et confetti dont ils bombardent en semblable occurrence leurs confrères, les magistrats pour de vrai et eux-mêmes. Les auteurs se donnaient la peine d'avoir de l'esprit. Ils créaient des types, tel Van Copernolle, le légendaire garde-civique de Poperinghe (encore une institution attaquée !) qui survit à la mémoire de son parrain, Flor O'Squarr.

Mais les temps sont changés. Un patriotisme respectable mais intempestif a glissé dans les revues des brabançonnes inattendues. Puis les directions théâtrales y ont introduit de gré ou de force

des ballets et des apothéoses de féerie. Au défilé des événements de l'année sont venus se joindre des éléments hétérogènes embrassant jusqu'aux faits de la politique internationale. Et nous voici en présence d'une dramaturgie hybride dans laquelle les auteurs sont contraints d'adapter leur inspiration aux exigences du chef de la machination, du costumier, des décorateurs, de bâtir leur pièce sur un plan arrêté d'avance par la direction.

On conçoit que pareille façon de procéder ne puisse avoir qu'un résultat déplorable. Les revues ainsi comprises sont parfaitement ennuyeuses. Et celle de cette année, encore que la verve de MM. Malpertuis et Garnir s'y révèle en quelques couplets spirituels, n'échappe pas à l'impression somnolente que font naître les sempiternels clichés en usage.

Les événements bruxellois ont-ils été nuls ou sans intérêt au cours de l'année dernière? Il faut le croire, puisqu'il a fallu s'occuper, en cette revue brabançonne, de la guerre hispano-américaine, de l'affaire Dreyfus et du désarmement général, prétexte à défilés, à déploiement de mise en scène.

Le cortège de la mode, expédié de Paris sans qu'il ait été nécessaire d'y changer quoi que ce soit, est, dans le morne ennui de ces trois actes chargés d'histoires quelconques, un divertissement gracieux. Mais que reste-t-il dans tout cela de l'esprit du terroir, de la bonne raillerie cinglante, de la « bruxelloiserie » de jadis?

Il y a, soyons justes, de jolis décors, dus à M. Dubosecq. Celui de la place Sainte-Catherine à Bruxelles est très pittoresque et la transformation de la montagne de la Cour en coin de cité chinoise ne manque pas de piquant. Parmi les artistes, citons MM. Lagairie, Jacque et Ambreville; Mmes Angély Carmen, Montmain et Van Neim.

Nouveau-Théatre. **Monsieur le Directeur** (trois actes), par M. A. Bisson.

M. Mouru de Lacotte, qui a souvent des initiatives heureuses, — les représentations de *Jean-Gabriel Borkman* ont mis son théâtre au premier plan, — a été moins bien inspiré en reprenant *Monsieur le Directeur,* un vaudeville de médiocre intérêt joué il y a trois ans au théâtre du Parc, « une de ces pièces, disions-nous alors, à quiproquos incessamment renaissants, à malentendus ahurissants, à confusions baroques, qui semblent la joie des familles et de leurs délégations de vieilles mamans poussées en graisse, de jeunes filles poussées en graine, de fiancées demi-vierges, de futurs gendres frôleurs et diseurs de rien..... »

Pareille littérature cabriolante et bouffonne, bonne pour les théâtres spéciaux qui en vivent exclusivement, n'a vraiment rien à voir sur une scène d'art dont la prétention, hautement louable, est d'être à l'avant-garde et de maintenir intacte la dignité littéraire de ses spectacles.

La reprise de cette farce du Palais-Royal n'est même pas justifiée par une exécution supérieure. M. Dieudonné, en l'honneur de qui elle fut montée, ne paraît pas avoir pris la peine de répéter son rôle, à en juger par les hésitations de son début le soir de la première. Si M. Herbert a composé consciencieusement le personnage du vieux rond-de-cuir abruti que « la nature embête » et qui « respire mal hors du bureau », si Mlle Guyma a de l'élégance et de l'aisance, le restant de l'interprétation est faible. Espérons en l'avenir.

BEAUX-ARTS ET AGRICULTURE

Trois faits relatifs à l'art officiel en Belgique.

1. — Un ministre des Beaux-Arts, qui préside actuellement aux destinées administratives d'une de nos provinces, fut vivement pris à partie quant à l'insouciance artistique gouvernementale. Et de répliquer en plein Parlement, lui, le ministre des Beaux-Arts : « On vit de bonne soupe, Monsieur, et non de beau langage! »

2. — Tel matin d'il y a quelques années les esthètes qui lisent le *Moniteur belge*, journal officiel, apprirent avec stupéfaction qu'après diverses « combinaisons reconnues impossibles » il venait d'être créé un ministère de l'*Agriculture et des Beaux-Arts.*

3. — On veut honorer la naissance tricentenale de Van Dyck et l'on songe d'abord à plagier Amsterdam en réunissant une exposition des œuvres du maître. Mais les difficultés s'accusant, il advient que les comités et sub-commissions réunis, sous la présidence des autorités décident qu'il faut renoncer à l'idée et organiser à Anvers, en avril 1899, une... *exposition internationale d'horticulture !*

Accusés de réception

Le Poème du rêve, par P. de Chabaleyret. Paris, L. Vanier. — *Le Curé d'Auriac; la Tour maudite*, par F. Battanchon. Paris, L. Vanier. — *Ce qui a été sera ou Adam battu et content.* Farce suivie de *Hercule à Lerne*, les *Simulacres de la vie* et l'*Amoureuse absence*, par Christian Beck. Bruxelles, G. Balat. — *La Maison des Roses trémières*, par Ch. Delchevalerie. Liége, Aug. Bénard. — *L'Éducation au point de vue sociologique*, par J. Elslander. Bruxelles, Lebègue. — *Itinéraire fantaisiste*, par Achille Ségard. Paris, Paul Ollendorff. — *Le Tribut passionnel*, par Jean Blaize. Paris, Plon-Nourrit et Cie. — *L'Esprit belge*, par Charles Morice. Préface de Camille Lemonnier. Bruxelles, G. Balat. — *Fables de La Fontaine* interprétées par Coco Lulu (Victor Lefèvre). Couverture illustrée par Am. Lynen. Bruxelles, P. Lacomblez.

Petite chronique

Le peintre G. Max Stevens ouvrira le 17 décembre prochain, à la Maison d'Art, une exposition de ses œuvres.

En mars, la Maison d'Art abritera une partie importante de l'œuvre de Rodin. L'exposition, qui s'annonce comme devant offrir un grand intérêt, comprendra entre autres le *Victor Hugo* destiné au Luxembourg.

Une vente d'aquarelles, dessins, eaux-fortes et lithographies de Félicien Rops, comprenant deux cent quatre-vingt-quatre numéros, a eu lieu à Bruxelles la semaine dernière, sous la direction de M. Charles Vos, directeur du *Journal des ventes*. Les enchères ont produit un total élevé, Rops étant désormais classé parmi les artistes recherchés des amateurs. Ainsi l'aquarelle *La Foire aux amours*, l'une des dernières œuvres du maître, dont la reproduction en couleurs figura au Salon de la Libre Esthétique de 1896, a atteint 1,800 francs. Le *Rendez-vous* a été adjugé 270 francs.

Citons encore : la série des neuf vernis-mous des *Diaboliques,* 540 francs; l'*Experte en dentelles*, pointe-sèche, 100 francs; la *Fleur en croix,* eau-forte, 135 francs.

L'État a acheté, tout encadrée, au prix de 350 francs, pour le Cabinet d'estampes, l'admirable lithographie *L'Enterrement au pays wallon*, l'une des plus saisissantes compositions de l'artiste. Nous voyons avec plaisir le choix des « dirigeants » de notre Bibliothèque nationale s'orienter vers les œuvres modernes. L'acquisition de l'*Enterrement au pays wallon* lui fait honneur et sera approuvée par tous les artistes.

A ce propos, deux quotidiens bruxellois critiquent le prix payé pour cette œuvre par l'État. L'*Enterrement* serait vendu couramment, d'après eux, 250 francs seulement! Nos confrères retardent. Le temps où l'on trouvait des épreuves de cette superbe lithographie pour 12 louis est passé. Nous n'en voulons d'autre preuve que ce fait : l'expert Deman, qui s'occupe spécialement de l'œuvre de Rops, nous disait hier (et nous autorisait à le répéter) qu'il est acheteur *à 300 francs* d'épreuves de l'*Enterrement*, et qu'il serait heureux d'en trouver une dizaine à ce prix.

Léon Mignon, le statuaire liégeois mort dernièrement, aura son monument. Un Comité vient de se constituer sous la présidence d'honneur de M. Léo Gérard, bourgmestre de Liége, et la présidence effective du peintre Jean de la Hoese. Des bulletins de souscription seront lancés prochainement.

Le programme de la troisième matinée de lectures du théâtre du Parc portait en vedette quelques noms d'auteurs belges : Camille Lemonnier, Max Waller, Théo Hannon, Grégoire Le Roy, dont les pièces, choisies avec discernement, ont eu, avec une scène de *Denise*, — la scène fameuse de la Confession, — fort bien jouée par Mlle Fège, les honneurs de la séance. A signaler encore l'interprétation émue et artiste donnée par Mlle Derboven à un fragment de l'*Au delà des forces humaines* de Björnson. Le public, nombreux, a paru enchanté de ce troisième *five o'clock* littéraire.

La quatrième séance aura lieu le 5 décembre.

Le premier concert de l'*Association artistique* fondée par Mlle Katie Goodson, pianiste, J. ten Have, violoniste, et M. Loevensohn, violoncelliste, aura lieu demain lundi, à la Grande-Harmonie, avec le concours de Mme Edouard Colonne, cantatrice. Audition des œuvres de MM. A. Bruneau, G. Enesco et F. Rasse.

La première séance donnée par la Section d'art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Elle se composera d'une conférence de M. Maurice Kufferath ayant pour objet : *Richard Wagner musicien*, et d'une audition démonstrative par M. H. La Fontaine.

Le programme du concert de M. Joseph Wieniawski qui aura lieu, ainsi que nous l'avons annoncé, le 1er décembre, à la Grande-Harmonie, avec le concours du violoncelliste Hollman, se composera de la sonate pour piano et violoncelle de Wieniawski, d'œuvres de piano de différents maîtres et de trois mélodies inédites de Wieniawski chantées par Mlle Armand.

MM. Philippe Mousset, pianiste, et Stanley Moses, violoniste, donneront un concert à la Maison d'art le vendredi 9 decembre, à 8 heures.

Le peintre hollandais Th. Van Hoytema, dont on a vu des œuvres très étudiées au Salon de la Libre Esthétique, et spécialement des livres illustrés charmants : *La Légende des petits canards*, *Le Hibou*, etc., nous annonce la publication d'un portefeuille contenant six lithographies originales (70 centimètres sur 50) représentant des études d'animaux. Le prix de souscription est de 50 francs. S'adresser à l'auteur, à Hilversum (Pays-Bas).

L'une des pièces les plus importantes de la récente exposition Rembrandt à Amsterdam restera en Hollande : *David jouant de la harpe devant Saül*. Ce tableau, peint vers 1665, est de la dernière période de la vie du maître hollandais.

C'est le Dr A. Bredius, directeur du musée de La Haye, qui a acheté ce tableau à M. Durand-Ruel, de Paris, pour la somme de 100,000 florins.

L'acquéreur a exposé cette importante toile au musée, où se trouvent déjà plusieurs autres œuvres du maître appartenant au directeur.

Un portrait de Verlaine au musée du Luxembourg.

La commission consultative des musées va être appelée à statuer sur l'offre du portrait que M. Edouard Chantalat a fait du poète de *Sagesse*. Ce portrait, qui se trouve en ce moment au musée Galliera, est offert à l'Etat par un groupe d'hommes de lettres, à la tête duquel figurent MM. Sully Prudhomme, Henry Bauër, Jean Richepin, Edmond Lepelletier, Léon Dierx, Laurent Tailhade, Mistral, Gustave Kahn, Gabriel de Lautrec, Louis de Gramont, Fernand Mazade, Edmond Char, Georges d'Esparbès, Paul et Victor Margueritte. Ajoutons que la direction des Beaux-Arts est absolument favorable à l'acceptation de la toile de M. Edouard Chantalat, ainsi que M. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg.

Jean de Tinan vient de mourir à Paris. La génération actuelle perd en lui quelqu'un en qui on avait placé une grande confiance. Un style gracieux, souple et spirituel, une sensibilité déliée, flexible et dont une ironie légère à peine parvenait à cacher les émois, telles étaient les qualités charmantes de son talent. Il laisse quelques volumes de prose : *Erythrée; Un document sur l'Impuissance d'aimer*; *Penses-tu réussir?...* et l'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse*. L'avant-dernier, que nous signalions il y a un an, restera comme une œuvre capitale pour tous ceux qu'intéresse la psychologie souterraine de la jeunesse actuelle.

M. le chanoine P. Van Damme, le restaurateur du chant grégoriens dans les églises, le fondateur et l'actif collaborateur de la revue belge de musique religieuse : *Musica sacra*, est mort âgé de soixante-six ans, au séminaire de Gand. Il laisse quelques compositions, dont la plus intéressante est une messe où l'unisson alterne avec les chœurs *a capella* polyphoniques.

Voici les dates, définitivement arrêtées, des représentations de Bayreuth en 1899 : *L'Anneau de Nibelung* : *Rheingold*, *Walküre*, *Siegfried*, *Götterdämmerung*, les 22, 23, 24 et 25 juillet; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 28 juillet; *Parsifal*, les 29 et 31 juillet; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, les 1er et 4 août; *Parsifal*, les 5, 7, 8 et 11 août; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 12 août; *L'Anneau de Nibelung : Rheingold*, *Walküre*, *Siegfried*, *Götterdämmerung*, les 14, 15, 16 et 17 août; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 19 août; *Parsifal*, le 20 août.

M. Georges Virrès fera paraître prochainement dans les éditions de la *Lutte* (à Paris, rue Madame, 60) un volume de 250 pages intitulé : *En pleine terre (la Glèbe héroïque)*.

M. Léonce Bénédite, directeur du Musée de Luxembourg, consacre à Puvis de Chavannes une importante étude dans la livraison de novembre d'*Art et Décoration*, l'élégante revue parisienne.

Dans la grande revue italienne *La Rivista moderna*, de Florence, notre collaborateur Jules Destrée étudie de près l'art de Félicien Rops, à peu près inconnu jusqu'ici en Italie.

Une nouvelle revue de quinzaine, *Das Litterarische Echo*, paraî depuis le 1er octobre à Berlin, chez MM. F. Fontane et Ce.

L'art belge est représenté au Musée moderne de Munich par des œuvres de MM. A. De Vriendt, F. Courtens, Th. Verstraete, Le Mayeur de Merprès et F. Khnopff. Notre école est la mieux partagée de toutes, puisque, à part les cinq toiles d'artistes belges, l'Etat bavarois n'a acheté à l'étranger qu'un tableau de Ménard, un paysage de Thaulow, un Boldini, un Segantini et un Stott of Oldham. La Pinacothèque, emplie de médiocrités, a gagné en intérêt depuis quelques années, grâce aux acquisitions nouvelles, orientées vers un éclectisme intelligent. Parmi les plus attachantes, signalons une grande composition d'Arnold Boecklin *Le Jeu des vagues*), la *Guerre* de Franz Stuck, une remarquable série de portraits de Lenbach et une toile importante de F. von Uhde.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTES PUBLIQUES

1° Le *Lundi 5 décembre*, de la
Bibliothèque de M. le baron de HAULLEVILLE
Conservateur en chef des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, professeur d'histoire et de droit constitutionnel à l'Ecole de guerre, etc.

2° Du *Mercredi 7 au Mardi 13 décembre*, d'une importante réunion de

Livres Anciens, Modernes et Estampes

provenant, en partie, de la collection de M. A Henvaux, assistant légal adviser to the Siame Government.

Les ventes se feront, *à 4 heures précises*, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire expert, 86A, rue de la Montagne, où l'on peut se procurer les catalogues.
Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V° Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 49. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 4 Décembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Charles Morice. *L'Esprit belge.* — La Restauration des tableaux. — Les Concerts historiques de Barcelone. — M. le Ministre De Bruyn et nos Arbres. — Notes de musique. — Correspondance musicale de Liége. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

CHARLES MORICE

L'ESPRIT BELGE

Préface de Camille Lemonnier (1).

Qu'est-ce donc? Voici que de-ci, de-là, à droite, à gauche, au-dessus, en-dessous, devant, derrière, on se met à parler, voire à philosopher, sur l'Ame belge, sur l'Esprit belge, sur l'Originalité belge. Devenons-nous un Peuple visible pour nous-mêmes? Est-ce que notre unité gouvernementale et notre circonscription administrative correspondraient vraiment à une spécialité psychique? Nos bons compatriotes et nos éminents « intellectuels » daigneraient-ils, enfin, consentir à reconnaître que nous sommes aptes à paraître autre chose que d'ingénieux pasticheurs et qu'il y a, en nous, un fonds propre digne de s'épancher à sa manière et d'être cultivé de préférence à l'importation étrangère?

(1) Bruxelles, Georges Balat, 1898, pet. in-8°, xv-187 p.

Du diable, s'il ne faut pas commencer à l'espérer! A quatre reprises, depuis huit mois (cela s'est fait attendre, hein! depuis soixante-huit ans que Belgique belgiçante il y a), depuis huit mois, à quatre reprises, on s'est donné la peine de se préoccuper du phénomène et d'agir comme si c'était arrivé!

Ce fut d'abord ce fameux numéro de l'*Encyclopédie Larousse*, entièrement consacré à la Belgique, exclusivement écrit par des Belges, sauf (on ne sut guère pourquoi) une préface-introduction, d'une parcimonieusement bienveillante réserve, par Camille Mauclair; numéro pompeux et abondant, où Camille Lemonnier fut à la fois habile impresario et brillant acteur, menant à sa suite tout un cortège, mâle et femelle, de nationaux allègres; numéro qui suscita les colères criardes de ceux qui y furent passés sous silence ou qui jugèrent n'y avoir pas obtenu un suffisant picotin de louanges; numéro que son succès miraculeux a rendu presque introuvable en librairie.

Puis, dans un tout autre monde, celui que la *Revue mauve* parfume de sa littérature d'iris et de son équipe d'écrivains à particule, on ouvrit une enquête, une universelle interview, sur cette Ame belge qui venait de pousser si bien sa clameur d'enfant arrivé à la lumière; des opinions, en général vagissantes, s'y manifestèrent, attestant, à de rares exceptions près, qu'en effet la notion d'une idiosyncrasie nationale pointait en asperge

longtemps enfouie, et crevait enfin le sol de sa petite tête très vivante.

Ensuite la *Revue de Belgique* s'en mêla : il y parut une étude de M. Em. Cauderlier qui, ces jours derniers, fut mise en tiré-à-part. Comme ses prédécesseurs il affirme, avec conviction, la spécialité naturelle de notre mentalité et s'efforce, avec plus ou moins de réussite, à cataloguer les circonstances qui l'attestent.

Enfin, voici mieux et plus significatif : un écrivain français, d'un remarquable et délicat mérite, observateur attentif et pénétrant, l'auteur (entre autres très bonnes méditations) de la *Littérature de tout à l'heure*, de *Paul Verlaine et son œuvre*, du *Sens religieux de la Poésie*, que souvent notre public a entendu en de fines et artistiques conférences, M. CHARLES MORICE, a publié le livre dont le titre arabesque l'en-tête de cet article. La préface est de Camille Lemonnier, assurément le plus Belge des Belges malgré les soies, les ors et les velours parisiens dont, parfois, il lui plaît vêtir son style, et l'un des plus puissamment artistes. Avec une grâce caressante, il y nomme Charles Morice « ce promeneur aux yeux clairs; — ce poète d'humanité dans le sens le plus loyal ; — cette fière personnalité littéraire ornée du don de subtile et intense verbalité ». Ainsi parle cet illustre ami, moins convaincu de l'existence de notre Patrie intellectuelle et morale que celui dont il fait ce si juste éloge, car, boudeur quand même, il dit, jaugeant les jugements du promeneur au yeux clairs : « C'est la foi réfléchie d'un homme qui sait régir ses impulsions; elle ne condescend pas à la louange courtisane; elle cherche visiblement *à hausser la tiédeur de la mienne* ».

Il n'importe! Certes plus d'un parmi nous a le droit d'exprimer quelque rancune et quelque méfiance, sinon pour la patrie elle-même, — si charmante en sa nature changeante, en son histoire lourde d'événements pétris de séduction ou d'angoisse, en ses ciels à l'adorable variété et la dramatique mouvance, conspuées par tant d'imbéciles pour qui la beauté d'un climat se confond avec le « ne pas avoir les pieds mouillés », — du moins pour le groupe des mufles qui y circulent et qui souvent m'ont fait dire : Oh! le beau pays! quel dommage qu'il soit si mal habité!

Voyez le détail, révélateur, des points de vue étudiés par Charles Morice. Après quelques « notes dénouées » dans lesquelles il raconte, avec une spirituelle simplicité, ses premières impressions de voyageur vierge encore de tout jugement sur le pays où il pénètre, il épanche ses pensées en ces chapitres qui vont (ou je me trompe fort) vous donner envie, lecteurs, de lire ce qu'on y dit de vous, de moi, des voisins, de tout notre petit monde, choses que, d'ordinaire, on n'entend guère et qui ont une valeur documentaire et directrice précieuse : Y a-t-il des Belges ? — Paris-Bruxelles. — Assimilation et dualité. — Les Lions et les chiens. — Le Réalisme belge. — Devant la mort. — Devant l'Amour. — Le Culte de l'enfant. — Littérature. — Arts. — Conclusion.

Tout cela correspond à des développements d'un vif intérêt; tout cela est dit prestement et avec agréable humeur, car ce Livre a le mérite, grand en nos heures bousculantes, de ne pas être long : c'est une pente qu'on peut, à vue d'œil, remonter sans craindre devoir descendre de machine avant le sommet.

J'y rencontre des critiques comme celle-ci : « Le défaut le plus grave de l'Esprit belge est son manque d'initiative et, par suite, le peu de marge qu'il laisse à l'évolution des originalités individuelles », — et des éloges comme le suivant, qui m'épouvantent un peu tout en éveillant ma joie d'indigène : « Il y a pour le monde entier le plus profond et le plus pressant intérêt à bien connaître l'Esprit belge, à surveiller son évolution, car, tôt ou tard, — et, je pense, bientôt, — l'histoire et la géographie qui ne mentent pas, l'affirment, — la Belgique, déjà carrefour du monde civilisé, en sera le centre! » — Fichtre! tenons-nous bien. Moi qui, dans mon étude sur L'AME BELGE, publiée par l'*Encyclopédie*, m'étais contenté du « Carrefour ».

J'y rencontre aussi des conseils, tel celui-ci : « Quel magnifique exemple donneraient au monde les races flamande et wallonne, réunies en un groupe unique et associant en un seul faisceau de forces leurs deux génies, l'un réaliste, l'autre idéaliste, si elles s'employaient à créer le Bien-être moral! C'est leur devoir et la fatalité de l'Histoire le leur dicte. »

Et comme, inévitablement, dans les souvenances du narrateur, devaient gronder les terribles sarcasmes dont Baudelaire fouailla la Belgique de 1857 (les relire, — ah! c'est si curieux! — dans l'*Art moderne* des 3 juillet 1887, 27 juillet, 3 août 1890), Charles Morice écrit : « J'ai parlé librement. J'ai dit le bien avec joie, je n'ai pas à me défendre d'avoir dit le mal avec chagrin. Mais, très faillible, je me suis gardé, comme du pire des ridicules, de jamais prendre le ton d'un juge. Grâce à cette précaution, mes impressions, même objectivement erronées, conservent une vérité subjective, — la mienne. Leur lecteur ne pourra, du moins, me confondre avec les amateurs de ce bizarre et trop facile sport, l'insulte à la Belgique. Une insulte « globale » est toujours niaise. Adressée à un peuple, elle s'aggrave d'une sorte de sacrilège dont m'eût préservé, à défaut de goût, mon adoration pour l'Humanité. »

Avis à ceux de nos petits compatriotes qui aiment imiter Baudelaire en ses jugements « féroces ». On sait qu'il existe encore quelques échantillons de ces invalides pisse-vinaigre.

Je m'arrête, par crainte que ma gratitude ne s'imbibe de chauvinisme dont doit me préserver « à défaut de

goût mon amour pour l'Humanité ». Non pas que j'hésite à confesser ici puérilement mon affection profonde pour cette ambiance belge où, corporellement et psychiquement, je fus formé, et dont les fluides subtils, bon gré mal gré, intimement et inséparablement, me pénètrent. Car c'est ainsi, que désormais doit être compris le Patriotisme : non plus la sotte manie de croire son pays supérieur aux autres, d'aspirer à la prédominance dans une vaine hiérarchie des peuples, de dédaigner le voisin et de marquer cette morgue par les insupportables gestes de l'orgueil ; mais le sentiment brûlant et reconnaissant que le pays où l'on est né, où l'on a vécu sa vie, fut l'instrument principal et demeure le conservateur de votre Originalité, cette qualité suprême, la plus digne d'être extériorisée et sauvegardée, la seule dont émanent la vraie beauté et la vraie saveur! Que de belles paroles dites déjà là-dessus par Socrate dans le Phédon!

Au cours d'un chapitre complémentaire intitulé *Après avoir conclu*, Charles Morice écrit : « Serait-ce qu'en ces pages une série commence d'Essais sur la Psychologie des Peuples et qu'après *l'Esprit belge* suivraient, par exemple, *l'Esprit hollandais*, voisin et différent, *l'Esprit allemand...* » — Cette réflexion et cette demi-promesse d'œuvres futures sont une expression du mouvement scientifique récent, que je rappelle et décris dans un des chapitres de mon dernier livre, l'ARYANO-SÉMITISME, et qui caractérise une remarquable étape dans l'étude de l'Humanité cérébrale. Celle-ci a successivement passé de la psychologie des Individus à celle des foules, de la psychologie des Foules à celle des peuples, de la psychologie des Peuples à celle des Races, s'efforçant de préciser pour chacune de ces entités naturelles les éléments de son indestructible originalité, à l'encontre des philanthropes humanitaires qui affirment si niaisement l'unité de notre Espèce, revenant indirectement aux enfantillages du couple adamique, prétendue origine de tous les descendants qui ont peuplé la Terre. Dans son récent ouvrage, *Les Français d'aujourd'hui*, M. Edmond Demolins signale comme base de pareilles tentatives un questionnaire ingénieux dressé par M. de Tourville, dont il fait une utilisation fort curieuse. Je le signale à M. Charles Morice pour les études qu'il prépare. Certes la vaste enquête qui ainsi s'inaugure, en différents points et sans préalable accord, atteste la portée et la parfaite opportunité de ces Travaux. Je ne doute pas que de plus en plus elle révélera que nous, Belges, avons en nous les éléments d'une Ame propre que, désormais, le devoir est de comprendre, d'admettre et de cultiver en nous libérant définitivement de l'insupportable pastichage, trop longtemps la règle de nos efforts et la cause de notre relative stérilité. Connais-toi toi-même! Mieux que ça : CROIS EN TOI-MÊME!

EDMOND PICARD

LA RESTAURATION DES TABLEAUX[1]

L'enlevage des peintures exécutées sur bois est aussi facile que l'enlevage des peintures sur toile et offre la même sécurité.

Voici le procédé. Après avoir cartonné le tableau comme pour l'enlevage sur toile, sauf une plus grande quantité de papier (six ou huit feuilles), on couche également le tableau sur une table en le maintenant avec des tirants bien collés. On prend un rabot convexe et on le passe légèrement à contre-fil du bois, puis, avec une gouge ou tout autre ciseau *ad hoc*, on arrive jusqu'à l'épiderme du panneau. Alors il est loisible d'imbiber comme pour l'enlevage ou de détacher par parcelles ce qui reste du bois, suivant son état de vétusté.

Après avoir rajeuni l'apprêt, on procède comme je l'ai dit au sujet de l'enlevage, si le tableau doit être reporté sur toile. Si on veut le remettre sur panneau, on se borne à mettre une gaze sur l'apprêt et l'on étend soit au gras, soit à la colle, une feuille de papier gris non collé; cette préparation spongieuse devant retenir les colles et absorber l'humidité qui ne peut s'échapper d'un panneau comme elle le fait au travers de la toile.

Je crois avoir suffisamment établi que ces différentes opérations n'ont rien de dangereux. Je bornerai là ma démonstration, heureux si j'ai pu détruire les préjugés entretenus par le charlatanisme ou motivés par les dégâts commis par l'incurie d'opérateurs malhabiles.

Je n'ai pas tout dit; il me reste à parler des retouches et de la façon dont elles sont généralement pratiquées. La question des retouches est très importante, car celles-ci, mal exécutées, dénaturent les tableaux et leur enlèvent souvent toute valeur. La plupart des méthodes employées : le pointillage français imité des Italiens, la restauration à l'aquarelle qui brunit sous le vernis, celle à l'huile grasse, ainsi que la retouche aux glacis de vernis qui gâte les couleurs et ne durcit pas, sont toutes plus ou moins pernicieuses. Plus pernicieuse encore est la façon de travailler de la plupart des praticiens qui emploient ces méthodes; n'ayant pas l'intelligence de saisir la vraie teinte d'un petit défaut, ils ont l'audace d'étendre leur pesant travail sur les parties avoisinantes, sous prétexte de les mettre d'accord. De là ces énormes tâches brunes ou noires qui apparaissent à mesure que le temps fait changer les couleurs, et qui rendent les tableaux méconnaissables.

Evitons, comme le dit M. de Burtin, « ces pinceaux hardis, lourds et prodigues de couleur, maniés par des gens qui ne se mettent guère en peine d'approfondir les mélanges employés par les maîtres, ni de connaître à fond les changements respectifs que produit sur chaque espèce de couleur l'action lente, mais toujours certaine du temps, de l'air et de la clarté du jour ».

Les retouches ne trompent pas les connaisseurs et elles ont le désavantage de mettre en suspicion les parties intactes du tableau. En Italie les parties perdues de l'œuvre ne sont pas repeintes ; on consolide et l'on bouche les trous et les fentes au moyen d'un mastic d'une couleur neutre, en respectant la peinture encore existante du maître. Cette franchise dans la restauration m'a toujours plu et peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir à cette manière de pratiquer la restauration.

On ne peut se le dissimuler, si des faits regrettables se sont passés dans nos églises et dans nos musées, si nombre de restau-

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre, 9 et 30 octobre derniers.

rations et de retouches ont été mal exécutées ou mal surveillées, on doit en accuser l'indifférence générale qui laisse l'art de la restauration s'exercer sans contrôle efficace. Même dans le sein des commissions, chargées de la surveillance des restaurations, combien connaissent le métier de restaurateur d'une façon pratique ou même théorique?

M. Cottini (*Examen du Musée du Louvre*) dit avec raison : « Il faut des études préliminaires pour devenir médecin, avocat, ingénieur des ponts et chaussées ou des mines; il faut passer par les académies pour devenir artiste peintre ou sculpteur; il faudrait aussi justifier d'études ou passer des examens pour devenir expert ou restaurateur en tableaux. Il en devrait être de même pour les conservateurs des musées et pour tous ceux qui doivent discerner, sur la vue d'un tableau non signé, l'école à laquelle il appartient, le nom du maître qui l'a peint, le mérite ou la valeur de l'œuvre et faire le travail si important des attributions ainsi que la rédaction des catalogues. »

Comme le gouvernement français a fondé une école des chartes destinée à former des archivistes paléographes chargés de conserver et de découvrir tous les documents manuscrits relatifs à l'histoire de France, M. Cottini demande la création d'une école de *peintres experts*.

Nous parlerons une autre fois de l'organisation pratique d'une telle école, mais dès à présent on peut dire qu'elle rendrait de véritables services et pourrait facilement être annexée à notre Institut des Beaux-Arts.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

Les Concerts historiques de Barcelone.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Fidèle à son axiome : L'Art doit être un enseignement, M. Vincent d'Indy a organisé sur un plan nouveau, démonstratif et historique, la série des grands concerts symphoniques qu'il a été invité à diriger le mois dernier à Barcelone. Partant de la *Suite*, inspirée par les danses populaires, et du *Concert*, destiné à mettre en valeur la virtuosité des solistes, il a résumé, en quelques exemples caractéristiques, les divers avatars de ces deux modes originaires aboutissant d'un côté, par abâtardissement, au *Concerto*, de l'autre, par anoblissement, à la Symphonie et au Poème moderne.

Dans une première séance, il a fait exécuter la *Musique en concert pour les soupers du Roi*, composée au commencement du siècle dernier par M. R. de Lalande, jouée aux derniers concerts de la *Libre Esthétique*, le *Concerto à deux violons* de Bach, admirablement interprété par MM. Crickboom et Rocabruna, la XVI^e^ Symphonie, écrite en 1772, de Haydn, le *Concerto* de Max Bruch et la Suite d'orchestre tirée de *Namouna* d'Edouard Lalo.

Trois symphonies de Beethoven, la IV^e^, la VI^e^ (*Pastorale*) et la VIII^e^, formaient le substantiel menu de la deuxième soirée. Dans une note insérée au programme, M. d'Indy expose qu'il n'aurait pas osé risquer de donner à Paris un programme aussi abondant, mais que la vivacité de compréhension et le sentiment artiste du public catalan le rassure sur l'accueil réservé à cette innovation esthétique. Et de fait, le concert « des trois symphonies » a eu un tel succès, qu'il a fallu redire, dans une séance subséquente, la *Pastorale*, qui avait été particulièrement goûtée.

Le troisième concert était consacré au Poème symphonique : ouverture de *Tannhäuser, Siegfried-Idyll, Eyoub* (fragment de *Stamboul, rythmes et chansons d'Orient*, par P. de Bréville), prélude de *Fervaal*, la *Mort de Wallenstein*, prélude de *Merlin* d'I. Albeniz, partie symphonique de *Psyché*, de César Franck, et danses bretonnes extraites de *Pêcheur d'Islande*, par Guy Ropartz.

Dans une quatrième et dernière audition, M. Vincent d'Indy a fait jouer les œuvres qui avaient été particulièrement applaudies : l'ouverture de *Namouna*, le prélude de *Fervaal*, la *Mort de Wallenstein*, l'ouverture de *Tannhäuser*, la *Pastorale*, en complétant le programme par le « Voyage au Rhin », de Wagner, et le poème symphonique d'Ernest Chausson récemment entendu à Bruxelles : *Soir de fête*.

Cette belle et instructive série d'auditions a eu un succès énorme. Le public catalan, prompt à l'emballement, vibrant, très bon juge d'ailleurs, a, selon sa coutume, manifesté avec impétuosité sa satisfaction, et parfois le déplaisir que lui causaient certaines œuvres. La *Mort de Wallenstein*, *Psyché*, l'ouverture de *Namouna*, le prélude de *Fervaal* ont particulièrement excité l'enthousiasme de l'auditoire, qui a rappelé dix fois sur l'estrade M. Vincent d'Indy après l'exécution de l'ouverture de *Tannhäuser*.

L'orchestre, formé et excellemment préparé à ces auditions par M. Crickboom, a une extrême sensibilité et une délicatesse de nuances remarquable. Le Quatuor surtout, dont M. Crickboom s'est particulièrement occupé, est parfaitement homogène. Le jeune artiste belge a eu à Barcelone la plus heureuse influence sur le développement du goût musical. Grâce à lui, la Société philharmonique qu'il dirige est florissante, et le public catalan s'initie de plus en plus à la littérature musicale classique et contemporaine. Il a, en outre, singulièrement perfectionné la technique des instrumentistes et rendu de sérieux services aux jeunes archets placés sous sa direction.

Les belles œuvres sont désormais si bien appréciées que la présence de M. d'Indy en Espagne a donné aux musiciens et amateurs catalans l'idée d'un vaste projet, si grandiose que la réalisation en paraît chimérique. Il ne s'agit de rien moins que de donner, sous la direction du maître, six représentations modèles (pas une de plus ni de moins!) de trois drames lyriques : *Iphigénie en Tauride*, *Tristan et Yseult* et *Fervaal*. Excusez du peu! Ce projet a remué les esprits à tel point qu'en une seule journée — le jour même où il est né — la souscription pour mener à bien cette superbe entreprise a atteint soixante-dix mille francs! Il nous semble que Barcelone dégote quelque peu Bruxelles, où l'on a tant de peine à faire sortir des poches les espèces sonnantes destinées à encourager les initiatives artistiques.

M. le ministre De Bruyn et nos Arbres [1].

M. De Bruyn a les intentions les meilleures, les plus intelligentes et les plus esthétiques, en ce qui concerne la conservation des Arbres de nos routes livrés à la vandalique bêtise de certains messieurs des Ponts et Chaussées. Il affirme qu'il a donné les instructions les plus rigoureuses pour ne les sacrifier, conformément,

(1) Voir l'*Art moderne* des 30 janvier, 10 et 17 avril, 19 juin et 31 juillet derniers.

du reste, à la Loi, que lorsqu'il n'y a plus moyen de faire autrement. Car il y a une loi, le Décret du 16 novembre 1811, *contenant Règlement sur la construction, la réparation et l'entretien des Routes,* qu'on oublie beaucoup semble-t-il; il porte textuellement, en son article 99 :

« Les *arbres* plantés sur le terrain de la route et appartenant à « l'État, ceux plantés sur les terres riveraines, soit par les com- « munes, soit par les particuliers, en exécution du présent décret « ou antérieurement, ne pourront être coupés et arrachés qu'avec « l'autorisation du directeur général des ponts et chaussées, ac- « cordée sur la demande du préfet, laquelle sera formée seule- « ment *lorsque le dépérissement des arbres aura été constaté par « les ingénieurs, et toujours à la charge du remplacement immé- « diat.* »

Or, une âme bienveillante, qui connaît nos sympathies pour les Arbres, nous transmet le *Bulletin commercial* où on lit ce qui suit à la page 646, col. 2.

MINISTÈRE DES FINANCES

ADMINISTRATION DE L'ENREGISTREMENT ET DES DOMAINES

Vente de 205 beaux arbres. — Le receveur des domaines à Saint-Trond vendra publiquement, jeudi 17 novembre 1898, à 10 heures du matin, au café « de Blauwe hand », chez les enfants Koninkx, Grand'Place, à Saint-Trond : 16 marronniers croissant le long du parc à Saint-Trond; 16 tilleuls croissant le long du parc à Saint-Trond; 123 ormes sur la route de Herck-la-Ville; 51 ormes sur la route de Hannut. Frais, 10 p. c., et 1 franc par arbre pour comblement des fossés, seront payables endéans les huit jours après l'approbation de la vente sous peine de nullité; les prix de vente dans les six mois de cette approbation moyennant caution solvable. Voir les affiches.

Est-ce assez impudemment se moquer des volontés du Ministre. DEUX CENT CINQ BEAUX ARBRES! Marronniers, tilleuls, ormes! Pas délabrés! pas atteints de vétusté! Non tous, beaux! Trente-deux poussant le long du parc de Saint-Trond où il ne s'est pas trouvé un habitant pour protester; il est vrai que ce sont les mêmes natifs qui ont laissé détruire presque entièrement leurs vieux pittoresques remparts sous prétexte d'embellissement!

Cette odieuse adjudication a eu lieu le 17 novembre. Donc trop tard. Le Receveur des Domaines qui l'a faite a touché le tantième qui est une excitation idiote à ces ravages. Mais M. De Bruyn saura comment on se f...iche de Lui.

NOTES DE MUSIQUE

Le défilé des virtuoses de l'archet et du clavier bat son plein à Bruxelles, et il n'est plus guère de soirée où, soit à la Maison d'Art, ou à la Grande-Harmonie, ou à l'Hôtel Ravenstein, ou au Cercle artistique, ou à la Salle Erard, ou ailleurs, quelque artiste chevelu ou non, quelque gracieuse prima-donna, quelque enfant prodige, espoir des heureux parents qui lui ont donné le jour, ne parvienne à attirer les quelques douzaines de personnes et les deux ou trois pensionnats d'Anglaises qui constituent l'invariable et d'ailleurs très sympathique clientèle de ces petites fêtes de famille.

Après Frédéric Lamond, un maître incontestable, un pianiste de style qui interprète Beethoven avec l'ampleur et la sobriété de Rubinstein, Pablo de Sarasate est venu éblouir le public de ses pyrotechnies musicales. Sarasate est et demeure inimitable. Il joue du violon en charmeur, et la séduction de son coup d'archet égale sa merveilleuse aisance à triompher des plus épineuses difficultés. Qu'il joue une sonate de Bach, un concerto de Saint-Saëns, un nocturne de Chopin ou une de ses prestigieuses fantaisies tziganes, il est toujours lui-même, c'est-à-dire un virtuose aussi habile, bien qu'il ait neigé sur l'ébène de sa chevelure, que lorsque le pinceau de Whistler l'immortalisa, il y a quelque vingt ans. Ne lui demandez pas la puissance, ni l'ampleur, ni le style. Son art est fluet, mais charmant. Sarasate, c'est le Planté du violon! Accompagné par le Dr Neiszel, professeur au Conservatoire de Cologne, il a soulevé un enthousiasme frénétique.

Mme Saillard-Dietz, qui s'est fait entendre à la Maison d'Art, M. Möbis, qui a fait valoir, en un récital donné à l'Hôtel Ravenstein, de sérieuses qualités de pianiste, ont traversé ensuite le firmament musical bruxellois. L'audition de Mme Saillard devait servir de démonstration à une conférence de M. de Solenière sur l'esthétique. Malheureusement, une indisposition du conférencier n'a permis d'exécuter qu'une partie du programme annoncé, et le succès s'en est nécessairement ressenti.

***

Une séance panachée, composée d'éléments divers, bons et médiocres, a servi de débuts à l'*Association artistique* récemment fondée par MM. Jean Ten Have et Marix Lœvensohn, avec la collaboration d'une jeune pianiste de talent, Miss Katie Goodson. Les organisateurs ont eu les honneurs de la séance. Le jeu délié et pur de M. Ten Have, l'ampleur et la sûreté du coup d'archet de M. Lœvensohn ont donné à la 2e sonate pour violon et piano de Saint-Saëns, à la Sonate de Grieg pour piano et violoncelle un relief auquel Miss Goodson a contribué par sa correcte interprétation de la partie de piano.

On a moins apprécié Mme Edouard Colonne, dont la voix et la diction laissent également à désirer. Tâche malaisée, d'ailleurs, que de donner de l'intérêt aux mélodies banales de M. Georges Enesco, dont on s'est peut-être trop hâté de proclamer le génie, et aux compositions tourmentées, tortueuses, anti-musicales inspirées à M. Alfred Bruneau par les aimables *Chansons à danser* de Catulle Mendès.

Un *Concertstück* de bonne facture, de dessin mélodique nettement arrêté et developpé avec sobriété, sans surcharge de virtuosité, a valu à son auteur, M. Rasse, qui accompagnait au piano M. Ten Have, un succès flatteur, Ç'a été un des épisodes heureux de ce programme varié, suivi avec attention par un public nombreux dans lequel se trouvaient plusieurs des personnalités les plus en vue du monde musical. En même temps qu'il mettait en vedette un jeune compositeur belge qui porte les plus sérieuses espérances, il affirmait la maîtrise naissante d'un violoniste qui prend rang parmi les meilleurs virtuoses élevés à l'école d'Eugène Ysaye.

***

En cette même salle de la Grande-Harmonie, M. Joseph Wieniawski s'est présenté au public, quelques jours après, comme compositeur et comme pianiste. M. Wieniawski est un romantique qui allie à la mélancolie de Chopin un ressouvenir de la bravoure héroïque, bottée et éperonnée, de Liszt. Sa sonate pour piano et violoncelle, jouée avec brio par l'auteur et M. J. Hollman, a été très applaudie. Sur l'insistance de l'auditoire les exécutants en ont même redit le deuxième mouvement, une sorte de ballade d'un sentiment rêveur dans laquelle le piano s'efface pour laisser chanter le violoncelle. Trois mélodies inédites, détaillées avec goût par

Mlle Armand, ont mis en lumière un face particulière du talent de M. Wieniawski, le côté élégiaque et poétique. Quelques œuvres de Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt, empruntées au répertoire courant des pianistes, et le divin prélude de *Parsifal*, — interprété, celui-ci, dans un mouvement trop rapide et trop saccadé, destructif de l'impression mystique qu'il doit faire naître, — complétaient cette intéressante soirée.

***

Le semaine a été clôturée par une fort belle séance de musique de chambre donnée au Cercle artistique par le quatuor Schörg, rentré depuis peu à Bruxelles après une fructueuse tournée artistique en Allemagne et en Suisse.

M. Franz Schörg et ses partenaires (MM. Daucher, P. Miry et Gaillard) ont fait valoir dans le quatuor en *ré majeur* de Mozart et dans les pittoresques *Novelettes* pour quatuor à cordes de Glazounow les qualités essentielles des quartettistes : la fusion des sonorités, l'unité de style et de compréhension, la clarté et la justesse. Leur succès a été très vif et très mérité.

Mais l'intérêt principal du concert résidait dans la première audition du quatuor pour piano, violon et violoncelle (op. 30) de M. Ernest Chausson, une composition de large envergure et de sentiment profond, dans laquelle la science des développements polyphoniques s'unit à l'inspiration. M. Chausson n'avait pas, jusqu'ici, affirmé avec autant d'autorité dans la musique de chambre la sûreté de son écriture. Mieux encore que dans le *Concert* exécuté par Eugène Ysaye aux matinées des XX et redit par lui à l'une de ses séances de quatuors, il se révèle, dans son œuvre nouvelle, compositeur fécond en idées mélodiques, expert dans l'art d'associer les timbres divers des instruments concertants, habile à soutenir et à augmenter l'intérêt par la variété des rythmes, par la séduction d'harmonies savoureuses, par le régal d'ingénieuses combinaisons contrapuntiques. La large phrase du deuxième mouvement *(Très calme)*, contrastant avec la vie et le brio du morceau initial (*Animé*), l'élégance aristocratique de l'épisode (*Simple et sans hâte*), qui précède le final dans lequel se fondent les thèmes principaux des premières parties, fait de cette partition une œuvre à la fois attrayante et sérieuse, d'une incontestable valeur.

L'interprétation que lui a donnée le quatuor Schörg a été excellente, et il convient de louer particulièrement M. Emile Bosquet pour la façon brillante dont il a exécuté la partie de piano.

CORRESPONDANCE MUSICALE DE LIÉGE

Après de longs mois de silence, voici revenus nos orchestres, peu modifiés dans leur composition, avec toujours les mêmes jeux de physionomie, de gestes, de mouvements où sourit cette affectation de railleuse indifférence qui caractérise, sans l'honorer, « l'humour » liégeois.

Nous les avons entendus successivement, à peu de jours d'intervalle, au Conservatoire et aux Nouveaux-Concerts. Nous avons puisé à ces concerts de sérieuses jouissances d'art.

Il importe de mettre en vedette — et ce n'est que justice — le nom d'Eugène Ysaye, l'envoûtant triomphateur de dimanche. Son nom avait appelé la foule aux Nouveaux-Concerts, non habitués à une pareille affluence malgré les soins et le goût que leur directeur, Sylvain Dupuis, apporte à la composition et aux exécutions des programmes. Et cette foule, fascinée, enflammée par l'irradiante passion que chante son violon, acclamait sans fin le puissant artiste. Il dut ajouter au programme, qui déjà portait les concertos en *mi bémol* de Mozart et en *mi majeur* de Bach, le *Preislied* des *Maîtres-Chanteurs*, la *Sarabande* et la *Gigue* de Bach.

Ni critiques ni discussions ne sont de mise avec un tel artiste. Elles ne viennent point jusqu'à se formuler, tant est persuasif le charme du son, à la fois si pur et si ample, de la virtuosité si solide et surtout de la nature si généreuse, si vibrante d'Eugène Ysaye. Une autre âme parle à notre âme, l'enveloppe et la convainc; et je pense bien que l'artiste qui réalise ce miracle atteint les cimes. — Je confesse une émotion profonde, irréductible durant l'exécution de l'admirable concerto de Bach.

Au même concert, l'orchestre de Sylvain Dupuis jouait la *Fantaisie populaire* de Théo Ysaye. Le jeune compositeur tenait la partie importante de piano. Son jeu clair, d'une incisive netteté, a largement contribué à faire valoir les effets capricieux et séduisants de cette œuvre un peu étendue, mais solidement charpentée. Une écriture très symphonique, une orchestration d'un coloris délicat, la beauté des timbres et des sonorités lui donnent de l'intérêt et du charme.

L'orchestre avait précédemment exécuté le très poétique prélude du premier acte de *Fervaal* et la première symphonie de Beethoven. Celle-ci valut une ovation à Sylvain Dupuis, et vraiment cette interprétation, très fouillée, où l'élégance et la ligne de cette œuvre exquise étaient placées en un juste relief, valait d'être marquée. Ah! si les cordes se gardaient de leur excessive, souvent aigre éloquence, la perfection serait presque atteinte!

Au Conservatoire, M. Radoux eut l'heureuse idée de nous faire entendre la *Dante-Symphonie* et réentendre *Orphée*, très apprécié déjà, de Liszt. La *Dante-Symphonie* complète la révélation de cette personnalité puissante dont la pensée hautaine se revêt de formes d'une rare magnificence. D'un vol altier le compositeur-poète soulève les imaginations. L'auditeur est transporté en des rêves grandioses qui successivement l'impressionnent de sombres peintures, où grondent et se déchaînent malédictions et désespoirs en des rythmes violents, exaspérés; de mélodies d'infinie tendresse, de l'âpre souffrance de repentirs qui s'exaltent vers la rédemption et du cantique des accalmies heureuses. Dès à présent nous en sollicitons une réaudition, où seront corrigées quelques faiblesses d'interprétation sur lesquelles nous nous garderons d'appuyer.

Combien après cela la pâlotte musique exécutée par Jean Gérardy nous parut anémiée! Pour qu'elle fût tolérée, le considérable talent du jeune virtuose était indispensable. Ce talent impose des œuvres indifférentes, non qu'il puisse leur prêter quelque grandeur, mais il leur insinue une poésie attendrissante, tant est large, plein et parfois douloureux le chant qui monte sous l'archet impérieux.

La classique interprétation du concerto en *mi bémol* de Beethoven, que nous a donnée M. Camille Gurickx, nous permit de nous pénétrer de ce chef-d'œuvre qu'on ne se lassera point d'entendre.

X. N.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Un Vilain Monsieur! roman, par WILLY, couverture illustrée d'A. GUILLAUME. Paris, H. Simonis-Empis. — *Histoire musicale de la main*, par EMILE GOUGET (80 gravures et autographes). Paris, Fischbacher. — *Notre Peuple*, par EM. CAUDERLIER (extrait de la *Revue de Belgique*). Bruxelles, Weissenbruch. — *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. Paris, Société *La Plume*.

Musique.

Octobre (n° 3). Recueil de pièces nouvelles pour chant et piano, publié par la Maison Hachette et Cie, Paris, 17, rue de Vaugirard. 1. *Nid dans les roses* (H. DE FONTENAILLES); 2. *Fleur desséchée* (H. BEMBERG); 3. *Déclin* (P. LACOME); 4. *Oiseau en cage* (ED. TRÉMISOT); 5. *J'ai rêvé d'une blonde* (M.-A. BISETZKA); 6. *Les Cloches du soir* (G. PAULIN). — **L'Intermezzo** d'Henri

Heine. Prélude avec adaptation symphonique, par GASTON LEMAIRE. Paris, A. Quinzard et Cie. — **Deux mélodies** : *Berceau de la bien-aimée*, *Chanson à deux*, paroles et musique de PAUL LACOMBLEZ. Bruxelles, P. Lacomblez.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, première séance de musique de chambre donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef avec le concours du Quatuor Schörg et de MM. Mahy et Boogaerts. Au programme : quintette en *mi bémol*, sonate en *sol*, quatuor en *fa mineur* de Beethoven.

Le concert symphonique que dirigera dimanche prochain, à l'Alhambra, M. Eugène Ysaye, promet d'offrir un très vif intérêt. Le programme réunira les noms de deux des virtuoses du clavier les plus appréciés : notre compatriote A. De Greef et le pianiste français Raoul Pugno, qui a, on le sait, donné avec M. Eugène Ysaye une brillante série d'auditions aux Etats-Unis. MM. Pugno et De Greef interpréteront, avec l'orchestre, les Concertos de J.-S. Bach et de Mozart pour deux pianos. Le programme symphonique comprend en outre deux œuvres nouvelles : l'ouverture de *Sancho Panza* de J. Dalcroze, et la *Fantaisie wallonne* de Théo Ysaye. Pour finir, l'ouverture de *Rienzi* de Richard Wagner.

M. Gabriel Mourey fera mardi prochain une conférence au Cercle artistique et littéraire.

Une exposition réunissant des œuvres de MM. Allard, Boulvin, Elle, Heins et Modave est en ce moment ouverte à la galerie Clarembaux, rue du Congrès. Clôture le 18 courant.

M. G.-S. Van Strydonck, qui s'est fait connaître par ses curieuses notations de la vie aux Indes anglaises, exposera à partir de demain quelques-unes de ses toiles récentes au *Cercle artistique et littéraire*.

M. Eugène Ysaye vient d'être engagé par M. Edouard Colonne et jouera à Paris, aux concerts de l'Association artistique, le 7 janvier, les concertos en *mi bémol* de Mozart et en *mi majeur* de J.-S. Bach; le 15, le concerto de Lalo et le concerto pour deux violons de J.-S. Bach. Pour cette dernière œuvre, M. Rémy sera son partenaire.

Entre ces deux concerts, M. Ysaye se fera entendre le 12 janvier aux séances de musique de chambre récemment fondées par M. Colonne et qui ont lieu au Nouveau-Théâtre. L'illustre artiste interprétera une sonate de Haendel, une sonate de Tartini et le *Concert* pour violon, piano et quatuor d'Ernest Chausson.

Le 22 janvier, il se fera connaître à Paris comme chef d'orchestre. M. Colonne lui cède son bâton et, par un échange de bons procédés, viendra diriger ce jour-là l'orchestre Ysaye à Bruxelles. Le programme de M. Eugène Ysaye à Paris porte la symphonie de Franck, *Istar* de Vincent d'Indy, l'*Andante* de G. Lekeu pour orchestre à cordes et les concertos pour violoncelle de Saint-Saëns et de Lalo, joués par M. Jean Gérardy, notre brillant compatriote.

A Bruxelles, M. Colonne fera exécuter, entre autres, une symphonie de Schumann, le *Chasseur maudit* de César Franck et *Viviane* d'Ernest Chausson. Il présentera au public un jeune violoniste qui vient d'obtenir beaucoup de succès à Paris, M. Jacques Thiébaut.

Vers la même époque, M. Eugène Ysaye compte donner à Paris, avec M. Raoul Pugno, quatre séances de sonates classiques et modernes pour violon et piano. On sait que les deux séries de soirées de ce genre qu'il a données précédemment à Paris ont eu un très grand retentissement.

M. G. Guidé, l'éminent professeur de hautbois au Conservatoire, accompagnera le 5 mars à Angers M. Vincent d'Indy, qui dirigera ce jour-là un concert à l'Association artistique. M. Guidé s'y fera entendre comme soliste dans la *Fantaisie pour hautbois et orchestre* de V. d'Indy et dans le *Lamento* de J. Guy Ropartz.

Les journaux de Cologne font un vif éloge de Mlle Dongrie, une jeune violoniste belge, élève d'Ysaye, qui a exécuté dernièrement à la Société de musique le troisième concerto de Saint-Saëns et, fort bien accompagnée par Mlle Schöller, une artiste belge également, diverses compositions. On vante surtout la puissance de son, la sûreté, l'élégance et la technique de Mlle Dongrie.

Pour faire suite aux succès de nos compatriotes à l'étranger : M. Brahy, engagé comme violoncelliste-solo à Angers avec le violoniste Anthony Dubois, vient de débuter avec un sérieux succès comme chef d'orchestre.

M. Louis Titz a repris vendredi dernier la série de ses conférences à l'École professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure. Les entretiens ont lieu de quinzaine en quinzaine, à 8 h. 1/2 du soir, au Palais du Midi (salle 26).

Le *Magazine of Art* (livraison de décembre) consacre aux broderies de Mme De Rudder, et spécialement aux panneaux décoratifs qui ornent le Musée colonial de Tervueren, un intéressant article.

Mlle Berthe Bady, qui a obtenu un très grand succès au premier lundi littéraire du théâtre du Parc, a été réengagée pour la quatrième matinée, fixée à demain, lundi, à 4 h. 1/2. Elle lira des vers d'Hugo et de Bataille. Mmes Suger, Brindeau et Derboven, MM. Paulet, Marié, Le Noël et Bétille réciteront des pièces en vers et en prose de G. Eekhoud, O. Pirmez, Catulle Mendès, Jules Laforgue, Vielé-Griffin et André Gill. Pour clôturer la séance, une scène d'*Antigone*, de Sophocle.

MM. Garraud et Maubel ont obtenu de Mme J. Granier et de M. Galipaux quelques représentations supplémentaires. Le *Nouveau Jeu* sera joué jusqu'à vendredi inclusivement. Lundi, première de l'*Honorable*, de MM. Fournier et Soulié.

Le premier spectacle d'avant-garde sera donné le mercredi 14 décembre. Au programme : *L'Impossible aveu*, d'André Picard; la *Maison des Chéries*, de Maurice Baubourg; le *Fardeau de la liberté*, de Tristan Bernard.

Le théâtre Molière a mis à l'étude le *Boulet*, de Pierre Wolf. Mais le succès de l'*Aînée* ne permet pas encore de fixer la date de la première représentation.

Le 22 courant, troisième matinée littéraire.

A l'Alhambra, changement d'affiche ; depuis hier, la *Porteuse de pain* a succédé aux *Chevaliers du brouillard*.

A l'Alcazar, une pantomime dans laquelle l'excellent et souple mime Charles Lauri joue le rôle d'un caniche espiègle, interprété avec une curieuse vérité d'allures et d'attitudes, obtient tous les soirs un vif succès.

Un Comité provisoire vient d'être constitué à Namur, par le *Cercle artistique et littéraire*, pour élever dans cette ville un monument à la mémoire de Félicien Rops.

Les nombreux dessins et études de Puvis de Chavannes ne seront pas, dit le *Journal des artistes*, dispersés « au vent des enchères », et c'est tant mieux.

La famille de l'artiste a eu la généreuse pensée de répartir entre différents musées ces dessins, dont le nombre s'élève à un millier. La ville de Paris recevra toutes les études faites pour la décoration de l'hôtel de ville. Les musées d'Amiens, de Lyon, de Marseille et de Poitiers recueilleront les dessins se rapportant aux peintures exécutées par le maître dans chacune de ces villes. Au Musée du Luxembourg iront toutes les pièces relatives au Panthéon et à la Sorbonne; enfin, l'académie de Mâcon, ville natale de Puvis, héritera du reste.

La quatrième année des *Maîtres de l'Affiche* débute par une livraison des plus attrayantes. Elle contient, outre une préface de M. Roger Marx, des affiches de Chéret, De Feure, Georges Meunier et Dudley Hardy. Les abonnés reçoivent en prime une délicieuse mandoliniste dessinée par Chéret.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTES PUBLIQUES

1° Le *Lundi 5 décembre*, de la

Bibliothèque de M. le baron de HAULLEVILLE

Conservateur en chef des Musées royaux des Arts décoratifs et industriels, professeur d'histoire et de droit constitutionnel à l'Ecole de guerre, etc.

2° Du *Mercredi 7 au Mardi 13 décembre*, d'une importante réunion de

Livres Anciens, Modernes et Estampes

provenant, en partie, de la collection de M. A Henvaux, assistant légal adviser to the Siame Government.

Les ventes se feront, *à 4 heures précises*, en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, où l'on peut se procurer les catalogues.

Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 50. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 DÉCEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

SOMMAIRE

ADAM ET ÈVE, roman, par Camille Lemonnier. — LETTRES D'AMÉRIQUE. *Quelques Peintres américains.* — A LA MAISON D'ART. *Conférences de « La Lutte ».* — LA RESTAURATION DES TABLEAUX. — UNE CONFÉRENCE SUR L'ART DÉCORATIF. — NOTES THÉATRALES — L'ESTHÉTISME DES CHEMINS DE FER. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

ADAM et ÈVE

Roman, par CAMILLE LEMONNIER. — Paris, Ollendorf.

Si ce poème ardent, religieusement chanté au sommet des cimes les plus pures de la pensée humaine, est appelé « roman » par le Maître qui le conçut, de quelle étiquette inférieure baptiser les productions courantes de la littérature boulevardière, entassées de jour en jour sur les tables des critiques?

Ainsi qu'à ces productions-là correspondent, logiquement, de par le droit divin de la loi d'harmonie, les jugements d'un débitant de « grains de bons sens », à l'annonciation des véritables œuvres d'art, — de celles qui, pareilles à *Adam et Ève*, nous tyrannisent délicieusement au nom de la Beauté, — devraient se préparer, en un long et sûr apprentissage de leur sacerdoce, les missionnaires chargés d'en exprimer l'âme. Car, si elle est auguste, la tâche est redoutable aussi. Et beaucoup de ceux qui l'entreprennent d'un cœur léger déposeraient la plume en frissonnant s'ils pouvaient voir, sous les espèces d'une représentation sensible, la responsabilité qu'ils assument et vis-à-vis de l'auteur dont ils trahissent presque toujours — ne l'interprétant qu'à travers eux-mêmes! — la volonté motrice et, vis-à-vis du public auquel ils livrent ensemble, en un stock de phrases identiquement banales, le Recueil essentiel (celui qui ajoute sa page à la Bible de l'humanité, selon la précieuse expression de Charles Morice) et le Gyp à la mode.

Bible! Le terme est plus juste ici que celui de roman. L'artiste, certes, eût pu fièrement inscrire « page biblique » au fronton de son œuvre, tant l'inspiration en est haute, avec simplicité, tant le calme, si particulier, qui en émane, enveloppe et persuade!

Après la première lecture, quand, délivré de soi-même, on a feuilleté ce volume en se laissant pénétrer ingénument et de la splendeur du frais décor sylvestre et de l'atmosphère de bonté et de force qu'il génère, on demeure plein d'émoi, ainsi que devant les énigmes suprêmes, on rêve, saisi d'une nostalgie passionnée de l'au-delà révélé. Puis, à la réflexion, à travers la suite des saisons, les mouvements — vraiment prodigieux dans leur grâce et leur couleur! — des ciels, des eaux, des nuits argentées, des grands matins bleus, les descriptions de la sainte forêt, lumineuse et complice, toujours

en harmonie avec le développement de l'idylle et, plus haut que l'idylle, de l'amour, la synthèse du livre apparaît, péremptoire, telle une magnifique architecture.

Cet homme, Adam, cette jeune fille, Ève, qui le vient rejoindre sous les frondaisons éployées à l'abri desquelles il s'est réfugié loin des compromissions abominables des villes, afin d'y vivre selon la nature, selon son droit à l'indépendance, personnifient, — par leur liaison libre et sacrée d'où jaillit la famille, par l'intérieur que, graduellement, les nécessités de celle-ci les obligent, en d'ingénieux travaux de primitifs, à étendre et à compléter, — l'orgueil inconscient de se *sentir être* la vie, la vie avec ses métempsycoses perpétuelles, perpétuellement renouvelées, la vie, avec l'éternité derrière elle, la vie avec l'éternité en avant.

Camille Lemonnier marche ici parallèlement aux grands mystiques, Si sa conception élimine comme hypothèses le mot « âme » dans le sens religieux ainsi que les croyances à la réincarnation, adoptées, après Pythagore et Platon, par les spiritualistes de tous groupes, il poursuit néanmoins la même route qu'eux, mais *sur l'accotement visible des choses*. Et il en vient à proférer ces paroles décisives : « J'étais aussi près du dieu éternel que les doux et furieux mystiques. Et seulement ils avaient donné un autre nom à l'éternelle substance . »

La Vie, le jeu merveilleux de ses rythmes, les alternatives fatales et charmantes, vieilles et toujours neuves de ses flammes, il la glorifie, il l'adore à travers le beau symbole d'un amour humain, il la chante en une langue idéale de richesse, de musique, de lyrisme, avec une émotion toujours ascensionnelle, interprète profonde et tendre, meilleure, ah certes! au triomphe du Mystère dont elle émane et qu'elle révèle, que toutes les adresses et les complications d'un style plus subtil.

Le poète concentre ses énergies célèbres, l'intégrité de sa foi, la plus sereine essence de son cerveau, pour cueillir, avec l'ingénuité et la grâce indéfinissables que, seuls, l'artiste et l'enfant ont à ce degré, la vision de joie, fleur de ses méditations. Les préjugés, les convenances, les lois factices presque toutes dirigées contre la nature, des sociétés, avec leur cortège de férocités et d'hypocrisies, qu'il les rejette au loin, d'un magnifique geste! A quelle hauteur de religion le simple geste nous transporte! Et, logique, il va jusqu'à cette notion de l'amour, — pour la masse des faibles, immorale, pour l'élite pensante, vraie, mais surhumaine, — que l'homme et la femme n'ont aucun *droit de propriétaire* l'un sur l'autre et qu'ils ont pour stricte obligation de s'effacer « quand le vœu de l'être aimé est de boire l'eau à une autre source ».

Un bel adolescent a pénétré dans la forêt, s'est assis à la table d'Adam. Ève, la compagne de plusieurs années, la mère de délicieux petits, au regard de cet étranger, se trouble, frémit... Quand celui-ci, non sans laisser deviner son propre tourment, part, voici les paroles du mari : — « Si tu crois que ton bonheur est là où va cet homme, suis-le! » — Et il ajoute, pathétique : « Je souffris là une grande peine. Cependant je ne fis rien qui pût peser sur sa décision. Si elle m'eut dit : « Je mettrai mon pas dans les herbes que son pas a foulées », je l'aurais laissée partir. Ensuite j'aurais éclaté en sanglots. » Et après, quand Ève a résolu de demeurer avec lui, Adam observe : « Mais si, au lieu de se réaliser, de me revenir *par sa seule volonté*, Ève eut obéi à ce qu'on appelle chez les hommes le devoir et qui est la négation de la conscience, peut-être alors j'aurais eu le droit de la mépriser, à cause de sa double imposture. Elle me fût restée bien plus sacrée en suivant un autre homme aimé. »

N'est-elle point rayonnante cette conception de la Beauté ne s'égalant à elle-même que dans l'accord de la volonté à la loi naturelle?

Des fragments de ce livre, parus au *Journal*, ont semblé à quelques-uns décrire trop complaisamment certains tableaux lascifs. Ces tableaux existent, lascifs, oui, mais pieux surtout et graves... Adam aime et célèbre Ève, l'initiatrice en laquelle il trouve, réunis, les accords qui répondent d'une façon intégrale à toutes les puissances de son être, avec une ardeur timide, une déférence, un émoi qui jamais ne faiblissent. Sa chair lui est l'autel où il découvre des révélations uniques, l'autel dont il ne s'éloigne que grandi des perceptions nouvelles de mystères infinis auxquels il songe, dans les intervalles de la passion, en une extase frémissante ne cessant de s'exhaler en pensées de reconnaissance qui auréolent son souvenir d'un halo d'idéalité. Très pur, étranger à la vie inférieure, cet amour est saintement conforme à l'ordre divin et ceux que sa peinture offusque sont vraiment atteints d'une inquiétante immoralité!

Donc, ainsi qu'en chacun de ses ouvrages, Camille Lemonnier nous offre ici un spectacle nouveau, plus vaste que les précédents puisque tout entier il se déroule, se maintient à hauteur de synthèse, plus émouvant aussi, par l'intime tendresse dont il s'imprègne dès le début et qu'il rayonne ensuite, intarissablement.

A la domination pénétrante de son Œuvre, préparez-vous, lecteurs. Les grands secrets ont une âme qui semble dormir toujours, mais le Poète l'a doucement éveillée et maintenant elle chante la mélodie de l'*Imperceptible*. Ecoutez-la!...

J. DE TALLENAY

LETTRES D'AMÉRIQUE[1]

Quelques Peintres américains.

J'imagine qu'une des seules façons dont l'Américain du siècle dernier appréciait l'art, c'est quand il le voyait employé au service de la pourtraicture. Partout, dans les musées qui ont conservé le plus de souvenirs des premiers temps de la jeune Amérique, des portraits et encore des portraits. Au milieu de toutes ces figures, le plus souvent bien dessinées et moins bien peintes, on est arrêté tout d'un coup par un tableau qui rappelle l'école anglaise. Le catalogue indique Trumbull ou Gilbert-Stuart, ou encore Copley, trois Américains. Les deux premiers visitèrent l'Angleterre et furent quelque temps élèves de Benjamin West. Dans les premières années de la République ils peignirent tous ses grands hommes; et par-ci par-là, dans un hôtel de ville, dans les musées ou dans les collections que les particuliers prêtent pour l'été aux Académies de dessin (en attendant qu'ils leur en fassent cadeau par testament), on trouve quelques beaux portraits de Washington qui rendent très claire la psychologie de ce républicain presque aristocrate, ou du bel Alexandre Hamilton, soldat, orateur, écrivain, homme d'État, tué en duel à quarante-huit ans, après avoir imprimé au gouvernement de son pays une impulsion qui dure encore, disent quelques-uns. Quelle belle œuvre, ce dernier portrait au Musée de New-York, quelle peinture fraîche, vivement exécutée, comme si l'artiste avait eu pour son modèle une admiration passionnée, généralisant ses qualités et donnant à ces traits fins, à cette physionomie ouverte tout éclairée d'une lumière joyeuse et d'une pénétrante intelligence, une âme rapidement devinée et non moins rapidement exprimée. Voici encore cette expressive esquisse de Martha Washington, au sourire ferme, aux yeux largement ouverts, une vraie synthèse de bonté et de caractère. La toile est à peine couverte. Gilbert Stuart mêlait ses couleurs sur la toile seulement, et le blaireautage dont il les accommodait est parfois un peu agaçant quand l'artiste l'emploie pour orner des figures peu intéressantes et masquer l'absence d'intérêt que lui offrait le dessin de traits insignifiants. Mais tout cela disparaît quand l'infatigable portraitiste (on connaît plus de sept cent cinquante portraits faits par lui) est devant un modèle qui l'intéresse. Alors, sans qu'aucun détail soit accusé, et presque sans y toucher, d'un travail léger et sûr, il exprime la chose compliquée et simple à la fois qu'est une vie exceptionnelle.

Trumbull est plus irrégulier que Gilbert Stuart; et de Copley je ne crois pas avoir vu les meilleures œuvres; celles que j'ai vues font penser à un bon disciple plutôt qu'à un maître.

Mais d'autres, aux noms moins connus encore, Matthews, Gray, ont par-ci par-là un portrait qui arrête et retient l'attention du scrupuleux voyageur qui a voulu voir tous les recoins du Capitole de Washington ou du vieux City-Hall de New-York. Souvent, trop souvent, au désespoir des Américains qui apprécient ces monuments de leur art, ces anciens portraits sont placés par la gent officielle en des coins trop obscurs pour qu'on les voie bien. Mais patience, tout cela changera. Les choses changent si vite dans ce pays en formation, qui ne se connaît pas encore, qui ignore lui-même le nombre et la valeur de ses richesses et sourit à tout le travail qui lui reste à faire!

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet, 7 et 28 août et 18 septembre derniers.

Par le plus grand des hasards, en cette saison où les tableaux sont peut visités, j'ai eu l'occasion de regarder longuement les œuvres d'Arthur-B. Davies, confondues, comme celles de ses aînés, avec beaucoup de choses indifférentes. La très forte personnalité de l'artiste se dégage immédiatement, et on ne peut s'empêcher de se mettre à l'étudier. La belle couleur et la belle peinture! Mais quel est donc le charme qui attire en ces étranges scènes qui vous transportent dans un monde aussi inconsciemment synthétique, aussi réel et aussi imaginaire à la fois que celui du théâtre de Maeterlinck? Ces scènes sont fantastiques et se passent aux confins du rêve et de la vie d'aujourd'hui, autant que le ferait la musique. Elles font penser à l'art très simplement humain des primitifs et aux songes les plus inexplicables des poètes modernes les plus éblouis. Comme les vieux sonnets évoquant toutes les héroïnes légendaires ou historiques, un petit panneau, dans une demi-lumière, s'anime doucement de quelques figures féminines légèrement indiquées et pourtant bien caractérisées. On dirait le cortège de toutes les femmes qui dans la réalité ou dans la fiction ont hanté une imagination masculine. Quelques-unes s'effacent dans une lumière lointaine. Au premier plan, l'une d'elles est vaguement coiffée d'une toque, une autre est vêtue d'une robe à volants. Et pourtant ces choses si puérilement modernes paraissent là tout aussi romantiques et pittoresques que le casque ou la tunique flottante des déesses grecques. La lumière qui entoure tout le groupe, la façon dont il est peint, ses allures d'apparition faisant étroitement corps avec un paysage aux tons chauds et fins, le tout frappe et retient, défiant la définition et l'appréciation. Il faudrait suspendre son jugement, comme disent les Américains, quand un élan impulsif les lance en avant et que le bel orgueil des êtres entiers leur donne la force de s'arrêter puissamment jusqu'à ce que toutes les facultés, d'un seul accord unanime, transforment le premier élan en une robuste action ou une affirmation complète, confiante, féconde. Je suspends tout ce qu'on voudra, mais je n'en admire pas moins, sans savoir pourquoi.

A côté de Davies, chez des marchands et au milieu des expositions de peintres modernes américains, d'autres, en des coins perdus, me font signe de loin. C'est un Ryder à l'impression dramatique et tranquille, à l'accent à la fois vigoureux et contenu; paysagiste. Puis un Joseph Boston avec un autre paysage très doux, ensoleillé, d'une harmonie charmante. Puis d'autres, dont les œuvres ne se sont pas conservées intactes dans les plaques photographiques de mon cerveau. Tous, des jeunes qui ne veulent pas venir étudier leur art en Europe et noyer dans l'uniforme vernis français les qualités qu'ils pourraient avoir, comme l'ont fait les Ridgeway-Night et tant d'autres.

Et pourtant, bien qu'ils n'appartiennent pas — pour autant que j'en puisse juger — à une école étiquetée, numérotée, et bien qu'ils se soient gardés des influences personnelles, leurs œuvres n'ont pas l'air « étranger » qu'ont si souvent pour moi un grand nombre de peintres français, qui m'étonnent sans m'émouvoir. Je crois, — c'est excessivement cocasse, et ça n'a pas l'ombre de base, cette impression, — mais je crois vraiment que ces gens sont un peu Belges. Ils ont des couleurs chaudes, des prédilections pour tout ce qui s'adresse au côté intime des gens et des choses. Ce sont des « demi-Septentrions » comme nous, dirait-on. Et il semble qu'un même courant de sentiments les traverse, aux mêmes époques que nous, attestant une fraternité profonde, révélée par l'art inconscient et tranquille, bien plus que par la consciente parole écrite ou la remuante pensée.

Ceci est vrai pour les jeunes peintres actuels autant que pour ceux qui, nés en même temps que Corot et Rousseau, semblent avoir respiré le même air moral, l'air de l'Europe centrale, mieux personnifiée il y a quarante ans par l'art français.

Tel est Georges Innes, né en 1825. Certaines de ses premières œuvres furent exposées à Paris et furent peu appréciées. Benjamin Constant, qui connaissait Innes et l'avait vu dans ses dernières années, avait peut-être contribué à le faire « prendre en considération » par le public français.

Par malheur, ce ne fut pas le vrai Innes qu'on exhiba, ce furent les œuvres produites au moment où Innes n'avait encore qu'une personnalité très peu indiquée. Mais quand on a pu constater que sa vie d'artiste ne fut qu'une longue ascension vers un art plus large, plus personnel et que ses chefs-d'œuvre furent surtout exécutés vers la fin de sa vie, on ne peut que regretter et déplorer le malentendu de cette insuffisante exposition.

En voyant cet été, à l'*Union League Club*, une collection admirable de ses derniers tableaux, j'ai eu la sensation bizarre de retrouver, en pays très lointains, un mien cousin qui se souvient des mêmes traditions de famille que moi, et qui pourtant ne ressemble pas à ses parents de l'autre continent. Il évoquait décidément, plus qu'aucune autre chose, toute une génération de peintres, de Corot à Courbet, sans ressembler à aucun d'eux; mais il avait la même façon libre et forte de sentir la nature. Encore une fois, un même courant avait traversé des âmes en apparence bien éloignées. Innes connaissait l'Europe et y était connu, — peu et mal, à dire vrai, — et cette communion de sentiments n'avait en soi rien de si mystérieux. Ce qui est plus remarquable, c'est que c'est après avoir admiré et compris les peintres français que sa personnalité se dessina et qu'il prit véritablement possession de lui-même. Il est de leur famille, et pourtant leur ressemble aussi peu qu'ils se ressemblent entre eux. Si bien qu'on le retrouve comme un frère de leur taille dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence.

« La personnalité physique et morale de Georges Innes, » écrit Benjamin Constant en 1895, « a fait une grande impression sur moi. Il était naturellement nerveux, impressionnable, excessivement sensible à la richesse du coloris, à la beauté de la peinture, autant qu'aux effets poétiques de la nature. Vivant au milieu de cette nature, contemplant sa grandeur, ses merveilles de lumière, il aimait surtout les soirs d'automne et l'automne de son pays. D'où ses œuvres les plus puissantes, pleines d'émotion et de rutilante couleur.....

« Ses verts sont positivement délicieux, et l'on peut dire qu'aucune autre vision ne fut plus sensible que celle d'Innes à la richesse des tonalités vertes éclairées par le soleil d'été.....

« Quand le temps viendra — et il viendra tôt ou tard — de rendre pleine justice à Georges Innes, je serai heureux d'avoir été un des premiers peut-être qui ressentirent une émotion artistique en contemplant ses peintures, qui montrent si clairement l'impressionnabilité d'un véritable artiste, d'un amoureux de la nature — et un virtuose d'un rare mérite. »

Vers la fin de sa vie surtout, Innes éveilla chez ses compatriotes cette même émotion d'art, et M. Thomas-B. Clarke, le collectionneur passionné qui depuis de nombreuses années a réuni ses plus belles œuvres en une éblouissante collection, était aussi ému que moi en me montrant ces toiles qu'il connaissait si bien et devant lesquelles j'étais prise d'une griserie heureuse, étonnée, et d'une joie inconsciente de retrouver l'âme toujours la même des plus grands artistes sous une forme nouvelle, dans un pays nouveau.

Innes a eu la plus belle mort qu'un peintre puisse rêver.

Il y a environ trois ans, étant avec sa femme en Écosse, il rencontra, dit-il à celle-ci, la plus belle lumière qu'il ait vue de sa vie. Ils restèrent longtemps ensemble à contempler ce paysage et rentrèrent sans parler. Le lendemain matin, Innes quitta la maison de bonne heure et ne rentra pas à l'heure du repas. Sa femme, inquiète, se mit à le chercher dans la campagne avec d'autres amis du peintre. Ils finirent par le découvrir de loin, assis à l'endroit même où la veille il avait reçu la plus violente émotion qu'il ait jamais éprouvée. L'artiste avait la tête découverte, penchée en arrière; s'approchant, ceux qui le cherchaient virent sur ses traits immobilisés l'expression d'un bonheur étonné.

Comme aux temps où les visions mystiques faisaient mourir les moines d'amour, celui-là avait été emporté par la trop grande joie que la nature lui avait versée dans les yeux.

Ses impressions, toujours plus vives à mesure qu'il vieillissait, étaient devenues trop fortes pour lui, et la Beauté, d'un baiser plus radieux que les autres, l'avait tué.

Combien, combien de choses ai-je entendues, à propos de ces artistes lointains, pendant que j'étais dans leur pays! Combien de fois ai-je pensé : Encore un frère, encore une âme, un cœur, une pensée si semblables aux meilleures de celles que nous connaissons dans le passé et dans le présent en notre vieux continent. Encore un frère dont nous ne savons rien ou presque rien! Saviez-vous que Fulton, l'inventeur, le Fulton des bateaux à vapeur, le savant, le mécanicien, avait peint des portraits, curieux sinon très bons? et que Morse, le père du télégraphe, avait fait le portrait de Lafayette? Pas belle, la pourtraicture, mais caractéristique infiniment et inoubliable.

Voilà des êtres multiples, des Saxons point exclusivement confinés dans la vie positive; ou plutôt chassés, poussés vers l'art et le rêve par l'excès même de leur vie positive.

Peut-être est-ce par ce chemin que l'Amérique va vers l'art. Une chose bien certaine c'est qu'elle y va, et rapidement et ardemment. Les quelques vrais artistes encore disséminés, les amateurs passionnés, au goût sûr, qu'elle possède en nombre déjà considérable en font foi, surabondamment, et je prendrai tous les plus honnêtes prétextes que je pourrai trouver pour ne pas vous le laisser oublier.

M. Mali

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Même affluence à la deuxième qu'à la première. Un public choisi, où de graves conseillers à la Cour de cassation voisinaient avec de jeunes esthètes, a écouté avec une attention soutenue M. Paul Mussche parlant d'Octave Pirmez.

La glorification d'un grand mort, l'exaltation d'un pur artiste, dont l'œuvre ignorera l'usure des temps et perpétuera parmi nous un rayon de l'éternelle beauté, telle fut la tâche réalisée. Le causeur, à la voix chaude et vibrante, d'une émotion contenue, a su pendant une heure éveiller autour de l'œuvre de Pirmez des admirations enthousiastes. Nos regards ont plongé dans l'âme rêveuse du solitaire d'Acoz, au milieu de fleurs d'idéale poésie, parmi des lumières d'au-delà, éclairant l'œuvre philosophique du

Maître, et nous gardons à celui qui fut ce soir-là pour nous, ou le révélateur, ou l'initiateur à compréhension plus parfaite, la douce reconnaissance dévolue à un mystique médecin, dont la science n'aurait que le souci d'élever nos cœurs vers le Bien et le Beau. Ecoutez par quel hommage le jeune poète ouvrit sa conférence :

A OCTAVE PIRMEZ

Maître, lorsque j'évoque en moi ton haut profil,
Tu m'apparais rêveur dans un décor d'automne.
Tu fus le fier captif d'un volontaire exil,
L'aigle tombé des cieux et que la terre étonne.

Poète au cœur gonflé du sanglot éternel,
Tu résorbais en toi les êtres et les choses,
Car tu reçus de Dieu le don essentiel
Et, devant toi, rien ne gardait les lèvres closes.

Nous, nous te vénérons d'un amour singulier
Et le geste votif de nos mains très pieuses
Couronne ton front pur des immortels lauriers.

Le marbre un jour dira ta belle âme songeuse,
Ton nom gravé sera chanté par les échos,
Pirmez, penseur hautain, solitaire d'Acoz.

Oui, le nom d'Octave Pirmez doit être connu et vénéré, à l'égal des plus grands. Il faut qu'un monument le rappelle aux enfants de la terre patriale; il fut chez eux celui qui passe nimbé de l'auréole du génie. Que la pérennité du bronze l'arrête au milieu de ceux qui ne l'avaient pas encore vu.

G. V.

Le jeudi 15 décembre Georges Ramaekers parlera de Charles De Coster.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX (1)

Nous avons dit combien serait utile la création d'une école de *peintres experts-restaurateurs*. Ce que le gouvernement français a fait pour les manuscrits intéressant son histoire, nous devrions le faire pour nos tableaux, héritage plus précieux encore, et qu'il est de notre devoir de conserver avec un soin jaloux.

En parfaite conformité d'idée avec M. Cottini (*Examen du Musée du Louvre*), je ne puis résister au désir d'indiquer le but et la nature de l'enseignement qu'il préconise et qu'il faudrait établir ici.

D'abord les élèves devraient, avant d'être admis, justifier de connaissances historiques et littéraires. On exige aujourd'hui cette justification de tous ceux qui aspirent à des emplois publics ; il est tout naturel de l'exiger des personnes qui veulent devenir juges des productions les plus élevées de la pensée, et arbitrer en matière d'art.

Une fois admis dans cette école, les élèves y recevraient un enseignement à la fois littéraire et artistique. On leur ferait continuer l'étude de l'histoire sacrée et profane, si utile pour l'interprétation des compositions. Ils devraient surtout s'appliquer au dessin et à la peinture. Ces études auraient principalement pour objet la reproduction de tableaux de grands maîtres de toutes les écoles. Il n'y a, en effet, de meilleur moyen pour connaître la technique et les procédés de chaque maître, que de s'efforcer de reproduire leurs œuvres par le pinceau ; le travail d'analyse qui est nécessaire pour rendre le dessin et la couleur du peintre que l'on copie, vous initie d'une façon plus intime au secret de sa *manière* et vous permet de reconnaître ses productions avec une extrême facilité.

Les élèves devraient apprendre l'art si important et si difficile de restaurer les tableaux, de manière à pouvoir faire plus tard ce travail eux-mêmes ou du moins le diriger avec intelligence. On éviterait ainsi ces déplorables mutilations, dont quelques chefs-d'œuvre placés dans nos églises et musées offrent un si triste exemple, en confiant ce travail ou sa surveillance à des artistes capables et connaissant l'art de la restauration.

Afin de stimuler le zèle des élèves, on pourrait fonder des prix et procurer aux lauréats les moyens d'aller étudier en Italie, en Espagne et en Hollande tous les maîtres et toutes les écoles.

Ainsi formés par ce haut enseignement, les *peintres experts-restaurateurs* jouiraient des mêmes privilèges que les élèves de l'Ecole des chartes, où l'État choisit les répétiteurs de l'école, les archivistes des départements, les bibliothécaires et les employés dans les bibliothèques nationales. Le gouvernement choisirait de même parmi les *peintres experts* les professeurs de l'école, les conservateurs et les restaurateurs des musées royaux ou communaux. Ils seraient désignés pour devenir en matière d'art les conseillers du gouvernement, des villes et des particuliers. L'État leur donnerait la mission d'acquérir pour les musées les spécimens des maîtres qui leur manquent. De leur côté, les particuliers pourraient s'adresser à eux avec une confiance absolue, et les consulter sur la valeur et l'authenticité des tableaux qu'ils voudraient vendre ou acquérir.

N'est-il pas rationnel d'exiger, en ce qui concerne les musées nationaux, que les attributions des tableaux y soient d'une exactitude, d'une sûreté et d'une précision irréprochables, puisque les tableaux y ont la valeur de documents historiques. Une science certaine, une expérience consommée sont donc indispensables à la direction d'un Musée, tant pour classer les tableaux existants que pour faire des acquisitions utiles, et pour ne placer dans les collections publiques que des tableaux vraiment dignes d'y figurer. On ne peut perdre de vue qu'un Musée est une collection faite pour servir à la fois à l'histoire de l'art et à l'étude de ses procédés.

D'un autre côté les particuliers qui possèdent de belles galeries, et qui veulent augmenter le nombre de leurs tableaux ou bien les vendre, ont le plus grand intérêt à ce qu'il se rencontre toujours des hommes d'une haute expérience pratique et d'un coup d'œil exercé qui, expertisant avec l'autorité d'un incontestable savoir, les toiles soumises à leur examen, puissent en fixer la valeur de la manière la plus certaine.

Trop souvent des tableaux dus au pinceau des plus illustres maîtres sont complètement méconnus et se vendent pour la valeur du cadre. Quand, par hasard, des connaisseurs obscurs ont le talent de deviner et le courage d'acheter ces chefs-d'œuvre devenus un objet de mépris, cela ne les avance guère. En effet, s'ils veulent démontrer qu'ils viennent d'acquérir des œuvres inimitables, ils sont traités de rêveurs et de visionnaires par ceux qui n'ont su deviner ni découvrir ces tableaux précieux. En revanche on verra des peintures de la plus complète médiocrité atteindre des prix fabuleux, grâce aux manœuvres des intéressés.

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre, 9 et 30 octobre et 4 décembre derniers.

Nous partageons entièrement l'avis de l'auteur cité plus haut. Un pareil état de choses est vraiment funeste. Non seulement il est juste de restituer à des hommes spéciaux des missions spéciales, mais il est nécessaire d'entretenir et de provoquer des études si patientes et qui demandent une science profonde. Grâce aux nouveaux diplômes de *peintre expert et restaurateur* on écartera les incapables dont l'ignorance nous a coûté si cher, en réservant aux seuls artistes compétents des situations nouvelles où ils pourraient rendre les plus grands services.

Il est à espérer que la sollicitude éclairée d'un gouvernement favorable à l'art nous dotera un jour d'un établissement si utile, annexe indispensable à notre Institut des Beaux-Arts.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

Une Conférence sur l'Art décoratif.

M. Gabriel Mourey, collaborateur parisien du *Studio*, l'un des écrivains d'art les mieux documentés et les plus compétents, a entretenu, la semaine dernière, les auditeurs du *Cercle artistique* de l'Art décoratif moderne, et en particulier de l'influence qu'a exercée sur celui-ci William Morris, dont l'orateur a évoqué en traits heureux la noble et grande figure. Cette influence est due à la sincérité, à la pureté d'âme du célèbre artiste bien plus encore qu'à son art. Le premier, William Morris a eu la conception du travail rendant heureux l'artisan qui l'accomplit et celui auquel il est destiné. D'après lui, l'art est l'expression de la joie qu'éprouve l'homme dans le travail. Il a, et ses disciples ont après lui appliqué cette maxime, dont la mise en pratique a eu de si excellents résultats au point de vue social comme dans le domaine de l'art.

M. Mourey a développé avec clarté, dans un style sobre et châtié, divers aperçus généraux sur la portée, les visées et le but de la décoration telle qu'on la comprend de nos jours. Il a été écouté avec attention et très applaudi.

NOTES THÉATRALES

Le baromètre marquant le « beau fixe » dans tous les théâtres bruxellois, la semaine dernière ne nous a apporté aucune nouveauté, si ce n'est un acte ajouté par MM. Garnir et Malpertuis à la revue *Bruxelles au Passage* qu'il ont écrite pour les Galeries. Très ingénument, le compère déclare, après un intermède confié au cinématographe géant, distributeur de scènes pittoresques, variées et amusantes, que le troisième acte ayant reçu du public un accueil plutôt frais, les auteurs avaient jugé à propos d'en composer un autre. Cet acte nouveau a pour cadre la Teinturerie parlementaire, une bizarre usine où l'on retape les vêtements de nos honorables. On pressent que le prétexte est bon pour allonger à droite, à gauche et même au centre, des coups de pattes qui font la joie du public. Une parodie assez bouffonne d'une séance tumultueuse, et la classique scène foraine *A la Chaudière*, accompagnée de rondes et de chansons, complète ce tableau plus agité que plaisant, après quoi l'apothéose du « Désarmement général » amène paisiblement la chute du rideau.

***

Au Parc, la quatrième matinée littéraire a ramené sur la scène, à la vive satisfaction de l'auditoire, Mlle Berthe Bady, qui a dit avec une extrême subtilité de nuances, d'une voix musicale et pénétrante, un poème intime de Jules Laforgue et le Cantique passionné de Betphagé de la *Fin de Satan*. Ne verrons-nous pas Mlle Bady dans quelque création importante ? Le charme et l'émotion qu'elle communique aux poèmes qu'elle récite font pressentir en elle une artiste d'un tempérament spécial, appelée à de sérieux succès.

Deux pièces en prose, l'une du robuste écrivain de la *Nouvelle Carthage*, M. Georges Eekhoud, l'autre du philosophe élégiaque Octave Pirmez, lus malheureusement tous deux sur un mode monotone par M. Bétille et par Mme Brindeau, complétaient, avec des vers de Lamartine, de Mendès, de Vielé-Griffin et même, qui l'eût cru? d'André Gill, un programme varié, qui dut donner satisfaction à tous les appétits littéraires. Pour finir, une scène d'*Antigone* (traduction de Leconte de Lisle), déclamée avec distinction par Mlle Suger.

La cinquième matinée, fixée au 19 courant, empruntera à la proximité des fêtes de Noël un caractère spécial : le programme se composera de contes, de pièces familières et de petits poèmes dans la note tendre, — une veillée des anges littéraire!

***

Le ban et l'arrière-ban des ballerines de la Monnaie assistait, la semaine dernière, à la joyeuse entrée, sur la scène de l'Alcazar, de Mlle de Boysère, un des « sujets » du corps de ballet de l'Opéra promu au rang d'étoile. L'aimable artiste a, dans des pas de caractère dansés successivement en costume polonais, normand et espagnol, provoqué de longs et enthousiastes applaudissements. Et les gerbes et les corbeilles fleuries lui ont prouvé la sympathie des petites camarades et du public.

L'Esthétisme des Chemins de fer.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Dans votre numéro du 16 octobre dernier, vous avez attiré l'attention sur l'Esthétisme des Chemins de fer, notamment sur l'horreur des vieilles billes noires utilisées pour les clôtures. Quelques jours après, le *Petit Bleu* reprenait vos idées. Vous disiez aussi que nos gares-frontières sont affreusement misérables et qu'il serait à souhaiter qu'on les fît belles, riantes, esthétiques, pour que l'étranger arrivant chez nous, ou le Belge revenant, eussent tout de suite l'impression d'un pays heureux, bien ordonné, aimant l'Art en toutes choses.

Or, il n'est pas un voyageur ayant été visiter dernièrement l'exposition Rembrandt, à Amsterdam, qui n'ait été frappé de l'horreur de la gare-frontière d'ESSCHEN. C'est un type de misère, de saleté, de mauvaise tenue.

Il suffirait, je n'en doute pas, que M. LE MINISTRE VANDEN PEEREBOOM, si énergique, et à qui on doit tant de bonnes innovations et d'embellissements, la visitât un quart d'heure, pour qu'il ne supportât plus la pensée que c'est ça qu'on voit tout d'abord en pénétrant dans notre bon petit pays, et qu'il ordonnât une reconstruction sur un modèle pittoresque et confortable.

VOTRE ABONNÉ

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Nostalgie, par HERBRAND-WAUTHY. Bruxelles et Verviers. Ed. de l'*Art Libre*. — *Au Pays des Alpins*, par HENRY DUHAMEL. Couverture illustrée par L. GUÉTAL. Deux planches hors texte et cent quatre-vingt-cinq illustrations dans le texte. Grenoble, librairie dauphinoise (H. Falque et Félix Perrin). — *Voyage aux Iles fortunées*. Lettres des Canaries, par JULES LECLERCQ. Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte. Paris, librairie Plon. — *Le Roman de Louis XI*, par PAUL FORT. Paris, *Mercure de France*.

Petite chronique

M. G.-S. Van Strydonck expose au *Cercle artistique* quelques-unes de ses œuvres récentes : trois portraits, quatre ou cinq paysages avec figures, plusieurs marines vivement brossées sur une plage de la mer du Nord. Les paysages, il les a peints en ce tranquille et charmant village de Machelen, séjour favori de l'artiste avant ses voyages aux Indes anglaises. Il serait curieux et instructif de comparer l'interprétation que donnait jadis M. Van Strydonck de ce coin rustique et les impressions qu'il lui suggère aujourd'hui. L'effet est infiniment plus lumineux et plus grand. Il semble que le peintre ait, sous les ciels exotiques, éclairci sa vision et ennobli sa conception de la nature. Une facture un peu brutale et uniforme nuit parfois à l'harmonie de l'œuvre. On devine la hâte, la fièvre de saisir sur place une impression fugitive. Mais l'œil est sain et la recherche intéressante.

L'exposition des œuvres de M. G.-M. Stevens que nous avons annoncée s'ouvrira samedi prochain à la Maison d'Art.

Le Comité chargé par le gouvernement d'organiser le groupe belge des beaux-arts à l'Exposition internationale de Paris en 1900 a tenu séance mercredi dernier au ministère de l'agriculture et des travaux publics.

Le commissaire général de la section belge, M. le sénateur Vercruysse, lui a fait une communication d'où il résulte que les groupes étrangers ne disposeront ensemble que de 1,000 mètres de cimaise, dont une centaine réservée à la Belgique.

Le Comité d'admission et de placement sera donc contraint, à son grand regret, de restreindre notablement ses choix parmi les œuvres présentées, afin que l'Exposition représente aussi complètement que possible les diverses tendances caractéristiques de l'école belge.

La première séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et Degreef avec le concours du Quatuor Schörg a affirmé, une fois de plus, la conscience artistique et le talent des professeurs qui composent l'*Association*. Exclusivement consacré à Beethoven, dont on a entendu le Quintette en *mi bémol* pour piano et instruments à vent, la Sonate pour piano et violon op. 96 et le Quatuor à cordes en *fa dièze*, le programme, excellemment interprété, a obtenu un succès unanime. Le Quatuor Schörg a, en particulier, été très applaudi pour son exécution homogène et délicatement nuancée. Et, dans la Sonate n° X, M. Schörg a fait valoir, M. De Greef étant son partenaire, de remarquables qualités de soliste.

Pour sa troisième matinée musicale (4 décembre), M. J. Wieniawski avait choisi comme partenaires M. S. Moses, violoniste, M. Van Winckel, violoncelliste, et Mme Raquet-Delmée, cantatrice. Au programme : une Sonate de Beethoven pour piano et violon, la Sonate de Brahms pour piano et violoncelle, des lieder de Blockx, Boisdeffre, Lassen et Vidal, trois pièces pour piano de Chopin.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert Ysaye, avec le concours des deux célèbres pianistes Raoul Pugno et Arthur De Greef. Le succès qui a accueilli hier, à la répétition générale, les deux virtuoses, fait prévoir pour aujourd'hui une séance d'un intérêt exceptionnel. La *Suite wallonne* de M. Théo Ysaye a valu à son auteur une chaude ovation.

La deuxième séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, avec le concours de M. Jean Ten Have, violoniste, Gietzen, altiste, Doehaerd, violoncelliste, et F. Rasse, pianiste. Au programme, des œuvres de Beethoven, Tartini, G. Fauré, F. Rasse.

Le deuxième concert de l'*Association artistique* aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de Mlle Claire Friché, de MM. Camille Chevillard, chef d'orchestre des Concerts Lamoureux, et Geloso, violoniste. Cette audition sera consacrée aux œuvres de M. Chevillard qui auront pour interprètes, outre les artistes cités ci-dessus, Mlle K. Goodson, MM. Loevensohn, H. Daucher et A. Gietzen.

Mme Miry-Merck donnera à la Maison d'Art deux séances de chant. La première, consacrée à la musique classique, aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mlle Louisa Merck, de M. Demest, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, et de M. Henri Merck, violoncelliste.

MM. Emile Agniez, Ed. Jacobs et Kips prêteront leur concours à la matinée que donnera, le 29 courant, M. Munié au théâtre Molière. Ils exécuteront un trio pour la viole d'amour, la viole de gambe et le clavecin.

L'école de musique de Verviers, dirigée si habilement par M. Kefer, célébrera, le 18 janvier prochain, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Une grande solennité musicale aura lieu à cette occasion : on exécutera des fragments importants de *Freia*, le nouvel opéra d'Erasme Raway, dont on a entendu jadis, aux Concerts populaires, les *Scènes hindoues* et la *Symphonie libre*

L'éditeur Balat vient de faire paraître une brochure de M. De Groo sur *Princesse d'auberge*, l'opéra de Jan Blockx qui passera mercredi au théâtre de la Monnaie.

La semaine théâtrale :

Demain lundi, au Parc, représentation extraordinaire avec le concours de Coquelin cadet, de Mme Marie Kalb et de M. Dehelly, de la Comédie française : *Tartufe*, la *Joie fait peur* et monologues.

Mercredi, au même théâtre, premier spectacle d'avant-garde : La *Maison des chéries*, l'*Impossible aveu* et le *Fardeau de la liberté*. A la Monnaie, première de *Princesse d'auberge*.

Vendredi, au Parc, première de l'*Honorable*, de MM. Fournié et Soulié, et de *1807*, de MM. Aderer et Ephraïm.

Samedi, au théâtre Molière, première du *Boulets*, de M. Pierre Wolff.

Les Musiciens belges a l'étranger. — La Société des concerts symphoniques de Lyon, dont nous avons annoncé la constitution, a donné dimanche dernier, avec grand succès, son premier concert. Les auditions se succéderont jusqu'au printemps toutes les semaines. M. A. De Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles, s'y fera entendre le 18 courant. Détail à signaler : parmi les instrumentistes de l'orchestre se trouvent huit de nos compatriotes : la flûte solo, le hautbois solo, le cor solo, le basson solo, le trombone solo, le violoncelle solo, un premier violon et un alto.

M. Zimmer, l'un des plus brillants disciples d'Ysaye, vient de partir pour New-York où il a reçu de M. Musin les offres les plus engageantes pour professer dans l'institution musicale qu'il a fondée et qui est, paraît-il, en pleine prospérité.

M. Schörg se fera entendre, en janvier, à Berlin, Leipzig, Dresde et Munich.

Après avoir terminé son cours à Genève, le pianiste Litta s'est rendu à Nice où il se fera entendre au cours de l'hiver, ainsi qu'à Marseille, Nîmes, Montpellier, Bordeaux et Monte-Carlo.

Le *Wagner-Verein* d'Amsterdam prépare pour le mois de février quelques auditions modèles de l'*Or du Rhin*. L'œuvre sera chantée par les meilleurs artistes de l'Allemagne et dirigée par M. Henri Viotta. Costumes et décors, entièrement neufs, seront, paraît-il, d'une richesse inusitée. L'Association a donné précédemment des représentations de la *Valkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. L'ouvrage monté cette année complète le Cycle, pour lequel nos voisins ont un enthousiasme extraordinaire et n'hésitent pas à payer leur fauteuil 60 francs. Les places les moins chères (troisièmes ou quatrièmes galeries) sont tarifées 10 francs. Et il faut s'inscrire trois mois d'avance pour être parmi les élus !

Le sculpteur Charpentier ouvrira prochainement à La Haye une exposition qui réunira la plus grande partie de ses œuvres : étains, médailles, bijoux, objets d'art divers, etc.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTE PUBLIQUE

d'une importante collection

D'ESTAMPES

en noir et couleurs, la plupart du XVIII^e siècle

Portraits, estampes historiques, vues scènes de mœurs, etc.

La vente aura lieu le **lundi 12** et le **mardi 13 décembre,** *à 4 heures précises,* en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, où l'on peut se procurer les catalogues.

Exposition, chaque jour de vente, de 9 à 3 heures.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^IE

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 51. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Décembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Princesse d'auberge. — Littérature de Wallons. — Les Grands Concerts. — A la Maison d'Art. *Conférences de « La Lutte ».* — Notes théâtrales. Théâtre du Parc : *La Maison des chéries; L'Impossible aveu; Le Fardeau de la liberté.* Théâtre de l'Alcazar. *La Revue rapide.* — Notes de musique. *A la Maison d'Art. A la Grande-Harmonie. A la Maison du Peuple.* — Tolstoï et Nietzsche appréciés par M. Maurice Kufferath. — Petite Chronique.

« Princesse d'auberge. »

Le théâtre lyrique semblait, en ces derniers temps, s'orienter vers le drame psychologique substitué, enfin! aux patrons d'opéra comique sur lesquels on taillait invariablement jadis les prétextes à musique intitulés « livrets ». Un souci plus noble que celui d'écrire, sur des paroles quelconques, des chœurs de buveurs, des sérénades d'étudiants, des duos plus ou moins tendres et des trios relativement bouffons hantait les compositeurs. La production nouvelle affirmait des visées plus hautes en même temps que le goût public, assaini, marquait un retour manifeste vers les œuvres dignes de son admiration, vers les drames de Gluck, de Weber et de Wagner, vers les beautés sereines de *Fidélio*.

Princesse d'auberge, j'ai le regret de le constater, nous ramène aux pires erreurs d'autrefois. On n'imagine pas livret plus niaisement plat, plus fripé, plus dénué d'intérêt que l'enfantine affabulation imaginée par M. Nestor De Tière, un écrivain de talent et de réputation dont on est en droit d'espérer mieux. C'est un retapage de clichés usés, une salade de lieux-communs extraits de tous les ouvrages lyriques connus, une macédoine de pont-neufs empruntés au décrochez-moi-ça du répertoire. Sur la banalité des chœurs de buveurs, des sérénades d'étudiants, des duos plus ou moins tendres et des trios relativement bouffons se greffe, par surcroît, l'invraisemblance des situations, l'absence de couleur locale et l'inconsistance des caractères.

Passons sur le démarquage de *Carmen*. La déchéance d'un brave garçon amoureux d'une fille est dans le domaine public. Si Mérimée l'a décrite avec une autorité telle qu'il est imprudent de risquer des variations nouvelles sur le même thème, il n'en est pas moins licite de tenter l'aventure. Mais la Carmencita et le Don José que M. de Tière nous présente sous les traits d'une serveuse brabançonne et d'un musicien dont la dite serveuse fauche l'avenir, n'ont ni l'humanité de personnages réels, ni la grandeur de figures symboliques. *Princesse d'auberge* (ou *Perversité et Génie*) fait songer aux tableaux moralisateurs créés par les

Ligues antialcooliques pour frapper l'imagination populaire. C'est le même grossissement d'effets, l'emploi des mêmes moyens violents, des mêmes exagérations : de l'art à coups de poing, du mélodrame dépourvu d'observation, qui devrait être irrévocablement banni du théâtre contemporain.

Qu'on en juge. Après un chœur de maraîchers, chanté à la rampe, on se demande pourquoi, par des gens qui devraient être pressés d'aller à leurs affaires, le jour se lève sur la promenade ultra matinale des Bruxellois de 1750. Reinilde, son livre d'heures à la main, repousse une déclaration brûlante de Marcus, que cette rebuffade excite à la vengeance : il perdra Merlyn, aimé par Reinilde, en le jetant dans les bras de Rita, l'enjôleuse. Celle-ci paraît au balcon de l'auberge paternelle, saluée par une aubade de joyeux drilles. Mandolines et fleurs. Chœur d'orphéon, suivi d'un trio de pochards rentrant en titubant au logis, Merlyn et Marcus dissertent longuement, à la porte du cabaret, sur la puissance de l'art et la supériorité de la poésie! Mais Rita, suivie d'une foule innombrable, franchit le seuil et, dans la rue, *coram populo* (il n'y avait donc pas de police à Bruxelles sous les ducs de Lorraine? demandait un loustic) entame victorieusement la séduction de Merlyn qu'elle finit par enlacer amoureusement après lui avoir fait boire, tout comme Iseult perdit Tristan, à la coupe où elle a trempé ses lèvres. Triomphe de Marcus. Fureur du forgeron Rabo, l'amant de Rita, qui jure, lui aussi, de se venger.

Le deuxième acte décrit la tristesse de Katelyne, mère de Merlyn, qui sent son fils perdu, la mélancolie de Reinilde, l'impuissance de Merlyn, rentré chez lui la tête vide, la bourse plate, désormais inapte au travail! Le cabaretier, toujours ivre, vient réclamer une note laissée en souffrance par le compositeur. Reinilde lui jette de l'or, et Merlyn se désole de cette humiliation nouvelle. Cependant, les fanfares du carnaval éclatent au dehors. Marcus tente d'entraîner son ami, qui hésite entre les voluptés illicites et l'amour pur de Reinilde. Le dernier coup est frappé : Rita pénètre avec une demi-douzaine de compagnes, parées et travesties, dans l'austère logis de Katelyne (où l'on entre d'ailleurs aussi facilement que dans un moulin) et, après un petit chœur rythmé de baisers, enlève son piètre amant. Sur la Grand'Place, la foule turbulente acclame le cortège du Mardi-Gras et environne le char symbolique de Flore et de Zéphir, sur lequel a pris place, ô honte! le malheureux Merlyn aux côtés de Rita.

Dès lors, la déchéance est irrémédiable. Katelyne et Reinilde essaient en vain d'arracher à Rita, dans l'hôtellerie où elle exerce ses charmes pernicieux, la proie qu'elle a conquise. Déjà Rabo, l'amant évincé, a reproché durement à l'enjôleuse son infamie. Celle-ci n'a échappé à la colère du forgeron que grâce à l'intervention de ses trois sœurs, survenues à temps pour la sauver d'une catastrophe. Remise de cette passagère émotion, Rita chante aux buveurs réunis une chanson reprise naturellement en chœur, avec accompagnement de gobelets. Son père, de plus en plus gris, chante à son tour un refrain populaire, et l'on danse. Le bal est interrompu par Rabo, qui fait irruption dans le cabaret à la tête d'une bande d'amis, casse les verres et les tables, provoque une bagarre au cours de laquelle il plonge son couteau dans la poitrine de Merlyn. Est-ce la fin? Non pas! La garde survient, arrête le meurtrier. Mais elle n'est pas seule. Derrière elle, il y a Katelyne, et Reinilde, et la foule joyeuse apportant au compositeur des palmes et des fleurs. La raison? On vient d'apprendre que Merlyn est vainqueur du concours de musique institué par monseigneur le duc. Triomphe tardif, couronnement posthume, hélas! L'artiste expire. Et ce n'est pas encore tout. Reinilde saisit un couteau et se précipite sur Rita. Mais non. Elle ne frappera pas Le remords sera pour la serveuse plus cruel que la mort elle-même. Sois maudite, Rita! Sois maudit, Marcus! Rideau.

C'est bien là le gros mélodrame populaire, tel que le maintient, malgré l'évolution générale des lettres, le théâtre flamand, demeuré rivé aux traditions de 1840. Le public auquel s'adressent les dramaturges néerlandais n'a pas, objecte-t-on, de culture intellectuelle suffisante pour qu'on puisse lui servir une littérature plus haute. Il ne s'intéresserait pas à une action psychologique et veut, sur la scène comme dans le roman, des contrastes violents, des oppositions brutales. Il ne s'inquiète nullement de la vérité des sentiments, de la vraisemblance des épisodes. Mais n'est-ce pas précisément aux romanciers et aux auteurs dramatiques qu'incombe le devoir d'élever le niveau du peuple, d'initier celui-ci à un art plus profond, plus grand, plus pur que la dramaturgie grossière dont on le nourrit? Et quiconque a fréquenté les milieux populaires sait qu'il n'est pas d'auditoire plus compréhensif, plus attentif, plus respectueux de l'art, mieux disposé à en goûter les jouissances que celui des cœurs simples de la classe ouvrière. C'est ce qui me porte à juger avec quelque sévérité une œuvre qui ne trahit aucun effort pour donner un aliment à la pensée.

La partition de M. Blockx se ressent nécessairement de la banalité du livret. A part la substitution du récitatif au dialogue et l'emploi du motif conducteur, elle affecte la forme de l'opéra comique et se compose d'une succession de « morceaux » de musique, airs à couplets, cavatines et cantilènes, ensembles vocaux, chœurs de tous genres destinés sans doute à faire la fortune de l'éditeur qui a acquis le droit de les débiter. Ces morceaux, d'ailleurs, sont, en général, écrits avec talent et plaisent par leur caractère mélodique. De tous les

musiciens belges, M. Blockx est peut-être celui dont l'inspiration est la plus franche, la plus sincère, la plus musicale. L'âme populaire chante en lui. Tout ce qui sort de sa plume est clair, pensé et exprimé avec une parfaite lucidité. Il aime à puiser à la source des mélodies du terroir, et les formes qu'il adopte pour vêtir ses inspirations personnelles ont elles-mêmes l'aspect des chansons du peuple. Bien que la technique de son art lui soit familière, il ne fait guère étalage de sa science, préférant charmer qu'étonner, séduire qu'éblouir.

C'est surtout dans l'expression de la foule en fête, des kermesses, des danses et des cortèges que M. Blockx a la main heureuse. Il excelle à donner l'illusion musicale de l'allégresse populaire, à transposer dans la langue sonore la gaieté débridée des petits maîtres flamands, Jan Steen, Adrien Brouwer ou Teniers. Le deuxième tableau de *Milenka* est, à cet égard, caractéristique. Et comme le tempérament flamand a pour corrélatif de cette expansion débordante une sorte de sentimentalité germaniqne, de candeur timide, la musique du jeune maître anversois se fait, dans les pas sages de tendresse, doucement ingénue. « Blockx sait trouver le *petit air*, disait ces jours-ci une des personnalités les plus en vue du monde musical. Et trouver le *petit air*, tout est là. »

Princesse d'auberge, envisagée dans ces deux facteurs principaux : la grâce mélodique du *lied* et l'exubérance des truanderies, franches lippées et luronneries, offre mainte page savoureuse, de réel intérêt. Le deuxième acte, qui réunit précisément les deux faces du talent très spécial de M. Blockx est, de beaucoup, le mieux venu. C'est celui que nous fit connaître, en grande partie, M. Joseph Dupont aux Concerts populaires. Et vraiment les couplets plaintifs de Reinilde, le carnaval des rues, l'arrivée du cortège, l'ensemble polyphonique qui termine l'acte sont traités avec une réelle maîtrise.

Il est malaisé d'apprécier si l'inspiration de M. Blockx s'adapterait avec autant de bonheur aux développements d'un caractère, à l'exposé d'une action psychologique, le poème de M. De Tière ne lui en fournissant pas l'occasion.

La partition de *Princesse d'auberge* est, avant tout, pittoresque. Elle extériorise l'inspiration du jeune maître et vaut plus par le coloris et le mouvement que par la pensée. Les dialogues sont longuets et d'intérêt musical contestable. La partie dramatique du troisième acte paraît cadrer assez mal avec la nature du compositeur, plus apte à faire chanter les carillons qu'à noter la sonnerie des cloches funèbres. Mais même dans les parties faibles de l'ouvrage, l'écriture est habile, soignée, d'une probité artistique absolue. Rien ne trahit l'effort, ni la redondance, ni la recherche. C'est une efflorescence spontanée, un exemple, assez rare à notre époque, de l'inspiration mélodique jaillie dans sa forme définitive du cerveau créateur et exprimée sans que le travail des retouches et de la mise au point en atténue la fraîcheur.

Le succès de *Princesse d'auberge* a été très grand et je m'en réjouis, malgré les réserves que j'ai faites, parce qu'il s'agit d'une œuvre belge, d'une victoire nouvelle sur le préjugé de l'infériorité manifeste de nos artistes. Il n'est désormais plus possible de juger la Belgique par les souvenirs qu'a laissés son indigence artistique d'il y a vingt-cinq ans. Dans les lettres, dans les arts plastiques comme dans le domaine musical, le mouvement en avant est admirable. Il y a longtemps qu'on le proclame à l'étranger. Nous commençons à nous en apercevoir, même en Brabant. Tant mieux! La robuste et charmante partition de M. Blockx est un argument nouveau en faveur de la thèse qu'ici même nous avons souvent défendue.

Il convient de louer la direction de la Monnaie pour les soins avec lesquels elle a monté l'ouvrage. On n'eût pas mieux fait pour un compositeur étranger! Elle a donné au compositeur le meilleur de ses deux troupes : Mlle Wyns, qui joue et chante en artiste intelligente, en musicienne sûre, en cantatrice de réel mérite le rôle de Rita; MM. Scaremberg, Dufranne, Gilibert, Decléry, Mlles Claessens et Domenech, qui forment un ensemble homogène. Elle a commandé à MM. Devis et Lynen deux décors neufs, l'un et l'autre d'une jolie couleur et d'un effet pittoresque. M. Flon a consciencieusement discipliné l'orchestre, qu'on souhaiterait toutefois moins exubérant. Et le nouveau régisseur du théâtre a obtenu des chœurs et de la figuration une vie qui tranche heureusement sur les traditions d'autrefois. Le spectacle est varié, intéressant et amusant. En faut-il davantage pour lui assurer un succès durable?

OCTAVE MAUS

LITTÉRATURE DE WALLONS

Plutôt que de soumettre au procédé ordinaire de la critique les trois livres d'auteurs wallons que le hasard fait tomber sous ma main, je veux profiter de l'occasion qui m'est offerte pour essayer de déterminer quelques caractères de l'art « mosan ». Sans doute, MM. Gérardy, Delchevalerie et Beck sont des écrivains de mérite différent et de personnalité diverse : mais cette disparité a l'avantage du moins de nous présenter, en tous ses contrastes, l'âme de leur pays. Le premier est poète, le deuxième, conteur, et le troisième, fantaisiste. Rien ne ressemble moins aux *Roseaux* (1) que la *Maison des Roses trémières* (2) et quel lien entre ces volumes et *Ce qui a été sera ou Adam battu et content* (3)? M. Gérardy est tortueux, sentimental et maniéré; M. Delchevalerie

(1) Un volume in 18. Paris, *Mercure de France*.
(2) Une plaquette, couverture illustrée. Liége, Bénard.
(3) Un volume. Bruxelles, Georges Balat, éditeur.

est simple et touchant; M. Beck, décousu, hybride et pince-sans-rire. Je ne sais quel fonds commun les assemble pourtant. Tous trois sont Liégeois, ou ont assez longtemps séjourné à Liége pour avoir reçu l'empreinte de son milieu. Or, dans leurs œuvres, je retrouve l'impression morale que m'ont laissée cette ville et son paysage. Un air aimable et enjoué y baigne toute chose; tout est blond, léger et facile. Un ciel sans éclat enveloppe les molles collines dont les cimes, au loin, s'effacent avec tranquillité. Ne vous attendez pas à rencontrer sous ce climat des âmes rudes, violentes, énergiques; vous les chercheriez en vain. Reprenons maintenant les trois livres qui nous occupent : Y voyons-nous s'affirmer un tempérament puissant ou net, dont le contact nous meurtrisse ou nous bouscule? On m'objectera que M. Gérardy ne présente pas ce caractère d'effacement et de tiédeur en quoi j'ai paru vouloir indiquer un trait commun des écrivains wallons. Qu'on y prenne garde : à dire vrai, cette poésie un peu hagarde et désordonnée que l'on remarque parfois dans *Roseaux* n'appartient pas à M. Gérardy; j'y vois l'aboutissement d'influences extérieures, germaniques pour la plupart. Une particularité de l'âme wallonne, c'est sa facilité d'assimilation, son aptitude presque universelle; un peuple qui n'a pas d'originalité propre est souvent habile à s'emparer de celle des autres. Croyez-vous, par exemple, que soit bien autochtone l'humour de M. Beck et n'est-ce pas plutôt le fruit d'une fréquentation française? Seul, M. Delchevalerie me semble représenter fidèlement le visage spirituel de sa race. En le court récit qu'il publie, je retrouve cette douceur un peu terne, cette crainte du heurté, cette perpétuelle demi-teinte qui sont en art les dominantes de l'esprit wallon. Pareille discrétion a son charme; je la préfère pour ma part à la rudesse maladroite, à la grossièreté des auteurs flamands d'expression française. Après la grâce passionnée des Florentins, l'éclat décoratif et mouvementé des Vénitiens, l'œil se plaît parmi les Lombards. L'élégance tendre d'un Luini a son prix même auprès d'un Carpaccio ou d'un Ghirlandaio; Solario est paisible et apprêté, Sodoma connaît d'étranges langueurs. Les Wallons jusqu'à présent ne connaissent le lyrisme ni la couleur; mais leur intelligence est subtile et prompte, leur émotion touche par sa pureté et ils ont un sens indéniable de la mesure et de l'harmonie. C'est un peuple qui ignore la force. Ils ont vécu loin de la mer, jamais les sels amers n'ont enrichi leur sang; mais ils savent des sources limpides et des mélodies bucoliques. Lisez certaines pages de MM. Gérardy et Delchevalerie, vous entendrez les unes et vous rafraîchirez aux autres.

ANDRÉ RUYTERS

LES GRANDS CONCERTS

MM. Raoul Pugno et Arthur De Greef ont été les triomphateurs du très beau concert donné dimanche dernier par la *Société symphonique des concerts Ysaye*. On avait apprécié la puissance, la netteté de rythme, le brio de M. Pugno lorsqu'il vint pour la première fois se faire entendre, il y a trois ou quatre ans, à Bruxelles. La délicatesse du toucher, l'art de faire chanter délicieusement le clavier qui complètent ces qualités ont, cette fois, ravi l'auditoire. Le charme expressif du jeu de M. De Greef est suffisamment connu pour qu'il soit superflu de le vanter encore. Ce qui a donné un attrait particulier à l'exécution par les deux virtuoses du concerto en *mi bémol* de Mozart, d'une grâce archaïque piquante, et du concerto en *ut mineur* de Bach, d'une beauté plus sévère, c'est la parfaite homogénéité qu'offrait, au point de vue des timbres et du sentiment, l'interprétation de l'une et l'autre de ces œuvres. On ne pourrait imaginer un accord plus absolu dans la pensée et dans l'expression. Dire de chacun des deux virtuoses qu'il s'est montré le digne partenaire de l'autre, c'est résumer, d'un mot, l'impression provoquée dans l'auditoire par le mariage de ces deux talents de premier ordre. Le public a d'ailleurs éprouvé à les écouter un plaisir si vif qu'il leur a redemandé le final du concerto de Bach, joué avec autorité par les solistes et accompagné avec ensemble et avec correction par le quatuor de l'orchestre.

L'élément symphonique était représenté au programme par les ouvertures de la *Flûte enchantée* et de *Rienzi*,— la première demeurée jeune et pimpante, la seconde décidément bien démodée en son emphase romantique, — et par une savoureuse composition de M. Théo Ysaye bâtie sur quelques thèmes du pays de Liége.

La *Suite wallonne*, — c'est le nom que l'auteur a donné à son très attachant poème symphonique en trois chapitres, — échappe habilement aux dangereux écueils des œuvres rapsodiques tirées des mélodies populaires : le pittoresque de commande, la banalité, l'aspect purement décoratif et superficiel. Il y a dans la fine et délicate interprétation qu'a donnée M. Ysaye des chansons, rondes et « cramignons » du terroir une poésie intense, l'amour nostalgique du sol natal, une rêverie d'artiste promenée dans des souvenirs d'autrefois. La première partie développe avec une rare distinction deux motifs caractéristiques diversement rythmés et instrumentés, baignés dans une atmosphère très particulière de sonorités voilées et auxquels un solo de cor anglais, qui fut merveilleusement phrasé par M. Guidé, sert de conclusion. Le deuxième morceau, auquel on pourrait reprocher de répéter les sensations du premier dans une forme analogue, exprime avec de caressantes subtilités d'harmonie la tristesse du poète à la vue des sites familiers où s'écoula son enfance. Les refrains joyeux ont une infinie mélancolie, et dans un plaintif dialogue du premier violon et de l'alto solo, l'amertume des regrets se mêle, en un concert très doux, à la tendresse des impressions ravivées. Le tableau pittoresque d'un dimanche de fête dissipe les pensées graves de l'artiste. Et sous ses yeux charmés, dans le tintement des cloches, au son des hymnes pieux, la procession serpente, les danses naïves du peuple déroulent leurs théories animées, l'allégresse gagne de proche en proche. Ici la composition atteint son point culminant. M. Ysaye mêle dans une curieuse polyphonie divers motifs connus parmi lesquels l'*Où peut-on être mieux* de Grétry, qui est comme le chant national du pays de Liége. C'est spirituel et touchant à la fois, — une pointe de malice et de scepticisme dans un élan d'attendrissement.

M. Théo Ysaye s'était fait jusqu'ici principalement connaître comme virtuose. La *Suite wallonne* le classe parmi les compositeurs belges les plus heureusement doués. Sans doute y a-t-il dans cette œuvre complexe quelques longueurs. L'amour de la couleur, du détail pittoresque, paraît emporter parfois le musicien au delà du plan qu'il s'est tracé. Dans la trame vaporeuse de ses idées musicales, on souhaiterait quelques accents plus vigoureux, quelques contours plus nettement définis. Mais quelle fraîche et charmante inspiration guide sa plume dans les méandres des contrepoints enchevêtrés! Quel régal pour l'oreille que la variété de ses harmonies, la souplesse et le raffinement de son

orchestre ! Il est peu de musiciens capables d'instrumenter avec autant de délicatesse, et toute la fine nature de M. Ysaye se reflète dans ce travail, évocatif de dentelles et de broderies.

La *Suite wallonne* a été amoureusement jouée par l'orchestre qui, sous la direction fraternelle d'Eugène Ysaye, en a exprimé les nuances les plus subtiles de mouvement et de coloris.

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Après Van Hasselt et Pirmez, voilà Charles Decoster glorifié par M. Georges Ramaekers. Decoster ! quels souvenirs magiques s'évoquent à ce nom ! La vie pauvre d'un artiste méconnu, son œuvre demeurée obscure longtemps, sa mort misérable, la renaissance de 1880 et les batailles d'Art livrées autour d'*Uylenspiegel*, sa tardive commémoration par le marbre et le bronze, là-bas, au bord des étangs d'Ixelles !

Le jeune et vaillant directeur de la revue *La Lutte* a exposé dans une langue claire et imagée la vie et l'œuvre de Charles Decoster : Les *Frères de la bonne trogne*, *Légendes flamandes*, *Contes brabançons*, *Voyage de noces*, le *Mariage de Toulet* furent successivement analysés, mais les louanges allèrent surtout à cette admirable *Légende d'Uylenspiegel*, monument impérissable bâti par des mains d'un artiste inspiré à la gloire de la terre Flandre !

On a souvent comparé De Coster à Rabelais. L'orateur a fait justice de cette légende en l'apparentant à Shakespeare, en montrant que les « gaudrioles » sont empruntées à la légende qui fut un thème et rien de plus, que le reste est invention personnelle. L'écrivain, dit-il, semble avoir d'instinct incliné vers un procédé cher aux symphonistes : choisir un motif ingénu et populaire et opérer leur transposition idéale, en élargir la pensée ; partir d'une modeste vallée intime pour gravir les cimes et découvrir les immenses paysages. Quelques pages extraites de l'œuvre prouvèrent mieux que tous éloges combien le style de De Coster est chaud, flamboyant, haut en couleurs, comme il s'assouplit et se lénifie à narrer telle idylle, ou tonne et rugit à décrire telle scène de pillage ou tel combat !

Voici vengé — un peu — le brelan des morts ; place aux vivants. M. Paul Mussche parlera le jeudi 12 décembre de M. Edmond Picard.

NOTES THÉATRALES

Théatre du Parc. — **La Maison des chéries** (deux actes inédits), par M. Maurice Beaubourg. — **L'Impossible aveu** (un acte inédit), par M. André Picard. — **Le Fardeau de la liberté** (un acte), par M. Tristan Bernard.

Le théâtre du Parc a livré mercredi dernier sa première bataille littéraire. Il l'a gagnée en partie. Si l'excès d'ingénuité de la *Maison des chéries* a fait sourire, en revanche le *Fardeau de la liberté* a obtenu un réel succès. Et l'acte de M. André Picard a été classé honorablement à distance égale de la victoire finale et de l'insuccès initial de cette soirée mouvementée. Ainsi ont été observées les lois de la progression.

La *Maison des chéries* décrit, en deux petits tableaux, l'éveil de l'amour chez les jeunes filles. Dans cette maison, André, demeuré orphelin, a trouvé, en même temps qu'un abri, le repos et la paix. Ses deux cousines s'empressent autour de lui, le câlinent, l'enveloppent d'une atmosphère de joie sereine. Et tous trois s'aiment, et se le disent en se promenant enlacés sous le regard attendri du père. Mais en ces petites créatures « ardentes et fragiles » naît l'impérieux désir de la possession exclusive. La jalousie mord à la fois Estelle et Clémence, la brune « aux yeux bleus si clairs qu'on voit son cœur à travers », la blonde « aux cils si longs qu'ils emprisonnent son regard comme les barreaux d'une cage »... L'amitié que leur témoigne André à toutes deux ne peut leur suffire. Elles l'aiment ardemment, passionnément, il faut qu'il prononce entre elles.

Hélas ! le choix est impossible. André les aime l'une et l'autre d'une affection égale. En vain tente-t-il de leur prouver qu'en voulant substituer l'amour à leur fraternelle union, elles vont détruire leur bonheur. A une affection partagée elles préfèrent l'exil.

La portée de cette petite pièce a paru échapper au public, qui n'en a saisi que le côté puéril. Elle offre de jolis détails, des nuances subtiles de sentiment. La psychologie de ces petites âmes blanches est finement observée, ce qui n'est pas pour surprendre de la part de l'auteur de l'*Image* et de la *Vie muette*. Mais la donnée est vraiment bien menue, bien grêle, bien insignifiante pour constituer une œuvre dramatique. Aimable à la lecture, elle perd au théâtre tout son charme gracile. La Maison des chéries est une maison de poupées. Les spectateurs n'ont pas gardé le cœur assez neuf pour s'en amuser.

L'*Impossible aveu* a mieux réussi. Cet aveu, c'est celui que voudrait faire Marcel à Jacques, son ami, son frère qu'il trompe, mais à regret. Trahir une affection aussi ancienne, aussi confiante, quelle honte ! Marcel se débarrassera du poids de ses remords par une confession sincère. La scène dans laquelle il annonce ce projet à la belle Alice, « l'amie » commune des deux camarades, est d'une ironie vraiment amusante. Elle rappelle l'humour à froid d'Henri Becque et de Georges Ancey. Marcel est jaloux, mais de Jacques et de son amitié. Depuis que celui-ci a une maîtresse, il ne le voit presque plus, d'autant plus qu'il est obligé, pour le tromper, de passer avec Alice le temps que Jacques pourrait consacrer à son ami.

Situation intolérable ! Il faut que cela finisse ! Sans compter que le mari d'Alice — car il y a un mari en titre ! — est beaucoup plus aimable pour Jacques que pour Marcel, ce qui est injuste. N'a-t-il pas droit, lui, aux mêmes égards ? Le badinage est vif, spirituel, et bien que très risqué, il ne tombe pas dans la trivialité. La scène de l'aveu, lentement amenée, la stupéfaction, la douleur de Jacques dissipée par Marcel qui, pour calmer l'émotion de son ami, lui affirme qu'il lui a « monté un bateau », offrent une succession d'épisodes bien conduits, d'une observation aiguë. C'est plutôt une scène, un épisode détaché d'une comédie, qu'une pièce. Tout l'intérêt réside dans une situation unique, et les personnages ne sont là que pour l'exposer. Comme nous ne savons rien de l'un ou de l'autre, ils ne peuvent nous intéresser. Il semble qu'on assiste au deuxième acte d'une pièce dont on n'a pas vu l'exposition. Et, le rideau tiré, on attend le troisième acte qui va dénouer l'intrigue. Au fait, pourquoi M. André Picard n'écrirait-il pas ces deux actes ? Il est facile de voir ce qu'ils devraient être, et cela formerait une piquante comédie.

Le *Fardeau de la liberté* clôturait gaiement le spectacle. La philosophie du bon Chambolin, qui n'a plus que trois francs pour attendre le mois d'octobre — l'on est en juin ! — et qui consulte un jeune avocat sur le délit — vagabondage, port illégal de décoration ou autre — qui pourra l'abriter pendant trois mois à Mazas, est d'une irrésistible drôlerie. C'est un long monologue semé d'aphorismes imprévus, et d'autant plus amusant que l'esprit qu'y sème l'auteur ne réside pas dans les mots mais dans la façon paradoxale et comique de présenter des idées. Le philosophe ratiocine avec amertume sur la propriété, sur les illégalités du sort, sur les injustices sociales, tant qu'il est revêtu d'habits rapiécés. Mais le voici riche ! Un facteur lui apporte l'annonce d'une succession inespérée. Et le point de vue change aussitôt. « Faire le mal, dit-il, c'est porter atteinte à mon bien ! » L'argent l'a rendu honnête homme. Il s'agit bien d'aller demander l'hospitalité à trois juges revêtus de leurs robes noires ! Mais, ô ironie ! Les « flics » qui avaient respecté le pauvre hère cueillent

brusquement, au cours d'une bagarre, l'élégant discoureur, et... c'est au moment où il va jouir de la liberté que celle-ci lui échappe.

Cet acte, à la fois satirique et philosophique, reçut naguère au théâtre de l'Œuvre un accueil enthousiaste. Il a été applaudi unanimement au théâtre du Parc. M. Paulet s'y est particulièrement distingué en créant un Chambolin parfait de bonhomie, d'aisance et de naturel.

Dans les autres pièces, citons Mlles Fège, MM. Godeau et Lenoël, et les deux petites chéries, Mlles Doriel et de Serbrun.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — **La Revue rapide**, par M. BOULLAND

La revue annuelle de l'Alcazar demeurera, malgré les concurrences qu'a fait naître son légendaire succès, l'événement bruxellois par excellence. On s'y presse, ou s'y écrase, et il n'est pas un vrai « Brusseleer » qui voudrait se priver de la petite fête traditionnelle. Depuis trente ans, c'est d'ailleurs la même revue qu'on rejoue. Le garde civique de Poperinghe créé par Flor O'Squarr est toujours debout, comme le Veau d'or, qu'on l'affuble de la capote d'un cocher de fiacre, de la tunique d'un receveur de tram ou de l'uniforme d'un agent de police. Les couplets varient parfois, mais le fond de l'affaire reste immuable. Et dès qu'il entend parler marollien, le bon public se tord.

Le marollien de la *Revue rapide* est copieux et ne pourrait être renié par les académiciens de la rue de l'Epée et de la rue du Miroir. Il constitue la sauce relevée qui relie entre eux les épisodes de la revue. Celle-ci chansonne la rue Courbe, les dames qui descendent des tramways sans demander l'arrêt au receveur, les saucisses électorales, le concours des Cris de la rue, la suppression de la garde civique, les bas-fonds de la Fontaine Anspach, le départ de l'*Albertville* pour le Congo, que sais-je? Elle a même des allusions à l'Affaire et au désarmement des puissances, tout comme la revue des Galeries, sa rivale. Mais à l'Alcazar, on s'amuse à la bonne franquette, sans luxe de décors et de costumes, sans cortèges et sans apothéoses. Les costumes sont même réduits, par la partie féminine de la troupe, à leur plus simple expression. C'est à croire que ces dames ont dû pleurer pour en avoir!

Il a suffi, pour faire partir les applaudissements en tempête, de quelques plaisanteries grasses, de couplets au gros sel, de l'apparition de figures connues, parmi lesquelles celle, en chair et en os, du directeur de l'Alcazar lui-même, M. Charles Lauri, passé à tabac en scène par ses pensionnaires. L'épisode a soulevé un rire inextinguible qui a rendu le public indulgent à l'égard d'un ballet plutôt macabre et d'une course de taureaux imprévue dans la revue des événements bruxellois de 1898.

Une commère charmante et bonne diseuse, Mme Mary Myras, un compère de bonne tenue, M. Médony, ont mené à bonne fin cette bamboche.

NOTES DE MUSIQUE

A la Maison d'Art.

Première séance de chant donnée par Mme Miry-Merck.

Salle comble, et beaucoup d'artistes pour entendre ce ravissant ensemble d'art de deux chanteurs, Mme Miry-Merck et M. Demest, une pianiste, Mlle Louisa Merck, et un violoncelliste, M. Henri Merck. De la musique ancienne, italienne principalement. Giacomo Carissimi, Bassani, Caldara, Filipo Vitali, Buononcini, Paisiello, puis Lulli, Hændel et Beethoven qui — et c'est le seul reproche qu'on puisse faire à cette très parfaite petite fête musicale — fut traité (sonate de violoncelle et piano op. 69 nº 3) comme s'il eût eu l'âme de Mozart. C'est que Mozart lui-même, avec toute sa grâce et sa finesse, son sourire avisé et doux, planait sur toute cette soirée où, chose si rare et régal si complet pour le pauvre auditeur de concerts courants, les interprètes semblaient appartenir à la même planète que les auteurs qu'ils interprétaient. — Très grand succès, rappels pour Mme Miry-Merck et M. Demest.

A la Grande-Harmonie

Deuxième concert de l'Association artistique. — Audition d'œuvres de M. Camille Chevillard.

Musique de pianiste, jolie facture et sonorités moult plaisantes, parfois, encore que déjà entendues. Plus d'agitation que de passion. Trop de bruit; trop de notes, pour ce qu'elles voulaient dire.

Mlle Katie Goodson et M. Marix Loevensohn ont joué à ravir une sonate pour violoncelle et piano, tout à fait intéressante à certaines pages et qu'ils rendaient en artistes, d'une façon charmeusement compréhensive. A eux et à Mlle Claire Friché a été le succès de la soirée.

Quintette; — Sonate pour piano et violon; pour piano et violoncelle, deux mélodies, le tout de Chevillard. — Premier violon, M. Geloso.

A la Maison du Peuple.

Deuxième séance de la Section d'Art et d'Enseignement populaires.

Soirée musicale organisée avec le concours de M. Jean Ten Have, violoniste, Gietsen, altiste, Doehaert, violoncelliste, François Rasse, pianiste-compositeur. Trio (pour cordes) de Beethoven; Sonate de Tartini (violon); Elégie de Fauré (violoncelle); Trio pour piano, violon et violoncelle, de F. Rasse. — Grand plaisir de réentendre dans ce milieu vivant, non contaminé encore par la gent musquée, de la musique vivante, vibrante, expressive comme ce trio de Rasse, interprétée par des artistes profondément épris de leur art, consciencieux et de talent sérieux.

M. M.

Tolstoï et Nietzsche

Appréciés par M. Maurice Kufferath.

A lire dans le *Guide musical* une suite d'articles de Maurice Kufferath sur Tolstoï et Nietzsche. — Kufferath dessine en grandes lignes très calmes la silhouette, si on peut employer ce mot, des idées musicales de ces philosophes. Il éclaire leur pensée parfois obscure et, avec une largeur d'esprit qui le maintient à égale distance de la controverse et de la critique, nous donne une impression très nette des théories de ces écrivains. Il dégage leurs affirmations du fatras, très curieux mais éminemment indigeste, de leurs errements un peu trop métaphysiques. Il discerne dans tous ces éléments parfois désordonnés la grande part de beauté et la « met au point » où notre esprit peut l'admirer.

Nous avons toujours trouvé messéant de la part des Chinois ce fait de s'appeler « les gens de l'empire du Milieu ». Pourtant, rassemblant énergiquement toute la modestie nationale et la mettant pour une minute sur un plat à part, je ne peux pas m'empêcher d'être très convaincue qu'un tas de choses non blutées viennent ainsi trouver le terrain central où elles sont à la fois appréciées et harmonisées. J'ai eu très fortement cette immodeste impression en lisant les articles de Kufferath et vraiment on ne saurait lui avoir trop de reconnaissance pour la bonne petite satisfaction dont à part soi on se sent pénétré. Vanité nationale! Ah! tant pis! rien n'est meilleur que de croire ses deux pieds fermement posés sur le centre du monde, — d'où on attrape au vol toutes les bonnes choses qui passent, pour en jouir à sa fichue façon. Et que si quelque neurasthénique objecte, que le ciel le tienne en joie!

M. M.

PETITE CHRONIQUE

Les Salonnets :

M. G.-M. Stevens a ouvert hier une exposition de ses œuvres à la Maison d'Art.

Mme M. Dupré, MM. P. Hermanus et J. Mayné exposeront au *Cercle artistique*, du 19 décembre au 1er janvier.

M. Leon Delderemme ouvrira du 20 au 29 décembre une exposition de quelques-unes de ses œuvres à la galerie Clarembaux.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire. Au programme : Symphonie en *mi bémol* de Haydn, IXe symphonie de Beethoven.

La *Jeunesse socialiste* donnera demain, à la salle de l'Union, un concert auquel participeront Mme Benoni, MM. Henrion, Jacobs et Schoepen. Au programme : Gluck, Mendelssohn, Schumann, A. Thomas, Massenet, etc.

Mardi prochain, à la Grande-Harmonie, premier concert du choral mixte d'amateurs, *Deutscher Gesangverein*, sous la direction de M. E. Closson, avec le concours de Mlle Ohse, cantatrice, et de M. Schörg, violoniste. Pour les places, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel.

M. Edouard Barat, pianiste, donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 une audition à la Maison d'Art

La distribution des prix à l'Ecole de musique d'Ixelles aura lieu le lundi 26 décembre prochain, au Musée communal.

Cette cérémonie sera accompagnée d'une audition musicale dont le programme, des plus intéressants, porte entre autres des fragments du *Rêve*, d'A. Bruneau; *Sur la Mer*, chœur pour voix de femmes, de Vincent d'Indy; pièces pour piano, d'E. Chabrier; la *Fiancée du timbalier*, de F. Thomé, et l'*Ode triomphale* d'Augusta Holmès (cinq cents exécutantes).

M. Jan Blockx achève en ce moment un nouvel ouvrage lyrique tiré par MM. Solvay et Henri Cain de la *Légende d'Uylenspiegel* de Charles Decoster. Les deux premiers actes sont terminés et font pressentir une œuvre des plus intéressantes. *Til Uylenspiegel* est reçu dès à présent par la direction de théâtre de la Monnaie et sera joué au cours de l'hiver prochain.

Les théâtres :

Une indisposition de Mlle Suger a obligé la direction du théâtre du Parc à retarder la première représentation de l'*Honorable*. Celle-ci aura lieu mercredi prochain.

Le prochain lundi littéraire du théâtre du Parc, fixé au lundi 26 décembre, aura, comme nous l'avons dit, un caractère un peu spécial, justifié par les fêtes de Noël. On y lira un conte de la *Comédie des jouets* de Camille Lemonnier, de petites pièces en prose d'Anderson, Gustave Droz, Francis Jammes, Louis Delattre et Jules Renard; des poèmes de F. Coppée, Banville, Van Arenberg et Marlow, l'auteur d'un joli volume de poésies, *L'Ame en exil*, qui fait honneur à la jeune littérature belge.

Au théâtre Molière, le *Boulet*, de M. Pierre Wolff, a succédé depuis hier a l'*Aînée*, qui a eu plus de quarante représentations.

M. Munié, directeur du théâtre Molière, nous prie d'annoncer que M. Smedts, qui était employé chez lui comme secrétaire et contrôleur, ne fait plus partie de son administration et que toute la correspondance doit être adressée à M. Munié lui-même.

L'Alhambra fait tous les soirs de fructueuses recettes avec la *Porteuse de pain*, dans laquelle Mme Lemonnier a retrouvé son succès d'autrefois.

On racontait ces jours-ci une amusante anecdote, absolument authentique. Personnages : S. M. Léopold II et un vieux peintre militaire bien connu. Cadre : l'ouverture d'une exposition. Le roi, penché sur un tableautin, félicitait l'artiste de la fidélité avec laquelle il traite les uniformes de l'armée. Et le brave homme (qui ne le reconnaîtra?) de répondre avec bonhomie dans son langage pittoresque : « Och, Sire! Suéie qu'on sait faire sur des boutons comme ça, c'est pas à dire! »

La ville de Bruxelles a chargé M. Léon Frédéric d'exécuter pour la salle des Milices de l'hôtel de ville une grande frise décorative qui occupera toute la partie supérieure de la muraille du fond. L'esquisse, soumise ces jours-ci par l'artiste à la section des Beaux-Arts, a été admise sans réserve. L'œuvre aura 8 mètres de largeur sur 3 mètres de haut.

Sur l'initiative de M. Fernand Scribe, vice-président du *Cercle artistique* de Gand, une « Société des Amis du Musée » a été constituée, il y a un an, dans le but d'acquérir, au moyen des souscriptions de ses membres, des œuvres d'art destinées à enrichir le Musée. Cette excellente institution vient de se réunir en assemblée générale et le résultat de son premier exercice est des plus satisfaisants. Elle a, en cette année inaugurale, doté le Musée de Gand des œuvres suivantes : un paysage de Philippe Koninck; une toile de Lambrechts, artiste anversois du XVIIe siècle, dont la facture rappelle celle de Watteau; une belle nature-morte d'auteur inconnu, peut-être de Fijt; une *Pieta* en pierre du XVIe siècle. En outre, M. Hulin, professeur à l'Université, membre de la Société, a fait don au Musée d'un tableau de Chardin.

La *Métropole* critique avec raison le choix des livres offerts en Belgique aux enfants — grands et petits — à l'occasion de la Noël et du jour de l'an. Il existe, dit-elle, des éditions excellentes d'auteurs nationaux, des monographies précieuses sur les hommes et les choses de Belgique, et cependant — explique qui pourra — vienne la fin de l'an, nous nous trouvons réduits au dessous du panier de la main-d'œuvre française. Car si c'étaient encore des ouvrages de valeur, de ceux auxquels revient de droit une place d'honneur dans la bibliothèque, il n'y aurait que demi-mal. Mais la plupart sont des sous-Jules Verne, des pseudo Flammarion et des demi-Thiers, qui placent leurs produits dans le triple domaine de la fiction, de l'histoire et de la science. Il y a là des romans d'aventures dont le canevas seul, placé triomphalement en vedette, est bête à faire pleurer; des feuilletons, qu'on a vus se traîner lamentablement pendant des mois au bas d'un journal de province, qui ressuscitent, glorieusement dorés sur tranches; enfin une foule de publications patriotardes, récits de guerre où l'on maltraite les « voleurs de pendules ». Et tout cela se vend!

C'est M. Henri Lavedan que les Immortels ont choisi pour succéder à M. Meilhac comme membre de l'Académie française. L'auteur du *Nouveau Jeu* a été élu par 19 voix contre 5 attribuées à M. Faguet et 8 à M. Paul Hervieu.

M. Lavedan, dont le nom était inconnu il y a dix ans, a débuté au Théâtre-Français, en 1890, par *Une Famille*. Il a fait représenter deux ans après le *Prince d'Aurec* au Vaudeville, les *Deux Noblesses* à l'Odéon, *Catherine* à la Comédie française, *Viveurs!* au Vaudeville, et enfin le *Nouveau Jeu* aux Variétés.

Du *Guide musical* :

Le commencement de la gloire!

L'*Ouest-Artiste* nous annonce qu'un des nouveaux grands voiliers qui vont entrer prochainement en construction à Nantes portera le nom de *Fervaal*.

Sois fier, ô mon Vincent!

M. Emile Blémont vient d'acquérir à Manchester, au prix de 22,000 francs, avec l'intention de l'offrir au Louvre, une toile célèbre de Fantin-Latour intitulée : *Un coin de table*, dans laquelle sont groupés les portraits de Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan, Pierre Elzéar, Emile Blémont et Jean Aicard. Un géranium blanc marque la place que devait occuper dans cette toile Albert Mérat qui, à la suite d'une discussion avec Verlaine, ne voulut pas poser à côté du poète de *Sagesse*.

Le portrait d'Arthur Rimbaud exécuté dans ce groupe d'hommes de lettres par Fantin-Latour est, avec un croquis fait par Forain, le seul qu'on connaisse de l'auteur des *Illuminations*.

Le deuxième numéro de l'*Art décoratif* reproduit des mobiliers hollandais, écossais et allemands, des céramiques françaises, hollandaises et allemandes, des bijoux hollandais et autrichiens, des métaux anglais et hollandais, des papiers et estampes français, des tentures, verreries et vitraux anciens et modernes.

Des concours, auxquels sont attribués près de 3,000 francs de prix, sont ouverts par la Revue. Demander le programme aux bureaux de l'*Art décoratif*, 27, rue Pergolèse, à Paris.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge. il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. V^e^ MONNOM 32. rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 52. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 98.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Auguste Strindberg. *Axel Borg* et *Inferno*. — La Correspondance du Mauvais Riche. *Lettre I.* — Ermete Novelli et sa troupe italienne au théatre de la Renaissance a Paris. — Estampes et Livres rares. — Guignols, par Hermann Paul. — Théatre Molière. *Le Boulet*. — Notes de musique. — Petite Chronique. — Table des matières.

Auguste Strindberg

Axel Borg et **Inferno** (1).

Strindberg s'avance à grands pas vers la folie. Les aliénistes l'ont dit et redit, et, bien que cela « ne prouve rien », il est assez curieux de suivre, en ses ouvrages qui sont de constantes confessions personnelles, admirablement sincères, la marche graduelle de la terrible maladie. Molière eût dit qu'il tombe de mélancolie en misanthropie, de misanthropie en misogynie, et ainsi de suite, en passant par le mépris de la nature, l'adoration des sciences hermétiques, alchimiques, magiques et cabalistiques, par la terreur permanente de tout ce qui l'entoure, l'interprétation des présages, des coïncidences, des superstitions les plus moyenâgeuses, le besoin maladif de protection intellectuelle et morale — pour en arriver à la folie. — C'est là qu'aboutit *Inferno*.

On se souvient de ce sombre drame de *Père* où une femme à l'esprit étroit arrache peu à peu à son mari toute l'influence qu'il a sur sa fille. C'était la peinture, faite avec une étonnante et cruelle acuité, de la victoire sournoise de la Vie sur l'esprit isolé.

Axel Borg redit le même chant du vaincu, avec d'admirables variations.

Borg est un jeune savant qui ne connut jamais sa mère. Fut-ce ce qui le priva toute sa vie d'une notion affectueuse des ressemblances humaines? Le pauvre homme ne semble jamais voir que ce qui dissemble et sépare les mortels ; il s'en vient, solitaire, dédaigneux et désenchanté, s'installer en qualité d'inspecteur de pêche, dans un village de la Baltique. Il veut enseigner aux pêcheurs quelques secrets de leur métier ; il se crée des ennemis. Il veut épouser la seule femme du village qui ne soit pas une paysanne; elle le trompe déjà pendant ses fiançailles et pour un rustre.

Fatigué de sa constante et inutile lutte contre le sort, affolé, désespéré, il monte dans une barque désemparée et s'abandonne au flot qui l'emporte du côté où brille « la constellation d'Hercule... sur la mer, la grande génératrice dont le sein fécond fit jaillir la première étincelle de l'être, de la vie, — et de la vie, l'Ennemie ».

L'ennemie, celle que Strindberg ne peut pas mieux

(1) Deux volumes. Édit. du *Mercure de France*.

comprendre que ne la comprenaient les brahmines et les moines de tous les temps, parce qu'elle représentait d'une façon trop flagrante le principe opposé à leur bel individualisme, la Femme, trop inférieure cérébralement pour qu'ils voulussent reconnaître la beauté de ses instincts.

Que dire de cette incapacité à fusionner des principes contraires, sinon l'appeler de l'impuissance?

Inferno est le journal de quelqu'un qui doit avoir tout le temps « les yeux hors de la tête ». Les expériences de chimie, voire parfois d'alchimie, l'émerveillent. Il s'y adonne passionnément, dangereusement. Les envoûtements l'épouvantent. Les coïncidences le font trembler. Il trouve deux morceaux de papier, — étiquettes ou billets de tramway, — sur lesquels deux chiffres sont inscrits. Précisément ces chiffres additionnés donnent le nombre d'années qu'avait Napoléon quand il mourut, ou le numéro du fiacre que l'auteur vient de prendre, ou celui de la maison de la dame chez laquelle il se rend — ou autre chose encore. — Etrange, étrange!

Une dame est prise d'un accès de folie; — « ce qui augmente l'horreur de la situation, » (notez que Strindberg ne connaît pas cette dame), « c'est qu'elle a habité dans la maison où je demeure, et que son mari est mort là où le bal d'enfants va son train. Expliquez-nous cela, médecins, psychiatres, psychologues — *ou avouez la banqueroute de la science* ». (!!!)

Tous les ennuis et les vexations de la terre le poursuivent, et comme il n'est pas de taille à les écarter ni à s'en reconnaître l'auteur indirect, il croit qu'ils émanent de quelque invisible esprit.

« La nuit, entre minuit et deux heures, un orage horrible. D'habitude un orage s'épuise en peu de temps et s'éloigne; celui-ci reste sur place au-dessus de mon village deux heures durant, ce que je considère comme une agression personnelle; mais chaque éclair me vise sans m'atteindre. »

Il voit en rêve, ou dans les nuages, ou dans les cendres du foyer, des paysages qu'il reconnaît plusieurs années plus tard dans la réalité. Il se sépare de sa femme, qu'il aime et qu'il ruine, et la crainte d'on ne sait quelle vengeance le poursuit.

Puis la magie, la religion à l'usage des cerveaux faibles, la superstition la plus épaisse l'envahissent successivement. Il se convertit — puis est effrayé d'écrire que « tout cela » est « une nouvelle plaisanterie des dieux ».

« Ainsi, » écrit-il en un moment lucide — trop court — « ainsi est l'équation de ma vie : un signe, un exemple pour servir à l'amélioration des autres; un jouet pour éclairer la jeunesse sur la manière dont il ne faut pas vivre; un jouet qui se croit prophète et se trouve démasqué comme un imposteur. »

Sa folie a ceci de bon qu'elle le fait écrire d'une façon inconsciente presque — très vivante, souvent très belle, toujours très simple et très curieuse. C'est une confession sans apprêt, partant très intéressante, spontanée, drôle, triste, stupide, admirable, selon les moments. C'est le récit de tant d'expériences pseudo-scientifiques, amusantes comme les rêves de Cagliostro, ou les descriptions des poissons de la Baltique vus à tous les degrés de profondeur de la mer, avec leurs luttes, leurs ruses, leur bêtise, leur voracité, leur lenteur ou leur incroyable malice d'animaux sensitifs.

C'est la peinture passionnée de tout ce qu'un esprit qui ne sut jamais se fixer a tenté d'explorer passagèrement, fiévreusement, maladivement, pour ainsi dire. C'est le brahmine devenant fakir; l'intellectuel de la patrie et de la famille de Gœthe, de Hegel, de Schopenhauer, de Nietzsche devenant fou du déséquilibre qui fut le génie des autres. Quand le monde moderne deviendra-t-il assez sain pour aimer la force et la beauté de l'homme normal et heureux?

M. Mali

La Correspondance du Mauvais-Riche.

LETTRE I

A Marie-Madeleine

Est-ce vrai, Madeleine, ce que l'on va partout m'assurant? Quelques témoignages qui m'en soient donnés, je ne puis encore le croire. Eh quoi! vous abandonneriez tout ce qui fit votre gloire et nos plaisirs, vous auriez soudainement renoncé à votre vie éclatante pour ne plus connaître d'autre soin que celui que vous imposera un fanatique! Parmi nous, vous étiez la vivante image de l'amour et sa présence merveilleuse; rien n'échappait à votre empire et ce pouvoir si délicieux, vous le voulez déposer!

Il me souvient toujours, Madeleine, de vous avoir, tout enfant, avant votre fortune, vu danser un soir, dans un café de la rue des Marchands. Les bras levés, vous tourniez lentement, et vos pieds nus brillaient sur les tapis. Le regard de tous les hommes vous suivait: à chacun de vos cheveux dénoués un cœur était attaché. Telle que vous m'apparûtes alors, je vous ai toujours revue: sous le désir évertué et pathétique de ceux qui vous entourent, vous marchez, légère, et le poids de votre destinée sur vos épaules fines à peine semble-t-il peser. Je songe à ce que votre seul passage crée : grâce à vous, l'illusion fleurit parmi nous que les divinités charmantes n'ont pas encore tout à fait déserté ce monde — vous êtes l'incarnation du rêve des âges révolus et tout cela, sans pitié, vous prétendez l'abolir?... Non, je n'y puis encore ajouter foi. Un pareil mépris de votre réputation, un si profond oubli de tous vos devoirs, ne me trouvent pas crédule. Il en est qui, de votre détermination, s'affligent; il en est qui sourient: je ne veux imiter ni les uns ni les autres. Je prétends même par mon étonnement vous donner la preuve la plus délicate de l'estime en laquelle je vous ai tenue jusqu'à ce jour. En effet, vous étiez à mes yeux un exemple admirable et réconfortant; sans cesse, pour stimuler ma fermeté parfois défaillante, je me proposais votre conduite comme un modèle. La ligne inflexible de votre vie

jamais n'avait dévié et pas une heure ne s'écoulait que, par quelque triomphe nouveau, vous ne vous élevassiez au-dessus de vous-même. Madeleine, me plaisais-je à penser, a compris le but secret de l'existence. Son attitude, par sa publicité, a une action salutaire et profonde. Elle sait que parmi nous elle est la Beauté et la liberté qu'elle conserve en ses plus grands abandons est le signe superbe qu'elle accepte la mission que la splendeur de son corps lui a conférée. Comme une contagion à qui nul n'échappe, elle se répand chez les êtres : chacun s'incline devant ses genoux, mais ne donnant jamais son âme, elle n'a jamais senti de volonté peser sur elle et ne connaît la contrainte. Oui, Madeleine, voilà ce que je me disais; concevez-vous maintenant quelle a été ma surprise quand on m'a affirmé que, reniant un passé si enviable, vous aviez quitté les fêtes heureuses, la société de nos amis pour suivre un pâle prophète....

Ah ! quand jadis, à Béthanie, en tout l'éclat de votre puissance de courtisane, vous êtes allée vous jeter aux pieds de Jésus et que, les ayant arrosés de vos larmes, vous les avez oints d'huile aromatique et essuyés de vos cheveux, combien je vous ai approuvée ! J'avais vu en votre acte le désir de nettement prouver à tous qu'il y avait en vous une force tendre et douce que personne n'avait encore éprouvée et dont vous disposiez à votre gré. Que j'étais donc loin de supposer qu'au moment où vous veniez de vous affirmer si habilement, vous songiez à rejeter le bénéfice de votre vertu et que, sans respect pour le trésor moral que votre vie magnifique avait amassé en votre cœur, vous iriez vous dépouiller tout à coup et vous déclarer l'esclave d'un homme qui par sa parole suave et son indulgence artificieuse vous a vaincue et désormais vous entraîne à sa suite par les grands chemins de la Galilée !

Vous l'aimez, me dit-on. Mais de par tous les dieux, depuis quand faut-il que ce soit ainsi qu'on manifeste son amour ? Votre égarement est si peu plausible que je veux continuer de croire que cette conduite abrite des desseins sagaces que nous ne pouvons pénétrer encore. Laissez-moi vous dire pourtant que s'il était vrai que, renonçant au fruit d'une carrière qui fut si belle, vous vous abaissassiez à n'être plus aux pieds du Nazaréen que la preuve palpable et passionnée de ses facultés oratoires, ah ! je perdrais pour toujours l'envie de croire en quelqu'un, car l'être en qui j'avais placé une confiance absolue aurait trahi ma foi. Avez-vous oublié, Madeleine, ce qu'est l'amour ? Y a-t-il en lui autre chose qu'une occasion de nous prouver nous-mêmes et d'accroître nos forces ! L'efficace ferveur que le sentiment répand en nous, l'activité soudain propagée jusqu'à nos sens les plus obscurs, les délices de la possession et de la domination, voilà-t-il pas autant d'éléments que notre âme doit mettre à profit et utiliser à notre glorification intime ? Je n'ai jamais vu en l'amour qu'un moyen exquis de délasser notre âme de sa tâche accablante et de lui communiquer en même temps une ardeur renouvelée. C'est un cordial énergique qui restaure nos membres en déliant notre esprit : malheur à ceux qui en abusent ; l'ivresse s'emparera d'eux, ils tomberont sur la route et ne se relèveront plus. Madeleine, Madeleine, êtes-vous déjà tombée ? Ah ! permettez-moi de ne pas désespérer de vous ! Que l'amour, jamais, ne soit définitif ; rien n'est définitif dans la vie : les existences se nouent et se disjoignent, les êtres passent, se rencontrent et se séparent. L'amour, à la loi de l'éternel mouvement ne fait pas exception. L'unité de culte n'importe pas : seule est appréciable l'impression de force que nous retirons de ce commerce. Les êtres faibles saluent en lui le moyen d'échapper à leur destinée trop pressante : sous sa voix, ils étouffent le cri de leur conscience. Ils se fondent, se mêlent dans l'étreinte et rêvent de ne plus faire qu'un bonheur unique de leurs âmes appariées. Mais je vous le demande, l'amour en lui-même est-il un but ; est-ce là le terme où doivent s'arrêter notre énergie et notre ambition ? Répondez, Madeleine ; dites avec moi que c'est une flamme subtile, errante, qui circule au hasard, embrasant d'un désir accru les cœurs qu'elle touche et les lançant plus ardents sur la route impérieuse de leur destinée. Chacun le ressent une fois : l'épreuve est nécessaire : l'âme médiocre succombe à ce contact dévorant ; l'âme libre transfusera dans son sang le feu agile qu'elle a rencontré et incontinent passera outre. Tel est le devoir, Madeleine, vous le savez. Que vous voit-on faire, au contraire ? Vous quittez votre demeure, vous descendez du socle où votre statue émouvante s'érigeait, vous résignez la souveraineté que vous exerciez sur nous et sous des vêtements grossiers, en dépit de la délicatesse de votre chair, vous vous mettez à suivre un illuminé qui prêche l'effacement, l'égalité, le renoncement, et non contente de vous séparer si brutalement de votre vie, vous vous détestez, vous pleurez comme une honte votre gloire sans pareille et vous maudissez — car on m'assure que votre folie va jusque-là — la beauté même de votre corps !

Ah ! quelle déplorable erreur se joue de vous : ouvrez les yeux enfin, considérez la tombe où, toute vive, vous alliez vous enfermer et reculez avant l'instant du repentir tardif. Aimez Jésus si le penchant de votre cœur vous y entraîne. Mais cet amour exige-t-il le soin excessif que vous lui consacrez ? Demeurez semblable plutôt à la Madeleine que j'ai admirée et qui suscita en moi les plus nobles mouvements du lyrisme intérieur. Aimez le Christ, mais ne lui sacrifiez rien. En vous agenouillant devant lui, déjà vous avez satisfait aux plus étroites exigences de votre sentiment. Laissez-le maintenant et puisque son tempérament ne lui permet pas d'être vaincu, retournez-vous-en : sa fréquentation ne peut vous être plus longtemps utile. Regagnez votre demeure, joyeuse à songer que vous emportez avec vous ce que cet homme avait de plus précieux : la paix de son âme. Il a connu le prix de votre dévouement, il regrettera votre présence et saura que désormais elle manquera à son apostolat stérile. Abandonnez-le et que l'amour — s'il vous en reste encore — ne soit plus qu'une lumière dont s'éclairent vos yeux : ainsi vous aurez retiré un profit d'une aventure qui vous eût pu être funeste. Vos amants s'inclineront plus bas quand vous approcherez : à vos charmes, une qualité inconnue se sera ajoutée que, pas plus que votre cœur inaccessible, ils ne pourront atteindre. Vous aurez démontré à tous que rien ne peut passer en vous le souci de votre perfection et un lustre nouveau parera votre gloire. Rivière frémissante et claire, évitez de vous jeter dans le fleuve épais, écartez-vous de lui, et à genoux les bergers reconnaissants viendront boire votre eau que n'altère aucun mélange impur.

Ah ! je veux espérer jusqu'au bout : mon appel vous joignera où que vous vous soyez enfuie. Songez-y bien — la minute est redoutable ; des conséquences infiniés sont attachées à votre décision : votre sort est entre vos mains. Vous serez, à votre choix, tout ou rien. Pourriez-vous hésiter en une alternative si importante ? Non, Madeleine, vous nous reviendrez : l'estime que je vous conserve, malgré tout, m'en est le gage infaillible. Les petits enfants vous acclameront quand vous rentrerez, ils jetteront des palmes et des fleurs sous vos pas ; vous sourirez et les

hommes pâliront de joie et d'espérance; mais moi, jamais plus je ne vous reverrai et vous comprendrez que si je m'abstiens, c'est par crainte — car votre puissance alors sera telle que moi-même je vous redouterai...

ANDRÉ RUYTERS

ERMETE NOVELLI

et sa Troupe italienne au théâtre de la Renaissance, à Paris.

Novelli m'était aussi inconnu que Rossi et Salvini avant les représentations célèbres qu'ils donnèrent à Bruxelles, il y a quelque vingt ans. Nous sommes tellement englués dans « le genre parisien » dont la vieille Comédie française conserve avec une niaise piété les traditions surannées, heureusement déclinantes dans l'opinion et proches, apparemment, d'une finale débâcle, que c'est un étonnement chaque fois qu'une troupe étrangère nous montre ce que c'est que l'art d'être acteur avec naturel et sans l'idiote préoccupation, si bien empreinte de l'égoïsme boulevardier féroce, de se faire valoir soi-même et non la pièce que l'on joue.

Novelli, artiste vraiment supérieur, et son très intelligent entourage, en donnent actuellement à Paris un exemple, peu compris de la tourbe cosmopolite et journalistique qui submerge la France, la vraie, sous son inondation marécageuse de snobisme grotesque, de fausse élégance, d'art frelaté, de débauche morose, et donne au monde entier l'impression que ce beau et doux pays, cette vive et charmante nation, s'en va aux égoûts des décadences. Oh! ces trois mille fantoches qui mènent la mascarade déshonorante de leur grande patrie!

J'ai assisté aux représentations de quatre pièces : *Le Pain d'autrui*, *la Jalouse*, *Le Bourru bienfaisant*, OTHELLO! Ce fut admirable de simplicité pathétique, de variété dans le jeu et le typage des personnages! La qualité par excellence de l'acteur, celle de ne se faire reconnaître dans aucun de ses personnages tant il en comprend et en exprime la personnalité héroïque, de se dissimuler sous lui avec une adroite et déroutante abnégation, Novelli la possède à un incroyable degré. Combien c'est loin de la nauséabonde habitude d'entrer en scène en disant tacitement, par sa figure et ses allures, ses gestes et ses jupes : Vous voyez, c'est moi! le grand ci..... ou la grande là! Applaudissez, bons bourgeois! — Seuls Antoine et Lugné-Poe ont rompu avec ces pratiques insupportables et sottement glorioleuses.

Mes souvenirs sur l'interprétation d'Othello par Rossi et par Salvini sont restés très vifs et émouvants. Je ne puis, néanmoins, m'empêcher de croire que Novelli les dépasse. Il semble avoir mieux compris le Sémite africain et sauvage dont les aventures (certes pas la figure) ont énamouré l'ingénue Desdémone. Il marque mieux, par le contraste des allures du Cuivré et de la Blanche, ce que Shakespeare, instinctivement et au-dessus de la Jalousie, semble avoir voulu exprimer en cette terrible anecdote : l'impossibilité d'accord entre des Ethnologies aussi disparates, — problème grandissant aux proportions colossales de l'Histoire dès qu'au lieu de deux individualités on met en présence deux Races. Il serait curieux de relire et de dépouiller son drame à ce point de vue; à la simple audition déjà les rapprochements saillissent fréquemment. Novelli, en accentuant les caractéristiques du vrai More, du Barbaresque, du pirate islamite méditerranéen, met rapidement en lumière l'illusion enfantine de la tendre et romantique Vénitienne qui avait espéré trouver en ce fauve, à psychologie absolument étrangère à la sienne, ce qu'en langue européenne on nomme un époux!

Le public restreint, mais très choisi, qui assiste à Paris aux représentations, fait à l'artiste des succès enthousiastes. On sent que vraiment l'admiration n'a plus rien de convenu mais jaillit des âmes domptées par un art sain et cette fois véritable. Naturellement la Presse parisienne, cette bonne presse de camaraderie, caresseuse de toutes les médiocrités, exalteuse de tout ce qui est esthétiquement mensonger, n'en parle guère; elle a bien trop de féeries, de vers assommants, de comédies « d'inévitable adultère » à faire mousser, et de comédiens prétentieux et faux à vanter. Novelli! mais c'est un concurrent, un braconnier : qu'il reste chez lui, à Milan, à Rome, à Naples, au diable! Shakespeare! que nous veut ce faiseur de mélodrames qui ne savait rien du Parnasse? — J'ai entendu, au sortir de la pièce, un glabre de la Comédie française dire sentencieusement du grand Italien : « Il lui manque le côté large!!! » Notez que ce cuistre était du haut en bas en lame de rasoir et que son nez semblait la proue d'un clipper.

Novelli viendra-t-il à Bruxelles à l'exemple de ses deux illustres prédécesseurs, à l'exemple de la non moins illustre Duse? Ah! combien c'est à souhaiter! Mais les directeurs, messieurs les directeurs, si bien engagés de nouveau dans les banales fadaises de l'exploitation théâtrale à la parisienne, pour la galette, la divine galette, rien que la galette! Ils préféreront certes quelque cabotin douteux ou quelque cabotine plus que majeure, aux dessous fristarillants, et grevée des manies les plus émerveillardes. Le Nouveau-Théâtre ne s'y risquera-t-il pas, le seul, vraiment, qui, pour l'instant, ait un peu de koka dans les veines et de Brown-Séquard dans sa seringue?

EDMOND PICARD

ESTAMPES ET LIVRES RARES

Le 13 décembre s'est terminée, en la galerie du libraire-expert Deman, la vente publique d'une importante collection de livres précieux et d'estampes. A citer parmi les ouvrages dont les prix ont été les plus élevés :

HOLBEIN. *Icones veteris Testamenti*, 1547, en rel. doublée, de Lortic, 270 francs. — *Les Triomphes de l'empereur Maximilien*, suite de cent trente-cinq pl. in-fol., gravées sur bois d'après Hans Burgkmaier, 260 francs. — *Recueil de deux cent vingt-six estampes* de Watteau et autres, composé en 1725. In-fol., relié en veau, 210 francs. — *Paris dansant*, avec illustrations en couleur de Willette, 230 francs. — *Voyage pittoresque de la France* (par B. DE LA BORDE), 1781-1786, douze vol. in-fol. avec quatre cent soixante-deux gravures dont beaucoup avant la lettre. Ex. non rogné, 560 francs. — DAUMIER. *Les Robert-Macaire*, avec cent et une pl. en couleurs, 260 francs. — CRUIKSHANK. *The Life of Napoléon*. Londres. 1817, in-8°, orné de trente gravures en couleurs, 230 francs. — *La Caricature de Ch. Philippon*, 1830-1835, dix t. en cinq vol. gr. in-4°, cart. mar. (Inc. de trente-deux pl. et six II[os]), 200 francs. — THIBAULT. *Académie de l'Espée*. Leyde, Elzevier, 1628, in-fol., fig., 300 francs. — DORAT. *Les Baisers*, vign. d'Eisen. Ex. en grand papier de Holl., rel. en mar. rouge à dentelle, 625 francs. — DORAT. *Fables nouvelles*. Paris, 1773, deux t. en un vol. in-8°, fig. de Marillier.

Ex. en grand papier, relié en mar. rouge, 380 francs. — TASSO. *Gerusalemme liberata*, 1771, deux vol. in-4°, fig. de Gravelot. Ex. en grand papier; rel. ancienne en mar. rouge avec dentelle, 220 francs. — MOLIÈRE. *Œuvres*. Paris, 1682, huit vol. pet. in-8°. Edition originale; rel. de Capé, 200 francs. — *Les Après-Souper de société*. Paris, 1783, six vol. in-18, fig. de Binet; rel. veau, 210 francs. — FÉNELON. *Les Aventures de Télémaque*, 1785, fig. de Monnet; deux vol. in-4°, rel. v., 240 francs. — MONTESQUIEU. *Le Temple de Gnide*, 1772. In-4°, fig. d'Eisen; rel. anc. mar. rouge, 230 francs. — RESTIF DE LA BRETONNE. *Les Contemporaines*. Quarante-deux vol. in-12, rel. en veau, avec deux cent quatre-vingts fig. de Binet, 320 francs. — STENDHAL. *L'Abbesse de Castro*. Edition des Bibliophiles contemporains, 1890, in-8°, fig., cart. mar., 240 francs. — A. DE VIGNY. *Servitude et Grandeur militaires*. Edition des Amis des Livres, illustrée par Dupray. Paris, 1885, gr. in 8°, dem.-rel., 350 francs — EDMOND ABOUT. *Les Mariages de Paris*. Edition des Amis des livres. Paris, 1887, in-4°, fig., br., 200 francs. — *Correspondance du baron de Neny, secrétaire de Marie-Thérèse*, avec le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial auprès de la cour de France, 1767-1775. Dossier ms. renfermant cinquante-trois lettres et divers documents annotés par Marie-Thérèse, 420 francs. — NOLHAC. *La Reine et la dauphine Marie-Antoinette*. Paris, 1890, deux vol. in-4°, fig., brochés, 250 francs. — BRUNET. *Manuel du Libraire* et supplément; 1860-1880, huit vol. in-8°, dem.-rel., 200 francs.

Parmi les acheteurs connus ou anonymes nous citerons : la Bibliothèque royale (département des estampes, des imprimés et des manuscrits); S. A. I. le prince Victor-Napoléon; duc d'Elchingen; baron de Schilde; comte de Borchgrave; comte de Marnix; les Drs Godart, Candrix, Carez et Chesnais; MM. de Lantsheere père et fils, Petit, Franchomme, Drion, Culus, Grisar, de Backer, De Lhoneux, etc., et divers amateurs et professionnels représentés tant par des libraires étrangers que par l'expert-vendeur. Les enchères ont produit environ 46,000 francs.

Deux jours avant cette vente, par le même expert, s'était vendue publiquement la bibliothèque de feu le baron Prosper de Haulleville, composée surtout d'ouvrages de travail. Cette vente (cent quinze numéros) a produit environ 1,700 francs.

GUIGNOLS

Album de soixante dessins par HERMANN PAUL.
Paris, édition de la *Revue blanche*.

Après la *Vie de Monsieur Quelconque*, la *Vie de Madame Quelconque*, les *Images pour les demoiselles*, l'*Alphabet pour les grands enfants*, voici un nouvel album, cinglant et terrible, du redoutable ironiste Hermann Paul. Cette fois, c'est à la politique que s'attaque résolument le caricaturiste, et là comme dans les milieux bourgeois il a la dent dure! Le Président, le Panama, la guerre d'Espagne, les grèves, les élections et, nécessairement, l'« Affaire » lui fournissent l'occasion d'une série importante de compositions dans lesquelles il dépense sans compter sa verve satirique. M. Hermann Paul s'est classé parmi les premiers caricaturistes de l'époque. Il y a dans ses lithographies et dessins, que soulignent des légendes à l'emporte-pièce, une âpreté que seul, peut-être, Daumier a réalisée avant lui. Et sa philosophie amère a pour collaborateur un artiste au métier sûr, naturellement porté à voir, dans l'humanité, les difformités physiques et morales. L'artiste n'est pas un amuseur : c'est un penseur, et ses œuvres demeureront parmi les documents les plus caractéristiques de notre époque tourmentée.

Guignols fait, en même temps, honneur à la *Revue blanche* qui a donnée à l'édition des soixante dessins de M. Hermann Paul une toilette artistique des plus attrayantes.

THÉATRE MOLIÈRE

Le Boulet (trois actes), par M. PIERRE WOLF.

Le théâtre Molière, qui avait, avec l'*Aînée*, fait une incursion heureuse sur le terrain des pièces littéraires, est retombé dans les banalités courantes. La comédie nouvelle qu'il nous offre n'a point d'intérêt d'art. C'est l'habituel miroton que font mijoter, pour les appétits vulgaires des clients du boulevard, les vaudevillistes parisiens. Quand donc nous délivrera-t-on de toutes ces vulgarités?

Le boulet dont M. Wolf a fait le sujet de sa nouvelle pièce, c'est la maîtresse qu'on a épousée. De toutes les variétés de boulets,—et l'auteur nous en montre plusieurs, de calibres variés, pour servir de points de comparaison, — c'est, paraît-il, le plus lourd à traîner Maîtresse de Georges Dubreuil, puis d'Henri de Fronsac qui la lui souffle, Mlle Eva était, après tout, une compagne supportable, malgré ses sautes d'humeur et sa prodigalité. Mariée en justes noces, elle devient intolérable. Au lieu de savoir gré à ce bon et naïf Fronsac de lui avoir, en l'épousant, fait, suivant une spirituelle formule, le plus joli compliment qu'on puisse adresser à une femme, elle ne décolère pas de se heurter dans le noble faubourg à des portes fermées. Comme si les femmes du monde valaient mieux que les filles! La seule différence entre elles, c'est qu'au lieu d'avoir des amants avant leur mariage, elles en prennent après. Et voilà le vaudeville qui se transforme, au troisième acte, en comédie de mœurs, presque en pièce à thèse.

Ce troisième acte, le seul qui vaille, remet en présence Fronsac, Dubreuil avec lequel il s'est réconcilié après le duel inévitable et l'Olivier de Jalins de l'affaire qui a sur son prédécesseur l'avantage d'être moins bavard. Cela ferait à ce pauvre Henri une existence assez agréable, si le Boulet, après avoir tenté d'introduire dans l'hôtel conjugal les spécimens les plus caractéristiques de ses amies d'autrefois, ne finissait par flanquer tout le monde à la porte et par rester en tête à tête avec le mari désabusé.

Tout ceci n'est, on le voit, ni bien neuf ni bien intéressant. L'interprétation que donne au *Boulet* la troupe de M. Munié en a masqué le vide. Mme Ratcliff, qui composa avec tant d'autorité le rôle de l'Aînée des demoiselles Pétermann dans la comédie de M. Jules Lemaître, est un joli et dangereux boulet, qui justifie le coup de folie d'Henri de Fronsac. Bien qu'un rôle léger comme celui de Mlle Eva convienne peu à son tempérament, la jeune artiste se l'est assimilé avec beaucoup d'adresse et d'intelligence. Et M. Mondos a, dans le personnage de Fronsac, qu'il vieillit un peu, un naturel parfait.

NOTES DE MUSIQUE

M. Gevaert a inauguré, dimanche dernier, la série des concerts du Conservatoire par une exécution de la IX^e^ symphonie, à laquelle il a consacré les études consciencieuses et approfondies dont il fait precéder toutes les auditions des chefs-d'œuvre qui composent le répertoire de ses matinées. Ces études sont même poussées si loin qu'elles aboutissent parfois, et ç'a été le cas pour l'admirable drame symphonique de Beethoven, à une interprétation plus minutieuse que pathétique. Il y a, semble-t-il, le jour de l'exécution publique, quelque lassitude de la part des instrumentistes, et l'impression qui se dégage n'a pas la flamme et l'enthousiasme qu'on souhaiterait. Des quatres parties, le *scherzo* a donné la sensation d'art la plus complète. Le final, dans lequel les voix s'unissent à l'orchestre pour célébrer la Joie divine, a eu également beaucoup d'éclat et de mouvement. Les soli étaient confiés à M^mes^ Landouzy et Friché, à MM. Dequesne et Dufranne.

La symphonie en *mi bémol* de Haydn, de forme bien vieillie, et si loin de nous! ouvrait le concert.

***

Le Société chorale allemande *Deutscher Gesang-Verein*, dirigée par M. Ernest Closson, a donné mardi dernier, à la Grande-Harmonie, une audition fort intéressante. Trois chœurs *a capella* de Mendelssohn, *Nänie* de Brahms et le beau « Chant de victoire de Miryam », de Schubert, exécuté naguère aux Concerts populaires sous la direction de Felix Mottl, qui en a instrumenté l'accompagnement, ont fourni à l'excellente phalange d'amateurs composant l'association l'occasion de faire applaudir un ensemble homogène et des mieux disciplinés. La sonorité des voix est fort belle, dans les basses surtout, et bien équilibrée.

Deux solistes prêtaient leur concours à cette séance : M^lle^ Alice Ohse, de Cologne, une cantatrice douée d'une voix claire, étendue et souple, et M. Schörg, l'un des meilleurs violonistes issus de l'Ecole d'Ysaye.

Ils ont été tous les deux très applaudis, M^lle^ Ohse en interprétant l'air de la *Création* de Haydn et divers *lieder* de Brahms et de Schubert, M. Schörg dans l'exécution du Concerto (op. 20) de Saint Saëns, de la Romance en *sol* de Beethoven et de la première *Danse hongroise* de Brahms. M^lle^ Schöller a accompagné avec tact et discrétion solistes et chœurs.

PETITE CHRONIQUE

Les journaux d'Anvers insistent avec raison pour que le projet de réunir les œuvres principales de Van Dyck à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de l'illustre artiste ne soit pas abandonné. Voici, d'après la *Métropole*, la liste des œuvres du maître que possède la Belgique. Elles constitueraient déjà un noyau appréciable dans le groupement souhaité :

Au musée d'Anvers, neuf tableaux : le portrait de César-Alexandre Scaglia et celui d'un prêtre ; un portrait de jeune fille, un *Christ mort*, le *Christ descendu de croix* et le *Crucifix*, deux des plus belles œuvres du maître ; le *Christ en croix* et le *Christ crucifié entre saint Dominique et sainte Catherine de Sienne*, plus le Van Dyck acquis à la vente Kums. A Saint-Paul, le *Portement de croix ;* à Saint-Antoine, le *Christ appuyé sur les genoux de la Vierge ;* à Saint-Jacques, *Saint Georges combattant le dragon ;* à Saint-Augustin, la *Vision de saint Augustin*. M^me^ Wuyts possède un Van Dyck ; M. Arnold de Pret de Roose de Calesbergh en deux. Soit, jusqu'à nouvel ordre, seize toiles pour Anvers seul.

A Saventhem, en Brabant, il y a un chef-d'œuvre : *Saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre*. A la cathédrale de Malines se trouve un *Crucifiement*. Le musée de Bruxelles possède cinq toiles du maître : le *Martyre de saint Pierre ; Saint François en extase ; Saint Antoine de Padoue ;* le *Portrait d'Alexandre della Faille* et *Silène ivre* (1). A l'hôpital de Bruges, il y a une *Sainte Famille ;* à la cathédrale de Courtrai, une *Élévation de la Croix ;* à Termonde, enfin, un *Christ en croix* et une *Adoration des Mages*. Soit, pour le reste de la Belgique, onze tableaux.

Onze et seize font vingt-sept toiles de Van Dyck. Mais il y en a probablement davantage.

Les tableaux du maître devront être cherchés en Angleterre, à la *National Gallery* de Londres et dans quelques galeries privées, à Gênes, à Florence, et parmi les vieilles familles d'Italie. Van Dyck est représenté aussi au musée de Saint-Pétersbourg, au Louvre, et deux de ses meilleures toiles, qui appartenaient aux jésuites d'Anvers, furent, quand cet ordre fut supprimé sous la domination autrichienne, transportées à Vienne, où elles se trouvent encore.

(1) Notre confrère oublie le tableau de la famille de Hemptinne acquis sous le ministère Jules de Burlet.

La maîtrise de l'Église de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, à 10 heures, la messe à quatre voix et orgue d'O. Ravanello, directeur de la chapelle de Saint-Antoine de Padoue à Turin ; au salut de 4 heures, le *Cantate Domino* à quatre voix de Giovanni Croce (1609), l'*Hodie apparuit* à trois voix d'hommes d'Orlando di Lasso (1594), l'*Ave Maria* à huit voix et orgue de Mendelssohn, l'*Alleluia* de Haendel, le *Tantum ergo* et diverses pièces d'orgue de J.-S. Bach, Mendelssohn et Lemmens.

Le prochain concert de la Société symphonique Ysaye aura lieu le 8 janvier, sous la direction de M. Felix Mottl et avec le concours du pianiste Edouard Risler, de Paris. M. Risler, qui est l'un des meilleurs interprètes actuels de Beethoven, jouera le concerto en *sol* de ce maître et diverses pièces pour piano seul. M. Mottl dirigera la *Symphonie héroïque*, le prélude du troisième acte de *Tannhäuser* et la *Bourrée fantasque* de Chabrier, orchestrée par lui.

Au prochain concert populaire, le soliste sera M. Arthur De Greef, qui jouera le *Cinquième Concerto* de Saint-Saëns et probablement la *Fantaisie* pour piano avec chœur de Beethoven. Le programme, toutefois, n'est pas encore définitivement arrêté.

MM. Maurage, violoniste, et R. Moulaert, pianiste, donneront les 7 janvier, 4 février et 4 mars, à 8 h. 1/2 (Salle Erard), trois séances de musique de chambre consacrées à l'*Histoire de la sonate*.

C'est le dimanche 22 janvier qu'aura lieu, à Verviers, la manifestation jubilaire organisée en l'honneur de M. Kefer, directeur de l'Ecole de musique de cette ville.

Le comité Léon Mignon vient d'ouvrir une souscription en vue de faire exécuter à la mémoire du statuaire regretté le monument qu'il avait lui-même composé pour le peintre Alfred Verwee et qui resta a l'etat de projet. Adresser les souscriptions à M. Callemeyn, rue Renkin, 43, Bruxelles.

Le *Mâle*, de Camille Lemonnier, traduit en néerlandais par M. Pr. Verbaere, sera représenté dans les premiers jours de janvier au théâtre Flamand de Gand. La mise en scène, difficile à régler, fait en ce moment l'objet des études les plus actives de la direction, de la régie et des artistes. M. Wannyn, directeur du théâtre, ne néglige rien pour donner à l'œuvre de M. Lemonnier le cadre qu'elle mérite. Les rôles principaux du *Mâle* seront interprétés par M. Van Havermaete, par M^mes^ Smits-Grader et Desomme-Gassee.

M. V. Neuville, l'auteur du *Trèfle à quatre feuilles*, une pièce d'ombres qui obtint un vif succès au *Diable-au-Corps*, vient de présenter au théâtre Lyrique flamand d'Anvers sa partition de *Tiphaine*, drame lyrique, poème de M. L. Payen. L'œuvre sera montée a ce théâtre au mois de janvier.

Une statue d'Henri Heine va être inaugurée à New-York. C'est un sculpteur français, M. Ernest Hector, qui en a exécuté la maquette ; celle-ci lui a été payée 125,000 francs.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DIX-HUITIÈME ANNÉE (1898) DE L'*ART MODERNE*

ÈTUDES ET PORTRAITS

Dix-huit ans d'*Art moderne* 2
Les Masques 13
Les Fabians de l'art 43
L'Art civilisateur (J. V) 235
Les Entraves 219
Le Sens et la Religion de la Beauté (CHARLES MORICE) . 350
L'Année morte (R. P.) 61
La Nouvelle Royauté d'Yvetot (EDMOND PICARD) . . . 323
Trois Poètes belges classiques : GIRAUD, GILKIN, GILLE. 59
L'Idéal féminin chez les poètes contemporains (EMILE SIGOGNE) 109
Sur la génération présente (ANDRÉ RUYTERS) . . . 251
Id. id. (H. VAN DE PUTTE). . . . 269
Pédagogiques (EUGÈNE DEMOLDER) 315
Le *Balzac* de RODIN (EDMOND PICARD) 155
Une visite au Musée du Luxembourg (OCTAVE MAUS). . 213
Les Le Rouge de Chablis (ARMAND HEINS) 310
L'Exposition Rembrandt à Amsterdam (EDMOND PICARD) 347
Le Musée d'Ixelles (OCTAVE MAUS) 243
Notes sur les Primitifs italiens : BENOZZO GOZZOLI (JULES DESTRÉE) 101, 267, 283, 291
GIACOMO et LORENZO SALIMBENI de San Severino (ID.) . 381
SANDRO BOTTICELLI (traduit de VASARI par A. RUYTERS) 261
Impressions d'artistes : BROUSSE (ANDRÉ RUYTERS) . . 269
A l'ombre de la Bavaria (OCTAVE MAUS) 331, 339
La Grotte des Pins à Fontainebleau (EDMOND PICARD) . 307
Ambierle-en-Forez. Un retable flamand du XV^e^ siècle (OCTAVE MAUS) 285
L'Église de Fantoft (EDMOND PICARD) 259
Spectres (JUDITH GLADEL) 325
Lettres d'Amérique : Boston (M. MALI). 236
Concord (ID.). 252
New-York (ID) 277
Les Ateliers Tiffany à New-York (ID) 301
Quelques peintres américains (ID.). 397
La Couvée, de M. F. Lutens 107
Cyrano de Bergerac, de M. E. Rostand 151
L'Or du Rhin, de R. Wagner (OCTAVE MAUS) . . . 355
Jean-Gabriel Borkman, d'H. Ibsen (EDMOND PICARD) . 364
Princesse d'auberge, de Jan Blockx (OCTAVE MAUS) . . 403
Les Fêtes (MICHELET) 319
L'Esthétisme des chemins de fer (EDMOND PICARD) . . 334, 400
BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON (DE COLLEVILLE et DE ZEPELIN) . 78
ARNOLD BÖCKLIN (LOUP) 182
BURNE JONES (OCTAVE MAUS) 205
ALPHONSE DAUDET 4
PROSPER DE HAULLEVILLE 139
J. DE TALLENAY. 157
ALBERT GIRAUD 230
REMY DE GOURMONT (EUGÈNE DEMOLDER) 11
YVETTE GUILBERT (LÉON HENNEBICQ) 341
MAURICE MAETERLINCK (M. MALI). 358
STÉPHANE MALLARMÉ (EDMOND PICARD). 299
HENRY MAUBEL 35
CHARLES MORICE (EDMOND PICARD) 387
FRITJOF NANSEN 19
ZACHARIAS NIELSEN (DE COLLEVILLE et DE ZEPELIN) . . 37
PUVIS DE CHAVANNES (OCTAVE MAUS). 363
FÉLICIEN ROPS (EDMOND PICARD). 275
ANDRÉ RUYTERS. 115
LÉOPOLD SPEEKAERT 119
AUGUSTE STRINDBERG (M. MALI) 411
FRANZ STUCK (LOUP) 371
CHARLES VAN LERBERGHE (GEORGES RENCY). . . . 68
THÉO VAN RYSSELBERGHE. 85

PEINTURE

Les Musées de Bruxelles 134
La Commission des Musées 122
La Lumière au Musée ancien de Bruxelles 71
CARDON, ROBIE, WAUTERS. 23
Le Musée d'Ixelles (OCTAVE MAUS) 243
Le Musée Kums. 96
Le Paysage 309
La Décoration du Palais de justice (DE TAYE) . . . 328
Une lettre de X. MELLERY 367
Les locaux des Expositions d'art en Belgique (LÉON ABRY) 280
L'Incident GUFFENS. Achat de copies d'œuvres italiennes par l'État. 141
Quelques peintres américains (M. MALI) 397
De la restauration des tableaux (L. MAETERLINCK). 311, 327, 352 399
Un Van Eyck inconnu (ID.) 238, 264
Portraits gaulois faits par des Etrusques (ID.) . . . 271
La Fresque flamande du palais Sclafani, à Palerme (LÉON HENNEBICQ) 317
Un Breughel au Musée de Würtzbourg. 337
L'Art belge au Musée moderne de Munich. 385
Trois faits relatifs à l'art officiel en Belgique 384
Les Van Dyck que possède la Belgique. 416
Les Concours de Rome 191
Le Conseil de perfectionnement des arts du dessin . . 247
Les Types de l'armée belge, par M. Romberg. . . . 80
Rops journaliste 312
Truc de brocanteur (W. DE PAWLOWSKI) 167
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE . . 67, 72, 75, 80, 83, 85, 99
Le *Figaro* et la LIBRE ESTHÉTIQUE 89
Liste des acquisitions 80, 136
SALON DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS 165
Exposition de l'*Aréopage du XX^e^ Siècle* 117
Id. de *Pour l'Art* 30
Id. du cercle *Labeur*. 293
Id. des *Aquarellistes*. 382

MAISON D'ART. SALON D'ART IDÉALISTE 91
Id. Exposition de M. EMILE CLAUS. . . . 19
Id. de MM. H. LEROY et N. VAN DEN EEDEN. 47
Id. de M. VAN STRYDONCK 157
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de M. H. EVENEPOEL. . 15
Id. de Mme A. DE WEERT, MM. FARASYN et H. MARÉCHAL. 54
Id. de Mme K. GILSOUL et de M. L. ROTTHIER 78
Id. de Mlle DE BIÈVRE, MM. H. CASSIERS, A. SOHIE et P. STOBBAERTS . . 87
Id. de MM. A. DANSE et V. MOERENHOUT. 95
Id. de MM. OMER COPPENS, A. HANNOTIAU et L. VAN STRYDONCK. . . 102
Id. de Mlle CALAIS, MM. JACQUET, O. HALLE et F. NYS. 117
Id. de MM. F. COURTENS et G. GUFFENS. 125
Id. de M. G.-S. VAN STRYDONCK . . . 401
SALLE CLAREMBAUX. Exposition de M. LEEMPOELS. . . 6
Id. de MM. F. CHARLET et L. FRANK . . 46
Id. de M. J. VAN DEN EECKHOUDT . . 95
Id. Mlle C. VAN DEN BROECK 117
RUBENS-CLUB. Exposition de Mlle HEYERMANS . . . 151
Exposition de M. V. GILSOUL. 33
Id. de M. LÉOPOLD SPEEKAERT 119
GAND. *Société des Amis du musée* 409
Le Polyptyque de l'*Agnus Dei* 134
La *Nativité* et la *Résurrection* de MICHEL COXCIE . . 344
LOUVAIN. Le Salon des Beaux-Arts 25
Exposition du *Cercle Artistique* 295
TOURNAI. Salon des Beaux-Arts 337
VERVIERS. Exposition de Mlle MARCOTTE 112
LES DEUX SALONS DE PARIS (JUDITH CLADEL) 163, 171, 179, 187, 195, 203, 227
Les Recettes des Salons 233
PARIS. Exposition CHARLES LACOSTE (A. R.) 342
Le Musée du Luxembourg (OCTAVE MAUS) 213
Les nouvelles Acquisitions du Musée du Luxembourg. 121, 129
La Décoration du Panthéon 289
L'Hôtel de GUSTAVE MOREAU 297
Donation d'œuvres de GUSTAVE MOREAU. 169
La Section belge des Beaux-Arts à l'Exposition de Paris de 1900. 207
Le Musée Condé à Chantilly 161
AMSTERDAM. Exposition REMBRANDT (EDMOND PICARD) . 209, 347
La Maison Rembrandt 361
BARCELONE Exposition des Beaux-Arts 201
BERLIN. Exposition de M. VAN DER STAPPEN 176
CREFELD. Exposition d'art belge. 233
MUNICH. Les OEuvres de FRANZ STÜCK (LOUP) . . . 371
PESTH Exposition d'art moderne et d'affiches . . . 161
VIENNE. Exposition de M. CONSTANTIN MEUNIER . . . 185
Id. de M F. KHNOPFF 192
LONDRES. Exposition d'art français au Guildhall (V. S). 279
Une exposition d'art belge à Saint-Pétersbourg et à Moscou 198, 217, 305
MARS. *Bruxelles-Album* 49
Nécrologie : AUBREY BEARDSLEY 113
EUGÈNE BOUDIN 271
BURNE JONES (OCTAVE MAUS) 205
J.-W. GLEESON WHITE 344
PAUL KUSTOHS 113
R. DE MADRAZO 297
CAMILLE MARTIN. 344
GUSTAVE MOREAU 143
PUVIS DE CHAVANNES (OCTAVE MAUS). 363
Les Funérailles de Puvis de Chavannes. 353
FÉLICIEN ROPS (EDMOND PICARD) 275
BENJAMIN VAUTIER 161
La Sépulture d'HIPPOLYTE BOULENGER 102, 110, 117
Vente du musée Kums à Anvers. 160, 166
ID. d'œuvres de F. Rops 384
Vente d'œuvres de Burne-Jones à Londres 241
Memento des Expositions 48, 64, 120, 168, 185, 225, 256, 376

SCULPTURE

La Sculpture au Salon de Paris (JUDITH CLADEL). . . 211
Le *Balzac* de Rodin 155, 175, 181, 217
Bronze et marbre 184
Statuomanie (JULES CLARETIE) 255
Les Bronzes du Jardin botanique 7
La décoration du Jardin botanique (JOSEPH LECOMTE) . 32, 343
Vœux et grognements (ID.) 374
Les Sculptures de Sainte-Waudru à Mons 7
Une statue de Madone au Sart (EDMOND DE BRUYN). . . 294
M Van der Stappen, directeur de l'Académie des Beaux-Arts 105
La *Folle Chanson*, par Jef Lambeaux 217
La *Renommée*, par Paul Du Bois 296
Trois bronzes de M. J. de Lalaing 153, 256
Le Monument au travail, par Constantin Meunier. . . 296
Le Monument commémoratif de l'OEuvre du Congo . . 257
Le Monument de Mérode, par P. Du Bois 296
Le Monument Frère-Orban, par A. Samuel. 360
Le Monument Lippens et De Bruyne, par G. Charlier . 360
Le Monument t' Serclaes, par J. Dillens 217
Le Monument Ch. Buls, par V. Rousseau 217
Inauguration de la statue de Vieuxtemps 257
La *Famille*, par Alexandre Charpentier 296
Le Monument de César Franck, par Lenoir 249
Le Monument Leconte de Lisle, par Denys Puech . . 233
Le Monument Pasteur, par Falguière 313
Le Monument d'Ephraïm Mikhaël, par Ch. Mathieu . . 265
PUBLICATIONS D'ART : *Klassischer Skulpturen-Schatz* . 31
Nécrologie : JACQUET 201
ALFRED LANSON. 129
LÉON MIGNON 329

INDUSTRIES D'ART

Les Industries d'art au Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE 100, 136 256
Les Arts de l'ameublement en Belgique (GUSTAVE SOULIER) 153
Les Ateliers de LOUIS TIFFANY, à New-York (M. MALI) . 301
La Réforme des monnaies 121, 129, 161
La Société des *Amis de la médaille* 369
Une installation de magasin par M. Charle Albert . . 369
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition d'art photographique . 150
ANVERS. Concours de l'*Art dans la vie publique* . . . 73
LOUVAIN. Exposition internationale d'affiches. . . . 281, 304
MUNICH. *Die Vereinigte Werkstätte für Kunst im Handwerk* 339
PESTH Exposition d'affiches 161
Les Cartes postales illustrées. 241, 249, 256
JOSEPH CASIER. *En Normandie* (album photographique) 104
DEMEURE DE BEAUMONT. *L'Affiche belge* 110
THÉOPHILE FUMIÈRE. *Notes critiques sur les installations belges et françaises à l'Exposition de 1897* . . 247
ANDRÉ MELLERIO. *La Lithographie en couleurs* . . . 247
HERMANN PAUL. *Alphabet pour les grands enfants* . . 129
Id. *Guignols* 415
OCTAVE UZANNE. *L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps en France et à l'étranger* . . 103
HENRY VAN DE VELDE. *William Morris, artisan et socialiste* 137
L'Art décoratif 361

ARCHITECTURE

Projet d'agrandissement des musées 185
Le Palais des arts et des fêtes 208
Le Boulevard des Palais 103
La nouvelle Morgue 39

Le nouvel Hôtel communal de Saint-Gilles 126
Les nouveaux autels à l'église du Sablon . . . 201, 216, 240
Conservation des souvenirs historiques 144
L'Esthétique des villes : La peinture des façades. . . 303
Les Paysages urbains 303
Les Pignons 200
Travaux de restauration à Gand 344
Le Temple d'Esculape à Paros 321
Concours d'architecture rustique 136
M. Buls, président d'honneur de la Société centrale d'architecture. 97

LITTÉRATURE

La Correspondance du Mauvais Riche (ANDRÉ RUYTERS). 412
Pour qu'on lise les livres belges 143
Appel aux libraires belges 208
Disparition de la *Jeune Belgique* 3
La Réorganisation de la classe des lettres de l'Académie. 223, 248, 257
Les Concours de poésie (J. V.) 165, 174
Le Prix Victor Hugo 73
Le Congrès de la *Lutte* 57, 70
La Langue française en Belgique 382
Théo Hannon poète 96
Stéphane Mallarmé jugé dans l'*Humanité nouvelle* . . 367
Une lettre du Sar Peladan 206
L'Enquête de la *Revue mauve* sur l'Ame belge . . . 273
Le Banquet Ibsen à Christiania 193
Le 70e anniversaire de Tolstoï 241
Catalogue bibliographique des œuvres de M. de Haulleville. 140, 153
Documents à conserver. Une lettre de la Société des Ecrivains français et étrangers 343
ANANKÉ. *Sous-off's d'Afrique* 255
J. BARBEY D'AURÉVILLY. *Rythmes oubliés* 56
GEORGES BARRAL. *Itinéraire illustré de l'Épopée de Waterloo.* 230
MAURICE BARRÈS. *Les Déracinés* 20
LÉON BAZALGETTE. *L'Esprit nouveau* 175
BECK. *Ce qui a été sera ou Adam battu et content* (ANDRÉ RUYTERS) 405
MAURICE BEKAERT. *Josse de Corte, sculpteur yprois*. . 113
CHARLES BERNARD. *Lucanie* 45
LÉON BLOY. *Le Mendiant ingrat* (EDMOND PICARD). 189, 197, 207
VICTOR CHARBONNEL. *La Volonté de vivre* 60
Vte DE COLLEVILLE. *Jobard* 142
LÉOPOLD COUROUBLE. *Notre langue*. 132
ARTHUR DAXHELET. *Cœur en détresse* 45
JEAN DAYROS. *Les Solitaires* 255
DELCHEVALERIE. *La Maison aux roses trémières* (ANDRÉ RUYTERS) 405
MAURICE DES OMBIAUX. *Mes Tonnelles* (GEORGES RENCY). 318
JULES DESTRÉE et EMILE VANDERVELDE. *Le Socialisme en Belgique* 326
ALBERT DU BOIS. *Leuconoé* 55
EDOUARD DUJARDIN. *L'Initiation au péché et à l'amour.* 239
MAX ELSKAMP. *La Louange de la vie; — Enluminures* (HENRI VANDE PUTTE) 214
HENRI FÈVRE. *Galafieu* (GEORGES LECOMTE) 29
SIR WILLIAM FRASER. *Le Bal de Waterloo* 57
J. GAUTHIER. *En Montagne* 326
GÉRARDY. *Les Roseaux* (ANDRÉ RUYTERS) 405
GHÉON. *Solitude de l'été* (ID.). 251
ALBERT GIRAUD. *Héros et Pierrots*. 230
EDMOND GLESENER. *Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste découpeur* (EUGÈNE DEMOLDER) 54
R. DE GOURMONT. *D'un pays lointain* (EUGÈNE DEMOLDER) 11
ID. *Esthétique de la langue française* . . 209
GROSCLAUDE. *Un Parisien à Madagascar*. 8
B. GUINAUDEAU. *L'Abbé Paul Allain* (GEORGES LECOMTE) 29
L. D'HERVIEN. *Les Renaissances de l'âme* 56
FRANCIS JAMMES *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* (EDMOND PICARD) 221
JULES LECLERCQ. *Les Restes de la civilisation indoue à Java.* 199
ID. *Le Congo peut devenir notre Java* . 199
PAUL LECLERCQ. *L'Etoile rouge.* 125
GEORGES LECOMTE. *Les Valets* 44
CAMILLE LEMONNIER. *La Vie secrète* (JUDITH CLADEL) . 53
ID. *Pour l'Ile vierge* 263
ID. *Adam et Eve* (J. DE TALLENAY). . 395
LEVÈQUE. *El Nangue*. 56
EDDY LEVIS. *Flèches perdues*. 254
PIERRE LOUYS. *Les Chansons de Bilitis* (E. DEMOLDER) . 36
M. MAETERLINCK. *La Sagesse et la destinée* (M. MALI) . 358
MAURICE MAINDRON. *Saint Cendre* 240
VICTOR MARGUERITTE. *Au fil de l'heure* 246
CAMILLE MAUCLAIR. *Le Soleil des morts* (M. MALI) . . 372
CH. MAURICE. *L'Esprit belge* (EDMOND PICARD. . . . 387
ALEXANDRE MEUNIER. *Ghislaine*. 45
EUGÈNE MONTFORT. *Chair* 142
Essai sur l'amour 381
PAUL MUSSCHE. *Simplement* 254
FRITJOF NANSEN. *Vers le Pôle* 27
OSSIT. *Il n'y a plus d'îles bienheureuses* 239
J. PÉLADAN. *Semiramis* et *Œdipe et le Sphinx* . . . 239
SANDER PIERRON. *Jours d'oubli* 199
GEORGES RENCY. *Madeleine* 198
B. REYNOLD. *Jardins suspendus*. 255
EUGÈNE ROUART. *La Villa sans maître* 173
ANDRÉ RUYTERS. *Les Mains gantées et les Pieds nus* . 115
CH. SAROLÉA. *Essais de philosophie et de littérature.* . 159
ROBERT SCHEFFER. *Grève d'amour* 359
A. SÉGARD. *Le Départ à l'aventure* (JUDITH CLADEL) . 133
CH. SEIGNOBOS. *Histoire politique de l'Europe contemporaine* 17
JACQUET SERVAT ET MARIE CAUSSÉ. *Cantiques du cantique* 7
A. STRINDBERG. *Axel Borg* et *Inferno* (M. MALI) . . 411
J. DE TALLENAY. *Le Réveil de l'âme* 157
LÉON THÉVENIN. *La Renaissance païenne* 255
H. VAN DE PUTTE. *Poèmes confiants* 142
CHARLES VAN LERBERGHE. *Entrevisions* (GEORGES RENCY) 68
PAUL VERLAINE. *Correspondance et documents inédits relatifs à son livre* : « *Quinze jours en Hollande* » . 56
G. VUILLIER. *La Danse* 7
G.-A. WETS. *Petits Récits de la vie de province* (GEORGES RENCY) 336
WILLY. *Accords perdus* 199
Périodiques nouveaux : *L'Art libre* 297
Comme il nous plaira 176
La Revue nouvelle 169
L'Humanité nouvelle 272
Tablettes 395
Das Narrenschiff 65
La Revue internationale de musique. 65
Der Scalden tweede jaarboek 247
Les livres de Noël et du Nouvel An. 409
Conférences de la LIBRE ESTHÉTIQUE : *L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir*, par CAM. MAUCLAIR. 76
Au temps des Van Eyck, par CHARLES MORICE . . 93
D.-G. Rossetti, par GABRIEL MOUREY 84
Benozzo Gozzoli, par JULES DESTRÉE 101
MAISON D'ART. Conférences de LA LUTTE : *André van Hasselt*, par EDOUARD NED. 383
Octave Pirmez, par PAUL MUSSCHE 398
Charles Decoster, par GEORGES RAMAEKERS. . . . 407
CERCLE ARTISTIQUE : Conférence de M. LARROUMET . . 70
Richard Wagner, par MAURICE KUFFERATH (O. M.) . 373
L'Art décoratif, par GABRIEL MOUREY 400
Conférence de l'UNION DE LA PRESSE PÉRIODIQUE BELGE : *L'Expédition du commandant de Gerlache*, par M. G. KAÏSER 71
Conférences de l'INSTITUT DUPUICH 89

Conférence du Cercle des Etudes féministes : *Mary Wollstonecraft*, par Ch Morice 111
Conférences du Cercle Labeur : *En lisant M. Brunetière*, par Georges Rency (A. R.) 304
Gand. Conférence de M. Charles Morice 41
Nécrologie : Alfred Ernst 169
Louis Gallet 353
Prosper de Haulleville 139, 153
Stéphane Mallarmé 296
Jean de Tinan 38
Vente d'estampes et de livres rares 414
Accusés de réception 8, 56, 61, 80, 112, 136, 199, 225, 256, 264, 328, 344, 376, 384, 392

MUSIQUE

Concerts du Conservatoire. Association des professeurs d'instruments à vent 143, 401
Concours 200, 208, 217, 225, 232
Distribution des prix 369
Premier concert (1898-99) 416
Concerts populaires. Saison 1897-1898. Deuxième concert (F. Busoni) 32
Troisième concert (D'Albert) 95
Quatrième concert (Antoine Van Rooy) 111
Concert jubilaire (XXVe Anniversaire de J. Dupont) . 149
Le Raout J. Dupont. 153
Manifestation L. d'Aoust 209
Saison 1898-1899. Premier concert (Mme Bréma). . 359
Deuxième concert (Arthur Nikisch). 382
Concerts de la Société symphonique. Saison 1897-1898. Troisième concert. L'Ecole anglaise. MM. Villiers Stanford, Borwick et Plunket Greene. . . 25
Concert extraordinaire. Œuvres de R. Wagner (MM. Félix Mottl et Burgstaller; Mmes Mottl, Tomschick et Friedlein) 46
Quatrième concert. L'Ecole italienne (M. Martucci). 79
Cinquième concert (Félix Weingartner) 204
Sixième concert (Les *Béatitudes* de César Franck) . 118
Saison 1898-1899. Premier concert (*Soir de fête* d'E. Chausson; l'*Apprenti sorcier* de P. Dukas) . 351
Deuxième concert (Félix Mottl, E. Ysaye et L. Van Hout) 374
Troisième concert (Raoul Pugno et Arthur De Greef; la *Suite wallonne* de Théo Ysaye). 406
Concerts de la Maison d'Art. Séances de musique de chambre 32, 80
Concert du *Salon d'Art idéaliste* 96
Matinées Wieniawski 25, 118, 369, 401
Séance de chant de Mme Miry Merck (M. M.) 408
Concerts de la Grande-Harmonie. *Lieder-Soirée* de Mme Kutscherra 17
Séance Pierre d'Alheim (Moussorgski) 47
Concert de Mme Eugénie Dietz 111
Concert de Mme Lallemand et de l'*Octuor vocal* . . 111
Concert Frédéric Lamond. 368
Concert Sarasate 391
Concert de Mme Théroine-Mège 144
Concert Van Dooren 96
Concert Wieniawski 391
Concerts de l'*Association artistique*. 391, 408
Concerts du *Deutscher Gesangverein* 152, 416
Concerts de la Section d'art de la Maison du Peuple (Moussorgski). 47
J. Ten Have, F. Rasse, etc. (M. M.). 408
Audition Richard Wagner 55
L'Ecole de musique d'Ixelles 249, 337
Le Quatuor Dubois. 25
Le Quatuor Schörg 152, 392
Le Quatuor Thomson 71, 136
Le Quatuor Zimmer. 47, 80, 118
Comala, par F. Rasse. 369
Liége. Concerts du Conservatoire (X. N.) 111, 392
Les Nouveaux Concerts (Id.) 111, 392
La Légende de sainte Elisabeth, de Liszt (Id.) . . 112
Le Quatuor Zimmer et M. Busoni à la Société d'Emulation (Id.) 111
La Saison musicale à Liége 361
Verviers. Concerts de l'Ecole de musique 32
Concerts de la Société d'harmonie 32
L'Inauguration du monument Vieuxtemps 320
Lyon. Société des Concerts symphoniques 289, 401
Nancy. Concerts du Conservatoire 353
Barcelone. Concerts historiques de V. d'Indy . . . 353, 390
Eugène Ysaye aux Concerts Colonne 393
Maurice Kufferath. *Tolstoï et Nietzsche*. 408
Balakirew. *Recueil de chants populaires russes* . . . 152
Georges Flé. *Poésies mises en musique* 152
G. Jorissenne. *Richard Strauss* 326
Gaston Lemaire. *La Fleur d'amour* 192
Nécrologie. Georges Bonheur 305
Rémenyi 177
Adolphe Samuel 302
Jules Schulhoff 121
Antoine Seidl 121
Le chanoine Van Damme 385
K. Zeller 305
Accusés de réception 57, 264, 272, 328, 392

THÉATRE

La direction du théâtre du Parc 22
Henry Maubel, directeur. 35
Maurice Beaubourg. *Les Menottes* 7
L'Art dramatique en France (Emile Blavet) . . . 231
Théatre de la Monnaie. *La Basoche* (reprise) . . . 23
Messidor, de MM. E. Zola et A. Bruneau 51
Fervaal (reprise) 88
Tannhäuser (reprise) 104, 126
Représentations de M. Van Dyck : *Manon*. . . . 145
Lohengrin. 151
Lohengrin (reprise). 303
L'Or du Rhin, de R. Wagner (Octave Maus) . . 355, 369
Milenka (reprise) 375
L'Etoile du Nord (reprise) 383
Princesse d'auberge, de MM. Jan Blockx et Nestor De Tière (Octave Maus) 403
Théatre du Parc. *Les Trois Filles de M. Dupont*, de M. Brieux 16
La Couvée, de M. Fritz Lutens 104, 107
Médor, de M. Henri Malin 127
Mariage bourgeois, de M. Alfred Capus 134
Zaza, de MM. P. Berton et Ch. Simon 295
L'Oncle Sam, de M. Sardou 328
Cotinette, de MM. Lenôtre et Martin 359
Le Nouveau Jeu, de M. H. Lavedan. 375
La Maison des chéries, de M. Beaubourg 407
L'Impossible Aveu, de M. A. Picard 407
Le Fardeau de la liberté, de M. T. Bernard . . . 407
Les Lundis littéraires 223, 343, 368, 385
Théatre Molière. *Thérèse Raquin*, de M. Emile Zola. 72
Catherine, de M. H. Lavedan. 87
Napoléon, de MM. F. Meynet et S. Didier. . . . 127
Le Grand Mogol, de M. Audran. 216
Les Cloches de Corneville, de M. R. Planquette. . 240
Les Transatlantiques, de M. Abel Hermant . . . 336
Mon enfant, de M. Ambroise Janvier 360
L'Aînée, de M. Jules Lemaître 375
Le Boulet, de M. Pierre Wolf 415
Nouveau-Théatre. Mevisto dans le *Juif polonais* d'Erckmann-Chatrian 25
La Mer, de M. Jean Jullien 63
Severo Torelli, de M. Fr. Coppée 127
Boubouroche, de M. Courteline. 184

Jean-Gabriel Borkman, d'H. Ibsen (EDM. PICARD) . 364
L'Ecole des veufs, de M. GEORGES ANCEY 368
Mariage d'argent, de M. E. BOURGEOIS. 368
L'Ecole des flirts, de M. PROVINS 368
Monsieur le Directeur, de M. A. BISSON 384
THÉATRE DE L'ALHAMBRA. *Le Bâtard rouge*, de MM. BRINGER et RENNES. 6
Fualdez, de MM. DUPEUTY et GRANGÉ 167
Léonard ou la Tache fatale, de MM. E. BRISEBARRE et E. NUS 201
Le Diable, de M. CALVIN 216
Le Crétin de la montagne, de MM. EUGÈNE GRANGÉ et LAMBERT THIBOUST 224
La Belle Grêlée, de MM. L. PÉRICAUD et G. LEMONNIER 344
THÉATRE DES GALERIES. *Les Fêtards*, de MM A. MARS, M. HENNEQUIN et V. ROGER. 72
La Fille du tambour-major (reprise) 104
L'auberge du Tohu-Bohu (reprise) 127
Cyrano de Bergerac, de M. EDMOND ROSTAND . . . 147
Les Amours du diable, de MM. DE SAINT-GEORGES et GRISAR. 295
Bruxelles au passage, de MM. GARNIR et MALPERTUIS. 383, 400
THÉATRE DES NOUVEAUTÉS. *V'là la Revue!* de MM. CLAIRVILLE et MALPERTUIS 16
Le Voyage en Suisse 184
Le Grand Guignol (tournée Romain) 240
THÉATRE DE L'ALCAZAR. Mlle DE BOYSÈRE 400
La Revue rapide, par M. BOULLAND 408
PALAIS D'ÉTÉ. Mlle VALENTINE PETIT 128
YVETTE GUILBERT. (LÉON HENNEBICQ) 341
THÉATRE DU DIABLE-AU-CORPS. *Le Sabbat*, de RHAMSÈS II et HENDRICK; *Noël flamand*, de MM. F. LUTENS et DARDENNE; *Cortège alimentaire*, de MM. F. LUTENS et A. LYNEN 26
Le Trèfle à quatre feuilles, de E. VIAL, NEUVILLE et A. LYNEN 135
CERCLE ARTISTIQUE. *La Légende humaine*, de M. AUGUSTE DUPONT 48
ANVERS *Numance*, de M. J. VAN DEN EEDEN. . . 49, 97, 137
PARIS. THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. *Fervaal*, de M. VINCENT D'INDY 158
THÉATRE DE LA RENAISSANCE. *Médée*, de MM. CATULLE MENDÈS et VINCENT D'INDY. 353
ERMETE NOVELLI (EDMOND PICARD) 414
La Saison théâtrale à Paris 272
Les Représentations du THÉATRE DE BAYREUTH . 329, 385
Les Représentations du THÉATRE DE CARLSRUHE . . . 265
MUNICH. *L'Anneau du Nibelung* 331, 339
ID. *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg* . . . 334
ID. *Cosi fan tutte* 339
LE THÉATRE D'AIX-LES-BAINS 289
LONDRES. La Société Elisabéthaine 40
Les Théâtres subventionnés 313
Le *Tartufe* de Molière 321
La Passion, à Selzach (Suisse) 193
Nécrologie : ALVARY 377
PAUL LEGRAND 160
LAURENT TAILLADE 41

ILLUSTRATIONS

Frontispice (G. LEMMEN) 1
Portrait de M. JOSEPH DUPONT 150

ARTICLES DIVERS

Le Bal de Waterloo (GEORGES BARRAL). 57, 245
Lord Byron et le Bal de Waterloo (ID.) 287
Style journalistique 193
Des barons 71
Question de congruité publique 64
L'Art en lisières 38
Les harnachements joyeux 64
Le Raout du Congrès de navigation chez M. SOMZÉE. . 249
Au Parc de Bruxelles 144
Les Vandales et la forêt de Soignes (P. V.) 15, 224
Nos arbres . . . 40, 64, 119, 128, 200, 215, 232, 248, 390

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Art et la loi (ED. CLUNET) 281
Le Portait de Lady Eden (Eden c. Whistler) 9
Frédégonde (Dubout c. Brunetière) 120, 201
Droit d'auteur sur les affiches (Hugo d'Alési c. Choubrac) 128
Cyrano de Bergerac (Société du théâtre de la Porte-Saint-Martin c. le *Photo-programme*) 144
Orchestre de Dames 145
Couplets grivois (Mme Pernyn c. Samuel) 168
Victime de la misère! (Mlle Heyermans c. Taco Mesdag). 192
La Fontaine monumentale de M. Desenfans (Desenfans c. l'État belge) 201, 217
Contrefaçon d'objets d'art (Goldscheider c. Defrance) . 209
Droit d'auteur sur les cartes géographiques (Sourdoux père c. Sourdoux fils) 232
Résiliation d'engagement théâtral (Mlle Elven c. Mussay et Boyer) 256
Légalité des engagements de théâtre conditionnels . 265
Artiste et impresario (Ciachi c. Tamagno). 265
Le Droit d'auteur et la Communauté conjugale (Mme Lecocq c. Lecocq) 312
OEuvres musicales contrefaites à l'étranger (MM. Heugel, Durand et fils, etc. c. Néal et Broome). . . . 328

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature,** de **peinture,** de **sculpture,** de **gravure,** de **musique,** d'**architecture,** etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité.** Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an. / Union postale **13 fr.** „

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE : 9, galerie du Roi, 9 — MAISON PRINCIPALE 10, rue de Ruysbroeck, 10 — SUCCURSALE : 1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Eclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies
AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E·DEMAN
Rue de la Montagne·86
LIVRES D'ART & DE BIBLIOPHILES
ANCIENS & MODERNES ~ OEUVRES
DE ROPS, REDON, MALLARMÉ,
VERHAEREN, CONST. MEUNIER, &c
·BRUXELLES· Téléphone 1419.

PIANOS
GUNTHER
Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6
DIPLOME D'HONNEUR
AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES
Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON
LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 · N. LEMBRÉE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Vve Monnom 32, rue de l'Industrie

Règles d'utilisation des copies numériques d'oeuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.
Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.
Pour les oeuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayant droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.
Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.
Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/*annee*/*nom_du_fichier*.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.
Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'usager se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.